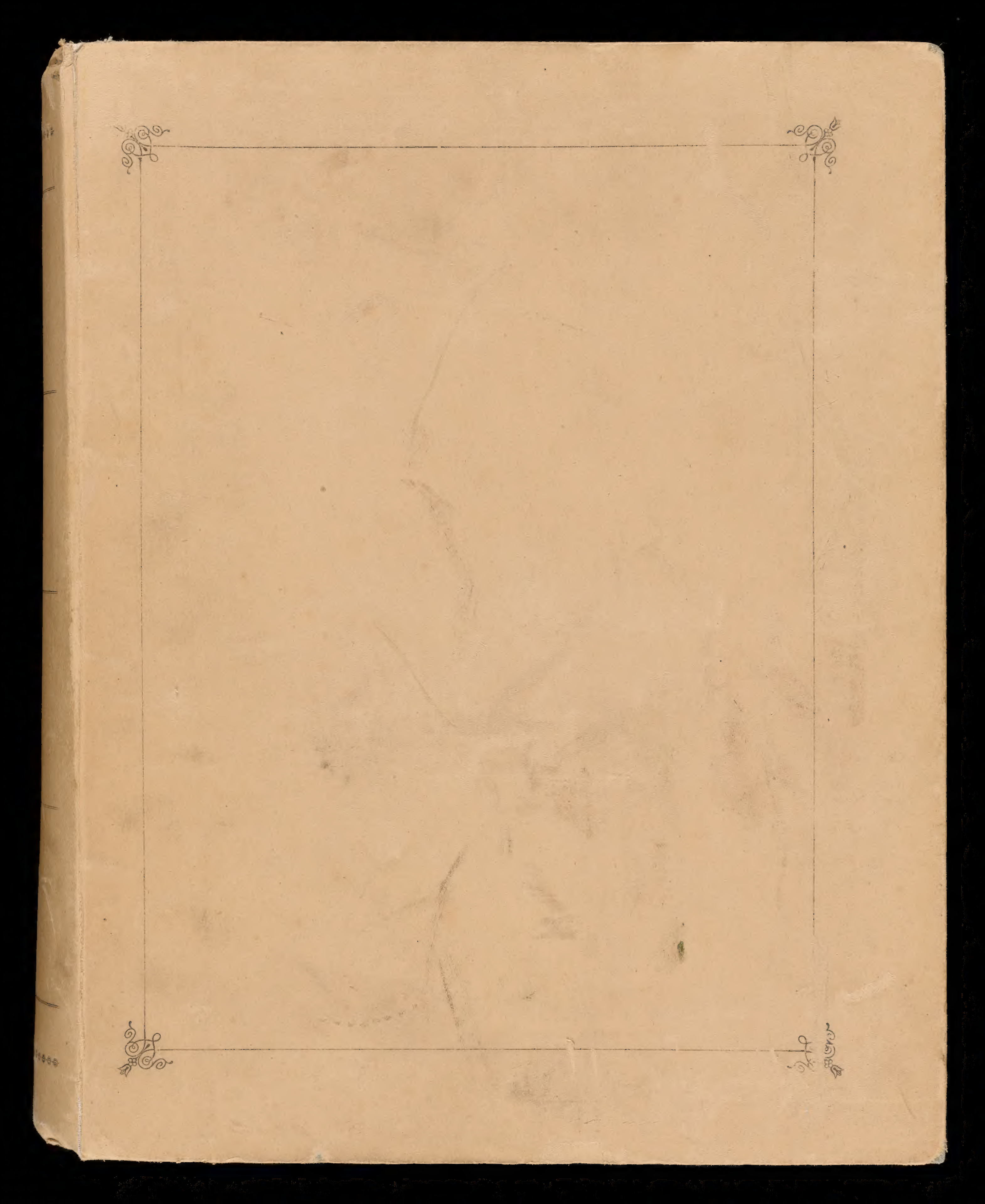


COLLECTION
DE
DOCUMENTS INÉDITS
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

NÉGOCIATIONS

DIPLOMATIQUES

DE LA FRANCE AVEC LA TOSCANE

DOCUMENTS RECUEILLIS PAR GIUSEPPE CANESTRINI

ET PUBLIÉS

PAR ABEL DESJARDINS

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DOUAI

TOME II



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

MDCCCLXI

DEUXIÈME PARTIE.

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

DE LA FRANCE

AVEC LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE

PENDANT LE XIV[E] ET LE XV[E] SIÈCLE.

TROISIÈME PÉRIODE.

LOUIS XII.

1498-1515.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Louis XII appartient à l'Italie presque autant qu'à la France; il est petit-fils de Valentine Visconti, et il s'en souvient : huit jours après la mort de Charles VIII, il adresse aux Florentins, pour leur annoncer son avénement, une lettre où il prend le titre de *Duc de Milan* (p. 12). Dans une seconde lettre, il intercède en faveur de Savonarole, dont la perte était résolue (p. 13).

AFFAIRES D'ITALIE, MILAN ET NAPLES. GUERRE DE PISE; LES BORGIA; LES MÉDICIS. VENISE.

Une ambassade solennelle est chargée par la République d'aller, en son nom, complimenter le nouveau roi; elle doit réclamer de lui la restitution de Pise, et exciter sa défiance contre les Vénitiens (Notice biographique et Instructions à la date du 28 juin 1498, p. 14-21).

Louis XII se préparait à conquérir son duché de Milan; les Florentins hésitaient à le servir contre Ludovic le More; pour les obliger à se prononcer, il leur écrit

une lettre fort vive (p. 21). La conquête une fois accomplie, une ambassade est désignée pour féliciter le vainqueur, et pour resserrer les liens qui unissaient les deux états (Notice biographique et Instructions du 18 septembre 1499, p. 23-30). Quelques mois après, une brusque révolution rétablissait tout à coup Ludovic le More (février 1500); mais, le 10 avril, la trahison des Suisses à Novare le précipitait sans retour et replaçait la Lombardie sous la domination française. Dès le 20 avril, Piero Soderini, muni de pleins pouvoirs, était envoyé à Milan auprès du cardinal d'Amboise (Instruction du 20 avril 1500, p. 31-34).

Maître de l'Italie, ami ou complice du pape Alexandre VI, allié des Florentins, Louis XII porte ses vues sur le royaume de Naples; comme il craignait de ne pouvoir le prendre tout entier sans livrer de nombreux combats et sans faire beaucoup de dépenses, il consent à le partager. En exécution du traité secret de Grenade, les armées des rois de France et d'Espagne envahissent ce royaume sans rencontrer d'obstacle, et déposent le malheureux roi Frédéric. A l'occasion de cette trop facile conquête, la République députe en France deux de ses principaux citoyens (Notice biographique et Instructions du 31 août 1501, p. 62-69).

La discorde ne tarda pas à éclater entre les vainqueurs. Louis XII prit d'abord l'alarme; il vint jusqu'à Milan (1502), mais il se rassura trop vite, et, confiant dans la force de son armée de Naples, il repassa les Alpes. Le 5 avril, il signait à Lyon avec l'archiduc Philippe, agissant au nom de Ferdinand, son beau-père, une convention qui obligeait Espagnols et Français à suspendre les hostilités. Le Roi trop crédule s'empressait d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses bons amis de Florence (Lettre du 3 avril 1503, p. 75). On sait les tristes résultats de la bonne foi des Français et de la perfidie de Gonzalve, et les fatales journées de Séminare et de Cérignoles (21 et 28 avril 1503). En vain le Roi fit un nouvel effort, dont il informa la Seigneurie (Lettre du 8 août 1503, p. 77); la victoire des Espagnols, le 27 décembre, sur les bords du Garigliano, entraîna la perte de Gaëte et la ruine complète de l'armée française.

La République ne prenait qu'une part indirecte aux révolutions du Milanais et du royaume de Naples. Pendant les neuf premières années du XVI[e] siècle, sa grande affaire était la guerre de Pise, guerre célèbre, à laquelle devaient s'intéresser les plus grands souverains de l'Europe. On verra, par les analyses que nous publions (p. 34-38), quel rôle jouent dans cette lutte et le Pape et la France. Quelques troupes que le Roi avait envoyées, en 1500, sur le territoire des Pisans, mal commandées par M. de Beaumont, se mutinent et se débandent. Louis XII écrit à la Seigneurie pour lui exprimer le mécontentement et le chagrin que cet incident lui cause (Lettre du 27 juillet 1500, p. 38). La Seigneurie répond d'abord à la lettre du Roi (Lettre du 5 août 1500, p. 40); puis elle envoie vers

lui, en mission extraordinaire, Francesco della Casa et Machiavel. Cette légation étant imprimée dans les œuvres de l'illustre publiciste, nous nous bornons à la mentionner (p. 42). Desservis auprès du Roi par de puissants ennemis, les Florentins, peu de temps après, chargeaient un autre ambassadeur de présenter à ce prince leur justification (Notice biographique et Instructions du 10 octobre 1500, p. 43-49).

Au printemps de l'année 1501, la République, ruinée par les frais qu'entraînait la guerre, et menacée à la fois par la violente ambition des Borgia et par les sourdes menées des Médicis, désigna trois ambassadeurs, avec l'ordre de faire connaître au Roi le danger où elle se trouvait, et l'extrême besoin qu'elle avait de son aide (Notice biographique et Instructions du 6 mai 1501, p. 50-55). Presque aussitôt elle envoyait à Milan, auprès du cardinal d'Amboise, une autre ambassade avec une mission analogue (Instructions du 3 juillet 1501, p. 56-62). L'année suivante, la situation de Florence ne s'était pas beaucoup améliorée; Louis XII, qui entrait en Italie, écrivit lui-même à la Seigneurie pour lui promettre de prompts secours (Lettre datée d'Asti, le 24 juillet 1502, p. 71). Il fut fidèle à sa parole. Des troupes françaises passèrent en Toscane, firent rentrer dans l'obéissance Arezzo révoltée, et contraignirent enfin les Médicis au repos et les Borgia à la retraite.

Le duc de Valentinois reculait devant la menace de la France. Après cet échec, on crut à sa disgrâce. Les petits seigneurs de la Romagne, qui portaient son joug avec horreur, conspirèrent pour le renverser. Les Florentins, instruits de la conspiration, députèrent vers le Roi, pour lui demander ce qu'il fallait faire (Instructions du 5 novembre 1502, p. 72-75). César Borgia échappa au péril, et se vengea comme il savait se venger. Il faut lire dans Machiavel les détails de ce sombre et sanglant épisode. César n'eut pas le temps de jouir de son succès; le 17 août 1503, Alexandre VI succombait victime de son dernier forfait, et il emportait avec lui dans sa tombe la fortune de son exécrable famille [1].

Cependant Florence poursuivait sans se lasser sa lutte contre Pise. Les Pisans ne se montraient pas moins acharnés; n'avaient-ils pas déclaré que, plutôt que de se rendre aux Florentins, ils se donneraient au diable? Ils eurent la pensée de se donner aux Borgia (Analyse, p. 69); puis à Ferdinand et à Gonzalve, qui à beaucoup d'égards ne valaient pas mieux (Analyse, p. 82). Le grand capitaine n'avait plus d'ennemis à combattre dans le royaume de Naples; il s'était avancé jusqu'à

[1] Peu de temps avant sa mort, le Pape, à la recommandation de la France, avait donné le chapeau de cardinal à Francesco Soderini, évêque de Volterra; le Roi écrivit à la Seigneurie pour la féliciter de cette promotion (Lettre du 12 juin 1503, p. 76), comme il l'avait félicitée l'année précédente d'avoir élevé le frère de l'évêque, Piero Soderini, à la dignité de gonfalonier à vie.

Piombino, et il menaçait la Toscane. La République eut recours à la France : tel fut l'objet de la seconde mission de Machiavel (p. 81). Une trêve fut conclue entre la France et l'Espagne, et Florence s'y trouva comprise.

Les Pisans venaient d'offrir leur ville à Ferdinand; il en conclut qu'il avait le droit de la vendre; le roi de France mit la main dans ce marché[1], et ne se montra pas plus généreux que le monarque espagnol. Il fallut que les Florentins achetassent de tout le monde le droit de terminer seuls, à leurs risques et périls, une guerre qui leur avait coûté tant d'efforts et de sacrifices; ils payèrent une grosse somme à partager entre les deux rois, puis une autre somme encore à Louis XII en particulier, sans compter les gratifications exigées par l'ambassadeur d'Espagne, par le cardinal d'Amboise, par Chaumont, par Robertet. On verra dans la légation de Ridolfi et de Nasi (*passim*) les curieux détails de cette triste affaire. Pise fut enfin réduite; Florence devait atteindre ce but à tout prix; la possession de cette cité était la première condition de sa prospérité commerciale et de son importance politique. Elle avait frémi à l'idée que Venise pouvait lui enlever cette précieuse conquête.

Venise en effet y avait songé. L'agrandissement constant et rapide de ce peuple, roi de l'Adriatique, causait aux Florentins de vives alarmes. Après la mort d'Alexandre VI, les Vénitiens avaient fait de nouveaux progrès dans la Romagne. La République, qui n'avait cessé de les signaler à l'attention de la France, saisit cette occasion pour dénoncer hautement leur ambition toujours croissante et leur redoutable esprit de conquête. Niccolo Valori porta au Roi ses avertissements et ses plaintes (Instructions du 22 novembre 1503, p. 78-81). Cette mission peut être considérée comme le préliminaire de la ligue de Cambrai.

En 1505, la Seigneurie désignait presque en même temps Niccolo Morelli comme ambassadeur auprès de Chaumont, gouverneur du Milanais (Instructions du 21 juillet 1505, p. 85-88), et Francesco Pandolfini, comme ambassadeur à la cour de France.

LÉGATION DE FRANCESCO PANDOLFINI.

NOTICE BIOGRAPHIQUE (P. 89); INSTRUCTIONS DU 4 AVRIL 1505 (P. 90-92); SOIXANTE-DEUX DÉPÊCHES, DU 30 MAI 1505 AU 1er MAI 1507 (P. 93-248).

Pandolfini s'était aisément concilié la confiance du Roi, l'estime des ministres, le respect des courtisans, tous frappés de la supériorité de son jugement et de son

[1] Le Roi, pendant la durée de la guerre, avait à plusieurs reprises dirigé la Seigneurie dans le choix de ses capitaines. (Lettres du 25 novembre 1503 et du 8 mai 1504, p. 82-84.)

esprit. Ses lettres contiennent l'histoire du temps, et elles l'éclairent; bien placé pour tout voir, capable de tout comprendre, il possède à un haut degré la connaissance des événements et des hommes. Les caractères de Jules II, de Louis XII, de Maximilien, de Ferdinand, sont tracés par lui de main de maître. L'Italie surtout l'attire; il parle avec un intérêt extrême, et de la défaite de l'Alviano par l'armée de Florence, et de l'intervention imprévue de Ferdinand dans l'affaire des Pisans, et de l'entrée du Pape dans Bologne reconquise. Lorsque le Roi passe les Alpes pour réprimer et punir la rébellion de Gênes, Pandolfini l'accompagne; il raconte la reddition de la ville, dont il a été témoin, avec une clarté et un talent qui ne laisseront rien à faire au célèbre historien Guicciardini.

Rentré en possession de Gênes, Louis XII, pour la seconde fois, était l'arbitre de l'Italie; il lui était aisé de réduire Pise et de la rendre aux Florentins. La République, par son excessive circonspection, laissa échapper cette heureuse occasion; les deux ambassadeurs qu'elle envoyait à la rencontre du Roi arrivèrent trop tard; leurs instructions (Instructions du 14 avril 1507, p. 248-251) étaient trop restreintes, et ne leur conféraient pas d'assez grands pouvoirs. Rien ne se fit à propos; l'occasion échappa; l'armée fut licenciée, et Louis rentra dans son royaume[1]. Quelques mois après, il intimait à la Seigneurie l'ordre de suspendre ses hostilités contre les Pisans (Lettre du 19 mai 1508, p. 252). Il voulait que toutes les forces de ses alliés fussent prêtes à se réunir aux siennes, pour tenir tête à Maximilien, qui faisait grand bruit de son expédition prochaine. Le Roi prenait trop de précautions; les Vénitiens tout seuls se chargèrent de battre l'Empereur.

LÉGATION DE NASI, RIDOLFI, PANDOLFINI.

Les dépêches de ces trois ambassadeurs se suivent sans interruption, et ne forment, à vrai dire, qu'une seule légation, comprenant une période de dix-huit mois, et pouvant se diviser en trois parties.

I. — NASI ET RIDOLFI.

DOUZE DÉPÊCHES, DU 2 JANVIER AU 2 AVRIL 1509 (P. 254-297).

Les deux ambassadeurs se trouvent ensemble à la cour de France à la fin de 1508. Leurs dépêches, presque toutes considérables, sont consacrées aux négo-

[1] Vers cette époque le Roi écrivit aux Florentins pour leur recommander la veuve du roi Frédéric de Naples, que lui-même avait dépouillée. (Lettre du 1er février 1508 p. 251.)

ciations relatives à la réduction de Pise; elles renferment en outre sur la ligue de Cambrai, récemment conclue contre Venise, beaucoup de renseignements instructifs. Au mois d'avril 1509, Ridolfi retourna à Florence.

II. — NASI ET PANDOLFINI.

QUARANTE-SIX DÉPÊCHES, DU 23 AVRIL AU 25 AOÛT 1509 (P. 297-410).

Pandolfini était à Milan, accrédité auprès de Chaumont. Les quatre premières dépêches sont de lui seul. Nasi vient le rejoindre à la suite du Roi, qui, avant les autres confédérés, attaquait les Vénitiens avec ses seules forces. Les deux ambassadeurs, une fois réunis, écrivent de concert. Leur correspondance contient le récit animé de la campagne de 1509. On y trouve : la relation scrupuleusement fidèle de la bataille d'Agnadel ou de Vaïla; les portraits de l'Alviano, si impétueux dans l'attaque, si fier encore après sa défaite; du Roi, si modéré dans sa victoire; de l'Empereur, si ressemblant quoique toujours absent. On y découvre enfin de curieuses révélations sur la mission du cardinal de Pavie, chargé de négocier une alliance, hélas! trop peu durable, entre Louis XII et Jules II. Il n'est pas une de ces lettres que l'historien puisse supprimer ou même abréger.

III. — NASI SEUL.

QUARANTE-SEPT DÉPÊCHES, DU 11 AOÛT 1509 AU 15 JUIN 1510 (P. 411-518).

Nasi avait accompagné le Roi à son retour en France. Sa correspondance embrasse toutes les questions de la politique générale : on y voit les premiers symptômes de la haine de Jules II contre les Français; la ligue de Cambrai qui se dénoue, et la Sainte-Ligue qui se prépare; l'incapacité de Chaumont et sa négligence; les derniers moments et la mort du cardinal d'Amboise. Nul mieux que Nasi n'a connu et fait connaître Louis XII et son ministre; en le lisant, on les entend parler, on les voit agir.

Le Pape se déclare; son plan est audacieux autant qu'habile : il donne à Ferdinand l'investiture de Naples, aux Vénitiens réconciliés l'absolution; Venise attaquera la Lombardie par l'est, les Suisses l'envahiront par le nord; Marc-Antoine Colonna, capitaine de l'Église, fera une tentative contre Gênes; Jules II, en personne, portera la guerre dans les états du duc de Ferrare. Les Français se sentiront ainsi menacés à la fois sur tous les points. Tout échoua, faute d'ensemble. Les Florentins n'avaient pas refusé le passage au petit corps d'armée de Marc-Antoine; le Roi pouvait leur en savoir mauvais gré; ils s'excusèrent; c'est l'objet de la troisième mission de Machiavel (p. 518-520).

Roberto Acciajuoli se rend en France en qualité d'ambassadeur résident (Notice biographique et Instructions du 24 juillet 1510, p. 520-525).

Le duc de Ferrare, allié des Français, courait le plus grand péril; l'armée pontificale lui avait enlevé Modène : le Roi enjoint aux Florentins d'envoyer des troupes à son secours (Lettre du 13 septembre 1510, p. 525).

Malgré la répugnance du Roi, la guerre était engagée. Chaumont venait de mourir subitement; le vieux Trivulce avait pris le commandement à sa place, et avait conduit l'armée française jusqu'à Bologne, qu'il rendait aux Bentivogli; il l'aurait menée plus loin si le Roi ne l'eût retenu. Dans sa lutte contre le souverain pontife, ce prince se montre plein d'hésitation et de faiblesse. Le cardinal d'Amboise, qui était homme d'Église, aurait eu moins de scrupule; il eût inspiré à son maître plus de résolution et de fermeté. La plus grande audace de Louis XII consista à convoquer à Pise un concile général contre Jules II. Jamais tentative n'eut un plus mauvais succès. Les Florentins, auxquels le Roi avait demandé (Lettres du 27 janvier et du 19 juillet 1511, p. 526) l'autorisation de disposer de la ville de Pise, consentirent, puis regrettèrent d'avoir consenti; ils envoyèrent, pour la quatrième fois, Machiavel en France (p. 526-527), afin de solliciter la translation du prétendu concile, soit à Milan, soit partout ailleurs, hors des limites de leur domaine.

EXTRAITS DE LA LÉGATION DE FRANCESCO PANDOLFINI.

HUIT DÉPÊCHES, DU 15 SEPTEMBRE AU 18 DÉCEMBRE 1511 (P. 528-547).

Pandolfini était à Milan auprès de Gaston de Foix, qui avait succédé presque immédiatement à Chaumont dans le gouvernement de la Lombardie. Il rend compte à la Seigneurie des graves événements dont il est témoin : du conciliabule de Pise, qui vient expirer à Milan; des efforts de la Sainte Ligue; de la redoutable invasion des Suisses, et de la position critique de Gaston, que le Roi laisse exposé au péril, sans liberté d'action et presque sans ressources.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU CARDINAL JEAN DE MÉDICIS (LÉON X), LÉGAT EN ROMAGNE.

VINGT-CINQ LETTRES, DU 4 OCTOBRE 1511 AU 22 MARS 1512 (P. 548-578).

Le légat, à la tête des troupes pontificales, de concert avec Raimond de Cardone et ses Espagnols, avait pour mission de reprendre Bologne, de dépouiller le duc de Ferrare, de faire sa jonction avec l'armée vénitienne, et de conquérir la Lombardie. Gaston de Foix renverse tous ces plans; il fait lever le siége de Bologne, se retourne vers la Lombardie, écrase les Vénitiens, ressaisit Brescia qu'on lui avait enlevée, et revient comme la foudre livrer et gagner sa grande bataille de

Ravenne. Il est curieux de se placer dans le camp ennemi pour apprécier les incidents de cette mémorable campagne. On verra dans les lettres de Bernard de Bibbiena les espérances, puis le découragement de la cour de Rome; dans celles du pape Jules II on retrouvera tous les traits de ce fameux pontife, son ardente imagination, sa volonté passionnée et inflexible, son indomptable caractère.

Pandolfini, qui accompagnait Gaston de Foix, avait sollicité et obtenu son rappel. Niccolo Capponi, désigné pour le remplacer (Instructions du 1[er] mars 1512, p. 578-580), arrivait au camp lorsque se livra, le 11 avril, la célèbre bataille de Ravenne. Les deux ambassadeurs y assistèrent; Pandolfini en écrivit la relation (p. 581-586), document remarquable à tous les égards, intéressant surtout en ce que, sur un point considérable (les circonstances de la mort de Gaston), il est en désaccord avec le récit de Guicciardini.

Les années 1512 et 1513 sont désastreuses pour la France. Elle a perdu ses possessions italiennes; les Suisses battent son armée à Novare, et la forcent à capituler sous les murs de Dijon; Henri VIII et Maximilien l'envahissent par le nord, l'affaiblissent par l'échec de Guinegate, et lui enlèvent Thérouenne et Tournay; la Navarre, son alliée en Espagne, est usurpée par Ferdinand; la République de Florence, son alliée en Italie, subit le joug des Médicis.

Le 23 février 1513, Jules II meurt au milieu de ses succès; il triomphait, et pourquoi? Que voulait-il? l'Italie affranchie des *Barbares*. Qu'avait-il fait? Sur les ruines de la domination française il avait fondé, sans contre-poids et sans partage, la domination espagnole, bien autrement impérieuse. Son successeur élu, le 11 mars, sans délai, presque sans discussion, était le fils de Laurent le Magnifique, le cardinal Jean, Léon X. Ne se flattant pas de l'espoir chimérique de rejeter les étrangers hors de l'Italie, il s'appliqua à tenir leurs forces dans une sorte d'équilibre, et se montra surtout jaloux de conserver toutes les possessions du Saint-Siége, et de procurer à sa famille les plus grands avantages. Sous son pontificat, comme plus tard sous celui de Clément VII, la correspondance des ambassadeurs florentins acquiert un plus haut intérêt; ils ont le secret du Saint-Père, et négocient sous l'inspiration de la cour de Rome.

EXTRAITS DE LA LÉGATION DE ROBERTO ACCIAJUOLI.

SIX DÉPÊCHES, DU 26 SEPTEMBRE 1513 AU 20 MARS 1514 (P. 588-608).

Roberto Acciajuoli était depuis longtemps accrédité auprès du Roi, lorsqu'il reçut de Léon X l'ordre d'entamer sur-le-champ une négociation aussi délicate qu'importante. Réduit au désespoir par ses échecs et par ses pertes, Louis XII

était sur le point de contracter une alliance avec Maximilien et Ferdinand, en s'attachant à ces deux princes par de nouveaux liens de famille. Cette union devait avoir pour conséquence de mettre l'Italie entière à la discrétion de la Maison d'Autriche. Le Pape s'était alarmé; il regrettait d'avoir trop affaibli le roi de France, et il lui tendait la main : il lui propose de lui ménager l'alliance de l'Angleterre et des Suisses, à la condition qu'il rompra avec l'Espagne et l'Empire.

La mort de la reine Anne, la seule personne peut-être qui eût encore confiance en Ferdinand, survint tout à propos. Acciajuoli était sur le point d'être remplacé par Pandolfini. Avant son départ, il porta un grand coup; sa dépêche du 20 mars est un chef-d'œuvre.

EXTRAITS DE LA LÉGATION DE FRANCESCO PANDOLFINI.

INSTRUCTIONS DU 31 JANVIER 1514 (P. 608-611). VINGT-QUATRE DÉPÊCHES, DU 9 MARS AU 16 AOÛT (P. 612-665).

Pandolfini n'avait qu'à poursuivre la tâche qu'Acciajuoli avait si bien commencée; il le fit avec cette habileté consommée dont il avait déjà donné tant de preuves. Le Roi, à la grande stupeur de l'ambassadeur espagnol, se dégagea brusquement de l'alliance périlleuse qu'il avait presque conclue avec Ferdinand et Maximilien, et devint le beau-frère du roi d'Angleterre.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU CARDINAL JULES DE MÉDICIS (CLÉMENT VII).

SEPT LETTRES, DU 28 OCTOBRE 1514 AU 4 JANVIER 1515 (P. 666-679).

Louis XII reprenait confiance; il préparait une expédition en Lombardie, que devait commander M. de Bourbon ou M. d'Angoulême. Il communiquait au Pape tous ses plans et tous ses projets. Léon X, dont le cardinal Jules était le conseiller le plus influent, semblait d'une main pousser le Roi à la conquête du Milanais, tandis que de l'autre il le retenait en effet. Dans ces conjonctures, les progrès du sultan Sélim vinrent lui fournir un puissant argument : chef de la chrétienté, le Saint-Père ne devait songer qu'à la garantir contre le Turc, ajournant toute autre entreprise. Le soin des affaires d'état n'empêchait pas le cardinal Jules de veiller à ses intérêts; l'archevêché de Narbonne vint à vaquer, il était à sa convenance, et il le demanda. Sa demande resta sans réponse; le 1er janvier 1515, le Roi était mort.

La correspondance des ambassadeurs florentins jette de vives clartés sur le règne de Louis XII. C'est l'histoire du temps écrite par des témoins, tous nourris de fortes études, rompus aux affaires, admis dans le secret des conseils, réunissant à un haut degré aux qualités de l'homme de lettres les mérites de l'homme d'état.

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VI, Francia, n° 82.)

Blois, 16 avril 1498[1].

SOMMAIRE. — Le Roi fait part à la Seigneurie de son avénement au trône de France.

Loys, par la grâce de Dieu, roy de France, de Sicille, de Jéhrusalem et duc de Milan,

Très chers et grans amys, nous croyons que de ceste heure avez bien peu savoir le trespas de feu nostre très cher seigneur et frère, le Roy, dont Dieu ait l'âme; et que, depuis icelluy, comme vray successeur et héritier de la couronne, nos parens, subgectz, officiers, serviteurs et bonnes villes de nostre royaume, se sont retirez par devers nous, pour nous conseiller et aider à donner ordre et provision aux faiz et affaires d'icelluy nostre royaume. Toutesfois, nous vous avons bien voulu escripre et advertir, saichant certainement que vous en seriez très joyeulx; et, au surplus, que si nostre feu seigneur et frère a, durant le temps de son regne, porté et favorisé l'estat de Vostre Seigneurie, que vous ne nous trouverez en moindre vouloir, désir et affection de la porter et favoriser, ainsi que plus à plain avons chargé nostre cher et amé Nicolas Alamant[2], porteur de cestes, vous dire de par nous.

Très chers et grans amys, Nostre Seigneur vous ait en sa garde.

LOYS.

[1] Charles VIII était mort, à Amboise, dans la nuit du 7 au 8 avril.

[2] Niccolo Alamanni.

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VI, Francia, n° 75.)

Soissons, 4 juin 1498[1].

Sommaire. — Le Roi intercède en faveur de Jérôme Savonarole.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Tres chers et grans amys, nous avons esté advertys que vous détenez prisonier frère Jéronyme de Ferrare, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et que l'on veult procéder à l'encontre de luy à quelque sentence; et, pource que, pour aucunes grans causes, dont présentement ne vous pouvons autrement advertir, nous ne vouldrions que pour riens ainsi fust, mais désirons singulièrement que ceste chose soit différée jusques à ce que vous ayons plus amplement advertys qui nous meut de ce faire, laquelle chose avons délibéré en brief vous faire savoir : à ceste cause nous vous prions bien affectueusement que différez ou faites différer et demourer en suspens ladite exéqution, se à aucune l'on vouldroit procéder à l'encontre dudit frère Jéronyme, par quelque voye ou manière que ce soit; et vous nous ferez, en ce faisant, très grant et agréable plaisir; par quoy de rechief vous prions que ainsi le vueillez faire, sans y faire aucune difficulté. Et par ce porteur, chevaucheur de nostre escuierie, lequel expressément nous envoyons devers vous pour ceste matière, nous en vueillez certiffier.

Très chers et grans amys, Nostre Seigneur vous ait en sa saincte garde[2].

Loys.

[1] La lettre de Louis XII arriva trop tard : Savonarole était monté sur le bûcher le 23 mai 1498.

[2] Voyez, sur Savonarole, le remarquable ouvrage de M. Perrens. Voyez aussi Commines, *Mémoires,* liv. VIII, ch. II. Savonarole avait à Florence un parti considérable, comme on peut s'en convaincre en parcourant les notices biographiques des ambassadeurs florentins.

AMBASSADE DE COSIMO DE' PAZZI, DE PIERO SODERINI, DE LORENZO DI PIERFRANCESCO DE' MEDICI À LA COUR DE FRANCE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE[1].

COSIMO DE' PAZZI.

Cosimo était fils de Guglielmo de' Pazzi et de Bianca de Médicis, sœur du célèbre Laurent le Magnifique. Il était né en 1466; destiné dès son enfance à l'Église, il était nommé, en 1475, chanoine de la métropole de Florence. Ce ne fut qu'en 1496 qu'il fit son début dans la carrière diplomatique; ses compatriotes lui donnèrent la mission de justifier auprès de l'empereur Maximilien l'alliance de la République avec Charles VIII; il était alors évêque d'Oleron en France. En 1497, il devenait évêque d'Arezzo. Il venait de représenter sa patrie à la cour du roi d'Espagne, lorsqu'il fut désigné, en 1498, pour féliciter Louis XII sur son avénement. L'année suivante, lorsque le roi de France se fut rendu maître de Milan, Cosimo de' Pazzi négocia et conclut une convention avec le prince, qui s'engagea à seconder énergiquement les Florentins dans leur guerre contre les Pisans. En 1501, l'ambitieux duc de Valentinois menaça l'indépendance de la République et viola son territoire; l'évêque d'Arezzo se porta à sa rencontre et tenta d'arrêter sa marche.

Des troubles qui éclatèrent dans sa ville épiscopale lui firent courir un sérieux danger; il tomba entre les mains des séditieux, qui le retinrent prisonnier (1502).

A peine remis en liberté, il fut chargé de prêter successivement, au nom de Florence, le serment d'obédience aux souverains pontifes Pie III et Jules II. Ce dernier pape le nomma gouverneur de Forli, en 1506, et le promut, deux ans après, du siége d'Arezzo au siége archiépiscopal de Florence.

Cosimo de' Pazzi mourut en 1513; le bruit courut que les Médicis l'avaient fait empoisonner. C'était un fort savant homme, très-versé dans l'étude des langues anciennes; il a laissé une traduction latine des œuvres grecques de Maxime de Tyr, imprimée à Bâle, en 1510.

[1] Voyez la notice de Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, t. I, p. 198, et celle de Piero Soderini, t. I, p. 318.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A COSIMO DE' PAZZI, ÉVÊQUE D'AREZZO, A PIERO SODERINI ET A LORENZO DI PIERFRANCESCO DE' MDEICI, ENVOYÉS EN AMBASSADE EN FRANCE POUR COMPLIMENTER LE ROI LOUIS XII SUR SON AVÉNEMENT.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 28 juin 1498.

SOMMAIRE. — Les ambassadeurs exprimeront au Roi la satisfaction que son avénement a causée aux Florentins. La République compte sur les sympathies et sur l'assistance du nouveau monarque. Elle lui dénonce l'ambition des Vénitiens, qui tentent de s'impatroniser à Pise, et qui aspirent à subjuguer toute l'Italie. Elle réclame instamment auprès de lui la restitution de Pise et de ses autres places. Recommandations diverses. Conduite que les ambassadeurs doivent tenir à l'égard du duc de Milan, du seigneur de Bentivoglio, etc.

Andrete voi, Monsignore, e tu, Piero Soderini, alla volta di Francia; e vi trasferirete dove intenderete trovarsi la Cristianissima Maestà; e, prima vi apprensentiate a quella, ritroverrete Lorenzo di Pierfrancesco, col qual communicata la presente vostra commissione, e conferito e esaminato tutti e tre insieme il modo dello eseguirla, procurata l'audienza da Sua Maestà, vi trasferirete al conspetto di quella. Alla quale, presentata la nostra lettera di credenza in voi, dopo le debite cerimonie, salutazioni e raccomandazioni e cerimonie convenienti, reverentemente esporrete a Sua Cristianissima Maestà esser mandati da noi per congratularvi principalmente con quella della sua lietissima e felicissima successione, della quale la Città nostra e tutto questo popolo universalmente, *quam primum* ne ebbe notizia, ne prese incredibile e incomparabile piacere e letizia; giudicando che il Clementissimo Iddio abbi *non solum* ottimamente proveduto a cotesto regno di ottimo, sapientissimo et cristianissimo Re; ma *etiam* avuto compassione alli avversi casi nostri, e divinamente abbi ordinato, e non sanza gran ministerio, che la Sua Cristianissima Maestà sia quella che ci debbi redintegrare di Pisa e delle altre cose

nostre, e in qualche parte ristorarci delle gravi spese e affanni sopportati, e che continuamente sopportiamo, e non per alcuna altra cagione, se non per voler noi, secondo la consuetudine e instituto della Città nostra, imitando le vestigie de' nostri progenitori, essere osservantissimi e devotissimi alla Cristianissima Casa di Francia; avendo noi per costantissimo che la Sua Maestà, conosciuta e considerata la sincera fede e pazienza nostra, non ci debbi in alcuno modo mancare da quello conveniente officio che richieggono li meriti deportamenti nostri, e che si appartenga alla munificenza e clemenza della Sua Maestà. E, ancor che questi medesimi effetti intendiamo esser stati significati alla Sua Maestà per Giovacchino, e poi per te, Lorenzo, per publica nostra commissione, nondimeno, avendo noi secondo la consuetudine e instituto della Città nostra del mandare sempre nostri oratori alle successioni de nuovi Cristianissimi Re, ci è parso in questa prima vostra presentazione dobbiate esporre quanto di sopra diciamo, con raccomandare efficacemente la Città e Nazione nostra alla Sua Cristianissima Maestà, e supplicarla si degni di conoscere questo suo devotissimo populo con quello amore e grazia che hanno fatto li Cristianissimi Re, suoi predecessori, con quelle amorevoli e apparenti dimostrazioni, che per tutto se intenda noi essere ascritti nel numero suoi fedelissimi e intimi amici e confederati. E in questa sentenza sarà la prima vostra generale esposizione.

Di poi, procurata piu secreta e particulare audienza, in una volta o piu, secondo ne arete occasione, farete intendere alla Sua Maestà in che termini e pericoli si trovino le cose d'Italia, e specialmente noi, per essere reputati buoni Francesi; e che il restar Pisa nelle mani de' Veneziani, e lo ampliare lo stato loro, come continuamente fanno, e massime valendosi assai delle dimostrazioni fatte la Sua Maestà verso di loro, e con lettere, e con avere ricevuto onoratamente il loro secretario che mandorono di principio, mette tutto il resto d'Italia in manifestissimo pericolo; e, benche Sua Maestà facessi secondo la sua naturale liberalità e somma sapienzia sua, nondimeno li Veneziani, da questa occasione, per il naturale loro appetito del dominare, hanno, sotto questo colore,

preso tanta licenzia, che, essendo potenti come sono, si conosce apertamente le cose d'Italia, non si provedendo di oportuno rimedio, trascorrevanno in qualche grande disordine. La qual cosa veramente crediamo che *non solum* non ceda ad alcuno proposito Sua Maestà, ma quella abbia da considerare assai che, quando li Veneziani si facessino signori d'Italia, con le altre potenze che hanno fuor dessa, e per la commodità del mare e legni, ad imitazione delli antichi Romani s'ingegnerebbono ogni dì più di ampliare lo Stato e forze loro, in modo non crediamo che le montagne che partono la Italia dalla Francia bastassino loro per confini. Ricordisi la Sua Maestà che con arte e sagacità molte volte seguono maggiori effetti che non si fà con la forza, e quali sieno state le arti e mezzi usatisi pe' Veneziani in prorogare quello imperio che hanno. Sanza replicarli altrimenti, sono a tutto el mondo notissimi che modi e termini abbino molte volte in diversi tempi usati con la Casa di Francia. Sanza repetere troppo antichi esempi, si sono apertamente intesi, quel che feciono non solo ancor molti anni al duca *de Lorraine* è noto a ciascuno lo atto, e dimostrazione fatta questi anni passati in Lombardia verso il Cristianissimo Re defunto fù si manifesto e palese, che non ricerca altra rememorazione; per le quali cose assai bene si può conjetturare e giudicare qual sia la intenzione e animo loro, e che conveniente amicizia o intelligenza possa cadere intra Sua Maestà e loro, per essere assai diversi e difformi li fini dell' uno e dell' altro. Iddio sa che noi non ci ricordiamo queste particularità, mossi da alcuna nostra passione, ma per il sommo desiderio che abbiamo della quiete et gloria della Maestà Sua; la qual certamente li conseguirà, quando essa non dia alcuna occasione a' Veneziani di farsi signori d'Italia; ma obvii e resista alla ambizione loro, come massimamente si appartiene alla Sua Cristianissima Maestà per la universale quiete e salute di tutti. E di fare questo effetto il principale e più pronto rimedio sarebbe che la Sua Maestà, come altre volte le abbiamo fatto intendere, dimostrassi a' Veneziani la sua intenzione essere, che qualunque potentato d'Italia avessi usurpato e occupato quel che legitimamente non debba, si ristituisca a' primi e

veri possessori, la qual cosa è onesta, giusta, ma e convenientissima alla Sua Maestà; e massime che Pisa, che le altre cose nostre, ci sieno ristituite, perchè questa è una delle potentissime cagioni delle dissensioni e pericoli d'Italia. E però v'ingegnerete che la Sua Maestà faccia intendere a' Veneziani quanto diciamo; e si degni adoperare, come è detto, che le cose nostre ci sieno restituite, avendone essa qualche obbligazione, per essere ogni nostra ferma speranza e ogni nostro principal fondamento e capitale nella Maestà Sua. E, circa questi effetti, vi distenderete con quelle ragioni e termini che alle prudenze vostre occorreranno, avendo nondimeno avvertenza che, circa quella parte che tocca de' Veneziani, la eseguiate modestamente, e massime se intendessi la Sua Maestà essere molto inclinata alla volta loro, o se alla esposizione vostra si trovasse presente qualcuno che non fussi a proposito lo intendere che noi dessimo carico a' Veneziani.

E, se per la Maestà Sua, o per altri in suo nome, fussi richiesti se avete facultà o possanza, come dicono loro, di convenire o capitulare nuovamente con Sua Maestà, potete rispondere che li oratori nostri, secondo la consuetudine della Città, non costumano portare altra facultà che lettere nostre di credenza, le quali bastano per qualunque cosa si avessi a fare; e nondimeno, quando la Sua Maestà si contentassi di altro spezial mandato, datene notizia, e vi si mandera subito; ma ingegnatevi di intendere e ritrarre bene le particularità che disegna la Sua Maestà, circa le quali si abbi ad estendere tale mandato, e di tutto ci date particulare notizia.

Visiterete tutti quelli signori a' quali arete lettere di credenza, e, oltre a loro, delli altri quali intenderete avere credito e autorità appresso la Sua Maestà; e, acciò lo possiate fare, vi mandiamo qualche lettera sanza soprascritta, perche di costà la possiate far voi, e addirizzare a chi vi parrà; e, sopra tutto, vi ristringerete con quelli che intenderete da Lorenzo di Pierfrancesco, vostro collega, avere pratiche le cose d'Italia, e dimostrare essere amici nostri.

Se voi stimassi, dopo qualche dì, che la Maestà Sua ci accommodasse di otto lancie, di quelle che al presente si trovano in Asti, per

qualche mese, giudichiamo servirebbe assai a proposito, non tanto per valersi di dette genti, quanto per la reputazione e buona condizione darebbe alle cose nostre, faccendo la Sua Maestà tal dimostrazione verso di noi : e però, conoscendo potere ottenere tal cosa, desideraremo la tentassi, e ne facessi ogni instanza possibile.

Parci, quando ne arete buona occasione, le raccomandazioni generali della Città e populo nostro, dobbiate in particulare raccomandare alla Sua Cristianissima Maestà quelli mercatanti della nazione nostra che praticano, o capitassino nel Regno suo.

Fatte che arete con Sua Maestà le visitazioni, congratulazioni e cerimonie consuete, e similmente con quelli signori della corte, e essendo soprastati quelli dì vi paranno convenienti, voi, Monsignore[1], con buona licenzia e grazia di Sua Maestà e di quelli signori, vene ritornerete; e tu, Lorenzo, ancora fatta la debita e medesima cerimonia, seguirai il cammino tuo, secondo che ti sarà piu a proposito; e tu, Piero Soderini, farai intendere alla Sua Maestà avere commissione da noi di rimanere nostro oratore appresso di quella, per farle intendere, per tuo mezzo, tutto quello che a noi occorresse, e per raccomandarle le cose nostre, e così per ritrarre e intendere da quella tutto quello che, dì per dì, occorresse alla Maestà Sua di doversi operare per noi; e così, nel tempo della tua legazione, ci scriverai spesso, dandoci notizia di tutto quello che intendessi delle cose di costà, e massime dove si concerna alcuno nostro interesse. E, sopra tutto, tutti e tre insieme o in disparte, come meglio vi parrà, v' ingegnerete di ritrar bene in che termine e ordine si ritrovino le cose del Regno; chi sieno quelli che abbino credito e autorità appresso di Sua Maestà, e così se quella pensa intentamente alle cose d' Italia, e se la pratica del Reame di Napoli per il duca *de Lorraine*[2] si ritira avanti, e con che condizioni; e se Veneziani favoriscono tal pratica; *præterea* se Sua Maestà è intenta, come dimostra, alle cose di Milano, e che disegni o provisioni si facci per tale impressa, e che opinione si facci di costà *in genere*

[1] Cosimo de' Pazzi, évêque d'Arezzo. — [2] René II, petit-fils, par sa mère Yolande, du roi René d'Anjou.

dell' una cosa, e dell' altra, e se si stima che, per questo anno, la Sua Maestà in fatto facci di ciò dimostrazione alcuna, o quando si crede la debba fare, e in che modo, e in che forma. E di tutti questi particulari, e degli altri simili dateci piena e particulare notizia, scrivendo però cautamente, usando la cifra che ha Lorenzo di Pierfrancesco, la quale tu, Piero Soderini, farai d'avere appresso di te; e le lettere ti occorreranno mandarci, crediamo sia bene lo facciate per mano de' Capponi *de Lyon*, e cosi con loro vi comporrete quando vi troverete in detto luogo.

Nel passare vostro da Bologna, visiterete quel magnifico Reggimento e la signoria di messer Giovanni[1], a' quali arete nostre lettere di credenza; e referirete loro avere da noi espressa commissione di offerire ogni vostra possibile opera, nella presente legazione, in tutto quello che occorressi alle loro signorie; mostrando così convenirsi alla congiuntissima amicizia nostra, e alla confederazione abbiamo con loro signorie; e, per conservazione dello Stato di quelle, siamo parati e disposti ad esporre sempre ogni nostra facultà; e con la signoria di messer Giovanni vi distenderete alquanto più, con quelle parole e termini che alle prudenze vostre occorreranno.

Andrete a trovare la eccellenza del duca di Milano, dove intendiate quella essere, e accozatevi prima con messer Guidantonio Vespucci, e con messer Francesco Pepi, li quali stimiamo dovere essere appresso di quella, conferirete insieme e consulterete in che modo e forma dobbiate communicare con sua eccellenza la commissione avete ad eseguire per noi con la Cristianissima Maestà, e seguirete intorno a ciò secondo el giudicio e la resoluzione ne farete insieme. Crediamo bene che, oltre al referire la commissione generale avete da noi, non sia se non a proposito il toccare quelle parti che si aspettano a' Veneziani, le quali crediamo saranno secondo il gusto suo, e nondimeno

[1] Giovanni Bentivoglio.

quel più, o quel meno, che alle prudenzie di tutti parrà; soggiungendo avere espressa commissione da noi di eseguire oltracciò tutto quello parrà alla sua eccellenza, offerendo molto liberamente ogni vostra opera in questa legazione, e con Sua Maestà e con chi altri accadessi a' proposito e commodo della sua eccellenza, con la quale avendo fatto fermo proposito e instituto di avere ogni fortuna commune, giudichiamo, *non solum* conveniente, ma necessario di non dovere manco desiderare la conservazione e stabilimento dello Stato suo che del nostro medesimo; parendoci che le condizioni de' tempi e li pericoli che ne sopra stanno, richieggano di dovere fare così. E, circa questa parte, vi distenderete e eseguirete nel modo e forma che a tutti quattro voi parrà [1].

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° 274.)

Blois, 14 janvier .... [2]

Sommaire. — Le Roi insiste avec vivacité pour que la République se déclare ouvertement en sa faveur.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nous avons fait entendre à vostre ambassadeur [3] estant par deçà, l'estat et disposition en quoy sont de présent noz affaires en Italie, pour, en toute diligence, par ses lectres, vous

[1] Suivent des lettres de créance pour le Roi, pour le gouvernement de Bologne et le seigneur de Bentivoglio, pour le duc de Milan et le marquis de Montferrat, pour le duc de Savoie, pour le duc de Bourbon, pour l'archevêque de Rouen et le cardinal de Saint-Malo, pour le maréchal de Gié et le seigneur d'Argenton.

[2] Cette lettre ne porte pas la date de l'année où elle a été écrite. Nous la rapportons au début de l'année 1499; à cette époque le Roi se préparait à entreprendre la conquête du Milanais, conquête qu'il accomplit vers l'automne de cette année. Nous lisons dans Guicciardini (*Histoire d'Italie*, liv. IV, ch. IV), que les Florentins avaient entamé des négociations avec le duc de Milan, mais que Louis XII ayant parlé *durement* et *avec menaces* à leurs ambassadeurs, exigea d'eux que la République s'engageât, par un écrit secret, à ne donner aucun secours à Ludovic le More.

[3] L'ambassadeur florentin qui était resté en France était Piero Soderini.

en advertir bien au long; et, pour ce que la matière en soy est de très grande importance, et telle qu'il est besoing, pour le bien de nous, de vous et de toute la chose publicque de vostre Cité et Seigneurie et l'augmentacion et accroissement d'icelluy, y prandre une totalle et finale resolucion, nous avons bien voulu vous escripre présentement, et advertir par cestes nos lectres de ce que dessus, et vous déclairer nostre intencion, affin que vous le puissiez seurement faire entendre à vostre peuple, et particulièrement les induire et mouvoir à prandre conclusion ès matières dessus dites, selon ce que nous avons mis en avant à vostre dit ambassadeur; car, s'il ne tient à vous, nous avons tousjours esté et encores sommes en voulonté de faire honneurs et biens infiniz à vostre dite Cité, et faire entendre à tout le monde que nous sommes pour garder et conserver en tous temps noz amys, alliez et confédérez. Par quoy, nous vous prions très affectueusement, meurement et preudemment consulter les choses dessus dites, et nostre désir à conclure à ce que nous avons fait entendre à vostre dit ambassadeur, et dont, de ceste heure, povez estre advertiz; car, si promptement, et dans le temps qu'il vous a fait sçavoir, vous n'y avez pris finalle résolucion, nous ne laisserons à poursuivre nosdites affaires, et tellement faire que nous espérons les faire conduire et guider à noz intencions, et nous justiffier de sorte que ung chacun pourra clèrement et véritablement congnoistre que la faulte et rompture sera venue et procédée de vous et par vostre négligence, et non de nous, ainsi que scet le Créateur, auquel nous prions très chers et grands amys, etc.[1]

Loys.

[1] Placée sous le coup des menaces du roi de France, exposée au ressentiment des Vénitiens, instamment sollicitée d'autre part par le duc de Milan, la République était dans de grandes perplexités. (Voyez un document à la date du 25 mai 1499, *Rif.* classe X, dist. IV, reg. n° 58.) Elle prit le parti de souscrire secrètement aux exigences de Louis XII, sauf à conserver vis-à-vis du duc de Milan toutes les apparences d'une bonne amitié. (Voyez un document à la date du 11 juin 1499, *Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

AMBASSADE DE FRANCESCO GUALTEROTTI ET DE LORENZO DE' LENZI, ENVOYÉS PAR LA RÉPUBLIQUE À LOUIS XII À MILAN[1].

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

FRANCESCO GUALTEROTTI.

Francesco Gualterotti fut un des jurisconsultes les plus renommés de son temps.

Il était né en 1456. Dès l'âge de vingt-quatre ans il fut appelé aux fonctions publiques. En 1480 il remplissait une mission auprès de Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin.

Après l'expulsion des Médicis, en 1494, il fut un des réformateurs de l'État.

Pendant deux ans (1495-97) il représenta son pays à Milan, en qualité d'ambassadeur résident.

Désigné comme un des Dix de la guerre, en 1497, il était envoyé à Rome, l'année suivante, pour y régler les différents des Orsini et des Colonna, et pour rétablir la paix entre ces deux familles. Il demeura à Rome jusqu'en 1499, avec le titre de ministre résident.

Au retour de cette mission, il fut aussitôt chargé par les Florentins de se rendre à Milan, pour y complimenter Louis XII, qui venait de conquérir la Lombardie.

Gualterotti ne cessa, dès cette époque, d'être employé au service de la République.

Tantôt, en 1501, il va à la rencontre de César Borgia, qui menace d'envahir le territoire de Florence.

Tantôt, en 1502, il porte plainte à Sienne contre Pandolfo Petrucci, accusé d'avoir prêté secours aux Arétins révoltés.

Tantôt, en 1502, il fait entendre à Louis XII les condoléances de la Cité, qui n'a pas encore été remise en possession de Pise.

Tantôt enfin, en 1506, il félicite, au nom de sa patrie, le roi d'Espagne, Ferdinand, de son établissement dans le royaume de Naples.

Francesco Gualterotti mourut en 1509.

[1] L'armée française, conduite par Gianjacopo Trivulzzi et MM. de Ligny et d'Aubigny, s'était facilement rendue maîtresse du Milanais. Le duc avait quitté Milan le 2 septembre, et, quatre jours après, les Français étaient reçus dans cette ville.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A FRANCESCO GUALTEROTTI ET A LORENZO DE' LENZI.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 18 septembre 1499.

Sommaire. — Les ambassadeurs complimenteront le Roi sur la conquête du Milanais; ils protesteront du dévouement de la République, qui attend de la maison royale de France la réparation de tous les maux qu'elle a soufferts. L'intérêt extrême qu'elle a à rentrer en possession de Pise explique les ménagements qu'elle a dû garder envers le duc de Milan; elle est prête à contracter avec le Roi une étroite alliance. Les ambassadeurs tâcheront, à cet égard, d'obtenir de lui les meilleures conditions possibles; ils lui feront remarquer que, en relevant Florence, il fait les affaires de la France en Italie. Ils l'engageront à ouvrir les yeux sur les prétentions ambitieuses des Vénitiens; ils s'entendront, sur ce point, avec les ambassadeurs des autres États de l'Italie, qu'ils trouveront sans doute réunis à Milan.

Andrete a Milano, o dove intenderete essere la Maestà del Cristianissimo Re di Francia, ingegnandovi andare con tal prestezza che lo incontriate di là da Milano, per più dimostrazione verso Sua Maestà; dove verisimilmente troverete gli altri nostri ambasciadori, il reverendo vescovo d'Arezzo e Piero Soderini; e, poi che arete conferito loro questa commissione vostra, e presi da loro quelli ricordi che facessino a proposito di essa, tutti adunque insieme vi presenterete al cospetto di Sua Maestà, e, voi, messer Francesco, gli esporrete, in nome nostro, con maggiore efficacia di parole che voi potrete, la letizia abbiamo avuta, e noi e tutta questa Città, dello acquisto suo del ducato di Milano. Di che, noi ci siamo allegrati tanto quanto se questa fortuna fussi stata nelle cose nostre proprie, parlando questi effetti con termini onorevoli di Sua Maestà, e con dimostrazione grandissima del buono animo e disposizione nostra; commemorandone ancora le cagioni che ci necessitano a desiderare così e allegrarcene, oltre alla antiqua amicizia e naturale affezione nostra verso quella corona, e li molti benefizii ricevuti da quella per ogni tempo, le necessità nostre presenti, per li disordini e pericoli ne' quali è stata, a questi tempi, e è ancora la Città nostra, non per altra causa e principio che per la lunga e buona fede abbiamo portato a quella corona; e la spe-

ranza in che siamo di presente, così di non potere essere più oppressi da alcuno ingiustamente, mentre che la Maestà Sua sarà in Italia, con quello stato forse e autorità, quale si truova di presente, come di potere una volta recuperare tutte le cose nostre, con lo aiuto suo, e pigliare frutto di tante nostre spese e disagi sopportati già cinque anni; parendoci non potere, ne dovere confidare in altri prima e più che in Sua Maestà, per quello si è conosciuto fino ad ora della buona disposizione sua verso di noi; faccendoli intendere che la volontà e opinione di tutto questo populo è volere e tenere per certo avere a riconoscere il principio, il mantenimento e accrescimento di questo Stato da quella regale stirpe. Per il che vi abbiamo mandato, e per raccomandare a Sua Maestà la fede di tutta questa Città verso di quella; e per offerirli tutte le facultà nostre in ogni suo affare, le quali, se bene sono piccole a proporzione delle sue e degli altri suoi amici, ne può nondimeno sperare doversene servire in tutte le occorrenze sue con maggior fede e più certezza che di verunaltra. E in questi effetti ha a essere la prima esposizione vostra. Dove bisognera ancora nel parlar vostro purghiate qualche sinistra opinione concetta di noi, di avere favorito le cose del signor Lodovico contro Sua Maestà, per non ci essere voluti dichiarare seco al tempo che lui desiderava. E ci pare, lo dobbiate annestare destramente in nel parlare farete seco della osservanza e devozione nostra, in modo che non paia la escusazione arguisca colpa, allegandone quelle cagioni e rispetti, li quali vi sono notissimi, e si possono persuadere ad ogni uomo, per il desiderio avamo di riavere Pisa; per il quale eravamo necessitati con questi modi non desperare in tutto il signor Lodovico, e indurlo, dichiarandoci apertamente, a nuocerci apertamente. Di che però, non ostante ogni nostra diligenza si è tratto poco frutto, rispetto a quello si è visto e provato da poi nelle cose di Pisa; e potrete, se accadra, brevemente narrarli tutto il successo delle cose nostre, dal 1494 in qua, per confirmazione del dire vostro; dalle quali si può pigliare certezza che in tanti pericoli noi siamo perseverati in fede con la Corona di Francia; pregando Sua Maestà voglia accettare il buono animo nostro, e perseverare nello

instituto de suoi predecessori, in favorire e beneficare questa Città, come ancora noi perseveriamo in quello de' patri nostri in amare, osservare e reverire tutta quella regia stirpe, e stimarla, nelle occorrenze nostre, unico refugio, nel quale di presente noi speriamo tanto più, quanto lo abbiamo più prossimo e più potente.

In genere, voi li potrete offerire ogni nostra facultà, benchè, per li capituli della lega disegnati a dì passati seco per li altri ambasciadori nostri, in specie noi li abbiamo promesso tutte le gente nostre d'arme ordinarie, di che potrete aver notizia dagli ambasciadori che sono là, e di alcune limitazioni che noi desideravamo in detti capitoli; li quali, se, allo arrivare vostro, non fieno conclusi, secondo la commissione data loro a x del presente[1], di che hanno mandato speziale da noi, la quale loro vi dovranno communicare, e vedrete come abbiate à procedere oltre alla opera ne aranno fatto loro e faranno; voi ancora vene affaticherete, faccendo forza di migliorarli in ogni parte, quanto

[1] Dès le mois d'août, les ambassadeurs florentins en France avaient reçu l'ordre de présenter au Roi les articles d'une convention que la République avait ratifiée avec quelques modifications, le 10 septembre. (*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.) Cette convention, dont il est question dans les présentes instructions des ambassadeurs, fut conclue à Milan par Cosimo de' Pazzi, et publiée à la date du 19 octobre 1499. Elle portait en substance : 1° Que les Florentins se déclarent les amis du Roi et de ses alliés, le Pape, les Vénitiens et autres, qu'il leur fera connaître dans le délai d'un mois; 2° Que le Roi fournira à la Seigneurie un secours de six cents hommes d'armes et de quatre mille hommes de pied; 3° Qu'il ne prêtera aucune assistance aux rebelles et aux bannis florentins; 4° Qu'il confirmera tous les priviléges octroyés à la République par les rois ses prédécesseurs; 5° Que les Florentins, de leur côté, tiendront à la disposition du Roi quatre cents hommes d'armes et trois mille hommes de pied pour la défense du duché de Milan ou de tout autre état français en Italie; 6° Qu'ils s'obligeront, lorsque le Roi fera l'entreprise de Naples, à entretenir à son service cinq cents hommes d'armes jusqu'à l'entière réduction de ce royaume; 7° Que, dans ce cas, ils se tiendront prêts à payer, en trois mois, 50,000 écus d'or pour la solde de cinq mille Suisses; 8° Qu'en exécution de la promesse du Roi défunt, «le Roy, en ung mois, rendra aux «Florentins Pise, en l'estat où elle estoit «avant l'entrée dudit Roy défunt,» et les autres places, excepté les places que tient la Seigneurie de Gênes, le Roi dût-il pour cela employer la force; 9° Que la République s'engagera à pardonner aux Pisans leur rébellion «et les traictera en tout amour, «dillection et bienvoulance, sans leur faire, «à cause de ce, aucunes extorses, forces ne «violances.» (En cas d'infraction, le Roi re-

vi fia possibile, e il capitolo massime disponente quando e come abbiamo ad essere aiutati da Sua Maestà per riavere le cose nostre, sopra che loro hanno ordine da noi di specificare la somma e il tempo. E vogliamo, quando non si fussi conchiusa, perchè il Re desiderassi qualche cosa più oltre, o altrimenti, sanza replicarcene o scrivercene, se non fussi cosa di momento grandissimo, la concludiate a ogni modo; perchè la fede abbiamo in voi ci persuade che, dove vi sia possibile, non mancherete di operare tutto quello che voi potrete in benefizio della Città. E esaminerete insul fatto tutti li rispetti si debbino avere, e i casi quali possino accadere, e ci ha fatto, e fa desiderare e ricercare così il desiderio abbiamo di Pisa[1]; della quale però, non sendo conchiusa ancora la lega, ne intendendo apertamente l'animo del Re, ne quale impedimento possa surgere, per il quale Sua Maestà giudichi non essere secura della ducea sua di Milano, il che è stato eccetuato in detto capitolo, non possiamo di presente darvene se non commis-

cevra leurs plaintes, et les Florentins se soumettront à son jugement.) 10° Que si Pise n'est pas rendue, le Roi, en allant à Naples, emploiera toute son armée pour la réduire; 11° Que, dans le cas où il n'accomplirait pas l'expédition de Naples, il enverrait, pour réduire les Pisans, une armée spéciale, à laquelle seraient destinés les 50,000 écus d'or que Florence, d'après l'article 7, est tenue de payer pour la solde des Suisses; 12° Que les sommes prêtées aux Florentins par le duc de Milan seront par eux restituées au Roi; 13° Enfin, que «bien que le «Roi n'ait jamais vu le seigneur (Paolo Vi«telli), ce néantmoins, pour les biens et «vertuz qui sont en sa personne, et dont «ledit Roy a souvent oy parlé, les ditz Flo«rentins prendront et retiendront à leur «cappitaine général le dit seigneur, qui est «personnaige pour les bien et seurement «servir.» (*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VI, Francia, n° 83.) Cette convention a été imprimée. Trois difficultés avaient surtout retardé la conclusion de la convention : 1° La somme d'argent à payer par les Florentins, à titre de contribution, dans l'éventualité de l'expédition de Naples; 2° La prétention du Roi de réserver, dans la Lunigiana, les places qu'occupaient les Génois; 3° La liquidation des sommes dues par la République au duc de Milan. (*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

[1] Les Florentins avaient un tel désir de rentrer en possession de Pise, que l'année précédente ils avaient autorisé leurs ambassadeurs en France à dépenser une somme de 20,000 ducats en présents à faire aux seigneurs de la cour, afin de les engager à décider le Roi à retirer cette ville des mains des Vénitiens pour la remettre en leur pouvoir. (Voyez un document du 29 octobre 1498. *Rif.* classe X, dist. I. reg. n° 101.)

sione generale, che, in ogni parlare, azione e partito vostro, disponiate il Re a volere reintegrarcene, ne solo di Pisa, ma ancora di tutte le altre cose nostre; mostrando a Sua Maestà convenirseli tale cosa, per la fede promessaci dalla felice memoria di Carlo Ottavo, suo predecessore, e alla osservanza e devozione nostra, e per li commodi ancora, li quali ne potra sperare; perchè, ancora che la Citta sia attenuata in qualche parte per le molte spese e danni sopportati a questi tempi, nondimeno, con tale reintegrazione, piglierebbe tanto di forza e reputazione, che potrebbe favorire sempre ognaltra impresa che facessi in Italia Sua Maestà, mostrando, ogni volta cene sia dato qualche certezza, la Città si risentiva, in modò che Sua Maestà ne potrà sperare quel commodo che fia possibile a noi; di che si può vedere segni manifesti di già, che, sotto questo poco favore che ci ha mostro Sua Maestà, sono venuti a noi Sanesi, marchesa di Furli, il signor di Piombino[1] e marchese da Massa, di che ancora abbiamo scritto agli antecessori vostri, e pregato siamo intercessori per loro appresso di quella, e mostro volere seguitare la Maestà Sua, sotto il nome nostro.

S' egli accadessi parlare mai delle genti nostre che sono a Pisa e di quella espedizione, bisogna vi conformiate con quello che si è scritto le più volte, che è di avere alquanto sospese le arme contro a Pisani, subito che si intese li grandi e felici successi suoi in Lombardia, di che vi potranno dar notizia ancora li ambasciadori che sono là; e fia a proposito, trovandosi alla corte Pellegrino Lorini[2], intendiate da lui certi ragionamenti avuti con quelli luogotenenti del Re in Italia[3], appartenenti alle cose di Pisa, circa li disegni loro di avere deliberato già mandare aiuto a' Pisani, e favorire li rebelli nostri a tornare in casa,

[1] Caterina Sforza, maîtresse de Forli, et le seigneur de Piombino furent compris dans la convention de Milan, comme alliés des Florentins, ainsi que Alberigo da Malaspina, marquis de Massa. (*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

[2] Pellegrino Lorini avait été envoyé par la République à Milan pour s'adjoindre aux ambassadeurs Francesco Soderini et Francesco Pepi, et avec la mission spéciale de complimenter les lieutenants du Roi sur leur succès. (*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 105.)

[3] Ces lieutenants étaient Trivulzio, de Ligny et d'Aubigny.

non sappiendo quello obbligo avamo fatto a dì XI del passato, di che verisimilmente arà ancora parlato a quelli ambasciadori che sono là, se voi ne potessi trarre frutto alcuno per questa pratica. E, perchè questa è la più importante e più necessaria parte della commissione vostra, bisogna che voi la procuriate con ogni sollecitudine e industria, ne lasciate a fare cosa alcuna, la quale facessi a questo, e, in ogni cosa, fare buona opinione della Città; e delle cose di Pisa, mostrare ognaltri più tosto ne abbi cagione che noi dello essere successe come sono.

E, oltre a questo, essendo ridotte le cose di Italia al termine che si vede, e tutti noi altri in pericolo per la potenza de' Veneziani, bisogna fare intendere alla Maestà Sua li disegni e modi loro, e essere necessario a quella pensare generalmente alla salute e quiete di tutti, acciò ogniuno possa vivere securo del suo; e, perchè verisimilmente vi dovranno essere ambasciadori di tutti li altri Stati di Italia, conferire insieme questa parte, e amministrarla di commune consenso, e aiutare e favorire l'un l'altro in tutte le occorrenze.

Voi in specie, in tutti li affari vostri là, favorirete lo illustrissimo duca di Ferrara, secondo ricercassi da voi lo oratore suo; perchè così ne ha richiesto, e per ogni rispetto a noi pare le cose sua ci debbino essere raccomandate.

Raccomanderete a Sua Maestà tutta la Città nostra, e in particulare li mercanti della nazione nostra, che stanno e praticano nel Regno suo; e, dopo questa prima visitazione, visiterete ancora il reverendissimo cardinale *de Rouen*[1], trovandosi in corte, al quale arete nostre lettere di credenza, ringraziandolo delle opere sue fatte a benefizio nostro, e così messer Gianjacopo[2], monsignor *de Ligny* e monsignor *d'Aubigny,* e tutti quegli altri a chi arete similmente nostre lettere, usando con ciascuno quelli termini che fussino più a proposito, secondo la informazione ve ne daranno gli altri ambasciadori. Parci dobbiate essere più officiosi con monsignor *de Ligny,* il quale s'intende, per le

[1] Le célèbre Georges d'Amboise. — [2] Gianjacopo Trivulzio.

cose passate, non essere di quello animo verso di noi che sarebbe il desiderio e bisogno nostro. Ricordiamvi ancora non vi dare tanto a uno che, acquistando seco, si perda con un altro.

E, perchè confidiamo assai in voi, sapendo siate informati de' progressi delle cose e bisogni nostri, rimettiamo liberamente nel giudizio e arbitrio vostro il modo e le circonstanze dello eseguire la presente commissione, e di usare circa li sopradetti effetti, quelle più, o meno, o altre ragioni e parole che vi parranno a proposito; e però non descenderemo ad altra particularità.

Nel tempo di questa vostra legazione, scriverete spesso, ingegnandovi delle occorrenze alla giornata ritrarre più certamente che vi fia possibile.

Nel passare vostro da Bologna, visiterete quel magnifico Reggimento, al quale arete nostre lettere di credenza, con dire a Loro Signorie che la amicizia antica e confederazione nostra ci induce a fare loro intendere la causa di questa vostra andata, e offerire ogni vostra opera a beneficio loro in tutto il tempo della legazione vostra. Il medesimo officio, circa li medesimi effetti, farete ancora con la magnificenza di messer Giovanni Bentivoglio, descendendo seco a quelli particulari più oltre *insuper* quali voi insul fatto giudicarete esser bene[1].

[1] Louis XII arriva à Milan le 6 octobre. Il quitta cette ville pour retourner en France le 22 novembre 1499. Dès le mois de février de l'année suivante les Sforza, par une brusque révolution, étaient rétablis dans le Milanais; mais, le 10 avril, Ludovic et son frère, Ascanio Sforza, étaient livrés, à Novare, par les Suisses, et la Lombardie retombait sous la domination française.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A PIERO SODERINI.

ENVOYÉ EN AMBASSADE A MILAN AUPRÈS DU CARDINAL D'AMBOISE.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 20 avril 1500.

SOMMAIRE. — L'ambassadeur félicitera le cardinal sur la seconde conquête du duché de Milan par les Français. C'est à Milan, selon la volonté du Roi, que les négociations relatives aux affaires d'Italie doivent se poursuivre. Pleins pouvoirs donnés à Piero Soderini, qui doit concentrer tous ses efforts sur un seul point, la restitution de Pise. Recommandation en faveur du duc de Ferrare, du marquis de Mantoue et de Giovanni Bentivoglio de Bologne. Renseignements relatifs à Imola et à Forli.

Andrai a Milano subito, dove presentatoti al reverendissimo monsignor *de Rouen*, al quale principalmente noi ti indirizziamo, sotto la credenza che hai da noi, li esporrai la commissione tua negli infrascritti effetti. Dopo quelli primi congressi cerimoniali di salutarlo, visitarlo e allegrarsi seco della vittoria ultimamente avuta, de' quali noi ci rimettiamo a te di farli in quel modo che ti parra meglio, escuserai la dilazione nostra di non aver mandato prima uno cittadino nostro diverso sua signoria, con l'aver noi creduto che quella dovessi dimorare poco tempo in Italia, e avere giudicato potere accadere facilmente che, avanti lo arrivare di tale nostro uomo a Milano, quella sene fussi tornata in Francia; ma che ora, avendo inteso in contrario noi, per nostro debito, ti abbiamo mandato, per essere appresso a quella nostro ambasciadore, e fare seco officio di buoni amici e confederati della Maestà del Re, massime che così ancora quella ha giudicato essere bene, avendosi a trattare con sua signoria delle cose di Italia e spezialmente delle nostre. Per le quali volendo la Maestà del Re procedere alla forza, secondo la forma de' capitoli[1], ha a nostri di Francia significato che, ad esempio suo (il quale ha spacciato al prefato cardinale uno suo varletto di camera, con commissionne di quello

[1] La convention de Milan, conclue en 1499.

si ha a fare), noi ancora mandassimo uno, il quale, di commune consenso, con sua signoria dovessi trattare di queste quivì più tosto che *à Lyon*, come in luogo più propinquo, e dove sono le genti insul fatto; il che è la principal parte della tua commissione. La quale, benche richiedessi più particulare instruzione di quello che sarebbe bisogno per questa impresa; tutta volta, perchè la Maestà del Re la lascia intera al reverendisimo cardinale, e sene rimette a quella determinazione che lui fara, a noi è parso non potere darti di presente altro ordine di quello che noi volessimo e che fussi di bisogno, ma solo mandarti là, e trattare prima seco, e, secondo che le cose si troverranno, così procedere da poi. Nelle quali una sola cosa generale ti si ha a ricordare e rimetterla nella diligenza e fede tua, di ordinare tutto con più vantaggio della Città che si potrà; perchè molto bene ti è noto in quanti disagi ella si truova, per le molte spese fatte agli anni passati, e quello che si potessi fare con tre, noi non vorremo averlo a fare con cinque o con sei.

La Maestà del Re è obbligata alle genti d'arme e alla artiglieria, delle quali noi vorremo più numero che di fanterie. E, ogni volta che tu abbi accordato che numero di gente, e quali, e quando abbino a venire, ad ogni tuo avviso si provvedra a tutto che fara di bisogno, così del pagamento, come delle altre cose necessarie per tale espedizione; in che ti confortiamo ad usare sollecitudine e diligenza in scriverci spesso. E noi pensiamo, essendo il Re e *Rouen*[1] in queste pratiche una medesima cosa, potertene essere promosso a cercare qualche commodità del Re, oltre alla restituzione delle cose nostre; il che accadendo, risponderai destramente, e in modo di non renunziare a queste offerte; ma che di presente noi non siamo intenti ad altro che alla recuperazione di Pisa, ne desideriamo altro dalla Maestà del Re; perchè di presente noi non stimiamo essere capaci di maggior fortuna.

In oltre, come noi abbiamo scritto più volte agli oratori nostri di

[1] C'est-à-dire le cardinal d'Amboise.

Francia, che lo faccino intendere al Re, così ancora tu lo farai intendere costì a *Rouen*, essere a proposito grande per comune benefizio di Sua Maestà e degli altri suoi amici la conservazione di quelli signori di Lombardia, duca di Ferrara, marchese di Mantova, messer Giovanni Bentivoglio e gli altri, e pensare che loro possino profittare al Re qualche volta; perchè, avendo quelli Stati ad avere signori, è molto più a proposito che vi si mantenghino quelli, che alterarli e indebolirli, de' quali Sua Maestà potrà molto bene assicurarsi in qualche modo. E, ora che non hanno da pensare più al signore Lodovico, sene potra sperare più certamente buoni portamenti. E, in queste loro cose, fare viva opera con escusarli, raccomandarli, favorirli e mostrare quanto egli importino allo Stato di Milano; e ancora confortare sua signoria a volere delle imputazioni fatte contro di loro credere adagio, e esaminare quale interesse vi abbi chi accusa; e, ancora che potessino essere imputati di qualche cosa, il che noi non crediamo, confortare a condonare loro ecc. per le ragioni dette; e, cosi accadendo, mostrare quanto fussi più sicuro, per ogni tempo, lo Stato di Imola e Furli per Sua Maestà in mano d'altri, per molti accidenti che possono seguire per la morte del Pontefice[1].

[1] On sait que l'ambition du pape Alexandre VI était de fonder un État en Italie dont le gouvernement appartînt à César Borgia. Dès 1498, César avait renoncé au chapeau de cardinal, et il avait quitté l'Église. En retour de la sentence de divorce qu'il sollicitait auprès du Pape, le roi Louis XII avait créé César duc de Valentinois, capitaine d'une compagnie de cent lances, et il s'était engagé à seconder les efforts qu'il devait tenter pour conquérir une principauté dans la Romagne. (Voy. Guicciardini, *Hist. d'Italie,* liv. IV, ch. III et V.) En 1499, Alexandre VI avait, en outre, ouvert, en faveur du duc de Valentinois, une négociation avec les Florentins : il leur proposait une alliance défensive et offensive, en vue de former un État à César avec les dépouilles de quelques-uns des vicaires de l'Église, qui s'étaient rendus indépendants dans la Romagne; pour reconnaître ce service, le Pape s'engageait à aider la République à recouvrer la ville de Pise. Florence rejeta ces propositions. (Voy. un document à la date du 26 juillet 1499. *Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 104.) Malgré ce refus, les Borgia n'en poursuivaient pas moins l'accomplissement de leur dessein. Le légat du Pape sollicitait vainement le roi de France de donner au duc de Valentinois cet État en Lombardie. (Voy. un document à la date du 19 octobre 1499. *Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 104.) Alors le duc, soutenu par le capitaine français Yves d'Allègre, avait tourné ses forces

E, perchè noi confidiamo assai in te, e per esperienza e per fede, di tutte le soprascritte cose ci rimettiamo a te in regolarle e modificarle insul fatto come parra a te.

Nel passare tuo da Bologna, visiterai quel magnifico Reggimento e messer Giovanni, e all' uno et all' altro referirai quello che ti abbiamo commisso in benefizio loro, e ti offerirai, dicendo averne così commissione da noi, in questa tua legazione, fare ogni opera possibile a te in benefizio loro.

Arai lettere di credenza ancora quasi a tutti quelli principali signori Francesi; userale con dire a ciascuno quello che fia a proposito.

AFFAIRE DE PISE.

1498-1500.

ANALYSE.

1er décembre 1498. — Louis XII, qui était sur le point de contracter une alliance intime avec les Borgia, propose aux Florentins de remettre Pise entre les mains du Pape. La légitime défiance qu'inspirait le caractère d'Alexandre VI, et le désir passionné qu'il avait manifesté de donner à son fils César un État en Italie, engagent la République à rejeter la proposition du Roi.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 101.)

contre Imola, qu'il avait forcée de capituler à la fin de 1499, et contre Forli, où Caterina Sforza, au nom de son fils, Ottaviano Riario, lui avait opposé une héroïque résistance. Les Florentins avaient été accusés par le Pape d'avoir donné secrètement des secours à Caterina. (Voy. un document à la date du 16 novembre 1499. *Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 104.) Les excuses de la République n'avaient pas calmé le ressentiment d'Alexandre VI, excité par son fils; celui-ci se plaignait du refus qu'il avait essuyé de la part des Florentins, à qui il avait demandé en vain de la poudre et des munitions de guerre. (Voy. un document à la date du 14 décembre 1499. *Rif. id.* reg. n° 103.) Florence s'efforçait en effet de placer Caterina Sforza sous la protection de la France, et d'éclairer le Roi sur la politique envahissante des Borgia. (Voy. un document en date du 18 décembre 1499. *Rif. id. ibid.*) Forli, au commencement de l'année 1500, devait succomber sous les attaques persévérantes du duc de Valentinois.

3 janvier 1499. — Le Roi proteste contre les pratiques des Vénitiens, qui, par le moyen du duc de Ferrare, disposent toutes choses de manière à ne pas consigner Pise entre ses mains. Dans le cas où Venise persisterait dans cette politique, il menace cet État de l'exclure de son alliance et de son amitié.

(*Rif.* classe X, dist. III, reg. n° 84.)

26 juin 1499. — En sollicitant la République de lui prêter son concours pour la conquête du Milanais, le Roi s'oblige envers elle à ne pas conclure la paix avant la restitution des places engagées à Charles VIII, et il lui promet de lui fournir, à cet effet, mille lances, aussitôt qu'il aura réussi dans son expédition de la Lombardie.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

Juillet 1499. — Les ambassadeurs de Pise déclarent aux ambassadeurs du Roi à Venise que, plutôt que de retourner sous le joug des Florentins, les Pisans sont résolus à mettre le feu à leur ville et à s'ensevelir tous sous ses débris.

(*Rif.* classe X, dist. III, reg. n° 58.)

Octobre 1499. — Paolo Vitelli, capitaine général de la République, après avoir remporté plusieurs avantages sur les Pisans, avait échoué dans une dernière attaque contre Pise[1]. Les Florentins, exaspérés de cet échec, firent arrêter leur capitaine, le condamnèrent et le mirent à mort. Ils cherchent à justifier leur rigoureuse sentence auprès du roi de France, qui aimait et estimait Vitelli.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

Janvier 1500. — Par la convention de Milan, le Roi s'est obligé à faire restituer Pise aux Florentins. Dans le cas prévu où les Pisans résisteraient, la République a pris ses mesures; elle peut disposer de suite pour la guerre de cent quatre-vingt mille florins; elle tient en réserve soixante et dix mille florins; elle demande au Roi de diriger contre Pise les troupes françaises qui ont aidé le duc de Valentinois à se rendre maître de Forli.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

14 février 1500. — Alexandre VI avait déjà vu ses offres rejetées par les Florentins; mais, considérant le mauvais état des affaires du Roi de France en Lombardie, les menaces du Turc contre Venise, l'affaiblissement même de Florence,

[1] Voyez Guicciardini, *Hist. d'Italie,* liv. IV, ch. IV; et *Scritti inediti di Nicolo Machiavelli illustrati da Giuseppo Canestrini,* 1 vol. in-18, p. 62-132. Firenze, 1857.

il juge le moment propice pour proposer à la Seigneurie de choisir entre son alliance ou son inimitié : Dans le premier cas, le Pape s'engage, sous sa responsabilité, à faire restituer Pise et Monte Pulciano à la République, qui, en retour, l'aidera à conquérir Sienne et Piombino; dans le second cas, le Pape s'emparera de Piombino, de Sienne et de Pise. Le duc de Valentinois, secondé par Vitellozzo Vitelli, est tout prêt à entrer en campagne.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

14 février 1500. — La République informe le roi de France des propositions du Pape, afin d'engager ce prince à agir sans retard; cependant elle donne à ses ambassadeurs, à Rome, l'ordre de temporiser.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 104.)

24 avril 1500. — Le cardinal d'Amboise, gouverneur du Milanais, se prépare à l'expédition de Pise; il juge qu'il suffira d'envoyer, à cet effet, aux Florentins cinq ou six cents lances et six mille hommes de pied, sous la conduite de M. de Beaumont [1].

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

5 mai 1500. — La République propose au cardinal d'Amboise, à la condition qu'il prendra à sa charge la restitution de Pise, une somme de cinquante à soixante mille ducats d'or, plus trente et un mille ducats d'or pour payement des sommes dues à Ludovic.

22 mai 1500. — De leur côté, les Pisans proposaient au cardinal, s'il ne les livrait pas à leurs ennemis, cinquante mille francs sur-le-champ, cinquante mille francs dans six mois, et un cens annuel de cent mille francs; ils lui rappelaient que les cités de Pise, de Livourne et de Piombino étaient d'anciennes possessions du duché de Milan [2].

Cependant les troupes françaises destinées à l'expédition de Pise se réunis-

[1] Le Roi avait désigné Yves d'Allègre, homme de guerre expérimenté, comme chef de l'expédition. Les Florentins avaient demandé que le commandement fût donné à M. de Beaumont, capitaine sans capacité et sans ascendant sur les soldats, uniquement parce que Beaumont leur avait sans difficulté restitué, quelques années auparavant, Livourne, dont il était gouverneur.

[2] Les Pisans agissaient en même temps auprès de M. de Ravenstein (de la maison de Clèves), gouverneur de Gênes au nom du Roi. Ils proposaient à M. de Beaumont les articles d'une capitulation fort avantageuse à la France. Enfin ils se montraient disposés à s'accorder, sous les auspices du Roi, avec les Médicis. (*Rif.* classe X, dist. VII, reg. n° 9.)

saient en Lombardie. Elles préludaient à cette entreprise en s'emparant des châteaux du seigneur del Verme, aux environs de Parme, et en châtiant les seigneurs de Carpi, de Corregio et de la Mirandole, considérés comme rebelles.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

7 juin 1500. — Les Lucquois s'engagent à livrer à M. de Beaumont Pietra-Santa et Mutrone, aussitôt que les troupes françaises auront passé Pontremoli. Les deux places sont en effet livrées, le 13 juin, à M. de Salient, lieutenant de Beaumont.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

9 juin. — Un héraut français vient demander aux Pisans s'ils veulent rendre leur ville au Roi. Ceux-ci arborent les bannières françaises en criant : *France! France!*

18 juin. — Les troupes de Beaumont s'approchent de Pise. Les Florentins désignent, comme commissaires auprès de cette armée, Gianbattista Ridolfi, et Luca degli Albizzi [1].

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 106.)

18 juin. — En passant par Massa, la petite armée française s'empare de l'État du marquis Alberigo Malaspina, compris dans la convention de Milan, comme allié des Florentins. Beaumont agissait d'après l'ordre que lui avait donné le cardinal, de dépouiller en passant Ludovico Malaspina, neveu d'Alberigo, et considéré comme rebelle; il s'était donc rendu maître de Carrara, Lavenza et Moneta, sans avoir égard aux protestations des commissaires de Florence, qui lui représentaient que ces terres appartenaient, non pas au neveu rebelle, mais à l'oncle innocent. Beaumont, vivement sollicité, consentit enfin à remettre les trois places entre les mains d'Ambrogio Trivulzio, en attendant de nouvelles instructions. La République informe ses ambassadeurs en France de cet incident, et leur recommande de prendre les intérêts du marquis Alberigo [2].

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.)

Après la malheureuse issue de l'expédition de Pise [3], la République s'empresse d'envoyer au Roi Francesco della Casa et Nicolo Machiavelli [4].

[1] Voyez, dans les œuvres de Machiavelli, la *Commission à l'armée qui assiégeait Pise.*

[2] Voyez, sur cette affaire et sur la situation de la Lunigiana, les instructions données à l'ambassadeur Pierfrancesco Tosinghi, ci-après, p. 47, note 1re.

[3] Voyez Guicciardini, *Hist. d'It.* l. V, ch. I.

[4] Voyez, dans les œuvres de Machiavelli, la *Première légation à la Cour de France.*

Ces deux ambassadeurs devaient, à leur arrivée, lui remettre la lettre suivante :

Christianissime Rex, mittimus ad Christianissimam Majestatem Vestram Franciscum della Casa et Nicolaum Machiavellum, nobilissimos cives nostros, quibus mandavimus multa exponere illi, nostro nomine, de hiis que pertinent ad bellum quod gestum est contra Pisanos; quibus precamur fidem habere certissimam, et quia nostro nomine loquantur, et quia presentes in castris omnia viderunt, poteruntque ob id certissime omnia renuntiare Majestati Vestre, etc.

LETTRE DU ROI LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE[1].

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° 332.)

Rouen, 27 juillet 1500.

SOMMAIRE. — Le Roi informe la République du douloureux étonnement que lui a causé la conduite de l'armée française devant Pise, et lui manifeste l'intention où il est d'effacer la honte de cet échec.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nous avons esté advertys, puis certains jours en çà, du grant désordre advenu au camp et siége mis devant Pise, par le moyen de la mutinerie de certain nombre de gens de pié mal conditionnez estant en icelluy, lesquelz, sans cause, se sont levez et partiz dudit camp et siége, oultre le gré, vouloyr et consentement du seigneur de Beaumont, nostre lieutenant, et des cappitaines et gens de bien qui y estoient; dont nous avons esté et sommes aussi desplaisans que de chose qui nous eust sceu advenir. Et pour ce que, oultre le dommaige que y povez avoir, il y va de nostre honneur et réputacion, et que nous sommes totallement délibéré et résolu y remédier et pourveoir en manière que l'auctorité et force nous en demourera, et, pour ce faire, n'y espargner aucune chose, comme vous

[1] M. Buchon, dans son édition des œuvres de Machiavelli, t. II, p. 180, donne la lettre du roi Louis XII, mais il prétend n'avoir trouvé dans les archives de Florence qu'une version italienne de cette lettre, qu'il traduit de nouveau en français. Nous publions la lettre originale.

verrez et cognoistrez par effect ci-après; nous avons envoyé par delà le maistre d'ostel Corcou, auquel, entre autres choses, avons ordonné nous advertir et faire savoir à la vérité dont est venu et procédé ledit désordre, pour après, à nostre honneur et à vostre prouffit, y pourveoir comme il appartiendra. Cependant, nous avons advisé et communiqué avecques vos ambassadeurs estans icy devers nous, que, pour le bien de la matière et raffraichissement de nostre armée, que mieulx estoit que l'on advisast quelque bon lieu sur vos terres, pour eulx y retirer et fermer sans venir plus avant en çà. Et, à ceste fin, l'avons escript et mandé expressement audit seigneur de Beaumont, et commandé à tous les cappitaines particulièrement ne bouger, partir, ne habandonner ladite armée sans avoir de noz nouvelles, sur tant qu'ils craignent leur vie.

Pareillement avons escript et mandé à voz voisins que le fait dudit Pise nous touche, et que, en leur donnant aide, faveur et secours, ils se déclairent nos ennemys; de quoy nous les advertissons. Affin que doresnavant ils ne le facent autrement, nous y donnerons telle provision qu'il appartient, deliberez en toutes façons mectre et pousser ceste matière tellement qu'elle preigne fin et issue à nostredit honneur et au bien et utilité de vous et de vostre Estat. Vous priant au demourant vous esvertuer, et, comme ceux que le cas touche, vous y employer de toutes voz forces et puissances; et soyez seurs que, en ce faisant, nous ne faisons aucune difficulté ne doubte que, bien brief, ledit Pise ne soit en l'estat où il doit estre, ainsi que toutes nos choses nous avons dictes et déclairées à vosdits ambassadeurs pour vous en advertir. Très chers, etc.

Loys.

RÉPONSE DE LA RÉPUBLIQUE AU ROI LOUIS XII.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 106.)

Florence, 5 août 1500.

Sommaire. — Réponse. Échec devant Pise.

Christianissime Rex, nihil nos magis aut facilius credimus quam doluisse dolereque adhuc Majestatem Vestram, æque ac pro quavis alia re quæ adversa fortuna illi evenerit, turpem ab obsidione Pisanæ urbis discessum tanti exercitus, contra decus gloriamque nominis gallici, et commodum salutemque amicorum; quorum alterum in regibus anteponendum omnibus rebus est, alterum non minus quam propriæ res carum habendum. Quo fit ut facile credamus decrevisse Majestatem Vestram nihil intentatum relinquere, ut, quod gloriæ commodique amissum sibi et amicis suis hactenus est, majoribus posthac viribus recuperetur. Laudamusque nos hunc animum in Majestate Vestra, nec quidquam magis optamus modo fiat eo apparatu exercitus, qui et viribus et fide securitatem nobis afferat nihil eventurum posthac quale hactenus evenit. Nosque, in eo quod ad nos pertinet, non deerimus nobis ipsis, ut magnifico domino *Duplessis de Corcou* coram etiam significavimus; cum quo agentes de reducendo exercitu Majestatis Vestre, excepto pedite, in agrum pisanum, ut illic quotidianis excursionibus clausum obsessumque hostem ad deditionem compelleret, optionem illi dedimus, utrum maluisset collocare eum in pisano agro, in quo omnia illi commoda obtulimus quæ possemus, an Placentiam locave alia Majestatis Vestre reducere. Utrumque enim semper nobis gratissimum foret, qui nihil magis amamus quam sequi in omnibus consilia Majestatis Vestre, quæ existimabamus optime novisse prædictum dominum *Duplessis de Corcou;* nec scimus quid hactenus, post discessum suum ad exercitum, de hac re egerit. Nos, ad adventum litterarum Majestatis Vestre, significavimus illi omnia quæ ad nos scripta erant, misimusque exemplum earum, ut intelligeret quæ de

collocando equite in agro Pisano esset voluntas Majestatis Vestre, quam semper fore etiam nostram polliciti sumus.

Reliquum, Christianissime Rex, ut agamus gratias Majestati Vestre earum litterarum, quæ pro nobis ad vicinos nostros scripte sunt, et ejus consilii quo ad erectionem animorum amice officioseque nos hortatur. Recognoscimus in his pristinam affectionem Majestatis Vestre, de qua semper maxima etiam polliciti sumus nobis ipsis, precipueque ex quo tempore in fœdus novissime initum admissi sumus. Utinamque ad referendas gratias vires suppeterent! Animus certe non deerit, gaudebitque semper officiosum esse erga Majestatem Vestram, etc.

LÉGATION

DE FRANCESCO DELLA CASA ET DE NICOLO MACHIAVELLI

A LA COUR DE FRANCE.

1500[1].

Il faut placer ici la légation de Francesco della Casa et de Nicolo Machiavelli. La commission, les instructions et les dépêches qui composent cette légation ont été publiées, et font partie des œuvres complètes de Machiavelli.

Les deux lettres qui précèdent se rapportent à cette légation, dont l'objet était d'éclairer Louis XII sur les véritables causes de l'échec de M. de Beaumont devant Pise, de justifier la conduite des Florentins en cette circonstance, et d'obtenir du Roi de nouveaux secours.

Les envoyés étaient tous deux présents au camp de Pise, lorsque avaient éclaté les désordres qui avaient contraint M. de Beaumont à la retraite.

Ni l'un ni l'autre ne portait le titre d'ambassadeur. Les derniers ambassadeurs florentins à la cour de France étaient Francesco Gualterotti et Lorenzo Lenzi. Quant à Machiavelli et della Casa, ils ne remplissaient auprès du Roi qu'une mission temporaire. Ce fut Pierfrancesco Tosinghi qui, en qualité d'ambassadeur ordinaire, remplaça, après un intervalle de quelques mois, Lenzi et Gualterotti.

La légation, que nous ne faisons que mentionner ici, se compose : 1° d'une commission; 2° d'instructions; 3° de vingt-huit lettres, dont la première est datée du 25 juillet 1500 et la dernière du 24 novembre de la même année. La première moitié des dépêches est signée par les deux envoyés; mais, Francesco della Casa étant tombé malade, Machiavelli resta seul chargé, pendant la seconde moitié de la légation, du soin de la correspondance.

Le roi de France était fort humilié de l'échec qu'avaient essuyé ses armes; il était irrité contre les Florentins, qu'il accusait, d'avoir rappelé leurs ambassadeurs; de s'être refusés à poursuivre l'entreprise contre les Pisans et à recevoir les troupes françaises sur leur territoire; enfin de n'avoir pas voulu se charger de payer les Suisses qui s'étaient mutinés devant Pise. La mission confiée aux deux habiles diplomates était donc fort délicate.

[1] La première lettre de Machiavelli est du 25 juillet, et la dernière du 24 novembre.

AMBASSADE DE PIERFRANCESCO TOSINGHI, ENVOYÉ PAR LA RÉPUBLIQUE AU ROI LOUIS XII EN 1500.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Nous avons peu de renseignements sur la vie politique de Pierfrancesco Tosinghi. Il ne prit part aux affaires publiques qu'après l'expulsion des Médicis. En 1497 il siége parmi les Dix de la Liberté et de la Paix. Il parvient, en 1500, à la haute dignité de gonfalonier de justice. A peine sorti de charge, il est envoyé en France, où il remplace Francesco della Casa et Niccolo Machiavelli.

Commissaire, en 1503, au camp des Florentins devant Pise, il est désigné, en 1506, pour aller saluer à Savone, au nom de la République, le roi d'Espagne Ferdinand, qui vient prendre possession du royaume de Naples.

Tosinghi vécut jusqu'en 1522.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A PIERFRANCESCO TOSINGHI,

ENVOYÉ COMME AMBASSADEUR AUPRÈS DU ROI LOUIS XII.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 10 octobre 1500.

Sommaire. — Tosinghi est envoyé en France pour justifier la République de toutes les accusations qu'on lui intente, et pour dissiper les soupçons qu'on a inspirés au Roi contre elle. Il n'est pas vrai que les Florentins aient offert deux cent mille ducats à l'Empereur pour le décider à descendre en Italie; il n'est pas vrai qu'ils aient appelé le Turc contre les Vénitiens. Quant à l'affaire de Pise, ils n'ont rien à se reprocher; ils refusent de recevoir sur leur territoire les gens de pied de l'armée française, parce que les gens de pied, dans une circonstance déplorable et récente, se sont rendus coupables des désordres les plus graves. On ne peut rien réclamer de la République pour la paye des Suisses. Affaire du marquis Alberigo Malaspina de Massa. Recommandations diverses.

La principal cura che tu arai ad avere, in questa tua legazione, fia particularmente e sufficientemente, per quanto porteranno le giustificazioni nostre, ridurre la Maestà del Re di Francia, al quale noi ti mandiamo oratore, alla antiqua sua disposizione verso questa Città;

la quale per diverse vie si ritrae essersi alquanto alienata dalle affezione sua e proposito di favorire le cose nostre, a cagione di molte calunnie e imputazioni dateci di varie cose dagli altri potentati di Italia, inimici nostri: e di avere offerto a l'Imperatore due cento mila ducati per passare in Italia; e di avere sollecitato il Turco; e per parere che, dopo la partita delle genti francesi da Pisa, noi abbiamo mancato in molti degli obblighi nostri, nè abbiamo alloggiate le genti francesi ne' paesi nostri, ne pagati i Svizzeri e le artiglierie; e che non ci teniamo bene contenti di quella, per il tristo esito che debbono quelle cose; e, per questo, dubitato che noi non ci siamo alienati da Sua Maestà. A che si aggiugne la partita degli ambasciadori, che vi erano allora, sanza aspettare li successori, e la intermissione, che si è fatta da poi di alcuni mesi di non vene aver mandati; il che quella ha preso per segno e fermo indizio di alienazione. Da che sara il principio del parlar tuo, mostrando la partita di quelli essere stata perchè loro, secondo le leggi della Città, aveano finito il tempo, e che, per la assenza loro, le cose sue di quà pativano assai; concorrevano due cose: il non potere tenerveli noi più tempo, e la voglia e il bisogno loro di ripatriare; non credendo però nè noi nè loro che chi aveva a venire subito, dovessi essere impedito di giuste escusazioni e di natura da approvarsi da ogni uomo, il che nasceva per li molti affanni e disagi, e in commune di tutta la Città, e in spezie di ogni privato; e come, veggendo la cosa differirsi, noi mandamo a Sua Maestà quelli due che sono là[1], acciò quella intendessi che, per quanto erono le forze nostre, così come noi non mancavamo di preservarci in buona amicizia e devozione verso di quella, nè mancheremo ancora alle altre cose a satisfazione sua, secondo che fia conveniente; e che sempre siamo stati in questo proposito mandarvi oratore, e ultimamente vi abbiamo mandato te per visitare e salutare Sua Maestà e raccomandarli tutta questa Città, come fedelissima e affezionatissima a quella, e per esserli appresso con titolo e officio di ambasciadore, e per trat-

[1] Francesco della Casa et Niccolo Machiavelli.

tare seco di tutte le occorrenze nostre; e, in spezie, che di presente tu hai commissione da noi fare intendere a Sua Maestà, nelle cose di Pisa, non aver dato cagione veruna a quelli disordini; e che sempre quella ti vogli intendere, ti offerirai parato ad giustificarli largamente; e, bisognando, oltre a quello di che hai notizia, tu potrai avere da Francesco della Casa e Niccolo Machiavelli uno summario di tal cosa, quale loro portorono di quà, e di quivi pigliare ordine e nota di tutto quello che si abbi a dire. E similmente, avendo a purgare li carichi datici per via di Venezia, di avere offerto allo Imperatore due cento mila ducati per passare in Italia, ecc. e di avere sollecitato il Turco alla impresa contro a' Veneziani; di che tu hai notizia, e similmente li predetti, Francesco e Niccolo, hanno avuto da noi molto diffusamente assai giustificazioni nostre, delle quali ti potrai ancora servire.

Stimiamo che le più difficili parti di simili giustificazioni abbino ad essere il credere Sua Maestà che noi non abbiamo voluto ricettare le sue genti in guarnigione ne' paesi di Pisa, come richiese monsignor *de Corcou*, per sua parte. In che tu sai molto bene come noi siamo processi, e la risposta che se li fece ultimamente; la quale contenne, quando fussi a beneficio del Re, ne eravamo contentissimi, e lasciamo questo ad elezione di Sua Maestà o di suoi mandati, recusando bene le fanterie; sopra che loro hanno fondato la denegazione nostra, dicendo non essere conveniente che le genti venissino sanza fanterie, e che mai sarebbono venute. La venuta delle quali, se noi la denegamo, ne avamo cagione per li tristi portamenti loro del saccheggiare le vettovaglie, ecc. e dello aver ruinata l'impresa, con la partita loro. In che tu ti allargherai, quanto comportera il luogo e il tempo, narrando, se ti occorreranno, qualche particulari di quelli seguiti a quel tempo; di che ancora ti potranno informare li predetti Niccolo e Francesco, per essere stati in campo; li quali similmente ti potranno mostrare la risposta fatta *in scriptis* a monsignore *de Corcou*, perche di già ne mandamo loro copia.

Sarà similmente molto difficile giustificare il non aver pagato a' Svizzeri e alle artiglierie la paga del ritorno; per la quale Sua Maestà

dice aversi sborsato trenta otto mila franchi, e ricercali da noi con instanza grande, come da chi ne sia obbligata, e per chi quella li abbi pagati; e, in questa parte, bisognerà, perchè la importa assai, risentirsene vivamente. E, oltre alle ragioni che sono per noi, in sulle quali ti ricordiamo fare ogni fondamento di aver prima dato loro la paga di maggio, della quale noi non ci servimo, e di poi quella di luglio, la quale loro non servirono, raccommandare alla Maestà Sua questa Città e far pruova di mettergliene in compassione, per li tanti danni ricevuti a cagione loro, e per tante spese sopportate per la difesa nostra, dependenti dalle terre perdute nella passata del Re Carlo, e tante altre fatte in beneficio di Sua Maestà; e, in questi primi congressi, usare termini da fare opinione che qui manchi più tosto la facultà che la volontà, resservandoti sempre appicco di poterne trattare altra volta, con dire di volercene scrivere, e distribuire la cosa in modo che, per questo suo desiderio di che noi li manchiamo, Sua Maestà non abbi a crescere la sua mala disposizione verso di noi. Crediamo ancora che, tra le prime cose, tu sarai ricerco del pagamento del resto di quello credito di Milano; il quale Piero Soderini promisse pagare a Milano in questa fiera prossima di Tutti Santi; di che per ora noi non ti possiamo dare altro ordine, e per questo non è necessario che tu differisca il partire tuo, perchè, avanti che tu arrivi là, ad ogni modo avemo ordinato di pagarli *à Lyon;* e il non farlo ora procede da non si essere ottenuto il provvedimento, in su che si hanno a fondare tutti questi pagamenti. Il simile ancora ti diciamo de' danari creduticі da monsignore *de Beaumont,*[1] delle quali due partite noi non ne mancheremo, perchè ne siamo obbligati; e potrai offerirli liberamente e alla Maestà del Re e a ogni altri; e nondimeno, avanti lo arrivar tuo là, crediamo sopra questo caso averti dato più certa commissione e ordine come ti abbi a governare; e, seguendo cosa che abbi ad essere in satisfazione del Re, ti ricordiamo fare ogni opera, perchè ci sia consegnata Pietrasanta e Mutrone.

Ancora che noi crediamo che, allo arrivar tuo, Francesco e Niccolo ti visiteranno, e ragguaglieranno di tutte le cose occorse al tempo loro,

fia a proposito nondimeno che particularmente tu ricerchi da loro *omni actione* e processo loro, e informiti delli uomini confidenti, de' modi della Corte, de' favori di quelli signori, e, in somma, di tutto quello che ti sia bene intendere.

Noi non dubitiamo tu abbi notizia del marchese Alberico da Massa[1],

[1] Pour l'intelligence de toute cette partie des instructions données à Tosinghi, il importe de donner quelques éclaircissements sur la situation de la Lunigiana à cette époque. La Lunigiana était, à la fin du XVe siècle, sous la domination de la famille Malaspina. Cette famille se divisait en deux branches : l'une était représentée par le marquis Alberigo, qui était en possession de Massa, de Carrare, de Lavenza, de Moneta. Alberigo était un fidèle allié de Florence, et la République, dans sa convention du 19 octobre 1499 avec la France, l'avait désigné comme un de ses adhérents. Par malheur, son neveu, Lodovico Malaspina avait été signalé aux Français comme un partisan de Ludovic le More, et ceux-ci affectaient de confondre les possessions de l'oncle avec celles du neveu; c'est ainsi que le marquis Alberigo s'était vu dépouillé, par l'armée de M. de Beaumont, de Carrara, Moneta et Lavenza. L'autre branche avait eu pour dernier représentant légitime le marquis Spinetta da Verrucola, qui n'avait à sa mort laissé que deux filles légitimes et deux fils naturels. Alors Gabriello et son neveu, Leonardo Malaspina, qui appartenaient à la même famille, avaient réclamé l'héritage de Spinetta, qui comprenait Fivizzano, Verrucola, etc. en tout dix-huit petits pays, terres et châteaux. Ces pays s'étaient, de leur plein gré, soumis à la République. L'affaire fut examinée par les jurisconsultes les plus estimés, et, entre autres, par le célèbre Francesco Accolti d'Arezzo. Les prétentions de Gabriello et de Leonardo furent rejetées comme mal fondées; toutefois les Florentins leur abandonnèrent les terres à titre de concessions. Les habitants ne souscrivirent pas à cet acte de générosité, et ils demandèrent à être déclarés libres. La République prit alors le parti de placer sous sa propre autorité ces dix-huit petits pays, en désignant Gabriello et Leonardo comme ses commissaires pour l'administration de neuf d'entre eux. Sur ces entrefaites eut lieu l'expédition de Charles VIII; Leonardo et Gabriello en profitèrent pour saccager, avec le secours des Français, Fivizzano, et pour rançonner tout le marquisat jusqu'à Castiglione. Après le départ des troupes françaises, ils se rendirent maîtres de Verrucolo, de Fivizzano, et en outre de Castelnuovo et d'autres lieux compris depuis plus de cent ans dans le domaine de la République, qui se vengea en occupant le marquisat. Quant à Castelnuovo, il était passé sous la domination de Gênes. Gabriello Malaspina avait donc tout intérêt à exciter les ressentiments de la France contre les Florentins, et surtout contre leur allié Alberigo. dont il espérait bien se faire adjuger les dépouilles. (*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.) La Lunigiana avait, pour la République, une haute importance, parce qu'elle était, en quelque sorte, une des clefs de la Toscane.

quello che lui sempre sia stato a questa Republica; e come, nella lega ultimamente fatta, fu accettato dalla Maestà del Re per nostro aderente; e quello ultimamente li accadessi, nella passata di monsignor *de Beaumont* in Toscana. Al qual tempo lui fu spogliato di Carrara, Lavenza e Moneta, sua castella, sotto protesto che le fussino possedute da messer Lodovico, suo nipote, rebelle del Re per essersi maneggiato in favore del signor Lodovico nelle cose di Milano. E tutto si fece ad instanza del marchese Gabriello, con favore di alcuni Fregosi e Palavizzini, e di alcuni del consiglio di Milano, parenti del detto marchese Gabriello, con proposito e pensiero che, con tempo le venghino in sua mano[1]. E non s'è mai potuto, fino qui, con ogni diligenza usata, operare tanto che le li sieno restituite, perchè le relazioni di quà sono fatte alla Maestà del Re che le terre sono di messer Lodovico, suo rebelle. E però bisogna che tu ricerchi dalla Maestà Sua la restituzione di questo spoglio, come di già fu commisso a monsignore *de Beaumont*, e poi a *Corcou :* che, trovando che queste castella fussino possedute dal marchese Alberico, gliele facessi restituire; il che crediamo non seguissi allora, per la mala contentezza con la quale si partirono dette genti; e all' incontro offeri, per parte del detto marchese, fare constare alla Maestà Sua, per le divisioni fatte tra il marchese e il fratello e per molte altre ragioni, le castella esser sua; o, se quella non vuole commettere la restituzione, facci soprasedere ogni altro atto, che potessi fare pregiudicio alle ragioni del marchese; e che le stieno in sua mano, come le sono, fino che si vegga di ragione di chi le sieno. E questo ti diciamo, perche a questi dì, nel consiglio di Milano, si è fatto deliberazione, e commisso al commissario di Pontremoli, che pigli giuramento di fedelità di quelli uomini, in nome della Maestà Sua; che paiono termini non di deposito ma di proprietà e dominio; e, dopo questo, secondo che è detto, disegna consegnarle al marchese Gabriello che li tenga pure a nome del Re; il che non torna punto a

[1] Au mois de décembre, la place de Lavenza était en effet consignée entre les mains du marquis Gabriello, que protégeait le parti français. (*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 106.)

proposito nè del marchese Alberico nè nostro, per la natura del detto marchese Gabriello; e noi per niente non vorremo che questa consegnazione seguissi. E, come prima tu arai facile la Maestà del Re, è necessario tu pigli particulare cura di questa cosa, e facci forza, o della restituzione dello spoglio, del che noi vorremo principalmente, o della suspensione di ogni atto pregiudiziale, o della proibizione al consiglio di Milano di non commettere questa consegnazione; allegando alla Maestà del Re, oltre alle cose, lo obbligo suo, di averlo accettato per nostro aderente; e, in questo, non mancare di diligenza o sollecitudine alcuna.

Tutto quello, di che tu hai commissione da noi, per trattare con la Maestà del Re, lo hai ancora con il reverendissimo cardinale *de Rouen*, con il quale tu ti ristringerai particularmente sopra tutti questi effetti, come con uomo confidente e assai affezionato a questa Città, mostrandoli ogni nostra fede e speranza essere riposta in lui, e non avere in quella Corte conosciuto, dopo il Re, altro defensore e benefattore nostro; e lo pregherai, con ogni efficacia, a volere riconoscere le cose nostre, e fare una conclusione, per lo esempio delle cose passate, che quello che non si fa non si può; e verosimilmente da lui tu ritrarrai tutto quello che si possa sperare di costà e di bene e di male. E però di nuovo ti ricordiamo a restringerti seco.

Arai, oltre alla lettera di credenza al Re e *Rouen*, molte altre lettere a diversi signori di quella Corte; delle quali ne saranno alcune non soprascritte, per non intendere e per non sapere di quà li nomi di quelli signori e tu le potrai fare là secondo conoscerai bisognare. Li quali tutti visiterai in nome nostro, con raccomandare loro la Città e le cose nostre, perchè confidiamo assai in loro signorie, e con offerire appresso in nome nostro tutto quello che abbi a tornare in onore e commodo loro, per quanto sieno le cose nostre.

AMBASSADE DE GIOVANBATTISTA RIDOLFI, LORENZO DI PIERFRANCESCO DE MÉDICIS ET BENEDETTO DE' NERLI, ENVOYÉS PAR LA RÉPUBLIQUE AU ROI LOUIS XII EN 1501.

NOTICE BIOGRAPHIQUE[1].

BENEDETTO DE' NERLI.

L'ambassade que remplit, en 1501, auprès du roi de France Benedetto de' Nerli, est la première mission diplomatique qui lui fut confiée; mais, depuis longtemps déjà, dans l'intérieur de la cité, il avait pris part aux affaires publiques. Ainsi, il avait été deux fois prieur, puis un des Dix de la Guerre, enfin commissaire à l'armée qui assiégeait Pise. En 1498, lors du procès de Savonarole, il s'était hautement prononcé pour la condamnation et pour le supplice du célèbre dominicain.

Au retour de son ambassade en France, il fut envoyé à Milan, auprès du cardinal Georges d'Amboise.

En 1506, il conclut à Sienne un traité d'alliance entre cette ville et Florence.

Commissaire à Pistoie, en 1510, il met un terme à la guerre civile qui désolait cette cité.

Après la chute de Soderini, il fut un des réformateurs du gouvernement.

En 1513, il faisait partie de l'ambassade qui était chargée de féliciter Léon X sur son exaltation.

Deux ans après, il allait, jusqu'aux frontières de l'État, à la rencontre de ce pontife, qui visitait sa patrie avant de se rendre à Bologne.

Nerli parvenait, en 1516, à la haute magistrature de gonfalonier de justice.

Il mourut en 1524.

[1] Voyez la notice biographique de Giovanbattista Ridolfi, t. Ier, p. 495, et celle de Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis, t. Ier, p. 198.

INSTRUCTIONS

DONNÉES A GIOVANBATTISTA RIDOLFI, LORENZO DE MÉDICIS ET BENEDETTO DE' NERLI, ENVOYÉS EN AMBASSADE A LA COUR DE FRANCE[1].

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 6 mai 1501.

SOMMAIRE. — Lorenzo partira le premier et fera grande hâte. Il s'entendra avec l'ambassadeur Tosinghi, qui est en France, et traitera, s'il le faut, sans attendre ses collègues. Il excusera la République du retard qu'elle a apporté au payement des sommes que le Roi exige d'elle. Il informera ce prince de l'invasion imminente du territoire florentin par le duc de Valentinois, et le suppliera d'intervenir sur-le-champ pour arrêter sa marche. Recommandations diverses.

Andrete con ogni prestezza, e per quel cammino che sarà più breve e più securo, a trovare la Maestà del Cristianissimo Re di Francia; e tu, Lorenzo, secondo l'ordine avuto da noi di andare innanzi, accelererai il cammino quanto ti fia possibile, per presentarti fra pochissimi dì al conspetto suo; perchè li pericoli presenti, e il termine in che si trovano le cose nostre, e la fama che è del venire il Re in Italia non patiscono dilazione, volendo fare conclusione alcuna salutifera per la Città. E, arrivato in Corte, parlerai con Pierfrancesco Tosinghi, suto quivi oratore nostro, ricercandolo di tutte le cose occorse dopo la partita tua di quà, communicandoli *etiam* la presente commissione, a fine che veggiate se bisognassi in eseguirla tener più uno modo che un altro, la quale da poi eseguirete insieme in tutto o in parte, secondo l'ordine che si dirà di sotto, e secondo che in sul fatto voi vedessi bisognare, se forse lo indugio degli altri ambasciadori metessi le cose della Città in qualche pericolo, volendo il Re concludere subito e a ogni modo. Il primo parlare vostro sarà tutto cerimonioso, con

[1] La République se trouvait alors dans la situation la plus critique. Épuisée par la guerre ruineuse qu'elle soutenait contre Pise, menacée à la fois par l'ambition des Borgia et par les intrigues des Médicis, elle avait à craindre de se voir abandonnée par le roi Louis XII, qui réclamait d'elle avec hauteur les sommes qu'elle s'était engagée à payer à la France.

parole gravi e significative di grande affezione verso la Maestà Sua, e di desiderio estremo di farli sempre cosa grata; dove voi farete menzione della amicizia, fede e devozione nostra, stata sempre verso li suoi antecessori, e molto maggior di presente verso Sua Maestà, de' meriti passati, delle spese e disagi sopportati per quella, della speranza che si è avuta e ha di avere a trovarla sempre propizia e unico refugio nelli affanni nostri. Discendendo di poi a una escusazione grande e efficace della dilazione che si è fatta in questi pagamenti de' venti mila ducati, e del rispondere alla richiesta sua del ricapitolare, ecc. riferendo la cagione del non aver fatto i pagamenti ne' sospetti e pericoli ne' quali siamo stati tutta la vernata passata, e per li quali ci è stato forza, volendocene assicurare, fare grandissime spese; e per intendere esserci impossibile far tale effetto fuora di fiera[1]; e per non poter noi, sanza qualche speranza di avere a ricuperare le cose nostre, persuadere al populo far provvedimento di danari; distendendovi in questa parte assai, e discorrendo, da un canto le spese sopportate fin qui, e da altro il poco profitto che se ne è tratto, donde è causata tanta difficultà del potere provvedere per condurvi ad una conclusione, per la quale Sua Maestà intenda che uno modo certissimo e unico a valersi di questa Città è reintegrarla delle cose sue. Donde ne seguirebbe tanti buoni effetti che la Maestà Sua conoscerebbe non esser città in Italia nella quale, per fede e per quel tanto di forze che la ha, Sua Maestà potessi confidare più che in questa. E che, non ostante tutte queste difficultà, che sono grandissime, sempre si è pensato ad avere a questo tempo provvisione di altri dieci mila ducati, come si rispose ad Adovardo[2], al tempo che venne quà la prima volta; giudicando, fino allora, non poter distribuire questi pagamenti in maggior somme nè ad altri tempi, essendo la Città esausta, e avendo per

[1] Les époques des foires étaient pour ce peuple commerçant les époques de rentrées et de payements.

[2] Cet Édouard est un envoyé du roi de France, désigné dans une autre dépêche sous le nom d'*Aduardo Bugliocto*. C'est Édouard Buliot, valet de chambre du roi Louis XII, qui avait été envoyé par ce prince à Florence, peu de temps après le retour de Corcou.

questa via commodità grandissima. De' quali saranno le lettere *à Lyon*, avanti lo arrivar tuo, e Pierfrancesco[1] forse ne arà fatto il pagamento.

La principal cagione e rispetto perchè noi ti abbiamo fatto tanto accelerare il cammino è stato intendere la Maestà del Re, oltre a questo pagamento fatto e a quello che si ha a fare del resto de' venti mila ducati, desiderare recapitolare circa a qual cosa di quelle che si fermorono a Milano, e, avendocene ricerco già è gran tempo, nè li parendo che ci siamo fatto innanzi quanto lei desiderava, essersi indignata, e voluto qualche volta dichiararci suoi inimici, e permettere ad altri poterci offendere come li paressi; e il vedere, a uno medesimo tempo, lo esercito che era in Romagna, sotto il governo *de Valentinois* e qualche particolare capo nostro inimico, dopo la presa di Faenza e accordo di Bologna[2] avvicinarsi a' confini nostri verso Piancaldoli, e pubblicamente parlarsi quivi di avere a venire a' danni nostri. E ci inclina l'animo a dubitarne, per il desiderio che ha il Papa, secondo che è sua natura, e a qualche suo disegno di alterare il presente stato della Città, e lo appetito che hanno ancora quegli altri capi chi d'una cosa e chi d'un'altra, e tutto disegnarsi con il mezzo degli usciti nostri. E la gravità della cosa ci ha fatto deliberare così, veggendo la cosa non aspettare più tempo, e gli altri ambasciadori non potere essere così subito a cavallo; acciochè, arrivato in Corte, e Pierfrancesco e tu facciate ogni diligenza di fermare la Maestà del Re, dicendoli essere quivi per fare intendere a quella qual sia l'animo di questa Città nelle cose sue, e per dare da poi, allo arrivare degli altri ambasciadori, l'ultima perfezione a tutto quello che si arà a fare; e che, per questo solo, tu hai anticipato tanto il cammino, e per significarli in genere che tutta questa Città non è per mancare di cosa alcuna che li sia possibile, e vuole che la Maestà Sua sia giudice e arbitro di tal sua possibilità, e che quella da ora disegni cosa possibile, e troverà

[1] Pierfrancesco Tosinghi. — [2] César Borgia, après la prise de Fäenza, avait fait un accord avec Giovanni Bentivoglio, qui lui ouvrait, par le Bolonnais, une entrée dans la Toscane.

che mai se li mancherà, perchè la Città non ha altro desiderio, nè spera in altro, e crede a ogni modo a qualche tempo esser riconosciuta di tanta sua fede e spese fatte; per le quali ragionevolmente li debba esser cara, e debba voler mantenerla per il suo onore e profitto, massime non avendo noi dato cagione a Sua Maestà di essere di altro animo verso di noi; e che, essendo di quà in pericolo le cose nostre, egli è necessario che quella provegga e di nuovo usi quelli termini che usò altra voltra, che furono di scrivere *à Valentinois*[1] e a tutti gli altri quanto questa Città li fussi cara e che grado avessi seco per la amicizia e lega, e alli suoi capitani di difenderci e aiutarci in ogni caso. Di che è necessario fare ogni forza, perchè questo importa il tutto per la sicurtà nostra, e per ricompensare la perdita che si è fatta dello assentarsi per suo ordine dalla Corte lo ambasciadore nostro; e parci che di presente questo sia unico rimedio, non avendo in che altri confidare. E però di nuovo vi ricordiamo eseguire questa parte vivamente.

Dopo questo parlar vostro, voi vedrete alla replica di Sua Maestà dove si truovi con l'animo e disegno suo; e se, per tal venuta tua, e confidi avere a trovare in noi quella satisfazione a' desideri suoi che vorrebbe; e se il non aver parlato voi d'altro li arà dato cagione di indegnarsi più; e in somma quello che e volessi più circa il restante del pagamento e il recapitolare di nuovo. E, quando Sua Maestà si contenti di aspettare gli altri ambasciadori, sarà più a proposito, per farne conclusione più corta. Quando pure quella disegnassi a ogni modo chiarirsi dello animo nostro, e non volessi aspettar più tempo, voi vi offerirete parati a capitolare seco, non uscendo dalle cose ragionate e scritteci da Piero Francesco Tosinghi, fino a dì XII di Gennaio,

[1] Le Roi écrivit en effet, à la date du 28 mai, à la République. Il s'étonne que César Borgia ne respecte pas les possessions des Florentins, et il va sur-le-champ y mettre ordre : «Nous avons esté adverti par vostre ambassadeur, ajoute-t-il, comment nostre cousin, «le duc de Valentinoys, s'est tiré en Vostre «Seigneurie, avec ses gens d'armes, pour «vouloir faire quelque entreprise sur icelle «en vostre préjudice, de laquelle chose ne «nous pouvons trop esmerveiller.» (*Rif.* Atti publici; *Cartapecore*, t. VII, Francia, n° 302.)

le quali erano del pagamento de' venti mila ducati de' cinquanta mila ducati, avanti la ricuperazione di Pisa, de' cinque centi uomini d'arme a guerra finita, o, in cambio di questo, centi mila ducati per una volta sola, e con obbligo per la parte del Re di restituirci Pisa e tutte le altre cose ad ogni sua spesa, quando noi avessimo fatti tali pagamenti a certi tempi, come più appieno tu, Lorenzo, potrai intendere dal detto Pierfrancesco; per la osservanza delli quali pagamenti a' detti tempi Sua Maestà voleva statichi e obbligo della Città.

Noi non vi abbiamo fatto alcuno mandato per potere obbligare la Città autenticamente, credendo che questa commissione basti, come bastò ancora l'anno passato a Milano, quando vi era Piero Soderini. Di che vi fussi fatto difficultà alcuna, e per questo la cosa fussi per venire a rottura, fate a ogni modo diligenza di fermare la cosa, e promettete al primo avviso vostro la ratificazione dal canto nostro di tutto quello che voi avessi appuntato circa le predette cose, e offeritevi volerne stare per sicurtà voi, perchè tal ratificazione essendo circa le cose dette di sopra vi si manderà subito. D'ogn'altra cosa che loro disegnassino o volessino appuntare, rimettetevi a scrivercene e aspettare risposta da noi, mostrando non aver commissione se non di quanto ci è suto fatto intendere che la Maestà Sua desiderava.

Tutto quello che noi vi commettiamo eseguire con la Maestà del Re velo commettiamo ancora con il cardinale *de Rouen,* al quale arai, tu, Lorenzo, nostre lettere di credenza, e con che tu ti arai a restringere più, per aver da poi di simil cose a trattar seco. Mostrerai a sua signoria reverendissima ogni nostra speranza essere in quella, tutta questa Città esserli affezionatissima, riconoscerlo per benefattore e protettore suo; e, in questi effetti, farete seco tutti quelli offizii che fieno necessarii.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A ANTONIO MALAGONELLA ET A BENEDETTO DE' NERLI, ENVOYÉS AU CARDINAL DE ROUEN.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 3 juillet 1501.

SOMMAIRE. — Cette légation est la conséquence de celle qui précède. Les instructions ont à peu près le même objet que les instructions données à Giovanbattista Ridolfi, à Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis et à Benedetto de' Nerli. Nouvelles propositions d'arrangement pour le payement des sommes réclamées par la France. Condoléances sur la fâcheuse position de la cité. Recommandations diverses[1].

Messer Antonio e Benedetto, voi andrete a Milano con quanta prestezza vi sarà possibile; e quivi, presentatovi al reverendissimo cardinale *de Rouen*, eseguirete la presente commissione in nome nostro, in quelli effetti che si diranno appresso; nella quale, per più vostra informazione, noi repeteremo brevemente tutto quello che è occorso da molti mesi in quà, a fine che voi abbiate più vera notizia del tutto.

Egli è circa uno anno che, dopo la partita delle genti francesi venute alla espedizione di Pisa, la quale sanza alcuna nostra colpa ebbe quel fine che voi sapete, la Maestà del Re ci fece intendere, per il mezzo di Niccolo Machiavelli e Francesco della Casa che erano allora in Corte per noi, e per sue lettere da poi, e per *Aduardo Bugliotto*, suo mandato, volere essere rimborsata di quello che la restassi creditore per conto di Milano, e si avessi sborsato a' quelli Svizzeri e carregio della artiglieria; e volere recapitolare e dare nuova forma agli obblighi che si avevono seco. A che, rispetto a' disagi in che s'è trovata la Città, si è sempre risposto essere in noi una ottima disposizione e volontà a far quanto ci fussi possibile, e per quanto si è potuto,

[1] Les instructions données à cette époque par la Seigneurie à ses ambassadeurs sont des modèles de prudence, d'habileté et de clarté; c'est ce qui nous engage à les publier presque toutes *in extenso*.

s'è fatto infino ad ora pagamento da dieci sette mila ducati in circa. E, circa alla parte del renovare li capitoli seco, s'è stati molti mesi in sul dire che non era necessario, perchè noi non stimavamo esserne mancati, e molto meno che Sua Maestà non li avesse in ogni cosa adempiuti dal canto suo, ancora che le cose di Pisa si fussino mostre di natura da dolersene, in che però noi sapevamo di certo che quella Maestà non ne avea colpa alcuna; e così la cosa si condusse fino ad aprile. Al qual tempo la Maestà Sua fece quelle sinistre dimostrazioni che li parsono verso lo ambasciadore nostro. Donde fu causato che, volendo venire noi agli individui di questa cosa, mandammo a pochi dì di maggio, Lorenzo de Medicis in sulle poste, per esser là, e, insieme con Pierfrancesco Tosinghi, eseguire quella commissione che se li dette allora. La quale in effetto conteneva che : quanto apparteneva a' cinque centi uomini d'arme, noi li daremo le genti e faremo di averle in punto al tempo, e che per niente circa a questo accordassimo altrimenti; e, de' cinquanta mila ducati dovutoli per la impresa di Napoli dopo la ricuperazione di Pisa, poi che Sua Maestà li voleva di presente, non ostante la promissione fattaci e lo obbligo di restituirci Pisa e le altre terre innanzi, vedessi di tirare il pagamento in più lunghezza di tempo che si potessi, e similmente, di quello che la Città li restassi debitore per altri conti; in che, per essere la Città in disordine grande, noi demmo loro commissione di affaticarsi assai per ridurre questi pagamenti ad un tempo, al quale si potessi rispondere con i fatti.

Ogni ora ci diffidiamo più potere osservare quello che promettessimo alla Maestà Sua. E però, faccendo così il conto suo come il nostro, crediamo potersi dar forma a questa nuova capitulazione con molto maggiore satisfazione dell'uno e dell'altro, e con miglior modo che non si è ragionato fin qui; perchè, considerato l'onor suo, la maggiore utilità e maggior certezza e sicurtà di noi, presupponiamo al certo non dovere riuscire vano in tutto qualche altro nostro pensiero. Di che noi prima vi daremo notizia, commettendovi da poi quel che occorrerà a noi circa il modo dello eseguirlo; e, posposto il pagamento di quello che se li debbe per il resto, il qual noi abbiamo pen-

sato fare al tempo debito, a noi occorre desiderare più presto tempo a leggerimento di spese e una somma sopportabile ciascuno anno, che raccorre in pochi mesi una spesa si grande quale è questa, la quale noi giudiciamo non potere essere manco, quando bene si facessi con ogni modo vantaggio, dugento mila ducati, la qual somma è insopportabile in uno anno a questa Città. E però, avamo pensato pigliare dugento lancie di quelle della Maestà Sua, in quel modo che ella volessi, e pagare sotto questo nome alla Maestà Sua un trenta in quaranta mila ducati l'anno, come meglio e con più vantaggio che si potessi appuntare. Nè vorremo più numero di gente che questo, per non aggravare li paesi nostri, ancora che forse, rispetto a questa somma di danari, sene potessi disegnare molti più; e questo accordo si facessi per tre o quattro anni; e avessino le dette genti a servirci per uso nostro; e sempre che il Re ne avessi bisogno, e ad ogni sua richiesta avessino a cavalcare; e, faccendo questo Sua Maestà, ci quitasse di tutte le somme che se le debbono fino ad ora, eccetto il resto de' venti mila ducati, e di tutti li obblighi che si hanno seco per li capitoli vecchi di averlo a servire di gente a cavallo o appiè per la difesa e conservazione degli Stati suoi di Italia. In modo che, in ogni accidente che seguisse, noi non avessimo a mandare in suo aiuto altro che le dette dugento lancie; e con la autorità sua facessi tra noi e li Pisani una suspensione d'arme, e con tutti gli altri nostri vicini, con quel più onore della Città che si potessi, per tempo di qualche mese, fin tanto che le dette genti potessino essere in nel dominio nostro; e similmente scaricarci dello obbligo che ultimamente si è fatto con il duca *Valentinois,* cioè della condotta de' trecento uomini d'arme; la qual si fece nel modo che voi sapete, e con opinione e disegno di avere a dare con essi compimento a cinque cento uomini d'arme per la impresa di Napoli; il quale obbligo noi teniamo esser rotto per molte cose seguite da poi; di che vi si darà bisognando avviso particulare. Ma, non ostante questo, non vorremo discostarcene con la autorità sua. E il simile ancora della condotta del prefetto[1]; in

[1] Le préfet de Rome, Jean de la Rovère, frère du cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens.

che però vi ricordiamo non ne fare tanta instanza, nè in modo che sene facessi perdita con il cardinale, di che ci rimettiamo al giudizio vostro. E ultimo che, per la ricuperazione di Pisa e degli altri luoghi nostri, noi non siamo tenuti a fare altra spesa; rimanendo fermo l'obbligo che ha Sua Maestà di restituircele; aggiugnendovi, immediate dopo lo acquisto di Napoli, e al primo ritorno delle genti, e defenderci e perseverare nella confederazione e protezione presa di noi, secondo la forma de' capitoli vecchi. E abbiamo pensato così per fermare una volta seco il tutto, e sapere quanto si abbi a fare per quella, che sarà in fatto sempre, quanto si potrà, avuto rispetto alle spese e disagi passati. E, perchè ancora Sua Maestà intenda che nostro animo è non partire dalla amicizia sua in verun modo, e seguire la sua fortuna in ogni tempo e caso, nè tenere altre pratiche, o disegnare sopra verun altra amicizia, e che da questo quella puo conoscere quanto noi disegnamo incarnarci seco, questo sarebbe il disegno nostro come cosa più facile a noi. È tanto il desiderio che noi ne abbiamo, che ci pare dovere procederci dentro e vivamente e con prudenza, per tirarlo a fine. E però noi vorremo che voi cominciassi a parlare seco, repetendo uno poco da alto le cose passate, e ridurli a memoria le spese sopportate, la fede della Città, la pronta voglia sua a fare il possibile per la Maestà del Re; che sono tutte cose notissime, e nelle quali non bisogna darvi altra commissione; e descendere poi a purgare le imputazioni e carichi datici per la dilazione che si è fatta qualche volta in satisfare al Re, di che ne è stato solo la cagione la impotenza, la quale ogni dì si fa maggiore; e mostrarli in questa parte quanto l'aver mutato l'ordine de' capitoli vecchi, di non restituirci Pisa innanzi, ci abbi fatto e facci continue maggior difficultà alla espedizione di quel che si ha a fare per Sua Maestà. Perchè non riaver noi Pisa e le altre cose innanzi, è cagione che noi restiamo con la medesima spesa per la guardia di quelli luoghi; la quale, aggiunta a quella che si ha a fare per Sua Maestà, ci è al tutto insopportabile; e a questo si aggiugne ancora il non poter noi, per tal cagione, persuadere al popolo fare le provvisioni necessarie; oltre al

diminuire che si fa di riputazione e credito con ogni uomo; e che gli è necessario Sua Maestà pensi molto bene al termine dove noi ci troviamo, e quello che la disegni di noi; perchè noi li possiamo promettere molte cose, ma, stando così, non sarà in nostra potestà osservargliele. E molto chiaramente fargli intendere in questa parte che le forze non rispondono alla volontà, e che, sanza uno alleggerimento da tutte le altre spese, e lunghezza di tempo, non è possibile di noi alcuna cosa, calculando in questa parte la spesa che si sopporterebbe questo anno; la quale, con la guardia di Pisa, sarebbe uno cento cinquanta mila ducati; e che la esperienza ci mostra così, non conoscendo altra cagione del non avere osservato a' tempi le cose promesse che questa spesa continua in che noi siamo stati già fa tanti anni. E cominciare da questi generali, a mostrarli il desiderio nostro, e da poi procedere più oltre, secondo quale voi trovassi, purche una volta questo effetto si conduca. E, quanto appartiene al quitarci di tutti gli altri obblighi che si hanno seco noi, non vorremo nel dirglielo apertamente ingelosirlo di quello che non è; e però questa parte bisognerà che voi la trattiate prudentemente; e, quanto al modo, farlo, o con una renovazione di questi capitoli per la quale si annullasi ogn' altra cosa disposta fin qui tra noi, o in qualunque altro modo che vi paressi migliore.

Tutte le altre cose, come è della condotta *du Valentinois*, e del perseverare nella protezione nostra, crediamo vi saranno più facili, quando pure sua signoria stessi in proposito, e perseverassi in quello che si è praticato a *Lyon*. Voi non romperete la pratica, e piglierete tempo al meno di scriversene una volta, e a noi non mancherà allora far quanto si potrà, benchè ogn' altra cosa, fuor di questa, sarà difficilissima. E però, voi non mancherete di protestarlo a sua signoria reverendissima che, promettendoli noi tal cosa, non si sarà facultà da osservargliela.

Non vogliamo ancora dimettere ricordarvi, se bene non sia per avere molto effetto, fare ogni opera che di presente ci sia restituito

qualcuno de' nostri luoghi, come saria Pietrasanta o Montepulciano, a che basterieno solo le parole di Sua Maestà; mostrandoli quanti buono effetti, *etiam* per quella, questa cosa farebbe.

Vogliamo che, dopo non molto tempo che sarete stato costì, ricerchiate dalla signoria del cardinale uno salvocondotto in buona forma per tutta la nazione nostra che si trovassi in el Regno di Napoli[1], e per loro robe e crediti, amplo e favorevole quanto si potessi pensare; e, subito che lo arete, celo manderete con ogni prestezza, perchè la cosa importa assai e el tempo è breve. E, oltre a questo, sarà molto a proposito che voi ancora preghiate sua signoria reverendissima, per il primo spaccio che farà verso Napoli, scrivere di tal cosa a monsignor *d'Aubigny*, e commetterli di avvertire tutti quelli altri capitani, a riconoscerli tutti per buoni amici del Re, e fare verso di loro buoni portamenti.

Similmente li raccomanderete le cose del signor di Piombino[2] per onor nostro, lo Stato del quale voi sapete di quanta importanza e sia al nostro, e di che pericolo quando venissi in mano d'altri; dove voi arete il campo largo, avendolo noi dato per soldato e confederato nostro, e Sua Maestà accettatolo, e per non essere quella terra in alcun modo attenente alle cose della Chiesa.

Bisogna ancora che voi facciate ogni opera per alcuni Petrasantesi, nostri amici, e raccomandiate a sua signoria una certa loro causa, la quale importa assai a loro e a noi, per l'onor nostro; e è di questa natura che, avendo noi nello acquisto di quella terra confiscate alcune possessioni di certi Genovesi e vendutele alli detti Petrasantesi, loro, con favore di quel capitano che vi è per il Re, cercano privarneli, dicendo non esser bene vendute; e, in tal cosa vorremo similmente che voi facessi di aver lettere sue al detto capitano, per le quali l'imponessi non innovare alcuna cosa in questa materia, e fa-

[1] En exécution du traité secret conclu entre Louis XII et Ferdinand le Catholique, les Français commandés par d'Aubigny, et les Espagnols sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, venaient de dépouiller Frédéric du royaume de Naples.

[2] Jacopo d'Appiano, seigneur de Piombino, dépouillé par le duc de Valentinois.

vorirli di qual che potessi come buoni amici ancora loro della Maestà del Re.

AMBASSADE DE FRANCESCO SODERINI ET DE LUCA DEGLI ALBIZZI
À LA COUR DE FRANCE EN 1501.

NOTICE BIOGRAPHIQUE[1].

LUCA DEGLI ALBIZZI.

Fils d'Antonio degli Albizzi et de Maria, fille de Luca Pitti, Luca degli Albizzi appartenait à deux illustres familles. Il était né en 1459. Il entra dans la carrière politique à l'âge de trente et un ans; en 1490, il fut nommé prieur; de 1494 à 1496 il remplit, à trois reprises, les fonctions de commissaire, la première fois à Borgo San Sèpolcro, pour retenir dans le devoir la population de ce pays prête à se révolter lors du passage de Charles VIII; la seconde fois à Cortone, pour empêcher que cette ville ne tombât entre les mains de Pierre de Médicis; la troisième fois à Poppi, pour maintenir le Casentin dans l'obéissance pendant la guerre de Pise.

En 1497 il était de nouveau prieur, et l'année suivante il siégeait parmi les Dix de la Liberté. Nous touchons à l'époque la plus critique de la vie de Luca (1499-1500).

En sa qualité de commissaire à l'armée qui assiégeait Pise, il reçoit l'ordre d'arrêter, au milieu de son camp, Paolo Vitelli, capitaine général des troupes de la République, accusé de haute trahison. Albizzi s'acquitte de cette mission périlleuse avec autant de vigueur que de sang-froid.

Quelques mois après une petite armée française vient, sous les ordres de Beaumont, seconder les efforts des Florentins contre Pise. Les Suisses, puis les Gascons entrent en rébellion. Luca degli Albizzi leur oppose la plus énergique résistance; son courage ne les désarme pas; sans tenir compte du caractère public dont il est revêtu, ces furieux profèrent contre lui des menaces de mort; ils le saisissent et l'entraînent, et lui font acheter sa liberté au prix de 1,300 florins d'or. A peine échappé à ce danger, Albizzi est mandé à Florence, mis en jugement et acquitté avec honneur.

[1] Voyez la notice biographique de Francesco Soderini, évêque de Volterra, t. Ier, p. 637.

Envoyé en France, en 1501, il demeura auprès de Louis XII jusqu'à l'année suivante en qualité d'ambassadeur résident.

Il mourut en 1502, pendant qu'il recevait la soumission des châteaux forts qui s'étaient révoltés contre les Florentins.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A FRANCESCO SODERINI ET A LUCA DEGLI ALBIZZI, ENVOYÉS AU ROI LOUIS XII

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 31 août 1501.

Sommaire. — Résumé des négociations précédentes. Félicitations sur la conquête du royaume de Naples. Deux propositions ont été faites : l'une à Lyon, au Roi, par Lorenzo de Médicis; l'autre, ultérieurement, à Milan, au cardinal de Rouen, par Benedetto de Nerli. Il faut s'arrêter à la dernière proposition et la faire agréer à Louis XII. Il importe de connaître le sentiment du Roi touchant l'alliance que le Pape propose à la République. Les deux ambassadeurs communiqueront leurs instructions à leurs collègues en mission à Milan, et ils agiront de concert avec eux auprès du cardinal de Rouen.

Andrete voi, Monsignore, e Luca degli Albizzi, con quanta celerità vi sarà possibile, e per quella via che a voi piacerà più, eccetto quello che noi vi ordineremo qui appresso, a trovare la Maestà del Re di Francia in quel luogo dove sarà; il quale oggi s'intende essere a *Lyon;* ma potrà accadere che allora si trovi più dentro nel Regno. Al quale noi vi abbiamo eletti ambasciadori nostri, principalmente per capitolare e dar forma alle cose nostre con la Maestà Sua, e per rallegrarsi ancora seco, secondo lo officio di buoni amici, dello acquisto di Napoli. E, così presentatovi al conspetto suo con lettere di credenza, comincierete il parlar vostro da queste cose cerimoniose, salutando in nome nostro, e faccendo reverenza a Sua Maestà come a padre e protettore di questa libertà; narrandoli quanto tutta questa Città si sia rallegrata dello acquisto fatto del Regno di Napoli, per tutte quelle cagioni e rispetti della amicizia, fede, e affezione nostra verso quella, e della speranza che si ha di averne ad essere favorite ancora le cose nostre in Italia; tutte cagioni e rispetti le quali vi son'

tante note e sì chiare, che noi stimiamo superfluo darvene altra notizia o ordine alcuno. E però, di questa parte, così delle cose in fatto come dell' ordine e modo del parlarne cene rimettiamo a voi, li quali, per la buona notizia che ne avete, e per la lunga esperienza di simil cosa, tratterete tutto prudentemente.

E, dopo questo parlare, o nella prima audienza o da poi quando ne arete facultà, piglierete occasione di parlare delle cose nostre. Delle quali ci par necessario, avanti ogn' altra cosa, significarvi tutto il successo da uno anno in quà, a fine che voi intendiate meglio quel che sia il bisogno e desiderio nostro; e all' incontro, per ottenerlo dalla Maestà del Re, quel che possa fare la Città. E però, repetendo dalla venuta de' Francesi a Pisa l'anno passato (di che noi non vi diciamo alcuna cosa, essendone tu, Luca, bene informato per essere stato allora commissario in campo), vi facciamo intendere la partita di quelle genti essere stato causa che noi abbiamo avuto da poi a pagare al Re, per li soldi loro e per altri conti, fino ad oggi circa trenta mila ducati, e, per il resto, siamo debitori ancora di circa tre mila; li quali noi abbiamo disegnato aver pagati ad ogni modo avanti che arriviate in corte. Di che, non li avendo noi potuti pagare a richiesta loro, nacque che a Francesco della Casa e Niccolo Machiavelli, che erono allora in Corte per noi, il Re e il cardinale feciono intendere più volte volere ricapitolare; e in su questa pratica, declinando noi dal voler farlo per varie cagioni, si stette più mesi, fino a tanto che Pierfrancesco Tosinghi, nostro oratore là, fu in qualche modo assentato dalla Corte; e, essendo venuto Bernardo de' Ricci in poste, per tal cagione mandato dallui in fino di aprile passato, e avendoci portato certo disegno di capitoli, che il Re addomandava (di che vi daremo copia da parte), noi deliberammo mandarvi Lorenzo de Medicis in poste, il quale partì a dì VI di maggio, con commissione di praticare di quelle cose in altro modo, dove, stato molti dì insieme con Pierfrancesco Tosinghi, disegnorono un altro appuntamento, di che similmente vi si darà copia; il quale, avanti che conchiudessino, celo significorono, e noi, essendoci risoluti per necessità, demmo loro commissione

che lo fermassino con più vantaggio che e potevano. Ma accadde che, avanti arrivassi la risposta nostra, il cardinale si era partito per a Milano, e il Re li avea dato commissione di assettare le cose nostre lui; e così, non avendo sortito effetto questo partito, pensando di nuovo allo stato della Città, deliberammo dare agli ambasciadori, che erono destinati a Milano al Cardinale, e così demmo da poi commissione più secondo il bisogno nostro, e nella quale ancora fussi a giudizio nostro il desiderio del Re. È ora la somma di tal commissione : che noi desideravamo tempo e alleggerimento di spesa per il conto nostro e per conto del Re; eravamo contenti darli maggior somma e con più certezza e sicurtà della fede nostra; e però, dove in quello accordo fatto da Lorenzo, tra li cinque cento uomini d'arme e li cinquanta mila ducati, noi giudicavamo avere a pagare in tempo di quattordici mesi uno ottanta o cento mila ducati, noi eravamo contenti darne a Sua Maestà un cento venti o cento cinquanta, in tempo di quattro anni, e sotto nome di condotta di gente d'arme ; con questo che il Re continuassi nella protezione e difesa presa di noi, e con obbligo di ristituirci le cose nostre; e, per potere meglio rispondere a' tempi, si facessi per mezzo e autorità sua una suspensione d'arme tra noi e Pisani e gli altri nostri vicini, per tanto tempo quanto penassino ad essere nel dominio nostro le dette genti; e che la Maestà Sua ci quitassi di tutti li obblighi che abbiamo seco per la conservazione e difesa delli Stati suoi di Italia, e facessi in modo che noi ci potessimo scaricare della condotta fatta *du Valentinois* ultimamente e di quella del Prefetto[1]. E pensavamo così, per formare una volta seco il tutto, e sapere quanto si avessi a fare per Sua Maestà; perchè, continuando nella spesa delle cose di Pisa, la quale, ridotta al meno che si può, secondo che si è visto molti anni, non può esser manco che uno quaranta cinque o cinquanta mila ducati, e avendo alle spalle quest' altre condotte, aggiunto quello che si avessi a pagare a Sua Maestà, non sarebbe mai possibile poter sopportare tanta spesa. E questo era quasi

[1] Le préfet de Rome, *Jean de la Rovère.*

la somma della commissione loro, con alcun' altri particulari, come era che quelli cento cinquanta mila ducati si avessino a pagare in quattro o cinque anni, ogni anno la rata parte; e che le genti ci avessino a servire per uso nostro; e, sempre che il Re ne avessi di bisogno e ad ogni sua richiesta, avessino a cavalcare; e queste avessino ad essere tutte le genti, di che noi avessimo a servirlo per mantenimento e difesa delli Stati suoi in Italia; e che la restituzione delle cose nostre fussi immediate dopo lo acquisto di Napoli e al primo ritorno delle genti. E parevaci che, fatto comparazione da questo disegno a quel che aveva praticato Lorenzo de' Medici, ciascuno ne andassi meglio; perchè il Re aveva più somma con più sicurtà della Città, e noi potevamo compensare col tempo e con la facilità questa spesa maggiore. E, con questa ultima commissione partirono per a Milano messer Antonio Malegonnelle e Benedetto de' Nerli; e quali, per quanto si è inteso, fino ad ora non hanno praticato non che conchiuso alcuna cosa, e la cagione se ne è detta il non aver pagato uno sei mila franchi, che restano a pagarsi; in modo che questa pratica e disegno nostro non è ancora venuto a notizia.

Diceci Lorenzo de' Medici il Re tener per conchiuso quel che lui praticò *à Lyon*, e che non ebbe poi la sua perfezione per la partita del cardinale; il quale ci pare grave e pericoloso per la grande somma a che e ci obbliga in breve tempo, e per rimanere vivi li obblighi vecchi, e quali ogni dì ci potrebbono mettere in maggiore spesa. E però noi approverremo più questo ultimo, come cosa più secondo il bisogno della Città, la quale è per le spese passate in tal disordine che, sanza uno simile sollevamento di tempo, non potrà far molto, nè rispondere a' tempi in queste cose del Re. E solo ci occorre mutare la parte della condotta delle genti francesi, avendo considerato meglio da poi la stanza loro con quel capo che le avessino nel dominio nostro poter fare infiniti disordini e dove le alloggiassino e altrove. Però, stando ferme tutte le altre parti di quello ultimo disegno nostro, di questa delle genti voi non parlerete in alcun modo, ma attenderete alla conchiusione delle altre parti, non faccendo alcuna menzione di questa; e, perchè si può dubitare che gli abbino a stare

in su quel primo partito praticato da Lorenzo, come in cosa che abbi in se di presente maggior somma per noi, desideriamo questo secondo. Bisogna che voi destramente facciate ogni diligenza innanzi d'intendere dove sia lo cuore del Re, e di poi andarvi accomodando col parlare a questo fine e disegno nostro; e, avendo una volta inteso lo stato della Città e li due partiti ragionati fino ad ora, farete di tirare innanzi, e prima e con più vantaggio, quello appuntamento che vi sara possibile, purchè una volta voi abbiate rispetto a tutte le parti ragionate di sopra, e sopratutto che voi pensiate a quelli due effetti, e dello alleggerirci di spesa, e darci più tempo, e obbligarci a manco somma l'anno che si potrà; perchè in questo consiste e il potere osservare e rilevarci qualche poco dalle angustie in che ci troviamo. E, non variando molto da questo fine ogni appuntamento che voi avessi a fare, e non ci obbligando a più che uno trenta o quaranta mila ducati l'anno, con le altre circunstanze dette, noi da ora vene diamo libera commissione. Quando bisognassi fare altrimenti, pigliate tempo a scrivercene, e ingegnatevi risolvere la cosa infino all'ultimo di quello che si potrà sperare di là. Donde bisogna ancora che voi traiate qualche indizio di che animo sia il Re circa a quello che già circa uno anno la Santità del Papa ci ha fatto più volte intendere di voler far nuova amicizia e lega e restringersi con questa Città, e ora ne sollecita più che mai[1]. Da che noi abbiamo sempre declinato con varie risposte, e massime di non volere nè dover farlo sanza partecipazione o consenso del Re, a che Sua Santità sarebbe buon mezzo per la autorità sua e per la grazia che ha con la Maestà del Re, significandoli tacitamente che lui ne volessi essere promotore. Di che lui ha tenuto poco conto, instando pure nel medesimo, e dicendo intendere ancor lui così, e volendo fare con consenso del Re, e che intanto si pratichi circa li particulari, e reservisi la conclusione come è detto al consenso del Re. A che veggendo noi la voglia sua sì calda, e intendendo il ritorno *de Valentinois*

[1] Voyez les instructions données à Piero Soderini, t. II, p. 33, note 1re, à la date du 20 avril 1500, et la délibération des Dix de la Balie de Pise, à la date du 10 décembre 1501, t. II, p. 69, note 1re.

dalle bande di qua, per posarlo qualche cosa più, li abbiamo risposto che ne daremo commissione a voi; e però bisogna che voi ce ne rispondiate dopo non molto tempo qual cosa, e massime di quanto voi giudicherete che el Re ne tenga conto, e dove vi paia averlo trovato in questa cosa; la quale conoscendosi pericolosa per lo esempio delle cose passate, vi debba avertire a cavalcare e far presto qualche conchiusione delle cose nostre, perchè a noi è necessario la sicurtà per il mezzo del Re, o cercarla di qua da per noi per questa via o per l'altra; e essendo della prudenza che voi siate, e intendendo quel che porta questa cosa, non mancherete di diligenza e di fatica alcuna che possa condurre a fine questo desiderio e bisogno nostro.

E, perchè la Maestà del Re, per quello che si è visto sempre, si rimette in tutte le cose al reverendissimo cardinale *de Rouen*, e di questa li ha dato particulare commissione, intendendo che il cardinale sia a Milano (di che vi potrete informare a Piacenza), andrete a trovare sua signoria dove e sia; e, ragguagliatovi con li ambasciadori che vi sono di tutte le cose successe quivi, tutti a quattro insieme vi presenterete a sua signoria. Dopo quelli primi congressi cerimoniali, praticherete seco di tutto quello, e in quel modo che vi abbiamo commisso dover fare con la Maestà del Re; servando nel procedere quelli modi e termini che insul fatto vi parranno più a proposito, e di quivi bisognando ne avviserete quanto arete fatto, e, non potendo conchiudere altro, vene andrete seco a trovare il Re, o, soprastando sua signoria, desperati di conchiudere alcuna cosa, tirerete al cammino vostro.

Item di poi, a dì XVI di novembre, fu deliberato per li Signori e Collegi, non ostante la soprascritta commissione data a' predetti ambasciadori, regolata con quelle circunstanze e somme come di sopra, li Magnifici e Eccelsi Signori potessino scrivere e commettere agli detti oratori che conchiudessino e capitulassino con la Maestà del Re tutti o parte degli effetti, così della commissione data loro a dì XXXI d'agosto, come di quella che fu data a dì III di luglio a messer Antonio Malegonnelle e Benedetto de' Nerli, ambasciadori al cardinale

de Rouen, in quel modo che paressi loro; e che togliessino parte dell' una e parte dell' altra, e componessino le cose di questa Città, non uscendo dagli effetti di quelle due commissioni, come meglio e con più vantaggio che potessino; e che, circa a tal composizione, quanto apparteneva al danaio solo, potessino fare quanto paresse loro, e ne avessino libera commissione, e potessino promettere quella somma che piacessi loro.

AFFAIRE DE PISE.

1501.

ANALYSE.

10 décembre 1501. — Délibération des dix citoyens de Pise revêtus d'un plein pouvoir pour assurer le salut de la cité.

Les Dix jettent les bases d'une convention qu'ils se proposent de conclure avec le pape Alexandre VI et le duc de Valentinois [1].

Tels sont les principaux articles de cette convention :

I. Pisa si dà al *Valentinois,* con obbligo per questo di ricuperare Livorno, Porto Pisano, e tutti i luoghi occupati dai Fiorentini.

II. Di non far mai pace o lega con Francia.

[1] Alexandre VI ne se lassait pas de former des plans pour l'agrandissement de sa maison. Au printemps de cette année 1501, après le rétablissement de la domination française dans le Milanais, il avait fait proposer au Roi une nouvelle organisation de l'Italie. On donnait aux Florentins Pise et Lucques; aux Vénitiens, Ferrare; à l'Église, Bologne; au duc de Valentinois, Sienne, les villes de la Romagne qu'il avait conquises, et, de plus, Faënza et Rimini, cédées par les Vénitiens; enfin on secondait le roi de France dans son entreprise de Naples, les Vénitiens abandonnant leurs possessions dans la Pouille, aussi bien que dans le Milanais. (Voyez un document en date du 23 avril, *Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 103.) Lorsque, à la fin de juillet de cette année, le Pape apprit le mauvais succès de l'expédition française contre Pise, il reprit un de ses anciens desseins, qui consistait à assurer au duc de Valentinois la possession de cette cité, et il envoya, à cet effet, aux Pisans, son secrétaire Lodovico Mosca. (Voyez un document en date du 15 juillet, *Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 106.)

III. Il *Valentinois* sarà intitolato Duca di Pisa; porterà le insegne ducali, con successione di primogenito in primogenito.

IV. I Fiorentini non possano acquistare beni immobili in Pisa e suo contado.

V. Sia mantenuto il magistrato degli Anziani.

VI. Non possano imporre alcuna gabella in Pisa e contado.

VII. Il Papa e il *Valentinois* non possano mai far pace o tregua coi Fiorentini.

VIII. Che all' attuale Arcivescovo di Pisa succeda uno della inclitissima e nobile casa *Borgia*.

(*Rif.* classe X, dist. VII, reg. n° 9.)

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° 323.)

Asti, 24 juillet 1502[1].

SOMMAIRE. — Le Roi promet aux Florentins une assistance prompte et efficace.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nous envoyons présentement par devers vous nostre très cher et grant amy, Messire Lucque de Anthoine d'Albicy, l'un de voz ambassadeurs estans icy devers nous, pour vous dire

[1] Une rupture avait éclaté entre les armées française et espagnole dans le royaume de Naples; les projets ambitieux des Borgia portaient le trouble dans toute l'Italie centrale; l'empereur Maximilien se préparait à descendre dans la Lombardie. Dans ces circonstances, Louis XII passa les Alpes; mais, rassuré du côté de l'Empereur, satisfait de l'apparente docilité du duc de Valentinois, trop confiant dans les premiers succès de son armée de Naples, il ne s'avança que jusqu'à Milan, et revint en France sans avoir rien terminé. Dans ce moment décisif, qu'il laissa échapper, il était l'arbitre suprême de toute l'Italie. A la nouvelle de l'entreprise du Roi, la République avait député à sa rencontre Francesco Gualterotti et Luigi della Stufa. Nous ne publions pas les instructions données à ces deux ambassadeurs, parce qu'elles ne renferment rien de nouveau. (*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

et déclairer comme nous sommes tout résouluz et délibérez de vous aider et secourir en vostre affaire de tout nostre povoir, et que, à ceste cause, nous vous envoyons de brief une bonne bande de gens de guerre, tant de cheval que de pié, et de l'artillerie en bon nombre, avecques nostre cher et amé cousin, le seigneur de la Trémouille, nostre lieutenant et chef desdits gens de guerre, et aussi pour vous faire bien à plain entendre ce que avez à faire de vostre part; car nous lé luy avons bien amplement déclaré. Si vous prions que le vueillez croire; et au demourant, sur tant que vous désirez le bien de vous et conservacion de vostre Estat, vous y aider et employer vertueusement et diligemment, en donnant provision au fait du payement des Souysses, des vivres, que l'artillerie que avez soit bien montée, et à toutes autres choses requises en vostre dite affaire; afin que, à faulte de ci, il ne vous en puisse venir inconvénient. Et, en ce faisant, j'espère, Dieu aydant, icelluy vostre affaire aller et prendre fin selon noz vouloir et intencion. Très chers, etc.[1]

Nota. Le 10 septembre de cette année, la République nomma Piero Soderini gonfalonier à vie. Le Roi, en donnant congé à l'ambassadeur Luigi della Stufa félicite les Florentins de la résolution qu'ils ont prise et du choix qu'ils ont fait: «Nous luy avons aussi dit le grant plaisir que avons eu de ce que avez esleu et «choisi pour vostre Confalonnier nostre cher et grant amy Pierre Sodérini...» (*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° CCCLXXIV.)

[1] Ces secours furent effectifs et efficaces. (Voyez Guicciardini, *Hist. d'Italie*, liv. V, ch. III. Voyez aussi, sur la révolte d'Arezzo et sur les secours envoyés par le Roi à la République contre le duc de Valentinois et son lieutenant Vitellozzo, les écrits inédits de Machiavel, p. 1-57, publiés par M. Canestrini, Florence, 1857.)

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A FRANCESCO SODERINI ET A ALESSANDRO NASI, ENVOYÉS A LA COUR DE FRANCE.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 5 novembre 1502.

SOMMAIRE. — Le principal objet de cette mission est de prévenir le Roi de la ligue formée dans l'Italie centrale contre les Borgia, et de lui demander conseil sur la conduite à tenir.

Lo officio e debito di questa Città, circa il ringraziare il Cristianissimo Re de' beneficii ricevuti a' mesi passati, al quale per onor nostro si dovea satisfare già è gran tempo, e lo stato e condizione di questi tempi e degli accidenti occorsi per il travaglio e pericolo che possono arrecare alle cose nostre, sono sufficienti e manifeste cagioni che noi vi sollecitiamo, e che per voi medesimi cavalchiate con ogni celerità possibile a trovare la Maestà Sua, dovunchè sarà, per presentarvi a quella oratori nostri, e con lettere di credenza, e esporli tutti li infrascritti effetti. Dove, come sarete arrivati, avanti ogn'altra cosa, parlerete con Luigi della Stufa, antecessore vostro in quel luogo, e li communicherete tutta la commissione vostra, e dallui farete intendere tutte le cose successe o trattate quivi da lui, da qualche settimana avanti, per vedere se, rispetto a qualche cosa seguita poi, di che non si avessi notizia, vi bisognassi procedere più in uno modo che in un'altro circa alla esposizione vostra ; e così da poi tutti a tre insieme vi presenterete alla Maestà del Re, narrandoli esser suti mandati da questa Città e populo, per ringraziarla di tanti benefizii ricevuti a' mesi passati, e per riconoscerlo di nuovo, dopo quelli meriti antichi de' predecessori suoi in quel Regno, de' quali voi potrete numerare qualcuno se il tempo e luogo lo comporterà, per padre, benefattore e conservatore nostro. Così, in nome di tutta questa Città e populo, lo saluterete e ringrazierete, mostrando, per la qualità e grandezza del beneficio, parerci per lo avvenire non potere mai pensare nè fare

tanto per Sua Maestà che basti a satisfare allo cuore e voglia nostra. E, perchè tutta questa parte è cerimoniosa, e in noi mostra gratitudine, e alla Maestà Sua è gloriosa e piacevole, bisogna la trattiate largamente, con parole efficaci, e con dimostrazione e gesti che arrechino alle parole vostre maggior fede che si può.

E, dopo questo parlare, se voi giudicherete che questa prima audienza lo ricerchi, descenderete a narrarli particularmente tutto il seguito di qua, poichè Sua Maestà partì di Italia[1], cominciando dalla separazione degli Orsini *de Valentinois;* e dalla dieta fatta alla Magione, in Perugino, dove sono convenuti tutti signori, inimici nostri[2], e poco contenti di Sua Maestà e de' suoi amici; e dalla ribellione di Urbino, seguita in su favori loro, discorrendoli particularmente la qualità de' signori, degli Stati loro, delle forze e dello animo, di che noi abbiamo scritto a Luigi[3] infiniti particulari, e voi ancora ne avete intesi qui tanti, che, con l'una notizia e con l'altra, vi sarà facile procedere in tal cosa veramente e prudentemente. Dopo che è necessario significarli che, intendendo noi queste cose, e il pericolo e travaglio che ci arrecavano, pensammo subito non mancare di quelli remedi che ci erono possibili, cioè di inclinare e favorire quella parte che si stimava avessi ancora ad esser favorita da Sua Maestà[4]; e così si mandò uno

[1] Voyez, sur la ligue des petits seigneurs de l'Italie centrale contre César Borgia, Guicciardini, *Hist. d'Italie,* liv. V, ch. IV.

[2] Ces seigneurs étaient : Paolo Orsino et le duc de Gravina, de la famille des Orsini; Guido Baldo, duc d'Urbin; Hermès Bentivoglio, au nom de son père, qui était maître de Bologne; Pandolfo Petrucci, qui dominait à Sienne; Giampaolo Baglione, de Pérouse; Liverotto, de Fermo; Vitellozzo de Città-di-Castello, quatrième et dernier fils de Niccolo Vitelli. Guicciardini mentionne la mort violente des trois aînés, Giovanni, Camillo et Paolo. Vitellozzo fut étranglé à Sinigaglia par ordre du duc de Valentinois, ainsi que Liverotto; Paolo Orsino et le duc de Gravina subirent bientôt après le même sort.

[3] Luigi della Stufa.

[4] Les Florentins soupçonnaient le roi de France de favoriser le duc de Valentinois, qui reçut en effet des secours de Chaumont, lieutenant de Louis XII dans le Milanais. La République n'avait pas eu moins à se plaindre des petits seigneurs de la Romagne, depuis l'affaire d'Arezzo, que de César Borgia lui-même. (Voyez le célèbre récit de Machiavel touchant la vengeance que Valentinois tira de Liverotto, Vitellozzo et des Orsini.)

uomo a Roma e uno al duca *de Valentinois*, con commissione di accertarli che, in questi pericoli loro, noi eravamo per servare seco termini da amici, rispetto alla amicizia che tenevamo col Cristianissimo Re, rimettendoci a voler fare nelle cose loro quanto ci consigliassi Sua Maestà; e che, restando così le cose, anzi procedendo ogni dì più in favore degli inimici, e per ciò essendosi tenute varie pratiche di accordo ad Imola e Chiusi, nel Sanese, dove sono intervenuti uomini del Papa et *du Valentinois*, noi vi abbiamo mandati per narrarli tutto quello che occorre a noi, che è in fatto tutto il di sopra; e, di più che, secondo il giudizio nostro, noi reputiamo tutti costoro inimici di Sua Maestà, e lasciandoli procedere così potere col tempo recare difficultà alle cose sue in Italia, e metterle anche in pericolo, massime se il Papa, sopraffatto da tanti accidenti, eleggessi più tosto qualunque accordo che una guerra si pericolosa. E in questa parte bisognerebbe discorrere le qualità e inclinazioni e pensieri di ciascuno di questi inimici del Papa, e quali noi reputiamo ancora nostri, e desiderare nuocerci ; di che potriemo pigliare speranza e ordine da uno simile accordo; e in ultimo che, avendo lasciato le cose di qua a' questi termini, voi avete commissione di fare intendere tutto, e ricercare da Sua Maestà consiglio e aiuto, e come si abbi a procedere, e massime con il Papa, con il quale mostrerete non si essere fatto obbligo alcuno, nè voler farlo, se non per quel tanto e in quel modo che vorrà Sua Maestà; avendosi sempre nondimeno uno conveniente rispetto alle spese passate e alle presenti, per le quali nondimeno non si mancherà provvedere alli obblighi che si hanno seco.

Tutte queste medesime cose è necessario che voi conferiate ancora con il reverendissimo legato [1], con il quale vi ristringerete particularmente, mostrando di avere fede in lui solo, e riconoscerlo per benefattore e protettore particulare, narrandoli obblighi abbiamo seco, e pregandolo nelle cose nostre volere procedere come ha fatto per il passato. E, in questa vostra partita, non vi daremo altra commissione

[1] Le cardinal de Rouen, Georges d'Amboise, nommé légat du saint-siége en France.

ma, mentre sarete a cammino, vi scriverremo particularmente ciò che accadrà, affinchè di là allo arrivar vostro siate informati di ciò che è successo di poi.

Da Bologna non ci pare dobbiate passare. Vogliamo bene che, nello andar vostro, facciate la via da Milano, e quivi visitiate quello illustrissimo signore *de Chaumont*[1], luogotenente regio, e li facciate intendere, in quel modo vi parrà meglio, le cose seguite di qua, lo animo di questi inimici del Duca, il fine che si hanno proposto, e il pericolo che soprasta a noi, con ricercare da lui che commissione abbi dal Re di mandare gente quando bisognassi in aiuto nostro, che numero sieno, che capi abbino, e dove si trovino, con pregarlo a volere avvertire bene a tutte queste cose, e non mancare a noi di ogni favore possibile, e vedere se di queste genti, che sono venute in Romagna, noi cene potessimo servire, e che sua signoria ne scrivessi loro a ciò. Se il bisogno venissi, non si abbia a metter tempo in mezzo in scrivere e espettarne risposta.

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VI, Francia, n° 124.)

Lyon, 3 avril 1503.

Sommaire. — Le Roi informe les Florentins du traité qu'il vient de conclure à Lyon avec l'archiduc d'Autriche, relativement au royaume de Naples.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grands amys, présentement traicté de paix a esté fait, conclud, accordé, juré et promis entre nous et nostre très cher et très amé cousin l'archiduc d'Austriche, prince de Castille, ayant sur ce tout pouvoir touchant les questions et différends meuz entre nos très chers et très amez frère et sœur, les roy et reyne de Castille et Nous,

[1] Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, neveu du cardinal de Rouen.

pour raison du partage du royaume de Napples; par lequel traicté toutes lesdites questions, différends et divisions, d'une part et d'autre, sont paciffiez et accordez, et cessent tous actes et exploitz de guerre. Lesquelles choses vous avons bien voulentiers voulu signiffier, et d'icelles vous advertir, comme nos bons amis, confédérez et alliez, et qui en aurez plaisir et consolacion. Aussi vient-il à l'honneur et commodité de Nous, de la chrestienté et de tous nos amis et alliez, ainsi que plus applain pourrez entendre par nostre amé et féal serviteur et varlet de chambre, le sieur Édouard Buillon, qui passera par vous, et vous dira sommairement ce qui est de ceste matière; vous advisant au surplus qu'en tout ce traicté de paix vous n'avez esté obliez, estes comprins et nommez, comme ceulx qui estes noz bons amis, confédérez et alliez; priant Dieu, le Créateur, très chers et grans amys, que vous ait en sa très saincte garde[1].

Loys.

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° 310.)

Lyon, 12 juin 1503.

Sommaire. — Félicitations du Roi sur l'élévation de Francesco Soderini au cardinalat.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, depuis quatre jours Nous avons sceu la créacion en la dignité cardinalle de nostre très cher et grant amy le cardinal de Volterre, qui Nous a esté et est chose très agréable, et en avons esté très content; car ce pendant et durant le temps qu'il a esté par devers nous vostre ambassadeur, Nous l'avons veu et congneu par effect, tant à la conduicte et direction de vos affaires qu'autrement,

[1] On sait avec quelle insigne mauvaise foi Gonzalve attaqua les Français pendant l'armistice, les vainquit et s'empara, dès le printemps de cette année, au nom de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, de tout le royaume de Naples.

très saige, prudent, et de telle réputacion qu'il est digne et mérite bien avoir ladite dignité cardinalle; et, pour ce qu'il y est besoing présentement s'en aller par delà, tant pour mectre et donner ordre en son cas, que Nous savons certainement que son allée Nous pourra grandement prouffiter, congnoissant la bonne et singulière voulonté et affection qu'il a envers Nous; Nous, à ces causes, luy avons très voulentiers accordé son partement, ouquel Nous luy avons dict et communicqué aucunes choses touchant l'ayde et secours que vous demandons pour le recouvrement de nostre royaume de Napples, pour lequel vous prions très affectueusement vous employer, et entièrement faire et acomplir ce que par ledit cardinal vous en sera dit et déclairé de nostre part. Vous advisant, au demourant, que, en tous nos affaires, vous Nous trouverez tousjours tel que bon amy, allié et confédéré doit estre, délibéré de vous porter, soustenir, deffendre et favoriser, sans y contrevenir, ainsi que plus applain saurez par ledit cardinal, lequel vous prions croire comme nous mesmes. Très chers, etc.[1]

Loys.

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° 334.)

Mâcon, 8 août 1503[2].

Sommaire. — Nouvelles tentatives du Roi pour reprendre son royaume de Naples[3].

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, pour ce que présentement faisons mar-

[1] La promotion au cardinalat de Francesco Soderini fut un des derniers actes du pontificat d'Alexandre VI. On connaît sa triste fin (17 août 1503) et la chute du duc de Valentinois. Le nouveau pape, Pie III, fut proclamé le 22 septembre. Il ne vécut que vingt-six jours. Le 31 octobre, le fameux Jules II lui succéda sur le trône pontifical.

[2] Le Roi faisait de grands efforts pour reconquérir sa part du royaume de Naples. Cette nouvelle expédition devait être désastreuse. (Voyez Guicciardini, *Hist. d'Italie,* liv. VI, ch. II.)

[3] Les archives d'état de Florence renfer-

cher nostre armée pour tirer droit à Gayete au recouvrement de nostre royaume de Napples, et que, pour ce faire, sommes délibérez y employer toutes choses qui y seront requises et nécessaires, sans rien y espargner, et jusques à nostre propre personne, se besoing est; et que peut estre Nous aurons à besoigner de pouldres, vivres et quelques autres municions servans au fait de la guerre, Nous vous prions et requérons très-affectueusement, comme nos bons amys, alliez et confédérez, que vous vueillez donner à nostre dite armée toute l'ayde et faveur que pourrez, et la secourir de victuailles, de pouldres et autres choses dont ils auront besoing, ainsi que par le seigneur de Sandricourt et bailli de Caen serez requis. Et, oultre de ce que vous ferez vostre devoir, et comme bons alliez et confédérez doivent et sont tenuz de faire les uns pour les autres, Nous en serons grandement tenuz, et ferons le semblable en vostre endroit, quand le cas y escherra, sans point de faulte. Très chers, etc.

Loys.

AMBASSADE DE NICOLO VALORI À LA COUR DE FRANCE EN 1503.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

NICCOLO VALORI.

Niccolo Valori était né en 1464.

Commissaire à Pistoia en 1501, il était, deux ans après, envoyé en ambassade à la cour de France. Il réussit si bien auprès du roi Louis XII, que ce prince le nomma son conseiller et son chambellan.

ment une autre lettre de Louis XII aux Florentins, à la date du 8 mai, et écrite de Dijon, lettre dans laquelle le Roi prie instamment la République de tout préparer pour le prochain passage de son armée, qui va reconquérir le royaume de Naples *injustement détenu et occupé par dom Ferdinand d'Arragon.* Il a tout disposé «en manière, «dit-il, que, à l'ayde de Dieu, nostre créa«teur, et des bons et loyaulx serviteurs aux«quels en avons baillé la charge et conduicte, «nous espérons que la victoire nous de«mourera.» (*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VII, Francia, n° 298.)

En 1507, il était chargé d'une mission diplomatique auprès de Ferdinand d'Espagne.

En 1508, il remplissait les fonctions de commissaire général dans la Romagne.

Le retour des Médicis devait lui être fatal. Impliqué, en 1512, dans la conspiration de Piero Paolo Boscoli et d'Agostino Capponi contre cette famille, il subit la torture en même temps que Machiavelli; convaincu d'avoir connu le secret des conjurés et de ne l'avoir pas révélé, il se vit condamné à une prison perpétuelle.

Quelques années plus tard, il obtenait sa grâce de Léon X, auquel il avait dédié la *Vie de Laurent le Magnifique*, composée par lui pour charmer les ennuis de sa captivité.

Une fois en liberté, il ne fut pas écarté des charges publiques; en effet, en 1518, il était commissaire à Arrezzo, et, en 1523, consul de la Zecca, c'est-à-dire surintendant de la Monnaie.

Niccolo Valori mourut en 1526. C'était un homme d'un grand savoir, très-versé dans la philosophie, et l'un des membres les plus distingués de l'académie fondée par son ami Marsile Ficin, et transférée plus tard dans les jardins des Ruccellaï.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A NICCOLO VALORI, ENVOYÉ A LA COUR DE FRANCE.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 22 novembre 1503.

Sommaire. — Niccolo Valori est accrédité auprès du Roi; il appellera l'attention de ce prince sur les affaires de la Romagne et sur les progrès menaçants des Vénitiens de ce côté. Recommandations diverses.

Niccolo, in questa tua andata *à Lyon* a trovare il Cristianissimo Re, a chi noi ti mandiamo nostro oratore, rispetto alla gravità di molte cose che sono in essere, sarebbe conveniente discorresti particularmente in che termine ci troviamo noi; dove sieno ridotte le cose di Romagna; e, non si vincendo a Napoli, che pericoli si corrino, e per la Maestà del Re, e per tutti gli amici suoi; e quello che ci occorrerebbe

doversi fare. Ma lo averne scritto alla giornata ad Alessandro Nasi[1], e lo essere in animo di farlo continuamente, fino allo arrivar tuo in Corte, e a te e allui, aggiunto la lunghezza del tempo che correrà avanti che tu sia là, col variare grande che fanno ogni dì le cose, ci farà essere brevi e reservarci a far per lettere quotidianamente questo officio, secondo che varieranno le cose, e nella presente commissione non ti ricordare se non generalmente : che tene vadi *à Lyon,* o dove intenderai trovarsi la Maestà, con quella più celerità che tu potrai; e, arrivato là, parli in prima con Alessandro Nasi, tuo antecessore, se allo arrivar tuo in Corte e non sarà partito; e li communichi quanto hai in commissione, con ricercare da lui se ti avessi da ricordare alcuna cosa, rispetto a' parlari e maneggi avuti con la Maestà del Re, dopo la partita tua di qua, per aggiugnere, o levare, o modificare nello eseguire la presente commissione quello che vi paressi. E di poi tutti addue insieme vi trasferirete a Sua Maestà, Alessandro per pigliar licenza da quella, e raccomandarli le cose nostre, e offerirsi parato a referirci quanto li fussi commisso da quella; e tu, Niccolo, per farli intendere come, desiderando Alessandro predetto, e debitamente, ripatriarsi per assai cagioni, noi ti abbiamo mandato per essere in suo luogo appresso alla Maestà Sua oratore nostro, e per mezzo del quale noi satisfacciamo al debito della amicizia e devozione nostra verso quella, che è farli intendere quotidianamente tutto quello che ci occorre in beneficio comune, e similmente ricevere da quella tutti i ricordi suoi, e consigliarci nelle occorrenze nostre, come ricerca una convintissima amicizia e confederazione quale è tra noi, e si grande affezione e devozione che li ha sempre portato e porta questa Città; amplificando questa parte quanto comporterà il tempo e il luogo, deducendola e dalla memoria de' benefici passati, e della speranza che sene ha in futuro. Dove potrai parlare, parendoti, della reintegrazione nostra nelle cose perdute, e dello ovviare che del resto non sene venga in pericolo, come accadrebbe lasciando andare queste cose

[1] Alessandro Nasi, envoyé en France en même temps que Francesco Soderini, et demeuré seul après la promotion de ce dernier au cardinalat.

di Romagna in mano de' Veneziani; delle quali dove si trovino di presente ne hai notizia tu, dove si troverranno allora lo intenderai per nostre lettere.

E, circa questi effetti sarà la prima tua audienza. Dopo la quale parlerai e al reverendissimo *Rouen* e allo illustrissimo duca *de Nemours*, due primi governatori d' ogni faccenda del Re, a' quali arai nostre lettere di credenza, significando loro la fede e speranza che abbiamo in loro signorie, di favorire e aiutare in ogni caso le cose nostre, rispetto a quello che hanno fatto sempre; di che li ringrazierai, pregandoli continuare in questa disposizione, con dire aver tutto in commissione da noi. E così, stando appresso Sua Maestà, continuerai nella tua legazione, eseguendo alla giornata quanto ti sarà commisso da noi.

E, sopra tutto, in questa tua legazione, scriverraci spesso di tutto quello che occorrerà degno di notizia.

SECONDE MISSION DE NICCOLO MACHIAVELLI A LA COUR DE FRANCE.

1504.

Nous mentionnons ici la seconde légation de Niccolo Machiavelli à la cour de France. Cette légation a été publiée, et fait partie des œuvres complètes de Machiavelli. Elle comprend : 1° les Instructions; 2° quinze dépêches, qui émanent, presque sans exception, de l'ambassadeur Niccolo Valori; la première est à la date du 24 janvier, et la dernière à la date du 25 février 1504.

Depuis le départ de Valori pour la France, les événements dont l'Italie était le théâtre avaient rendu plus critique la situation des Florentins. Vainqueur au Garigliano et maître de Gaëte, Gonzalve menaçait la Toscane. Les Vénitiens étaient dans la Romagne, et la guerre avec Pise durait toujours. La Seigneurie de Florence, environnée de toutes parts d'ennemis et de dangers, envoya en toute hâte Machiavelli en France, avec mission de se joindre à l'ambassadeur Valori pour solliciter la prompte intervention de Louis XII, et pour sonder les dispositions de ce prince à l'égard des affaires d'Italie. Une trêve fut conclue entre la France et l'Espagne, et les Florentins y furent compris comme alliés des Français.

AFFAIRE DE PISE[1].

1504.

ANALYSE.

Délibération des Dix de Balie et instructions données aux ambassadeurs envoyés pour traiter avec le roi d'Espagne ou avec le vice-roi de Sicile.

« I. Danno la città di Pisa in loro protezione;

« II. Ma essi non possano consegnare Pisa nè il contado ai Fiorentini;

« III. Si obblighino recuperare dai nemici il contado e i porti Porto-Pisano « e Livorno;

« IV. Le rendite della città e contado apparteranno, per la metà al re di « Spagna, e l'altra metà ai Pisani;

« V. I Pisani godino di tutti i privilegi e franchigie che godono i sudditi « del re di Spagna;

« VI. Ma si mantengano li statuti e leggi municipali. »

(*Rif.* classe X, dist. VII, reg. n° 9.)

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VI, Francia, n° 130.)

Mâcon, 25 novembre 1503.

Sommaire. — Les Florentins avaient repris les hostilités contre les Pisans. Louis XII approuve le choix qu'ils ont fait de Paolo Baglione comme capitaine général.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nous avons puis naguerres esté advertys comme nostre très cher et très amé cousin, le cardinal d'Amboise, a retenu à nostre soulde et secours le seigneur Jehan Paul Baillon et son

[1] Les Pisans étaient réduits, en 1504, aux dernières extrémités. A la nouvelle des succès de Gonzalve de Cordoue dans le royaume de Naples, ils eurent la pensée de se jeter dans les bras des Espagnols.

cousin, et traicté avecques luy certains chappitres pour le fait de leur conduite; et, combien que encores il ne nous ait envoyé par escript les dits chappitres et articles pour iceulx ratiffier, ce néantmoins nous avons bien voulu cependant vous escripre et advertir par ceste que tout ce que aura esté fait et traicté par nostre dit cousin avecques les dits Jehan Paul Baillon et son cousin sera par nous ratiffié et approuvé de point en point, selon sa forme et teneur, sans venir ni souffrir venir au contraire en quelque manière que ce soit. Et, pour ce, si de vostre part vous devez faire quelque chose en ceste matière, ne laissez pour cela, car vous ne trouverez de nostre cousté aucune faulte en ce que dessus[1]. Très chers, etc.

Loys.

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VI, Francia, n° 136.)

Blois, 8 mai 1504.

Sommaire. — Après la défection de Paolo Baglione, le Roi engage les Florentins à confier le commandement de leurs troupes au marquis de Mantoue.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, Nous avons esté advertys par vostre ambassadeur estant icy à l'entour de Nous du mauvais et meschant tour que Jehan Paul Baillon vous a fait, et du party qu'il a prins en délaissant le vostre, combien qu'il eust esté par vous grandement traicté, non seulement en la soulde, mais en toutes autres choses. A ceste cause, et qu'il Nous a démonstré que, pour la conservation de vostre estat et contentement de vos gens d'armes, est requis et nécessaire que vous preniez quelque bon, grand et vertueux personnage pour cappitaine général, et que Nous cognoissons et savons nostre très

[1] Les Florentins prirent en effet à leur service Paolo Baglione; mais ils eurent fort à se plaindre de ce capitaine, qui les abandonna au moment décisif.

cher et amé cousin, le marquis de Mantoue[1], homme de vertu, de conduite et d'expérience, et très affectionné à Nous et à nous faire service; il Nous a semblé que mieux vous ne sauriez avoir ni prendre que iceluy nostre cousin. Pourquoy Nous vous prions très acertes, que si vous avez vouloir de vous servir de prince d'Ytalie, que ce soit de la personne de nostre cousin, le marquis de Mantoue, et le traicter, appoincter et recueillir comme il le vault et mérite. Et Nous croyons certainement que de luy vous serez bien servys, et vos faiz et affaires conduits autrement et d'autre sorte qu'ilz n'ont esté jusques icy, comme plus applain vous pourrez entendre par ce que vostre ambassadeur vous escript; auquel Nous avons fait dire et déclairé nostre intention par nostre très cher et très amé cousin, le cardinal d'Amboise, légat de nostre royaume[2]. Très chers, etc.

Loys.

[1] Jean François II. Il joua un grand rôle dans les affaires d'Italie. Général des Vénitiens à Fornoue, puis successivement capitaine général de l'Empereur et de Ludovic le More, il fut attaché au service de la France par Louis XII, qui lui donna l'ordre de Saint-Michel et le fit son lieutenant dans le royaume de Naples. On le retrouve ensuite commandant l'armée du Pape devant Bologne; revenant en toute hâte pour prendre part à l'expédition du roi de France contre Gênes; attaquant Venise de concert avec ce prince, selon les conventions de la ligue de Cambrai. Fait prisonnier par les Vénitiens, Jean-François fut rendu à la liberté sur les instances du pape Jules II, qui le fit gonfalonier de l'Église. Au milieu des événements qui troublèrent l'Italie, le marquis, qui avait servi sous tous les drapeaux, eut l'art de faire respecter son petit état par toutes les parties belligérantes.

[2] Voyez pour la suite de cette affaire, ci-après, la correspondance de Fr. Pandolfini *passim*, et les instructions données à Niccolo Morelli, p. 88. Les Florentins prirent à leur solde Ercole Bentivoglio, dont ils eurent lieu d'être satisfaits. (Guicciardini, *Hist. d'Italie*, liv. VI, ch. IV.)

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A NICCOLO MORELLI, ENVOYÉ A CHARLES D'AMBOISE, SEIGNEUR DE CHAUMONT, LIEUTENANT DU ROI DANS LE MILANAIS [1].

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 21 juillet 1505.

Sommaire. — L'ambassadeur, une fois accrédité auprès du seigneur de Chaumont, le tiendra au courant des affaires de l'Italie, et spécialement des projets et des prétentions des Espagnols, de l'Alviano, de Gonzalve de Cordoue, dont la position à Piombino, près de Pise, est menaçante pour Gênes et pour les autres possessions françaises. Il l'exhortera à se tenir sur ses gardes et à se mettre en bon état de défense; il lui représentera combien il serait avantageux pour le Roi de fortifier les Florentins, en leur restituant Pise, et en formant ainsi une barrière contre l'ambition de l'Espagne et de ses alliés. Mission particulière de l'ambassadeur auprès du marquis de Mantoue.

Niccolo, la cagione per la quale noi ti mandiamo a Milano è per avere in quel luogo uno cittadino nostro, per il quale si possa trattare più facilmente tutto quello che bisognerà, alla giornata, con quello illustrissimo signor luogotenente, rispetto allo essere lui in Italia, e aversi a fare in su le relazioni sue in Francia grande fondamento. E però, avanti ogn' altra cosa, è necessario acquistare seco fede, intrattenerlo con ogni dimostrazione di onore e affezione; e, circa alle commissioni, che noi ti daremo dì per dì, governarti seco in maniera che sene abbi a trarre frutto e quivi e in Francia; e in questo è necessario mettere ogni studio e durarne ogni fatica, perchè, sanza questo, la stanza tua in quel luogo sarebbe al tutto inutile; e da poi per sollecitare vivamente tutte quelle espedizioni, di che noi ci avessimo a servire, se questi moti di Bartolommeo d'Alviano andassino seguitando[2].

[1] Les Florentins envoyèrent presque en même temps (avril-juillet) Francesco Pandolfini en France et Niccolo Morelli à Milan. Afin de ne pas mettre d'interruption entre les instructions de Pandolfini et sa correspondance, nous donnons d'abord les instructions de Morelli, qui sont postérieures de trois mois.

[2] Bartolommeo, de la noble maison *degli Atti*, né à Alviano, avait associé étroitement sa fortune à celle de Napoleone et de Virginio Orsini, qui le considéraient comme

La esposizione tua nella prima audienza ha ad essere in mostrarli, con parole onorevoli e affettuose, essere suto mandato là per essere appresso alla sua signoria, come a quella di chi si fa principal capitale in Firenze, e in chi si spera principalmente, e la quale sopra ogn' altro, dopo la Maestà del Re, universalmente è amata da tutta questa Città, per essere appresso di quella come uomo e oratore nostro, rispetto al ricercare così il debito e la congiunzione che abbiamo con il Cristianissimo Re, verso del quale noi non possiamo fare tante dimostrazioni, che satisfaccino nè allo animo nè allo obbligo nostro; e per conseguente verso sua signoria, dalla quale, e dal suo reverendissimo e illustrissimo zio, monsignor lo legato, noi riconosciamo infiniti benefizii; e di poi, essendo le cose nostre congiunte con quelle della Maestà del Re, per potere significarli di boccha ciò che s'intendera dalle bande di qua, per potervi fare buone provisioni, e in somma per referirli ciò che occorrerà a noi per benefizio comune, e udire da sua eccellenza quanto li paressi doversi fare per darcene immediate notizia. E, perchè questa è tutta posta in cerimonie, ti ricordiamo trattarla con parole onorevoli e termini affettuosi. Nelle altre tue audienzie, si vorrà in una volta o più, secondo che tu ne arai comodità, discorrerli particularmente tutto lo stato delle cose di qua, non solo di presente, ma dove da questi principi le cose si possino ridurre : quale sia la natura e la inclinazione di Pandolfo; come a Piombino si trovono fanterie spagnuole e l'armata, e vi si facci ora gente a cavallo, e quel signore sia in protezione del re di Spagna; come Bartolommeo d'Alviano si trova alla campagna in terra di Roma, soldato degli Spagnuoli, e desideroso di trovarsi in qualche fazione; e, oltre a questo, li Lucchesi, con gente d'arme in corpo contro alla con-

s'il eût été de leur famille. Ce condottière célèbre avait quitté le service des Vénitiens pour celui des Espagnols; puis, mécontent de Gonzalve de Cordoue, il s'était uni aux Baglioni et aux Petrucci pour soutenir la cause des Pisans, et seconder les démarches des Médicis, qui s'efforçaient toujours de rentrer à Florence. Les Florentins, sous la conduite d'Ercole Bentivoglio, battirent l'Alviano près de Campiglia. (Voy. Guicciardini, *Hist. d'Italie,* livre VI, ch. IV.)

suetudine loro; e Gonzalvo a Napoli, con ogni pensiero e studio volto, per il mezzo di tutti costoro, a farsi in mezzo una sbarra, e di poi ancora procedere più innanzi; e come, a tutto questo disegno lo essere entrato in Piombino li serve mirabilmente, quale è un sito a fronte di Genova, che aggiugnendovisi Pisa, come sarà facil cosa, è necessario pensare alle cose di Genova, e stare provvisto in Lombardia, in modo che non possa seguire maggior disordine; confortando la sua eccellenza a provvedere lui per tenerne bene avvertita la Maestà del Re, e monsignor lo legato, mostrando in queste cose quali sieno per ora li remedii, cioè tenere ad ordine le genti, averle in luoghi commodi, tenere Genova bene disposta e bene ordinata, per fare intendere per tutto la buona disposizione della Maestà del Re circa il conservare se e defendere noi, li quali in questo caso siamo li primi che aremo a patire, e, se ci salveremo, le cose della Maestà del Re saranno al sicuro. E, da questo ragionamento, potrai descendere facilmente a ragionarli di quanto benefizio sarebbe e a loro e a noi la ricuperazione di Pisa, per la quale tu lo conforterai a fare ogni opera, e massime che li Genovesi si astenghino dal sovvenirli. E, rispetto a questi moti dello Alviano, che si mostrano di presente, ricercare da sua signoria che facci volgere a Parma dugento lancie, e fermarle quivi per spingerle subito avanti se bisognerà; per il che tu porterai teco una lettera regia, diretta alla eccellenza sua, mandataci di Francia, per la quale, la Maestà del Re li commette questo effetto. E inoltre che si parebbe necessario, per reprimere e retardare questi movimenti, che sua eccellenza scrivessi immediate a' Lucchesi, e li ricercassi di passo e di provvisione di vettovaglie per dugento lancie, mostrando che abbino a venire in Toscana per ordine del Re; perchè inmediate per quel condotto, lo avviso passerà in Siena, e sarà facil cosa, visto questo ordine, che chi ha pensato travagliare le cose nostre sene astenga; e basti, in luogo del fatto, questa dimostrazione. Sarà possibile, nel ragionare di questi nostri vicini, si salti in su li ragionamenti d'accordi con loro; de' quali per al presente noi non vogliamo dirti altro, salvo, come tu sai, che da noi non è mancato posare con ciascuno ogni nostra diffe-

renza ; nè ne saremo mai difficili, faccendosi condizioni ragionevoli; rimettendoti sempre a scriverci di ciò che in questa materia ti fussi mosso.

Farai per il cammino d'intendere se lo illustrissimo signore, marchese di Mantova, sarà a Milano, perchè fia facil cosa, secondo ci disse quivi, si trovi allo arrivar tuo. Quando tu intendessi essere a Mantova, divertirai el cammino e andrai a trovare la sua eccellenza, al quale arai ancor nostre lettere di credenza, faccendoli intendere, avendo a trasferirti a Milano per essere appresso a quel signore, ci è parso conveniente mandarti infino là, per ragguagliare sua signoria di quanto s'intende dalle bande di qua, il che tu farai, secondo che tu hai notizia; e per ricordarli parerci necessario che sua eccellenza facci con quelli signori Francesi di Milano quello officio che promisse qui fare, circa il mostrare loro li pericoli, e confortarli alle provvisioni. Dove, se lui venissi a parlarti alcuna cosa della condotta, le risposte tue hanno ad essere che noi aspettavamo, alla partita tua, averne qualche avviso dalla sua eccellenza, secondo che ti abbiamo fatto intendere qui. E, fatte queste cerimonie seco, te ne andrai a Milano. E, intendendo il prefato signore trovarsi quivi, tene andrai a dirittura a Milano, e quivi seco farai questo medesimo effetto; e, nella stanza tua in quel luogo, userai diligenza in ritrarre e scriverci tutto quello che tu stimerai degno della notizia nostra.

Inoltre porterai teco una lettera di credenza al signor messer Giovanni Jacopo[1], la quale tu li presenterai; e, in nome nostro, li esporrai la fede e speranza che abbiamo in sua signoria, e pregandola, come ha fatto sempre, procurare in benefizio nostro, intrattenendolo poi convenientemente.

[1] Gianjacopo Trivulzio.

AMBASSADE DE FRANCESCO PANDOLFINI À LA COUR DE FRANCE.

1505 — 1507.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

FRANCESCO PANDOLFINI.

Francesco Pandolfini était né en 1466. De tous les hommes politiques de son temps il fut celui qui eut les plus longs rapports avec la France.

Il avait passé dans son pays les premières années de sa vie publique. Commissaire de la guerre à l'armée qui assiégeait Pise en 1498, il était nommé prieur pour la première fois en 1499, et une seconde fois en 1503. En 1501, il remplissait à Colle une mission de pacificateur et d'arbitre. Enfin, en 1504, il était envoyé à la rencontre de Gonzalve de Cordoue, qui s'avançait dans l'Italie centrale à la tête de son armée; il devait détourner le Grand Capitaine de fournir aucun secours aux Pisans.

L'année suivante, Francesco était nommé ambassadeur résident à la cour de France, en remplacement de Niccolo Valori. Son ambassade auprès de Louis XII se prolongea depuis le mois d'avril 1505 jusqu'au mois de juin 1507. Peu de temps avant son retour à Florence, le Roi, pour lui témoigner sa haute satisfaction, lui donna le titre de son conseiller et l'autorisa à porter dans ses armoiries les fleurs de lis de France.

En 1509, il était envoyé à Milan auprès de Charles d'Amboise, lieutenant du Roi, et il y demeura, revêtu d'un caractère public, jusqu'en 1512.

Rappelé dans sa patrie, il prenait part à la révolution qui ramena les Médicis, et il était nommé membre de la Balie chargée de réformer le gouvernement.

Quelque temps après, Pandolfini reçut, avec le titre de commissaire général dans toute l'étendue de la République, la mission d'inspecter toutes les forteresses et de les mettre en état de défense.

En 1514, il revenait en France comme ambassadeur résident. De retour à Florence deux ans après, il fut élevé, en 1519, à la dignité de gonfalonier de justice.

Ce fut le couronnement de sa carrière politique. Il mourut en 1520.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LA RÉPUBLIQUE

A FRANCESCO PANDOLFINI, AMBASSADEUR AUPRÈS DU ROI LOUIS XIII.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 14 avril 1505.

Sommaire. — Le principal objet de la mission de Pandolfini est d'obtenir le concours efficace du Roi pour la restitution de Pise. L'ambassadeur doit en outre négocier les conditions d'un arrangement avec Gênes. Pour tout le reste, les instructions sont conçues en termes généraux.

Francesco, tu cavalcherai per quel cammino che ti piacerà più, fino dove intenderai trovarsi il Cristianissimo Re di Francia, al quale noi ti mandiamo nostro oratore in luogo di Niccolo Valori, quale di presente si trova appresso alla Maestà Sua. Con il quale, arrivato in corte, parlerai avanti che ti appresenti alla Maestà del Re, e li communicherai la presente commissione tua, ricercando all' incontro dallui informazione di ciò che sarà seguito e fattosi per lui da buon tempo in quà, e massime mentre che tu sarai stato a cammino; per fare di questo vostro conferire conclusione come sia da procedere in questa prima tua audienza, se forse bisognassi mutare alcuna parte di questa commissione, rispetto alle cose seguite in questo mezzo. E, così avendo fermo insieme qual sia da fare, vi presenterete tutti addua alla Maestà del Re Cristianissimo; presentatole le nostre lettere di credenza, e usato tutte le debite cerimonie, secondo che ne sarai informato dal prefato Niccolo, li esporrai, con ogni dimostrazione di amore e devozione, tutti li infrascritti effetti. De' quali il primo sarà che, essendo stato lo antecessor tuo uno anno e mezzo in quella sua legazione, e essendoli stato necessario ripatriare, rispetto alle cose sue private, noi ti abbiamo mandato in suo luogo per essere di continuo appresso la Sua Maestà Cristianissima, rispetto alla devozione nostra, e fare oficio di ambasciadore, con referire quanto dal canto nostro fusse necessario intendersi, e all' incontro pigliare da quella tutti e ricordi e consigli

suoi per darcene notizia, e in somma trarre tutti i frutti possibili della confederazione e amicizia nostra, soggiugnendo quanta fede e speranza e noi e tutta questa Città abbiamo nella Maestà Sua così, quanto per ricuperare le cose nostre, quanto al migliorare e accrescere ogni nostra condizione; usando in questa e nella precedente parte più o men' parole, e questi o altri termini, secondo che voi giudicherete essere abbastanza. Nè crediamo per la prima audienza sia necessario entrare in altri particulari; nè di presente ancora ci è da dartene commissione alcuna. Nella stanza tua di poi e nelle altre audienze il principale intento tuo ha ad essere cercar d'intendere che favori si possino sperare dalla Maestà Sua per la ricuperazione di Pisa, e di continuo strignere questa parte; perchè non ci è cosa che importi più alla Città; mostrando il mancarne quanto pericolo rechi a noi, e a poter perturbarsi le cose di Italia più che le non sono, e all' incontro quanto fondamento e sicurtà recherebbe la ricuperazione di essa e a noi e alle cose di Sua Maestà in Italia. Ma, perchè questa parte s' è trattata infinite volte con quella, e tu hai pienissima notizia di tutte le circunstanze di essa, noi non ne parleremo altro, perchè questo non serve se non a mostrarti che di presente la Città non ha cosa a che pensi più, e così in questa tua legazione non esser dato da noi maggior faccenda e cura di questa. De' modi particulari non possiamo per la presente commetterti altro, perchè tutti quelli che ci sono introdotti fino ad ora, o di depositarla in mano di Sua Maestà sanza obbligo di restituircela, o di accordare co' Genovesi, sono partiti da non ne sperar bene, rispetto alla natura de' Pisani e d' altri con chi si avessi a convenire; e perchè, da qualche tempo in quà, lo accordo con li Genovesi è stato sollecitato assai dalla Sua Maestà, e noi cene siamo rimessi a farne intendere la resoluzione nostra allo arrivar tuo, volendo averci dentro questo tempo (pensiamo che tu indugerai molti dì ad arrivare in corte), differire la resoluzione ancora qualche dì, per poter meglio vedere dove le cose si possino condurre. E, in qualunque evento, avanti lo arrivar tuo in corte, ti aremo scritto come abbi a procedere, benchè, per quanto si conosca fino ad ora, il partito si

propone tanto ineguale, che e non ne è conveniente farne resoluzione, perchè loro vogliono che noi cediamo il nostro sanza alcuno ricompenso o della compra o delle spese fatte in Sarzana, e per la ricuperazione di Pisa non offeriscono a noi se non in genere aiuti; e, conosciuta la natura loro, si può dubitare grandemente non abbi ad avere una riuscita dal canto loro debile, dubbia e pericolosa; nondimeno altra volta ti si farà intendere il tutto. Di altre cose particulari non ci è da darti commissione alcuna; e, quando bene cene fussi, egli ha a correre tanto tempo avanti lo arrivar tuo in corte, che verisimilmente le cose saranno variate assai, e è bene servarsi a scriverne a quel tempo.

Sarà ancora tuo oficio scriversi di continuo tutto quello che si ritrarrà di là d'ogni pratica. Oltre alla lettera ti abbiamo data alla Maestà del Re, ne hai ancora una al reverendissimo cardinale *de Rouen*, quale tu visiterai, dopo il Re, per nostra parte; e li esporrai li due primi effetti di questa commissione : cioè della mandata tua, e della fede precipua che abbiamo in lui. Così ancora alla Cristianissima Regina, e al gran cancelliere.

Se tu passerai da Bologna, visiterai quel Magnifico Reggimento, al quale arai nostre lettere di credenza, faccendo loro intendere la causa della andata tua in Francia, e offerendo loro in questa tua legazione ogni tua opera, dicendo averne così commissione da noi. Il medesimo oficio farai ancora con la magnificenza di messer Giovanni, venendoti a visitare, o trovandoti seco in luogo dove possa parlarli con dignità dello oficio tuo.

I.

FRANCESCO PANDOLFINI ET NICCOLO VALORI AUX DIX DE LIBERTÉ ET PAIX.

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 59[1].)

Blois, 30 mai 1505.

Sommaire. — Première audience. Bonnes dispositions du Roi et des grands à l'égard des Florentins.

Magnifici Domini a xvii del presente, *de Lyon*, scrissi alle Signorie Vostre, dando a quelle notizia del mio partire. Arrivai qui di poi a xxvi del presente, onorevolmente incontrato da tutti questi ambasciadori. E a xxviii di poi mi presentai insieme col mio collega a questa Cristianissima Maestà, alla quale, fatte le debite reverenze e presentata la lettera di Vostre Signorie, esposi la cagione della mandata mia, narrandoli la fede e la speranza grande che le Eccelse Signorie Vostre hanno nella Sua Maestà, secondo el tenore della mia instruzione. Questo Cristianissimo Re, per rispetto di Vostre Signorie, mi vide tanto volentieri quanto dire si possa, affermando che cordialmente amava le Signorie Vostre, e tutta cotesta Città, alla quale mai mancherebbe. E, nel discorso del suo parlare, sendo la audienza assai lunga, ci domandò che nuova noi avevamo di Italia. Noi facemmo intendere a Sua Maestà e sospetti che si mostravono dagli Spagnuoli e da Bartolommeo d'Alviano per conto delle cose di Pisa, la quale faceva le Signorie Vostre esposte a molti pericoli, e dava facultà ad altri di perturbare le cose di Italia. Allora Sua Maestà soggiunse : «State di buona «voglia; io credo che quella Città non sia per patire niente nè da «Spagna nè da Gonsalvo.» Ma che, quando bisognassi, era per espignere in beneficio delle Signorie Vostre tutte le sue genti di Lombardia; ma che sperava che questo non scadrebbe. E con grandissima asseverazione lo replicò più d' una volta.

La Sua Maestà sta bene, e è per al presente libera d' ogni pericolo.

[1] Les dépêches suivantes étant toutes tirées de la même liasse 59, nous n'en indiquerons plus l'origine.

E iermattina, per una indulgenza mandata la Santità di Nostro Signore, fu fatta la processione solenne; alla quale questa Maestà sempre per tutta la via intervenne cavalcando con una buona ciera. Che così piaccia lungo tempo conservarla! Visitai di poi il reverendissimo legato, dal quale non potrei dire quanto volentieri fussi visto. Sua signoria reverendissima usò el medesimo termine circa il timore che si dimostra dalle cose spagnuole, soggiugnendo che le Signorie Vostre stessino di buona voglia; e, voltandosi a me, Niccolo[1], disse: « Io spero, « avanti che voi partiate, potervi fare intendere qualche cosa che quie« terà gli animi a Quella Signoria. » Questo non crediamo che voglia inferire altro, se non che costoro sperano appuntare con Spagna. Quello che ne seguirà, le Signorie Vostre alla giornata lo vedranno.

Io ho di poi, in nome di Vostre Signorie, visitato la Cristianissima Regina, il gran cancelliere, il gran mastro, che ancora si trova qui e monsignore *Robertet;* i quali tutti mostrano grandissima affezione alle Signorie Vostre, e Dio volessi in beneficio di quelle, che costoro avessino avuto per il passato la medesima disposizione verso di Vostre Signorie che si dimostra al presente! Che per quello si può presumere le cose di quelle sarebbon' forse in miglior termine. Questo dico, perchè si ritrae che costoro sono per fare al presente tutto quello che possino in beneficio delle Signorie Vostre. Alla buona grazia delle quali infinitamente ci raccomandiamo.

II.

FRANCESCO PANDOLFINI ET NICCOLO VALORI AUX DIX.

Blois, 3 juin 1505.

Sommaire. — Conférence avec le cardinal d'Amboise. Valori prend congé du Roi; son dernier entretien avec ce prince sur les affaires d'Italie. Réflexions de Valori.

Noi fummo iermattina a lungo con il reverendissimo legato, alla

[1] Niccolo Valori.

presenza del gran cancelliere[1], gran mastro[2], e *Robertet*[3]; al quale facemmo intendere quanto per la loro ne commettono le Signorie Vostre, discorrendo e portamenti verso delle Signorie Vostre di Pandolfo e de' Lucchesi, e li preparamenti di Bartolommeo d'Alviano e di Gonsalvo. Sua signoria reverendissima mostrò averne dispiacere assai, affirmando che il patire delle Signorie Vostre non era punto a proposito di questa Maestà; e, nel discorso, sua signoria reverendissima usò dire che non ci sapeva intendere perchè noi non facevamo mai altro che querelarsi de' nostri vicini, sanza ricercarne particolari remedii; e che sapevono bene e portamenti di ciascuno; e che di Pandolfo tenevono poco conto; e che questa Maestà non aveva alle Signorie Vostre mai denegato nulla; affirmando che in Lombardia si trovávano mille dugento lancie, e che più volte si era dato commissione al gran mastro, e di nuovo gliele davono, che a ogni richiesta delle Signorie Vostre spignessi tre e quatro in cinque cento lancie; e bisognando che lui verrebbe in persona; e che, avendo bisogno le Signorie Vostre di mandato, di lettere o capitano, che sempre sarebbon' presti, nè per dinegare mai tutto quello che potessino in conservazione delle Signorie Vostre.

Quanto al mandare a Gonsalvo, sua signoria lo approvò; e, perchè noi attribuimmo questa cosa in buona parte a conservazione delle robe de' mercatanti, sua signoria soggiunse che, bisognando alle Signorie Vostre, in favore di quelle scriverrebbono e a Gonsalvo e a Pandolfo, e che nelle cose delle Signorie Vostre non mancherebbono mai, come fino al presente non avevon' mancato; ma che *etiam* le Signorie Vostre fussino contente osservare li obblighi verso la Cristianissima Maestà; e ricordò la paga degli scudi dieci mila, di che di costì si ebbe altra volta commissione.

Questa Maestà partì ieri di quà, e sene è ita a *Modon,* lontano tre leghe; e, perchè Sua Maestà ha comandato che nessuno non lo se-

[1] Gui de Rochefort.

[2] Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont.

[3] Florimond Robertet, secrétaire des finances.

guiti, avanti il suo partire, io, Niccolo, giudicai essere a proposito licenziarmi; e, presentatomi a Sua Maestà, dissi andare solo per baciarli la mano, e intendere bene se di bocca avevo a riferire cosa alcuna alle Signorie Vostre. Quella ne rispose : « Direte alle Signorie « Vostre che e mi sembrà bene che si vogliono perdere; che, avendo « avviso che in Pisa sono entrate fanterie, mi maraviglio non mi ri- « chieggiate di genti o di altri favori. » Si che, parendone occasione molto a proposito, s' egli replicò prima quanto si era continuato a mostrare questi pericoli e apparati con le Signorie Vostre, i quali in fatto non sono meno contro agli Stati di Sua Maetà, e quanto di presente e si ristringevono, soggiugnendogli e modi di Pandolfo et Lucchesi. E così, con quella destrezza ci fu possibile, lo domandiamo come ci avevamo a governare con loro; e gli soggiunsi *etiam* che, rispetto a' mercatanti, bisognerebbe mandare uno a Gonsalvo, pensando che e principi delle rappresaglie di Pandolfo avevono maggior fondamento che il suo proprio. Sua Maestà, non sanza qualche segno di sospetto, ne replicò : « Io conosco bene che voi vi volete perdere, e non volete « aiuto. E anche la condotta di monsignore lo marchese [1] non è seguita : « e piacci a Dio che le cose non scorrino tanto in là per vostre *mer- « cianterie* (che così fu il motto di Sua Maestà) che e non ci si possa « rimediare! E per le genti mie non vi domando argento, e basta solo « le proveggiate; e io sono per concedervene e dugento quando voi « non ne volessi più, e quella quantità che voi ne ricercherete. » E alla parte come le Signorie Vostre hanno a procedere con e vicini loro, non mi rispose altro se non che bisognava essere *bien forts* avanti si ragionassi di simili cose. Non si restò di dirgli, e della giustificazione della condotta del marchese, e della speranza ne restava sola in Sua Maestà, e che, quando fussi bisogno, non si resterebbe di ricercare le sue genti d' arme, e tutto quello mi parve a proposito. E così, con tanta buona satisfazione quanto dire si potessi, mi licenziai da Sua Maestà, quale sempre, fino all' ultimo ne ricordò facessi intendere alle

[1] Le marquis de Mantoue. (Voyez la lettre de Louis XII aux Florentins, p. 83.)

Signorie Vostre non ci lasciassino a nessun modo sforzare. Conosciamo che questo parlare è suto in qualche parte diverso dal primo ragionamento fatto con Sua Maestà circa al' non avere a essere offese le Signorie Vostre. Ma, o perchè gli avvisi che gli hanno avuti e da Genova e d' altronde gli abbino messi in sospetto, o perchè le cose d'Ispagna non si ristringhino come forse eglino speravono (dove Sua Maestà nella visitazione del collega ne assicurò assai che le Signorie Vostre non sarebbono offese, massime dagli Spagnuoli), così in questo ultimo parlare ne ha mostro grandissimi pericoli, offerendone come di sopra sempre ogni suo aiuto, e affirmandone che lunedi sanza falta alcuna partirebbe il gran mastro, con ordine di satisfare alle Signorie Vostre, di tutto quello che lelo ricercheranno.

Post scripta. È comparso la de' XXIX del passato delle Signorie Vostre; e, per essere il Re e il legato assenti, non s'è potuto subito conferire li avvisi delle Signorie Vostre. Farassi fra uno dì o dua, come prima fia comodo, perchè questa assentazione del Re non è per altra causa che per fuggire molestia. Quantò alla condotta del marchese, questa Maestà ha mostro non la potere più desiderare; e dello avere mandato questa Maestà uomo suo a Mantua per intervenire a questa condotta, non ne sappiamo niente nè lo crediamo; e più presto dubitiamo che il marchese non si sia voluto onorare d'uno uomo del Re dalle bande di costà, per più facilmente potere migliorare qualche condizione con le Signorie Vostre.

La Cristianissima Regina fra tre o quattro giorni sene va alla volta *de Bretagne*, dicono per satisfare a certi voti fatti nella malattia del Re Cristianissimo. Non dovrà prima essere di ritorno che fra tre o quattro mesi.

Ieri, per una staffetta del cardinale reverendissimo di San Severino, ci fu nuove della malattia di Ascanio[1]. E, di poi questa mattina per la

[1] Federigo di San-Severino, créé cardinal par le pape Innocent VIII; évêque de Novare, puis archevêque de Rouen; mort en 1516; mêlé aux troubles de l'Italie, persécuté par Alexandre VI, ennemi déclaré de Jules II, qu'il combattit avec les armes spirituelles au conciliabule de Pise, et avec les armes temporelles à la bataille de Ravenne,

via della Santità di Nostro Signore comparse lo avviso della morte; la quale a costoro non è punto dispiaciuta.

III.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 18 juin 1505.

Sommaire. — Sur les représentations de l'ambassadeur, le Roi consent à laisser trois cents lances dans le Parmesan. Courte conférence avec le cardinal.

Questa Maestà, e per la morte di Ascanio, e per l'ordinario ancora, non mostra tenere punto, o stimare questi movimenti che si dimostrano; e però nel parlare suo mi disse che desidererebbe le trecento lancie che stavono insu confini per conto delle Signorie Vostre (che intende quelle che sono a Parma) tramutarle, per rispetto che avevano frustato quivi el paese assai. A che io replicai a Sua Maestà questo non essere punto a proposito per e movimenti e preparamenti che si facevano, e ch' egli era necessario che Sua Maestà per nulla non le ritirassi, fino a tanto che si vedessi il fine dello Alviano, il che non dovrebbe passare un mese. Rispose Sua Maestà replicandone di nuovo la cagione che lo muoveva, e che aspetterebbe non che un mese, ma tre e quattro e quanto più bisognassi; perchè non lo muoveva altro che rispiarmare il paese, per potervene tenere più di poi bisognando.

Parsemi a proposito fare intendere al reverendissimo legato tutto il discorso avuto con questa Maestà; il quale molto vivamente mi disse che confortassi le Signorie Vostre dalle cose spagnuole; e, nel dis-

où il fit prisonnier le cardinal Jean de Médicis; dépouillé de la pourpre par le Pape, qu'il avait attaqué; réhabilité enfin par son ancien adversaire, le cardinal Jean, devenu lui-même souverain pontife sous le nom de Léon X. — Le cardinal Ascanio Sforza, frère du duc de Milan, Ludovic le More. Livré à Novare par les Suisses, il avait été remis en liberté par Louis XII, à l'instigation du cardinal Georges d'Amboise.

corso del suo parlare, faccendosi menzione dello Alviano, disse che non bisognava la Santità di Nostro Signore pensassi alla condotta; che per nulla non lo farebbono, per essere stati giuntati dallui e da Giampaolo [1]. Io non so se si muteranno per lo arrivare di messer Luigi [2], il quale, per essere stracco, domattina e non prima sen' andrà in corte. Io altro non dirò alle Signorie Vostre, per non avere tempo, partendo il presente fante subito subito. Alle quali mi raccomando.

IV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 20 juin 1505.

Sommaire. — Affaires diverses : Pise, l'Alviano, Pandolfo Petrucci, Giampaolo Baglione. Choix d'un capitaine général : le marquis de Mantoue et Louis d'Ars.

La penultima volta che io parlai con questa Maestà, trovandola in buona disposizione e sanza occupazione, infra l'altre cose mi domandò come, questo presente anno, Pisa ricorrebbe frumento? E rispondendo io : «Pochissimo, per avere poco seminato, e essersene parte perduto, «per la inundazione che fece il fiume per lo sboccamento fatto dalle «Signorie Vostre,» di nuovo mi domandò donde e Pisani ne potevono essere provvisti ? E rispondendogli io : «Da Gonsalvo, da' Ge«novesi e Pandolfo per mare, e da' Lucchesi per terra,» Sua Maestà rispose che, quanto a' Genovesi aveva provvisto in buona forma, e che non sene dubitassi, e che quello che potessino provvedere e Lucchesi poteva essere poca cosa, e in buona parte impedito dalle Signorie Vostre.

Ieri, tornando da questa Maestà, il quale era a caccia una lega lontano dal suo alloggiamento, nel mio ritorno riscontrai, fermi allo alloggiamento del legato, gli ambasciadori della Santità di Nostro Si-

[1] Giovanni Paolo Baglione. — [2] Luigi di Sessa, envoyé du Souverain Pontife.

gnore con messer Luigi da Sessa, e quali attendevono il ritorno del Cristianissimo e del legato. Tornoronsene qui di poi a notte. Che risposta s' abbino avuto da questa Maestà, per ancora non l'ho intesa; ma quanto alla condotta dello Alviano stimo sarà stata quella che per l'ultima mia dissi alle Signorie Vostre, per conforto delle quali non voglio mancare di dire a quelle che questa Maestà sta tanto bene, e è venuta tanto gagliarda quanto sia stata da tre anni in dietro, secondo la relazione di chi l'ha visto per il passato.

Non potrebbono le Signorie Vostre pensare quanto sia il tristo animo e la mala disposizione di questa Maestà verso di Pandolfo e Giampaolo. Io, la penultima volta, avendo comodo, non mancai di farli intendere quello che l' uno di loro aveva mandato a dire alle Signorie Vostre, del fondarsi quelle in sulle cose francese, sotto le quali ruinerebbono. Volse li replicassi un' altra volta quello che aveva detto, e ne soggiunse parole, che se forze francesi si trovassino mai di costà, e Sua Maestà non si mutasse, sarebbe da sperare poco bene di lui. Pandolfo qui non ci ha persona, ma adopera uno uomo che ci è per il cardinale di Sanseverino.

Qui è tornato uno uomo del duca *de Gueldres,* il quale, circa un mese fa, di qui partì, e andò verso detto duca. Intendesi le forze dello Imperatore unirsi con lo Arciduca per spacciare il sopra detto duca, il quale molti stimano che questa Maestà aiuterà con danari.

Questa Maestà, sendo ritornato qui il conte, uomo del marchese[1], e essendo stato espedito secondo la domanda fatta, si persuade a ogni modo che la condotta abbia avere effetto; e *Rouen* ultimamente mi disse che, pigliando il marchese le Signorie Vostre, si potrebbono valere sotto di lui delle cento lancie del Re e di tant' altre quante ne volessino, le quali questa Maestà arebbe rispetto al concederle ad altri. Io n' ho parlato con altri tutti, in modo che, non avendo effetto, costoro si persuadino essere restato dal signore marchese; e lo avere riman-

[1] Le marquis de Mantoue.

dato lui quà il conte Guglielmo ha verificato quel ch'io prima aveva detto a questa Maestà, e fatto fede alle parole mie.

Questa Maestà ogni giorno s'aspetta qui per fermarsi fino fatto S. Giovanni, e di poi dicono andrà *à Tours* per fare il viaggio disegnato *de Normandie.*

Post scripta. Siamo a dì XXI, e questa notte passata son' comparse due delle Signorie Vostre de' XIII del presente; e, per essere stata questa mattina tornato qui la Cristianissima Maestà a desinare, io mi sono trasferito a quella, e fattoli intendere quanto per le preallegate ne commettono le Signorie Vostre.

E, quanto appartiene alla condotta del signore marchese, disse che del non si essere ancora resoluto il signore marchese, ne doveva essere suta causa il non essere ancora forse comparso il conte Guglielmo; e che, se pure bisognassi, commandrebbe al marchese che si riducessi a' termini onesti e che lo facessi, ma che dello aversi a fare ne stava con qualche poco di dubbio, per intendere che in Firenze fussino due bande, la sua e quella de' Medicis. A che io risposi a Sua Maestà quella essere malissimo informata, per essere la Città tutta unita e tutta di Sua Maestà. La quale consenti, dicendo : «Io credo «bene che questa de' Medicis sia piccola cosa.» A che io risposi che non era niente; e, nel discorso del parlare, domandai Sua Maestà se, mancando la cosa di Mantua, e bisognando le Signorie Vostre, si potrebbono servire della persona de *Louis d'Ars*[1], per commandare alle genti delle Signorie Vostre. Lui rispose che volentieri, e a ogni piacimento delle Signorie Vostre; ma che, avendo bisogno d'altre sue genti, non sarebbon' poi per ubbidire volentieri detto *Louis d'Ars*, per essere semplice gentiluomo, ma che al marchese di Mantua non aveva uomo nessuno che volentieri non lo obbedissi. Io replicai a Sua Maestà che io intendeva scadendo alle Signorie Vostre, per avere uno uomo di Sua Maestà che comandassi alle genti di quelle. Dove Sua

[1] Louis d'Ars, un des plus vaillants capitaines français; il s'était illustré par de brillants faits d'armes dans les dernières guerres d'Italie.

Maestà di nuovo replicò che a ogni piacere delle Signorie Vostre potrebbono avere detto *Louis d'Ars*, comandando assai nel grado suo le qualità del detto capitano. Di questa parte non mi è parso parlarne altrimenti col reverendissimo legato; e, venendo a proposito alle Signorie Vostre, quelle non hanno se non a domandarlo.

Faccendo intendere a questa Maestà dove si trovava Bartolommeo d'Alviano, e con che gente, e li minacci che ne faceva, rispose : « E non sarà niente; non vi dissi io l'altro giorno che voi non avevate « da temere dagli Spagnuoli? Vedete il fine della armata. Io non velo « dissi senza cagione. »

Quanto al pagamento de' dieci mila ducati, le Signorie Vostre faranno quella risoluzione che giudicheranno essere a beneficio universale della Città; dubito bene, non si faccendo, che costoro resteranno malissimo satisfatti. Il mio antecessore dovrà essere costì pochi dì dopo lo arrivare della presente, e ne parlerà a pieno alle Signorie Vostre. Alla buona grazia delle quali quanto più posso mi raccomando.

Comparsono qui ier l' altro el principe di Salerno e il duca di Sora.

Tenuta fino a dì xxii. Io ho fatto fare due lettere a Milano a *Chaumont*, e al presente sene mandrà solo una; acciochè, se di qui costoro non avessino scritto, che le Signorie Vostre la possino mandare subito, ricordandogli il mettere e tenere ad ordine le genti a requisizione di Vostre Signorie, alle quali per il primo spaccio mandrò l'altra.

Sisteron [1], oratore della Santità del Papa, mi referisce che questa Maestà ha negato la condotta dello Alviano, dicendo non avere bisogno di più soldati, massime non faccendo guerra; e mi ha detto questa Maestà per niente non è per fare la condotta. Pure io credo che, concorrendo Nostro Signore e le Signorie Vostre, lo farà, benchè n'abbi così risposto resoluto. Questi ambasciadori non sono ancora chiari; e di nuovo sono per riscaldare e sollecitare la cosa, massime sap-

[1] L'évêque de Sisteron, nonce apostolique en France.

piendo la instabilità d'altri. Nondimanco, atteso la disposizione del reverendissimo legato, oltre a quella del Re, credo che ogni opera sarà vana, massime non sopravenendo nuovi accidenti.

Lo oratore di Mantua questa mattina, per commissione di questa Maestà, mi è venuto a trovare; al quale quella aveva parlato secondo il ragionamento che iermattina ebbi con Sua Maestà. Il detto oratore non sa che per ancora sia seguito, per non avere avviso alcuno dal signore marchese.

V.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 11 juillet 1505.

Sommaire. — Mécontentement du Roi contre le souverain pontife. Tentative de l'ambassadeur pour rétablir la bonne harmonie entre le Pape et Louis XII. Négociations entreprises pour amener la paix entre le roi de France et le roi d'Espagne.

Per la mia de' vi, dissi alle Vostre Signorie la mala disposizione ch'io ritraeva di questa Maestà e del reverendissimo legato verso la Santità del Papa[1]. Il che, secondo intendo, nasce per causa de' benefici di Ascanio e d'altri, a che s'aggiugne lo scrivere di San Severino al fratello suo qui, mostrando mala disposizione del Papa verso il legato, e qualche sbuffamento di parole verso il Cristianissimo Re. Il perche questa Maestà non si tiene punto satisfatta. Io, per chiarirmene bene, giudicando questa notizia essere a proposito alle Signorie Vostre, parlando iermattina con questa Maestà, presa buona occasione, li ricordai che, ora che le Signorie Vostre avevano si può dire in casa li Spagnuoli, e lo Alviano vicino con tante genti, e Pandolfo e Lucchesi inimici di

[1] Jules II avait disposé, sans la participation du Roi, des bénéfices vacants dans le Milanais par la mort du cardinal Ascanio; il n'avait pas compris, malgré la promesse qu'il en avait faite à Louis XII, l'archevêque d'Auch et l'évêque de Bayeux dans la promotion de cardinaux qui venait d'avoir lieu. (Voy. Guicciardini, *Hist. d'Italie*, l. VII, ch. I.)

Sua Maestà e delle Signorie Vostre, che quella pensassi con ogni destrezza intrattenere il più fussi possibile la Santità di Nostro Signore, acciochè le Signorie Vostre con le spalle loro sole non avessino a reggere tutto il mondo. Sua Maestà rispose : « Voi dite il vero; ma lui si « porta meco molto male. » E allora mi cominciò a connumerare l'ingiurie che diceva avere ricevuto, e in ultimo disse : « Vedete come « m' ha compiaciuto per monsignore Soderini ! » in favore del quale pare che Sua Maestà scrivessi a Roma nella morte di Ascanio. Io soggiunsi alla Maestà Sua che, se monsignore non era suto questa volta interamente secondo l'ordine di quella satisfatto dal Papa, che a Sua Maestà non mancherebbe altra volta interamente satisfare. Io dubito, atteso l'opera che intendo fa San Severino con il legato, che non abbia a seguire quello che, per la mia de' VI del presente, scrissi alle Signorie Vostre. Questa Maestà nondimeno nella fine del suo parlare mi disse : « Non dubitate ch'io so che il Papa farà in ogni cosa tutto quello « che vorremo. »

Qui per molti si spera in questo accordo con Ispagna, e variamente sene parla. Il reverendissimo legato, due giorni fa, sendone domandato dallo oratore Veneziano, il quale con ogni diligenza si forza d'intendere la verità, li rispose che non ci era altro fondamento, eccetto che la venuta del frate[1] confortando questa Maestà alla pace, il quale sene ritornò in Ispagna con buona disposizione dal canto loro. E al principe di Bisignano, il medesimo giorno, senza esserne dallui ricerco, li disse : « State di buona voglia, e attendete a fare buona ciera; « che presto potrebbe succedere cosa che resteresti contenti. » Io, per chiarirmi di questa varietà, conoscendo che più facilmente, rispetto alla natura sua benigna e libera, si potesse trarre la verità da questa Maestà che dal legato, iermattina li feci intendere, in nome delle Signorie Nostre, come quelle avevano, per via di Roma, notizia dello accordo che si trattava fra Sua Maestà e Spagna; di che le Signorie Vostre avevano preso grandissimo piacere, e ricordavano a Sua Maestà

[1] L'envoyé d'Espagne, le frère Jean Hizera.

che la pratica andassi secreta, acciochè non fussi interrotta da quelli, a' quali non veniva punto a proposito. Sua Maestà rispose : « Io vi dirò « il vero; egli è la verità. » Allora io soggiunsi : « Pensi la Maestà Vostra « quanto questo sia a proposito a' Veneziani, e quali per ogni verso « si sforzeranno interrompere. » Allora Sua Maestà rispose : « Io lo « credo bene; ma certamente e non potranno. » Queste parole mostrano chiaramente la pratica essere; e questa Maestà non vi spera poco; ma in fine è la conclusione, quale s' abbia a essere cene rimetteremo alla giornata.

Dell' andata *de Normandie* non si parla più, e manco del ritornare a *Blois*. Io, atteso quanto comodamente e volentieri la corte alloggia quà, dubito che questa Maestà non soprastia qui qualche settimana.

Siamo a dì XII, e questa mattina accompagnando il reverendissimo legato a casa, e avendo comodo, li andai di nuovo repetendo li avvisi ultimi delle Signorie Vostre, discorrendoli di quanto momento fussi Piombino in mano degli Spagnuoli; e, in ultimo, li usai le medesime parole che avevo fatto alla Cristianissima Maestà circa alla pratica con Ispagna. Sua reverendissima signoria mi rispose : « State di « buona voglia, che qualcosa seguirà a proposito vostro; e sappiate « che, se e ragionamenti che sono fra Spagna e noi sono ragionevoli, « che nè e Veneziani nè alcuno li potrà impedire, e, se non sono ragio« nevoli, nè noi nè loro li vorranno. »

VI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 21 juillet 1505.

Sommaire. — Négociations avec l'archiduc d'Autriche pour l'amener à conclure un accord avec le duc de Gueldre. En cas de refus de l'archiduc, réclamation des droits du comte de Nevers et déclaration de guerre. — Projets de mariages entre la maison de France et les maisons d'Espagne et d'Angleterre. Dépêche importante.

Il conte *de Nevers*[1] e monsignore *de Paris*[2] debbono domane o l'altro partire per allo Arciduca[3], come per l'ultima mia dissi a Vostre Signorie. La commessione de' quali intendo di buon luogo è questa : confortare e gravare lo Arciduca, atteso e pericoli e spese e incerti esiti che seguitono delle guerre, a volere rimettere qualunche differenza ha col duca *de Gueldre*[4] in questa Maestà, con promissione che così faccendo ne seguirà accordo utile e onorevole per detto Arciduca; il quale se questo consentisse, e sopradetti hanno commessione di non andare più avanti nella loro commissione; ma, non consentendo detto Arciduca come è da sperare, eseguire allora il resto della commessione loro, quale è : parlare prima del vescovado *de Tournai;* di poi delle ragioni della appellazione della contea *de Flandre* al parlamento *de Paris* come a suo sovrano, le quali appellazioni il sopradetto Arciduca proibisce nè lascia accettare le esecuzioni d'esse; di poi, delle ragioni del ducato *de Brabant*, il quale al presente appartiene

[1] Le comte de Nevers était Engilbert de Clèves, petit-fils, par sa mère Élisabeth, de Jean II, dernier comte de Nevers de la maison de Bourgogne. Son comté venait d'être érigé en pairie par lettres du mois de mai 1505. Il était colonel des Suisses.

[2] Étienne Poncher, chanoine de Saint-Gratien de Tours, conseiller clerc au Parlement de Paris en 1485; président aux enquêtes en 1498; évêque de Paris en 1503; archevêque de Sens en 1519. Nommé garde des sceaux par Louis XII en 1512, après la mort du chancelier de Ganay, il résigna ces fonctions, le 2 janvier 1515, entre les mains de François Ier.

[3] Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien, époux de Jeanne, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, père de Charles-Quint.

[4] Le duc de Gueldre était Charles d'Egmont, soutenu par la France contre les prétentions de la maison d'Autriche.

al conte *de Nevers*, perchè, qualunche s'intitola conte *de Nevers*, allui ancora appartiene il sopradetto ducato, occupato decine di anni sono dal duca *de Bourgogne*, e pare che più anni sono il sopradetto conte e monsignore *d'Orval*[1], cognati, hanno infra loro disputato del sopradetto contado, e al presente per sentenza e convenzione è restato del sopradetto conte, al quale per questo al presente se li appartiene il sopradetto ducato. Costoro tengono per certo che l'Arciduca non sia per consentire le sopradette cose; e con questa occasione hanno commessione protestarli la guerra, la quale per conto *de Gueldre* non potrebbono; e in questo mezzo disegnano, per non perdere tempo, voltare *en Champagne*, a' confini *de Bourgogne*, trecenta lancie, per essere più presti bisognando, e dare animo al duca *de Gueldre;* quale, se potrà aspettare quanto disegnano costoro, si salverà : e così a Dio piaccia !

Aspettasi la venuta degli oratori d'Ispagna per andare allo Arciduca; la quale, secondo intendo, è per conferirli tutto quello si tratta fra questa Maestà e Spagna. E, secondo si ritrae, è d'avere non poca speranza che la cosa abbia avere effetto, massime perchè costoro sono disposti di consentire e lasciare a Spagna tutto il regno di Napoli, pigliando una donna di quà, o questa *de Foix*[2], o la figliuola di monsignore *de Montpensier*[3], che viene ad essere al presente sorella del nuovo duca *de Bourbon;* benchè a questi dì sia suto detto la Regina averla maritata *en Bretagne*, il che, io intendo non essere vero. Io stimo che, se bene questa Maestà si rompessi con lo Arciduca, non sia però per questo da credere si rompa del tutto questa pratica con

[1] Le seigneur d'Orval, de la maison d'Albret, avait épousé Charlotte, seconde fille de Jean II, dernier comte de Nevers de la maison de Bourgogne.

[2] Germaine de Foix, fille de Jean, vicomte de Narbonne, de la maison de Foix, et de Marie de France, sœur de Louis XII. Le frère de Germaine est le célèbre Gaston de Foix, le vainqueur de Ravenne. Le mariage de Germaine de Foix avec Ferdinand le Catholique fut en effet conclu.

[3] Cette princesse était sœur de Charles de Bourbon-Montpensier, tristement célèbre par sa trahison. Charles, par son mariage avec sa cousine Suzanne de Bourbon-Beaujeu, avait réuni toutes les possessions de la maison de Bourbon.

Ispagna, perchè s'intende e a Spagna e a Inghilterra ancora non piacere punto la ruina *de Gueldre.*

Qui s'aspetta uno ambasciadore di Inghilterra; la cosa della venuta sua precise non intendo. Questo so bene che quel re[1] ha fatto chiedere a questa Maestà madama *d'Angoulême*[2] per se, e la figliuola[3] per il figlio. E, benchè questa cosa non sia stata del tutto tagliata, io intendo che costoro a nessuno modo sono per consentirlo, massime perchè, aspettandosi a *d'Angoulême* la corona di Francia, non darebbono la sorella in Inghilterra, per non dare occasione di ragioni a quel re per e tempi futuri. Io non voglio pretermettere fare intendere a Vostre Signorie, quel ch'io tengo per certo, che qualunche accordo sia per seguire a' questi tempi fra questa Maestà e Spagna, il regno di Napoli resterà intero a Spagna; acciochè le Signorie Vostre prudentissime pensino se è bene intrattenere questa Maestà, come hanno fatto fino al presente, senza desperare Spagna.

Frate Giovanni Hizera[4] d'Aragona si sta ancora quà, e al continuo mostra buona speranza; e così a Dio piaccia che segua! Io di quello, che alla giornata si ritrarrà, ne darò notizia alle Signorie Vostre, alle quali se così spesso come quelle desiderrebbono qualche volta non scrivo, lo attribuischino non alla mia poca diligenza, ma a' pochi spacci di qui *à Lyon.*

[1] Henri VII Tudor.

[2] La célèbre Louise de Savoie, veuve de Charles d'Orléans-Angoulême, depuis l'année 1496; mère du roi François Ier.

[3] La fille de Charles d'Angoulême et de Louise de Savoie est Marguerite, la sœur chérie de François Ier.

[4] Ambassadeur de Ferdinand le Catholique à la cour de France.

VII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 26 juillet 1505.

Sommaire. — Paroles rassurantes du Roi et du cardinal à l'ambassadeur relativement aux affaires d'Italie. Suite des négociations avec l'Espagne. Nouvelles diverses : le duc de Gueldre; le marquis de Mantoue; le trésorier du roi Charles VIII et ses complices; M. d'Argenton, etc.

Dopo l'ultima mia de' xxi, sono comparse tre delle Signorie Vostre de' viii, xii e xvi. Il contenuto delle quali, per essermi sute presentate mentre ero in camera di questa Maestà, a quella subito lo feci intendere. Il ritratto che sene fè è che si persuade che Gonsalvo, se bene ha mandato quelle fanterie a Piombino, non abbi a molestare le Signorie Vostre; e, soggiugnendo io a questa Maestà che le Signorie Vostre con desiderio aspettavono il fine del maneggio di Sua Maestà con Ispagna, quella ne soggiunse : «Io spero che presto vedrete qual«che cosa a proposito.» E, faccendoli intendere la venuta del mandato del *Gran Capitano* allo Alviano per reformare la sua condotta, e quello si ritraeva di sua condizione, e quello che potessi importare questa cosa, parendo a questa Maestà ch'io li dessi questa notizia quasi come per esortarlo, mi disse : «Io, per me non me ne fiderei mai più, perchè «una volta mi giuntò.» Nondimeno lo oratore del Papa m'ha detto di nuovo avere commessione dalla Santità di nostro Signore di parlarne a Sua Maestà.

Fu di poi col reverendissimo legato, e a lungo feci intendere a sua signoria il contenuto delle lettere. Commissemi confortassi le Signorie Vostre, soggiugnendo che le cose di Gonsalvo e dello Alviano si resolverebbono in fumo; e che la possanza del Re grande e ferma resterebbe più che per il passato, e che per questo le Signorie Vostre non deveno stare in tanto timore. A che io soggiunsi che il mancare le Signorie Vostre di Pisa le faceva sottoposte a ogni minimo accidente, e di qui nasceva la causa del timore, e per questo ricordavano a sua signoria il pensare che quelle fussino reintegrate nelle cose loro, per potere

essere buoni e a loro medesimi e ad altri. Rispose sua signoria: «Noi «lo desideriamo quanto e Vostri Signori; e state di buona voglia, «che avanti sia un mese o dua vedrete qualche cosa che vi piacerà. «Per adesso io non vi voglio dire altro; ma sappiate che in questo «mezzo anche non si perde tempo.» Che voglino inferire le dette parole, le Signorie Vostre lo possono per loro medesimi intendere. Li ambasciadori d'Ispagna, che debbono venire qui per andare allo Arciduca affermano che non passeranno molti giorni che saranno qui.

L'uomo del marchese di Mantua per ancora non è comparso, e lo ambasciadore suo qui non ha lettere dopo la condotta fatta dal sopradetto marchese; di che io mi maraviglio, sendo oramai vicini al termine del mese. Potrebbe essere che detto marchese avessi giudicato superfluo detto consenso, per non essere variata la forma della condotta quasi niente.

Ieri parti il conte *de Nevers*, e oggi debbe partire monsignore *de Paris* per allo Arciduca, co'quali va il procuratore del re del parlamento *de Paris*, e altri di condizione. Nondimanco, duo giorni sono, ci sono nuove il duca *de Gueldre* avere perso dua altre terre, ma non di molta qualità; e, quel che è da stimare più, tutto quello ha preso lo Arciduca, è suto per accordo, che dimostra e popoli non voler più sopportare, ecc.

Circa al pagamento de' dieci mila ducati per la prossima fiera, a me non è fatto intendere altro; e questo nasce perche costoro si persuadono che non abbino a mancare, come fu loro promesso e inpegnatone la fede, avanti il mio arrivare, dal mio antecessore; e, di certo so dire alle Signorie Vostre che al tesauriere di Milano sono dati d'assegnamento dieci mila ducati nella prossima fiera sopra di Vostre Signorie; e di già espeditone le lettere. Pensino ora le Signorie Vostre come, non si facendo, ne resteranno satisfatti.

Monsignore *d'Angoulême* si trova qui, e, dopo la malattia del Re, ne è tenuto altro conto che per il passato; e per ciascuno si crede il parentado secretamente essere fatto[1].

[1] Le mariage de François d'Angoulême avec Claude de France, fille de Louis XII. Ce mariage fut en effet conclu.

Il legato ha avuto piacere dell' uomo disegnato dalle Signorie Vostre per a Milano[1], perchè stima *Chaumont* non poco.

Il ricordo delle Signorie Vostre per conto di Piombino terro a memoria, se scadessi, che a Dio piaccia!

Jean de Boisfontaine, tesauriere che fu de' minuti piaceri del re Carlo, a' questi dì è suto chiarito debitore di questa Maestà di franchi cento novanta due mila, e cinque cento mila *à Paris*, dalla camera de' conti[2], e condennato a morte. Questa Maestà di poi, per intercessione d'alcuni, li ha perdonato la vita e commutatogliele con lo esilio; e dello esamine del sopradetto è nato che di poi sono suti citati a comparire in persona da detto parlamento il generale *Brissonnet*, fratello *de Saint-Malo*, e il generale *de Normandie*, suo genero; e si dice costoro avere in falta cinque cento in secento mila franchi. Pare che e sopradetti per niente non voglino andare *à Paris*, dubitando non essere arrestati; e qui sono assai favoriti, e massime da *Rouen*. Pure s'intende il Re volere vadino *à Paris*. Nondimanco ciascuno si persuade che la cosa s'acconcierà qui; e che loro medesimi si tasseranno, e resteranno quelli medesimi senza alcuno dubbio. E a questi dì *le bailli de Dijon*, che si trova confinato qui, e a dua leghe all' interno, è suto condotto avanti a questa Maestà a farli reverenza; e non è stato visto molto mal volentieri; e al primo bisogno stimo sarà usato come prima.

Monsignore *d'Argenton* si trova qui in corte; e è diventato tutto del legato, il quale, stamattina in camera del Re, mi gravò che volessi scrivere in beneficio suo alle Signorie Vostre, perchè la domanda sua era onestissima, e che le Signorie Vostre li avevano mancato, sperando forse che per poco favore fussi stato fuori di corte, e che questo era nato per altro rispetto; e, perchè sua reverendissima signoria conosceva quanto era affezionato alle Signorie Vostre, lo raccomandava quanto più poteva. Io li risposi che de' beni de' Medicis non restava altro che e beni che si trovavano in quel di Pisa, de' quali non si traeva alcuno frutto rispetto alla guerra, e, volendoli alienare,

[1] Cet homme est l'ambassadeur Niccolo Morelli, dont on a vu les instructions p. 85.
[2] La chambre des comptes.

non sene trarebbe il decimo di quello vagliono; e questo credono fussi stata la causa che detto monsignore *d'Argenton* non era suto satisfatto; e che la causa per niente non li mancherebbe, se bene qualche poco si differissi, fino le Signorie Vostre si potessino valere de' sopradetti beni. A sua signoria reverendissima non satisfè molto la cagione allegata; e mi commisse alle Signorie Vostre ne scrivessi; e dì poi, mi è suto fatto intendere che questa Maestà ha promesso al sopradetto monsignore *d'Argenton* scrivere a Vostre Signorie[1]. Nec plura.

VIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 6 août 1505.

SOMMAIRE. — Préliminaires de paix avec l'Espagne. Projets de mariage. Mademoiselle de Bourbon Montpensier et Madame d'Angoulême. L'archiduc d'Autriche et le duc de Gueldre.

Io mi persuado che, avendo effetto l'accordo a Spagna, resti il regno[2] intero; nondimanco non voglio pretermettere dire alle Signorie Vostre che alcuni sono in contrario parere; e stimano il regno s'abbia di nuovo a ridurre; e per questo io sto al presente in parte sospeso, atteso qualche avviso d'Ispagna in alcuni particulari, e avendomi a dì passati detto il reverendissimo legato, «Se le condizioni non fussino «ragionevoli, nè loro nè noi le vorremo;» e di poi : «Voi vedrete «questa Maestà in più potenza e grandezza che mai.» Presto sene intenderà il vero, quale per ora non è che nel Re è legato. Non voglio *etiam* pretermettere che alcuni stimano che il parentado[3] sarà,

[1] Il résulte de ce passage : 1° que Commines avait accepté une part des dépouilles des Médicis, ses anciens amis; 2° qu'il était bien en cour à cette époque; 3° qu'il n'avait garde de négliger ses intérêts.

[2] En général, quand le mot *il regno* se rencontre dans les dépêches de cette époque, il s'entend du royaume de Naples.

[3] Le mariage projeté entre Ferdinand le Catholique et une princesse de France. On semblait alors hésiter entre Germaine de Foix, qui fut choisie, mademoiselle de Bour-

non con la sorella del nuovo duca *de Bourbon*, ma di madama *d'Angoulême*, benchè sia molto giovinetta. Se sarà l'una o l'altra non so; ma so ben che Spagna ha domandata *d'Angoulême;* e, a questi dì di poi, benchè non ci sia la Regina, detta madama con la figlia è stata qui in corte tanto quanto ci è stato il Re.

Lo oratore Veneziano fu a questi dì a questa Maestà, e, secondo s'intende poi, faccendo offerte in nome di quella Signoria. E particulari non so; ma, per quanto ritraggo, offerte per il regno, confortando questa Maestà a non volere per niente venire ad accordo che non fussi onorevole. La risposta di questa Maestà fu che pratica era fra lei e Spagna, e che, avendo richiesto la Cattolica Maestà di volerli mandare ambasciadori, non avea potuto dinegare; ma che per infino adesso non ci era altra conclusione, e che attendrebbe la venuta degli oratori; e che, quando ci fussi cosa di fondamento, ne farebbe partecipe quella Signoria, quale lui amava. Quando li ambasciadori saranno qui, le cose saranno in buono termine, e non verranno che per capitolare, sendo stato e sendo qui il frate per disputare prima e particulari. I Veneziani, per quanto s'intende, non hanno mai avuto credenza in questo accordo; ma al presente questo loro oratore la tiene più chiara di me, e ragionevolmente non debbe loro molto piacere.

Il duca *de Gueldre* s'è accordato con lo Arciduca; e hanno fatta una tregua per due anni; e ciascuno resti ne' termini presenti. Stimasi che lo Arciduca abbi fatto questo per sapere quale era la intenzione di questa Maestà, ma molto più forse per potere pensare alle cose di Castiglia, dove dicono disegna a primavera trasferirsi; il che succederà secondo che tempi e le occasioni comporteranno. *Nec plura.*

bon-Montpensier et mademoiselle d'Angoulême, Marguerite. Le mot *giovinetta* qui suit indique qu'il est ici question, non de la mère, mais de la sœur de François I[er].

IX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX DE BALIE.

Blois, 16 août 1505.

Sommaire. — Grande satisfaction du Roi et de la cour à la nouvelle de la défaite de l'Alviano par les Florentins. Audience du Roi, qui approuve toutes les mesures prises par la République; le Roi éclaire les Florentins sur les dangers qui les menacent, et les rassure sur leurs intérêts, qu'il défendra comme les siens propres. Arrivée prochaine de l'ambassadeur d'Angleterre.

Siamo a dì xvii, e questa notte passata son' comparse due di Vostre Signorie de' iii e vii del presente, contenenti più avvisi. Il perchè io questa mattina mi trasferi a questa Maestà, faccendoli intendere dove si trovava lo Alviano, e con che gente; e come aveva tentato Campiglia, luogo delle Signorie Vostre, dove aveva trovato buono riscontro; e per tale causa si era ritirato, accampandosi duo miglia lontano di lì; e che parte de' fanti di Piombino s'erano uniti seco; e che da Pandolfo traeva ogni cosa necessaria; e che le Signorie Vostre per resistere a questo insulto, sendo andata la cosa del marchese in lunga, nè avendo voluto accettare, prima che venissi la risposta di quà, la prestanza de' cento uomini d'arme promessi fuori della condotta sua, quale se li era mandata fino a Mantua, le Signorie Vostre erano sute necessitate, per la conservazione delle cose loro, soldare il conte Lodovico da Petigliano[1] con cinquanta lancie, e Silvio Savello e Mutio Colonna con cento cinquanta; il che volentieri s'era fatto, non trovando genti più preste, nè che fussino per servire le Signorie Vostre di migliore animo, per essere questi duoi ultimi di contraria fazione a Bartolommeo d'Alviano. E in ultimo dissi a Sua Maestà che, oltre alla spesa ordinaria delle Signorie Vostre, avendo soldato parecchi migliaia di fanti, e fatto queste nuove condotte, ch'io dubitava che, per non potere di presente tanta spesa, quelle non fussino per soprasedere la condotta trattata col signore marchese. Sua Maestà rispose ch'io certificassi le

[1] De la maison des Orsini.

Signorie Vostre che Bartolommeo d'Alviano non si varebbe degli Spagnuoli, e che le sicurava che il Re d'Ispagna non si travaglierebbe di Pisa, nè anche e Veneziani per questo anno; ma che non dicea già così del resto, Siena, Lucca et Genova; e che poteva bene essere che Bartolommeo e Pisani fussino aiutati copertamente da' Veneziani; e che di Genova lo credeva certo; e che, avendo ciascuno di loro avuto delle cose di Vostre Signorie, non era gran fatto ovviassino al conquisto di Pisa; e, quanto alle condotte fatte, senza entrare in altre considerazioni, rispose : «E mi piace che quella città sia armata «bene, benchè vedrete che lo Alviano si risolverà presto; il quale non «ha dugento uomini d'arme e dugento cinquanta cavalli leggieri o «meno, per la notizia ch'io n'ho da chi si trova là.» E, quanto alla parte della condotta del marchese rispose: «Convenite insieme se vi «vien' bene; se non, lasserete stare secondo il proposito vostro; che a «me non dà noia alcuna.» Parsemi di certificarmi bene di questa parte; acciochè le Signorie Vostre, come verrà loro a proposito, sene possino risolvere, e con buona grazia di questa Maestà. E, perchè io stimo che alle Signorie Vostre sia grato lo intendere bene come questa Maestà riceva in buona parte le sopradette condotte fatte da Vostre Signorie, io dico a quelle ch'io non ho conosciuto in lei un minimo segno d'animo contrario; e credo che questo nasca per molti rispetti, ma massime per tenere per cosa certa lo accordo con Ispagna. E, alla parte che Sua Maestà aveva detto parlando de' vicini delle Signorie Vostre, che non si maravigliava de' loro tristi portamenti per ovviare la ricuperazione, io replicai che le Signorie Vostre speravono un giorno, mediante lo aiuto di Sua Maestà, ricuperare le cose loro, e che allora manifestamente quella potrebbe conoscere la fede loro verso di Sua Maestà; la quale, discorrendo quel che ciascuno teneva, io risposi che al presente le Signorie Vostre non pensavano ad altro che a Pisa; e allora Sua Maestà soggiunse: «Egli è ben fare così, per «non si recare tanti inimici a un tratto; ma io desidererei, quanto ap«partiene a me, che le Signorie Vostre ricuperassino ogni loro cosa, «nè mi darebbe noia perchè e Genovesi fussino mia sudditi.» Questa

parola mi parse notabile, e però non l'ho voluto pretermettere alle Signorie Vostre. E, seguendo nel suo parlare, disse che non poteva più desiderare la conservazione e là grandezza di Vostre Signorie per essere suoi buoni amici; e che, in quello che aveva sempre potuto, aveva difeso le Signorie Vostre; e, quando fussi un gran bisogno, conoscerebbono essere in lui più pronto animo che non dicea, faccendo menzione delle cose d'Arezzo e della volontà del *Valentinois;* e, quanto alla ricuperazione di Pisa, era sempre per fare ogni cosa in beneficio delle Signorie Vostre, purchè non avessi a giuntare persona e mancare della fede; e che li arebbe potuti più volte avere, ma non l'ha mai voluto fare, nè lo farebbe mai, amando più presto rompere un braccio; soggiugnendo che : « Dovete credere se io l'ho caro. » E, in ultimo del suo parlare, mi disse : « Costoro mi dicono che questa fiera non saran' pa« gati li dieci mila ducati, quali sono assegnati alle genti dell'arme di « Milano; e sapete che senza danari non si possono levare, e che, « avendo avuto e loro pagamenti, lo Alviano non sarebbe quivi; che tre« cento lancie bastavano contro di lui, le quali avevano avuto commis« sione del cavalcare; ma senza danari era cosa difficile. » Io replicai tutto quello mi occorse, e che fu detto a questi dì al legato, e sopra tutto faccendoli intendere le spese estraordinarie in che erano incorse le Signorie Vostre per questo insulto dello Alviano. Sua Maestà lo accettò in parte, e mi disse : « Io mi posso valere a mia posta, e con uno ser« gente solo fare arrestare tutti e Fiorentini; ma io non lo farei mai; « perch'io conosco che, fatto questo atto, e Veneziani e tutti gli altri « in Italia vi correbbono addosso; ma pensino le Signorie Vostre non « mancare dal debito loro, che non è gran cosa; e sono già tre fiere « che quelli Signori hanno differito, e ultimamente in loro nome fat« tomene impegnare la fede a loro ambasciadori. » Io replicai a tutto quello mi occorse; e che giudicai essere a proposito, nè so altro che dirmi, se non che non credo che per questo questa Maestà sia per manomettere e mercanti di Vostre Signorie, tanta buona disposizione mi pare in lei; ma conosco bene che quelle non resteranno con questa Maestà in quello concetto che le desiderano, perchè costoro si persua-

dono che, non ostante le spese nostre, che le Signorie Vostre usino questa dilazione per non tenere quel conto di loro che per il passato, come ha fatto qualcun'altro; e poi la natura loro è di non avere rispetto a cosa alcuna, dove ne vadi il danaio. Le Signorie Vostre sono prudentissime e penseranno per conservarsi in buona grazia di questa Maestà, sforzandosi di satisfarli il più che sarà possibile.

Io non ho parlato al reverendissimo legato; che lo farò oggi ad ogni modo.

Qui s'aspetta fra pochi giorni lo oratore d'Inghilterra, quale è messer Carlo di *Sommerset*, conte di *Norfolck*, parente bastardo di quel Re, uomo di autorità, e in sua compagnia duo altri di roba lunga. Che c'è lettere essere già vicino a *Paris*. E la cosa d'Ispagna si tiene chiara per ciascuno, e s'aspetta la venuta degli oratori fra xv giorni.

X.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX DE BALIE.

Blois, 25 août 1505.

Sommaire. — Arrivée de l'ambassadeur d'Angleterre. Arrivée prochaine des ambassadeurs d'Espagne. Le Roi s'engage à traiter pour les Florentins aussi bien que pour lui-même, et à ne rien négliger pour que toutes leurs possessions leur soient restituées. Encore le marquis de Mantoue.

Qui si aspetta fra v giorni l'ambasciata d'Inghilterra, la quale questa Maestà ha di già mandato a incontrare. Dicono viene con dugento cavalli. Gli oratori d'Ispagna non s'intende per ancora sieno entrati nel Regno, ma si sperono ogni giorno. Io iermattina ricordai a questa Maestà che, nel concluder con Ispagna, si ricordassi delle Signorie Vostre, e espressamente di Pisa. La Maestà Sua mi rispose che era superfluo, e che era per farlo senza gli fussi ricordato, e che mi certificava che, subito fatta la pace, la Cattolica Maestà non addomandrebbe cosa alcuna alle Signorie Vostre, nè si travaglierebbe in modo alcuno delle cose di Pisa, la quale lui desiderava grandemente che le

Signorie Vostre ricuperassino; soggiugnendo che non li aveva mai voluti per se, nè li piglierebbe mai per quanto avea caro la vita, ma era bene per fare tutto quello potessi perchè le Signorie Vostre la ricuperassino, le quali riputava sua veri e principali amici in Italia. Domandandolo io della venuta degli oratori, Sua Maestà rispose ch'el dì d'avanti avea avuto lettere che erano partiti di corte, e che erano tre, e che il cammino era molto lungo, ma che nondimeno verrebbeno con più diligenza fussi possibile. Io da altri intendo che il capo loro è lo arcidiacono di *Barcelone*, uomo di conto. La venuta de' sopradetti ambasciadori mostra alle Signorie Vostre se costoro sperono nella pace, la quale io credo, persuadendomi che costoro sieno disposti a consentire a Spagna quello che quella Maestà desidera. Il parentado per ciascuno si tiene fatto, e si dice sarà la sorella di monsignore *de Foix*.

L'uomo di Mantua ha avuto quella dichiarazione espedita del tutto, di che io mandai copia alle Signorie Vostre, e ora vuole una lettera del Re al signore marchese, notificandoli esser contento accetti il partito delle Signorie Vostre con la limitazione predetta. Credo per il primo spaccio il sopradetto uomo manderà detta nota al signore marchese, il quale di poi dovrà mandare costì; dove le Signorie Vostre piglieranno quel partito verrà loro a proposito, e tutto sarà con buona grazia di questa Maestà.

XI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 28 août 1505.

SOMMAIRE. — Nouveaux détails sur la défaite de l'Alviano. Longue audience du Roi. Satisfaction et bon vouloir de ce prince. Dette de la République envers la France. Très-vives explications à ce sujet avec le cardinal et Robertet. Réflexions et conseils de l'ambassadeur. Affaire des mariages anglais et espagnol. Nouvelles diverses.

Poichè ieri ebbi scritto alle Signorie Vostre le allegate, questa Maestà mi mandò una lettera di *Chaumont*, de' XVIII, da Milano, la

quale altro non contenea che la rotta e lo svaligiamento fatto le Signorie Vostre allo Alviano. E, due ore di poi, mi furono presentate tre di Vostre Signorie de' xviii, xix e xxi del presente, contenenti particularmente il successo della cosa. Io men'andai subito a monsignore legato, e li feci intendere tutti e particulari. Sua reverendissima signoria ne prese grandissimo piacere, e, nel discorso del parlare suo, mi disse : « Bartolommeo fu quello che ci tolse il Regno. » Io sono stato di poi con questa Cristianissima Maestà; e, fattoli intendere il tutto, non potrei dire alle Signorie Vostre il piacere e il contento che n'ha dimostro, insieme con tutta questa corte; e, questa mattina, al suo desinare, e, dopo due ore, non ha mai parlato d'altro, dandomi noia di volere il *beveraggio*, per avermi dato prima la nuova contro alla consuetudine di Vostre Signorie, affermandomi che, nell'ultima guerra del Regno, non potette mai avere nuova, che prima non avessi notizia qualche ora avanti da Vostre Signorie. Io ringraziai Sua Maestà della lettera mandatami, soggiugnendo che troppo gran *beveraggio* si convenga a Sua Maestà, e che non era suto inconveniente che n'avessi avuto la prima notizia, perchè, per essere Bartolommeo inimico di Sua Maestà, a quella non s'appartenea manco che a me, ma che Dio avea permesso che le Signorie Vostre vendicassino l'ingiurie di Sua Maestà e loro. Io non credo sia possibile averne mostro maggiore piacere e contento che n'abbia fatto Sua Maestà, affermando che Bartolommeo avea perso il credito, nè mai sarebbe di lui ricordo; e, nel discorso del suo parlare, fece menzione della truffa di Giampaolo[1] de' quattordici mila ducati, soggiugnendo : « Spero pure che un giorno le mie « genti d'arme lo dovranno ritrovare. »

Io conferi di poi a Sua Maestà li disegni delle Signorie Vostre circa l'impresa di Pisa, narrandoli le genti d'arme che quelle si trovavano, e che io non sapeva se le Signorie Vostre disegnerebbono valersi d'un centinaio lancie di Sua Maestà, non perchè alla impresa bisognassino, ma per riputazione, e bisognando io lo farei intendere a quella; la quale

[1] Giampaolo Baglione.

per parte di Vostre Signorie pregava che, per rispetto delle spese fatte e che si disegnavano per l'impresa, si contentassi che di presente s'accordassi questi generali delli dieci mila ducati, per farne di poi il pagamento alla fiera di *Resurrexe;* soggiugnendo ch'io era certo che in uno bisogno tale Sua Maestà era per servire le Signorie Vostre di sua danari, e ch'io sapeva quanto Sua Maestà n'abbondassi di presente, e senza essere in alcuna impresa. Sua Maestà rispose : «Io non ebbi «mai tanti.» E, infra gli' altri particulari, mi domandò come s' intendevano con Bologna; e mi disse : «Fate intendere a' Signorie Vostre «che stieno sicuri per conto d'Ispagna. Se vorrete non che cento lancie, «ve ne darò dugento.» E mi domandava che capo, e se le Signorie Vostre volessino Mantua. Io risposi che, per avere quelle fatto nuove condotte detteli a dì passati, sperava non vorrebbono più spesa, e per questo lascierebbono andare la cosa di Mantua. Sua Maestà rispose: «Io non dico per cotesto, ma perchè quelle del signor marchese sono «più preste, per rispetto del commandamento avuto. Io vi darò chi «verrà bene.» Circa la paga mi disse : «Questi generali dubitano che «voi non vogliate pagare questi danari.» A che io soggiunsi che le Signorie Vostre non pensavano mancarne, nè diminuire la somma, ma esserne abilitati, per rispetto delle spese fatte e disegnate farsi di presente, e che per questo ora sene sicurerebbe, e contenterebbe per a quel tempo e generali. Sua Maestà accettò e mi disse : «Parleretene «con monsignore legato, o mene darete un poco di nota per farlo «intendere a questi generali.»

E così mi parti da questa Maestà interamente satisfatto, persuadendomi che la promessa offerta dalle Signorie Vostre in tutto avessi a satisfare, e men' andai a monsignore legato. E, desinato seco, e cominciandoli di poi a parlare, sopravvenne *Robertet* tesauriere, e li ricordò queste paghe. Io discorsi il disegno delle Signorie Vostre circa l'impresa. Sua signoria reverendissima m'interruppe più volte; non intese nè gustò cosa ch'io dicessi, nè cosa alcuna; rispose dolendosi delle Signorie Vostre terribilmente, quali non davano se non frasche e finocchi, nè mantevano cosa alcuna che promettessino; soggiugnendo

che questa Maestà non arebbe patienza. Io tagliai subito il ragionamento; e, ritti da tavola, al quanto di poi mi rappicai con sua signoria, faccendoli intendere che, avanti il mio arrivare qui, aveva parlato con questa Maestà, e quello m'aveva risposto; e in questa spesa di nuovo entravano le Signorie Vostre; e che al presente era tempo che sua signoria reverendissima dimostrassi l'affezione che portava alle Signorie Vostre. Sua Signoria mi ascoltò un poco più pazientemente, rispondendo che erano già dieci anni che aveva dimostro l'affezione che portava alle Signorie Vostre; alle quali non mancava mai scusa, or l'Alviano, or l'impresa, e ora un' altra cosa; e, seguitando con parole simili, s'alterò assai.

Io mi ritrassi, e mi appicai con monsignore *Robertet,* il quale mi disse : « Se voi non provvedrete, non passeranno xv giorni che *Chaumont* « farà un protesto a Vostre Signorie, e si farà poi a *Lyon* ritenere « qualche mercante. » E mi confortò assai a volere scrivere e spacciare subito alle Signorie Vostre, acciochè non avessino a nascere questi inconvenienti. Io di poi, avanti mio partire, mi rappicai di nuovo con monsignore legato, usandoli quelli termini giudicai essere a proposito, e mostrandoli quanta buona disposizione circa questa cosa ritraeva da questa Maestà; e che quello che le Signorie Vostre cercavano era senza danno suo, e con grandissimo comodo delle Signorie Vostre, e però pregava Sua Signoria, ecc. Quella mi rispose : Ambasciadore, e sono passati e termini dell'altre paghe, e questo ultimamente per commissione delle Signorie loro ci è suta più volte promessa, e ultimamente per questa presente fiera. Pensate ad altro « disegno, e fate pensiero che questi s'hanno a pagare di presente. « Vedrete che resoluzione ne farà questa Maestà. Noi non vene diremo « altro; ma penseremo di valercene con qualche mercante vostro. Non « vene dolete poi, e per niente non mene parlate più. » Le Signorie Vostre hanno inteso il tutto; resolvinsene ora come a loro piace. Io, per me, stimo cosa impossibile ridurre questa cosa secondo il disegno e commissione di Vostre Signorie, non ostante quello che mene rispondessi questa Maestà, quale, per non avere di nuovo e di borsa a

provvedere a quello a che è assegnata la sopradetta paga, si muterà e ridirà secondo il consiglio e parlare di monsignore legato e *Robertet* tesauriere di finanze; col quale di nuovo parlerò, non perch'io stimi far frutto alcuno, ma per satisfare a me medesimo, e andrò intrattenendo la cosa in tutti quelli modi che mi sarà possibile; ma non si dolghino le Signorie Vostre della mia poca diligenza, se costoro usassino termine alcuno estraordinario. Io con reverenza ricordo alle Signorie Vostre, avendo a pagare questi danari, pagarli in quelli tempi e modi che non si gettino in tutto via, e sieno causa di conservare la buona disposizione che si dimostra; massime sendo e tempi che le Signorie Vostre disegnono di valersene per molti rispetti, e per essere manco impediti nella ricuperazione di Pisa. Io, questa mattina, ebbi buona sorte che in questi sbuffamenti del legato non si trovò alcuno Italiano, che le prime lettere n'arebbono ripieno ogni banda.

Di quanta riputazione sia stata in tutta questa corte alle Signorie Vostre la presente rotta, quelle per loro medesime lo possono pensare, avendo svaligiato con le forze loro uno che era appresso di costoro in grandissimo concetto, massime da duo mesi in qua, poi si misse in su l'arme, e che il Papa e tutta Italia ha mostro temerlo. Il contento di costoro è stato quale si conviene d'uno inimico, a chi loro attribuiscono la causa della perdita del Regno. Le Signorie Vostre prudentissime sapranno conoscere le occasioni de' tempi, ricordando a quelle che di quà ciascuno si persuade che al presente le Signorie Vostre sieno per ricuperare Pisa, e che e vicini nostri s'abbino a dolere de' loro tristi portamenti; il che così essendo, ne seguirà di quà a Vostre Signorie riputazione non poca, e di costà sicurtà e facilità per l'impresa di Pisa.

Questa mattina è arrivata l'ambasciata d'Inghilterra con buona compagnia, ma non già con gran pezzo con quanta si dicea; furono incontrati da buona parte della corte, e sono alloggiati in castello. La causa della venuta loro è per il parentado; e, secondo intendo, quel Re addomanda *Angoulême*, quale fino adesso questa Maestà mostra

essere in disposizione di non volere consentire, ma di ciascun' altra darli le prese a suo piacimento. Stimasi seguirà *de Foix* o *de Bourbon*, che con queste dua sperono contentare lui e Spagna.

Scordommi altra volta dire alle Signorie Vostre che, nel ritorno *de Tours*, il *bailli de Dijon* fu libero da' sua confini, e al presente, si sta qui in corte, e alla prima impresa sarà più adoperato che mai. Il favore suo so dire alle Signorie Vostre che è nato di buon luogo.

Siamo a dì xxx, e ieri monsignore *Robertet*, tesauriere, usò dire a uno amico mio che aveva spacciato a *Lyon*, e ordinato valersi contro a' mercatanti di Vostre Signorie. Io sono andato ricercando la cosa, e non trovai alcuno riscontro, e mi sono chiarito che ieri non spacciò; e di poi, questa mattina, sono stato con sua signoria, e m'ha fatto questa conclusione : che, se le Signorie Vostre non provvedranno subito, che alla risposta delle presenti a *Lyon* saranno ritenuti e mercatanti di Vostre Signorie. Io, atteso la natura di costoro, ne dubito assai, e lo tengo quasi per certo. Pensino le Signorie Vostre di quanto momento sarebbe uno simile atto, e contrapesino qual possa essere più, o il disagio e sinistro del pagare qualche mese avanti la voglia loro di dieci mila ducati, o il disonore e danno che a quelle potessi seguire d'un simil' atto; nè si fidino in su la buona disposizione di questa Maestà, perchè in fatto il legato è il Re. Io non ho mancato replicare tutto quello si può, e poco è profittato; e la conclusione è sempre suta che, alla risposta della mia, si pagheranno da loro con danaro e disonore delle Signorie Vostre, le quali subito si degneranno rispondere. Io credo che, benchè abbino così detto di volere senza manco alcuno il pagamento di presente, avendone la promessa in buona forma a modo loro per la prima futura fiera, ne dovrebbono restare satisfatti; benchè, attesa la natura di costoro, interamente anche non mene confido.

Questa Maestà, nè il reverendissimo legato hanno mai mostro un minimo segno di sospizione nelle Signorie Vostre nel tenere l'uomo a Napoli, nè *etiam* nelle condotte fatte ultimamente. Questo dico alle

Signorie Vostre, avendo notizia per via del Cardinale[1] da Roma delle calunnie che qualcuno s'è sforzato dare a quelle nelle sopradette cose, col mostrare che questi erano indizi d'essere mali Francesi e volere diventare Spagnuoli. Se questa Maestà o il legato avessino preso alcuna ombra, credo o me l'arebbono detto, o per qualunch' altra via n'arei inteso qualcosa. Che ci possa essere qualcuno che sia mal contento della esaltazione delle Signorie Vostre, lo credo; ma sieno pochissimi. E quali, se nelle calumnie loro, andranno con la maschera, bisognerà tacere; ma se col viso scoperto, si risponderà vivamente; e si dovrà durare poca fatica, per essere tali e tanto noti e portamenti di Vostre Signorie, che simili calunnie mal' si possono appiccare; delle quali particularmente non dirò altro, persuadendomi che da Roma le Signorie Vostre n'abbino avuto piena notizia.

XII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 7 septembre 1505.

Sommaire. — Les Lucquois menacés par les Florentins font valoir leur titre d'amis et d'alliés de la France. Observations faites à l'ambassadeur par le cardinal. Explications données par l'ambassadeur. Récriminations de Robertet. Bonté du Roi. Madame Louise d'Angoulême, sa fille Marguerite et le roi d'Angleterre. Les ambassadeurs d'Espagne.

Questa Maestà si trova a *Modon*, dove iermattina il reverendissimo legato mi fece chiamare, e mi fece intendere avere notizia da Milano dal gran mastro come le Signorie Vostre disegnavono rompere guerra a' Lucchesi, e che m'avea chiamato per farmelo intendere, e riccordarmi che Lucchesi erano, come le Signorie Vostre, confederati di questà Maestà, e pagavano il loro argento per essere difesi, e che, quando questo fussi vero, questa Maestà non poteva loro negare la

[1] *Le Cardinal,* sans autre désignation, doit s'entendre du cardinal Francesco Soderini.

difensione. Io risposi a sua signoria che la conscienza e tristi portamenti loro verso delle Signorie Vostre erono causa di farli temere, e che lo intento delle Signorie Vostre era solo il campeggiare Pisa; e che, avendo voluto battere e Lucchesi, l'arebbon già fatto, sendo trapassato tanti giorni dopo la rotta dello Alviano; e che io certificava sua signoria che e Lucchesi non erano per patire dalle Signorie Vostre, se si astenessino di presente di dare favore a' Pisani; e per questo pregava sua signoria che, in nome di questa Maestà, volessi scrivere e chiarire bene questa parte, e a loro, e a Genova, e a Siena. Dissemi era onestissimo, e che farebbe scrivere in forma mi satisfarebbe, e che a *Robertet* ne dessi un poco di memoriale. Al quale di poi parlando, faccendoli intendere che e Lucchesi potevano stare sanza timore dallo esercito delle Signorie Vostre, se si astenessino di presente dare favore alli Pisani, sua signoria con collera, e non poca, mi disse : « Io veggo chiaro; e il gran mastro lo scrive, che voi volete ad ogni « modo muovere guerra a' Lucchesi, e quali sono confederati, e pagono « questa Maestà, come voi, per essere difesi; e danno il loro argento, « e voi nò; voi non pagate questa Maestà, e vi volete rompere seco. E « io vi prometto che questa Maestà romperà con esso voi. » Io li risposi quello giudicai essere a proposito; e nondimanco, nel partirmi, promisse scrivere secondo la promessa li referi avermi fatto il legato. Il sopradetto mi parlò tanto alteratò, che non posso fare altro giudicio, se non che nuovamente sia stato pieno, secondo l'usanza del paese.

Io, visto questa alterazione in *Robertet*, me n'andai alla Cristianissima Maestà, e li dissi quel che il legato per parte sua m'avea referito; e, in sustanza li feci intendere il medesimo, certificando quella che e tristi portamenti de' Lucchesi inverso delle Signorie Vostre erano causa di farli temere, ma che il timore sarebbe vano, se si astenessino, in questa espugnazione disegnono fare le Signorie Vostre, dare favore a' Pisani; e che era necessario, desiderando Sua Maestà che le Signorie Vostre si reintegrassino di Pisa, che vivamente facessi intendere l'animo suo a loro, e Genova, e Siena. E appresso, in nome delle Signorie Vostre, riparlai della paga, pregando Sua

Maestà si volessi contentare della promessa di presente per al tempo. Sua Maestà con lietissima faccia rispose : « Egli è il vero che il gran « mastro mi dà cotesta notizia. Io credo ch'e Lucchesi saranno savi; « e io vi prometto scriverò loro, in modo che vene satisfarò, e così a « Siena. » E, senza usare altre parole di Lucca, entrò ne' casi di Pandolfo, replicando : « Io disegno di mandare cinque cento uomini d'arme « per castigarlo; e lo scrivere a Genova non è necesario, perchè, vo- « lendo al presente, non possono; che, per rispetto della peste, tutti « sono fuora, e nel castelletto sono rimasti pochissimi fanti, che tutto « il resto sono morti. E il governatore s'è ne venuto a Milano, con « animo di non vi tornare, se prima la peste non sia cessata. Io mi « persuado che ad ogni modo al presente arete Pisa, perchè e Vene- « ziani non sono per darvi alcuna briga; e del Re di Spagna statene « sicuri come di me propio. Restono quelli vostri vicini, che è niente; « e si scriverà loro in maniera che vene satisfarete. » Quanto alla paga, Sua Maestà rispose : « Voi m'avete mancato quattro volte, e « mene posso valere a mia posta, e ne potrei addomandare gl' interessi « secondo l'uso vostro, che vi certifico che mi costorno nell'ultima « guerra del Regno ducati più di cento cinquanta mila, che la maggior « parte vennono in vostri mercatanti. » A che io soggiunsi che a un mercatante non si disdicea volere gl'interessi, ma sì a un Re. La conclusione fu che erano assegnati alle genti dell'arme, le quali, come indugiavano ad avere e loro pagamenti, facevano troppo romore. E, mostrandoli io che e generali arebbono espedienti a valersi di presente della promessa, Sua Maestà rispose : « Parlatene loro, ch'io arò piacere « lo faccino. » Co' quali vedrò oggi parlare, e attenderò alla espedizione delle lettere; e, di quel seguirà, darò per el primo notizia alle Signorie Vostre.

Madama *d'Angoulême* e la figlia sono in corte a *Modon*, dove di ambasciatori non si trova altri che quello d'Inghilterra; e a me è suto avverato da un amico per cosa certa il parentado *d'Angoulême* essere conchiuso per il figlio primogenito del Re d'Inghilterra, e che lo ambasciatore fa ancora grande instanza d'avere la madre per il detto Re;

la quale pare per ancora stia renitente, mostrando non volere abbandonare *Angoulême*, suo figliolo; e pare che il Re abbi speranza averla a disporre. Io traggo questa notizia di luogo che li prestò grandissima fede. Vostre Signorie in brevi dì intenderanno se si verificherà.

Questa Maestà ha scritto in più luoghi, e inviato uomini fino in su confini per incontrare e onorare gli oratori Spagnuoli, e quali, secondo la partita loro, stimono possino al presente trovarsi ne' confini del Regno. Io credo che oramai si possa certo sperare la pace e il parentado, quale senza dubbio sarà *Bourbon* o *Foix*. Questa Maestà intendo ha fatto chiamare per alla fine di questo molti di questi primi signori per in corte, acciò si trovino qui alla venuta de' sopradetti oratori.

XIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 10-15 septembre 1505.

SOMMAIRE. — Mouvements de Gonzalve pour secourir Pise. La République réclame et obtient l'intervention du roi de France auprès du roi d'Espagne. Audience du Roi et du légat. Long entretien du Roi avec l'ambassadeur. Caractère de Louis XII. Les ambassadeurs d'Espagne sont attendus. Les mariages anglais et espagnol. Accord conclu avec l'archiduc d'Autriche. Lettre du Roi au roi d'Espagne en faveur des Florentins.

Dopo la mia delli VIII del presente comparse la di Vostre Signorie de' III con la lettera da Napoli. Io subito men' andai a questa Maestà, e li feci intendere quel che le Signorie Vostre ritraevano dell' animo di Gonsalvo, e li resoluti minacci suoi, e la commissione data, secondo intendevano le Signorie Vostre, alli fanti di Piombino, per trasferirsi in Pisa; ricordando di nuovo a Sua Maestà di quanto momento sarebbe l' essere gli Spagnuoli in Pisa, per e rispetti che per la loro n' allegano le Signorie Vostre. La Maestà Sua rispose che le Signorie Vostre potevano stare sicure dal Re di Spagna; e che credeva che Gonsalvo non avessi a fare alcuno movimento contro a quelle, per essere fuori della

voglia del suo Re; ma, per levare questo inconveniente, farebbe scrivere, come m'avea promesso, al Re d'Ispagna, quale comandassi a Gonsalvo che nelle cose delle Signorie Vostre e di Pisa non si travagliassi. E soggiunse: « Monterete a cavallo subito, e andrete a *Chaumont* « a trovare il legato; e, per parte mia, li farete intendere che, se « non ha ancora scritto, spacci subito in Spagna volando per l'effetto « detto, come ieri alla presenza vostra li commissi. »

Io, licenziatomi da questa Maestà, quale questa mattina è venuto qui, mi trasferì a *Chaumont*, e feci intendere al legato la notizia aveva dalle Signorie Vostre e la commissione di questa Maestà. Sua signoria, per averla trovata in procinto d'andare a caccia, diferì lo scrivere fino ad oggi, che debbe tornare qui; e mi soggiunse: « E potrebbe essere « che Gonsalvo, in particulare e senza consenso del suo Re, come a « quello a chi non è noto le cose che sono fra lui e questa Maestà, « facessi qualche poco di movimento, benchè questo anche non credo; « e, per schifarlo, si piglierà questa via dello scrivere; e quella Si« gnoria stia di buono animo, che bisognando non se gli mancherà; « e attenda alle espedizioni sua. » Con le più grate e amorevoli parole, che n'abbi mai usate fino a qui.

Nel parlare iermattina con questa Maestà, e ragguagliarla degli avvisi delle Signorie Vostre, mi parse ritrarre uno incredibile desiderio che le Signorie Vostre ricuperino Pisa; e mi disse più volte: « Se voi « non avete Pisa per di qui ad Ognissanti, poi che noi siamo uniti, « (intendendo di sè e di Spagna), io non credo che l'abbiate mai più, « e mi pare che le Signorie Vostre qualche volta si perdino per loro « piccole *mercianterie*. » Mostrando dubitare che le Signorie Vostre non si risentissino come richiede la cosa, e che le provvisioni loro fussino deboli e tarde. E, nel discorso, soggiunse: « Se Gonsalvo mandrà, che « nol' credo, le genti mie ci sono per qual cosa; e, se io ne comandrò « dugento, ne verranno trecento. Fate una volta uno sforzo, quale si « richiede per uscire di tanto travaglio, e sappiate che, se non man« cherà da voi, Pisa sarà vostra. Io ho quaranta tre anni, e cominciai di « sedici ad esser uomo di guerra; e mi sono trovato in molte cose, e

« suto causa della pernizie di molti; che, per contento dell'animo mio, « io pagherei cinque cento mila ducati d'oro, e non l'avere fatto; e li « conterei avanti beessi, e sanza uscire di questo luogo; ma pure è stato « necessario farlo. Sappiate che, nell'imprese mie, e con lo spendere « e con le provvisioni, io ho fatto sempre ogni sforzo; nè da quelle è « mancato che qualcosa non sia successa prospera. Ma sappiate che « mai più farò alcuna impresa dove io non mi trovi in persona. Adesso « è il tempo da spendere e fare l'ultimo sforzo.

« Sappiate che il Re d'Ispagna e i Veneziani ancora pagherebbono « cento mila ducati per uno, e che Pisa fussi nelle mani mie. Io non « velo dico a caso, nè vi voglio dire più là. E i Genovesi pagherebbono « la spesa del guardarla; e hanno offerto, chi tre, chi quattro, e chi « cinque mila ducati, per questo effetto di presente al governatore, « il quale da Milano mene da notizia. Sappiate che voi m'avete man- « cato della fede, e ch' io non vi sono più tenuto, e lo potrei ragio- « nevolmente fare; ma perch'io so che voi siate miei buoni amici, « io amerei più presto morire; e statene sicuri, e con l' animo quieto, « ch' io non lo farò mai; ancora, se un' altra volta mi mancassi della « fede, un grandissimo dispetto melo farebbe fare, e non altro. In Italia « non m' ha mancato altro che Vostri Signori e Pandolfo (ne li occorse « fare menzione di Bologna). Io ho sempre amato quella Città dal « tempo ch'io era duca, e sono di cuore Fiorentino. Non mancherò « mai alla salute sua e in pubblico e in privato. » Con tante amorevoli e grate parole, che non saprei referire a Vostre Signorie. E, perchè nell' ultimo mi disse, « Fate intendere l' animo mio a quelli Signori, » giudicherei non fussi fuori di proposito con una breve lettera ringraziarlo del suo buono animo.

Io, per non tediare le Signorie Vostre, non referirò quel replicassi a ciascuna cosa, e massime del vivo e gagliardo provvedimento che quelle hanno fatto per la presente oppugnazione, con ferma deliberazione di fare ogni ultimo sforzo; soggiugnendoli che le Signorie Vostre si trovavano circa ottocento uomini d' arme, così buoni come fussino in Italia, e avevano disegnato dieci mila pedoni, e, con le predette forze,

non si dimostrando maggiori impedimenti, speravano, mediante la grazia di Dio, ottenere la desiderata vittoria.

E generali non si trovono qui, e per questo non ho ancora parlato, e anche aspetto volentieri le lettere che, per la mia del III, con reverenza ricordai alle Signorie Vostre, mediante le quali si potrebbe forse condurre, se non con satisfazione loro, con poco loro dispiacere, quanto per la mia dissi alle Signorie Vostre.

Io aspetto la venuta sta sera del legato, e non mi poserò, fino a tanto intenda essere spacciato in Spagna; e mi sforzerò che, oltre allo scrivere del Re di Spagna, si tragga ancora una lettera a Gonsalvo, che venga quà in mia mano, e, allo arrivare d'essa, la mandrò alle Signorie Vostre per l'ordinario, o in diligenza, secondo mi parrà sia a proposito, e secondo e termini ai quali giudicherò sia l'impresa.

Questa Maestà ha mandato un mastro di casa e uno araldo, per incontrare gli ambasciadori Spagnuoli e farli onoranza, e fare le spese per tutto il Regno. Parmi intendere partissino dalla corte a XXIII del passato. La venuta degli ambasciadori, le parole di questa Maestà e del legato dettemi più volte, e l'offerta e assunto dello scrivere a presente in Spagna, come di sopra si dice, dimostra alle Signorie Vostre quel che sia da sperare nella pace.

Qui si trova *Angoulême* con la sorella e con la madre, e madama *de Bourbon*[1] col genero, nuovo duca, e con le figlie.

Siamo a dì XV, e poco altro m'accade. Il reverendissimo legato e *Robertet* ancora m'hanno di nuovo sollecitato e domandato se, per conto della paga, ho altra commissione dalle Signorie Vostre. Io sono stato in sul medesimo, e è cosa che poco satisfa loro. Io n'ho parlato di poi col Re, e m'ha rimesso a *Brissonet*, col quale ho parlato. Lui è stato di poi con legato, e non s'è ne fatta conclusione alcuna, per parere loro questa dilazione troppo grande. Io farò, circa a questa cosa, quello potrò di bene, e ci userò ogni diligenza mi sarà possibile. L'ultima volta ch'io

[1] La célèbre Anne de Bourbon-Beaujeu, fille de Louis XI, mère de Suzanne et belle-mère de Charles de Bourbon-Montpensier, le futur connétable.

parlai al legato, mi disse : « Io vi dirò il vero. Io credo certo che voi « non vi curiate conservarvi questa Maestà. »

Io intendo per cosa certa il contratto essere stipulato del mariaggio della sorella *d'Angoulême* in Inghilterra; se è al padre o al figlio, questo non so, nè son' solo a dubitarne; ma non dovrà tardare molto che s' intenderà per tutti. Le cose di costoro che portano non escono del Re e del legato; da' quali soli bisogna trarne la verità. L' ambasciadore d' Inghilterra si trova ancora qui bene onorato e carezzato da questa Maestà. Qui non è ancora nuova dove si trovino gli oratori Spagnuoli, a' quali costoro non penseranno più fino a loro arrivare, avendo loro mandato incontro per riceverli e onorarli; ma ad ogni modo possono tardare pochi giorni.

Gli oratori di questa Maestà, che andarono allo Arciduca, saranno qui fra pochi giorni, e, secondo intendo bene satisfatti da quel signore, massime circa le cose per l' appellazione *de Flandre* al parlamento *de Paris.*

Questa Maestà con desiderio aspetta il successo delle cose di Pisa, e si persuade che le Signorie Vostre l' abbino questa volta a ricuperare, soggiugnendo sempre : « Se non mancherà da loro medesimi. »

La lettera in Ispagna ancora non è andata, che è cosa maravigliosa la lunghezza e poca diligenza di costoro in tutte le cose, e loro, e d' altri. Credo pure si dovrà espedire oggi; benchè io mi persuado che non sarà a mezza via, che le Signorie Vostre aranno espedito l' impresa loro; e così a Dio piaccia!

Post scripta. Questo medesimo giorno sono comparse due delle Signorie Vostre de' v e vii del presente; alle quali poca risposta accade, perchè, quanto a' Lucchesi, Genovesi e Sanesi, di quà subito si fece tutte quelle provvisioni erano possibili fare, come per le mie Vostre Signorie di poi aranno inteso. Io farò intendere gli avvisi delle Signorie Vostre sta sera, o al più longo domattina a questa Maestà, quale fra mezza ora partirà di qui per a *Modon.* Nè altro di nuovo dirò, che alle Signorie Vostre quanto più posso raccomandarmi.

Con la presente sarà copia della lettera per Ispagna.

Copia appresso di detta lettera al cattolico Re di Spagna.

Altissimo, Eccellentissimo e Potentissimo Principe, nostro carissimo e amantissimo fratello e cugino, *Don Ferrand,* per la grazia d'Iddio Re di Castiglia e d'Aragon : *Louis,* per quella medesima grazia, Re di Francia, di Napoli e Jerusalem, Duca di Milano; salute e fraterno amore.

Altissimo, Eccellentissimo e Potentissimo Principe, nostro carissimo e amantissimo fratello e cugino, vogliate sapere che il Gonfaloniere e Signoria di Firenze, nostri amici collegati e confederati, hanno presentemente mandato e dirizzato una buona e potente armata per andare a Pisa, per ridurla e rimetterla in loro mani e obbedienza, così come altra volta ella è stata. E, per questo che noi siamo deliberati in questa impresa dare alla detta Signoria di Firenze tutto lo aiuto, favore e soccorso che ci sarà possibile, e che potrebbe essere Gonsalvo Ferrando, vostro luogotenente generale, senza vostra saputa, potrebbe dare aiuto e favore a' detti Pisani contro la detta Signoria di Firenze; il che noi crediamo voi non vorresti sofferire, attesa la collegazione ed amicizia che abbiamo con la detta Signoria di Firenze, come è detto : A questa cagione, Noi abbiamo ben voluto scrivervi e avvertirvi, pregandovi affettuosamente che Voi vogliate scrivere al detto Gonsalvo, comandandoli che non dia alcuno aiuto, favore o soccorso a' detti Pisani, all' incontro della detta Signoria di Firenze, nostri amici e collegati, sia di gente, viveri o altra cosa, in qualunche maniera sia. E, se di già lui avessi mandato alcuno numero di gente, che in continenti comandi e revochi; e cene farete piacere gratissimo così faccendo.

Altissimo, Eccellentissimo e Potentissimo Principe, nostro carissimo e amantissimo fratello e cugino, Nostro Signore vi abbia in sua guardia.

XIV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 25 septembre 1505.

Sommaire. — Gonzalve et les Pisans. Le Roi créancier des Florentins; difficultés pour le payement. Conférence de Pandolfini avec l'ambassadeur d'Espagne.

Dopo l'ultima mia alle Signorie Vostre del xxii del presente, subito mi presentai a questa Maestà, alla quale narrai il contenuto dell' ultime loro, faccendoli, con quelli più rispetti si convenga, il medesimo discorso che prima aveva fatto al reverendissimo legato. Sua Maestà, quanto alli Spagnuoli, si maravigliò assai, e mi soggiunse : «Questo è nato «per non essere a Gonsalvo noto quello che è fra la Cattolica Maestà «e me; ma presto e lui e voi intendrete il tutto, e tutti questi rispetti «cesseranno.»

E, quanto a' portamenti de' vicini delle Signorie Vostre, rispose : «Voi medesimi ne siate cagione, perchè un mio minimo segno bastava «a farli astenere tutti; e, avendo pagato la paga, aresti avuto quante «genti avessi voluto delle mia.» E allora di nuovo cominciò a parlare di questi pagamenti; e, offerendo io a Sua Maestà quello che dalle Signorie Vostre ho in commissione, e pregando quella, in nome di Vostre Signorie, con le più accomodate parole mi furono possibili, che si volessi contentare, ecc. Sua Maestà mi soggiunse : «Io v' ho detto quello mi «fa intendere il gran mastro. Lui invierà cinque cento o secento lancie «verso di voi e di Pandolfo, acciò non abbino a fare tumulto nello Stato «di Milano; e, quando saranno a Parma, e Vostri Signori penseranno «di provvederli.» Io non mancai, e più d'una volta, replicare a Sua Maestà tutto quello occorrea circa portamenti, e la fede e meriti delle Signorie Vostre. Sua Maestà sempre mi rispose : «Egli è la verità. Voi «dite il vero; ma coteste non sono altro che parole; e voi non mi ris- «pondete mai a proposito. Sapete che le genti dell' arme non si possono «tenere senza danari. Contentatene il generale di Milano.» E, nel dis-

corso del suo parlare, offerendo io la promessa per una pagha, Sua Maestà, due volte, soggiunse : « Datemi particulare sicurtà per tutta la « somma, e miei generali poi sene potranno valere. » Io risposi che questo era impossibile alle Signorie Vostre, perchè i mercanti non promettérebbono a *Lyon*, se costì prima non avessino ricevuti gli assegnamenti, e quali la Città faceva secondo li occorrenti bisogni; perchè altrimenti non li vincerebbe. Sua Maestà rispose : « Io so bene voi li fate ogni due mesi. » A che io risposi, che la Signoria era quella si creava e mutava ogni due mesi; ma i provvedimenti per la Città non si facevono che anno per anno, non sopravenendo qualche grandissimo accidente. Non mi parse da ricercare in questa parte alcuno particulare da Sua Maestà, dubitando che 'l desiderio di quella e delle Signorie Vostre circa il tempo e comodità di questi pagamenti, dando sicurtà di tutta la somma, fussi molto differente. A tutte le mie risposte e repliche Sua Maestà rispose sempre : « Egli è la verità : voi non mi rispondete a proposito; e co- « teste sono tutte parole; e le genti d'arme non possono stare senza « danari; e sono già dieci mesi che voi m'avete mancato. » Ne mai si fece altro acquisto, salvo che tutti questi suoi discorsi furono detti senza alterazione. Le Signorie Vostre risponderanno quel tanto che a loro ne occorrerà, e massime circa la sicurtà di tutta la somma, benchè, come di sopra dico, dubito forte non fussino per convenire del tempo. El gran mastro da Milàno è quello che sollecita questa Maestà, sotto pretesto di disordine dalle genti dell'arme nella ducea di Milano. Emmi parso avvertire le Signorie Vostre, perchè i remedi là sarebbono per giovare non manco che qui.

Io ho fatto intendere qui a ciascuno dove è occorso, che, trovandosi le Signorie Vostre bene armate per lo insulto dello Alviano, feciono pensiero tentare di sforzare Pisa per un subito assalto, persuadendosi, secondo le parole dettemi questa Maestà e il reverendissimo legato, che Gonsalvo, per rispetto di questa pace futura, non sen'avessi a travagliare; e che, essendo successo il contrario, io sperava che le Signorie Vostre, per non avere a venire alle mani con li Spagnuoli, avessino levato il campo subito. Questo medesimo ho fatto intendere a Fra Giovanni

Hizera [1], quale maneggia qui le cose per Spagna; col quale io mi sono alquanto domesticato; e, acciochè avessi causa di parlare meco più largo, li feci intendere la risposta m'avea fatta questa Maestà e il legato circa fanti mandati Gonsalvo. Il sopradetto mi conferma essere la verità di tutto quello m'hanno detto, affermandomi che Gonsalvo non ha notizia di quel si sia fatto fra questa Maestà; soggiugnendomi che in quella corte, nel principio di questa pratica, la cosa non era fuori del Re e di lui; che la maneggiava in altri che in dua, e nomi de' quali mi nominò; e che mi certificava che per tutta quest' altra settimana gli oratori sarebbono qui, e che in brevi, di poi sarebbe conchiuso ogni cosa, tutti cotesti impedimenti cesserebbono, e questa Maestà diventerebbono una cosa medesima; e, per questo rispetto, le Signorie Vostre non potrebbono manco disporre della Cattolica Maestà che del Cristianissimo Re; soggiugnendomi : «Sappiate che più volte abbiamo «parlato delle cose de' Vostri Signori.» E, domandandomi del tempo che Pisa era stata rebelle, mi disse : «State di buona voglia che presto «dovrete uscire di tanti affanni.» Io risposi a tutto quello giudicai a proposito; e, essendo scaduto, nel processo del parlare, li discorsi, che tutto quello avevon' fatto le Signorie Vostre era suto per la osservanza della fede e obbligo con questa Maestà, il quale nacque mentre che quelle Maestà erano unite e amice, e che per questo le Signorie Vostre meritavano più presto commendazione che reprensione appresso a quella Cattolica Maestà; il che lui accettò, soggiugnendo : «Voi dite il vero; «e vedrete presto che potrete disporre di quella Maestà non altrimenti «che del Re Cristianissimo; e tutti gl' impedimenti di Gonsalvo subito «cesseranno.» Io credo che oramai non s' abbi in parte alcuna a dubitare di questa futura pace, perchè il sopradetto è uomo prudente; e, non vedendo la cosa ferma, non m' arebbe usate simili parole; nè anche li ambasciadori si sarebbono condotti si vicini. Questa tanta dilazione loro, alcuni l'attribuiscono all' avere voluto prima risolvere alcune piccole difficultà avanti si conduchino qui in corte, alcuni lo

[1] Ambassadeur d'Espagne à la cour de France.

attribuiscono alla grave malattia d' uno de' tre ambasciadori. Potrebbe essere stata l' una e l' altra cosa. Questi principi Napoletani si sono insieme raunati, e fatti alcuni capitoli per le cose loro, e datoli al legato; il quale li ha presi e risposto che, come gli ambasciadori saranno qui, spera farne passare la maggior parte. Il parentado molti affermono essere stabilito; e sarà Madama *de Foix*, nipote di questa Maestà.

XV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 30 septembre-3 octobre 1505.

Sommaire. — Affaire du remboursement de la somme due par les Florentins. Le secrétaire des finances Robertet. Arrivée des ambassadeurs d'Espagne. Le Roi donne déjà le nom de reine à sa nièce, Madame de Foix.

Alla giunta del protesto, costoro erano resoluti mandare subito a *Lyon* per fare arrestare qualche mercante per tutta la somma, come hanno protestato; e così sarebbe suto, se non fussi seguito una buona diligenza, e le cose che le Signorie Vostre appresso intenderanno. Io certifico bene quelle che, se prima la cosa non sarà composta, arresteranno in su la prossima fiera li mercanti delle Signorie Vostre; dopo il quale atto, con più difficultà e manco comodo di tempo si potrà di poi acconciare la cosa. Costoro, per persuadersi d'avere fermo l'amicizia con Inghilterra e Spagna, e spotestarsi del Regno di Napoli, sono per tenere manco conto che per il passato, e delle Signorie Vostre, e degli altri in Italia, giudicando non avere bisogno di loro, e per questo cominciono a ritornare nella loro consueta alterigia e insolenza; a che soggiugne che e generali, a chi sono assegnati, avendo questi danari in dietro, solleciteranno al continuo; e questa Maestà consentirà facilmente ogni cosa contro le Signorie Vostre, per non avere di borsa a provvedere. Questo soggiugnerò alle Signorie Vostre che, fino che quelle non terminono in qualche modo e compongono questo debito, io non

credo che quelle possino fare con costoro alcuna cosa di buono; le quali si persuadino averli a pagare senza alcuno dubbio, per essere, come è detto, assegnati a questi generali. In questa corte non è persona che più possi in questa materia giovare che *Robertet*, per essere secretario di finanze, e potere disporre quasi a modo suo e generali; e col mezzo suo si potrebbe sperare ogni bene, ma avendolo avversario ogni male e ogni ruina, nè sarebbe possibile farci alcuna opera buona. Il sopradetto non si tiene molto satisfatto delle Signorie Vostre, e chiaramente m' ha fatto intendere la cagione, la quale è necessario alle Signorie Vostre medicare, o rimettersi a discrezione dello arresto futuro e degli effetti che potranno nascere da questi accidenti. Lui ha ad avere mille ducati da Ugolino Martelli, per virtù d' una cedola (la copia della quale sarà con le presenti) avuta del sopradetto; e è necessario che le Signorie Vostre sommariamente lo faccino subito pagare o lo paghino loro, e lui cederà come dice l' azione, perchè dice essersi fidato di lui, per essere uomo pubblico; e dice che in mano di Gianfrancesco Martelli restorono danari di Ugolino, e che, per essersi levato del Regno, non sene può valere; e che l'opere sue verso le Signorie Vostre meritano sia subito pagato. Se non sarà dalle Signorie Vostre compiaciuto, poi che ha aperto l' animo suo, si possono le Signorie Vostre persuadere d' averlo per inimico, e che questi pagamenti, parendoli cosa giusta, saranno in tal modo sollecitati, che sarà necessario alle Signorie Vostre, in brevissimi mesi, pagarli tutti con lo arresto de' mercanti; e ne resteranno in disgrazia di questa Maestà, la quale, come arà cominciato ad offendere le Signorie Vostre, tutte le buone opere loro fino a qui saran' perse, e sarà comportato che e vicini e gli altri si portino con quelle a loro piacere; ricordando loro, come altre volte ho detto, che costoro non tengono conto, se non di chi temono, o di chi si possono grandemente valere; e, al presente, pare loro essere in termine di non avere più bisogno, nè d' altri, nè delle Signorie Vostre; le quali non si fidino nell' animo di questa Maestà, insul quale (per non dire altrimenti) non è da fare molto fondamento. Ma, quando *Robertet* fussi satisfatto, crederei per ragionamenti avuti a patto fermo si potessino questi pagamenti terminare in

questo modo, o poco da questo variati. Costoro sono resoluti non avere a disputare più con le Signorie Vostre. Questo è quel bene crederei si potessi fare, quando le Signorie Vostre pensassino satisfare allo amico, come dissi, senza il quale quelle riceveranno danno e vergogna; e mene prestino fede; e sappino che, delle condizioni e particulari di sopra, parte men' è sute offerte, e parte ne aggiungo da me medesimo; e mi persuado che poco fussino per variare. Costoro avevon' disegnato mandare subito a *Lyon* col protesto a fare arrestare i mercanti. Pure il parlare mio e d' altri ha fatto differire, mostrando che da mercanti sarebbe impossibile trarre danari fuori di fiera, e da canto mi è stato promesso la cosa dormirà fino alla risposta delle presenti, al più lungo di qui a xx giorni. Emmi parso a proposito questo tempo, acciochè le Signorie Vostre abbino notizia del tutto, e sene possino resolvere come giudicheranno sia bene. Qualunche partito le Signorie Vostre piglieranno, sarà, per quel posso giudicare, necessario dare al presente obblighi particulari di mercanti per tutta la somma. Io ho accettato volentieri, per molti rispetti, la dilazione de' xx giorni, senza restringermi in alcuna cosa; ma rimettendomene alle Signorie Vostre, le quali secondo la solita prudenza ne responderanno resolutamente; perchè la disposizione di costoro non patisce averne a fare alcuna replica di lettere.

Gli oratori Spagnuoli sono qui vicini, e, secondo intendo, questa Maestà ha mandato là, per farli intrattenere quattro o sei giorni avanti venghino qui, acciochè prima comparisca la Cristianissima Regina, perchè la Corte sia più piena; la quale ha mandato ad incontrare, e si trova sei giornate qui vicina. Credo oramai in questa pace e in questa unione non sia da fare alcuno dubbio, poichè questa Maestà, secondo intendo, faccendo menzione di madama *de Foix,* la chiama regina. Le Signorie Vostre in brevi dì intenderanno tutto. Questa mattina è comparso a questa Maestà uno uomo della Cristianissima Regina, quale referisce la sopradetta essersi ferma quattro giornate lontano di qui, per essere un poco indisposta, e per questo potrà tardare quattro o sei giorni al venire qui, e il medesimo dovranno fare gli ambasciadori Spagnuoli, quali si tro-

vono a *Tours,* vicini di qui una giornata, dove sono onorati eccessivamente per ordine di questa Maestà. Qui non è alcuna altra cosa di nuovo, degna della notizia di Vostre Signorie, alle quali di nuovo mi raccomando.

Siamo a di III, e domane verranno qui gli oratori Spagnuoli, e quali questa Maestà alloggia in castello, e prepara onoratissimamente riceverli.

XVI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 6 octobre 1505.

SOMMAIRE. — Détails sur la réception faite par le Roi aux ambassadeurs d'Espagne. Audience solennelle. Objet de cette ambassade.

Per l'ultima de' XXX, tenuta fino alli III del presente, scrissi a pieno di tutto quello occorre, e massime circa la paga; di che al presente altro non dirò, aspettandone da quelle risposta.

Comparsono fino alli IV gli oratori Spagnuoli, con circa cento cavalli: cioè il conte di Cifuentès, messer Tommaso Malfiorita, dottore, frate Giovanni Hizera, dello ordine di San Domenico, Inquisitore d'Ispagna; e quali questa Maestà fece incontrare da questi primi signori, e li ha alloggiati vicini al castello, e fa loro le spese; e così ha fatto poi che entrorono nel Regno; e rieri ebbono audienza di tutti questi primi signori di Corte, ed oratori e principi Italiani. Furono con gran carezze e dimostrazioni ricevuti; e, dopo la presentazione della lettera della credenza, posti a sedere, Malfiorita ebbe una orazione latina, non molto lunga, bene accomodata, e recitata con grandissima grazia, nella quale furono quattro capi.

Nel primo, grandemente si rallegrorono, in nome della Cattolica Maestà della ricuperata valitudine.

Nel secondo, che, conoscendo la Cattolica Maestà lui essere il primo e più potente Re de' Cristiani, desiderava quietamente vivere seco, e per

questo addomandava unione e pace, conoscendo questo essere a proposito, non solamente per loro, ma per li amici e per tutta la Cristianità.

Nel terzo, che, essendo disposta questa Maestà pigliare donna acciochè l' unione loro fussi più perpetua, e anche mosso dalle virtù sua, addomandava madama *de Foix*, sua nipote.

Nel quarto, che, avendo alcune cose importantissime da conferire a Sua Maestà, addomandavano tempo discreta audienza.

In risposto per il gran cancelliere, quanto alla prima parte, poche parole e bene accomodate; e, quanto alla seconda e alla terza, commendando prima l' unione, e dicendo che, benchè madama *de Foix* li fussi nipote, l' amava come figlia, che, per essere cose di grande importanza, questa Maestà non ne voleva rispondere senza participazione del suo consiglio; e, quanto all' ultimo capo, che le orrechie di quella Maestà eran' sempre apparechiate ad ogni loro piacere. E così si licenziorono, acompagnati da alcuni di questi primi signori. È verisimile che e predetti ambasciadori non arebbono pubblicamente chiesto la pace e il mariaggio, se secretamente prima non l'avessino conchiuso; e, per questo, stimo non abbi a passare un mese, che, pubblicata la pace, gli oratori presenti sene meneranno in Spagna la sposa.

Particulari capitoli per ancora a punto non s' intende; e questi principi Napolitani stanno di mala voglia, per non intendere ancora e particulari delle cose loro, benchè il Cristianissimo e il legato abbino loro detto che e torneranno a casa, e che e casi loro poseranno bene.

Io intendo per cosa chiara il Regno restare intero a Spagna, e che questa Maestà dona la sua meta alla nipote, con autorità che la possa cedere, e che il Re d'Ispagna la dota di poi in ducati trecento mila.

Che il Re d'Ispagna, senza dare alcuno corso per rifaccimento delle spese fatte questa Maestà nella impresa del Regno, paghi al Cristianissimo sette cento mila ducati di carlini in sette anni.

Che a' baroni sieno restituiti tutti li stati loro, ma secondo che di ragione s' appartiene; il che dovrà generare non poca confusione fra loro;

e dubito, per qualche parola ritratta, che la Cattolica Maestà, nel restituire li stati a' baroni, non si ritenga in mano per qualche poco di tempo, per sicurtà sua, alcune fortezze, massime di quelli principi, che con li stati loro confinano con le terre possegono e Veneziani.

Dovranno oramai passare pochi giorni, che s'intenderà e particulari e la verità a punto. E io non mancherò con ogni diligenza che nel capitulare s'abbino quelli rispetti alle cose di Pisa, che desiderano le Signorie Vostre; nè si mancherà di nuovo mostrare al Re e legato, quanto importi, per le cose di Genova e di Toscana, il rimanere Piombino in mano degli Spagnuoli; del quale non dubito s'abbino a spotestare e lasciarlo libero, se così sarà la voglia del proprio padrone. Nec altro, che alle Signorie Vostre raccomandomi.

XVII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 10 octobre 1505.

Sommaire. — La paix est jurée solennellement. Entretien de l'ambassadeur et du cardinal sur les avantages que cette paix peut offrir aux Florentins. On soupçonne que les forces des nouveaux alliés se tourneront contre Venise.

Siamo a dì xii, e questa mattina, alla messa nella chiesa di castello, s'è giurata la pace, dove non s'è fatta menzione d'alcuno particulare capitolo. Il gran cancelliere, all'ultimo della messa, lesse una forma di giuramento, che avea scritta prima in francese, al Re, e di poi in latino agli oratori; e l'uno e l'altro giurorono, alla imagine d'un crocifisso d'oro e per li santi Dei Evvangeli, la pace per loro e per loro successori, duratura in perpetuo, promettendo che il Cattolico Re ratificherebbe in forma valida. Questi Napoletani non sanno ancora come le cose sieno acconcie, perchè il legato non ha voluto dire per ancora niente. Sforzerommi per il primo le Signorie Vostre intendino qualche particulare.

La Santità del Papa mandò qui, pochi giorni sono, messer Luigi da Sessa, per più cose, e infra l'altre perchè costoro conservassino lo Stato che il Prefetto ebbe dal Re di Francia nel Reame; e mi pare intendere che questi ambasciadori non hanno voluto passare detto capitulo.

Domane sarà qui la Regina; e si dovrà subito scoprire il parentado di madama *de Foix*, quale è seco. E gli oratori dello Arciduca verranno qui, che sono vicini a quattro leghe, fermi per ordine di costoro, stimo, perchè prima hanno voluto saldare con Spagna.

Post scripta. Siamo ad ore cinque di notte, e questa Maestà ha fatto questo giorno solennemente bandire la pace per tutta questa terra fra lui e Spagna e loro successori, duratura in perpetuo. E questa Maestà s'è ne di poi andata a *Modon*, lontano di qui tre leghe, dove credo sarà doman' da sera la Regina. Io, questa sera, sono stato a cena col reverendissimo legato per intendere qualche cosa di Vostre Signorie, dicendo a sua signoria che, avendolo le Signorie Vostre per protettore, doveno sperare che le cose loro andassino sempre bene, e soggiugnendoli: « La « pace è fatta e pubblicata; Pisa come resta? « Sua Signoria rispose: » Che « ha a fare Pisa quà? Questa è stato una unione e pace fra questi Re, che « insiemi avevon' guerra. » E, dicendo io: « Vuole la Signoria Vostra che « Pisa resti in mano degli Spagnuoli? » Lui mi rispose: « Il Re d'Ispagna, « per e capitoli, non s'ha a travagliare delle cose de' vostri confederati. » E dicendo io: « El Cattolico Re non sarà egli per e capitoli stretto al pre- « sente trarne tutti li Spagnuoli? » Mi rispose: « Non cercate tanti parti- « culari. Se voi farete il debito vostro con questa Maestà, voi vedrete che « questa Maestà farà quello che a lei s'aspetta. E in coteste cose si farà a « punto quanto voi vorrete, e di questo non dubitate punto. Bisogna che « paghiate questa paga subito, e diate sicurtà del resto. Se lo farete, velo « troverete buono; se non, io vi dico che presto vene pentirete. » Io risposi a Sua Signoria che stessi di buona voglia; che presto le Signorie Vostre piglierebbono qualche partito che satisfarebbe a questa Maestà. Sua Signoria rispose: « Per mia fè, io nol' credo, atteso che più volte « n'avete mancato; e io lo crederò, quando lo vedrò. Ma vedrete quanto

« vi gioverà; voi, non intendete il caso vostro. » E, ritornando io di nuovo in sulle fanterie Spagnuole e Pisa, mi soggiunse : « Assettate questi pa-« gamenti, e disegnate poi tutto quello volete di Pisa, che si farà. » Io intendo del trarne e fanti Spagnuoli, e valersi d'ogni favore del Cattolico Re. Il reverendissimo legato ha detto a messer Luigi da Sessa, il quale, sotto certa commissione del Papa, a mia richiesta, l'ha domandato se Piombino e Pisa restava in mano degli Spagnuoli, che le cose di Pisa stanno bene, nè gli Spagnuoli sene possono travagliare per nulla, ne *etiam* di nessun' altro nostro confederato. Considerino le Signorie Vostre quello che possa a quelle giovare il comporre e terminare questi pagamenti, e quali saran' sempre causa di tenere costoro malissime disposti, e usare qualche termine che forte dispiacerà a Vostre Signorie. De' particulari del Regno per ora io non dirò altro, salvo che il Regno resta, per conto di dota, tutto a Spagna, e e baroni sono rimessi nelli stati loro, nel medesimo modo che possedevano al tempo della rottura fra queste Maestà. Gli altri particulari per altra l'intenderanno le Signorie Vostre.

Questa Maestà, credo udirà domane a *Modon,* dove di buon' ora va domattina il legato, gli oratori dello Arciduca; e, per quanto intendo, le loro differenze si comporranno ad ogni modo. Così desiderono costoro, e la necessità ne constringe detto Arciduca, vedendosi privato del favore di Spagna.

Per tutta questa corte, per chi ha qualche giudicio e intende qualche secreto, si crede che, a tempo nuovo, tutti questi Principi s'abbino a voltare a' Veneziani; e questa opinione, per quel ch'io intenda, non è a caso. Lo oratore Veneziano non sta di molta buona voglia, e non li piace punto questa pace; e, per quanto intenda, il suo timore non è a caso. Io di nuovo a Vostre Signorie mi raccomando.

Il Cattolico Re, in questo appuntamento, per ricompenso delle spese fatte per l'impresa del Regno, dà a questa Maestà in dieci anni un millione di ducati, credo di carlini, cento mila per ciascuno anno. Questo dì gli oratori dello Arciduca hanno avuto audienza dal Cristianissimo. Credo queste loro differenze abbino avere buon fine.

XVIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 16 octobre 1505.

Sommaire. — Motifs pour lesquels la paix semble devoir être durable.

La pace, secondo la opinione mia, è per durare fra queste Maestà: perchè il Cristianissimo la vuole ad ogni modo, e del Regno di Napoli non si cura punto; e, come più volte m'è suto detto, con uno ducato solo non l'arebbono ricattato, stimo, per conoscere non lo potere tenere, rispetto alla distanza, e vedere d'averci consummato gente e danari assai.

E, dal canto d'Ispagna, pare non abbia a mancare, sendo tanto utile ed onorevole per Sua Maestà, sendoli lasciato il Regno intero e libero; ed avendo, per mezzo di costoro, sicurtà dallo Arciduca, al quale il Cattolico Re, avendo figliuoli, non pensa dare la Castiglia.

Gli oratori dello Arciduca, per quanto intendo, resteranno d'accordo ad ogni modo con questa Maestà.

Il Cattolico Re dà notizia a questa Maestà avere preso con l'armata sua, *en Barbarie*, *Marsal-Kibir*, il quale pare sia il porto d'*Oran*. Nè altro dirò, per non avere più tempo, per rispetto al subito spaccio, se non che alle Signorie Vostre quanto più posso mi raccomando.

XIX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 10 novembre 1505.

Sommaire. — Les Espagnols de Gonzalve sont entrés dans Pise. Négociations auprès du Roi, en vue d'obtenir du roi d'Espagne qu'il ordonne à ces troupes de se retirer. Démarches tentées en même temps auprès de Gonzalve. Coup d'œil sur les conséquences de l'établissement des Espagnols dans le royaume de Naples.

Tre giorni sono, scrissi a lungo alle Signorie Vostre, e, per riputarle salve, altro non replicherò. Sono stato di poi con questa Cristianissima Maestà, e, in nome di Vostre Signorie, fattoli intendere gli Spagnuoli

essersi insignoriti di Pisa, Sua Maestà si risolve che sia opera di Gonsalvo proprio, contra la voglia del Cattolico Re, soggiugnendomi : « Voi « medesimi ne siate causa; che, se m' avessi pagato il mio argento, vi « sareste potuti servire delle mie genti, e sareste forse al presente fuori « di questa molestia; e, se al presente melo pagherete, scriverò al gran « mastro, ed arete tante delle mie forze, quante vi parrà. » Io, quanto allo argento, dissi a Sua Maestà che le Signorie Vostre si sforzavano, ecc... Sua Maestà rispose che le Signorie Vostre addomandavano troppo lungo tempo, e che non lo volea fare, e che, poichè la cosa non si terminava, farebbe scrivere a *Lyon*. Io allora feci intendere a Sua Maestà che non passerebbono VIII o X giorni che la cosa sarà terminata, e in modo che ne resterebbe satisfatta; e, domandandomi Sua Maestà come, io risposi che non faceva parlarne con quella, per non li dare fastidio, ma che sarei con e sua generali, e che senza manco fra detto tempo sarebbe terminato. Sua Maestà soggiunse : « Voi avete detto così più volte. » Ed, affermandoli io di nuovo il tempo detto, Sua Maestà replicò : « Dieci giorni; « orsù. Se in questo tempo non l' arete assettata, per mia fè, voi vi trove- « rete trompati. » Non mi parse a proposito dirli la causa di questa dilazione, per infino alla venuta del legato, acciochè sua signoria reverendissima possa con Sua Maestà fare più frutto in beneficio delle Signorie Vostre. E, alla parte che Sua Maestà offeriva le genti d' arme, per conto degli Spagnuoli di Pisa, io soggiunsi che le qualità del tempo non ricercavano per al presente simili rimedii; e che la intenzione di Vostre Signorie era di operarsi che il Cattolico Re lasciassi Pisa vacua di Spagnuoli. A che Sua Maestà rispose : « E non si mancherà in cosa alcuna; « ma pagate il mio argento. » La composizione del quale non si può fare fino alla venuta del legato, per farne appuntamento che satisfacci alle Signorie Vostre. In el sopradetto ragionamento, Sua Maestà disse : « E « non ci resta altri che Pandolfo, al quale io ho inviato uno uomo, e Giam- « paolo, perchè il Bentivoglio m' ha pagato. » Io ebbi occasione farli intendere la risposta che Pandolfo farebbe a sua Maestà; la quale rispose : « Altra scusa bisognerà. Io vi ho a dire che arò il mio argento; ma come « lo sapete voi? » Risposi averne notizia dalle Signorie Vostre, ecc. Questo

medesimo sendomi scaduto a proposito, aveva prima fatto intendere a *Robertet*, il quale mi rispose che Pandolfo aveva risposto volere mandare uno uomo di quà, per fare intendere l'animo suo a questa Maestà.

Fu di poi col gran cancelliere, e con *Robertet;* e, avendo mostro loro che lo essere Pisa in mano degli Spagnuoli non è altro che mettere Genova, e di poi lo Stato di Milano in compromesso, gli ho gravati di due cose : la prima, che, con consenso di questa Maestà, voglino operare che gli oratori Spagnuoli scrivino a Gonsalvo, dandoli notizia della pubblicazione della pace, e mandarli la copia del capitolo solo disponente come ciascuna di queste Maestà non si può travagliare contra confederati dell' altra; e appresso ricordarli che, sendo i Fiorentini amici e confederati del Cristianissimo, voglia avere avvertenza a non fare cosa alcuna che alteri la pace fatta : la seconda, che questa Maestà vogli fare intendere al Cattolico Re (al quale fra pochi giorni manda uno uomo a posta, e in gran diligenza, per conto delle cose di questi baroni del Reame), come Gonsalvo ha messo duo milia Spagnuoli in Pisa; e che le Signorie Vostre sono suoi confederati, e così al tempo intende nominarli, e che per da ora li nomina, gravandolo a scrivere per rimuovere e sopradetti. Io spero che questo ultimo si farà ad ogni modo secondo la intenzione datami il gran cancelliere; e il primo veggo difficile, perchè il gran cancelliere dubita che predetti oratori non lo voglino fare, perchè a questi giorni gli hanno gravati che scrivino a Gonsalvo per la liberazione de' prigioni, nel modo che per e capitoli sono convenuti, e non l'hanno voluto fare senza scriverne al loro Cattolico Re. Io nondimanco userò sollecitudine e diligenza per l'una e l'altra cosa; e di quello che seguirà ne darò notizia alle Signorie Vostre. L'assenza del legato non è punto a proposito; il quale sarà qui fra v o vi giorni; e vedrò subito terminare la composizione de' pagamenti, perchè senza lui sarebbe difficile poterne satisfare a questa Maestà. Io trovo nel Cristianissimo, gran cancelliere e *Robertet*, firma risoluzione che questa sia opera di Gonsalvo, senza consenso del Cattolico Re, il quale dicono essere necessitato intrattenere la Cristianissima Maestà, per rispetto dello Arciduca; e per questo si confidono che presto tutto abbi a cessare, con la diligenza che si potrà di quà usare.

Io, fino a qui, non mi muto d'oppinione, e tengo per certo che questa Maestà non ha consentito cosa alcuna di Pisa in pregiudicio delle Signorie Vostre. E parmi che questo moto degli Spagnuoli non abbi dato punto di piacere a costoro; e quali mi paiono in animo di volersi presto certificare del fondamento di questa cosa; e con grandissima instanza hanno ricerco se ho notizia che alcuno di questi Spagnuoli sia venuto di nuovo di Spagna, o pure tutti del Reame di Napoli. *Nec plura.*

Siamo a dì XI, e questa mattina il Cristianissimo Re ha dato commissione al gran cancelliere di parlare con gli oratori spagnuoli per conto delle cose di Pisa, e operare che vivamente scrivino al loro Cattolico Re. Il sopradetto m' ha promesso fare oggi detta opera, e vivamente, conoscendo essere a beneficio del Cristianissimo, affermandomi che questa Maestà pagherebbe oggi cento mila franchi di suo, e che le Signorie Vostre fussino signori di Pisa come sono state per lo adietro, perchè conosce che Pisa sola stando così è atta a tenere sempre alterata tutta Italia. Parmi che, fino al presente, costoro non abbino mai gustato e pericoli di Genova e Lombardia, rimanendo Pisa in mano degli Spagnuoli; e di qui mi pare che nasca che il predetto m' ha molto confortato, faccendomi intendere che si vogliono subito certificare se la venuta de' predetti e suta con consenso del Cattolico Re, il che e non credono, o per opera di Gonsalvo solo; e che useranno poi subito tutti gli opportuni remedii, che Pisa resti vacua. Io non ho mancato ricordare loro che le paci non sono perpetue, e che gli accidenti che nascono mutano gli animi e le volontà; e che si ricordino che gli Spagnuoli hanno il Regno di Napoli libero; e che un pontefice bisogna stia con loro, per la sicurtà; e che li Genovesi dipendono assai da loro, per avere sempre gran mobile in Ispagna; e che, senza Genova, male si possono conservare lo Stato di Milano; e che delle Signorie Vostre questa Maestà si può poco aiutare, lasciandole senza Pisa, e lasciandole consumare a questo modo in una continua guerra. Parmi al presente trovare in costoro maggiore disposizione abbi visto sino a qui, circa la ricuperazione di Pisa; e molto volentieri e attentamente odono questi discorsi. Io non mancherò di continuo

sollecitare tutto quello intenderò essere a proposito delle Signorie Vostre; alle quali, per commissione del gran cancelliere, ricordo l'avere cura e guardare bene *interim* le cose loro in quel di Pisa.

Questa mattina gli oratori Spagnuoli fecero intendere al Cristianissimo avere lettere del Cattolico Re, del primo del presente, date a Salamanca, in risposta della pubblicazione della pace e stipulazione del parentado, mostrando contento e allegrezza grandissima; e di sua propria mano scrive qui alla nuova regina.

XX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 15 novembre 1505.

SOMMAIRE. — L'entrée des Espagnols à Pise est du fait de Gonzalve. Le roi d'Espagne n'y a aucune part, et le roi de France en éprouve un sincère déplaisir. Nouvelles diverses.

Io, fino al presente, ho tanti riscontri e per tanti versi, fuori delle parole di questa Maestà e degli altri, ch' io tengo per cosa certa che ne' capitoli fatti non s'è consentito, ne *etiam* sotto alcuno colore, il tenere Pisa agli Spagnuoli; e la causa della venuta loro in Pisa potrebbe forse essere opera di Gonsalvo solo, e disegnata avanti la conclusione della pace, parendoli al presente poterlo fare senza alcuna riprensione del suo Re, non sendo ancora nominati gli aderenti; o forse lo scrivere dell' uomo *de Ravenstein* (come per la mia de' VII detti notizia alle Signorie Vostre) potrebbe avere causato questo effetto, o che Gonsalvo, come suddito e barone avendo giurato fedelità alla moglie dello Arciduca, pensassi mancare dalla divozione del Cattolico Re, o qualch' altra simile causa quale presto si dovrà manifestare. Io non so per al presente che altro dirmi, se non che a questa Maestà, gran cancelliere e tutti gli altri veggo questa cosa dispiacere, mostrando tutti conoscere il pericolo che il tempo possa portare alle cose loro; e per questo mi confido, più che per lo ordinario, non abbino in questa cosa a mancare in tutto quello

sarà loro possibile in beneficio delle Signorie Vostre; alle quali quanto più posso mi raccomando.

Della cosa di Ugolino Martelli n'ho in particulare scritto a pieno al signor gonfaloniere.

Siamo a dì XXI, nè ci è di poi lettere dalle Signorie Vostre; nè di quà, per l'assenza del legato, quale sarà qui fra II giorni, ho cosa alcuna da scrivere a quelle; alle quali quanto più posso mi raccomando.

De Flandre non ci è altro, salvo che l'Arciduca era tutto presto; e, a quest'ora, secondo lo scrivere di là, potrebbe essere partito. Il Cattolico Re, quale si trova a Salamanca, ha ratificato la pace con questa Cristianissima Maestà.

XXI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 25 novembre 1505.

Sommaire. — Le Roi, médiateur entre le roi d'Espagne et l'archiduc d'Autriche, cherche en vain à détourner ce dernier d'aller en Castille. L'empereur se prépare à descendre en Italie. Le roi d'Angleterre et madame d'Angoulême. M. d'Argenton. Légère indisposition du Roi.

La Cristianissima Maestà, secondo intendo, per opera degli oratori spagnuoli, mandò, a giorni passati, uno uomo in diligenza allo Arciduca, per dissuaderlo dalla andata sua in Castiglia. Il predetto Arciduca n'ha fatto risposta a questa Maestà per un gentiluomo mandato qui in poste; la quale è suta questa : « Che si doleva assai non avere prima « inteso la voglia e animo risoluto di questa Maestà; la quale lui stimava « tanto, che si sarebbe astenuto dal disegno e desiderio suo; ma adesso, « poichè avea fato tutta la preparazione, e con grandissime spese, voleva « andare ad ogni modo, massime per non mancare agli amici suoi, a' quali « avea dato la fede; e che volea prima morire che mancarne. » Questa è stata precise la risposta fatta. Questa Maestà stima che abbi ad an-

dare; e così dovrà seguire, se lo essere e tempi contrarii non interrompe. Intendesi il predetto Arciduca avere ad ordine tutte le genti, che per altra mia dissi, con una armata di circa sessanta vele, fra le quali pare sieno dua carrache grosse genovese, più legni presi a soldo *de Bretagne*, *de Biscaye*, *d'Angleterre*, e d' altre nazioni; benchè si giudichi che il principale suo fondamento sia in sulla intelligenza de' baroni di Castiglia, dove al presente si trova il Cattolico Re. Quel che abbia a seguire si dovrà presto vedere, sendo lo Arciduca ad ordine con le sopra dette forze.

Sappino le Signorie Vostre per cosa certa che lo Imperadore pensa questo anno passare in Italia, se questa Maestà starà ferma ne' ragionamenti dell' anno passato, e di già per tale effetto ha accordato con le terre dello Imperio, le quali si sono tassate dargli, per uno anno pagati, dodici mila fanti e quattro mila cavalli; e pare che disegni, oltre a questi, menare ancora di suo quattro mila fanti e due mila cavalli. Questa notizia ha dato a questa Maestà lo oratore suo tornato di là; il quale referisce un pronto e risoluto animo della Cesarea Maestà contro a' Veneziani, e ha fatto intendere che detta Cesarea Maestà debbe mandare uno oratore qui al Cristianissimo per sollecitare e stringere questa pratica. Potrà forse al presente detta Maestà tardare al mandarlo, fino a tanto si risolva la cosa dello Arciduca, per volere prima vedere come il Cristianissimo si porterà in questa cosa; il quale, per non restare inimico d'Ispagna, o dell' Arciduca, potendo queste loro differenze facilmente accordarsi, dovrà con l'uno e l'altro temporeggiare. Questa Maestà pare resti in parte maravagliata di questa distribuzione fatta l'Imperadore con tanta facilità. Quello che sia per seguire si potrà meglio giudicare, terminato questa cosa dell' Arciduca, che al presente.

Il parentado *d'Angoulême* con Inghilterra si sta così; e io resto assai sospeso, sappiendo che Madama, contra la voglia sua, lo consente, e anche questa Maestà, come per altra dissi, ne è da molti sconfortata; e quel Re addomanda dugento mila ducati, e quali credo costoro non ci vorranno mettere; a che si aggiunge che questa Maestà non sene dovrà tanto curare, parendoli avere ben fermo le cose con Spagna.

M. *d'Argenton*, da tre mesi in quà, ha cominciato ad usare assai la Corte;

e, per avere ben fondato il favore suo, spero tornerà in credito, e non poco. Sua signoria mi ha spesso parlato del caso suo. Io, per trovarlo affezionatissimo verso le Signorie Vostre, li ho dato sempre buone parole e grande speranze, riavendosi Pisa; benchè alle Signorie Vostre, per non dare loro questo fastidio, non abbi un pezzo fa scritto. Sua signoria non resta al continuo sollecitare destramente; e con le presente saranno lettere in suo favore di questa Maestà a nostri Eccelsi Signori, sotto lettere, con le presenti costì, addiritte a Rinieri Dei.

Questa Maestà, due giorni fa, dopo un poco di scesa, ha avuto un poco di flusso, cosa di poco momento, e è stato sempre levato; benchè ogni minimo accidente è d'avvertire in uno corpo tanto male complessionato. *Nec plura.*

Siamo a dì xxviii. Oggi non s'è potuto far nulla, perchè il legato, il quale iersera, pieno di gotte, ritornò qui in lettiga, non s'è lasciato vedere a nessuno.

Questa Maestà sta bene, e il flusso cessò subito; che fu cosa di poco momento.

XXII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 11 décembre 1505.

Sommaire. — Mauvaise santé du Roi; il n'accepte pas les conditions de payement proposées par les Florentins. Gênes et Pise; intrigue secrète. Départ de l'ambassadeur d'Angleterre; entrevue projetée entre les deux Rois. Accord entre le roi d'Espagne et l'archiduc d'Autriche.

Questa Maestà al presente sta bene, benchè ancora si lasci vedere da pochi, e fuga ogni fastidio. In lei non è altro che una debile e mal complessionata natura; con la quale ragionevolmente dovrebbe, non sopravvenendo accidenti conservarsi un dua anni.

Sua Maestà, secondo m' ha fatto intendere maestro Teodoro, suo me-

dico, per parte sua, mostra per niente non volere accettare il modo de' pagamenti offerto, parendoli troppo lungo tempo, e forte si duole di Vostre Signorie. *Robertet* pure mene da speranza nella venuta qui del gran mastro, quale sarà domane. Il legato oggi, per la prima volta, è andato a vedere questa Maestà. Io di poi subito sono stato seco; e sua signoria reverendissima m' ha risposto che questa Maestà è molto aliena dal modo offerto; la quale dice per niente non lo volere accettare, e che ci ha fatto tutta quella opera li è suta possibile; e per questo è necessario che le Signorie Vostre la limitino ad ogni modo. Io ho fatto intendere a sua signoria che questo è quello che le Signorie Vostre possono fare, allegandoli, ecc. La conclusione di sua signoria fu, nel licenziarmi, che io ci penserei meglio; alla quale io replicai il medesimo.

Darò notizia a Vostre Signorie di quello che di poi, per via d' uno amico, sono suto certificato, acciochè le Signorie Vostre conoschino la fede e inconstanza di questa Maestà. *Roccabertin,* luogotenente al presente di *Ravenstein* a Genova, quattro o cinque giorni fa, scrisse di nuovo a questa Maestà, confortandola alla medesima opera che a giorni passati, mostrandoli che al presente era tempo, uscendosi gli Spagnuoli di Pisa, e ricordando a Sua Maestà in che pericolo sarebbe restato col tempo Genova e Lombardia, tenendo li Spagnuoli Pisa. Chi sollecitava questa cosa misse questa Maestà in su ragionamenti de' pagamenti delle Signorie Vostre, e lei, un poco alterata verso di quelle, rispose : « Se Genovesi « voglino fornirla, faccinlo. » E così subito fu fato risposta a *Roccabertin,* che li Genovesi circa questo facessino quello volevano; e la detta lettera fu mandata subito dall' uomo che sta qui per la comunità di Genova. Questa cosa nacque e fu espedita subito, e, per cosa certa, senza participazione del legato, quale fino ad oggi non s'è mostro a persona; e così di *Robertet,* il quale fra due giorni uscirà fuori. Dello essere suto fatta la lettera e senza participazione de' sopradetti non dubito punto, perchè ogni mia notizia nasce da uno amico, con chi confida l' uomo per li Genovesi. Ora che ne sono bene certificato, ne parlerò vivamente e senza alcuno rispetto col reverendissimo e con *Robertet;* e di quello seguirà darò notizia a Vostre Signorie.

Dopo la mia delli VIII, il medesimo giorno partì lo oratore d'Inghilterra, senza risoluta conclusione di costoro, e con buone speranze e promesse. Debbe il Cristianissimo col Re d'Inghilterra, a mezzo aprile, venire a parlamento fra *Boulogne* e *Calais*. Questa Maestà disegna in breve, per onorarlo e intrattenerlo, mandare là uno oratore.

Per via d'Ispagna e *de Flandre* ancora ci è nuove la Cattolica Maestà e l'Arciduca essere accordati. E particulari per ancora non intendo, salvo che quello Re ha mandato sua legni per levare l'Arciduca, la moglie e il primo genito, e amichevolmente condurli in Castiglia. Resta nondimanco governatore del tutto il detto Re.

La Regina si dice partirà per Spagna in brevi giorni; il che io non affermo, per intendere che questa Maestà non si satisfa per ancora di certa quantità di danari che debbe pagare prima il detto Re; e però dovrà fare qui il Natale ad ogni modo. Nè altro dirò a Vostre Signorie, se non a quelle ricordare che, se in qualche cosa io sono vario, che lo attribuischino alla natura di costoro. Ed io a quelle mi racomando. *Nec plura.*

Stamattina comparse la nuova de' cardinali creati, non con molta satisfazione di costoro.

XXIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 15 décembre 1505.

SOMMAIRE. — Création de cardinaux. Mécontentement du Roi et du cardinal d'Amboise; leur ressentiment contre le Pape.

Fino alli XI, come per l'altra dissi, comparse la nuova de' cardinali con tanta alterazione e dispiacere di questa Maestà, che non si potria dire[1]; e però mandò subito per il legato, quale nè prima nè poi è uscito

[1] Le Pape venait de faire une promotion de cardinaux, dans laquelle, malgré la parole formelle qu'il en avait donnée au Roi, il n'avait pas compris MM. d'Auch et de Bayeux.

di casa, per sfogarsi e consigliarsi; e eccessivamente si dolse del Papa e di tutta Italia, dicendo : « Tutta Italia mi tiene morto. Io darò ad intendere al Nostro Santo Padre che io non sono morto. » Quel che allora fosse determinato non sò; ma il gran cancelliere l'altro giorno di poi, parlando seco sopra questa materia, mi disse : « Il Re farà sequestrare le « possessioni di tutti e benefici de' familiari del Papa nella ducea di « Milano, per dimostrarli lo errore. » *Nec plura.*

Siamo a dì XVI, e la cosa de' pagamenti ogni giorno si rende più difficile.

XXIV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 20 décembre 1505.

SOMMAIRE. — Santé du Roi. Le roi d'Espagne et la nouvelle reine. L'archiduc. L'empereur Maximilien; ses projets d'alliance avec le roi de France; ses négociations avec les Vénitiens; alternative : attaque des états de Venise ou du Milanais.

Il Re, senza alcuno estraordinario accidente, il più delle volte desina nel letto, e di poi il giorno si leva. In lui è una natura prostrata, la quale al continuo va declinando; è nondimanco per durare qualche poco di tempo; è anche per spacciarlo ogni accidente che sopravvenisse. E nondimanco, con questa sua debile natura, non dimentica le Signorie Vostre, nè le sicurtà di quello li debbe il Cattolico Re; delle quali due cose è ripiena tutta questa corte.

La Cattolica Regina, secondo affermono di certo, partirà di qui il dì dopo la Pasqua; e si commincerà pian piano ad inviare; e *interim* le cautele del Cattolico Re, per la somma che debbe, saranno preparate; e buona parte di questi principi Napoletani in brevi giorni la seguiranno.

Come per altra mia dissi alle Signorie Vostre, seguì lo accordo tra Spagna e l'Arciduca, e con condizione, secondo intendo, che l'amministrazione del regno di Castiglia sia comune, e che l'entrata ancora, trat-

tone le spese, si divida infra loro per meta; e così lo Arciduca aspettava prospero vento per passare in Spagna, e trovarsi insieme col suocero suo; quale s' intende lo aspettava con gran piacere.

De' preparamenti dello Imperadore per passare in Italia, per la mia del xxv del passatò, ne detti a pieno notizia alle Signorie Vostre. Costoro stimano le cose dello Imperio molto più che forse non pensono le Signorie Vostre, per essere al presente li elettori tutti uniti alla volontà della Cesarea Maestà, e per avere quella di già unitamente fatto la distribuzione per detta passata. Sappino le Signorie Vostre come quella Maestà fa intendere al Cristianissimo avere di già inviato fino *en Bourgogne* duo ambasciadori, per volerli mandare a trattare con questa Maestà; e quali, per onore suo, non vuole mandare più avanti, fino a tanto non intende l' animo risoluto del Re; soggiugnendo che, se ben potessi esser nato qualcosa che li avessi fatto variare e alienare l' animo de' ragionamenti passati, che ha e li mostrerà tali partiti, che saranno per satisfare a questa Maestà. Dovranno costoro ragionevolmente accettare; e così gli oratori dovranno venire qui prestò. Questa Maestà dall' altra parte intende come l' Imperadore ha mandato uno oratore a Venezia; e, essendo così, e essendo chiaro il desiderio grande che ha quella Cesarea Maestà del passare in Italia, e avendo pronti li provvedimenti necessarii, dovrà accordarsi con costoro, e battere e Veneziani; se già, stando costoro sospesi, non s' accordassi per passare ad ogni modo con e Veneziani, e quali, con varii partiti di danari e d' altro, non dovrà mancare, e voltarsi di poi contro lo Stato di Milano. Io, per quanto intenda di qua, tengo per certo che, passando l' Imperadore, restando d' accordo con questa Maestà o no, costoro saran' costretti fare passare altante genti nello Stato di Milano. Se gli ambasciadori verranno qui, si dovrà intendere che partiti porteranno; e le Signorie Vostre di quello seguirà saranno avvertite.

L'oratore qui di Mantua ha avuto una staffetta dal suo signore, per la quale dà di quà notizia dell' essere suto richiesto dalla Cesarea Maestà. Questo nuovo soldare de' Veneziani non piace punto a costoro.

XXV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 8 janvier 1506.

Sommaire. — Entretien avec Robertet. Combien il importerait à la France que Florence fût remise en possession de Pise.

Parlando a questi giorni con *Robertet* (il quale per rispetto d'un poco di indisposizione si sta per casa) sopra la passata dello Imperadore, mi parse a proposito mostrarli quanto sare stato a beneficio loro, e quanto frutto arebbono potuto trarre delle Signorie Vostre in simile passata, se quelle fussino reintegrate di Pisa; e, discorrendo lungamente sopra questo, li mostrai che per la conservazione dello Stato di Milano dovevano fare più fondamento in sulle Signorie Vostre per la venuta e per la prestezza loro in qualunche caso potessi nascere, che in sulle forze di Francia. Lui mi rispose che era la verità; e che, passando lo Imperadore o no, quando il tempo lo patissi si penserebbe a questa cosa per tutti e versi che saranno possibili; e che sperava, quando le Signorie Vostre vorranno governarsi bene e credere a chi li consiglierà bene, che la cosa abbia avere buon fine; e, nell'ultimo del ragionamento, mi disse: « Se lo Imperadore passerà, sarà necessario che ciascuno di noi (parlando « degli amici del Re) si ordini e si prepari con le forze, » soggiugnendomi : « Voi avete, secondo intendo, buone genti d'arme; ma avete « bisogno d'un buon capo; pensatevi. » Senza farmi menzione di Francese o Italiano o d'alcuno in particulare.

XXVI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 25 janvier 1506.

SOMMAIRE. — Conjectures sur le passage de l'empereur en Italie, et sur la conduite que tiendra la France, le cas échéant.

Robertet a questi giorni, sopra la passata dello Imperadore, mostrando non crederla, mi soggiunse : « Se pure passassi, sarà necessario che « ciascuno si rassetti; e voi avete bisogno d'un buono capo. » E, senza dimostrare alcuna particulare affezione, mi discorse le qualità di Mantua, *Louis d'Ars*, e il principe di Melphi[1], mostrando quanto buono concetto avea questa Maestà di lui; e, andando io cercando bene l'animo suo, mi rispose : « Risolvetevi, se lo volete Italiano o Francese, e ne pigliate di poi « uno, con participazione di questa Maestà, a satisfazione vostra. » Parsemi questo un discorso amorevole, senza alcuna particulare affezione.

Quanto alla passata dello Imperadore, per altre n'ho detto mia opinione. Risoluzione alcuna non credo si possa intendere prima che fra un mese. L'animo di costoro, per quanto intendo, ne è piu presto alieno; il che io non so a che altro mi attribuire che alla indisposizione di questa Maestà, quale non potrebbe forse venire in Italia, e al conoscere le forze dello Imperio d'altra qualità al presente che per il passato. Nondimanco, benchè costoro stieno con l'animo sospeso, fanno qualche preparazione conveniente. Pensano rassettare le genti d'arme in Lombardia; e mandranno subito ambasciadore a' Svizzeri, intendendo alcune pratiche dello Imperadore con loro; e si sforzeranno intrattenerli più che l'ordinario, parendo che il tempo e le occasioni richiegghino così. Uno degli ambasciadori dello Imperadore pare disegni in breve, e con favore di costoro, venirsene fino in Lombardia (se passerà più avanti non so), e da Savoia, Monferrato, e da tutti gli altri ricercare aiuti per questa passata.

[1] Giov. Battista Caraccioli.

Questa Maestà, come per altre mie dissi avere disegnato, ha mandato in Inghilterra duo ambasciadori per intrattenere quel Re.

Nello accordo d'Ispagna con l'Arciduca pare sia convenuto che il Re d'Ispagna, la figliuola e l'Arciduca s'intitolino tutti e tre Re di Castiglia, ed e mandamenti si faccino in nome di tutti; e così il Re d'Ispagna è il primo, e s'intitola al presente Re di Castiglia. *Nec plura.*

Questi oratori dello Imperadore per ancora non hanno avuto da questa Maestà alcuna conclusione; la quale si debbe prolungare, non senza qualche proposito di costoro; dovrassi nondimeno presto intendere; e mi sforzerò ritrarlo, e significarlo alle Signorie Vostre. Io intendo che e predetti oratori hanno addomandato, infra l'altre cose, che questa Maestà sia contenta che l'Imperadore passando possa con buona satisfazione sua rassettare alcune cose in Italia, in quelle terre dove pretende giurisdizione; a che per costoro è suto risposto che consentiranno ogni cosa, eccetto che nelle cose di loro confederati.

XXVII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 10 février 1506.

Sommaire. — La France désapprouve les desseins de l'empereur sur l'Italie, et elle s'opposera de tout son pouvoir à leur exécution. Sienne et Lucques ne sont pas mentionnées dans le dernier traité parmi les états alliés du Roi.

Quanto allo Imperadore non posso per ancora dire a Vostre Signorie l'ultima risoluzione che aranno e suoi oratori, ma posso bene per cosa certa dire a quelle il risoluto animo di questa Maestà, alla quale per niente piace detta passata; e però è per ovviare destramente quanto li sarà possibile; e oggi il legato m'ha detto che crede che non sia per passare, e che la passata sua non sarebbe a proposito di nessuno, per persuadersi, atteso il suo cervello, che l'intento suo non sia solo per

coronarsi, ma per rubare e taglieggiare, e alterare molte cose in Italia; il che loro non erono per patire nelli amici e confederati loro. La conclusione del parlare suo fu : «Noi vedremo, se pure vorrà passare, «che gente menerà : le poche non potrebbono dare alterazione a «persona; quando fussino assai, noi faremo buono provvedimento, e «in brevi giorni, bisognando, faremo sempre calare in Lombardia quanti «Svizzeri vorremo. Non crediamo possi convenire co' Veneziani, e in «Italia non resta altri da fare conto che il Papa e voi; e quali essendo «bene uniti con questa Maestà, non bisogna che nessuno di voi abbi «alcuno timore nelle cose sue.» Connumerando le forze di questa Maestà, le genti e danari del Papa, e le genti di Vostre Signorie, presupponendo che non fussino più che cinque cento uomini d'arme, e soggiugnendoli che le Signorie Vostre, computati e cavalli leggieri, si ritrovavono al presente otto cento uomini d'arme, sua signoria rispose : «Questa è una bella cosa; ma che capo avete voi ?» E rispondendoli io, «Messer Ercole Bentivoglio,» sua signoria soggiunse : «Voi avete «bisogno d'uno buono capo, e cene è carestia assai.» E, senza fare alcuna menzione di Francese : «El principe di Melphi mi piacerebbe «assai, che più volte ha parlato a questa Maestà per servirvi.» E respondendo io, «Poichè è andato in Spagna, non bisogna a questo pen«sare,» sua signoria soggiunse : «Voi l'arete anche, quando e vi satis«faccia.» Nè mi parse a proposito entrare più là col ragionamento.

Con l'ultima mia mandai alle Signorie Vostre la nominazione delli aderenti, nella quale è pretermesso Siena e Lucca. Io ho usato diligenza in ricercare la causa; e da uno amico di Vostre Signorie che ne sa il tutto ritraggo che nè l'uno nè l'altro ha fatto alcuna instanza con questa Maestà per essere da quella nominato; e soggiugnendo io che questo poteva essere perchè l'uno e l'altro di loro, rispetto alle pratiche tenute *semper* con Gonsalvo, facessino il fondamento loro in su Spagna, il sopradetto mi rispose che anche questa non era la cagione, perchè gli oratori del Cattolico Re non avevon fatto una parola in beneficio loro, ma la causa era più presto perchè ogni loro fondamento era in su e Veneziani, e non in altri.

Questa Maestà non potrebbe in fatto avere l'animo più alieno dallo Imperadore e dallo Arciduca; il che io attribuisco al timore nato per la suspizione detta per altre mie, e alla inconstanza sua, e al fare al presente non poco fondamento in sull'unione d'Ispagna. Gli oratori dello Imperadore dovranno partire presto e ritornarsene *en Allemagne;* che da questa Maestà non hanno che a pigliare licenza. Dovransene andare poco satisfatti, avendo trovato in questa Maestà uno animo alieno da quello si persuadevono. La risposta, quanto al passare, pare sia stata di natura che facilmente aranno potuto conoscere quale sia l'animo di questa Maestà. Se l'Imperadore, avendo fatte le preparazioni, sia per mutare al presente l'animo suo circa la passata, io nol'so; e veggo anche che l'animo del legato ne'sua ragionamenti non è interamente risoluto. Quel che abbi partorito la dieta de' Svizzeri non si può ancora per la brevità del tempo intendere. Le Signorie Vostre intenderanno quel che alla giornata succederà; e le cose di costoro non si possono altrimenti giudicare rettamente.

XXVIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 18 février 1506.

Sommaire. — M. de Saint-Malo accusé de concussion par l'amiral pour son administration sous le règne de Charles VIII. L'affaire n'aura pas de suites.

L'ammiraglio, da molti mesi in quà, ha al continuo perseguitato questi generali e *Saint-Malo*, dicendo avere rubato assai, al tempo del Re Carlo, e doverne rendere conto alla camera de' conti a *Paris;* che era cosa che questa Maestà non udiva punto con dispiacere. E sopradetti si sono aiutati bene nella causa loro, e ritrovato certa cosa per conto dell' ammiraglio, e fattolo intendere a questa Maestà; la quale a queste mattine, parlandogliele lo ammiraglio, si alterò in modo seco, che lo cacciò di camera, soggiugnendo che voleva che andassi a *Paris* a rendere

conto. Nondimanco la cosa pare sia di poi quasi posata; e credo che non andrà più avanti; e lui per l'avvenire dovrà lasciare stare e generali.

XXIX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 9 mars 1506.

Sommaire. — Animosité du Roi contre Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne. Projet d'expédition contre les Siennois, avec le concours des Florentins. Conséquences probables de cette entreprise, dont le succès dépend de la Seigneurie.

Questo dì, il gran mastro, prima solo, di poi alla presenza di monsignore legato, e ultimamente di *Robertet*, m'ha fatto intendere la mala disposizione di questa Maestà verso di Pandolfo; e che, a questi giorni, avevono pensato che non si potessi fare opera più a proposito che levarlo di Stato; il che credeva facilmente si farebbe, quando le Signorie Vostre ci volessino attendere; le quali sarebbono aiutate da questa Maestà. E, nel discorso del parlare, il gran mastro disse : «E sarebbe «a proposito levare questo nidio di Siena allo Imperadore, non perchè «questo anno sia per passare, ma acciochè per lo avvenire non abbi «causa di pensarci.» Il legato di poi mi disse che conosceva manifestamente che la grandezza delle Signorie Vostre era a proposito di questa Maestà, e quella di questa Maestà a proposito di Vostre Signorie, per essere li più fedeli amici avessino in Italia; e però erono per pensare a tutto quello che fussi a proposito di quelle; ne erono per mancare, quando le Signorie Vostre ci volessino attendere; ma che era necessario che le cose fussino bene esaminate e eseguite senza miseria, e preparate avanti, per avere di poi ogni cosa presto insul fatto. Io soggiunsi loro tutto quello mi parse a proposito, per incitarli alla grandezza di Vostre Signorie, connumerando quanto fussi a beneficio loro, per ogni rispetto e massime per la conservazione dello Stato di Milano, la redintegrazione di Vostre Signorie. Il discorso fu lungo, e in tre

volte, avanti e dopo desinare, e la risoluzione fu questa : Che, se le Signorie Vostre vogliono concorrere alla meta della spesa di due mila quattro cento Svizzeri, e dell' artiglieria che loro vorranno (che non fia gran cosa, sperando potersi servire di parte della di Vostre Signorie), che in questo maggio il gran mastro in persona, con la maggior parte delle genti d'arme si trovono in Lombardia e li Svizzeri sopradetti, farebbe pensiero, con tutta o parte delle genti d'arme di Vostre Signorie e con qualche altro fante fatto da loro dalle bande di costà, andarsene a Siena. E la prima cosa si recuperassi alle Signorie Vostre Montepulciano; e si traessi Pandolfo di Siena e tutti gli amici suoi, rimettendo tutti li inimici; e, restituito Montepulciano, constringere quella Città a collegarsi con le Signorie Vostre, e intendersi bene con questa Maestà, della quale Pandolfo mostra tenere un poco conto. Monsignore legato nel suo discorso soggiunse : « Scrivetene, e, se i Vostri « Signori ci vorranno attendere, la cosa si penserà bene, acciochè abbi « buona fine, e non si metta in compromesso l'onore di questa Maestà « e del gran mastro e delle Signorie Vostre, le quali, come voi sapete, « hanno speso un tesoro senza alcuno profitto. » Soggiugnendo lo avere noi ricuperato Montepulciano e levato questo aiuto a' Pisani potrebbe essere causa insul fatto di mille buoni effetti, perchè con le forze li vicine si potrebbono e Pisani condurre a uno ragionevole accordo con le Signorie Vostre e li Lucchesi insiemi : « Scrivetene in diligenza, e « intendetene l' animo loro. Pandolfo è un giuntatore, e, nel mio ritorno « da Roma, mi promisse la restituzione di Montepulciano, come, nel « passare, feci intendere al Signor Gonfaloniere; e veramente mene in« gannò. Questa impresa non potrebbe dare alterazione alcuna a po« tentato alcuno in Italia o fuora, andandosi solamente per la ricupera« zione delle cose di Vostri Signori. » Io, visto il risoluto animo di monsignore legato, e del gran mastro, e di *Robertet*, conosco chiaro, atteso bene il parlare loro, che questo è disegno pensato e esaminato da qualche giorno in quà, per conoscere prima che Pandolfo è nemico loro, sollecita, per quanto si estendino le forze sua, la passata dello Imperadore, dalla quale costoro sono alieni; e per questo volentieri e segui-

rebbono il sopradetto disegno, e per beneficare ancora le Signorie Vostre, per potersene valere in qualunche occorrenza. Il perchè io mi sono risoluto spacciare la presente staffetta alle Signorie Vostre in quanta più diligenza sarà possibile, acciochè, satisfaciendo il sopradetto disegno a Vostre Signorie, quelle ne possino rispondere con la medesima diligenza in quà, acciochè la risposta sia qui avanti la partita del gran mastro, come sua signoria desidera, per potere più particularmente farne risoluzione con questa Maestà e con legato. Il gran mastro, per quanto m' abbi detto, disegna fra x giorni partire; e però Vostre Signorie volendo attendere al sopradetto disegno, si sforzeranno che la risposta sia qui infra detto tempo, acciochè non s' abbia a fare per lettere quella risoluzione, che sopra questa materia si può al presente fare a bocca.

Questi capitani che hanno le compagnie in Lombardia fra II o III giorni s' invieranno, e il gran mastro, credo, farà la Pasqua a *Lyon;* perchè, licenziato di qui, dovrà consumare qualche giorno a casa.

Il legato questo giorno sene è andato fino a Nostra Dama *de Cléry*, vicina *d'Orléans;* e fra III giorni ritornerà qui, e il gran mastro è andato seco.

Di questa Maestà, per stare al continuo meglio, non accade al presente dire altro.

XXX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Bourges, 2 avril 1506.

SOMMAIRE. — Objections des Florentins contre l'expédition de Sienne; leurs instances en faveur d'une entreprise contre les Pisans. Entretien de l'ambassadeur avec le cardinal et avec le grand maître. Le Pape et Bologne.

Io fui ieri col reverendissimo legato, e avendo il comodo, li feci un lungo discorso secondo la intenzione di Vostre Signorie, narrandoli, del ragionamento mosso, tutte le difficultà e pericoli che ne pre-

pongono le Signorie Vostre. Sua reverendissima signoria rispose avevono qualche considerazione, ma che sarebbono per dare poca briga; e che di già a *Ghimel*, che è stato espedito, ne avevon dato qualche poco di commissione ne parlassi col Papa, e che, alla giunta sua, ne potranno ritrarre interamente l'animo di Sua Santità; ma che ragionevolmente il Papa dovrebbe consentire, per avere bisogno di loro, e anche in parte di Vostre Signorie, soggiugnendo, « Perchè, credo, pensi a rassettare le cose della Chiesa, » nominando Bologna; e soggiugnendomi di poi, due volte, quasi ricorreggiendo il parlare suo : « A mio avviso, « io credo Bologna. » Io posso presupporre da questa parola che il Papa abbi tentato questa Maestà per le cose di Bologna; perchè anche il gran mastro, a questi giorni, parlandomi sopra il partito mosso, mi disse : « E verrebbe anche a proposito al Papa; il quale vorrebbe valersi delle forze vostre in qualche suo disegno. » Che costoro si tenghino malissimo satisfatti di Messer Giovanni [1], io ne sono certo, dubitando forse che dipenda più dell' Imperadore che da loro.

Io feci intendere a monsignor legato che le Signorie Vostre si persuadevono che duo cose principali l'avessino mosso circa al disegno fatto (pretermissi la terza, che è forse la vera : il volere riscuotere e danari che Pandolfo debbe loro, e sicurarsi di quello Stato, in questi sospetti dipendendo più da altri che da loro.) La prima : Il beneficare le Signorie Vostre come buon' Francesi. La seconda : per levare questo nido all' Imperadore. E che per l' un conto e l' altro non era di manco importanza e considerazione la cosa di Pisa. Sua signoria rispose : « Sì; « ma questa è cosa breve, e il tempo non patisce quella. » E soggiugnendo io che si poteva cominciare a privarla de' favori, e che intendeva essere fatta una unione de' vicini per la defensione sua, e che era bene scrivere vivamente a Genua, sua signoria mi rispose : « Sì, sì; tutto si farà. » E; col chiamare un altro, finì il ragionamento.

Io con attenzione osservava le parole e cenni suoi sopra questo ragionamento di Pisa, per e rispetti che Vostre Signorie di sotto intende-

[1] Bentivoglio.

ranno. Io subito di poi col gran mastro, sendo nella medesima camera, feci il medesimo discorso; il quale manco mostrò gustarlo; e la risposta fu : « Questa cosa non si farà senza e Vostri Signori; e vi certifico che « questa è la via ad avere Pisa. E li nominati potrebbono dare poco « impedimento, quando bene volessino, potendosi in breve tempo spe- « dire la cosa. » E soggiugnendoli io avere allora parlato con il reverendissimo legato e la risposta fattami, sua signoria mi disse : « Io par- « lerò con il legato. » Io mi sforzerò, ne' ragionamenti di questo loro disegno, certificarmi più che mi sarà possibile dell' animo e volontà loro nelle cose di Pisa, benchè ragionevolmente ne dovessi poco dubitare, per quello che appresso intenderanno le Signorie.

XXXI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Bourges, 21 avril 1506.

SOMMAIRE. — Rapports de la France avec le Saint-Siége. Le Pape Jules II compte sur le concours des Français pour conquérir Pérouse et Bologne. L'Allemagne, l'empereur et l'archiduc; le duc de Gueldre, le comte palatin.

Io ritraggo che, a questi giorni passati, il Papa per sue lettere si è forte alterato con il legato, per conto di questo ristringimento co' Veneziani. Il legato allega questo farsi per dimostrazione, e per rispetto di ovviare alla passata dell' Imperadore; e, per quanto possa intendere, conforta con larghe promesse il Papa. *Sisteron* [1] disegna al più lungo a x dì quest' altro partire per a Roma; e pare s' abbia accozzare, nel suo passare a Milano, col gran mastro poter convenire seco. Il Papa disegna valersi di trecento lancie Francesi per l' impresa prima di Perugia; e, succedendoli quella, per Bologna di poi. Di qui stimo abbi origine il partito che, a giorni passati, costoro mossono a Vostre Signorie

[1] L'évêque de Sisteron, nonce apostolique.

di Pandolfo, il quale, nel passare, costoro penseranno levarlo di Stato, o più presto, secondo il costume loro, farlo ricomperare e in pubblico e in privato. Io intendo che il Papa non è per tentare la impresa di Perugia senza forze Francese; ed, essendo così, nessuno altro dovrà scoprirsi in favore di Giampaolo.

Dell' Imperadore altro non s' intende; e questa Maestà non potrebbe avere peggiore opinione s' abbia di lui e dell' Arciduca. E ritraggo che a questi giorni ha mandato ad offerire al duca *de Gueldre* cento lancie; e sperano le accetterà; e così anche cercano secretamente riguadagnare il conte Palatino, se potranno; di che è da dubitare assai, avendo lui visto per esperienza quale sia la fede di costoro.

Questa Maestà ritornò qui, donde dicono partirà per tutta la presente settimana, e così farà il gran mastro.

XXXII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Bourges, 12 mai 1506.

Sommaire. — Les Florentins et Pandolfo Petrucci. Le roi de France et les Vénitiens.

Io, per ritrarre meglio l' animo di questa Maestà, questa mattina li feci intendere avanti che al legato, come le Signorie Vostre avevon prorogato la tregua per tre anni con Pandolfo, con uno capitulo espresso per la riservazione della lega che hanno con Sua Maestà; mostrandoli le cagioni che avevono indotto le Signorie Vostre a consentirla, e per mancare massime di quella molestia da quella banda. Sua Maestà approvò tutto, e, nel discorso del parlare, si dolse di Pandolfo, dicendo che ad ogni modo voleva il suo argento, e per questo effetto era disposto mandare le genti d' arme e fanterie se bisognassi. Sua Maestà approvò tanto e rispetti di Vostre Signorie, che l' ultime parole sue furono : « Questo è benissimo fatto. » Parlai subito di poi col reverendissimo legato, faccendoli il medesimo discorso. Sua signoria mi rispose : « Io

« non vi conforterei punto che voi vi ristringessi con quelli che sono « inimici di questa Maestà. » E mi discorse e portamenti delle genti di Pandolfo al Garigliano, e la richiamata del figliuolo, intrando in alcuni particulari, quando lui passò da Siena; e mi disse : « Io vi dirò il vero; « questa Maestà è del tutto risoluta in questa estate punirlo e il Ba- « glione[1] ancora; e questo sarà senza dubbio alcuno. » Io allora li soggiunsi che le Signorie Vostre conoscevono bene che Pandolfo, fino al presente, non avea tenuto quel conto di questa Maestà che si conveniva; e li discorsi di poi e portamenti suoi verso le Signorie Vostre da parecchi anni in quà, e ultimamente, l' anno passato, lo assalto dello Alviano maneggiato e condotto da lui tutto, e la spesa estraordinaria che avea data a quelle; e che le Signorie Vostre nondimeno, per mancare di questa molestia (ricercandolo Pandolfo con instanza), avevano consentito la detta tregua con riservo. Sua signoria approvò tutto, soggiugnendo : « Pandolfo non ha fede alcuna, ed è per osservare sempre « quello che bene li viene. » E mi replicò di nuovo che, questa estate, Pandolfo riporterebbe il premio delle opere sue. Sua signoria, quanto alla prorogazione della tregua, in ultimo approvò i rispetti delle Signorie Vostre, e ne rimase satisfacentissima; di che io in me medesimo forte dubitavo.

Io, per quanto abbi potuto ritrarre, tengo per certo che fra il Re e Veneziani non sieno di nuovo nati alcuni capituli, e mi persuado che in questo il Papa sene inganni. È bene vero che sono nate lettere del Re a' Veneziani, ed e converso, confortandosi e promettendosi volere vivamente opporsi alla passata dello Imperadore. L' oratore Veneziano, a questi giorni, lesse a uno amico suo una lettera che lui scriveva alla Signoria, dove rafferma l' offerte e promisse grandi, che il Re ultimamente li avea fatte circa l' opporsi alla passata; e, nell' ultimo della lettera, soggiugneva : « Nondimanco le Signorie Vostre pensino bene a' « casi loro, perchè spesso costoro parlono bene, e poi fanno male; nè « osservono cosa che promettino, se non quanto loro vien bene. »

[1] Giampaolo Baglione.

XXXIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 15 mai 1506.

Sommaire. — États généraux de Tours. Conférence de l'ambassadeur avec Louis d'Ars, que les Florentins désirent engager à leur service.

Ieri fu fatta una congregazione, alla presenza di questa Maestà, di tutti e primi personaggi del Regno, dove intervenne lo oratore del Papa, veneziano, e di Vostre Signorie.

Vennono al d'avanti i presidenti de' parlamenti, e li mandati d'alcune prime città del Regno, e, secondo che prima insieme convenuti, uno parlò in nome di tutti molto a lungo, parte latino e parte francese, connumerando infiniti particulari benefici di questa Maestà verso di questo Regno, e, ringraziandola assai, li mostrò che al presente l'avea ridotto in quiete e fatto pace con tutti in Italia e fuora; e, con molta reverenza e prefazioni, li ricordarono pensare in futuro per lo stabilimento e conservazione sua; e che loro con sicurtà li ricordavono, pregavono che, per unione e mantenimento del Regno, rispetto alla *Bretagne*, ducea di Milano e Genova, non volessi mandare la sua unica figlia fuori del Regno, ma, se li fussi di piacere, conlocarla ad *Angoulême*, mostrando quanto fussi a beneficio del Regno.

Per il gran cancelliere, in nome del Re, fu risposto, comendando l'affezione e fede loro; e, quanto alla addomanda fatta, detto che, per essere cosa nova e di grandissimo momento, non ne risponderebbe al presente, per volerla conferire e esaminare, secondo richiedeva la materia, co' primi signori del suo Regno i quali lui avea fatti chiamare, presupponendosi che loro non fussino venuti al d' avanti suo, senon per ricercarlo di qualche cosa di grandissima importanza al suo Reame. E così ciascuno fu licenziato. Dovranno conferire, e ciascuno conforterà, e ne risponderanno quando verrà loro bene, per essere tutto per cerimonia; e il parentado si dovrà subito pubblicare.

La mostra de' dugento gentiluomini dovrà fra II o III giorni farsi.

Io, da poi mi trovo dalle bande di quà, non ho visto questa Maestà in migliore essere circa la persona sua; e mi pare che al presente abbi acquistato qualche poco di carne più; di che io ne attribuisco parte alla stagione del tempo. Al settembre di poi si potrà fare più vero giudicio di lui.

Louis d'Ars non iersera l' altro comparse; e, al presente scrivendo, mi è venuto a visitare; e ricercandomi lui delle cose d' Italia e di Toscana in particulare, io, dopo molto parlare, con buona occasione e come da me a caso, lo messi insul ragionamento che per altre mi commissono le Signorie Vostre. Trovai in lui, come mi aveva pensato, un desiderio estremo del servire quelle; e mi rispose che, quanto al riguardo di lui, presupponendo il consenso di questa Maestà, era sempre per pensare a l' utile ed onore di Vostre Signorie. Io li proposi tutte le difficultà che mi parea si potessino opporre a questo mio disegno, massimamente lo sperare che quelle non fussino per crescere il numero delle loro gente d'arme ma per diminuirle questo anno, per essere stati costretti l'anno passato, oltre all'ordinario, soldare dugento cinquanta uomini d' arme per lo insulto dello Alviano. Lui rispose che, volendo fare utile alle Signorie Vostre e onore a se, era necessario la compagnia, perchè bisognava comandare e qualche volta fare; e che solo non valea che per uno, e senza la compagnia di qualche uomo da bene sarebbe per profittare poco. Io li replicai che credeva che le Signorie Vostre avessino qualche decina di lancie spezzate, uomini da bene e da farne conto, de' quali si potrebbe, oltre all' ordinario, particularmente servire. Lui rispose che almeno li bisognerebbe cinquanta lancie Francese, e altante Italiane a volersi fare onore, quale lui stimava sopra ogni altra cosa. Questo fu un discorso lungo e particulare, come di disegno nato allora; il quale non è per obbligare le Signorie Vostre in cosa alcuna, perchè lui medesimo penserebbe, quando le Signorie Vostre facessino alcuno disegno sopra di lui, aspettare che questa Maestà nelo gravassi, mostrando non volere accettare il partito, rispetto alle emulazioni che lui si vede avere di quà con qualcuno nello

esercizio suo; dubitando che altri fussi per interrompere la cosa, per non li lasciare acquistare riputazione, quando sperassino fussi disegno suo. Lui medesimo m' ha fatto intendere, nel discorso del parlare, che il Papa l' ha ricerco due volte, e che questa Maestà non ha voluto consentire vadia. Le Signorie Vostre intendono dove consiste la difficultà, e ne risponderanno, se ne occorrerà cosa alcuna.

Io intendo che il Papa ha disegnato in questa estate volere soldare tre o quattro mila Svizzeri, per condurre in Toscana.

Chi giudica le cose di quà con qualche discorso, si risolve che Spagna e l' Arciduca, nonostante qualunche altro rispetto, abbino ad essere una cosa medesima ed uniti infra loro, come ne ricerca lo interesse; nondimanco è bene rimettersene alla giornata.

XXXIV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 18 mai 1506.

Sommaire. — Ambassade envoyée par le Roi à l'Empereur et à l'archiduc, pour leur notifier le vœu des États relativement au mariage de sa fille. Nouvelles d'Allemagne. Préparatifs de l'Empereur pour son expédition d'Italie; son projet d'envoyer quatre mille hommes à Naples, à Gonzalve; gravité de cette dernière nouvelle.

Dell' Imperadore non ho altro che dire. Il Re e legato al continuo affermano che non è per passare, benchè ritragga che abbino qualche notizia in contrario. L' oratore Veneziano, a questi giorni, m' ha confirmato avere detto le parole che monsignor legato mi riferì della passata dello Imperadore, come per la mia de' xiii detti notizia a Vostre Signorie. Costoro facilmente credono e qualunche tutto quello che desiderono e viene loro bene e a proposito suo; ma, avanti passino molte settimane, sene potrà fare risoluto giudicio, come l' Imperadore arà inteso il figlio essere in Castiglia e bene d' acordo col suocero, se così succederà. Questa Maestà, secondo intendo, si è risoluta mandare in brevi giorni duo ambasciadori allo Arciduca; e ritraggo la commis-

sione essere per rallegrarsi prima della sua venuta; di poi per notificarli la domanda che gli hanno fatto questi popoli per conto della figlia sua; e ultimo farli intendere che è costretto per satisfazione universale fare il parentado, e, benchè manchi delle promisse fatte, non è però per mutare il suo bono animo verso di lui per questo.

Ieri, per il gran cancelliere *de Bretagne*, in nome di quella ducea, fu fatto la medesima addomanda a questa Maestà, nel modo che, a dì passati, avevon' fatto e parlamenti e le prime città del Reame. Stamattina è comparso monsignor *d'Albret*, e oggi, secondo mi è suto detto, per parte di questa Maestà sarà proposto la causa avanti a questi primi Signori del Sangue e altri principi del Reame; e quali domane, secondo sono suto certificato, debbono rispondere, e dovranno confortare secondo che si conviene.

Questa Maestà ha disegnato mandare due ambasciadori al Re de' Romani; e, per quanto ritraggo, la causa è per notificarli la addomanda fattali questi popoli, e per intrattenerlo e dissuaderlo dalla passata, e per differire con giusta occasione il pagamento de' sessanta mila ducati che gli debbe. L' oratore della predetta Maestà che si trova qui pare che sia quasi chiaro non avere ad avere i danari, e però aspetta lettere da quella Maestà per partirsene subito di poi.

Il *Bailli de Dijon*, nel principio dello arrivare mio di quà, fu levato da confini, e del continuo è stato in corte ben visto dal Re e legato, e da ciascuno. Parmi abbi un buon cervellone, e le cose *d'Allemagne* intenda bene al pari d' ogni altro Francese. Lui mi riferisce costoro avere lettere *d'Allemagne*, le quali gli hanno conferite, perchè le trasferisca in francese, per possedere lui bene la lingua. Per le quali lettere s' intende, l' Imperadore essere accordato col Re *de Hongrie*, e trovarsi insul cammino diritto fra *Insprück* e *Hongrie*, con quattordici mila pedoni e circa quattro mila cavalli, e che tutti quelli primi signori si preparavono, e si mettevono in punto, dicendo per a Roma; e come a *Trente* avea di gia mandato venti cannoni grossi; e che avea in ordine, e inviava quattro mila uomini di piè, per mandare a Gonsalvo a Napoli.

Questa notizia ho dal sopradetto, il quale ha visto le lettere di Alamanni a questa Maestà. Se questo particulare di Gonsalvo fussi vero, sarebbe cosa di grandissimo momento, o contro al Re d' Ispagna, o contro ad altri con consenso suo. Questa notizia mi è parsa di tanta importanza, che ho giudicato a proposito fare intendere alle Signorie Vostre l'uomo da chi l' ho tratta, il quale mi pare, posposte alcune cose non essenziali, di miglior qualità che dalle bande di costà forse non s'ha opinione.

Qui è comparso uno uomo del duca *Valentinois;* e ha avuti molti lunghi parlamenti con il legato. Per il primo mi sforzerò fare intendere il tutto alle Signorie Vostre, e spero non mene mancherà il comodo.

XXXV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 12 juin 1506.

Sommaire. — Ambassadeur français envoyé à Rome. Entretien de Pandolfini avec Robertet sur les affaires d'Italie.

Questa Maestà al presente non si potrebbe portare meglio, e ha fatto quello che molti non credevano.

Robertet m' ha detto *Aix* essere partito con molti disegni del Re per le cose del Papa, e quali in particulare non m' ha fatti intendere. E mi soggiunse : « E mi parrebbe che fussi da pensare ad ogni cosa ad un « tratto, e che il Papa restassi satisfatto, e voi ancora di Pisa, la quale si « rimettessi nelle mani vostre, o per convenzioni, o per forza ; e a questo « effetto sarebbe necessario che ciascuno di voi si valessi delle forze « l' uno dell' altro in beneficio suo, oltre a quelle di questa Maestà. A « me parrebbe che i Vostri Signori dovessino ad ogni modo tenere ap- « presso al gran mastro per III o IV mesi uno uomo savio e di riputa- « zione, per vedere che fine e risoluzione aranno questi disegni ; e quali, « se si aranno a mettere in atto, potrete intendere e a Milano e a Roma, « dove avete lo oratore, e qui. » E soggiugnendomi : « Io, al presente, « non vene dirò altro ; ma, secondo la cosa andrà avanti, vi avvertirò. »

E con instanza mi ricordò il dovere mandare le Signorie Vostre a Milano. Nel discorso del suo parlare, insieme con Perugia mi connumerò Bologna; e però tanto più mi confermo in quello n' ho detto di sopra. E, nell' ultimo del ragionamento, mi domandò che capitano avevon' preso le Signorie Vostre. Io li risposi che stimava che le Signorie Vostre, per non volere al presente entrare in alcuna intrapresa, ma attendere solo a conservarsi nelle cose di Pisa, avessin' differito il farne risoluzione, per non si aggravare di più spesa senza frutto; ma che le loro genti d' arme erano bene ad ordine e con ordinanza ancora di fanti e bona somma. Lui, senza entrare in altro particulare, quanto al capitano mi rispose : « Per mia fè, il trovarvi voi senza capitano non « piacerà già a questa Maestà. » E, in ultimo del suo parlare, mi promisse avvertirmi della risoluzione che facessi il Papa nello arrivare *Aix*, mostrandomi assolutamente credere, si avessi ad entrare in simile intrapresa, se lo Imperadore questo anno non passassi. A me non occorse circa il disegno suo rispondere, senon parole generali, rimettendosi massimamente lui alla risoluzione che farà il Papa alla giunta d'*Aix*. Parvemi bene delle parole sue trarre questa conclusione, che, ne' disegni che costoro hanno fatto per le cose del Papa, abbino disegnato che lui, oltre alle forze loro, si vaglia di quelle di Vostre Signorie, con qualche loro beneficio, benchè specificamente non melo dicessi.

XXXVI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 16 juin 1506.

Sommaire. — Affaires d'Italie : Piombino, Pise, Lucques et Gênes. Audience du Roi. Grands préparatifs des Français. Nouvelles d'Allemagne : les Hongrois; le duc de Gueldre; l'Empereur empêché de descendre en Italie. L'accord du roi d'Espagne et de l'archiduc plus apparent que réel. Le Roi se loue de la conduite du Pape à son égard.

Ieri scrissi a lungo alle Signorie Vostre, e a giornate ordinarie, per non avere altro comodo, s' adirizzarono a *Lyon*, a Bartolommeo Pan-

ciatichi. Io di poi, questa mattina, fui con questa Maestà; e, avendo bene il comodo, mi parse a proposito farli intendere come e Genovesi e Lucchesi avevon' fatto provvisione di danari, e soldavano fanterie per mandare a Pisa; e, per parte di Vostre Signorie, pregai Sua Maestà a volerci pensare qualche rimedio : E appresso li feci intendere la indisposizione del signore di Piombino, e il comparire quivi al continuo di qualche Spagnuolo; ricordando a Sua Maestà la importanza di quello Stato alle cose, e sua, e degli amici. Il Cristianissimo mi rispose, quanto a Piombino, avere ieri avuto lettere de' VII da Genua, per le quali intendeva detto signore essere stato in qualche indisposizione; ma che allora stava bene, e era naturalmente senza alcuno pericolo; e, quanto alle cose di Pisa, mi rispose che avea proibito e Genovesi del non sene travagliare, e così credeva in pubblico faccessino; e che si persuadeva che potessi essere opera di qualche particulare e di uomini di mala qualità, il che si poteva difficilmente proibire; ma, quando si trovassi essere altrimenti, non mancherebbe con ogni opportuno rimedio. E che, se io avea inteso qualche preparazione de' Genovesi, che al presente non mi volea dire altro, ma mi certificava essere per altro conto che di Pisa. Io non so se a Genova si fussi preparato qualche poco d' armata per la indisposizione stata a questi giorni del signore di Piombino, ovvero per volere seguitare il disegno già fatto di Monaco, o fare qualch' altra preparazione per il timore della passata dell' Imperadore. Sua Maestà, ricercandola io di poi circa la passata dell' Imperadore, mi rispose, « Io non potrei al presente essere peggio contento, per « essere certificato che questo anno il Re de' Romani non passerà; » dicendo che avea disegnato, se fussi passato, volere in persona venire a Milano, magnificando le forze sue : de' danari, di che non era mai più stato tanto abbondante, e la quantità di Svizzeri che avea disegnati; e il numero delle genti d' arme, quale al presente si trovava, avendone di nuovo accresciuti cinque cento. E, domandandoli io se li aveva di nuovo creati e distribuiti, mi rispose di sì, e per cosa secreta mi disse : « Io n' ho dati cento al duca *de Gueldre*, e gli ha accettati. » E con l' occhio mi mostrò uno che era li vicino, dicendo : « Quello è il luogo-

« tenente che io gli ho dato. » E, nell' ultimo di questo particulare, mi disse : « Io ho nuove fresche da uomini miei che sono *en Allemagne*, « e dalla regina *de Hongrie*, e stamattina dallo oratore Veneziano, e « da ciascuna banda ritraggo per cosa certa l' Imperadore non essere per « passare ; il che io arei desiderato per i sopradetti rispetti, e per tro- « varmi sano e gagliardo. Certificate, sopra la fede mia, i Signori Vostri « che, per questo anno, lo Imperadore non passerà; quale si trova alle « mani con certi baroni *Hongrois*, e non con molte genti. »

Circa le cose del duca *de Gueldre*, Sua Maestà mi disse come, di cinque terre che li avea occupate lo Arciduca, detto signore n'avea ripreso due, e che l' altre potrebbe a sua posta ripigliare. Io intendo, per buona via le sopradette due terre riprese non essere di molto momento. E, nel detto ragionamento, mi disse : « Il predetto duca verrà « in Francia ad ogni mia richiesta, perchè così è obbligato. »

Quanto alle cose d'Ispagna e dello Arciduca, mi disse Sua Maestà che avea nuove se ne venivano verso *Valladolid*, dove si trovava la regina. E, ricercando io Sua Maestà se fra loro sarebbono uniti e d' accordo, mi rispose : « Sì, quanto alle dimostrazioni ; ma in secreto, no. » Io non so se così sarà in fatto, o se il Re d'Ispagna gliele da ad intendere, conoscendo l' animo suo verso dell' Arciduca.

Scadde in questo lungo discorso che Sua Maestà face menzione del Papa ; e io allora la domandai come la Santità di Nostro Signore si portava seco, e come sene teneva satisfatta. Lui soggiunse : « Benis- « simo ; e veramente oggi il Papa e Spagna sono miei grandissimi « amici. »

XXXVII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 12 juillet 1506.

Sommaire. — Avantages que le roi d'Espagne s'est ménagés dans son accord avec l'archiduc. Gonzalve de Cordoue et le royaume de Naples.

Io, iermattina, sendo con il reverendissimo legato, lo ricercai come

sperava dovessi esser' vera e ferma unione fra il Cattolico Re e il genero. Sua signoria mi rispose : « Ella sarà una unione mezzana e ragionevole. » Soggiugnendo : « Il Cattolico Re resta grande, perchè; sebbenè al Re di Castiglia rimane il titolo libero di quelli regni, gli ha « con gran utile del Re Cattolico e gran carico suo. » Connumerando l' utile delle commanderie, l' entrata della meta di quelle insulle li restono durante la vita sua, e il riservo d' alcune entrate di domanio, le quali tre cose sperava aggiugnessino alla somma di circa cento ottanta mila ducati. E soggiunse di poi, per verificare la grandezza sua : « L' uno « è ricco, e l' altro è povero. » Ricercando io di poi sua signoria del Regno di Napoli, mi disse che restava libero al Cattolico Re ; e, domandandolo io sene trarrebbe Gonsalvo, sua signoria mi rispose : « Io nol so ; « ma so bene la intenzione e volontà del suo Re. » E, discorrendo io quanto lo stare di Gonsalvo in quel Regno fussi a proposito al Re de' Romani, per la passata sua per l' anno presente o futuro, sua signoria mi rispose : « Egli è la verità. Io non credo però bisogni ; ma quando « pure bisognassi, con le forze nostre e del Papa e de' Signori Vostri, do« vrebbe essere il trarnelo cosa facile. »

XXXVIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 18 août 1506.

Sommaire. — Le duc de Valentinois prisonnier en Espagne. Entretien avec l'ambassadeur du Roi catholique. Apologie du roi Ferdinand : sa modération opposée aux vues ambitieuses de Gonzalve ; sa médiation offerte aux Florentins pour l'affaire de Pise.

La Cattolica Maestà fece trarre di Castiglia il *Valentinois*, e l' ha fatto condurre vicino a *Barcelone*, in uno forte castello.

Parlando con l' oratore del Cattolico Re, dal quale ho avuto il sopradetto ragguaglio, sua signoria sopra le cose d' Italia cominciò a commendare la giustizia del suo Re, il quale, infinite volte stimolato da Gonsalvo, non avea mai voluto intraprendere in Italia, se non quello

che era suo, come si dimostrava nelle cose di Pisa, a che lui non avea mai voluto attendere, nè consentire *etiam* a Gonsalvo in particulare che lo facessi; il quale l'avea addomandato, dicendo non volere da Sua Maestà altro premio dell' opere sue che il consenso d' una impresa a sue spese in Italia. La quale lui si persuadeva non essere stata altra che Pisa, soggiugnendo che tutti quelli moti che sono suti fatti, sono suti sanza consenso di quella Maestà, e particulari di Gonsalvo, per alterare la quiete di Italia, per tenere più in prezzo la mercanzia sua. Nel discorso del ragionamento, sua signoria mi domandò come adesso la facevano e Pisani, e se fra le Signorie Vostre e loro era punto di tregua. Io li feci intendere lo stato de' Pisani, soggiugnendo che mai non era stata, nè al presente era tregua alcuna, per non essere punto conveniente nè ragionevole il signore fare tregua col suo servo. E, domandandomi lui se le Signorie Vostre rimetterebbono questa differenza in Sua Maestà, perchè la conosciessi e restituissi se così fussi di ragione, io gli risposi che le Signorie Vostre avevano in quella Maestà grandissima fede per la giustizia e integrità sua, e desideravano la venuta sua in Italia per infiniti rispetti, come intenderebbe giunto che fussi; ma che non era consueto ne ragionevole il compromettere le cose liquide e proprie; faccendoli intendere come pervenne Pisa nelle mani di quelle, e la quieta e continua possessione di circa cento anni; ma che io credeva che le Signorie Vostre fussino per consentire tutte quelle cose, per mezzo delle quali fussino per ricuperare Pisa. Io credo che questo ragionamento fussi a caso e sanza alcuno misterio, perchè così ricercano al presente le cose della Cattolica Maestà, e lo attribuisco più presto alla libera natura del predetto oratore che ad altro; nondimanco mi è parso farlo intendere alle Signorie Vostre.

XXXIX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Tours, 28 août 1506.

SOMMAIRE. — Incertitude relativement à la descente de l'Empereur en Italie. Conduite équivoque des Vénitiens.

Quanto alla passata del Re de' Romani, non si può fino al presente dalle bande di quà ritrarre alcuna risoluta conclusione da costoro, e quali ne dubitano e la temono, benchè dichino starne sospesi, per non avere alcuna notizia per via del gran mastro, il quale dice avere mandato infinite spie verso la Cesarea Maestà. Stanno con qualche sospizione che Veneziani sieno per consentire il passo al Re de' Romani, e lo fondano insu alcune parole dell' oratore Veneziano, il quale ha usato dire : « Se il Re de' Romani vorrà pure passare in Italia, i Miei « Signori sono risoluti fare buone provvisioni, e guardare bene tutte le « loro piazze dove Sua Maestà abbia a passare. » *Robertet* mi disse iersera che oggi volevano essere con l' oratore Veneziano per intenderlo bene, e assodarsi con lui; e che giudicava fussi bene, benchè non sen' abbia altra certezza, fare tutti e provvedimenti che fussino necessarii, come se il Re de' Romani fussi per passare, e di poi stare a vedere il successo. Sforzerommi intendere quello seguirà. L' oratore del Re di Castiglia m' ha detto avere lettere *de Flandre*, per le quali intendeva il Re de' Romani, con la sua armata, pigliare il cammino verso *la Souabe*, e in parte donde comodamente, secondo il proposito suo, potrà pigliare la volta su per *le Rhin* verso *Gueldre*, o verso Italia, dove più li verrà a proposito.

XL.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 30 août 1506.

Sommaire. — Entreprise imprévue du Pape contre Bologne. Conjectures de l'ambassadeur à ce sujet. On croit au passage de l'Empereur en Italie. Les Français mettent le Milanais en état de défense. Enrôlement des Suisses. Défiance qu'inspirent les Vénitiens, qui évitent de se prononcer.

Iersera scrissi alle Signorie Vostre, e breve, per mancamento di tempo, partendo subito la cavalcata; e stamattina di poi comparse una loro de' XXII del presente, per la quale le Signorie Vostre al quanto si maravagliano non avere per mia lettera presentito l' ultima risoluzione che la Santità del Papa ha mostro di costà circa le cose di Bologna. La quale ha dato a costoro la medesima ammirazione, avendo io loro fatto intendere la risoluzione della partita del Papa, con tutte l' altre circunstanze di che le Signorie Vostre mi dettono notizia. *Robertet* di nuovo mi conferma che col Papa non si era fatta risoluta conclusione per l' imprese sue; e, prosupponendo così essere la verità, bisogna credere : o che la Santità del Papa in questi suoi maneggi sia proceduta poco prudentemente, e sene sia ingannata assai; o veramente abbi intrattenuto questa Maestà, e abbi nuovi disegni alieni dalla volonta di costoro, e pensi venire verso Bologna con le genti, per avvicinarsi, scendendo, come al presente si crede, il Re de' Romani, poichè Sua Santità in questi mesi passati ha usato più silenzio non si conveniva circa la venuta del Re de' Romani, e ha di poi, sanza alcuno manifesto impedimento, differito queste sue imprese tre mesi, nel qual tempo questa Maestà, per non avere sospetto della venuta del Re de' Romani, avea le genti pronte ad ogni sua richiesta. A questo si aggiunge che la Sua Santità forse si persuade più facilmente potere conseguire la ricuperazione delle cose sue per mezzo del Re de' Romani che di questa Maestà, conoscendo che lei non è per inimicarsi a' Veneziani. Quel che sia la verità le Signorie Vostre potranno facilmente conoscere da' processi della Santità di Nostro Signore, che io di quà non posso intendere quel che altri volessi tenere nel petto suo.

Della passata del Re de' Romani io non intendo di poi altro; e costoro l'hanno per tante vie che la tengono per certa, e aspettano ogni giorno intendere dove si trovi con le genti; e, avendo preso il cammino per Italia, questa Maestà disegna andarsene subito alla volta *de Lyon.* Hanno con diligenza scritto alle leghe de' Svizzeri volere gente per la guardia dello Stato di Milano, faccendo intendere si mettino ad ordine. Pare che per ancora non abbino diterminato il numero ne solderanno; ma mi è accennato saranno otto mila.

Questa Maestà non confida, se non ordinariamente, ne' Veneziani, parendoli che vadino giocolando; e uno amico mio m'ha detto che costoro hanno voluto qualche volta stringere l'oratore Veneziano e venire alla opposizione, e che l' oratore sempre si è allargato come quello che non debbe averne alcuna commissione, per non volere forse i suoi Signori ridurre una guerra in casa loro, ma più presto a casa altri, e resolversi di poi secondo ne ricercheranno le occasioni de' tempi.

Parlando io ieri con l' oratore Veneziano sopra la passata del Re de' Romani, e dicendomi lui : « Io credo che verrà per la via di Friuli; » e soggiugnendo io : « Le Signorie Vostre li daranno il passo? » Lui mi rispose : « Volendo noi, non potremo negarlo, perchè il paese è largo, « e può pigliarlo al suo piacere, sanza toccare nessuna nostra terra. » Parlando io di poi con *Robertet* sopra Veneziani, e referendoli le dette parole, lui mi disse : « Io credo che Veneziani, per pensare sempre a « guadagnare, lasceranno passare il Re de' Romani, e lo vorranno ve- « dere in Italia; e, secondo la fortuna che arà, e secondo che verrà « loro a proposito, si risolveranno. » Io, per quanto posso raccorre, non intendo essere fatto alcuno ristringimento co' Veneziani per rispetto di detta passata, nè anche credo sia per farsi, perchè mi pare ritrarre che costoro non abbino una gran confidenza in loro; e del Papa non sono sanza qualche poco di sospetto; e mi pare conoscere non confidino estraordinariamente in nessuno in Italia. E però ritraggo che abbino fatto ferma conclusione fare scendere buon numero di Svizzeri, e fornire bene le fortezze e tutto lo Stato di Milano, e, insieme con quelle genti d' arme vi si trovano, attendere a conservare le cose loro

proprie, per non sapere di chi si hanno a fidare, se non per uno ordinario. Questa conclusione mi pare raccorre per più d'una via; e mi è parso farla intendere alle Signorie Vostre, acciochè in ogni occasione pensino all' utile e bene loro.

Robertet oggi sopra casi del Papa mi disse : « Noi non sappiamo quel « che s' abbi nell' animo; ma mostra al continuo intendersi bene con « esso noi, e sopra la venuta del Re de' Romani ci ha sempre confor- « tati a volerci opporre con l' arme alla venuta sua. »

XLI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 5 septembre 1506.

Sommaire. — Le Roi est sur ses gardes; il se défie et du Pape et des Vénitiens.

La totale risoluzione di questa Maestà è aspettare il legato, e risolversi poi particularmente in ciascuna cosa; e, drento a questo tempo, spera avere risposta da Venezia, intendere per via di Milano e degli oratori suoi appresso il Re de' Romani se quella Maestà è per passare questo anno presente. Questa Maestà sta un poco con l' animo sospeso, quanto alla volontà del Papa e Veneziani: del Papa, parendoli questa subita deliberazione presa in tempo sinistro, rispetto alla qualità del tempo e alla opinione della passata del Re de' Romani; de' Veneziani, intendendo che gli abbino consentito il salvocondotto, benchè dall' altra parte l' oratore Veneziano largheggi compromisse, fino ad offerire la testa sua quando quella Signoria manchi dalla volontà di questa Maestà. Tutto questo ritraggo dal cancelliere e *Robertet,* non avendo potuto oggi parlare con questa Maestà; ma lo farò domattina. Il Re de' Romani, con la chiesta del salvocondotto, avea fatto intendere a quella Signoria volere sedici mila ducati, che li dovevano per suo resto, quando lo mandavono all' impresa di Pisa. E s' intende quella Signoria avere risposto che non credevano fussi tanta somma, ma che farebbono vedere il conto, e lo contenterebbono della quantità restassi.

XLII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 6 septembre 1506.

Sommaire. — Audience du Roi : ce prince a écrit au Pape pour le détourner de l'entreprise de Bologne; il se propose de passer en Italie en personne avec des forces considérables. Il est douteux que le Pape puisse compter, pour l'expédition de Bologne, sur le concours des Français.

Iersera a notte scrissi a lungo alle Signorie Vostre, e stamattina di poi fui con questa Maestà, e lungamente gli feci intendere, in nome di Vostre Signorie, il discorso loro circa l'impresa del Papa e la passata del Re de' Romani, e dell' opinione s'avea dell' animo de' Veneziani; pregandola a volere aprire l'animo suo alle Signorie Vostre, non per altra causa, se non perchè quelle si potessino conformare con la volontà di Sua Maestà secondo il desiderio loro. Il Re, quanto all' impresa del Papa per Bologna, mi disse che li pareva che fussi stata mal considerata in questi tempi, rispetto alla venuta del Re de' Romani, e che l'animo suo era rimuovere il Papa da questa opinione, e così per lettere avea fatto; e dall' altra parte intrattenerlo fino a tanto si potessi fare risoluto giudicio della venuta del Re de' Romani, parendoli che non fussi punto a proposito, nè suo, nè degli amici suoi in Italia, spotestarsi delle genti, o impacciarle altrove, rispetto al sopradetto timore; soggiugnendo : « E fa attendere IV o VI giorni, nel qual tempo « noi saremo certificati del tutto. E, passando il Re de' Romani con « grossa armata, io in persona voglio venire in Italia; e, oltre alle genti « dell' arme mi vi trovo, merrò meco secento lancie, connumerando la « guardia de' dugento gentiluomini e certe altre compagnie; e ho dise- « gnato avere quattordici mila pedoni, fra Svizzeri e altri; nè voglio de' « Svizzeri più che una banda di sei mila. Ricordate a' Vostri Signori « che stieno ad ordine con le loro genti, perchè noi dal canto nostro « faremo tali provvedimenti e tanto gagliardi che noi e gli amici nostri « staranno sicuri. » E, quanto a' Veneziani, mi disse : « Io posso dubitare « che possino avere caro la passata del Re de' Romani; nondimanco

« e mi promettono con tanta efficacia, che io sono costretto, avanti mene « risolva, aspettare la prima risposta loro; e allora potrò interamente « chiarirmi dell' animo loro. »

La Trémouille, parlando meco stamattina in camera di questa Maestà, il quale iermattina era di contrario parere, mi disse : « Il Re « de' Romani, per mia fè, passerà ad ogni modo. » E soggiugnendo io : « Che crede la Signoria Vostra abbino a fare e Veneziani? » Lui mi rispose : « E Veneziani per speranza di guadagnare uno pezzo appiche- « rebbono questa Maestà. »

Come intendono le Signorie Vostre, la risoluzione di dare al Papa le genti per l' impresa di Bologna non è per farsi dentro alla venuta del legato; l' opinione del quale io feci intendere alle Signorie Vostre, a che si oppone la volontà de' Veneziani, quale hanno notificata a questa Maestà. Questi rispetti faranno differirla qualche giorno; nel qual tempo costoro potranno essere risoluti e chiari a modo loro della venuta del Re de' Romani; in modo che il Pontefice, scadendoli, facilmente potrebbe essere non si valessi delle sopradette genti per la detta impresa.

L' opinione mia è, nonostante le parole m' ha detto questa Maestà, che lei non sia per passare *Lyon* o *Grenoble*.

XLIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 15 septembre 1506.

SOMMAIRE. — Lettre du Roi au pape Jules II pour l'engager à ajourner l'expédition de Bologne. Les Vénitiens toujours suspects. Préparatifs et projets du Roi.

Questa mattina questa Maestà ha detto, domandandolo io dell' impresa del Pontefice : « Io ho scritto al Papa che bisogna prudente- « mente pensare le cose, acciochè abbino buon fine per onore suo e « mio; e gli ho ricordato che vegga avanti di guadagnare e Veneziani, « satisfaccendo loro in qualche parte, e che io non sono di poi per « mancarli, quando la venuta dell' Imperadore non disturbi. » Il gua-

dagnare il Papa e Veneziani, per quanto ritraggo per altro verso, è che il Papa, durante la vita sua, prometta non molestare loro quelle terre; a che questa Maestà, sanza altra considerazione, secondo ritraggo, lo conforta. Ricercando io Sua Maestà che risoluzione avea da' Veneziani, mi rispose : «Buona; e nondimanco interamente non «mene fido; e farò quelli provvedimenti che bisognando difende«ranno me e gli amici miei.» E, a questo medesimo proposito, iersera il legato mi disse : «Quando e Veneziani volessino malignare, che nol «credo che potranno fare, sendo bene uniti il Cattolico Re nel Regno «di Napoli, il Papa, e Vostri Signori e questa Maestà...» E il Re stamattina mi disse : «Io sono risoluto fra IV o VI giorni levarmi di qui «e inviarmi verso Italia; e, avanti sia a *Bourges*, sarò certificato della «venuta del Re de' Romani; e, venendo, in persona men' andro a Mi«lano; ma, sanza intendere altro, al tempo detto partirò.» E, accostatomisi all' orecchie disse : «E meco porto tutto il mio argento.» E, ricercandolo che gente Sua Maestà leverebbe di quà, mi disse : «Se«cento lancie.»

Gli Oratori di questa Maestà, che duo mesi fa andorono al Re de' Romani, per farli intendere la pubblicazione del parentado fatto, *de l'Allemagne* sene sono tornati a Milano. *Sisteron* s' intende essere comparso a Milano per levare le genti; e io credo che il largheggiare delle parole sue abbi causato buona parte di questo inconveniente.

XLIV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 17 septembre 1506.

Sommaire. — Long entretien confidentiel avec le Roi sur les affaires d'Italie. Débat, en présence du Roi, entre Pandolfini et l'ambassadeur de Lucques relativement à l'affaire de Pise.

Ieri scrissi alle Signorie Vostre, e per mancamento di spaccio sarà con le presenti. Io stamattina di poi parlai con questa Maestà, ricer-

candola come si era assodata co' Veneziani per la passata del Re de' Romani, e se Sua Maestà era deliberata partire al tempo detto. Sua Maestà mi rispose : « L' oratore Veneziano iermattina m' ha fatto in- « tendere che quella Signoria era risoluta, se il Re de' Romani voleva « venire sanza arme, ad onorarlo; ma, venendo armato per alterare, era « per opporsi. » E mi soggiunse : « Io sono al tutto deliberato partire « fra v o vi giorni ad ogni modo, nè da questo mi potrebbe rimuovere « che due cose : la morte, o la malattia, quale bisognerebbe fussi ben « grande. Io soprasto per rispetto delle provvisioni; e m' invierò, e « per il cammino intenderò se il Re de' Romani passa; e, passando, non « mi fermerò punto; ma, non venendo, darò subito la volta in dietro « per questo verno, ma a primavera ad ogni modo io voglio venire a « Milano. Io merrò meco di qui secento lancie, che fuori dell' ordinario non « mi costono nulla; e ho ordinato valermi, bisognando, di dodici mila « Svizzeri; il disegno mio è valermi d' una banda di otto mila, e non « più, ma ho voluto fare questa provvisione per averli presti, se pure « mi bisognassi. E otto mila fanti disegno fare, la meta Francesi e la « meta Italiani; e per le spese che potessino occorrere porto meco « quattro cento mila ducati contanti. » Quanto all' impresa del Papa, mi disse aveva fatto intendere a Sua Santità il bisogno, e quello gli occorreva, e che non era per mancarli; ma che non voleva che le sue genti ricevessino vergogna, e però era bene pensare e esaminare ogni cosa avanti si dessi principio; e che per buona parte delle sue genti si trovavono a Parma preste per tutto quello che e tempi lo faranno risolvere.

E in questo ragionamento, che fu assai lungo, secondo l' usanza di Sua Maestà, magnificando le preparazioni sue, il Cristianissimo alzando un poco gli occhi, mi disse sogghignando : « Io veggo l' uomo che « vorrà parlare a voi. » Io allora, sendo questi fuori del ragionamento, non intesi bene la parola sua, e seguitai nel mio parlare. Il perchè Sua Maestà poco di poi un' altra volta mi replicò. « Io veggo l' uomo « di Lucca, che vi vorrà parlare. » Allora io pregai Sua Maestà gli volessi fare intendere che si astenessino dalle cose di Pisa, se volevono mancare da questi fastidi; e Sua Maestà lietamente melo promisse, sog-

giugnendo; « De' Genovesi io vene assicuro al presente, perchè hanno « a spendere per loro, per queste loro inimicizie. Lasciate fare, questo « non importa; perchè l'una parte e l'altra di loro sono bene disposti « verso di me. » E, finito tutto il ragionamento, io mi levava. E l'uomo di Lucca si fece avanti, richiedendo quella Maestà a volermi parlare per la ricuperazione del loro ambasciadore e altri prigioni e prede fatte a questi tempi. Sua Maestà mi si volse, e disse : « Udite. » Il predetto uomo fece un lungo discorso, narrando e buoni portamenti della sua comunità, e sinistri che ricevevano dalle Signorie Vostre, parlando al continuo in francese, in modo che Sua Maestà, nel mezzo del parlare, gli disse : « Parlate in linguaggio vostro, che io v'intenderò meglio. » Io, finito che ebbe di parlare, li soggiunsi che lui diceva l' opposito di quello avea detto, sanza alcuna tortura, il loro ambasciadore; il che confermavano e prigioni Pisani : che lui era andato in Pisa solamente per portare la paga a' Pisani secondo l' obbligazione loro; e che questo si potrà mostrare sempre in forma valida; e così quanti danari, anno per anno, loro hanno speso contro le Signorie Vostre in beneficio de' Pisani; e che le Signorie Vostre desideravano vicinare bene con loro, quando non dessino causa di fare altrimenti. E che io faceva, in nome di Vostre Signorie, questa conclusione a sua Maestà : che quelle erano deliberate vivere secondo si conveniva, e trattarli da fratelli quando si volessino astenere dalle cose di Pisa, in che non pretendevano alcuno interesse; ma che, quando quella comunità perseverassi ad aiutare e Pisani con vittuaglie, con munizioni, e con pagare loro e soldati, che tutto giorno arebbono di questi fastidi; e che le Signorie Vostre ricevevano più danno da' Lucchesi che da' Pisani medesimi, per uscire e' Pisani sicuramente del loro ad offendere le Signorie Vostre, e sicuramente di poi ritirarsene; donde nasceva che i soldati di quelle usavano di poi qualche termine sinistro, nè si poteva proibirlo loro; concludendo che, se quella comunità non avea rispetto a Sua Maestà, offendendo le Signorie Vostre, che quelle non arebbono alcuno rispetto, ancora loro difendendosi, perchè le speravano da Sua Maestà utile e non danno.

Il predetto uomo negò ogni cosa, affermando che mai in Pisa era intrato nè vettovaglie nè munizioni nè danari; e che era ben vero, per non avere soldati, non potevano proibire le cavalcate grosse de' Pisani passando per il loro paese, ma avevano fatto continuamente rilassare prigioni di Vostre Signorie.

Il Cristianissimo in ultimo disse : « Voi siete tutti duo amici miei; « e io desiderrei vivessi bene insiemi. Voi udite quello che dice lo am- « basciadore di volere vivere bene con esso voi, e che non vi trava- « gliate di Pisa dove non avete interesse. »

L' uomo rispose che di Pisa non si travagliavano, e che avevano più volte voluto capitolare con le Signorie Vostre, e ultimamente lo anno passato, e che quello non avevano mai voluto. E, soggiugnendo io quella essere suta una simulazione per timore, e faccendoli intendere la verità; e soggiugnendo il predetto uomo che quella comunità lo desiderava assai, Sua Maestà rispose : « Quel che non si fece allora, « si potrà fare al presente. Lascerete passare III o IV giorni, che io ho « che fare per le preparazioni, e diviserete qualche cosa; e io credo che « Fiorentini non sieno per mancare dal canto loro, nè anche e Lucchesi « dal vostro. » L' oratore soggiunse : « *Sire*, io non ho al presente questa « potestà, perchè io sono venuto solamente per conto di questi insulti « fatti; ma io sono per ritornarmene in brevi giorni, e farò intendere a « quella Signoria l'intenzione di Vostra Maestà. » E allora, riguardando io in viso Sua Maestà, quella sogghignando rispose : « Se voi non avete « commissione, non bisogna parlarne. » E così finì il ragionamento, sanza commettermi di scrivere cosa alcuna alle Signorie Vostre per conto de' prigioni come il predetto instava. Vero è che io medesimo ho promisso al detto uomo farlo, ricordandoli l' astinenza delle cose di Pisa, se vogliono mancare di simili fastidi. Io di poi men' andai insul legato; e, avendo desinato seco, e parlatoli avanti e dopo il mangiare, sua signoria non men' ha solamente detto una parola. Io intendo da uno amico che lui ha ottenuto una lettera in nome di questa Maestà alle Signorie Vostre in beneficio di questi prigioni e

prede[1]; e questo dovrà essere quello che arà partorito la venuta del predetto; e potranno le Signorie Vostre fare sanza risponderne altrimenti, avendone io parlato tanto di lungo, come quelle intendono.

XLV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 23 septembre 1506.

Sommaire. — Réponse évasive des Vénitiens à l'Empereur. Incertitude relativement au passage de ce prince en Italie.

L'oratore Veneziano ha letto a questa Maestà e al legato, in una lettera ricevuta da' Suoi Signori, la risposta che loro hanno fatto agli oratori della Cesarea Maestà; la quale, secondo dicono e predetti, è stata molto prudente e artificiosa; nè io so altro raccorne che lo essere sute grandi offerte, volendo passare disarmato, e grandissime persuasioni a questo; e all'incontro grandissime dissuasioni del venire armato, mostrandoli gl'inconvenienti che ne potevano nascere, perchè tutta Italia avendo assai patito per schifare nuovi travagli, vedendo nuove arme in Italia piglierebbe tutta l'arme; e il medesimo era per fare il Cristianissimo per timore e conservazione delle cose sue; e che loro per niente non erano per volere fare cosa che si concitassino Italia tutta contro; con tali parole che comunicano e attribuiscono quella poca negazione che ne fanno a tutta Italia e al Cristianissimo Re. Questa è quella tanta conclusione ne ho saputo ritrarre. Il Re de' Romani, secondo la relazione del predetto ambasciadore, si era ritirato indietro alquante giornate per vedere la Regina. Il luogo non so; e, avanti al suo partire, pare avessi licenziato circa due mila pedoni, segno contrario alle parole sua, dicendo al ritorno, che sarebbe in brevi giorni, volere seguitare l'impresa sua per Italia; di che bisogna rimettersi alla conclusione.

[1] Nous avons en effet trouvé dans les archives d'état deux lettres de Louis XII adressées à la République en faveur des Lucquois. (*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VII, Francia, n[os] CCCXLIII et CCCLXIII.)

XLVI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 25 octobre 1506.

Sommaire. — Premiers mouvements des Génois. Audience du Roi. Affaires d'Italie : Gênes, Venise, Pise; le Pape et l'Empereur.

Domandando io questa mattina al Cristianissimo come si portavano le cose di Genua, Sua Maestà mi rispose : «Bene.» E che Genovesi non erano per uscire punto della volontà sua; e, atteso la disposizione delle cose di Italia, non avea causa di dubitarne. E per questo avea disegnato punire qualche errore commesso; e che questa era la via a castigarli; e che ne trarrebbe ad ogni modo qualche danaio. E, commendando io il disegno di Sua Maestà, quella soggiunse : «Io amo più «presto e danari che il sangue; l' opposito di quello che si fa in Italia.» Sua Maestà mi disse : «Io richiamo *Ravenstein.*» E domandando io quella della causa, e chi resterebbe a Genua, mi rispose : «*Roccabertin*, suo «luogotenente. Io richiamo *Ravenstein* perchè lo voglio mandare *en* «*Flandre* per valermene là al paese.» Soggiugnendomi che l'accordo era fatto, di che io per ancora non ho inteso altri particulari; e mi stimo che la gita di *Ravenstein* sarà per intrattenere qualcuno di quelli primi signori Fiamminghi.

Ragguagliando io questa Maestà delle cose del Papa, secondo la notizia dell' ultime di Vostre Signorie, e narrandoli le provvisioni de' Veneziani per munire loro e luoghi per timore della Santità del Papa, Sua Maestà mi rispose : «Io ad ogni modo verrò a tempo nuovo in Italia, e mi ac- «cozzerò con il Papa che lo desidera, per fare tutto bene e non altra «cosa.» E, soggiugnendo io che lui farebbe tutto quello che allora patissino tutti e tempi, e che venendo, io sperava avanti partissi che Sua Maestà avessi a restituire Pisa alle Signorie Vostre e sicurare Italia dalle mani de' Veneziani, quella quanto a Pisa rispose : «E sarà facil' «cosa, e io non mancherò punto; ma e si vorrebbe che vi sforzassi di «guadagnare il Cattolico Re.» E io allora gli soggiunsi la creazione degli oratori fatti le Signorie Vostre. E, quanto a' Veneziani, rispose : «Io

« non vi voglio dire altro; voi avete detto bene : e fa attendere il tempo, « e fare di poi secondo si ricercherà, e potendo succedere e morte e ma- « lattie, e non si vorrebbe mai promettere cosa alcuna futura. » E, rallegrandomi allora seco della sua prospera valitudine, mi rispose : « Io mi « giudico meglio che nessun' altro; egli è gran tempo che io non stetti « meglio, e sono per portare l' arme come abbi mai fatto per il passato. »

Parlando stamattina con monsignor legato delle cose del Papa, sua signoria mi disse : « Io ho uno avviso che il Re de' Romani avea inviato « alla volta di Verona, per mandare di poi a Bologna due mila lans- « chnechi e circa ottocento cavalli. » E mi domandava donde era necessario che passassino. Io risposi a sua signoria che credeva non potessino condursi a Bologna sanza passare per lo Stato di Mantua, o Ferrara. Sua signoria soggiunse : « Il Papa ragionevolmente, venendo « loro, ne dovrà essere avvertito. »

XLVII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 27 novembre 1506.

Sommaire. — Intervention du roi d'Angleterre dans les affaires de Flandre. Évasion du duc de Valentinois. Entrée du Pape à Bologne. Entrée du roi d'Espagne à Naples.

Due giorni sono comparse qui un varletto di camera del Re *d'Angleterre*. Ritraggo la causa essere per condolersi delle correrie fatte verso *Gueldre* contro a' Fiamminghi, avendo messer *Robert de la Marck* atto alcune correrie e presi molti prigioni, il dì dopo la conclusione della tregua, simulando non avere allora alcuna notizia. Quello che sia per seguire da quelle bande si può per ancora mal giudicare. Qui si afferma per molti che il duca *de Gueldre* verrà qui presto in persona; il che io per ancora non intendo da persona molto autentica.

Stamattina, per uno uomo del duca *Valentinois*, quale viene dalla moglie del predetto a questo Cristianissimo Re, intende come, molti giorni sono, il detto duca era fuggito della fortezza di Medina-del-Campo, dove

era ritenuto prigione, collatosi con fune, con aiuto d'un suo cappellano e uno suo staffiere, e si era ridotto in luogo salvo. Così dice la lettera venuta alla duchessa, quale io ho vista nelle mani dell' uomo venuto, sanza fare menzione del luogo particularmente dove si trovava. Stimasi che sia scappato con permissione di qualcuno di quelli principi di Castiglia [1].

Quà è comparsa stamattina la nuova dell'entrata del Papa in Bologna [2], e del Cattolico Re in Napoli: le quali due cose sono sute molto grate a questa Maestà, la quale sta al presente benissimo.

XLVIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 24-28 novembre 1506.

Sommaire. — Conférences de l'ambassadeur avec le Roi et avec le cardinal. Conséquences de l'entrée du Pape à Bologne. Grands projets du Roi : Gênes et Pise. Le duc de Valentinois réfugié en Navarre. Intervention du roi d'Espagne dans l'affaire de Pise.

Ier l' altro a notte e in fretta, rispetto al subito spaccio, scrissi alle Signorie Vostre, e stamattina poi fui con il Cristianissimo Re, e con ottima occasione parlando di Bologna, gli feci intendere quanto beneficio Sua Maestà avea fatto alla Santità di Nostro Signore e alla Chiesa Romana, e che al presente io li ricordava che non volessi perdere una tanta occasione, quale Iddio gli avea preparata non sanza causa; e perchè lei componessi le cose d' Italia restituendo a ciascuno il suo; e che, atteso l' unione sua con il Re *d'Aragon* e la disposizione di ciascun' altro in Italia, Sua Maestà poteva facilmente fare questo effetto. Quella Maestà mi rispose: «Il Papa sanza me non arebbe fatto niente a «Bologna, e il gran mastro avea seco tante genti e artiglierie che era «per combattere altro che una Bologna. Io vi so dire che a quest' ora «e Veneziani sono in gran timore. Io credo che questa occasione non

[1] L'archiduc Philippe le Beau était mort subitement à Burgos, le 24 septembre. La confusion qui avait suivi cet événement avait pu favoriser l'évasion de César Borgia.

[2] Chaumont, avec cinq cents lances françaises, avait secondé l'entreprise du Pape contre Bologne.

« si perderà. Se il Re de' Romani non m' impedisce, io verrò ad ogni « modo in Italia. » E soggiugnendo io : « Quando? » Mi rispose : « A quaresima. E dovete credere, che non verrei sanza causa. Io porterò meco « un milione d' oro; e questo non è che per il cominciamento della « guerra. » E, domandando io Sua Maestà quello che seguirebbe delle cose *de Flandre,* e se era per appuntare con il Re de' Romani, mi rispose : « Io credo ad ogni modo di sì. » E, connumerando lei le forze sue, io li soggiunsi che Dio non li avea concesse tal' cose, ne restituitoli la integra sanità sanza causa, ma perchè le usassi per quietare e porre una perpetua pace in Italia, restituendo a ciascuno il suo. Sua Maestà di nuovo mi replicò : « Io verrò in Italia se il Re de' Romani « non m'impedirà, perchè, venendo lui *en Flandre,* sarei costretto an« dare a *Paris;* e crediate che io non verrò sanza cagione nè sanza « provvedimenti. » E, connumerando gli amici suoi in Italia, fece menzione delle Signorie Vostre con le più grate e amorevoli parole che mai gli abbi udito dire. Sarebbe stato allora tempo comodo riscaldarlo alle cose di Pisa, e l'arei fatto se non fussi suto il ricordo delle Signorie Vostre, e però, sanza entrare in altro, gli dissi : « *Sire,* la « Maestà Vostra sappi che e Genovesi hanno mandato uno uomo con « danari in Pisa. » Lei mi rispose : « E vero? » E, soggiugnendo io, « Sì, « *Sire,* » Sua Maestà allora mi disse : « Non vi dia briga. Quando io non « avessi altra causa di venire in Italia, e tristi portamenti loro mi vi fa« rebbono venire ad ogni modo. Io penso presto dare loro una bastonata « che vi maraviglierete. » E, aggiugnendo io, « Poichè mandano danari « in Pisa è segno che ne hanno assai, » Sua Maestà rispose : « Lassateli « fare; state a vedere che io li concerò bene. » Io, qualunche volta ne ho avuto occasione, ho fatto sempre quello che richiede il debito verso e Veneziani; e non mi è parso mai avere trovata tanta attenzione nè tanta disposizione quanto al presente, e non solamente in questa Maestà, ma *etiam* nel reverendissimo legato; con il quale, licenziatomi dal Re, ebbi subito quasi il medesimo discorso, benchè la risposta fussi breve e mozza : « Voi dite il vero. Io credo che la occasione non si perderà; e « ne parlerò altra volta più a lungo con voi. »

Di qui possono le Signorie Vostre facilmente giudicare la disposizione che al presente si trova in costoro. Vedremo al tempo che seguirà. Il reverendissimo legato, nel mio parlare quanto a' Genovesi, mi rispose : « E sono pazzi; e noi siamo in animo di castigarli; ma « e bisogna farlo di maniera che noi non faccessimo qualche scandalo. » Il che poco di poi mi confermò *Robertet*.

Fino al presente non s' intende qui dove si trovi il duca *de Valentinois*, ma ciascuno si stima in Navarra con il cognato[1]. E l'uomo suo qui ha lettere da monsignor *d' Albret*, il quale gli conferma come il duca era scappato e si trovava in luogo salvo. Dovrà forse venirsene qui a questo Re, per vedere di ricuperare lo Stato che avea di quà, quale di già gli fu confiscato, riducendo la moglie ad una pensione di quattro mila franchi.

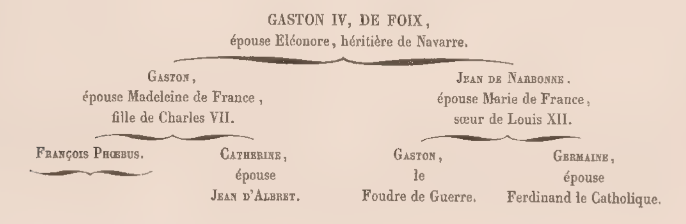
Siamo a di xxv, e questo giorno, dopo mangiare, sendo in camera del reverendissimo legato, e parlando con *Robertet* di varie cose, lui mi disse : « L'oratore del Re Cattolico stringe questa Maestà, dalla « quale ieri volse intendere se lei è contenta che il suo Re tratti il « maneggio con le Signorie Vostre per rimettere Pisa nelle mani di « quelle, dicendo che quella Maestà lo desidera assai, per volere quie« tare le cose di Italia, e avanti che parta di là; soggiugnendo che non « vede altra difficultà in questa materia, se non la diffidenza de' Pisani « delle cose che fussino loro promisse dalle Signorie Vostre, alla quale « ragionevolmente si rimedierebbe con la fede e autorità, e sua, e di « questa Maestà. » Il Re ha risposto essere contentissimo; e così l' oratore ne debbe scrivere, e credo sia per questo presente fante. *Robertet* mi soggiunse che, acciochè questo trattamento sia per avere effetto, che sarebbe necessario che, se per Pisani al tempo si faccessi alcuna difficultà, che il Re Cattolico mandassi tutte le sue galee ad un tempo disegnato a Livorno e Piombino, e il Papa vi mandassi ancora lui; e fare qualche buono rimedio a Genova; e pensare anche qualche forza per terra, per farli calare a quello che fussi ragionevole. Il Re e legato

[1] César Borgia avait épousé Charlotte d'Albret, fille d'Alain d'Albret et sœur de Jean, devenu roi de Navarre par son mariage avec Catherine de Foix.

non men'hanno detto cosa alcuna, e io, atteso il ricordo di Vostre Signorie, non ne sendo altrimenti ricerco, tacerò. Emmi bene parso a proposito darne alle Signorie Vostre subito questa notizia, perchè quelle sappino in parte la volontà e il desiderio del Re Cattolico, per potere andare più rattenuti in qualunche composizione si trattassi in beneficio de' Pisani; e, per quanto io posso congietturare qui per molte parole avute con costoro (perchè espressamente non è suto parlato), loro arebbono piacere che Pisa tornassi alle Signorie Vostre con più onorevoli ed utili condizioni si potessi; prosupponendo, quanto al giudicio mio, e primi termini avanti la ribellione. Io domandai *Robertet* quale è la ragione che il Cattolico Re si muove a beneficare i Miei Signori, co' quali, atteso le cose passate, non ha obbligo alcuno. Lui mi rispose : « Il Re « Cattolico fa pensiero alla state tornarsene in Castiglia; e disegna, « avanti parta, lasciare quiete le cose in Italia, e confirmare e stabilire « quello Regno con aderenze, per potere stare con l'animo quieto et « sicuro. »

Intendo l'uomo del duca *de Valentinois* qui non avere avuto molta bona risposta da questa Maestà; e però non so per ancora se è per venire di quà. Potrebbe essere che questo nascessi per non gli avere a rendere il suo Stato, e per avere in animo di mettere ad effetto, circa il Regno di Navarra, quanto fu deliberato per la capitulazione in beneficio di monsignor *de Foix*, nipote di questa Maestà[1].

[1] Le célèbre Gaston de Foix et sa sœur Germaine, nouvelle épouse du roi d'Espagne, étaient les enfants de Marie de France et de Jean, vicomte de Narbonne, frère puîné de Gaston, père lui-même de François Phœbus, roi de Navarre, et de Catherine, épouse de Jean d'Albret. Jean de Narbonne avait disputé le trône de Navarre à sa nièce; et son fils Gaston héritait de ses prétentions sur ce royaume.



XLIX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 14 décembre 1506.

Sommaire. — Audience du Roi; ses bonnes dispositions et sa confiance; ses projets d'intervention prochaine et personnelle dans les affaires d'Italie. Sa bonne intelligence avec le roi d'Espagne. Ses intentions belliqueuses à l'égard de l'Empereur et des Vénitiens. Ses desseins sur le royaume de Navarre.

Io, stamattina, ricercando il Cristianissimo Re come si teneva satisfatto della Santità di Nostro Signore nella promissione fattali de' cardinali, trovai Sua Maestà molto più quieta non mi pensava, e che due giorni fa non aveva fatto il reverendissimo legato. Questa Maestà mi disse : « Il Pontefice mi servirà ad ogni modo, e ha ragione di farlo, rispetto al beneficio ricevuto da me; nè può fare altrimenti; certificandovi che una mia sola parola farebbe ritornare messer Giovanni in Bologna[1], perchè dovete credere che vi abbi de' partigiani. »

Quanto alle cose di Genova, che era per comporle presto ad ogni modo e punire largamente chi avessi errato. E, ricordando io a Sua Maestà essere bene che presto fussino quietate, acciochè quella venendo a tempo nuovo in Italia fussi più libera, mi rispose : « E sarà presto. « Io darò loro una gran bastonata; e lo vedrete. » Ma e non fa dire che e in che modo, se non a canto al bastone. Li due oratori del popolo[2] per ancora si stanno in casa sanza avere audienza; e messer Gianluigi[3] imbarcato a Roma sarà qui per la fiumana fra due giorni.

Quanto al venire in Italia, Sua Maestà ne mostra essere più risoluta che mai, dicendomi di nuovo stamattina che due cose sole nelo potevano rimuovere : una grandissima malattia che Dio gli mandassi per sua punizione, o un gran disturbo dalle bande di quà, il che non vedeva. E, ricordando io a Sua Maestà lo intrattenere il Re de' Romani,

[1] Giovanni Bentivoglio s'était retiré avec sa famille dans le Milanais, sous la protection de la France.

[2] Les deux ambassadeurs envoyés au Roi par le peuple de Gênes, pour tenter de justifier son soulèvement.

[3] Gianluigi Fieschi, Génois, partisan des Français.

per potere più facilmente colorire e disegni suoi, e soggiugnendoli che in Italia era qualche opinione che la venuta de' due oratori del Re de' Romani a Venezia avessi causato una perpetua pace ed unione con quella Signoria, con promissione di aiutarlo e farlo passare in Italia per coronarsi, Sua Maestà mi rispose : «E mene è suto accennato qual«cosa; ma io non lo so, e non è bene affermarlo fino a tanto sene in«tenda la verità; certificandovi che, quando io ne sia certo, io sono per «dissimularlo fino a tanto che io sia tutto presto con le mie prepara«zioni; ed, essendo così, io sono per battere l'uno e l'altro.» E soggiugnendomi : «E fa dire il vero. Io ho un milione d'oro cosi pronto e «presto come un bianco, che basterà per il cominciamento e per le «fanterie, perchè in nelle genti d'arme, in nelle artiglierie, polvere «e pietre non ho a spendere cosa alcuna, per esserne del tutto prov«visto; e, se io comincierò, voi vedrete come io farò la guerra, e sanza «risparmio, e in persona sempre.» Ed, avendo Sua Maestà parlato de' Veneziani liberamente meco (il che io attribuisco, parte alla libera natura sua, e parte alla lunga consuetudine), parendomi tempo comodo, gli soggiunsi che quella oramai dovea conoscere che fede avevano e Veneziani, e quali erano stati sempre e portamenti loro verso Sua Maestà, e che io ultimamente avea inteso da messer Francesco da Narni, che al presente si trova qui, come lo Alviano, di chi lui si fa un poco parente, gli avea detto che, quando e s'acconciò a Roma cogli Spagnuoli, lui ebbe da' Veneziani quindici mila ducati, e promissione di salvarli il luogo suo, come al presente si vede che gli avevano osservato. Sua Maestà mi rispose : «Io so cotesto, e molte altre «cose. Io giudico questo per cosa risoluta nell'animo mio, che, tanto «che io viverò, io non mi fiderò mai di loro; ma e fa dissimularlo, «fino che venga il tempo.» E poco di poi, nel medesimo discorso mi replicò : «Mentre che io viverò, mai mi fiderò punto, nè de' Ve«neziani, nè del Re de' Romani atteso il cervello suo.» Concludendomi in ultimo che, ad ogni modo, a primavera verrebbe in Italia, se gran disturbo non nascessi.

Uno amico mio ha notizia da Venezia da uno amico suo come si

ritraeva che li due oratori del Re de' Romani avevono capitolato con quella Signoria, e che fra loro fussi nata collegazione e pace perpetua, promittendo e Veneziani aiutare e fare passare quella Maestà in Italia ad incoronarsi; insul fondamento della qual' notizia, io usai stamattina le sopradette parole al Cristianissimo. Detta notizia, senon sarà vera, è pure verisimile, atteso le occorrenze de' presenti tempi.

Questa Maestà non fa alcuno dubbio che il Cattolico Re non abbia a tornare nel governo di Castiglia; e mi ha stamattina detto che ad ogni modo disegna, insiemi con il Cattolico Re, trarre il Re di Navarra di Stato, per darlo a monsignor *de Foix*, suo nipote, a chi di ragione dice s'appartiene.

L.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 21 décembre 1506.

SOMMAIRE. — Franchise du Roi; entretien confidentiel sur les affaires d'Italie : Les Génois et les Pisans. Le roi d'Espagne; son séjour à Naples; son prochain retour en Castille. Conversation de Pandolfini avec l'ambassadeur espagnol, sur les rapports du Roi Catholique avec les Vénitiens et sur la politique générale.

Io stamattina fui con il Cristianissimo Re, dal quale più facilmente sempre, atteso il suo libero parlare, si ritrae le occorrenze che dal reverendissimo legato. E, cominciando io a ricercarlo sopra le cose di Genova, ne trassi tutto quello che le Signorie Vostre al presente intenderanno. Sua Cristianissima Maestà, con maggiore asseverazione che mai, mi ha confermato, non nascendo grandissimo disturbo, che fra due mesi s'invierà alla volta di Italia con tutte quelle forze e provvisioni si convengono alla persona sua; e che la prima cosa disegna si assetti e componga bene le cose di Genova, castigandoli secondo è conveniente; replicandomi più volte in generale : « Io darò loro una gran « mazzata. » Parsemi qui a proposito fare intendere a Sua Maestà come e Pisani più fa avevon' mandato Tarlatino, il quale lei conosce, e messer Piero Gambacorta con certi cavalli e fanti in aiuto e favore del

popolo di Genova. Sua Maestà allora mi domandò chi si trovava in Pisa e fomentava al presente le cose loro. Io soggiunsi : «E Genovesi «massime ed e Lucchesi.» Sua Maestà disse : «Tutto si assetterà.» Allora io domandai quella se il Cattolico Re avea fatto intendere altro delle cose di Pisa a Sua Maestà; quale mi rispose : «Nò; non mene ma«raviglio, sendo il mio ambasciadore giunto v o vi giorni avanti l'ul«time che io ho di là. E poi quella Maestà era allora tutta occupata per «la restituzione e composizione degli stati di quelli baroni; e mi per«suado che indugerà a scrivermi, fino a tanto che arà terminata la res«tituzione di quelli stati.» Io domandai Sua Maestà se il Cattolico Re era per ritornarsene a tempo nuovo in Castiglia, e rientrare in quel governo. Quella mi rispose di sì; e che ultimamente sei o otto di quelli primi signori Castigliani gli hanno scritto, pregandolo strettamente che volessi gravare il Cattolico Re a ritornare; e che avea mandato dette lettere a Napoli a quella Maestà. Il che io di poi intendo essere vero dall' oratore del Cattolico Re. Io allora gli replicai che non era punto al proposito di Italia, nè era per dare favore alcuno alla ricuperazione delle terre che hanno e Veneziani. Sua Maestà soggiunse : «Questo non darà noia, perchè a tutto si darà bono ordine; e il Cat«tolico Re, tornando nel governo di Castiglia, crescerà in forze e in ri«putazione.» E, domandando io Sua Maestà se Gonsalvo resterebbe vicere, mi rispose : «Nò; e di cotesto io vene assicuro.» E, soggiugnendo io, «Chi vi lascerebbe il Cattolico Re?» mi disse : «Veramente «per ancora io non lo so; ma io mi stimo il vicere di Sicilia, il quale «è seco al presente a Napoli.»

Questa Maestà aspetta in brevi giorni essere satisfatta dal Papa della creazione de' cardinali, dicendomi stamattina che Sua Santità aspettava il consenso de' cardinali rimasti a Roma, per il quale avea mandato; e in ultimo soggiugnendomi : «Il Papa mi sollecita allo «andare in Italia; e io sono tutto presto, e al tempo non mancherò.»

Io stamattina, dopo il parlare di questa Maestà, mi abbatte alla messa con l'oratore del Cattolico Re, il quale parla meco assai libero, persuadendosi che io abbi una medesima oppinione; e, discorrendo io

seco la importanza delle terre che Veneziani possegono nel Regno e la renitenza che sperava avessino a fare a restituirle, sua signoria mi disse : « Queste terre sono sute impegnate e non vendute. Il mio Re pro- « cede giustificatamente in ogni sua cosa, e si persuade che Veneziani « abbino a tenere più conto di vivere bene con Sua Maestà, sendo sa- « tisfatti, che di quelle terre. » E negandolo io, atteso l'intento de' Ve- neziani e la opportunità di quelle, sua signoria mi disse : « Io credo « già che il mio Re n'abbi fatto qualcosa loro intendere; ma io vi cer- « tifico che lui, per un modo o per un'altro, è per ricuperarle ad ogni « modo, nè pensare ad altro che a questo. » E, soggiugnendo io che la partita di Sua Maestà era cosa contraria a questo effetto, mi rispose : « Questo poco porterà; io vi certifico che il Re non è per mancare a « se medesimo; e a tutto si darà buono ordine. » E, discorrendo sopra la venuta del Cristianissimo in Italia, sorridendo mi disse : « Anche « questo Re dovrà forse pensare alle cose dello Stato di Milano. » Io allora ricordai a sua signoria quanto l'unione con il Re de' Romani sarebbe per facilitare queste imprese, acciochè Veneziani non si unis- sino seco. Sua signoria mi rispose : « Voi dite il vero; io l'ho detto a' « questi dì al Re, e mi ha risposto : Io non potrei contentare il Re de' « Romani invitandolo io, ed invitando lui me farebbe ciò che io vo- « lessi. » E sua signoria mi soggiunse : « Queste due Maestà sole con le « forze e cervello loro sono abbastanti a battere e Veneziani uniti in- « siemi con il Re de' Romani. » Il che io consenti, ricordandoli che era sempre non poca prudenza a' tutte l'imprese pensare ogni facilità.

LI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 27 décembre 1506.

Sommaire. — Conversation du Roi et de l'ambassadeur sur les affaires d'Italie. Disgrâce de Gonzalve; différend du roi d'Espagne et des Vénitiens. Prochaine expédition du roi de France; ressources dont il dispose; forces que les Florentins peuvent mettre à son service.

Io stamattina, per intendere da questa Maestà, gli dissi che per

l'ultime lettere di Napoli s'intendeva Gonsalvo non essere più in quella esistimazione e credito che soleva. Sua Maestà mi rispose : « Egli è la « verità, e io ne ho notizia; ma quanto è egli che io velo ho predetto? » Io di qui soggiunsi a Sua Maestà se intendeva che fino al presente e Veneziani movessino alcuno partito al Cattolico Re. Quella mi rispose : « Sì. » E, soggiugnendo io se quella Maestà era per accettarlo, Sua Maestà mi rispose : « Nò. Io ne ho da lui notizia; nè è gran cosa quello « che offeriscono, nè credo per niente sia per accettarlo. » Io di poi domandai Sua Maestà se il Cattolico Re partirebbe ad ogni modo del Regno, come altra volta quella mi avea detto. Quella mi rispose : « Io « credo ad ogni modo, che indugierà e si fermerà qualche poco più che « non pensava. » E, soggiugnendo io che questo sarebbe molto al proposito di Italia, e che ciascuno della partita sua ne restava mal satisfatto, lei di nuovo mi replicò : « Io credo che ad ogni modo indugierà, « perchè le cose di Castiglia, quali lui ha a cuore, sono al sicuro; ma « io velo saprò dire chiaro fra pochi giorni, alle prime lettere che ver- « ranno di là, che mi porteranno lo assetto degli stati di quelli baroni. » Nel discorso predetto io domandai Sua Maestà se a quaresima verrebbe in Italia, come più volte mi avea detto; e mi rispose : « Sì; e « più presto, bisognando. Io sono tutto ad ordine, e ho gente e danari, « e poi danari; e sono tutto presto, quando il Papa vorrà. » E aggiugnendo io, « Io so che il Papa sollecita la Maestà vostra, » mi rispose : « Egli è la verità. » E, di nuovo ripetendo, « Io ho gente e danari, e « poi danari, come dite voi in Italia; e sono tutto presto, » mi domandò : « E voi, che gente avete? » Io li risposi : « E Miei Signori hanno circa « sette cento uomini d'arme bene ad ordine; e, perchè e pensono che « in Italia venendo la Maestà Vostra non si abbi a stare ozioso, e sono « più mesi che e comincioronо a fare una ordinanza di dodici mila pe- « doni nel dominio loro, e quali sono di già tutti armati e al continuo « bene disciplinati per potere difendere e guardare lo Stato loro; e « che, atteso lei l'affezione di quella Republica verso Sua Maestà, do- « veva riporlo a capitale non piccolo. » E, ricercandomi lei con che gaggio, li risposi : « Con provvisione non molta grande, e con certa

« immunità nel tempo di pace, e nel tempo di guerra con il soldo che « si costuma. » Sua Maestà allora mi disse : « Veramente ella è una « bella cosa, nè è piccolo numero. » Domandandomi sono ellino tutti del paese, e rispondendo io di sì, lei di poi mi soggiunse : « In tutti e mia « affari io non voglio mai adoperare che forestieri, cioè Svizzeri, e « Francesi, e qualche Lombardo solamente, perchè io non li fo diffe- « renti da Francesi, ecc. » Io, nell' ultimo del parlare, di nuovo lo domandai : « La Maestà Vostra risolutamente crede che il Cattolico Re « non accetterà partito che gli offerischino e Veneziani? » Quella di nuovo mi replicò : « Per niente, nò; perchè me l' ha scritto; e sanza « me non credo fussi per farlo per cosa alcuna. »

Nè altro dirò per le presenti, dubitando forse non essere a tempo a questo subito spaccio.

Il Re e legato domane andranno fuora per qualche giorno per cacciare; nè si discosteranno però di qui che IV o VI leghe.

LII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 30 décembre 1506-2 janvier 1507.

Sommaire. — Longue et importante conférence de Pandolfini avec l'ambassadeur d'Espagne. Les deux rois proposent aux Florentins leur médiation pour terminer l'affaire de Pise. Entretien avec Robertet sur le même sujet. Réflexions de Pandolfini sur le mérite politique des deux princes. Ressentiment du Roi contre les Pisans, depuis qu'il a appris qu'ils ont soutenu les Génois dans leur rébellion. Jugement porté par l'ambassadeur sur les ouvertures qui lui sont faites. Parti que les Florentins peuvent tirer de l'expédition des Français contre Gênes. Audience du Roi; ses excellentes dispositions et ses belles espérances.

Io stamattina, riscontrandomi con l' oratore del Cattolico Re, lo domandai de' quanti giorni erono le lettere che iersera aveva ricevute da Napoli; e mi rispose de' XIX, soggiugnendomi : « Io vi ho da parlare. « E casi vostri di Pisa si porteranno bene. Io stamattina ne ho par- « lato con il Cristianissimo, e vi era *Robertet*. Il Re vi parlerà. » E, nel venircene a casa, sendo noi vicini, nè essendo allora soli, benchè fussimo un poco avanti, mi disse : « Stasera ci parleremo. » Io li risposi

qualche buona parola, ma generale. E, per scoprire più avanti, gli disse : « Io mi persuado che l'una e l'altra Maestà sieno per fare tutto « quello sarà possibile per beneficare e' Miei Signori, ma a dirvi il vero, « atteso la perfidia e ostinazione de' Pisani, io non so se l'autorità sola « sanza le forze sia per bastare. » Sua signoria mi rispose, « Io credo « di sì : » e, mostrando io starne sospeso, mi disse : « La cosa si ma- « neggierà quietamente e per via d'accordo; e a quest'ora credo che « a Napoli il mio Re gli abbi dato principio, e dovrà ragionevolmente « bastare l'autorità; ma, quando non basti, io vi certifico che le forze si « useranno, poichè io so il risoluto animo di questa Maestà. »

Io di poi oggi sono stato con *Robertet,* il quale, come mi vide, mi disse : « Io vi ho da parlare. L'oratore del Cattolico Re stamani ha « parlato al Cristianissimo alla presenza mia, e, infra molte altre cose, « li disse : Il mio Re sa che Fiorentini stanno anziati per le cose di Pisa; « e lui è in proposito e desidera assettare questa cosa, se la Vostra « Maestà trova questa cosa buona, ed è dal canto suo risoluta di fare « tutto quello che bisogni per condurla ad effetto. Il mio Re, come altre « volte io ho detto, la tirerà avanti. Lui la giudica buona; perchè, ri- « cuperata Pisa, l'uomo si potrà valere de' Fiorentini. » Il Cristianissimo rispose : « Veramente io non potrei più desiderarla. Scrivete al Catto- « lico che la tiri avanti, e lo certificate che io sono per concorrere e « fare tutto quello che bisognerà dal canto mio; e, se non ci fussi altro « impedimento che la diffidenza de' Pisani, e mi parrebbe ragionevole « che si dovessino tenere sicuri sotto la fede sua e mia. Ed io sempre « prometterò per e Fiorentini, quando bisogni. » *Robertet* soggiunse (il che io riscontro poi dall' oratore predetto) : « Io mi penso che in Pisa « sia restato quasi nessuno uomo da bene, che desiderino la quiete ed « uscire di tanti travagli, e che non vi sia che uomini di poca condi- « zione che amano la guerra, la quale cessando, resterebbono malcon- « tenti; e però mi dubito forte che l'autorità sola non sia per bastare; e « sarebbe forse buono, volendo reintegrare e Fiorentini, che ciascuna di « voi Maestà notificassino a' Pisani per uno uomo in diligenza il risoluto « animo loro, avendo prima preparate le forze per usarle subito, non

« bastando di poi l'autorità. » La conclusione fu che l' oratore scrivessi al Cattolico Re che vedessi condurre questa cosa, perchè era molto al proposito, notificandoli per parte sua che lui non mancherebbe in cosa che occorressi, acciochè la cosa sortissi effetto.

Verrà domane il legato, che è qui fuora a spasso; e l' oratore gli dovrà subito parlare; e *Robertet* ancora, quale si trovò presente. Ed io vedrò se domattina il Re, o poi domane il legato, mi diranno niente; e mi sforzerò intendere che ragionamento di nuovo sene farà; e con l' uno e l' altro userò poi quelli termini giudicherò essere a proposito, dando subito notizia del seguito. E sopratutto avendo rispetto di mostrare sempre che tutto sia proceduto e per procedere per opera del Cristianissimo Re.

Io stasera sono stato con l' oratore del Cattolico Re, e, dopo varii ragionamenti, per se medesimo mi disse : « Il mio Re è disposto ad assettare e comporre questa cosa di Pisa; e si farà ad ogni modo, o per « autorità, o per forza, poichè il Cristianissimo mi ha commesso scriva « al mio Re che vegghi comporla, e, quando e non si possa, che è per « fare tutto quello bisognerà dal canto suo. Ed io credo che l' autorità « basterà, benchè *Robertet* stamattina era di contrario parere, commendando la forza, ma egli è bene prima usare ogni diligenza pacificamente per più giustificazione; e, quando questo non basti, si farà ad « ogni modo con la forza; poichè questo Re è disposto fare ogni cosa. « E così io domane scriverò al mio Re per parte sua; il quale so che di « già arà cominciato a negoziare la cosa là, perchè così mi dice volere « fare. » Non pretermesse il predetto oratore, nè variò dalle parole di *Robertet*, che dirmi : « Perchè, ricuperata Pisa, l' uomo si potrà valere de' « Fiorentini. »

Io ho usato diligenza con l' uno e l' altro con ricercare la risposta del Re, per vedere come fu buona e pronta; e la trovo essere stata viva e gagliarda. Ma ne potrò fare ancora migliore giudicio al parlare con Sua Maestà e con il reverendissimo legato, e quali aspetterò forse che mi parlino, dandone loro occasione; e questo per potere più interamente fare giudicio dell' animo e volontà loro; il quale io mi per-

suado, per quanto possa conoscere, che sia ottimo. E, atteso molti particulari, non dubito punto che sieno per perturbare il disegno d'altri, massime mostrando che la cosa al continuo sia nata e proceda da loro, e da loro abbia avere conclusione; il che sarebbe in un modo che di sotto si dirà. Se le Signorie Vostre mi addomandassino donde è causato il lasciare questa Maestà trattare questa cosa a Spagna, e lasciare acquistare questo grado con le Signorie Vostre, io non so a che altro attribuirmelo che al non essere in costoro quel tanto ingegno e giudicio che è nel Cattolico Re, ed avere questa Maestà in lui una estrema confidenza, rispetto al parentado ed unione. E per questo mi persuado che, sanza molta esamina, si lascerà menare da Spagna in questo trattamento di Pisa; il fine del quale non credo che il Cristianissimo abbi altrimenti particularmente determinato, nè seco medesimo, nè con il Cattolico Re. E sono in questa opinione mosso da molti particulari raccolti fino al presente giorno in questi ragionamenti di Pisa.

Le prudentissime Signorie Vostre non dovranno prosontuoso giudicarmi, se io, come buono servidore loro, con reverenza a quelle ricorderò le occasioni che io veggo nascere dalle bande di quà insulle presenti occorrenze; perchè io, così faccendo, stimo satisfare al debito ed obbligo mio.

Io feci intendere per altre mie la disposizione di costoro verso e Genovesi, e il disegno che hanno fatto; e però al presente io non ne dirò altro. E, se la venuta del gran mastro, quale fia qui domane, altererà cosa alcuna, ne darò subito notizia alle Signorie Vostre. In questa Maestà non potrebbe essere più trista disposizione, nè più odio si sia verso e Pisani, sendosi loro uniti al presente con e Genovesi, quali lui in secreto tiene come rebellati, poichè ogni giorno più lo disubbidiscono, benchè al continuo gridino : *Francia!* Il Re ha inteso per varie vie molti particulari; ed io, avendo raccolte molte cose da altri, giudicandolo al proposito delle Signorie Vostre, l'ho significato a Sua Maestà : come è stato dell'andata di Tarlatino, di messer Piero Gambacorta, e de'cavalli, fanti ed artiglierie, in favore della comunità, per la espugnazione di Monaco.

Io, attesa la inaudita perfidia de' Pisani, debbo indubitatamente credere che autorità di nessuno principe qualsivoglia non sia per bastare sanza le forze a canto. E, raccogliendosi per molti particulari essere nel Cattolico Re buona disposizione di gratificare le Signorie Vostre, e vedendo io di presente in questa Maestà migliore disposizione verso di quelle che per il passato (di che le Signorie Vostre mi dovrebbono in parte prestare fede, avendone qualch' altra volta detto l' opposito); e conoscendo in questa Maestà essere nato al presente qualche odio contro e Pisani per el rispetto sopradetto; e ritraendo al presente, che quella è per fare l' impresa per rimettere e gentiluomini in Genova, come particularmente per altra mia si disse; e, prosupponendo, attesi molti particulari, che sia facilmente per riuscire; e giudicando che in questo maneggio di Pisa si abbi ad usare la forza, la quale, attesi molti particulari, dovrebbe partorire migliore effetto che per il passato, atteso la disposizione buona d' altri, e che e Pisani non arebbono a sperare da persona; penseranno le Signorie Vostre, come per altra si disse, se potessino trarre qualche buono frutto di questa armata che il Re metterà insieme per l' impresa di Genova, sendo si vicina; nella quale, quando satisfacessi loro, io di quà, sendo insul fatto, ricorderò con reverenza a quelle quanto mene occorre.

Il gran mastro, fra due mesi, con tante gente d' arme quante giudicherà essere a proposito, e con dieci mila fanti almeno, sen' andrà alla volta di Genova; ed, avendo il Castelletto, e menando seco tutti e gentiluomini, dovrà l' impresa succedere secondo il desiderio. Crederei che le Signorie Vostre si obbligassino eccessivamente questa Maestà, quando gli offerissino, volendo fare l' impresa di Genova, qualche gente d' arme e cavalli leggieri; il che sarebbe loro sanza estraordinaria spesa, e mi persuado più presto che questa Maestà non fussi per adoperarle, rispetto allo averne comode molto più che per il bisogno in Lombardia; e richiedere di poi Sua Maestà che, espedita quella impresa, volessi che il gran mastro, con qualche gente d' arme e con parte di quelle fanterie (che dovrebbono bastare due mila Svizzeri, e pagati per duo mesi, sanza e quali il gran mastro non sarebbe per

venire), venissi alla volta di Pisa; e, insiemi con le gente di Vostre Signorie, e con qualche segno del Cattolico Re, ultimare quella impresa, quando la autorità non fussi per bastare. E, quando le Signorie Vostre desiderassino per tale impresa dare uno capo alle gente loro, crederei che Sua Maestà, a contemplazione delle Signorie Vostre, comandassi al marchese di Mantua che le servissi per questa impresa sola, come fece al Pontefice in quella di Bologna, nè per questo le Signorie Vostre entrerebbono in più spesa, ed arebbono e loro condottieri sotto tale capo uniti, nè sene offenderebbe il gran mastro, rispetto alla loro affinità; e questa Maestà dell' esserne richiesto non dovrebbe ragionevolmente avere che piacere. Non dovrebbono le Signorie Vostre, con questi capi, dubitare che l' impresa non fussi per succedere; e dovrebbono persuadersi che costoro dicessino da vero, quando deliberassino dare loro e sopradetti, ma massime il gran mastro, perchè, non pensando il legato che all' onore e grandezza di quello, credo amerebbe più presto perdere di suo cento mila ducati che lui dall' impresa si partissi con vergogna; e, quando non avessi in buono e perfetto animo, non li lascerebbe per cosa alcuna pigliare l' impresa; e, dall' altra parte, succedendo, li parebbe averli dato tanto onore e nome nell' arme quanto fussi possibile. Il gran mastro anche lui di natura sua appetisce e l' onore e l' utile; e, succedendoli questa impresa, stimerebbe non potere ricevere maggiore onore, sendo Pisa tanto nominata; e ne spererebbe anche qualche ricompensa dalle Signorie Vostre. E, acciochè costoro si persuadessino che il favore che le Signorie Vostre traessino dal Cattolico Re nascessi totalmente per mezzo loro, si potrebbe fare che questa Maestà scrivessi al Cattolico Re, significandoli di nuovo l' animo suo determinato, e l' avere dato l' impresa a *Chaumont;* e appresso gravarla a quelli particulari aiuti che le Signorie Vostre giudicassino a proposito. Potrebbonsi le Signorie Vostre valere de' Genovesi, che sarebbe colpo doppio. E questa impresa di Genova si farà sanza *Ravenstein*, che così si contenta questa Maestà; e al gran mastro e' Genovesi non si opporrebbono. E a questo si aggiungerebbe che sarebbono obbligati, quando le Signorie Vostre avessino servito questa Maestà, o offertoli

gente per quella impresa. De' Lucchesi non parlo, perchè non ho visto mai tenerne di quà molto conto, e massime al presente.

Io pretermetto al presente molti particulari, non sappiendo quale sia l' animo di Vostre Signorie, e perchè non paia anche che io, trapassando l' officio del servidore, voglia persuadere quello che non è mio officio, nè mi s' appartiene. Ma le presenti occorrenze ed occasioni hanno causato questo mio discorso, il quale io non ho, nè in tutto, nè in parte, conferito con persona; e lo fondo in su congietture; nè so l' animo di questa Maestà altrimenti che mi dica. Le Signorie Vostre prudentissime esamineranno se fia in parte alcuna al proposito loro, ed, occorrendo, ne risponderanno in tempo che il gran mastro sia qui; quale non dovrà stare più che xv in xx giorni. Quando l' impresa avessi ad essere, sendo subito dopo l' assetto delle cose di Genova, sarebbe in tempo che ancora le cose in Italia non dovrebbono essere avviluppate, come di poi forse potrebbe succedere. E, se le Signorie Vostre in simil tempi si trovassino reintegrate di Pisa, dovrebbe essere molto al proposito e beneficio loro. Il Papa dovrebbe in simile impresa favorire le Signorie Vostre, avendo di poi quelle da renderli il premio in questi suoi desideri; e questa Maestà dovrebbe facilmente gravare Sua Santità ad aiutare le Signorie Vostre.

Questa Maestà non si potrebbe tenere peggio satisfatta di *Ravenstein;* e però disegna, come di sopra si dice, assettare le cose di Genova sanza lui. Il figliuolo di messer Gianluigi, più giorni fa, per ordine di questa Maestà sene andò alla volta di Lombardia; e con qualche uomo del Re fornirà le proprie terre del padre, acciochè possino aspettare il rimedio universale disegnato, se fussino per a caso molestate da quella comunità.

En Flandre non si osserva la tregua con *Gueldre.*

Siamo a dì xxxi, e stamattina sono stato a lungo con questa Maestà, e con referirli che di Pisa al continuo andavono gente a Genova, intrai insul ragionamento di Pisa, mostrando a Sua Maestà quanto sarebbe a proposito e beneficio suo, venendo in Italia, che le Signorie Vostre

avessino ricuperato Pisa, perchè Sua Maestà le troverebbe d'altro polso e forze in beneficio suo; e che sapeva bene in Italia non avea trovato altra fede che in quelle; le quali mai per alcuno accidente non avevano variato. Sua Maestà mi rispose : « Voi dite il vero; ed io ne fo anche più « capitale che di nessuno. » E subito soggiunse : « Se io vengo in Italia, « che, non nascendo altro impedimento, verrò ad ogni modo, e si asset- « teranno di molte cose; e state di buona voglia. Iersera men' ha parlato « l'oratore d'Ispagna, in nome del suo Re; e, lettami la lettera tutta, e « di questo particulare e d'altro, e mi ricercava che, se io trovavo « buono questa cosa, che la maneggierebbe. Io li ho detto che lo desi- « dero, e che mi piace; e che, dal canto mio, io non mancherò punto; « e che ne parli a monsignor legato. » Soggiugnendo : « Dite voi a *Ro- « bertet,* che si trovò presente, che mia parte vi ragguagli che io non « intendo così bene il parlare dello ambasciadore. » Io risposi a Sua Maestà : « *Sire,* in nome de' Miei Signori, io ne ringrazio Vostra Maestà, « e conosco che tutto questo è nato da lei, e dalle parole sue che « quella mi disse, circa due mesi sono, avere detto all' oratore. » Sua Maestà soggiunse : « Io non sono per mancare; e la cosa si dovrà as- « settare, e io vi prometto che dal canto mio io non mancherò; e credo « che a quest' ora, secondo lo scrivere del Re Cattolico, che lui abbi « cominciato a parlare con e Pisani, che lui dice avere là. » Io allora domandai Sua Maestà che particulari mette avanti il Re Cattolico. Lei subito mi rispose : « Per mia alma, per ancora lei non mi ha fatto in- « tendere alcuno particulare, nè mene maraviglio, perchè mi ha fino « a qui ricerco solamente dell' animo e disposizione mia. » Io allora li dissi : « *Sire,* io mi persuado che il Re Cattolico abbia a pigliare la « parte de' Pisani; ed è necessario che la Maestà Vostra pigli vivamente « quella de' Miei Signori in questo assetto, e totalmente riduca quella « Maestà a' nostri propositi. » Lei allora mi rispose : « Non vi ricord' egli « che altra volta io vi dissi che lui era tutto Pisano; ma non dubitate « che lo ridurremo al nostro proposito, e lo disporremo in tutto quello « bisognerà; e lo farò io, e lo farò fare alla Regina, scrivendogliele per « lettere. » Soggiugnendo : « Se io vengo in Italia, lei mi scrive che mi

«verrà a vedere a Milano.» E, seguitando : «Io mi penso che la cosa «arà buona fine; ed e Pisani si fideranno del Re Cattolico; ed io pro«metterò per i Vostri Signori tutto quello che vorranno, che sono «certo non mi mancherebbono.» Io risposi a Sua Maestà tutto quello mi parse a proposito; e, rientrando io di nuovo insu e Pisani e Genovesi, Sua Maestà mi disse : «E si sono uniti con e Genovesi. L'atto «non mi è punto piaciuto, e vi prometto che io lo tengo qui.» Toccandosi il petto.

A me pare in questo ragionamento trovare una disposizione ottima, ed uno animo prontissimo in questa Maestà verso le Signorie Vostre, sanza sapere fino al presente alcuno particulare; e così credo sia, se io non sono del tutto sanza giudicio. Vedrò, tornando stasera il legato, come prima arò di poi comodo, col ringraziarlo di quello che fino al presente ha partorito le parole di questa Maestà e sue, intendere l'animo e disposizione sua; e, per il primo, lo intenderanno le Signorie Vostre.

Stamattina domandando io al Cristianissimo della venuta sua in Italia, lei mi disse : «Io disegno al principio di marzo inviarmi; e prima «non è a proposito, perchè nel verno non si può fare opera nessuna «buona; e si consumano li uomini e cavalli, e con poco frutto.» Racontandomi l'apparato de' danari e di molte altre particulari cose per la persona sua propria, soggiugnendo : «La gotta non sarebbe già per re«tenermi un giorno, perchè posso cavalcare.» E, domandando io Sua Maestà dove si trovava il Re de'Romani, e se fra Sua Maestà e lui era alcuno maneggio, mi rispose : «Io non so dove e si sia, perchè non si «ferma mai, e nulla fra noi si tratta. E, a dirvi il vero, io non ne tengo «conto alcuno, nè solo, nè acompagnato ancora co' Veneziani. E, come «mi scrive il Re Cattolico, il Papa, i Signori Vostri, Ferrara, Mantua «e tutta Italia mi seguiterà. Ma io disegno d'avere una banda da po«tere dare una giornata bisognando al Re de' Romani e Veneziani «solo, sanza le dette aderenze. E vi mostrerò come si fa la guerra; e «vi sarò in persona, poichè Dio mi conserva sano.» Io domandai Sua

Maestà se a primavera il Re Cattolico sene ritornerebbe in Castiglia, e mi rispose : « A dirvi il vero io non lo so ancora, perchè lui non è « risoluto, e sta sospeso; e da una parte lo tirano le cose di Castiglia, « dall' altra le cose del Regno. Il ritorno suo nascerà dalla risoluzione « che noi faremo. » E, ricordandoli io se quella Maestà avea addomandato a' Veneziani le sue terre ed offerto e danari, mi disse di sì. E, domandandolo io dell' andata di quelli fanti in Puglie, mi disse : « Pietro « Navarra è andato capo di quelli fanti, e sono andati anche certi ca- « valli, e l' armata era tutta in ordine. » Io allora soggiunsi : « E tenterà « forse la ricuperazione di quelle terre? » Lei mi rispose : « Io credo che « non tenterà la forza sanza me per niente; ma io credo bene che, se « trovassi una porta aperta o gli venissi qualche abilità, che non per- « derebbe la occasione, perchè sapete come lui è fatto. Ma sanza me non « credo tentassi la forza; e forse non gli riuscirebbe. » E mi soggiunse : « Io li ho bene scritto che io non sono per mancarli d' un giorno solo « del tempo che io gli prometterò ad essere ad ordine. » Che mi parse una parola molto notabile e da considerare. Nel discorso che Sua Maestà mi fece del volere condurre seco grossa banda in Italia, io li dissi : « La Vostra Maestà, atteso la disubbidienza de' Genovesi, dovrà « fare loro pagare una parte delle fanterie che condurrà in Italia? » E Lui mi rispose sorridendo : « Loro ne pagheranno maggiore parte che « voi non credete, che sono ricchi; ed io, fatto che arò le mie prepa- « razioni e la spesa, non sono per perdonare loro, perchè così è con- « veniente. »

LIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 11 janvier 1507.

Sommaire. — Léonard de Vinci et Louis XII. Conférence du Roi et de l'ambassadeur. Préparatifs de l'expédition d'Italie. Itinéraire. Défiance qu'inspirent à Pandolfini les desseins du roi d'Espagne relativement à Pise.

Stamattina sono stato con questa Maestà, quale, dopo il parlare che

quella mi fece di Leonardo da Vinci[1], come agli Eccelsi Signori ho scritto, io la ricercai quando di qui partirebbe, ed il cammino, e dove, e quanto si fermerebbe, e se si trasferirebbe in persona a Genova, e se disegnava per quella impresa fare punto d'armata per mare, e quando di poi sarebbe a Milano; ricordando a Sua Maestà il non volere perdere questa occasione di sicurare in Italia le cose sue e degli amici; soggiugnendoli che era molto meglio che Sua Maestà dividessi le cose d'altri, che con il tempo e con le occasioni avessino ad essere divise le cose di Sua Maestà in Italia. Il Cristianissimo rispose che avea diterminato, il dì dopo la Candellaia, partire di qui; e, secondo che il Papa lo solleciterebbe, affretterebbe il venire suo, venendosene per la via *de Bourgogne*, o a dirittura, fermandosi nondimeno qualche giorno in cammino, come a *Bourges*, e a *Moulins*, e a *Lyon*, dove potrebbe forse fare la Pasqua, non gli bisognando venire prima, per rispetto de' disegni del Papa o dell' impresa di Genova; e sene verrebbe poi in Asti; ed, essendo l'impresa di Genova a quell' ora terminata come sperava, sene anderebbe a Milano. Che disegnava, e così avea dato ordine, d'avere quattro galee per le cose di Genova, e che due ne avea il signor di Monaco; e, bisognando servirsi di più, ne arebbe dal Cattolico Re; e che e quattro mila Svizzeri che vuole per detta impresa sono già ordinati, nè manca

[1] C'est à cette époque qu'il faut rapporter la première des deux lettres de Louis XII, relatives à Léonard de Vinci. Nous les publions ici toutes deux, telles que nous les avons recueillies au dépôt des archives d'État de Toscane. (*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VII, Francia, n[os] CCLXXV et CCCXXX.)

Blois, 14 janvier 1507.

«Loys, par la grâce de Dieu.....

«Très-chers et grans amys, pour ce que «nous avons necessairement à besoingner de «Maistre Léonard de Vinci, peintre de vostre «Cité de Fleurance; et que entendons de «luy faire faire quelque ouvraige de sa main, «incontinent que nous serons à Millan, qui «sera en brief, Dieu aidant, nous vous «prions tant et si affectueusement que faire «pouvons, que vous vueillez estre contens «que ledit Maistre Léonard besoingne pour «nous, pour ung temps qu'il aura achevé «l'ouvraige que nous entendons luy faire «faire; et, incontinent ces lectres par vous «receues, luy escripvez que, jusques à nostre «venue à Millan, il ne bouge de delà, et, «en nous actendant, lui ferons dire et de«viser l'ouvraige que entendons qu'il face. «Mais escripvez-luy de sorte qu'il ne se parte «de la dite ville, jusques à nostre venue, «ainsi que j'ay dit à vostre ambassadeur,

che anumerare l' argento. Quanto al non perdere le occasioni, che io stessi a vedere e di buona voglia, e che fino ad ora non mi poteva dire altro; e che aspettava intendere la risoluzione del Papa, e che non era per mancarli in cosa alcuna che gli promettessi; e che, quanto dal canto suo, era del tutto presto, eccetto che nelle fanterie, alle quali avea dato ordine, e, sborsando il danaro, sarebbono tutte preste. Che il Re de' Romani, secondo la notizia aveva, si trovo con la quartana, e che aveva inviato uomini verso dove si trovava, per intendere come stava, e particularmente quello che faceva. Io, nell' ultimo del parlare, domandai Sua Maestà se il Re Cattolico era ancora risoluto ritornare in Castiglia a primavera, e mi rispose che non lo sapeva per ancora, e che più presto credeva di nò; ma che in brevi settimane ne sarebbe certificato. E gli soggiunsi di poi, come a dì passati aveva fatto, che le parole di Sua Maestà avevon causato nel Cattolico Re, per quel che si dimostrava, una ottima disposizione nelle cose di Pisa; e, per scoprire più là, rispetto a quella notizia che avevono avuto a questi giorni in particulare, gli soggiunsi : «Non crede la Maestà Vostra che «il Cattolico Re vadia bene in questo maneggio di Pisa? Io non so se

«pour le vous escripre. Et vous nous ferez «très-grant plaisir en ce faisant. Très-chers...

«Loys.»

Léonard se rendit au vœu si vivement exprimé par le Roi. Il était à Milan, lorsque des intérêts de famille le rappelèrent à Florence. Louis XII, jaloux de conserver le plus longtemps possible le grand artiste, se chargea de recommander lui-même à la Seigneurie le soin de ses affaires.

Millan, 26 juillet 1507.

«Loys, par la grâce de Dieu.....

«Très-chers et grans amys, nous avons «esté advertiz que nostre cher et bien aimé «Léonard de Vinci, nostre painctre et in«génieur ordinaire, a quelque différend et «procez pendant à Fleurance, à l'encontre «de ses frères, pour raison de quelques hé«ritaiges; et, pour ce qu'il ne pourroit bon«nement vacquer à la poursuite dudit pro«cès pour l'occupation continuelle qu'il a «près et alentour de nostre personne, aussi «que nous désirons singulièrement que fin «soit mise audit procez en la meilleure et «plus brefve expédicion et justice que faire «se pourra : à cette cause, vous en avons «bien voulu escripre, et vous prions que «icelluy procez et différend vous vueillez «faire vuyder en la meilleure et plus briefve «expédicion de justice que faire se pourra. «Et vous nous ferez plaisir très-agréable, «en ce faisant. Très-chers.....

«Loys.»

« fussi entrato in questo maneggio per volere prendere Pisa nelle sue « mani, il che non sarebbe secondo il bisogno de' Miei Signori, nè anche « della Maestà vostra. » Quale subito mi rispose : « Se lui mi facessi co- « testo torno, io non li crederei mai più, nè mene fiderei in cosa al- « cuna; e potrebbe perdere meco molto più che non sarebbe il guada- « gnare una Pisa. » E, soggiugnendo io : « La Castiglia con quelli regni? » Lei mi rispose : « E il regno di Napoli, che s'egli metterebbe tutto sotto- « sopra. Lui va bene, e vorrebbe vedere ogni cosa quieta; e questo è il « rispetto che lo muove. »

Tre de' quattro oratori Genovesi per e gentiluomini sono stamattina partiti, e messer Gianluigi fra due giorni partirà.

Voici la lettre adressée par l'ambassadeur à la Seigneurie, conformément aux ordres du Roi, relativement à Léonard de Vinci.

EXCELSIS DOMINIS PRIORIBUS.

Io ho scritto alla giornata, e al presente scrivo ai Signori Dieci di tutte le occorrenze, secondo il consueto; e però per questa altro non dirò. È la presente solo per fare intendere alle Eccelse Signorie Vostre come, essendo stamattina alla presenza del Cristianissimo, Sua Maestà mi chiamò dicendo: « E bisogna che i Vostri Signori mi ser- « vino; scrivete loro ch'io desidero servirmi di maestro Leonardo, « loro pittore, quale si trova a Milano, desiderando che mi faccia alcune « cose; e vedete che quelli Signori lo gravino e li comandino che mi « serva subito, e che non si parta da Milano sino al mio venire. Lui è « buono maestro, e io desidero avere alcune cose di mano sua. E scri- « vete in nostro a Firenze, che sortisca questo effetto, e lo fate su- « bito, mandandomi la lettera, quale sarà la presente, che comparirà « per via di Milano [1]. »

Io risposi a Sua Maestà che, trovandosi Leonardo a Milano, le

[1] Les lettres de l'ambassadeur étaient expédiées, avec le courrier du Roi, de Blois à Milan. De Milan on les faisait parvenir à Florence. La lettre du Roi, dont parle ici Pandolfini, est la première des deux lettres que nous publions en note, page 211.

Signorie Vostre li comanderebbono che ubbidissi Sua Maestà; benchè, essendo in casa sua, lei medissima non li potrebbe manco comandare di quelle; e che essendo ritornato costà, le Signorie Vostre glielo manderebbono a Milano ad ogni sua richiesta. E tutto questo è nato da un piccolo quadro suto condotto ultimamente di quà di mano sua, quale è suto tenuto cosa molto eccellente. Io nel parlare domandai Sua Maestà che opere desiderava da lui, e mi rispose: «Certe tavolette di Nostra Donna, e altre secondo che mi verrà alla fantasia; e «forse anche li farò ritrarre me medesimo.» Io, nel parlare con Sua Maestà con più scarico di Vostre Signorie in ogni evento, discorrendo seco la perfezione di Leonardo insieme con le altre qualità sue, Sua Maestà soggiugnendomi che n'aveva notizia, mi domandò se lo conoscevo; e, rispondendoli io che mi era amicissimo, mi soggiunse: «Scriveteli voi subito un verso, che non parta di Milano, intanto che «Vostri Signori li scrivino da Firenze.» E per questa cagione io ho fatto un verso al sopradetto Leonardo, faccendoli intendere il buono animo di questa Maestà, e confortandolo ad essere savio. Le Eccelse Signorie Vostre per satisfare al gran desiderio di questa Maestà si sforzeranno che detto effeto segua; e io al presente farò. Sanza dire altro, raccommando mi sempre alla buona grazia di quelle.

LIV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 14 janvier 1507.

SOMMAIRE. — Les Vénitiens refusent de rendre au Roi Catholique les terres qu'ils possèdent dans la Pouille. Le roi de France se dispose à faire la guerre en Italie.

La presente è solo per fare intendere alle Signorie Vostre il ragionamento che stamattina ho avuto con il Cristianissimo, al quale parlai, sotto pretesto d'intendere se avea altro del Re de' Romani, per intendere da Sua Maestà il ragionamento avuto molto a lungo l'oratore Veneziano ieri con Sua Maestà e con il legato, da chi sarebbe gran cosa

trarre mente se non gli venissi bene a proposito. Io al presente sarò breve, rispetto al subito spaccio, riferendo solamente le conclusioni tratte nel ragionamento e discorso avuto con questa Maestà. Sua Maestà mi conferma risolutamente la partita sua al tempo detto, e tutto il disegno fatto per l'impresa di Genova, dove non interverrà *Ravenstein*, il quale menerà sempre seco, se non potrà rimandarlo *en Flandre*. Aspetta fra IV o VI giorni monsignor *d'Aix*, per fare totale risoluzione circa l'imprese del Papa, in favore del quale è totalmente risoluto. La Regina lascia qui ad ogni modo, benchè lei resti di malissima voglia, dicendo desiderare venire a Milano, per visitare di poi l'Annunziata di Firenze. E il Re qui mi soggiunse : « Io non voglio questo impedimento, « poichè io ho l'animo risoluto alla guerra; che Veneziani (e questo « fu il ragionamento del loro oratore iermattina) non renderanno le « terre del regno di Napoli al Cattolico Re, se non per forza. » Soggiugnendomi : « Ed io non mostro punto curarmene; e l'ho molto caro, per- « chè è necessario si battino, e venghino insiemi alle mani. » Io replicai a tutte le parti secondo mi occorse; e a questa ultima, che, non volendo restituire e Veneziani le terre, che ciascuno sarebbe giustificato fare contro di loro, esortando Sua Maestà a tutto quello mi penso essere a beneficio di Vostre Signorie, e secondo il desiderio loro.

LV.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Blois, 8 février 1507.

SOMMAIRE. — Départ du Roi. Renseignements donnés par Robertet sur l'itinéraire du Roi; sur ses derniers préparatifs; sur les détails de son entreprise; sur le dessein manifesté par le Pape de quitter Bologne et de retourner immédiatement à Rome; sur la conduite à tenir envers les Vénitiens; sur les chances de rapprochement entre le roi d'Espagne, l'Empereur et le roi de France; sur les difficultés que rencontre le Roi Catholique dans son royaume de Naples; sur ses projets probables relativement à Pise; sur son ambition, etc. Conseil donné à l'ambassadeur par Robertet touchant l'affaire de Pise.

Il Cristianissimo si trova in campagna con poca compagnia per al cammino di *Bourges*, dove si condurrà due o tre giorni avanti Carnovale. Io, disegnando di partirmi oggi per là, sono stato questa mattina con

Robertet a lungo, per intendere dal predetto se avevano niente di nuovo; e ne ho tratto quel che per la presente intenderanno le Signorie Vostre, e brevemente, disegnando io subito inviarmi al mio cammino :

Che il Cristianissimo Re verrebbe in Italia, faccendo la via per il Delfinato, e soggiornerebbe qualche poco in Asti; ed, essendo necessario, si condurrebbe a Genova, se non a Milano.

Che all' impresa di Genova non si mancherebbe, secondo la necessità; e che di già avevano mandato uno uomo con danari per levare tre mila Svizzeri, e mandato *en Dauphiné* a fare tre mila fanti; e disegnavano in Lombardia ragunare due o tre mila venturieri Francesi, e che di già n' avevano scritto; e fare di poi qualch' altro fante Lombardo, secondo il bisogno, oltre a cinque o sei mila fanti che pagono messer Gianluigi ed il resto de' gentiluomini.

Che, entrando in Genova, di che non fanno alcuno dubbio, disegnano imbrigliargli per varii versi, in modo che non abbino più in futuro a dubitarne, faccendo menzione nel discorso del parlare di non so che nuova fortezza bisognando, sanza specificarmi particularmente dove.

Che Genovesi perseveravono continuamente con ogni loro sforzo alla espugnazione di Monaco; la quale succedendo, si persuadeva che quella comunità fussi per fare qualche più tristo segno verso del Re, e pigliare sanza alcuno dubbio Pisa liberamente.

Il Papa, oltre a molti particulari disegni, quali posso più presto conghietturare che intendere, per monsignor *d'Aix* fece intendere a questa Maestà come era stimolato da molti cardinali di ritornare a Roma. La risposta fu tale, secondo mi ha il predetto *Robertet*, che il Papa non partirà punto, ma attenderà la venuta del Cristianissimo.

De' Veneziani, ricercandone io a lungo e con diligenza, mi disse . «Il Re viene in Italia con animo risoluto di aiutare gli amici e quelli in «chi e confida, beneficandoli quanto ne sarà possibile, e per battere «gli inimici e diffidenti suoi, per potere stare quieto nelle cose proprie, «pensando non avere a venire più in Italia.» E, ricercando io più particularmente, mi rispose : «E bisogna che noi siamo più avanti, e

« allora si delibererà più particularmente. Ed io ho ricordato che gli è « bene intrattenere e Veneziani più che mai, e carezzare il loro oratore; « e che, quando di poi si abbi a fare qualche cosa, che è necessario a « ciò che rieschi e succedi secondo il desiderio, che l'un giorno sia fatta « la deliberazione e l'altro di poi sia eseguita, perchè noi qui non sap- « piamo tenere un secreto. » Soggiugnendo : « Una cosa mi ci piace, che « a buon'ora noi saremo in Italia, e non si perderà un dì della stagione « e tempo di fare faccende. » E, in questo ragionamento e discorso con instanza mi domandò che capi e gente avevano e Veneziani, dicendo che avevano piazze molte forte. A tutto fu risposto secondo il proposito per inanimirlo.

Che il Re Cattolico avea addomandato le terre sue, e che sperava che Veneziani non le renderebbono. Ed io gli dissi le parole che, a giorni passati, m'avea detto il Cristianissimo sopradetto ragionamento; e mi rispose : « Dispiacevi cotesto tratto? » E melo commentò, come io a giorni passati lo interpretai alle Signorie Vostre, soggiugnendomi in ultimo : « Il Cattolico Re sanza gran fondamento non tenterà la forza. »

Delle cose *de Flandre et Gueldre* mi scordò ricercarlo, nè però so che al presente mene dire. Debbe ogni giorno comparire *de Flandre* l'oratore loro stava qui con uno mandato di quel Consiglio; e, allo arrivare loro, si potrà fare giudicio come sieno per terminare quelle cose; quali dovrebbono subito interamente comporsi, se nascessi punto d'unione fra costoro e il Re de' Romani.

Che il Re Cattolico mostrava volere ritornare in Castiglia, chiamandolo con istanza la Regina[1] e alcun'altri di quelli primi signori; ma che alcun'altri contradicevono; e che un duca Castigliano, gran signore, sanza nominarmi altrimenti il nome (benchè io velo ricercassi), avea scritto qui al Re, mostrando non volere per niente consentire la venuta del predetto.

Che, se pure il Cattolico Re ritornassi, s'accozzerebbe a Savona col

[1] Jeanne, veuve de Philippe le Beau et fille de Ferdinand le Catholique, reine de Castille.

Cristianissimo, dove questa Maestà, trovandosi in Lombardia, andrebbe, venendo il predetto.

Che gli oratori del Re de' Romani si trovavano a Napoli per molte cose, ma massime per appuntare con il Cattolico Re circa il governo di Castiglia; e di poi trattavano qualche appuntamento per l'unione con questa Maestà; nè sapeva che ne seguirebbe.

Che il Cattolico Re, per il sopradetto maneggio d'unire il Re de' Romani con questa Maestà, pensava fare e fatti suoi con il Re de' Romani per il governo di Castiglia, e con questa Maestà per le cose sue in Italia.

Che il Cattolico Re era troppo fine e troppo intento all'interessi proprii, sanza punto d'osservanza della capitulazione fatta per quelli baroni del Regno [1], la quale ogni giorno andava interpretando a modo suo, e che con questi modi durerebbe fatica a tenere quel Regno quieto; faccendomi intendere che l'oratore del predetto a questi giorni l'avea gravato che consentissi la interpretazione della capitulazione fatta a modo suo, dicendoli che dovea tenere più conto del Re Cattolico che di quelli baroni, e che lui li aveva risposto secondo la vera interpretazione; soggiugnendoli che non lo faceva per affezione che avessi a quelli baroni, ma per difendere l'onore del suo Re; concludendomi in ultimo: « E mi duole per il sopradetto rispetto. Questa Maestà ci ha fatto tutto « quello che ha potuto; e mentre che le baroni erano qui, voi medesimo « sapete come lei li trattò. » Finendo il ragionamento col ristringersi nelle spalle, quasi significando che questa Maestà non potessi altro operare in beneficio loro, contro a tante sottili interpretazioni di questa capitulazione.

Che ogni giorno attendevano risposta da Napoli della lettera scrissero al loro oratore, per la quale sarebbono interamente certificati qual fussi l'animo del Cattolico Re nel maneggio che diceva di Pisa,

[1] Il s'agit ici des seigneurs du royaume de Naples qui s'étaient attachés à la cause de la maison d'Anjou. Dans son traité avec Ferdinand le Catholique Louis XII avait stipulé que ces seigneurs seraient réintégrés dans toutes leurs possessions; l'exécution de cette clause entraînait de graves difficultés.

avendo loro da lui ricerco come pensava condurre questa opera, e se l'autorità sola fussi per bastare; e nell'ultimo mi disse : « Io ho detto « all'oratore d'Ispagna come questa Maestà era certificata che il suo « Re voleva mandare gente in Pisa, ecc. e l'ho fatto, perchè ne scri- « vessi al Cattolico Re, acciochè avessi causa pensare ad altro, e cono- « scessi che questa Maestà non era per comportarlo, quando lui pen- « sassi che Pisa venissi nelle mani sue; perchè conosciamo, se avessi « Pisa nelle mani, atteso l'ingegno suo, che, quando il tempo e l'occa- « sioni lo comportassino, penserebbe di poi alle cose di Genova, e di poi « a Lombardia se potessi; ma che, per conoscerlo savio, non credeva « che fussi per pensare a Pisa, essendo una cosa di grandissima spesa, « e da farli un giorno perdere quello regno di Napoli, andandosene « in Castiglia; ma che, quando e vi pensassi, si troverrebbe quello « regno subito tutto inviluppato. » Soggiugnendomi in ultimo : « Noi « abbiamo là per ambasciadore veramente un gentiluomo da bene, ma, « a dirvi il vero, e non è gia abbastanza a quelli cervelli spagnuoli. » Io allora lo domandai se li occorreva ricordare alcuna cosa alle Signorie Vostre circa Pisa. Lui mi rispose : « È bisogna divisare tutto alla gior- « nata, e secondo che le cose succederanno; e, a mio avviso, la cosa di « Genova dovrà terminare presto e bene; ed io crederei che fussi bene « allora che Vostri Signori avessino una parte delle gente del Re, pic- « cola o grande, secondo che lui ne arà bisogno per sè, e che il Catto- « lico Re vi mandassi qualche poco di gente con qualche galea, acciochè « voi potessi stringere Pisa; e, sanza dubbio alcuno, voi nela portereste, « sendo spogliata dell'aiuto di ciascuno. » E che, quanto al rispetto per l'altre occorrenze d'Italia, ricordava alle Signorie Vostre che stessino armate e provviste a danari, rispetto a' presenti tempi; andandomi ri- cercando particularmente delle gente loro.

LVI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Bourges, 16 février 1507.

SOMMAIRE. — Encore Léonard de Vinci. Conduite suspecte du Pape. Le Roi, d'un mot, peut rétablir Giovanni Bentivoglio à Bologne. Par cette menace il maintiendra le Souverain Pontife dans le devoir. Projets du Roi à l'égard de Gênes. Le Roi Catholique et le royaume de Naples; défiance que ce prince inspire aux Florentins par son intervention dans l'affaire de Pise. Armements des Vénitiens.

Il Cristianissimo iersera comparse qui con una buona cera. Io, stamattina sono stato con Sua Maestà, ed in nome degli Eccelsi Signori fattoli intendere l' opera fatta per Leonardo da Vinci, secondo la domanda ne fece a' giorni passati, Sua Maestà mostrò averla molto a grado, e ne ringraziò assai.

Il Cristianissimo, secondo che esso mi disse, disegna qui fermarsi VI in VIII giorni; e di poi fare la Pasqua, secondo spera, a *Grenoble;* e di poi inviarsi subito in Asti, secondo ne richiederanno le cose di Genova. Spera Sua Maestà che il Papa, nonostante il risoluto animo che per lettere ha di quà significato, non partirebbe; ma partendo ad ogni modo, per questo non resterebbe di venire in Italia a fare il caso suo, e che seco condurrebbe di quà almeno secento lancie, soggiugnendomi, nel discorrere le sue provvisioni : « Io vi mostrerò se son vile o animoso. » E che avea fatto intendere al Papa che, se lui si travagliassi delle cose di Genova, che subito gli rimetterebbe messer Giovanni in Bologna; soggiugnendo : « Che lo potrò fare con una lettera solo; e mi « donerà anche cento mila ducati. » Io risposi a Sua Maestà che non era verisimile che il Papa avessi nelle cose di Genova a tentare. E mi rispose : « Voi dite il vero. Ed io non ne dubito punto; e nondimeno io gli « ho fatto intendere questo; e, a dirvi il vero, egli è nato d' un villano, « e bisogna farlo andare col bastone. Sua Santità per questo mi ha ris« posto volersene subito andare a Roma, per non mi dare alcuno sos« petto nelle cose di Genova. » Disegna Sua Maestà, entrando in Genova, assettare tutto, in modo che per l' avvenire non abbia più a dubitare, col torre la vita ad alcuni che sono suti capi e autori di questo moto,

e con altri mezzi, quali non mi nominò; ma io mi stimo, per alcune parole ritratte da altri, che sia il levare via San Giorgio[1], e pigliare quelle entrate lui, e il fare un buon Castello dove al presente è il fanale. Domandando io Sua Maestà se Genovesi, da xx giorni in quà, li facevano intendere cosa alcuna, faccendoseli incontro, Sua Maestà mi rispose : « Sì; ma io non voglio intendere altro, fino non sono « condotto in Asti. » E che una volta la spesa era ordinata e fatta. E, ricordandoli io le parole che altre volte Sua Maestà mi avea detto, che, come lui avea fatto la spesa, ecc. gli soggiunsi che e Genovesi erano ricchi, e dovranno pagare tutto di poi a Sua Maestà. Quella mi rispose : « Delle cose future non si può dire quello abbi ad essere. Io « vi certifico bene che io farò tutto quello che potrò. » Replicandomi due volte. « Io so bene che il mio argento, che a quest' ora è ne' Svizzeri, non ritornerà più in Francia. »

Ier l'altro Sua Maestà ebbe lettere dall' oratore suo da Napoli; e, ricercandola io se li scriveva niente delle cose di Pisa, mi rispose di nò; dicendomi che non li dava altra notizia per detta lettera che della restituzione fatta a quelli primi principi.

Il Cattolico Re, per queste ultime lettere mostra perseverare nell' opinione del ritornare presto in Castiglia, e il Cristianissimo m' ha detto che sperava accozzarsi ad ogni modo seco, credo io nel modo che per altra si disse. E, domandando io Sua Maestà chi lascerebbe il Cattolico Re in quel regno, mi rispose : « Il figlio bastardo, menandone « seco Gonsalvo. » Così si ragiona.

Nel ricercare io il Cristianissimo se, per l' ultime lettere di Napoli, avea cosa alcuna delle cose di Pisa, non mi parse fuori di proposito discorrerli, come altra volta mi ricordarono le Signorie Vostre, quanto sarebbe poco al proposito e loro e di Sua Maestà l' avere il Cattolico Re Pisa nelle mani sue. Lei mi rispose : « Io so bene che il Cattolico Re è « de' Pisani più che io non sono vostro; ma io non credo però pensi al

[1] C'est la célèbre banque de Saint-Georges.

« pigliare Pisa per sè; e poi lui non la potrebbe tenere, perchè non ha « niente vicino, come me la Lombardia e Genova; ma io non credo « punto che vi pensi. »

Ricercando io questa Maestà se avea alcuna notizia che Veneziani di nuovo armassino, mi rispose : « Sì; ma e non è per me, cioè per Ge- « nova. » E, soggiugnendo io subito, « Io mi persuado bene che sia per le « cose di Puglia, » lui mi rispose : « E tocca ad altri; a me non da noia. « Io penserò al caso mio. » E, domandandolo io se sperava che Veneziani rendessino le terre, mi disse : « Io credo di nò. »

Questo partire del Pontefice, quale potrà essere seguito avanti lo arrivare della presente, è del momento che intendono le Signorie Vostre, e potrebbe facilmente causare varietà in ogni cosa; e però bisogna del tutto rimettersi alla giornata. Questo dirò bene alle Signorie Vostre che, quanto alle cose di Genova ed alla venuta del Re in Italia, Sua Maestà per questo sene mostra più pronta e risoluta che mai.

LVII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Bourges, 5 mars 1507.

Sommaire. — Le Roi se dirige vers l'Italie. Son ressentiment contre les Génois et les Pisans. Conseil donné par Robertet; parti que les Florentins peuvent tirer de cette expédition.

Questa Maestà subito dopo Pasqua, altro non nascendo, passerà e monti e si condurrà in Asti, dove dovrà trovarsi per tutto aprile; e quivi si fermerà secondo che sarà necessario per l'impresa di Genova, nella quale persevera con più prontezza che mai; nè pensa udire alcuna offerta potessino fare, se non si rimettono a discrezione, perchè l'intento suo è sicurarsene bene in futuro, e per varie vie. Sua Maestà ha lettere che e quattro mila Svizzeri saranno insu confini dello Stato di Milano alli xxiv di questo, e li tre mila fanti fatti di quà nel paese basso sono tutti inviati, ecc. De' fanti che si faccino in Lombardia io non ne dirò altro, potendone le Signorie Vostre avere per la vicinità più particulare notizia. *Robertet* mi ha detto che, se si risolveranno di volere

più Svizzeri, che subito ne aranno tanta quantità quanta verrà loro a proposito.

Uno amico di buona qualità, parlando a questa mattina con il Cristianissimo sopra le cose di Genova, lo domandò se dubitava che Genovesi fussino aiutati da alcuno Potentato in Italia. Il Re gli rispose che nò, discorrendoli ciascuno, eccetto che da' Pisani, e quali lui avea chiariti inimici suoi; e, discorrendo e casi loro, fece questa conclusione : « Poichè hanno fatto contro a me, loro correranno una medesima fortuna co' Genovesi, ecc. »

Ieri, parlando io con *Robertet*, gli dissi non dimenticassi le Signorie Vostre, ricordando a quelle tutto quello che gli occorressi in beneficio loro. Sua signoria mi rispose : « Ambasciadore, io non ho mai veduto tempo nel quale voi possiate più facilmente ricuperare Pisa, che il presente. Egli è necessario che noi siamo in Asti, e, risoluta la cosa di Genova, pigliare allora subito partito; l' impresa succederà ad ogni modo, perchè il Re non mancherà con ogni sforzo, secondo il bisogno e con la persona; e, terminata l' impresa di Genova, a me parrebbe che Vostre Signorie richiedessino il Re per l' impresa di Pisa, e faccessino d'avere mille dugento Svizzeri, e due mila Francesi, e la persona del gran mastro insiemi con le gente nostre. Il Re consentirebbe queste forze, prima per gratificarvi, di poi anche per alleggerirsi per un poco di quella spesa, fino a tanto vegga sene arà di bisogno in altro affare; e voi, avendo la persona del gran mastro, non aresti a dubitare che l' impresa succedessi. Io non direi già così, avendo un altro capitano, atteso la natura loro. Quando tale impresa andassi avanti, sendo terminata l' impresa di Genova, voi aresti tutti li aiuti di Genova contro a' Pisani in beneficio vostro; li quali, sino a qui, hanno mantenuto Pisa. Ricordate a' vostri Signori che tenghino qualche danaio presto per questo effetto, perchè, terminata l' impresa di Genova, possino, sanza alcuna dilazione, subito subito tentare questo partito col Re; perchè, secondo me, da dieci anni in quà, non è mai nata tanta occasione, nè io so altra via a volere uscire delle cose di Pisa. »

LVIII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Près de la Palice, 17 mars 1507.

Sommaire. — Propositions secrètes et particulières du roi d'Espagne aux Florentins, communiquées par l'ambassadeur espagnol au roi de France. Conférences importantes de Pandolfini avec Robertet, avec le cardinal d'Amboise, avec le Roi. Desseins ambitieux du Roi Catholique sur l'Italie. Le Pape secrètement favorable aux Génois. Lettres interceptées. Défi du roi de France aux Pisans. Son offre à l'ambassadeur d'attaquer Pise à ses risques et périls, à la condition que, s'il réussit, les Florentins le rembourseront de ses frais. Marché discuté entre Pandolfini et le Roi. Réflexions de l'ambassadeur et renseignements qu'il donne sur l'entreprise de Gênes. Excuse présentée par le Pape pour justifier son départ de Bologne. Indifférence du Roi à cet égard.

Questa mattina, sendo qui a *la Palice*, sono comparse tre di Vostre Signorie; alle quali risponderò quanto ne occorre, faccendo particularmente e a lungo intendere alle Signorie Vostre il ragionamento avuto questa mattina con *Robertet*, con il legato, e ultimamente con questa Maestà.

Io stamattina men'andai allo alloggiamento del legato, quale era tre leghe lontano *de la Palice;* dove, avendo il comodo, parlai prima con *Robertet*, faccendoli particularmente intendere quanto le Signorie Vostre mi commessono per la loro de' xii del passato, circa le addomande fatte la Cattolica Maestà. Lui commendò molto le Signorie Vostre mostrando tanta fede in questa Maestà, e mi disse : « Voi parlerete con il legato, e vedrete quello vi dirà. A me non dispiacerebbe « questa congiunzione ed unione che addomanda il Re Cattolico, sendo « fatta con participazione del Cristianissimo con qualche utile per i « Vostri Signori; ma della addomanda delle gente d'arme per Toscana « mi maraviglio assai, ed i vostri Signori debbono bene intendere di « che importanza ella sia. Lui pensa partirsi presto di là, e vorrebbe « stabilire le cose sue; e, col mezzo de' Vostri Signori, e di Siena e Lucca, « di che avevamo parlato a lungo, pensa intrattenere le cose di Roma « a suoi propositi, ecc. Io mi maraviglio bene che lui, nuovo in Italia, « e con le Signorie Vostre, disegni trarre un tal comodo e frutto da « quelle, faccendo una si disonesta domanda, quale non fu mai fatta

«da questa Maestà, con la quale i Signori Vostri hanno pure qualche «interesse. Io credo che il Cattolico Re, con la fantasia sua, pensi in-«signorirsi di tutta Italia. Lui crede che Vostre Signorie abbino tanto «desiderio di Pisa, che sieno per consentirli tutto quello che lui dise-«gnava. I Signori Vostri sono stati molti anni sanza essa; e, quando «bisogni, potranno anche dimorare qualche poco; ed io credo che farà «anche molto più per loro averla per le mani di questa Maestà, ed «anche, a dire il vero, noi ne siamo tenuti farlo. Io non so quando «mai sieno concorse tante occasioni per questo effetto quante al pre-«sente; e non dubito punto, se i Signori Vostri non mancheranno a «loro medesimi, che sieno per ricuperarla questo anno ad ogni modo, «espedito subito l'impresa di Genova. Sappiate che ieri il legato mi ha «fatto scrivere a *Chaumont* che pensi a tutto quello gli occorra per ulti-«mare, dopo l'impresa di Genova, l'impresa di Pisa, la quale questa «Maestà disegna terminare, e disegna forse che lui vi vadi in persona. «Se voi parlate con il legato, vene dirà forse qualche cosa.» Soggiu-gnendo : «E bisognerebbe, dopo l'impresa di Genova, che Vostri Signori «pagassino questa banda di Svizzeri, e il gran mastro andassi in per-«sona con qualche gente d'arme, e il Re si trasferissi in persona, per «dare riputazione a questa impresa, fino a Sarzana, ritornandosene «di poi in Lombardia per la via di Pontremoli. Confortate i Signori «Vostri a stare ad ordine con qualche danaio, per potere eseguire in «un subito un simile effetto.»

Io, dopo mangiare, subito parlai con il reverendissimo legato a lungo, faccendoli intendere, ecc. Sua signoria reverendissima ne ringraziò assai, commendando la fede di Vostre Signorie; e, non sanza qualche poco d'ammirazione, mi disse il Cattolico Re non avere accennato al Cristianissimo cosa alcuna, soggiugnendo che la fede di Vostre Signorie sarebbe riconosciuta, e che la risposta che loro avevano a fare al Cattolico Re era facilissima; perchè, quanto apparteneva alla addomanda delle gente d'arme, le Signorie Vostre conoscevano per loro medesime la qualità ed importanza sua; e che, quanto apparteneva alla congiunzione e collegazione, li parea che le Signorie Vostre doves-

sino fare intendere al Cattolico Re essere pronte e parate a fare con Sua Maestà tutte quelle intelligenze e ristrinzioni, che insiemi Sua Maestà divisassi con il Cristianissimo, rispetto alla collegazione che le Signorie Vostre tengono seco; soggiugnendomi : «E noi aremo causa «a questo modo d'intendere e pensieri suoi; nè lasceremo fare risolu-«zione alcuna, se non a proposito e beneficio di quella Signoria.» Soggiugnendo : «E potrebbe essere, se il Cattolico Re si parte presto; come «disegna, che questa Maestà si vedessino e si accozzassino insiemi.» Io non mancai a fare intendere a sua signoria che, atteso la instanza del Re Cattolico del tenere le gente in Toscana, si poteva facilmente dubitare che avessi fatto qualche ristringimento e convenzione co' Senesi e Lucchesi, il che si dimostrava non avendo Pandolfo ancora voluto appuntare. Sua signoria mi rispose : «E potrebbe essere. E Pan-«dolfo per ancora non ha appuntato; ma e predetti farebbono un «tristo fondamento; certificandovi che, quando il Re volessi pigliare «l'impresa contro a' predetti e disfarli, il Re Cattolico starebbe a «vedere.» Sua reverendissima signoria, nell' ultimo del parlare, con parole molte affettuose verso delle Signorie Vostre, mi disse : «Io ho sempre portato affezione a quella Città, e desidero poterlo «loro mostrare con l'opere. Io vorrei che quella Signoria al pre-«sente si governassi bene, e si sforzassi darmene occasione, con «fare qualche dimostrazione verso il Re in questa sua impresa di «Genova.» Replicandomi due volte : «Fate quello che io vi dico, e cre-«diatemi questa volta, e datemi occasione. Io lo desidero solamente «per potere aiutare le cose vostre. Fate quello che io vi dico, e cre-«diatemi, e vedrete quel partorirà; ed io non vi dico questo perchè le «forze del Re non sieno abbastanti per questa impresa, perchè la meta «di quelle che arà insiemi basteranno ad ultimarla.» Sua signoria non mi entrò altrimenti in alcuno particulare insulle cose di Pisa, come prima mi avea fatto *Robertet*, nè mi disse cosa alcuna dell' avere scritto al gran mastro, usandomi sempre parole generalissime ma affettuose.

Quanto alle lettere intercette, sua signoria ne ringraziò; ed, alla presenza mia, chiamò *Robertet*, ricercandolo se il gran mastro ne avea

mandato la copia. *Robertet* allora li rispose che sì; e, traendola della scarsella, liele lesse, alla presenza mia, tutte in francese, perchè così il gran mastro l'avea mandate trasferite. Sua reverendissima signoria, lette le lettere, mi disse : « Io sono certo che il Papa non darà a' Genovesi alcuno favore scoperto, perchè sarebbe con troppo suo danno; « ed ogni occulto favore che possa fare loro sarà di poco momento. »

Io, licenziatomi da sua reverendissima signoria, mene ritornava verso *la Palice* al mio allogiamento, ed in cammino riscontrai questa Maestà con poco traino; alla quale presentatomi, lei mi domandò dove andava. Io risposi : « Verso Sua Maestà, e dal legato. » Faccendoli intendere tutto il discorso avea fatto prima a sua reverendissima signoria circa le domande fatte alle Signorie Vostre il Cattolico Re, soggiugnendo a Sua Maestà la risposta del reverendissimo legato, la quale Sua Maestà risolutamente approvò, quanto all' unione ed amicizia; e, quanto alla domanda delle gente d'arme, ne rispose pochissime parole, parendoli che la proposta mia e le difficultà ne allegava per se medesime rispondessino; ed, uscendo subito di questo ragionamento, mi disse : « Sapete voi che io ho sfidato e Pisani? » E, rispondendo io a Sua Maestà averlo per la corte molti giorni sono inteso, lei soggiunse : « Sapete voi quella che voglia dire, *sfidarli?* » E rispondendoli io : « Averli per inimici suoi. » Sua Maestà mi rispose : « Nò. Io ho mandato uno heraldo mio in Pisa, per notificare loro « che si guardino da me; e che io gli pubblico inimici miei, per essersi « loro travagliati contro di me per e Genovesi. » E, voltandomisi, mi disse : « Io non ho voluto nè velo voleva dire. » E, domandandolo io della causa, soggiunse : « Perchè io non uso dire le cose, se non poi« chè sono fatte. » E, ricercando io quello avevan risposto e Pisani, mi disse : « Io non lo so ancora, per non avere nuova che dell' andata del « predetto heraldo. » Soggiugnendo : « Io vi certifico che loro corre« ranno una medesima fortuna che Genovesi. E, se Vostri Signori vo« gliono, io farò con loro un partito, e piglierò, espedito prima il caso « di Genova, quale andrà avanti ad ogni altra cosa perchè è mio par« ticulare, l'impresa di Pisa sopra di me con le mie fanterie ed arti-

«glierie. E vi manderò il gran mastro, e talvolta bisognando potrei «io andarvi in persona, perchè, a dirvi il vero, io ho un poco d'obbligo all'Annunziata di Firenze. E, se l'impresa non succedessi, la spesa «sarebbe sopra di me; ma, succedendo e non altrimenti, che i Vostri «Signori dessino un buono beveraggio a *Chaumont*, e che io fussi convenientemente satisfatto della spesa mia, perchè la spesa che io arò «dell' artiglierie e fanterie mi costeranno un tesoro.» Aggiugnendo : «Non sarebb' egli assai che voi andassi a partito vinto, e, se l'impresa «non riuscissi, non spendessi cosa alcuna? Ma riuscendo, io vorrei essere rimborsato delle spese mie e largamente, e ne vorrei avere particulare sicurtà, perchè voi mi avete mancato de' pagamenti.» E, negando io questa parte, soggiugnendoli che, dopo il primo accordo fatto, non si era mancato di cosa alcuna a Sua Maestà, e non che altro fatto il pagamento di questa ultima fiera sanza essere ricordato, Sua Maestà mi disse : «Egli è vero che voi osservate, ma voi mi avete pure «di gran lunga fallito e prolungato il tempo. Quando io facessi tal «partito con voi, io non lo farei, se io non fussi sicuro particularmente «di essere rimborsato dell' argento che io spendessi e di qualcosa «davantaggio, che così sarebbe molto conveniente, pigliando l' impresa «a spese mie e sopra di me; nè da Vostri Signori vorrei alcun' altra cosa «che e viveri per le gente, per e danari loro, e che fussino presti con «le gente loro per prendere la posessione di Pisa, perchè io disegnerei, «presola subito, che le mie artiglierie e tutte le gente si trovassino in «Lombardia, nè solo un dì guardarvi la Città di Pisa. Io sono bene «certo che, mandando il gran mastro, e venendo io forse in persona, «l'impresa succederebbe ad ogni modo; e, dove io mi ritrovassi, non «sarebbe uomo si ritrassi un palmo, nè vi sarebbe fraude di capitani.» E, soggiugnendo io in questo luogo, che l'altra volta l'impresa mancò per falta di capitani, Sua Maestà mi disse : «Io il so; voi dite «il vero, e vi avete a dolere di voi medesimi, quali volesti ad ogni «modo quel luogotenente, volendovene io dare un altro, conoscendo «quello non essere di tanta riputazione che bastassi. Io metterei la testa «che in IV giorni io prenderei Pisa, la quale aspettando l'assalto, non

« saprei già difenderla che non andassi a sacco; ma io so che questo « poco vi porterebbe, per essere tanta povera e vota, che ad ogni « modo bisognerebbe i Vostri Signori vi mandassino altre loro gente « ad abitare. » Avendo Sua Maestà mosso questo partito, non mi parse inconveniente allora ricercarla di quanto Sua Maestà volessi dalle Signorie Vostre essere rimborsata, qualunche volta, ricuperata Pisa ad ogni sua spesa, la restituissi libera alle Signorie Vostre. Sua Maestà mi rispose : « Io non velo posso dire ora a punto, perchè io non ho fatto « conto particulare della spesa che io ci arei; ed anche sapete non sa- « rebbe conveniente che io fussi a punto rimborsato della spesa facessi « per detta impresa, pigliandola io sopra di me, e andando voi a cosa « fatta. » Ricercando io di nuovo Sua Maestà quello gli paressi conveniente, mi rispose : « Per non ci avere bene pensato, io velo dirò un' « altra volta. » Soggiugnendo : « Io so bene che le mie artiglierie non ti- « reranno mai giorno che non mi costino un tesoro. » E, in questo ragionamento, riandando le medesime cose, e discorrendo le provvisioni sue e la facilità del ricuperare Pisa, andò parlando fino allo alloggiamento dove si trasferiva, quale era lontano circa due leghe, mostrando tanta prontezza d'animo e buona disposizione verso le Signorie Vostre, che io non saprei referirlo, mostrandosi Sua Maestà tanto intenta in questo ragionamento che io non ebbi in tanto spazio quasi tempo di ricercarla d'alcun' altra occorrenza.

Io, condotto Sua Maestà al suo alloggiamento, mene sono ritornato qui a *la Bruyère,* luogo d'un gentiluomo, dove io sono alloggiato due leghe fuora *de la Palice;* e domattina disegno, sanza rivedere altrimenti il reverendissimo legato o conferirgli il ragionamento avuto col Re, inviarmi a *Lyon,* donde, non avendo prima il comodo, manderò le presenti alle Signorie Vostre per il primo spaccio che occorrerà.

Io, considerato il parlare particulare che prima mi fece *Robertet,* e il generale che di poi mi fece il legato, e il partito mosso in un subito, benchè come a caso, il Cristianissimo, non sono sanza qualche poco di credere che sopradetti abbino in parte pensato a questa cosa, parendo loro che sia per succedere facilmente dopo la terminazione delle cose

di Genova. Io ho giudicato, per più satisfazione di Vostre Signorie, essere prolisso in questo mio scrivere, riferendolo tutto dal principio alla fine. Le prudentissime Signorie Vostre, alla avuta della presente, anderanno esaminando tutto, e pensando a questo o a un simile partito, e di quello ne occorrerà loro ne risponderanno subito; perchè io penso, sanza lettere di Vostre Signorie, nonne parlare altrimenti, se già nonne arò una buona occasione, acciochè il mio ricercare non facessi crescere loro animo in parte alcuna. Spero bene che, satisfaccendo questo ragionamento alle Signorie Vostre, con non molta difficultà sia per potersi fare qualche buona conclusione in beneficio di Vostre Signorie con questa Maestà; quale non dovrebbe essere totalmente fuori dell' onesto, quando la cosa fussi maneggiata, se così il bisogno ricercassi, secondo e costumi e modi di questa corte. Le Signorie Vostre avvertischino che lo anticipare a risolversi in una simile materia potrebbe essere a beneficio loro, potendo l'impresa di Genova terminare per via d' accordo in un subito, e il Re, sendo raffreddi e disegni del Pontefice, per mancare della spesa, disfarsi subito dell' armata sua, e le Signorie Vostre non consultare in tempo il caso loro.

Il Cristianissimo oggi mi disse che, alli XXIV del presente, secondo gli alloggiamenti disegnati, si troverrebbe a dormire a *Lyon*, donde, la mattina di poi desinato, si partirebbe per inviarsi a *Grenoble* per fare la Pasqua. Il lunedì della quale sanza alcuno dubbio partirebbe per *le Mont-Genèvre*, e si condurrebbe in Asti; dove potrebbe qualche giorno soprastare, se così fussi a proposito per le cose di Genova. Disegna Sua Maestà ad ogni modo andare fino a Tortona, e di là ad ogni modo a Genova, terminando quell' impresa o per via d' accordo o per forza. La città di Genova pare al presente ridotta in termine che sia costretta resistere ad ogni impeto e forza di questa Maestà, quale ne resti vituperata, e che lei abbi a patire grandissimamente, disegnando Sua Maestà assettarla in modo che lì possa interamente comandare e starne per l' avvenire con l' animo sicuro.

Il Cristianissimo dovrà trovarsi in Asti alli XX del futuro in circa; e ha già mandato sieno ordinati gli alloggiamenti, pensando che lì si

possi raccozzare quindici in sedici mila cavalli. Sua Maestà fa passare fra i gentiluomini ed i pensionari e arceri circa secento lancie, e da tre in quattro mila uomini di piè; e hanno pagato fino al presente, quali a quest' ora si debbono trovare nello Stato di Milano, quattro mila e tanti Svizzeri, e disegna valersi da messer Gianluigi e gli altri gentiluomini per questa impresa di quattro mila fanti, con animo risoluto di fare tant' altre fanterie in Italia, quanto ne ricercherà il bisogno.

Dopo la partita di questa Maestà *de Bourges,* comparse in cammino l' uomo *d'Aix;* e, per quanto ritragga, fece intendere a questa Maestà, in nome del Papa, la causa della partita sua di Bologna, attribuendo il tutto alla mal' aria ed indisposizione sua, offerendo che, se questa Maestà era in proposito eseguire in questa sua venuta e disegni già ragionati, che potrebbe dopo la Pasqua partire di Roma e venire verso Romagna. La risposta di questa Maestà, secondo ritraggo, fu che ad ogni modo, sanza punto fermarsi, venirà in Italia per conto delle cose di Genova, alle quali voleva attendere, e che, terminate queste, si potrebbe a quel che tempi allora richiedessino; e che, per esaminare le occorrenze, Sua Santità allora potrebbe venire o mandare uomini come più a lei satisfacessi, non mostrando punto di desiderio d' accozzarsi seco. Questa Maestà è tanto intenta alle cose di Genova, per essere interesse proprio, che gli interessi del Pontefice al presente lo muovono poco.

LIX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Grenoble, 2 avril 1507.

Sommaire. — Audience de congé de la Reine; son gracieux accueil. Dernières nouvelles. Départ pour l'Italie.

Questo giorno, sono stato a visitare, in nome di Vostre Signorie, la Cristianissima Regina, e licenziarmi da Lei. Sua Maestà ne ringraziò assai, offerendosi sempre alle Signorie Vostre, commendando la fede di quelle, e ripetendo più d' una volta che li erano i più fedeli amici

che il Cristianissimo avessi in Italia, e che mi assicurava, se il Re in questa sua venuta potrà fare alcuno servizio a quelle, che lo farà volentieri, e che ne ha un pronto animo. E, parlando Sua Maestà dello Stato di Milano, e discorrendogli io quanto la conservazione sua fussi a cuore alle Signorie Vostre, Sua Maestà ci rispose esserne certissima, raccontandomi le grate offerte fattegli, in nome di Vostre Signorie, l'oratore loro, nel tempo che il Cristianissimo stette in pericolo della vita; soggiugnendo che confidava più nelle Signorie Vostre e nel duca di Ferrara per conservazione di quello Stato che in tutto il resto, e per la fede che avevan dimostro e per la vicinità loro; dicendo che una piccola forza giovava molto più, sendo vicina, che una grandissima lontana. Io replicai a tutto quello mi parse conveniente. E, domandando io Sua Maestà dove si ritirerebbe in questa assenza del Re, mi disse per ancora non l'avere deliberato, nè sapere dove, rispetto allo essere peste per il *Dauphiné, en Bourgogne* e *à Lyon;* ma che disegnava, se il morbo non la impedirà, tenersi *à Lyon,* o in qualche luogo vicino. Sua Maestà, nel licenziarmi, commisse molte salutazioni e grandissime offerte alle Signorie Vostre. Domane visiterò il gran cancelliere, ed el dì di Pasqua, dopo mangiare, m'invierò alla volta d'Asti. Qui non è rimasto che lo ambasciadore d'Ispagna, quale disegna ad ogni ora andare via. Ed oggi è partito monsignor *d'Aix,* e sen'andrà a raggiugnere il legato, e disegna poi d'Asti inviarsi a Roma. Io delle cose sue non so che mi dire al presente, e mi persuado che il Re differisca ogni deliberazione dopo lo assetto delle cose di Genova; al quale pensa sopra ogni altra cosa, e come a cosa propria.

LX.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Asti, 15 avril 1507.

Sommaire. — Audience du Roi : l'ambassadeur engage ce prince à avoir l'œil sur toutes les démarches du roi d'Espagne en Italie; il lui signale son ambition, ses menées secrètes relativement à l'affaire de Pise. Le Roi énumère avec complaisance ses forces et ses ressources. Conférence avec le légat: ses bonnes dispositions à l'égard des Florentins qu'il engage, dans leur intérêt, à faire une démonstration auprès du Roi. Projets relatifs à Gênes et à Pise. Animosité des Français contre ces deux villes. Entretien avec Robertet, qui reproche aux Florentins de ne savoir pas agir à propos, et qui apprécie la situation du roi d'Espagne. Bons et utiles conseils. La Seigneurie est sollicitée d'envoyer au plus tôt au Roi une ambassade extraordinaire.

Siamo a dì xv, e questa mattina il Cristianissimo è qui comparso; al quale, subito dopo mangiare, io mi presentai, faccendoli il medesimo discorso che ieri avea fatto al reverendissimo legato, e delle galee concesse da i Pisani a' Genovesi, e de' fanti si trovavano a Roma. E in ultimo gli dissi avere in particulare notizia da Napoli come lì si trovavano alcuni fanti Spagnuoli sanza ricapito, e quali si credeva che andrebbono in Pisa; e li discorsi quanto questo principio mi parea che importassi, ricordando a Sua Maestà il farne avvertire il suo oratore, acciochè tutto osservassi; soggiugnendogli che non si poteva negare che il Cattolico Re al continuo non tenessi l' occhio insu Pisa, nè ad altro pensassi che a stabilire lo stato suo in Italia. E li riandai le addomande fatte ultimamente alle Signorie Vostre e la risposta di quelle con un lungo discorso di parlare; perchè l' udiva volentieri, e mi consentiva tutto. E in fatto si conosce che costoro non vorrebbono la Cattolica Maestà più grande ella si sia; e questo ritraggo per moltissimi versi. Il Cristianissimo mi rispose : « Dite al legato che facci scrivere a « M. *de la Guiche*, mio ambasciadore, che avvertisca cotesta cosa. » Soggiugnendomi : « Il Cattolico Re mi avea rimandato il predetto ambas« ciadore con le galee; ed io ho scritto sene ritorni, per volere uno « uomo là. » E, seguitando con il suo parlare, mi disse : « Io non dubito « punto che il Cattolico Re non desideri Pisa, e ne sono chiaro; ma « non bisogna ci pensi, perchè non è a proposito, ed io lo conosco. »

E, soggiugnendo io dubitare che l'intento di quel Re non fussi mantenere Pisa così per aspettare qualche occasione a suo proposito, pensando alle cose future, atteso massime che il suo oratore qualche volta ha usato dire che e Pisani sono in protezione del suo Re, il che non era vero per non li avere lui nominati nella capitulazione, Questa Maestà mi rispose : «Voi dite il vero; lui lo dice, ma le sono parole. «E voi sapete che in questi casi la forza sene porta ogni cosa. Io vi «certifico che lui lascierà stare Pisa per mio rispetto.» Ed allora mi cominciò ad esaltare le forze sue, connumerando il numero de' fanti, quali cresceva di tre o quattro mila più che di sopra non dice, narrandomi come avea in questa sua passata condotto di nuovo in Italia otto cento lancie, fra la guardia de' gentiluomini e pensionarii, le quali erano da stimare più che il resto delle sue gente, rispetto alla loro qualità; dicendomi che avea portato danari assai seco, per servirsene bisognando, oltre a un milion d' oro, quale avea lasciato a *Blois*.

Io, licenziatomi da Sua Maestà, men' andai insul legato, e nel medesimo modo gli conferi la notizia da Napoli. Lui mi disse, «Io vi dirò il «fondamento di questo, e donde nasce questa vostra sospizione. Il Re di «Spagna ci scrive che alcuni fanti Spagnuoli si mettevano insiemi per «ire a Genova stimolati da altri, e che Sua Maestà avea avuto gran«dissima fatica a proibirlo, ed era suto necessario farne pigliare e pu«nire alcuni;» soggiugnendo : «E questo è causato perchè lui non li «paga; e di qui credo sia nata questa vostra notizia.» Io li risposi potere essere così il vero, ma che le cose passate, e il vedere che Spagna si faceva protettore de' Pisani mi facevano venire facilmente in questo sospetto; e di qui li feci il medesimo discorso che prima avea fatto al Cristianissimo, mostrandoli che, oltre al danno delle Signorie Vostre, non vi era punto la sicurtà delle cose loro *in futurum*. Sua reverendissima signoria, approvando tutto, mi disse : «Voi dite il vero. «Voi al presente vedete queste occasioni; andate pensando a' casi vostri. «Io desidero così che voi guadagnate Pisa, come io desidero guada«gnare il paradiso. Questa Maestà non vi mancherà di gente e di tutti «quelli favori che possino pensare. Pensate ora voi al caso vostro. Io

« non graverei già il Re che vi pagassi le fanterie, perchè non è onesto, « e perchè lui ha fatto una grossa spesa, e gli è molesta, e tutto dì mene « punge. Voi non vi sapete già valere delle occasioni; e non avete fatta « alcuna dimostrazione al Re in questa impresa di Genova per obbli- « garvelo solamente; non perchè ne abbi alcuno bisogno, e voi lo ve- « dete; e nondimanco Genova v'importa assai, e sanza lei e Milano voi « staresti male, perchè tutto il resto d'Italia vi è nimico fino a Pan- « dolfo e Lucchesi. Io vi dico di nuovo che voi pensiate a quello che fa « per voi, e che questa Maestà non vi mancherà in cosa alcuna; voi ve- « dete pure come Pisa sta e le presenti occasioni, e non pensate a « niente. » Io allora, rispostegli alcune parole, gli dissi : « E piacerà a « vostra signoria chiarirmi un dubbio che al presente mi è nato. Se i « Miei Signori pensassino all'impresa di Pisa con l'ombra di questa « Maestà, sanza la quale non vorranno mai farla, e il Re Cattolico vi « mandassi qualche uomo per conservarla, che farebbono allora questa « Maestà e la signoria vostra? » Lei mi rispose : « Che faremo? Dopo « una tale determinazione notificheremo al Re Cattolico la delibera- « zione fatta; e, se di poi quella vi mandassi gente, noi allora vi man- « dremo all'incontro tutte le nostre. Ma lui non lo farebbe, ed arebbe « patienza, per avere noi al presente questa occasione dell'essersi e Pi- « sani dichiarati contro al Re. » E, soggiugnendo io, « E se pure quella « Maestà lo facessi? » sua signoria mi fece la medesima risposta di sopra, aggiugnendo : « E che potrebb'egli fare però? E non ha danari; e a dire « il vero e non è danari che in Francia. » E, consentendo io che non avea danari, ma che egli era d'avere paura del cervello suo e del pensare al futuro, sua signoria mi rispose : « Queste sono cose pre- « senti, e si disputono con la forza; ma io vi assicuro che lui arebbe pa- « tienza, rispetto all'essersi dichiarati inimici del Re; e che potrebb'egli « rispondere a questo? » E ripetendo io un'altra volta : « E, faccendolo « pure Sua Maestà, la signoria vostra farebb'ella quello che lei dice? » Sua signoria mi rispose : « Noi faremmo quello che io vi ho detto. » Soggiugnendomi : « Io non direi già così, quando lui si offerissi e ridu- « cessi e Pisani, in modo che i Signori Vostri restassino veri padroni di

« Pisa, e lui cercassi qualche sicurtà per e beni e le persone di quelli « che vi hanno offeso. » Nel sopradetto discorso di parlare, mostrando io quanto le Signorie Vostre desideravono la conservazione di Genova e Milano, sua reverendissima signoria rispose : « Se noi pigliamo Genova, « noi cen' assicureremo bene, e gli taglieremo le corna per ogni verso. « Credete voi che noi lasciamo loro Serzana e gli altri luoghi? Il Re vi met- « terà un suo capitano. E bisogna assicurarsi de' Genovesi per sempre. »

Al presente molti uomini di conto, e generalmente tutta la corte grida contro a' Pisani, per l' unione loro co' Genovesi, e predicono la fede di Vostre Signorie.

Siamo a dì xvii, e stamattina, parlando con *Robertet* delle cose di Genova, lui mi disse : « Ambasciadore, se voi non avete questa volta « Pisa, non ci pensate mai più. Che pensano, che fanno al presente i « Vostri Signori? » Io gli risposi che li duo oratori di Vostre Signorie, fra x o xii giorni, sarebbono qui. Lui cominciò a ghignare dicendo : « E vorrebbono essere a quest' ora qui. Ed io vi dico che bisogna che « Vostri Signori faccino subito risoluzione al caso loro; perchè, se la « sorte dessi che l' impresa di Genova fussi terminata, e il Re, per alleg- « gierirsi della spesa, disfattosi di sua armata, la cosa vostra non an- « drebbe bene. Voi vedete pure se l' impresa è facile, terminato Genova. » Io allora lo domandai, se e si pensassi all' impresa, quello stimava fussi per fare il Re Cattolico, quale si mostrava protettore de' Pisani, Lui mi rispose : « Io vi assicuro che arebbe pazienza, perchè è necessitato « a quest' ora fare quello che noi vorremo, perchè ha bisogno di noi. » E, soggiugnendo io : « Per le cose di Castiglia? » Lui mi rispose : « Sì; « e per quelle di Napoli, che io vi assicuro che quelli popoli e quelli « signori non potrebbono essere di lui peggio contenti. E per questo « credo consumerà tutta questa state avanti parta di là, benchè al con- « tinuo dica volere partire. Vero è che lui ha rassettato e provvisto bene « le fortezze di quel Regno. » Ed allora mi soggiunse : « Sapete voi la « risposta che il legato ha fatto all' oratore suo, pregandolo stringessi « le Signorie Vostre per la remissione, ecc. offerendo che Pisani fareb-

« bono il medesimo in lui? Che fu : Assicurate il vostro Re che il Cristianissimo, espedito il caso di Genova, è deliberato ad ogni modo e risoluto fare la guerra a' Pisani, quali se li sono dichiarati inimici. Il predetto oratore, stando un poco sopra di sè, rispose che il suo Re ne parlava per quietare Italia; e cominciò subito a dannare e Pisani di loro tristi portamenti. » Io, nel parlare, dissi a *Robertet:* « Quel disegno che il Re vi disse avermi detto? Lui mi rispose : « Del pigliare l'impresa sopra di sè? » E, rispondendo io, « Sì, » lui soggiunse : « Bene, ma e ci è una difficultà. Il Re ha pagato e Svizzeri per due mesi, quali saranno presto consumati; e lo averli a pagare di nuovo, perchè voi vene serviate, questo è molto difficile, perchè lui ha speso assai, e spende mal volentieri, e gli duole. Ma l'impresa di Pisa non ha bisogno di si gran banda. Fate qualche somma di danari, e teneteli ad ordine per questo effetto se bisognassi; e, se voi sarete savi, e non manchi da voi, voi arete Pisa ad ogni modo. » E, domandandolo io di poi, « Il legato mandrebb' egli il gran mastro? » lui mi rispose : « Il Re mi ha detto volerlo mandare, e il legato risolutamente dice che vuol che vadi. » Soggiugnendo : « Il terminare Pisa vi leverebbe di grande spesa, e vi farebbe forti, e per aiutare gli amici; ed è cosa che sarebbe a voi molto utile; ma, a dire il vero, la fa anche per noi. »

Le prudentissime Signorie Vostre hanno notizia di tutto quello che io intenda e conosca di quà; quelle, per la prudenza loro, faranno quella risoluzione che giudicheranno a loro beneficio. Nè io altro dirò, salvo che due cose con reverenza ricordare loro : la prima che, al giudicio mio, nè nel Re nè nel legato, e di poi in tutta la corte, non fu mai nè sarebbe possibile che fussi migliore disposizione verso le Signorie Vostre, causata e dall'odio conceputo verso e Pisani e dalla fede e buon portamenti loro; l'altra, che le Signorie Vostre tenghino per certo che tutta questa corte è per andare sotto sopra, prima che ogni impresa non sortisca effetto, della quale sia capo il gran mastro. Questo dico per quanto si estendino le forze di questa Maestà, perchè il legato non pensa che alla grandezza di costui, e gli crede, e lo ama fuori dell' ordinario.

Le Signorie Vostre, quanto alla venuta delli loro oratori, atteso le presenti occasioni, penseranno subito, non sendo partiti, farli partire; perchè, se bene l'impresa di Genova potessi essere dura, potrebbe anche facilmente presto terminare, e le Signorie Vostre essere in parte tardi alle loro deliberazioni.

LXI.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Rivarolo, 27 avril 1507.

SOMMAIRE. — Itinéraire du Roi. L'armée française est aux portes de Gênes. Attaque et prise d'un bastion par les Français; escarmouches. Les Génois demandent en vain à capituler. Ils se rendent à discrétion après une courte résistance. Promenade du Roi sur le rivage. Fuite du Doge et de ses partisans. Forces imposantes de l'armée française[1].

Il Re partì d'Alessandria alli XXIII, e sen'andò al Boscho, sei miglia lontano; e di poi, alli XXIV, a Gani a dormire, ed, alli XXV, desinò al borgo di Fenari; e di poi subito si trasferì in campo, el quale era e al presente è nella valle di Pozzevera nel borgo di Rivarolo, vicino a San Piero in Arena un terzo di miglio; ed alloggiò Sua Maestà all'incontro di detto borgo, nella badia del Boschetto. Io comparsi qui nel sopradetto luogo due ore dopo l'arrivare del Cristianissimo.

Domenica, che fummo a dì XXV, lo esercito Francese messe gli alloggiamenti nel sopradetto luogo, e, trovando che gl'inimici avevan fatto un bastione insul monte, infra il detto borgo e San Piero, feceron pensiero di prenderlo; e, cominciando a montare, si scoperse, secondo intendo, otto o dieci mila fanti insul monte, per il colle che andava al bastione; e ne discese una buona parte, faccendo testa insu un poggietto a mezzo il monte. E Svizzeri, secondo intendo, soprasedettero

[1] Voyez, sur l'affaire de Gênes, Guicciardini, *Histoire d'Italie*, liv. VII, ch. II. Il est curieux de comparer le récit du consciencieux historien avec la relation de Pandolfini, telle que nous la trouvons dans cette lettre et dans la suivante. Pandolfini, ambassadeur de la République auprès de Louis XII, témoin des événements qu'il raconte, revêtu d'un caractère officiel, a évidemment fourni à Guicciardini tous les éléments de sa narration.

alquanto al montare per affrontarli. Il gran mastro allora mandò subito ed avanti e Guasconi ed e venturieri e molti gentiluomini, e montati cominciarono a scaramucciare; e, stando forti e Genovesi, il gran mastro fè tirare ad altro due grossi pezzi di artiglierie per fianco; le quali cominciando a battere, fecero rinculare e Genovesi, e ritirarsi verso il monte. Quelli del bastione, visto questo, sanza aspettare altro, lo abbandonarono, dubitando non essere tramezzati, nè si potere a loro posta per il monte ritirare verso Genova. E sopradetti Genovesi, urtati quali erano insul sopradetto poggietto, presero il cammino verso il bastione, sperando potersi ritirare quivi sicuramente; e, trovandolo preso e tagliato il cammino da' Francesi, furono costretti ritirarsi di poi verso Genova per balze, e ne fu morti, secondo ritraggo, circa trecento; e non sanza perdita di qualche Francese; e fu ferito d'un passatoio leggiermente nella gola monsignor *de la Palice*, nella prima scaramuccia ed assalto che fecero e Francesi alli Genovesi che avevan fatto testa insul poggietto. E Francesi, come si dice, guadagnarono il predetto bastione sanza combatterlo; qual dovea, e per il sito e per la qualità sua e per molti altri conti, aspettare le artiglierie e vedere in viso gl'inimici. Il sopradetto bastione è insull'altezza del monte, fra il borgo di Rivarolo e San Piero in Arena; e dal sopradetto bastione andando per la strena del poggio si va facilmente fino al Castellacio, e di poi verso Genova, con più breve cammino che per la strada da basso da San Piero in Arena, lungo la marina.

Ieri, che fummo a dì XXVI, dopo lo arrivare del Re, e di poi mio, insul mezzo giorno, si scopersono per e poggi e per il colle che andava al bastione otto o dieci mila fanti Genovesi, e con la loro bandiera si condussero un quarto di miglio lontano dal bastione, e, scaramucciando con li Francesi per più di tre ore, tennero ciascuno ben forniti e suoi poggetti. E Genovesi spinti da' Francesi si ritrassero all'ultimo sanza alcuna loro vergogna, e si ridussero al Castellaccio con perdita d'alcuni uomini da ciascuna delle bande. Questa Maestà, quando si scopersono gl'inimici, e si gridò, *All'arme!* avendoli insul monte all'incontro di sè, si armò con tutta la sua guardia, e così armato di-

morò a cavallo fino che gl' inimici si ritirorono, stando con buona parte de' Svizzeri e tutto il resto del campo nel piano che fa il fiume della Pozzevera, nel sopradetto luogo dove al presente siamo alloggiati.

Ieri, avanti si gridassi, *All' arme!* erano comparsi in campo due mandati da quella comunità, addomandando di capitulare con il Cristianissimo; quali, secondo intesi, furono rimandati dal reverendissimo legato, a chi parlorono, notificando loro che il Re non volea capitolare altrimenti, ma riceverli a discrezione. Promissero ritornare oggi; e così sono ritornati, rimettendosi liberamente nella discrezione di questa Maestà, quale, credo, manderà domattina e forieri in Genova, per dividere e segnare gli alloggiamenti; e l' altro dì di poi, che saremo alli xxviii, credo Sua Maestà, con una parte dell' esercito si condurrà in Genova; e così è interamente terminata l' impresa di Genova, con grandissima viltà de' Genovesi ed onore estremo del Cristianissimo; il quale stasera, dopo mangiare, sene andò a sollazo fino alla marina di sotto, a San Piero in Arena, lontano dallo alloggiamento suo mezzo miglio, dove in quel punto era comparso Pregianni con le viii galee; il quale, dopo molta gala di trombe ed artiglierie, smontò in terra, e, fatto reverenti al Re, sene ritornò alle galee.

Per alcuni usciti di Genova s' intende, benchè costoro non ne abbino altra notizia, che stanotte passata il nuovo doge con circa cinque cento persone sia uscito di Genova; che, essendo così, non sarà andato altrove che verso Lucca o Pisa, se già non sene fussi ito in Corsica.

Questo è un bellissimo esercito; ed affermano molti che fanterie sieno quattordici o quindici mila uomini sanza tre o quattro mila venturieri; e, quanto al giudicio mio, che afferma così non varia punto dal vero. Sonci con la guardia de' gentiluomini e pensionarii, meglio che otto cento lancie, ed insiemi con la guardia del Re più che mille cinque cento cavalli leggieri. Ciascuno non resta bene satisfatto, sendo terminata l' impresa di Genova si presto, e massime le fanterie e venturieri, quali pensavano potersi bene pascere.

LXII.

FRANCESCO PANDOLFINI AUX DIX.

Gênes, 28 avril-1er mai 1507.

SOMMAIRE. — L'ambassadeur rappelle au Roi ses promesses relativement à Pise. Entretien avec le cardinal d'Amboise. Tous deux lui paraissent moins bien disposés que par le passé; il en recherche les raisons. Entrée du Roi à Gênes. Détails. Réflexions sur la promptitude du succès. Appréhension sur la durée de la domination française. Éclaircissements donnés à Pandolfini par Robertet, sur le motif du refroidissement du cardinal d'Amboise relativement à l'affaire de Pise : il ne veut pas livrer aux hasards d'une nouvelle expédition la réputation militaire de son neveu Chaumont, réputation fondée sur les succès de Bologne et de Gênes. Conduite que doivent tenir les nouveaux ambassadeurs. Coup de main de Bentivoglio sur Bologne.

Io fui con questa Maestà, rallegrandomi seco in nome di Vostre Signorie del successo delle cose di Genova, ricordandogli che adesso era il tempo di potere facilmente beneficare le Signorie Vostre; soggiugnendogli che il partito offerto nel suo partire *de la Palice* satisfaceva alle Signorie Vostre, e che fra due o tre giorni e loro oratori sarebbono a Sua Maestà, e più particularmente lì si giustificherebbono. Ed appresso li notificai in che termine si trovavano le cose di Pisa, private di capi d'uomini, di munizioni ed artiglierie; sforzandomi nel mio parlare spingerlo a mandare sotto specie ecc. per vedere in che termine si trovavano. Sua Maestà mi rispose : «Io sono certo che i Vostri «Signori sene sieno più rallegrati che alcun'altri d'Italia. Io per ancora «non ho fatto alcuna deliberazione delle cose mie; e domattina men' «andrò in Genova, e fra v o vi giorni mi delibererò. E, se farò pen«siero pigliare l'impresa, lo intenderete; nè mi darà alcuna noia in «tal caso che Pisa sia provvista a modo suo, perchè sono certo che «in tre giorni, dacchè le mie gente vi fussino condotte, sarebbe spac«ciata.» Soggiugnendomi nel parlare : «Se io pigliassi l'impresa, io «non vorrei già altri Svizzeri che una banda di mille cinque cento, «perchè non vagliono alle mura. E questi Guasconi e venturieri sa«rebbero meglio.» Dicendomi in ultimo. «Io ho pure guadagnato l'ar«tiglieria de' Pisani. A me pare avere ritratto che qui ne sia restati due «buon pezzi della loro.» Io fu subito di poi al reverendissimo legato,

e li feci il medesimo discorso; e di più li soggiunsi che in particulare sua signoria sempre si potrebbe valere delle Signorie Vostre in ogni sua occorrenza. Sua signoria ne ringraziò assai le Signorie Vostre del loro bono animo, narrandomi avere sempre fatto in beneficio di quelle tutto quello avea potuto, e che questa Maestà non avea mancato nè al presente mancherebbe a quelle; e che, a dire il vero, lei non si era mai dichiarata per persona in Italia che per voi; soggiugnendomi di poi con uno animo quieto ed amorevolmente : « Ma voi siete uomini lenti, e « non avete già fatto quella dimostrazione verso il Re che si conveniva. « Due mila fanti vi arebbono fatto obbligare questa Maestà in questa « sua impresa, e vedete per quanto tempo voi avete offerto cento uomini « d' arme, diminuendo il numero dell' offerte. Voi sapete pure che noi « ne abbiamo lasciati in Lombardia, e ne abbiamo tanti qui che bas- « terebbono a battere tutta Italia. Dopo la vittoria, ciascuno si fa avanti. » Concludendomi in ultimo : « Io vel' ho detto più volte; il Re non è per « mancarvi in tutto quello potrà; ma non vi persuadessi già che lui « avessi fatto una spesa di dugento sessanta mila ducati per voi. » E, soggiugnendoli io, oltre alla risposta di ciascuna parte, che questo non era conveniente, e che le Signorie Vostre pensavono che il Re fussi rimborsato di quello che fussi ragionevole, lui replicò : « Che disegnate « voi? Che vorresti voi? » E, rispondendoli io che li oratori di Vostre Signorie sarebbono fra due giorni qui, come prima li avea detto, e che allora si farebbe particularmente intendere, e che l'intenzione di quelle era non pensare sanza questa Maestà alle cose di Pisa, conoscendo che, quando l'impresa fussi sua, che Spagna, Veneziani e ciascun' altro starebbe a vedere, e pensando di poi a rimborsare Sua Maestà di tutto quello fussi ragionevole ecc. sua reverendissima signoria mi rispose . « Io di nuovo vi ridico che questa Maestà non vi mancherà in « tutto quello potrà; e, se pure la vorrete mercantare seco, lo potrete « commodamente e meglio di me fare da voi medesimo, che lo saprete « meglio fare. »

In questo suo discorso, il narrare i portamenti di Vostre Signorie fu detto con uno animo molto quieto, e le offerte con animo non molto

caldo; e quali due termini sono in parte alieni dalle parole dettemi a' giorni passati; nè io so a che melo attribuire, non vedendo che da quel tempo in quà sia nato alcuna cosa che lo possa avere causato, se non all' insolenza nata dal successo delle cose di Genova, o forse al disegnare tirare alto le Signorie Vostre, mostrando che venga dal Re. Sforzerommi, se mi sarà possibile, alla giornata ritrarne la causa. Io giustificai quelle parti mi parsono a proposito, e, quanto al non avere fatto le Signorie Vostre quelle dimostrazioni ecc. lo attribui alla continua spesa per le cose di Pisa, della quale sendo liberi, avrebbero potuto facilmente aiutare la Maestà del Re d' altro che di due mila fanti; ma che stando così, non potevano essere bone nè a loro medesimi nè ad altri. Il ragionamento finì con lo attendere la venuta degli oratori, offerendosi in genere come di sopra. Come gli oratori saranno qui in brevi giorni, si potrà giudicare quel sia da sperare di questo ragionamento. Ed io, quanto all' animo pronto del Re, non ne dubito punto; ma sanza una intera approvazzione del legato non profiterebbe molto. Come gli oratori saranno qui, si tenterà con l' uno e l' altro subito e con quella destrezza sarà conveniente; e, se il Re e legato si resolvessi a pigliare questa impresa, penseranno le Signorie Vostre se sarà bene notificarci l' animo loro e la somma, perchè io non ho conosciuto fino al presente occasione alcuna di ritrarlo dalla banda di quà sanza perdita delle Signorie Vostre.

Robertet ha un pronto animo verso le Signorie Vostre, e non è per mancare in tutto quello potrà, al quale io ho fatto intendere ecc. e dettoli del gran mastro, sanza specificargli però determinatamente alcuna somma. Con lui proprio lo potrò fare, subito che io vegga l' animo del legato più risoluto.

Siamo a di XXIX, e questa mattina il Cristianissimo, con tutte le gente d' arme ed arcieri della guardia a piè, e con dugento gentiluomini solamente a cavallo, e *Bourbon*, *Vendôme*, Monferrato ed alcun' altri signori in compagnia, ciascuno armato, entrò nella terra, sotto il baldachino, armato di tutte arme e con uno stocco in mano. Condussesi alla chiesa

principale, sanza trovarsi per le vie alcuno della terra. Smontò per visitare la chiesa, nella quale erano alcuni uomini della terra ed assai donne, ma molti più putti e fanciulle vestite di biancho, quali nell' entrare del Re gridavono : Misericordia! Sua Maestà è smontata al palazzo. Gli uomini d'arme e questi gentiluomini, per comandamento del Re, hanno rimandato verso Alessandria e Tortona la maggiore parte de' loro cavalli, per non li potere pascere in questa terra. Sono allogiati fuori in questi borghi e palazzi; e così e Svizzeri, quali desideravano ed hanno fatto instanza, e più d'una volta, d'entrare dentro alla terra; nè ha voluto per ancora questa Maestà, per evitare li scandali, e perchè non danneggino la terra.

Questa Maestà pare disegni soprastare qui, avanti vadia a Milano, tutto maggio, e per assettare ed assicurarsi di questa terra, ed anche, per aboccarsi con il Cattolico Re, se disegna, come dice volere, andare alla volta di Castiglia.

Le quattro galee del Cattolico Re disegnano domane o l'altro andarsene alla volta di Napoli.

Non disegnando questa Maestà fare alcuna impresa, come io credo, dovrà in brevi giorni con due paghe licenziare questi Svizzeri, quali sono insopportabili non manco a costoro che agli altri.

Qui, in porto, sono ritornate quattro o cinque navi grosse di questi Genovesi.

Per ancora non intendo chiaro se Tarlatino è uscito di Ventimiglia, o dove si sia trasferito. Di qui, fatta la capitulazione, avanti che le gente Francesi cominciassino ad entrare, insiemi col Doge uscirono molti della terra, e con assai facultà, e sen'andarono al cammino di Pisa. E costoro sperano che sieno per fermarsi lì. Tutti e fanti Pisani, che si trovavano qui, fecerono il medesimo.

Tutti gli uomini della terra hanno portato, ed al continuo portano tutte le loro armi da difendere ed offendere in piazza del palazzo, in mano de' Francesi.

Non è maraviglia che l'impresa di Genova terminassi così presto, sendo la Città dentro non bene unita, e ciascuno non si fidando l'uno

dell' altro; a che si aggiunse non avere avuto capo alcuno, avendo costoro, pochi giorni avanti, mandato una nave per levare Tarlatino ed il Gambacorta; la quale, per avere fortuna, non potette seguire detto effetto. Gli uomini della terra restano con quella disposizione che possono pensare le Signorie Vostre; e credo saranno molti si leveranno di qui. Dovrà questa loro mala disposizione multiplicare, vedendo si taglieggiare de' danari per le spese dell' impresa fatta, levare il governo di San Giorgio, e fare nuove fortezze; che tutte queste cose dovranno seguire. Il perchè io mi persuado che, quando le occasioni nasceranno e lo comporteranno e tempi, questa Maestà sarà manco sicura di Genova che prima.

Siamo a dì primo Maggio, e il dì sopra, per non avere avuto comodo, non si è prima mandato; e questo si aggiunge all' avventura, aspettando qualche comodità di spaccio. Domane saranno qui li oratori di Vostre Signorie, ed io, fino allo arrivare loro, non ho molto che dire a quelle. Questa sera sono suto con *Robertet,* per intendere come li parea ci avessimo a governare nella venuta de' nuovi oratori, ed intendere da lui se il legato approvava interamente che questa Maestà pigliassi l' impresa sopra di sè, e, non l' approvando, quali erano e rispetti e le cagioni. Lui liberamente mi ha detto che il legato ne sta forte sospeso, e ne è in parte alieno; nè vorrebbe mandarvi il gran mastro, allegando che le cose della guerra sono poste la maggior parte in potestà della sorte, e che, essendogli successa con tanto onore l' impresa prima di Bologna ed ultimamente questa di Genova, non vorrebbe che di nuovo lui tentassi la fortuna nell' impresa di Pisa, e mettessi in compromesso l' onore acquistato e la degnità di questa Maestà, ed anche la riputazione di Vostre Signorie. Per questi rispetti, approvava più il tentare qualche buona composizione, e vedere per via d'accordo condurre questa cosa; soggiugnendomi lui. « Io sarei d' opinione « che Vostri Signori subito accettassino nelle cose di Pisa qualunche « partito fussi loro offerto, purchè vi fussi la sicurtà loro ed avessino « le fortezze delle terre in mano. » L' uomo che stava qui per e Pisani mi verrà domattina a parlare, ed io vi ragguaglierò di quello ritrarrò.

Il Re potrebbe mandare uno uomo a Pisa, sotto spezie di chiedere il Doge e quelli che sono fuggiti là, e con questa occasione vedere le cose della terra, e muovere, come da sè, qualche ragionamento, mostrando uno risoluto animo di questa Maestà di volere usare la forza contro di loro. Pare al sopradetto *Robertet* che li ambasciadori, nella prima audienza loro, dopo il rallegrarsi con Sua Maestà del successo di Genova, debbino destramente ripetere le offerte che fecerono, mostrandoli che Pisa era suta quella che non avea lasciato satisfare al desiderio loro verso Sua Maestà, per tenerle al continuo insul una grandissima spesa ed occupati con tutte le gente loro; e appresso pregare Sua Maestà che volessi pensare a rilevare le Signorie Vostre da tante spese e travagli, ne' quali stanno per conto di Pisa, acciochè lei sene possa valere sempre in ciascuno suo desiderio; e appresso ricordargli che le Signorie Vostre sono risolute non pensare mai a Pisa, se non per mezzo delle forze di Sua Maestà, la quale, sendo in Italia nel modo che è al presente, voglia pensare ad ultimare questa cosa e restituirla a quelle, o per via di forza, o per via d' appuntamento, come Sua Maestà giudicherà più a proposito; offerendogli che, volendo terminarla per via di forza, le Signorie Vostre saranno contente rimborsarne Sua Maestà con quello ricompenso gli parrà conveniente; e, parendogli da trattarla per via d' accordo e la cosa succeda, che le Signorie Vostre medesimamente ne saranno grate, e che Sua Maestà ne potrà da quelle pigliare quello ricompenso che lei medesima vorrà, faccendoli grande offerte in genere. A *Robertet* pare da usare questo termine, rimettendo nella Maestà del Re di eleggere o la forza o l'accordo, come a lei parrà più a proposito; e questo, perchè faccendo instanza solamente della forza, atteso la sospensione del legato, la cosa non fussi subito tagliata, il che intendendosi, sarebbe per dare animo a' Pisani e diminuire credito alle Signorie Vostre. Gli oratori saranno qui domane, ed io conferirò loro tutto, e si procederà di poi come a loro parrà.

Ieri, per una staffetta di Milano, costoro intesono come messer Annibale Bentivoglio insiemi con il fratello, con circa secento fanti, sen'

andavano alla volta di Bologna, e che a quel tempo si potevano trovare intorno in Parma, e che al continuo andavano loro dietro fanterie. Costoro subito, secondo intendo, spacciarono dietro a messer Annibale, protestandogli che, sotto la disgrazia del Re, si ritenessi da quella impresa; e a Milano, che messer Giovanni fussi subito ritenuto. E qui hanno comandato a messer Alessandro, che due giorni fa comparse, che non parta di corte; al quale il reverendissimo legato parlò molto altieramente. Io non so che fine si arà la cosa, e come il Papa ripiglierà questo principio; il quale, se non è nato per consenso di costoro, è stato causato da' minacci loro verso il Pontefice. Qui sono alcuni che dubitano che, stando messer Annibale in Cremonese, ed avendo fatto qualche fante là, che ci sia intervenuto, se non altro, un poco di consenso e sollevamento de' Veneziani.

Nel discorso che mi fece *Robertet,* come per la giunta del primo si dice, dicendomi, «Io sarei d' opinione che Vostri Signori subito accettassino nelle cose di Pisa qualunche partito, ecc.» lui mi disse : «E Pisani temono la giustizia vostra; ed a questo si potrebbe pensare qualche rimedio, oltre alla fede del Re, come sarebbe mettere in quella Città qualche uomo Francese per tre o quattro anni, che rendessi loro ragione, acciochè si assicurassino.» Ed, avendomelo di poi un' altra volta replicato, non m'è parso tacerlo, benchè fussi detto come a caso. Io gli risposi che le Signorie Vostre, nelle cose di Pisa, pensavano a due cose solamente : alla sicurtà della terra, per poterne stare con l'animo quieto; ed al tenerla di poi con onore loro.

Lo essere terminata troppo presto questa impresa di Genova è forse causa di avere variato in qualche parte li animi. E *Robertet* mi ha detto : «Se voi avessi capitolato avanti la terminazione dell'impresa, al presente non si arebbero questi rispetti; e si potrebbe addomandare la osservanza ecc.» A che io ho risposto, riducendogli a memoria che il legato più volte vi avea detto e alla presenza sua : «E bisogna vedere il fine di questa impresa; dopo la quale noi faremo tutto quello che si potrà in beneficio vostro.»

Costoro, come più volte si è detto, sono mossi da' proprii commodi, e non da alcun' altra cosa. Quello che sia per annodarsi dalle bande di quà, in brevi giorni si potrà vedere. Ed allora le Signorie Vostre si degneranno consentirmi il ritorno, di che ne prego quelle.

INSTRUCTIONS

DONNÉES A PIERFRANCESCO TOSINGHI ET A GIOVANNI RIDOLFI, ENVOYÉS A LOUIS XII.

Florence, 14 avril 1507.

Sommaire. — Les ambassadeurs féliciteront le Roi sur sa descente en Italie. Instructions générales. Prudence et circonspection relativement à l'affaire de Pise; ils prendront conseil des circonstances.

Pierfrancesco e Giovanni, voi andrete con quanta prestezza vi sarà possibile a trovare il Cristianissimo Re in Asti[1], o quivi all' intorno, dove intenderete trovarsi la Sua Maestà, alla quale noi vi mandiamo ambasciadori nostri, per onorarla e visitarla in questa sua venuta in Italia, e per parlare seco delle cose nostre, secondo il bisogno, e quello che accadrà alla giornata. E però, arrivati dove sarà Sua Maestà, e ristrettivi con lo ambasciadore vecchio che è quivi, ed inteso da lui il termine appunto in che si trovano tutte le pratiche e ragionamenti suoi, per ordinarvi meglio in tutto il parlare vostro, sanza intermissione punto di tempo, vi presenterete a Quella. E il primo parlare vostro sarà circa il mostrargli quanto noi ci siamo allegrati di questa sua venuta in Italia, e della sua buona valitudine, e della speranza che Sua Maestà si ha preposta di ridurre le cose di Genova al proposito suo; di che tutta questa Città ne ha piacere grandissimo, e per lo interesse di Sua Maestà, e per quello beneficio che verisimilmente ne dovrà risultare anche a noi, essendo stati sempre offesi, nelle cose nostre di Pisa, da quelli che si sono tanto insolentemente mostri contro alla Sua Maestà; parlando e discorrendo tutte queste parti con parole affettuose,

[1] Les ambassadeurs, impatiemment attendus par Pandolfini, comme on l'a vu dans ses dernières dépêches, ne trouvèrent plus le Roi à Asti, mais à Gênes, où il était entré en vainqueur. Les Florentins eurent lieu de se repentir de leurs hésitations et de leurs lenteurs.

e di qualità da mostrare la buona disposizione nostra verso Sua Maestà; verso la quale voi userete termini da fare opinione buona di noi circa la affezione e divozione nostra. Nè in questo primo parlare vostro crediamo che accagia ricordarvi altro, essendo voi avvertiti e prudenti come siete. Le altre azioni vostre, mentre sarete là appresso Sua Maestà, hanno ad essere tutte quelle che appartengono all' officio di uno ambasciadore, che sono osservare diligentemente le pratiche di ciascuno, scriverne spesso e con diligenza, intrattenere gli amici (il che principalmente sarà necessario quivi, per esservi o le persone proprie, o gli ambasciadori di ogni principe e potentato). Raccomanderete spesso le cose nostre alla Maestà del Re e al reverendissimo legato. Giustificare ogni imputazione che fussi fatta sinistramente contro a di noi, e fare e procedere verso di altri, secondo che voi sapete essere la intenzione nostra, e secondo i meriti di quelli tali, e, in somma, non mancare in parte alcuna all' officio vostro; sopra che noi non vi diciamo altro particulare, confidando nella prudenza vostra e nella notizia che avete di tutto quello che è seguito a' questi tempi, e che può venire in considerazione in alcun modo.

Quanto appartiene al partito mosso e ragionato a Francesco Pandolfini dalla Maestà del Re, secondo che lui scrisse a XXIV del passato, come vi è noto, voi avete a sapere essergli stato scritto di quà che tenga quella pratica viva, non sene ingerisca molto, e differisca la conclusione ed il ragionarne particularmente all' arrivare vostro; di che non ci è da lui ancora risposta alcuna; e però voi, all' arrivare vostro, farete d' intendere da lui particularmente quello che sia seguito da poi, per potere procedere con buono fondamento più oltre. Conosciamo che il fine che aranno avuto le cose di Genova farà grande principio e indirizzo al pigliar partito del procedere vostro; e, per questa cagione, noi lo possiamo male determinare di presente. Nondimeno noi vi diciamo il partito proposto piacerci assai, e molto più il modo e la certezza del beneficio nostro, sanza precedere alcuna nostra spesa o pericolo, e per questo noi ne abbiamo desiderio. Non però vogliamo che per questo

voi vi facciate tanto innanzi col chiedere, che questa nostra voglia ci avessi a costare troppo, e per Pisa, e per altro. Per questa cagione, quando voi giudichiate non potersi conseguitare questa nostra intenzione, sanza farne instanza e ricercarlo, e non doversi aspettare che la ci sia offerta, ripiglierete il ragionamento fatto con Francesco Pandolfini, e, secondo quella offerta, ne ricercherete la Maesta del Re. Ma, in caso che voi giudicassi altrimenti, cioè che il tempo vi aspettassi, aspetterete che vene sia mosso e fatto la medesima o simile offerta, che fu fatta al Pandolfino, procedendo da poi con la diligenza vostra, e dandocene subito avviso; ed al fare giudicio del prevenire, con il chiedere o aspettare che vene sia mosso, vi aiuterà assai il ragguaglio che vene darà Francesco Pandolfini, ed il vedere il termine nel quale saranno allora le cose di Genova. Non possiamo dirvi quello che noi disegneremo per questa cosa in beneficio del Re, perchè questa parte ha a nascere da Sua Maestà, e, se non s'intende da quella, male sapremo determinarci. Nondimeno quello che è stato regola in altri potrà essere ancora regola in questo caso, seguendone uno medesimo effetto. Questo però non vi si dice per determinazione, perchè di tutto vogliamo ci diate prima particularmente avviso.

Arete ancora nostre lettere di credenza al reverendissimo cardinale *de Rouen;* visiteretelo, in nostro nome, e restringeretevi seco particularmente, ringraziandolo della disposizione ed opere sue buone verso di noi; pregandolo a continuare, e raccomandandogli questa Città, la quale gli è divotissima, e non desidera altro che la esaltazione sua, ed ha posto ogni sua fede e speranza in sua signoria reverendissima, con fermo proposito di spendere tutto quello che la potrà sempre in beneficio suo.

Eraci scordato dirvi che ancora vogliamo visitiate Monsignor *de Chaumont,* al quale vi abbiamo dato una lettera di credenza bianca; la quale voi farete soprascrivere là, rispetto che noi non sappiamo che titoli si abbia servato, essendo il Re in Italia; e similmente ne arete un' altra bianca per servirvene con messer Giovanni Jacopo da Triulci, paren-

dovi necessario. Ricordiamovi ancora restringervi con *Robertet*, e mostrare di avere fede in lui, e ringraziarlo[1].

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

Montrichard, 1er février 1508.

SOMMAIRE. — Le Roi recommande aux Florentins la reine Isabelle, veuve du roi Frédéric de Naples[2].

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nostre très chère et très amée cousine, la Royne Ysabelle, vefve de feu nostre très cher et très amé cousin le Roy Frédéric, que Dieu absoille, s'en va en Ytalye, pour y faire résidence et demourer tant que bon luy semblera, avecques ses enfans et autres ses officiers et serviteurs de sa maison. Et, pour ce que nous avons très grant et singulier désir qu'elle soit bien traictée et honorablement receue par tous les lieux là où elle passera; et mesmement

[1] Le succès rapide de l'expédition de Gênes et les forces imposantes dont Louis XII disposait le rendaient l'arbitre de l'Italie. Le Pape et l'Empereur, effrayés des progrès de sa fortune, le représentaient comme un conquérant ambitieux, qui ne tendait à rien moins qu'à usurper l'empire et à faire monter son ministre, le cardinal d'Amboise, sur le saint-siége. L'Allemagne, convoquée par Maximilien à la diète de Constance, se déclarait contre le Roi. Ce prince fit tomber toutes ces accusations en congédiant son armée et en repassant les Alpes, aussitôt après son entrevue à Savone avec Ferdinand le Catholique. Quant à l'affaire de Pise, la récente intervention de Ferdinand le Catholique, qui ne proposait sa protection aux Pisans que pour les vendre aux Florentins le plus chèrement possible, rendait la solution du différend plus difficile. Le roi de France, qui voulait éviter de mécontenter le roi d'Espagne son allié, et qui croyait avoir à se plaindre du peu d'empressement qu'avait mis la Seigneurie à accueillir ses propositions, se retira sans rien décider. La réduction de Pise fut encore ajournée.

[2] L'infortuné Frédéric de Naples, victime de la politique perfide de Ferdinand le Catholique et de Louis XII, après la perte de son royaume, en 1501, s'était retiré en France, où il était mort, à Tours, le 9 novembre 1504, laissant plusieurs enfants : Ferdinand, duc de Calabre, Alfonse, mort à Grenoble en 1515, César, et Charlotte, princesse de Tarente, mariée à Gui, comte de Laval, et dont la fille Anne de Laval, en épousant François de la Trémouille, transmit à cette famille ses droits sur le royaume de Naples.

par vos pays, terres et seigneuries, nous vous en avons bien voulu escripre ceste lectre, par laquelle vous prions, tant et si affectueusement que faire pouvons, que, en faveur et pour amour de nous, vous vueillez recevoir et faire recevoir la Royne Ysabelle en vos dits pays et seigneuries, et tellement et si bien la traicter en toutes choses comme faire vouldriez nostre propre personne, et ainsi que savez et entendez qu'il luy appartient, et qu'elle le vault et mérite; et vous nous ferez très grant plaisir en ce faisant. Très chers, etc.

Loys.

LETTRE DE LOUIS XII À LA RÉPUBLIQUE.

(*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VII, Francia, n° 300.)

Lyon, 19 mai 1508[1].

Sommaire. — Le Roi enjoint aux Florentins de suspendre, quant à présent, toute attaque contre les Pisans.

Loys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nous avons, puis aucuns jours en ça, esté advertis que vous avez fait et dressé une grande et grosse armée, et que vous estes délibérez l'employer contre les Pisans, en faisant le gast par tout le territoire du conté[2] de Pise, et aussi en assiégeant la ville et cité, et usant à l'encontre d'eulx de toute force, violence et cruaulté. Vous aurez regard et considération au péril et inconvenient qui peut advenir à toute l'Ytalye, à cause de ce; pour ce que ceste matière touche non seulement à nous, mais à nostre Sainct Père le Pape, au Roy Catholique, nostre bon frère, et à la Seigneurie de Venise; et que nous tous avons intérest qu'il y ait aucun Potentat en Ytalye pour faire

[1] Cette lettre ne porte pas la date de l'année où elle fut écrite; mais comme le Roi y fait allusion à l'expédition de l'empereur Maximilien contre les Vénitiens, il nous est facile de réparer cette omission du manuscrit.

[2] Traduction très-peu exacte du mot *contado,* qui signifie *la campagne de Pise.*

offense, attendu l'effort que le Roy des Romains a fait et voulu faire, au grant dommaige et préjudice de toute l'Ytalye, ainsi que par effect l'on eust peu veoir et congnoistre, qui n'y eust rémédyé et pourveu[1]. Nous avons, pour toutes ces considéracions, délibéré envoyer devers vous quelques bons et notables personnaiges, pour vous faire remonstrance des choses dessus dites, et du désir et affection que avons toujours eu et avons au bien, repos et tranquilité de toute l'Ytalye; vous priant que, en attendant la venue devers vous desdits personnaiges, vous vueillez supercéder l'exécucion et exploit de guerre que vous pourriez avoir délibéré faire contre lesdits Pisans, sans procéder à faire gast, ne porter aucun siége contre ladite ville de Pise, en quelque manière que ce soyt. Car nous espérons que, après que vous aurez entendu ce qui vous sera dit et déclairé de par nous, et les raisons qui à ce faire nous meuvent, vous congnoistrez que nous avons vos faitz et affaires en trop meilleure recommandacion que ceulx qui vous peuvent avoir conseillé procéder contre lesdits Pisans par la voye que vous faictes jusques icy; par ce qui s'en est ensuyvy et ensuyvra vous le congnoistrez. Très chers, etc.

Loys.

[1] Voir les détails de l'expédition de Maximilien en Italie et de sa guerre contre les Vénitiens, en 1508, dans Guicciardini, *Histoire d'Italie*, liv. VII, ch. III et IV. On sait quel fut le mauvais succès de cette campagne de l'empereur. Les Florentins avaient envoyé des ambassadeurs à Maximilien, et avaient fait, à tout événement, des levées extraordinaires, ce qui avait excité contre eux les soupçons du roi de France.

LÉGATION
DE NASI ET DE RIDOLFI.

AMBASSADE D'ALESSANDRO NASI À LA COUR DE FRANCE.

1508 — 1510.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

ALESSANDRO NASI.

Deux traditions donnent à la famille des Nasi une origine étrangère : l'une les rattache aux comtes Guidi, venus d'Allemagne en Italie à la suite de l'empereur Othon I[er]; l'autre place son berceau en France, comme l'attestent ces vers du poëte Verinus[1] :

Esse suæ gentis testatur Gallia Nasos,
Non procul a Rhodano, Nasorum insignia templis
Stirpis et antiquæ perhibent exstare sepulchra....

Mais ce ne sont là que des traditions, que la critique peut mentionner sans les adopter.

Le nom de Nasi parait être un diminutif de *Athanasii*, les Athanases.

Depuis l'an 1300, les Nasi figurent à plusieurs reprises sur la liste des prieurs et même sur celle des gonfaloniers. Ils se livraient au commerce, et le soin de leurs intérêts particuliers les mettait souvent en relation avec la France. L'un d'eux, Bartolommeo Nasi, avait été en grande estime auprès de Louis XI. Quant à Alessandro, nous savons qu'il fut envoyé par Laurent le Magnifique, avec son fils Piero Nasi et Pierantonio Carnesecchi, à Livourne, pour complimenter Isabelle d'Aragon, fille d'Alfonse de Naples, qui se rendait auprès du duc de Milan, son nouvel époux.

En 1500 Alessandro est nommé prieur.

En 1508 il est envoyé en France en qualité d'ambassadeur résident. Il semble s'être fait agréer et estimer par Louis XII, qui le nomma son chambellan, qui lui

[1] Ugolini Verini, poetæ Florentini, *De illustratione urbis Florentiæ ;* Florence, 1636.

accorda la faveur de prendre les trois fleurs de lis d'or dans son blason, et qui, pour lui laisser un gage de son amitié lorsqu'il prit congé de lui, détacha son propre collier enrichi de pierreries et le lui passa lui-même autour du cou.

Nous avons retrouvé dans les archives d'État[1] une lettre de Louis XII, à la date du 19 juin 1510, qui témoigne de ses bonnes dispositions à l'égard de l'ambassadeur :

«Loys, par la grâce de Dieu etc.

«Très chers et grans amys, Messire Alexandre Nazi, vostre ambassadeur, qui a «esté par longtemps devers nous, s'en retourne présentement par delà; lequel vous «a très bien et prudemment servy au fait de sa charge, et vous advisons que nous «l'avons eu et avons très agréable, et autant que ambassadeur qui ait esté par ci-de«vant devers nous. Nous luy avons amplement déclairé le bon vouloir que avons à «l'accroissement et augmentacion de vostre Estat et Seigneurie, et comme nous «sommes plus que jamais délibérez et résoluz de la soustenir et deffendre envers et «contre tous, sans y espargner avoir ne puissance; et vous prions le croire de ce «qu'il vous dira de par nous. Très chers, etc.

«Loys.»

Nous ignorons l'époque de la mort d'Alessandro Nasi, A partir de 1510 il ne prend plus part aux affaires publiques.

Les Nasi étaient alliés aux premières familles de Florence, telles que les maisons des Strozzi, des Ridolfi, des Pitti, des Acciajuoli, des Salviati, des Alamanni et des Albizzi.

INSTRUCTIONS

DONNÉES A ALESSANDRO NASI,

ENVOYÉ AU SEIGNEUR DE CHAUMONT, VICE-ROI DU MILANAIS,

LE 4 SEPTEMBRE 1508.

ANALYSE.

L'ambassadeur doit considérer le seigneur de Chaumont comme le représentant tout-puissant du Roi Très-Chrétien : *la autorità del quale, nelle cose di Italia, si riduce in lui solo.* Il conduira donc avec lui toutes les négociations, comme il le ferait avec le Roi lui-même.

La mission qui lui est confiée, conçue en termes généraux, doit avoir pour

[1] *Archiv. delle Rif.* Cartapecore, *atti publici,* t. VII.

principal objet de répondre aux accusations des Lucquois, et d'arriver enfin à une solution relativement à l'affaire de Pise.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Comme Nasi était parfaitement instruit des affaires de son pays, la Seigneurie pouvait se dispenser, en l'envoyant à Milan, d'entrer avec lui dans les détails.

Nous devons rappeler, en quelques mots, dans quelles circonstances l'ambassadeur était envoyé auprès de Chaumont.

Les Vénitiens, vainqueurs de Maximilien au commencement de cette année (1508), avaient manqué de modération dans leur fortune. Après avoir humilié l'Empereur, ils avaient irrité le Pape et mécontenté le roi de France. Ces trois souverains allaient se réunir, pour tirer vengeance de cette orgueilleuse république et se partager ses dépouilles.

Quant à l'affaire de Pise, les Génois et les Lucquois venaient d'échouer dans une dernière tentative qu'ils avaient faite pour jeter dans la place assiégée des munitions et des vivres. Les Lucquois, menacés dans leurs possessions, allaient être réduits à signer un traité d'alliance avec les Florentins. La situation de Pise semblait à peu près désespérée.

A la fin de l'année 1508 nous retrouvons Alessandro Nasi accrédité, ainsi que Giovanni Ridolfi, en qualité d'ambassadeur auprès du roi de France.

I.

ALESSANDRO NASI ET GIOVANNI RIDOLFI AUX DIX.

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 65 [1].)

Blois, 2 janvier 1509.

Sommaire. — Premiers renseignements sur les articles secrets du traité de Cambrai. Projets du roi des Romains et du roi de France; leur prochaine descente en Italie; les possessions des Vénitiens partagées par avance; autres détails. Pension payée secrètement par les Florentins à Robertet. Les ambassadeurs consultent Robertet sur les chances de succès que peut avoir la négociation qu'ils ont entamée relativement à la réduction de Pise. Entretien important à ce sujet.

Magnifici Signori, usando noi al continuo diligenza, da poi la pace

[1] Les dépêches suivantes étant tirées du même registre n° 65, nous n'en indiquerons plus l'origine.

fatta[1], se de' particulari d' essa potessimo ritrarre alcuna cosa, ne abbiamo inteso, quanto da un cortigiano vecchio, amico nostro, che dice averlo di luogo degno di fede, essere li due Re[2] (*inter cetera,* e oltre alla restituzione di quelle ville teneva il duca *de Gueldre* da farsi di presente a' Fiaminghi) convenuti di passare tutti due in persona in Italia, e che il Re de' Romani si vadia a coronare a Roma; ma, avanti che questo si faccia, abbassare e Veneziani, mettendo sorte sopra le vestimenta loro in questo modo, cioè : che al Re de' Romani, oltre a quello che l' anno passato gli fu tolto, si dia il Friuli e il Trivigiano, Verona e Vicenza, e quelle altre ville verso Trento, coloro contadi e pertinenzie; e al Cristianissimo, la Ghiara d' Adda, Cremona, Brescia Bergamo, e loro territori e pertinenzie; alla Chiesa, Ravenna, Cervia, Arimino e Faenza, e tutto quello che possegano oggi in Romagna, che soleva essere suo; a Ferrara el suo Polesine; a Mantuà, tutte quelle terre che soleva possedere sul' lago di Garda e in quelle bande : e che il Cattolico interviene bene in detta pace, ma di quelle terre del reame che tengono oggi detti Veneziani non se ne fa menzione alcuna; e che però non avevano voluto che l' oratore suo si trovassi presente alle pratiche *de Cambrai,* per non fare alcuna causa di disturbo o di qualche scandalo; ma, fatta la conclusione di tutto, avanti che detta pace si giurassi e pubblicassi, lo avevano bene chiamato, e dettogli la pace essere conclusa e ferma, e che il suo Re e il Papa vi intervenivano nominati da loro, sanza dirgli però tutti e particulari d' essa; dando nome si era fatta per contra gli infedeli, e che il Re de' Romani passerebbe in Italia per coronarsi; e che di Vostre Signorie non si era ragionato nè bene nè male. Appresso ci disse detto cortigiano avere inteso che insu detta pace era fermo il mariaggio di Madama Margherita[3] col Re *d'Angleterre;* ma non era ancora pubblicato. E, benchè noi cre-

[1] Le traité de Cambrai conclu par l'entremise du cardinal d'Amboise et de Marguerite d'Autriche entre l'Empereur et le roi de France, le 10 décembre 1508. Le but secret de ce traité était la ruine des Vénitiens.

[2] Maximilien et Louis XII.

[3] La célèbre Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, et veuve du duc de Savoie, Philibert II.

diamo (avendo costoro menato le pratiche di detta pace tanto secretamente, e, dopo la conclusione d'essa, tenendo e particulari tanto secreti quanto hanno fatto e fanno) che però tutto il discorso soprascrito possi essere più tosto fondato insu una certa opinione circa il verisimile, che insu alcuno vero o certo ritratto; *tamen* ci è parso, per fare il debito nostro, dare notizia a Vostre Signorie di tutto quello intendiamo di quà; e quelle ne faranno poi quel giudicio parrà loro.

E tanto più volentieri lo scriviamo, quanto ci è parso oggi aver aperto, intorno a ciò, destramente qualche spiraglio nel ragionare con *Robertet,* come di sotto si dirà; pigliando occasione di essere con lui, portandogli e dandogli la mancia consueta con quelle parole ci parsono più convenienti, (avendocene servito e provvisto qui Niccolo Alamanni volentieri, con avere noi ordinato e scritto a *Lyon* a Mannelli[1] che subito all' avuta ne sia rimborsato). La quale (mancia) detto *Robertet* accettò graziosamente, ringraziandone molto Vostre Signorie, e, con efficaci parole, offerendosi *in omnibus ad posse suum.* Ragguagliamolo di quello avevamo seguito con lo Spagnuolo[2] ultimamente, e la sua risposta; domandandolo, sendoci stato detto che la sera medesima era venuto a casa sua, di quello li aveva detto. Rispose che e poteva essere venuto a casa e non vel' aver trovato; e che non l' aveva visto nè parlato quel dì, nè da poi fino a quella ora. E, dicendogli noi che l'avevamo trovato quel dì manco rubesto e più *quodammodo* sbattuto quando tornò, ci rispose : « Non vene maravigliate, perchè io gli aveva parlato prima in « buona forma. » Sanza volerci dire altro particulare. Soggiugnemmo : « E dovrebbe pure stare allegro, intervenendo il suo Re in una tanta « pace, ed avendo, come si dice, a riavere e ricuperare, col mezzo d'essa, « quelle terre del reame che tengono e Veneziani. » Lui allora sene rise, mostrandope' gesti suoi, in quanto alle terre, non ne essere nulla; e dicendo fra l'altre cose : « E fa nuovamente nel reame una grossa « imposizione di danari, quali dà voce volere per riscuotere coteste « terre da' detti Veneziani. » Interrogammolo poi circa il mariaggio so-

[1] Manelli, banquier florentin. — [2] L'ambassadeur d'Espagne.

pradetto. Rispose che il Re *d'Angleterre*, altra volta, aveva bene voluto farlo, ma che Madama non aveva mai voluto consentire; e che ora non n' era niente, che lui sapessi.

Entrammo poi su capitoli di Vostre Signorie, quali lui ci mostrò avere messi in francese, e riscontrammoli insieme con quelli gli avevamo dati, quali ci rende, e stavano bene[1]. E *etiam* ci dette quelli in francese, dicendo che gli pareva li portassimo domani al gran cancelliere, avendoceli chiesti; e che vi sarebbe presente ancora lui; e che il Re tornerebbe domani; benchè ad ogni modo non si faria niente sanza il legato, quale ci sarebbe venerdì o sabbato prossimo al più lungo. E, domandandolo noi quello credeva in verità avessi a seguire di detti capitoli, rispose: « Secondo che il legato li troverà buoni. » E rispondendo noi : « E gli « dovrebbero piacere, perchè per Nostre Signorie si consente a tutto « quello che hanno domandato. » Replicò il medesimo, con dire che e potrebbe fare forse qualche difficultà, non nella somma, ma nel tempo, e massime nel volerne più somma insu l' avuta di Pisa. E allora ritornò *etiam* insu *Chaumont;* ma che per se aiuterebbe sempre di quel potessi. E insu questo gli dicemmo, come da noi: « Se questi nostri capitoli si « fermano, il meglio che i Nostri Signori potessino fare, sarebbe che si « andassino poi per Pisa, quando li due re saranno in Italia occupati con- « tro li Veneziani; che allora Pisani non dovriano avere rimedio alcuno. » Fece subito buono il detto nostro, dicendo che allora veramente saria il tempo comodo e da riuscire tal disegno. Ricercammolo poi, se avevano nuove che monsignore *de Paris* e il signor Alberto[2] si fussino ancora abboccati col Re de' Romani. Rispose di nò. E, quando questa Maestà moverebbe di qui per *Lyon*, raffermò s' invierebbe, fatta la Can-

[1] Les articles dont il est ici question sont les articles d'un traité que les ambassadeurs florentins étaient chargés de négocier avec la France et l'Espagne, relativement à la réduction de Pise. Les deux puissances devaient abandonner les Pisans, qui étaient réduits aux dernières extrémités, moyennant une somme d'argent payée par Florence. C'était un marché, dont le prix seul était débattu.

[2] Etienne Poncher et Alberto Pio de Carpi, tous deux ambassadeurs du roi de France auprès de l'Empereur. Alberto Pio, d'après le témoignage de Guicciardini, était un homme qui joignait beaucoup d'esprit à une grande dextérité.

dellora, e, per di qui a Pasqua un tratto, sarebbe a *Lyon* per seguitare poi il cammino suo in Italia.

II.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 6 janvier 1509.

SOMMAIRE. — L'Empereur a juré solennellement la paix. Audience du Roi; son bon accueil; il rassure les ambassadeurs sur les effets du mauvais vouloir du roi d'Espagne à leur égard. La protection de la France leur suffira pour recouvrer Pise. Le légat est attendu; sans lui rien ne peut se conclure.

Il Re de' Romani ratificò la pace; e, secondo abbiamo inteso, la ratificò a dì xxvi del passato pubblicamente in chiesa, all' altare, dove era il *Corpus Domini* e una croce entrovi del legno della croce, con giuramento di osservare detta pace e tutto quello si conteneva ne' capitoli d' essa, quali erano lì scritti insu detto altare, toccando con mano corporalmente detta croce e capitoli, in presenza di monsignore *de Paris* e del signore Alberto. E, infra molti altri, vi si trovò presente l' oratore del Re *d'Angleterre* e l' oratore del Cattolico residente presso di lui. E così intendiamo che questa Maestà ha scritto, e dato commissione al detto signore Alberto solo, che di lì vadia al duca di *Gueldre* a fargli mettere ad effetto la restituzione di quelle ville, che per altra si scrisse.

Questa mattina, sendo tornato il Re avant' ieri, pigliammo occasione di parlare seco, rallegrandoci di detta ratificazione, e ragguagliandolo come eravamo stati col gran cancelliere e con *Robertet*, e mostro loro e capitoli e tutto, come Sua Maestà ci aveva detto, e che ci avevano risposto si aspettassi il legato. Mostro essergli molto grato tale atto di letizia; e disse che sene trovava tutto gioioso, soggiugnendo queste formali parole efficacemente : « Per mia fè, che i Vostri Signori hanno « càusa di rallegrarsene, perchè ne saranno *très-bien* contenti. » Replicando poi, nel discorso del ragionamento, tre ovvero quattro volte, che sapeva bene lui l' animo suo, quando Vostre Signorie si portassino

bene seco, confortandole a star bene provviste di gente e di modo da mantenerle. E confirmò si aspettassi detto legato, quale, secondo le lettere avute iersera da lui, ci sarà per tutto domani un tratto. E, ricercandolo noi destramente che, se lo Spagnuolo si mostrassi, piacessi a Sua Maestà farlo venire alle cose ragionevole, rispose che veramente ne faria ogni opera, ma che, quando pure non lo volessi fare, non lo potria stringere; ma che non ne teneva conto, perchè di presente non gli poteva nuocere e che, quando pure il Cattolico non consentissi, che era bastante lui. Replicando noi che pareva pure che il detto Cattolico fussi bene disposto, avendo qualche riscontro che questo suo oratore aveva fatto buono officio, rispose subito : «E vi *trumpò* (sic), perchè «gli è stato a me, poi son tornato, a persuadermi fussi bene mandare «soccorso a' Pisani; e non l'ho voluto consentire.» Affermandoci più volte che ci diceva la verità e ci parlava francamente; e realmente che sapeva certo che il Cattolico ci *trumpava;* e, se potessi, ci *trumperia* interamente e volentieri; ma che il caso suo era in termine che non dubitava di lui in cosa nessuna, e potria, come di sopra aveva un' altra volta detto, fare sanza lui; *et similia.* Discorse poi molte altre cose che non accade scriverle; e, in tal discorso, disse che il Papa cercava di assettarsi e stare bene seco; e, dicendogli noi della natura sua, e che, se fussi bene maneggiato, facilmente si condurria, il che saria molto a proposito di Sua Maestà, mostrò le cose essere in termine che e saria ad ogni modo d' accordo seco, e quasi accennò che il Papa fussi necessitato far così a beneficio suo.

III.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 10 janvier 1509.

Sommaire. — Retour du légat. Les ambassadeurs n'ont pas encore eu d'audience, mais ils sont instruits de ses nouvelles exigences par le discours qu'il a tenu au secrétaire du cardinal de Volterra, dont ils transmettent les propres paroles à la Seigneurie, d'après le fidèle rapport du secrétaire lui-même.

Come aranno veduto le Vostre Signorie per l' ultima nostra delli VIII,

si poteva sperare la conclusione della pratica durata già tanti mesi con questa Maestà, e ne troviamo più discosto che il passato dì, parendoci non solamente dalli gesti esteriori, quali abbiamo avuto causa di notare. Non avendo mancato, dal canto nostro, di diligenza per essere col legato fuori della pressa; o che sia nato dalle occupazioni (quali in verità non sono poche, tanta furia si vede in queste loro preparazioni), o pure per sbatterci tanto più; fino a questa sera che siamo a notte, nè ci è suta concessa la audienza, nè siamo suti chiamati, come ci fu accennato, nè anche si è possuto parlare a *Robertet*, appresso di chi fino a notte abbiamo tenuto li nostri secretarii; quale però, con dispiacere, da uno amico, questa mattina, *in genere* ci fece intendere non potere redurre la mente del cardinale al desiderio suo e nostro; col quale non sappiamo se, in questo negozio, potrà tanto che basti, quanto pare per quello che, in questo punto, ci ha referito un secretario del cardinale di Volterra[1]; quale, insieme con un altro servitore suo del vescovado de *Saintes*, avendoli presentato lettera responsiva allo avviso della pace, suto dato insino da *Cambrai* da sua signoria reverendissima, letto la prefata lettera, volendo il secretario parlare di certi affari del vescovado de *Saintes*, pare dal legato gli fussino tagliate le parole (e noi riputiamo sia suto fatto con artificio), faccendogli un discorso, quale Vostre Signorie ne intenderanno le parole a punto formali, e in quel modo ci sono sute portate, acciochè quelle meglio possino conoscere la mente verso quelle di sua reverendissima signoria.

« Per questa lettera monsignor di Volterra mi ringrazia dello avviso « datogli della pace; la quale, spero in Dio, sarà la miglior cosa per la « Cristianità, che non solamente a' tempi nostri, ma degli antecessori, « sia stata, per essere tutti li dubii e difficultà, che altre volte l'hanno « divertita, stati di presente così bene disputati e chiariti, che non hanno « più bisogno di nuove interpretazioni; sendo per tal modo conclusa e « firmata, che per opera umana non si potrà dissolvere, e solo Dio « essere quello che la può guastare. Nella quale pace questa Maestà ed

[1] Franceseo Soderini, frère du gonfalonier à vie Piero Soderini.

« io non abbiamo dimenticata la Italia, e massime gli amici nostri; e in « questo abbiamo assai meglio trattato li Fiorentini che non sono stati « li meriti loro verso del Re; perchè tutto il mondo sà non si potrieno « essere peggio portati, durante la guerra del Re de' Romani; e di questo « non si possono in alcun modo escusare, non solamente per gli effetti « manifesti, come è il negarci di volere servire delle loro gente d' arme, « e non volersi dichiarare, non che in altro in apparenza, nostri amici, « quanto sappiamo le pratiche hanno tenute col Re de' Romani; perchè « quelli proprii che praticavano per loro e a quali si adirizzavano me « l' hanno detto e dichiarato e particulari, in modo che io sò il tutto; « nè bisogna a questo pensino ad escusazioni. E il Papa e loro soli sono « stati quelli che si sono dichiarati veri amici della Cesarea Maestà. Però « che, volendo questa Maestà, come buon figliuolo di Santa Chiesa, an- « dare a Bologna per baciarli el piè, sapete come lo trattò; ma di questo « Dio ne ha a mostrare presto miraculi. Con tutto questo, dalla parte « mia, non mancherò di fare quel bene potrò per Fiorentini; quali, per « averli sempre portato sulle spalle mie, intendo portarli di nuovo, « purchè dal canto loro non manchino, e si sforzino contentare e sa- « tisfare al Re, nè vadino cercando difficultare la materia con nuove « invenzioni, e si riduchino e attendino a mantenersi Sua Maestà pro- « pizia e non irritarla, Sono tenuto Fiorentino; e chi vede che io li « sostengo, lo attribuisce più al profitto mio particulare che del Re, « quale alla fine non vorrò in questo diservire. Sono quà gli oratori « Fiorentini, alli quali deputerò ora conveniente d' essere con loro; e, « perchè ho assai occupazioni, desidero venghino bene resoluti a cosa « non si abbi molto a disputare; e però sarà bene che lo facciate loro « intendere. » E poi entrò in quello li occorreva de' particulari, circa le faccende del reverendissimo di Volterra.

E per questo conosciamo dovere essere ricerchi di cose difformi alle ragionate; e, come si disse ieri, Vostre Signorie imputeranno questa mutazione alla natura di questi cervelli; e da noi riputino non si sia mancato di quanto appartiene all' officio nostro in cosa nessuna, nè promettiamo con lo indugio migliorare le condizioni. Dio voglia che più

presto non peggiorino! E chi è inferiore a' Francesi, e vuole convenire con loro, e non accetta le prime condizioni, sempre va peggiorando, come Vostre Signorie, in tutte le capitulazioni dal novanta quattro in quà, l'hanno per esperienza provato. Però quelle con la solita loro prudenza esamineranno bene ogni parte, e in tempi tanto difficili, secondo che si vede prepararsi, penseranno el meglio loro; che Nostro Signore Dio per grazia sua così le indirizzi, e anche noi aiuti di quà nell' officio nostro!

IV.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 11 janvier 1509.

Sommaire. — Audience du légat; espèce d'acte d'accusation contre les Florentins; refus d'admettre les conditions qu'ils proposent. Les ambassadeurs, prévenus par Robertet, ont pu préparer leur réponse; ils se défendent avec une habile modération, justifient la République des torts qu'on lui impute, rappellent au légat que les articles de la convention étaient approuvés par le Roi avant son arrivée, qu'on n'attendait que son assentiment pour tout conclure; son opposition les étonne autant qu'elle les afflige. Le légat découvre aux ambassadeurs les desseins du Roi contre les Vénitiens, sa prochaine descente en Italie à la tête d'une armée formidable, le besoin qu'il a d'argent pour mener à bonne fin une entreprise qui intéresse les Florentins autant que la France; il conclut en exigeant que la République, outre les cent mille ducats qu'elle propose pour l'affaire de Pise, donne une somme de cinquante mille ducats payée de suite. Les ambassadeurs déclarent qu'il leur est impossible de souscrire à cette condition nouvelle. Le légat menace de les abandonner, s'ils ne se conforment pas à sa volonté expresse et inébranlable. Tristes réflexions des ambassadeurs. Renseignements divers.

Poichè scrivemmo iersera a Vostre Signorie, siamo questo dì suti chiamati al loggiamento del legato, dal quale, alla presenza del cancelliere, ci fu parlato in questa forma : « Ambasciatori, io sono sempre « suto un buono amico de' Vostri Signori, e tale che molte volte la « Città vostra aria patito più di quello che ha assai, se non si fussi per « me temperato l'animo della Maestà del Re; quale sendo più volte « con voi sdegnato, e non sanza causa, vi arebbe lasciato ruinare. » Riandando le cose di Papa Alessandro e *Valentinois*, e d'altre pratiche contro Vostre Signorie a noi incognite; e come il prefato Alessandro

e *Valentinois*, per amore di quelle gli erano diventati inimici; e, se non ne fussi accaduta la morte, saria apparso più manifestamente ecc. Di poi pigliò un' altro tema, volendoci persuadere che, in tutti li bisogni del Re, Vostre Signorie mai lo avevano voluto servire *etiam* di cose minime, così negli affari suoi di Genova, come quando il Re de' Romani volse a dispetto loro passare in Italia; mostrando sapere quanto si sia trattato con Sua Cesarea Maestà; e che, avendo il Cristianissimo mandato più suoi uomini a Firenze, nominando solamente lo avvocato di Napoli, Vostre Signorie non avevano tenuto conto di cosa che Sua Maestà le avessi ricerco, non si dovendo nè si potendo negarle, sendone obbligate per la confederazione; concludendo, con molte circostanze di parole, nella medesima sentenza, che la Maestà del Re, alla quale prima voleva servire che a nessuno altro, nonostante l' amicizia vuole avere con quelle, si trova malissimo contenta di loro; e però essere necessario dircene il vero, acciò non cene abusassimo, passando massime in Italia, come è deliberata, con si gran possanza, quanto mai lo abbi fatto alcuno altro principe francese fino a questi tempi; dicendo : « Ella sarà « tanto gagliarda che, passando el prefato Re de' Romani per la corona « ed armato, quando non volessi osservare le cose promesse, è per « essere superiore e a lui e ad ogni altri che si accozzassi seco, perchè « a questa volta intendeva di posare in pace gli Stati suoi di là da « monti, e quelli degli amici. » Mostrando intra gli altri avere Vostre Signorie per li primi, se volevano ; alle quali apparteneva di pensare assai al caso loro. Faccendone un discorso si grande in mostrare i meriti del Cristianissimo verso quelle, ed i demeriti loro verso Sua Maestà, che saria lungo a narrare el particulare; concludendo che, di quanto si è mandato a Firenze fino da *Rouen* per satisfare alla intenzione del Re, il cancelliere avergli referito aver parturito certi capitoli pieni di cavillazioni e cose non convenienti. E, non possendoli calunniare in altro, lo fece su termini de' pagamenti, affirmando efficacemente quanto il Re sene trovava mal contento ; soggiugnendo ancora : « Noi intendiamo e modi Italiani. » Allora il cancelliere, in confirmazione del parlare di sua reverendissima signoria, approvò le cose

dette, e che li prefati capitoli non erano punto convenienti, non sapendo però reprobarli in altro se non con dire : « Non si recuperando « le fortezze, la Città, domini, e tempi, e simili altre cavillazioni che non « stanno bene. » Però essere necessario mettersi alla ragione, sanza esplicare particularmente la intenzione loro. Donde conosciamo, dopo lo averci voluto sbattere, non volere però lasciarsi fuggire il filo di mano. E, non avendo noi mai interrottoli, presa licenza al parlare nostro, e per posarli bene, domendammo se ci era licito, sanza esserli molesti, respondere alla proposta loro. Dissono che parlassimo liberamente. Onde noi a parte delle querele fatte rispondemmo con quella modestia ci parse conveniente, e che questa mattina ci aveva a buon fine fatto intendere *Robertet* per uno amico dovessimo fare, avendoci avvertito a punto di quanto doveva seguire, e come ancora lui medesimo oggi, nell' andare nostro incontrandolo, cene avvertì. E ingegnammoci giustificare quella parte del Re de' Romani, così del non avere servito delle gente, come della pratica tenuta per l' uomo di Vostre Signorie con lui.

Allora il legato tagliò le parole, con dire : « Posiamo oramai le cose « vecchie, che aremo da dire assai; e voi all' incontro non potete ar- « guire altro se non che la Maestà del Re non vi abbi renduto Pisa; « quale, se discorressi con la ragione e non con la passione, ne « la dovresti avere per escusata. » Dicendo : « Seguitate el discorso « vostro. »

E però poi mostrammo, circa la pratica che si tratta, ancora che credessimo sua signoria ne fussi bene informata, desideravamo particularmente narrargli tutto il successo della materia nel tempo della assenza sua; donde particularmente riandammo tutto el seguito e l' ultima risoluzione avutane da Vostre Signorie, alla quale nè dal Re, cancelliere e *Robertet*, a' quali l' avevamo conferito, non ci era suto opposto alcuna cosa, ma solamente rimessi alla tornata di sua reverendissima signoria, per darli la perfezione; dicendo ancora noi averlo desiderato, sperando migliorare le condizioni di Vostre Signorie con la

presenza sua, e però èssere stati ammirati delle parole usateci in la prima visitatione; e anche di quanto ci aveva ieri fatto dire, avendo inclusive quelle consentito a tutte le domande fatte loro; e, sebbene ne' tempi e nella somma del primo pagamento era qualche differenza, non doveva guastare, narrando loro lo essere della Città, e quanto si sforzava sopra le forse sue; offerendoci presti per concludere in quel modo raccomandano Vostre Signorie, non tanto per lo interesse loro, quanto per quello della Maestà del Re. Domandò el cardinale che contengano questi capitoli. Diteceli a parole; e così fatto, affirmamo questa essere l' ultima conclusione nostra.

Insu questo el cardinale, *Chaumont* e il cancelliere tirati da parte parlarono alquanto insieme; e poi ritornati da noi, il legato usò queste formali parole : « Ambasciadori, la Maestà del Re, come vi ho detto, « *omnino* passerà in persona in Italia con grossissima armata e per « terra e per mare; per la qual cosa è necessitata spendere un grande « argento. Vogliovi aprire più largamente lo animo di Sua Maestà, quale « è di abbassare questa potenza Veneziana, perchè sappiamo tutte le « trumperie ci hanno fatto, e il malo animo loro verso del Re, per li- « berare sè e anche voi da un ragionevol sospetto, quale da quanti « ambasciadori sono suti di quà li è stato mostro; e, per questo rispetto « e per posare la sua mala contentezza, il Re vuole fare *in perpetuum* « amicizia con voi, promettendo e dal Re de' Romani e da ogni altri « che vi volessi offendere guardarvi. E sebbene la Cesarea Maestà si « unissi con li prefati Veneziani, il che siamo certificati non debba se- « guire per il buono fondamento in che è stabilita la pace conclusa, « però sarà in modo gagliardo, che, se ancora il Papa fussi unito con « loro, fia superiore a tutti. E disegniamo nel tempo de' quattro mesi « nominare i Signori Fiorentini per li primi amici e confederati del Re « in Italia. » Allargandosi in dimostrare la sicurtà da quanto doveva nascere per gli Stati suoi e per quelli di Vostre Signorie per sempre. Però, in nome della prefata Maestà e per commissione sua, ricercava di avere li ducati cinquanta mila di presente, pagati in due fiere prossime future, e che il partito de' cento mila a compagnia con Spagna si

concluda con quelli modi e pagamenti che nelli capitoli si contiene; promettendo fare che Spagna consentirà, ancora che l'oratore mostri il contrario del padrone, del quale conosciamo tengono oggi manco conto che per il passato.

Replicammo, quanto alli disegni loro in questa passata, per noi non si poteva se non commendarli, nonostante ci conoscessimo dentro molti pericoli, e che a Vostre Signorie sia sempre suta grata la amicizia di questa Maestà. La pratica tenuta già tanti mesi ne faceva bono testimonio, avendo consentito a tanta somma di danari di quanta quelle erano sute ricerche; e, benchè per conseguire onesto e ragionevole desiderio di ricuperare Pisa si sia condesceso in tanta quantità, quelle l'avevano anche fatto per aumentare l'amicizia loro; e il non si volere obbligare, se non dopo il fatto, essere nato per conoscersi manifestamente inabili a poterlo fare sanza una tale occasione; e però Vostre Signorie in tutto ci avevano tagliato li ragionamenti importanti lo sborsare prima che tale effetto segua, non sendo d'accettare quelle condizioni che non è possibile osservare, pregando in quel miglior modo ci occorse dovessino contentarsi di quanto si era ragionato.

Fu risposto, con quelli gesti che Vostre Signorie si possano imaginare, avendoli tante volte esperimentati : «La Maestà del Re vuol «questo; e così ha deliberato; al quale se risponderete che non potete, «intenderà che non volete, e da ora vi quita sanza domandarvi più «alcuna cosa.» Replicammo : «E come vuole la Sua Maestà mancare «della promessa, avendoci sempre, per chi ha parlato in nome suo, «fatto concludere, se Vostre Signorie non avevano Pisa infra l'anno, «non gli dovere cosa nessuna!» Disse il legato : «Noi siamo bene in «questa sentenza, avendo deliberato farvela avere ad ogni modo; e, se «pure non ne succedessi lo effetto, Sua Maestà prometterà renderli.» Affirmando efficacemente non ci essere altro rimedio, se non o consentire alla voglia del Re o rompere. E, concludendo noi non avere tale commissione, soggiunsono : «Fate di intendere la ultima risoluzione «de' Vostri Signori, a causa sappiamo come se ha da procedere.» E un'altra volta fu replicato : «E, se non vorranno consentire, Sua

«Maestà da ora quita, e non domanda più niente.» E chiamato dal legato *Robertet*, narratogli la intenzione della Maesta del Re, perchè intendessimo meglio voleva restituirli in caso non seguissi, commisse celo dessi *in scriptis*, che sarà con questa.

Siamo certi Vostre Signorie conoscono la natura di costoro; però altrimenti non la discorreremo. Onde quelle facilmente intendino quanto pare conoscere a noi che non si possa sperare di migliorare le condizioni domandate, ma peggiorarle, sì. Però Vostre Signorie ci ordineranno, con la solita prudenza, come doviamo procedere; certificandoci bene della intenzione loro, così non volendo, come volendo rompere; che Nostro Signore Dio le inspiri al meglio, loro importando tanto o l'uno o l'altro modo, massime sendo tanto variate le condizioni delle cose dal prefato, di che cominciò questa pratica fino a questo tempo.

Veggiamo per esperienza, per quello domandano a Vostre Signorie, benchè per altro modo ancora ne abbiamo qualche notizia, costoro disegnano o per amore o per forza, trovandosi con l'arme in mano, valersi di Italia di parte di questa spesa, per alleggerire, e poichè di quà, per la mala contentezza universale hanno del danaio che dicano esser del paese, e forse non si avvedano nè pensano da questo poterne nascere loro maggiore incommodità, massime se, venuti in Italia, questi due principi, nel fare le faccende, venissino nuovamente a rottura.

Qui non si attende ad altro che ad espedire faccende per la passata, della quale non si fa alcuno dubbio. E, questa mattina, è partito monsignor *de la Trémouille;* e sen' è ito a provvedere le cose *en Bourgogne,* sendone governatore, per passare e monti con questa Maestà. Trovandosi ancora qui assai capitani di gente d'arme e capitani di fanti : e, infra poco dì, tutti saranno espediti. E, oltre a quelle lancie, che ora sono in Italia, che le numerano mille cento, ne passano cinque cento nuovemente; e anche sono comandati li due cento gentiluomini, e li cento pensionari, e così numero grande di fanterie di varie nazioni.

Messer Piero Griffi, Pisano, come uomo del Papa è oggi arrivato qui, e pare che abbi commissione e al Re e al legato; e poi si dice

ne va *en Angleterre.* Vostre Signorie da Roma debbono avere più il particulare. Le quali, volendo noi che intendino a punto ogni cosa, non si è possuto fuggire la prolissità; però cene aranno per escusati, e anche ci aranno compassione, certificandole che la conscienza nostra non ci remorde d'alcuno difetto nostro; però ci dogliamo della trista sorte di cotesta Città, ed anche del nostro particulare.

V.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 16 janvier 1509.

Sommaire. — Entretien avec Robertet : prochaine descente du Roi en Italie à la tête d'une puissante armée. Le Roi est résolu à faire restituer Pise aux Florentins, mais à la condition expresse qu'ils contribueront aux frais de son expédition. Dangers qui résulteraient d'un refus à cet égard. Gratifications à donner à Chaumont et à l'ambassadeur d'Espagne. Instances de Robertet pour décider la Seigneurie à faire ce nouveau sacrifice. Offres magnifiques faites au nom des Pisans. Démarches des Lucquois pour consolider leur alliance avec Florence, dans la pensée que le Roi prendra le parti de cette cité. Le roi des Romains; le duc de Gueldre. Nouvelles diverses. Bons et sages conseils donnés par l'ambassadeur à Robertet : on ignore le sort des combats; il ne faut pas dédaigner un allié moins puissant que soi; il est tel cas où il peut vous sauver ou vous perdre; en abaissant les Vénitiens il faut prendre garde d'élever en Italie la fortune de l'Empereur; l'amitié des Florentins importe au Roi plus qu'on ne pense, ils ont donc droit à des égards.

Sendocene data oggi commodità, siamo stati a ben agio con *Robertet,* non avendo potuto farlo prima dalli XI del presente in quà, che il legato ci parlò in quella forma che, detto dì, si scrisse, come a cautela ne sarà la copia con questa. Quale in somma, dopo molti discorsi e dibattiti, ci ha concluso circa le cose di Vostre Signorie in questo modo, che il Re al tutto è deliberato passare in Italia in persona, con tanta possanza, quanta un gran tempo fa vi passassi alcuno principe Francese; numerando particularmente le lancie, gentiluomini e pensionarii, che per altra s'è scritto, con due grosse bande d'artiglierie e fanti vivi[1], cioè otto mila comandati di nuovo qui del Regno,

[1] On appelait *fanti vivi* les soldats effectifs, par opposition à ceux qui, tout en étant inscrits sur les rôles, ne se trouvaient pas à l'armée.

e quattro mila che sono al presente nella ducea[1] pure de' sua sudditi, e sei mila Svizzeri, ed *etiam* buona armata per mare; e che sà di certo, perchè avantieri parlò con Sua Maestà de' fatti di Vostre Signorie, la voglia sua è di beneficarle e rendere loro Pisa ad ogni modo, e che del medesimo animo trova il legato, col quale ne ha *etiam* di poi parlato; e crede al certo tale effetto abbi a seguire avanti che la persona sua si parta d'Italia. Ma, perchè la spesa sarà pure grande, e di quà e popoli mormorano, ha disegnato trarre qualche somma di danari dagli Italiani, e massime da quelli che Sua Maestà riputa e vuole per amici; e da Vostre Signorie è disposta al tutto valersi di cinquanta mila ducati insu le due fiere di *Resurrexi,* e d'Agosto, cioè di ducati vinti cinque mila per fiera, per scontarli del partito de' cento mila toccanti a lui, avendosi Pisa fra l'anno, e, non si riavendo, per renderli, col darne buone cauzioni; e che, ricercandone quelle nel modo soprascritto, oltre al volerli adoperare per abbassare la superbia de' Veneziani, il che torna molto più a beneficio loro che suo, non li pare punto inconveniente, nè che Sua Maestà ne possa con ragione essere imputata, nè che Vostre Signorie gliene possino o debbino dinegare, non li sborsando a perdere; e che, faccendolo quelle, Sua Maestà ne arà si gran piacere che con esperienza vedranno poi il frutto grande ne aranno, non tanto di Pisa, quanto dell' essere riguardate per amor suo, sendo sua confederate, e dal Re de' Romani, e da ciascuno altro; affirmando Sua Maestà essere per pigliare la difesa loro contra ciascuno francamente e vivamente, e che, per questo verso, si verranno a sicurare talmente che non aranno da dubitare di nulla; e così e converso, non lo faccendo. Però detto *Robertet,* come buono e vero amico di Vostre Signorie, dice le conforta a compiacerne liberamente questa Maestà, e che, consentendo quelle di prestarli questi cinquanta mila nel modo detto, si fermerà il partito ragionato. E allora ci mostrò una bozza avuta di nuovo dallo Spagnuolo, dove consente a cento mila ducati a pagarli fra sei mesi, avuto Pisa la meta, e in capo dell'anno l' altra meta,

[1] Le duché de Milan.

col darne cauzione nella villa *de Lyon*; e che, fatto il partito, si mandi quelli due uomini in Pisa a persuaderli nel modo altra volta scritto, e, non lo volendo fare d'accordo, protestare loro e forzarli. Ma dice *Robertet* che tutto si assetterà poi secondo la intenzione di Vostre Signorie; e più ci referisce il prefato Spagnuolo avergli detto gli pareva Vostre Signorie, seguendo lo effetto, dovessino dare al legato quello fussi conveniente, e ducati cinque mila fra *Robertet* e lui per meta. E questo ci disse, perchè noi potessimo vedere che somma disegnava lo Spagnuolo trarne per sè; che di nuovo ci affirmò il legato non saria per pigliare niente, ma che sà aria bene caro fussi fatto onore ed utile a *Chaumont* come a se medesimo; e di se disse non desiderare altro che il bene di Vostre Signorie, non tanto per essere affezionato a quelle naturalmente, quanto per conoscere tutto ridondare in onore ed utile di questa Maestà, alla quale aveva il suo principale oggetto; sforzandosi, per più riprese e con più efficacia seppe e gli fu possibile, confortare Vostre Signorie a mantenersela, e a star bene seco, e a non mancare di compiacerla di questo suo desiderio; che sapeva quello diceva, e che fussino contente prestargli fede, discorrendo gli accidenti potrebbono venire, non stando bene con questa Maestà, e facilmente Vostre Signorie si perderebbono Pisa per sempre, e forse arebbono a sborsare non che cinquanta mila, ma e cento mila e più a perdere, e sanza grado o frutto alcuno; e a questo altro modo poserebbono le cose loro talmente, che sine dubbio per tutti versi ne acquisterebbono utile ed onore, e non poco; certificandoci che al Re era suto voluto dare trecenta mila ducati di Pisa, con buone cauzioni, cioè cento mila insul fatto, e dugento mila in sei anni di tempo; e non l'aveva voluto fare, stimando l'onore più che l'utile; che venivano pure ad essere la meta vel circa di questa spesa che s'ha a fare; e che a *Chaumont* ne era offerti, conducendo tale opera, cinquanta mila, e che al legato *etiam* non parve si dovessi fare tal partito.

Ragguagliamolo poi del parlamento nostro fatto con *Chaumont*, il che mostrò avere inteso da lui proprio; e insu questo lo interrogamo come detto *Chaumont* si teneva satisfatto. Rispose non gli pareva ancora bene

chiaro; *tamen* il parlare nostro gli era suto grato. Così gli dicemmo di quello ci aveva detto, per sua parte, messer Antonio Maria, come Vostre Signorie vedranno per la nostra ultima di ieri alligata con questa e la risposta nostra. E parvegli fussimo proceduti seco bene; e insu questo ci disse le parole di detto messer Antonio essere state d'oro; che il Lucchese gli aveva mostro lettere di potere donare mila ducati a chi operassi la pace tra loro e Vostre Signorie; replicandoci che, contentando questa Maestà, Vostre Signorie poserebbono bene tutte le cose loro e con Lucchesi e con ogni altri; mostrando nondimeno di stimare ancora il legato e *Chaumont* per quelli versi e modi fussino convenienti, secondo il grado di ciascuno di loro, e di avere fede grande in essi; e che sapeva che detti Lucchesi non attendevano altro che la rottura di Vostre Signorie con questa Maestà; e, perchè la venissi, volentieri concorrerebbono a servirla di ducati trenta mila e darne mille a lui.

Disseci monsignor *de Paris* esser comparso a *Paris,* e sarà qui in breve, e parmene avere qualche commissione dal Re de' Romani e da Madama Margherita a questa Maestà e al legato; e che, oltre a questo, il detto Re de' Romani mandava oratori a questa Maestà tre suoi personaggi grandi, fra quali vi era un fratello di monsignor *de Gurck,* con due altri suoi secretari molto onorevolmente; e credeva a questa ora fussino a cammino, che la corte si trovava a *Moulins,* e che il signore Alberto era ito, come per altra si scrisse, al duca *de Gueldre,* e che detto duca restituirebbe ad ogni modo quelle ville e resterebbesi a casa; che messer Piero Griffi si era partito di qui, e de' Pisani non aveva parlato niente, e andava a trovare il detto Re de' Romani, e poi *en Angleterre;* e che stimavano il Papa sarebbe d'accordo con questa Maestà, non per altro, per utilità sua e per riavere le cose della Chiesa.

Noi, in tutti li sopradetti discorsi, non lasciamo però indietro, con quella più destrezza ci occorse, affirmando dirlo amorevolmente e liberamente non tanto a beneficio di Vostre Signorie quanto di questa Maestà, di dimostrare al prefato *Robertet* quanto agli uomini in questo mondo erano incognite le cose future, e quanto la fortuna poteva e

massime nelle cose della guerra, e che molte volte e bene spesso interveniva che non si colorivano totalmente e disegni per quel verso si pensava, perchè l' uomo con il suo parergli sapere e con la sua potenza si proponeva una cosa, e Dio poi ne disponeva un' altra; e però in ogni evento era bene s' ingegnassino di mantenersi in Italia e loro amici, e massime li antichi e quelli che per esperienza avevano provati veri, con benivolenza, amore e gratitudine e non per forza, perchè molte volte accadeva delli accidenti, che un manco possente poteria facilmente salvare o ruinare un più possente fuorà della opinione di ciascuno; e che, in tal caso, era gran differenza da avere lo amico per amore o forzato. E *ulterius* alli uomini savi s' apparteneva di pensare al futuro *non solnm* da presso, ma da lungi; e, dato che pure la sorte volessi riuscissi loro *ad votum* il disfare Veneziani, era da considerare che mettevano in Italia un Re de' Romani potente, dove pigliando piè in modo che a posta sua vi avessi l' adito e la porta alla Germania sicuramente e sine contradizione, come al presente hanno loro, aggiunto poi a questo le aderenze che si tira dietro per l' ordinario l' Imperio in detta Italia e quello che si potessi tirare per lo estraordinario, era per potere fare poi molto peggiori effetti che e Veneziani; e però tanto più avevano da tenere bene contenti e benevoli li amici loro, *et similia*. Confirmò il parlare nostro essere vero e tutto bene detto; *tamen* che le cose loro erano di natura e in modo ferme e salde, che si poteva poco dubitare, e che a tutto si era ben pensato e calculato e per loro e per li amici, nel numero de' quali, e fra li primi, erano stimate le Vostre Signorie; e che la esperienza ne sarebbe di mezzo, quando per quelle non mancassi, ecc.

Tamen Vostre Signorie possano pensare che costoro sono Francesi, come sono stati fin qui.

VI.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 5 février 1509.

Sommaire. — La Seigneurie refuse de se soumettre aux dernières exigences du gouvernement français. Nouvelles instances de Robertet près des ambassadeurs. Il leur fait envisager les funestes conséquences d'un refus. Si la France réclame de plus grands avantages, c'est que la paix conclue avec le roi des Romains a changé la face des affaires. En réalité c'est un prêt que le Roi demande à la Seigneurie; si elle ne consent pas à ce qu'on attend d'elle, elle démentira sa réputation de sagesse. Ce qui prouve la ferme volonté qu'a Louis XII de restituer Pise aux Florentins, c'est qu'il a refusé les offres les plus brillantes; c'est qu'il empêche le roi d'Espagne, Lucques et Gênes de secourir les Pisans, dont il ne veut pas même recevoir les envoyés. L'ambassadeur d'Espagne est éconduit par le légat. Quant au roi des Romains, il n'y a rien à craindre de sa part; il est douteux qu'il puisse cette année se faire couronner à Rome; il aura assez à faire de reprendre aux Vénitiens ce qu'ils lui ont enlevé. Objections des ambassadeurs relativement aux desseins du roi des Romains et aux clauses présumées du traité de Cambrai. Paroles rassurantes de Robertet à cet égard. Si le légat soupçonnait le refus de la Seigneurie, il prendrait aussitôt un parti extrême; il est heureux qu'il soit parti avec le Roi pour Issoudun, ce qui laisse aux ambassadeurs le temps de solliciter de Florence des instructions plus larges. L'ambassadeur vénitien est envoyé à Lyon pour y attendre le retour du Roi. C'est une sorte de congé définitif.

Ricevemo iersera una di Vostre Signorie de XXII del passato, per la quale avendo visto il dispiacere hanno preso della mutazione di costoro, veramente ha radoppiato il nostro; parendoci Vostre Signorie abbino ragione per le cagioni che quelle saviamente ne allegano, come *etiam* per noi medesimi assai di presso e bene intendavamo; *tamen*, come quelle prudentissime conoscono, se hanno voluto mutare, non era in nostra potestà tenere loro il capo fermo, e, quando ci scopersono questo loro nuovo proposito, con ogni nostra diligenza non ci fu possibile ritrarneli. E duolci cordialmente che veggiamo questa materia di natura sì ardua e sì difficile, che, in qualunche modo si pigli, o accettando o recusando, la Città per ogni verso al fermo ne patirà. Però preghiamo Dio che inspiri le Signorie Vostre, e li altri che ne hanno a deliberare, ad eleggere de' più cattivi partiti il manco reo. Noi di quà abbiamo fatto sempre, e così faremo, tutto quello giudicheremo il meglio, trovandoci insul fatto, non uscendo però delle loro commissioni.

E però, visto il contenuto di questa loro ultima, siamo stati oggi

con *Robertet* a comunicarli quelle parte ci son parse a proposito, *præsertim* circa le difficultà e dubbii occorrenti costì; sì per cominciare destramente a lastricargli così un poco la via, e andare tastando il guado, quando la resoluzione venissi del nò; sì *etiam* per ritrarre e farlo uscire un poco più largamente potendo, che non ha fatto fino a qui, intorno alle cose del Re de' Romani, e anche in quelle parte che possano toccare alle Signorie Vostre, mostrando fede grande in lui, come in verità ci pare ci possa avere, e come lui è capace che abbiamo. Lui ci vede a bene agio e molto volentieri, e *in primis* cominciò a giustificare la mutazione, dicendo essere seguita per questo nuovo accidente della pace fatta col Re de' Romani, e della spesa grande occorreva sopportare questa Maestà per la sua venuta in Italia, per fare cosa *non solum* a beneficio suo proprio, ma delli amici, nel numero de' quali in Italia aveva per li primi Vostre Signorie, disegnando abbassare Veneziani; e che d'ottobre, quando si fece a *Rouen* quello scritto che si mandò costì[1], ancora che ne avessino qualche speranza, *tamen* non erano però certi avessi a riuscire una pace della qualità che è seguita, e con tirarsi dietro tanta spesa; e che il vero era che la intenzione di questa Maestà non fu nè era di volere da Vostre Signorie punto d'argento avanti l'avuta di Pisa. E insu questo si dolse con noi che non li fussi suto prestata fede, e che quelle non avessino allora appuntato con lei; conoscendo, come ci aveva detto e ricordato, le confortassimo, essere loro più utile che indugiare, potendo più tosto peggiorare che migliorare condizioni; e così fu vero, e tutto allora si scrisse; e che, se si fussi fatto, forse non seguiria ora questo. E poi soggiunse : « Ma è « però questa, che si fa al presente, si disonesta domanda? » Seguitando : « Certamente nò, se la sara bene considerata e sanza passione, « volendoli per la cagione detta, e dando cauzione di renderli, quando « Pisa non si avessi fra l'anno; che non è altro che chiederveli in prestanza, come si costuma fra li amici. Or, ditemi, dato che allora si

[1] Les bases du traité conclu avec la République, relativement à Pise, avaient été posées à Rouen, au mois d'octobre 1508. Depuis cette époque, la France réclamait cinquante mille ducats de plus.

«fussi appuntato, venendo al Re questo medesimo bisogno manifesto «come è al presente, e lui vene avessi ricerco, per renderli come di «sopra è detto, come vene potevi voi con ragione discostare di non lo «servire? Certamente, sendo savi i Vostri Signori, come hanno nome, «io crederei non sene fussino discostati, massime correndo le cose «che corrano, e trovandosi loro ne' termini si trovano. E non dubitino «punto, ma tenghino per cosa certa certissima che la volontà di questa «Maestà e del legato è questa volta in tutto ferma che e riabbino «Pisa o per un verso o per un altro, la quale, vi certifico, ha giu-«rato che, quando non si riabbi prima conducendosi un tratto la per-«sona sua in Italia, come è deliberata e di già mossa, non si partirà «che la vedrà seguito tale effetto. E, se così non fussino disposte le «menti loro, non crediate avessino recusato o recusassino tanti gran «partiti già offerti loro, e che al continuo si offerono più che mai, e «così avessino lasciato seguire l'accordo co' Lucchesi, nè operato che «il Cattolico non n'avessi messo soccorso per via di Napoli e di Sicilia «come aveva ordinato, nè tenuto che Genovesi non lo facessino, nè «usato al frate Pisano[1] le parole che si dissono pel legato a questi «dì in presenza di tutto il consiglio, nè denegatoli poi dare il salvo-«condotto o lo scrivere a Genova. E, di più vi ho a dire che, avendo «ultimamente ieri il detto frate visto di non potere aiutare più e «Pisani, ricercò il legato che questa Maestà e sua signoria fussino «contenti che Pisani mandassino qui ambasciadori per trattare accordo «con voi, con questo che in Pisa si mettessi vettovaglie per un mese, «gli fu denegato espressamente; e, ricercandolo poi potessino man-«dare detti ambasciadori a detto effetto sanza la detta condizione, «ancora ci fu risposto non lo farebbono sanza nostra licenza, e che di «nuovo pure ieri aveva detto il legato all' oratore Genovese per es-«presso non volevano prestassino più favore a' Pisani d'alcuna sorte.»

E toccò un motto dell' accordare e Genovesi con Vostre Signorie, sendo accordati e Lucchesi; e che non si troverria mai che, di volontà

[1] Messer Piero Griffi, qui avait mission de défendre les intérêts des Pisans.

del Re, sia ito vettovaglie in Pisa, da poi che si fece quella promessa de' cento mila, quando Pisa venissi in mano di Vostre Signorie fra tre o quattro mesi. Che l'oratore del Cattolico importuna maravigliosamente il Re, il legato e lui mattina e sera; e dice avere inteso che vogliono convenire con Vostre Signorie sanza il suo Re, e che quelle promettono a questo Re cento cinquanta mila ducati e quattro cento uomini d'arme per sbattere Veneziani, e che a *Lyon* sene debbe fare la capitulazione; in modo che il legato si è adirato seco, dicendogli ch'egl'era troppo importuno, e che, quando arebbono a trattare nulla del suo Re, manderebbono là, e non si vorriano travagliare con seco; e che detto legato per questo aveva mandato in Spagna a dolersi di lui, e massime di quello faceva delle cose di Pisa. E che lui, *Robertet*, aveva detto al detto Spagnuolo che non si maravigliassi se il Re e il legato si dolevano di lui, sapendo che egli aveva ad ogni ora in casa il frate e tutti li altri amici de'Pisani, il che non piaceva loro.

Disseci che intendevano e Pisani essere molto smarriti di questo accordo de'Lucchesi, e che Genovesi ne erano così mal contenti; e noi riscontriamo, per voce universale in tutta questa corte, che tutti li inimici di Vostre Signorie temano più che mai che ora quelle non si faccino signori di Pisa, così per lo essere e Pisani in mal termine, come per la volontà che s'è intesa, da VIII dì in quà, avere il Re e il legato che così segua.

In quanto al Re de'Romani, ci disse detto *Robertet* che Vostre Signorie ne possano stare con l'animo quieto, ogni volta saranno d'accordo con questa Maestà, mettendo nella capitulazione amici per amici e inimici per inimici, e che questa Maestà prometta la difesa *contra quoscumque.* E non saria giusto dire particularmente contra il Re de'Romani, sendo oggi suo amico. E, *verbi-gratia,* che detto Re de'Romani passeria in Italia o amico o inimico di questa Maestà; se anco la cosa va per l'ordinario, per conservare l'amicizia, non saria per molestare Vostre Signorie, sua confederate; se inimico, questa Maestà sarà per pigliare la difesa di quelle, e guardarle, non tanto per la osservanza della promessa, quanto per l'utile e interesse suo proprio; la quale era potente

e molto bene sufficiente a poterlo fare. Poi disse che non credeva che detto Re de'Romani potessi questo anno passare a Roma a coronarsi, perchè saria da fare assai a riavere lo stato di *Goritz*, e di Triesti, e le altre cose hanno in mano e Veneziani di suo, *et similia.*

A che replicammo che, se bene si mettessi nella capitulazione quello che lui diceva come di sopra, *tamen* se, ne' capitoli fatti a *Cambrai* toccante la Italia, vi fussino quelle parole, *salvo jure Imperii*, che il nostro capitulare di ragione non osterebbe; e però questa Maestà non potrebbe venire alla difesa, molestando Vostre Signorie in quelle terre che pretendessi essere dell' Imperio, come è Pisa e qualcun' altra. A questo ci rispose che sarebbe il vero, quando così fussi; ma che ci diceva, per cosa chiara e certa, che questa volta non erano apposte tali parole in quelli capitoli. Nondimeno di questo noi non abbiamo altra certezza che le parole sue.

E, in ultimo, detto *Robertet* conforta maravigliosamente di nuovo e con tanta efficacia quanta e può Vostre Signorie, a beneficio di quelle più che d'altri, compiaccino questa Maestà di questa domanda de' cinquanta mila.

E dice che, se il legato intendessi, non che la totale resoluzione di non lo volere fare, ma *solum* quello che abbiamo oggi detto a lui, aria subito giudicato che Vostre Signorie non ne volessino fare nulla, e sarebbe entrato in collera, e detto : «Presto, presto; manda per lo «Spagnuolo e pel Genovese, e scrivasi dove accade che in Pisa si «mandi grani e vettovaglie, e provveggasi di ciò che fa bisogno; e poi «quando saremo in Italia vedremo come andrà!» E però gli è parso avvisiamo di tutto Vostre Signorie in diligenza; e pargli venga molto a proposito la partita del Re e del legato questa mattina di qui per *Issoudun*, massime dimorando fra via otto o dieci giorni avanti arrivi là, e poi soprastando fra lì e *Bourges* qualche dì per aspettare li ambasciadori del Re de'Romani, quali, hanno nuove si avvicinano; che a questo modo noi aremo occasione di meglio temporeggiare, tanto che Vostre Signorie abbino questa, acciò si possino meglio risolvere. Soggiugnendo che questa volta è quella che si vedrà se Vostre Signorie

son savie, come sono tenute; e che le dovriano avere fede, per le cose di sopra e che si son fatte a questi dì e al continuo fanno, *non solum* di riavere Pisa, ma di potere sperare da questa Maestà ancora più oltre.

Disseci poi che al Veneto era suto donato una collana, secondo l'usanza, e dettogli sen'andassi aspettare questa Maestà a *Lyon;* dove, avendo in questo mezzo altro dalla Sua Signoria, gliene potrebbe poi conferire; e che crede la Signoria per questo lo richiamerà, e a questa ora debbe essere partito.

Parendoci la materia della importanza che è, per fare nostro debito, ne diamo per questa notizia particulare a Vostre Signorie di tutto il ritratto s'è prescritto; le quali prudentissime piglieranno poi quel partito parrà loro più utile per la Città.

VII.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 10 février 1509.

Sommaire. — La Seigneurie demande que la France s'engage à la défendre contre qui que ce soit, sans exception, et que le Roi s'oblige à l'aider à reprendre Pise, quand même quelqu'un des nouveaux alliés de la France déclarerait que les Pisans sont placés sous sa protection. Conférence avec Robertet sur ce sujet. Habile circonspection des Florentins; autant que possible ils évitent de négocier par écrit. Traits de caractère du cardinal d'Amboise.

Ieri avemo una di Vostre Signorie de' xxx del passato; il contenuto della quale, bene considerato e esaminato fra noi, ci parve tutto saviamente resoluto e deliberato; e, essendo, come per la detta ultima si disse, partiti di qui per *Issoudun* quel dì il Re e il legato, con animo di soggiornare a piacere a cammino otto o dieci giorni per villaggi, nel quale tempo non vogliono attendere a faccende, però, sendo noi soprastati qui, e trovandocisi ancora *Robertet*, siamo stati oggi seco, e per tastare il guado intorno alli due effetti che si desideravano per Vostre Signorie ottenere da questa Maestà molte ragionevoli.

E, quanto al primo *del promettere questa Maestà la difesa per quelle contra quoscumque sine aliqua exceptione*, ha oppinione abbi ad essere consentito, *dummodo* che la sia reciproca. A che respondemmo che, considerato bene la differenza grande che era dalla potenza di questa Maestà a quella di Vostre Signorie, e la qualità e condizioni delle cose e de' tempi presenti, non era a nessun modo necessario nè onorevole per questa Maestà a volere tale obbligo reciproco; e che a quelle saria bene di peso assai, avendo amici per amici e inimici per inimici, obbligarsi a defensione delli Stati suoi di Italia con trecento uomini d'arme. *Tamen* lui stette pur fermo che non credeva si ottenessi altrimenti.

In quanto al secondo *dell' obbligarsi questa Maestà che la recuperazione di Pisa non fussi impedita o per nominazione che si facessi de' Pisani*[1] *o per altra cagione*, stette alquanto più sospeso; e non ne rispose così chiaro, parendogli una promessa molto larga, rimettendosene al legato, non perchè tal domanda gli paressi totalmente ingiusta, ma per non sapere l'animo del legato intorno a ciò; dicendo che forse lui non lo consentirebbe, per non gli parere onorevole per questa Maestà nè *etiam* necessario, sendo Pisa massime nella estremità che loro intendono e che Vostre Signorie confessano, levandosi *præsertim* interamente e favori de' Genovesi, come dice si era di già scritto e ordinato, e che tanto più si farebbe concludendo lo appuntamento; e che il legato aveva detto che ne' capitoli non si era fatto menzione alcuna particulare nè di Vostre Signorie nè di Pisa, ma che aveva bene ragionato con monsignore *de Gurck*, come Vostre Signorie erano confederate di questa Maestà, e che il Re Carlo si era obbligato solennemente restituire loro Pisa, e *etiam* questa Maestà l' aveva promesso, però desiderava che il Re de' Romani non sene travagliassi; e che li promisse assolute, ma a paro e sopra la fede e non per scrittura, che detto Re de' Romani non sene impaccerebbe, ecc. E noi insu questo replicammo che tanto

[1] Les Florentins craignaient que l'Empereur, dans le traité, n'eût *nommé* les Pisans comme ses amis, ce qui eût engagé la France à les épargner. Ils demandaient donc une garantie contre une clause secrète du traité qui eût eu pour effet de paralyser leurs efforts.

manco briga doveria dare a questa Maestà, e tanto più volentieri doveria fare tale obbligo, sendoli stato promesso quanto di sopra, e sperando che Pisa abbia cadere presto; e che fussi contento aiutarne con tutta sua diligenza quando fussimo a *Issoudun*, dove ci disse il Re doveva entrare posdomani o martedì al più lungo, e che lui vi sarebbe mercoledì, e così vi saremo ancora noi. Ma destramente si doleva con noi che conosceva il detto legato tanto tenero e sensitivo, che, se la resoluzione sopradetta non gli piacessi, non credeva potervi rimediare; che, volendole aiutare, non ributtassi lui al pari di noi; pure che farebbe quel bene potessi. Soggiugnendo : « E sarà meglio dargliene *in scriptis*, « acciochè, se *in primo motu*, porgendola voi a parole, non li piacessi, « non avessi ad entrare con voi in collera e venire a qualche disputa in « presenza di ciascuno. » Seguitando : « Io mi maraviglio assai che « i Vostri Signori, avendo noi mandato loro *in scriptis* la domanda e li « capitoli nostri, non abbino ancora loro fatto il medesimo, come fe« ciono ultimamente; che era molto meglio che fare a parole. Ma, « poichè non hanno fatto eglino, credo bisognerà lo facciate voi, perchè « queste cose non si possano così bene considerare quando sono dette « a parole in uno instante, come quando sono *in scriptis* che si possono « leggere e rileggere. » E, circa questa parte, benchè ci paressi onesta, *tamen* noi la passammo, entrando destramente in altro sanza dire di farlo o nò, per avere agio a pensarla meglio. E, quando saremo a *Issoudun*, vedremo di fare tutto quello che, secondo il nostro debile ingegno, ci parrà il meglio per la Città, non uscendo però delle commissioni. È ben vero che, se il legato ci domanda li diamo tale resoluzione *in scriptis*, nè veggiamo nè sappiamo come se gli possa denegare sanza alterazione; e però ci saria suto molto grato Vostre Signorie ce l'avessino mandata loro capitulata, con quelle parole giudicavano fussino bene, sendo la cosa della qualità e importanza che è, e non sendo noi dottori.

VIII.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 19 février 1509.

Sommaire. — Les ambassadeurs poursuivent deux négociations : l'une avec la France et l'Espagne; l'autre secrète, avec la France seule. Ils touchent au but. Discussion des clauses du double traité qu'ils sont sur le point de conclure. Derniers préparatifs de l'expédition d'Italie.

Siamo stati fino ad oggi in pratica col reverendissimo legato, gran cancelliere e *Robertet*, e anche con la Maestà del Re, benchè non siamo suti presenti, ma con loro in camera, quando sono andati a referire e per intendere la intenzione sua. E, dopo molti dibattiti e difficultà da ogni banda a parole, siamo convenuti in questo che brevemente intenderanno Vostre Signorie immediate (se già insul capitulare e distendere non nascerà nuovi dispareri, o che loro si ridichino di quello che hanno resoluto con le parole), che il partito a comune[1], nel modo ragionato fino a qui con la Maestà Cristianissima e Re Cattolico, si concluda e se gli dia la sua perfezione; benchè ne sia suta grandissima disputa, perchè lo Spagnuolo voleva a ciascuna delle due Maestà si pagassi insu la seconda fiera vinti cinque mila ducati, e il resto in due anni di tempo in otto fiere, e questo ha tenuto che non si è cominciato a distendere la scrittura delle cose ragionate fra noi, quali siamo stati e staremo forti insu vinti cinque mila a tutte due, e tre anni di tempo, e crediamo costoro cene aiutino.

Quanto al satisfare la Maestà Cristianissima della ultima domanda sua, il legato, alla presenza de' predetti, ci ha promesso che Sua Maestà piglierà la protezione contro *quoscumque* in quel modo che per lo scritto l'abbiamo domandata, quale fu a punto secondo la commissione ne dettono Vostre Signorie, e così che non sia impedita la recuperazione di Pisa per quelle in quel modo che anche in questa parte Vostre Signorie

[1] Il y avait deux traités : l'un qui était commun à la France et à l'Espagne, et l'autre qui devait être conclu avec la France seulement.

ne commettano. E pare a noi non ne abbino fatto con le parole quella difficultà dubitavamo; e, come è detto, se non si ridicano o nello stipulare la scrittura voglino variare, speriamo quelle in queste due parti ne aranno la intenzione loro. E, quando così segua con effetto, abbiamo promesso Vostre Signorie pagheranno a questa Maestà li cinquanta mila scudi in uno anno di tempo, in quattro fiere; e volevamo noi il primo pagamento cominciassi alla fiera d'agosto prossima, ma non ci è suto rimedio, nè lo hanno per cosa del mondo voluto consentire; e però il primo pagamento ha ad essere insu la fiera prossima di Pasqua, e così successive per rata con promissione, quando correranno li pagamenti e ne piglieranno il danaro, ne abbino a dare sicurtà sufficiente che, non si riavendo Pisa fra l'anno dal dì della capitulazione, li debbi Sua Maestà rendere alla Città. Abbiamo avuto una gran disputa de' Genovesi, perchè arebbono voluto *omnino* si fussi consentito che, mentre saranno sudditi alla Maestà del Re, Vostre Signorie non ricercassino la recuperazione di Serezana e Serezanello[1], *etiam* passato il tempo della lega, ma che per via amicabile si trattassi di comporla. Alla quale parte abbiamo operato tanto, che crediamo consentiranno, se non si rimutano, la sicurtà loro non abbi a durare più che sarà il tempo della lega, che si mettessi nelle capitulazioni; il che è secondo la commissione di Vostre Signorie.

Come di sopra si è detto, li effetti delle cose ragionate in tutti questi dì sono questi; e, se non si ridicano, e nel distendere della scrittura non nascano nuove difficultà, speriamo, mediante la grazia di Dio, il quale lasci seguire il meglio, in breve dargli la perfezione.

Siamo tanto stati occupati in questa materia, che non abbiamo possuto usare molta diligenza in ritrarre nuove; e però non intendiamo sia seguito cosa di momento, se non che tanto questa Maestà sopra-

[1] Serezana et Serezanello étaient au nombre des places fortes livrées par Pierre de Médicis en 1494, et que Charles VIII s'était engagé à restituer aux Florentins. Ces deux places étaient tombées au pouvoir des Génois.

starà o qui o a *Bourges* o a *Moulins*, che le cose preparate sieno ad ordine per la passata; che a tutto è provvisto, e ieri a *Romorantin*, vicino a questo loco a xv leghe, fu fatto mostra di circa cinque cento fanti. Diciamolo perchè Vostre Signorie intendino che già la spesa comincia, e però non tarderà, e credesi quasi al fermo che alla fine d' aprile debbe cominciare a rompere su Veneziani. Il Re de' Romani, rispetto alla tregua, lo debbe fare certo tempo da poi; quale si trova ancora *en Flandre* per cavare danari e ausilii da quella provincia per la passata sua. Ieri questa Maestà ebbe lettere da Roma, e pare per quelle abbino avuto nuove che piaccino, e mostrano stare di buona voglia del Papa. De' Svizzeri ancora dicono ed affirmano averne cosa che satisfa loro.

IX.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 21 février 1508.

Sommaire. — Nouvelles tentatives des Génois pour secourir Pise dénoncées par les ambassadeurs au légat. Difficultés que fait l'ambassadeur d'Espagne relativement aux termes de payement proposés par les Florentins. Rédaction des articles, sur la demande du légat. Tout s'annonce bien pour le succès de la campagne. Le Pape, le roi d'Espagne, sont bien disposés; les Vénitiens semblent perdus sans ressource.

Iersera tornò il legato, e però questa mattina fummo seco, e gli dicemmo l' opera de' Genovesi, che continuamente seguitano circa il mantenere li Pisani, e li disegni della nuova armata per fornirli di viveri fino alla ricolta; donde la Maestà Cristianissima non aria lo intento suo del potersi valere di Vostre Signorie, nè quelle il desiderio loro, con molte altre ragioni; le quali crediamo faranno fare qualche buona provvisione a Genova, perchè ne abbiamo questa sera avuto riscontro dal tesauriere *Robertet*. Sua reverendissima signoria ci disse dello Spagnuolo, *omnino* vorria ridurre e settanta cinque mila scudi che resteranno a pagare alle due Maestà dopo la prima paga in tre anni, a due solamente; dicendoci che la Maestà Cristianissima si contentava

bene lei, ma che ne faceva tal difficultà il prefato oratore, e dubitava non poterlo contentare. Respondemmo che a noi bastava la prefata Maestà Cristianissima fussi satisfatta e contenta, perchè lo Spagnuolo, nel parlare ha fatto con noi, ancora che mostri non volere calare, quando sua signoria reverendissima lo stringerà, crediamo non saria per denegare. Donde ci ordinò distendessimo le scritture, secondo la intenzione nostra, dell' una e l' altra capitulazione; e che, vedutole, stando bene, se li daria la sua perfezione: « E, quando pure lo Spagnuolo non vogli « consentire, fermerete il partito con la Maestà Cristianissima, e dello a « comune scriverete a' Vostri Signori che, per farlo venire volentieri in « questo accordo, vi dieno commissione di fare a due anni di tempo. » Respondemmo saperne la ultima resoluzione di quelli, e che troppo carico ci riputeremo a scriverne più; e che, delle capitulazioni, era necessario ne fussimo prima bene d' accordo e convenissimo bene nel disteso.

Disseci che avevano ottime nuove dalla Santità del Papa, e come si era resoluta satisfare alla Maestà Cristianissima in tutto e per tutto, ancora che monsignor *de Soliers* non gli avessi parlato, quale doveria entrare in Roma el dì da poichè furono scritte le lettere riceverono iersera di là. Di Spagna ancora ci referi che veniva gagliardo, e che in somma da ogni banda avevano perfette nuove; concludendo con queste parole : « E Veneziani sono disfatti, e non hanno rimedio. »

Noi abbiamo distesi e capitoli a comune con le due Maestà, e li altri a parte con questa Maestà, in latino.

Non vogliamo lasciare di dire quanto ci è parso in questo maneggio vedere buona disposizione in costoro che Pisa ritorni al dominio di Vostre Signorie. Pure, come abbiamo altre volte detto, il cuore dell' uomo è occulto, e però difficile a conoscere.

X.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 22 février 1509.

Sommaire. — Discussion des articles des traités relatifs à la réduction de Pise. Premier traité avec la France et l'Espagne : objections du chancelier de France, de l'ambassadeur d'Espagne. Second traité secret avec la France : vive altercation entre le légat et les ambassadeurs florentins au sujet des droits de l'empire. Relation intéressante et animée de cette conférence décisive. Défiance et précautions des ambassadeurs; ils pensent que l'assurance de l'adhésion du Pape rend les Français plus intraitables. L'imprudente colère du légat a donné l'éveil à l'ambassadeur espagnol sur l'existence du traité secret. Robertet et les ambassadeurs florentins cherchent à lui donner le change. Avidité de l'ambassadeur d'Espagne : il demande à l'avance et détermine la gratification qu'il exige de la République, aussitôt après la réduction de Pise.

Oggi siamo stati chiamati al loggiamento del legato; dove trovammo, insieme con lui, il gran cancelliere, l'oratore spagnuolo e *Robertet*, tirati da parte in un canto della sala, tutta piena di Francesi ed Italiani. E vedemmo erano sopra casi di Vostre Signorie, e vedendoci detto legato, stando così un poco, si ritirò insieme co' sopradetti in camera, faccendoci intendere lo seguitassimo ancora noi; dove ancora venne monsignor *de Paris*. E, serrato l'uscio, il legato cominciò a parlare, dicendo che aveva visto il disteso de' capitoli a comune col Cattolico; e cominciorono a fare prima disputa del tempo de' tre anni, volendo ridurlo a due. Fu risposto per noi che, oltre al non avere commissione di fare manco tempo di tre anni, sapevamo *etiam* la Città essere oggi in termine, per le grandi e continue spese sopportate, che non bisognava pensare potessi pagare e cento mila ducati se non ne' tempi e modi detti e scritti in detti capitoli, e che la si sforzava veramente sopra le forze sue per ricuperare Pisa e stare in buona amicizia della Sua Maestà, e prometteva quello credeva potere osservare come era sempre consueta. *Tamen* lo Spagnuolo non calò mai alli tre anni; ma il legato ci disse da canto che si mostrassi di scriverne a Vostre Signorie per contentarlo, ma che quelle ne respondessino nella sentenza loro, mostrando risolutamente non volere manco tempo che tre anni; da poi che lui voleva attendere la conclusione sene faceva costì. E, leggendo detti

capitoli, quando vennono a quale passo : *dummodo redeat in veram et actualem possessionem, tam civitatis, quam fortilitiorum, e cum jurisdictione, auctoritate e preeminentia, prout et sicut erat ab ejus rebellione;* dissono che qui poteva nascere cavillazione, cioè che si avessi ad intendere che la Città e le fortezze avessino ad essere rendute in quello stato che erano innanzi alla ribellione, volendo inferire della medesima muraglia e altre cose che vi si trovavano dentro quando si ribellò. E tutto crediamo essere stato motivo del cancelliere, o per non intendere, o per malignare, o per volere mostrare di intendere troppo. Respondemmo che questa era una cavillazione molto sottile, e che Vostre Signorie non intendevano punto altro, se non che il dominio e la giurisdizione, l'autorità e preeminenza di quella Città avessi a tornare loro in mano come era avanti la ribellione, e non che le mura e muraglie o altre cose, se fussino da poi ruinate e mancate, avessino ad essere rifatte. Risposero : «Noi la vogliamo chiarire.» E però arrosono, come Vostre Signorie vedranno : *tam Civitatis, quam fortilitiorum, in eo statu quo sunt de presente;* che fu il cancelliere ; e fece cancellare le susseguenti, cioè : *cum jurisdictione, auctoritate et preeminentia, prout et sunt, et erant ante ejus rebellionem.* Il che, quando noi vedemmo, dicemmo loro tutto chiaro, se volevano levare quelle parole, non bisognava si ragionassi più d'accordo. E solamente vi aggiunsono, come di sopra : *in eo statu quo de presente sunt.* Quando vennono a quella eccezione : « che non fussino compresi quelli che tengano le cose di Vostre Signorie; » dissono che, oltre a' Genovesi, intendevano *etiam* si facessi de' Lucchesi quel medesimo; e, allegando noi non bisognava per essere loro in concordia, risposono che, per essere loro in protezione del Re, non ci saria l' onore suo fare altrimenti, e che tanto manco briga doveva dare a Vostre Signorie, sendo d'accordo con loro; ma che, in quanto a' Sanesi, erano contenti quelle facessino ciò che volevano; e altro intorno alli detti capitoli a comune non fu detto, se non che più volte si tornò per lo Spagnuolo insul tempo troppo lungo, e in ultimo cercò vi si arroghessi un capitolo, e fecene instanza che e Pisani fussino securi di non ricevere ingiuria per le cose passate, venendo in mano di Vostre Signorie; e il

legato mostrò con le parole di favorire, crediamo per mostrare di satisfargli; e noi adoperammo in modo che in fine non vi si misse.

Li capitoli a parte con questa Maestà non si lessono, perchè vi era lo Spagnuolo presente; ma il legato ci cominciò a dire così pianamente che quelle parole: *etiam ratione jurium Imperii...* non le volevano, perche bastava dire: *contra quoscumque, sine aliqua exceptione;* perchè questa Maestà non voleva che lo Imperio potessi mai dire avessi capitulato *contra jura Imperii*, non l'avendo mai fatto per lo passato; e che li elettori e quelli dell'Imperio per lo passato, e massime in queste ultime guerre del Re de' Romani, quando lui aveva voluto muovere lo Imperio contra questa Maestà, non l'avevano recusato con più potente ragione, che con dire che l'Imperio non aveva cagione di venire contra questa Maestà, per non avere mai trovato che quella avessi nè in detto nè in fatto operato nulla contra l'Imperio ecc. e che però molto meno lo fariano oggi, sendo in pace. Noi gli respondemmo che, come lui aveva visto per la copia della lettera avuta da Vostre Signorie, datagli fino giovedì passato, avamo commissione di mettervi dette parole, e che lui ci rispose poi, il dì seguente, che si farebbe tutto come stava in detta copia, ma che noi dichiarassimo il tempo del pagamento de' cinquanta mila; e però ora ci maravigliamo si rimutassi, e che noi non avamo commissione di potere fare altrimenti; e tutto lo dicemmo pianamente e onestamente. Ma lui non si potette tenere, ancora che vi fussi lo Spagnuolo, che non entrassi in collera, e cominciassi alzare la voce e dire: « Se voi non lo volete fare, lasciatelo stare; quando noi saremo in « Italia, qualche cosa sarà. Credete voi che noi vogliamo apertamente « e palesemente obbligarci contra l'Imperio? E vi debbe bastare lo fac« ciamo tacitamente, dicendo: *contra quoscumque, sine aliqua exceptione.* » E, con altre assai altere parole, che sarebbe fastidioso e troppo longo narrare tutto. Basta che l'alterazione sua, e del cancelliere insieme, fu si grande, che vedemmo in viso la rottura manifesta, se Dio non regolava. Noi, quando col gagliardo, e quando con la umanità a posargli, e con riguardo di non entrare in modo ne' particulari, che lo Spagnuolo, quale fino ad ora non s'è ne mai guasto, non se ne avessi a guastare,

in ultimo gli dicemmo con voce alta, in presenza di tutti i sopradetti : «Monsignor, abbiate patienza. Noi vi diremo e recorderemo pur «questo, che egl' è vero, che un più potente sempre può far male a un «manco potente, ma e non può già fargli bene a posta sua.» E così si venne quietando, e di poi stando un poco, noi ce li accostammo destramente, dicendogli : «Monsignore, la signoria vostra sia contenta non «si alterare a questo modo, perchè e non è a proposito, e massime in «presenza dello Spagnuolo, per non scoprire quello che è stato secreto «fino a qui. Quella sà che non possiamo uscire di commissione, e, «non avendo a questi dì fatta questa difficultà, sia contenta non la «fare anche ora, perchè in fatti la non importa a questa Maestà, per«chè nè l' Imperio nè il Re de' Romani può sapere quello che fu ca«pitulato fra noi. E il Re de' Romani, o egli ha a stare amico di questa «Maestà, o inimico; se amico, non dovrà manomettere i Nostri Si«gnori, vostri confederati; se inimico, or non volete voi defendere li «amici vostri, e scoprirvi, e fare ogni cosa a benefizio loro per mantenerli? «Certamente noi crediamo pure di sì. E però tanto manco ancora do«vriano dare noia dette parole.» Lui riprese le parole quietamente, dicendo : «Questa Maestà non vi vuole punto queste parole, per la ca«gione detta poco avanti, e a voi *etiam* non rilieva nulla, perchè i Vos«tri Signori hanno l' intento loro tacitamente, sanza le dette parole, di «far menzione d' Imperio, dicendo : *contra quoscumque, sine aliqua* «*exceptione*. E direte per certo che, in Italia, questa Maestà desidera «mantenere sua la Vostra Repubblica che nessuno altro, per fare bene «a quella, e *etiam* per utile suo. Datevi voi ad intendere che, sendo «voi confederati nostri, il Re de' Romani vi abbia manomettere mentre «ch' egli sta in amicizia con noi; la quale è, questa volta, ferma e sta«bilita in modo che è quasi impossibile a poterla rompere; non lo «crediate. E, quando lo facessi, noi non lo comporteremo per niente. «Se lui diventassi inimico di questa Maestà, tanto più vi dovrebbe det«tare la ragione, che, per utilità sua, quando non per altro, quella sa«ria per defendervi con tutta sua possa.» Donde noi li dicemmo : «Mon«signore, i Nostri Signori danno danari a voi, e ne danno al Cattolico ;

«verrà in Italia il Re de' Romani, e forse ne vorrà anche egli da noi. «Chi ci defende da questo?» Rispose: «Se voi non siete obbligati fino «ad ora a dargliene, e non vi obbligate per lo avvenire, e non vi po«trà forzare; perchè, sendo voi confederati di questa Maestà, quando «e vi volessi forzare, quella vi defenderia, e tutto lasceria fare.» E così si andò disputando la cosa in molti modi, e con assai parole *hinc inde*, e *tandem* concluse non vi volevano tali parole per niente; e, concludendo noi non potere uscire di commissione e non potere appuntare altrimenti, ci fece questa resoluzione: «Noi limiteremo li capitoli «nostri a comune e a parte, in quel modo ci parrà a noi ragionevole, «e daremoveli *in scriptis;* e voi li manderete a' Vostri Signori in dili«genza, in modo che la risposta ci sia al più longo alli VIII di marzo; e «scrivete loro che questo che si manda ora è per ultima resoluzione, «se lo vogliano fare col nome di Dio; quanto che nò, non sene ra«gioni più.» E così confirmò il cancelliere. E, vedendo noi la natura loro essere di qualità da venire facilmente a rottura, e non ci volendo dare prima più tempo che dieci dì, in modo dubitavamo non fussi artificio pro rompere; però non ci parve da staccare il filo, ed accettamo di mandare, ricercando più tempo qualche dì, il che non vollono fare. Allora noi protestammogli, in presenza di ciascuno, che noi scriveremo, e che, fino non veniva la risposta, che noi non ci obbligavamo a cosa nessuna, nè promettevamo nulla. E allora il legato ci si accostò, dicendo: «Come! non volete voi mantenere al Re quello che voi gli avete pro«messo *in scriptis* di cento mila ducati? Perchè, se voi non fussi di questo «animo, noi revocheremo l'opera abbiamo fatto questa mattina con «l'oratore Genovese; e, la provvisione datagli, che con effetto si vedrà, «farà frutto.» *et similia.*

A che rispondemmo che le Signorie Vostre sarebbono sempre per osservare quel tanto che diceva quello scritto, ma che noi dicevamo che, in quanto a' questi capitoli o altro, noi non promettevamo nulla di nuovo. Allora ci disse: «Scrivete, e fate che la risposta ci sia al tempo detto «delli VIII di marzo; e pregate i Vostri Signori mi prestino fede e vadino «francamente alla voglia di questa Maestà, che e lo troveranno tanto

« buono, come vedranno poi per esperienza, che non si potria dire più; « quanto che nò, non sò come si andrà. »

Ora Vostre Signorie son savie; noi ne abbiamo scritto a longo e particularmente tutto, parendoci che la materia e la importanza delle cose ricerchi così. E mandiamo *etiam* con questa la copia delli loro capitoli a parte, acciochè quelle, col riscontro della copia de'nostri, che è in quella di ieri, possino vedere a punto la differenza vi è. E li originali di quelli ci hanno dati loro di loro mano, li reserviamo a noi, acciochè, se le Vostre Signorie si resolvano volere fare secondo e loro, e poi insul capitulare volessino mutare niente, possiamo li mostrare di loro mano, che non possino più dire: « Noi non dicemmo, o non scrivemmo così. » E rispondino Vostre Signorie questa volta resoluto il sì o il nò, che noi siamo chiari. Le cose non sono per potere stare più sospese nè per migliorare; e teniamo per certo che lo avere costoro di nuovo il Papa essere totalmente alla intenzione loro, e il Cattolico venire *etiam* tanto prontamente a questa impresa, non abbi punto giovato alli affari di Vostre Signorie con loro.

Non vogliamo ancora lasciare indietro come lo Spagnuolo, insu quelle parole fece il legato del *jure Imperii*, prese sospetto; e poco da poi, quando la cosa fu quietata, si accostò a *Robertet*, *nobis audientibus*, e domandollo che disputa era questa, e se dette parole erano insu quelli capitoli? Che non gli pareva però averle udite leggere. E lui gli rispose: « Nò; ma e vele vorrebbono porre. » Di poi stasera, quasi a notte, detto Spagnuolo ci venne a trovare fino a casa, e, dopo qualche cerimonia, ci entrò insu quelle parole, mostrando sospetto, con queste parole formali: « Per Dio, Signori, che io non sò bene intendere nè voi nè loro « in questa materia. » Noi gli rispondemmo quel medesimo che *Robertet*, ingegnandoci trarlo di sospetto il più che potemmo, e *tandem* per indurlo a'tre anni di tempo e all'altre cose, perchè non sia causa di guastare tutto, e di travagliare o pensare più là. Massime, ricercandoci lui con instanza quello avessi ad essere circa là proprietà sua, gli promettemo, conducendo questa opera, che, dopo l'avuta di Pisa e non prima, Vostre Signorie gli sarebbono grate di mille scudi. Parvengli pochi, ed arebbene

voluto toccare qualcuno insull' appuntamento. Dicemmoli che faceva un bel fatto a guadagnare mille scudi sanza fatica, e che si poteva sperare Pisa si averia presto; e che quanto più aiuterà si abbi presto fatto che sia il partito, tanto più presto poi arà li detti danari : in modo si partì così mediocremente satisfatto, dicendo di nuovo li parevano pochi, e mostrò avere caro ne scrivessimo a Vostre Signorie, e di volere da quelle qualche chiarezza di avere almeno, avuto Pisa, mille cinque cento scudi. Ora egl' è testa balzana e rozza vecchia. Non sappiamo come si porterà poi insu appuntare. Però Vostre Signorie, ancora circa questa parte, ci avvisino come cene abbiamo a governare, quando insul fatto facessi difficultà.

XI.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 13 mars 1509.

Sommaire. — Après mille difficultés, les deux traités sont conclus et signés. Arrivée des ambassadeurs du roi des Romains. Audience publique; conférence avec le légat. Ordre formel donné aux Génois de renoncer absolument à secourir les Pisans. Ordre pareil donné par le roi d'Espagne au vice-roi de Naples.

La totale resoluzione di questa materia, mediante la grazia dell' Onnipotente Dio, che ha potuto più che tutte le difficultà ha in se avuto questo maneggio (e certo non son sute poche, ma tali e tante che, per non infastidire li orecchi loro, ne omettiamo e particulari), questo dì ha avuto la sua perfezione, in quel modo che quelle vedranno per l' una e l' altra capitulazione suscritte e autenticate secondo la forma.

Tutte le correzioni e limitazioni ne' capitoli a comune sono restate secondo la intenzione di quelle.

Nelli capitoli col Cristianissimo solo, quello : *cujuscumque gradus e preeminentie, etiam si suprema dignitate*... a sua reverendissima signoria non è parso per cosa del mondo accettarlo, con dire : « Se voi non vi « fidate, non bisogna capitulare. » La Maestà del Re e lui ci hanno a

parole promesso e dichiarato, alla presenza l'uno dell'altro e di *Robertet,* difendere Vostre Signorie contra il Re de' Romani nominatamente e da ogni altro. E il legato poi a parte ci ha offerto assai, e mostro che sempre, nelle cose importanti, ha favorito li affari di Vostre Signorie, e, se bene qualche volta ci ha usato termini rigidi, con giuramenti affirmando così, dice averlo fatto con commissione di Sua Maestà.

Lo Spagnuolo, circa il tempo, ha opposto grandemente. Da sabbato in quà, a causa del prefato oratore, si è differito il soscrivere e capitoli. Donde siamo suti necessitati, nella promessa del suo particulare, lasciarci andare da mille scudi insino a mille cinque cento.

La Maestà Cristianissima e lo oratore del Cattolico, in nome del suo Re, dicendoci che di già ha autorità e commissione di farlo, ci hanno promesso Vostre Signorie saranno nominate nella pace, nel modo che quelle disegnano; e così sarà.

Noi, tutti questi dì, siamo tanto stati intenti a questo negozio, che non sappiamo ci sia di nuovo altro che la venuta delli quattro oratori del Re de' Romani, quali entrorono sabbato onorevolmente. E noi, per consiglio del legato, andammo loro al davanti con le debite cerimonie e convenienti. Domenica, a mezzo dì, ebbono la audienza pubblica. La esposizione fu generale, in commendazione della pace e delli effetti buoni che ne dovevano succedere. Nella risposta, fatta per il gran cancelliere, confirmando il medesimo, aggiunse che li Principi cristiani, dando a ciascuno il titulo suo, sene trovavano bene contenti, e anche li Signori italiani, massime quelli che si vorranno mettere *alla ragione* (che usò questo termine), e ne debbano satisfare, eccetto qualcuno; e, sanza nominare, dipinse Veneziani, mostrando abbino usurpato lo Stato che tengono, e che sono suti causa della disunione de' Principi insino a qui; distendendovisi in modo che, se li altri hanno pure a un soldo per lira lo animo, si conosce in costoro è fatto giudicio abbino bisogno dello aiuto di Dio; concludendo il prefato cancelliere che, se in secreto avessino altro da esporre, quella Maestà deputeria chi li udissi. E però la mat-

tina seguente li prefati oratori, a buona ora, furono al loggiamento del legato, e soli con sua reverendissima signoria per lungo spazio stettero serrati in camera. All' uscire in ciascuna delle parti si vide la cera molto lieta, e insieme andarono a messa, e desinorono sul prefato loggiamento; donde tutto il dì, fino a notte, non si partirono. Questo dì ancora sono stati sul prefato loggiamento da poi desinare fino a sera. E domattina si farà el giuramento per questa Maestà pubblicamente e solennemente nella santa ciappella; e per tutto domani saranno espediti; e l' altro dì partirà questa Maestà e il legato per a *Lyon* a tutta dirittura. *Robertet* ci ha referito che li prefati oratori non hanno parlato per ancora in cosa nessuna nè di Vostre Signorie nè di Pisani; e ancora ci ha chiarito che la nominazione delli aderenti si farà di presente. Faremo ogni cosa cela mostri; benchè, come abbiamo detto, e questa Maestà e lo Spagnuolo assolute ci hanno promesso di nominarle.

Hacci mostro la risposta del governatore di Genova al comandamento del Re circa levare e favori a' Pisani; e dice avere eseguito, e li anziani e quelli della Balia avere promesso obbidire; ma che tutta quella Città ne resta in tanto dispiacere che, se la potessi fare dimostrazione, è certo la farebbe. Mostra il prefato *Robertet* ne hanno scritto di poi due volte ancora più caldamente. Questa Maestà di nuovo ha commisso vivamente si facci bene intendere la intenzione sua, in modo che presto si dovrà intendere il commissario Genovese uscire di Pisa.

Lo Spagnuolo ha commissione dal suo Re, fatto lo appuntamento, di scrivere al vice Re di Napoli che faccia le proibizioni che appartengano a lui, e così ha promesso fare; e *etiam* di scrivere al suo Re faccia fare il medesimo[1].

[1] Par une dépêche du 31 mars, les ambassadeurs informent la Seigneurie que le roi est sur le point de partir pour Suse, et que les troupes sont dirigées vers l'Italie : «Questa Maestà farà qui (*à Lyon*) la Pasqua, «e ancora non è del tutto libera della sua «gamba. Tutta volta passano gente d' arme «sì bene ad ordine quanto sia possibile, e «di cavalli, e di ogni altra cosa.» — On commence à remarquer la lenteur des Espagnols : «Hanno lettere di Spagna dalli «oratori Francesi, come le provvisioni di là «vanno freddamente.»

XII.

NASI ET RIDOLFI AUX DIX.

Blois, 2 avril 1509.

SOMMAIRE. — Départ du Roi. Le Roi des Romains a quitté la Flandre; ses relations amicales avec la France. Défiance que doit inspirer le roi d'Espagne. Bonnes dispositions du roi Louis XII.

La partita di questa Maestà sarà lunedì *infallanter;* e per di qui a Susa sarà difficile a seguitarlo, sendo il paese tutto consumato di vettovaglie, oltre alla difficoltà de' loggiamenti.

Questa mattina ci è la partita del Re de' Romani *de Flandre* per *l'Allemagne;* la quale fu con assai cerimonie, e armato; donde costoro ne stanno d'una perfettissima voglia, intendendo che le provvisioni sue sono grandi e preste, più che non si sono persuasi sino a questo tempo. Domani partirà el signore Alberto di Carpi e monsignor *de Paris* per la via di Milano, dove piglieranno li danari che portano alla Cesarea Maestà, la quale troveranno a Brixina, e crediamo noi vadino ancora per pigliare la investitura dello Stato di Milano, in quel modo ne sono restati d'accordo. Questa deliberazione nacque ieri; e, per quanto ce abbi referito, il prefato signore di Carpi, quando dal legato fu ricerco della andata, gli mostrò che il Re de' Romani desiderava accozzarsi con sua reverendissima signoria, prima venissi in Italia; e, per levarsi briga, il Re aveva divisato che monsignor *de Paris* e lui vi ritornassino.

Costoro fanno dal canto loro, vivamente tutte le provvisioni che possono, nè potrebbe questa Maestà essere più animata e più accesa a questa impresa.

Lo oratore del Cattolico ci dice che il suo Re ha presto XII galee sottili armate per forza e XV nave con nove mila fanti, e li manda nel Reame, dove arà ad ordine mille uomini d'arme e cinque cento cavalli leggieri. Da altro canto, fa una grossissima armata per l'impresa de' Mori. Non mancano però di quelli che si persuadono Aragona navichi

con la solita duplicità. Nonostante questo, costoro mostrano starne di buona voglia.

Per la parte del Re de' Romani e per lo Spagnuolo non si sono ancora fatte le nominazioni delli aderenti; debbanlo fare ad ogni ora. Siamo di nuovo certificati da uno amico che Pisa non sia nominata; e nasce dalla difesa fatta costoro. E da ogni via ci risona nelli orecchi il Cristianissimo desideri Vostre Signorie ne abbino il dominio.

INSTRUCTIONS

DONNÉES A FRANCESCO PANDOLFINI,

ENVOYÉ AU SEIGNEUR DE CHAUMONT, VICE-ROI DU MILANAIS,

LE 10 MARS 1509.

ANALYSE.

A la nouvelle du prochain passage du Roi en Italie, la République jugea à propos d'envoyer à Milan un ambassadeur extraordinaire. Elle fit choix de Pandolfini, qui, dans une mission précédente en France, s'était concilié l'estime et la bienveillance de Louis XII et du légat.

Ses instructions portent en substance qu'il doit tout faire pour assurer à la cité la faveur et l'appui du vice-roi, pour resserrer les liens qui unissent les Florentins à la France, et pour empêcher qu'aucun secours ne soit donné aux Pisans :

Quando ci sarà di poi la conclusione dello accordo fermo per li ambasciadori nostri in Francia, ti sene manderà copia, e ti si ordinerà quello che abbi a fare in particulare, perchè generalmente intendi per te medesimo dovere essere al continuo alli orecchi di quel Signore, a ricercare che di Genova e Lucca non vadino favori e sussidii in Pisa; e, quando visitata la corte, con lo oratore e altri agenti del Cattolico Re operare il medesimo che di Sicilia, Napoli e Piombino si faccino le medesime proibizioni, il che non ti doverria esser molto difficile, e per la osservanza della fede, e per loro interesse proprio.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Nota. — Au commencement du mois d'avril, Giovanni Ridolfi revient à Flo-

rence. Alessandro Nasi accompagne le Roi dans son expédition d'Italie, tandis que Francesco Pandolfini est accrédité auprès du seigneur de Chaumont. Lorsque, à la date du 30 avril, le Roi est arrivé à Milan, Nasi et Pandolfini se trouvent réunis, et jusqu'au 7 août ils écrivent de concert.

I.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 13 avril 1509.

Sommaire. — Déclaration de guerre : le héraut Montjoie à Crémone et à Venise. Entrée en campagne immédiate de Chaumont, pour obliger le Roi des Romains à rompre avec les Vénitiens, et pour répondre à l'impatience du Pape. On attendra l'arrivée du Roi pour agir avec vigueur et avec ensemble.

Montjoie, araldo, comparse qui, e questa mattina, insieme con uno trombetta, sen' è andato alla volta di Cremona, e di poi di Venezia, se lo lasseranno passare, per denunziare la guerra, allegando molte cagioni generali e particulari : per avere li Veneziani fatto molti giunti a questa Maestà, per la occupazione di molte terre del suo Stato, della Santità del Papa, del Re de' Romani e del Cattolico, e per il modo della tregua ultimamente fatta con la Cesarea Maestà; protestando da quel punto avanti a ciascuno provveditore, capitano, condottiero, conestabile, e a qualunque altro, fuoco, sangue e sacco, fino alla restituzione e ricuperazione delle cose loro. Il gran mastro, domandandolo io, stamattina, poichè aveva mandato a protestare, se romperebbe avanti la venuta del Cristianissimo, mi rispose sorridendo : « Io non sò; vedremo. » Ma io sono certificato da uno amico di conto, quale si è trovato alla consulta, che stasera il gran mastro sene andrà ad Abbiagrassa, fingendo ire a cacciare, e questo per dare manco suspizione alli inimici; e domenica notte di poi girerà alla volta di Cassano, e passerà la Adda con cinque cento lancie, quali sono là vicine, e cinque in sei mila fanti; e vedrà in un subito, sperando trovare quelle gente veneziane mezzo allo improvvisto, prendere di là dalla Adda parecchi castelli delli inimici, quali non sono molto forti nè anche estraordinariamente muniti, tra

li quali connumerano Caravaggio. Il ponte a Cassano è fatto, e in due ore si metterà insul fiume. Questa andata io la tengo certa, altro non nascendo, per intenderla di buon luogo; e anche veggio che il signore Antonio Maria Palavicino, del quale è Cassano, sene è andato là in un subito, per istare li III o IV giorni, che debbe essere suto per ordinare e provvedere tutto quello possa occorrere per questa cosa.

Questo principio di rottura pare che abbia ad essere per rispetto del Re de' Romani, acciochè anche Sua Maestà, intendendo questo, sia costretta più presto al rompere; e per satisfare ancora alla Santità del Papa, che al continuo ne stimola; e per rispetto di qualche pratica che costoro hanno in alcuno di questi luoghi; e per satisfare finalmente alla universale opinione e desiderio. Ma, fatto questo effetto, pensono fra III o IV giorni ritornarsene qui, lasciando bene guardati quelli luoghi, e aspettare di poi la venuta del Cristianissimo; e allora il tempo patirà, più che al presente, mettersi del tutto alla campagna; che, a dire il vero, senza una estrema difficultà, non è possibile al presente potere campeggiare terre grosse. Il denunziare la guerra a Cremona prima che a Venezia, è per il rispetto che di sopra si dice, per voler, prima che e sia fatta la denunziazione della guerra, toccare alcuna cosa de' inimici.

II.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 14 avril 1509.

Sommaire. — Le Roi est près de Grenoble, d'où il partira le 16 pour entrer en Italie. Départ des troupes pour Cassano. Succès du premier coup de main tenté par les Français; détails. Le grand maître, satisfait de ce premier avantage, attendra l'arrivée du Roi avant de rien entreprendre de considérable. Le bruit court que le marquis de Mantoue a pris aux Vénitiens Casal-Maggiore. Le duc de Ferrare paraît attendre pour agir que l'Empereur se déclare. Propositions faites à Tarlatino de la part du Roi.

Oggi ci sono lettere dal Cristianissimo de' XII del presente, date a *Beaurepaire,* X leghe lontano da *Grenoble,* nel qual luogo doveva il dì di poi trasferirsi, e lì dimorare oggi e domani, e alli XVI di poi inviarsi per

Italia, disegnando non si arrestare punto in cammino fino al suo arrivare qui.

Il gran mastro ieri, dopo mangiare, subito sene andò alla volta di Abbiagrassa, per eseguire, secondo ritraggo, il disegno che per la mia di ieri scrissi alle Signorie; perchè si intende che stasera sene è andato, senza venire qui alla volta di Cassano; e dovranno stanotte tentare di passare la Adda. Perchè, questa sera a XXIII ore, in un subito sono andati via alla detta volta e mille dugento guastatori Piccardi che si trovavano qui, vestiti tutti con uno pitocco rosso e giallo, secondo la divisa del Re, e con una pala o marra o piccone di ferro per ciascuno in mano, avanti al loro capitano. Dopo loro seguivano otto falconi, otto cannoni grossi, due colubrine grosse, e trenta carri di pallottole ed altre munizioni, tirati da cavalli, che dovevano essere in numero più che mille, per avere ciascuno pezzo d'artiglieria grossa dieci otto cavalli, che andavano alla volta di Cassano con e cavalli al continuo trottando; che ragionevolmente saranno suti lì, non si avendo a fermare, prima che a III ore di notte. Secondo che si ritrae, dovranno questa notte mettere il ponte le gente Francesi, sendo quelle divise in tre o quattro parti. Stimo che volessino correre e non dare assalto a quella terra. E, avendo cominciato a trarre e falconetti, la terra e li fanti si arresero al gran mastro a discrezione della vita e della roba, perchè altrimenti non volle mai accettarli.

Restorono prigioni e ancora sono circa a mille e dugento fanti, e cavalli leggieri circa a cento venti; e il resto, che erano più di dugento, e tutti Stradiotti, scapporono per li loro buoni cavalli, andando, chi alla volta di Crema, e chi di Bergamo. Restorono prigioni messer Giustiniano Morosini, provveditore, e Vitello di Cammillo Vitelli, quali si presentorono al gran mastro, avendo il detto provveditore avvolto al collo un cordiglio d'un frate, per mancamento di funi, quale detto Vitello teneva da un capo. E l'uno e l'altro, come prigioni, si dettono al gran mastro, e ancora si trovano nelle sue mani. Rimase ancora prigione Vicenzo di Naldo da Bersighella, quale era capo di quelli fanti, che la maggior parte erano di Val di Lamona. E, se il gran mastro indugiava IV ore più

ad assalire la terra, tutti questi fanti, rassegnati e pagati, sene trovavano fuori, distribuiti in varii luoghi dal provveditore Veneziano. E sopradetti fanti si trovano prigionieri di varii capitani, e in mano di Guasconi, che vorranno vedere, dopo il guadagno delle loro armi, se potranno trarre qualche altra cosa da loro. Nella terra non volle il gran mastro che entrassi alcuno, perchè non avessino molto a patire; nè vi ha lasciato dentro gente alcuna, eccetto che uno che vi tenga il segnò per il Re. Dalla banda de' Francesi non è morto che due gentili uomini d'arme, uno al passare della Adda affogato, e l'altro dentro al riparo del rivellino, tagliato a pezzi; e l'una cosa e l'altra pare che seguissi per troppa animosità. Dalla banda de' Veneziani furono tagliati a pezzi parecchi cavalli leggieri; e qualche fante dall'una e l'altra banda.

Il gran mastro iersera, avendo prima preso il giuramento della fedeltà dalli uomini della terra di Trevi, sene ritornò a Cassano, ritirando tutte le sue gente insulla riva della Adda, dall'uno e l'altro canto, vicino al ponte che di già avevano cominciato a mettere, e stasera lo hanno finito. Io, stamattina due ore avanti giorno, mene andai a Cassano, per vedere il gran mastro; dove sono stato tutto giorno; e stasera mene sono ritornato qui, per avermi sua signoria detto che credeva stasera al tardi ritornarsene in Milano, o domattina al più lungo. Iersera, sendo ritornato il gran mastro e tutte le gente a Cassano, vennono li uomini di due castella, cioè di Rivalta e Brignano, con mandato, portando le chiave a questo signore, e giurandogli fedeltà. Quelli di Brignano avevano in casa venti otto ovvero trenta uomini d'arme, quali han dati prigioni a questo signore. Oggi di poi vennono li uomini di Vaila, e feciono il medesimo, e sene stipulò contratto, del quale mi trovai testimonio. In nessuno di questi luoghi il gran mastro ha lasciato alcuno uomo, sappiendo la buona disposizione delli uomini, e promettendo loro difendersi dalli insulti de' Veneziani, e, quando pure fussino assaliti, chiedere soccorso a Cassano. Trevi pare che sia assai buon castello, per fare de' fuoghi vicino a quattro cento. Ma li altri tre luoghi dicono essere di manco qualità.

Il gran mastro mi dice che quelli di Lodi avevano ancora loro com-

missione di scorrere ieri, e per ancora non sapeva se si avevano fatto alcuno profitto. Sua signoria, non venendo altra commissione di Francia, disegna (sendo stato questo assalto molto onorevole) non andare a tentare alcuno altro luogo murato, fino alla venuta del Cristianissimo; e per questo rispetto ha ricondotto oggi qui tutte le artiglierie grosse, che e fece tirare due giorni sono a Cassano, e così ritornare e guastatori Piccardi; e ha distribuito le gente d'arme e fanterie a Cassano e allo intorno per quelli villaggi, tutte di quà dall' Adda; e disegna fare un poco di bastione dalla banda di là dal fiume a piè del ponte fatto. Potrà essere che, fino alla venuta del Re si faccia qualche scorreria, ma, senza altra commissione, non si andrà già a campeggiare luogho alcuno. Così mi ha detto oggi questo signore questo avere denunziato solennemente la guerra, e di poi presi questi luoghi; e, al presente fermassi, fino alla venuta del Cristianissimo. Pare che sia stato per satisfare al Re de' Romani ed al Pontefice, per e rispetti che per altra si disse.

Il gran mastro disse oggi, alla presenza mia, allo oratore di Ferrara: « Che fà el vostro duca? Che aspetta egli? Voi vedete quello che abbiamo fatto noi, » Ed io ho avviso che il marchese di Mantova[1] ha rotto, e di già preso Casal Maggiore; nondimeno questo per ancora non si intende per altra via. Questo ritraggo bene che Ferrara[2] non è per rompere, se non vede il Re de' Romani calato insu confini.

Tarlatino[3] dovrà venire, avendoli questo signore mandato a dire,

[1] Jean-François II, marquis de Mantoue, mêlé à toutes les grandes affaires de l'Italie, avait combattu Charles VIII à Fornoue avec les Vénitiens; puis, ayant fait la paix avec la France, et reçu de Louis XII l'ordre de Saint-Michel, il s'était vu appelé, en 1503, au commandement de l'armée française dans le royaume de Naples. Comme il avait accédé à la ligue de Cambrai, il venait d'attaquer les Vénitiens en même temps que Chaumont. De graves sujets de mécontentement devaient bientôt après le décider à se détacher de Louis XII.

[2] Alphonse I[er], duc de Ferrare, époux de la fameuse Lucrèce Borgia. Il avait accédé à la ligue de Cambrai, et, dans le cours de ce mois, il devait être nommé par le pape Jules II gonfalonier de l'Église. L'année précédente, dans une lettre datée de Blois, le 7 mai, le Roi avait proposé Alphonse de Ferrare à la république de Florence comme capitaine général. (*Rif. Cartapecore, atti publici*, t. VI. Francia, CXLII.)

[3] Tarlatino, capitaine pisan; il était venu, en 1507, au secours des Génois révoltés contre la France.

per parte del Re, che e sarà capitano di tutte le fanterie Italiane, ed arà pensione per la sua persona per tempo di pace e guerra, e al tempo di guerra al manco mille ducati l' anno. L' uomo che andò per levarlo pare che avessi commissione di dire a Tarlatino che confortassi, per parte del Re e di questo signore, e Pisani ad essere savi e volere una volta uscire da questi loro affanni, ritornando alle Signorie Vostre.

III.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 18-22 avril 1509.

Sommaire. — Coup de main sur Caravaggio, sans résultat. Chaumont a pris sur lui d'entrer en campagne avant l'arrivée du Roi, dans l'intérêt de sa réputation. Subsides de guerre levés dans le Milanais. L'armée vénitienne s'est rapprochée de l'Adda et se tient en observation. Le marquis de Mantoue est maître de Casal-Maggiore. Les prisonniers. Répression des désordres commis par les gens de guerre. Plan des Vénitiens : ils ne veulent défendre que les positions importantes. Le Roi approche; l'ambassadeur doit-il accompagner le grand maître, si celui-ci va à sa rencontre?

Questo dì di poi è ritornato il gran mastro; il soprastare del quale a Cassano fino a questo tempo pare che sia suto per avere sua signoria avuto qualche pratica in Caravaggio; e, così sperando esservi accettato, vi mandò questa notte passata qualche somma di cavalli e fanti, e quali, per essere suto Caravaggio di nuovo fornito di cavalli e fanti usciti di Crema, trovarono nello accostarsi migliore riscontro di dentro che non credevano, e però sene ritornorono senza alcuno impedimento, la medesima notte, a Cassano. E potrebbe essere che li amici loro, con quali avevano intelligenza, non si potessino scoprire, rispetto alle nuove forze sopragiunte de' Veneziani; e li Francesi vi erano andati con disposizione di avere ad esser chiamati, e non d' avere ad usare le forze.

Io sono andato ricercando quale sia suta la potissima causa dello avere rotto questo signore a' Veneziani, avanti la venuta del Re; e trovo principalmente essere suto per volersi questo signore attribuire un poco di fama ed onore in particulare; ed è stato in fatto contro alla opinione del Re, avendo deliberato trovarcisi in persona; e nondimanco è suto

con sua promessione, sendogli persuaso che questo anticipare serviva al rispetto del Re de' Romani ed alle stimulazioni del Pontefice.

Quà è venuto nuova come e Veneziani hanno condotto alcuni Orsini e Savelli con cinque cento uomini d'arme e quattro cento fanti, e come di già e detti cominciavano a dare danari.

Siamo a dì XIX, e questo dì il gran mastro è stato in corte vecchia con alcuni deputati della terra e di qualche città del dominio, per il sussidio che e debbono dare al Re; ed hanno concluso che il corpo di Milano paghi quaranta cinque mila ducati; e cinquanta cinque mila il dominio, distribuendo la porzione loro alle città.

Alla volta di Cassano ciascuno sta quieto; ed e Veneziani hanno fornito Caravaggio e li altri luoghi vicini di cavalli e di fanti, e il conte di Pitigliano[1] pare che sia venuto con secento uomini d'arme e tre mila fanti di là da l'Oglio, vicino a Trevi XVIII in XX miglia. Qui non credo si abbi a fare cosa alcuna, eccetto che per via di intelligenza, fino alla venuta del Re. Il quale sarà qui in Milano *infallanter,* secondo m'ha detto stasera questo signore, lunedì prossimo a otto giorni, che saremo alli XXX.

Il marchese di Mantova pare che lasciassi in Casal Maggiore dugento fanti e cinquanta arcieri, per difesa di quel luogo; e mi pare ritrarre che di poi gli sia stato scritto che e ne tragga tutte quelle gente e facci giurare fedeltà a quelli uomini; ed il rispetto che li muove a questo si vede manifesto.

Ciascuno di questi capitani hanno prigioni di questi fanti presi; ed il gran mastro ne ha nelle mani qui del capitano in corte vecchia forse cento cinquanta; e quali si ragiona che vuole mandare a Genova in galea, se e non si muta (perchè ciascuno di questi capitani lo contradicono). Fra questi pareva che ne fussino due Fiorentini, cioè Bastiano di Francesco di Andrea Coiaio, e Meo Bonci del borgo a San Lorenzo, nepote di

[1] Le comte de Pitigliano, de la maison des Orsini, général en chef de l'armée vénitienne.

Antonio Bonci; e quali, per liberarli dal pericolo del remo, li ho addomandati a questo signore; e così li ho fatti liberare.

Domani il gran mastro disegna andare fuorà, e così messer Gian Giacomo[1] l'uno da una banda, l'altro dall'altra, per vedere di ovviare a' disordini che fanno le loro proprie fanterie a questi sudditi; e potrà essere che, con fare impiccare qualche sciagurato, mettino qualche poco di freno a questi fanti.

Tenuta a dì xxi; ed iermattina il gran mastro sen' andò fino a Lodi, per le cagioni che di sopra sene dice, e stasera debbe qui ritornare ad ogni modo.

Vitello Vitelli non è andato fuori, come mi era suto detto; ma si trova in castello, e così il provveditore Veneziano, e pare che e non sieno per uscire insino a guerra finita. Vitello aveva cento cavalli leggieri, e, secondo ritraggo da Sandrino Monaldi Fiorentino, uno di quelli che al presente si trova qui liberato, erano bene ad ordine, ed era ottima compagnia, la quale tutta fu svaligiata; e li dugento Stradiotti che si trovavano anche loro in Trevi si fuggirono tutti, eccetto pochi e quali non erano bene a cavallo. Vicenzo di Naldo aveva mille fanti, ed, eccetto alcuni buoni uomini, era trista compagnia, quale tutta fu svaligiata. De' quali sene trova assai per queste prigioni in corte vecchia, spogliati e nutriti a pane ed acqua.

Ieri ci fu lettere da Mantova, come, per rispetto di Casal Maggiore, si erano in Cremonese arrenduti al marchese alcuni castelli vicini a detto luogo, e quali ragionevolmente non debbono essere di molto momento; e lo debbono avere fatto dubitando, andando il marchese avanti, non andare a sacco.

Ritrasi e Veneziani aver disegnato non volere difendere, se non le città grosse ed i luoghi forti, per non andare perdendo le gente loro poco a poco. E, come per altra si disse, e fanti presi in Trevi erano quivi per andare verso Bergamo; ed il provveditore Veneziano vi era capitato

[1] Jean-Jacques Trivulce.

la sera d'avanti; il quale di Crema andava visitando quelli luoghi allo intorno.

I forrieri del Re giunsono alli XVIII a Susa, dove il Re sarà alli XXII, o al più lungo alli XXIII di questo, per venirsene subito qui, senza punto fermarsi in Francia.

Siamo a dì XXII; ed altro per ora non ci è da conto. Il gran mastro ritornò iersera qui, dove stamattina li uomini di Casal Maggiore e di tutti quelli altri castelli han fatto il giuramento della fedelità.

Le Signorie Vostre mi dovranno avere dato ordine se, andando questo signore a rincontrare il Re, come e dice, io andrò seco o attenderò qui il suo ritorno.

IV.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 23-26 avril 1509.

Sommaire. — Le Roi est attendu le 30 au plus tard. Nasi est à Suse, où il a précédé le Roi; le grand maître à Cassano; il a des intelligences à Caravaggio, qui cependant ne se rend pas. Négociations avec les Suisses; les difficultés de leur enrôlement pourraient apporter à l'expédition du Roi de fâcheux retards. Jonction de l'Alviano avec le comte de Pitigliano, général en chef de l'armée vénitienne. Crémone semble disposée à rejeter le joug de Venise. Retour du héraut Montjoie; compte rendu de sa mission auprès du Doge et de la Seigneurie. Prise et sac d'un petit château fort du Bergamasque par les Français.

Alla venuta del Cristianissimo, quale sarà qui *infallanter* alli XXIX o XXX del presente, visiterò in nome di Vostre Signorie, come quelle ne commettono, in compagnia di Alessandro Nasi, Sua Maestà; benchè il farlo senza lettera paia poco onorevole, e per conto delle Signorie Vostre e di Sua Maestà.

L'opera ultimamente fatta Tarlatino per seminare zizania tra e Luchesi e le Signorie Vostre non si mostra avere molto operato, poichè

e Luchesi, per la loro lettera a questo signore, avendone occasione, non ne facevano alcuna querela.

Questo giorno ho lettere d'Alessandro Nasi, da Susa de' xx, per coverta d'un suo pachetto, quale sarà con le presenti. Lui era comparso lì con proposito di aspettare quivi il Cristianissimo, potendo avere alloggiamento, di che gli era fatta difficultà per la gran multitudine che si riduceva in quel luogo.

Siamo a dì xxiv.

Il gran mastro non pare che sia per ritornarsene qui ancora per due giorni, per avere certa pratica con uno conestabile che si trova nella fortezza di Caravaggio, e non è senza speranza di corromperlo; e, seguendo questo, arebbe la fortezza; e la terra non è per mancargli ad ogni sua posta, ma non la vuole senza avere la fortezza.

Io intendo di buon luogo che iersera el gran mastro spacciò al Re, significandogli che, se Sua Maestà vorrà fare cinque o sei mila Svizzeri, che li arà, benchè non sia *cum consensu* di tutti e cantoni; perchè hanno alcuni capitani svizzeri che si confidono trarli, e di poi pare che due cantoni de' più vicini verso costoro sieno, se non daranno licenza, per consentirlo. Ed il gran mastro pare che di tutto dessi notizia al Re, chiedendo subito risposta di quello dovessi seguire. Ora io vò pensando meco medesimo che il Re ne farà subito resoluzione; ed, avendo ad avere e Svizzeri o per via di satisfare loro o per via di questi capitani, dando danari in su confini, sendo loro acconsentito, che avanti che e sieno condotti qui, che e sarà mezzo il mese di maggio. E, quando il Re volessi aspettare loro avanti uscissi alla campagna, la impresa si andrebbe differendo sino a quel tempo; e, secondo la universale opinione, arrecherebbe poco onore. Emmi parso ridurre questo in considerazione delle Signorie Vostre, acciochè quelle non si maravigliassino, se pure vedessimo che, dopo la venuta del Re, la cosa si differissi qualche giorno, potendo essere per il sopradetto rispetto. Nondimanco mi potrei ingannare in questo particulare, perchè potrebbe essere che il Re non li aspettassi, per trovarsi al presente in questo Stato almeno quattordici

mila uomini di piè; e ragionevolmente in pochi giorni ne dovrà, volendo, farne parecchi migliaia di loro venturieri, senza li Italiani.

Sono oggi comparsi qui cinque pezzi di grosse artiglierie, quali sono venuti da Genova.

Siamo a dì xxv, e la presente per ancora non si manda per non avere il comodo.

Il Cristianissimo, alli xxiii del presente, giunse a Susa, donde ieri doveva partire per qui, con fermo proposito di non dimorare punto in cammino.

Il gran mastro non è ancora venuto da Cassano, e ci si aspetta domani, e per ancora non si intende che la stanza sua quivi abbi fatto frutto alcuno.

Bartolomeo d' Alviano si intendeva venire con circa otto mila persone fra piè ed a cavallo, per unirsi col conte di Pitigliano, e si intendeva menare seco ben trenta pezzi d' artiglieria.

Intendesi a Cremona non essere in quelli gentili uomini quella obbedienza verso il provveditore Veneziano, che era consueta, e in oltre qualche sparlamento; e, per questo rispetto, pareva che il provveditore Veneziano vi attendessi nuove gente per assicurarsi meglio di quelle cose; e sarà facil cosa che la dilazione di costoro facci mal capitare qualche loro amico, suto troppo frettoloso.

Lo araldo tornò ieri da Venezia, e referisce avere esposto la ambasciata sua per la denunziazione della guerra al Principe ed a quella Signoria. E gli fu allora detto che attendessi un poco; e, dopo due ore, fu rimesso dentro; ed il Principe non gli disse altre parole, se non : « Poichè « il Cristianissimo Re ci vuol fare la guerra, noi attenderemo a difenderci « quanto potremmo. » Quasi lacrimando, secondo ne referisce il predetto. E subito di quivi, accompagnato senza parlare a nessuno, messo in barca, fu condotto fino sul Ferrarese, e quivi lasciato.

Tenuta, per mancamento di spaccio, a di xxvi a notte.

El gran mastro, questa mattina è ritornato qui, e la speranza del

trattato di Caravaggio si risolvette in fumo. Ieri da Cassanò il gran mastro mandò circa cento cinquanta lancie a un castello del Bergamasco, nominato (se ben mi ricordo) Medola; il quale è otto miglia lontano da Cassano. La cagione si allega per oltreggiamenti e sbeffeggiamenti delli uomini di quel castello a' vicini, nuovi sudditi di questa Maestà; ma in verità io mi dubito che la cagione fussi per non voler ritornarsi qui el gran mastro senza aver fatto qualche cosa. Fu dato uno assalto a detto castello, e nel principio feciono buona resistenza. Nondimeno, seguitando, li Francesi vi entrorono per forza, e non valse alli uomini del castello il volersi nello ultimo arrendere, sendo già montata una bandiera de' Francesi, e suto prima morto uno cannoniere del Re. Entrorono li Francesi, e, secondo il gran mastro, tagliorono a pezzi tutti quelli del castello, che furono circa a cinque cento persone, e abbrusciorno il castello. Io ho oggi parlato con uno uomo da bene che vi si trovò, e mi accerta che li morti furono più che dugento persone. Delli inimici de' luoghi allo intorno, in questo accidente, non si vidde mai nessuno.

Io intendo, per via d'uno amico, che costoro hanno nuove da' Svizzeri, e la resoluzione del dare loro le gente pare che sia rimessa a una dieta che e debbono fare domenica prossima a xv dì. Pensono nondimanco costoro trarne quattro mila per quella via e modo che per la aggiunta de' xxiv si dice, e attendere di poi la resoluzione che si farà nella dieta. Io mi penso, per quanto posso ritrarre, che il Cristianissimo si risolverà alla fine del contentarli delle addomande ne fanno. Sua Maestà sarà qui al tempo sopradetto; e sarà facil cosa, per il rispetto de' Svizzeri, soprassedere per qualche giorno, avanti esca alla campagna. Nondimanco questa è mia privata opinione, e la maggiore parte si persuadono lo opposito.

Monsignore *de Paris* e il signore di Carpi[1], avanti partino di qui, aspetteranno ormai la venuta del Cristianissimo.

Il gran mastro pare sia disegnato per essere la avanti-guardia del

[1] Ambassadeurs de France auprès de l'Empereur.

campo, ed in compagnia sua il signore Gian Giacomo Trivulcio. Ed io dubito che domani il gran mastro non parta per andare ad incontrare il Cristianissimo.

V.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 30 avril 1509.

SOMMAIRE. — Arrivée du Roi. Accident à son entrée à Milan. Les ambassadeurs français auprès de l'Empereur vont partir pour rejoindre ce prince dans le Tyrol. Quoique l'Empereur ait désigné les Pisans pour ses adhérents, il ne rompra pas, pour les soutenir, la ligue de Cambrai. Le Pape a demandé et obtenu cinquante lances françaises. Froid accueil fait au duc de Ferrare. Le marquis de Mantoue est mandé à Milan. Le Roi a hâte d'entrer en campagne.

Questa mattina è entrata la Maestà Cristianissima in Milano, ordinariamente, senza cerimonie, cavalcando un corsiere, per mostrare d'essere in buon punto e gagliardo come è della persona. Accade che, allo entrare di Sua Maestà in castello, tirandovisi molte botte di artiglierie, si ruppe un mastio, e sendo andato in alto, una parte di esso, nel ritornare a basso, batte in capite d'uno de' dugento gentili uomini, chiamato monsignore *de la Tousche*, in maniera che è resto lì morto. Per essere uomo di buona qualità, oltre al danno, è dispiaciuto e per il caso e per il luogo e tempo.

Trovansi ancora qui monsignore *de Paris* e il signore Alberto, quali partiranno fra tre o quattro giorni, secondo intendiamo, per trovare il Re de' Romani; dal quale ci sono lettere, che era partito da Croatia, e veniva verso Tyrolo. Benchè costoro abbino sempre detto che non voglino accettare Pisani nella nominazione fattane per la Cesarea Maestà, parendo che pure la cosa importi, avendone usato diligenza se li prefati monsignore *de Paris* e il Signore Alberto ne hanno avuto alcuna commissione, abbiamo notizia certa non ne essere loro suta fatta menzione; e, perchè e dal Re e da *Robertet* si era inteso che anche il regno di Navarra non volevano fussi compreso nella nominazione, del medesimo luogo ci è referito che e ne sono d'accordo, avendo la prefata

Cesarea Maestà dichiarato per lettera che, nonostante nella nota sua sia dato per aderente, che per questo non intende sia alterato quello che ne fu a *Cambrai* determinato. Da altro canto lo amico predetto afferma che Vostre Signorie da costoro non saranno mai, non tanto impedite, ma ricerche che non possiate molestare e Pisani. Preghiamo Vostre Signorie che faccino masserizia di questa parte, perchè dallo amico nostro la avemo ricevuta con tale promissione.

Non avendo altro modo di scrivere, e volendo lo oratore del Papa spacciare questo dì un fante, Vostre Signorie aranno questo piego per le mani sue, promettendo farne buono servizio. Dal quale intendiamo come questa Maestà concede alla Santità del Papa cinquanta lancie di monsignore *de Chatillon*[1] e la persona sua. Ricercava Sua Beatitudine di artiglierie; scusonsene per averne mancamento, e che sia il vero dicono averne fatto venire da Genova alcuni pezzi.

El duca di Ferrara si trova qui; e, benchè e sia suto visto convenientemente, el modo però del procedere suo non piace, e massime non avendo prima conferito la obbligazione che ha fatto con la Santità del Papa ed el titolo avuto da quella[2].

È opinione che la Maestà del Re desideri uscire in campo il più presto potrà; però non sene intende ancora el tempo determinato. Potrà essere, secondo che il gran mastro questa mattina ci ha detto, che e sia fra VIII o X di al più lungo.

Intendiamo che iermattina fu mandato a chiamare el marchese di Mantova, che non può essere per altro che per consigliare el modo del procedere nella guerra.

Abbiamo preso per espediente, mentre saremo insieme Francesco ed io, di scrivere in comune, per non confondere Vostre Signorie e noi.

[1] Jacques de Coligny, seigneur de Châtillon-sur-Loing, mort sans postérité à Ferrare, le 12 avril 1512, oncle du célèbre amiral, Gaspard de Coligny. — [2] Le titre de gonfalonier de l'Église.

VI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 2 mai 1509.

Sommaire. — Audience du Roi ; son impatience de combattre; son itinéraire probable; sa confiance dans ses alliés, dans ses propres forces. Les Pisans; conduite du Roi et de l'Empereur à leur égard. Indisposition du légat.

Questa mattina siamo stati lungamente con la Maestà del Re; ed io, Francesco, fatto reverenza a Sua Maestà, mi rallegrai, in nome di Vostre Signorie, della venuta sua in Italia, per fare li effetti tanto desiderati da chi si satisfa del suo e cerca la quiete, sperando ne abbino a succedere secondo li disegni. Sua Maestà ci disse lunedì voler partire per eseguire la intenzione sua. E, benchè non dicessi qual cammino voleva pigliare, da altri intendiamo avere disegnato la prima giornata a Marignano, la seconda a Lodi, la terza a Castiglione, e la quarta a Pizzighitone, primo luogo che aranno ad espugnare, e vicino a Cremona x o xii miglia; el corpo della qual città è opinione non abbi a fare difficultà a ricevere Francesi. Resterà poi la fortezza, la quale si dice essere gagliarda e ben munita.

Afferma Sua Maestà avere due mila trecento lancie e quattordici mila fanti del paese suo, e sei mila Svizzeri. Quanto al pagamento, lo crediamo; e, se e saranno cinque mila a numero, non passeranno. Ritraemo da Sua Maestà come il Re de' Romani si appropinqua, e che iersera ebbe nuove che e si trovava con venti due mila di persone, cento leghe ancora o più discosto alli confini. Da altro canto mostra ottima opinione, anzi certezza che il Cattolico non mancherà di quanto appartiene a lui. Così si satisfa del Pontefice, dicendo che ha dato principio, per avere svaligiato cinque cento fanti che uscivano di Faenza; e ci conferì la concessione di monsignore *de Chatillon,* e le cinquanta lancie sue a Sua Santità; la quale si varrà delle artiglierie del duca di Ferrara, fatto gonfaloniere di Santa Chiesa. Da uno amico ci è suto referito che, iersera, il prefato duca assettò le cose sue, e *in genere* secondo la vo-

luntà del Cristianissimo; e, per quanto ci sia suto accennato, oltre al rompere nel Polesine, sborserà anche danari.

Ricercamolo se, circa alla nominazione de' Pisani, ne era altro seguito che quello cene fussi referito a *Lyon*, dimostrando a Sua Maestà quanto importi lasciarla seguire, e fattone tutti quelli motivi ci occorsono. Rispose non sene essere fatto altro, per non essere in corte ambasciatori della Cesarea Maestà; e, instando defendessi per la obbligazione contratta con Vostre Signorie, conchiuse che faria ogni cosa, ma che la testa del Re de' Romani era di sorte, che e non sene poteva promettere; ma che quelle non sarieno impedite. Ed, avendone questa mattina parlato con *Robertet*, sene ritrae questo medesimo. Non si mancherà aiutare la cosa con il legato. Ragguagliamo Sua Maestà in che termini si trovavano e Pisani, e come da Genova e da Lucca son confortati, e di quello che e possono aiutati; instando che Sua Maestà operassi ecc. Rispose che sapeva, e dal Governatore e per altri mezzi, Genovesi che e non prestavano favore di alcuna sorte, non che volentieri non lo facessino, ma per satisfare a lui, che sapevano voleva così. Parci in quella medesima opinione, che per assedio avanti ricolta Pisa non calerà.

Il legato pare che stanotte, per avere ieri voluto travagliare sopra le forze sue, abbi avuto un poco di nuovo accidente di gotta; e però il Re questa mattina è suto allo alloggiamento suo per visitarlo.

VII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 6-7 mai 1509.

Sommaire. — Approche de l'armée vénitienne. Changement de direction de l'armée française, qui se porte vers Cassano. Les Vénitiens ont repris Rivolta, position dont Chaumont s'était emparé, et paraissent disposés à offrir la bataille. Le Roi est prêt à l'accepter de suite et sans attendre l'Empereur. Départ du duc de Ferrare. Espoir que les Pisans fondent sur l'intervention de Maximilien.

Da uno amico ci è suto referito, per avvisi venuti questa notte, li Veneziani aver tratto cinquanta delli primi cittadini di Cremona, e man-

datili a Venezia; da altro canto, el campo loro essere venuto in sulla Adda; e, potendosi in alcun luogo, benchè con difficultà, guadare, alcuni passorono di quà. Donde fu levato in tal modo el romore, che chi conduceva le artiglierie di questa Maestà già vicino a Marignano, staccorono li cavalli dalle carrette, faccendoli fuggire; ma, conosciuto essere cosa di poco momento, ciascuno tornato a luogo suo, non segui disordine. El gran mastro e monsignore *de la Trémouille,* due ore fa, ritornorono in posta, e ritiratisi alla stanza del legato, con il Re e sua reverendissima signoria e *Robertet* soli, e stati per lungo spazio insieme, subito rimontò a cavallo il gran mastro, e andò ad ordinare che messer Gianjacopo e tutto il campo e le artiglierie voltassino alla via di Cassano, similmente ad ordinare per quel luogo la provvisione delle vettovaglie, di che anche e andato grida per Milano; ed, essendo mutati dal primo disegno, cioè di andare da Cassano e non da Lodi, la Maestà del Re non partirà domani nè anche l' altro.

Ieri scrivemmo a Vostre Signorie il di sopra. Questa mattina si intende li Marcheschi[1] aver ripreso Rivolta, una di quelle terre che feciono omaggio al gran mastro, e luogo vicino a Trevi miglia quattro, e a Cassano cinque, e a Lodi dieci, situato in sulla punta della Adda, e lontano da Milano solamente miglia quattordici, terra piccola e che non era guardata. Parlasi che nel campo delli inimici sono due mila uomini d' arme, quattro mila fanti; ed, essendo venuti tanto avanti, è la opinione di molti, che e voglino tentare la fortuna, vedendosi ad ogni modo persi, espettando dovere essere battuti da tante bande e si grandi principi; in modo che da qualcuno è suto ricordato al Cristianissimo (dovendo essere il Re de' Romani a *Inspruck* e a Trento in pochi dì, come per il conto sene fa delle giornate dalla partita da Spira, donde sono le ultime nuove) Sua Maestà debbi aspettare e andare in sul sicuro. El quale ricordo non è punto piaciuto, sendo deliberato marchare davanti e fare la giornata, se li inimici non si ritirono. La presa di Trevi, e il principio dato allora per li Francesi non è suto riputato cosa a propo-

[1] Les ambassadeurs désignent sous ce nom l'armée vénitienne, commandée par le comte de Pitigliano et par l'Alviano : ce sont *les soldats de saint Marc.*

sito, avendo dato allo inimico causa di conoscere li disegni loro; donde ne sono nate molte difficultà; e a tre[1] ne è suta data imputazione non poca.

El duca di Ferrara è partito questa mattina, e sene va a casa; e poi, come sanno Vostre Signorie, alli servizii della Santità del Papa.

Fino a questa mattina il frate Pisano non era suto stato trovato dal *Prévôt de l'Hôtel*, nonostante che da tre dì in quà, secondo dice, lo abbi cerco. Nel parlare che ha fatto con alcuni, mostra li Pisani ostinatissimi al patire, e che e lo potranno fare sino alla venuta del Re de' Romani, in chi dice essere tutta la loro speranza; aggiugnendo che sà di certo Sua Cesarea Maestà debbe mandare verso Vostre Signorie a comandare e protestare. Giovan Doria, uomo però appassionato di questa materia, ed inimico di quelle, anche usa di dire che in Pisa hanno da sostentarsi per più di tre mesi, e che lo sà certo.

Intendiamo costoro aver fornito Trevi insino al numero di tre mila fanti e trecento lancie, e non ha impedito lo averlo potuto fare lo essere venuto li inimici a Rivolta.

Da altro canto, questa Maestà ha ritenuto monsignore *de Chatillon* e le sue cinquanta lancie concesse alla Santità del Papa, volendosene valere, persuadendosi ad ogni modo avere a venire alla giornata.

[1] L'expédition dirigée contre Trevi avait été résolue et exécutée par Chaumont. Quels étaient les deux autres personnages que l'on accusait, ainsi que lui, d'avoir agi dans cette circonstance d'une façon inconsidérée? Il serait difficile de le dire avec certitude; on pourrait croire toutefois que Jean-Jacques Trivulce est un des trois imprudents désignés ici par les ambassadeurs.

VIII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 7-8 mai 1509.

SOMMAIRE. — L'armée vénitienne assiége Trevi, dont Chaumont s'était rendu maître. Le Roi s'apprête à partir le lendemain, quoique ce soit un mardi, jour qui à ses yeux est de mauvais augure. Force présumée de l'armée ennemie. Une bataille semble imminente. — *Le 8 au matin.* A l'instant, le Roi part avec ses gentilshommes et les archers de sa garde. L'Empereur est à Inspruck. Le marquis de Mantoue est attendu à Cassano, où il doit arriver le soir même.

Non sono molte ore che aggiugnemmo alla nostra di ieri quanto era fino a quel tempo a nostra notizia. In questo punto che siamo a notte, sono venuti avvisi da Cassano come li inimici hanno messo campo a Trevi, e con le artiglierie battono la terra con ogni estrema celerità; la quale è difesa, secondo che intendiamo, da due mila fanti e cinquanta lancie, ed il capitano *Imbault* vi si trova per uno alla difesa; e, se e si varia da quello che scrivemmo per la preallegata, Vostre Signorie lo imputeranno alla varietà del parlare. Intesa la Maestà Cristianissima questa notizia, parendo che importi soccorrere quel luogo, ed invitandolo li inimici alla giornata, subito fece deliberazione partire domattina, ancora che da Sua Maestà el giorno di martedì sia riputato di malo augurio, secondo che da alcuni ci è stato referito che lungamente ha avuta questa opinione; che mostra la necessità lo abbi costretto a far così, contro alla voglia sua; ed anche, nella furia che si vede in molti gentiluomini che si vanno ad armare e montare a cavallo, che in tutta questa notte non si attenderà ad altro, ne fa testimonio. Uno prigione mandato qui ci è detto aver referito che in campo delli inimici non sono più che mille e cinque cento uomini d'arme, due mila cinque cento cavalli leggieri, e fanti venti quattro mila.

A questa ora messer Jan Jacomo Trivulzio debbe trovarsi a Cassano, e domani vi saranno le artiglierie di questa Maestà e la persona sua; e, se Trevi non si perde, mercoledì mattina si verrà alla giornata, non recusando li inimici, come si è detto. In somma questo principio pare

più presto in riputazione delli Marcheschi che delli Francesi, per avere prevenuto e necessitato costoro a fare con pericolo quello che si poteva con sicurità, e la leggieri mossa di Trevi ne è suto causa. Domani significheremo più oltre alle Signorie Vostre.

Iersera a notte scrivemmo el di sopra, e questa mattina, a ore circa xi, è partita la Maestà Cristianissima in arme con la guardia delli sua arcieri, con li principi del sangue, e uno squadrone della meta de' dugento gentiluomini. Trovandoci noi con Sua Maestà mentre si armava, ci confirmò essere deliberata fare fatti d'arme in qualunque modo. E, perchè e si era detto monsignore lo gran mastro essere rinchiuso in Trevi, non solamente da Sua Maestà, ma da molti altri siamo certificati del nò, e da quella intendemmo che era passato la Adda.

Tutta questa notte e questa mattina si sono sentite le botte dell'artiglierie delli inimici, con le quali battono il detto Trevi. E si concluse la prefata Sua Maestà che *omnino* domattina seguiria uno delli due effetti : o veramente li inimici si ritirerebbono, o e si verrebbe alla giornata.

In summa, a noi pare che siamo in atto a cosa grande. Il Nostro Signore Iddio per grazia sua conceda la vittoria alla Cristianissima Maestà, la quale, insieme con tutti li suoi, è andata veramente preparata come si conviene al nome suo. E, succedendone buono effetto, come si spera, si arà attribuire, oltre al volere di Dio, alla presenza della persona sua. El legato, nonostante che sia ancora alquanto impedito, è andato con Sua Maestà, con pochi de'suoi. Se per di qui a questa sera intenderemo altro, si aggiugnerà alla presente.

Questa mattina da uno secretario del Re de' Romani si intende iersera essere venuto uno uomo del conte Giovanfrancesco della Mirandola, e dice Sua Cesarea Maestà a questa ora essere a *Inspruck*, e che tra Trento e certi altri luoghi convicini vi si trovano per suo conto venti due mila combattenti.

El marchese di Mantova questa sera si aspetta a Cassano, sendo alloggiato iersera a Lodi.

IX.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 8 mai 1509.

SOMMAIRE. — Les Vénitiens sont maîtres de Trevi. Les armées sont en présence; leur force respective. Mort du roi d'Angleterre, Henri VII.

Avendo mandato uno de' nostri cancellieri insino a Cassano, ed essendo in questo punto ritornato, riferisce Trevi essere suto ripreso a mezzo giorno dalli Marcheschi, e rendutosi a patti, salvo le persone dalli tre capi in fuorà, cioè *Inbault* ed il cavaliere bianco, capi di mille fanti, e *Fontrailles*, guascone capo delle cinquanta lancie, uomo di qualità ed amato dal Re.

Li fanti di già erano ritornati a Cassano spogliati, così dovranno avere di poi fatto li uomini d'arme. La terra dalli inimici, da iermattina in quà, fu battuta fino al tempo predetto, e si intende loro essere alloggiati fra Trevi ed allo intorno, il quale viene ad essere lontano di punto due miglia dall' Adda; in sulla riva della quale, dalla banda di quà è Cassano, allo intorno del quale è tutto lo esercito Francese e l' artiglieria. Dove hanno due ponti contiguo l' uno all' altro, con uno bastione in testa dalla banda delli inimici, guardato dalli Francesi; el campo de' quali, quanto alli cavalli, è grandemente superiore, faccendosi il conto che a numero sieno da diciotto in venti mila li fanti, secondo el rotolo de' pagati, computato li Svizzeri con quelli sono venuti di là da' monti. Quello delli inimici si ritrae, secondo una nota venuta ne' Francesi, diecisette cento uomini d' arme, cavalli leggieri quindici cento e venti due mila fanti, benchè la opinione comune, circa il numero de' cavalli leggieri sia molto maggiore. Sendo una volta e campi vicini a due miglia, e partita questa Maestà con animo di combattere, ad ogni ora potrebbe seguire qualche grande conflitto. E di quello che seguirà, non avendo altro modo, Vostre Signorie ne saranno avvisate subito e con spesa, come accade delle presenti, perchè quelle

non stieno con lo animo sospeso, parendo che la condizione de' tempi meriti cosi.

La morte del Re *d'Angleterre*[1] pare sia verificata; e, secondo ha usato di dire la Maestà del Re, el successore ha avuto ordine dal padre stare bene con li Francesi, e che, per significare questo, ne manda oratori al Cristianissimo.

X.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 9 mai 1509.

SOMMAIRE. — Le Roi a passé l'Adda ainsi que toute l'armée française sans que l'ennemi s'y soit opposé. Les deux armées sont à un mille de distance. On s'attend d'heure en heure à quelque grand événement. Processions et prières publiques à Milan.

Essendo in questo punto tornato uno de' nostri cancellieri, ci referisce questa mattina avere visto passare di là dalla Adda la Maestà Cristianissima con tutto lo esercito e a piè e a cavallo, con le artiglierie. E, benchè li inimici sieno alloggiati vicini alla riva del fiume, e alli ponti donde sono passati li Francesi uno miglio e mezzo, ne feciono loro alcuno impedimento, ancora che con le artiglierie li potessino battere. E fu, secondo che referisce, cosa bella a vedere, sì per lo ordine, sì per il numero grande delle gente d' arme ricamente abbigliate e bene a cavallo, sì ancora per le fanterie bene armate. E, perchè e conferma essere in fatto, quanto al numero, quello abbiamo scritto, e a piè e a cavallo, non ne faremo più replica. Più presto gli pare, quanto a' cavalli, el numero più grande, in modo che, *omnibus computatis*, nel campo delli Francesi si trovano, secondo udì da uno uomo del nostro campo cinquanta mila persone. Li inimici, come abbiamo detto, sono all' intorno di Trevi, in luogo assai forte e un poco rilevato, distante dallo alloggiamento delli Francesi un miglio solamente. E, per essere loro tanto

[1] Henri VII, mort le 21 avril, à Richmond. Son fils et successeur, Henri VIII, n'était pas âgé de vingt ans.

contigui e il luogo si rilevato, la artiglieria delli inimici non fa danno alli nostri, quella del Cristianissimo dannifica assai li Marcheschi. Le opinioni sono varie di quanto abbi a seguire; ma, sendo ridotti in luogo che e sentono le gride l' uno dell' altro, e desiderando li Francesi la battaglia, e li altri indutti da necessità, potria essere che a ogn' ora si sentissi qualche grande conflitto. E, tanto quanto iersera pareva accresciuta la riputazione de' Marcheschi, tanto questa sera si mostra diminuita. Forse che domattina ci trasferiremo insino in campo, per tornare qui doman da sera.

Dicesi il prefato nostro secretario avere inteso da uomini venuti di quà del campo de' Veneziani, che delle loro gente d' arme ne hanno fatto quattro squadroni di quattro cento cinquanta uomini d' arme per ciascuno, e di cinque cento cavalli leggieri per qualunque de' detti squadroni; li fanti venti quattro in venti cinque mila, la meta della qualità che altra volta abbiamo scritto, male armati ed uomini di non molta condizione; bocche d' artiglieria circa sessanta tra piccole e grosse; e quella de' Francesi bocche più di cento bene corredate e maneggiate.

Scrivendo, intendiamo essere imposto orazione universale a tutta la Città, oltre alle processioni si fanno in nome della Maestà Cristianissima, sendo dal canto suo deliberata fare fatti d' arme.

XI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 10-11 mai 1509.

Sommaire. — Visite des ambassadeurs au camp des Français. Les Vénitiens occupent une position avantageuse et s'y fortifient. Les Français semblent décidés à faire un mouvement en avant, pour les obliger à quitter leur campement et à accepter le combat.

Siamo questo dì stati in campo, dove non è successo cosa alcuna di momento, perchè li Marcheschi sono in luogo di natura forte, sendosi anche accidentalmente fortificati; stando in quel luogo, li Francesi non

li possono constringere alla battaglia, come mostrano desiderare, trovandosi tanto superiori di gente d'arme. E però potria accadere che presto li Francesi muteranno alloggiamento, per costringerli a ritirarsi, ovvero a venire alle mani. Nel parlare facemo con il legato, conoscemo parere loro che Bartolommeo d'Alviano abbi insino a qui ben proceduto; diciamo di lui, perchè del Conte[1] non si fa alcuna menzione, come se è non fussi in quello esercito. Parveci el campo de' Francesi cosa grande a vedere; e, *cum effectu omnibus computatis,* vi si trova cinquanta mila persone, e in quello de' Veneziani troviamo una opinione universale esservene quaranta mila. Aspettava il Cristianissimo per tutto iersera due mila Svizzeri di nuovo. Da altro canto, sono cresciute le fanterie sue, avendone condotte qualche numero il marchese di Mantova. Stava Sua Maestà molto di buona voglia, sperando conseguire li disegni suoi.

Il Re de' Romani si appropinqua, in modo che in brevi dì si crede che Sua Cesarea Maestà muoverà la guerra a' Veneziani; e noi ne vedemo oggi e segni.

Iersera scrivemo el di sopra. Sino a questa ora, che siamo ad ore xx, non si ritrae che in campo sia seguito altro, che avere li Francesi tramutato l'artiglieria e fatto la più avanti verso li inimici; de' quali non s'intende che e faccino altro che starsi nello alloggiamento bene fortificati, avendo li Francesi disegnato di levarsi.

XII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 11-12 mai 1509.

SOMMAIRE. — Les Français se sont tenus en vain pendant six heures en bataille; ils ont repris et saccagé Rivolta. Les Suisses arrivent en si grand nombre, que le Roi a donné l'ordre de s'opposer désormais à leur passage.

Questo giorno si intende el campo delli Francesi essere andato a

[1] Le vieux comte de Pitigliano, général en chef de l'armée vénitienne.

Rivolta, due miglia lontano da donde si levorono, dove stettono sei ore in battaglia aspettando li inimici; e quali non si feciono più avanti, e solamente si voltorono alla fronte loro, stando in arme senza abbandonare quel sito forte dove sono. In questo mezzo, da una parte dello esercito nostro fu battuta la terra dalla artiglieria, luogo assai buono e bene abitato e ricco, secondo la qualità sua, molto migliore che non fu dato ad intendere al Re, quando li Marcheschi lo riaquistorono; ed avuto per forza, fu saccheggiato; e tagliorono a pezzi circa trecento uomini, vi erano suti lasciati per guardia dal campo Veneziano. Ed anche a' quelli della terra che non poterono fuggire, per la ostinazione loro intervenne il medesimo; sendo suto dato dal Cristianissimo el castello in preda alli Guasconi, non usorono poca crudeltà.

La opinione comune è che li Francesi cerchino ogni occasione di venire alle mani con li inimici; però li vadino volteggiando, dando voce volere andare a Caravaggio, con animo di metterli in mezzo, per necessitarli al fatto d'arme, ovvero ritirarsi in luogo dove li possino sforzare non con tanto disavantaggio.

Questo dì si è fatto di nuovo qui la mostra di cinque cento Svizzeri, bellissimi uomini e bene armati; e però ne vengono ad avere circa otto mila, sendone in campo sino ieri a pagamento sette mila e cinque cento. A Como ne erano venuti di nuovo, oltre al numero predetto, tre mila e cinque cento, per venire a servire questa Maestà; la quale ha scritto non li lascino passare, e sieno levate a Como le barche.

El campo de' Francesi aveva disegnato levare li ponti di Cassano, e mandarli giù per Adda, per fermarli al rincontro di Rivolta, e di quivi valersi delle vettovaglie, benchè ne portavano con loro, secondo dicono, per quattro giorni.

Scrivemo iersera il di sopra, e in tutto questo giorno non intendiamo sia seguito altro, se non che circa alle XXI ore fu gridato : All' arme! nel campo de' Francesi, in modo che tutto uomo stava ad ordine;

e poi non fu altro. Hanno abbrusciato Rivolta. Li ponti di Cassano si leveranno questa notte, e tirerannosi dove si dice di sopra.

Domattina andrò io, Francesco, insino in campo, per tornare doman da sera; ed allora daremo più particulare notizia di tutto a Vostre Signorie.

XIII.

NASI AUX DIX.

Milan, 14 mai, quatre heures de nuit.

Sommaire. — Première nouvelle de la victoire des Français. Détails confus. Départ de Pandolfini pour le camp du Roi. Milan est dans la joie; des salves d'artillerie annoncent la victoire.

In questo punto, che siamo ad ore xxiv, è venuto in questa terra el fratello *du contrôleur* delle poste del Re, volando in poste, così armato come era in campo; e ne va in gran celerità alla Maestà della Reina, a referire come, sendo oggi el campo della Maestà Cristianissima partito da Rivolta, e giunto a Carpenzano, tre miglia lontano, e portato quelli della terra le chiavi senza fare alcuna difficultà a Sua Maestà, inteso li inimici ritirarsi e mettersi in fuga, sendosi accosti del tratto delli nostri che li mettevano in mezzo, la prefata Sua Maestà si fermò lì con la sua guardia, e comandò a tutto il campo che seguitassi; donde ne è seguito che, sendo li inimici ritratti in su certi poggetti, l'avanguardia di questa Maestà, con la artiglieria, li costrinsero ad abbandonarli, e li ruppono; con dire questo particulare, al certo essere preso Bartolommeo d'Alviano. E, per tal segnale, dice averlo udito parlare, e figuralo in tal modo che e si gli può credere; con la morte di dieci mila persone e la presa di tutte l'artiglierie. E che il conte di Pitigliano, con il resto delle gente, era in fuga. E, visto tanto felice successo, pare che e si possa sperare la ruina del resto.

Francesco Pandolfini andò questa mattina in campo; e, per non essere potuto passare la Adda, sendo partiti li ponti da Rivolta, e non ancora condotti a Businà dove li dovevono fermare, mandò el suo se-

cretario indietro a significarmi che alloggieria questa sera XII miglia lontano di qui, per domattina trasferirsi in campo, e verrà ben fatto che intenderà tutti li particulari, de' quali insieme ci riserbiamo a scrivere.

Scrivendo, li generali di nuovo, per Niccolo Alamanni, volando me hanno mandato a confermare tutto il di sopra, con questo particulare più che Bartolommeo d'Alviano è ferito in sul capo, e che una parte delle gente delli inimici sono ritratti in Caravaggio, dove a questa ora speravano sieno arrivate le artiglierie di questa Maestà. Affermano il conte di Pitigliano essere in fuga con il resto dello esercito; e, come è detto, si può avere speranza si perda come li altri.

Messer Giorgio Cornaro si intende che, questa mattina dubitando di quello che è avvenuto, si ritrasse in Brescia. Di messer Andrea Gritti[1], collega suo, non si sà ancora quello ne sia avvenuto.

Ho deliberato spacciare questo uomo di Francesco Pandolfini, non si trovando altri, sendo la nuova tanto importante.

Tutta questa terra fa dimostrazione di letizia; e il castello trae di molte botte d'artiglieria; ed io, che sono suto qualche dì indisposto, spero domattina andare fuorà, piacendo a Dio[2].

[1] Giorgio Cornaro et Andrea Gritti étaient les deux provéditeurs vénitiens.

[2] Le Roi avait annoncé lui-même à la République la nouvelle de sa victoire, voici sa lettre :

«Loys, par la grâce de Dieu.....

«Très chers et grans amys, nous envoyons «présentement nostre amé et féal notaire et «secrétaire, messire André Leroy, présent «porteur, devant nostre Saint Père, pour ad«vertir Sa Saincteté de la grant victoire qu'il «a pleu à Dieu ce jour d'huy nous donner «contre nos ennemys les Vénissiens. Auquel «aussi avons donné charge vous en advertyr «au long; lequel y estoit in personne; et bien «vous prions le croire de ce qu'il vous dira. «Très chers et grans amys, nous prions Dieu «le Créateur vous avoir en sa saincte garde.

«De mon camp près de Veyla, le XIIII[e] «jour de may.

«Loys.»

(*Rif.* Cartapecore, *Atti publici,* t. VI, Francia, CXLVIII.)

XIV.

NASI AUX DIX.

Milan, 14 mai 1509.

Sommaire. — L'Alviano est prisonnier; son propos au Roi; sa blessure; sa vaillance. Francesco est au camp, où il recueille des informations exactes; il a déjà renvoyé à Milan un de ses serviteurs, qui a vu le champ de bataille; il a été effrayé du nombre des cadavres; trente pièces d'artillerie ont été prises. Processions et messes d'actions de grâce à Milan.

Aremo piacere l' uomo del Pandolfino abbi usata quella prestezza nel condursi che meritava tal nuova. In questa ora Francesco ha rimandato uno servitore suo, che iersera fu in campo. Quale di veduta referisce avere in sulla campagna visto in tre cataste tanti uomini morti, tutti però spogliati, che si stimava el numero che per la preallegata si scrive. Conferma la presa di Bartolommeo d' Alviano, ed avere visto la stanza dove era guardato; quale, secondo mi hanno questa mattina mandato a referire li generali, quando fu alla presenza del Cristianissimo, usò dire: « *Sire*, poichè Vostra Maestà mi ha nelle mani, sia sicura che in pochi « giorni ottenerà il desiderio suo di conquistare le buone terre della Si« gnoria. » La ferita sua è sopra uno occhio; e, questa volta, pare che abbi mostro il viso, ed è commendato d' aver fatto gran difesa. El conte di Pitigliano era in fuga, e ancora non si ha nuova dove sia capitato; nè anche si sà dove li Francesi si voltino. Sendosi questa mattina di buona ora Francesco presentato in campo, come è suo costume, farà ritratto particulare del fatto e di quello si disegna fare per lo avvenire, e *quam primum* si potrà Vostre Signorie lo intenderanno. El prefato servitore suo dice aver conto pezzi trenta di artiglieria grossa, guadagnata per li Francesi, non manco bella che la loro.

Monsignore *d'Albi* e li generali fanno questa mattina, e con messe, e con processioni, ringraziare il Nostro Signore Iddio di tanta vittoria. Vostre Signorie non dovranno mancare anche loro d' ogni dimostrazione temporale e spirituale per ogni rispetto.

XV.

NASI AUX DIX.

Milan, 15 mai 1509.

Sommaire. — L'Alviano est arrivé à Milan. Nasi a demandé de nouveaux renseignements à monseigneur d'Albi et aux généraux, qui ne lui ont rien appris. Il attend le retour de Francesco. L'infanterie des Vénitiens paraît avoir beaucoup plus souffert que leur cavalerie.

Poichè ancora non è partito l'uomo del Papa[1], significherò a Vostre Signorie brevemente, perchè è a cavallo, solamente come Bartolommeo d'Alviano è suto condotto qui in castello dal capitano Gabriello, con circa cento arcieri della Maestà Cristianissima. In questa ora ho mandato da monsignore *d'Albi* e dalli generali, per intendere qualche particularità, così del modo della zuffa di ieri, comè della quantità delle gente che possono aver persa e Veneziani, ed anche dove sia il conte di Pitigliano, e quello faccino oggi li Francesi; e in somma non hanno cosa nessuna, nè alcuno particulare. Però mi rimetto in tutto alla venuta di Francesco. La opinione è che la fanteria delli inimici sia quella che abbi più combattuto e più patito, non si intendendo la presa di troppi cavalli. Lo essere suti tanti uomini tagliati a pezzi nasce che il Cristianissimo comandò che e non si facessi prigioni, a causa che il predare non facessi disordine nelli suoi.

Bartolommeo d'Alviano è venuto col viso tutto fasciato.

XVI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 15 mai 1509.

Sommaire. — Pandolfini est revenu du camp des Français. Caravaggio a fait sa soumission. On ignore la direction qu'a prise le comte de Pitigliano. Le nombre des morts ne dépasse pas quatre mille. On suppose que le Roi va se diriger vers Crema. Le capitaine pisan Tarlatino, engagé au service du Roi, va être par cela même éloigné de Pise.

In questa ora io, Francesco, sono tornato di campo, e rallegratomi

[1] C'est ce messager du Saint-Père qui devait se charger de porter la dépêche précédente.

con la Maestà del Re, e col legato del successo di ieri. Mi sforzai di fare ritratto di tutto il meglio che potetti; el quale non è possibile (non volendo più lo uomo dello oratore del Papa aspettare) per questa darne particulare notizia. Brevemente Vostre Signorie hanno a sapere la terra di Caravaggio voluntari essersi data a questa Maestà, e questo dì tutto il campo andò a quella volta, con animo di combattere la fortezza in breve. Non è possibile poter sapere dove si sia salvato il conte di Pitigliano con tutte le gente d'arme; perchè di tutta la somma, per non si essere travagliate, ne hanno perso tanto poco numero che non fa somma. La fanteria, cioè il nervo suo, si può dire che sia persa, perchè li morti, ancora che il legato e il Re dichino bene di quattordici mila, da uomini degni di fede ed Italiani, quando sieno insino in quattro mila, non si crede di più. Li pezzi della artiglieria presa sono venti otto, cioè venti grosse, ed il resto falconetti, e due carra di archibusi con li cavalletti, e la munizione di detta artiglieria.

Dove si disegni andare questa Maestà, acquistato Caravaggio, in campo ne è varia opinione. E più intendenti pare che si accordino a Crema, nonostante che e sia luogo forte, ed el più Marchesco di tutti li altri. Ma a lasciarlo indietro potria impedire alle vettovaglie; e però si crede a quella volta.

Simonetto da Pontremoli, tre o quattro giorni sono, fu espedito da costoro; e portò trecento ducati, acciochè Tarlatino si potessi levare. E il legato si persuade che ad ogni modo sia subito per venire.

XVII.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 15-16 mai 1509.

Sommaire. — Relation de la bataille de Vaïla (ou d'Agnadel[1]) Conférence avec le légat relativement à Pise.

La ultima nostra fu questa sera a notte, insul ritorno di campo di

[1] En comparant attentivement à cette belle relation le remarquable récit de Guicciardini (livre VIII, chap. II), nous sommes de plus en plus convaincu que le célèbre

me, Francesco, e fu sotto brevità, sendo l'uomo dello oratore del Papa a cavallo, nè lo potendo noi fare punto più ritardare. E però al presente si farà più a pieno intendere alle Signorie Vostre tutto quello che allora ne occorreva.

La risoluzione di questa Maestà è sempre suta di venire alla battaglia con li Marcheschi, qualunque volta potessi farlo con parità di terreno, o almeno senza suo grande disavantaggio. E il disegno de' Marcheschi pare che fussi di fuggirla sempre, e, con eleggiere forti e securi alloggiamenti, costeggiare lo esercito francese, per tenerlo al continuo occupato.

Li Francesi iermattina, avendo prima saccheggiato e abbrusciato Rivolta, si partirono di quivi, disegnando andare ad alloggiare a Vaïla; pensando con questo modo che li Marcheschi si avessino, volendo costeggiarli, a diloggiare di quel forte alloggiamento, ed anche, oltre al guadagno di quel luogo, a recare non poco impedimento alle loro vettovaglie, che venivano di verso Crema e Cremonese. Li Marcheschi, sapendo il diloggiare e lo alloggiamento futuro delli Francesi, si levorono, disegnando voler pigliare alloggiamento vicino al luogo disegnato per li Francesi, per andare, secondo il consueto, costeggiando quello esercito; e, per seguire questo effetto, Bartolommeo d'Alviano si inviò con la avanti guardia del campo avanti, con due battaglioni di otto mila fanti, li meglio, secondo si ritrae, di tutto lo esercito, tra li quali era il signor Piero dal Monte, il Zitolo di Perugia, Dionigi di Naldo ed il Turchetto[1], e con cento cinquanta uomini d'arme e buona parte delle loro artiglierie. In questo modo veniva lo Alviano, faccendo al continuo fare le spionate, disegnando cominciarsi ad accampare dove giudicassi lo alloggiamento per lo esercito al proposito. Dall'altro canto, li Francesi per fianco delli Marcheschi sen'andavano allo alloggiamento disegnato, ordinati tutti in battaglia. Dal quale essendo ancora lontani circa un

historien a eu entre les mains les dépêches des ambassadeurs, et que souvent il a puisé à cette source. (Voyez les rectifications apportées par Pandolfini lui-même à son premier récit, dans la dépêche datée de Coccaglio, le 21 mai 1509, ci-après, p. 336.)

[1] Tous capitaines distingués de cette époque.

miglio e mezzo, fu dalle vedette loro nunziato li inimici essere lì vicini, in modo che e l'uno e l'altro esercito, senza pensare di combattere, si trovono in luogo che erano costretti a posta l'uno dell' altro combattere.

E così l'avanti-guardia, governata dal gran mastro e dal signore Jan Jacopo, dove si trovavano cinque cento lancie e circa dieci mila fanti, tra li quali erano e Svizzeri, si cominciò a spignere avanti al cammino delli inimici, col significare la scoperta di quelli al Cristianissimo che si trovava con la battaglia. Il quale subito marciò avanti. Il simile fece la retro-guardia; in modo che tutto lo esercito con lo ordine che andava, rivolto dal cammino disegnato, si voltò a man stancha verso li inimici. Lo Alviano con le sue gente, per quanto si ritrae, si mostrorono bene, e si spinsono avanti verso l'avanti-guardia del Cristianissimo, e li urtorono in modo in principio che li feciono quasi piegare, e non furono fuorà di speranza di guadagnare la artiglieria de' Francesi, secondo ha detto lo Alviano di poi ed alcuni altri. L'avanti-guardia Francese di poi pare che si aprissi, faccendo due ali insieme con le fanterie; e a poco a poco si serrassero addosso a'fanti, in modo che non potessero sostenere lo urto loro, e furono costretti, dopo lo essersi due volte rifatti, piegare, non avendo soccorso dalle loro gente d'arme, ed avendo moltissime volte lo Alviano mandato a sollecitare el capitano[1] che si facessi avanti insieme con li provveditori[2]. Il conte di Pitigliano e le gente d'arme, col resto dello esercito, non soccorsono; quale poteva essere lontano (secondo referisce lo Alviano) circa mezzo miglio; volendo forse più presto perdere una parte, che mettere il tutto in compromesso. La resistenza che fu fatta per lo Alviano e per quelle fanterie fu quasi incredibile, di natura che il Re e tutto questo esercito li predicano. Dello esercito Francese non si adoperò che l'avanti-guardia, e in qualche parte la battaglia; la quale stette quasi sempre stretta insieme, ed allo ordine; dove era il Re, sempre travagliando al pericolo delle artiglierie delli inimici, come un privato gentiluomo.

[1] Le comte de Pitigliano, qui commandait en chef.

[2] Les provéditeurs étaient Georgio Cornaro et Andrea Gritti.

Durò il conflitto da ore XVI fino a XIX, nel qual tempo fu una pioggia grandissima. E fu in certe campagne di una villa di Vaïla lo assalto nel mezzo fra Pandone, Vaïla e Caravaggio, un miglio e mezzo in due lontano da ciascuno di detti luoghi.

Lo Alviano, morto gli il cavallo sotto, restò prigione d'uno capo di fanti; e, se indugiava molto a manifestarsi, restava in compagnia delli altri morti in sulla campagna. Trovasi con uno occhio pesto ed il viso tutto, ma senza alcuna ferita. Non sono restati molti prigioni, perchè chi non scappò fuggendo, fu tagliato a pezzi, o nel conflitto, o per le campagne da cavalli che scorrevano.

Il numero de' morti, per quanto io abbi visto, per quanto abbi ritratto da uomini di conto quali parlano senza passione, credo sia tre in quattro mila al più; benche il Re ed il legato di poi, con grandissima asseverazione, mi voleva persuadere di tredici o quattordici mila. Alcuni altri si distendevano sino a sedici mila; e la comune e universale opinione del vulgo era di dieci mila. Ma infatto tutti sene ingannono al certo, e molti accrescono questo numero per esaltare le cose loro. Di quelli uomini d'arme ne furono presi parte, ed il resto si dovettono fuggendo salvare. In conclusione, non molti uomini d'arme si trovano prigioni, e manco cavalli si veggono morti per le campagne. Furono presi li cavalli della artiglieria, la quale in parte era anche tirata da buoi. Il Zitolo si trovò nel padiglione del signore Galeazzo Palaviccino, con molte ferite, fra le quali ne ha una nel ventre giù basso, molto pericolosa. Il signore Piero, nel conflitto, montò a piè con uno lancione in mano, secondo mi dice un nepote di Baldo Corazzaio, restato prigione, quale era sotto il suo colonnello, nè di lui si intende altro, salvo che in campo uno Aretino, andando rivedendo e morti per la campagna, mi referisce aver visto uno spogliato con uno occhio solo, e gli pareva il signore Piero. Altro di certo non sò. Di Dionigi di Naldo e del Turchetto non si intende niente; e, se e non si fuggirono, sono restati mescolati con li altri, perchè quà non si trovano prigioni. Delli due battaglioni di Bartolommeo, pare ragionevolmente che il primo fussi tagliato

a pezzi quasi tutto. Il secondo Bartolommeo non sà se e si mescolò forte, o se in parte si ritirò.

Non è maraviglia che il Re e ciascuno altro eccessivamente commendino Bartolommeo e quelli fanti, perchè era un fiore di quanta buona fanteria ha Italia; quali ragionevolmente debbono essere tutti morti. Perchè li buoni dovettono restare, e li tristi fuggire, secondo el consueto. Delli Francesi fu morto qualche fante, ma il numero non si può intendere, e cinquanta o sessanta uomini d'arme, secondo si intende fino al presente; perchè a qualunque compagnia ne manca qualcuno. Non ho però sentito nominare uomo alcuno di conto. Feriti ne furono assai delli uomini d'arme, e così de' cavalli.

Il resto dello esercito Veneziano, col conte e li provveditori, si salvò a suo bell' agio, non sendo seguitato nè cerco dalli Francesi; ma dove si ritirassi non dico, perchè anche costoro non lo sanno. E quali si contentorono della vittoria, sin quivi. Credon bene che e si ritirassi verso Crema con tutto il resto delle gente a salvamento, eccetto le sopradette.

Presono li Francesi venti otto pezzi di artiglieria conta; tra la quale ne era dieci otto o venti della grossa, al paragone o meglio che la del Re, e il resto *couleuvrines*, due carri, con circa cento archibusi con e cavalletti, e le munizioni di detta artiglieria.

Io, Francesco, mi rallegrai col Cristianissimo e legato del successo; e li trovai tanto allegri, che e non saria possibile referirlo. Le parole ed il discorso fattomi il legato, nel ricercarlo io di alcuni particulari, furono di sorte che e mostrò persuadersi per questo conflitto li Veneziani essere del tutto ruinati. E, mostrando io a sua signoria reverendissima quanto era suto a proposito ed onorevole questo successo avanti la rottura del Re de' Romani, sua signoria melo confessò; soggiugnendomi, e fa dire il vero : « Pigliate Spagna, el Re de' Romani, e « chi voi volete, e non ci è stato persona che abbi più osservato che il « Re, il quale non ha mancato di cosa alcuna al tempo promesso, ed ha « portato e porta in sulle spalle tutto il peso di questa cosa. E io vi dico « che questa è una grossa armata. » E, risguardandomi fisso, disse : « Am-

« basciatore, notate questa parola : *Questa grossa armata il Re la manterrà, « e tutto giorno la accrescerà.* » E subito di poi mi domandò di Pisa; e, rispondendogli io che noi non avevamo molti giorni erano lettere de' Vostre Signorie, e speravamo bene, sua signoria mi disse : « Noi ne « abbiamo tratto Tarlatino, perchè, tre o quattro giorni sono, fu di qui « espedito l'uomo con pensione di mille franchi e titolo di capitano « sopra i fanti cisalpini nelli affari del Re; e gli fu mandato trecento du- « cati, perchè si potessi di quivi levare. » E, domandandolo io se altro avviso avevono di poi, e se sperava ne uscissi, mi rispose non avere di poi altro, e che dello uscire lui non dubitava, massime sendo al presente seguito questa vittoria; soggiugnendo : « Benchè io non conosco « l'uomo, e non gli parlai mai. » E conchiudendo che le cose di Pisa, per la uscita di Tarlatino, resterebbono in buona condizione per le Signorie Vostre. E, ricordando io a sua signoria le cose di Pisa, per la venuta dell'uomo del Re de' Romani, quale si trovava in quel punto nella camera, mi rispose, più gagliardo ed animosamente che mai l'abbi visto, dicendomi : « State con l' animo sicuro, e non dubitate di cosa alcuna. » Replicandolo due o tre volte.

Il Cristianissimo, sendo io in campo, inviò a Milano il signor Bartolommeo con una scorta di più che cinque cento cavalli fino alla Adda, e di poi con cento arcieri di sua guardia fino a Milano, dove oggi comparse a buonora. E mi disse oggi Sua Maestà volere mandare a Milano tutte le artiglierie guadagnate. Il signore Bartolommeo è stato molto ben visto dal Re e dal legato, e ne parlano molto onorevolmente.

Il Cristianissimo ha ordinato che e si facci una capella nel luogo dove fu fatto il conflitto, per memoria delle cose; e disegna dotarla con obbligo che ogni lunedì, nel quale giorno fu il conflitto, vi si celebri messa per la redenzione delle anime di quelli che perirono. Ed in Francia, dove ha dato notizia di questa rotta, la ha chiamata : *la giornata di Vaila.*

Lo esercito, nel mio partire oggi di campo, si levava per a Caravaggio, avendo iersera il Cristianissimo avuto la terra, e disegnava battere con le artiglierie la fortezza, se subito a sua giunta non si arren-

derà; promettendosi, secondo mi disse, con le artiglierie abbatterla in un sol giorno. La deliberazione di Sua Maestà è mandare a sacco a fuoco e a sangue tutte quelle città, terre e castella che aspetteranno un solo tiro delle sue artiglierie.

Molti fanno giudicio che lo Alviano abbi ad essere causa della ruina dello Stato de' Veneziani; perchè sendosi conservato tutto quello esercito insieme, ed andando costeggiando li Francesi senza venire alle mani, teneva quasi impegnato lo esercito di questa Maestà. Al presente, con tanta perdita di forze e riputazione, dovranno ritirarsi stretti alle terre grosse, e più non comparire al largo alla campagna.

Costoro si persuadono che il Re de' Romani, non avendo rotto, sia al tutto per farlo, come intenderà il prospero successo di questa Maestà. E il duca di Ferrara ritraiamo non dovrà indugiare molto, avendo fatto intendere a questa Maestà avere ad ordine cento cinquanta uomini d'arme e trecento cavalli leggieri, ed in due o tre giorni potere mettere insieme sei mila fanti. Ma monstra desiderare per sicurtà sua lo indugiare il più che si possa.

Dove sia per andare il campo di questa Maestà non possiamo dare notizia a Vostre Signorie. Ciascuno stima per alla volta di Crema, o prima a qualche luogo che impedissino quel cammino.

Il marchese di Mantova si trova malato nel castello di Cassano, e per tal cagione non si è potuto ritrovare in campo al conflitto seguito.

Siamo a dì xvi, e per mancamento di spaccio non si è mandato la presente. Nè altro si intende di nuovo, salvo che il castello di Caravaggio, sendo prima abbattuto in parte dalle artiglierie di questa Maestà, si era finalmente a quella arresò, rimettendosi il castellano e li altri alla misericordia sua, non li avendo voluti in altro modo accettare.

XVIII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 17-18 mai 1509.

Sommaire. — L'armée est encore à Caravaggio. Le héraut Montjoie est allé sommer Bergame de se rendre. Les ambassadeurs se préparent à rejoindre le Roi. L'Alviano prétend que l'expédition de Trevi, entreprise contre son avis, a été la cause de sa perte. L'indiscipline de ses troupes, arrêtées au pillage de Trevi, l'a empêché de s'opposer au passage de l'Adda par l'armée française. Le Roi, à la tête de son armée, vient de prendre la route de Crema.

Questo giorno si intende el campo trovarsi ancora a Caravaggio, nè essersi oggi levato per non avere determinato prima il Cristianissimo da qual banda si vogli voltare, o a Crema, o a Bergamo. A questa ora ne debbe essere risoluto, sendo questa mattina ritornato in campo lo araldo *Montjoie,* quale fu mandato da Sua Maestà a Bergamo. Referisce, secondo intendiamo dalli generali, non avere potuto parlare alli uomini della terra, ma solamente a due officiali Veneziani, da' quali, senza volergli fare alcuna risposta, fu licenziato.

El conte di Pitigliano si dice essersi ritirato in Brescia con tutte quelle gente che si salvarono. Noi eravamo risoluti partire domattina, ed andarcene in quel luogo, dove con più sicurtà e più vicino al campo si poteva trasferirsi. Ma questo avviso ci ha ritenuto, sendo cammino contrario a condursi dove si dice di sopra che il campo disegna andare. Intesa domani la verità, ci dirizzeremo a quel cammino che fia più conveniente.

Bartolommeo d' Alviano, di natura loquace, sendogliene anche dato causa da costoro, del quale paiono di già fatti partigiani, intendiamo che usa di dire Trevi essere suto causa della ruina sua, mostrando esservi venuto contro allo animo suo, e per espresso comandamento delli padroni; quali, rispetto alle forze del Re non ancora unite, conobbono poterlo ricuperare. Affermando questa gita essere dannata da lui; certificandoli che andando là non era poi per ritirarsi, e che per onore suo era costretto venire alle mani. E così, nella passata della Adda delle gente Francese, dove certo li Marcheschi perderono grande occa-

sione della salute loro, lui disegnò venire ad incontrarli, sperando per proibire loro il transito; non lo messe ad effetto, secondo dice, non avendo potuto subito trarre le fanterie di Trevi; e per questo in quel punto avervi fatto mettere fuoco; e però, quando fu ad ordine, non fu a tempo, sendo le gente Francese di già passate.

La Maestà Cristianissima ha mandato qui la principale bandiera dello Alviano, e tenutala spiegata, prima in corte vecchia, poi in sulla piazza del castello, insieme con alcune altre bandiere; le quali, per memoria della vittoria, manda in Francia.

Le artiglierie ancora guadagnate saranno qui domani, e messe in castello.

Post-scripta. — Ora Tommaso, l'uomo nostro, referisce el campo essere andato questa mattina a Crema. Costoro questa notte levano e ponti che erano a Busina, per menarli a Lodi, dove domattina, piacciendo a Dio, saremo a desinare.

XIX.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 18 mai 1509.

Sommaire. — Bergame propose au Roi de se soumettre; Pizzighittone fait mine de résister. L'armée marche sur Brescia où elle paraît avoir des intelligences.

Abbiamo inteso li uomini di Bergamo iersera avere mandato in campo al Cristianissimo dodici di loro de' primi, e convenuto di dargli la terra, ricevendo da Sua Maestà, per espugnazione della fortezza, cinquanta lancie, capo il signore Antonio Maria Palaviccino con dugento arcieri, e un capo Francese con mille fanti; promittendo, con queste forze e con le loro, insignorirlo della fortezza.

Fino a iersera pareva risoluta Sua Maestà andare a Crema; e di già, per uno trombetta, aveva significato a Pizzighittone, secondo l'uso, si dovessi arrendere; ed, avendo risposto essere deliberati tenersi, non te-

mendo nè del Re nè del rocco, tanto più indegnata per questo, pareva di animo di andare a quella volta. La cagione che lo abbi fatto mutare si presume di qualche intelligenza in Brescia, sendo partito questa mattina da Caravaggio, e discostatosi sette miglia, e diritto il cammino a quella volta, dove il conte di Pitigliano e li provveditori Veneziani rifuggirono con il resto dello esercito; e s'intende di poi essere passato l'Oglio, e fermosi in un luogo forte, rimettendosi ad ordine il meglio che potevano; ed alquanto riassettati pare che volessino ritornare in Brescia. E quelli della terra pare che rispondessino che, se il conte, come loro cittadino e benevolo, con li suoi voleva entrare, lo riceverebbono ad una medesima fortuna con loro; ma come soldato Veneziano, e con le gente, non era necessario, sendo loro medesimi deliberati guardare la terra. Da questo e da altri prosperi progressi se ha opinione che lo andare a Brescia sia, come è detto, con intelligenza. Ed, espugnata quella città, Crema e Cremona, restando di quà privi da ogni soccorso, arà tanto più aiutato deliberare così.

XX.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Coccaglio (?), 21 mai 1509.

Sommaire. — La ville de Brescia a fait sa soumission. La citadelle de Bergame a capitulé. Les nobles vénitiens sont tous retenus prisonniers et envoyés à Milan. Il est probable que le Roi aura conquis en vingt jours sur les Vénitiens tout ce qui lui est attribué par le traité de Cambrai. Descente prochaine de l'Empereur en Italie. Le comte de Pitigliano est à Peschiera, où son armée diminue de jour en jour. Importance de la bataille de Vaïla; rectifications faites à la relation de Pandolfini : le nombre des morts, évalué d'abord à trois ou quatre mille, peut être porté à sept ou huit mille; l'Alviano commandait, non pas l'avant-garde, mais l'arrière-garde. L'Alviano a cherché à desservir les Florentins auprès des Français; il accuse les Vénitiens d'appeler le Turc en Italie; il se plaint hautement de la conduite du comte de Pitigliano.

Noi, insieme con li altri ambasciadori, ci siamo condotti in questo luogo, vicino al campo a cinque miglia, e presso a Brescia a tredici. Li oratori della qual città iersera accordorono dare la terra a questa Maestà, e però domani lo esercito si accosterà a miglia tre, ed il Cris-

tianissimo mercoledì vi farà la entrata, con le convenienti cerimonie. Della fortezza si ha buona opinione, sendo privata di speranza d'avere soccorso; e lo fa credere lo esempio della fortezza di Bergamo, la quale, dopo che un dì e una notte fu battuta da quelli vi mandò il Cristianissimo insieme con li uomini della terra, ieri a mezzo dì si arresero, salvo lo avere e le persone, eccetto li provveditori ed offiziali Veneziani, li quali questa mattina vedemo condurre prigionieri verso Milano in numero di cinque, dove era messer Marino Giorgio, provveditore di Bergamo e di tutto el Bergamasco, sutovi mandato circa cinque settimane sono, uomo di autorità e di non poca condizione in Venezia. Il medesimo accadde a quelli di Caravaggio. In somma li gentili uomini Veneziani, che si sono trovati in qualunque castello o fortezza, sono venuti nelle mani de' Francesi, non avendo mai potuto li uomini di detti luoghi ottenere di salvarli; in modo che e ne è di già andati tanti prigionieri nel castello di Milano, che vi poteriano fare un mezzo consiglio de' Pregai. Cremona tacitamente si crede sia d'accordo con questa Maestà; e, benchè Crema sia forte di sua natura e Marchescha, avuto la fortezza di Brescia, si spera che anche lei manderà le chiavi; ed a questo modo in venti giorni di tempo questa Maestà arà espedito dal canto suo tutto quello si appartiene allo Stato di Milano. Ed è opinione comune che Sua Maestà non intraprenderà più oltre, ma somministrerà al Re de' Romani quello aiuto che è obbligato per la capitulazione, dopo però che abbi conquistato tutto il suo come è detto. Dovrà la Cesarea Maestà tanto più accelerare, quanto maggiore declinazione succede nelli inimici. Intendesi, ancora che e non sene abbi troppa certezza, che si appropinqua, e che ha numero di gente verso Rovere; *preterea* che nel Friuli manderà uno capitano con dieci mila fanti e cinque mila cavalli, disegnando rompere in un medesimo tempo l'uno e l'altro luogo.

Il conte di Pitigliano si intende essere ritrattosi verso Peschiera con circa mille uomini d'arme e cinque in sei mila fanti; le quali gente si ritrae che al continuo si andavano risolvendo per ritrarsi alle cose loro,

quelli che sono di Bergamasco, del Veronese e Cremonese, per salute come avviene delle cose loro.

La giornata di Vaïla al continuo si e dimostra maggiore, e per li frutti parturisce, e per la quantità delli uomini che vi perirono; per essere suto trovato quantità di uomini morti in più luoghi, in due o in tre miglia di paese, vicino al luogo dove fu fatto il fatto d'arme; in modo che siamo costretti credere che li morti sieno stati da sette in otto mila persone, benchè il Re ci abbi affermato e resti in opinione lui e tutti li Francesi di più che quattordici mila.

Per la nostra de' xv si disse Bartolommeo d'Alviano, con la avantiguardia de' Marcheschi, essere venuto alla battaglia con li Francesi; e, per avere di poi avuto comodità di intenderlo più particularmente, diciamo alle Signorie Vostre che Bartolommeo governava la retro-guardia, e con quella fece il fatto d'arme; e la origine fu perchè, cavalcando l'uno e l'altro esercito per alloggiamento, nel modo che per la preallegata si scrisse, cioè l'uno girando e l'altro per dirittura, quando si riscontrarono insieme, tutto lo esercito Veneziano era di già passato, eccetto che la retro-guardia, quale venne alle mani con li Francesi; e questa fu la causa che il conte di Pitigliano col resto delle gente si potè salvare, essendo di già trapassato.

Cavalcando questo dì con monsignore *de Paris*, quale ha più volte e lungamente parlato con Bartolommeo d'Alviano, ritraiamo lui aver cerco di dare carico alle Signorie Vostre; e, benchè non ci dicessi il particulare, non avemo a durare fatica nella giustificazione, sendo da sua signoria conosciuto quanto Bartolommeo sia e passionato e abbi odio grande verso di quelle. *Preterea* ci disse aver ritratto da lui, che e Veneziani facevano ogni opera di mettere il Turco in Italia. Duolsi del conte di Pitigliano senza alcuno rispetto, mostrando che lui non abbi osservato l'ordine, e sia mancato da quello che avevano disegnato.

Lo oratore del Cattolico ci dice che el figliuolo del suo Re, dopo el parto della madre, in due ore si morì. Lo scambio del quale oratore intendiamo essere arrivato a Milano.

XXI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 22 mai 1509.

Sommaire. — Contentement du Roi; belle ordonnance de l'armée. Reddition de la citadelle de Brescia; détails. Intelligences à Crémone; continuité d'heureux succès. L'armée est en marche dans la direction de Peschiera. Le Roi pourrait sans obstacle s'avancer jusqu'à Padoue; on croit à sa modération.

Il campo oggi si trova vicino a Brescia a miglia tre, dove lungamente, poichè fu alloggiato siamo stati con la Maestà del Re, e rallegratoci di nuovo di tante vittorie. Quale si trova sì contento e lieto quanto fussi mai. Conduce questo esercito e con ordine e con giustizia tale, che ogni uomo confessa essere la totale sua professione. La fortezza di Brescia questa mattina, senza tirare un colpo di artiglieria, si è accordata con la prefata Sua Maestà, e, due ore sono, ne mandò a prendere la possessione; e la ha fornita, salvo però lo avere e le persone, eccetto che del capitano e podestà ed officiali Veneziani. Ed il prefato podestà dalli uomini di questa terra è talmente suto laudato de' progressi suoi per essere e buono e giusto, che Sua Maestà ha detto a noi volerneli compiacere, e che con uno trombetta sene possa andare. Il capitano, el quale è messer Marco Dandolo, sendo stato ambasciatore a Sua Maestà al tempo della guerra di Napoli, dove accadde fare di lui cattivo concetto, lo ha ad ogni modo voluto nelle mani. E tanto più persevera nella opinione, come per la preallegata scrivemo, avendo notizia che delli mercanti e Bresciani e Bergamaschi che sono a Venezia e nelle altre terre loro, oltre all' averli fatti prigioni li Veneziani, hanno ancora e loro beni confiscati. Questa città è talmente forte che li Francesi medesimi si maravigliano non si sia difesa; e pare che ogni uomo confessi tutto questo progresso di Sua Maestà, dalla rotta in quà, più presto proceda da opera divina che umana, sendosi uno esercito si grande (quale era quello de' Veneziani, non sendone suti fatti prigioni, nè morti molto numero delli uomini d' arme e cavalli leggieri) dissipato, e risoluto così in un subito; perchè non si intende che a Peschiera,

omnibus computatis, il conte e li provveditori abbino insieme più che secento uomini d'arme e molti pochi fanti.

Messer Giorgio Cornelio, uno delli provveditori, el seguente dì dopo la rotta, venne in questa terra, e pare che e disegnassi metterci quattro cento uomini d'arme e due mila fanti. Li uomini della terra risposono volersi consigliare insieme; e, volendo lui trovarsi nel consiglio con loro, ne nacque che e si insignorirono subito delle porte, e quelli da Gambero sono suti capi a ridurla ad obbedienza di questa Maestà. La quale di Cremona ci ha detto per la intelligenza vi ha avuto dentro, e sà che, subito mandandovi le gente, saranno ricevute; ed anche nella fortezza accenono avere buono ordine. Dove si trova messer Zaccharia Contarino, quale fu uno di quelli che fece la tregua con lo Imperadore. Però è assai desiderato da questa Maestà d'averlo nelle mani.

Domattina si leverà il campo per alloggiare cinque miglia lontano di qui verso Peschiera. Ed il Cristianissimo farà la entrata con la guardia sua ordinaria e li dugento gentili uomini; dove reformerà la terra, e si risolverà come vogli procedere. E potrà essere piglierà la volta di Peschiera; e, se quella volessi procedere più avanti, con li araldi soli si insignorirebbe insino di Padova. E, come abbiamo detto per altro, la opinione comune è che e non lo abbi a fare. Pure potrebbe essere che e lo facessi.

In questa ora siamo entrati qui in Brescia, dove abbiamo tanta difficultà e nello alloggiare ed anche in altro, che appena abbiamo avuto luogo dove potere scrivere la presente; la quale anche non abbiamo comodità di mandare sicura, per essere la strada alli cavalli di Crema impedita.

XXII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 23 mai 1509.

Sommaire. — Audiences du Roi et du légat; conférence avec Robertet. Tarlatino et les Pisans. — Bonnes dispositions à l'égard des Florentins. Le Pape. L'Alviano.

Sendo questa mattina a buona ora venuto qui il legato, esequimo la commissione delli Eccelsi Signori, dimostrando el contento grande e la universale satisfazione di tutta la città per tanto beneficio, quanto pareva dover conseguire a Vostre Signorie per le vittorie loro. E fu fatta in modo che assai satisfece a sua signoria reverendissima. Quale affettuosamente domandò come andavano le cose di Pisa; ed, avendo dimostro noi la loro durezza e quanto pativano, domandò di nuovo se Tarlatino era uscito, e vedesi che, avendogli mandato danari come per altra scrivemo, hanno fatto fondamento certo della partita sua; il che credono abbi a fare profitto, sendo lui quello che in gran parte mantiene la ostinazione.

Parlamo di poi lungamente con *Robertet;* ed anche a lui furono molto grate le dimostrazioni temporali e spirituali fatte dalli Eccelsi Signori in segno di letizia; e, voluto intendere particularmente come si trovano e Pisani, affermò credere la uscita di Tarlatino. Ritraemo in un suo lungo discorso de' progressi ed acquisti fatti per la Maestà del Re insino a qui (commendando Sua Maestà circa allo operare ed il reverendissimo legato quanto al consiglio); che credeva il Cristianissimo non intraprenderebbe altro che quello apparteneva alla giurisdizione dello Stato di Milano. E sono tanto più contenti di questi successi, quanto e per loro avere operato senza li aiuti d' altri. È di opinione che lo Imperadore verrà ad ogni modo, e che e sia molto meglio averlo consentito con la disfazione dello Stato Veneziano, che avere lasciato quella Signoria si potente. E, a questo proposito, mostrò avergli detto legato cavalcando, che gli pareva questa Maestà, nel riassettare e riordinare le cose sue, debbi intendersi bene con Vostre Signorie, restando Fi-

renze la prima repubblica in Italia, e con il Cattolico, e con il Papa, del quale ci mostrò che interamente non erano satisfatti, attribuendo tutto alla natura sua sospettosa. Concludendo che tutto andrà bene, e si poseriano le cose in modo che ciascuno arebbe causa di restare sicuro.

Disseci che Bartolommeo d'Alviano aveva usato di dire che questa Maestà non si fidi di Vostre Signorie, perchè un dì, potendo, quelle gli fariano un mal torno; e, rispondendo noi convenientemente, mostrando però di non ne tenere conto, sendo loro noto lo animo e disposizione sua verso le Signorie Vostre. Non lo lodono più, come facevano in principio; e pure da monsignore *de la Trémouille* e da molti altri ci è suto bene calculato la natura sua. Ha deliberato questa Maestà mandarlo in Francia, e lo alloggiamento suo sarà nella gabbia *de Loches.*

La Maestà Cristianissima fece oggi qui l'entrata ad ore XIX, in arme, e computato li dugento gentili uomini, e la compagnia di monsignore *de la Trémouille* e di alcuni altri. Sono alloggiati in Brescia questo dì, oltre alli quattro cento arcieri, circa cinque cento lancie. Tutto il resto del campo è ito ad alloggiare cinque miglia lontano di qui, verso Peschiera, in sul Veronese.

Avendo eseguito la commissione delli Eccelsi Signori con la Maestà del Re, la quale gli fu accetta e grata, affettuosamente ci domandò delle cose di Pisa, e se Tarlatino era uscito. In modo che, oltre al parlare del legato e di *Robertet,* conoscemo in Sua Maestà un desiderio grande che le Signorie Vostre ricuperino quella città; concludendoci nel suo parlare che Pisa resterà debole per la uscita di Tarlatino, mostrando persuadersi che, per essere uomo di guerra, lui l'avessi fino a qui difesa.

XXIII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 24 mai 1509.

Sommaire. — Soumission de Crémone, de Créma. Le Roi n'a plus à réduire derrière lui que Pizzighittone et la citadelle de Crémone. Le comte de Pitigliano continue à opérer sa retraite; ses forces diminuent de jour en jour. L'Empereur est attendu. Le Roi s'informe de l'affaire de Pise. Peschiera, considérée comme étant du domaine du marquis de Mantoue, sera sans doute gardée par le Roi, moyennant une compensation. Le duc de Ferrare se dispose à entrer en campagne.

Siamo stati lungamente con la Maestà del Re, da chi ci fu conferito la città di Cremona essere ad obbedienza di Sua Maestà; e per la possessione avervi mandato messer Galeazzo Palaviccini con dugento lancie; e, nonostante che la fortezza sia e forte e bene munita, al fermo si può credere fra due o tre dì, come Sua Maestà spera, si abbi ad arrendere in potere suo. Crema medesimamente è accordata, ed anchè in quella terra Sua Maestà ha mandato dugento uomini d'arme con uno capitano Francese. E, stando noi seco a parlare, tornò lo araldo *Montjoie* di là, a referire come anchè della fortezza di quella terra la prefata sua Maestà era e Signore e Maestro. Donde Vostre Signorie hanno a tenere per certo, in due o in tre dì, non restando indietro altro se non Pizzighittone e la fortezza di Cremona, sarà fornito tutto di acquistare quello apparteneva alla giurisdizione dello Stato di Milano, che è: la Ghiaradadda, Crema, Cremona ed il Cremonese, Bergamo ed il Bergamasco, Brescia ed il Bresciano. Della qual provincia, città e terre li Veneziani traevano l'anno di entrata ordinaria ducati trecento mila.

Questa notte passata, inteso el conte di Pitigliano e li provveditori Veneziani el campo di questa Maestà aver mutato alloggiamento verso Peschiera, si sono ritirati con le relique del campo, e si stima alla volta di Verona; e pare che continuamente li inimici diminuischino di gente, e che e si sieno al tutto abbandonati.

Questa Maestà di poi ha mandato a Peschiera uno araldo, e però si spera che, alla tornata sua, si intenderà che sia arresa.

Noi con destrezza ricercamo il Cristianissimo, se anderia più avanti. Benchè mostrassi esserne ancora irresoluto, ci usò però dire che non voleva altro che quello s'egli apparteneva per suo diritto. Benchè non manchino di quelli che consiglino il contrario, noi incliniamo più a credere che e non abbi a procedere più oltre. È opinione in molti che Sua Maestà andrà fino a Mantova; e, circa lo esercito, che e lo abbi a mantenere distribuendolo nelli luoghi acquistati; e massime, venendo il Re de' Romani, come quella ci ha detto al fermo credere. Ed anche da *Robertet* abbiamo inteso che l'una e l'altra Maestà si potriano accozzare insieme, venendo la Cesarea Maestà a Verona.

Il Cristianissimo ci ha di nuovo molto particularmente ricerco dello essere de' Pisani, e voluto sapere come abbino da vivere, e se Vostre Signorie sperano al fermo con questo modo ottenerla. E fu la ricerca sua fatta di sorte circa a questo, che manifestamente appare il desiderio grande di Sua Maestà che quelle sene insignorischino. Ed, avendo noi replicato quanto ci parve conveniente ed a proposito, così in mostrare la loro durezza, comè anche si faceva per Vostre Signorie quello si poteva, nè si mancava in cosa alcuna per venire al punto, replicò : « Voi non vi governate bene. » E sarei di parere ad ogni modo la Signoria lì facessi qualche forza, per insignorirsene una volta avanti la venuta dello Imperadore. Non mancamo di replicare la spesa grande che Vostre Signorie hanno sopportata e sopportano continuamente, e però la elezione del modo tenuto insino a qui era suta più secondo la qualità e forze loro; persuadendo a Sua Maestà che e non si lasciava indietro a fare tutto quello vi erap ossibile. Replicò di nuovo : « Io sono « di questa opinione; e scrivetelo da parte mia. » Parveci, come abbiamo detto di sopra, che fussi tutto detto da Sua Maestà naturalmente, come la intende, ed a beneficio di Vostre Signorie. E, di poi che Simonetto fu spacciato con li danari per trarre Tarlatino, ci afferma non ne avere alcuna risposta; e sta pure in opinione ne abbia uscire. Non crediamo già che dalla parte di costoro sia da interpretare ci sia in questo duplicità di nessuna sorte, nè che sia da interpretarla sottilmente.

Benchè Peschiera si dica appartenersi al marchese di Mantova, sendo la chiave di tutta questa provincia acquistata dalla Maestà del Re, ed anche anticamente dipendente dello Stato di Milano, si crede fia il prefato marchese ricompensato in altro.

Qui si trova il marchese di Mantova, e si può dire guarito. Il cardinale di Ferrara è qui in corte. E si intende il duca, suo fratello, avere richiamato da Venezia lo oratore suo, e così di Ferrara licenziato il Bisdomini[1]; e si spera ogni dì intendere che e sia andato alla ricuperazione delle cose sue.

XXIV.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 26 mai 1509.

SOMMAIRE. — La citadelle de Crémone fait des offres de soumission; le Roi veut qu'elle se rende sans conditions. Tarlatino. Dessein du Roi de prendre Vérone, et de l'acheter ensuite de l'Empereur, qui a écrit une lettre de félicitations sur la victoire de Vaïla. Paroles du légat toutes favorables aux Florentins.

Questa mattina trovandoci alla messa di questa Maestà, ci conferì el castello di Cremona aver mandato per accordarsi, salvo lo avere e le persone, con tutto quello vi fussi dentro; quale mostrò non avere accettato, e volerlo a discrezione; sperando cavarne, e di prigioni e d'altro, ducati più che cento mila, dicendo che, se aspettavano e suoi cannonieri, si pentiriano d'avere ricusato el partito.

Conferimogli lo arrivare di Simonetto, e la tratta della donna e robe di Pisa di Tarlatino, dando speranza fra tre o quattro dì uscirne la persona sua. Replicò presto : «Per il primo avviso arete che e sarà «partito.» Mostrando averne piacere, da altro canto desiderio che Vostre Signorie espedischino presto quella impresa.

El campo questo dì è andato più avanti circa a cinque altre miglia,

[1] Le Bisdomini ou Visdomini était un magistrat inspecteur, que les Vénitiens entretenaient à Ferrare pour surveiller la conduite du petit souverain de ce pays. On comprend ce que cette surveillance avait d'humiliant pour les ducs de Ferrare.

pure al cammino di Peschiera, della risoluzione della quale non sene è di poi inteso altro. Partirà lunedì infallanter Sua Maestà, e sene andrà nello esercito. El quale, ottenuto Peschiera, pare che disegni marciare verso Verona; e *Robertet* ci ha mostro crederlo, dicendo : «In tanto «che andremo alla espedizione di Peschiera, ci sarà qualche risposta «dallo Imperadore.» Donde siamo costretti prestare fede a quello ci ha conferito uno amico nostro, questa Maestà avere mandato al Re de' Romani per ricercarlo di pigliare Verona, e per ricompensa dargli qualche somma di danari. E pare che questa Maestà sia suta consigliata dovere andare avanti : prima, per pascere lo esercito in sul paese d'altri; secondo, avendola a restituire allo Imperadore, sendo forzato *tamen* la medesima spese per la conservazione del campo, doverne conseguire da lui più grado ed *etiam* comodità. Il prefato amico, uomo di discorso e giudicio, non crede che alla Cesarea Maestà abbi a satisfare, nè che e la intenda per tal verso. Scriverassene alla giornata quello ne sarà a nostra notizia.

Da *Robertet* intendiamo il prefato Re de' Romani avere risposto a questa Maestà una gratissima lettera, rallegrandosi della rotta, confortando quella a perseverare nella amicizia seco, dimostrando anche lui essere disposto al medesimo, e dalla parte sua non volerne mancare. Ed, avendoci detto il prefato *Robertet* la tardità sua non essere causata da altro che per il mancamento di danari, si vede che hanno dubitato della fede sua. Afferma che ha mandato a rompere in Friuli, ed, al tempo che scrivemo iersera, dato principio alla guerra alla banda di Roveredo.

Non vogliamo mancare di dire, che di nuovo questa mattina abbiamo inteso da *Robertet* il legato avere replicato al Re, alla presenza sua, quanto sia bene e a proposito, per la conservazione dello Stato di Sua Maestà, esaltare Vostre Signorie, e ridurle nella pristina riputazione, con fare alla città qualche beneficio, confortando noi sapersi valere di questa occasione, parendogli sia venuto il tempo che debbi passare la malorosa fortuna della città; il che, se ora non seguissi, crederia che fussi destinata di sopra la bassezza sua; ricordando che, se

Vostre Signorie si sapevano aiutare, ne succederia grandi effetti a beneficio loro.

XXV.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 27-28 mai 1509.

Sommaire. — Le Roi voudrait que Pise eût succombé avant l'arrivée de l'Empereur. Il se montre très-favorable aux Florentins. Le marquis de Mantoue semble attacher un grand prix à la possession de Peschiera; son mécontentement. L'Alviano a cherché en vain à exciter la défiance des Français contre le marquis. Le Roi se porte en avant. L'Empereur a grande peine à se mettre en mesure. Ambassade envoyée au duc de Ferrare pour l'engager à contribuer aux frais de la guerre.

Questa mattina, nello andare a corte, incontrandoci in *Robertet*, con piacere grande ci ha detto come iersera il legato, ragionando delle cose di Italia con questa Maestà, usò di dire : «Egli è necessario ad «ogni modo reintegrare e Fiorentini di Pisa.» Vedesi muoversi in loro questo desiderio, così per lo interesse di Sua Maestà, come per beneficare quelli, tenendo per certo la venuta del Re de' Romani; per la quale è da credere dubitino di quello che con le parole non vogliono mostrare. Da uno amico nostro riscontriamo questo medesimo, sendosi trovato alla presenza, due dì fa, in uno ragionamento che il Cristianissimo faceva delle cose di Italia, dove si dolse delle azioni de' Pisani, così nelli affari di Genova, come in tutte le altre sue azioni in Italia; dicendo aver promesso reintegrarvi Vostre Signorie, e però, se bisognassi venirvi in persona, essere deliberato farlo per metterlo ad effetto. Fu risposto da uno Italiano : «*Sire*, e saria meglio che la Maestà «Vostra prendessi quella città per sè, il che saria molto a proposito «per le cose di Genova.» Replicò : «Egli è un tempo mi si sariano dati, «se li avessi voluti accettare. Una volta io ho deliberato che e Pisani «tornino a' Signori Fiorentini.» Replicando essere disposto di andarvi in persona bisognando.

El marchese di Mantova, sendo ricerco di Peschiera da questa Maestà con promissione di ricompensa, ne ha in modo risposto, che

mostra non sene satisfare; e le giustificazioni sue paiono si ragionevoli, che a molti che pensano al futuro non piace questa domanda, potendo causare nel prefato marchese, per la natura sua, un tale sdegno, che col tempo lo potria dimostrare in cosa più importante. E però è da credere che Sua Maestà vorrà contentare quel signore, ovvero ricompensarlo in modo che e ne resti ben satisfatto. Benchè da uno amico nostro ci sia detto Bartolommeo d' Alviano aver fatto intendere a costoro cosa del prefato marchese, che, se suo padre fussi vivo, aria causa di dubitarne; le dimostrazioni mostrono pure il contrario, così in non avere voluto per offerte li abbino fatte e Veneziani consentire alla voglia loro, come nello essersi prima che nessuno altro dichiarato, e mosso guerra a quello Stato.

Partirà domattina il Cristianissimo per andare in campo, quale si trova lontano di qui miglia quindici, e sene va a Peschiera. La quale terra pare che abbi fatto intendere volere essere ad obbedienza di Sua Maestà; la fortezza ancora dovrà fare il medesimo. E, circa a marciare più avanti verso Verona, fia secondo la risposta *d' Allemagne*, sendone ancora costoro irresoluti. Intendiamo da uno amico che, oltre a quello ne scrivemo ieri, domandono che il Re de' Romani mandi uno araldo, ed, insieme con quello di questa Maestà, vadino a domandare e Veronesi che si arrendino. In somma, noi veggiamo in costoro un grande desiderio di gire avanti, da altro canto aver rispetto alla Cesarea Maestà, e però essere ancora dubbia tale risoluzione.

Noi non partiremo di qui, fino a tanto non intendiamo tale risoluzione e siamo forzati farlo, per non avere comodità di stare alla campagna, nè in questo mezzo è allogiamento dove si potessi vivere o star sicuro. E, non sendo Peschiera più che venti cinque miglia lontana di qui, non si mancherà ogni giorno avervi qualche uomo nostro. Così intendiamo faranno li altri che sono nel grado nostro.

Resterà qui el cardinale di Finale governatore.

La terra di Asola intendiamo essere arrenduta al marchese di Mantova; sperasi in brevi della fortezza. Il simile ha fatto Luna e la for-

tezza; e in l' uno e l' altro luogo sono uomini del prefato marchese, ed anche Francesi.

Il legato ha usato dire che lo Imperadore verrà *omnino,* e lo andare sì piano nasce per non avere buone gambe come loro. E noi ritraggiamo di più d' un luogo che ha per ancora poco numero di cavalli.

La Maestà del Re partì una ora avanti giorno, questa mattina, e questa sera dormirà in campo. Col quale domani seguirà alla volta di Peschiera; nè della fortezza si è di poi inteso altro.

Intendiamo che il marchese di Mantova si partì iersera da questa Maestà con la risoluzione che quella vedrà Peschiera non essere di quella importanza che gli è suto dato ad intendere, nè anche avere quelle dipendenze gli sono sute dette. Però si crede per qualcuno di quelli che hanno maneggiate le cose, che la prefata Sua Maestà si risolverà a contentarne el signore marchese, dopo che sene sarà insignorito e visto con l' occhio. Nondimeno noi cene rimettiamo a quello che ne seguirà.

La venuta del Re de' Romani si tiene per certa, e lo affermano così quelli che dicono sino ad ora non avere molte forze.

Post-scriptum. — Da uno amico in secreto intendiamo essere questa mattina partito di qui uno ambasciadore del Re de' Romani e messer Claudio *d' Aix*, quali vanno, per commissione dell' una e l' altra Maestà, a domandare al duca di Ferrara ducati due mila. La quale somma pare che sia fondata per la investitura di Modena e Reggio, ed altri interessi fra loro; *præterea* sendo si concluso a *Cambrai,* che di quello possedevano e Veneziani di sua eccellenza e del marchese di Mantova fussi restituito e a l'uno e all' altro, contribuendo.

XXVI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Luna, 30 mai 1509.

Sommaire. — L'armée est à Peschiera. Le Roi attend l'arrivée de l'Empereur, qui d'ici à trois ou quatre jours sera à Trente. Le marquis de Mantoue est rentré en possession de tout ce qui lui appartient, à l'exception de Peschiera. Détails touchant le comte de Pitigliano et les débris de l'armée vénitienne. Nouveaux renseignements sur la bataille de Vaïla. La forteresse de Peschiera est emportée d'assaut, et ses défenseurs passés par les armes.

Essendo tornato uno de' nostri cancellieri di campo, ci referisce questa mattina essere andato ad alloggiare a Peschiera, dove questo dì attenderà alla espedizione della fortezza; per essere fornita d' un cento cinquanta fanti, farà quanto potrà per la difesa sua, potendosi massime salvare a posta loro per avere il luogo propizio. Dovrà questa espedizione almeno durare due giorni. Ed in tanto potrà venire risposta dallo Imperadore, per la quale Sua Maestà dovrà risolversi, o dello andare verso Verona, ovvero tornare alla volta di Cremona per la espugnazione della fortezza; la quale è di qualità, che per la espedizione di essa arà bisogno dello esercito, se già la Cesarea Maestà non si approssimassi tanto che, per abboccarsi insieme, deliberassi aspettarlo. Intendesi parte delle gente sua, guidate dal vescovo di Trento, aver preso Riva di Trento, castello ottimo ed importante, e della giurisdizione del prefato vescovo. Avendo noi di questo altro riscontro, crediamo che possa essere; e però si presta fede alla venuta del Re de' Romani *infallanter* alli III o alli IV di giugno a Trento; e, come dicemo per altra, la deliberazione di questa Maestà farà fare giudicio se ha tanto numero di gente quanto dicono alcuni, che vogliono condotti fra a piè ed a cavallo trenta mila combattenti.

Referisce ancora la fortezza di Asola essere disposta alla voglia del marchese di Mantova, quale ha di poi avuto Sarmignone, castello dentro al lago, in isola, luogo molto ameno; e così tutte le altre terre, che avevano e Veneziani appartenenti a lui, sono in potere suo, eccetto Peschiera, della quale e dice el Re avere date al prefato signore tutte

le giurisdizioni; e però si stima che col tempo gli lascerà ancora la fortezza.

El campo de' Veneziani, con circa dodici mila persone fra piè ed a cavallo, si trova a Campalto, castello di là da Verona cinque miglia.

Avendo scritto el di sopra, abbiamo di poi parlato con il primo uomo che avessi il conte di Pitigliano, chiamato el Milanese; quale, avendo in questa terra assai facultà, ha ottenuto grazia di tornare a godere il suo. Partì ieri dal campo Marchescho, e referisce averlo lasciato alle mura di Verona in luogo forte, chiuso dall' Adice e da' borghi della città. E, passando el Cristianissimo Peschiera, crede al fermo e Veronesi non vorranno dare più vettovaglie; e però saranno forzati a ritirarsi, e ridotti a poco numero, affermando che in tutto non sono più che dieci mila persone, computato fino alli coqui, e però da combattere non più che sei in sette mila, e la più parte Vicentini e Padovani. E però mostra dubitare che dalli soldati loro medesimi non sieno svaligiati li provveditori ed il capitano, quando sieno forzati ritirarsi nel Vicentino e Padovano, sendo el forte di quelle provincie per natura inimici. Non ritragghiamo da lui che quella Signoria[1] abbi fatto altra provvisione dopo la rotta, che avere aggiunto due provveditori insieme con li primi, ed avere mandato in diligenza messer Antonio Giustiniano allo Imperadore, quale alla pietra fu ritenuto tanto che da Sua Maestà Cesarea venne licenza che e fussi lasciato passare. E, per tenere ferme quelle poche genti in speranza, li prefati provveditori dice affermano che lo Imperadore veniva in favore loro. Conferma la presa di Riva di Trento; e, benchè la fortezza si tenessi, a questa ora esistima sia presa. Agresto anche era venuto in mano del prefato vescovo, luogo forte ed importante. Mostra che in Bartolommeo d'Alviano fussi tutta la fede di messer Giorgio Cornaro e di messer Andrea Gritti, primi provveditori; e che il conte di Pitigliano consigliava di fuggire el fatto d'arme con e Francesi, dicendo che antivedeva questa ruina. E tanto più danna

[1] La Seigneurie de Venise.

Bartolommeo di leggierezza e di troppa braveria, *adeo* che e si conosce manifestamente el poco amore e la disunione che era fra il capitano ed il governatore di quello esercito; la quale nel dì della giornata appare manifesta e chiara, ancora che il Milanese mostri, quanto può, per il conte non si essere mancato in cosa nessuna dello officio e debito suo. Dice che furono dalli Francesi battuti per fianco, e che, sendo lo Alviano nella avanti-guardia, ritornò in quella di drieto. Commenda eccessivamente la fanteria loro, e massime la compagnia del signore Piero dal Monte e la persona sua; la quale mori insieme con li altri. La opinione sua è che di loro ne restassi morti in sulla campagna circa otto mila. Disegnorono li provveditori fornire Bergamo e Brescia; *tamen* non furono a tempo, e tornò loro vano ogni disegno.

Alla difesa della fortezza di Peschiera dice essere messer Perotto Corso con trecento fanti; al quale nella giornata fu morto il genero, el figliuolo ed il nipote. Diceci che hanno fatto capitano della fanteria Dionigi da Bersighella, ma che e comandava a più numero prima, quando era capo di colonnello.

Costoro hanno questo dì citato el conte di Pitigliano per trombetta, assegnandogli tempo; segno che, fatto ribelle, gli vogliono occupare e beni, che non sono pochi in questa provincia, benchè abbino di già in sulla piazza di Brescia cominciato a vendere delle masserizie e veste sue, trovate qui, allo incanto.

Tutto il di sopra fu scritto ieri; e, in sul montare nostro questa mattina a cavallo, el reverendissimo di Finale ci fece intendere come ieri ad xx ore la fortezza di Peschiera fu presa per forza dalli Francesi, con tagliarvi a pezzi tutti quelli vi erano alla difesa, non la perdonando a persona; e, per ordine del Re Cristianissimo, volendo che dessero esempio a quelli della fortezza di Cremona, furono impiccati el provveditore Veneziano che vi era rifuggito, ed il castellano, li quali, venendo qui a Luna molti che vengono di là, ci riferiscono averli visti. Indugeremo a domani, disegnando andare in campo, desiderando potere scrivere la deliberazione di questa Maestà circa lo andare avanti, o del

tornare verso Cremona; parendo che questo più importi che la presa di Peschiera.

XXVII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 1er juin 1509.

SOMMAIRE. — Vérone est venue faire sa soumission au Roi, qui a exigé que cette soumission fût reçue, en sa présence, par l'ambassadeur de l'Empereur. L'armée vénitienne se trouve réduite à rien. Entrevue projetée entre l'Empereur et le Roi, qui à cet effet s'arrête à Peschiera. Le duc de Ferrare est tenu de contribuer aux frais de la guerre, ainsi que le Pape, le duc de Savoie, le marquis de Mantoue; de là vient que l'Empereur et le Roi ont envoyé récemment au duc des ambassadeurs; quant aux Florentins, aux termes du traité de Cambrai ils ne sont tenus à rien, n'ayant rien à reprendre aux Vénitiens. Les Vénitiens ont remis au Pape les villes qu'il réclamait d'eux. Leur empressement à cet égard est suspect aux Français, qui se défient également de l'Empereur. Pise et Tarlatino. Le Roi garde Peschiera; on croit qu'il donnera comme compensation au marquis de Mantoue Casal-Maggiore. Sanglante exécution à Venise. Le pays véronais et les restes de l'armée vénitienne. Vicence et Padoue sont disposées à suivre l'exemple de Vérone.

Questa mattina ci siamo trasferiti qui a Peschiera, dove si trova la Maestà del Re e tutto il campo; ed abbiamo trovato che tutti li ambasciadori Veronesi furono da questa Maestà, e convennono che questa mattina ritornassino con le chiavi della città, ed, alla presenza della prefata Maestà, le consegnassino all' uomo del Re de' Romani, messer Andrea di Burgo; e così, nel nostro arrivare, pubblicamente fu fatto tale atto; ed, offerto li prefati oratori Veronesi alla Maestà Cristianissima, come confederato del signore loro, tutto quello potevano per comodo dello esercito suo, con grata risposta furono licenziati, e così se ne ritornorono.

Le reliquie del campo Veneziano ieri faccendo segno di partirsi da' borghi di Verona, cercarono con artificio di entrare dentro nella terra, il che non riusci, e però furono forzati ritirarsi da vero. E, trovandovisi dugento uomini d' arme del Veronese, e cento cinquanta del Vicentino, quali si dice hanno fatto come quelli del Bergamasco e Bresciano, in modo che sono restati con poco altro che li cavalli leggieri, e

li fanti Romagnoli; perchè quelli del Padovano, Vicenza e Verona si presumme faccino come li uomini d' arme. Donde si fa giudicio che del tutto si siano resoluti in fummo. Li provveditori Veneziani (non sappiamo già se sono li primi che erano in campo, ovvero li venuti di poi) hanno mandato per salvocondotto a questa Maestà, per venirgli a parlare in nome della Loro Signoria; el quale abbiamo inteso essere suto concesso. Venendo, significheremo a Vostre Signorie quanto fia a nostra notizia.

Messer Antonio Giustiniano andò col foglio bianco al Re de' Romani, e costoro lo sanno per lettere intercette. Per molti ci è detto, ed uomini di qualità, che il primo di giugno Sua Cesarea Maestà sarebbe in persona a Trento con sei mila cavalli e dieci mila uomini di piè, senza quelli che ha mandati alla volta di Friuli; del numero de' quali, sendone varia opinione, non ci risolviamo scriverlo. E lo avere deliberato questa Maestà stare con lo esercito in questo luogo qualche giorno ci fa credere che la persona sua si appropinqui; e tale risoluzione abbiamo intesa dal legato. La quale non è fatta ad altro fine che per attendere risposta, crediamo noi, dello abboccarsi o nò; e, se pure bisognassi diloggiare di qui per la carestia delli strami, non si discosterà più che quattro o cinque miglia.

Siamo stati lungamente col legato, e con destro modo cerco di intendere se lo oratore dello Imperadore e messer Claudio *d'Aix* passavano più oltre di Ferrara; e sua signoria reverendissima ci ha risoluto che il prefato messer Claudio non passerà quel luogo; e così sperava, benchè non ne sapessi il certo, dovessi fare el presidente[1]; e che, nelli capitoli fatti a *Cambrai*, convennono con lo Imperadore che il duca di Savoia per lo interesse *de Chypre* dove pretende, ed il duca di Ferrara per il (Polesine quale ci affermò che ha rotto in quel luogo), e la Santità del Papa per riavere el suo, contribuissino a qualche parte

[1] Il s'agit ici des deux ambassadeurs de l'Empereur et du Roi envoyés au duc de Ferrare pour réclamer de lui des secours d'argent. L'ambassadeur de Maximilien était le président de Bourgogne, Mercurino Gattinara. Les Florentins craignaient qu'il n'eût mission de venir jusqu'à eux pour les rançonner.

della spesa; e che, avendo mandato Sua Beatitudine cinquanta mila ducati, non sapeva se il prefato oratore della Cesarea Maestà andrebbe più avanti. Replicando un' altra volta che quello del Cristianissimo non era per passare più oltre. E cene parlò in modo chiaro, che e si può credere sarà così.

Narrocci la conclusione fatta con li Veronesi, dicendo che il Cristianissimo ha fatto per sè e per altri, e che dal Papa nè da nessuno altro gli è suto somministrato argento. Mostrocci avere notizia che, per ordine de' Veneziani, era suto consegnato al Papa Ravenna, Cervia e Rimini; e, benchè con le parole non lo dimostrassi, oltre al non piacere loro el modo, non è senza sospetto di qualche nuovo disegno. Ricercocci delle cose di Pisa; e, benchè gli dicessimo della venuta delli ambasciadori Pisani, non mostrammo che fussi da sperare più che si meriti la natura loro. Dicemogli ancora come Tarlatino non era uscito, nè questa Maestà ne ha inteso, poi si partì Simonetto, altro. Conforta assai sua signoria reverendissima a fare il possibile perchè Vostre Signorie sene insignorischino, mostrando con efficacia desiderarlo; ed, essendo questo desiderio accompagnato dalla ragione, ci pare se gli possa prestare fede, perchè è da credere pensino alli effetti che potriano succedere per la venuta del Re de' Romani in Italia; e, nonostante che e si possa dire che entri in questi Stati senza difficultà e per mezzo di questa Maestà, crediamo nella loro fantasia non siano senza qualche sospetto; e però questa Maestà è consigliata conservare questo esercito intero. Dal quale sene sono già partiti, per quanto da uno amico ci sia suto referito, numero di gente e a piè e a cavallo che non avevono soldo. Però con tutto questo ci resta ottodici mila fanti vivi, e tutte le ordinanze, gentili uomini e pensionarii.

Intendiamo questa Maestà avere preso Valeggio, luogo di là dal Mincio, e della giusrisdizione di Verona. Però da alcuni è riputato che e possa non molto satisfare al Re de' Romani.

El Cristianissimo ha voluto dal signor marchese di Mantova la cessione delle ragioni di Peschiera, lasciandogli le entrate, e mostra avere ceduto per satisfare a Sua Maestà; e, benchè e dica non volere alcuna

ricompensa, si crede questa Maesta gli donerà Casale Maggiore in Cremonese.

Fu vero che d'avantieri, poichè fu presa la fortezza di questo luogo con la uccisione di tutti quelli vi erano dentro, da otto o dieci in fuorà che ebbono miglior sorte che li altri, questa Maestà fece appiccare el provveditore Veneziano; e, benchè non fussi di molta qualità, si saria riscattato buon prezzo; e lui era anche castellano, e però fu solo un gentiluomo quello che fu appiccato e non due. Messer Peretto Corso si era partito prima della prefata fortezza.

Fu detto, alla presenza nostra, e dal marchese di Mantova e da altri al reverendissimo, che a Venezia avevano tagliato nuovamente il capo a venti due gentili uomini, nel numero de' quali era uno de' Capi de' Dieci. Sendo il vero, Vostre Signorie per altra via ne dovranno avere avuto notizia. Non fu già detto la cagione. Per li medesimi fu interpretato che il salvocondotto domandato per li provveditori Veneziani fussi per salvarsi per la via di Mantova, dubitando delli Vicentini e Padovani.

Questa Maestà aveva deliberato mandare parte della artiglieria grossa a Cremona per battere la fortezza, ed ieri si dovevono muovere; sendo di poi fatte restare, non sappiamo se fussi per qualche pratica d'accordo. La fortezza è gagliardissima, e vi sono per difenderla mille buoni uomini dentro.

Scrivendo, intendiamo che Castel San Piero e Castel San Felice, fortezze di Verona sono ancora in mano de' Veneziani; Castel Vecchio e la cittadella si sono arresi a' Veronesi; stimasi il simile delli due sopradetti. Li quali Veronesi questa mattina accompagnarono fuori della terra il loro podesta e capitano, e messer Piero Duodo, provveditore. Li altri provveditori, con circa quattro mila persone che restono loro e non più, si trovano tra Porcile e Cologna in sul confine del Veronese e Padovano. In questo punto sene ritornano li oratori Veronesi, in numero trenta quattro con circa trecento cavalli, e l'uomo del Re de' Romani ne va a prendere la possessione accompagnato da loro; quale usa di dire che la Maestà Cesarea vi sarà fra pochi dì.

Vostre Signorie si persuadino, allo arrivare di questa, che Vicenza

si sarà arrenduta, avendo fatto intendere voler far quello che Verona; e però si fa giudicio, che anche Padova presto fara el simile, avendoci referito chi parti di là mercoledì, che tutti li Veneziani privati che vi si trovavano sene erano di già con le loro robe partiti.

XXVIII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 2 juin 1509.

Sommaire. — La citadelle de Crémone ne se rend pas; on y envoie une partie de l'artillerie; le Roi perd le temps à attendre l'Empereur, qui est introuvable. Motifs de son retard. Sauf-conduit demandé par les provéditeurs vénitiens pour venir trouver le Roi; cette démarche n'a pas de suites. Don fait par le Roi au légat du pays d'Assalo ou Salo, sur les bords du lac de Garde. Le duc de Ferrare a repris la Polésine. Pise; entretien avec le Roi à ce sujet. Échange de prisonniers proposé par les Vénitiens: l'Alviano.

La artiglieria, che demo avviso a Vostre Signorie che aveva questa Maestà disegnato inviare alla volta di Cremona e poi soprattenuta, questo giorno è partita. Da altro canto ha ordinato che da Milano vene vada di molti pezzi, ed anche quella che nel fatto d'arme fu guadagnata, massime li pezzi grossi. E però disegna Sua Maestà, quando fia risoluta partire di qui, andarsene in persona a dirittura a quella città per la espedizione della fortezza; la quale intendiamo essere talmente fortificata e provvista, che volendo quelli, sendo esposti, alla difesa fare el possibile, potria durare qualche giorno.

Fino a questa ora non ci è risposta della Cesarea Maestà, nè anche pare che e ci sia uomo che di certo sappi dove sia la persona sua. Affermasi bene essere vicina; ed il tenere qui uno esercito si grande con tanta incomodità, per aspettare la risoluzione dello abboccamento, fa pure prestare fede che e sia propinquo. Abbiamo bene notizia per mezzo di qualche amico, avere risposto la prefata Maestà Cesarea non si satisfare che il Cristianissimo metta el piè in nessun luogo appartenente alla giurisdizione sua, per la divisione fattane nella pace. Discorrono alcuni che, avendo lo Imperadore la testa alta di sua natura,

non curerà di accozzarsi con questa Maestà, non potendo comparire, per essergli inferiore di forze, avendo, come si crede, mancamento di quello che abunda sua prefata Maestà.

Come per la preallegata scrivemo a Vostre Signorie, ieri fu espedito e segnato il salvocondotto alli provveditori Veneziani; e, sendo di poi ricordato da persona prudente potere questo atto venire in offesa dello Imperadore (dicendo che Vicenza, Padova, Trevisi e le altre terre del Friuli potrieno avere in loro tale sospensione a deliberarsi, che saria contrario allo proposito suo, donde saria causa di sospizione), fece che il Cristianissimo ed il legato mutorono opinione. Ed ariano voluto che il signore Gianjacomo, per mezzo del quale fu domandato, li avessi fatti venire sopra la fede sua propria; la qual cosa il prefato signore non volle accettare; e così si risolvette in fummo la venuta loro. Vicenza non ha mandato, se già non lo avessi fatto secretamente; e, vedendo questa Maestà risoluta al non marciare avanti, si persuade ciascuno si vorranno gratificare con chi ha ad essere loro padrone e signore.

Questa Maestà ha donato al reverendissimo legato tutta la Riviera di Assalò, che sono dodici castella, ed assai ville in su questo lago di Garda, di entrata di ducati sei mila di ordinario, ed altri sei ne cavavano e Veneziani di estraordinario.

El duca di Ferrara, per quanto ne referisce lo oratore suo, ha ricuperato tutto el Polesine.

Scrivemo iersera el di sopra; di poi questa mattina, trovandoci al desinare di questa Maestà, fummo domandati da quella se delle cose di Pisa avevamo alcuno avviso. Rispondemo che e ci pareva tardassi, mostrando non aver fede nella venuta delli oratori Pisani. Replicò : « Dovresti pure essere avvisati che non abbino fatto niente. » E, ricercando noi Sua Maestà se da Genova o per altra via ne intendeva cosa alcuna, rispose che e Genovesi non ne parlavano più. Aggiunse : « Voi « avete quà di molti inimici. » Donde possiamo essere certi non mancono di quelli che cerchino disfavorire Vostre Signorie per ogni verso. Con tutto questo ci pare vedere desiderio grande in Sua Maestà e nel

legato che quelle riabbino Pisa; e pure el tesauriere *Robertet* questa mattina, mosso da sè, ci ha confermato el legato essere in opinione che *omnino* quelle sieno reinsignorite di quella città avanti che il Re parta di Italia.

Non solamente con questa Maestà, ma per tutti quelli espedienti ci occorrono, abbiamo fatto e facciamo diligenza di intendere dove si trovi la persona dello Imperadore, ed che forze abbi seco. Ed in somma, come dicemo ieri, egli è come parlare della Trinità. Nientedimeno costoro affermano che viene, e che egli è propinquo. E pure el Cristianissimo alla tavola, avendo sentito ieri tutto il giorno trarre artiglieria grossa, spesseggiando, ad uso di batteria, mostrava avere opinione che il campo di Sua Cesarea Maestà fussi a Roveredo, che sono segni di essere aspettato. E, non si intendendo ancora la risoluzione di partire di qui, nasce da aspettare la risposta dello aboccamento; la quale fino a questa ora non intendiamo ci sia; ed è desiderata.

Sono venuti questo giorno li oratori di Cremona in gran numero e con pompa, crediamo, per capitulare, ed anche per sollicitare la espedizione della fortezza; la quale con le artiglierie batte quella città con ruina di case ed uccisione di uomini; dicono però avere riparato, in modo che ora non fa troppo danno. Hanno usato di dire nella prefata fortezza essere morto el provveditore Veneziano di malincolia, per avere inteso la morte d'uno suo figliuolo nello garbuglio nato in Venezia; di che cene rimettiamo a chi ne ha migliore notizia di noi.

Intendiamo da questa Maestà, ed anche da chi è oggi venuto da Verona, che il restante delle fortezze di quella città sono in mano dello Imperadore; quale ha usato di dire a quello personaggio venuto di là, uomo di qualità, che Sua Cesarea Maestà vi sarà presto. Ma non ha già saputo ritrarre nè dove sia nè la qualità delle forze che ha. In modo che venendo, ciascuno fa giudicio che e sarà più tirato dalla buona fortuna di questa Maestà che dal potere o forze sua.

Le Cavalier Blanc, fatto prigione in Trevi insieme con *Imbault* ed il capitano *Fontrailles*, è venuto da Venezia sopra la fede, perchè si tratta di far cambio con quelli furono presi in Trevi dal gran mastro; el

quale ha detto al Re che e Veneziani si offeriscono pagare grossissima taglia per riavere Bartolommeo d'Alviano. Il che forse saria consentito, quando questa Maestà pensassi d'avere con loro una altra volta a venire alla giornata, sperando conseguire per suo mezzo nuova vittoria.

XXIX.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 3 juin 1509.

Sommaire. — Un capitaine d'aventure au service de l'Empereur s'empare d'un poste avantageux, qui commande la route de Vérone. L'Empereur lui-même est dans le Tyrol, et ne se trouve pas encore assez bien accompagné. Nouvelles du comte de Pitigliano. Exécution sanglante à Venise; détails. Que les Florentins se hâtent d'en finir avec Pise, qui, s'ils tardent, sera soutenue par l'Empereur.

Messer Andrea di Burgo, uomo del Re de' Romani, è tornato da Verona; la qual' città e fortezze sua ha consegnato in guardia alli uomini della terra medesima, fino alla venuta del padrone. Dice per cosa certa come un Mercurio, capo di cento stradiotti, quale non molti mesi stava nello stato di Milano al soldo del Cristianissimo, e per certo delitto suto di poi bandito dal gran mastro, e ritiratosi dalla Cesarea Maestà, con quattro mila fanti Tedeschi essere venuto a Rovere, e presa quella terra in parte con voluntà delli uomini, avuto el podestà nelle mani; el quale, insieme con quelli della terra, fatto segno a chi era nella fortezza di fargli morire se non si arrendevano senza trarre un colpo d'artiglieria (della quale non pare che avessino un pezzo solo), quelli della fortezza in poco tempo si accordorono. E così quel luogo tanto importante si è per Veneziani perso ed acquistato per lo Imperadore, quale fino a Verona, non ha più alcuno contrasto. El prefato Mercurio al certo fu alloggiato questo dì vicino a Verona avanti la partita di messer Andrea. Afferma la Cesarea Maestà essere a *Sterzing*, quattro giornate lontano da Trento. Della venuta sua a Verona, e se ha in animo di abboccarsi con questa Maestà, non mostra averne particulare notizia. Credesi tanta lunghezza non essere causata per altro che da non essere accompagnato secondo el desiderio suo, e come si

persuade dovere essere. Referisce la buona disposizione loro verso lo Imperadore, disegnando portargli le chiavi, ed avere risposto si mantenghino fino alla venuta sua in quel buono animo, a causa Sua Maestà Cesarea abbi qualche cosa da fare.

In questa ora, sono passati per qui el signore Federigo de' Bozzali, cugino del marchese di Mantova, ed el signore Carlo Gacco con circa sessanta uomini d'arme, che sono partiti dalli stipendii veneziani, con salvocondotto del Cristianissimo, per essere fatti sudditi suoi. Referiscono aver lasciato ieri el conte di Pitigliano ad Esti con circa trecento uomini d'arme, due mila cavalli leggieri e molti pochi fanti. Questa Maestà si persuadeva dovessino entrare in Padova; perchè, tenendo ferma quella città, saria el migliore rimedio potessino fare a preservare Venezia senza alterare. Dicesi per tanti la morte di quelli venti due gentili uomini, che e si presta fede che sia stata vera, se non in tutto, in parte. La cagione dicono essere suta, sendosi di notte, in un sestiere della terra (che pare così sia divisa), gridato : *Francia! Francia!* Furono presi venti due, e la mattina seguente, fatta esecuzione di sette, quattro gentiluomini e tre populari, pubblicamente fra le due colonne. Volendo el dì di poi condurre li altri per esequire il medesimo, si intende, per la multitudine delli uomini armati comparsi in sulla piazza, che non parendo loro sicuro el trarli fuora, si dice averli occultamente fatti annegare. Come dicemo nella preallegata, sendo la cosa di tanto momento, Vostre Signorie per altra via ne aranno avuto più vera notizia, e noi la scriviamo come di cosa che pubblicamente sene parla.

El tirare delle artiglierie, che la Maestà del Re faceva giudicio fussi a Rovere, fu a Verona, per segno di letizia dello acquisto della prefata terra di Rovere.

Sono partiti di qui quattro mila fanti, mandati da questa Maestà per assicurarsi che nel castello di Cremona non possa nè entrare nè uscire persona.

Siamo confortati fare intendere a Vostre Signorie che usino ogni estrema diligenza per comporre le cose di Pisa presto, sendo dal marchese di Mantova accennati che e saranno favoriti dallo Imperadore; e

che anche qui non mancano di quelli che per ogni verso li vorriano aiutare. Con tutto questo noi troviamo la disposizione del Re e del legato come per più altre abbiamo significato a quelle.

XXX.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 5 juin 1509.

Sommaire. — Nouvelles de l'Empereur; il est près de Trente, son ambassadeur est parti pour le rejoindre. Le légat doit aller à sa rencontre; il se fera auprès de lui le défenseur des droits des Florentins. Entretien touchant l'état des affaires présentes. Retour des ambassadeurs envoyés au duc de Ferrare; leur peu de succès. Départ du légat. Le comte de Pitigliano est entré dans Padoue. Le Pape est rentré en possession de toutes les villes et de tous les pays qu'il réclamait des Vénitiens. Le nouveau roi d'Angleterre a notifié au Roi son avénement.

Questa mattina ci sono lettere in questa Maestà dal suo ambasciatore residente appresso lo Imperadore, donde noi intendiamo per certo la persona sua domenica prossima dovere essere a Trento; e di già è in questo punto partito messer Andrea de Burgo per quel luogo. Quale va per significargli come il reverendissimo legato parte domani per Assalò, dove farà la solennita di giovedì, e poi si trasferirà a un certo luogo d'un gentiluomo vicino a Trento, a poche miglia, per abboccarsi con Sua Maestà Cesarea. E però el Cristianissimo non partirà di qui fino alla tornata di sua signoria reverendissima, quale dovrà farlo con la risoluzione dello abboccamento e del luogo. E, parlando insieme l'una e l'altra Maestà, non accadrà altro, se non confermare quanto si sarà prima trattato per il legato. Con quale siamo stati questo giorno lungamente, e pregato a beneficio di Vostre Signorie, per le quali voglia operare, così per conto di Pisa, come per tutti li altri interessi; dimostrandogli non avere alcuno dubbio, sì per la capitulazione fatta, sì *etiam* per ogni altro rispetto; e, mossi per debito dello officio nostro, non avevamo voluto mancare a noi medesimi di ricordarlo a sua signoria reverendissima. La quale ci rispose con tanta gratitudine, quanta si poteva desiderare, affermando non dubitassimo d'alcuna cosa; che

e faria quello officio per Vostre Signorie che meritava la fede ed opere loro verso el Cristianissimo; concludendo che ne stessimo di buona voglia. Ed, accadendo nella replica nostra che lo avere a trattare di cosa sì importante ci aveva ancora spronato tanto più a fare seco tale officio, quanto per non apparere forse quelle di Pisa di tal sorte, che non fussino lasciate indietro; donde, rispondendo lui che oggi a questa Maestà Pisa non importava poco, ed è da metterla nel numero delle importante e grande; ci confermiamo in quello ne abbiamo per più nostre dato notizia a Vostre Signorie, che e siano risoluti essere a proposito loro che quelle sene insignorischino. E veramente la conclusione sua fu di natura da restarne satisfatti, avendoci concluso essere vero amico, e non finto, ed ora più che mai volerlo dimostrare. Noi allo incontro non mancamo d'ogni dimostrazione di fede in la prefata sua signoria reverendissima; la quale ci confirmò l'andata sua a parlare vicino a Trento allo Imperadore; e che il Cristianissimo non partiria di questo luogo fino alla tornata. Disseci che ancora la Cesarea Maestà non sapeva la presa di Verona, e però ricercava d'avere monsignore lo gran mastro con gente d'arme e fanteria; dicendoci che e non aveva senon sei mila pedoni e pochi cavalli seco, oltre a quelle gente che ha in Friuli, non determinando el numero; mostrandoci che lui medesimo confessa avere poche forze. E, commendando noi la Maestà Cristianissima di tanta osservanza di fede, ci affirmò che Vicenza e Padova se gli volevano dare, ma che e non era maraviglia, avendo una armata da andare insino in Constantinopoli. Ricercamolo se il castello di Cremona faceva segno di non volere aspettare le artiglierie e le gente vi si sono mandate. Ritraemo che, per mezzo di qualche persona da bene, avevono mosso qualche pratica; ma che, se aspettavano la artiglieria piantata, e che amazzassino delli Francesi, non vi saria poi rimedio che non intervenissi loro come a quelli di Peschiera.

Da uno amico nostro intendiamo che e si è ragionato, abboccandosi questi due Re, di eleggiere un luogo del marchese di Mantova propinquo all'uno confino e l'altro.

Tornorono iersera el presidente *de Bourgogne* e messer Claudio *d'Aix;* e, per quanto dal prefato messer Claudio questa mattina, ed anche da *Robertet* ci sia suto referito, non hanno portato indietro altro che parole. Donde dal tesoriere intendiamo la Maestà Cesarea trovarsi di una mala disposizione verso el duca di Ferrara, e di natura che, se loro non ne lo guardassino, li potria dare una mala bastonata; mostrando non si governi da savio, e che, se e non fussi el rispetto del fratello cardinale quale si trova qui, e secondo lui si aonesta meglio, quello signore la faria tanto peggio.

Da *Robertet* siamo certificati che il legato è risoluto parlare delle cose di Pisa come si conviene a beneficio di Vostre Signorie, e con animo di farsene bene intendere; e, in su questo, un altra volta tornò a dire quanto sua signoria reverendissima perseveri in opinione essere necessario quella città torni ad ogni modo avanti che il Re esca di Italia al dominio di quelle. Certificoci el prefato legato doversi abboccare con il Re de' Romani, o domenica sera, ovvero per tutto lunedì al più lungo a *Lodron,* luogo di certo signore, che confinava fra Tedeschi e Veneziani, e vicino a Trento come si dice in questa; e sabbato troverà monsignore *de Gurck,* che gli verrà al davanti per avere tanto più tempo a parlare delle occorrenze loro. E però questa Maestà e lo esercito starà in questo luogo almeno otto giorni, se già non si mutassi proposito. E *Robertet* si persuade lo abboccamento, dicendo la Maestà Cesarea avere ricerco questa Maestà di vedersi insieme.

Partì questa mattina il legato in lettica a buonora, nonostante si trovassi indisposto, avendo questa notte datogli molestia la sua colica. In compagnia sua non sono andati ambasciadori di alcuno potentato, nè personaggi di conto, se non *Alby,* suo nipote, monsignore *de Paris,* el presidente di Milano, el signore Alberto da Carpi, e monsignore *de a Guiche.*

Lo oratore del Cattolico dice da questa Maestà essere ritenuto qui sino allo accozzare di questi due principi. E lui e molti altri, quali presumiamo lo intendino per via di Lucca, sendoci lettere di là de' xxx del passato o forse più fresche, credono che *omnino* Vostre Signorie

appuntino con e Pisani, e sene insignorischino al presente; mostrandoci avere notizia delli ambasciadori venuti costi e di una parte di loro poi tornati in Pisa.

Per avviso che venne da uno gentiluomo Veronese qui in uno Italiano, si intende el conte di Pitigliano essere entrato in Padova, e che e Veneziani danno danari, e che del Veronese uomini però di piè erano andati per pigliarne. Donde alcuni discorrono che, vedendo loro il Re non andare più avanti, debbino ripigliare alquanto lo animo, e cercare di difendere quella città; il che potria essere che da questa Maestà saria desiderato.

In questo punto è venuto quel messer Cecchino, che cavalca per il Papa; quale referisce tutta la Romagna essere spedita alla obbedienza di Sua Santità.

Ieri comparse a questa Maestà uno araldo del Re *d'Angleterre*, con una gran lettera. Per el quale, dicono li Francesi, significa volere così come el padre perseverare in amicizia. E, ricercando da *Robertet* se mandava ambasciadori, come altra volta ci aveva detto, dice che li manderà quando il Cristianissimo sarà tornato in Francia. El prefato araldo era partito *d'Angleterre* avanti vi fussi nuova della rotta, la quale trovò venendo a *Nevers*.

XXXI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 10 juin 1509.

Sommaire. — Réduction de Pise; satisfaction du Roi, du grand maître, de Robertet, de M. de la Trémouille, du marquis de Mantoue, etc.

Noi ringraziamo sommamente lo Onnipotente e Magno Iddio, che, per grazia sua, si sia degnato e non abbi più voluto differire la totale restituzione e possessione a Vostre Eccelse Signorie della loro città

di Pisa; la quale nuova intendemo ieri ad ore XXI, per la loro delli VIII, con quello piacere e contento conviene a tutti li servitori di quelle. E subito trasferitici al Cristianissimo, dove alla presenza era un mondo di signori e gentili uomini, eseguito largamente la commissione delle prefate Vostre Signorie Eccelse, ringraziandolo infinite volte delli amorevoli consigli ed opere sue. E trovandosi el gran mastro alla presenza, facemo ancora verso di sua illustrissima signoria el medesimo officio; col quale siamo di poi però stati un'altra volta. Non potremo essere da Sua Maestà suti ricevuti con migliore cera, nè e segni naturali suoi potevono apparire nè desiderarsi di maggiore dimostrazione di averne piacere e contento, con dire : « Queste sono vittorie sopra « vittorie. Delle quali mi trovo si bene agio quanto la Signoria di Fi« renze. » Commettendo efficacemente ringraziassimo, in nome di Sua Maestà, del buono animo loro verso di quella; dicendo di nuovo, che e non sene potria più rallegrare. Poi, ridendo ci disse allo orecchio che, oltre al non essere più debitore per lo avvenire, non aria a dare pieggeria. El gran mastro ancora, con le parole, mostrò esser contento, e credere questo effetto dovere essere utile per la Maestà del Re, dicendo che non restava in Italia maggiore repubblica; mostrando dovere el Cristianissimo acconciare le cose in modo che tutto si poseria in buona forma; offerendo assai el suo particulare. Saremo andati a trovare questa mattina el legato, se dal tesauriere *Robertet* (quale è veramente, per dire in una parola, contento quanto Vostre Eccelse Signorie proprie, e di questo si degnino prestarcene indubitata fede) non fussino suti più presto confortati fare detto officio per lettera che in persona, rispetto al luogo dove lo potevamo trovare, non vi giudicando lui punto a proposito la presenza nostra. Donde per lettera nostra fino iersera facemo conveniente officio, significandogli ancora la cagione perchè non siamo andati. Non vogliamo omettere che, infra tutti li altri a chi abbiamo conferito tale avviso, d'averne trovato monsignore *de la Trémouille* tanto contento quanto alcuno altro e sia chi si voglia. E le dimostrazioni sue sono sute di sorte, che come membri e servitori di Vostre Signorie, gliene aremo obbligo immortale; e tanto più quanto

lo conosciamo senza alcuna fizione, grande argumento per certo della satisfazione del Re di questa cosa. E con el marchese di Mantova e con tutti altri, che non sono però molti in questa corte, cene siamo rallegrati. E veramente el prefato signore marchese non ci potria più avere satisfatti, perchè vive senza alcuna duplicità, e, come quelle sanno, di natura liberale.

Preghiamo el Nostro Signore Iddio così, come per grazia sua ha concesso insino a qui, permetta a Vostre Eccelse Signorie di questa cosa quel frutto che ragionevolmente si aspetta.

XXXII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 11 juin 1509.

Sommaire. — Nouvelles démonstrations du Roi; il félicite la République d'être devenue la première puissance de l'Italie.

Noi siamo forzati, tante sono le buone dimostrazioni che pubblicamente ci ha fatto questa Maestà, di darne in parte notizia a Vostre Signorie; e, infra le altre, questa mattina, alla presenza d'un mondo di gente, disse : «Voi siate pure venuti el primo potentato di Italia. Come «vi chiamerete voi ora? Serenissimi o Illustrissimi? Egli è pur così «voi siate e più grandi.» Mostrando allo incontro la gran declinazione de' Veneziani e la ruina loro, pigliandosene piacere e contento; cose che ogni giorno ci fanno più chiari che, senza alcuna fizione, si sia da vero allegrato del bene di Vostre Signorie; el quale, per la prudenza loro, siamo certissimi sapranno usare bene; e così, per sua grazia, ne conceda il Nostro Signore Iddio[1].

[1] Le Roi ne s'en tint pas aux félicitations qu'il adressa aux ambassadeurs; il écrivit directement à la République :

«. . . . . Nous avons présentement sceu «par vos ambassadeurs la réduction en voz «mains et obéissance qui a esté fait de la «ville de Pyse; dont nous avons esté et «sommes très-joyeulx et contens; car nous «le tenons et repputons autant que nostre «propre fait et affaire; et, comme tousjours

XXXIII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 12 juin 1509.

Sommaire. — L'Empereur a envoyé des ambassadeurs à Florence à l'insu du Roi; leurs exigences. L'Empereur dispose de peu de forces; il a peu d'argent. Il n'est pas probable qu'il aille jusqu'à Rome; mais il se pourrait que le Pape vînt jusqu'à Bologne, pour le couronner dans cette ville. Les Florentins ne sont tenus à rien payer à l'Empereur, aux termes du traité de Cambrai. Le légat sera informé des prétentions de l'Empereur, et il les examinera avec lui dans leur prochaine entrevue. Conduite que doivent tenir les Florentins en cette circonstance.

Comparsono questo dì due di Vostre Signorie, una de' IX e l'altra de' X; e, veduto la commissione di quelle, non essendo il legato, cercamo da questa Maestà audienza secreta; e, subito ottenuta, narrato prima la venuta delli ambasciatori Cesarei, e la condizione in che trovorono la città alla entrata di quelli, e quanto avevano differito a domandare la audienza dalli Eccelsi Signori, non per altro, secondo il credere nostro, che per essere necessitati a mutare ordine alla proposta loro. La qual cosa piacque grandemente, e massime che avessino visto la terra in tanta letizia. Di poi, conferito l'ordine ed el contenuto della esposizione loro, ricercamo tritamente da Sua Maestà sopra tutte quelle parti che desiderano sapere Vostre Signorie. E, quanto alle forze che conduce lo Imperadore in Italia e la qualità di esse, ne fece risposta di sorte che, se e non sene inganna o non finge (il che non crediamo quanto al fingere), sariano e debole e poche. Sua Maestà non crede più di sei mila uomini di piè, male armati, e poco numero di cavalli, non passando mille cinque cento. A questa parte fu replicato per noi, che avendo per mezzo di Sua Maestà acquistato tanto Stato e messo si gran piè in Italia, era da credere che quello gli è suto sino a qui difficile, crescendo la reputazione e la comodità, potria diventare facile. Sempre perseverò in la sua opinione, arguendo che li da-

«le savez et entendez, nous avons tousjours «eu bon désir et singulier vouloir que la «chose advint à vostre souhait et intencion «ainsi qu'elle est venue...... Pesquière, «15 juin 1509.» (*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° CCCXIII.)

nari che lui gli dava di presente per il resto della investitura, e che e potessi per altri mezzi avere per lo avvenire, sendo si mal *menaggiere* (sic), in due giorni non gliene resteria uno ducato. E che potria di quà di queste gente ragunare, sute al soldo de' Veneziani, del Veronese, Vicentino e Padovano, che, per essere stati battuti, ne parla come di cosa vilissima e da non ne tenere conto? Però, quanto allo andare a Roma a coronarsi, non ha opinione possa farlo senza essere accompagnato dalle gente sue, e per questo non sia molto da temerne. Ed anche mostra al fermo credere, benchè altra volta la trovassimo di contraria opinione, la venuta del Papa a Bologna per incoronarlo, a fine non abbi causa di condursi a Roma. Alla parte, se ne' capitoli di *Cambrai* fu fatta menzione di Vostre Signorie per conto di sborsare danari, fece chiamare *Robertet* che era in una altra stanza, el quale resolutamente affermò non essere fatto alcuno assegnamento sopra di quelle, mostrando al certo non ne fussi ragionato. Volle Sua Maestà riandassimo alla presenza sua tutti li ragionamenti avuti prima seco. Donde el prefato *Robertet,* senza altrimenti sapere quello ne avessi prima risposto el Re, ne fece la medesima resoluzione, e circa alle forze, e circa alla gita di Roma per la venuta a Bologna del Papa, certificando di nuovo che al fermo Vostre Signorie nella pace *de Cambrai* non furono obbligate a cosa nessuna; e noi lo crediamo per quel discorso ne fece il legato sopra l'andata del presidente e messer Claudio *d'Aix* a Ferrara; del quale demo notizia a Vostre Signorie sino a dì primo di questo. Ed io, Alessandro, mi ricordo, quando si praticò la ultima capitulazione con costoro (come anche Giovanni Ridolfi debbe avere a memoria), essere accaduto che più d'una volta avemo ad intendere non essersi ragionato di Vostre Signorie in altro che nelle cose di Pisa; e, non per scrittura ma a parole, avere concluso el legato a monsignore *de Guise,* e poi monsignore *de Paris* allo imperadore, la Maestà Cristianissima essere deliberata, avendolo più volte promesso, ed anche per discaricare l'anima del Re Carlo dal giuramento, restituire quella città a Vostre Signorie, e in su questo aver fondato la promessa fatta a quelle nella predetta capitulazione, dicendo che la Maestà

Cesarea non ne poteva pretendere ignoranza. A Milano ancora ci fu di nuovo da sua signoria reverendissima confirmato il medesimo. Di che sene è ciascuna volta dato particulare notizia. E, perchè dicemo, nello esporre la commissione loro, li prefati ambasciatori aver mostro per li conforti del Papa quella[1] essere resoluta alla impresa contro alli infedeli; donde *Robertet* argui che tale impresa era un ragionamento mosso dal Papa, cosa che per questo anno non si può mettere ad effetto, sendo prima necessario che tutti li Principi Cristiani ne convenghino insieme; però, per tal conto, non essere di presente conveniente alla prefata Maestà Cesarea domandare danari; la quale se dicessi farlo per lo andare ad incoronarsi, li Vostri Signori arebbono da vedere quello sono consueti di fare alli altri Imperadori, quando sono venuti a tale atto. El quale argumento sendo approvato dal Cristianissimo, concluse si dovessi in diligenza darne al legato particulare notizia, el quale questa sera o domattina debbe abboccarsi con lo Imperadore; commettendo a *Robertet* ne scrivessi, ed a noi ancora che significassimo a sua signoria reverendissima tutto quello che avevamo discorso con Sua Maestà, ordinando che e ne tornassi subito risposta. E però a quella ne scrivemo in buona forma. Come fia tornata la risposta, arrogeremo quanto accadrà, ed a posta in diligenza spacceremo a Vostre Signorie. Le quali sappino al certo nè in questa Maestà nè in *Robertet* non essere prima alcuna notizia de' prefati oratori Cesarei; della condizione de' quali fumo domandati.

In somma tutto questo ritratto del Re e di *Robertet* si ridice in questo : che lo Imperadore al certo viene in Italia con poche forze; da altro canto non possa condursi a Roma senza gente di questa Maestà; credere la venuta del Papa, non per altro se non perchè non abbi causa la prefata Maestà Cesarea di andare a Roma, disegnando coronarlo in Bologna. L'altro, che al certo (e per quello ne abbiamo riscontro crediamo sia così) nella pace *de Cambrai* Vostre Signorie non furono obbligate a cosa nessuna. Da uno canto, non è forse fuora di proposito

[1] Il s'agit ici de l'Empereur et des ambassadeurs qu'il avait envoyés à Florence.

questa notizia trovi sua signoria reverendissima in quel luogo, potendo di tal' notizia nello abboccarsi servirsi a beneficio di Vostre Signorie. Da altro canto, se fussi suto presente, sene saria potuto trarre migliore resoluzione, ed arguire, e respondere meglio che non si può per lettera. Non ci è parso sino a qui introdurre nè ricordare come da noi, la capitulazione fatta gia con lo Imperadore, per non mostrare alcuna inclinazione di Vostre Signorie a sborsare danari; perchè, se e venissi a costoro a proposito, vedendo quelle inclinate, potendo dire poi avere consentito voi medesimi, in questo abboccamento non fussi permesso a quella Maestà Cesarea potervi di loro consentimento maneggiare, non faccendo differenza del parlarne come privati o pubblici; perchè, per la grandezza loro, non si può poi stare a disputarla. Ed io, Alessandro, non voglio mancare di riducere a memoria a Vostre Signorie, come pure, nella pratica della capitulazione predetta, parlando con il legato della forma, come intendiamo la protezione, accade dirgli che, avendo a sborsare tanti danari, e a Sua Maestà, e al Cattolico, intendevi non avere a contentare altri; e che lo Imperadore, venendo in Italia domandaria, ecc. La risposta sua fu in questa sentenza : credere che la prefata Maestà Cesarea vorrebbe trarre danari da Vostre Signorie; e, se quelle consentivano al dargliene, ne lasciava a loro il carico; ma, dinegando, e per questo disegnassi sua prefata Maestà Cesarea corrervi addosso, intendeva el Cristianissimo avervene a difendere. Di che in quel tempo sene dette anche particulare notizie.

XXXIV.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Peschiera, 17 juin 1509.

SOMMAIRE. — Entretien avec le grand maître, qui est désigné pour appuyer l'Empereur avec cinq cents lances. L'Empereur voudrait s'emparer de Venise; il est mal disposé à l'égard des Florentins; mais le Roi les protége. Entrevue décidée entre le Roi et l'Empereur près de Garda; préparatifs à cet effet. Conversation avec M. de la Trémouille; sans le Roi, l'Empereur ne peut rien faire en Italie. Rapide entretien avec Robertet. Conférence avec le légat. La République sera soutenue par le Roi; les traités ne lui imposent aucune obligation envers l'Empereur; peut-être ferait-elle sagement néanmoins de lui donner quelques satisfactions.

Siamo suti con el gran mastro, e ci ha detto che le cinque cento lancie saranno consentite alla Cesarea Maestà, e la persona sua, non disegnando però stare che x giorni; dicendo che e gli saria scritto una polizza dal Cristianissimo, che per qualche affare andassi di verso lui. E, domandato quello restava ad acquistare allo Imperadore, rispose : « Trevisi, e disfare le reliquie delle gente Veneziane. » E, circa alle forze ha condotte seco, afferma quelle a punto abbiamo scritto, pochissimi cavalli, e sei in sette mila fanti al più; concludendo che in poco tempo saria espedito tutto. Donde arguimo se e si pensava di fare impresa sopra a Venezia propria. Rispose : « La prefata Maestà Cesarea non desidera altro. » E noi domandamo se e saria da loro sopportato. Fu la risposta sua, che permettendolo sarieno ricompensati. Nè volle già dire la qualità della ricompensa. Del che si potria fare vari commenti; el tanto più che dello andare a Roma per la Corona ne parlano in modo da non sene lasciare intendere, cosa che non pare conveniente non abbino determinato ed el modo ed il tempo.

Disseci che, se il Re e reverendissimo legato non avessino ribattuta la opinione di quel principe, faria del male a Vostre Signorie; e però confortò di stare bene con questa Maestà. Avendo noi risposto bene a proposito, domandamo consiglio come fussi da procedere, quando ci fussi domandato più una cosa che un' altra. Ricercò se quelle avevano a fare per alcuno conto con quella Maestà Cesarea; e, rispondendo

Vostre Signorie essere libere e non pretendere dovere cosa alcuna, concluse : « Voi siate savi, e vi accerto el Cristianissimo non essere per « mancarvi delle cose promesse. »

Disseci che al fermo martedì si faria lo abboccamento, e che domani Sua Maestà anderia sei miglia lontano di qui ad alloggiare, e quattro vicino a Garda, dove è deputato el luogo dello abboccamento in su una campagna di quà, ed appresso al detto castello di Garda. Dove in questo punto lui andava per provvedere a quello bisognava.

Tornando di tenergli compagnia, incontramo uomini del Re de' Romani insieme con el *Bailly d'Amiens* e monsignore *de la Trémouille,* quali avevano con loro e forrieri, che anche andavano per il medesimo effetto; perchè dove alloggierà e l'uno e l'altro è giurisdizione della Cesarea Maestà.

Accennò el prefato monsignore lo gran mastro avere desiderio di tornarsene in Francia, sendo stato x anni a questo governo. Della qual cosa da uno uomo da bene ne abbiamo avuto qualche riscontro; e si persuade sia tratta fuora questa voce per torre sospetto a qualche personaggio grande; ma che non credeva ne avessi a sortire effetto. Non lasciamo con destrezza di dimostrare il dubbio di molti della grandezza della prefata Maestà Cesarea in Italia. Replicò che, avendolo el Cristianissimo fatto grande, lo abbasseria anche in poco di tempo bisognando; mostrando conoscere che con la grossa possanza che terrebbe el Re a Milano aveva disegnato la prefata Cesarea Maestà battere tutta Italia; e però che avvertirebbono bene a tutto.

Siamo di poi stati con *Robertet,* ma per sì poco spazio di tempo, perchè espediva faccende, che non potemmo ritrarre altro da lui, se non che e ci assicurò di nuovo che e non si era fatto, nè prima nè poi, appuntamento con lo Imperadore, che pregiudicassi a Vostre Signorie in conto nessuno, così nè fatti come nelle parole; parlandone tanto chiaramente che noi in tutto e per tutto cene riposiamo. Tentamo riscontrare el ritratto del gran mastro. In somma, o per le occupazioni o per altro, non volle uscire a cosa veruna, se non che le cose erano bene, e che la amicizia fra questi principi cresceva e non diminuiva.

Siamo in questo punto suti con el legato, quale abbiamo trovato, per un poco di indisposizione, alquanto affaticato; e, ricercato quello gli occorreva per consigliare Vostre Signorie, rispose non sapere che altro dire, se non conoscere quelle assai saggie per sapersene prudentemente deliberare; mostrando non sapere se erano obbligate ad aiutare lo Imperadore di cosa nessuna; dicendo avergli chiarito la voglia e lo obbligo che ha il Cristianissimo di difendere quelle da qualunque; voltandosi a noi, promettendo la disposizione essere di tale sorte di Sua Maestà Cristianissima, che per conto nessuno non si mancheria delle obbligazioni fatte. E questo fu fatto tanto vivamente, quanto si possa desiderare; accertando anche lui non si essere promesso nè per li capitoli nè a parole si debbi o possa valere. Nonostante questo, come amico consiglierebbe al satisfarlo in qualche cosa, per levarsi da tale fastidio. Sendo arguito da noi la spesa e carichi della Città, da altro canto el timore, avendo a passare per la corona, di nuovo affermò non erano per comportare vi dannificassi, e che di questo velo avevano bene certificato; ma che non vorrebbe già lo Imperadore potessi dire, per la amicizia in che si trovano l' una e l' altra Maestà, che confortassino Vostre Signorie di non lo aiutare. E, quanto a' carichi consentì essere la verità, dicendo che era bene mostrarli al Re de' Romani in beneficio di Vostre Signorie. Quanto allo andare a Roma quella Maestà Cesarea, e del quando, e con che qualità di forze, rispose in modo che conosciamo questa materia non essere resoluta, o veramente a qualche fine la vogliono tacere.

In somma el ritratto di sua signoria reverendissima si riduce : prima, che e non hanno, nè per scrittura nè a parole, obbligato Vostre Signorie a cosa alcuna; non essere per comportare che per qualunque cagione quelle manometta. Da altro, consigliare per beneficio loro, per levarsi da tal fastidio, di aiutare la prefata Maestà Cesarea di qualche cosa, come di sopra si dice. Vostre Signorie sono prudentissime, e dovranno avere preso quel partito che aranno giudicato a salute loro; le quali conosceranno, se non abbiamo potuto prima satisfare al desiderio di quelle, nascere dal modo del negoziare di quà.

XXXV.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 20-21 juin 1509.

SOMMAIRE. — L'Empereur manque tout à coup au rendez-vous qu'il a donné au Roi. Ce prince part pour Crémone, sans vouloir attendre l'ambassadeur de l'Empereur. Détails curieux sur cet incident. Les Florentins ont fait aux envoyés de l'Empereur des propositions que ceux-ci ont dédaignées; la République a cru devoir alors envoyer une ambassade à l'Empereur lui-même; elle en informe le Roi. Maximilien a désormais peu de chances de succès en Italie. Le Roi commence à licencier son armée. Gratifications.

Questa mattina, allo alloggiamento ci fu fatto intendere che, avendo avuto nuove il Cristianissimo, oltre al non essere fino a questa ora comparso monsignore *de Gurck*, el Re de' Romani (dove si aspettava venissi avanti, come già aveva fatto, per essere venuto sino a Riva di Trento, e stato lì due ore), sene era di poi ritornato indietro; per tal causa costoro non pensano ad altro che al partire per Cremona. Noi, e per eseguire quanto ne commettono per le preallegate loro, e per intendere questa tanta mutazione, ci accozzamo prima con *Robertet*, e domandato donde procedeva questa varietà, concluse che per mancamento di compagnia el Re de' Romani non si abboccherebbe con questa Maestà; mostrando per questi suoi progressi non poca sospezione, parlandone poco onorevolmente. Narramogli, in quel modo ci parve più conveniente, delle offerte fatte alli oratori Cesarei Vostre Signorie, accrescendo la mala contentezza loro, donde quelle per ambasciador erano forzate mandare a giustificarsi. Piacquegli el modo del procedere, dicendo che era ben fatto con poca cosa cercare di levarsi da tale fastidio, approvando lo andarvi oratori in nome di quelle. Di nuovo ci mostrò la diposizione del legato verso la città, e quanto vivamente aveva ribattuto la Cesarea Maestà circa alla instanza e faceva di Pisa, dicendo essere camera di Imperio, e che ne parleria con il Re nello abboccamento; donde tanto più sua signoria reverendissima gliene tagliò con dire : « Questa parte è resoluta, non potendo el Cristianissimo volere in contrario, ed el parlarne saria turbare ogni altra cosa. »

Di questo medesimo a punto ne abbiamo oggi a caso riscontro da monsignor *de Paris* e dal presidente di Milano, e tanto più ci aggiustiamo fede, quanto e fu detto senza alcuna finzione. Da altro canto, *Robertet* ci mostrò pure ieri el legato avere molto lodato Vostre Signorie, e dello appuntamento fatto de' Pisani successo in questo tempo, ed anche dello avere fatto intendere della venuta delli oratori Cesarei; donde veramente sperava el Re s'avessi a trovare bene della amicizia loro. Disseci, oltre all' avere augumentato tale opinione, per farnelo più capace, avergli mostro Vostre Signorie essere d'animo fargli un presente di dieci mila ducati, e, benchè il gran mastro si sia mal portato come sapeva sua signoria reverendissima, per amore suo e non per li meriti, quelle anche a lui farieno un presente d'un quattro mila ducati. Di sè non fece menzione, ma vi lasciò quella medesima finestra aperta, che altra volta sene è dato notizia alle Signorie Vostre. Rispondemo modestamente a questa parte, come quelli che non sappiamo la intenzione di Vostre Signorie circa alle promesse fatte; ed anche non aremo ardire di opporcene, per essermi trovato, io, Alessandro (come quelle sanno), presente quando ne occorse parlare.

Partiti dal tesauriere, fumo col legato; ed, eseguito la commissione di quelle, si satisfece assai; e gli parve veramente Vostre Signorie abbino provveduto bene con li prefati oratori Cesarei; e, quanto alle offerte, e quanto al mandare ambasciadori allo Imperadore, molto si satisfece. E, quando intese da noi che Vostre Signorie non intendevano fare cosa che fussi contro alli obblighi e confederazione fra quelle ed il Cristianissimo, assai gli fu grato. Ed in somma, e lo appuntare, ed el mandare di verso il Re de' Romani in nome delle prefate Vostre Signorie non dispiace. Però sene risolveranno a modo loro. Ricordò con amore che, per ridurre la cosa al profitto della città, si mostrassi la spesa passata e la futura; concludendo che, non si contentando delle cose possibili e ragionevoli, a Vostre Signorie prometteva, in nome di questa Maestà, la difesa e la conservazione, non altrimenti che dello Stato di Milano.

Quanto allo accozzarsi el Re de' Romani con el Cristianissimo, per

non essere accompagnato a suo modo vedeva non si voleva abboccare; e, quando aspettavano che e fussi a Garda, aveva fatto a sapere per certa rebellione in Friuli essere necessitato provvedervi; e che pregava Sua Maestà non si partissi da Cremona, perchè voleva ad ogni modo vederlo, e bisognando anderia verso quella; ma che farebbe intendere meglio la cagione per monsignore *de Gurck*, mostrando volere perseverare in buona amicizia con questa Maestà. La quale affermò, quando la volessi osservare, così come tutto il mondo aveva visto quanto per il Cristianissimo non sene sia mancato, così per lo avvenire ciascuno ne saria chiaro non resteria per lui : quando altrimenti, si confidavano in Dio, nella ragione, nelle forze loro e nelli amici. Dicendo che, se bene si accordassi co' Veneziani, non avevano causa di dubitarne. Donde conosciamo da' gesti e dalle parole essere nata non poca diffidenza. Quanto alla concessione delle lancie e del gran mastro, dice lo faranno secondo che accadrà; e di questo non sene parla più così resoluto come da oggi indietro.

Siamo anche stati con la Maestà Cristianissima, e, fatto il medesimo officio, ne abbiamo tratto la medesima resoluzione e circa lo appuntare e mandare ambasciadori; con questa aggiunta, che e non si persuadeva che la Maestà Cesarea potessi fare altro male che con parole, prima perchè Sua Maestà non lo comporterebbe; da altro canto, volle mostrare che di quella Maestà non si sia mai visto effetti d'altra sorte; concludendo, poichè aveva tanto indugiato per vederlo, non essere più aspettarlo deliberato. Ed, alla presenza nostra, fu concluso e commesso *au maréchal des logis* che sene andassi a Desenzano, otto miglia lontano di qui, pure in sul lago, sul cammino di Brescia, per dove, due ore sono, Sua Maestà ed il legato partirono in tanta furia; e manifestamente si è visto non hanno voluto attendere monsignore *de Gurck*, che comparse per acqua una ora dopo tal partita, e si vedeva per detto lago venire. Disegna andarsene a dirittura a Cremona, ed esservi venerdì. Dalla sua guardia ordinaria e parte di questi signori grandi in fuora che lo hanno seguitato, tutto el resto del campo partirà domattina a Montechiaro in Bresciano, lontano da questo luogo quattordici miglia.

Noi, per fuggire el tumulto del campo, e per più sicurtà nostra per la incomodità delli alloggiamenti, sendo un solo borgo dove alloggia il Re, ci risolvemo andarcene a Mantova, e di quivi questa sera spacciare indietro lo uomo di Vostre Signorie. Già sendo a cavallo e volti e carriaggi a quella via, comparse monsignore *de Gurck* con la sua compagnia; e, senza uscire della barca, monsignor *de Paris* ed il signore Alberto da Carpi, restati qui per questo, parlorono con sua signoria; e, dopo molti dibattiti, si risolve el prefato *Gurck* pure per acqua andare dal Cristianissimo. Ed, avendo noi inteso dalli ambasciadori Spagnuoli che erano in una altra barca, che sua signoria veniva per condurre ad ogni modo lo abboccamento, e credevano si farebbe al certo (il che non crediamo, ed anche di poi dal gran mastro ne siamo stati fatti certi, per avere resoluto domattina al fermo la levata del campo, e per cosa che potessi portare el *Gurck* non lo credere), così a cavalli parlamo con el signore Alberto da Carpi, per intenderne la opinione sua. Trovamolo assai appassionato e mal contento, con dirci : « Io non « so quello si abbi da essere, vedendo da ogni banda fare tanti errori. » Donde ci risolvemo stare in questo luogo stasera, per vedere se d'avventura per la venuta di costui el Cristianissimo mutassi opinione, e di nuovo con questa speranza si fermassi; della qual' cosa saremo chiari domattina; ed allora indugieremo a mandare la presente, con quel più che accadessi significare a Vostre Signorie.

Intendiamo li Svizzeri essere tutti licenziati; così buona parte di tutte le altre compagnie di fanti a piè; e, perchè faccino manco danno, hanno deputati più gentili uomini che li accompagnino per il dominio.

Quali effetti possino causare questi nuovi accidenti Vostre Signorie prudentissime possono benissimo farne giudicio. In somma, lo Imperadore non ha gente; e per tutti quelli lo hanno visto si afferma che non abbi seco trecento cavalli, fanteria più presto mille manco di quello che abbiamo scritto che un più; Verona, Vicenza e Padova si guardano per loro medesimi, nè vi si trova tanta gente per conto suo che fussi sofficente a guardare un semplice castello; Trevisi si afferma sia

in potere de' Veneziani; di Friuli ancora non si ha alcuna certezza che essa sia in qualunque modo acquistata per lo Imperadore.

A Mestri si dice ancora, per cosa certa, che li Veneziani hanno vel circa quel numero di gente fra piè ed a cavallo che per altra nostra si è dato notizia; da altro canto, si vede dissolvere a questa Maestà el campo suo. Quale ci ha detto questo giorno volerci avere sempre due mila lancie in guarnigione, e che però infino a l'Adice era contento guardare per sè e per la Cesarea Maestà, non manco per utile suo che d'altri; del restante ne lasciava cura a chi apparteneva.

Siamo a dì xxi. Il di sopra fu scritto iersera; e noi questa mattina, insieme col campo, partimo da Peschiera; e, nel passare da Desenzano, trovamo el Cristianissimo partito al cammino suo. Ed in quel luogo intendemo monsignore *de Gurck* avere, con ogni opportuno rimedio, cerco di fare soprastare Sua Maestà un giorno intero, dando speranza certa che lo Imperadore si abboccheria. Non volle il Re acconsentire, avendo una volta deliberato dello esercito suo, e disegnato distribuirlo alla sua guarnigione. Donde monsignore *de Gurck* restò di seguitarlo fino a Cremona; e però si era fermo in detto luogo, aspettando la cavalcatura sua. In sua compagnia era restato el vescovo *de Liége*, ed il signore Alberto di Carpi. Crediamo, per quanto ci fussi referito da uno amico, facci instanza d'avere le cinque cento lancie; le quali non sappiamo fare giudicio se saranno concesse. Da Cremona, dove ci troveremo o sabbato o domenica, significheremo tutto quello fia a nostra notizia.

Siamo a questa ora giunti in Brescia per fuggire lo stare con tanto sinistro; e non potendo vedersi il Re fino a Cremona, forze ci riposeremo domani in questo luogo.

XXXVI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Crémone, 24 juin 1509.

Sommaire. — Entrée du Roi à Crémone. Monseigneur de Gurck réclame l'appui des cinq cents lances françaises qu'on a fait espérer à l'Empereur; il demande au Roi d'abandonner les Florentins; énergique réponse du Roi. Conférence secrète de Gurck, du Roi et du légat, touchant l'existence même de Venise. Opinion des ambassadeurs d'Espagne; leur souverain ne consentira pas à la ruine complète des Vénitiens. Le Roi songe à retourner en France.

La Maestà Cristianissima ieri in questo luogo fece l'entrata, e delli uomini di questa terra fu ricevuta con tutte quelle dimostrazioni possibili di essere tratti di una servitù al tutto contraria all'appetito loro. Noi venimo iersera, ed intendemo come fino a ieri non avevon dato audienza a monsignore *de Gurck*. La instanza del quale fatta a Desenzano, di fermarvi Sua Maestà per uno giorno, fu per mezzo di interpreti. La quale questa mattina, *motu proprio* e senza essere ricerco d'alcuna cosa da noi, ci referì come il prefato *Gurck*, con instanza, aveva chiesto da Sua Maestà el consenso di potere essere maneggiate Vostre Signorie dallo Imperadore a modo suo, e che la risposta sua era suta di tal sorte, che lo aveva certificato di non volere lasciare mai quelle infino che viverà; e, quando le prefate Vostre Signorie o per lo Imperio o per altro volessino donargli alcuna cosa, ne sarebbe bene contento; replicando però che, quando non lo volessino fare e la Maestà Cesarea disegnassi turbare le cose loro, essere al tutto deliberato e fermo seco medesimo di non le abbandonare mai, insino a mettervi la propria vita; affermando avere esplicato questa parte in modo da non dovere esserne più ricerco. Parveci questo suo ragionamento fussi referito naturalmente e senza alcuna finzione.

Intendesi, nonostante che lo accozzamento non sia seguito, più presto questi due Re dovere perseverare per ora in amicizia, che altrimenti. Sua Maestà ancora ci disse gli concederia le cinque cento lancie e la persona di monsignore lo gran mastro per pochi dì, mostrando poi avere a fare di lui.

El legato questa mattina, se e non fussi stato da messer Andrea de Burgo interrotto, per avere dato principio a ragionare con noi, ci persuadiamo volessi referire el medesimo che il Cristianissimo.

Questo dì, appresso desinare, sono stati insieme per lungo spazio ed appartati da ogni altri, il Re, legato e monsignore *de Gurck*. Quello si abbino trattato o concluso non si può intendere per alcuna congettura. Ritraiamo dall' oratore del Cattolico che lo Imperadore vorria si facessi la impresa di Venezia, e che da questa Maestà gli fussi consentito; la quale mostrò che in ricompensa domandi cosa che la prefata Maestà Cesarea non vogli consentire... Lasciandosi uscire di bocca questo motto : non essere a proposito che e Veneziani del tutto sieno distrutti, e che el Re, suo signore, per mare poteva fare maggiore armata che il Cristianissimo e lo Imperadore; magnificando assai in questo e la prudenza e la potenza del suo Re. Non volle già dire che natura di cose fussino quelle che la Maestà Cesarea non voleva consentire al Cristianissimo.

In somma, da questo ragionamento del Re noi ritraiamo due cose : la prima, la mente dello Imperadore non essere buona verso Vostre Signorie; da altro canto, quella del Re Cristianissimo per le parole si mostra perfetta in favore di quelle. Del quale è da promettersene tanto, quanto per lo interesse suo gli abbi a venire bene. Vostre Signorie con la loro prudenza è da credere, secondo le forze loro, non abbino a mancare con tutti li remedii opportuni di placare che avessi malo animo verso di loro; così di dare cagione di aumentarlo ed accrescarlo a chi l' ha buono.

Dove si trovi la persona della Maestà Cesarea sene parla variamente; pure la opinione de' più è che e sia a Trento, dove aspetti qualche gente. Pare *etiam* a quelli che favoriscono le cose sue che, per conto di questo abboccamento, abbi assai mancato a sè medesimo; donde ne abbi per sè non poca reputazione.

Di poi la partita di questa Maestà da Peschiera, non si ha alcuna notizia delle gente Veneziane che erano a Mestri, nè di nessuna altra cosa da quelle bande degna di notizia. Disegna el Cristianissimo par-

tirsi martedì per a Pizzighittone, e poi a Crema, volendo *omnino* sabbato trovarsi a Milano; dove si crede per molti non sia per soprastare troppo tempo, e che e vogli tornarsene in Francia. Afferma lasciare di quà due mila lancie in guarnigione, le quali in fatto non saranno, secondo che ci è da qualcuno suto referito, più che mille secento. Similmente dice di sei mila fanti, e non dovranno essere più di quattro mila.

XXXVII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 1-2 juillet 1509.

Sommaire. — Visite au légat; remercîments. L'Empereur; ses projets contre Venise; forces dont il dispose; les cinq cents lances françaises. Entretien avec M. de la Trémouille; ses prévisions pleines de justesse : il se défie de l'Empereur, il redoute une ligue contre la France; il voudrait qu'on ménageât les Vénitiens, après les avoir abaissés; il a donné des conseils, qui ne sont pas suivis. Le Roi se dispose à retourner en France. Le comte de Pitigliano entre au service de l'Empereur. Conférences fréquentes des ambassadeurs d'Espagne avec ceux de l'Empereur. Prétentions exorbitantes de l'Empereur à l'égard du duc de Ferrare, qui n'a traité qu'avec le Roi. Le Pape et les Vénitiens. Entrée solennelle du Roi à Milan; accueil enthousiaste des habitants. On fait sentir aux ambassadeurs qu'il serait temps de payer les gratifications du légat, de Chaumont et de Robertet. Égards qu'on a pour les Florentins, et services qu'on attend d'eux. L'Empereur, les Padouans et les Vicentins.

Sendo comparso ieri il legato a uno giardino di messer Gianjacomo de Triulcio, propinquo alla porta, fummo questa mattina con sua signoria reverendissima; ed, avendola con quelle parole ci parsono convenienti ringraziata della opera fatta in beneficio di Vostre Signorie con monsignore *de Gurck*, ci fece questa conclusione, che sempre dove e si troverà, si porteria nelle cose loro come in quelle del Cristianissimo, mostrando che li effetti e non le parole ne sarieno vero testimonio.

Intendiamo, e da Francesi e da Italiani, ed infra li altri dal vescovo *de Liége*, uomo degno di fede, che lo Imperadore arà quindici o sedici mila fanti Tedeschi in breve tempo, ed un mille cinque cento cavalli *Bourguignons*. Trovasi ancora la persona di quella Maestà a Trento,

dove aspetta monsignore *de Gurck;* quale venerdì mattina partì da Mantova. Tiensi per certa la concessione delle cinque cento lancie per il Cristianissimo a Sua Maestà Cesarea. E, per molte congetture avute conformi da più persone, si vede costoro essere inclinati a promettere la impresa di Venezia; della quale siamo suti fatti certi che a *Cambrai* non ne fu fatta alcuna menzione. Troviamo delli Francesi a chi ella non piace. E pure questo giorno, trovandoci a un luogo vicino al borgo di questa città (dove il Cristianissimo, sendo arrivato a buona ora, si fermò fino a XVII ore, aspettando che questi della terra fussino ad ordine per riceverlo), monsignore *de la Trémouille* cene fece un discorso, dove conosciamo quel signore dubitare che la Cesarea Maestà non proceda con arte; ed alla fine, volto che il Cristianissimo arà le spalle a Italia, non si unischino insieme, la prefata Maestà Cesarea, el Papa, Spagna e Veneziani. Parendo a lui che, ora che sono e Veneziani fatti bassi, non fussi suto fuora di proposito, per tenere lo Imperadore in necessità, avere intelligenza con loro. Ed, avendo noi nella replica nostra mostro quanto la partita del Cristianissimo da Italia poteva recare disordine e pericolo alle cose sue, ci fè questa risposta: « El Re « di Francia è necessario stia nel paese. » Mostrando che tutti li altri rispetti sieno inferiori a questo ordine. « Ma che e lasceria mille cinque « cento lancie, e le fortezze di questo ducato, che sono sì gagliarde « quanto avete visto, tanto bene provviste d'ogni e qualunque cosa, « che, sendo noi tanto propinqui, ed accadendo cosa alcuna, subito il Re « mi manderà in Italia per essere con el gran mastro per provvedere a « quanto fia necessario; ed anche la persona sua, bisognando, non man- « cherà di ritornare. » Poco prima, parlando con la Cristianissima Maestà della fortezza di Cremona, concluse essere sì gagliarda e sì bene munita, che senza alcun dubbio lo aspetteria tanto che e venissi insino di Francia. Aggiunto questo con il discorso *de la Trémouille,* si vede qual sia il disegno suo. Dal quale *la Trémouille* per sua opinione ritraemo, che la amicizia fra l'uno e l'altro Re non possa durare molto, ed avere consigliato la Maestà Cristianissima a qualche cosa, che, per essere creduto più ad altri che a lui, conosceva non arebbe luogo. E,

per quanto abbiamo ritratto, arrivato che sarà il *Gurck* a Trento, e messo insieme lo Imperadore le gente che si dice gli sono somministrate, disegna andarsene la persona sua in Padova.

El signor marchese di Mantova, alla presenza nostra e di molti altri, disse alla Maestà Cristianissima come il conte di Pitigliano e Lucio Malvezzi diventavano soldati della Maestà Cesarea, e che a questa ora credeva fussino partiti per andarla a trovare. Sua Maestà mostrò di crederlo, con dire : « Questo è poco di cosa; e vadino dove « vogliono. »

Vediamo li ambasciadori Spagnuoli più assai che il solito frequentare con l'oratore del Re de' Romani; ed anche el parlare loro si mostra più confidente di quel principe che e non solevano.

La opinione universale è che il Cristianissimo non soprastarà qui più di XV giorni, a Pavia VI o VIII, in Asti altanti o meno, e che poi e passerà e monti. Fummo da Sua Maestà oggi domandati se Vostre Signorie facevano fortezze in Pisa; mostramo credere al certo di sì. Commendò che e fussi bene fatto per assicurarsi della terra e per levarsi da spesa di fanterie, e veramente, ogni volta che Sua Maestà ne parla, si conosce averne avuto quel contento, che per altra abbiamo scritto, che quella città sia ridotta ad obbedienza di Vostre Signorie.

Da uno amico nostro degno di fede intendiamo el duca di Ferrara solamente avere assettato le cose sue con el Cristianissimo, e non con lo Imperadore; el quale dice non gli domanda manco che ducati sette cento mila in questo modo : dugento mila per conto della dote della sua prima moglie, dicendo essere tenuto alla restituzione, e però appartenersi alla regina, sua donna[1]; dugento mila per il censo non pagato di Modena e Reggio, di anni cinquanta; dugento mila altri ne domanda per la investitura di dette due terre; e, per avere col mezzo recuperato el Polesine, disegna che per la parte sua concorra a cento mila ducati. Ed, avendo noi replicato, « Con cinquanta mila facilmente

[1] Le duc de Ferrare, Alfonse Ier, avant d'épouser la fameuse Lucrèce Borgia, avait eu pour femme Anne, fille de Galéas Marie Sforza. Or la sœur d'Anne Sforza, Blanche Marie, veuve de Philibert Ier de Savoie, avait épousé Maximilien.

«con la Maestà Cesarea assetterebbe el caso suo;» concluse, oltre al non lo credere, che noi cene ingannavamo. E, benchè il prefato amico non ci abbi voluto dire el particulare, ci persuadiamo, con pagare danari a questa Maestà, quella abbi presa la protezione sua una volta. Secondo ci ha per certo referito, con la Maestà Cesarea non ha fatto assetto d'alcuna sorte.

El cardinale *d'Auch* arrivò iersera; e del cardinale di Pavia[1] non ci è ancora nuova che e sia partito da Bologna; lo oratore del Papa ci ha detto che e lo aspetta; nientedimanco ne parla in modo che e non pare ne sia ancora bene resoluto. Usa di dire che la Santità del Papa vuole dalli Veneziani dodici ambasciadori e non sei, allegando che Vostre Signorie ne mandorono altanti ancora loro a Papa Sisto; ed anche mostra che Sua Beatitudine non sia così presto per assolverli, benchè la opinione d'altri sia che e sia resoluto farlo e lo abbi loro promesso.

La entrata del Cristianissimo dal canto suo è suta ordinaria. Questi della città, e con parare le strade ed archi trionfali in più luoghi, quanto hanno potuto e saputo lo hanno onorato; nonostante che tutte le invenzioni loro sono sute imperfette, per non avere avuto il tempo che e desideravano. Trovò allo intrare della porta, in su carrette tirate da più cavalli, tutte le città e due o tre castelli più famosi di carta impostati, pure cose deboli; così un carro, benchè non molto grande, dove era una sedia con tre donne, cioè : la Vittoria, la Fama e la Felicità, che tenevano una corona in mano per incoronare chi doveva trionfare; uno elmetto, per cimiere una testa di lione scorticata, a similitudine d'avere spogliato e Veneziani dello Stato, ecc.

El dì sopra fu scritto ieri; e questa mattina siamo stati con el tesauriere *Robertet*, quale, ogni volta ci vede, con destrezza ricorda quello che per molte altre nostre abbiamo significato a Vostre Signorie, di riconoscere *Rouen, Chaumont,* e sè benchè non lo dica; ed

[1] François Alidorio d'Imola, favori du pape Jules II, qui l'avait fait successivement trésorier général de la chambre apostolique, évêque de Mileto, puis évêque de Pavie, et enfin cardinal.

anche da altri suoi amici con sottile modo ci è più volte suto ricordato. Ed in questo proposito sua signoria ci mostrò di nuovo quanto il legato sia per operare, e che, se per recuperare Montepulciano quelle avessino bisogno di alcuna cosa, saria per fare. Rispondemo che, durante la tregua con li Sanesi, non ci persuadavamo Vostre Signorie ne volessino tentare cosa alcuna. E lui seguitò : «E vi resta a recupe-«rare Pietra Santa.» Che, non faccendo e Luchesi qualche falta, e per avere dato danari al Cristianissimo, per ora non è da ragionarne. Da altro canto, di Serezana e Serezanello, per essere li Genovesi sudditi al Re, era necessario per qualche tempo lasciare quelle due piazze così. Non vogliamo omettere di dire quanto ci mostrò con efficacia che la intenzione di sua signoria reverendissima sia che monsignore lo gran mastro si intrattenga con Vostre Signorie, e le carezzi, e ne facci stima; affinchè possa essere avvisato da quelle delli andamenti di Italia, particularmente nominando e delle cose di Venezia e di Roma. Però quelle sendo prudentissime non dovranno, dal canto loro, mancare di tutte quelle cose che abbino ad augumentare la bona disposizione di quà.

Disseci come lo Imperadore aveva mandato in Padova ed in Vicenza due personaggi Tedeschi, con dodici cavalli per ciascuno; l'uno per tenere ragione al civile, l'altro al criminale; e che li ambasciadori di quelle terre erano andati più giorni cercando per trovarlo, e finalmente segli erano rannodati verso Trento; a' quali rispose che stessino di buona voglia; che, oltre alle forze che condurrebbe seco, il Cristianissimo gli mandava cinque cento lancie, volendo inferire el tesauriere quanto sia grande la povertà sua. Da altro canto intendiamo in confirmazione di quello, che si scrisse ieri che arà insieme dodici mila fanti Tedeschi, che non saria poca di cosa nè poco banda. Mostrocci ancora avere inteso da un Padovano il conte di Pitigliano essere diventato soldato della Maestà Cesarea, e di già avere mandato li cavalli suoi verso Padova; sendo conforme alla notizia ne dette ieri el signore marchese di Mantova, ne potria essere qualche cosa. Affermocci che resolutamente, a mezzo il mese, el Cristianissimo partiria per Pavia e per

Asti, dove consumerebbe altri xv giorni; e poi passerebbe e monti. Qui attendono a riordinare queste terre acquistate, e circa a governi e circa ad ogni altra cosa.

XXXVIII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 3-4 juillet 1509.

Sommaire. — Inconvénients et dangers qu'entraîne le départ du Roi. Prévision d'une ligue contre la France. Entretien avec l'ambassadeur du Pape : Il ne faut pas détruire Venise; la ligue de Cambrai n'autorise personne à le tenter; intérêts divers de l'Empereur, du Pape, du Roi Très-Chrétien et du Roi Catholique dans cette question. Conversation avec Robertet : conduite équivoque du Saint-Père; il s'applique à amener une rupture entre le Roi et l'Empereur; le Roi a commis deux fautes : il aurait dû marcher en avant; il devrait rester en Italie jusqu'au printemps prochain. Le duc de Ferrare, son traité avec la France.

Dispiace a molti la partita di questa Maestà si presto di Italia; donde sene fa e per Francesi e per Italiani varii comenti e giudicii. Abbiamo di nuovo notizia certa quanto sia suto mostro a sua prefata Maestà quali e quanti mali effetti potrà causare tal partita, per la autorità dello Imperadore in Italia, per la natura e mala contentezza del Papa, aggiunto la condizione del Cattolico e la desperazione de' Veneziani; parendo gli abbino di già voluto pronosticare una nuova intelligenza contro il Cristianissimo. E pure questo giorno el *Bailli d'Amiens*, reputato uomo savio, parlando con uno amico nostro, gli ha fatto la concluzione sopradetta. El quale gli mostrò, nel discorso suo, che da Roma costoro di buon luogo abbino inteso el Papa non avere volontà di mandare Pavia al Cristianissimo, e che più presto cercava Sua Santità la disunione dello Imperadore con Sua Cristianissima Maestà, che preservarli uniti come sarebbe lo officio suo.

Visitando oggi lo ambasciadore di Sua Santità[1], ci ha mostro in discorso di ragionamento avere col Cristianissimo fatto un buono officio,

[1] L'évêque de Tivoli.

dicendo avergli dimostro, ancorachè e sia suto motivo dello Imperadore di fare la impresa di Venezia, che non si persuade dica da vero, anzi finga e sia uno inganno; perchè è da credere vogli questa Maestà Cesarea trarre comodità di questo Suo Stato nuovamente acquistato, e però essere più utile a quella, per mantenere a tutte quelle città e castella el commercio con la città di Venezia : prima, per trarre dà popoli più comodamente li emolumenti suoi (il che succederà quando facilmente e con maggiore utilità vi possino smaltire le loro entrate, donde anche resteranno e più volentieri e più contenti sotto lo imperio suo); secondo, per la necessità che sempre ne aranno e Veneziani, verrà *quodammodo* a farseli tributarii, potendo con questo mezzo sperare di valersi spesso di somma di danari da loro. Da altro canto, dice avere dimostro a Sua Cristianissima Maestà, che e sia da credere la condotta del conte di Pitigliano, e del conte Bernardino da Montone, e di Lucio Malvezzi non essere accettata da loro con la Maestà Cesarea senza el consenso delli prefati Veneziani. A noi mostrò, in questo ragionamento, quanto dispiaceria alla Santità del Papa la totale destruzione di quella città; mostrando che si appartenga più alla Chiesa che a nessuno altro; e che nella pace *de Cambrai* non ne fu fatta alcuna menzione. Ed, in questo discorso, ritraemo da lui che il Cattolico, in ricompensa della permissione della impresa, e per la errata sua di quello verrebbe a partecipare del golfo e della città, domanda allo Imperadore la concessione in vita sua del governo di Castiglia, con obbligo che li nepoti ratifichino e per instrumento autenticamente sene obblighino; ed, avendo questo, concedere alla prefata Maestà Cesarea la armata sua di mare. Parveci di questo ragionamento che la Santità del Papa si trovi in sospetto; e che con ogni opportuno remedio cerchi la divisione di questi due principi. Della composizione del duca di Ferrara con questa Maestà si mostrò non troppo contento, parendogli che e si sia gittato. E, con destrezza, confortò noi a persuadere Vostre Signorie a sapere bene usare la occasione de' tempi, nonostante che questi Francesi non tendino ad altro fine che alla conservazione di quelli pochi che restano in Italia. Noi

gli facemo conveniente risposta : prima, quelle non essere per maculare el costume loro della fede; poi, *in genere,* mostrando quanta sia sempre suta la affezione e devozione di Vostre Signorie verso la Chiesa, ed, *in specie,* di Sua Santità; le quali non sarebbono mai per mancare, per quanto si estendono le forze loro, di tutto quello che si estendessi alla sicurtà e quiete di ciascuno; il che era più desiderata da quelle che da nessuno altro, per averne per tante spese fatte in si lunga guerra maggiore bisogno.

El di sopra fu scritto ieri; e questa mattina, trovandoci allo alloggiamento del legato, *Robertet* ci disse el Cristianissimo essere deliberato al tutto per tutto questo mese essere fuora di Italia; e però partirà fra pochi giorni, e che al fermo credeva lo farebbe o lunedì o martedì. Domandò come Vostre Signorie scrivevano spesso. Respondendo quando accadeva, e che, non avendo al presente ambasciadore a Roma, mancavi di comodità di intendere di quelle cose, e lui replicò : «El Papa non si potrebbe peggio portare con esso noi.» E, dolendosene, usò queste formali parole : «E cerca con ogni opportuno remedio di mettere inimicizia fra questi principi, e massime fra lo Imperadore ed il Cristianissimo. Il che, quando seguissi, per la Cristianità saria una pessima cosa e di tanto momento quanto mai in alcuno altro tempo; e non conosce quanto con questo mezzo, credendo liberarsi dal sospetto di noi, quale si immagina senza alcuna cagione, si metta in uno manifesto e certo pericolo.» Concludendo : «El Cristianissimo ha fatto due grandissimi errori : el primo, non avere seguitato la vittoria, perchè, quando si fermò a Peschiera, doveva marciare avanti; el secondo, che e doverria stare in Italia, non solamente per tutto settembre, ma per tutta la vernata futura.» Le quali parole furono esplicate in modo, che e si può credere non fussino dette senza cauza; da altro canto, da monsignore *de Soliers,* venuto da Roma non molto tempo fa, quanto alli progressi del Papa, ne ritraemo el medesimo a punto che da sua signoria. La quale ci disse, la risposta di monsignore *de Gurck* non essere ancora venuta; e che

le cinque cento lancie erano tutte preste per partire subito, venuta tal risposta.

Siamo di poi stati con lo oratore vecchio del Cattolico; e, ricercatolo se questa impresa di Venezia si faria, rispose che il suo Re non la consiglia, allegando non si potere fare con buona conscienza, per non sene essere parlato a *Cambrai;* e, quando pure lo Imperadore ed il Cristianissimo sene accordino, essere molto ragionevole volerne la Maestà Cattolica el profitto suo. Non gli parve di uscire più oltre; e a noi fu assai in confirmazione di quanto ci conferi ieri il vescovo di Tivoli.

El duca di Ferrara ci ha mostro, per avere assettato el caso suo con costoro, trovarsene ben contento, dicendo che li tempi sono di sorte che e bisogna governarsi secondo quelli. Dice che, di consentimento del Cristianissimo, per ora manda uno suo secretario per istare appresso al Re de' Romani.

XXXIX.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 10-11 juillet 1509.

Sommaire. — Les Vénitiens se relèvent; force respective de leur armée et de l'armée de l'Empereur. Le cardinal de Pavie; ambassadeur du Saint-Père; conduite suspecte du Pape; que fera-t-il, s'il ne réussit pas à rompre l'alliance de l'Empereur et du Roi? Maladie du légat.

Parlando ieri con monsignore *de la Trémouille,* ci mostrò che li Veneziani si trovono più gagliardi in sulla campagna che non si è inteso sino a qui; dicendo di venti mila persone fra piè e a cavallo. Questa mattina da altri ci è suto referito, che e sono cinque cento uomini d'arme, tre mila cavalli leggieri e sei in otto mila fanti; e ci sono di quelli che dicono di dieci mila, ed anche pare abbino più artiglierie non si credeva. Da altro canto, ci è detto lo Imperadore trovarsi a un luogo, chiamato Schio, a piè della montagna nel Vicentino; e si intende quella Maestà Cesarea trovarsi tre mila cavalli e dieciotto mila uomini di piè; altri dicono in tutto dodici o quattordici mila persone, ma che tutta volta

in grosso; e però, come abbiamo detto per altra, visto tanta varietà, cene rimettiamo ad ogni migliore notizia. È ancora suto detto e Veneziani, con ogni opportuno remedio, fornirsi di vettovaglie, e che del Trevisano e Padovano vene hanno fatto condurre assai. Tutta volta noi cene rimettiamo alla verità.

Il cardinale di Pavia dorme questa sera al Borgo a San Donnino, e però non sarà qui prima che martedì, secondo che ci dice il vescovo di Tivoli, che in questa ora parte per andarlo ad incontrare. La partita del Cristianissimo alcuni affermano abbi ad essere per tutta questa settimana per a Pavia, dove già sono e forrieri. Altri credono indugierà a lunedì, e questo pare più verisimile. Variando le cose di costoro ogni giorno, è necessario risolversene alla giornata. Credesi li dibattiti con il cardinale di Pavia non abbino ad essere pochi. E, per chi nuovamente ha praticato con el Papa in nome di costoro, uomo di buone qualità ed anche bene noto e resoluto di quelle pratiche, cene è suta fattaquesta conclusione: o che lo Imperadore ed il Cristianissimo staranno in amicizia, o nò. Se in amicizia, nonostante la sospezione della Santità del Papa (dalla quale mostra che Iddio solo lo possa remuovere), vuole che ad ogni modo Sua Beatitudine aderisca a costoro, con fare el meglio che e potrà. Se li prefati principi verranno a rottura, dubitando el Papa della Maestà Cesarea, e per conto di riformazione e privazione del temporale, tanto più crede abbi ad intendersi con costoro, con quelle condizioni però che piaceranno a Sua Santità; volendo inferire che costoro saranno forzati consentirgli quelle cose non hanno voluto fare insino a qui. El legato questa mattina e tutto questo giorno è stato ristretto, per trovarsi alquanto indisposto.

Siamo a dì xi. Domandamo a *Robertet* dello essere del legato; quale ha flusso e con un poco di sangue. Con tutto questo, secondo il parlare suo, non crede che abbi ad avere male di importanza. Non entrano nella stanza sua altri che quelli lo osservano e li più stretti suoi parenti.

XL.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 13 juillet 1509.

Sommaire. — Le Roi Catholique et le Souverain Pontife s'opposent à la ruine de Venise. Il est à peu près certain que cette année l'Empereur n'ira pas se faire couronner à Rome. Maladie du légat; visite du Roi.

El Cattolico ha di nuovo scritto alli ambasciadori suoi che persuadino la impresa contro al Turco, offerendo le forze e persona sua. Ed abbiamo ritratto quel Re non approvare la impresa di Venezia, allegando essere cosa ingiusta ed inonesta, e però, faccendola, saria un maculare quello che insino a qui è suto fatto con somma giustizia. Donde si conosce da quella Maestà Cattolica essere contradetta. Da altro canto, si intende la Santità del Papa essere del medesimo animo. E però molti credono che non arà effetto. Donde siamo venuti in discorso con alcuni Italiani, uomini di qualità e di buono cervello, e più curiosi che li Francesi, se lo Imperadore, ottenuto Trevisi e tutto quello che resta da quella banda, andrà questo anno a Roma per la Corona. Li troviamo in opinione che abbi ad indugiare allo anno futuro; persuadendosi vogli prima solidare le cose sue, e però che abbi a fare residenza o in Verona o in Padova. E vogliono che ancora lui dissolva lo esercito, come ha fatto il Cristianissimo. Potria però essere altrimenti; nè chi discorre così ne ha alcuna certezza.

El Cristianissimo iersera, a ora che più non era persona in castello e che si credeva Sua Maestà fussi a dormire, andò a visitare il legato; quale, scrivendo in questo punto, abbiamo inteso che questa notte si è mal riposato, e che ha avuto un poco di febbre. Nonostante questo, li medici mostrono non ne fare mal giudicio.

XLI.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 20-21 juillet 1509.

Sommaire. — Padoue est reprise par les Vénitiens. Dans les principales villes, le peuple est pour eux, et les nobles sont divisés. Vicence est menacée. On ne sait ce que devient l'Empereur. Les cinq cents lances françaises sont en campagne. Le Légat est toujours malade. Le Roi a le mal du pays; malgré les instances de l'ambassadeur de l'Empereur, et la gravité des événements, il persiste dans le dessein de retourner en France. Armements du Roi d'Angleterre. Négociations satisfaisantes avec le cardinal de Pavie.

La rebellione di Padova si è verificata per ogni verso, e che sia stata con occasione, ogni uomo lo afferma. Da altro canto, le gente Veneziane hanno recuperato tutto el contado di quelle città; ed Esti, che era a obbedienza del duca di Ferrara, sene è ritornato a loro. Quale partì iersera in diligenza per provvedere alle altre cose sue. El medesimo fece el signore marchese di Mantova, Questa mattina si è sparsa voce universale per la corte e Vicentini essersi ancora loro rebellati, e che tale avviso era nel generale di Savoia. Noi siamo stati con el tesauriere *Robertet,* che, per le faccende e per il dispiacere della infirmità del legato, si può poco godere. Nientedimanco abbiamo ritratto da sua signoria non ci essere alcuna certezza della rebellione di Vicenza, e cene fece questa conclusione che, se il Re de' Romani non mutava modo e non faceva grosse e gagliarde provvisioni, fra tre dì si persuadeva, non che di Vicenza, si intenderebbe la perdita di qualche altro luogo. Disseci (il che abbiamo ancora inteso da altri) che domattina messer Gian Jacomo cavalca alla volta di Brescia con le gente d'arme; ed anche ci mostrò si farebbe provvisione di fanterie; e, benchè non esplicassi el numero, da altri ci è suto detto. È venuto bene a proposito a questa Maestà lo avere inviato le cinque cento lancie; le quali debbono essere alle frontiere, e però serviranno a tener fermo chi volessi muovere.

A noi è parso vedere, in queste città che possedevano e Veneziani, li artigiani e gente bassa mirabilmente affezionati a San Marco, li gen-

tiluomini inimicissimi; fra li quali è da considerare, e per le parte e per li odii e passioni che hanno l'uno con l'altro, non vi essere quella unità che è nel popolo basso. Donde non saria gran fatto, non sendo nè Vicenza nè Verona fornite nè guardate, levassino ancora loro in capo. Tuttavolta noi cene rimettiamo alli effetti che ne succederanno, perchè in breve tempo pare che ogni uomo si risolva : o che e vi sia provveduto dallo Imperadore, del quale si parla tanto variamente che, come abbiamo detto per altre, è un disputare della Trinità; o veramente che in quella città segua uno effetto simile a quel di Padova.

El Cristianissimo questa mattina si è mostro infastidito, aggiunto ancora el dispiacere della infirmità *de Rouen*, quale questa notte pare che abbi avuto febbre; donde li suoi non istanno così di buona voglia, come facevano ieri. Però non mancano di quella medesima speranza, che e debbi prevalere.

Il Re sta in opinione risoluta, e *Robertet* celo ha efficacemente affermato, voler partire lunedì; e, mostrando noi la importanza di tale deliberazione, cene fece questa formale risposta : « A Sua Maestà pare che « e sia tempo partire da questa aria, nella quale dubita di ammalarsi : « e la vita sua importa più che nessuna altra cosa. » Ed anche ci accennò quanto si sia mal posato la notte passata. Non intendino però Vostre Signorie che Sua Maestà non sia sana, perchè la disposizione della persona sua apparisce in tutte le azioni stata molto meglio in Italia che in Francia. E, benchè crediamo Vostre Signorie presupponghino, partendo quella, *Rouen* resti qui tanto riabbi le forze, nondimeno vogliamo significare loro, quando di continuo vada al cammino della liberazione sua, per quindici giorni al meno dice non essere in termine di muoversi. E questa conclusione cene ha fatto *Robertet*, el quale replicò che, sendo *Rouen* ammalato (quale solo arebbe potuto mutare la opinione di Sua Maestà rispetto a' questi nuovi accidenti, e quali non gli sono conferiti) che alla partita non ci era alcuno remedio.

Da chi fu presente, quando lo oratore del Re de' Romani intese ieri la rebellione di Padova, andò dal Cristianissimo pregandolo che volessi soprassedere la partita. Sua Maestà el domandò se dallo Impera-

dore aveva tal commissione; da altro canto, dove si trovava la persona sua. Stato alquanto sopra di sè, e respondendo, «A quest' ora la «Maestà Cesarea si doverria trovare in tal luogo;» soggiunse subito il Re : «So bene io dove e si doverria trovare, in Padova. Io sono deli-«berato partire ad ogni modo lunedì, nè è per ritenermi il mio cugino «Re de' Romani nè nessuno altro.»

Noi scrivemo ieri el di sopra; e siamo alli xxi; ed, ancora che iersera fussi divulgato in ogni qualità di persone che Vicenza avessi seguitato il medesimo di Padova, questa mattina si è inteso per certo non essere suto vero; e questa Maestà ci ha detto la rebellione di Padova essere nata dalli tristi portamenti de' Tedeschi per torre la roba senza pagarla, con volere anche maculare lo onore delle donne. Donde el populo si levò a romore, e, fatto qualche occisione e di quelli della terra e de' Tedeschi, messono dentro le gente Veneziane. Delle quali mostrò Sua Maestà non saperne numero, ma che intendeva non essere sute molte. Da più persone ritraiamo in quella città trovarsi quattro mila fanti, tre mila cavalli leggieri e dugento uomini d'arme, tutti soldati di San Marco. Disseci ancora il Re che aveva avviso da monsignore *de la Palice,* come con trecento cinquanta lancie Francesi era arrivato a Valleggio, e che cento cinquanta altre gli venivano appresso; le quali seguitavano il cammino loro per unirsi insieme, e senza dimorare andrebbono al servizio dello Imperadore. A chi Sua Maestà, avuta la nuova di Padova, subito mandò uno suo gentile uomo, chiamato *Marigny,* per sapere dove si trovi Sua Maestà Cesarea. Della quale nè il Re proprio nè nessuno altro, insino a qui, ne ha certa notizia, come quello che poco si ferma, e, quando e si presumme che sia andato a un luogo, si trova a un altro molto disforme da quello. Affermocci bene il Cristianissimo che abbi quelle gente a piè e a cavallo che per altra abbiamo scritto.

Circa alla partita sua di lunedì, mostrò interamente non essere risoluto. Li segni però sono di sorte da crederlo; e massime se il prefato *Marigny*, nel ritorno suo, a richiesta dello Imperadore non lo ritenessi.

La guardaroba ed altre cose che si conducono per carretta furon fatte partire fino ieri, e questa notte passata ci è suto detto Bartolommeo d'Alviano, e venti gentili uomini Veneziani delli quali si fa più conto e sono più reputati più abili, sono suti in compagnia di cento arcieri inviati alla volta di Francia.

Intendemo ancora da Sua Maestà *Rouen* al tutto essere fuora di pericolo, ma che il male saria un poco lunghetto. Disegna lasciarlo di quà, nonostante che sua signoria reverendissima mostri appetito grandissimo levarsi di qui; e però Sua Maestà ci disse, quando sarà in termine di poterlo fare, potrà andarsene qui allo intorno due o tre leghe per mutare aria. Da altro canto, mostrò lasciarci li generali per qualche giorno. Disegna per il cammino andare cacciando, e fare piccole giornate, e potrà essere andrà a Casale in Monferrato, e poi in Asti, e di qui a dirittura per monte Ginevra e *le Dauphiné,* tanto che incontri la Regina.

Messer Gian Jacomo non è partito. Stimasi andrà fino a Bergamo, dove ha la compagnia sua alla stanza; nè, oltre alle cinque cento lancie preallegate di sopra, altre gente d'arme si muovono dalli alloggiamenti, nè si farà altra provvisione di fanteria. Intendemo un'altra volta questa mattina da Sua Maestà, che in questo Stato restano mille sette cento lancie alla Francese.

Uno amico nostro ci ha referito el Cristianissimo per el prefato *Marigny* avere fatto intendere allo Imperadore, in nome del quale per lo oratore suo grandemente è suto stretto a soprastare in Italia ancora qualche poco del tempo, essere necessitato partirsi, escusandosene con dire che il Re *d'Angleterre* si mette in sull'arme; e, benchè mostri farlo per dubbio del Re di Scozzia, che potria però avere in animo qualche altra cosa. Ha gli mandato a offerire, per la conservazione di quello che ha acquistato e per la ricuperazione di quello si è ribellato, lo aiuto e favore suo. Da altro canto, lo ambasciadore della Maestà Cesarea dovunque e parla, non potria mostrare maggiore satisfazione del Cristianissimo.

Delle pratiche con il legato del Papa per noi non si intende le par-

ticularità; ma per tutti li segni esteriori, si conosce da ogni banda satisfazione grande; e si crede si chiariranno di vivere meglio insieme non hanno fatto insino a qui.

XLII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 4 août 1509.

Sommaire. — Indisposition du Roi; il est à Abbiategrasso. Le cardinal de Pavie attend le retour de son envoyé pour conclure le traité qu'il négocie entre le Saint-Siége et la France.

La Maestà del Re mercoledì ebbe el quarto parosismo, ed, oltre allo essersi fatto avanti tre ore, durò più che tutti li altri. Donde li medici arguiscono che ne arà qualcun altro. Pare che resti netto, e però non si crede nè che il male sia di importanza nè anche molto lungo. Stassi a Abbiategrasso, non senza sinistro grande della corte; la quale è sparta in più luoghi. E per ancora non ci è nuova come ieri Sua Maestà fussi trattata dalla febbre.

Delle cose della guerra, non sendo innovato cosa alcuna di momento, non abbiamo che scriverne.

Pavia attende d'ora in ora messer Cecchino con la resoluzione del Papa; e non dubita punto che le cose non si assettino fra Sua Santità ed il Cristianissimo, in modo che l'uno e l'altro arà causa di contentarsi. Questo spacciare innanzi e indietro intendiamo essere causato più da' questi particulari de'beneficii e dal modo del dare el cappello a monsignore *d'Alby*, che da altro; e, secondo ne ritraiamo dal vescovo di Tivoli, alla fine la Santità del Papa sarà contenta mandarlo insin quà; e, con esso in testa, sene dovrà andare a visitare Sua Beatitudine.

XLIII.

NASI ET PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 4-6 août 1509.

SOMMAIRE. — Conférence avec le cardinal de Pavie. La Palice défend Vérone; l'Empereur arrive enfin. Les Vénitiens se tiennent sur la défensive; le dénoûment ne paraît pas devoir se faire attendre; que fera alors l'Empereur de sa nombreuse armée? Attaquera-t-il les possessions françaises? Ira-t-il à Rome pour s'y faire couronner? On l'ignore. Traité conclu entre le Pape et le Roi; le chapeau est donné à monseigneur d'Alby. L'affaire du gouvernement de la Castille est sur le point d'être conclue entre l'Empereur et le Roi Catholique. Le Pape ne donnera l'absolution aux Vénitiens que lorsque l'Empereur sera maître de tout ce qui lui appartient en Italie, aux termes du traité de Cambrai. Le Roi est guéri; il va partir; Alessandro Nasi le suit en France.

Avendo oggi inteso *la Palice* trovarsi a Cittadella, ed unito con dieci mila fanti Tedeschi, e non essere ritornato a Peschiera; da altro canto, che la persona dello Imperadore scendeva la montagna con sei mila altri pedoni, e tre mila cavalli, computatovi le otto cento lancie *Bourguignonnes* con artiglierie assai; oltre a di questo, che il duca *de Brunswick* veniva del Friuli con otto cento fanti, per unirsi con li altri; ed anche che messer Cecchino circa a mezzo dì era ritornato da Roma : cene andamo subito dal cardinale di Pavia, e stati lungamente con sua signoria reverendissima, riscontramo che, due ore avanti, monsignore lo gran mastro gli aveva mandato lo originale di una lettera *de la Palice*, data a cittadella, dove scrive trovarsi con quello numero di fanti Tedeschi si disse di sopra, li quali mostra che siano buona gente e che abbino visaggio di volere combattere. Da altro canto ci disse che lo ambasciadore della Cesarea Maestà questa mattina, per tempo avanti si trasferissi dal Re, essere stato da lui per conferirgli quanto è narrato di sopra, e delle gente ed artiglierie che conduce la persona dello Imperadore ed il duca *de Brunswick*. Disseci che avevano recuperato Serravalle ed altri luoghi, dove col fuoco e col ferro erano sute usate assai crudeltà. El passo di Serravalle crede che fussi abbandonato da quelli villani, vedendo non lo potere tenere.

Intendiamo ancora da sua signoria reverendissima el marchese di

Mantova, per ordine della Maestà Cesarea, insieme col conte Lodovico della Mirandola (quale, oltre alli dugento uomini d'arme del Papa che già sono in sul Mantovano, conduce cento cinquanta cavalli leggieri di Sua Santità), anderiano a Lignago e non in Verona. Le gente Marchesche si erano ritirate in Padova ed in Trevisi. El cardinale di Pavia, discorrendo sopra questi nuovi casi e presupponendoli in qualche parte veri (per avere notizia che la Signoria di Venezia cerchi per via di accordo posare con lo Imperadore, e non potendo condurlo col preservarsi Padova, si contenteriano assicurarsi che li stabili de' loro gentiluomini che hanno nel Padovano, Vicentino e Trevisano fussino loro lasciati liberi e in modo li potessino pacificamente godere), si persuade, visto dalla rotta de' Francesi in quanta jattura e subita ruina essere in si poco tempo venuti, debbino fare ogni cosa di non perdere questo resto per la medesima via. Donde si risolve che la via della forza o quella dello accordo ne abbi a mostrare presto il fine. E però sua signoria reverendissima venne in considerazione, che debbi fare poi la Maestà Cesarea di tanto esercito; el quale congiunto insieme esistima che saranno venti mila fanti; e, senza li Francesi, tra *les Bourguignons* e li Tedeschi e li Italiani, cinque o sei mila cavalli; la qual gente presuppone che in alcun modo non sia per tornarsene in dietro; anzi mostra avere qualche notizia che *d'Allemagne*, oltre alle preallegate, ne debbino venire delle altre. E però ci mostrò dubitare assai che quella prefata Maestà Cesarea abbi in animo tentare qualche altra cosa, dicendo alla larga, contro allo Stato del Re. Donde noi replichiamo che e pagheria il Cristianissimo d'una mala moneta di tanto servizio ed osservanza di fede, e più presto ci persuadevamo dovessi andare per la Corona a Roma, o in quello luogo che con la Santità del Papa sene accordassi. Replicò non credere che, senza fare prima questo, vada a Roma; e che, oltre alla instabilità di quel principe, si conosce per ogni minima cosa quanto l'uno e l'altro aombri; il che da ogni banda arguisce diffidenza. Non crede già sua signoria reverendissima, quando lo Imperadore intraprende tal cosa, gli riesca la impresa facile, avendo la Maestà Cristianissima in animo guardare bene questo Stato;

e, se per la parte Ghibellina si potessi dubitare di qualche movimento (la quale sendo bene trattata), come è in verità, però non sia da credere vogli novità; ci è anche la parte Guelfa, la quale, per dubbio di sè, è per fare ogni cosa per preservare questo Stato alla Maestà Cristianissima. E mostrasi di opinione, quando le cose de' Veneziani succedessino secondo el discorso suo, in nessun modo la Maestà Cesarea sia per andare si presto per la Corona. Vostre Signorie hanno a sapere che noi, solamente per il debito dello officio nostro, facciamo intendere particularmente tutte le predette cose, in quel tempo, modo, come e da chi ne abbiamo notizia, a fine con la prudenza loro meglio possino fare il giudicio. E di tanta varietà non imputeranno chi non ne ha colpa.

Circa il ritorno di messer Cecchino, sua signoria reverendissima ci fece intendere essere tornato con la ultima resoluzione; di che mostra assai contento, parendogli fra il Papa e il Re si facci amicizia di natura che abbi molto a profittare a ciascheduna delle parti. Le particularità non potremo ritrarre a punto; in genere, mostrò debbino avere li amici per amici, così per opposito promettendo l'uno a l'altro quanto conviene in questa parte. Circa alla particularità del modo di distribuire e beneficii, e del concedere el cappello a monsignore *d'Aix*, e levare di sospetto la Santità del Papa, afferma essersi trovati tali espedienti, che chi a Roma ha commesso male, per lo avvenire non gli saria prestato fede. Disegna doman da sera andare dal Re per dare perfezione e concludere il tutto, se già per uno uomo che ha mandato là non gli fussi ordinato in contrario. Al prefato *Alby*, crediamo di quà gli sia dato el cappello, e che poi sene andrà a Roma a visitare la Santità del Papa.

La pratica del governo di Castiglia ancora non è conclusa; e, benchè la cosa sia assai avanti, nella somma del danaio è qualche difficultà, volendo la Maestà Cesarea ducati cento mila, ed il Cattolico non passare cinquanta mila. Questa parte ancora intendemo da Pavia, da chi ci è suto affermato dovere la armata della Santità del Papa, insieme con quella del Cristianissimo e del Cattolico, andare a' danni

Veneziani, benchè ci dicessi la aragonese essere poco manco che disarmata.

Confericci sua signoria reverendissima, nonostante la procurazione grande delli ambasciadori Veneziani di essere assoluti, la Santità del Papa stare in opinione e fermo proposito di non volere levare el monitorio, se prima lo Imperadore non è insignorito di quanto s'egli appartiene per la divisione fatta delle cose sue a *Cambrai*.

El gran mastro si afferma debbi andare alla volta di Peschiera alla partita del Re, per le cagioni ne abbiamo detto per altra.

El di sopra fu scritto iersera, e siamo a dì v a ore xv; ed, essendo tornato lo uomo di Pavia, sua reverendissima signoria parte in questo punto con pochi de' suoi, intendendo domattina la Maestà del Re volere partire, e andare a Villanuova; e poi disegna per la più diritta, a piccole giornate, senza fermarsi passare e monti.

Tenuta a dì vi, e *Robertet* ci fa intendere per il secretario nostro el Cristianissimo ieri non avere avuto cosa nessuna, e del tutto essere guarito e stare benissimo; e che, alla persuasione de' medici, volendo nettare tutti e segni, ha differito la partita fino a mercoledì; la quale afferma sarà *infallanter*, e che sene andrà senza soggiornare fino a *Grenoble*. Referisce el prefato secretario delle cose dello Imperadore avergli usato queste formali parole : « Li affari di Sua Cesarea Maestà « vanno bene ed in favore per lui, e *la Palice* si trova là con li suoi, e ha « gli fatto e fa pure assai servizio, ed il marchese di Mantova entrò ve- « nerdì mattina a desinare in Verona. Nientedimeno noi non sappiamo « se è o spirito o uomo. » Della giunta in Verona del prefato signore marchese, ci referisce averla anche intesa dallo uomo suo, e che insieme con lui vi era il conte Ludovico della Mirandola.

Lo ambasciadore di Spagna, insieme con quel del Re de' Romani, furono ieri lungamente con *Rouen;* e ci persuadiamo che stringhino la conclusione della pratica, che hanno notizia Vostre Signorie.

Io, Alessandro, partirò domattina per tempo, e andrò in corte per

visitare e il Cristianissimo e il reverendissimo legato, e per seguitare poi quel cammino che sarà più a proposito; e, intendendo cosa degna di notizia, Vostre Signorie ne saranno avvisate[1].

XLIV.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 11 août 1509.

SOMMAIRE. — Affaire de *l'Isola della Scala;* le marquis de Mantoue pris par les Vénitiens. Le grand maître et Trivulce s'approchent de Vérone, prêts à secourir l'Empereur. On suppose que les Français ne sont pas fâchés de voir ce prince consumer ses forces contre les Vénitiens.

Venne iersera il gran mastro, rimandato subito (intesa la nuova del marchese[2]) in dietro dal Re, il quale per lo accidente seguito non disegnava fermarsi in luogo alcuno, ma senza dimorare punto andare al suo cammino; commettendo al gran mastro, secondo mi ha detto lui medesimo, che giunto qui, come prima poteva si espedissi, e con le gente d'arme disegnate sene andassi fino a Brescia e Peschiera in su confini, con commissione resoluta che sendo necessario passassi in Veronese, e con tutte le gente si unissi col Re de' Romani; e giudicandolo necessario facessi qualche migliaio di fanti, la provvisione de' quali fu ordinata qui avanti la partita del Re. Il gran mastro m'ha detto, per rispetto della festività di Nostra Donna, indugierà al più lungo a partire di qui giovedì prossimo, che saremo alli XVI, e prima, quando intendessi il successo delle cose ricercarlo; e sene andrà con le gente a Brescia, e poi a Peschiera, mostrando commissione resoluta di passare bisognando. Io, pensando così essere la intenzione

[1] Alessandro Nasi partit en effet le 7 août; aussi les dépêches suivantes sont-elles écrites par Francesco Pandolfini seul.

[2] Le marquis de Mantoue avait été victime de sa négligence. Il s'était laissé surprendre à l'*Isola della Scala,* près de Legnago, par Lucio Malvezzi et Zittolo de Pérouse, capitaines de l'armée vénitienne, qui lui avaient tué quelques hommes, et qui l'avaient fait lui-même prisonnier. La fin de la dépêche renferme des détails sur ce coup de main.

delle Signorie Vostre ne andrò seco. Mostra sua signoria che la Maestà del Re sia resoluta, bisognando, fare ogni sforzo perchè si possano spegnere le gente Veneziane, quali non si affermano essere poche. E mi disse che il Pontefice concorreva a questa opinione, ed era resoluto voltare più gente d'arme, bisognando, al Re de' Romani. El quale del certo si trova in Bassano; nel quale luogo *la Palice* per la ultima sua scrive avergli parlato, sendo andato per visitarlo un poco avanti alle sue gente, quali erano poco a dietro; ed a questa ora debbono essere congiunte con la Cesarea Maestà, quale *la Palice* afferma che abbi circa venti mila pedoni, ed anche buona somma di cavalli. Io non posso affermare se così è a punto, ma mi afferma bene il gran mastro lo Imperadore essere gagliardo.

Qui è venuto stamattina nuova, come le gente del Re de' Romani avevano preso e messo a sacco e fuoco due terre in Friuli, Feltro e Civitale, delle quali pare che una ne sia città e buona.

La persona del signor Gian Jacomo, per le ultime sue, si trovava in Brescia andando visitando quelli confini; e quelle compagnie di gente d'arme, che furono messe in guernigione, non si sono mosse da Peschiera e da quelle circonstanze. La compagnia del signore Gian Jacomo è buona parte per il Veronese, e lunedì prossimo, con il resto che si trova qui, cavalcherà il conte di Musotto suo figlio, e sene andrà a trovare il padre.

Il vescovo di Trento scrive di Verona con grande instanza al signore Gian Jacomo, gravandolo che voglia con quelle gente di in su confini cavalcare in là, senza fargli intendere la cagione particulare. El secretario del signore scrive qui al figlio, e dice che il padrone suo non sà immaginare altra particulare cagione, se non che e si persuade che la città di Verona sia assai sollevata, e in termine che ogni piccolo accidente la faria rebellare.

Per quanto io abbi ritratto stamattina dal gran mastro, e di poi da alcuno altro, in costoro si mostra un pronto animo di aiutare el Re de' Romani. Uno uomo da bene e di giudicio mi ha detto (in che mi confermano alcune conjetture) che costoro non arebbono punto per

male che il Re de' Romani fussi in parte sbattuto da' Veneziani, ma non già tanto che causassi uno accordo fra loro. E questo perchè, stracco ed affaticato (non potendo reggere la spesa), fussi da lui consentito loro qualcuna di queste città, sovvenendolo di danari. Le dimostrazioni nondimanco sono in contrario, ma la notizia nasce di buon luogo.

Il gran mastro m' ha detto avere nuova come *de Boisy*[1] non è morto, di che mostra avere piacere assai; e carica la poca diligenza del marchese, dicendomi che, sendo *Rouen* malato, per commissione del Re, a questi giorni passati commesse allo ambasciadore del marchese qui, che gli scrivessi che per niente uscissi di Verona, e lasciassi per al presente andare la impresa di Lignago, la quale Sua Santità sollecitava per essere già stata cosa sua; e che nonostante questo il marchese aveva mandato la sua compagnia, con *Boisy* luogotenente, per avvicinarla per il predetto disegno, ad alloggiare alla Isola della Scala, quale è un gran casale e senza mura. Commenda el gran mastro la diligenza usata per il sopradetto luogotenente in assenza del marchese. Il quale comparso, confidandosi più che il conveniente nelli uomini del paese, diminuì le ascolte e guardie della notte, e tenne quella pratica delli Stradiotti[2] (quale era menata doppia, con consiglio di Lucio Malvezzi); il quale con buono numero di cavalli si era avvicinato per il soccorso e defenzione di Lignago. E quella notte, condotti dalli uomini della Isola da certa banda donde non erano sbarre, col fare venire prima quelli Stradiotti gridando : Turco ! Turco[3]! giunsono li inimici.

In somma, il marchese fuggito di casa per la finestra, e nascosto nella meliga, e trovato di poi, fu fatto prigione. *Boisy* con alcuni delli suoi fece un poco di difesa al suo alloggiamento, ed in ultimo, montato

[1] Pierre Gouffier, seigneur de Boisy, neveu, par sa mère, Louise d'Amboise, du cardinal de Rouen. Il avait été blessé et fait prisonnier dans l'affaire de l'*Isola della Scala*. Il fut tué à la bataille de Marignan.

[2] Le marquis de Mantoue comptait sur la défection de ces Stradiotes, qui, en feignant de se joindre à lui, le firent tomber dans le piége où il fut pris.

[3] Surnom donné au marquis de Mantoue.

a cavallo per scappare, fù ferito e preso, Furono tagliati a pezzi quella notte circa settanta Francesi, fra uomini d' arme ed arcieri.

XLV.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 12-15 août 1509.

Sommaire. — Entretien avec le cardinal de Pavie. Accord entre la France et le Souverain Pontife. Le Pape n'a plus de défiance contre le cardinal de Rouen, qui ne peut quant à présent avoir aucune prétention sur le Saint-Siége; excellentes raisons qu'en donne le cardinal de Pavie; avantages que le traité assure au Pape; bénéfices donnés au cardinal négociateur. Le Saint-Père est désormais tout favorable à la France, et croit n'avoir rien à redouter de l'Empereur. Le Roi, depuis la prise du marquis de Mantoue, sollicite le Pape de faire arrêter les six envoyés de Venise, venus à Rome avec un sauf-conduit. Les Vénitiens ont manqué d'habileté en se hâtant d'agir contre l'Empereur. — Le différend de l'Empereur et du Roi Catholique, touchant le gouvernement de la Castille, est remis à l'arbitrage du Roi de France, qui s'emploie à le terminer. — La Palice a fait sa jonction avec l'Empereur, qui se dispose à assiéger Padoue. — Pandolfo Petrucci a fait sa paix avec le Roi Très-Chrétien. — Le marquis de Mantoue est prisonnier à Venise; le Roi, pour sa délivrance, donnerait tous les prisonniers vénitiens qui sont entre ses mains. Forces de l'armée vénitienne et de l'armée de l'Empereur. Conspiration à Brescia en faveur des Vénitiens; la domination française est mal assurée dans tout ce pays.

Monsignore reverendissimo di Pavia domattina di buona ora partirà di qui, e per il cammino diritto sene andrà a Bologna, dove disegna stare fino a qualche giorno di settembre, e di poi alla volta di Roma. E sarà facil cosa che *Alby,* nel suo passare, si fermi con sua signoria reverendissima qualche giorno in Bologna, per andarsene in compagnia di poi insino a Roma.

Io sono oggi stato al lungo con sua signoria reverendissima, e mi ha fatto intendere non essere possibile le cose fra il Papa e il Cristianissimo essere meglio ferme e stabilite, nè essergli fra loro causato maggiore intelligenza; avendo il Cristianissimo promesso con ogni suo sforzo la difensione di tutte le cose della Chiesa, ed aiutarlo in tutte le cose dove Sua Santità ha interesso, secondo che fu determinato a *Càmbrai*, e così e converso la Santità del Papa si obbliga alla difensione delli Stati di Sua Maestà, la quale è contenta e gli consente che Sua Santità possa fare questo medesimo con qualunque altro principe. E, nel discorso del

parlare, sua signoria reverendissima usò questo motto : « Volendo, e « può fare questo medesimo con lo Imperadore. » E, domandando io se sua signoria reverendissima aveva tratto del capo al Papa el sospetto conceputo per *Rouen*, mi rispose : « Benchè ogni minima sospizione « nelle cose delli Stati sia potente a fare stare sospeso ciascuno, nondi- « meno il Papa in questo caso ne ha posato bene lo animo ; e ne è « stato causa la sperienza, e la ragione :

« La sperienza, sendo già venuto due volte il Re di Francia in Italia, « nella impresa di Genova ed in questa ; ed, espedito el caso suo, ritor- « nato sene subito, senza tentare cosa alcuna come qualcuno faceva in- « tendere al Papa :

« La ragione, perchè *Rouen* volendo pervenire al Papato, vivente « costui, non lo poteva fare, se non o per mezzo di questi principi o « per via d' uno concilio : per mezzo di principi, non saria per riuscirgli, « perchè nè lo Imperadore nè Spagna nè *l'Angleterre* lo vorrebbono, « perchè non faria per loro : per mezzo d' uno concilio, manco gli per- « verria, perchè dal concilio sarebbe creato un Pontefice senza alcuna « dipendenza, e di quelle qualità con le quali sono suti creati fino a « qui li altri Pontefici da' concilii passati. » E mi soggiunse : « *Rouen* mi « ha voluto giustificare assai questa cosa, mostrando non avere mai pen- « sato al Papato, vivente costui. Ed io ho tutto ammesso, faccendogli in- « tendere che lo credeva facilmente, credendo che lui non potessi pen- « sare a una cosa che è impossibile per le due preallegate ragioni, « quali io ho seco allungo discorse. » Dissemi sua signoria reverendis- sima : « La Santità del Papa ha avuto dal Re tutto quello che a punto « ho domandato. Le possessioni de' beneficii sono sute tutte terminate « *ad votum Pontificis.* » E sua signoria reverendissima di più ha avuto il vescovado di Cremona, quale vale da cinque in sei mila ducati, ed una badia di due mila in Bresciano. Mostrommi sua signoria reverendis- sima il Papa essere del tutto resoluto in ogni occasione aderire più presto con Francia che col Re de' Romani, per conoscerlo vario ed in- quieto, e lui desiderare la quiete di Italia. Dicendo che la guerra contro a' Veneziani mossa da lui era suta per necessità. Sforzossi per-

suadermi che lo Imperadore, per molti rispetti, era necessitato mantenersi con la Santità del Papa; allegando che, come si alienassi da lui, le forze sue erano per diminuire assai, procedendo in buona parte da' principi ecclesiastici, quali erano obbedienti a Santa Chiesa più che nessuna altra nazione. Concludendomi che il Re de' Romani per sè non era potente a sostenere troppo gran pondo. Ritrasi da sua signoria reverendissima che il Cristianissimo, dopo la presa del marchese, faceva grande instanza che il Papa, nonostante il salvocondotto, facessi subito prigioni li sei ambasciadori Veneziani che si trovavano a Roma. Mostrò averne scritto; e, benchè non melo dicessi resoluto, mi parse nel parlare di sua signoria reverendissima ritrarre che più presto fussi per farsi; in modo che io credo, non sendo seguito prima, che possa facilmente avere effetto alla giunta *de Narbonne.*

Mostrommi che li Veneziani non si erano saputi bene governare; dovendo aspettare che il Re fussi totalmente fuora di Italia, ed aver fatto un poco il morto se benè avessino perso per ora ogni cosa. Perchè, risentendosi poi contro al Re de' Romani, erano per prevalersi con lui. Ma che ora ed il Papa ed il Cristianissimo erano costretti risentirsi per la totale destruzione loro. E, domandando io sua signoria reverendissima come sperava che il Re de' Romani potessi reggere la spesa in che si trovava, mi rispose : « E potrà farlo qualche tempo, « perchè ha quattordici in sedici mila pedoni, nè dà loro danari come « sono condotti in Italia. »

Fecemi intendere sua signoria reverendissima lo accordo per il governo di Castiglia essere fermo, con rimettere nel Cristianissimo due piccole differenze che restavano sospese; delle quali l'una era la quantità del danaio che doveva pagare il Cattolico al Re de' Romani, l'altra non disse. Soggiugnendo che il Cristianissimo aveva di poi chiarito che fussino ducati cinquanta mila con certi tempi. E, replicandogli io, « Lo Imperadore ne trarrà questi cinquanta mila ducati, e si « dovrà valere della armata sua di mare, » lui mi rispose : « La armata « debbe essere disfatta; ma lo Imperadore fa più conto de' danari. »

Il gran mastro ebbe ieri lettere dal signore Gian Jacomo da Pes-

chiera; il quale referisce come *la Palice* con le lancie era unito con le gente e la persona del Re de' Romani a un luogo vicino a Bassano, a miglia dieci, e disegnavano andarsene allo assedio di Padova.

Io intendo che Pandolfo ha accordato con il Cristianissimo, e pagherà di presente dieci mila ducati, del resto con cauzione arà comodità. Lo avversario suo, non sendo ritornato qui, sene debbe essere venuto alla volta di Toscana. Il gran mastro ha fatto tutto quello ha potuto contro di Pandolfo, ma io mi persuado, benchè non lo sappi di certo, che Pavia lo abbi favorito assai.

Per via di uno uomo, venuto da Venezia, si intende come il marchese di Mantova, il giorno dopo la presa sua a ore XXII, entrò in Venezia con una incredibile sollevazione e concorso di tutta quella città. Fù condotto di subito davanti a cavi de' Dieci, dove stette per spazio di due ore, e di poi messo nella Torretta, e per guardia sua datogli dodici gentiluomini, e quali forse potrebbono essere non manco per combatterlo e guadagnarlo che per guardarlo. Io intendo di buon luogo e per più d' una via il Re avere usato dire, atteso la qualità della persona e stato suo, che per recuperarlo restituirebbe tutti e prigioni che ha. Non so gia se vi computa lo Alviano, o se intende solamente de' prigioni Veneziani. Ritrasi per cosa certa li Veneziani al presente non avere manco che tre mila cavalli leggieri, secento uomini d'arme, e gran numero di fanti, il quale si dice vario; de' quali si afferma che ne hanno messi circa otto mila in Padova. La quale si intende, che per essere munita e fortificata, abbi a fare buona difesa quando sia campeggiata dalli Tedeschi. E tanto più, quanto ieri da uno uomo di conto mi è suto detto che nel campo loro non vi è molto ordine, assai artiglieria, ma senza quasi punto di munizione, e che quelle fanterie si andavano sfilando, ed al continuo diminuivono in qualche parte. Nella quale opinione mi confermò in parte iermattina monsignore *de Liége*. Il quale ha perfetta notizia più che nessuno altro delle cose del Re de' Romani; e, domandato da me della copia e quantità di quello esercito, mi rispose che erano quattro mila buoni cavalli, senza li Francesi,

e dieci in dodici mila fanti Tedeschi; e, parendomi il numero de' fanti poco è diminuito dalla universale opinione, di nuovo lo domandai: «Non sono e più?» Sua signoria mi rispose: «E non sono più. Ma «parvi egli piccola banda dieci in dodici mila Tedeschi?»

Iersera l'altra, per lettere del cardinale di Finale da Brescia, si intese come il signore Gian Jacomo era entrato in Verona con dugento lancie, fra della Spagna, sue e d'altri. Il prefato cardinale, per quanto mi sia suto referito da uno uomo di conto, dà notizia avere in Brescia scoperto uno trattato per dare quella città a' Veneziani, e come li autori di tal cosa si trovavano fuori, e sua signoria reverendissima aspettare il loro ritorno per prenderli e scoprire la cosa. Non si maraviglierebbono molto le Signorie Vostre di una simil cosa, se fussi loro nota la buona disposizione di tutti quelli popoli verso e Veneziani; la quale è confirmata dalli tristi trattamenti de' Francesi alla giornata, e dalla poca remunerazione di questa Maestà a' gentiluomini e capi di quelle terre. Di maniera che io tengo per certo che, per qualunque occasione questa Maestà non potessi stare alla campagna, che le Signorie Vostre vedrebbono contro di loro, in molto minor tempo, una maggiore e più subita mutazione che la passata.

Il gran mastro conferma la partita sua per domani, ed io lo seguiterò.

XLVI.

PANDOLFINI AUX DIX.

Luna, 25 août 1509.

Sommaire. — Entretien secret avec le cardinal de Finale, gouverneur de Brescia pour les Français; projets de trêve entre l'Empereur et les Vénitiens; issue douteuse du siége de Padoue; La Palice; conspiration découverte à Brescia.

Stamattina, avanti partissimo, io ebbi comodo di essere *ad longum* con il reverendissimo cardinale di Finale, il quale mi disse, e in secreto, come avevano notizia, e di buon luogo (lo autore non mi volle mai dire, ricercone più volte da me), che e si trattava fra il Re de'

Romani e li Veneziani una tregua; quale, se seguissi, potria facilmente causare una pace poi fra loro; e che tutto saria a danno del Cristianissimo. Soggiugnendomi che ne avevano dato notizia a *la Palice,* perchè avvertissi. Confessandomi che conosceva che quelle gente *de la Palice* non erano senza pericolo. Il quale lui dannava, dicendo che scriveva mille bugie dalla banda di quà, e che era uomo che fuora dell' armi valeva poco. Le Signorie Vostre si degneranno, per amore del cardinale, fare masserizia di questa notizia. Sua signoria mostra dubitare che Padova si possa defendere dal Re de' Romani; nel processo del quale lui mostra sperare poco, e credere che li Veneziani si possano conservare così, atteso massime che tutti li collegati, eccetto il Cristianissimo ed il Re de' Romani, si vede che per niente non vogliono la totale ruina de' Veneziani. Hanno dato al Re de' Romani cento bariglioni di polvere, carichi in tredici carra del paese a tre para di buoi per carro, tratto tutto di Brescia. Altre gente d' arme per ancora non gli hanno concesse; e ritraggo che non ne sono resoluti, benchè il reverendissimo cardinale mi mostrassi piacergli che se gli dessino; giudicando che, quante più fussino insieme, tanto meglio stessino. Ed io non so se tante più si metteranno in pericolo, sendo senza loro fanterie.

Il reverendissimo di Finale mi ha detto che il trattato[1] non era senza fondamento; e che Brunon ne era instrumento e non capo; e che il cavaliere de Marini ci era forte imbrattato; et che avevano dato ordine che a Assalò fussi morto uno capo di quella valle, quale si trovava là prigione; e che il disegno loro era di prendere tre porte di Brescia, ma che per ancora non era statuito il tempo.

[1] La conspiration en faveur des Vénitiens découverte à Brescia.

LÉGATION DE NASI[1].

I.

NASI AUX DIX.

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 67[2].)

Mortara, 11 août 1509.

Sommaire. — Entretien avec le cardinal d'Auch. Le marquis de Mantoue s'est perdu par son imprudence; mesures prises pour garantir son état et sa famille, et pour arrêter l'effort des Vénitiens; défiance qu'inspire l'Empereur. Satisfaction que cause au Roi le traité conclu avec le Saint-Père; tout y est éclairci, tout y est prévu. Nouvel accord conclu avec les Suisses.

Questa mattina, trovandomi a Mortara, ho incontrato monsignore reverendissimo *d'Auch*, quale ne va a Milano, dove dice non volere soprastare più che uno solo giorno, avendo promesso alla Maestà del Re in VII dì trovarsi in Roma, e però disegna fare una parte del cammino in posta. Sua Maestà lo manda : prima per la ratificazione delle cose fatte tra Pavia[3] e quella; e per indurre el Papa, rispetto al marchese di Mantova, a fare prigioni li sei ambasciadori Veneziani. La presa del marchese di Mantova e di monsignore *de Boisy*, nipote *de Rouen*, luogotenente delle cento lancie sue, insieme con la perdita di quelle, presupponendo Vostre Signorie ne abbino notizia, non ne dirò altro, se non che mostra al Re dispiacere più la perdita delle prefate cento lancie, che in fatto la proprietà di quel signore; del quale si dolgono che, sendo avvertito per più vie dello inganno, e potendo rimediarvi, non lo abbi fatto. Subito che la Maestà del Re ne ebbe notizia, mandò al cardinale da Esti a Mantova; ed ordinò che M. *d'Allègre* con cento lancie cavalcassi in quella città, per preservare

[1] Nous reprenons la suite de la correspondance de Nasi, qui a suivi le Roi à son retour en France.

[2] Les dépêches qui suivent étant tirées du même registre, nous n'en indiquerons plus l'origine.

[3] Le cardinal de Pavie.

quello Stato alla donna ed a' figliuoli suoi. La quale (per quanto ne abbi referito questa mattina uno uomo del prefato marchese, che sene tornava in diligenza a Mantova, avendo provvisto la marchesana a tutto quello bisognava), fa intendere che ciò è necessario che M. *d'Allègre* cavalchi con la gente. Afferma detto *Auch* la partita del gran mastro, fra due dì, per cavalcare in Bresciana con sette cento lancie, con ordine di marciare più avanti se bisognerà. Da altro canto, dice per certo, ed avendone tanti altri riscontri se gli può prestare fede, el Cristianissimo avere lasciato in mano delli generali dugento mila franchi contanti, per spendergli in fanterie accadendo el bisogno. E per il parlare suo sono confermato che, nonostante le tante offese seguite fra lo Imperatore e Veneziani, costoro non si fidano della Maestà Cesarea.

E però di questo accordo del Papa tengono un gran conto; per el quale mostra si siano bene chiariti insieme come abbino a vivere per lo avvenire; e che el Cristianissimo pigli in protezione le cose della Chiesa, e così el Papa sia obbligato alla difesa dello Stato di Sua Maestà; e che questa parte sia suta sì ben chiarita fra loro che non cene possa nascere disputa. Le particularità delle cose beneficiali, quelle massime che stavano pendenti, sono acconcie come ha voluto la Santità del Papa. A monsignore *d'Alby* da Pavia fu dato la bolla del cardinalato, e fra pochi dì, insieme con el cardinale *de Bayeux*, sene andranno a Roma ed in quel luogo riceverà el capello.

Ritrassi ancora dal prefato monsignore *d'Auch* che questa Maestà ha di nuovo accordato con li Svizzeri della lega grigia, e tutta volta andava dietro ad accordare li altri cantoni; e, secondo la relazione sua, ne hanno non poca speranza : tutti segni che arguiscono el dubbio di costoro che la Maestà Cesarea, per la varietà sua o per necessità, non muti oppinione.

II.

NASI AUX DIX.

Lyon, 25 août 1509.

Sommaire. — Voyage du Roi; son arrivée à Lyon; grand accueil qu'il fait à l'ambassadeur, et pourquoi; ses aveux tout francs relativement aux affaires d'Italie.

El Cristianissimo partì di Susa, e si condusse per monte Ginevra lunedì passato a *Grenoble*, nè dormì in quel luogo più che una sera; ed insieme con la Regina, la quale incontrò domenica tre leghe di là da quella terra, questa mattina è comparso qui a *Lyon;* dove fino mercoledì per el cammino di Savoia mi condussi. E, nonostante che il legato sia suto molestato dalla gotta, anche sua signoria reverendissima entrò in questa terra insieme con el Re. Non avendo trovato lèttere di Vostre Signorie, però non m'è occorso se non visitare el Re, el reverendissimo legato e la corte; e all'uno e all'altro, dopo le debite cerimonie, ho fatto intendere l'ordine dato per Vostre Signorie circa el pagamento de' dodici mila cinque cento ducati. Non potrebbe ciascuno di loro mostrare maggiore affezione; ed in spezie sua signoria reverendissima me usò termini tanto amorevoli, quanto non saria possibile desiderarli maggiori, mostrando amore, affezione e desiderio grande Vostre Signorie si mantenghino la amicizia di questa Maestà. Dalla quale intendo *la Palice*, insieme con lo Imperadore e lo esercito di quella Maestà Cesarea, trovarsi tre miglia presso di Padova; nella quale città dice Veneziani avere dodici mila persone per difenderla. E crede possa loro riuscire, ancora che lo Imperadore sia grosso di gente, non vi avendo ancora condotte le artiglierie, dicendo : «E non «sta mai fermo; ed a ogni ora si muta, andando innanzi ed in dietro.» In modo che io l'ho trovato assai difforme dalla opinione aveva di là da monti, per avere mostro di credere al certo li prefati Veneziani possino difendere quella città insino al tempo delle piove, concludendo che poi non vi si potrà stare a campo; da altro canto che loro non lo temino. Aggiugnendo queste proprie parole : «Io reputo a proposito

« che la guerra si mantenghi lunga fra loro a causa che l' uno e l' altro « si consumi. E, se bisognava a tempo nuovo una altra volta ripassare « e monti e ritornare in Italia, sono deliberato farlo. » La quale opinione in Sua Maestà intendo anche da molti altri. Domandò come la facevano e Pisani, confortando Votre Signorie a guardarli bene. Ed io, dopo la replica, lo ricercai se li tornava alli orecchi cosa per il che Sua Maestà si muoveva a ricordarlo. Rispose di nò; ma che giudicava in questi tempi molto a proposito curare bene le cose sue, e stare bene provvisto ed ordinato, e però confortava Vostre Signorie a farlo. La quale si persuade che non attendino ad altro che a riassettarsi; mostrando desiderare el bene di quelle come el suo proprio. Dice volere partire di qui o lunedì o martedì, e a dirittura andarsene a *Paris*, dove starà almanco che potrà, per tornarsene poi a *Blois*. El legato disegna di quivi andare a *Gaillon*, dove ha affezione; e però si crede vi si riposerà per qualche giorni.

III.

NASI AUX DIX.

Blois, 16 septembre 1509.

Sommaire. — Le légat est en Normandie; rien ne se fait en son absence. Nouvelles d'Italie : l'Empereur devant Padoue; accord avec le duc de Ferrare; renforts attendus d'Allemagne. — Entretien avec le Roi, qui pense que Padoue résistera. Premiers symptômes de refroidissement entre le Roi et le Saint-Père.

Robertet mi dice che la Maestà Cesarea si era messa dalla banda di verso Venezia, e levato alli Padovani la comodità della riviera della Brenta. Donde, per il parlare suo, si mostra che *la Palice* abbi opinione contraria a quella dalli giorni passati, essendo quelli di dentro, benchè in gran numero, impauriti e di varie nazioni.

Quà in assenza del legato non è per farsi faccenda d' alcuna sorte; e sua signoria reverendissima disegna starsi *en Normandie* parecchie settimane e settimane; ma si crede non gli riuscirà; dovrà essere chiamato da questa Maestà, la quale ancora non è libera dalla sua gotta.

Lo essere andato el cardinale di Ferrara, mandato dal fratello in favore ed aiuto del Re de' Romani con cento uomini d'arme, cento cavalli leggieri e dugento fanti, è reputato da costoro che sia per addolcire quel principe verso quel signore.

Intendo dallo oratore del Papa, quale mostra averlo di buon luogo, come questa Maestà ha notizia, oltre alla gente che ha el Re de' Romani in Italia, li Elettori di nuovo essere convenuti infra loro vi provvedere quella Cesarea Maestà di dodici mila fanti, cosa che al prefato oratore non piace, nè anche gli satisfanno li ultimi avvisi *de là Palice*, per li quali si resolve che Padova si perderà per li Veneziani.

Tenuta a dì xvi, nè altro ho da significare a Vostre Signorie, se non che dalla Maestà del Re questa mattina ho inteso el medesimo che ieri da *Robertet*, con questo particulare più di avere servito el Re de' Romani della munizione sua per la artiglieria, avendone la Cesarea Maestà mancamento; da altro canto mandatogli dodici de' suoi cannonieri ed il *contorolore* (sic) loro; e per uno suo ingegnere essere stata levata la acqua alli Padovani. Nonostante che a sua Cristianissima Maestà paia che abbi uno grande esercito all'intorno, e che *la Palice* gli scriva quella città non sia per tenersi, mostra avere opinione del contrario, fondando in sul gran numero delli defensori e in la stagione del tempo; e, come per altra mia ho dato notizia a Vostre Signorie, si conosce manifestamente dove sia inclinato col desiderio.

Ancora che da Roma sia suto scritto al Cristianissimo per seminare nove zizzanie tralla Santità del Papa e Sua Maestà (per avere Sua Beatitudine differito a mandare la ratificazione, ed anche conferito uno vescovado di Provenza, pure in uno Francese, ma sanza aspettare el consenso suo, suto ancora renunziato dal cardinale Farnese, dopo che la prefata Sua Maestà sene fù sfogata alquanto poco modestissimamente), ha ricevuto ed accettato questa mattina el breve contenente la ratificazione predetta; in modo che Vostre Signorie hanno ad intendere che tal maneggio abbia avuto in tutto la sua perfezione.

IV.

NASI AUX DIX.

Blois, 19-20 septembre 1509.

SOMMAIRE. — Entretien avec Robertet. La France est prête à tout événement; possibilité d'une ligue générale conclue contre elle; conduite probable des différentes puissances. Irritation du Roi contre le Pape; modération du légat. L'Empereur devant Padoue; conséquences de son succès, de son échec. L'ambassadeur du Pape, traité durement par le Roi, incline à aller trouver le légat à Gaillon.

Sono stato con *Robertet;* e, ragionando seco delli progressi dello Imperadore, discorsi a sua signoria el contenuto della loro de' III, con ricercare la opinione sua di conferire con il Re. La replica fu : Tutte le medesime cose ogni giorno essere intonate agli orecchi di Sua Maestà, però el conferirlo non importava, sendo anche li avvisi si vecchi. Poi discorse, dicendo : « Quando lo Imperadore si accorderà con « Veneziani, saremo chiari come si abbi a procedere, nè si starà più « in guasto ambiguo. E crediamo al fermo la maestà Cesarea non tro- « verà le cose nostre così in disordine come molti pensano. *Preterea,* « avendo questa Maestà somministratogli danari, gente d' arme, muni- « zioni, fanteria (volendo inferire di quelle che ha condotte el duca « d'Albania, le quali si crede non sieno pagate, e, per la speranza del « sacco, abbino seguitato quel signore), e fattogli tanti altri favori « quanti tutto el mondo sa, la giustizia sarà dal canto nostro. Sapete « quanto la cosa saria di momento, se, per questa mutazione di che « parliamo, ne succedessi una lega universale contro di noi, dove con- « corressi el Papa, Inghilterra e Spagna. Sua Santità, come sapete, « ha mandato la ratificazione, e, ancora che el Cattolico sia uomo « astuto e sagace, e tema della grandezza del Cristianissimo in Italia, « dubita molto più di quella dello Imperadore; e, se bene da lui non « si possano sperare gagliardi nè presti favori, ci possiamo risolvere « non useria scoprirsi inimico nostro. Inghilterra è giovane, nuovo nel « regno, ed anche veggiamo che insino a qui mostra volere osservare « li ricordi del padre. È ben vero che questa Maestà della Santità del

« Papa si trova mal contenta e tanto asperata, per avere Sua Beatitudine consistorialmente conferito quel vescovado in Provenza fuora « delle convenzioni ultimamente fatte; che dubito non turbi quello che « in tanto tempo e con tanta fatica, come avete notizia, si è condotto. » Affermando la Maestà Sua, insino da *Cosne*, avergli dato commissione di scrivere a *Chaumont* che depositi li frutti di tutti li benefici di Lombardia, avendoli a tutti li cardinali che li possegono, così Francesi come Italiani, per spendergli in fornire uno spedale a Milano; ma che, avendone scritto sua signoria al legato, gli aveva indietro risposto e ordinato a *Chaumont* tenessi la cosa sospesa, e che con ogni diligenza attendessi di preservare questa amicizia tra il Papa e il Re; potendo per la rottura succedere infiniti disordini, così beneficio grande comune per la preservanza d'essa; « cosa che, se il Re sapessi che non « fussi eseguita, el legato, *Chaumont* ed io ne avemo el mal grado. » Donde, veduto continuare la durezza di Sua Maestà in questa materia, in verità fondata con ragione, discorrendomi in questo luogo la natura del Papa, e li andamenti delle pratiche del cardinale di Pavia, e le promesse fatte per sua signoria reverendissima circa a queste cose beneficiali, era suto forzato di nuovo scriverne al legato, perchè non solamente mostra opinione che si eseguisca per *Chaumont* la prima commissione, quanto vede la Maestà Sua d'animo di richiamare di quà tutti li cardinali e Francesi ed Italiani, con protesto di levare loro tutti li benefici dal canto di quà, non volendo obbedire; da altro canto protesterà alla Santità del Papa di levargli la obbedienza. Replicai che, oltre al farlo intendere cosa che non mi potria più dispiacere, per el piacere e contento grande avevono preso Vostre Signorie dello accordo ed appuntamento fra loro, mi doleva che, quatro dì fa, sua signoria e lo ambasciadore del Papa insieme mi avevono detto la cosa essere in tutto acconcia, ed io averlo scritto loro. Rispose : « Mi persua- « deva fussi posata; ma ora ella è in questi termini. »

Persuasi sua signoria con quelle ragioni mi occorsero, discorrendo o che il Re de' Romani otterrà la vittoria di Padova o nò : se la conseguirà, in quanta reputazione monteria; ed, avendo fatto segno di te-

merlo, quando solamente con sei mila combattenti, inimico di questa Maestà e Veneziani, tentò volere passare in Italia, quello faria ora che ha tanto Stato e si grande esercito, aggiunto la giurisdizione sua in tal provincia, etc. Non la pigliando, si aveva a venire in considerazione di quello debbi fare, e dove si debbi tanta gente smaltire. Però, conoscendo questo, sua signoria doveva tanto più operare per mitigare e posare lo animo del Re, quanto più di presente saria maggiore al disordine ed al comune danno continuando la Maestà Sua nella opinione predetta. Di nuovo tornò a dire della natura del Papa e delli mali officii si fanno per alcuni; e però faceva la cosa difficile; concludendo dal canto suo, come ministro, non mancherebbe di tutti quelli buoni officii che potrà fare.

Desiderando Votre Signorie, come quelle fanno e meritamente, lo assetto di questa materia più scompigliata che mai, non saria forse fuora di proposito mostrassino alla Santità del Papa di averne qualche notizia, e persuadere Sua Beatitudine, considerato la condizione de' tempi presenti, le cose che sono in procinto, a volere posporre le cose di manco importanza a quelle che importino più, e massime al comune beneficio. Vostre Signorie, con la loro solita discrezione, mi persuado non imputeranno questo mio ricordo ad alcuna presunzione, ma solamente da conoscere io che questa materia ha bisogno di aiuto.

El di sopra fu scritto iersera, e siamo alli xx. E questa mattina mi sono trovato presente, quando la Maestà del Re di nuovo con lo oratore del Pontefice se è cordialmente doluta; nè mi trovava tanto discosto che non potessi intendere qualche parola; e in somma udii assai cose di quelle mi referì iersera *Robertet*, in modo che lo ambasciadore di Sua Santità, andandocene di poi in compagnia, mi conferì el tutto, domandandomi parere se doveva trasferirsi insino a *Gaillon*, per esserne con el legato; e, se ne sia consigliato da *Robertet*, forse piglierà questo partito, col quale ci resolvemo che dovessi esserne primo.

Parlando con la Maestà del Re della azione dello Imperadore, lo trovo in quella medesima opinione, che non abbi a pigliare Padova.

Ho bene inteso, e di buon luogo, che Sua Maestà è male avvisata da' particulari, di che si trova mal contento; e d'uno medesimo dì gli è scritto che la Maestà Cesarea ha mutato luogo, da altro canto che mai si è appressato alla città a due miglia; contrario l'uno avviso all'altro. Lasciossi bene uscire di bocca che lo Imperadore non si fidava di alcuno de' suoi; e che aveva notizia teneva pratica con Veneziani, mostrando con le parole stimarlo poco, ed avere bene pensato ad ogni cosa.

Per quanto mene dica *Robertet*, el legato è in animo di stare ancora due mesi o più a *Gaillon;* dicendomi che saria restato in Italia, se non fussi suto al rispetto del Papa.

V.

NASI AUX DIX.

Blois, 22-23 septembre 1509.

Sommaire. — L'Empereur a levé le siége de Padoue; on le soupçonne de négocier avec les Vénitiens; son ambassadeur en France repousse énergiquement cette accusation. Audience du Roi; défiance et dédain que lui inspire l'Empereur; animosité contre le Pape. — Entretien avec l'ambassadeur d'Espagne; son opinion sur la conduite de l'Empereur. Nouvelles diverses.

Trovandomi questa mattina in corte con *Robertet,* intesi come iersera ebbero nuove d'Italia, che lo Imperadore si era discostato otto miglia da Padova con dare intenzione di rigirare a uno altro luogo della terra, dove disegna batterla; e mi conferì come, per commissione del Re, questa mattina aveva comunicato tali avvisi allo oratore dello Imperadore; per li quali anche sono avvertiti che, trovandosi la Maestà Cesarea si grosso e potente esercito, le artiglierie ed ogni altra cosa ad ordine, ogni uomo sta in ammirazione, andandosi così aggirando, e mettendo tempo in mezzo, e perdendo tanta occasione, mostrando dubitare di qualche cosa nuova. E però aveva dimostro al prefato oratore in quanta ammirazione si trovi el Re, intendendo la Maestà Cesarea praticare accordo con li inimici suoi, avendo dal canto suo, oltre alli primi favori di avere datogli lo Stato in Lombardia e poi conser-

vatogliene, somministratogli gente d'arme, fanterie, danari, munizioni, ingegneri e tutto quello si era potuto fare a beneficio suo; e, dato che la ragione non lo persuada, voleva però avergli comunicato el giudicio sene faceva. Mostrò gli abbi risposto per niuno conto non si persuadere che il suo padrone proceda così con mala intenzione verso el Cristianissimo, anzi al fermo credere vadi naturalmente; ma attribuire tutto alla malorosa sua fortuna, chiamandolo principe infortunatissimo; concludendo non si dovere pensare, non che credere possa convenire con Veneziani, ma che le cose potrieno essere governate in modo che la necessità lo potria constringere, contro allo animo suo, a fare quello che non saria poi a proposito di questa Maestà nè suo, e che per questo espediva in diligenza uno uomo a Madama Margherita, dandogli notizia del tutto; acciochè, essendo per mezzo suo nata la amicizia, desiderandola per la quiete delli nipoti che sono al governo suo, operi col padre per la conservazione d'essa quanto gli parea conveniente, e dimostri, rompendosi l'amicizia loro, quello ne potria succedere di danno in qualunque di loro.

Questa relazione da sua signoria mi fu fatta, come cosa che gli satisfacci, lodando la persona dello ambasciadore, da chi dice gli fu concluso : « Se il mio padrone facessi questo mancamento, mai gli « saria più servidore, nè anderia dove fussi. E tenete per certo che lui « conosce, se oggi se accorda con li inimici, che voi potete sperare « domane se abbino ad accordare con voi el lasciare lui. » Ieri da uno amico degno di fede intesi questo Andrea de Borgo fino a *Lyon*, alla persuasione del legato, avere scritto alla Cesarea Maestà che avverta non consigliarsi nè con Italiani nè con altri, fuori delli agenti e personaggi rappresentanti questa Maestà. Donde gli fu risposto in modo da non satisfare punto nè a lui nè a chi lo persuase.

Trovandomi di poi a caso con questa Maestà, gli feci intendere come Vostre Signorie intenderanno lo Imperadore trovarsi un grosso esercito e l'artiglieria ad ordine per piantarla fra tre giorni, e che dello esito

della cosa sene faceva varii giudicii, sanza entrare in altri particulari. Donde la Maestà Sua mi conferì lo avviso di iersera, e per li andamenti dello Imperadore quanto si dubiti per qualcuno si accordi con Veneziani; il che non gli pareva nè conveniente nè ragionevole, avendogli fatto tanto servizio; ma, quando pure lo facessi, era certo sene troverria el primo pentito, dicendo : « A me non mancherà de' modi « da valermene. » Parvemi da dimostrargli la importanza della cosa; e, quando la unione seguissi, due si potenti eserciti quello potevano causare; ed anche, ottenendo la vittoria di Padova, diventava tanto più formidabile, quanto pareva che Italia fussi quasi spogliata d' ogni altro sussidio. Rispose : « Crediate al certo che non farà tanto, quanto molti pensano. » E, tagliato questo ragionamento, andò sulla doglianza del Papa; dicendo essere ben marrito che Sua Santità si presto gli manchi; e, narrato la cagione di questa sua doglianza, parendomi che la occasione fussi buona, mostrai quanto Vostre Signorie avevano desiderato lo assetto delle cose fra Sua Beatitudine e Sua Maestà per le ragioni più volte replicate; così per avverso dispiacerebbe loro lo intendere cosa che la possi turbare; e però, in quel migliore modo che seppi, attesi a dissuadere la rottura. Donde messe mano, e riandò tante cose che empierebbero due fogli. Tutta questa materia si posa in sul cardinale di Pavia, stando Sua Maestà in fermo proposito che assolute gli abbi promesso, in nome del Papa, *etiam* dalli beneficii che vacheranno a Roma Sua Santità ne disporrà secondo el placito del Re; e Sua Beatitudine per li effetti si vede la intende altrimenti. Allargossi Sua Maestà di dire di fare molte cose che non è bene scriverle, nè anche mostrare di saperle; perchè, atteso la natura del Papa, se la minima parte, non che el tutto, gliene fussi referta, la cosa potria andare in mal luogo. Chi è quà per lui, per essere persona prudente ed atta, credo vi abbi fatto e sia per fare buono officio.

Circa alla pratica del Re di Spagna con lo Imperadore, toccante el governo di Castiglia, dice che si aspetta dalla Cesarea Maestà certa risposta, ovvero che mandi uno uomo; e crede che arà effetto.

Lo oratore del Papa non è ancora resoluto se andrà a trovare *Rouen;* trovandosi anche indisposto, sene può mal deliberare.

El di sopra si scrisse ieri, e siamo alli xxiii. Questa mattina dallo oratore del Cattolico ho inteso che, iersera al tardi, venne nuova da Milano che lo Imperadore saria forzato levare el campo da Padova, non gli bastando la forza a recuperata quella città. Li quali hanno nuova della partita dell' uomo manda qui la Maestà Cesarea, per il conto della pratica che si tiene del governo di Castiglia. E, ricercando la loro opinione di quello debbi fare quel principe di tanto esercito, mostrorono inclinare col giudicio che fussi forzato disarmare, e ridursi alle stanze per guardare li luoghi suoi, dicendo : « Che può egli fare altro? » Ed, essendo risposto, « Quello a che la necessità lo inducessi; » replicorono : « Non si accorderà con Veneziani, perchè non trovono compagnia. » Tagliando el ragionamento.

Questa Maestà ha usato di dire questa mattina a uno amico mio che lo Imperadore non farà niente, e gli pare, per questi ultimi avvisi, trovarlo di migliore voglia che per li penultimi. Andrà sua Maestà per due o tre dì fuora alla caccia, lontano di qui tre leghe.

Lo oratore del Papa è stato questa mattina di nuovo con el Re, ed hallo trovato un poco più addolcito, non già che Sua Maestà vogli calare della sua opinione, perchè questa disputa non è di cosa che appaia per scrittura, ma in su le parole che dice averli dette el cardinale di Pavia, promettendo che così saria; che si crede possino essere sute in sul generale, *verbi gratia :* che la Santità del Papa non faria mai elezione di persona fuora del placito suo. *Robertet* aiuta la materia; e, per consiglio suo, lo ambasciadore si è risoluto aspettare risposta da Roma, ed anche dal legato prima che vadia a trovare sua signoria reverendissima.

VI.

NASI AUX DIX.

Blois, 3 octobre 1509.

Sommaire. — Vive altercation entre le Roi et l'ambassadeur du Pape. — Nouvelles contradictoires de l'Empereur; il est toujours devant Padoue, il se prépare à un assaut général. Le duc de Ferrare a fait la paix avec l'Empereur.

Da uno amico che si trovò presente quando lo oratore del Papa parlò iersera al Cristianissimo, tornato che fu dalla caccia, mi è suto referito fra loro essersi fatto un gran conflitto : per lo oratore in giustificare che mai sia suto promesso per ordine di Sua Santità più oltre di quello che apparisca per la scrittura, mostrando lettere del cardinale di Pavia, per le quali afferma sua signoria reverendissima per le parole non avere variato da quella; da altro canto, se a Sua Beatitudine fussi suto fatto intendere le triste qualità che dicono costoro essere nello eletto a quel beneficio donde è nata questa disputa, quella non lo aria promesso; arguendo con molte ragioni sopra a queste due cose vivamente : da altra parte, replicando Sua Maestà secondo la sua opinione, confermando quel medesimo che ha sempre detto. Consumato buono spazio di tempo per l' uno e per l' altro in questa disputa, la prefata Maestà Cristianissima, più alterata e indegnata che prima, si partì a rotta, uscendo d' una stanza; ed, entrando in una altra, lasciò lo ambasciadore predetto sanza alcuna conclusione; in modo che si può credere, sendo el male inveterato, non s' egli possa trovare medicina, anzi più presto è da dubitare la malatia non vadi peggiorando, fuora del bisogno de' tempi presenti; e però non saria forse fuora di proposito che chi più è inferiore manco stessi in sul tirato.

Questa mattina di nuovo è venuta una altra posta dal campo dello Imperadore delli xxvi del passato, per la quale, secondo ne referisce lo oratore della Cesarea Maestà, le artiglierie avevano buttato tanta muraglia per terra che ottanta uomini a un tempo vi potevano entrare. Mostrano, nonostante che sia gagliardamente reparata, speranza grande

della vittoria. Questa Maestà conferma el medesimo e dicelo in modo che si può credere la intenda così. Però, se nello scrivere si varia, nasce che di quà è opinione diversa di quella da ieri indietro, massime nella prefata Sua Maestà. Dicono essere sute fatte dallo Imperadore, ovvero per ordine suo, alcune ambasciate a quelli di dentro; che, se sono vere, benchè le risposte sieno sute tali che nelli defensori non arguiscano timore, mostrano nella prefata Maestà Cesarea certa speranza della vittoria. Affermano non vi essere pratica nissuna d'accordo. Però disegnavano dare la battaglia alli xxviii; e, da tre bande, da ora in ora si aspetta da intendere più avanti.

A questa Maestà è suto scritto, per la preallegata posta, el cardinale di Ferrara avere assettate le cose del fratello con la Cesarea Maestà; delle condizioni mostra non avere notizia, nè anche el duca ne ha significato ancora cosa alcuna al suo oratore. Vostre Signorie, e di questa e di tutte le altre azioni del campo, mi persuado la intendino prima e più distintamente; però non me occorre per questa altro che raccomandarmi in buona grazia loro.

VII.

NASI AUX DIX.

Blois, 7 octobre 1509.

Sommaire. — Échec de l'Empereur devant Padoue; conjectures sur la conduite qu'il tiendra. Entretien avec le Roi sur les affaires de Lombardie; Tarlatino au service de la France. Nouvelles diverses.

Parlando questa mattina con il Re, intesi da Sua Maestà iersera, per li avvisi delli suoi, intendeva lo Imperatore avere dato uno assalto a Padova, dove, secondo ne referiva, le gente di quella Maestà Cesarea si erano portate lasciamente, non volendo accostarsi alli ripari. Da altra parte, li scrivano quelli di dentro difendere la città vivamente, senza entrare ne' particulari, tacendo qualche altra cosa, che è suta detta in diffavore de' Francesi. E, nonostante el prefato Imperatore fussi d'animo dare un' altra battaglia resolutamente, gli con-

cludano che non otterrà l'impresa; dicendo il Re : «Non ve ho io detto «tutto el giorno questa essere la mia opinione? Con qualche uno altro «non ho già parlato così?» Parvemi tempo da ricercare Sua Maestà, quando quel principe sia forzato levarsi dal campo, se aveva pensato quel debbi fare la Maestà Cesarea; ed, avendo risposto, «Non può «fare altro che tornarsene nella Alamania;» replicai che nella invernata faceva mal passare le Alpe; da altra parte, non era verisimile, nè da credere, vogli lasciare Verona, Vicenzia e tanti altri luoghi a discrezione delli inimici, avendo esperimentato la volontà de' popoli, e conosciuta la inclinazione loro, la quale mi persuadeva essere tanto più aumentata, quanto abbino più patito; donde la necessità lo potria indurre a trattare cosa che per natura non vi fussi inclinato. Mostrossi al tutto alieno dal credere che sia per pigliare appuntamento con Veneziani; e, quanto alla guardia delle terre, potria mettervi gente in guarnigione, con animo a tempo nuovo di tornare a recuperare el tutto. In somma, o non lo crede, o non lo vuole mostrare che sia per accordarsi; e maggiore si conosceva el sospetto in Sua Maestà da qualche giorno indietro che non fa di presente. Domandai se gli lasceria le sue gente d'arme; ritrassi essere resoluto richiamarle nel dominio suo per guardia di quello. In questo luogo narrò avere in Brescia trecento lancie per guardia di quella città, dicendo quanto mostrino contentarsi del commercio de' Francesi, con fare buoni portamenti l'uno all'altro; *preterea* che aveva fatto fortificare la fortezza della terra, dove continuamente spendeva assai argento; il medesimo faceva a Peschiera, la guardia del qual luogo disse avere consegnata a Tarlatino con venti cinque lancie e cinquanta arcieri, oltre a uno capitano Francese con cento venti fanti aveva nella fortezza. Domandando delle condizioni sue, dicendo : «Ditemene la verità.» Replicai allora : «Responderò come a quelli che, doppo la conclusione d'un «parentado, ricercano della qualità della fanciulla. Essendo adunque «Tarlatino al servizio di Vostra Maestà, dico che è uno uomo da bene «e valente.» Tanto più crebbe in voluntà d'intendere lo essere suo; e però gliene parlai in quel modo giudicai conveniente e a proposito,

mostrando credere el soldo della condotta sua dovere uscire d'un' altra borsa che di quella di sua Maestà; la quale dicendo pagarlo del suo argento, dissi maravigliarmi che un suo pari tenessi occupato el luogo di venti cinque lancie e cinquanta arcieri onorevole, non che a un gentiluomo, ma a ogni signore Francese. Affermando che li danari uscivono di lui, tagliò el ragionamento.

Ritrassi ancora dalla prefata Sua Maestà che *la Palice* nè Rivalto non avevano mai per li avvisi loro fatto menzione della giunta in campo delli ambasciadori di Vostre Signorie. Essendo venuto iersera el presidente *de Bourgogne*, mi disse el Cristianissimo a questo proposito, « Noi siamo appresso a questa pratica dello Imperadore con il « Re Cattolico, » parlandone in modo da non si promettere della conclusione più che si meriti la difficultà nata fra le parti.

Disegna el Cristianissimo domani o l'altro andare a uno luogo qui vicino tre o quattro leghe, e consumarvi VI o VIII giorni nella voleria. La Regina, insieme con la figlia e il genero, fra due o tre dì debbono andare, per la satisfazione d'uno voto, a Nostra Dama de *Cléry*, tredici leghe lontano da questo luogo; quale resterà a guardia delli ambasciadori; però in questo tempo accadrà poco da scrivere a Vostre Signorie.

El parentado di *Alençon*[1] pare che sia in modo stretto, ancora che il Re mostri non sene travagliare; donde si giudicava non avessi ad avere effetto; che se ne crede alla fine la conclusione; perchè, sendo quel principe del sangue e la prima persona dopo *Angoulême* alla Corona, pare se gli possa mal dinegare.

El legato si dice da qualche giorno in quà avere avuto la sua usata colica, però non essere di molto buona voglia.

[1] Charles IV, duc d'Alençon, descendait en ligne directe de Charles, frère puîné du roi Philippe VI de Valois; c'est ainsi qu'après le duc François d'Angoulême il était le premier prince du sang. Il avait été fiancé à Suzanne de Bourbon, qui épousa Charles de Montpensier, si tristement célèbre sous le nom de connétable de Bourbon. Quant au duc d'Alençon, il était alors sur le point d'épouser Marguerite de Valois, la sœur chérie de François Ier.

VIII.

NASI AUX DIX.

Blois, 16 octobre 1509.

Sommaire. — Entretien avec Robertet; bienveillance du légat pour la République, qu'il engage à faire sa paix avec l'Empereur pendant qu'il est à bout de ressources; il offre la médiation de la France. Le Roi intraitable sur les questions d'argent; sa politique, toute personnelle dans ses rapports avec le Pape, en opposition avec la politique du légat. L'Empereur prendra sans doute ses quartiers d'hiver en Italie; le grand maître et Trivulce ont l'ordre de se rapprocher de Vérone. Le duc de Ferrare, l'Empereur et le Roi Catholique. Nouvelles de la cour.

Questo giorno sono suto chiamato da *Robertet* allo allogiamento suo. In principio sua signoria mi conferì le nuove venute da Italia, narrando la levata dello Imperadore da Padova, dicendo quanto le gente Francesi si sieno bene portate in difesa della coda del campo. E, perchè al certo mi persuado Vostre Signorie prima che di quà abbino notizia del tutto, lascerò la relazione di questa parte a quelli che la possono dare più vera e più fondata. Mostrommi di poi avere lettere del legato; mi parlò in questa forma: «Voi sapete, da qualche mese «in quà, quante volte ne ho referito la buona mente e disposizione «sua verso la Repubblica Vostra. La quale conosco ogni dì più in lui «accrescersi ed aumentarsi, come potete al presente vedere per la espe«rienza che, stando a *Gaillon* per riposarsi e riaversi, pensa alle cose «vostre; ed anche potete essere certo che, stando là, per il Re se gli «fa intendere tutto quello che è noto a Sua Maestà; ed io a parte lo «ragguaglio particularmente. Però, avendo intesa la prefata sua reve«rendissima signoria con assai contento e piacere el duca di Ferrara «avere composto le cose sue con lo Imperadore, ed avendo anche inteso «che quella Maestà Cesarea non era per ottenere la impressa di Pa«dova, mi ha commesso che io debba conferirvi el parere suo, che, «essendo quel principe in necessità, gli pareria ora el tempo comodo «ad assettare con piccola cosa li affari vostri.» Ricercandome se li ambasciadori di Vostre Signorie avevano, dopo la giunta loro, praticato seco alcuna cosa, non sene avendo per me altra notizia che da

quelle mene sia suta data, risposi non avere di poi altro, se non che per ancora non avevano fatto alcuna conclusione. Allora replicò : « Il « prefato legato mi commette si facci ogni cosa per preservarvi ed « aumentarvi la riputazione; e, quando per la conclusione dello ac- « cordo vostro bisogni si facci di quà opera alcuna, che io offerisca « quanto si può per il Cristianissimo; introducendo che, se di costà « Vostre Signorie non vedevano ridurre la cosa al disegno loro, e però « giudicassino a proposito ed utilità per quella che per il mezzo di « questi suoi ambasciadori che sono quà si possi farci opera alcuna, li « conoscevano di qualità da farci dentro quello officio che fussino ri- « chiesti. »

Nella risposta mostrai prima con efficacia con quanto piacere Vostre Signorie avevano inteso più volte, ed ora intenderebbero la tanta affezione del legato inverso di loro, pregando volessi a questa parte, nel respondergli satisfarne per me. Di poi ringraziai del consiglio e della offerta, mostrando che quelle dell' uno e l' altro facevano capitale grande, anzi sene riposavano in tutto e per tutto; concludendo che ne darei loro particulare notizia. Di poi gli mostrai la difficultà grande, per le tante spese fatte per il passato, che hanno Vostre Signorie in fare danari, donde dubitano grandemente la città non potessi a' tempi debiti satisfare alli obblighi fatti, e questa per ora essere una di quelle cose che premesse più che nissuna altra. Rispose presto e subito : « Non mancare al Re nè a quella altra parte che voi sapete, perchè non « vi saria el frutto vostro; e, dove siete al presente in tanto buono « concetto, potreste venire in grado che areste causa d'essere mal con- « tenti. La natura di Sua Maestà è piu difficile che voi credete. » E in questo luogo riandò tutto quello che è nato tra il Papa e il Re, dove consentì la Maestà Sua avere el torto in gran parte; e con tuto questo non sapevano trovare espediente di ridurlo, tantò è sdegnato : « Di « che il legato ha un grandissimo dispiacere, e ne scrive al gran can- « celliere e a me in modo che conosciamo ne ha passione. Nientedi- « manco, con tutta la autorità sua, il Re non si muove della sua fan- « tasia. » Mostrando avevano scritto a *Auch* ed alli altri che sono a Roma

el modo che avevano a tenere, che è tutto il contrario di quello hanno tenuto infino a qui. Tanto più attesi a persuadere el bisogno e la difficultà, parendo che sia a proposito per ogni conto fare così. *Tamen* non mi parve fare acquisto nissuno seco in questa parte.

Benchè el costume mio sia di non fare mai el giudicio, non voglio per questa volta mancarne, avendo conosciuto per il discorso suo questa sua mossa possa così essere nata per el desiderio che hanno lo Imperadore sia sovvenuto, come per comodo utile o beneficio della città; el quale, secondo la relazione sua, disegna fare l' impresa di Lignago, e loro lo servano delle gente di poi svernate con la più parte dello esercito tra Esti, Vicenza, Lignago e Verona. Dice non sa ancora dove la persona sua sia resoluta fare questo inverno residenza; e reputa per bono segno el restare suo in Italia, e però crede non sia per accordarsi con Veneziani. Dubito che per tal sospetto costoro non tenghino quella medesima via seco che fecerono già con Papa Alessandro. Conferimmi ancora come il Re aveva ordinato al gran maestro che si spignessi avanti fino a Peschiera con le gente d' arme, così alla leggiera; e a messer Gian Jacopo con altra parte passato l' Adda stessi sempre provvisto.

Domandai con che condizioni el duca di Ferrara aveva accordato con lo Imperadore. Rispose che ancora non lo sapevano, mostrando el legato avere un gran desiderio d' intenderlo. Ha bene notizia la scorta essere andata fino a Rovigo per condurre salvi venti mila ducati che il prefato duca mandava a Sua Maestà; el quale duca ho avuto notizia di buon luogo che accordò darne al Cristianissimo ottanta mila ducati in due paghe, sanza e donativi che non furono pochi.

Questa mattina li oratori imperiali e cattolici hanno desinato con el prefato tesauriere *Robertet;* e sua signoria me ha referito che ancora la cosa non è assettata, tutta volta che vede superare le maggiori difficultà, concludendo la povertà dello Imperadore essere tale, che dove si tratta di danari non guastaria mai mercato. Nientedimeno non si persuade, quando si concluda, che abbi a durare troppo tempo; e, però che non importa molto a questa Maestà, lasciarlo seguire.

El legato mi dice al certo non dovere essere qui prima che alli xx di novembre; e che sarà bene in tempo alle nozze[1], le quali el Re vuole onorare; e però, oltre allo avere chiamati tutti li principi del Sangue e del Reame, ha ancora mandato a chiedere el marchese di Monferrato, cosa che potria così essere causata da altro effetto, come per onorare le nozze, avendo inteso che non restò molto contento, quando partimo da Italia.

Non ho trovato *Robertet* fuori di opinione che il Re a tempo nuovo passi in Italia, anzi lo crede al fermo; e, ricercando se Sua Maestà anderia a *Paris*, come aveva disegnato, disse che, venendo nuove di là da monti per le quale fussi giudicato a proposito lo stare a *Lyon*, insieme con la Regina e con Madama anderia a *Paris*, e per il cammino *de Bourgogne* sene anderebbono a *Lyon* tutti insieme.

El gran cancelliere non è andato dal Re, come si scrisse per la preallegata. Aspettano certa risposta del legato; e venuta, dice *Robertet* che insieme con li generali ed el prefato gran cancelliere e lui andranno a trovarlo; e che *infallanter* Sua Maestà e la Regina, che partì ieri, fra x dì saranno ritornati.

Aveva lasciato di dire a Vostre Signorie che, faccendo Aragona lo accordo suo con la Cesarea Maestà, pagherà a quella in due paghe ducati cinquanta mila, venti cinque mila di presente e a Madama Margherita, per il governo delli nipoti e per il piatto dello arciduca infino sia in età, ducati quaranta mila per ciascuno anno, benchè si dica di sessanta mila; quale lo Imperadore domanda che sia di presente intitolato Re di Castiglia, ed Aragona non consente a questa parte; nè anche avendo figliuoli, non intende lasciare quello governo.

[1] Les savants auteurs de l'Art de vérifier les dates rapportent au 3 octobre 1509 le mariage du duc d'Alençon avec Marguerite de Valois. Le témoignage de l'ambassadeur florentin, qui réside à la cour, suffirait pour établir qu'au mois d'octobre le mariage n'était pas conclu.

XI.

NASI AUX DIX.

Blois, 18 octobre 1509.

SOMMAIRE. — Audience du Roi; question d'argent; curieux détails. L'Empereur; ses négociations avec les Vénitiens; son projet de convoquer une diète solennelle à Mantoue.

Il Cristianissimo mi ricercò in che termine si trovava la pratica di Vostre Signorie con la Maestà Cesarea; donde avendo risposto in quella generalità mene danno Vostre Signorie notizia, disse : « Io conforto li Vostri Signori ad appuntare seco con poco costo, cosa che « doverria riuscire loro, trovandosi in questa necessità. » Dicendo : « Avvertiteli lui ne domanderà più d'una volta, anzi è per farlo spesso; « però essere da fare ogni cosa per non gli dare troppo argento. » Discorrendo della natura sua, ne consigliò molto amorevolmente in la sentenza predetta. Dopo che ebbi ringraziato Sua Maestà in quello modo mi occorse, narrai la difficultà della Città nel provvedere a' danari e in nel debito si trova, dicendo quanto sia esausta per le tante spese passate in su lunga guerra, con mostrare quanto questo sia a cuore mirabilmente a Vostre Signorie, e come in questo tempo premeva più che nessuna altra cosa. Replicò con queste proprie parole : « Egli « è il vero; ma voi sete savi e buoni menaggieri; però saprete a tutto « provvedere, nè vi mancheranno li espedienti. Tanto manco argento « adunque cercherete di dare allo Imperadore, quanto, secondo dite, ne « avete maggiore necessità. » El quale disse era venuto in Verona, ed il gran maestro essere andato a visitarlo. Mostrommi resolutamente non volergli dare le cinque cento lancie domandava di nuovo; narrando in questo luogo quello aveva fatto per lui, e quanto gli pareva fussi suta assai; e come le gente *de la Palice* erano mezze consumate, ma se remetterieno in poco tempo; però essere necessario ritornassino nello Stato di Milano. Narrommi a questo proposito la prefata Sua Maestà trattarsi di triega tra lo Imperadore e Veneziani, mostrando esservi lui inclinato, quando intervenghino li collegati tutti con la

condizione di possedere chi possede. Questo medesimo avendolo poco prima inteso da *Robertet*, mi persuado tal pratica possa avere fondamento, e forse desiderata di quà; perchè, avendo domandato Sua Maestà donde sia nato la origine della pratica, ed avendo risposto da Veneziani, mostrò più tempo fa di questo loro disegno averne avuto notizia. E mi saria sforzato d' intendere più oltre, se non veniva *Robertet* per condurre la prefata Sua Maestà a dare audienza allo oratore Unghero che aspettava in una altra stanza; donde quella disse : « Voglio andare ad intendere la domanda di questo ambasciadore. » Soggiunsi allora : « Vostra Maestà non sa ancora la cagione della sua venuta? » Rispose non lo avere visto, nè anche sapere quello si volessi dire. Anche, seguendo la triega, quello faria la Maestà Cesarea e lo esercito suo, intendendo più avanti, Vostre Signorie ne aranno notizia.

Di poi che ebbi scritto el di sopra intendo di luogo autentico che, oltre alla domanda ne fanno a questa Maestà li oratori cesarei, gli abbino anche fatto intendere, per modo di domandarne parere, lo Imperadore avere in animo fare una dieta a Mantova, per dare modo come si abbi a procedere a tempo nuovo nella guerra, per farne la provvisionne; e però disegna convocare, oltre alli confederati, tutti li Potentati che restano in Italia; e dicono vuole fare venire della Alamania alcuni gran personaggi, fra quali ne saranno tre o quattro almeno delli elettori dello Imperio; ricercano per Sua Maestà vi sia mandato qualche uomo grande e di autorità. Non pare, secondo la relazione loro, la prefata Sua Maestà abbi negato nè consentito, e solamente avere risposto, deliberando la Cesarea Maestà fare la dieta, darebbe ordine al gran maestro di trovarvisi. Questa parte essendo suta conferita dalli ambasciadori predetti a uno amico mio in secreto grande, dal quale io ho inteso nel medesimo modo, si degneranno Vostre Signorie non mostrare avere questa notizia di quà. Quanto alle cinque cento lancie, dicono essere suto loro risposto non potere resolversi insino a tanto non sia informato dal gran maestro della quantità e qualità delle gente d' arme si trova nello Stato di Milano; el quale in diligenza, per sapere questo, mostra avere espedito una posta, e

attenderne risposta donde conoscano, e così si risolvano abbino ad essere dinegate.

La pratica delli Spagnuoli al presente pare che dorma; della conclusione della quale gli ambasciatori Imperiali mostrano poca speranza.

X.

NASI AUX DIX.

Blois, 6 novembre 1509.

SOMMAIRE. — Les Florentins ont fait leur paix avec l'Empereur. Le Roi prend l'engagement de les protéger. L'ambassadeur s'applique à adoucir les ressentiments du Roi à l'égard du Pape. L'Empereur est dans le Tyrol; son but, en convoquant une diète, est d'obtenir de l'argent. La Hongrie demande à être admise dans la ligue, et réclame la Dalmatie. Grands projets d'armements maritimes.

Ho conferito con questa Maestà lo accordo di Vostre Signorie con lo Imperadore, e discorso le cagioni ne hanno mosso quelle, per li conforti massime della prefata Sua Maestà a farlo in questo tempo. Mostrò con effetto averne piacere, commendando assai la prudenza loro, concludendo quanto gli pareva che le cagioni fussino bene sute considerate; usando di poi queste proprie parole : «Voi avete notizia «delle promesse mie per la protezione della vostra Città; dalla quale «la intenzione nostra non è mai suta nè sarà di mancarne, ma molto «più fia al presente, se possibile è, agiugnierci migliore animo. Però «vi prometto di nuovo...» (Parendomi esserne tanto più giustificato, quanto non potrà più dire el Re de' Romani gli vogli impedire el diritto suo).... «in ogni occasione e tempo la conservazione delle cose «vostre come di quelle dello Stato mio proprio di Milano. Fate inten«dere questa mia volontà largamente alli Vostri Signori, e quanto io «sono contento abbino preso questo espediente.» Ringraziai di nuovo Sua Maestà efficacissimamente, così della offerta ne faceva, come della opera per commissione sua fatta per li suoi agenti appresso la Cesarea Maestà in favore di Vostre Signorie.

Quanto alle cose del Papa, se di costà non sono governate le cose

in altro modo che quelle ne scrivono, ne succederanno tanti tristi effetti, quanti forse nè l'uno nè l'altro di loro non li vede. Conobbi Sua Maestà non avere notizia della alterazione suta tra Sua Santità e *Auch*. E, persuadendomi li ministri suoi di quà non gliene abbino conferito, come quelli che per la satisfazione massime del legato, ho certezza, desiderino posarla, attesi a mostrare quanto saria fuora di proposito in questo tempo venire a manifesta rottura; e che, essendo Sua Maestà prudentissima, era da credere governeria questa cosa come tutte le altre sue.

Conferimmi ancora el Cristianissimo la Maestà Cesarea essersene andata a Trento, dove aveva detto faceva venire la donna, ma che aveva lasciati tutti li signori tra in Verona e in Vicenza, e dato speranza di ritornare in brevi; però si persuade per li primi avvisi avere ad intendere che sène andrà fino a *Inspruck*. Dissemi ancora che aveva usato dire volere mandare qui cinque altri ambasciatori; e, benchè non ne sapessi el certo, crede ci debbi venire monsignore de *Gurck;* della cagione non mostra averne alcuna notizia. Quanto alla tregua con Veneziani, avendo ricerco Sua Maestà se la pratica mi aveva conferito alli giorni passati arebbe effetto, rispose non avere di poi inteso altro; e confermò di nuovo la consentirebbe per uno quattro o sei mesi di tempo al più e con le condizioni dette per altra. Circa alla dieta, dicendo volerla fare lo Imperadore a dicembre, non gli pare per la brevità del tempo possa riuscirgli. Dice non avere pensato ancora chi vi si vogli mandare, quando ella abbi ad avere effetto. Persuadesi lo intento della Maestà Cesarea essere con questo mezzo fare danari; e il maggiore disegno essere sopra al Papa. Da altri, sopra a questa materia, ho inteso Sua Maestà avere consentito alli oratori Imperiali la prefata dieta, con questo si elega uno altro luogo che Mantova.

Lo ambasciatore unghero è suto del tutto espedito e parte domane. La prefata Maestà Cristianissima ha confermato volere che è sia accettato nella lega, ed anche promessogli per la recuperazione della Dalmatia el favore della armata sua di mare. E, per quanto ne dice Sua Maestà,

ed anche da altri intendo el medesimo, per lo anno futuro disegnano questi collegati mettere fuora una potentissima armata per mare, dando voce volersene servire contro al Turco.

XI.

NASI AUX DIX.

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 76[1].)

Blois, 11 novembre 1509.

SOMMAIRE. — Défiance qu'inspire l'Empereur; traitera-t-il secrètement avec les Vénitiens? Opinion de Robertet à cet égard; négligence ou maladresse de Chaumont; il est toujours mal informé; les Florentins priés de donner des renseignements plus exacts que ceux du grand maître sur les affaires d'Italie. Le Roi sera au printemps à Lyon, tout prêt à passer les Alpes; ses finances sont dans le meilleur état. Le Légat est attendu; il terminera le différend de l'Empereur et du Roi catholique. L'ambassadeur flamand; son propos menaçant contre les Florentins, désavoué par ses collègues. — Copie d'une lettre importante de l'ambassadeur du Pape auprès de l'Empereur, interceptée par le grand maître.

Avendo inteso da uno delli ambasciatori spagnuoli, ed anche da altri, che si dubitava di tregua tra lo Imperadore e Veneziani, ne ho questo giorno ricerco *Robertet;* ed, avendo in su questa occasione avuto lungo ragionamento con sua signoria, nonostante me abbi detto non abbino, di poi mi parlò ultimamente, alcuno avviso d'Italia, mi certificai quanto sieno costoro insospettiti e dubitino della poca fermezza della Maestà Cesarea; dicendomi quella da XXII giorni in quà non avere mai scritto alli ambasciatori suoi; da altro canto, presupponendo lui debba passare più oltre di Trento, mi fece questa conclusione : « o la « prefata Maestà Cesarea non tiene alcuno conto di Verona, Vicenza e « delli altri luoghi acquistati, parendogli *quodam modo* restino mezzi ab- « bandonati, massime avendo chiariti li prefati suoi oratori questa Maestà « di non volere servirlo di danari nè poterlo accommodare delle cinque « cento lancie, delle quali da loro è suto fatto instanza grande di averle;

[1] Toutes les dépêches suivantes, qui complètent la légation de Nasi, sont extraites du registre n° 76.

« o veramente la detta Maestà Cesarea ha ferma la intelligenza con Ve-« neziani. » E, resolvendosi al credere non vogli però perdere quanto possede in Italia, si persuade più presto possa essere la seconda che la prima, e, quando non sia d'accordo con loro, mostra credere se abbi di quelle terre presto ad intendere qualche novità in danno suo ed a beneficio delli Veneziani. Delle azioni de' quali mi conferì quanto ne sieno male avvisati dal gran mastro, dicendomi a questo proposito : « Sappiate, quando partimo da Vigevano, il legato, alla presenza « mia, infra molte altre cose circa alle occorrenze del governo di Mi-« lano, ricordò al nipote si dovessi restringere con Vostre Signorie, e « valersi delle intelligenze loro per cavarne da quelle notizie e consiglio « di tutte le occorrenze d'Italia; el quale, per aversi messa questa « fantasia nella testa, mai lo aveva voluto fare. Donde, oltre allo avere « poco stimato el ricordo del zio, non faceva al proposito del Re, nè « anche al suo. E si persuade, per mezzo di spie, dalle quali ogni « giorno è ingannato, di potere intendere quanto saria conveniente e « necessario. Però non sappiamo mai cosa vera. El Re, due dì fa, fece « spacciare una posta, e commisse a lui, a messer Gian Jacopo ed al « presidente del senato di Milano, in disparte l'uno dall'altro, che « usino ogni diligenza di tenerlo bene ragguagliato di tutti li andamenti « delle gente Venete, delle quali mostrò non sapevano, nè quante fan-« terie avessero insieme, nè anche la qualità o quantità delle gente « d'arme o cavalli leggieri, nè dove fussino distribuite le gente loro : « e lo avere scritto a tutti e tre era per volere riscontro se li avvisi « sarieno conformi. » Donde mi ricordò di nuovo quando ne avessi alcuna notizia, dovessi communicarlo con el Re. Replicai che Vostre Signorie non dovevano mancare di avvisarne lo ambasciatore residente appresso al gran mastro [1] di tutto quello fussi a loro notizia; nonostante che, a comparazione de' loro, non potevano essere se non tardi; tanto più se lo potevano persuadere dello scriverne a me, essendo tanto maggiore la distanza, ed anche rara la comodità dello scrivere.

[1] Francesco Pandolfini.

Rispose : « Benchè fia vero quello che voi dite, velo voglio avere ricordato. »

Persuadesi sua signoria el Re debba, passato el cuore del verno, volersi trovare a *Lyon*, o in quelle circunstanze; e mostra, se sia espediente, Sua Maestà essere d'animo di passare una altra volta e monti. Di questa parte però affermò non cene essere ancora alcuna resoluzione. E dissemi, nonostante le spese fatte l'anno passato in si grande armata, senza mettere questo anno nuovo una maglia più in sulle taglie dell'ordinario, si trovava quella medesima provvisione di danari fece allora, dicendo : « Questo forse non saria creduto; e noi che ci « troviamo a vedere li calculi in fatto lo sappiamo; però tenetelo in « voi, e non ne dite niente. »

Parlamo di nuovo della pratica delli Spagnuoli, della quale la prefata sua signoria mi confessò, se non ci avessi usato dentro li termini aveva a questi dì, ella si saria conclusa, e tale negozio aria avuto la sua perfezione. In pochi dì dalla venuta del legato se doveria potere scrivere la resoluzione del sì o del nò; quale mercoledì debbe partire de *Gaillon*, e però domenica o lunedì prossimi ci si aspetta *infallanter* di ritorno sua signoria reverendissima; quale avendo rimandato la lettera intercetta del signor Constantino, sua signoria me ne ha dato lo incluso doppio; per la quale, oltre alle cose narrate di sopra si vede quanto in costoro sia aumentato el sospetto predetto [1].

Post scripta. Oltre alle altre cose sono narrate nella lettera del ragionamento avuto con *Robertet*, sua signoria mi disse poco avanti essere stato a visitare li ambasciatori Cesarei, quali, per essere suto indisposto, non aveva visti di poi lo avviso dello accordo di Vostre Signorie con lo Imperadore; el quale ragionando con prefati oratori in commendazione di quelle, mi ha referto el Fiammingo, mandato da madonna Margherita, che tiene grado di terzo ambasciatore, aversi lasciato uscire di bocca queste proprie parole : « E Fiorentini possedono

[1] Voyez la lettre de Constantin, ambassadeur du Saint-Siége auprès de l'Empereur, à la fin de cette dépêche.

« molte grosse ville ed altri luoghi della giurisdizione dello Imperio. Lo « Imperadore potria e doverria, avendo necessità di provvedere a da- « nari per lo anno futuro, fare vendita di quelle cose a' detti signori « della Alamania, a causa di potere trarre da loro somma d' argento « per intratenere la guerra. » *Robertet*, secondo la relazione sua, pare che respondessi : « Oltre allo essere questo vostro espediente difficile « e disonesto, vi certifico el Cristianissimo Re non lo comporteria, per la « confederazione ed alleanza ha con quella Signoria, e per lo obbligo « della protezione ha di loro. » Donde li altri due tagliorono subito le parole, mostrando avere per male el parlare del compagno; e, benchè el prefato *Robertet* mi dicessi questa parte non saria da scriverla, mi è parso per ogni rispetto farlo noto a Vostre Signorie, e con quelle parole a punto mi è suta referita.

COPIA

CUJUSDAM EPISTOLE, INTERCEPTE A MAGNO MAGISTRO, DOMINI FRANCISCI CONSTANTINI, ORATORIS PONTIFICIS APUD SERENISSIMUM REGEM ROMANORUM.

El Re di Francia, alli giorni passati, scrisse a monsignor *de la Palice* che si dovessi levare del campo con tutti li Francesi, e andarsene alla volta di Milano, perchè diceva avere inteso che questa Cesarea Maestà aveva fatto pace con Veneziani; e pareva che mettessi questa cosa per vera, e che ne avessi qualche collera; quantunque in effetto di questa pace non fussi cosa alcuna, nè anche li andamenti di Sua Maestà con tutto lo esercito erano di sorte che si potessi fare giudicio d' una simile cosa. Intendendo questo, Sua Maestà disse al prefato monsignor *de la Palice* che non dovessi partire per fino a tanto che Sua Maestà scrivesse al Re di Francia, ed averia risposta da lui.

Ieri, XII del presente, se incominciò a scoprire la cosa di questo scrivere a che effetto era, perchè, iermattina a buon ora, giunse alle porte di Verona monsignor *de Chaumont* così subito con secento lancie Francesi, senza scrivere altro alla prefata Cesarea Maestà; el

che sentendo le guardie di Verona, gridarono : *alle arme!* e, volendo intendere el vescovo di Trento, governatore in Verona, la causa di questo gridare, trovò che era per essere venuto detto monsignore *de Chaumont* con le dette lancie; e, volendo poi detto vescovo intendere dal prefato *Chaumont* la causa di detta venuta sua, gli disse la causa essere stata, perchè el Re di Francia aveva inteso che la Cesarea Maestà era assediata appresso a Padova, e che Verona e Vicenza stavano per ribellarse; e però era venuto con dette gente per soccorrergli ed ovviare che dette terre non facessino novità; e fare instanza grande di intrare. Pure il vescovo, con buone parole intratenendolo, non volle lasciarlo intrare, finchè non avvisasse la Cesarea Maestà, con fargli intendere che le cose che avevano intese non erano vere, in modo che Sua Maestà con lo esercito erano in buonissimo essere e reputazione. Essendo adunque avvisata Sua Maestà dal detto vescovo della venuta del detto *Chaumont,* me fece chiamare, e mi communicò el tutto, e me ricercò el mio parere. Io risposi che mi pareva che Sua Maestà fingesse di non intendere la foggia di tale venuta del detto *Chaumont,* gli scrivesse, e lo ringraziasse di questa buona dimostrazione, commendando la sua buona diligenza che aveva usato in trasferirsi così presto. E, per non bisognare el stanziare suo in Verona per essere le cose di quà in bonissimi termini, che lui andasse a Lignago.

Consideri ora *43*[1] li andamenti di costoro e li tratti loro; e con el suo prudentissimo giudicio discorrerà bene ogni cosa; e, come più e più volte ho ragionato e scritto a voi, intratenetevi bene con questo buono signore e non permettete che'l ruini, perchè la ruina sua saria la disfazione vostra.

Perfino a questa ora per tutte le cose occorse Sua Maestà se è avveduta che, se avessi fatto secondo el ricordo mio e parere, saremmo in Padova el mese passato.

[1] Ces chiffres indiquent sans doute le nom d'un personnage inconnu; c'est peut-être le Pape lui-même.

Post scripta. Veniziani di nuovo hanno instato con questa Cesarea Maestà di fare tregua; e per li consiglieri suoi gli è persuaso farla almanco per infino a Santo Martino, acciò potessi communicare con li confederati suoi. Io vorria che voi con ogni celerità me avvisassi la vostra opinione, e che vi pare se facci in questo. In questo mezzo io vedrò d' interrompere che detta tregua non si faccia[1].

[1] Cette lettre, interceptée par Chaumont, avait excité l'indignation du Roi de France, et avait inspiré à son conseil de légitimes soupçons contre l'Empereur et le Pape. Un certain Richard, lieutenant de la compagnie de Chaumont était allé en présence de l'Empereur provoquer publiquement au combat l'auteur de la lettre. On avait délibéré pour savoir s'il n'y avait pas lieu de lui retirer l'ordre de saint Michel. (*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 67. Dépêches du 6 novembre 1509.)

Dans une dépêche en date du 7 novembre, et dont nous ne reproduisons que les passages suivants, on voit que le Roi demandait une réparation de l'outrage que lui avait fait l'auteur de la lettre, et qu'on croyait en France l'Empereur disposé à traiter avec les Vénitiens. Voici le premier des deux passages :

Robertet, dans un entretien avec l'ambassadeur : «Mostrò quanto el Re sene sia «risentito, e sia d' animo di cercare con el «Papa e con lo Imperadore ne sia fatto verso «el signor Constantino conveniente dimos«trazione; e dice avere detto alli ambascia«dori, se non è compiaciuto di questa parte, «si persuaderà lo scrivere suo non essere «causato dalla mala natura sua, come gli «hanno detto li prefati oratori, ma da «altro.....»

Voici le second passage de la même dépêche :

«Infra le altre cose si contengono nella «preallegata lettera, vi è questa parte, che «la Maestà Cesarea dal consiglio tutto unito «era persuasa fare tregua con Veneziani, e «solo lui essere suto di contraria opinione, «non perchè ella non gli piacci, ma per non «avere ancora intesa la mente di Sua San«tità.»

XII.

NASI AUX DIX.

Blois, 14 novembre 1509.

Sommaire. — Réponse du Pape peu satisfaisante; il persiste à maintenir l'évêque qu'il a nommé en Provence; il refuse de donner le chapeau à M. d'Alby, tant que Chaumont n'aura pas levé le séquestre qu'il a mis sur les bénéfices ecclésiastiques de Lombardie; on attend le légat pour prendre un parti. La Palice et les cinq cents lances françaises sont rentrés dans le duché de Milan. Préparatifs des Vénitiens; le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue suspects; Chaumont toujours mal informé.

Davanti ieri venne uno corriere in lo ambasciatore del Papa; e, per quanto da *Robertet* questa mattina mene sia suto referito, ed anche dal prefato oratore ne ho avuto conforme relazione, sopra alla domanda ne fecero costoro che'l vescovado di Provenza fussi resignato in altri secondo la intenzione di quà, e levatolo a uno certo Arbaldo a chi prima fu conferito, e dove ne è nata tanta alterazione (e, quando lo avessi fatto Sua Beatitudine, di quà era suto dato commissione a *Chaumont* di levare el sequestro fatto in Lombardia circa alli beneficii possedono cardinali ed altri prelati di corte di Roma); per al qual Sua Santità risponde non potere con onestà forzatamente indurre a resignare el prefato Arbaldo, quale pare che non sia suto possibile disporlo a farlo voluntarie; e però la cosa si resta ne' medesimi termini, e se aspetta per farne ultima resoluzione la venuta del legato. Sua Beatitudine ancora ha chiarito in tutto non volere dare el capello ad *Alby*, se li sequestri predetti non sono levati; il che con istanza ricerca da costoro, ed animosamente domanda volerne la resoluzione. Lo oratore apostolico, quale in verità governa la cosa con prudenza[1], andrà all' incontro *de Rouen* due o tre giornate, acciochè, avanti sia con el Re, si trovi bene informato del tutto.

Robertet ancora questa mattina me ha conferito monsignore de la *Palice*, con le cinque cento lancie, essere ritornato nel dominio di

[1] Le jugement de Nasi sur l'évêque de Tivoli, ambassadeur du pape, se trouve confirmé par ce passage de Machiavel. (Troisième légation à la cour de France, lettre III.) «C'est un prélat très-respectable, très-sage «et très-versé dans les affaires...»

questa Maestà, e con patente dello Imperadore contenente la voluntà sua e la buona licenza data loro. E, dicendomelo con certo modo che poteva conoscere quanto piacere ne avevano, se arguisce quale sia suto e sia ancora el sospetto di costoro di quella Maestà Cesarea.

Conferimmi ancora sua signoria, per la ultima posta avevano notizia li Veneziani avere fatto fare grandissima quantità di pane. E da altro canto preparavano navili da navicare per Pô; mostrando ammirazione e non poca el duca di Ferrara e la marchesana di Mantova non ne dessino alcuna notizia, parendo che tale provisioni debbino essere preparate prima per offesa loro che d' altri. Ed anche mi mostrò, quanto dubitavano, trovandosi el marchese di Mantova prigione, avendolo per uomo leggieri, non abbi fatto qualche convenzione con Veneziani, dicendomi : « Sappiate che, quando fu preso quel signore, el Re volle « mandare M. *d'Allègre* con cento lancie in quello Stato, e la marche- « sana rispose subito che non bisognava. » Concludendo non gli parere la prefata marchesana abbi mostro fede in questa Maestà. E, ricercandolo io che numero di gente avessino li Veneziani insieme, mi rispose presto : « Non ne sappiamo nulla di certo; abbiamone scritto, « come vi dissi tre dì fa. El gran mastro è mal servito di ragguagli, e « il Re ne sta con dispiacere; e mi ha comandato questo dì, per questo « medesimo conto, debbi spacciare un'altra posta. » E mi replicò un'altra volta : « Noi non sappiamo altro; e solamente ci dà notizia « che hanno casso sette mila de' loro fanti. »

XIII.

NASI AUX DIX.

Blois, 16 novembre 1509.

SOMMAIRE. — Cause du mauvais vouloir de Chaumont contre les Florentins. Mauvais procédés du Pape. Retour de l'Empereur en Allemagne. Arrivée prochaine du légat.

Robertet mi disse queste proprie parole : « Noi siamo intra voi e « me; però vi dico quello che pure vi ho taciuto insino a qui. Sapete

« voi perchè il gran Mastro abbi tanta picca con voi e con el zio ancora « per questo conto, la quale non può smaltire per alcuno verso? Se « non fussi el rispetto del legato, siate certo averia disegnato farsi « signore di Pisa, di Lucca e di Piombino; ed a questo fine fu pra- « ticato fra quel signore e lui certo parentado. Potete conoscere adun- « que di quanto tormento saria suto alli Vostri Signori. . . . .

. . . .

« El Papa usa termini tanto sinistri verso Sua Maestà, che, se quella si « intendessi, potria diventare una pessima materia. » E mostrò Sua Santità avere usato dire volersi collegare con il Re *d'Angleterre*, e con tutti li altri che volessero essere inimici della prefata Sua Maestà, e benchè mostri el desiderio del legato essere grande di posarlo, ed avere opinione alla venuta sua se ne abbi a trovare buono espediente, però non avere conferito al Re le *follie* del Papa, che così le chiamò; aggiugnendo di poi : « El Papa essendo capo della Chiesa, saria officio « suo, quando li principi Cristiani fossero discordi, cercare di concor- « darli insieme; e costui non ha mai operato altro, se non di mettere « questa Maestà in picca ed in dissensione con li altri. »

Ha opinione el prefato *Robertet*, ed anche li ultimi avvisi loro pare che lo mostrino, lo Imperadore debbi andarsene nella Alamania; e dice che molti uomini di conto, di quelli aveva lasciato, sene erano partiti a quella volta.

El Re non sortisce punto dalla camera da ieri in quà, dubitando di gotta, la quale potria non fare processo, regolandosi tanto bene quanto fa.

El di sopra fù scritto iersera, e siamo alli XVII, ed altro non si intende degno di notizia, se non che c'è nuova el legato non essere ancora partito *de Gaillon*, essendogli sopravenuto uno poco di gotta, ed anche dicono colica.

XIV.

NASI AUX DIX.

Blois, 18 novembre 1509.

Sommaire. — Entretien avec le Roi; tentative de révolte réprimée à Brescia; projets de campagne pour la saison prochaine; ressources de la France; jugement porté sur l'Empereur, considéré comme homme de guerre. Le Pape; l'Empire et l'Espagne.

Trovandomi con il Re, quando questa mattina gli furon portate lettere da Brescia, quale, poichè ebbe visto el contenuto loro, mi chiamò dicendo : « *Chaumont* me avvisa come circa mille villani, quali « nelle montagne che sono sopra al lago e del contado di Brescia si « erano uniti insieme, intendendo el conte di Pitigliano essere uscito « di Padova, ed avendo forse avuto notizia della provvisione di quel « pane intendemmo pochi giorni sono avevano fatta Veneziani, cre- « devano dovessi venire alla volta di Peschiera. Le gente mie che si « trovano alla guardia di quel luogo, andandoli a trovare, gli hanno « tutti destrutti. » E si lodò assai di Tarlatino. Persuadomi Vostre Signorie da Brescia ne abbino avuto intera informazione. Sua Maestà la propose nel modo detto; ed, in su questa occasione, avuto lungo ragionamento seco, ritrassi la medesima opinione di *Robertet* circa a potere scorrere le gente Venete questo inverno la campagna, se già non segue tregua fra lo Imperadore e loro. El quale crede pure debbi passare Trento. Dissemi e sua averlo avvisato come Vostre Signorie di già avevano sborsato alla Maestà Cesarea circa a quindici mila ducati; quale, avendo dato qualche poco d' argento alle sue gente, si persuadeva fussino di quelli. Intendino adunque le prefate Vostre Signorie questa essere la prima volta che li agenti suoi abbino dato di quà notizia dello accordo loro con la prefata Maestà Cesarea; donde possono conoscere quanta sia la curiosità de' Francesi in avvisare.

Parvemi trovarlo in sospetto che la predetta tregua possa seguire sanza el consenso di Sua Maestà, presupponendo poi più oltre. Però a

tale proposito discorse meco in questo proprio modo : « Io intendo « molto bene, quando el Re de' Romani e Veneziani si accordino in- « sieme, l'uno e l'altro disegnano venire contro di me; però ho pensato « al caso mio, e mi trovo avere fatta buona provvisione di danari, per « poterli spendere in uno instante bisognando. E, stando sano come « sono al presente, passerò anche e monti con molta maggiore armata « dello anno passato. » Allargandosi in questo luogo assai in demostrarmi la benivolenza ed el seguito grande ha di tutto questo regno, non solamente de' nobili, ma universalmente di tutti li popoli di quello; el quale, è un gran tempo, non ebbe Re si potente : « Quando lo Imperadore vogli perseverar meco in amicizia, a tempo nuovo lo soc- « correrò di gente ed anche d'altro, per aiutarli recuperare lo onore « suo. Non intendo già trovarmivi in persona. Parendo a Sua Maestà « Cesarea essere savia, ed intendere più delli altri delle cose della « guerra, credo in verità sia così; tutta volta, secondo che si vede, « conduce le fazioni di quella con troppa lunghezza; e dice di fare così, « per essere necessario ponderare bene le cose, prima che si mettino « in alto. » Ed assai in questo luogo si distese in narrare la natura di quel principe. Poi disse : « A me non pare averne manco cognizione, « e così bene come lui intendere li affari della guerra. Ed, avendo « contrario modo al suo di eseguire in questa materia, donde Sua « Maestà intendendola a uno modo ed io a uno altro, non potremmo « convenire; però non saria a proposito el trovarsi insieme. Se vorrà « restarsi nella Alamania, e a me solo lasciare questa carica, oltre al « pigliarla volentieri, spero potere rendere buon conto di me. Ma voi « intendete bene, guadagnando, vorria farlo per mio profitto. » Concludendo non voleva gl' intervenissi come l' anno passato, che dallo acquisto fatto con el disagio, con la fatica, con la spesa e pericolo suo, ne aveva fatto quella parte ad altri quale a tutto el mondo era noto.

Intesi ancora da Sua Maestà in Vicenza essere nata certa alterazione fra la gente Tedesca ed Italiana, e quelli della terra; che, per fuggire maggiore disordine, li Vicentini erano suti costretti in uno tratto pa-

gare quattro mila ducati; cosa reputata molto a proposito de' Veneziani; e quali Sua Maestà mi disse avere notizia el Papa essere di animo di assolvere. In questa parte attesi a fare seco tutto quel buono officio potetti per beneficio comune di ciascuno di loro.

Sopra alla tornata del legato, meme usò queste proprie parole : « E « fa che a voi ne dica el vero. El medesimo giorno che doveva partire « *de Gaillon,* gli tornò la gotta e colica di tale natura si trovava terri« bilmente ammalato. » Replicai se era di sorte vi si conoscessi pericolo? Rispose : « Io non credo però che vi sia dannosissimo; tutta volta el « male è grande; potria adunque la tornata sua differirsi qualche « giorno più. »

Parlamo ancora della pratica delli Spagnuoli, la quale per molti dì è stata sopita. Parvemi Sua Maestà più inclinata a lasciarla seguire che alli giorni passati, dicendo : « El Re di Spagna se intrattiene bene « meco, e, quando volessi fare altrimenti, non può; perchè con una « lettera sola ch' io scrivessi in Castiglia gli metterei sotto sopra tutta « quella provincia. E siate anche certo di questo, quando lo accordo « si concluda, non sono per durare troppo tempo insieme; perchè lo « Imperadore non fa mai che cercare danari, ed il Re Cattolico non « intende dargliene troppi, nè volendo ha el modo a farlo. » Sono stati questo giorno insieme li ambasciadori dell' uno e l' altro Re per lungo spazio in sul gran cancelliere. Aggiunto questo con el parlare del Re, si può credere cerchino di reappicare la pratica, ed anche che *Rouen* non sia in termine da potere venire così presto.

XV.

NASI AU GONFALONIER PIERO SODERINI.

Blois, 29 novembre 1509.

SOMMAIRE. — Remercîments au gonfalonier, qui est généreusement venu au secours de l'État, en mettant à la disposition de l'ambassadeur une somme de vingt-cinq mille ducats. Les renseignements qu'il donne sur les affaires d'Italie sont accueillis par le Roi avec une entière confiance.

Con grandissimo piacere ho ricevuto due di Vostra Eccellenza, e, leggendo quella che fa menzione della provvisione de' venti cinque mila ducati, non potetti contenere le lacrime, considerando lo amore di quella verso la Città, cosa che gli debbe dare speranza ed el Signore Dio e li uomini lo abbino a riconoscere, ed anche avere ferma credenza, nonostante che la natura delli uomini sia d'altra sorte che si dica Vostra Eccellenza, di averne a uscire a onore, e che tutto abbi a passare debitamente; il che per grazia sua lo Onnipotente Dio conceda, nel quale chi si confida rettamente non sarà mai abbandonato! Sappia ancora Vostra Eccellenza avere con questo espediente *quodam modo* tratto la Città di servitù.

Particularmente ho significato alla Maestà Cristianissima come solo Vostra Eccellenza, per servare la integrità della fede alla Città, sia sottentrata a tutto questo peso; e mi sono sforzato seco fargliene quel grado e merito che si conviene. E sono anche testimonio quanta sia la commendazione ne abbi data Sua Maestà a quella. Da altro canto gli ho communicato particularmente tutti li avvisi di Venezia, quali sono suti molto bene notati. E *Robertet,* al caso della spesa, disse : « Io credo « che 'l gran mastro spenda più di trenta ducati el mese, e non sappia « mai uno vero ! » Al Re non mi parve già conveniente fare tal ricordo. In somma, Vostra Eccellenza farà grado alla Città e a sè con avvisare ed amorevolmente ricordare quanto gli occorre per el beneficio di costoro[1].

[1] Le gonfalonier donna à plusieurs reprises des avis secrets et précieux au gouvernement

XVI.

NASI AUX DIX.

Blois, 10 décembre 1509.

Sommaire. — Entretien avec le Roi; échec du duc de Ferrare; demande de secours aux Florentins; habile réponse de l'ambassadeur; Robertet le met au courant de la dernière affaire; il lui communique la lettre de Chaumont. Désir qu'a le Roi de garder Vérone.

Questa mattina trovandomi al desinare del Re, quando Sua Maestà si volle ritirare, mi condusse seco in una altra stanza, usandomi queste proprie parole : «Al mio levare, ho avuto nuove *de Chaumont* li «Veneziani avere distrutte le gente del duca di Ferrara, e la persona «sua essersene fuggita[1].» Biasimando assai el modo del procedere del prefato signore, volendo inferire non necessitato ma a posta essere andato a trovare li inimici, dicendo : «Se avessi aspettato le mie gente, «il che doveva fare sendo già vicine, non saria successo questo disor- «dine;» voltando come è detto la colpa tutta a lui : «El prefato *Chau-* «*mont* mi scrive lo ambasciadore vostro che sta appresso di lui, per «sua commissione, avere fatto intendere alli Vostri Signori che met- «tino insieme le loro gente d'arme e faccino sembiante volere andare a «quella volta, per dubbio non venghino e Veneziani a danni loro. «Però sono di parere ancora voi con vostre lettere confermiate el me- «desimo. Da altro canto, el gran mastro disegna dal canto suo fare el «possibile in soccorso delle cose del duca.»

Dopo che mi fui doluto con Sua Maestà del caso, per la benivolenza hanno sempre avuto Vostre Signorie verso quel signore, replicai quelle per adesso non avevano da temere in conto alcuno d'essere dannificate da' Veneziani, dimonstrando destramente, oltre al non po-

français. Plusieurs lettres de l'ambassadeur, que nous ne publions pas, en font foi. «Le «roi, écrit Nasi, croit aux paroles de Sode- «rini, comme un bon chrétien croit à l'évan- «gile : «*Alle cose vengono di costà il Cristia-* «*nissimo presta tanto fede come fà uno buono* *Cristiano allo evangelio.....*» (Dépêche du 3 avril 1510.)

[1] Voyez, sur ce coup de main des Vénitiens, Guicciardini. (*Histoire d'Italie*, livre VIII, chap. v.)

terlo fare, non ne avevano causa. — Da altro canto era certo quasi tutte le gente loro fussino necessitate tenerle alla cura e guardia della città di Pisa. — *Præterea*, secondo el consueto, li capi, o la più parte d'essi, avevano notizia essere andati alle proprie case. — E mi parve tempo di mostrare la necessità in che si trovavano Vostre Signorie di presente, per quello hanno satisfatto e ancora resta a satisfare a tanta somma d'argento di quanto Sua Maestà aveva notizia : concludendo che mi doleva vedere venire quelli tempi e quella occasione, per la quale se avessi a conoscere quanto sia suto dannoso avere lasciato quelle tanto indebolire; allargandomi assai in dimostrare la pronta voluntà loro di operare ogni cosa possibile a beneficio delli affari di Sua Maestà e delli amici di quella; ma che era certo, per le ragioni dette, le forze non gli potriano corrispondere. Non solamente udì con patienza Sua Maestà, quanto ancora confermò essere vero el discorso mio. Tuttavolta disse : « Io vi prego ne vogliate scrivere. *Robertet* vi « mostrerà la lettera del gran mastro per la quale intenderete, come « vi dissi in principio, lo ambasciadore vostro averne dato notizia in « buona forma. »

Conferimmi ancora Sua Maestà come gli pareva le cose di Verona non stessino sicure ed andassino male, per essere gli Spagnuoli vi sono dentro d'animo di mutinarsi : « Donde sarò forzato provvedervi con « danari. Da altra parte el gran mastro dice dovere andare a quella « volta con tutte le gente d'arme[1]; ed, assicuratosi bene di quella città, « anderia alla ricuperazione del Polesine, del quale disse Veneziani del « tutto essersene insignoriti di nuovo. » Parvemi da ricercare la prefata Sua Maestà se quella aveva alcuno dubbio lo Imperadore avessi pratica di accordo con li inimici. Fecemene questa replica : « Di questa « parte non solamente ne sono in dubbio, ma ne ho tale certezza che « insino a questa ora Sua Maestà non vi è inclinata, come siate certo « parlo con voi. In nel quale principe non è altro male, se non che ha « quantità di *follie* (sic) e mancamento d'argento. » Concludendo :

[1] Les Vénitiens, rentrés dans Vicence, maîtres de Basciano, s'étaient avancés jusqu'à San Martino, à cinq milles de Vérone.

« Sono contento scriviate alli Vostri Signori averlo da me. Però loro, « come prudenti, ne faccino masserizia. »

Domandai Sua Maestà, veduto questi progressi, se quella pensava ritirarsi verso *Lyon*. Replicò volerlo fare, quando fussi d'animo di passare in fatto di là da monti. Ed in questo luogo si allargò assai in dimostrarne una pronta voluntà di volere essere più gagliardo e più potente dello anno passato, replicando più volte : « Così come vi potete ricordare di quello vi dissi e vi affermai uno anno fa, del che « vedessi seguirne lo effetto, così ora largamente vi dico lo animo mio « al certo, e non vi *trompo* (sic). »

Se, avanti el serrare di questa, da *Robertet* mi fia fatto intendere altro, Vostre Signorie ne saranno avvisate.

El di sopra fu scritto subito appresso desinare. Di poi, questa sera, *Robertet* me ha mostro la lettera di *Chaumont* in confermazione appunto della relazione del Re. Non dice già volere andare alla volta di Verona; mostra bene el pericolo di quella città, per essere lo Imperadore discostato, e li suoi andatosene, e gli Spagnuoli in nella mala contentezza si dice di sopra; e che, essendo messer Andrea Gritti [1] con una parte delle gente Venete a Basciano, sotto spezie di guardare quel passo, si persuade vi sia per avere intelligenza in quella città. Narra la ricerca fatta al Pandolfino [2], e lui in diligenza avere scritto a Vostre Signorie faccino marciare le gente; e ricorda alla Maestà Sua ne debbi parlare meco a causa che di quà si faccia el medesimo officio. Mostrai a *Robertet* largamente le medesime cose feci al Re. Approvò fussi ben fatto; nondimeno mi confortò assai a scriverne; ed anche consiglia che tutte quelle dimostrazioni si possano fare per loro si faccino a richiesta del Re. El duca di Ferrara non ha, fino a questa ora, nè scritto nè mandato persona per significare questo successo. E *Chaumont* dica era suto costretto fuggirsi in Ferrara; ed anche mostra quanta sia la mala disposizione di quella terra verso quel signore. Allo oratore del quale, in sul legato, dove si trovò el Re, appresso

[1] Le provéditeur Andréa Gritti dirigeait l'armée vénitienne, qui avait repris Vicence. — [2] Ambassadeur florentin à Milan.

desinare, ed el consiglio suo, fecero intendere essere necessario el padrone si disponga circa alla difesa e governo delle cose sue altrimenti non ha fatto fino a qui, animandolo a spendere massime in fanterie.

Potetti intendere da *Robertet* costoro questo dì essere stati in disputa di insignorirsi una volta di Verona; ed, accozzato con quello ne disse la Maestà del Re questa mattina, potria essere ne abbino fatto una tale resoluzione, benchè in tutto non mene volle chiarire.

XVII.

NASI AUX DIX.

Blois, 15 décembre 1509.

Sommaire. — Le Roi se dispose-t-il à repasser de nouveau les Alpes? Incertitude à cet égard. Répugnance de la noblesse française pour les campagnes d'Italie.

Vostre Signorie, di poi la data della preallegata loro, dovranno avere ricevute più mie, e per quelle inteso tutti li successi di quà, e quanto abbi ritratto dalla Maestà del Re del disegno suo per a tempo nuovo; e, benchè Sua Maestà lo abbi usato dire di poi più volte, e dicalo ancora di volere passare più potente dello anno passato, da uomini degni di fede ritraggo non esserne fatta ancora resoluzione certa; e, ritornendo la Maestà Cesarea, come molti sperano e credano per reacquistare Vicenza, Padova, Trevisi e el Frivoli, questa Maestà non passerà e monti. In somma, non sene può ancora fare vero giudizio; e, considerato la qualità di questi principi, è necessario resolversene dì per dì e ora per ora come fanno loro, secondo li accidenti che nasceranno. Tuttavolta Vostre Signorie al fermo credino li gentiluomini e signori di questo reame non sentano cosa più odiosa che quando si parla di ritornare in Italia. E però con chi io ne ho parlato, si resolvano el Cristianissimo non lo abbi a fare se non forzato. Nondimeno a me e ad altri la prefata Sua Maestà più volte ha confirmato quanto le ho avvisate.

XVIII.

NASI AUX DIX.

Blois, 16 décembre 1509.

Sommaire. — Secours envoyés au duc de Ferrare. Le Roi change de langage relativement à Vérone, qu'il garde pour le compte de l'Empereur; il lui en offrirait un grand prix. Une diète se prépare en Allemagne; le retour de Maximilien en Italie paraît probable, ce qui rend plus douteux celui du Roi.

Questo dì non accade molto da scrivere, se non che, parlando con el Re, mi ha conferito avere espedito lo uomo del duca di Ferrara, quale partì questa mattina, e dice avere dato commissione, oltre alli altri presidii già andati in suo favore, gliene sia mandati ancora fino al numero di quattro cento lancie in tutto, e Jacopo Corso con mille fanti, de' quali la meta almeno della spesa pagherà quel signore. Da altro canto dice aveva ricuperato Comacchio. Altri dicono li inimici, dopo che lo ebbero abbrucciato, averlo abbandonato. La marchesana di Mantova, per lettera de' iv, dà notizia molto particulare di tutti quelli successi; ed, oltre al chiamar la rotta con la presa di molti nobili Ferraresi, fa giudicio el duca dovere essere costretto ritirarsi con le gente d'arme in Ferrara; la quale città con destrezza accenna non sia troppo ben disposta verso el prefato signore. Vostre Signorie sono in luogo da intenderne el vero.

Parlommi ancora Sua Maestà delle cose di Verona, ma in altro modo non faceva da due dì indietro, dicendomi averla soccorsa per lo Imperadore, con intenzione di preservarla ad obbedienza di Sua Maestà Cesarea. E, per sicurtà dello argento sborsato per tale conto, aveva bene in parte sua Vallegio, passo importante in sul Mincio[1]; mostrando, quando vogli quel principe cedergli el dominio di quella città, volentieri gli pagheria cento mila ducati ed anche cento cinquanta mila. La cagione perchè Sua Maestà ne parla al presente in questa forma è attribuita alla notizia che ha in Alamania si pensi nuovi dise-

[1] Maîtres de Vallegio et de Peschiera, les Français avaient sur le Mincio une ligne de défense.

gni, intendendosi la prefata Cesarea Maestà essere chiamata a una dieta, dove si debbono trovare tutti li signori grandi di quella provincia e uomini di tutte le ville franche. El Re mene parlò, con mostrare di avere avvisi per li quali reputa a questa ora si trovi più di cento leghe discosto da Trento. Affermò anche credere *omninamente* la tornata sua in Italia, contrario a quello ne diceva da due dì indietro. Donde cadde in ragionamento di sè del passare e monti, parlandone dubbiamente e in quella forma appunto ne fece un altra volta, come Vostre Signorie avranno inteso per una mia de' xviii di novembre. In somma, ritraggo, come ieri scrissi, non cene essere resoluzione certa; e, quando lo Imperadore ritorni per reacquistare le cose sue e si preservi in amicizia con questa Maestà, si crede al certo non partirà di Francia per questo anno. Segni di passare non si vedono; benchè, trovandosi di là da monti le artiglierie le munizioni e la più parte delle gente d'arme, delli pensionati, e li dugento gentiluomini in fuora, quali si moverebbero ogni volta (benchè contro alla loro voglia loro) la persona del Re si movessi, trovandosi ancora, come afferma *Robertet* li denari presti e la medesima quantità dello anno passato, non li resteria a provvedere se non alle fanterie, le quali, come sanno Vostre Signorie, sono l'ultima cosa. Quando sene intenda altro, alla giornata ne saranno avvisate. Vedesi questa dieta della Alamania li fa stare sospesi, ed, essendo di natura sospettosi, dubitare di nove cose. El Nostro Signore Iddio che sa e può, disponga tutto a suo onore e laude.

XIX.

NASI AUX DIX.

Blois, 20 décembre 1509.

SOMMAIRE. — Tentative des Vénitiens pour amener le jeune roi d'Angleterre à une rupture avec la France; la bonne intelligence est aussitôt rétablie entre les deux États; le jeune prince est désavoué par son conseil; détails intéressants. L'Espagne surveille les démarches du Roi; elle est prête à s'opposer à son agrandissement; elle veut abaisser Venise sans la détruire. Nouvelles diverses.

Pochi giorni sono, questa Maestà mandò per ambasciadore al Re *d'Angleterre le Maréchal des logis* chiamato *Derisoles* (sic), stato più volte in quella corte, e molto noto di quel governo. *Robertet* mi dice l' andata sua essere causata per fermare e stabilire la medesima amicizia e solite convenzioni aveva el Re morto con questo. Pare che, circa a uno mese e mezzo fa, el prefato Re *d'Angleterre* scrivessi una lettera a questa Maestà in favore de' Veneziani un poco acerbetta, per essere suta deliberata in assenza di alcuni di quelli del governo dependenti dal Re passato ed amici di costoro; ed avendo questa Maestà fatto una risposta conveniente, la quale sendo da consiglio di quel Re esaminata, mostrando quelli tali non si erano trovati alla deliberazione del primo scrivere non poca ammirazione el Re di Francia scrivessi in quella forma, fu necessario rivedere el doppio della lettera preallegata; donde deliberavono di mandare qui uno araldo con una risposta piena di giustificazione ed escusazione. Volendo inferire lo ambasciadore Veneziano, con avere dimostro rispetto a queste guerre non potere trafficare nella isola, la quale mancheria d' uno utile di quaranta mila scudi l' anno, però quel Re, come giovane, subornato e mosso dallo interesse suo, aveva scritto in quella forma. E, perchè non abbi più a nascere simili inconvenienti, pregavano el Cristianissimo a dovervi mandare il prefato ambasciadore per la cagione detta. E così è seguito, essendosi per l' ultimi avvisi di Roma inteso di qua una pubblica voce per tutta quella corte li *Anglais* avere rotto guerra alli Francesi, si crede essere nata da' Veneziani in sullo avere mosso quel Re a

scrivere in quella forma. Quando ne abbi altra notizia, Vostre Signorie ne saranno avvisate.

Jacopo d'Albion[1] partì questa mattina; accompagnandolo ragionamo lungamente insieme; e ritrassi per le parole sue erano insospettiti, per avere questa Maestà provvisto Verona nel modo che ha, non voglia andare più oltre; e, quando lo facessi, chiaramente disse el suo Re non lo comporteria, accennando che non saria solo in questa opinione; e così mostrò avere amorevolmente ricordato alla Maestà Cristianissima questo medesimo. Da altro canto, mi disse essere necessario aiutare lo Imperadore a ricuperare el suo, potendo oramai essere ogni uomo certo, per la tanta esperienza che sene è vista, per sè medesimo non potere condurre al fine cosa nissuna. E, perchè ciascuno spende malvolentieri per li interessi d'altri, non ci vedeva miglior mezzo che di fare qualche appuntamento, per el quale Veneziani restassino in vita, ma in modo bassi che non avessino da essere temuti; e, fatto questo, unitamente andare all'impresa delli infedeli.

El presidente de *Bourgogne* e lo uomo di Madama Margherita partirono ieri; ecci solo restato M. Andrea de Borgo, per la Maestà Cesarea.

El legato è in modo migliorato che davanti ieri andò, benchè in lettiga, a uno suo luogo qui vicino a due leghe. E, ritornato questa mattina, pare che lo esercizio assai gli giovi; nondimeno è ancora assai impedito. Fatto le feste, ragiona d'andare a *Tours*.

[1] Ambassadeur d'Espagne.

XX.

NASI AUX DIX.

Blois, 1er janvier 1510.

Sommaire. — Conférence des ambassadeurs des puissances signataires du traité de Cambrai. Discours du grand chancelier : L'Empereur, incapable de poursuivre la guerre, demande à conclure une trêve avec les Vénitiens; opposition du roi de France; l'objet de la conférence est de déterminer en commun le plan qu'on doit suivre au printemps prochain. Réponses évasives des ambassadeurs du Pape et du roi d'Espagne; la proposition de conclure une trêve est repoussée. Rapprochement probable de l'Empereur et du roi de France; ses conséquences politiques. Nouveaux détails sur la défaite du duc de Ferrare.

Questo dì, appresso desinare, in sul legato sono suti chiamati li ambasciadori della lega, ed anche lo ambasciadore Ferrarese vi si trovò. E, secondo che intendo, avanti si parlassi di nulla altra cosa, fu domandato di che natura sussidii potrebbe el duca di Ferrara somministrare allo Imperadore per ricuperare el suo, perchè era necessario per lo interesse suo pensassi di avere aiutare la prefata Maestà Cesarea, come farebbero tutti li altri confederati e che avevano participati nello acquisto. Rispose non avere alcuna commissione sopra a tale materia. Però fù licenziato, con dirgli che scrivessi, ecc. Restati li altri, el gran cancelliere propose : Come el nuovo oratore cesareo (quale insieme con el vecchio era lì presente) aveva esposto alla Maestà del Re, per non potere la Maestà Cesarea stare in sulla spesa, se era bene fare tregua con Veneziani almeno per tre mesi, mostrando poterla concludere a posta sua, quando paressi al Cristianissimo ed alli altri collegati; la quale cosa mostrò el Re avere detestata, e per niente volervi consentire; però lo oratore predetto ricercava di aiuto per intrattenersi fino a tempo nuovo, e come a questo per Sua Maestà se era risposto quanto insino qui aveva sostentate le cose sue con gente e con danari, come poteva a ciascuno essere noto, e che aveva mostro bona disposizione di fare per lo avvenire, quando li altri concorrino, ecc. Da altro canto, nell' ultimo luogo della esposizione sua, domandava di intendere come si aveva a procedere lo anno futuro; e

però erano suti chiamati per divisare sopra a tutte le predette cose, e per farne buona resoluzione a beneficio comune; offerendo per la Maestà Cristianissima una pronta voluntà di aiutare e fare el possibile, pure che per eguale parte ciascuno delli confederati concorra, ecc.

Parlato che ebbe el gran cancelliere in questa forma, fu replicato per li Imperiali el medesimo effetto, giustificando ed arguendo a loro proposito quanto avevano in commissione. La risposta di quel del Papa e di Spagna fu (benchè in lunghi discorsi) tutto in sul generale, concludendo che ciascuno scriverria; e così promessero di fare, non potendo nissuno promettere cosa alcuna per lo avvenire, senza intendere la intenzione de' padroni loro. Convennero bene tutti in una sentenza, che non fussi bene nè a proposito fare tregua; e questo fecero, per avere notato el parlare del cancelliere, quale aveva chiarito el Re non la volere. Avendo ieri e l'altro lungamente praticato li agenti del Re con li oratori Imperiali, e loro in diligenza di poi spacciato nella Alamania, questo ragionamento di oggi potria servire (persuadendosi che 'l Papa non voglia spendere, e che Spagna, secondo el costume suo, non si lascia intendere) per disporre la materia a quel fine che 'l Re de' Romani e questa Maestà si risolvessino insieme. Perchè uno uomo, bene qualificato, questa mattina parlando seco sopra a questo, ricercandolo della opinione sua, ne usò queste proprie parole : « Veduto che 'l Re de' Romani non si può reggere per sè medesimo, e « la voglia che ha el Cristianissimo d' insignorirsi di Verona, mi per« suado la prefata Maestà Cesarea consentirà a questa Maestà lo as« sunto sopra di sè di ricuperare Vicenza, Padova e Trevisi, e tutto « quello tengono Veneziani in terra ferma. » Mostrando non intendere ancora le particularità di tale divisione, ma che in fatto questo saria lo effetto.

Trovandomi questa sera con *Robertet*, per potere darne notizia più fondata, ragionando di più cose sopra al ragionamento narrato di sopra fattosi in casa del legato, gli dissi alla fine : « El Re sarà neces« sitato, e lo Imperadore lo dovrà consentire, pigliare questa cura

« sopra di sè per assicurare in tutto lo Stato suo di Lombardia, e non « avere ogni dì a spendervi per ogni minimo accidente. » Mi rispose : « Io sono di tale opinione, ed anche qualcun altro di più autorità di me. « Ma al nostro Re gli pesa tanto lo spendere, che dubito non lo voglia « fare; e, secondo noi, non la intende per il verso, perchè questa spesa « gliene faria risparmiare tante delle altre che saria uno spendere per « masserizia. » Entrai più oltre, e lo ricercai : « Presupposito che la opi- « nione di vostra signoria andassi avanti, e che el Re pigliassi lo as- « sunto predetto, se per esequire la Sua Maestà manderia o anderia « in persona. » La risposta sua fu : « Basteria bene el mandare. » Domandai ancora come saria questo comportato dalli altri. Replicò : « Presupposita la voluntà ed el consenso della Maestà Cesarea, non « avendo li altri voluto spendere nè aiutare, anzi più presto favorito « li inimici in qualche cosa, di che si potrieno dolere? E, vedendo « questi due Re uniti, non userieno intraprendere. »

Nella notizia che dà *Chaumont* dello scandolo seguito a Ferrara, narrato el caso, vi aggiugne queste proprie parole : « *Sire,* voi vedete come « el duca di Ferrara ne ha bene ricompensato dello avergli salvato lo « Stato e la persona sua con le gente e dànari vostri. » Donde el Re (quale ancora non esce di camera) dicono avere usato di dire : « Se e « non ne sia fatta una conveniente dimostrazione per quel signore, « sopporterò mal volentieri questa ingiuria. »

XXI.

NASI AUX DIX.

Blois, 17 janvier 1510.

Sommaire. — Précautions du Roi pour sa santé. Projet d'envoyer M. de la Trémouille en Italie. L'Empereur semble déterminé à ne jamais céder Vérone. Nouvel acte de condescendance du Roi à l'égard du Pape; caractère conciliant de l'évêque de Tivoli.

La Maestà del Re si porta bene, e lo stato così ristretto dicono

essere causato per volersi in modo fortificare, che in questa estate nè la gotta nè altro gli abbi a dare molestia.

Intendo da uno uomo ben qualificato che M. *de La Trémouille* passerà in Italia; e, replicando di non lo credere, non essendo compatibile con el gran mastro, mi rispose : «El Re ha pensato a tutto, e «dove non interviene la persona sua, non si vuole fidare d' altri nelli «affari della guerra che *de La Trémouille*, e però ordinerà al gran «mastro si stia a Milano.» Vostre Signorie faranno quella masserizia di questa parte che merita la natura dello avviso, perchè ancora a me è suto referito in grandissimo secreto; quando ne intenderò cosa più certa, quelle ne saranno avvisate.

M. Andrea de Burgo, ambasciatore Cesareo, usa di dire lo Imperadore avere unito Verona al contado di Friuli e fattola capo di quella provincia, cosa da torre la speranza a questa Maestà dal desiderio suo, quando sia così.

El di sopra fu scritto ieri. Di poi si intende, per quanto ne riferisca M. Andrea de Burgo, la Maestà Cesarea, o a meglio dire quelli del contado di Friuli avere provvisto Verona di fanterie, in modo che 'l dominio di quella terra si può dire essere in mano della prefata Maestà Cesarea, massime avendola le gente che vi erano in nome del Cristianissimo liberamente consegnata, ecc.

Sua Maestà Cristianissima s' è resoluta mandare uno nuovo ambasciatore a Roma, per allenire e indolcire el Papa. Non fu ancora detto la qualità dell' uomo disegnano mandare. Tutto questo lo intendo dal vescovo de Tivoli in gran secreto, e non da altri; quale in verità da costoro medesimi, oltre a quello ne ho potuto vedere, ritraggo che non potria fare migliore officio per preservare la amicizia tra l' uno e l' altro.

XXII.

NASI AU GONFALONIER PIERO SODERINI.

Blois, 23 janvier 1509.

Sommaire. — Avis secrets envoyés par le gonfalonier sur les affaires d'Italie; conduite à tenir à l'égard du Pape. Mauvaise santé du légat. Tout est prêt pour une expédition; économie mal entendue du Roi.

Quatro giorni sono, comparse la copia, e poi, dua dì appresso, lo originale d'una di Vostra Eccellenza del passato; la quale, benchè tardi sia comparsa, trovandola della importanza che è el contenuto suo, veduto el legato non potere varare a faccende di nulla sorte per la indisposizione sua, dalla quale per el bisogno delli amici pare a chi lo ama sia vessato troppo spesso (fino a iersera stava ancora così aspettando o di gittare la renella ovvero pietra, e parebbe bene a Vostra Eccellenza, se lo vedessi, in uno anno invecchiatone venti), ne parlai con *Robertet*, faccendomi prima impegnare la fede sua, nonostante prima avessino avuto li simili avvisi, di non mostrare di averli da me, nè che Vostra Eccellenza in alcuno modo ne avessi avvertito sua signoria. Promisse farmi parlare al legato; e, ritornato più volte, in ultimo mi disse da parte di sua reverendissima signoria che stava in modo lo avessi per escusato, e mi richiese (avendo el tesauriere dettogli la cagione della instanza mia del parlargli) ne dovessi essere con la Maestà del Re, e, fattogli le medesime protestazioni, gli conferissi el tutto; e questo, perchè Sua Maestà alli avvisi venuti prima non aveva prestato molta fede, e forse non lo potevano indurre a volere usare di quelli rimedii, massime con el Papa, che saviamente ne ricorda Vostra Eccellenza; la quale sappia e tenga per certo, nonostante la autorità del legato, la natura del Re essere di sorte che non facilmente si riduce più oltre che si paia alla opinione sua, la quale forse non è sempre la vera, e ogni giorno diventa più difficile. Donde se 'l Nostro Signore Iddio levassi el legato dalle faccende, o per morte, o per un tale impedimento nella persona che *etiam* vivendo non vi po-

tessi varare, apparirebbe in questa corte tanta confusione nel trattare e maneggiare faccende, che forse alli dì nostri non fù vista tale. Vostra Eccellenza di questa informazione ne farà quella masserizia che conviene alla prudenza sua. E, per tornare donde io mi sono partito, fui ier mattina longamente con il Re; e, nomine vostro, fatto le debite protestazioni, e mostro prima la difficultà che ha Vostra Eccellenza dello scrivere, nondimeno, per el debito della Serenità Vostra, non mancheresti mai di farlo delle cose importanti allo onore e riputazione e bene essere della Sua Maestà e della repubblica nostra, gli discorsi la condizione e natura del Pontefice, e le cagioni che lo poterieno muovere; e, nomine vostro, narrai li remedii che fussino da usare. La prefata Sua Maestà ne ebbe grandissimo piacere, e, narrato a me le notizie ne aveva avuto, prima mostrò ricevere in grado e le notizie e li ricordi. E, per non essere prolisso, dico a Vostra Eccellenza che a me parve si facessi frutto e grande, perchè el parlare nostro fu molto domestico. E in somma, si risolve a volere allenire el Papa e addolcirlo; ma, quando purè la cosa avessi effetto di unirsi con li altri e contro a Sua Maestà[1], si risolve che 'l fine abbi ad essere tristo per Sua Santità, dicendo queste proprie parole : « Io non posso credere lo « abbi a fare; ma, quando purè e sia si *folle* (sic), crederò che Dio lo per« metta per la punizione de' suoi peccati; e fidatevi di me che io so « quello vi dico. » E, a fine che Vostra Eccellenza intenda meglio la parte narrata di sopra, *Robertet*, poi che già era stato con el Re, non lo sapendo lui, mi sollicitava al farlo; e, mostrando io già avere eseguito, volle bene intendere come lo aveva trovato, e che risoluzione ne aveva fatta. Donde lo ragguagliai succintamente, e lui ne mostrò non poco contento dello officio fatto; e so ne arà referito el tutto al reverendissimo legato.

Le altre cose occorrenti si scrivono al Pubblico[2]; e, come io accenno loro, non so ancora vedere ci sia resoluzione vera del modo del

L'avis secret donné par Soderini avait sans doute pour objet de prévenir le Roi des négociations qui tendaient à former une ligue contre la France. — [2] Les Dix de la Liberté.

procedere a tempo nuovo. E, come per più mie ho dato notizia, el Re non passerà, se non forzato. Non posso intendere di certo se vorrà pure mandare *la Trémouille*, sendo più inclinato a lui che ad altri. *Robertet* mi dice di non assolutamente, *tamen* lo potria fare per la affezione[1], ecc. E potria bene essere che, stando bene el legato, passeria sua reverendissima signoria e con questo modo saria tolto via *la Trémouille*. La provvisione de' danari intendo essere vera; similmente l'ordine dato delle fanterie ed anche di accrescere le gente d'arme. Con tutto questo, lo spendere malvolentieri di questa Maestà potria causare uno delli due effetti : o che il Re de' Romani si gittassi a uno partito simile a quello ne dà notizia Vostra Eccellenza, o a quel medesimo proprio; o veramente che, non spendendo in tempo debito, recassi tanto disordine alli affari di Sua Maestà, che gliene bisognassi poi spendere più e sanza frutto.

XXIII.

NASI AUX DIX.

Blois, 28 janvier 1510.

SOMMAIRE. — Ambassade d'Alberto de Carpi à Rome; dernière tentative de conciliation; préparatifs de guerre; indécision du Roi.

Vostre Signorie aranno visto la elezione fatta per questa Maestà del signore Alberto da Carpi, quale è appresso alla espedizione sua, nè lo ritiene altro che la indisposizione del legato, quale si sta tutto doglioso in letto.

Conferii con *Robertet* el savio e ben considerato discorso ne fanno Vostre Signorie sopra alle cose del Papa, in quella parte che giudicai a proposito e conveniente, e che più volte è accaduto parlarne; e senza dubbio non è stato inutile, nè anche sanza grado di quà, e forse a Roma. Affermò al certo el prefato signore Alberto andare con tante

[1] Robertet était fort attaché au légat, et Chaumont était ennemi de la Trémouille.

buone commissioni, quanto a questo fine non se potria desiderare altrimenti. Conferirà con li nostri Eccelsi Signori, se non tutti e particulari, almeno la sostanza della cagione della sua andata, e userà costi termini molto onorevoli ed amorevoli, per quanto pure da *Robertet* questa mattina mene sia suto referito; e che, infra le altre cose, ha in commissione di consultare con la Santità del Papa, in nome di questa Maestà, circa al passare in Italia, quello ne sente Sua Beatitudine; e, sopra a questa parte, con giuramento mi accertò non cene essere alcuna resoluzione; ritornando un' altra volta a dire di non mene avere mai detto una per un' altra. E, se bene el Re ha dato ordine, accadendone el bisogno, di levare fanterie, e fatto venire qui li capitani di esse, non sono però sute mosse da' luoghi loro, nè anche fino a qui cene è resoluzione di muoverle. In somma, non potè parlare più chiaro, faccendomene una tale conclusione con queste proprie parole : « Deliberazione alcuna insino a qui non se è fatta della passata di Sua Maestà. « Essi bene pensato a tutto, quando ne accadessi el bisogno, come è « circa allo ordinare la provvisione del danaio, lo avere presto le fanterie predette, el fare passare dugento lancie, quali Sua Maestà manda, « non tanto per accrescerne el numero, quanto per riassettare quelle « che, per essere sute in continue fuzioni, sono in qualche parte di- « sordinate. Cavalli per condurre le artiglierie non si muovono; vero è « che in un tratto si potria fare. Quando la prefata Sua Maestà sarà a « *Lyon*, si vedrà meglio la condizione delle cose, la quale, al giudicio « mio, non credo se abbi a trovare di sorte da stringerlo a passare e « monti, e altrimenti non mi persuado sia per farlo; e tale notizia ne « potete dare alli Vostri Signori. Essi ordinato di fare intendere tutto « alla Santità del Papa in buona forma, cosa che, insieme con la indis- « posizione del legato, lo dovrà assai alleggerire e levargli sospetto. » Confortommi a dovere parlare le medesime cose con el Re, perchè conosceva si faceva frutto e non poco.

Però ne fui subito con Sua Maestà, la quale mai trovai meglio disposta ad operare gli effetti ne ricordano Vostre Signorie; quale mi conferì el medesimo che *Robertet* dell' andata del signore Alberto e della

commissione datagli per costì; e così inviarlo talmente risoluto a Roma che, quando el Papa voglia pure perseverare di fargli contro o per gelosia o per altro, ne saria e appresso Dio e agli uomini giustificato. Riandando particularmente le cose narrate da *Robertet* circa alla passata sua, in confermazione di non essersene ancora risoluto ne deliberato; e, se aveva dato ordine al caso suo, mostrò averlo fatto per non vi avere a pensare poi se la necessità lo stringessi, ovvero che, consultato con li colligati, fussi giudicato utile e a proposito per bene comune di tutti ritornare in Italia; dicendo non volere avere manco forze di là da monti, quando purè vi andassi la persona sua, dello anno passato. In somma, la inclinazione sua si vede essere più presto al sì che al nò; e non per altro, se non per non si fidare che esercito francese possa operare bene sanza la presenza sua. Nonostante le sopradette cose, mi chiarì di nuovo non essere deliberato nè risoluto; il che faria secondo li accidenti che nascessino, e che dalli altri fussi consigliato.

XXIV.

NASI AUX DIX.

Blois, 4 février 1510.

Sommaire. — Ambassadeurs anglais en France. Accord entre les deux États, malgré les sourdes menées du Pape. Bonnes dispositions apparentes de l'Empereur; il sollicite le Roi de descendre en Italie.

El legato va megliorando forte delle sue doglie; e, benchè non espedisca ancora faccende di nulla sorte, dal Re questa mattina (avendolo Sua Maestà ieri visitato) intendo non avere altro che doglie, le quali al certo dependono da umore di gotta, e non è la malatia apopletica, come si dubitava; però in pochi giorni riputa sarà in termine da potere a quelle varare. Conoscesi che Sua Maestà e *Robertet* (con el quale avendo anche parlato questa mattina), come quelli che forse più lo amano, ne stanno d'una buona voglia. Ritrassi ancora dall'uno e dall' altro d'*Angleterre* el *Donrisoles* avere scritto si mandino li ambas-

ciadori già disegnati, quali si trovano *en Normandie*, per stabilire e fermare la amicizia vecchia e le condizioni avevano con el Re passato. E, benchè, infino a tanto non ne sia fatta la conclusione, possino nascere delle difficultà, ciascuno di loro mene ha parlato in modo come ne avessino certezza, il che potria nascere dalla loro natura, ed anche per la parte ha Sua Maestà in quel consiglio, dove distribuisce grosse pensioni. Sua Maestà prefata, sopra a questa parte, ne parla lungamente della natura delli *Anglais* e del modo del guerreggiare loro; da altro canto, per averli conosciuti e maneggiati, el disegno ha fatto in sè medesimo più volte, quando pure accadessi la rottura fra loro; cosa che, per non essere prolisso e non importando al presente la notizia di esso, ne ometto la narrazione particulare.

Dello Imperadore, la Maestà Sua mostra lo ambasciadore di Sua Maestà Cesarea ogni giorno li dia buone speranze che abbi a fare questo anno nuovo, per la ricuperazione delle cose sue, cose assai; ma che la esperienza delle azioni passate faceva che andava adagio al credere; concludendo con queste proprie parole : « Da quella banda non « intendo nè buone nè triste novelle. » El tesauriere prima me aveva referto el medesimo, con questo particulare più che lo Imperadore scriveva da *Inspruck* de' XXIV, in risposta di quello fu communicato qui alli II ovvero alli III del mese passato alli oratori della legha, della ricerca ne fu fatta per lo ambasciadore suo, venuto in quel tempo, di fare tregua con Veneziani per due o per tre mesi al più; mostrando la denegazione sutone fatta non gli essere piaciuta, recando allo interesse suo particulare la tregua molta comodità; così per contrario averne molte spese sopportare, e corso molti pericoli; oltre alle comodità ne aria tratte, perchè aria riavuto tutti li suoi prigioni che sono a Venezia. Donde, per non deviare dalla opinione delli altri, averia tagliato tutta la pratica, e cacciato li ambasciadori Veneti. E però tanto più essere necessario per li confederati si pensi e si operi in fatto per aiutarli ricuperare el suo. Dicendomi in questo luogo el tesauriere predetto con protestazione del secreto : « Lo Imperadore fa grandissima instanza « che 'l Re passi in Italia. Da altro canto, el Papa fa opera per il

«contrario, e per conto alcuno non vorria questo anno passassi e «monti.»

Sono venute nuove allo oratore Cesareo come alla corte del padrone erano capitati li medesimi avvisi delle pratiche di Roma intesi di quà, e mostra el prefato ambasciadore la medesima displicenza nel padrone suo che in costoro; in modo che, posandosi le cose d'*Angleterre* con questa Maestà, per molti si crede la Santità del Papa sia andata troppo avanti. E *Robertet*, in questo luogo, mi accennò quanto le pratiche di Sua Beatitudine in *Angleterre* abbino sollevato li animi, e alli affari di questa Maestà recato grandissime difficultà. Non dovrà passare molto tempo che si dovrà vedere a che cammino vadino le cose, le quali sono in procinto da pigliare forma o di acconciarsi o di guastarsi più. El Re, e *Robertet*, e similmente lo ambasciadore Cesareo mostrano el Cattolico venire di buone gambe a tutto quello accadessi fare e per mare e terra, e si conosce el parlare loro di presente molto disforme del passato.

El Cristianissimo, e per la malatia del legato, e perchè Sua Maestà teme li tempi crudi, questa mattina me ha detto differirà la partita sua per *Paris* qualche giorno più non aveva disegnato. E prima el tesauriere mi aveva detto a questo proposito, indugiando tanto, potria accadere cosa che non anderia più a *Paris*. Tuttavolta non innovando altro non lasceria di fare el viaggio ordinato.

XXV.

NASI AUX DIX.

Blois, 5 février 1510.

Sommaire. — Communication secrète de l'évêque de Tivoli : opinion du Roi d'Espagne touchant la trêve proposée par les Vénitiens et la conduite que doivent tenir les puissances signataires du traité de Cambrai. Appréhension que la France cause au Souverain Pontife.

Dallo oratore del Papa, con protestazione di non volere essere no-

minato (però Vostre Signorie con la solita prudenza loro useranno convenienti termini perchè non si manchi di fede con sua signoria quanto di me), è referto : Come lo ambasciadore spagnuolo, ieri avendo avuto lettere del padrone, conferì a costoro la risposta del Cattolico sopra a quella comunicazione fatta fino alli II o alli III del passato, della quale nella preallegata si fa menzione. Quanto alla tregua con Veneziani, risponde essere suto di opinione che el Re de' Romani la avessi accettata, e che el Cristianissimo ed el Papa vi fussino concorsi, allegandone fino a dieci ragioni tanto dimostrative, secondo ne referisce, da non seli potere arguire in contrario. Da altro canto, circa al modo del procedere a tempo nuovo, fa intendere el parere suo, donde introduce questo modo : per la Santita del Papa, alla presenza delli ambasciadori della lega, cioè dello Imperadore, di questa Maestà, e suoi residenti a Roma, sieno chiamati li oratori Veneti; e per Sua Beatitudine, come capo, sia loro fatto a sapere, alla presenza di tutti, come tutta la lega ha deliberato e di nuovo stabilito che Veneziani lascino (secondo la divisione ne fu fatto nel convento *de Cambrai*) tutto quello che ancora possedano, e però essere necessario intendere da quella Signoria la ultima voluntà sua; e, caso questo ostinatamente perseverino a non volere consentire di lasciare per amore, unitamente li confederati concorrino a operare con la forza, offerendo fino andare a questo fine con le persone loro bisognando, dilatandosi assai in questo in mostrare una buona disposizione e pronta voluntà, per mare e per terra, di volere fare ogni cosa per spogliarli di quello appunto che fu ragionato nelli capituli stipulati al luogo predetto *de Cambrai*. Ma del restante di diffarli in forma non ne sia più memoria; essere necessario di nuovo intendersene insieme ed esserne d'accordo, dicendone quelle ragioni gli occorrono. E, dato che Veneziani consentino a lasciare per amore di quella parte sono in possessione che fu ne' capituli preallegati concordato, sieno allora e in tal caso accettati nella lega; ed unitamente, aiutandosi delle forze loro, si facci una impresa contro alli infedeli.

Tutto questo disegno più volte intesi dallo Albione, avanti la sua

partita, con questa aggiunta di più che diceva Veneziani d'accordo consentirebbero.

El prefato oratore apostolico la reputa artificiosa risposta, e dicemi che, essendo da costoro suto ordinato a quello del Cattolico di comunicare con M. Andrea de Burgo, ha inteso sene è risentito e mostro gli dispiaccia questo modo, parendogli di sorte da tenere lo Imperadore in continua necessità. Vedesi che chi è qui per el Papa favorisce questa opinione e commenda la resoluzione di Spagna. Però si può credere che la sospizione fra loro non sia poca, e la fede non sia molta.

Ogni dì mi certifico quanto el Papa sia in gran sospetto della passata del Re in Italia; ed anche dubito che chi è qui per lui non se inganni in questo, trovandolo ogni dì più in opinione che Sua Maestà sia risoluta di andare di là da monti. El Papa gli scrive di Lombardia essere avvisato di luogo autentico come la prefata Maestà Cristianissima vi arà tre mila lancie; e l'ordinanza tutta non passa due mila cinque cento, più presto qualche decina manco che una più.

XXVI.

NASI AUX DIX.

Blois, 7 février 1510.

SOMMAIRE. — Nouvelle conférence des ambassadeurs chez le légat; l'opinion du Roi d'Espagne est exposée et discutée; modification proposée par la France, qui se refuse en tous cas à admettre les Vénitiens au nombre des alliés. L'ambassadeur de l'Empereur se range à l'avis de la France, celui du Pape à l'avis de l'Espagne.

Li oratori della lega questo giorno sono suti chiamati alla stanza del legato, quale è in modo migliorato che questa mattina, secondo el costume suo, quantunque si mostri molto sbattuto, mangiò alla tavola insieme con li altri suoi. Ritraggo alli prefati oratori essere suto proposto da sua reverendissima signoria, quanto per la preallegata mia de' v ne detti notizia el Re Cattolico avere risposto alla comunicazione fatta fino alli II e III del passato, ed el modo introdotto per Sua Maestà

Cattolica di fare intendere alli Veneziani per la Santità del Papa, alla presenza di tutti li altri ambasciadori della lega predetta. El quale modo fu dimostro per il legato a questa Maestà satisfare in parte e non in tutto; perchè non vorrieno fussi loro promesso di accettarli *in Fedus;* allegando non essere cosa onorevole, sendo li confederati della qualità che sono; approvando solamente la parte sola di fare intendere loro, quando non si disponghino a lasciare per amore quello appartiene allo Imperadore per la divisione ne fecero nel convento *de Cambrai,* la lega essere unitamente disposta a operare con tutto el potere loro per forza sieno constretti di farlo. Chi è qui per el Re de' Romani approva questo modo. Da altra parte, lo oratore del Papa e di Spagna favoriscono el parere del Re Cattolico in tutto e per tutto, dicendo non essere onesto per Sua Beatitudine si facci tali ricerche, sanza promettere ed assicurarli del resto. Ed essendo stati in questo dibattito, per il quale si scopre assai li animi di questi confederati, restorono questo giorno di nuovo esserne insieme. E, per quanto mene sia suto detto da uno amico, ne nascerà che a Roma si mandi *in scriptis* tutto quello è venuto di Spagna, similmente la opinione di costoro. Donde, se non si specifica che si rimetta al giudicio della Santità del Papa el modo del procedere con li ambasciadori Veneziani, si crede Sua Beatitudine non abbi a volere proporre cosa nissuna. M. Andrea de Burgo pare mostrassi in questo dibattito lettere dello Imperadore, per le quali offeriva in calendi di marzo avere un gran numero di fanterie in Italia, specificando bene di venti mila o più; donde el legato rispose : « Volessi Dio vi si trovassino in calendi di maggio. »

XXVII.

NASI AUX DIX.

Blois, 9 février 1510.

Sommaire. — Suite du même sujet. Vive opposition du légat; il est adouci par des dépêches venues de Rome, et se rapproche de l'opinion du Roi d'Espagne relativement à l'affaire des Vénitiens.

Ieri li oratori della lega furon di nuovo con el legato; e gli portarono scritto el modo dato per il Re Cattolico del procedere a Roma per la Santità del Papa con chi vi si trova per Veneziani, alla presenza delli ambasciadori della lega. Da altro canto, avevano messo *in scriptis* la opinione di questa Maestà, suta loro dichiarata el giorno avanti per sua reverendissima signoria di non volere consentire Veneziani fussino chiamati nè accettati, quantunque si disponessino a lasciare quanto fu dichiarato per il convento *de Cambrai*, come compagni nella lega; avendo arguito non essere degni di tale confederazione, faccendoli simili a loro. Nel leggere M. Andrea de Burgo fra le sopradette cose sute messe *in scripto* da lui, per essere el dì avanti restati d'accordo : *Tutto si dovessi mandare alla Santità del Papa*... per quanto mene sia suto referto (in grandissimo secreto) da chi si trovò presente, el legato attraversò e proruppe in queste proprie parole : « El mio Re non la in-« tende così; perchè in queste lunghe narrazioni ci avete portate ci sono « cose che non stanno bene : *Or sus* (sic)! Conosciamo questa nuova lega « o debbe essere fatta o è per farsi, poichè si ragiona della conservazione « e non distruzione de' Veneziani, come saria conveniente ! » In modo non si fece altro per allora, rimettendosi al risolversene questo giorno. Donde per *Robertet*, non molte ore sono, fu detto al prefato M. Andrea de Burgo, non si avendo a spacciare poste fra tre o quatro dì, non accadeva andassino dal legato, sendo necessario a sua reverendissima signoria parlare di nuovo sopra a tale materia con el Cristianissimo.

El Re questo giorno sene è andato a *Modon*, e domani fia a *Pontlevoy*, sette leghe lontano di qui. El legato, benchè in lettiga, disegna lunedì andare a fare carnovale due leghe fuori di questa terra. E,

benchè sia suta opinione universale non voglino più ritornare in questo luogo hanno però detto ci saranno o el dì di carnovale o el dì seguente, per partirsi poi incontinente alla via *de Paris.*

El di sopra fu scritto ieri, e siamo alli x. Di nuovo questo dì li oratori della lega sono suti in sul legato per risolvere la materia narrata di sopra; ed, essendo in quella ora venute lettere di Roma dell' ultimo di gennaio, pare abbino nuove difformi alle passate; e Pavia, per sue lettere del medesimo tempo date a Ostia, scrive al vescovo di Tivoli che certifichi questa Maestà e il legato la Santità del Papa in alcuno modo non essere disposta mancare di quanto fu trattato per lui a Milano; anzi, quantunque si sia scritto molte cose, essere in proposito fermo Sua Beatitudine di stare nella amicizia predetta. Donde el legato si risolve si mandi a Sua Santità el parere del Cattolico e quello del Cristianissimo nel modo che el dì avanti avevano ragionato, con questa aggiunta, *di rimettere in lui el modo del procedere;* e in questo pare che restassi d' accordo con li oratori predetti.

Essendomi accaduto parlare a sua reverendissima signoria dopo tale avviso venuto da Roma, mostrò avere di là cosa che piaceva; concludendo che le cose andavano bene, e che, alla giunta del signore di Carpi a Roma, si rendeva certo tutto poseria in buona forma.

XXVIII.

NASI AUX DIX.

Blois, 12 février 1510.

Sommaire. — Les Français veulent la perte des Vénitiens; les ménagements de l'Espagne leur sont suspects; ils augurent bien de la mission d'Albert de Carpi à Rome. Tout est prêt pour une nouvelle campagne d'Italie; l'Empereur a engagé au Roi une des forteresses de Vérone. Ouverture faite par Robertet à l'ambassadeur touchant Montepulciano.

Questa mattina sono stato lungamente con el tesauriere *Robertet,* da chi sono suto ragguagliato delle pratiche seguite a questi giorni fra el legato e li ambasciadori della lega; delle quali avendone dato

notizia per le precedenti lettere mie, conformandosi la relazione sua appunto con quella, non accade aggiugnere altro, se non conoscersi in costoro uno desiderio della totale ruina de' Veneziani, e questa mossa del Cattolico avere più presto recato maggiore sospizione di lui appresso di loro, vedendolo procedere con la solita astuzia e sagacità sua; la quale si vede che causa lo effetto predetto. Con piacere ancora sua signoria mi referì lo avviso di Pavia, e si risolve a credere al certo per el signore di Carpi se abbino a stabilire le cose di Roma in buona forma, quantunque discorra bene la natura del Papa tanto inclinata al sospetto, quanto si presumme per alcuno mezzo non si possa assicurarlo.

Circa alla passata di questa Maestà in Italia, mene ha confermato el medesimo ha fatto sempre, e chiaritomi di nuovo l' ordine dato di avere computato li Svizzeri sedici mila fanti, mille secento lancie, oltre alla guardia, gentiluomini e pensionarii del Re. Da altro canto si trovano in cassa tutto lo argento fa loro bisogno per tutta la state. Afferma per tutta questa settimana la tornata del Cristianissimo in questo luogo da *Pontlevoy;* similmente el legato tutti questi dì si starà a una lega discosto a questo luogo, dove andò iermattina per tempo. Di poi la corte, come è suto scritto, si dirizzerà al cammino *de Paris;* e, dato ordine a qualche cosa sopra alla giustizia di quel luogo, andrà a visitare *la Champagne*, dove più non è stato; e, sanza fermarsi, poi per *la Bourgogne* si ridurrà a *Lyon*, dove, secondo li accidenti e li bisogni, si delibererà della passata, per la quale tutte le cose predette si preparano, come se avessi ad essere e già fussi risoluta. Tutto questo è el ritratto di sua signoria, quale tanto più è da stimarlo, quanto mene ha parlato sanza essere ricerco da me, avendomi fino ieri fatto a sapere voleva starsi meco una ora a ragionare. Dello Imperadore non disse altro particulare, se non di avere avuto impegno da Sua Maestà Cesarea, e di già presone la possessione, una delle fortezze di Verona, con una torre appresso dove è la munizione, per otto dieci mila scudi, di che lo hanno ultimamente servito, con condizione che, quanto accaderà spendere per la reparazione e fortificazione della fortezza pre-

detta, el Cristianissimo ne abbi ad essere rimborsato; quale di già mostrò abbi dato commissione di spendervi, affermando con giuramento Sua Maestà essere di animo, sempre che gli fia restituito lo argento suo, osservarne la fede; accennando seguiterebbero questo modo di sovvenirlo tanto che, attesa la povertà della prefata Maestà Cesarea, non credeva la avessi a potere mai riscuotere.

Parlommi ancora sua signoria, sanza fare alcuna ricerca dello animo di Vostre Signorie circa a Montepulciano, delli tristi portamenti di Pandolfo [1], per la inosservanza della fede sua; verso di chi si vede hanno malo animo; e, datone occasione, mi disse per certo tenterieno di ruinarlo. Quelle, con la solita prudenza loro, ne faranno quella masserizia di questa parte che conviene a chi mostra avere fede in loro. Per me nella replica si usorono tutti quelli termini me parvero convenienti, e che tendono a uno fine di mostrare le Vostre Prefate Signorie non abbino nè voglia nè desiderio alcuno della ricuperazione di Montepulciano, come quelle che sono in speranza la natura abbi a fare per se medesima, sendo più utile a quella terra stare sotto el dominio loro che de' Sanesi.

XXIX.

NASI AUX DIX.

Blois, 17 février 1510.

Sommaire. — Armements des Vénitiens; Chaumont demande de nouvelles forces. Voyage du Roi. Premier avis de la résolution où est le Pape de donner l'absolution aux Vénitiens; émotion; indignation du Roi; modération du légat.

Ieri ritornò questa Maestà; similmente iersera el legato, quale, in questa stanza ha fatto fuora, è in modo migliorato che per ora si può dire del tutto libero.

Davanti ieri da monsignore lo gran mastro questa Maestà fu avvisata

[1] Pandolfo Petrucci, maître de Sienne.

Veneziani ingrossare di fanterie, e di ogni altra cosa mettersi in ordine per la impresa di Verona; e chiede licenza di fare fanterie in Lombardia; da altro canto, di soldare cinque o sei mila Svizzeri, e che di quà gli sia mandato almeno due mila cinque cento fanti Francesi. E, per quanto dalla prefata Sua Maestà questa mattina ne abbi inteso, li due mila cinque cento Francesi gli saranno mandati; e, benchè non specificassi se si contentava di farne dal canto di là la somma predetta, da chi gli sta intorno, uomo di buona qualità e Italiano, me è suto detto che, avendo consentito al mandare di là da monti li fanti predetti, consentirà ancora al resto. Giudica, quanto alla difesa di Verona, non possino essere a tempo, giudicando quella città in un malo termine e in pericolo. La prefata Sua Maestà, benchè di sua natura non sia paurosa, parve a me trovarla più sospettosa, e manco promettersene del costume suo. El legato saria di opinione el Re lasciassi la gita *de Paris*, e si dirizzassi al cammino *de Lyon*. Tuttavolta quella pare che stia in proposito di seguitare la intenzione prima; e pure questa mattina chiaramente mi disse volervi andare, ma che sanza posarsi più alto di v o vi giorni, sene anderia al più presto possibile a *Lyon*. Saranno questo dì insieme, e dovranno risolvere el giorno della partita; la quale, se sua signoria reverendissima non fa accelerare, come ha usato dire volere persuadere, el disegno non è, per el parlare ne fece meco Sua Maestà, di farlo prima che alla fine della settimana.

Costoro dalli agenti loro di Roma, per lettere de' v comparse ieri, sono suti avvertiti in consistorio el dì avanti essere suto fatta risoluzione di assolvere Veneziani, con dire e particulari del modo hanno preso circa alle cose del golfo e di Ferrara. Ed, essendo per *Robertet* iersera al tardi in sul cammino suto avvertitone el legato, trovandovisi li ambasciadori della lega, e querelandosi prima sua signoria con lo oratore Pontificio, si accostò quello dello Imperadore, e dolendosene, proruppe in dire che 'l Papa li aveva ingannati; donde, rispondendo el Tivoli in difesa del Padrone, vennero in alterazione di parole. Di poi, questa mattina lo oratore del Papa ha lettere del cardinale di

Pavia del medesimo tempo, e per le mani di costoro, contenenti la risoluzione predetta; la quale mostra fare opera, così come aveva fatto anche prima, con ogni opportuno rimedio di impedire; e, quando pure ella segua, afferma efficacissimamente el Cristianissimo e il legato la Santità del Papa, quanto al temporale, avere Veneziani per inimici; da altro canto, volere pure unità con questa Maestà e correre con quella una medesima fortuna. Ed, avendo vista la preallegata lettera, dico essere impossibile usare in quella termini più affermativi circa alla conclusione predetta, ed è in modo composta che, quando li effetti ne succedessero in contrario, da non ne fare mai la pace con costoro. E però pare, scrivendo in questa forma della mente di Sua Santità, debba esserne in sè bene risoluto; in modo che, essendo questa mattina per tempo stato con el legato lo oratore Pontificio con el testimonio della lettera predetta, veggo gli pare avergli posato in forma da non sene risentire estraordinariamente, almeno secondo e modi francesi, quantunque li altri ambasciadori della lega mostrano pure assai risentirsene, querelandosene instantemente. El Re questa mattina *motu proprio* sene è doluto meco cordialmente; donde con destrezza attesi a fare quello officio che è accaduto sempre, secondo la commissione di Vostre Signorie, quale è stato sempre molto grato al legato. In somma, questa cosa preme, e con tutto lo scrivere di Pavia el sospetto cresce; e *Robertet*, a questo proposito, me usò queste proprie parole : « Che vi pare, « ambasciadore, de' modi del Papa? » Ed, avendo replicato : « Monsi- « gnore, fate e fatti vostri sanza *corocciarvi* (sic). » Aggiunse : « Per mia fè, « questa cosa non poteva venire più a tempo, perchè ella farà diven- « tare el Re facile a quello che prima non si poteva indurre. » Specificando allo spendere; el quale mostrò che sia durissimo al darvi principio, ma che poi andava da sè e senza carri.

XXX.

NASI AUX DIX.

Blois, 18 février 1510.

SOMMAIRE. — Renforts envoyés à Chaumont. Le Roi est sur son départ. Affaire de l'absolution des Vénitiens; le légat est de plus en plus adouci.

Oltre alli due mila cinque cento fanti, che detti notizia per la prealegata che questa Maestà di presente fa passare e monti, fa ancora marciare secento cavalli da condurre artiglieria, sutogli domandati dal gran mastro. Sua Maestà ha usato dire di nuovo, quando bene non passi la persona sua in Italia, vi vuole avere mile secento lancie ed el numero de' fanti detto per altra; e, quando sia bisogno condursi in persona, vi si troverà quattro cento lancie di più. La partita di questo luogo, poichè ieri el legato fu con Sua Maestà, s' è intesa dovere essere sabbato. E, benchè mostri stare in opinione d' andare a *Paris,* si fa opera per sua reverendissima signoria di mutarlo di proposito, a causa a dirittura sene vadi a *Lyon;* quando si volti al cammino *de Paris,* per andare più presto, si risolverono la Regina e la figlia si restino a *Blois.*

È si fatto uno gran parlare per tutta questa corte della deliberazione del Papa di assolvere Veneziani; e, ancora che lo ambasciadore dello Imperadore operi quanto può e sa di muovere questa Maestà ad indignazione, e quello di Spagna ancora ne faccia qualche querela, benchè sia in modo che si vede essere più fatto per cerimonia che per altro, ecc. Oltre allo scrivere ne ha fatto Pavia, el cardinale d' *Alby* avendo, per commissione di Sua Santità, scritto una buona lettera al zio[1], pregandolo vogli temperare questa Maestà, dicendo non potere dinegare tale assoluzione, allegandone quelle ragioni gli occorrono, aggiunto lo officio del Tivoli, ha causato che el prefato ha temperato assai la natura del Re. El quale ha ordinato che oggi sieno chiamati li oratori

[1] Son oncle était le cardinal d'Amboise.

della lega per conferire quello sia da fare. E, per quanto ne abbi inteso da uno amico, servirà questo atto per satisfare in parte chi con tanta instanza si querela, perchè costoro, fino a tanto non hanno dal signore di Carpi qualche avviso, non sono per deliberare altro in questa materia, quantunque questo partito preso per Sua Beatitudine in fatto dispiaccia loro e non poco.

XXXI.

NASI AUX DIX.

Blois, 20-21 février 1510.

Sommaire. — Conférence des ambassadeurs sur la conduite à tenir à l'égard du Pape; on lui adressera une lettre collective. La France n'est pas trop irritée de la résolution du Souverain Pontife, résolution qui n'est préjudiciable qu'à l'Empereur. Bon accord avec l'Angleterre. Départ du Roi; préparatifs de guerre à tout événement. Entretien avec le légat. Les Vénitiens désarment, ce qui excite beaucoup de soupçons.

Davanti ieri lo oratore del Re de' Romani e quello del Cattolico furono chiamati dal legato, per conferire insieme che fussi da fare in sullo avviso venuto da Roma della deliberazione fatta per el Papa di assolvere Veneziani; e, per quanto ne abbi ritratto dallo amico, el legato predetto cercò di addolcire la materia; e però ne nacque una fredda risoluzione di scrivere a Sua Santità per impedire, quando non ne fussi successo lo effetto disegnato per quella; e mi usò a questo proposito queste proprie parole : « Quando Sua Beatitudine ne faccia altro « accordo con Veneziani e con altri per averli assoluti, a noi non im- « porta molto. Lo Imperadore è quello ne patisce più che nissuno altro, « per non possedere quasi più niente e trovarsi povero. Donde, res- « tando in maggiore necessità, viene più al proposito nostro. » Mostrommi però non essere senza sospetto che 'l Papa non prorompa in qualche altra maggiore cosa se potessi. Donde lo ricercai in che termine avevano le cose con el Re d'*Angleterre*. Rispose : « Li ambas- « ciadori nostri sono andati espediti appunto, secondo la intenzione delle « domande fatteci per quel Re. El *Donrisoles* ci scrive per ogni lettera

« in modo che, se non è *trompato* (sic), al certo si può dire la composi-« zione essere fatta; la quale avanti che sia Pasqua fia pubblicata in « Roma. » Concluse, quanto al risolversi delle cose del Papa, poterlo fare in sulli primi avvisi ne aranno dal signore di Carpi.

La partita del Re, secondo la relazione sua, sarà lunedì per *Paris,* e per el cammino *de Chartres;* quale disegna non soggiornare in luogo nissuno, fino a tanto si trovi a *Lyon.* Lascia la Regina, la quale per el cammino diritto sene andrà in quel luogo, per trovarvisi a uno medesimo tempo.

Di Lombardia mostrò che li avvisi sieno più freddi circa allo ingrossare Veneziani che alli giorni passati; tuttavolta affermò avevano espedito li due mila cinque cento fanti, li cinque cento cavalli per la artiglieria, quattro mila cinque cento altri fanti, secondo la nota ne ha mandata el gran mastro. Dice hanno al presente al soldo in Lombardia, e ha commissione di soldare cinque mila Svizzeri. Quando la persona del Re sia espediente passi e monti, afferma essere dato l'ordine di fare marciare allora sei mila altri fanti Francesi. Di nuovo con giuramento me ha replicato non essere fatta deliberazione della passata del Re in Italia : confessommi che 'l Cattolico la contradice gagliardamente, e che 'l Papa non la vorria a pregio alcuno; da altro canto, che el Re de' Romani la sollecita con tutti li opportuni rimedii. In somma di questa parte, prima che a *Lyon* non sene può scrivere risoluto.

Avendo visitato di poi el legato (quale sta, per grazia di Dio benissimo, e meglio che lo abbi visto da sei mesi in quà) dolsesi del Papa, quantunque mostrassi averlo escusato assai appresso del Re; però avere temperato quella natura, risolvendosi ad aspettare la risoluzione del conte di Carpi : « La quale, disse, potria essere di sorte che di questa « assoluzione non terremo conto, importando in fatto più ad altri che « a noi. » Confermò ancora sua signoria reverendissima la partita del Re, la espedizione fatta per Lombardia, la passata di Sua Maestà incerta, contradetta dal Papa e da Spagna, e persuasa e cerca con instanza dello Imperadore; dicendo in questo luogo avere consigliato el Re, veduto li andamenti loro, stare gagliardo di forze, affine tutto el

giorno si trovi el più forte; similmente della speranza certa dello assetto delle cose d'*Angleterre* in quella sentenzia appunto narrata di sopra avere ritratto da *Robertet.*

Costoro hanno avuto di nuovo avviso di Lombardia, come Veneziani hanno dissoluto lo esercito, e dicono essersi messi in guarnigione; cosa che rende ammirazione a molti, ed è comentata questa loro deliberazione in più modi.

XXXII.

NASI AUX DIX.

Chartres, 8 mars 1510.

Sommaire. — Les ambassadeurs convoqués chez le légat, dans sa terre de Gaillon. L'absolution a été solennellement donnée aux Vénitiens par le Pape, qui n'a tenu compte d'aucune protestation. Dispositions diverses des ambassadeurs à cette nouvelle. Politique du Souverain Pontife, hostile à l'Empereur.

Partì la Maestà Cristianissima ed el legato alli vii per condursi a *Paris*, e poi *en Champagne*, come per molte altre mie ho loro significato. Parve a sua reverendissima signoria mi dovessi trasferire a *Gaillon*, insieme con questi altri signori, ambasciadori del Papa, Imperadore e Re di Spagna. Quantunque a me fia suto incomodo, per non fare perdita con quella (avendomi fatto intendere el desiderio suo, non solamente di bocca, quanto di poi dal tesauriere *Robertet*, e più d'una volta), sono suto forzato satisfargli. E, trovandomi in cammino con li prefati oratori, questa mattina, al partire nostro *de Bonneval*, furono per lettere del legato avvisati come, el dì della Catedra di Santo Pietro, solennemente li Veneziani furono assoluti; e che, essendosi prima per tutti li oratori della lega fatto instanza alla Santità del Papa perchè tale cosa non seguissi, fu risposto per Sua Beatitudine: «Voi non siate in «questo tutti concordi. Diciamolo per la notizia abbiamo che el parere «del Re Cattolico saria, quando si disponessino restituire allo Impera-

« dore la parte sua, fussino accettati *in fœdus* insieme con li altri; ed « anche sapemo quale sia lo animo in questo caso di Sua Maestà Cat« tolica. » E dice che ricercò Sua Beatitudine dalli oratori predetti la intenzione de'loro padroni. Donde el signore di Carpi, nella risposta sua, contradisse e mostrò el Cristianissimo contentarsi, seguita però la restituzione predetta, fussino li Veneziani solamente ricevuti in amicizia e non in lega; concludendo el legato, nella lettera predetta, che, se sopra a questo occorre consultare più una cosa che una altra per scrivere a Roma, lo faccino intendere. Risposero a sua reverendissima signoria in comune (per essere in sul montare a cavallo per trasferirsi a *Chartres*, dove ci troviamo) di questo luogo ciascuno scriverria quanto occorrerebbe. Lo oratore Imperiale fulmina, e si duole, ed accenna doverne seguire cose assai in disonore e danno del Papa. Quello di Spagna ha notato lo scrivere del legato, per el quale gli pare forse che la intenzione del padrone suo sia più scoperta non si pensava. El Pontificio mi dice da Sua Santità essere avvisato; e così quella avere fatto intendere al signore di Carpi quanto si trovi in ottima disposizione di stare in amicizia con questa Maestà; e, quando non gli basti quello che fu praticato e concluso per Pavia a Milano, volerlo corroborare con tutti quelli modi saranno introdutti da Sua Maestà; e pare che destramente dica el desiderio suo, quale in somma saria : Veneziani fussino preservati come sono, e lo Imperadore lasciato nella Alamania; con persuadere a costoro quanto sia di maggiore periculo per li Stati loro d'Italia, e per el suo e di tutti li altri, fare grande la Maestà Cesarea in Italia, che comportare loro già indeboliti e di forze e di Stato come sono; accennando, a questo fine e a questo effetto, essere disposta Sua Beatitudine restringersi con el Cristianissimo e con chi altri lui vorrà, in quel modo e forma gli parerà; pretendendo massime Sua Santità che alli obblighi della confederazione *de Cambrai* per ciascuno si sia satisfatto, volendo inferire el non possedere dello Imperadore dalle cose sue sia nato per defetto suo e non delli confederati, e però la lega predetta dovere essere finita. E, fino a tanto noi non ci riduciamo dove è la corte, il che non sarà prima che a *Paris*, non si

può dare notizia a Vostre Signorie come questo motivo di Sua Santità sia per piacere o dispiacere loro.

XXXIII.

NASI AUX DIX.

Paris, 20 mars 1510.

Sommaire. — Alliance de l'Angleterre et de la France; satisfaction du Roi. L'Empereur espère pouvoir disposer cette année de forces considérables. Indisposition du légat. Démarche de l'ambassadeur du Pape, pour faire comprendre le Souverain Pontife dans le traité conclu entre la France et l'Angleterre. Promesses de secours faites par le Roi d'Espagne à l'Empereur. Le légat, tout en calmant le Roi, n'est pas dupe du Saint-Père; il l'accuse de porter le trouble partout. Entretien avec le Roi, qui paraît reprendre confiance en l'Empereur, mais qui ne veut rompre avec le Pape qu'à la dernière extrémité. Grossesse de la Reine. Nouvelles diverses.

Trovandomi iermattina a *Saint-Denis*, non avendo prima avuto comodità di parlare al Re, mi allegrai con Sua Maestà dello accordo *d'Angleterre*, usandogli quelle parole e quelli termini giudicai convenienti per dimostrargli quanto prima era suto grande el desiderio di Vostre Signorie che tal cosa seguissi; similmente el piacere e contento loro, quando ne aranno intesa la conclusione e lo effetto. Mostrò essergli grato, dicendo : « Non vene ho io sempre detto el vero? Sappiate « che ci sono di quelli che non sene trovano troppo contenti; quali « dal canto loro, hanno operato el possibile per rompere questa pra« tica. » Dicendo volere più presto essere invidiato che venire in compassione, mostrandosene lieto e molto satisfarsene. Fui ancora con lo amico di Vostre Signorie, dal quale ritrassi el medesimo quanto allo accordo *d'Angleterre;* da altro canto la grande speranza intendano dallo oratore dello Imperadore che abbi a fare cosa assai per li gagliardi aiuti aveva la dieta risoluto di dargli; quale sollecita questa Maestà che metta le forze sue insieme, e dia principio a molestare Veneziani.

Intesi ancora dal prefato amico la Regina al certo tenersi gravida.

Al legato (la notte che dormì a *Saint-Denis*) ritornò un poco della

sua usata colica; però non gli ha dato tanta molestia, che la sera medesima non ritornassi in questo luogo, e questo dì si trova in buona disposizione. Sendo suto ricerco dallo oratore apostolico, per meglio assicurare el Papa e tirarlo in tutto alla voglia loro, di scrivere a Sua Beatitudine, da altro canto di operare con la Maestà del Re che faccia el medesimo, per dimostrargli, quantunque quel Re non lo avessi nominato, la prefata Sua Maestà lo aria compreso *omnino* nella lega[1], sua reverendissima signoria gli rispose : « Quando aremo nuova lo « accordo sia pubblicamente giurato secondo el costume, non si dis- « tendendo el potere delli oratori del Re a questo atto, diviseremo al- « lora quello sia da fare. »

Avendo ricerco la natura delli aiuti che lo ambasciadore del Re Cattolico mostrò, quando fumo a *Gaillon*, avere avuto avviso che 'l padrone daria allo Imperadore, ritraggo quella Maestà essere risoluta mandargli del reame di Napoli quattro cento uomini d'arme; e pare ne abbi di quà dato tale intenzione, quantunque per li modi passati si vadi adagio al credere, da costoro questa volta gli sia aggiustato fede.

Questa mattina trovandomi con el legato, sua reverendissima signoria cordialmente si dolse meco de' portamenti del Papa, parendogli tenga modi da non lo potere più mantenere, faccendo dal canto suo ogni conato di mettere questa Maestà in desperazione de' casi suoi, dicendo : « Oltre a quello ha operato in *Angleterre* per muovere quel Re a ini- « micizia con Sua Maestà, e sviati Svizzeri dalla devozione sua (con li « quali però ci governiamo in modo che, ogni volta la sua prefata Maestà « si disponga al fare la spesa, li arà al despetto di qualunque altro); « lo Imperatore questa mattina ce ha fatto intendere Sua Santità avere « voluto sovvertire li principi della Alamania contro a di lui e contro « a noi; donde la Maestà Cesarea fece mostra d'una pessima voglia. « Dubito alla fine non potere, come ho fatto insino a qui, e lo sa Dio! « tenere questa pescaia. » Concludendo : « Quando ne gli venga incon-

[1] L'alliance conclue avec l'Angleterre.

«veniente, si arà a dolere di lui e non d'altri.» Di poi seguitò : «La «dieta della Alamania non potrebbe avere fatto migliore risoluzione per «favorire la impresa dello Imperadore, al quale fia somministrato «grandi aiuti.» Accennando : «Riuscerebbero in fatto maggiori non «sono suti creduti insino a qui.» E questa parte disse con tali gesti e modi ammirativi, che si conosce credono al certo che abbi a venire con gran possanza.

Di poi fui con la Maestà del Re a lungo ragionamento, e ritrassi le medesime cose in sotanza, e circa alli modi del Papa, e la possanza condurria lo Imperadore in Italia, da chi con instanza era ricerco di vendicarsi con Sua Santità; concludendo che alla fine quella non se aria a dolere d'altri che di sè medesima, perchè errava troppo manifestamente. Similmente mi conferì del mandare in Ungheria, sendone confortato dalla prefata Maestà Cesarea. La quale dice gli fa intendere volere mutare modo nel procedere nella guerra e tenere lo stile fece lui lo anno passato, ed osservare in tutto e per tutto el consiglio suo; del quale mostrò riposarsi assai che se abbia a mantenere in amicizia seco, ed anche credere la ritornata sua al certo in Italia con gran possanza. Affermami ancora la prefata Sua Maestà come el Re di Spagna manderia *omninamente* li quattro cento uomini d'arme, li quali arebbe desiderato fussino suti convertiti più presto in danari. Avendo io domandato se in verità lo credeva, rispose : «Fidatevi di me che così sarà; «perchè metteria in troppo gran pericolo li affari sua, quando ne man«cassi.» Ed assai assai affermò questa parte.

In somma, io credo le cose del Papa in una mala opinione appresso massime dello Imperadore; ed anche di costoro non sene può credere altrimenti. Tuttavolta, in quel destro modo me occorse, attesi a persuadere prima il legato e poi Sua Maestà, potendo pure col tempo accadere delli accidenti, che non saria però bene o non sene potere aiutare o averlo lasciato a discrezione. Donde conobbi l'uno e l'altro essere di animo di tenere el filo in mano e non rompere. Perchè Sua Maestà me usò questo termine : «Voi mi consigliate bene.» Ed anche sono cer-

tissimo, trovandosi mancare delli disegni suoi, al tempo non abbi a mancare di mandare gente e danari in favore della impresa, e contro a' Veneziani.

Della partita della corte non si dice altro. Per li più si crede si farà la Pasqua in questo luogo, benchè la persona del Re, così essendo, sene andrà discosto due o tre leghe. *Robertet* me ha detto che andremo a *Melun*. Questa grossezza della Regina (della quale Sua Maestà si degnò questa mattina mostrarmi lettere della mano sua propria, dove gli scrive, per essere passati due termini ed avere qualche altro segno, credere al certo di essere gravida) fa che molti credono la corte debbi tornare a *Blois;* ancora che 'l Re, legato, *Robertet* dichino se andrà prima a *Lyon*.

XXXIV.

NASI AUX DIX.

Melun, 5 avril 1510.

Sommaire. — Bienveillance du Roi et du légat à l'égard des Florentins. Le Pape se montre trop favorable aux Vénitiens et mal disposé pour la France; son ambassadeur cherche en vain à justifier sa conduite. Opposition que l'Empereur rencontre en Allemagne. Envie qu'inspire la puissance du Roi de France; il se pourrait qu'une ligue formidable se formât contre lui. Intrigues du Pape en Allemagne. La paix a été jurée en Angleterre. Le Pape et le duc de Ferrare.

El legato tornò ieri; e, benchè non sia gagliardo come soleva essere l' ordinario suo, si porta per altro assai bene. Questa mattina è stato lungamente con el Re; ed, all' uscire fece della camera sua reverendissima signoria, lo amico predetto mi si accostò ed usommi queste proprie parole : «Io ho sentito pure adesso parlare onorevolmente de' «Vostri Signori al Re e al legato, in commendazione della fede ed operazione loro, in modo che ne sono contento. Io non vidi mai la condizione di essi di quà della sorte si trova al presente.» Ricercandolo del particulare, replicò, divisando insieme lungamente sopra alle cose d' Italia : «Parlarono de' fatti vostri nel modo vi ho detto. Bastavi che «le cose sono bene per voi.»

Aggiunse : «Sua Santità parla pure alquanto meglio del solito. Le «lettere sono de' xxi. E con tutto questo si dolse della natura e modi «suoi, con dire vorrebbe pure salvare Veneziani; e chiarisce ogni dì «più non volere concorrere ad aiutare in conto alcuno la impresa di «questo anno; cosa che di quà dispiace grandemente. Donde, per l'uni«versale di questa corte, per tutti li personaggi di qualunque sorte è «opinione, e chiaramente el dicono, la mente di Sua Beatitudine non «essere buona verso questa Maestà; e, quando potessi, non mancheria «di offenderla per ogni verso.» In somma, questa grossezza di Sua Santità con costoro fa di quà esistimare e tenere più conto del particulare di Vostre Signorie. Lo oratore suo lo escusa delle pratiche *d'Angleterre*, e mostra sia suta per la impresa contro alli infedeli e non per offesa di costoro; similmente la lega fatta con Svizzeri non essere a quello, ma per avere quello sussidio quando altri volessi offendere lui. E sforzasi di persuadere quanto saria meglio comportare Veneziani sbattuti e smenbrati in parte, che, con ruinarli del tutto, fare lo Imperadore grande in Italia.

Parlando meco ieri uno servitore del Bastardo di Savoia, di buono spirito, e lungamente pratico in questa corte, quale ho conosciuto già vi anni, mostrò di avere notizia e di buon luogo, come li Svizzeri, le Terre Franche della Alamania (ed anche che li Elettori dello Imperio el consentivano) facevano lega ed amicizia insieme. E, replicando io : «Questo saria tutto el contrario di quello è suto detto, che la dieta aveva «risoluto in favore dello Imperadore.» Rispose : «Egli è bene fatto «per questo, perchè dicono li predetti di Alamania non volere com«portare Sua Maestà Cesarea el distribuire le terre dello Imperio nella «forma ha fatto lo Stato di Milano, e come si crede farà di Verona.» Parlomene in uno segreto grande, mostrando fino domenica essercene stato nuove; ed aggiunse questo particulare : «A questa Maestà da tutto «el mondo è portata tanta invidia, è anche per la possanza sua assai «temuta; però dubito che uno giorno non si scopra qualche trattato «grande contra di lui.» Sendo el parlare suo suto molto efficace, e con tanta protestazione del segreto, avendo avuta buona comodità,

con destrezza ricercai lo amico predetto se era simile pratica in giuoco, quale in prima facie ne mostrò ammirazione, e rispose presto : « Io « non ho inteso mai parlare; sono chimere fatte dalli uomini inquieti « e passionati. » E tagliolla. Erami parso dare questa notizia a Vostre Signorie in quel modo e da chi è suta data a me, quantunque per altra via non ne abbi inteso altro.

Nel dolersi alli giorni passati el legato a *Paris* del Papa, disse che, oltre alle pratiche *d'Angleterre* e quelle de' Svizzeri, lo Imperadore faceva intendere ne aveva tenuto con li Elettori e Ville Franche predette.

Dicono el Papa avere dato el passo alli quattro cento uomini d'arme manda el Cattolico in favore dello Imperadore.

La pace fu giurata in *Angleterre* el giorno delle Palme solennemente, secondo el consueto; e li ambasciadori partirono poi appresso, come si scrisse.

El duca di Ferrara pare pure che se assetterà a satisfare alla intenzione di questa Maestà, per quanto ne ho inteso questa mattina dallo amico; quale lodò molto el cardinale e biasimò el fratello. Vedesi andamenti che non saria gran fatto un giorno apparissi qualche accidente in quello Stato. Vostre Signorie faccino di questa parte quella masserizia conviene alla natura della cosa.

Costoro mandano in Italia danari per pagare le fanterie. Non scrivo delle cose di Lombardia reputandolo superfluo, nè anche metto cura alcuna d'intenderle.

El di sopra fu scritto ieri, e siamo alli vi. Di poi pare che costoro abbino avuto nuove lettere da Roma de' xxii. Ed altro non intendo, se non che'l Papa si querela assai del duca di Ferrara per causa del sale fa fare a Comacchio, e dicono Sua Santità avere mandato uno messer Massimo a Ferrara a protestare. Dispiace di quà, per la protezione hanno presa di quel signore. E, per quanto dalli andamenti si può vedere, la confidenza di Sua Santità appresso di costoro non cresce, anzi più presto diminuisce. E già per la corte si è vociferato la partita del suo

ambasciadore; la quale in verità intendo non avere fondamento per non essere dal padrone ancora chiamato, nè anche usatogli termini da fare giudicio dispiaccia la presenza sua in corte. Tutta questa voce è uscita fuori in quel modo che fu già fatto dello ambasciadore Veneziano, subito fu in corte la conclusione ed el giuramento fatto dello accordo *de Cambrai.* Pare che Sua Beatitudine abbi proibito a Giampaolo Baglioni che non vadi a soldo de' Veneziani. Di questo e di tutti li altri andamenti di Roma Vostre Signorie debbono avere piena informazione.

XXXV.

NASI AUX DIX.

Melun, 8 avril 1510.

Sommaire. — Opinion de M. de la Trémouille sur l'état des affaires; dangers qu'il prévoit, renseignements précis. Défiance qu'inspirent le Pape et le Roi d'Espagne. Présents offerts par la République au légat, à Chaumont, à Robertet.

Questa mattina ritrassi da M. *de la Trémouille* (al quale è necessario parlare in tempo e in modo non sene faccia perdita con altri) la prefata Sua Maestà essere risoluta dare la cura della impresa a monsignore lo gran maestro. Però e saria luogotenente con dieci mila fanti e mille secento lancie e di una buona banda d' artiglieria, le quali cose al tempo sarieno preste ed a ordine. Similmente che aveva consentito che dieci mila fanti dello Imperadore, con uno luogotenente suo, si unissero con lo esercito Francese e marciassero insieme dalla banda di quà per lo acquisto e ricuperazione dello Stato de' Veneziani, e che la persona della prefata Maestà Cesarea, con quelle forze gli sono date dallo Imperio, romperebbe dalla banda del Friuli. Affermando la partita del Re domani per *Troyes,* dove non staria più di due giorni, altrettanti a *Dijon,* e poi sene anderia sanza fermarsi a *Lyon;* e che tutte queste cose erano ferme e risolute in questo modo. Essendo assai suo domestico, lo ricercai del giudicio suo di questa impresa e modo del procedere; donde mene rispose in questa forma : «Io ne dico a voi quel

« medesimo ne parlai ieri con el Re, stando Sua Maestà in sul letto ed « io così ginocchiato a canto a lui. In questo negozio non vi vedo se non « due pericoli. El primo che Sua Maestà non sia *trompata* (sic). Voi sapete « la natura del Re de' Romani. *Maître Jean Bontemps* (quale lui ama ed « e più si fida in lui che in nessuno altro, ed anche non poteria essere « più inimico di noi altri) fu menato prigione a Venezia, donde lui si « fuggi, e sene ritornò al prefato Re de' Romani; ed ora lo manda luo- « gotenente suo con li dieci mila fanti e qualche cento di cavalli per essere « in compagnia di monsignor *de Chaumont*. Non potria egli essere che « Veneziani avessino consentito d' accordo el fuggire suo per persuadere « a Sua Cesarea Maestà qualche disegno loro ? La seconda difficultà che « potria nascere fia nella espugnazione di Padova, la quale avendola « e fortificata e provvista come intendo, lo uomo si può persuadere « abbi a essere lunghezza; e la lunghezza ne' Francesi potria causare « di molti inconvenienti e disordini, e tanto maggiori quanto più sono « le due nazione difficili a comportarsi insieme. Quando si venissi a « giornata senza dubbio non ci vedo pericolo alcuno. » Questo fu tutto el suo ragionamento, el quale Vostre Signorie, con la consueta prudenza loro, useranno come merita la natura di esso. Ritrassi ancora dal prefato signore come el Papa per questi ultimi avvisi parlava alquanto di migliore sorte non ha fatto fino qui. Essi detto per qualcuno che Sua Santità solda gente e a piè e a cavallo; e, con questo aumento, sono alcuni che comentono la mandata delle quattro lancie del Cattolico sottilmente.

Scrivendo, ho ricevuto la loro de' xxv, per la quale sono avvisato dell' ordine dato a *Lyon*, e dalla parte de' donativi come Vostre Signorie vogliono si proceda; di che non si mancherà in conto alcuno, e subito sarò a *Lyon* darò ordine al fare fare le tazze, e in tutto satisfare alla parte del legato, la quale strigne più *Robertet* che la sua propria. E, quanto appartiene a quella di sua signoria, non sene potria essere portato sempre più costumatamente se abbi fatto; e sono più che certo si contenterà del possibile. Circa alla parte di *Chaumont*, più volte me ha detto satisfare una volta al prefato legato; e, fatto questo, siate certi

di avere fermo di quà e casi vostri per ogni tempo; e parli poi chi vuole contro a di voi. El parere suo è si faccino lavorare a *Lyon*, e per le mani di chi vorranno Vostre Signorie.

XXXVI.

NASI AUX DIX.

Melun, 9 avril 1510.

SOMMAIRE. — Nouvelle tentative du Pape pour rompre l'alliance de l'Angleterre avec la France. Entretien avec le Roi, qui confirme et complète tous les renseignements donnés par la Trémouille sur la prochaine campagne de Lombardie; si l'Empereur eût consenti à céder Vérone, le Roi se fût chargé de tout. Depuis la conclusion du traité avec l'Angleterre, le Pape semble vouloir s'humaniser; il est toujours plein de dédain pour l'Empereur, etc.

Questa mattina, ragionando con *Robertet*, mi lesse una lettera dello abbate di F....... dove gli mostra, el dì dopo el giuramento fatto in *Angleterre*, esservi arrivate lettere da Roma, le quali, se fussero così venute avanti come poi, arieno causate nuove difficultà. Scrive ancora lo ambasciadore Veneziano avere usato di dire : « Ora vedo le cose della « Mia Signoria in malo termine e senza alcuna speranza. » Faranno bandire la pace predetta per tutto el regno, e qui vengono ambasciadori di quello Re per ricevere el giuramento in pubblico da questa Maestà della ratificazione.

Poco appresso, nel pigliare licenza dal Re per insino a *Troyes*, Sua Maestà entrò in ragionamento, confermando quello ritrassi ieri da *la Trémouille*, con questo particulare più di essere assicurato che la Maestà Cesarea manderia dieci mila fanti e due mila cavalli; li quali non si saria curato si fussino uniti con la armata sua, ma, avendone fatto instanza, lo aveva consentito. La persona dello Imperadore affermò con lo aiuto dello Imperio entreria per la banda del Friuli. Poi disse : « Con « questo modo, ne seguirà uno de' due effetti : ovvero lo Imperadore, « insieme con le forze mie, spoglierà Veneziani di tutto quello tenghino « in terra ferma; ovvero ne conseguirà la consumazione dell' uno e dell' « altro, e dovrà essere di sorte per Veneziani che per età di uno uomo

«non se arà a sospettare di loro.» Replicai : «Vostra Maestà dice bene, «quando a quella ancora non rincresca la spesa.» Replicò : «Lo spen- «dere utilmente non mi fa fastidio, come mi pare fare al presente. E «sappiate questo inverno e questo altro anno arò el modo a fare la «medesima spesa.» Di questa parte Sua Maestà non sene inganna punto; e, quando le cose succedessino secondo el disegno suo, non saria mal pensata; ma, come sanno Vostre Signorie, el più delle volte li uomini propongono e di poi el Nostro Signore Dio dispone. Ritornò Sua Maestà a dire quel medesimo fece più tempo fa : che, se la Maestà Cesarea gli avessi voluto concedere Verona e el suo contado, sarebbe ito in persona in Italia con una grossa armata simile allo anno passato, e levato a' Veneziani el tutto in breve tempo. Non avendo voluto consentire, aveva preso questo altro espediente. Ricercai Sua Maestà come si portava la Santità del Papa verso di quella. Replicò : «Poi «che intese la nuova *d'Angleterre*, parla più umano e più dolce del «consueto suo, quantunque non vuole consentire spendere uno solo «ducato per aiutare lo Imperadore, del quale parla come di uno uomo «da niente. E, da altra parte, Sua Maestà Cesarea fa el medesimo di «Sua Beatitudine, in modo che fra l'uno e l'altro è poco amore.»

Giudicai a proposito, per scoprire la intenzione di Sua Maestà, di mostrargli che, nonostante la natura del Papa sia come si conosce, di persuadermi lo andrebbe intrattenendo; donde replicò presto, mostrando essere così risoluto e di tale animo; da altro canto di satisfarsi assai delle azioni del signore di Carpi.

Sua Maestà e el legato partono fra due ore.

XXXVII.

NASI AUX DIX.

Troyes, 18 avril 1510.

Sommaire. — Maladie du légat; tristes réflexions à ce sujet. Chaumont se prépare à entrer dans la Polésine de Rovigo. Intrigues de Constantin à Venise; l'Empereur reste fidèle en apparence à l'alliance française; Robertet toutefois remarque avec défiance les rapports fréquents de l'ambassadeur impérial avec l'ambassadeur espagnol. Le Roi d'Espagne, principal appui du Pape; on regrette d'avoir terminé ses différends avec l'Empereur. Itinéraire du Roi et du légat.

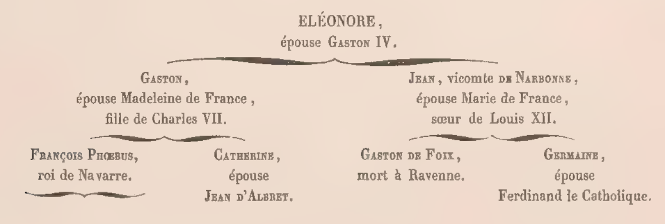
La presente sia principalmente per fare intendere a Vostre Signorie come el legato, da poi venne in questa terra, è suto vessato e dalla colica e dalla renella; ma quello che più importa, e che dispiace a chi lo ama, si è lo avere perso el gusto fuora delle cose che gli sono contrarie; ed anche si dubita non abbi continuamente un poco di febbre. El Re ieri visitò sua reverendissima signoria, e lo confortò al levarsi di qui, a causa non gli sia dato alcuna molestia; e però domane sene andrà VII leghe lontano da questa terra al cammino *de Dijon*. Parlandone questa mattina con Sua Maestà, potetti conoscere che a quella non pare stia secondo el desiderio suo; e si dolse di quello che ha fatto molte volte, che non si governi secondo el bisogno suo. *Robertet* ancora, da chi eccessivamente è amato, avendone avuto lungo ragionamento insieme, mostrò trovarsene di non molto buona voglia; e, quando ne seguissi quello che a tutti gli uomini è comune, come intelligente delle azioni di questa corte, discorre molto bene in che termine resteria el modo del maneggiare faccende, ed anche di quanto momento tal cosa saria, non solamente per Francia e per Italia, ma per tutta la Cristianità. La complessione della precitata sua reverendissima signoria si è robusta e gagliarda, e però si spera della salute. Da altro, la malatia lunga e li spessi accidenti fa assai dubitare di qualche inconveniente.

La Maestà del Re per li ultimi avvisi *de Chaumont*, mi disse come sua illustrissima signoria faceva la rassegna delle fanterie per dare loro danari, e che in breve per la via del Polesine di Rovigo disegnava mar-

ciare avanti. Mostrò ancora Sua Maestà essere avvisata della andata del signore Constantino a Venezia, dove aveva offerto molti partiti per accordare Veneziani con lo Imperadore; quali avevano eletto uno ambasciadore, ed insieme seco inviatolo alla volta di Sua Maestà Cesarea, la quale non lo aveva voluto ricevere nè udire; mostrando riposarsi che quella vadi rettamente, nè sia per declinare dalla amicizia sua; e mi chiarì di nuovo essere certo el prefato signore Constantino muoversi da sè e non per introduzione di altri, per lo odio porta alla nazione Francese.

Questo medesimo ritrassi dal tesauriere *Robertet,* quale mostrò avere notato la fede si mostra tra lo ambasciadore Imperiale e Spagnuolo, la quale potetti conoscere che causa assai ombra in costoro. Affermò ancora sua signorià el Re essere certificato ed avere tocco con mano la assoluzione de' Veneziani essere suta procurata dal Cattolico, quale, oltre alli quattro cento uomini d'arme, mi dice aria voluto mandare una armata di mare verso la Marca, sotto spezie di assicurare el Papa da chi volessi tentare contro alla persona di Sua Santità. Aggiugnesi ancora a questa sospizione in che sono venuti del Re di Spagna, la quale non è poca, che, avendo mandato el Cristianissimo lo araldo *Montjoie* a protestare al Re di Navarra, pare quel signore a tutti li passi abbi fatto provvisione di gente, perchè non possa passare. Riputano questa animosità nascere dalli conforti e persuasione del Cattolico, contro alle promesse fatte più volte a questa Maestà di contentarsi sia tratto di quel regno, per darlo a monsignore *de Foix,* cognato suo e nipote del Cristianissimo[1]. In somma, el prefato tesauriere me usò termini e parole in

[1] Gaston IV, comte de Foix, avait épousé Éléonore, fille et héritière de Blanche de Navarre. Telle est la généalogie de cette maison :



questo ragionamento di natura che si veda vorrebbero di quà essere digiuni di avere operato di accordarlo con lo Imperadore.

El Re partirà lunedì, e circa alli VIII di maggio dovrà essere a *Lyon*, dove, secondo la opinione di *Robertet*, se già nuovi accidenti non lo facessero mutare, atteso la voglia ha di ritornare a *Blois* per la grossezza della Regina, vi starà manco d' uno mese e mezzo; e el disegno di Sua Maestà è lasciarvi el legato; quale, come sia a *Lyon*, sene andrà fino a *Avignon*, dove, e per lo aere, e per uno medico si trova in quel luogo, ha speranza grande di guarire della sua infirmità.

XXXVIII.

NASI AUX DIX.

Troyes, 19 avril 1510.

Sommaire. — Le Roi d'Espagne a demandé aux Florentins le passage pour les quatre cents hommes d'armes qu'il envoie au secours de l'Empereur. Ce prince est démasqué; on commence en France à se défier de lui; son habileté, ses perfidies. L'Empereur paraît vouloir se rattacher de plus en plus à la France; le Pape consent à traiter, mais il exige que le Roi d'Espagne se porte comme garant, ce qui est blessant pour le Roi Très-Chrétien. Combien il importe, dans ces conjonctures, que le légat recouvre la santé! Nouvelles de la Reine; le duc d'Angoulême.

Questa mattina ho conferito al Re quanto Vostre Signorie ne scrivono sopra alla ricerca ne è suta fatta costi per el passo de' quattro cento uomini d' arme Aragonesi; di che Sua Maestà mostrò avere ammirazione, parendogli el cammino della Romagna debbi essere loro più comodo e migliore. Nè di questo abbino Vostre Signorie ammirazione, perchè quella parla delle provinzie d' Italia, e di tutte le Signorie sono in essa, non altrimenti che di quelle di Francia. Mostragli ancora destramente quanto questa larghezza subita del Cattolico, atteso li modi suoi passati, faceva credere a molti sia mosso da qualche

Louis XII soutenait les droits de la branche de Narbonne, représentée par son neveu Gaston de Foix, contre les droits de Catherine de Foix, qui fit passer la couronne de Navarre dans la maison d'Albret. En dépit des deux traités de Tarbes, en 1497, et d'Étampes, en 1500, les deux compétiteurs avaient toujours les armes à la main.

cagione ed effetto non così noto a ciascuno. Replicò in sostanza quello che poco prima ne aveva ritratto dal tesauriere *Robertet*, quale a questo proposito discorse in questo modo : « Voi avete a sapere e tenere per « certo che el Re d'Aragona vorria da una parte, poichè possede tutto « el regno di Napoli pacifico, e ha tratto di mano a' Veneziani quelli « porti di mare e quelle città possedevano in nel regno predetto, si man- « tenessino nello essere loro e non fussino distrutti; da altro canto, per « la obbligazione fece allo Imperadore, quando appuntò seco sopra al « governo di Castiglia e questa Maestà ne entrò fidejussore per lui, ed « avendo lo ambasciadore Imperiale fatto instanza di farlo scoprire, e « el Re operato el medesimo effetto, ha preso espediente di mandare « queste gente d'arme, le quali in fatto non faranno frutto alcuno alla « Maestà Cesarea, avanzandogliene più del bisogno. Però concluse che, « con questo modo, gli pareva contentare la voglia sua di non nuocere « a' Veneziani; da altro canto, satisfare alli obblighi ed alle instanze so- « pradette. Ed, essendo conosciuto dal Re el tratto suo per notizie ha « avuto di molti suoi andamenti ed operazioni contrarie alle promesse « sue, si ricercò destramente in luogo delle lancie volessi sovvenire lo « Imperadore di danari. » In somma, confessò non lo avevano più in quel concetto solevano, nè il legato gli prestava la fede ha fatto fino a qui, per averlo scoperto che nelli disegni suoi non andava a buon giuoco, e che lo ambasciadore gli mandorono ultimamente da *Blois* aveva commissione di parlargli di sorte che arà causa di risolversi d'essere bene conosciuto. E, quanto alla deliberazione di concedere el passo, il Cristianissimo ne commendò Vostre Signorie, alle quali m'impose scrivessi non temessino di cosa alcuna, perchè ogni dì lo Imperadore più faceva segno di volere essere con lui e di non abbandonare la amicizia sua; da altro canto, credeva per le prime lettere di Roma intendere che 'l Papa di nuovo avessi capitolato seco, avendo ultimamente scritto al signore di Carpi di tale sorte si persuadeva al certo ne seguiria lo effetto predetto. Dispiacegli la sicurtà domanda Sua Santità del Re Cattolico per due rispetti : l'uno, per parergli abbi mal concetto di Sua Cristianissima Maestà, di che cordialmente sene dolse e forse non sanza

cagione; l'altra, non vorria richiederne Aragona, atteso la natura sua, dicendo : « Domandi a me tutto quello gli occorre e che io posso fare « per tenerlo posato e quieto; » affermando con giuramento non essere per mancarne in conto alcuno, così essere in tutto e per tutto risoluto fare ogni opera per averlo amico. E questa parte narrò con tanta efficacia quanto gli sentissi mai dire cosa alcuna, e fu di tale sorte el parlare suo da credere lo dica da cuore e sanza alcuna finzione. Donde si vede Sua Maestà avere per oggetto el mantenersi bene con lo Imperadore ed assicurarsi con el Papa. Resta ora che, andando li affari della Maestà Cesarea per la lunga come sono consueti, non gli venghi in fastidio e la spesa ed el tenersi a *Lyon*. E di questo *Robertet* più volte me ha mostro avere dubbio; anzi non temere d'altro che el Nostro Signore Iddio permettessi el mancare del Legato; dal quale Sua Maestà mi disse avere avuto nuova che era migliorato e della doglia e di ogni altra cosa, in modo gli pareva essere guarito. Disegna la prefata Sua Maestà volere partire lunedì, e, secondo el conto ne fece delle giornate e nel soprastare nelle terre grosse *de Bourgogne*, non credo prima che d'uno mese ancora si trovi a *Lyon;* dove mi chiari non voleva arrivare, prima che in Lombardia le cose tutte fussino in procinto di fare faccende.

Iersera la Regina mandò per uno gentiluomo in poste a significare al Re come sentiva la creatura; cosa per el particulare di Sua Maestà, per la successione, tanto desiderata quanto ne vuole la ragione; ma, per lo universale del regno, non si crede sia riputata a proposito, trovandosi chi lo ha a succedere quando non abbi figliuoli maschi, e di età e in tale espetazione di cervello, che forse è uno tempo in questo regno non ne fù uno simile del tempo suo.

XXXIX.

NASI AUX DIX.

Troyes, 24 avril 1510.

SOMMAIRE. — On augure bien du succès des négociations qui se poursuivent à Rome. Amélioration dans la santé du légat. Chaumont voudrait avoir une conférence avec l'ambassadeur florentin; il s'agit sans doute de Pandolfo Petrucci et de la place de Montepulciano; réponse de l'ambassadeur, chef-d'œuvre d'habileté et de prudence.

Questa mattina visitando la Maestà del Re (quale, quantunque si stessi in letto, sta benissimo della gotta), ritrassi da Sua Maestà come aveva avuto risposta da Roma del conte di Carpi, e mi usò queste proprie parole : «El Papa tutto el giorno vuole guadagnare meco; pure «le cose fra lui e me si assetteranno in buona forma, perchè darò tale «commissione al prefato di Carpi che *omnino* si concluderà.» Persuadomi volessi dire toccante le cose beneficiali. Cercai con tutti li opportuni argumenti nella replica mia aiutare la materia, e melo parve trovare bene fermo e risoluto a questo fine. Di poi, appresso desinare lo oratore Pontificio fu con el gran cancelliere e *Robertet;* e, partitosi lo oratore predetto, restarono in consiglio per lungo spazio. Di poi el tesauriere scrisse al legato, quale si trova quindici leghe lontano da questa terra alla via *de Dijon,* e va continue megliorando, e così scrive uno fratello di *Robertet* a sua signoria, ed anche el Re mi disse come saria bene, con aggiugnere : «Quando e si riguardi, non aria male «alcuno.» Venuta la risposta di sua reverendissima signoria, spaccieranno a Roma, e mi persuado, per quanto ne mostrò el Re ed anche poi ne accennò lo amico di Vostre Signorie, questa sarà la ultima risoluzione; lo effetto della quale quelle dovranno da Roma averne intera notizia. Non aria voluto Sua Maestà che Pavia fussi partito da Roma per venire a Bologna avanti la conclusione di questa pratica.

La partita per *Dijon*, mi disse, saria dopo la venuta del gentiluomo aspetta da Milano, e che la gotta non gli dava più fastidio. Trovandosi in termine da potere andare a' campi, persuadomi partirà lunedì.

Scrivendo *Robertet*, ha mandato per me e mostromi uno capitulo de una lettera del fratello, secretario del legato; e gli dice, per la ultima posta di Milano, monsignore reverendissimo ha avuto certo avviso da monsignore lo gran mastro. Però vorria, quando lo ambasciadore Fiorentino non avessi molto che fare, anticipassi la partita sua avanti el Re, per potere parlare seco. Avendolo domandato che può accadere al presente alla prefata sua signoria, rispose : « Persuadomi sia per « il negozio di Pandolfo; e melo fa credere una penultima lettera vidi « di *Chaumont* quale è molto crucciato contro di lui, perchè non vuole « satisfare a quella parte dello argento resta a dare a Sua Maestà, ed « anche sua signoria gli vuole male; però lo vorria trarre di quella « terra, e voi ne riavessi Montepulciano. » Avendo più volte inteso la intenzione di Vostre Signorie sopra a questa materia conforme alla solita prudenza loro, rispetto alla condizione de' tempi, gli parlai in questa forma : « Monsignore, con voi mi pare conveniente aprire quello « mi persuado; ed anche, per avermene altra volta parlato, è accaduto « a me intendere lo animo de Miei Signori. Farollo con quella confi- « denza che merita la fede hanno in voi. Prima, alle promesse loro non « sono per fare alcuno difetto, nè ho a memoria, se quello accordo con « Sanesi si prolungò lo anno passato, fu per uno anno o pure per due; « credo fussi per due anni. » Replicò avere detto altre volte per uno. Donde mostrai potere avere errato. E, quando fussi finito el tempo della promessa, veniva di poi in considerazione el bisogno, anzi necessità aveva la Città della quiete e del riposo per le cagioni note a lui più che ad altri. Da altra parte pareva a Vostre Signorie trovarsi con questa Maestà in tanta buona condizione, quanta da uno tempo in quà mai sia stata simile; però non vorresti, in tanta sospensione delle cose vanno a torno e che sono in procinto, potessi nascere qualche occasione che diminuissi questa fede e questo amore fra l'uno e l'altro. Da altro canto, Vostre Signorie ancora erano in lega con Spagna, ed in buona amicizia con el Papa; così avevi appuntato con lo Imperadore, quale non aveva più alcuna causa di potere giustamente querelarsi di loro. Avendo fatto Pandolfo con Sua Maestà Cesarea el fondamento

suo, non vorresti per uno Montepulciano (quale per l'ordinario è disposto tornare alla devozione di Vostre Signorie, e che in fatto non vi importa molto) dare occasione a persona, se non con giustizia, almeno con qualche poco di ombra di essa, di potere cercare occasione di qualunque sorte di offesa contro a di loro, atteso massime la povertà dello Imperadore, della natura del quale aveva pure assai volte sentito parlare al Re al legato e a lui. E, desiderando non se abbi a negare per le ragioni dette, quando intorno a questa materia le prefate Vostre Signorie fussino ricerche d'alcuna cosa, mostrai saria al proposito al presente non fussi mossa questa occasione di averlo a fare. Restò in modo capace e tanto gli piacquero li rispetti, che si risolve non partissi, e mi stessi due dì in casa con mostrare uno poco d'indisposizione, e lui risponderebbe al fratello. Che, per tale cagione, in tutto non si partirà dal vero, avendo tutti questi dì avuto una mala incordatura. Importando al particulare di Vostre Signorie questa materia più di nissuna altra per ora, ho voluto più presto essere prolisso che mancare di ragguagliarne appunto. Le quali anche hanno a sapere questo motivo in tutto e per tutto nascere da *Chaumont,* e però muoversene el legato. Quando saremo dove è sua reverendissima signoria, e mene parli, procederò in quel modo, riputando a beneficio loro, con darne notizia. In questo mezzo, parendo a Vostre Signorie si debbi procedere più in uno modo che in uno altro, ne potranno avvisare la intenzione loro.

XL.

NASI AUX DIX.

Lyon, 18 mai 1510.

Sommaire. — Dépêche importante. Dernières concessions faites par le Roi de France pour éviter une rupture avec la cour de Rome; touchante profession de foi de ce Prince; détails intéressants. Profond discrédit où est tombé l'Empereur. Affaires diverses. L'ambassadeur sollicite son rappel.

Questa mattina per tempo trovandomi con *Robertet,* che già usciva

di camera del Re con molte lettere in mano, passamo insieme la riviera, ed anche poi passeggiamo uno pezzo allo alloggiamento del legato. Sua signoria per commissione della prefata Sua Maestà mi lesse uno capitulo d'una lettera di Roma, per la quale li agenti suoi in quel luogo danno notizia, come la Santità del Papa aveva fatto domandare el cardinale di Volterra[1] e lo ambasciadore di Vostre Signorie, e mostro loro li due (capituli e quali per altra ne avvisai) negati da questa Maestà nello appuntamento si tratta fra loro; e, dopo qualche doglienza, avere voluto persuadere non solamente una mala mente verso di lui, quanto ancora ella si potessi estendere contro a di quella e delli altri che restano in Toscana; dicendomi quanto sia dispiaciuto di quà questo atto, per el quale, disse, se arguiva el sinistro concetto di Sua Beatitudine verso di loro. Donde, con questa occasione, ritrassi la correzione ne hanno fatta sopra alli prefati due capitoli, per non rompere lo accordo predetto, anzi per condurlo, se fia possibile; e certamente, se Sua Beatitudine si trova in opinione di appuntare, questa difficultà pare superata; perchè sono contenti costoro per uno anno (come ne sono richiesti) non passare el Re con esercito se non condizionato : o per seguitare li inimici, accadendo, il che non pare verisimile possa seguire; o veramente per difendere Vostre Signorie, per la protezione hanno di loro; similmente per valersi contro a Pandolfo, quando non osservi quello ch'el Papa promette, che importa lo sborsare di presente sei mila ducati, e del restante, che legitimamente è debitore del Cristianissimo, ne debbe dare in Roma tale sicurtà di banco che non si abbi più a disputare di tale materia; similmente arebbero voluto eccettuarne el potersi valere contro a Giampaolo Baglioni, di che si sono poi risoluti di non ne fare menzione, per non accrescere sospetto al Papa, cercando come Vostre Signorie possano vedere di assicurarlo per ogni verso. E pensano, faccendo questa unione con Sua Santità quella abbia ad essere el mezzo, o per via di giustizia o per altro modo, di fare che ricuperino el loro dal prefato Giampaolo. Il secondo capitolo che im-

[1] Francesco Soderini, frère du gonfalonier à vie

porta lo interesse del duca di Ferrara, si è reassettato in tale forma e di tale sorte che, non si estendendo la protezione in fatto se non alla conservazione della persona di quel signore, dello Stato suo, e di quello che legitimamente possede, avendo anche nel convento di *Cambrai* ciascuno delli confederati promesso che nissuno si possa travagliare delle cose appartenenti alla Chiesa se non el Papa, lo hanno ridotto a tale termine, che non mancono della fede al duca, e Sua Santità ce ha lo intento suo. E, benchè non si nominassi persona, ho inteso di poi dallo ambasciadore di Sua Beatitudine vi s'è aggiunto che nominatamente se intende per esso duca; ma quando mi furono letti dal tesauriere, come ho detto, non si nominava alcuno. E tale limitazione e risoluzione la condusse questa mattina con el Re el prefato *Robertet,* senza che lo ambasciadore Pontificio ne avessi ancora parlato a qualunque di loro; e tutto era nato dalli avvisi del signore di Carpi. È ben vero che di poi hanno tutto conferito con lo oratore predetto, quale rimanda indietro el presente apportatore in diligenza con la conclusione. El legato (quale va pure migliorando a poco a poco) desiderava eccessivamente questa unione si faccia, perchè Vostre Signorie hanno a sapere che tutte le difficultà si possino dire essere nate in questa materia dal canto di quà; meramente sono venute dalla propria opinione del Re, la quale con gran pena è suta ridotta fino a questo termine. Mi fu accennato si faria piacere alla prefata sua reverendissima signoria che Vostre Signorie aiutassero a Roma questa opera, e facessero persuadere el Papa che, se bene in la limitazione de' due capitoli non vi è quello ordine delle parole appunto come furono mandate di quà la prima volta, in fatto, importando el medesimo effetto, Sua Santità voglia per el bene della Cristianità ed in particulare suo e del restante d'Italia contentarsi di questo. E, quando paia loro di farlo per el presente apportatore, arà ordine di aspettare (acciochè vadi in un medesimo tempo) tanto che quelle possino scrivere a Roma. Sono suto fatto certo quanto questo oratore Apostolico si sia ben portato, dove è accaduto parlare dello interesse di Vostre Signorie; e persuade el Papa con buoni argumenti quanto saria a proposito della conservazione di Pandolfo, oltre

allo accordare el debito ha con questa Maestà, satisfacessi a quelle dello interesse loro di Montepulciano; da altro canto dimostra quanto saria grato a questa Maestà che simile effetto segua. Vostre Signorie avendo questa notizia, potranno con la solita prudenza operare el bisogno loro.

Dopo el ragionamento avuto con *Robertet*, parlai lungamente con el Re; quale, subito mi vide, domandò se *Robertet* me aveva mostro una lettera di *Roma*. Mostrai non lo avere ancora visto. Donde quella mi referì el motivo del Papa con el cardinale di Volterra ed ambasciadore di Vostre Signorie; e, levatosi da sedere, mi ritirò in secreto; ed assai si dolse del tristo concetto ch'el Papa ha fatto di lui, usando a questo proposito termini e luoghi così da prudente, come mai accadessi el poterlo conoscere un altra volta in tanto tempo quanto lo ho maneggiato, usando in ultimo queste proprie parole : « El Nostro Signore Dio « me ha donate molte più grazie che io non merito. Sono più sano ch'io « fossi mai in tempo di mia vita; sono in speranza di avere successione: « sono più ricco che qualunque altro Re Francese che sia stato fino a « questo tempo, perchè mi persuado potere così spendere le sostanze « di tutto questo reame, come se fussino nella borsa mia propria. E, « quando ne accadessi el bisogno, farei in si poco tempo tanta somma « d'argento che forse dicendolo pareria menzogna. Hammi concesso an- « cora, oltre a tutti li Stati che mi si appartengono legitimamente, lo « amore ed el timore delli populi miei; in modo io non desidero se non « due cose : la salute della anima mia, e la preservazione dello onore « e della gloria di questo mondo. Però mi reputerei per l'uno e per « l'altro fine, quando el Re de'Romani, o altro principe Cristiano, o « tutti insieme volessino fare cosa che non fussi conveniente contro alla « Chiesa, una occasione da desiderarla, per andare in persona con quello « esercito che so potere fare a posta mia; e, defendendo come è detto « una tale querela, se bene accadessi el mettervi la vita, mi reputerei « avere conseguito l'uno e l'altro fine. Però tanto più mi dolgo della « sinistra mente del Papa verso di me, tanto fuori della ragione e della « verità. » Furono dette tali parole da Sua Maestà di tale sorte, che mi

parve conveniente replicargli : « *Sire*, io vorrei che, sanza saputa vostra, fussi possibile che lo orecchio del Papa si trovassi dietro a questa « cortina. » Replicò Sua Maestà : « Io ve ho parlato secondo la sincerità « del cuore mio; e, con tutti questi suoi modi, sappiate che ho deliberato essere savio per lui e per me. » E allora mi narrò la resoluzione fatta con *Robertet*, e lo spaccio ordinato per Roma, dicendo : « Io tengo « la cosa per conclusa; e, quando non gli piaccia così, io manderò a « tutti li principi Cristiani la copia di quello che lui ha domandato e « di quanto io consentito, acciochè ogni uomo possa intendere la verità « della cosa; e poi mi risolverò a quello credo sia al proposito mio e « delli amici. » Dissemi ancora come lo oratore di Sua Santità, nel persuaderlo del satisfare alla intenzione del Papa, gli aveva detto quanto « lo Imperadore potria fare e dire. Pero avergli risposto : « Chi mi parla « dello Imperadore oramai, credo che si dileggia di me. » Mostrando tenerne quel conto che meritava la esperienza vista di lui. Ricercai Sua Maestà quello ne intendeva de' progressi suoi, e dove si trovava. Rispose : « Ancora non so che sia mosso. E, benchè lo ambasciadore mio e lui « scrivino dello accordo ha fatto la dieta di dargli venti mila fanti e « quattro mila cavalli, e come una parte desiderava gli fossino convertiti « in danari, io lo vedo più povero l'un dì che l'altro; perchè, oltre alli « cinquanta mila ducati gli ho imprestati in su Verona, mi domanda « di nuovo venti mila in presto. Ho risposto, quando si deliberi concedermene el dominio intero, gli darò ancora altri cinquanta mila ducati; non volendo fare questo, non sono disposto di servirlo di più « danari. » E ne parlò più freddamente che alli giorni passati. Mostrò avere lettere di sua mano propria, per le quali molto efficace mentegli promette non volersi partire dalla amicizia sua. Intesi ancora da Sua Maestà li andamenti di Lombardia, de' quali reputo superfluo lo scriverne.

Passato le feste, el Re sene andrà *en Dauphiné*, quattro e cinque leghe all' intorno di questa villa. El legato ed el restante della corte resteranno qui, e chi arà bisogno lo andrà a trovare dove sarà.

Non essendo ancora del tutto presto el pagamento per fare lavorare quanto sanno Vostre Signorie, non se gli è dato principio; trovo che la fazione costerà assai più di quello mi pensavo, perchè mi è domandato tre ducati del marco ed emmi detto passeranno vicino a cento cinquanta marchi. In somma, si farà el possibile, e con quella fede e diligenza che merita la cosa[1].

Benchè non melo possa persuadere, pure potria essere, quantunque non ci sia ragione da crederlo, che venissi fantasia a questa Maestà di ritornarsene a *Blois*, parendogli forse abbastanza lasciarci el legato. Quando pure accadessi, prego Vostre Signorie di grazia possa pigliare licenza da quella per la tornata in Italia, a causa non le abbi più a voltare le spalle.

XLI.

NASI AU GONFALONIER PIERO SODERINI.

Lyon, 23-25 mai 1510.

Sommaire. — Agonie et mort du légat; gravité de cet événement. Réclamations de Robertet: soupçon de l'ambassadeur.

Come, per la pubblica vedrà Vostra Eccellenza, el reverendissimo legato è in termine che rende lo spirito a Dio; e, fino a questa ora, se è communicato e preso l'olio santo. Da ieri in quà mi trovo vessato da uno ascesso; però non sono uscito di casa, nè ho potuto parlare a *Robertet* per intendere la opinione sua circa alla deliberazione del Re sopra all'ordine del governo futuro. Di che altra volta, avendone parlato seco lungamente, lo ho trovato molto sospeso, e con questo giudicio ch'el Re non sia mai per fidarsi d'uno uomo solo, nel modo ha fatto di sua reverendissima signoria; e, perocchè chi arà a negoziare in questa corte abbi a durare più fatica, ed anche nelle risoluzioni delle cose se abbi a vedere forse più estravaganzie, non saria a propo-

[1] Il s'agit ici de présents que la république destinait au légat, à Chaumont, à Robertet, et qui consistaient sans doute en vaisselle d'or ou d'argent.

sito nè conveniente, perchè la autorità della prefata sua signoria reverendissima aiutava deliberare, e nissuno altro aveva ardire di parlare. Al presente dovrà andare altrimenti, in modo che per li negozii di Italia, e massime per le presenti occorrenze, Vostra Eccellenza si può risolvere che si perda assai assai d'uno amminicolo; che forse lo esperimenterà chi non lo crede.

El di sopra fù scritto alli XXIII, e siamo alli XXV; e in questo punto intendo el reverendissimo legato essere in termine che non può vivere una ora. Lo oratore Pontificio ha deliberato spacciare. In somma, non cene è per una ora. El Nostro Signore Dio riceva l'anima sua! E risolvesi Vostra Eccellenza ch' el pubblico ed el privato patisca assai assai di questo accidente.

Vostra Eccellenza vedrà nella pubblica el ragionamento sutomi mosso da *Robertet*[1]; e, veduto in che tempo lo ha fatto, e considerato anche quanto mi strinse non indugiare, mi fa ora pensare quello non considerai allora interamente. Donde dubito, quantunque non ne abbi alcuna notizia, e tutto questo che io dico nasce da opinione mia, che non abbino disegnato che quello che era deputato e già ordinato per il legato si converta in qualcuno de' suoi, e forse fattogliene fare o per testamento o per ricordo qualche memoria. Come ho detto, questo giudicio io lo fo da me, e per ancora non ne so cosa alcuna. Emmi parso darvene questa notizia a causa possiate pensare e divisare a tutto. E, quando Vostra Eccellenza giudichi a proposito conferire la presente al Magistrato de' Dieci, mene rimetto alla prudenza sua.

Spero al certo per le prime lettere avere ottenuto di potermene tornare, el che desidero sia con buona grazia del pubblico e del privato.

[1] Voyez, pour l'étrange communication de Robertet, la dépêche suivante.

XLII.

NASI AUX DIX.

Lyon, 25 mai 1510.

Sommaire. — Visites de deuil à la famille du légat. Entrevue avec Robertet; étrange communication; indécente et honteuse insistance. Rapide et facile campagne de Chaumont en Lombardie. La lettre de la Reine, annonçant sa grossesse, portée au légat mourant. La succession politique du légat est ouverte; combien elle est difficile. Le crédit de Chaumont et de Robertet paraît devoir grandir encore. Affliction du Roi. Obsèques du légat; son corps transporté à Rouen; son cœur déposé aux Célestins de Lyon. Ses dernières dispositions; soupçon relativement à la communication faite par Robertet.

Tutti li oratori insieme fumo a' Celestini, dove, veduto prima el corpo del defunto legato, visitamo, alla presenza del gran cancelliere e di molti altri del Gran Consiglio di questa Maestà, lo abbate *de Cluny* e monsignore *de Bussy,* suoi fratelli, ed altri de suoi parenti; con li quali usato le debite cerimonie, ci ritornamo ciascuno allo alloggiamento.

Di poi questa sera, insieme con lo oratore Pontificio, sono stato a vedere el tesauriere *Robertet,* da chi, nel pigliare licenza fui ritenuto, con dire : « La buona memoria di sua reverendissima signoria me ha « dato carica di dirvi qualche cosa. Avendo a cavalcare domattina di « verso el Re, è necessario parli con voi di presente. » Donde, ritiratomi seco in camera, parlò in questa forma : « Come potete avere visto, « io sono stato in vita tanto servitore al legato quanto merita lo amore « me ha portato; quale è suto di tale sorte che mai fia da me dimen« ticato. La vostra Città arà ben causa di contristarsi, perchè aveva « fatto di lei uno tale concetto, che, aggiunto al buono animo del Re, « poteva un dì, per mezzo suo, sperare di fare qualche profitto grande. « E, se voi non vene volete ingannare, avete visto da uno tempo in « quà quanta affezione ed amore portava alle cose vostre, e di che sorte « ne parlava. Sappiate che lui se è sempre tenuto per certo che li dieci « mila ducati avete in mano sieno suoi, per avergliene io promessi più « volte in nome delli Vostri Signori, li quali sonò gia più di quattro « mesi lui aveva avere se non avessi tenuto el fare lavorare le tazze.

« Però li teneva per ricevuti. Divisando meco di più cose, per la fede « grande aveva in me, sopra a questa materia, due giorni avanti el tran- « sito suo, me usò queste proprie parole. Tesauriere, *mon ami*, io non « sono in stato da potere parlare allo ambasciadore Fiorentino; però, « *nomine meo*, gli farete intendere, appresso che sono passato dalla pre- « sente vita, sopra a quella gratitudine me ha una volta voluto usare « quella Signoria. Quantunque non lo abbino messo in atto, mi per- « suado al certo non ne voglino mancare quello ne ho disegnato e nel « modo li ho distribuiti. Che, secondo el parlare suo, la più parte ne « verrebbe al gran mastro; al quale aveva avuto in commissione di « fare a sapere che, se pensava di tanti beneficii quanti gli ha fatti e « che ha fino a qui conseguiti per suo mezzo poterlo in cosa alcuna « mai ricompensare, lo facessi con intrattenersi di vera amicizia con « Vostre Signorie, e pensassi beneficarle e favorirle, aggiugnendo queste « proprie parole che, se non lo faceva, gli lasciava la sua maladizione. » Largheggiando in questa parte, come è el costume francese. Del restante, mostrò ne avessi assegnati ducati cinque cento a *Louis Robertet*, suo fratello, mille a sè proprio, ed a due o tre suoi nipoti mille per uno; concludendo : « Sappiate che tutti sanno questa sua ditermi- « nazione; però è bene ne scriviate. »

Replicai quanto giudicai a proposito, in confermazione della opinione sua circa alla perdita hanno fatto Vostre Signorie d'uno si grande e si potente amico. Di poi gli mostrai la gratitudine che quelle gli avevano disegnata non era manco per li beneficii sene aspettava per lo avvenire che per li passati. Come Sua Signoria, nel persuadere a donargli li prefati dieci mila ducati, aveva sempre arguita la ragione predetta, essendo piaciuto a Dio torre alla Città questa occasione, lo avere a sborsare una tale somma poteva pensare quanto gli parrebbe duro e difficile; accennandogli destramente che quanto era ordinato per el gran mastro e per lui non era poca cosa. Da altro canto, gli mostrai di credere quanto saria suto di più profitto all'anima sua (se pure ne voleva fare memoria), atteso li bisogni della Città venuti per quelle cagioni più note a lui che forse a me, lo avere ordinato non ne fussi

più parlato. *Præterea* gli mostrai pensare allo interesse mio proprio, e desiderare che per ogni altri sia trattata simile materia a causa non mene potessi essere dato carico.

Sua signoria non mancò di replicare a tutto; e, quantunque sempre parlassi con gran destrezza e con parole molto dolci ed amorevoli, mostrò stare nella opinione sua, che Vostre Signorie non si possino discostare dalla prima loro intenzione; concludendo la perdita potere essere maggiore del guadagno; avendo le difficultà introdutte da me tutte ributtate, con dire in sostanza essere suto promesso, e però aveva potuto disponere.

Vostre Signorie, con la solita loro prudenza, penseranno alla qualità della cosa, e sene risolveranno in quel modo giudicheranno a maggiore beneficio della Città. Questa materia al fermo spero non abbi a essere più trattata da me, aspettando d'ora in ora potere domandare licenza a questa Maestà e venirmene. Massime che per cosa certa ritrassi da *Robertet* non staria in questo luogo più tardi che fino alli x o xii di giugno, e sene ritorneria a *Blois;* sperando a quel tempo avere in Lombardia eseguita la intenzione sua, vedendo li inimici in volta.

E disse, per li ultimi avvisi intendevano, lo esercito Francese andare a Vicenza, dove se erano ritirati quattro mila uomini, quali, fanno giudicio, sene sieno partiti ed abbino abbandonata quella città. Di poi, acquistato che aranno Lignago, distribuiranno le gente d'arme e una parte delle fanterie, come per le preallegate ne detti notizia. E mi usò questo motto : « El Re vuole lasciare qualche cosa da fare al Re de'Romani. « E, perchè la Regina ha ultimamente di sua mano scritto che si sente « la creatura in corpo, mandò qui Sua Maestà la lettera, perchè la mos« trassi al legato, a causa sene andassi con questo contento; ma non fù « a tempo, trovandosi in termine che non udiva nè intendeva più. » Però affermò di nuovo e per certo che infra xv dì al più tardi la corte sene andrebbe a *Blois.* E in questa terra, al ritorno suo, non staria più di tre o quattro giorni.

Parlamo lungamente di poi sopra alla forma del governo; del che lo trovai molto sospeso; risolvendosi fra uno mese poterne fare migliore

giudicio. E, in questo luogo, discorse assai in commendazione di chi ha governato infino a qui, e con molte buone ragioni mostrò quanto le difficultà sarieno grandi per chi vi arà a negoziare, perche è mancata quella parte che facilitava : « Avendo el Re preso el commettere « in tutto le cose sue ed il potersene riposare, non so come se lo potra « fare; per che non è conveniente uno ambasciadore d'uno Papa, Im« peradore, Spagna, e tutti li altri venghino avvisare delle occorrenze « allo alloggiamento mio. » Acennomi ch' el gran cancelliere pretende a fare uno suo fratello cardinale, per tirarlo avanti con questo mezzo, cosa che a sua signoria non piace per non essere fra l'uno e l'altro troppo amore. La opinione universale è *Robertet* debbi apparire, ed anche in fatto essere più grande di prima; similmente *Chaumont* abbi a essere mantenuto da questa Maestà nel governo di Milano, e ancora più carezzato per lo interesse del zio non è suto fino a qui.

Ritrassi ancora la prefata Sua Maestà comportarsi molto male di questa perdita, quantunque la natura de' Francesi sia dimenticare presto le cose che dispiacciono e che non hanno rimedio. Fra due dì si faranno le esequie tanto onorate quanto sia possibile, secondo l'uso di quà. Di poi condurranno el corpo a *Rouen* con pompa; e qui, ne' Celestini dove è morto, rimane el cuore e l'interiore. Dicono gli hanno trovato un' apostema nello stomacco e nel fegato, mancamento similmente nel polmone, e una piccola pietra nella vescica. Ha fatto testamento, per il quale dicono havere fatto a' religiosi assai elemosine. Ha fatto erede universale el gran mastro, come dico di sopra.

Robertet mostrò ch' el motivo suo sia nato a parole, senza fare menzione che per testamento abbi lasciato di quanto me ha parlato; e, quando melo avessi fatto intendere avanti la morte, saria stato di manco sospizione nel conspetto di Vostre Signorie e di chi lo arà avuto a intendere. L'amicizia e l'interesso e la fede gli pare avere con loro arà forse causato che non arà pensato a tante cose. Con tutto questo, el modo che ha usato non è pero da piacere; e el dire averne donati a sè medesimo mille, mi fa dubitare che, a petizione di qualche sottile spirito che ha travagliato costì di questa materia, non lo abbi indotto a fare così.

XLIII.

NASI AUX DIX.

Lyon, 2 juin 1510.

Sommaire. — Les quatre personnages chargés des affaires; leur caractère. Crédit de Robertet. Le Pape; l'Empereur. La Lombardie. Le Roi se console. Entretien avec M. de la Trémouille; son opinion sur les Allemands et les Vénitiens.

Sua Maestà per al presente ha rimesso le cose sue a M. *de Boucicaut*, M. *de Paris, le bailly d'Amiens*[1] e *Robertet;* con el quale fui lungamente; e in sostanza lo trovai in la medesima sentenza del Re, che la morte del legato abbi a mutare el Papa di opinione; e, cessata la gelosia, debbi ritornare alla vera via. La riputazione ed el credito di sua signoria, per dire in una parola, è più presto cresciuta due soldi per lira che diminuita uno denaio. Ritrassi e da Sua Maestà e dal tesauriere predetto lo Imperadore non essere mosso, nè anche credere lo abbi a fare, anzi dicono che attendeva a giostre; dicendo : « Giudicate voi « quanto questo sia conveniente. » Disse la prefata Sua Maestà avergli consegnato Vicenza; e come due suoi capitani con cinque mila Tedeschi e non più non vi si tenevano sicuri; e però, a loro richiesta, avervi messo delle sue gente d'arme. Chiarimmi, espugnato Lignago, non essere per intraprendere altro, con attestare di volere essere tutto el giorno bene gagliardo in Italia ed el più forte di tutti.

Quantunque la perdita del legato sia doluta a Sua Maestà, interviene a lui come a quelli che si sforzano dimenticare presto le cose che dispiacciono. Li tre personaggi suti deputati, sono di natura freddi, e di qualità da loro medesimi non intraprendere mai cosa alcuna. E delli uomini praticano la corte, ancora che non sieno di gran sangue, sono in verità esistimati li più prudenti. Monsignore *de la Trémouille*, fino a qui non è stato in corte, e nel venire oggi ci incontramo in sul cammino; e, per essere suodomestico, parlamo pure assai insieme, e di più

[1] Raoul de Lannoy.

cose. Non è di quelli a chi dispiaccia la morte del legato. Ritrassi da sua signoria quanto, da uno tempo in quà, trovi questa Maestà ben volta verso la Repubblica Vostra, e che abbia animo, data occasione di esaltarla; lui ancora fa molto lo amico. Mostrò avere notizia el Re de' Romani essere indisposto, e di qualità che, quando bene volessi, non poteva per ora muoversi. Questo signore è tutto contrario alle cose della Alamania. Però lo animo suo più presto saria inclinato per el profitto del Re preservare Veneziani in vita che ruinarli del tutto; ma li vorria in modo bassi, che non potessino riaversi a posta loro.

XLIV.

NASI AUX DIX.

Lyon, 8-10 juin 1510.

Sommaire. — Campagne de Lombardie; prise de Lignago. Affaires de Rome; lenteur des négociations; le duc de Ferrare. Séjour du Roi à Lyon; convocation des premiers présidents des parlements. Passage des ambassadeurs chargés d'aller recevoir en Castille, au nom de l'archiduc, le serment de fidélité. Chaumont tiendra la campagne pendant un mois, pour attendre l'Empereur, qui chasse le chamois en Allemagne.

È arrivata la Maestà del Re, e in uno medesimo tempo quella ebbe nuova della presa del castello di Lignago; della quale rallegrandomene seco in nome loro, mostrò averne piacere, e che tale officio fussi fatto senza alcuna simulazione; allargandosi assai in dimostrare el buono animo suo verso delle prefate Vostre Signorie; appresso, narrando el modo dello acquisto di quella piazza, del quale, persuadendomi fia loro noto, non accade scriverne.

Da Roma Sua Maestà mostrò non avere altro del conte di Carpi, se non che el Papa ancora non si era voluto risolvere sopra a quanto fu mandato di qui fino alli xviii del passato; quantunque tutto gli paressi (dico al signore di Carpi) che stessi in buona forma. Dissemi el duca di Ferrara avergli fatto intendere, come, essendo consigliato di trasferirsi a Roma, non voleva farlo sanza el consentimento di Sua Maestà,

e come lo aveva confortato a pigliare questo partito, ed *omnino* ad assettarsi e non stare in picca con Sua Santità.

Quanto alla partita per *Blois*, disse : « Per satisfare in tutto al Re « de' Romani starò tutta questa settimana a *Lyon*, e forse qualche giorno « dell' altra; il che fò volentieri, avendo qui una parte delli consiglieri, « e massime li primi presidenti di tutti li Parlamenti, per ordinare alcune « cose a profitto di questo regno; desidero avanti la partita mia espe« dischino el tutto. »

El di sopra fu scritto iersera, e siamo alli IX. Trovàndomi questa mattina alla messa di Sua Maestà, due ambasciadori dello arciduca di Fiandra (benchè anche tengono el grado di oratori dello Imperadore), quali passano in Spagna per ricevere il giuramento di fedeltà delli principi e populi di Castiglia per quel signore, secondo la forma dello accordo fu trattato a *Blois* questa invernata passata, fecero reverenza a Sua Maestà. Intesi, infra le altre cose, come la intenzione sua era, e così poche ore prima aveva scritto al gran mastro, tenessi ancora insieme lo esercito uno mese, perchè, se infra a tale tempo non verrà la Maestà Cesarea, non è da credere venga per questo anno. *Robertet* mi confermò poi el medesimo; e così dalli Svizzeri in fuora, quali mostrò sene voglino ritornare, benchè di loro consentimento. Tutto el resto del campo resteria in quelle circunstanzie, dannificando li inimici, come si usa nella guerra.

Non sono molte ore che comparse in poste uno uomo del duca di Ferrara, e, conferito con lo oratore di quel signore, insieme con el gran scudiere, furono tutti con el Re; e, fino a qui sia molto secreta la cagione della venuta sua. Persuadesi qualcuno sia per dolersi delle oppressioni gli fa el Papa, di avergli mandato certo monitorio ed usato termini a Roma col suo oratore da non gli piacere. Intendendo sia per altro, Vostre Signorie ne aranno notizia.

Tenuta a di x. Di nuovo questa mattina el Re mi ha detto avere lettere del primo da *Rigault*, date in Augusta, dove aveva trovato lo Im-

peradore in sulla caccia dietro alle camozze, che proprio usò questo termine. E, ricercando Sua Maestà se gli dava certa intenzione della partita sua per Italia, mostrò che non gliene scrive risoluto, ma che la dieta era del tutto espedita. Poi quella, da sè dicendo per opinione, mostrò credere che fra uno mese non saria partito di quel luogo.

Quello se abbi portato lo uomo di Ferrara si tiene molto secreto. Ed, avendone fatto diligenza a chi tocca, non ne ho ritratto cosa alcuna.

XLV.

NASI AUX DIX.

Lyon, 11 juin 1510.

Sommaire. — Nouvelles de Rome; le Pape est intraitable; modération du Roi; conduite suspecte du roi d'Espagne. Légiste envoyé en France par le duc de Ferrare pour établir ses droits : navigation du Pô; salines de Comacchio. Le nouveau conseil; confusion; regrets donnés à la mémoire du légat. Entretien avec Robertet; conduite à tenir à l'égard du Pape; l'Empereur est un pauvre homme de toutes les manières.

Ho inteso da questa Maestà come iersera ebbe lettere da Roma delli vi, per le quali el signore di Carpi gli fa a sapere la Santità del Papa essere diventata più fiera, e quanto mostri temere manco non faceva avanti la morte del legato, e però non volere concludere la pratica dello accordo con Sua Maestà. Donde mi usò queste proprie parole : « Poichè si trova in tale opinione, è necessario confessare tenghi qualche « nova pratica. Io non gli domando cosa alcuna; ciascuno attenderà a « fare li fatti suoi; e, se viverà meco da buon padre, come dice volere « fare, userò seco termini da figliuolo. Parmi potere essere escusato con « tutti li principi Cristiani, quando ne avvenga cosa scandolosa. » Parvemi da entrare più a dentro, e domandare se, per li avvisi avuti dalla Alamania, vedeva segno che lo Imperadore vagillassi. Rispose presto : « Punto, punto; anzi tutto el contrario. » Accennando dubitare del Cattolico, del quale non si tiene molto contento. E di già fra questi personaggi grandi si vede usare parole che arguiscano si aumenti lo sdegno, e manchi la fede verso quella Maestà; la quale si dubita in queste

cose di Navarra operi effetti contrarii alle promesse e li obblighi suoi. In somma, la pratica fra Sua Maestà e la Santità del Papa pare più prestò, secondo el ritratto ne feci da quella, per ora vadi a via di rompersi che di concludersi. Donde è deliberato partirsi più presto che lunedì; e accennò in secreto farlo venerdì *omnino*.

L'uomo del duca di Ferrara venuto in posta pare che sia uno dottore, e sia suto mandato per mostrare la ragione perchè quel signore pretende potere fare e sali a Comacchio e crescere e dazi.

El di sopra fu scritto questa mattina; di poi questa sera sono stato con *Robertet*. E le prime parole mi usò furono di questa sorte : « Se ieri « voi vi fussi trovato, quando vennero le lettere di Roma, e che eravamo « tutti in camera del Re, el gran cancelliere, *Paris*, *Amiens*, *la Tré-« mouille*, *Boucicaut*, li generali ed altri, (le quali narrò essere della « sorte ne aveva referto Sua Maestà) aresti potuto conoscere di quanto « danno s'è suto la morte del legato. » Narrandomi la qualità dell'opinioni, difforme l'una dall'altra; purè, doppo molte dispute, mostrò la risoluzione essere suta ottima di rispondere una buona lettera al Papa sanza mostrare indignazione di alcuna sorte, e che dal canto della prefata Sua Maestà si faccia tutto quello si può perchè non abbi legitima causa di querelarsi o dolersi. Ed anche sua signoria non mancò di accennarmi che tutto nasce dalla gelosia e sospetti gli sono messi dal Re d'Aragona, per el desiderio ha con questa occasione di valersi della investitura del reame di Napoli. In ultimo, mi concluse questa Maestà essere al tutto in fermo proposito vivere in quiete con Sua Beatitudine; e che, ogni volta voglia appuntare seco, essere disposto a farlo; e, quando quella proceda fuora di questo modo, mostrò non mancheria al Re occasione di turbargli lo Stato suo.

Dallo Imperadore ritrassi la povertà sua essere tanta e tale e di danari e d'intelletto, che al certo mostrò credere non possa venire. Ed, avendolo domandato quello in fatto avessi parturito la dieta, disse : « E, fa che io vi dica el vero; nè noi dalli nostri ambasciadori o da

«altri, nè M. Andrea, suo oratore, abbiamo mai potuto saperne o in«tenderne el fondo.» Donde strettamente lo ricercai se pareva loro tenessi pratica d'accordarsi con Veneziani e con altri. Risoluto rispose di nò; anzi in tutto e per tutto si vedeva volto al preservare la amicizia con el Cristianissimo, dicendo che nissuno altro gli faceva bene alcuno se non Sua Maestà.

XLVI.

NASI AUX DIX.

Lyon, 13-14 juin 1510.

Sommaire. — Nasi prend congé du Roi; il regrette que son successeur ne soit pas désigné. Le grand chancelier se met sans cesse en avant; mais il n'a pas autant de crédit que Robertet.

Io ho del tutto preso licenza da questa Maestà; la quale è suta con onorevole dimostrazioni, come più largamente farò intendere a Vostre Signorie di bocca, disegnando *omnino* lunedì partire. Di poi sono stato a visitare parte di questi altri signori, e così tutto domani attenderò a simile esercizio con quelli resteranno, partendo el Re. Arei desiderato, essendone suto assai ricerco, potere fare intendere che sia el successore mio; ed, essendosi d'ora in ora aspettato uno fante che fino alli VI partì da Roma, non sendo comparso, si dubita non sia capitato male.

Siamo alli XIV, e in questo punto che sono circa a XIII ore è venuto el fante, e ho ricevuto quattro loro de' XXIX del passato, IV, V e VI del presente, e inteso quanto mi commettono. Avendo indugiato questa Maestà la partita fino a domattina, fuora della opinione di ogni uomo, trovandosi due ore avanti giorno ciascuno a cavallo allo alloggiamento suo, vedrò di essere con quella e fare quello officio ne commettono; al quale prima in gran parte posso dire di avere satisfatto. Volendo lo oratore Pontificio espedire di presente, non mi occorre se non di nuovo raccomandarmi in buona grazia loro; le quali non dando alcuna notizia del successore, dubito costoro non piglino sospetto, essendone suto tanto domandato, in spezie dal gran cancelliere che molto ha biasi-

mato la partita mia prima che sia venuto lo scambio, dicendo che le comodità private non si vogliono preporre alle pubbliche, e che per preservarsi la riputazione saria suto bene non avere preso questo espediente. Sua signoria interviene in tutte le cose, ma in fatto *Robertet* resta el perno di questa corte; è per condurre sempre la opinione sua dove vorrà, perchè, oltre alla esperienza e prudenza sua per lo essere tanto esercitato, si vede in tutto essere restato lo orecchio e la lingua del Re, e con M. *de Paris, Boucicaut* e *le bailli d'Amiens* essere una cosa medesima. El gran cancelliere, quantunque pretenda assai e desideri dare opinione di avere el governo, per essere uomo non atto al maneggio delli Stati nè anche inclinato alla fatica, non si crede se gli volti più riputazione se avessi prima.

XLVII.

NASI AUX DIX.

Lyon, 15 juin 1510.

Sommaire. — Le Roi est parti. Entretien avec Robertet; la guerre est imminente; position fâcheuse du duc de Ferrare; on l'engage à faire des concessions. Plaintes adressées, au nom du Roi, à la reine d'Espagne sur la conduite du roi, son époux. L'armée française est prête à entrer en campagne; le Roi justifiera sa conduite en adressant un manifeste aux princes de la chrétienté. Le Roi, avant son départ, a eu un dernier entretien secret avec Nasi; il a fait l'énumération de ses forces; s'est plaint du comte de Carpi, qui lui est suspect à cause de son animosité personnelle contre le duc de Ferrare; il a le dessein de le rappeler; il ne croit pas que l'attaque du Pape soit prochaine, surtout à cause du succès de Chaumont à Lignago; il parle à cœur ouvert des perfidies du Roi d'Espagne; de la haine de Marc-Antoine Colonna contre les Florentins, dont ce capitaine vient de quitter le service pour se mettre à la solde du Pape. Fin de l'ambassade de Nasi.

Conferii con *Robertet* quanto Vostre Signorie commettano per la loro de' vi; donde ne avemo insieme lunghi discorsi, e sua signoria mostrò tenere conto assai della participazione gli feci del giudicio loro, e però credere al fermo se abbi a muovere nuova guerra, ed essere di opinione che la Maestà del Re tenga lo esercito insieme più non ha disegnato; da altro canto per due mesi al meno si fussi tenuto in questo luogo o qui allo intorno. Quanto al ritenerlo qui, non essere rimedio, sendo

deliberato partire, come ha fatto questa notte passata a lume di torchii per fuggire el caldo. Di poi aggiunse : «Parmi, incontinente sa«remo *a Blois*, si debbi sentire qualche cosa nuova in Italia, come saria «volendo fare el Papa una tale impresa; e allora se abbi a conoscere «la perdita del reverendissimo legato.» Mostrò essere di parere che Sua Maestà facci parlare allo oratore Ferrarese, per persuadere al duca calare in tutto circa alli sali e gabelle alla voglia del Papa in vita sua, per chiarirsi a buona ora della mente di Sua Santità, massime non potendo vivere molto. Del quale signore, come ha fatto sempre, non mene parlò più onorevolmente che si meriti la opinione hanno avuta della sua natura e qualità. *Preterea*, mi mostrò certa lettera che allora aveva minutata per scrivere alla Regina di Aragona, nella quale si conteneva come al Re era pervenuto a notizia molti andamenti e pratiche del Re Cattolico, di natura che lo facevano stare molto sospeso dello animo e mente sua verso di Sua Maestà, come particularmente ne aveva dal consiglio suo fatto parlare qui a suo ambasciadore, concludendo che : da una parte, non lo poteva credere per li tanti beneficii che quella Maestà aveva conseguiti per il mezzo suo; d'all' altra vedeva le operazioni sue volte a quelli effetti, e però ne la voleva avere avvertita. Come ho significato più volte a Vostre Signorie, costoro hanno scoperto quello se abbino dello animo del Cattolico verso di loro, e ne sono in modo chiari che oggi gli hanno poco amore. Confessommi sua signoria el reverendissimo legato, buona memoria, avere errato a lasciare seguire questo verno passato l'accordo fra lo Imperadore ed il prefato Cattolico. Venne anche in considerazione che questa speranza ha dato di quà lo oratore Pontificio di riappiccare la pratica possa essere artificio per addormentare tanto più questa Maestà. In somma, mi concluse : «Se el Papa fa la impresa, questa Maestà sia forzata oppor«segli. E, come sapete, ha modo d'essere presto in su campi e di fare «fanterie. De' Svizzeri, crediate al fermo el Papa non li potrà avere, «perchè non li lascieranno passare. E, se Sua Maestà mene crederrà, «manderà a tutti li Principi Cristiani la pratica ha avuta con Sua Bea«titudine e da chi e sia nata la rottura, a causa tanto più giustifica-

« tamente se gli possa opporre, volendo fare una simile impresa e di « tanto momento. »

Mostrai credere che, per non si rompere con la prefata Sua Santità, dubitava non lasciassino andare la cosa tanto avanti che poi non fussino a tempo. Replicò : « El Re non lo può comportare. Vedremo alla « giornata quello seguirà. » Dello Imperadore di nuovo mostrò el medesimo che alli giorni passati. Di poi parlai con quella con quello medesimo protesto feci allo Cristianissimo del secreto.

La prefata Sua Maestà intese tutto attentamente, e mostrò prestare fede assai al giudicio e parere di Vostre Signorie. E subito fece el conto delle gente d'arme aveva e delle fanterie, le quale disse non voleva diminuire; entrando in sul gagliardo, come e suo costume. Mostrò gli sia venuto in sospetto el signore Alberto per lo odio è fra el duca di Ferrara e lui[1], dolendosene, però modestamente, accennando avere deliberato richiamarlo. *Robertet* ancora melo aveva detto, dispiacendogli ne avessi fatto uno tale concetto. Risolvesi Sua Maestà in prima facie el Papa non debbi tentare si grossa impresa, massime essendo successa la impresa di Lignago prospera e felice. Poi mostrò, se ne parlassi con *Robertet* gli farei piacere. Replicando esserne suto a lungo seco, gli fu grato, dicendo : « Come viene da me, ne parleremo in- « sieme. » Passeggiando seco per la stanza, nel ragionare, più volte disse : « Questo Re d'Aragona! Questo Re d'Aragona non vive d'altro che « *tromperie* (sic)! Egli non ha nè legge nè fede. Io parlo con voi franca- « mente; però di questa parte non ne parlerete; egli è uno malvagio « uomo. » Parlommi Sua Maestà di Marco Antonio[2] in modo come quella che debbe avere avuto notizia di molte altre sue pratiche, e mene usò queste proprie parole : « Egli è de' Vostri Signori molto mal contento, « e vi è inimico capitale; perchè ha fatto ricercare me di venire a' soldi

[1] Guicciardini (*Hist. d'Italie*, liv. IX, chap. II), accuse en effet le comte de Carpi d'avoir sacrifié les intérêts de la France, qu'il représentait à Rome, à ses propres ressentiments contre le duc de Ferrare, qu'il ne cessa de desservir auprès du Pape.

[2] Marc Antoine Colonna venait de quitter le service des Florentins pour entrer à celui du Pape.

« mia; e, non lo avendo voluto, chi mi ha parlato per lui me ha certificato della inimicizia ha con voi, insino a dire servirebbe più volentieri per la meta manco condizione a chi avessi a fare guerra a' Fiorentini che a qualunque altro. » Disse avergli risposto : « Non sono el caso suo, perchè la Signoria di Firenze mi è amica e confederata. »

Fattagli replica conveniente, e finiti li ragionamenti nostri, una altra volta presi congedo da Sua Maestà, dicendogli lo ambasciadore essere creato, ma, per essere uomo di troppa età, forse non verria; donde bisogneria eleggierne un altro, e però soprastarà qualche giorno. Vostre Signorie sappino per certo che costoro desiderano la corte non sia vacua dello ambasciadore di quelle; e di questo ne ho più d' uno riscontro, come per altra ho significato.

Partirò posdomattina, e però non mi accaderà più scrivere loro.

TROISIÈME MISSION DE NICCOLO MACHIAVELLI

A LA COUR DE FRANCE.

1510.

L'ambassadeur élu pour succéder à Alessandro Nasi s'était fait excuser en raison de son grand âge. Il fallut donc procéder à une nouvelle élection, et ce ne fut qu'au mois de juillet que Roberto Acciajuoli se vit désigné pour représenter la République auprès de Louis XII. Cependant la gravité des circonstances était telle, que les Florentins ne pouvaient laisser, sans danger pour eux-mêmes, un poste de cette importance inoccupé. *Les Dix de la Liberté* envoyèrent en France, pendant l'intérim, leur propre secrétaire; c'est ainsi que Machiavel fut appelé, pour la troisième fois, à remplir en France une mission diplomatique.

Tel était alors l'état des affaires : Le Pape Jules II laissait enfin éclater son profond ressentiment contre le roi de France; il donnait au roi d'Aragon l'investiture du royaume de Naples, mettant à néant par cet acte solennel les droits de la France sur ce royaume, et s'assurant du même coup le concours et l'appui de Ferdinand le Catholique. Il profitait du mécontentement des Suisses (auxquels Louis XII, par une économie impolitique, avait refusé une augmentation de solde)

pour armer contre la France cette nation belliqueuse ; il rendait aux Vénitiens les forces et la confiance ; enfin dans le même temps il tentait un coup de main sur Gênes et envahissait les états du duc de Ferrare. Son plan était aussi habile qu'audacieux. A couvert du côté de Naples, il essayait d'enlever Gênes et de dépouiller le duc Alfonse, tandis que le Milanais devait être attaqué, au nord, par les Suisses, à l'est, par les Vénitiens. Mais Jules II échoua contre Gênes; Venise ne poussa pas la guerre avec assez de vigueur; les Suisses parurent trop tard; l'armée pontificale réussit seulement à enlever au duc de Ferrare Modène et quelques places de moindre importance.

Le Gouvernement français reprochait aux Florentins d'avoir donné passage à Marc-Antoine Colonna, chargé d'attaquer Gênes ; il voulait en outre les obliger à envoyer des secours effectifs au duc de Ferrare. Machiavel avait pour mission de justifier la République, quant au premier point, et, quant au second, de l'affranchir de l'obligation d'intervenir à main armée. Il réussit complétement dans cette négociation délicate.

Sa légation a été publiée; elle fait partie de ses œuvres complètes ; elle comprend : 1° les instructions émanées du gonfalonier à vie ; 2° dix-huit dépêches. La première est à la date du 7 juillet, la dernière à la date du 10 septembre 1510.

Le 18 juillet, dans une lettre datée de Blois, Louis XII remerciait la Seigneurie des protestations de dévouement qu'elle lui avait fait entendre par l'organe de Machiavel. Voici sa lettre :

« Loys, par la grâce de Dieu, etc.

« Très chers et grans amys, nous avons cejourd'hui receu les lectres que nous avez escriptes par vostre secrétaire, Nicolas Maclavel (sic), et ouy bien au long tout ce qu'il nous a dit et déclairé de vostre part; de quoy, ensemble de la bonne voulonté, amour et dilection que nous portez et à noz affaires, nous vous mercyons tant et si cordiallement que faire pouvons; et vous prions très affectueusement que, en ensuyvant l'ancienne amytié et alliance qui a esté entre nos prédecesseurs, Roys de France, et vous, et qui est de présent entre vous et nous, vous nous vueillez escripre et faire entendre quelle ayde, faveur et secours vous nous ferez et baillerez pour la tuicion et deffense de nos Estats en Italye, si atant venoit que on nous y voulsist parturber et offendre, pour, selon ce que vous nous en respondrez, donner ordre et provision à noz affaires et à la conservacion et deffense d'iceulx, comme verrons et congnoistrons que le cas le requerra ; ainsy que plus amplement l'avons dit à vostre dit secrétaire, pour vous en escripre et advertir de par nous. Très chers..... « Loys. »

(*Rif. Atti publici*, cartapecore, t. VI, Francia, n° CLIV.)

Il ne nous appartient pas d'analyser la remarquable correspondance de Machiavel. On ne saurait lire trop attentivement les dix-huit lettres qu'il a écrites pendant la durée de sa troisième légation; elles sont du plus haut intérêt pour l'histoire de cette époque. Nous nous permettrons seulement d'emprunter à la seizième lettre un passage, dans lequel le grand publiciste rend hommage à la mémoire du cardinal d'Amboise.

« ... Il est bien malheureux que monseigneur de Rouen soit mort; car, s'il eût « encore existé, Ferrare ne serait pas dans la position critique où elle se trouve... « Comme j'étais avec Robertet, aujourd'hui, il est venu un peintre qui lui a ap- « porté le portrait du légat qui vient de mourir. Après l'avoir regardé, il a dit en « soupirant : O mon cher maître, si tu étais encore vivant, notre armée serait au- « jourd'hui aux portes de Rome! Ce peu de mots n'a fait que me confirmer dans « les idées que je vous ai communiquées plus haut. »

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

ROBERTO ACCIAJUOLI.

Roberto était fils de Donato Acciajuoli, justement estimé comme homme de lettres et comme homme d'état, contemporain de notre Roi Louis XI, qu'il fut chargé de complimenter à son avénement.

Né en 1467, Roberto fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; le pape Sixte IV le nomma protonotaire apostolique. Mais il abandonna l'Église pour suivre la carrière politique. En 1503, il faisait partie de la députation qui portait au nouveau pape Jules II le serment d'obédience des Florentins. L'année suivante, envoyé à Naples auprès de Gonzalve, il tentait de détourner le Grand-Capitaine d'agir en faveur des Pisans. En 1510, il était élu ambassadeur résident à la cour de France. il occupa ce poste jusqu'au printemps de l'année 1514, époque à laquelle il fut remplacé par Francesco Pandolfini.

De retour dans son pays, Acciajuoli, en 1515, reçut la mission délicate de réformer l'université de Pise. Pendant les quelques années qu'il passa en Toscane, il fut successivement capitaine de Livourne, podestat de Pistoie, prieur, enfin, en 1518, gonfalonier de justice.

En 1523, il reprit ses fonctions diplomatiques; il se trouva au nombre des ambassadeurs chargés de féliciter Clément VII sur son exaltation et de lui prêter le serment d'obédience. Le souverain pontife, trois ans après, le rappelait secrètement à Rome, et le faisait nommer par les Florentins ambassadeur en France, avec

ordre de négocier une alliance entre le Saint-Siége et François Ier. Roberto obéit à regret; il désapprouvait cette démarche, dont il semblait prévoir les funestes conséquences : quelques mois après, Rome était saccagée par l'armée de Bourbon, le Pape prisonnier, les Médicis étaient expulsés de Florence.

Lorsque cette dernière révolution s'accomplit, Acciajuoli était encore en France; il quitta ce pays aussitôt qu'il apprit que le nouveau gouvernement lui avait désigné un successeur. A peine de retour à Florence, il fut jeté en prison, mais il ne tarda pas à être mis en liberté. Niccolo Capponi gouvernait alors l'État avec une sage modération; tant qu'il fut revêtu des hautes fonctions de gonfalonier, Roberto Acciajuoli et ceux qui comme lui étaient attachés au parti des Médicis ne furent pas inquiétés; mais bientôt les hommes modérés firent place aux hommes du parti extrême. A la nouvelle du traité de Barcelone, conclu par Clément VII avec l'Empereur, les amis des Médicis furent poursuivis, et Roberto réussit à grand'peine à sauver sa vie; il parvint à fuir, mais il fut déclaré rebelle et ses biens furent confisqués.

Il ne rentra à Florence qu'en 1530, lorsque la république eut succombé. Pendant sa disgrâce, il n'était pas resté inactif : à la nouvelle que Volterra s'agitait, il avait quitté sa retraite de Lucques et avait soufflé dans cette ville le feu de la rébellion.

Les Médicis, à peine rétablis dans le pouvoir, le récompensèrent de tant de zèle. D'abord membre de la Balie, puis, en 1532, un des douze réformateurs, sénateur, conseiller du duc Alexandre, il prit une part active au gouvernement de l'État. Lorsqu'en 1535 le duc, desservi auprès de l'Empereur, se vit dans l'obligation d'aller le trouver à Naples pour se justifier, Acciajuoli l'accompagna, et contribua puissamment, conjointement avec le célèbre historien Guicciardini, à le faire rentrer en grâce.

En 1537, il se déclara en faveur de Cosme Ier, et usa de toute son influence pour le faire élire. Cosme le désigna comme un de ses conseillers, et le consulta peu. Il mourut le 6 août 1547, négligé du maître, oublié de ses concitoyens.

A l'occasion d'une de ses deux ambassades en France, Roberto Acciajuoli reçut du Roi des lettres patentes de naturalisation pour lui et pour ses enfants. Des bénéfices ecclésiastiques furent en outre conférés, dans ce royaume, à ses fils Carlo et Donato.

COMMISSION DONNÉE A ROBERTO ACCIAJUOLI,

AMBASSADEUR A LA COUR DE FRANCE.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. nº 100.)

Florence, 24 juillet 1510.

Sommaire. — L'ambassadeur expliquera au Roi Très-Chrétien les motifs du délai qui s'est écoulé entre le départ de son prédécesseur et son arrivée; il se fera renseigner par le secrétaire Machiavel, qui est à la cour de France. Il agira de manière à ne laisser aucun doute au Roi sur la sincérité du dévouement des Florentins. Recommandations générales. Affaire de Gênes; Marc-Antoine Colonna. Démarches pour se concilier la bienveillance des nouveaux ministres du Roi. Payements à faire aux deux rois de France et d'Espagne pour l'affaire de Pise.

Roberto, a ti è noto la necessità grande che la Città ha d' avere suo ambasciadore in corte del Cristianissimo Re, massime sendone stata vacua dalla tornata di Alessandro Nasi in quà, e poichè seguirono queste alterazioni di Genova, di che potrebbe forse essere seguito e ombra e carico a questa repubblica; e però bisogna, senza altro rispetto, che tu, e nel partire di quà e nel cavalcare, avanzi quanto tempo ti sarà possibile, fino a tanto che trovi il Cristianissimo Re in quel luogo dove sarà. Dove arrivato, parlerai prima con Niccolo Machiavelli, secretario nostro, quale da noi ha ordine non partire di corte sino allo arrivar tuo; e, preso da lui informazione di ciò che fussi seguito, cosa che meritassi particulare considerazione circa lo eseguire la presente commissione; e così di poi, quando ti sarà ordinato la audienza, trasferirati al conspetto della Maestà Cristianissima, e, servate le cerimonie consuete, esporrali con quella brevità e destrezza che comporterà il luogo e il tempo tutti li infrascritti effetti :

E prima, che noi ti abbiamo mandato, secondo che siamo usati per il passato, per fare residenza presso alla Maestà Sua, e per onorarne quella, e per avere una voce viva per mezzo della quale possiamo conferire e udire tutto quello che di quà e di là accadrà avere a significare e praticare con la Sua Maestà ; escusando in questa parte dove meglio ti parrà la partita dello antecessore tuo, per e disagi e bisogni della cosa sua dopo la stanza di due anni in quella corte, e la dilazione

dello arrivar tuo, rispetto a' tempi e l' altre tue difficoltà, per mostrare che la partita di Alessandro e la dilazione del tuo arrivare hanno avuto cagione escusabile. Soggiugnendo appresso quanto piacere abbi e sia sempre per avere tutta questa Città della grandezza ed esaltazione e buono essere di Sua Maestà, con la quale avendo congiunto, e per inclinazione naturale e per confederazione e obbligo, tutte le cose nostre, non possiamo desiderare alcuna cosa più che la conservazione e aumento di tutto il suo Stato e d' ogni altro suo desiderio e interesse ; allargandoti assai in questa parte e trattandola con termini efficaci e onorevoli, acciò sene satisfaccia e a Sua Maestà e a noi, e quali non abbiamo maggiore amicizia nè maggiore interesse con verunaltro che con seco, nè possiamo sperare d' altronde che da lui con più certezza la conservazione nostra. E, come questa ha ad essere la tua prima esposizione, così ancora vogliamo che sia tutto il resto del tempo il modo del procedere e maneggiarti in quella corte, affine che ogni dì la Maestà Sua conosca meglio l' animo, la fede, e devozione nostra, e abbi cagione di mantenerci, e, quando accadessi, ancora beneficarci, come più volte la Maestà Sua ha usato dire, e offertoci a questo effetto ogni opera e tutte le forze sue. E, per ridurre in somma tutta questa parte, il fine tuo ha ad essere con le parole, con le dimostrazioni e con le opere mantenerci in buona opinione, grazia e fede di quella Maestà, e per opposito fuggire tutte quelle cose che gli potessino fare ombra o recarci alcuno carico. D' altre cose particulari non è necessario darti ora particulare commissione, perchè è superfluo, variando le cose ogni dì quanto fanno, in modo che, allo arrivar tuo, quello che era in essere al tuo partire, o sarà risoluto o arà altre circostanze, ed avendo pensato, dal dì che tu partirai, scriverti alla giornata tutto quello che seguirà, dandoti *etiam* ordine come tene abbi a governare, acciochè abbi continuato notizia d' ogni cosa ; e tutte tali lettere si faranno fermare a *Lyon*.

E si è scritto a Niccolò Machiavelli fino ad oggi tutto quello che è seguito, e del signor Marc Antonio, e della impresa di Genova, e in specie di Genova, e in specie di Serezzana e de' Lucchesi; e ordinato-

gli come ne abbi a parlare alla Maestà del Re. Però di presente non se ne darà a te altra commissione, avendo notizia del tutto per le deliberazioni che sono fatte nello Officio de' Dieci. Solo ti ricordiamo che, potendosene avere a parlare quando tu sarai là, che ancora tu ne segua quello ordine e giustifichi vivamente quello che bisognava, e vegga con ogni industria di persuadere alla Maestà del Re quanto, fino ad oggi, è stato giudicato essere a profitto suo circa le cose dette di sopra per più sicurtà dello Stato di Genova, e similmente ogn' altra cosa che alla giornata tu conoscessi essere utile suo ed a commune beneficio.

Noi non sappiamo bene, dopo la morte del reverendissimo *de Rouen*, come e per chi si pratichino e risolvano le faccende in corte. Pare che la Maestà del Re abbi deputato quattro, tra quali sia il tesauriere *Robertet.* Se sarà così, allo arrivar tuo visiterali con nostre lettere di credenza, significando a ciascuno qual sia la buona disposizione nostra, e quanta fede abbiamo verso loro signorie, raccomandando le cose della Città. E molto più che con qualunque altro ti ristringerai con il tesauriere *Robertet*, il quale abbiamo sempre trovato buono amico, mostrandogli che lo amiamo ed abbiamo fede in lui sopra ogni altro; e vuolsi abbundare seco, perchè in fatto s' intende lui avere più luogo appresso la Maestà del Re che qualunque altro. Di questa parte bisogna che ne parli avanti con il Machiavello ed anche con il prefato *Robertet*, per non fare il contrario di quello che si desidera nel visitare questi personaggi, procedendo da poi secondo la risoluzione che voi ne arete fatta.

Per ora non accade ricordarti o commetterti altro circa e pagamenti che si hanno a fare a due Re per virtù dello obbligo fatto l' anno passato, e a commune con tutti a due, e in proprietà con la Maestà del Re; perchè quello della proprietà del Cristianissimo è del tutto osservato dal canto nostro; e il simile ancora è adempiuto fino ad oggi quello atto a commune con tutti a due; e da qui avanti non si ha a fare altro che pagare ogni fiera sei mila dugento cinquanta scudi per meta, cioè : tre mila cento venti cinque a ciascuno de' due Re; e così si seguirà di tempo in tempo, ordinandoli a *Lyon;* al qual tempo sene darà particulare commissione e a te e a chi li arà a pagare a *Lyon.*

Questi sono li effetti che per ora ti si possono commettere; e quali tu tratterai di là, non variando il fine in questo modo o in altro, e con queste parole ed altre come a te parrà meglio.

LETTRE DU ROI LOUIS XII AUX DIX DE LA LIBERTÉ.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° ccxxxv.)

Plessis-lez-Tours, 13 septembre 1510.

Sommaire. — Le Roi recommande aux Florentins de donner des secours au duc de Ferrare, vivement pressé par le Pape.

Loys, par la grace de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nous avons receu les lectres que vous avez escriptes par Messire Robert Acciaolly, vostre ambassadeur arrivé devers nous, et ouy bien au long ce qu'il nous a dit et déclairé de vostre part. Sur quoy nous luy avons respondu et satisffait, comme par ce qu'il vous a peu escripre avez peu savoir et entendre, vous advertissant que tout ce que nous pourrons faire pour vous et le bien de vos affaires, nous le ferons de très bon cueur.

Au demourant, très chers et grans amys, vous savez les affaires que nostre très cher et très amé cousin, le duc de Ferrare, a présentement; et entendez assez les maulx et inconvéniens qui pourroient advenir, si son Estat tumboit en autres mains que ès siennes. Parquoy nous vous prions et requérons très affectueusement que tous les plaisirs, aydes, faveurs que vous luy pourrez faire, que vous les faictes, et mesmement de quelques sommes de deniers, en vous baillant bons gaiges et seuretez ; et, en ce faisant, vous nous ferez plaisir et service si agréable que plus ne pourriez, et autant que s'il estoit question de nostre propre faict ; car il nous desplairoit de la perte et dommaige dudit duc de Ferrare et de son Estat, autant que de chose qui nous peust advenir. Et pour ce, de rechef nous vous recommandons icelluy et ses affaires. Très chers, etc.

Loys.

QUATRIÈME MISSION DE NICCOLO MACHIAVELLI

A LA COUR DE FRANCE.

1511.

Dans le dessein d'épouvanter le pape Jules II et de l'amener à conclure la paix, Louis XII l'avait menacé de convoquer sans lui et contre lui un concile général. Dès le mois de janvier 1511, il avait écrit secrètement aux Florentins, pour leur demander l'autorisation de convoquer le futur concile dans la ville de Pise. Voici sa lettre :

« Loys, par la grâce de Dieu, etc.

« Très chers et grans amys, pource que l'Empereur, mon bon frère, nous et autres princes crestiens, ensemble bon nombre de cardinaulx, pour l'amour de Dieu, paix de la Crestienté, utilité et réformacion de l'Église Unniversale, tant en chef que ès membres, avons déliberé faire intimer au Pape le concille, lequel il a esté advisé par les susdits qu'il seroit bon tenir en votre cité de Pise ; à ceste cause, nous vous prions et requérons tant et si affectueusement que faire le pouvons, que, quant sera le temps et vous en serez requis, vueilliez faire bailler et délivrer entre les mains de ceulx qui auront la charge dudit concille vostre dite cité de Pise, pourveu touteffoys que vous soyez bien asseurés que en icelle ne se fera chose qui vous puisse nuyre ne desplaire. Et vous prions davantaige que vous vueilliez adhérer audit concille, et y envoyer vos ambassadeurs quant le temps sera. Et ferez, en ce faisant, chose agréable à Dieu et à nous singulier plaisir. Très chers, etc.

« Bloys, 27 janvier 1510.

« Loys. »

La République n'osa pas refuser. Le Pape ne parut pas d'abord fort ému de la menace. Dans le cours de l'été les affaires prirent une tournure de plus en plus fâcheuse. Alors, le Roy revint à l'idée de son concile; il écrivit une seconde lettre aux Florentins, la voici :

« Loys, par la grâce de Dieu, etc.

« Très chers et grans amys, par nostre amé et féal conseiller et ambassadeur devers vous, l'évesque d'Autun, vous avons fait prier et requérir que voulsissiez bailler, assigner et délivrer la cité de Pise aux cardinaulx du Sainct Siège Apostolique, pour tenir et célébrer le concille de l'Église Universelle, lequel, pour le service de Dieu, utilité et réformacion d'icelle, a esté par eulx indit et intimé audit lieu au

premier jour de septembre prouchain venant; et, pour ce que le temps est bref, et qu'il est requis y donner ordre et pourvoir aux choses qui sont requises, tant pour préparer le lieu où se tiendra ledit concille que pour le logement desditzcardinaulx, prélats et autres bons personnages de diverses nacions qui s'y trouveront, à ceste cause vous escripvons de rechef et à nostre dit ambassadeur, pour encores vous en prier et requérir de nostre part. Si vous prions d'y vouloir adviser et y prendre vos résolucions, et d'icelles nous advertir. Et vous nous ferez plaisir singulier et agréable. Très chers, etc.

« Valence, 19 juillet 1511.

« Loys. »

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VI, Francia, nos CLI et CLIV.)

Le Pape alors avait éclaté, menaçant les Florentins de dépouiller leurs marchands, de porter la guerre dans leur pays, de lancer contre eux les censures, l'interdit, l'excommunication. Ceux-ci songeaient en outre que Pise était à peine réduite à leur obéissance, que la présence seule des Français pouvait, comme en 1494, la pousser à la rébellion; que leur territoire serait envahi par des troupes étrangères, chargées sans doute de protéger les membres du concile. De toutes parts ils entrevoyaient des causes de ruine ; ils prirent l'alarme, et chargèrent le secrétaire des Dix, l'infatigable Machiavel, de faire les plus vives représentations, d'abord aux quatre ou cinq cardinaux réunis déjà au bourg de San-Donnino, puis à Milan, au vice-roi, enfin en France, au Roi lui-même, pour obtenir que le concile fût transporté dans une autre ville.

La légation a été publiée; elle comprend : 1° les lettres de créance; 2° les instructions émanées du conseil des Dix à la date du 10 septembre ; 3° quatre dépêches , la première du 13, la quatrième du 24 septembre 1511.

Machiavel réussit dans sa mission. Le prétendu concile, qu'il alla surveiller lui-même, tint trois séances à Pise et alla expirer à Milan.

Le secrétaire des Dix devait agir de concert avec Roberto Acciajuoli, ambassadeur résidant en France. La troisième dépêche publiée dans sa quatrième légation est signée par Acciajuoli. La seconde dépêche fait mention de Francesco Pandolfini, ambassadeur résidant à Milan. Nous publions ci-après la correspondance de Pandolfini relative à cette affaire et à l'invasion des Suisses dans le Milanais, vers la fin de l'année 1511.

DÉPÊCHES DE FRANCESCO PANDOLFINI,

AMBASSADEUR A MILAN,

DU 15 SEPTEMBRE AU 18 DÉCEMBRE 1511.

I.

PANDOLFINI AUX DIX[1].

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 70.)

Milan, 15 septembre 1511[2].

SOMMAIRE. — Le concile de Pise; démarche tentée auprès du vice-roi par l'ambassadeur, de concert avec Machiavel, en vue d'obtenir la translation de cette assemblée dans une autre ville. Mission du cardinal de San Severino auprès de l'Empereur.

Comparse iermattina a giorno Niccolò Machiavelli con una delle Signorie Vostre de' x del presente; per la quale, e a bocca ancora da lui medesimo, intesi tutta la causa della venuta sua; e così, letta la sua istruzione, lo presentai a questo illustrissimo signore[3], presenti il signor Gian Jacopo e il generale *de Normandie*[4]; al quale, in nome delle Signorie Vostre, Niccolò espose la causa dell' andata sua al Cristianissimo, se-

[1] Pandolfini était resté à Milan depuis le retour de Louis XII en France, au mois d'août 1509, après la bataille de Vaïla.

[2] Voyez la seconde lettre de la quatrième légation de Machiavel à la cour de France.

[3] Chaumont était mort à Correggio au commencement de cette année. Jean-Jacques Trivulce avait pris le commandement de l'armée, et, dans sa glorieuse campagne, il avait rejeté l'armée pontificale hors des états du duc de Ferrare, l'avait poursuivie jusque dans la Romagne et avait rétabli à Bologne les Bentivoglio. Le successeur presque immédiat de Chaumont dans le gouvernement du Milanais était le jeune Gaston de Foix, fils de Jean de Narbonne et de Marie de France, sœur de Louis XII; frère de Germaine, récemment mariée à Ferdinand le Catholique. Gaston était donc neveu du roi de France et beau-frère du roi d'Espagne.

[4] Thomas Bohier, baron de Saint-Ciergue, gendre de Guillaume Brissonet, cardinal de Saint-Malo, dont il avait épousé la fille Catherine; cousin germain du chancelier Antoine du Prat, par sa mère Beraulte du Prat; enfin, frère de Antoine Bohier, archevêque de Bourges et puis cardinal.

condo quelle parti della istruzione che ne avea da quelle. Sua illustrissima signoria ne ringraziò assai, con soggiugnere che stamattina di buona ora ne darebbe la risposta. E, parendoci che a quello che si era conferito non si ricercasse altra risposta che ringraziarne, io gli soggiunsi che Niccolò desiderava potersene andare subito al suo cammino, per desiderare di dare presto quelle notizie al Cristianissimo. Sua signoria illustrissima mi rispose che volessi differire sino a stamattina di buon' ora, al qual tempo ne darebbe la risposta, e così è seguito. La causa di questa dilazione nacque, secondo che io intendo da chi ne sa il tutto, perchè, subito che Niccolò ebbe parlato alli cardinali al Borgo San Donnino [1], loro reverendissime signorie spacciarono qui uno a posta, significando a questo signore come uno uomo delle Signorie Vostre, qual veniva a Milano a sua signoria, aveva loro parlato; ricordandogli che non volesse fare alcuna risposta sopra cosa che il sopradetto proponesse, fino a tanto che non compariva *Marigny*, il quale avvertito del tutto loro manderebbono in diligenza.

Noi questa mattina ci presentammo; e questo signore, per consultare la risposta, ritirò tutti questi capitani in consiglio, dove intervenne il predetto *Marigny;* e, fattane la risoluzione di poi alla presenza del signor Gian Jacopo e del generale *de Normandie* soli, ci chiamò di nuovo, ringraziando le Signorie Vostre delle notizie date, dicendo che il Cristianissimo, come prudentissimo, le esaminerebbe, e ne farebbe prudente risoluzione; soggiugnendo che trovava bene strano che le Vostre Signorie pensassino al mancare della fede al salvocondotto di Pisa, concesso per il concilio, per avere al presente rispetto al Pontefice, non lo avendo auto per il passato nel concederlo, quando il Papa era più gagliardo e con più forze; distendendosi assai in esaltare le forze del Cristianissimo, in mostrare quanto Sua Maestà avesse a cuore il concilio.

Non ci parse a proposito giustificare questa ultima parte, possendo-

[1] Avant d'arriver à Milan, Machiavel, conformément à ses instructions, s'était arrêté en effet à San Donnino, où il s'était efforcé de détourner les quatre cardinaux de Sainte-Croix, de Saint-Malo, de San Severino et de Cosenza, de poursuivre leur voyage jusqu'à Pise.

segli facilmente mostrare che, per molti conti si avea da avere al presente più rispetto al Pontefice che per il passato; e però, pretermessa questa parte, io gli soggiunsi che noi forte ci maravigliavamo della risposta che sua signoria ne faceva circa il rompere il salvocondotto e Pisa per luogo del concilio, sendo materia tutta fuora della proposta fatta per Niccolò a sua signoria; replicandogli brevemente che la cagione della andata di Niccolò era per fare intendere al Cristianissimo tutti li apparati del Papa, e li restringimenti con Spagna per conto della guerra, acciò che Sua Maestà avanti il tempo andasse esaminando tutto quello che era a suo proposito, e ordinandosi, e resolvendosi a tutto quello che potesse occorrere, per non avere poi a fare in sul fatto, e conoscesse il peso e la spesa di questi travagli, quali bisognava che tutti Sua Maestà sopportasse; e, perchè questi moti possevano ogni giorno parturire qualche travaglio, quale ricercherebbe subito remedio, era parso alle Signorie Vostre avvertire sua illustrissima signoria dell' opera che andava a fare Niccolò, acciò che quella andasse pensando, se gli paresse a proposito, avere commissione dal Cristianissimo, avanti il tempo, di spendere estraordinariamente in quello che ricercassino le occasioni de' tempi; ricordando a tutti tre presenti, quante buone occasioni si fussino perse al tempo di *Chaumont*, per non possere spendere senza licenza in quelle cose che occorrevano, le occasioni delle quali si erano risolute in x o xii giorni di tempo, che era penato ad avere la risposta del Cristianissimo. Fu concluso dal signor Gian Jacopo e dal generale che questo era uno ricordo grandemente a proposito, e che toccava tutto a sua signoria illustrissima, la quale assai ne ringraziò. Nè fu possibile fargli intendere cosa più grata; e, col commendare questo ricordo, finì la risposta, senza farci altra replica, sendo suta non secondo la proposta fatta da Niccolò Machiavelli, ma secondo la proposta e relazione fatta da *Marigny* per parte de' cardinali.

Foix, per quanto io abbi di poi ritratto, è in opinione di scrivere al Cristianissimo e domandare autorità da Sua Maestà di spendere, in tutto quello che scadesse, nelle occorrenze che nascessino alla giornata. Il che il Cristianissimo non dovrà per niente concedere, non volendo

che di quà si facci spesa alcuna di uno scudo solo estraordinario, senza consulta ed espressa commissione sua. Non è cosa alcuna che possa più ritenere il Cristianissimo in questi nuovi moti e del concilio e d'altro, che intonargli nella mente varie spese estraordinarie quali Sua Maestà sià necessitata alla giornata sopportare. Nel consiglio tenuto questa mattina per farci la risposta, secondo che intendo da chi si trovò nel numero, fu proposto ed esaminato non quello che era suto esposto per Niccolò, ma quello che ne feciono intendere i cardinali per *Marigny,* dell' avere rispetto le Signorie Vostre al concedere loro il luogo di Pisa, temendo questi nuovi preparamenti e disegni del Papa e di Spagna ; e così fu conclusa la risposta che ne fu fatta, con esser suto detto da qualcuno de' capitani, che il vero salvocondotto dello andare a Pisa e cardinali aveva ad essere cinque cento o secento lancie in loro compagnia ; di che questi cardinali per *Marigny* hanno fatta istanza, secondo che io so di luogo certo. E, secondo questo, si può credere che li cardinali sieno già in qualche gelosia delle Signorie Vostre, parendo che con gran rispetti quelle concedino loro Pisa. E però io mi persuado che li cardinali non si vorranno condurre a Pisa senza una grossa banda di gente d'arme e forse di fanterie, come alcuni di questi capitani hanno usato dire. E, quando così fusse, potrebbe essere una onesta occasione alle Signorie Vostre, quando così paresse a beneficio loro, del negare loro la città di Pisa.

Iermattina parlando con *Normandie*, sua signoria mi disse : « Io « credo che i cardinali per tutta questa settimana si partiranno, nè « attendono altra che la risposta del Cristianissimo delle forze che « hanno a menare con loro. » Questo medesimo ritraggo di poi per altre vie.

Davantieri partì dal Borgo a San Donnino il reverendissimo di San Severino, e il grande scudiere, suo fratello [1], per andare alla volta dell' Imperatore. E, ricercando io la cagione di tale andata da *Normandie*, mi ha apertamente detto essere per confortare e spingere lo Imperatore

[1] Galéas de San Severino avait succédé en cette qualité à Pierre d'Urfé.

per andare di presente armato a Roma ad incoronarsi, e di poi ancora per sollecitare a mandare li prelati al concilio. Uscendo questa notizia dal generale, le Signorie Vostre non debbono punto dubitare nè della prima nè della seconda cagione.

Questa commissione di andare San Severino allo Imperatore, secondo che io ritraggo, trae origine dal Cristianissimo, quale ne fece la espedizione a San Severino avanti che arrivasse a *Lyon* la nuova della morte del Papa[1]; in su la notizia della quale San Severino di poi partì di corte; ed essendo giunto di quà, ed avendo trovato il Papa guarito, per istigazione delli altri cardinali è ritornato alla sua prima commissione, della quale aveva portato le lettere allo Imperatore, ed ogni altra espedizione. Il fare l'uomo del Re de' Romani fermare San Severino in cammino per parlargli, potrebbe forse essere per confortarlo a non andare più avanti, in nome di Sua Maestà Cesarea, il quale di detta andata potrebbe avere auto notizia a dì passati per via di corte del Cristianissimo.

Domattina si parte *Normandie* per alla volta di Francia, disegnando, secondo mi ha detto, mettere otto giorni di qui a Susa, per andare temporeggiando il più che può, per vedere se il Papa mancasse; per non avere un' altra volta a ritornare in poste.

[1] Le pape Jules II était tombé si gravement malade que pendant un jour on l'avait cru mort.

II.

PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 13-14 octobre 1511.

Sommaire. — Avis relatifs à la translation du concile. Mission du cardinal San Severino; son succès; versatilité de l'Empereur. Ses projets, ses prétentions, ses besoins, ses promesses; il laisse le Roi de France arbitre de la paix et de la guerre. Pendant ce temps, la Sainte-Ligue se conclut à Rome. Mouvements des Suisses. Mauvaises dispositions des Génois, des Lombards. Difficultés que rencontrerait l'Empereur, s'il tentait une expédition à Rome. La Palice engagé dans le Trévisan; sa position périlleuse. L'Empereur pourrait se décider tout à coup à traiter avec le Pape et Venise. Sages conseils de l'ambassadeur.

Questo illustrissimo signore mi afferma che tutte le gente Francesi disegnate già per Lunigiana sono di quà da Pontremoli, e che tutte potranno servire subito per a Bologna. Sarà facil cosa che il concilio raccozzi la maggior parte di questi moti e travagli d'Italia, e li conduchi sempre seco dove andrà, se così sarà punto di comodo alli inimici di esso. Doveria il Cristianissimo, amando le Signorie Vostre, per non le mettere in tanto periculo e travaglio, contentarsi che li cardinali ed alcuni altri prelati, sanza andarci le persone loro, mandassino e procuratori a fare qualche atto in Pisa per principio del concilio; e di poi, allegandone le suspicioni e giusti impedimenti, andarlo a celebrare in altra parte; e così le signorie Vostre si potrieno forse trarre il foco di casa, e discostarlo da loro; alle quali io con riverenza ricordo che le forze Francesi, se bisognerà, potranno sicurarli dello Stato, ma non già delle spese, de' travagli e della rovina de' sudditi loro. Le prudentissime Signorie Vostre penseranno a tutti quelli remedii che giudicheranno a proposito per schifare infinite spese e travagli, e per non mettere in manifesto pericolo lo Stato loro. I principii delle guerre si dimostrano spesso piccoli e debili, ma il fine talvolta è lungo, grande e dubbioso; e, per conto d'altri, si vorriano sempre simili cose a casa d'altri. Trovandomi qui, dove non si muove un passo senza particolar ordine del Cristianissimo, io non ho potuto altro per al presente operare, che fare

subito spedire la posta in Francia, per la quale si è mandato le lettere di Vostre Signorie a Roberto [1].

Quando San Severino giunse in corte del Re de' Romani, trovò che Sua Maestà Cesarea era interamente resoluta di fare l'accordo con Veneziani, e così subito la cosa aria auto effetto ; ma sua reverendissima signoria è andato interrompendo sempre, confortando in nome del Cristianissimo Sua Cesarea Maestà alla guerra, e instando che volesse andare in persona alla volta di Roma; di maniera che, circa VIII o X giorni fa, il Re de' Romani scrisse al Re Cristianissimo, certificandolo essere resoluto e deliberato di non volere mancare mai dalla confederazione con sua Cristianissima Maestà; rimettendo totalmente alla elezione sua il seguitare la guerra o pigliare l'accordo con Veneziani; ed accertandolo che, se Sua Maestà approvi che lui si accordi, che lo farà e con quelli capituli e condizioni che a lui parrà; e dall 'altro canto, se Sua Maestà approva la guerra, e vuole che vadi a Roma, come San Severino ha fatto istanza, che è resoluto e parato ad andarci di presente, ma vuole che lui lo serva della banda delle gente Francesi a piè e a cavallo che sono con *la Palice*, oltre le quali sua Maestà ne menerà seco un altra grossa banda; disegnando lasciare verso Vicenza, o altrove dove più comodo paresse, due mila cavalli leggieri, e tre o quattro mila fanti per guardia delle cose sue da quelle bande. E a Dio piaccia che in questa parte non se ne inganni!

Addomanda che il Cristianissimo lo serva di cento cinquanta mila ducati, con offerirgli buona sicurtà, e nominatamente *les Fugger*[2]. *Foix*, circa questo particolare, mi ha detto che lui richiede il Re di danari, e mi soggiunse il Re lo doveria servire di cinquanta mila ducati; e, replicandogli io che questo non era abbastanza a tanta impresa, mi rispose : « Egli è il vero che sono pochi, ma e ne trarrebbe maggior som« ma d'altronde, che non gli costerebbero. » — Che non volse, secondo me, inferire altro, se non che taglieggierebbe in Italia; ed io interpreto così, perchè un altro sopra questo mi disse : « Andando l'Imperatore a

[1] Roberto Acciajuoli, ambassadeur résident à la cour de France.

[2] Les Fugger, célèbres banquiers d'Augsbourg.

«Roma, e caverebbe assai danari d' Italia.» E da un altro che ne sa il tutto, ed ha parlato a lungo con M. Galeazzo [1], io intendo che il Re de' Romani addomanda ducati cento cinquanta mila. E però io veggo per certo che la somma che l' Imperatore domanda al Cristianissimo sia questa di cento cinquanta mila, ma che almeno la si riduca a cinquanta, comportando il Re che il resto li tragga da questi Stati d' Italia; che tutto debba essere disegno di San Severino, e le Signorie Vostre in questo non doverieno essere dimenticate.

Offre l' Imperatore al Cristianissimo, secondo che ha detto M. Galeazzo, che Sua Maestà elegga chi lei vuole per Pontefice; e promette la fede sua che non cesserà, andando a Roma, di farlo creare.

Sono molti giorni che questa conclusione dell' Alamagna andò al Cristianissimo, e però, fra III o IV giorni cene può essere la risposta; la quale il gran scudiere attenderà a Milano. Se il Cristianissimo si risolverà alla guerra, e che il Re' de Romani vadi a Roma, il gran scudiere attenderà di quà, se già Sua Maestà non volesse risolvere o intendere di bocca qualche particulare, nel qual caso lui andrebbe fino a *Blois* per staffetta. Ma, se il Cristianissimo si risolve alla pace, e che il Re de' Romani accordi, il gran scudiere piglierà il cammino alla volta di *Blois* a piacer suo.

Questa elezione che il Cristianissimo deve fare della pace o della guerra, sarà suta fatta da Sua Maestà prima che abbi avuto nuova della lega nuovamente fatta a Roma [2]; e però mi penso che Sua Maestà arà eletto più presto la via dell' accordo; ma, sopraggiunta di poi quella notizia, potria Sua Maestà sdegnato mutare parere, voltando lo animo alla guerra, ed istando che l' Imperatore andasse di presente a Roma.

Il disegno di questa gita di Roma ha più difficoltà in sè che non pare ad alcuni di questi Francesi, i quali il più delle volte discorrono le cose in su i generali, e le difficoltà se ne dimostrano di poi, andandole particolarizzando. Li Svizzeri sono in aria, e costoro [3] non ne stanno senza

[1] Galéas de San Severino, le grand écuyer.

[2] La Sainte Ligue, conclue à Rome, le 5 octobre, entre le Pape, le roi d'Espagne et les Vénitiens.

[3] Les Français.

gelosia; le cose di Genova sono in mala disposizione, e costoro non confidano punto di quella città; tutti questi popoli[1] di quà sono disperati, e sanza grossa forza in ogni piccola occasione non si potriano conservare. Il Re de' Romani andando in persona verso Roma, durerà più fatica che non si pensa a conservare lo Stato suo d'Italia dalle forze de' Veneziani. Restono al presente li Francesi con le forze loro troppo divise, se *la Palice*[2] con quella banda soprasta in quei paesi; e, ritirandosi, le cose del Re de' Romani non resteranno molto sicure; e per conseguente la Cesarea Maestà non sarà molto satisfatta de' Francesi. A questo si aggiunge che non è da tenere poco conto volere andare nel verno per paese inimico, con trovare forti luoghi, e la opposizione dello esercito del Papa e delli Spagnuoli. I disegni del Re de' Romani sono fatti tanto avanti al colorire, che, quando si hanno poi a mettere in atto, è spesso necessario mutarli, sendo variati li presupposti e li accidenti del disegno fatto; e però è necessario rimettersene a quel che seguirà. Il Re de' Romani, intendendo anche al presente questa nuova lega, dovrà stare qualche poco sopra di sè, vedendo nuove opposizioni al suo disegno, e più potenti che non si era fino a qui presupposto. Oltre a che, e s' intende che anche Sua Maestà ha l' animo più inclinato alla pace, e ultimamente aveva addomandato il figliuolo del Campeggio mandato dal Papa per udirlo; e, secondo i partiti che gli saranno offerti dal Pontefice, potrà piegare l' animo alla pace. Di questo medesimo fa fede il non s' intendere che per ancora Sua Maestà abbi preparato nè mandato per al concilio Pisano, che forse aspetta la resoluzione a farlo, che farà il Cristianissimo di eleggere la pace o la guerra, come di sopra si dice. Ha detto M. Galeazzo a uno amico mio che l' Imperatore dice che, pigliandosi la via della guerra, se bisognerà, manderà *Gurck* al concilio.

Emmi parso a proposito fare lungamente intendere alle Signorie Vostre tutto quello ch' io ritragga e conosca dalle bande di quà; perchè, sendo al presente moti di tanto momento, quelle sappino il tutto, e si

[1] Les peuples de la Lombardie.

[2] La Palice, avec des forces imposantes, s'était avancé pour soutenir l'Empereur jusque dans le Trévisan et dans le Frioul.

possino risolvere, ma vivamente e con prudenza, secondo il costume loro; perchè non è possibile potere prevedere il fine di tanti accidenti; e però è necessario governarsene alla giornata, perchè ogni minimo errore potria in queste occasioni ruinare uno stato. Lo stare bene armato in questi tempi presenti e con buona provvisione di danari, farà più che nessun altra cosa riguardare le Vostre Signorie; alle quali ricordo che Livorno da qualche intendente, che lo ha visto, non è giudicato molto, forte se già non fusse suto da uno anno in quà fortificato.

Per quanto io intendo da uno amico venuto dal campo de *la Palice*, ma per via dell' Alamagna, quello esercito ha patito assai nei viveri, e, non pigliando Trevisi, potria forse patire molto più nel ritirarsi, sendo saccheggiato e quasi abbandonato tutto il paese da Trevisi fino in Veronese. Intendo che, se non fossero state le vettovaglie del Friuli, che quello esercito Francese non vi saria potuto stare; ma, come si discosterà per ritirarsi, le vettovaglie del Friuli non potranno di niente servire, restando Trevisi ai Veneziani[1].

Siamo a dì XIV. Intendesi che ultimamente i Veneziani avevono messo in Trevisi due mila fanti di nuovo. Molti cavalli leggieri Veneziani corrono insino in su le porte di Verona, non trovando quivi alcuna opposizione.

III.

PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 15-17 octobre 1511.

SOMMAIRE. — La Palice; situation des troupes qu'il commande; difficultés et dangers de sa retraite. Les Allemands placés dans l'alternative de perdre ou le Frioul ou Vérone. Gravité des circonstances; le plus sage parti est de compter sur ses propres ressources; nul ne peut prévoir les événements les plus prochains. Menace de peste. Lettre du Roi; il est informé de la conclusion de la Sainte-Ligue; l'Angleterre est citée parmi les puissances alliées; ordre à la Palice de revenir au plus tôt; à Gaston de Foix de se porter vers Parme; à Lautrec de se tenir prêt à secourir les Florentins et à protéger le concile.

Il campo de *la Palice* in questa loro stanza ha, secondo ch' io intendo,

[1] La Palice opéra sa retraite dans le meilleur ordre, et sans éprouver aucune perte.

patito assai, e sono accertato che vi è morto di febbre delli uomini d'arme solamente più di ottanta. Molti vene sono malati; molti altri sono assenti dalle loro compagnie, di maniera ch' io credo che il numero delle mille dugento lancie diminuisca assai assai. Li fanti sono suti un gran pezzo sanza danari; e vene è morti assai di febbre. È vi il mancamento delle compagnie, per il rubare che fanno quegli conestabili, di natura ch' io non credo che passino tutti cinque mila. Arà quello esercito nel ritirarsi impedimento di malati assai; carico del condurre l' artiglieria; tristi paesi, per tutto per li tempi guasti; mancamento di viveri in cammino; tutto il paese inimico dove passeranno; e gli inimici loro aranno gran comodità e secura di poterli assaltare nel ritornare per la via di Padova, attraverso di Maiostica e di Vicenza. Di modo che, *computatis omnibus*, non ritornando massime li Tedeschi con *la Palice*, io non sto sanza qualche poco di suspicione che lo esercito francese possa patire qualche poco di sinistro nel ritirarsi da Trevisi. Se li Tedeschi si ritirono a Verona, il Friuli in un momento è perso; se restono in Friuli, bisogna pensare come Verona si guarderà, quale è vota di viveri, piena di peste, e disperata. E necessario che il Re de' Romani in futuro sia menato dalla necessità in tutte le sue resoluzioni.

Le Signorie Vostre prudentissime veggono dove al presente si ritrovono le cose di quà, e facilmente possono conoscere a che cammino le inclinino. Io con reverenza ricorderò loro che quelle pensino di valersi sempre della reputazione d'altri; ma, per trovarsi poi manco ingannate in ogni accidente, non confidino che nella borsa e nelle forze proprie. Le cose di quà, al dire il vero, sono governate di sorte, ed i portamenti di costoro sono tali, che non saria gran fatto che un giorno in qualche occasione elle patissino assai, e si demostrassino effetti maravigliosi. Se ad alcuno parrà ch' io parli largo, io lo fò per non mancare del debito, tacendo quello ch' io veggo e conosco, e pensando che i tristi governi delli uomini a lungo andare non possino punto partorire buoni effetti.

Io soprasto qui non senza grandissimo sinistro delle cose mie per la lunga assenza; e resto paziente in tante occasioni per qualche giorno

servirle, ma non già mettere a periculo la vita sanza alcuno particolare profitto loro. Sono trenta cinque miglia di quà a Villafranca, e per tutti quelli luoghi dove si ha a passare, ed a Valeggio dove queste lancie si raccozzeranno, vi è un poco di peste; e però io non mi sono per ancora resoluto se io mi fermerò qui, o mene andrò in sul Mantovano per alloggiare in qualche luogo vicino a questo signore.

Questo illustrissimo signore, insieme con questi capitani, non si sono ancora resoluti in che modo si abbi a guardare Verona; e credo che aspetteranno prima il ritorno de *la Palice*.

Siamo a dì xvii. Questo signore, come ha letto le lettere che il Re gli scrive, subito sempre le fa leggere ad alcuni di questi capitani, da uno de' quali io sono suto questo dì ragguagliato. Il Cristianissimo per questa posta scrive a *Foix* come, per lettere dell' oratore suo di costì, Lui è avvertitto del restringimento che si faceva a Roma fra il Papa, Inghilterra, Spagna e Veneziani, connumerando infra questi quattro nominatamente in sulla lettera Inghilterra, sanza alcuna altra parola; e per questo gli commette che subito scriva a *la Palice* che, sanza alcuno indugio, si ritiri, come, più giorni fa, gli fece intendere, avendo gli commesso che alli xviii del presente se ne partisse; e così sanza alcun dubbio dovrà *la Palice* fare. Scrive il Re a *Foix* che, ritirato che sarà *la Palice*, sua signoria se ne vadi alla volta di Parma, con una grossa banda di gente d' arme, per farne allora tutto quello che bisognerà, ricordandogli avere ad avvertenza alla securità di dette gente d' arme. Dicegli nella lettera avvertire ben di verso li Tedeschi; e gli commette che le lancie che aveva *de Lautrec*[1] si ritirino per darne soccorso alli Fiorentini in quel modo che a loro parrà buono. Mostra il Re per questa ultima lettera essere deliberato che il concilio vadi avanti, e in beneficio di quello volere fare tutto quello che potrà.

Per verificare quello mi aveva detto lo amico mio, sono stato con

[1] Odet de Foix, vicomte de Lautrec, descendait de Pierre, second fils du comte de Foix, Jean de Grailly, et frère de Gaston IV, aïeul de Gaston, vice-roi du Milanais. Il se vit appelé aux plus hauts emplois.

questo illustrissimo signore, ricercandolo. Sua illustrissima signoria mi ha detto che il Re gli commette sollecitare il ritirarsi de *la Palice*, e che, come sarà in luogo securo ridotto, che subito lui con una buona banda se ne vada in Parmigiano; ed ha commissione dal Re non mancare in beneficio di Vostre Signorie.

Il Cristianissimo per queste ultime si demostra molto caldo al concilio. Se le Signorie Vostre potessino con destrezza andarlo ancora un mese differendo, saria facil cosa di poi fuggirlo, dovendo ragionevolmente in questo mezzo il fuoco grande appiccarsi in qualche altra banda; e così, per il contrario, anticipando il concilio, condursi il fuoco in casa, sanza alcuna certezza di poternelo di poi cavare, se benè ne potranno cavare il concilio.

IV.

PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 22 octobre 1511.

Sommaire. — Le Roi espère encore pouvoir s'accommoder avec les Suisses; mais il ne consent pas à augmenter leurs pensions; il ne laisse pas assez de liberté d'action au vice-roi, et il court le risque de lui mettre les Suisses sur les bras. Les cardinaux de Santa-Croce et de Cosenza montrent peu d'ardeur pour le concile.

Stamattina comparsono due poste di Francia, due ore l'una appresso l'altra; e, per quanto io abbi inteso da chi ha visto le lettere a questo signore, per quella de' xv il Cristianissimo risponde avere inteso la conclusione della nuova lega; e in detta lettera dice che, quanto alle minaccie de' Svizzeri, è in parere e opinione di convenire con loro quando s'arrechino alle domande e convenzioni ragionevoli, e quando si possa fare con pensioni in comune ed in privato convenienti ed ordinarie, e non altrimenti; e che, quando a questo modo non si possa la cosa condurre, saria di parere che con buon modo e fussino intrattenuti da chi maneggia la cosa con buona destrezza, ma sanza promettere però loro quello che lui non sia poi per osservare. Del Re de' Romani, circa la domanda ed elezione che Sua Cesarea Maestà gli mandò

per conto della guerra o della pace, non scrive niente a questo signore. Vero è che gli manda uno pacchetto di lettere che vanno a *Rigault*, oratore di Sua Maestà, il quale subito questo signore spacciò alla volta della Alamagna. Questo è il contenuto della lettera, per ritratto di chi l'ha udita leggere, e sono certo che non m' inganna.

Questo signore ed anche questi altri capitani non sono restati punto satisfatti per questa lettera del Cristianissimo, parendo loro che la miseria del Re sia remedio opposito al medicare il male di questi Svizzeri; ed anche arieno voluto autorità per fare nuove fanterie bisognando.

Io so per via certa che M. *de Lautrec* e li cardinali Francesi scrivono ultimamente a questo signore che Santa-Croce e Cosenza vanno freddi più che l'ordinario a questa impresa del concilio, e mostrono dubitare che questa loro andata a Lucca possa essere per divertire, e non volere andare a Pisa.

V.

PANDOLFINI AUX DIX.

Brescia, 26 octobre 1511.

Sommaire. — Conseil tenu par le vice-roi; examen des moyens de défense; demande de nouveaux secours adressée au Roi.

Siamo a notte, e, poco fa, capitando a corte, ho trovato che questo signore è stato in consiglio con questi capitani; e la causa ritraggo essere suta per determinare e fare intendere al Re tutto quello che costoro giudicano essere necessario per la conservazione degli Stati di Sua Maestà e degli amici, e per offensione delli inimici bisognando; e, secondo ch' io intendo da uno amico che vi si è trovato, hanno domandato al Re venti mila fanti e le altre spese straordinarie; e così ne hanno stasera spacciato la posta in Francia. E, dicendo io allo amico mio, « Voi sbigottirete il Re con si gran domanda, » mi rispose : « Ella « è grande come voi dite, ma noi pensiamo che il Re ad ogni modo ne le« verà una parte; e di poi il fare questa gran chiesta servirà a Mon-

« signore in ogni evento che nascesse, quando il Re non consenta tutto « il numero ; e sarà in grande sua satisfazione. »

Dovrà Sua Maestà Cristianissima ragionevolmente risentirsi un poco à si gran tuono.

VI.

PANDOLFINI AUX DIX.

Parme, 23 novembre 1511.

SOMMAIRE. — Instances de l'ambassadeur pour que le vice-roi se porte au secours de Bologne. Deux cents lances sont déjà parties dans cette direction. Le Roi, sans sortir de France, prétend tout diriger, tout ordonner; inconvénients et dangers qu'entraîne une prétention si peu raisonnable. Les Français paraissent vouloir se tenir sur la défensive.

Non ho mancato con questo illustrissimo signore, e con chi altri mi è parso a proposito, riscaldarlo alla impresa di Bologna, mostrandogli quello che potesse seguire per la lunghezza. Io ritraggo, non già da questo illustrissimo signore ma da altri, che sua signoria quel medesimo dì aveva ancora per altra via avuto il medesimo ragguaglio delle cose di Bologna, che ebbe da me. Mostra sua signoria non mancare in tutto quello sia possibile. Ieri partì di qui M. *du Plessis*, che va capo delle dugento lancie che debbono entrare in Bologna, cioè la compagnia sua, quella dello amiraglio e quella d' *Aligre;* e, fra IV o V dì, si dovranno trovare dette compagnie condotte in quella città. Le altre ordinate si spingeranno più avanti che sarà possibile, secondo che li alloggiamenti comporteranno. Ma le opere repugnano alle parole; il volere il Re, stando in Francia, governare la guerra che si fa di quà e regolare la spesa, mi par cosa male a proposito, e gli potria talvolta causare qualche sinistro, perchè la distanza è troppa e le occasioni che nascono si perdono in quel tempo. A me mi pare raccorre che in costoro sia più presto animo o resoluzione (sebbene in parte mostrono il contrario) di volere attendere a conservare e difendere, che di volersi spingere avanti in su quel del nemico. Questo paese e li altri vicini

hanno mancamento di viveri, e però costoro hanno dato ordine di trarne di Piamonte.

Siamo a di XXIII. Costoro non credono o mostrano non credere che li Spagnuoli per ancora siano mossi del Reame; ed io mi credo poco ingannare, dicendo che costoro non pensino che solamente alla difensione delle cose loro e delli amici.

VII.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 1-7 décembre 1511.

Sommaire. — Le vice-roi concentre ses troupes à Milan, sans cependant dégarnir Parme et Bologne; le Roi le laisse à court d'argent; la ville est dans l'alarme. Les Suisses approchent; leur animosité contre les Français; le danger est imminent. Les Français comptent sur le retard de l'armée espagnole, retard qui peut seul les mettre hors de péril. Arrivée des cardinaux dissidents; vive opposition qu'ils rencontrent chez le peuple et chez le clergé. Plaintes des prélats du concile contre les Florentins.

Costoro hanno richiamato in quà tutte le gente d'arme che erano in Piacentino e Cremonese, e mi è suto detto anche di quelle di Bresciano; e lo credo, sendo questa sera venuto qui M. *de Conti.* Lasciono stare tutte quelle sono in Parmigiano, e più avanti verso il Bolognese. La provvisione de' fanti va adagio, perchè questo signore veggo ha respetto a spendere sanza licenza; e però, fino a stasera, non ritraggo che sia suto dati danari a quelli capi per li fanti Italiani, che a tre o quattro di loro, e, secondo ritraggo, di cento scudi per uno, perchè menino le compagnie, e in sul luogo poi sarà dato loro la paga. Chi è di quà reputato di giudizio ed ha che perdere assai, non sta sanza molto timore di questo moto, dubitando che la miseria d' altri non abbi a causare qualche gran ruina.

Qui non s' intende per ancora di certo se li Svizzeri si radunano per loro medesimi, o sollevati da altri, o se pure il presente moto nasce dall' una causa e d'all' altra, perchè fino a qui loro medesimi non lo

manifestano interamente; ma so bene accertare le Signorie Vostre che hanno usato dire a chi ha parlato loro qualche cosa di accordo, che faranno conoscere a un Re di Francia che cosa sia il regno delle Leghe[1], e che non vogliono parlare d' accordo se non in casa di Sua Maestà e con l'arme in mano. Il Cristianissimo ultimamente si risolve a dare loro tutto quello che era consueto ; ma loro a' giorni passati lo hanno recusato con dire che, avendo il Cristianissimo guadagnato e cresciuto tanto con la reputazione e forze loro, che è conveniente che anche loro creschino.

Io non veggo che sia possibile quietare questo moto se non con la forza degli scudi, e il Re spende mal volentieri, e gli parà strano e poco onorevole avere ad essere forzato da costoro; nè la cosa si potrà resolvere senza particolar consenso del Cristianissimo. Così la tanta distanza sarà causa di andare prolungando questo moto, ed io mi dubito che quanto più indugierà tanto più dannose e disonorevoli saranno le condizioni che nasceranno. Oltre a che, si potria causare qualche male effetto per le cose di Bologna, quando gli Spagnuoli in questo tempo con le gente del Papa si spingessino avanti. Li Svizzeri, se saranno la metà del numero che si dice, potranno ad ogni loro piacere venire ne' borghi di Milano, perchè non sono lontani che trenta miglia, nè trovono fino a Milano nè fiumana nè luogo alcuno che possa fare ostanza. La deliberazione di costoro[2] è suta quella medesima dell' anno passato, cioè andarsene vicini a' loro, non venire con loro alle mani, e con seguitarli dove loro andranno impedire il più potranno le vettovaglie. E così li Svizzeri si meneranno dietro le gente francesi dove anderanno; e come si fanno più avanti, troveranno quanto vivere vorranno, e tanto più quanto la fama per tutto è sparsa (nè io so se si è vera) che pagano ogni cosa; ma mi ricordo bene che, l' anno passato, nel venire pagarono ciò che presono, e nello andare ruborono ciò che poterono. In conclusione, per qual si voglia causa, le provvisioni di quà per tanto moto non sono secondo si converria; e la disposizione generale in tutto questo

[1] Les ligues helvétiques. — [2] Des Français.

dominio, per i non buoni portamenti, non è buona. Iddio provegga secondo il bisogno! Questi Francesi si persuadono che la venuta degli Spagnuoli abbi a tardare assai, e però averan tempo a reprimere il moto de' Svizzeri, e potersi di poi liberi voltare con tutte le forze verso Bologna bisognando; che, se se ne ingannassino, saria cosa molto a proposito.

Qui a Milano, per la venuta del cardinale *de Saint-Malo*, si stette alcuni giorni senza messe, con tanta sollevazione di tutta questa città che era una maraviglia. Pare, per comandamento di questo senato, alcuni preti, ma senza beneficii, cominciarono a dirla. Li canonici ed altri di grado recusarono; ma, con mandare loro Francesi in casa, e minacciarli de' confini ed altro, hanno fatto che alcuni vanno a dire messa.

Li cardinali di Santa-Croce e *d'Albret*[1] si trovavano iersera a Marignano, e doveva ieri Santa-Croce entrare qui in Milano con le insegne pontificali, cioè presidente del concilio; e li vescovi di questo Stato erono per questo atto stati chiamati per onorare detta entrata, e così comandato tutto il clero. Ma, per non essere comparsi li vescovi e per la difficultà fatta da questo clero, la cosa è suta differita a giovedì; ed io credo che, non ostante ogni difficoltà, che la cosa arà effetto, perchè la forza sopperirà al mancamento della volontà di questo clero; la quale forza è aspettata da alcuni di questi primi prelati per giustificazione loro.

Io non saprei esprimere le querele che tutti questi prelati del concilio fanno delle Signorie Vostre, dolendosi di quelle per ciascun conto, di natura che tutti questi capitani Francesi non stanno infra loro sanza qualche gelosia delle Signorie Vostre.

Tenuta a dì II. Il Cristianissimo per questa ultima posta non mostra ancora stimare questo moto de' Svizzeri, respetto al tempo del verno;

[1] Amanieu d'Albret, frère de Jean d'Albret, roi de Navarre, évêque de Pamiers, puis de Pampelune. Le pape Alexandre VI lui avait donné le chapeau lors du mariage de sa sœur, Charlotte d'Albret, avec César Borgia.

e va rilento a spendere negli straordinari; chè tali sono le parole sue a qualcuno che di quà ha qualche cura.

Siamo a dì VII. Oggi è entrato Santa-Croce con l'abito cardinalesco sanza baldacchino o altro insegne, e di compagnia di quattro altri cardinali, fra i quali era San Severino, e così di tutti li altri prelati del concilio. Furono incontrati fino alla porta da parte di questo clero, dal senato, e di alcuni di questi gentiluomini, ma pochi pochi. Io non vidi alcuno vescovo di questo Stato, o prelato di condizione. La cosa non è stata con molta satisfazione di questo popolo.

VIII.

PANDOLFINI AUX DIX.

Milan, 18 décembre 1511.

Sommaire. — Tentative d'accommodement avec les capitaines suisses; conditions inacceptables qu'ils proposent. Trivulce négocie en vain avec eux. On s'apprête à leur résister.

Nel ragionamento e deliberazione fatta insieme con li capitani Svizzeri avantieri non s' avea potuto farli stare contenti; ed essi Svizzeri dicono volere fare appuntamento con quattro capitoli del tenore infrascritto :

1° Che non intendono far lega alcuna con li Francesi sanza il consenso de' loro superiori e cantoni;

2° Domandano Lugano e Locarno con sue pertinenze ;

3° Vogliono potere andare dal Papa a suo piacere, e con quel numero che ad essi piacerà ;

4° Vogliono tre paghe per compagnone.

Sopra questo per li Francesi fu risposto generalmente prima voler morire che concederli cosa alcuna delle predette. Tuttavolta sopra questo monsignore *de Foix* domandò il parere delli capitani, e primo di M. *de la Palice,* qual gli rispose non essere da concedergli cosa alcuna, ma che bene, per uscire di queste pratiche, atteso le occor-

renzze di questi tempi presenti, saria di opinione di non guardare a danari, dando loro, quando bisognasse, da trento infino a quaranta mila fiorini di Reno. Mentre questi ragionamenti erano intra li capitani Francesi e Tedesco, che generalmente avea avuto le esclusioni d' essi capitoli, domandò volere parlare particolarmente al signor Gian Jacopo; al quale disse che saria bene vedere di trovargli una buona via per assettare le cose. Ed il signore Gian Jacopo gli rispose che con questi capitoli non gli vedea ordine di accordo; ma, quando con qualche somma di danari volesse praticare, che saria riuscibile. E, dopo molti altri ragionamenti avuti, esso signore Gian Jacopo ritornò alli altri capitani; e, discusso bene la opinione di ciascuno, fu concluso che, se per trenta milla fiorini di Reno si volessino levare dal paese, che se gli darebbono; e ultra, per le querele del loro corriere morto, otto mila altri fiorini; altrimenti che ciascuno facesse i fatti suoi. E, così resoluto, detto capitano Tedesco se ne è andato al suo esercito, qual si sente essere alloggiato questa notte a dieci, e un altra banda appresso a sei o sette miglia.

Nel ragionare del prefato capitano Svizzero, si è compreso che essi Svizzeri sono insuperbiti, per la istanza che gli fa il Papa e Veneziani, sì per il soccorso s' intende gli viene da i loro cantoni. Li Francesi ancora, in nome del Cristianissimo Re, hanno risposto al prefato capitano con animo assai e gagliardemente. Li Francesi hanno fatto provvisione di ovviare alli detti Svizzeri quando volessino passare l'Adda[1].

Nota. — Depuis longtemps Francesco Pandolfini sollicitait son rappel. Au commencement de l'année 1512, la République fit enfin droit à ses réclamations, et désigna pour lui succéder auprès du vice-roi Niccolò Capponi. Nous publions ci-après les instructions données au nouvel ambassadeur. — Pandolfini était encore auprès de Gaston de Foix, lorsque ce jeune héros gagna la bataille de Ravenne ; on verra plus loin la relation qu'il fit de cette grande journée.

[1] Les Suisses se retirèrent d'eux-mêmes. Leur retraite permit à Gaston de Foix de porter toutes ses forces dans la Romagne.

EXTRAITS
DE
LA CORRESPONDANCE DU CARDINAL JEAN DE MÉDICIS,
LÉGAT DU SAINT-SIÉGE A BOLOGNE[1].

1511-1512.

I.

BERNARDO DA BIBBIENA[2] AU CARDINAL LÉGAT, À BOLOGNE[3].

(*Arch. Med.* Strozziana filza 6.)

Rome, 4 octobre 1511.

SOMMAIRE. — Conclusion de la Sainte-Ligue; que le légat fasse célébrer ce grand événement, en ordonnant des fêtes et des réjouissances publiques dans toute sa province. Différents chefs de l'armée. Confiance du Pape.

Conclusa, stabilita, ferma e sancita si è stasera la lega, la quale Nostro Signore, per essere fondata e fatta tutta a beneficio della Chiesa, vuole e comanda che si chiami Santissima; e così impose ai cardinali presenti, agli oratori e a me che fosse battezzata, e ch' io così scrivessi

[1] Cette correspondance, qui comprend deux liasses entières (*Strozziana,* filze 6 et 5), renferme les lettres adressées au cardinal Jean pendant sa légation. La Romagne, à cette époque, est le principal théâtre de la guerre et des exploits de Gaston de Foix : la délivrance de Bologne et la victoire de Ravenne sont les plus beaux faits d'armes de ce brillant capitaine. Il nous a semblé qu'il était d'un grand intérêt de recueillir, dans cette volumineuse correspondance, tout ce qui peut jeter quelque lumière sur cette mémorable campagne. Ce n'était pas sans dessein que le Pape Jules II avait donné au cardinal Jean de Médicis cette importante légation. Il tenait par là en échec, dit Guicciardini, les Florentins, dont il était mécontent à cause du concile de Pise; en plaçant sur leurs frontières un de leurs bannis, revêtu de la plus haute autorité, il espérait pouvoir à son gré faire naître des troubles parmi eux.

[2] Bernardo da Bibbiena était secrétaire du cardinal Jean.

[3] Bologne était alors au pouvoir de Bentivoglio. Le légat ne résidait donc pas dans cette ville, mais dans une autre ville de la Romagne, le plus souvent à Faenza.

a vostra signoria reverendissima. Domandai Sua Beatitudine, poichè fu conclusa ogni cosa, se voleva che vostra signoria facesse fare per la sua legazione fuochi e feste in segno di allegrezza, come intendeva essere ordinato per qui. Rispose Sua Santità ch' io aveva bene ricordato, e che voleva ciò si facesse per tutte le provincie sue; e così ordinò li brevi e a me impose lo scrivessi a vostra signoria reverendissima, affinchè per tutta sua legazione facci fare allegrezza e feste. La signoria vostra reverendissima sa li capitoli; però non le scrivo altrimenti. Questo solo dico, perchè non lo ho inteso prima, che il vicere[1] ha a comandare come capitano generale, così alle gente di Nostro Signore e al duca di Termini[2], come agli Spagnuoli; ma il duca di Termini nelle gente del Papa non ha ad avere superiore se non il legato. Dice Nostro Signore che vuole fare quanto può e sa per vincere, e che terrà bene contenti questi Romani.

II.

BERNARDO BIBBIENA AU CARDINAL LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 5 octobre 1511.

Sommaire. — Proclamation de la Sainte-Ligue à Rome. Place réservée dans la Ligue pour le Roi d'Angleterre et pour l'Empereur, s'ils veulent y adhérer.

Per questa le accuso come stamattina, col nome di Nostro Signore Dio, della Gloriosissima Vergine Maria e dello Spirito Santo, si è pubblicata la *Santissima Lega* con una solenne messa dello Spirito Santo

[1] Raimond de Cardone, vice-roi de Naples pour Ferdinand le Catholique.

[2] Le duc d'Urbin, François-Marie de la Rovère, neveu du Pape, était général des troupes de l'Église; mais, en cette circonstance, il n'exerça pas le commandement, qui fut donné au duc de Termini, soit qu'il ne voulût pas se mettre sous les ordres de Raimond de Cardone, général en chef; soit que son oncle conservât encore contre lui quelque ressentiment du crime qu'il avait commis quelques mois auparavant, en poignardant de sa main le cardinal de Pavie, indigne favori de Jules II. Le duc de Termini mourut au début de la campagne et ne fut pas remplacé.

celebrata pel reverendissimo monsignore di San Sisto-al-Popolo. Dopo la qual messa, il vescovo di Isernia orò in laude della *Santissima Lega*; e, finito che ebbe, lesse in vulgare certa scritta nella quale si conteneva brevemente la sostanza della lega fatta par la conservazione delle cose della Chiesa, di Papa Julio, e per la recuperazione della città di Bologna, del contado suo, e di ogni altra cosa che, occupata da altri, fusse di essa Chiesa; li collegati nominando : Papa, Re Cattolico e Veneziani; nella quale la Cattolica Maestà si obbliga mandare con le gente che sapete, per capitano generale di essa lega, lo illustrissimo don Raimondo di Cardona, vicere di Napoli, e undici galere per il mare, ove sia giudicato essere di bisogno ad opponersi a chi volesse contro fare alla *Santissima Lega;* e Nostro Signore, sotto il reggimento dell' illustrissimo duca di Termini, è obbligato tenere secento uomini d'arme ; e Veneziani quelle più gente che potranno, e, oltre allo esercito, non so quante galere in acqua al servizio della *Santissima Lega.*

Lasciai di sopra come onoratissimo luogo si riserva al Re d' Inghilterra, attento che li collegati sanno la ottima mente sua di entrare in Lega, mentre la distanza degli luoghi non ha permesso che venga il mandato per questa conclusione; che è suto per buoni rispetti necessario di farla ora senza più indugio. Questo è nelli capitoli, e così in la scritta letta in volgare è questa sentenza, servando anche onestissimo luogo allo Imperatore e ad ogni altro che voglia entrare in questa *Santissima Lega.*

III.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 6.)

Rome, 5 octobre 1511.

Sommaire. — Nouvelle officielle de la promulgation de la Sainte-Ligue.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem.

Inivimus nuper sanctissimam confederationem et ligam cum caris-

simo in Christo filio nostro, Ferdinando, Aragonum et utriusque Sicilie rege, dilectoque nobili viro, Leonardo Loredano, duce Venetiarum, pro conservatione (Sancte Ecclesie) et dignitatis Sancte Apostolice (Sedis), et recuperatione Bononie ceterarumque terrarum Sancte Romane Ecclesie, (que nunc ab hostibus) occupantur. Quorum volumus et mandamus (sanctissimam) ligam confederationem hanc per fines provincie tibi commisse publices publicarique facias, juxta copiam presentibus introclusam; quam coram populis ad hoc convocatis legi facies et mandabis.

Datum Rome apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris; die v octobris, MDXI. Pontificatus nostri anno octavo [1].

IV.

BERNARDO DA BIBBIENA AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 6.)

Rome, 15 octobre 1511.

SOMMAIRE. — Les Florentins, pressés par les Français de se déclarer, semblent disposés à se rapprocher du Saint-Siége; ils ont fait faire en ce sens une démarche auprès du Pape par Pandolfo Petrucci. Le souverain pontife a suspendu l'interdit dont il les avait frappés. Le Pape servira en temps et lieu les intérêts du légat et des Médicis. Bref adressé au roi de France pour l'engager à abandonner les ennemis du Saint-Siége et à entrer dans une ligue universelle contre les infidèles.

Nostro Signore mi disse che i Fiorentini e il gonfaloniere se gli mandano a raccomandare per mezzo di Pandolfo Petrucci [2], e che credeva, oltre allo starsi neutrali, anche forse venivano più oltre, volendo inferire a qualche più di obbligazione; e che credeva, per la impazienza e pazzia dei Francesi, i quali forse vorriano forzarli a scoprirsi con loro, che forse se adereriano di quà; ma che questo era pensiero di Sua Santità, non pratica ancora; e che pensava che ciò non dovesse dispiacervi, attento che credeva che vostra signoria pensasse solo al fine della vittoria sua, nella quale saria il bene nostro. Io

[1] Les mots compris entre parenthèses sont restitués par nous, le parchemin de la lettre originale se trouvant lacéré. — [2] Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne.

risposi che io sapeva l'animo di vostra signoria essere che Sua Santità prosperasse e vincesse, e che ad altro non pensavi, tenendo per certo che, quando Sua Beatitudine avesse vittoria, si ricorderia delli fedeli servi suoi. Rispose che, quando ciò fosse, indurria i Fiorentini medesimi al bene vostro; imponendomi vi scrivessi il tutto, e che vostra signoria ne rispondesse per la prima. Poi mi disse suspenderia l'interdetto ai Fiorentini per xv a xx dì. Scrive Nostro Signore un Breve al Re di Francia : in sustanza, che permetta la recuperazione delle terre della Chiesa, per far poi una lega universale e una santissima impresa contro l'Infedeli, attento che di Rodi ci è che due eserciti potentissimi del Sophi e del Turco sono in campagna; e che quel di loro vince sarrebbe si potente che, trovando Cristiani disuniti, potria fare grandissimo male. Il Breve si manderà domattina in consistorio, e poi si manderà via.

V.

BERNARDO DA BIBBIENA AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 6.)

Rome, 19 octobre 1511.

Sommaire. — Le Pape a reçu des lettres de France. Le Roi voudrait la paix. En cas de guerre, il paraît compter sur les Suisses, ce en quoi il se trompe; il fait les plus magnifiques offres de secours aux Florentins, jusqu'à dire que pour les défendre il descendrait en Italie en personne, ce qui semble indiquer qu'il doute de leur dévouement; il n'insiste plus pour que son concile se tienne à Pise; il se défie de l'Empereur et lui a député le cardinal de San Severino; enfin, il compte sur l'intervention de l'évêque de Gurck pour ramener le Saint-Père à des sentiments pacifiques.

Nostro Signore mi disse come aveva avuto lettere di Francia del I e del II, molto lunghe, ma che in sustanza contenevano come quel Re pareva volto ad una pace universale, della quale aveva grande speranza; e che per questo con desiderio aspettava lo oratore di Scozzia [1].

Item, che, quando non potesse conseguire questa pace universale,

[1] L'évêque de Murray (aujourd'hui Elgin), dont le Pape avait accepté l'intervention pacifique.

usava dire che faria di gagliarde provvisioni, e che la prima era di avere li Svizzeri dal suo, così per servirsene, come perchè altri non li avesse contro di lui. A che Nostro Signore mi suggiunse che mentiva per la gola, perchè non li aria mai, attento che erano legati con Sua Santità, e che non mancava a loro degli danari, che ogni anno è obbligato dargli.

Item, alla ambasciata dei Fiorentini fatta a Sua Maestà del non volere ricevere li cardinali con le armi sul dominio loro, avea risposto che facevano molto bene, e che non era di sua intenzione, se non in quanto fosse per servizio dei Fiorentini, ai quali offeriva in difensione loro quanta gente volevano, se bene per conto loro dovesse venire in persona in Italia. Il che Sua Santità interpreta esser fatto per filo per mantenersi amici i Fiorentini; i quali, secondo mi dice Nostro Signore, non accettarono le offerte, ma solo lo oratore ringraziò. La Maestà Sua scrisse al capitano di quelle gente che erano con li cardinali, che non andasse più oltre.

In Francia, secondo lo scrivere del Tivoli[1], si sta con grande gelosia che lo Imperatore non si unisca con nostro Signore. E, per questo, di nuovo San Severino mandato da quel Re, è tornato da Cesare, e là si trova udito e carezzato. Scrive ancora il Tivoli che il Re gli ha detto che *Gurck, nisi prius compositis rebus* con nostro Signore, non verrà da Sua Santità; la quale disse il Re sapere che con grande istanza lo chiamava. E nostro Signore crede che la Francia operi da allungare questa venuta solamente per vedere in questo mezzo di concludere lui con nostro Signore la pace universale; alla quale Sua Beatitudine dice essere inclinatissima, ma vuol prima n'avere il suo ; e così ha scritto al Re, e a tutti gli altri Principi cristiani, confortandoli alla pace universale, per venire poi ad una sua impresa contro l'Infedeli, mostrando avere fatto la lega per venire poi a questo effetto.

[1] Camille Léonini, nonce apostolique en France, prélat fort estimé.

VI.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT[1].

(*Arch. Med.* Strozziana filza 6.)

Rome, 8 octobre 1511.

Sommaire. — Il semble facile de s'emparer de Bologne avant l'arrivée des troupes espagnoles. Que le cardinal ne néglige rien pour mener à bien cette glorieuse entreprise.

Dilecte fili, salutem, etc.

Venit nuper ad nos Camillus, Bononiensis civis, ex nobili comitum Pepulorum familia ortus, que de nobis in omni temporum varietate et Sanctissima Apostolica Sede semper bene mereri studuit. Ex eo Circumspectio Tua de statu rerum Bononiensium, et que occasio illius recuperande offeratur, intelliget. Quocirca Circumspectionem illam Tuam hortamur in Domino ut iter Bononiam versus, quam maxima potest diligentia, continuare velit. Ut autem Circumspectio Tua que nunc gerenda exequendaque sunt facilius facere exequique possit, ad dilectos filios, nobilem virum Franciscum Mariam Urbini, ducem exercitus nostri et Sanctissime Romane Ecclesie capitaneum generalem [2], Marcum Antonium de Columna, et Johanem de Saxatello scribimus, ut eorum copias ad omnem tuam requisitionem paratas habeant. Tu etiam eum peditum numerum, quem, re intellecta, duxeris necessarium colliges, prout latius ex dicto Camillo, quem ad Circumspectionem Tuam venire

[1] Sur le rapport de Camille de Pepoli, citoyen notable de Bologne, le Pape se flattait de pouvoir rentrer dans cette ville par un coup de main. C'est pour atteindre ce but qu'il écrit les deux lettres au Légat.

[2] Entre ce passage et celui de la première lettre de Bibbiena, qui désigne comme général de l'armée pontificale le duc de Termini, il n'y a pas contradiction. Le duc d'Urbin pouvait refuser de servir sous Raimond de Cardona; le Pape pouvait l'avoir écarté du commandement de l'armée régulière; mais ici il est question de tenter un coup de main sur Bologne avant l'arrivée des Espagnols; le duc d'Urbin pouvait donc agir sans craindre d'avoir un supérieur, et le Pape, de son côté, devait faire appel en ce cas à tous les hommes de guerre qui étaient à sa disposition.

magna cum diligentia jussimus, intelliges. Cui fidem indubiam prestare potes.

Datum Rome, etc.

VII.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 6.)

Rome, 25 octobre 1511.

Sommaire. — Même objet. Bernardo de Bibbiena est envoyé vers le légat, porteur des instructions détaillées du Souverain Pontife.

Dilecte fili, salutem, etc.

Etsi ex his, que, per dilectum filium Camillum primo, et deinde Romeum, ejus fratrem germanum, ad Circumspectionem Tuam scripsimus, satis intelligere potuisti facilem fore recuperationem civitatis nostre Bononie, si diligentia debita et opportuna uteris; quia tamen in dies meliora faciliora que nuntiantur, et major ac melior se offert occasio, dilectum filium, Bernardum de Bibbiena, familiarem tuum, ad Circumspectionem Tuam mittendum statuimus, plene a nobis instructum de omnibus rebus que fieri ab eadem Circumspectione Tua, Capitaneo Generali et ductoribus exercitus nostri cupimus. In quibus exequendis eam celeritatem ac diligentiam adhiberi volumus, quia occasio tanta expostulat. Audi igitur attente Bernardum ipsum, et verbis ejus plenissimam fidem presta.

Datum Rome, etc.

VIII.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 6.)

Rome, 5 novembre 1511.

Sommaire. — Bologne ne s'est pas rendue avant l'arrivée de l'armée espagnole; cette armée approche; il faut pourvoir à ses besoins sans opprimer la population. Que le légat prenne ses mesures. Devant les forces combinées de la Sainte-Ligue, Bologne ne tardera pas à succomber.

Dilecte fili, salutem, etc.

Accepimus litteras tuas, ex illisque intelleximus studium tuum non defuisse quominus Bononiense negotium, ante adventum exercitus Hispani, ex sententia conficeretur; quod valde desiderabamus, etiam pro majore honore tuo. Speramus tamen quod, in adventu capitani generalis Sanctissime Lige, cito conficietur. Capitanus enim ipsecum omni equitatu et peditatu iter ingressus est et continuat, ut ex introclusis litteris Circumspectio Tua intelliget. Nos eos per totam provinciam nostram Marchie benigne et sub tectis recipi, eisdemque copiam omnium rerum usui hominum et equorum necessariam pro honesto pretio preberi mandavimus. Quod a Tua quoque Circumspectione per totam provinciam tibi commissam faciendum est, ne quam occasionem habeant inferendi damna peculiaribus populis et subditis Sanctissime Romane Ecclesie. Volumus ergo ut homines prudentes atque idoneos ad fines provincie tibi commisse mittas, qui hec omnia diligentissime preparari preberique faciant, sub jussionibus penisque opportunis.

Datum Rome, etc.

IX.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 21 novembre 1511.

Sommaire. — Les Bolonais ont reçu du renfort. Il faut pourvoir à tout : fortifier les points importants, lever de l'infanterie, etc. Le légat recevra pour cet objet six mille ducats d'or.

Dilecte fili, salutem, etc.

Non ex tuis novissimis, nam he breviores erant, sed ex conjunctis eis litteris, intelleximus adventum hostium nostrorum et Sanctissime Romane Ecclesie[1], consilium etiam dilecti filii, Johannis de Saxatello, militis, ut in oppido Doccie et Castello Bononiensi validum presidium imponatur ne in hostium manus deveniant. Quapropter singulari prudentia et integritate Circumspectionis Tue freti, nulli rei necessarie deesse volentes, mittimus ad te, per velocissimos tabellarios, sex millia ducatorum auri de camera, quos in conducendis peditibus et aliis rebus necessariis distribuere possis, prout dilectus filius, Bernardus de Bibbiena, nostro mandato, latius scribet.

Datum Rome, etc.

X.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 15 décembre 1511.

Sommaire. — Tout va bien. Les Espagnols arrivent; Bologne ne saurait résister. Envoi de l'étendard de l'église au général en chef; que le légat ne cesse de l'exhorter à bien faire.

Dilecte fili, salutem, etc.

Ex litteris tuis ad nos et ad dilectum filium, Bernardum de Bibbiena,

[1] Gaston de Foix avait envoyé à Bologne deux mille lansquenets et deux cents lances, sous les ordres de Lautrec et d'Yves d'Alègre.

secretarium tuum, cognovimus res nostras et Sancte Romane Ecclesie isthic bene procedere, et non modo spem dubiam, sed certam et exploratam adesse recuperandi civitatem nostram Bononie. Que spes nec nostram nec tuam opinionem fallet. Ee enim copie nostre jam ad te convenisse debent; et capitaneus generalis Sanctissime Lige nostre cum magno equitatu peditatuque appropinquat. In quorum adventu, etsi victoria dubia esset, pro certa haberi potest. Id ergo hortamur, ut magno animo, et, quemadmodum hactenus prudenter et diligenter fecisti, in omnem occasionem rei bene gerende intentus sis. Ceterum, quia capitaneus generalis hujus lige, cujus nos caput sumus, desiderat, decensque est, nostra et Sanctissime Romane Ecclesie vexilla gestari, quorum auspiciis rem felicius gerat, mittimus ad Circumspectionem Tuam vexilla predicta, ut eadem capitaneo ipsi, quo honorificentius fieri poterit, in aliquo insigni, et fieri potest, Bononie, tradas, cum omnibus cerimoniis consuetis omnique verborum honore, ubi et quando capitaneus ipse voluerit; quem sponte currentem et recto animo incedentem hortari non desines ad bellum cito et ex sententia conficiendum, prout eum facturum speramus.

Datum, etc.

XI.

BERNARDO DA BIBBIENA AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 18 décembre 1511.

Sommaire. — Nouvelles de l'irruption des Suisses en Lombardie et de leurs premiers succès. Détails. Grande satisfaction à Rome. Bon mot du Pape touchant le cardinal de Volterra.

Venne da Milano un messer Callisto, e portò che la notte delli x ai xi del presente, li Francesi, due volte in un dì, volsono scaramucciare con gli Svizzeri, e la mattina riceverono poco danno e vergogna, la sera ebbono danno e vergogna; per ciò che gli Svizzeri, fatto gran impeto, tolsono un fosso che faceva riparo e fortezza ai Francesi, e am-

mazzarono molti e molti fanti, e tra morti e presi dugento cavalieri, e tra morti e presi quaranta uomini d'arme, tutti Francesi, ferito malamente in una spalla monsignor *de la Palice;* e il resto de' Francesi tutti, dicono costoro, che s'erano ridutti a salvamento verso Milano; e gli Svizzeri, con la vittoria spintisi innanzi, avevano preso Biagrassa; e lì si trovavano quando questo messer Callisto partì. A Milano a gran furia si facevano fanti, e messer Theodoro Triulzio aveva ordine di farne tre mila, pur con danno di gentiluomini. Dice costui che due dì innanzi, a certo castello volsono parlare col signor Gian Jacopo (Triulzio); e sua signoria vi andò con licenza dei Francesi, e costui seco; e dice che allora erano dieci otto mila, che tutti in ordinanza uscirono da quel castello; e giura che non vide mai la più bella gente, e che hanno l'artiglieria da campo tutta con gli cavalli; e che da poi, li due giorni, erano arrivati di più ben dodici mila ; e che per tutto Milano si afferma loro essere trenta mila vel circa; e gridano : *Libertà! Libertà!* e portano con loro gran quantità di vettovaglie ; e che vogliono con loro dagli signori Veneziani mille o mille cinque cento cavalli leggieri, disposti a non fermarsi che abbiano cacciati i Francesi di Lombardia. Essendo vero o tutto o in parte di queste cose, mi pare di massimo momento e di gran favore alle cose di nostro Signore e di estremo spavento agli Bentivogli e agli altri inimici di Sua Santità. E, pensando io che tali nuove potriano non così presto poter pervenire a notizia di vostra signoria, per avere a passare per vie che nol vorria, m'è parso darvi questo avviso, acciochè la vostra signoria usi la prudenza sua in questa occasione di fare ogni cosa per avere Bologna. E venga quando vuole monsignor di Volterra [1], e porti che i Fiorentini entreranno in lega e muoveranno contro Francesi quanto gli piace! Ha nostro Signore due volte usato dire : *Svizzeri essere buoni medici del mal francese*, perchè hanno si bene guarito monsignor di Volterra, che in tratto ha potuto venir quà ove prima non poteva muoversi.

[1] Francesco Soderini, frère du Gonfalonier, prélat dévoué à la France, qui paraissait enfin décidé à se rapprocher du Saint-Siége.

XII.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 26 décembre 1511.

Sommaire. — Nouvel envoi d'argent. Mort du duc de Termini. Il ne sera pas remplacé. Ses deux cents hommes d'armes seront sous le commandement immédiat du légat, ainsi que toute l'armée pontificale.

Dilecte fili, salutem, etc.

Misimus Circumspectioni Tue viginti millia ducatorum auri de camera pro supplemento page peditum Hispanorum.

Ceterum, post obitum insignis memorie Andree Termularum, ducis, generalis gubernatoris exercitus nostri et Sanctissime Romane Ecclesie, statueramus ut ducenti cataphracti, quos idem dux Termularum ducebat, sub obedientia et ductu dilecti filii, nobilis viri Francisci Marie ducis Urbini, nostri secundum carnem nepotis, qui noster et dicte Ecclesie capitaneus generalis est militarent, neposque ipse noster in castra cum illis et aliis commissis sibi copiis se conferret, pariturus in mandatis et ordinationibus generalis capitanei Sanctissime Lige predicti: Sed, quoniam incerti sumus an et quando nepos noster capitaneus ad exercitum sit venturus, expediens esse putamus ut interim, tam ducenti cataphracti predicti, quam alii nobis et Sanctissime Romane Ecclesie militantes a Circumspectione Tua regantur et gubernentur, sub obedientia hujus viceregis predicti. De qua re ad dilectos filios, Marcum Antonium Columnam, Johannem de Saxatello, Johannem Vitellum et alios ductores nostros scribimus, mandentes eis ut tibi non minus quam nobis obsequantur et pareant.

Datum, etc.

XIII.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 26 décembre 1511.

Sommaire. — Envoi de l'épée et du bonnet bénits à Raimond de Cardona.

Dilecte fili, salutem, etc.

Benediximus propriis manibus, sacratissimo die Natalis Domini Nostri Jesu Christi, ut vetus et laudabilis mos est Romanorum Pontificum, predecessorum nostrorum, ensem et pileum; eosque dilecto filio, nobili viro, Raimondo de Cardona, viceregi Neapolitano, Sanctissime Lige capitaneo generali, de consilio venerabilium fratrum nostrorum, Sanctissime Romane Ecclesie cardinalium, dicavimus. Nam, licet nec rex, nec dux, nec marchio appelletur, quibus solis, ut pote dominia lata habentibus, ensis et pileus hujusmodi mitti solent; militie tum nostre contra scismaticos et hostes Sanctissime Romane Ecclesie est capitaneus generalis, tantaque animi alacritate ad bellum contra scismaticos et hostes hujus modi proficiscitur, tanta fide et diligentia, ut brevi nobis et Sanctissime Romane Ecclesie speratam victoriam sit daturus, hostibus subactis, scismaticisque perdomitis. Itaque, non solum nostra et Sanctissime Romane Ecclesie vexilla nostris manibus benedicta, sed ensem et pileum per dilectum filium, Bernardum de Bibbiena, secretarium tuum, ad Circumspectionem Tuam mittimus; ut eos, die aliquo solemni, cum cerimoniis juxta formam presentibus alligatam, viceregi predicto, et benedictione Dei Omnipotentis ac nostra, tradas; ipsumque, licet sponte currentem, accomodatis verbis, que tibi prudentia tua et causa suggeret, ad rem strenue, fideliter ac cito gerendam horteris.

Datum, etc.

XIV.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 5 janvier 1512.

Sommaire. — Envoi d'argent; la prise de Bologne payera le Pape de tant de sacrifices; que sur toutes choses on empêche les Bentivogli et les Français de s'échapper. Conquête prochaine de Parme et de la Lombardie.

Dilecte fili, salutem, etc.

Hoc die, qui quintus est mensis presentis, littere tue nobis fuerunt reddite, eademque hora, qua illas accepimus, numeravimus decem millia ducatorum auri de camera, tabellariisque dedimus ad te celeriter perferenda. Reliqua decem millia que restant cras ad te eadem celeritate mittemus, ut occasionem urgere et Bononiam recuperare possis, quoniam, ut scribis, sine hujusmodi pecunia res confici et recuperatio confici nequit. Consilia et cogitata tua, dilectique filii, nobilis viri, capitanei generalis Sanctissime Lige valde probamus; utque ea executioni mandetis, valde hortamur; recuperataque Bononia, bellum in Parmam et alia Lombardie loca ac civitates viriliter transferatis atque geratis. Imprimis autem, adhibita diligentia exactissima, provideatis atque curetis ut Bentivogli atque Galli Bononia exire non possint, nec diutius nobis et Sanctissime Romane Ecclesie sint molesti. In quibus omnibus rebus curandis atque administrandis Circumspectio Tua, una cum eodem capitaneo generali, solita prudentia et magnanimitate utetur, ut de persecutoribus Sanctissime Romane Ecclesie plenam et celerem victoriam consequi valeamus, prout, Altissimo justissime cause nostre favente, confidimus esse futurum.

Datum, etc.

XV.

ANTONIO DE STATIS[1] À BERNARDO DA BIBBIENA.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 6 janvier 1512.

Sommaire. — Ordre exprès de couper toutes les communications aux Bolonais du côté de Ferrare; une fois la ville prise, recommandation de faire main basse sur les Bentivogli et de traiter leurs adhérents avec une extrême rigueur, puis de marcher aussitôt sur Parme et sur Reggio.

Mandi sua signoria reverendissima gente a Castel Franco e Castel San Giovanni, sì per levare ogni soccorso che venisse ai Bentivogli da quella banda, sì *etiam* acciò che nè detti Bentivogli, nè ancora i Francesi che vi sono dentro, possano scampare da alcuna banda, avuta la città; e ancora acciò che nè dal campo de' Francesi nè da Ferrara non possa venire nè lettere nè messo alcuno ai Bentivogli, nè dai Bentivogli a loro.

Presa che arà la città vostra signoria reverendissima, come facilmente si spera che abbia a seguire, Nostre Signore vuole che primamente quella usi ogni diligenza di avere nelle mani detti Bentivogli, tanto le donne come gli uomini, e quelli tenere sotto buona custodia. Similmente che quella abbia buona avvertenza in tutti quelli rebelli che furono causa che Bologna si perdesse e che i Bentivogli entrassino dentro, e tutti loro cagnotti, non provando loro al presente di fare qualche dimostrazione e qualche opera contro detti Bentivogli e contro i Francesi che vi sono dentro, o di prenderli o di fargli venire in potestà di vostra signoria reverendissima; e, in ricompensa del primo loro errore, vuole nostro Signore che quella non con manco rigore proceda contro di loro e tutti i loro beni che contro Bentivogli. Vuole ancora Sua Santità, presi o fugati che saranno detti Bentivogli, vostra signoria reverendissima pigli, a nome della camera apostolica, tutte le loro possessioni e dei loro seguaci, *etiam* quelle delle quali Sua

[1] Nous ne savons rien de ce personnage, sinon qu'il a été secrétaire du cardinal Cibo.

Beatitudine avesse fatto grazia o donazione a quella comunità o ad altri.

Ulterius, avuta che sarà Bologna, Sua Santità vuole che incontinente vostra signoria reverendissima mandi qualcuno de' suoi prelati, uomo da bene e a lei fidato, il quale subito pigli, a nome di Sua Beatitudine e della Sede Apostolica, la possessione di Reggio e di tutti quelli castelli e luoghi del Parmasano e del Piacentino.

P. S. — Nostro Signore vuole, in eventu che vostra signoria reverendissima pigli i Bentivogli, faccia ogni supplicio di loro, eccetto del protonotario e di messer Alessandro, quali vuole che vostra signoria reverendissima mandi qui subito a Sua Santità bene guardati.

XVI.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 8 janvier 1512.

SOMMAIRE. — Ouverture faite au Pape par le comte Pic de la Mirandole; tentative pour prendre Ferrare.

Dilecte fili, salutem, etc.

Venit ad nos dilectus filius, nobilis vir, Johannes Franciscus Picus, Mirandule dominus, Concordie comes; et, ut est Ecclesiastici Status observantissimus et observantissimus nostri, quedam proposuit de recuperatione Ferarrie, quam celerem facilemque affirmat. Vehementer nobis ea que proposuit placuerunt. Itaque ipsum ad Circumspectionem Tuam remittimus, ut audias diligenter, et, si ea facilitate et celeritate qua dicit res confici posse videbis, cum dilecto filio, nobili viro, capitaneo generali Sanctissime Lige, cui credentiales litteras in sui personam scribimus, rem ipsam communica; et, si tibi et illi res aggredienda videbitur, nos per velocissimum tabellarium certiores reddas,

ut, si qua providenda erunt, providere possimus; si vero difficilis esset, et sine temporis intervallo non posset fieri, recuperata Bononia et diligenter munita, bellum in Lombardiam transferas, prout ante ad te scripsimus.

Datum, etc.

XVII.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 28 janvier 1512.

Sommaire. — Plaintes mal fondées du vice-roi et des capitaines de l'armée pontificale; le Pape n'a rien négligé; il est en règle pour tous les payements. L'expédition ne s'arrêtera pas à Bologne; le Pape ne déposera les armes que lorsqu'il aura recouvré tout ce qu'il réclame au nom du Saint-Siége.

Dilecte fili, salutem, etc.

Scribis nobis in calce litterarum tuarum, quas nunc recipimus, capitaneum generalem Sanctissime Lige scire velle, prius quam Bononiam arcta obsidione premat et tormenta majora illi admoveat, an numerus sexcentorum equitum gravioris armature, quos nos tenere debemus, in castra sit; ductores etiam exercitus nostri queri quod eis stipendium persolutum non fuerit, palamque dicere quod, nisi stipendium hujusmodi eis persolvatur, e castris discedere erunt coacti.

De capitaneo generali non multum miramur, dummodo sub hac excusatione obsidionem differre et moras nectere velit; quod credere tamen non possumus.

De ductoribus nostris vehementer miramur; nullam enim juste querele materiam habent. Marco Antonio Columne et Johanni Vitello pro duabus e tertiis partibus satisfactum est; tertiam enim partem solvendam non putavimus, priusquam sciamus an numerum equitum integrum habeant. Reliquis omnibus per thesaurarium nostrum generalem, preteritis diebus, per Marchiam, pecunie misse fuerunt; quas credimus isthuc magna ex parte jam esse perlatas. Itaque non solum numerus

sexcentorum equitum nostrorum debet esse in castris, sed septingentorum, et, si qui homines desunt ex societate ducentorum equitum ducis quondam Termularum, propter obitum suum fortasse evenit. Et tunc, ut in dicta societate aliqui desint, non tamen ita diminuti esse possunt, quin sexcentorum numerus sit in castris.

Quare Circumspectionem Tuam hortamur ut ductores ipsos in fide contineas, eosque adhorteris ad bellum strenue fideliterque gerendum, nec patiantur se studio et alacritate pugnandi ab Hispanis superari, presertim cum de recuperatione urbium Sanctissime Romane Ecclesie et honore nostro agatur, quem ipsi pre ceteris debent curare. Nos ad eos scribimus ut *monstram* faciant, numerum recenseant, et sese in armis ordinibusque ostentent; presertim cum certi esse possunt quod pecunie eis non sunt defuture.

Ceterum, quia fieri potest ut hec procrastinatio capitanei generalis proveniret ex hoc, quia forte dubitaret ne, recuperata Bononia, stipendium eorum cessaret, volumus ut hanc ab eis adimas dubitationem, affirmesque nos pro recuperatione Ferrarie et aliarum terrarum nostrarum bellum continuare velle, et jam oratori Regis Catholici persolvisse portionem nostram pro toto mense februarii proxime futuro, prout ex litteris ejusdem oratoris intelligere poterunt.

Datum, etc.

XVIII.

GORO GHERI[1] AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 25 février 1512.

Sommaire. — Gaston de Foix a repris Brescia[2]; la nouvelle en vient de Florence et de Gênes. La cour de Rome est consternée; on ne peut plus compter sur les intelligences qu'on a dans Bologne. Les Florentins resteront sans doute fidèles à l'alliance française.

Questa sera è venuto avviso da Firenze e da Genova che i Francesi hanno ripreso Brescia con grandissima uccisione e danno di quella città. Vostra signoria reverendissima può pensare se nostro Signore ne stà di mala voglia. Mandò, avuto tale avviso, per li oratori Ispano e Veneto, i quali insino adesso, che sono due ore di notte, sono stati con nostro Signore. Non so quello si abbino risoluto.

Qui è venuto il conte Cornelio Pepoli, perchè Francesco e Guasparre Fantuzzi, Lorenzo Ariosti, Lorenzo Bianchetti, Catani[3] ed altra gente gli hanno mandato a dire che voglia venire a nostro Signore, e pregare Sua Santità voglia loro fare un Breve che li rimetta le cose passate, e che li assicuri; e così Sua Beatitudine ha fatto. Ma dubito, poichè è successo il caso di Brescia, quando bene fussino di buono animo di quanto offrono, che forse al presente non vorranno eseguirlo.

Nostro Signore, questo dì, è stato avvisato che i Fiorentini si scopriranno Francesi.

[1] Goro Gheri de Pistoia était attaché à la famille des Médicis; il devint chancelier de Laurent de Médicis après la révolution de 1512, puis successivement évêque de Fano, protonotaire, nonce apostolique en Suisse, gouverneur de Parme et de Plaisance pour le Pape, et enfin gouverneur de Florence pour les Médicis.

[2] Les événements avaient marché rapidement. Le 7 février, Gaston de Foix était entré dans Bologne, dont le siége avait été levé par l'armée de la Sainte Ligue. Puis, à la nouvelle que les Vénitiens s'étaient emparés de Brescia, il s'était dirigé à marches forcées vers la Lombardie, avait mis en fuite l'armée vénitienne commandée par Giampaolo Baglioni, et était rentré de vive force dans Brescia, le 19 février.

[3] Le comte Pepoli, au nom de ces divers seigneurs, venait sans doute offrir au Pape de lui fournir les moyens de rentrer dans Bologne.

XIX.

BERNARDO DA BIBBIENA AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 2 mars 1512.

Sommaire. — Le Pape soupçonne les Espagnols de trahison. Bernardo combat cette opinion et ranime l'animosité du Pontife contre le roi de France; il a grand' peine à calmer Sa Sainteté cependant il croit y avoir réussi.

Trovai Sua Santità tanto piena di gelosia, di suspicioni e di ombra che li Spagnuoli non andassimo bene con lei, che più dire non si potria; tenendo per fermo che il signor vicere e tutti quelli signori non andassino seco fedelmente. Io, lasciato dire quanto volse Sua Santità, entrai con mostrare, con le ragioni vive e vere che vostra signoria reverendissima m'impose, quanto era diversa dal vero e falsa la opinione che li maligni e li ignoranti cercavano d'imprimere in Sua Santità, non per altro che per volere quella disgiunta dal Re Cattolico, per indurla ad essere *quodammodo* cappellano del Re di Francia, che gli occupava il suo, cercava torgli lo Stato, dividere la Cristianità, e deponere Sua Santità. E che vostra signoria reverendissima lo accertava che tanta fede era nel vicere verso di Sua Santità, e tanto desiderio di servire Sua Beatitudine, quanto lei medesima non saprebbe desiderare più, e che di questo la ne vivesse con l'animo e sicuro e quieto, come di qualsivoglia cosa certa che l'avesse al mondo. Senza dubbio, monsignor reverendissimo, la venuta mia per fare questo effetto di assicurare Sua Santità di questo e per levarla di tal vano pensiero non potria essere stata più necessaria, perchè, come vostra signoria può comprendere, Sua Santità ci era dentro fino agli occhi, nè l'oratore Cattolico lo nega. Sebbene al parlare mio non rispondeva di crederlo, pure io vedeva che volentieri mi ascoltava, e che piuttosto ne aveva piacere che altrimenti, come quella che desiderava pure che così fusse come io diceva. Poi mi cominciò a domandare le infinitesime cose, per argumentarmi il non andare bene degli Spagnuoli, come fu il non si essere accampati

prima a Bologna; il non avere piantata subito l'artiglieria; il non avere affrontati allo entrare o seguitati allo uscire di Bologna i Francesi; il non essere iti poi subito a Parma; e simili altre cose. Alle quali io risposi, a gran mia satisfazione, a giustificazione del vero; e, benchè Sua Santità non mi dicesse restare satisfatta, pure compresi io che non ebbe se non per bene che le cose si fussino fatte con ragione e con consiglio.

XX.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 3 mars 1512.

Sommaire. — Le Pape a pris à son service Troïlo Savelli et Gentile Baglioni; il les envoie au légat avec leurs compagnies. Vives recommandations : qu'on n'abandonne pas l'expédition de Bologne; qu'on couvre Imola; qu'on redouble enfin de vigilance et de courage.

Dilecte fili, salutem, etc.

Superioribus diebus Circumspectioni Tue scripsimus, ut, pro tuitione rerum Romandiole, et presertim civitatis nostre Imole et ceterorum locorum que civitati nostre Imole et ceterorum locorum que civitatis nostre Bononie propiores sunt, ac ne Bononienses res in totum relicte videantur, ex septingentis cathaphractis nostris seu armigeris gravis armature tercentos quinquaginta mittere, et reliquos per loca que expediens esset locare, deberes. Nunc autem intelleximus dilectum filium, nobilem virum, Sanctissime Lige capitaneum generalem, omnes sexcentas lanceas nostras cum suis habere velle, et id ad rem bene gerendam plurimum conducere. Expedivimus hinc dilectos filios, nobilem virum Troylum de Sabellis, ac Gentilem de Ballionibus de Perusio, viros rei militaris peritos, auctoritate preditos et sane bonis consiliis plenos, quos, cum centum gravioris et octoginta levioris armature equitibus, nuper ad nostra stipendia conduximus.

Quocirca eamdem Circumspectionem Tuam hortamur; ac volumus

quod sexcentas lanceas nostras, quas capitaneus ipse generalis postulat, ne ei ulle excusationis juste locus relinquatur, omnes des; et prius tunc, tam gentium nostrarum, quam et Catholici Regis tam equestrium quam pedestrium numerum recenseas; et artiliariam, si recte munita sit omnibus rebus necessariis, revideas; et presertim animadvertas ne, in monstris faciendis, fraudes, ut plerumque fieri solet, committantur; presertim ne alii ab aliis arma et equos mutuo capiant; et, quos idoneos beneque instructos repereris, retineas, reliquos vero minus idoneos rejicias.

Dominos vero Troylum et Gentilem, cum isthuc pervenerint cum suis, una cum centum predictis qui ex sexcentis supererunt, ne Bononiensis res, ut prefertur, destituta in totum videatur, per tuitionem civitatis nostre Imole et locorum predictorum, ut expediens duxeris, collocare poteris. Superest ut tandem quid geras, quod nostre expectationi respondeat. Hostes enim solertes invigilant.

Datum, etc.

XXI.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 4 mars 1512.

Sommaire. — Grave mécontentement du Pape. Les abords de Bologne ne sont pas gardés; l'ex-cardinal de San-Severino est sur le point d'entrer dans cette ville pour y entretenir la révolte. A quoi sert l'armée pontificale? A quoi servent les troupes espagnoles? Ne doit-on pas savoir au moins veiller, si l'on ne sait pas agir?

Dilecte fili, salutem, etc.

Ostendit nobis litteras Circumspectionis Tue, die primo hujus mensis ad eum scriptas, dilectus filius, Bernardus de Bibbiena, familiaris tuus. Quibus visis, et que in eis continentur attentius consideratis, non potuimus non mediocriter mirari; et profecto cognoscimus res istic preter spem nostram opinionemque omnium geri; nec vos ea loca in-

tueri, per que hostes in civitatem nostram Bononie ingredi et presidia mittere possunt. Videmini etiam formidare adventum, ut fertur, Federici de Sancto Severino, olim cardinalis[1], quem Bononiam venturum aiunt. Relatum est etiam nobis quemdam, dissimulato habitu premisisse, qui ei hospitium prepararet. Ii sunt qui a vobis intercipi saltem deberent. Sed, ni animadvertas, Federicus etiam ipse, cum maximo vestro omnium dedecore, si venerit, conniventibus oculis, est tute transiturus Bononiamque ingressurus!

Nescimus profecto quid in his cogitare. Exercitus Sanctissimi Federis potentissimus est, et tamen mandata nostra nulla exequuntur. Curandum jamdiu a vobis fuit ut volentibus Bononiam ingredi precluderetur via, et ea loca caperentur ac tenerentur, quibus ad eam eundi prebetur aditus. Castra nostra, ut videmus, persistunt ac si castra non essent. Hoc visum est scribere ut Circumspectio Tua et alii omnes intelligant vos ita, pro rebus Sanctissimi Federis et Sanctissime Romane Ecclesie, non gerere debere.

[1] Le cardinal Frédéric de San-Severino venait d'être solennellement déposé par le Pape, ainsi que les autres cardinaux qui avaient adhéré au concile de Pise.

Nous extrayons d'une lettre de Bernardo au légat, datée du 24 octobre 1511, et empruntée au même recueil, les détails suivants sur la cérémonie de la déposition des cardinaux dissidents :

«In questa mattina è seguita la privazione dei quattro cardinali scismatici nella sala dei Re, tra l'una e l'altra capella, parata. Il Papa stava nella sua sede senza cardinali ai lati; i quali erano ai loro posti. Imposto silenzio, l'avvocato fiscale fece un' orazione, mostrando quanto era lodevole l' unione al capo della Chiesa e l' obbedienza, distendendosi in lodare Papa Giulio, che, non contento di aver sofferto fatiche e spese gravi per accrescere la riputazione e lo stato della Chiesa, ad oggetto di ricuperare la sua città di Ferrara, l' anno decorso, s' era portato in persona, benchè malato; e i quattro cardinali lo avevano abbandonato. Dopo parlò il proveditore fiscale, domandando al Papa che facesse leggere la sentenza. Al che il Papa rispose : *Volumus*. Così fu letta, ma con voce così sommessa che messuno intese. Letta la sentenza, il provveditore domandò che sene facesse pubblico istrumento; e il Papa voltosi al notaro, che era col provveditore, disse : *Committimus*. Il notaro, voltosi ai cardinali e prelati, disse : *Et vos estis testes*.

«Così finì la commedia pel Papa, e la tragedia pei cardinali.

«Questa privazione però non piacque a nessuno.»

Quocirca eamdem Circumspectionem Tuam hortamur, ut, dum in otio esse videmini, exploratores cautos habere, et ea adhibere remedia debeatis, per que Federicus predictus et qui eum comitantur intercipi possint. Nec adeo vires nostre sunt tenues, quod arma nostra suis et eorum qui secum erunt armis resistere non valeant. Hec res nobis gratissima erit, et vobis facilis factu est.

Datum, etc.

XXII.

BERNARDO DA BIBBIENA AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 9 mars 1512.

Sommaire. — Le Pape désapprouve le projet d'aller rejoindre l'armée vénitienne au delà du Pô, ce qui laisserait à découvert les états de l'Église. C'est aux Vénitiens à opérer leur jonction en Romagne avec l'armée pontificale. Dernières négociations pour amener les Vénitiens à traiter avec l'Empereur. Rupture de l'Angleterre avec la France. Triste opinion qu'on a à Rome de l'état actuel de l'armée de la Sainte Ligue.

Sua Santità, leggendo quella parte di lettera che diceva del congregarsi li nostri con le gente Veneziane di là da Pò, giusta la richiesta dell' oratore Veneto, disse: « Al Corpo di Cristo! non faranno; perchè « l'appiccherebbero alle nostre gente il male che hanno le loro in quele « parti dell' essere sempre rotte; In Fè di Cristo! non andranno. » E seguitò il leggere.

Sua Santità mi disse non piacergli lo andare le gente nostre di là da Pò; perchè crede che non fariano frutto alcuno, e si lasseria in abbandono tutto lo Stato della Chiesa. Ben dice Sua Santità che, venendo le gente della Illustrissima Signoria (Venezia) ad unirsi con le nostre di quà da Pò, saria da fare ogni bon effetto, e di vincere il tutto al sicuro, senza lasciare in pericolo alcuno le terre della Chiesa; e dice che, vincendosi la maggior forza di Francia, si viene ad aver vinto per tutto; che per questo i Veneziani, quel dì o che si rompessino i Francesi o si récuperasse per forza Bologna, riavrebbero tutto

lo Stato che lì occupano i Francesi; e però pare a Sua Santità che le gente Veneziane debbino venire ad unirsi piuttosto con le nostre di quà, che le nostre andare ad unirsi con le loro di là.

Nè anche lo accordo tra Cesare e Venezia è concluso, come mi disse nostro Signore l' altra sera. Scrisse Isernia da Venezia, quella Signoria aver rimessa il tutto nel petto di nostro Signore, la cui Santità poteva fare quello che più piaceva a lei. Al chiudere la cosa, si trovò lo oratore Veneziano non avere tal commissione; scongiurato da nostro Signore a dire il vero, perseverò in dire non avere quel che Isernia scriveva. Onde subito si spacciò a Venezia con questa conclusione, che: o concludessino con li capitoli che si era prima praticato; o restassino esclusi in tutto dalla Lega Santissima, licenziando di qui l' oratore loro, e revocando il nunzio di Sua Santità da Venezia, e con ordine di accettare lo Imperatore in lega, e di fare contra Venezia come contro inimici. E a Isernia fu scritto un breve, che subito se ne tornasse, casu quo quella Signoria non concludesse l' accordo con li capitoli di lassar Verona e Vicenza a Cesare, con censo l' anno di trenta mila ducati da darsi a Sua Cesarea Maestà per Padova e per Trevisi; e, per la investitura, dugento cinquanta mila, dei quali si sborsassino cento mila subito fatto l' accordo, con promessa, a parole però, che nostro Signore ed il Cattolico operiano che Cesare per danari daria poi Vicenza ai Signori Veneziani. Li quali questo volevano che apparisse per obbligo di scrittura di nostro Signore e dell' oratore in nome del Re Cattolico; ma Sua Santità e Sua Maestà non lo hanno voluto fare, perchè Cesare non potesse mai dire che la intelligenza vera era con Veneziani a beneficio di quella Repubblica, e a danno e vergogna sua. Aspettasi che Veneziani concludino, per non rovinare in tutto sè ed altri. Nostro Signore insta forte che la cosa abbi effetto così; perchè, fatto questo, Francesi staranno male, come ancora per conto del concilio scismatico che molto premer deve a Sua Santità.

L' oratore Francese è stato licenziato della corte del Re d' Inghilterra, e s'intende quella Maestà fare grandissime provvisioni per la guerra; e qui vengono tre oratori degnissimi in nome di quel Re, così per stare

appresso di nostro Signore, come ancora perchè servino per quella Maestà nel Concilio Lateranense. Così ha l'oratore del Re Cattolico.

Quà è una universatissima opinione che quello esercito sia poco, sia diminuito due terzi, sia mal in ordine, sia avvilito. Schiettamente vel dico; e non è Italiano nè Spagnuolo che ciò non dica, in modo che quasi anche a me lo fanno credere; soggiugnendo ognuno, che, se Francesi vengono a trovare li Spagnuoli, fuggiranno come puttane [1].

XXIII.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 10 mars 1512.

SOMMAIRE. — Ouverture du concile de Latran; ordre au légat d'envoyer à Rome les prélats et les abbés de sa province.

Dilecte fili, salutem, etc.

Indiximus, ut Circumspectioni Tue aliisque omnibus Christi fidelibus satis est notum, divino numine inspirante, Sacratissimum Generale concilium apud Lateranum; cujus tempus instat, et pro cujus celebrationis initio hodie, ad laudem Omnipotentis Dei ac Gloriosissime Virginis Marie, octo ex sacro cardinalium collegio viros primarios, auctoritate, sapientia et magna probitate preditos, deputavimus; et, ut res suo ordine recte gerantur, a reformatione nostre curie et illius officialibus inchoaturi sunt. Nos etiam interim, pro tante rei decore, ad Lateranum decentes et opportunos apparatus strui facimus. Quocirca Circumspectionem Tuam hortamur in Domino, ut omnibus episcopis, prelatis, abbatibus legationis tue, nomine et auctoritate nostra, man-

[1] Après la levée du siége de Bologne, on faisait courir à Rome, par forme de plaisanterie, des billets qui contenaient ces mots : «Chi sapesse ove si trova l'esercito Spagnuolo, lo palesi al sagrestano della pace, e arà una provatura (un fromage).» (ARCHIV. MEDIC. Strozziana filza 5. Dépêche datée du 5 mars 1512.)

det, ut, omnibus rebus postpositis, itineri se accingere, et ad hujusmodi Concilium venire debeant, vel qui legitima causa impediti fuerint quominus ad illum venire possint, eorum vices alteri prelato venturo vel in Romana curia residenti dent atque concedant.

Datum, etc.

XXIV.

LE PAPE JULES II AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 18 mars 1512.

Sommaire. — Le Pape s'impose de nouveaux sacrifices; il approuve les plans que le légat lui a soumis; il lui recommande d'être prudent et de ne rien livrer au hasard.

Dilecte fili, salutem, etc.

Ex litteris Circumspectionis Tue intelleximus progressus omnium rerum que istic geruntur, ac consultationes et deliberationes inter Circumspectionem Tuam, generalem capitaneum et alios ductores Sanctissimi exercitus, pro celeriori recuperatione nostre Bononie ac victoria consequenda, factas. Circumspectionis igitur Tue et aliorum prudentiam magnopere laudamus. Sed precipue animadvertendum est, ne quid, cum exercitus ipsius gravi jactura et periculo rerum nostrarum, tentetur. Confidimus etiam in justa causa nostra, ac vestrorum omnium, qui hostium vires et insidias et reliqua in re tanti momenti considerare et explorata habere potestis, prudentia, virtute et diligentia; que in his permaxime esse debent. Ut ad rem bene gerendam omnes unanimes et ferventiores sitis, nihil, quod ad victoriam et decus nostrum pertineat, obmittendum putantes, mittimus ad Circumspectionem Tuam dilectum filium, Hieronymum de Thebaldis, nuntium et familiarem nostrum, cum opportuna pecunia mille peditibus nunc conducendis persolvenda. Orator etiam Venetorum apud nos ad oratorem Venetorum ipsorum apud te scribit, ut, non solum pro totidem etiam peditibus conducendis opportunam pecuniam solvat, sed et Veneti ipsi

copias eorum ad rem Bononiensem ex sententia conficiendam (ex hac enim revera victoria tota dependet) mittere debeant.

Quocirca Circumspectionem Tuam hortamur, ut tandem, una cum capitaneo generali aliisque predictis, aliquid egregium et quod nostre spei expectationique respondeat, efficere velit.

Datum, etc.

XXV.

BERNARDO DA BIBBIENA AU LÉGAT.

(*Arch. Med.* Strozziana filza 5.)

Rome, 19-22 mars 1512.

Sommaire. — Nouvelles de Florence. Plan attribué à Gaston de Foix : se porter en avant, battre ou chasser l'armée de la Sainte-Ligue, conquérir les états de l'Église, les remettre aux mains de San-Severino, légat du concile de Pise, jusqu'à l'élection d'un nouveau Pape; reprendre aux Espagnols le royaume de Naples. Position critique des Français; le Roi d'Angleterre s'est déclaré contre eux, l'Empereur est sur le point d'en faire autant; ils font tout au monde pour se rattacher les Suisses; il faut donc que Gaston se hâte de vaincre. Les Florentins persistent à rester neutres; le Pape leur fait offrir d'entrer dans la Sainte Ligue et de leur envoyer des forces. L'armée française se dirigera-t-elle par la Romagne ou par la Toscane? C'est ce que, avant peu, l'événement apprendra.

Ieri vi furono lettere da Firenze dei xvi e de' xvii, e sono tutte d' una medesima sentenza, *videlicet*, che *Foix* ha avuto commissione dal Re Cristianissimo di venire innanzi a trovare voi altri e forzarvi a fare la giornata; e, o rompendovi o cacciandovi, occupare tutta la Romagna e il resto dello Stato Ecclesiastico, e consegnarlo a San Severino, come a Legato del Concilio, che lo tenga pel futuro Papa; e lo esercito vittorioso andare ad occupare il Reame di Napoli. E questo dicono che vogliono fare presto, perchè sanno molto bene che, espettandosi, quella corona di Francia saria per patire grandemente in Francia e in Italia, rispetto alle grandi preparazioni che sanno farsi contro di loro in Inghilterra e in Spagna; e che dallo Imperatore sono chiari di non lo avere con loro, anzi che verrà con la Santissima Lega; e dei Svizzeri stanno ambigui, sebbene fanno ogni cosa per averli, ed hanno mandato alla dieta loro quattro ambasciatori con partiti e danari assai,

per disporli a dare a Francia qualche migliaio di fanti, o *saltem* a non essere contro quella Maestà. Pur dice che non sono ancora chiari di averli, e però concludono che, rompendo lo esercito nostro o cacciandolo, ariano una gran parte della loro universale vittoria, o almeno assicuratisi al certo di non avere a perdere nè in Francia nè in Italia; e dicono di aver tempo di fare tutto il soprascritto, perchè sono certi che per tutto maggio Inghilterra e Spagna non romperanno in Francia, e che per questo deliberano venire a trovare voi altri per ultimo e potente rimedio alla salute loro; e che per questo si sforzeranno venire più grossi e solleciti che sia possibile, mettendo insieme tutte le gente che hanno in Italia a cavallo ed a piedi, senza lasciare in terra che abbino a guardare gente alcuna fuora che in Verona; e con questo sforzo venire alla volta nostra, e necessitarvi alla giornata, o occuparvi sugli occhi vostri il paese di Romagna. Così dicono le due lettere sopradette scrivere lo oratore Fiorentino, Francesco Pandolfini, a' quelli Signori, e scrive questo alli XIII e alli XIV da Reggio.

De' Fiorentini non bisogna dubitare, per quanto mi dice nostro Signore, che voglino la neutralità; e, instando lo oratore Francese che i Fiorentini si scoprissino contro nostro Signore, e loro con savie risposte negandolo, ha furiosamente domandato licenza di andarsene.

Siamo a dì XXII.

Stamani nostro Signore, il magnifico oratore del Signor Re Cattolico, chiamato lo ambasciatore Fiorentino, alla presenza delli reverendissimi San Vitale, San Eusebio e Petruccio, gli dissero avere inteso quanto scriveva il Pandolfini, e che pareva loro che Francesi destramente volessino mettere in servitù quella Repubblica; e che, essendo la Santissima Lega fatta prima per conservare le cose della Chiesa e poi per liberare Italia, erano disposti a fare quanto potevano per la conservazione della libertà di quella patria contro Francesi; e che per questo, bisognando loro, quanta gente avriano e Sua Santità e il Re Cattolico e per Sua Maestà lo illustrissimo signor vicere, sempre che loro le domandassino per difendere la libertà loro contro a'

Francesi, gliene dariano di buona voglia, e sariano in un tratto alla difensione di quella Repubblica.

Lo oratore Fiorentino mostrò gran piacere di queste offerte; commendò sua Santità e Maestà Cattolica di questa loro buona volontà verso la città sua, ringraziando quelle con molte buone parole; e promise che con grande celerità farià intendere alli Suoi Signori quanto Sua Santità e Signoria gli aveano detto ed offerto. E veramente, o i Francesi sono del tutto stolidi e pazzi ad usare in questi tempi simili termini da farsi nemici i Fiorentini, o c'è qualche arte sotto. Se i Fiorentini accetteranno le offerte di quà per essere contra Francesi che venissero per via di Toscana, le cose di essi Francesi sariano rovinate. Se Fiorentini si volesino stare neutrali, e concedere il passo, bisognerà o a Siena o qui fare buone e preste provvisioni. Ma io credo che Francesi verrano piuttosto alla volta vostra. Pure presto saremo chiari.

COMMISSION DONNÉE A NICCOLÒ CAPPONI,

AMBASSADEUR AUPRÈS DE GASTON DE FOIX,

LIEUTENANT DU ROI EN ITALIE.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, le 1er mars 1512.

Sommaire. — L'ambassadeur a pour mission générale d'entretenir entre le lieutenant du Roi et la République des rapports de confiance réciproque et de bonne amitié. Pour mission particulière, il aura à se tenir au courant de ce que font les prélats du concile de Pise, sans toutefois se compromettre en rien; et, de plus, à combattre les soupçons que le gouvernement français pourrait avoir conçus contre les Florentins, à cause de la récente ambassade qu'ils ont envoyée au Roi Catholique, ainsi que pour d'autres motifs. La règle de conduite de la République, dans les circonstances critiques où elle est placée, est de ne pas compromettre sa propre existence sans avantage pour le Roi Très-Chrétien. Lettre de recommandation pour le général de Normandie.

Niccolò, anderai in Lombardia cavalcando il buona diligenza a trovare lo illustrissimo monsignor *de Foix*, duca *de Nemours*, e luogotenente del Cristianissimo Re di quà da monti, al quale noi ti mandiamo

ambasciadore nostro, per stare appresso di lui qualche tempo. E, arrivato in quello luogo, e parlato con Francesco Pandolfini, antecessor tuo in questo officio, e conferitogli la presente commissione tua, se forse lui avessi da ricordarti più una cosa che un' altra, presenteretevi insieme a sua eccellenza esponendogli, tu, Niccolò, le cause di questa tua mandata, le quali principalmente, e oltre a tutte le altre, sono due : l'una è per onorare la sua eccellenza, per cagione del Cristianissimo Re, la autorità e potere del quale in Italia si riduce in un solo, e per la affezione grande che abbiamo sempre portato e portiamo alla sua eccellenza; l'altra è per conferire seco di più presso, essendo in Italia primo ministro della Maestà del Re, tutte le cose che accadranno alla giornata, e pigliare da lui tutti quelli amorevoli ricordi e savi consigli che abbino ad essere a conservazione e accrescimento di questa Repubblica; mostrando in ciascuna parte la grande speranza e fede che abbiamo in sua eccellenza. E, circa questi due effetti sarà la prima tua esposizione; la quale tu tratterai onorevolmente e con tutta quella gravità e destrezza che ti sarà possibile. Soggiugnendo in terzo luogo, che ancora le necessità private di Francesco, tuo antecessore, ci hanno mosso a fare questo effetto, non potendo lui dopo tanto tempo stare più di costa.

Sarà necessario che, allo arrivar tuo subito, e di poi alla giornata, ci scriva particularmente tutto quello ti parrà necessario e degno di notizia; mettendo ogni diligenza di tenerci bene disposto verso le cose nostre quello illustrissimo signore.

Di cose particulari, abbiamo solamente a ricordarti osservare e fare ogni diligenza di ritrarre e intendere bene tutti li motivi e disegni di quelli cardinali e prelati del concilio; parendoci per le cose seguite, che questa materia sia venuta in grado da essere attesa. Non vogliamo già che tu vi l'intrometta dentro, nè tene mostri tanto curioso, che cene resultassi carico; e però ti bisognerà vegghiarlo per buona via, e cercare di farne ritratto per quelli mezzi che saranno di manco carico.

Vogliamo ancora dirti quello di che tu puoi aver notizia per le

lettere venute a questi tempi di corte, di qualche ombra generata nella mente del Re per la mandata dello ambasciadore in Ispagna e altre cose seguite di quà, e per parergli che noi siamo stati in queste cose di Bologna e sue più sospesi che lui non arebbe voluto ; acciò che accadendo ne possa ancora tu parlare più sicuramente e in conformità di quello che s' è scritto in corte : che tutto quello che s' è fatto o sopraseduto di fare non ha avuto nè ha altro rispetto nè altro fine che la salute e conservazione nostra; non ci volendo mettere, senza alcun profitto del Re, in uno manifesto e presente pericolo, a tempo che la Maestà del Re non arebbe potuto pensare ad alcuna nostra difesa, trovandosi impegnata nella guardia e difesa di tanti luoghi. Discorrendo soli, accadrà particularmente tutto quello che ti è noto in ciascuna di queste parti, con farne in fine una conclusione : che, volendo vedere qual sia l' intenzione nostra nelle cose del Re, consideri e carichi in che noi siamo stati e siamo ancora dello interdetto e delle censure per conto del concilio e altre spese. Del quale interdetto, quando seguissi più uno effetto che un altro, di che ti si darà subito notizia, bisognerà parlare altrimenti e mostrare quanto sia difficile maneggiare uno populo nelle cose spirituali, e fargli, contro alla conscienzia sua, deliberare altrimenti che si vogli; e che, non profittando questo disagio della città in alcuna parte al Re, è preso partito, in questi tempi quadragesimali, secondo che era conveniente alla devozione e religione di tutta questa città.

Oltre alla lettera credenziale che tu porterai teco a quello illustrissimo monsignor *de Foix,* tene diamo ancora un' altra al generale *de Normandie;* con il quale, essendo uomo di qualità e che intende tutti e disegni e ordine delle cose, tu parlerai, in nome nostro, mostrando fede e speranza in lui grande, e ringraziandolo della sua buona disposizione e opere sue verso questa città. Alla giornata di poi lo intratterrai assai, per intendere di quelle cose più che ti sarà possibile. Nelle quali ti ricordiamo un' altra volta affaticarti e usare ogni diligenza.

RELATION DE LA BATAILLE DE RAVENNE,

PAR FRANCESCO PANDOLFINI,

AMBASSADEUR AUPRÈS DE GASTON DE FOIX[1].

(*Arch. Méd.* Strozziana filza 356.)

11 avril 1512.

Io narrerò il più sanguinoso e orribile conflitto che sia mai stato ne' nostri tempi, e eguale a tutti quelli che per le memorie antiche appariscano maggiori, fatto da due validissimi eserciti di due potentissimi Re, Francia e Spagna. Nè mai principe contra a principe e gente contra a gente concorse con tanta nimicizia e odio; perchè lo animo grande de' Francesi, il cui nome risona per tutte le parti del mondo, non poteva sopportare essere stato quattro volte dagli Spagnuoli superato, e, desiderosi di purgare questa ignominia, non cercavano altro nè altro desideravano che di morire o vendicarsi.

Dall' altra parte gli Spagnuoli, per non mancare di quella gloria che si avevano per lo addietro tanto vittoriosamente acquistato, anzi desiderosi di accrescerla, non avevano altra brama che spegnere i Francesi in Italia.

Le quali due cagioni generavano tanto odio, quanto mai fusse in alcuna generazione; il che si dimostra per il fine del loro conflitto, dove più presso al pericolo fu il vincitore che il vinto.

Dico adunque che Ravenna, città nobilissima, è posta in Romagna nella estrema parte del mare Adriatico, ed ha per aspetto da una parte quello, dall' altra, che gli è al dirimpetto, li monti che dividono la Romagna dalla Toscana. Da' quali monti, in tra gli altri, discendono due fiumi, che in fino alla marina si conducono; il primo è il Montone, e l' altro è il Ronco; l' uno e l'altro de' quali trascorrendo per il piano,

[1] Pandolfini, à la date de la bataille, était officiellement remplacé par Niccolò Capponi; mais il n'avait pas encore pris congé du vice-roi, de sorte que les deux ambassadeurs furent témoins de ce grand fait d'armes.

si attestano con quella città, tal che la resta nel mezzo. Il Montone gli bagna il fianco sinistro guardando verso il mare, e il Ronco il destro.

Avendo per tanto li Francesi saccheggiato Russi, castello fra Forlì e Ravenna, deliberarono campeggiare Ravenna, sperando o prenderla o forzare gli Spagnuoli a venire con loro a giornata; e però a dì VIII di aprile, in giovedì, partiti da Russi, fecero un ponte sul Montone; e fra quello e Ronco si posono a campo a Ravenna; ma gli Spagnuoli, pensando quello potessino fare i Francesi, e giudicando la perdita di Ravenna essere loro di gran danno, dimandorono per presidio Marc-Antonio Colonna con trecento cavalli e mille fanti; il quale dall' assalto e impeto di Francia virtuosamente la difese, talmente che, avendo Francia con l'artiglieria battuto assai muro, datovi un venerdì una ostinata battaglia con tutte le forze dell' esercito, non potettero acquistarla. Ma temendo Marc-Antonio che, se il sabbato i Francesi la riassaltassino, potesse riuscir loro il disegno, non per diffidenza delle forze sue, ma per la poca fede che conosceva ne' terrazzani, fece intendere all' esercito Spagnuolo che, volendo salvarla, bisognava che venissi in luogo che li Ravennati avessino a sperare negli aiuti loro, e li Francesi a temere degl' impedimenti di quelli; in modo che gli Spagnuoli, mosso il campo, che era discosto a Forlì sei miglia, passato il Ronco, che veniva ad essere in mezzo fra loro e li Francesi, si accostorono il sabbato a tre miglia da Ravenna; i quali come li Francesi ebbero visto, si messero in battaglia; e, ritirate l' artiglierie da Ravenna, stettero in arme per tutto il giorno, del quale venne il fine.

M. *de Foix,* chiamati tutti i capitani del suo esercito, disse : « Voi « vedete come noi aviamo perso ogni speranza d'acquistare quella terra, « per la difesa che ha fatto chi vi è dentro, e per la speranza che è « data loro da chi è di fuora. Vedete come questa sera sono mancate « le vettovaglie, e che alle proprie nostre mense è mancato da vivere, « e come siamo privi della speranza di averne per la difficultà del con- « durne. Donde noi siamo costretti prendere uno di due partiti : o riti- « rarsi a Bologna, o fare la giornata con li nemici nostri. Il ritirarsi è « ignominioso e d'una perdita manifesta, perchè noi perderemmo la ri-

«putazione con li amici e con li sudditi; tale che, avendo li nimici «gagliardi, e questi poco fedeli, anderiano gli stati del nostro Re in «rovina. Ma, se noi andiamo a fare la giornata, e c'è pericolo, per «avergli a trovare nelle fortezze loro; la quale difficultà e con la virtù «e con la moltitudine supererò in ogni modo, quando vogliate essere «uomini; nè io dubiterò mai di pigliare un partito dove sia la vittoria «dubbia, quando io ne fugga un altro dove sia la ignominia e la ro«vina certa.» Per la qual ragione da tutti fu concluso di andare a trovare gli Spagnuoli, e tentare la fortuna della zuffa.

Venuta dunque la domenica mattina, giorno di Pasqua, in sul far del giorno, si missero in arme e passarono il Ronco a guazzo, avendo fatto abbassare in un luogo le sue ripe, per avere il passo più facile; avendo lasciato di là dal fiume la retroguardia con quattro cento lancie, capo M. *d'Alègre,* e mille fanti a guardia del ponte del Montone, potendo questo retroguardo soccorrere loro bisognando, e ostare a quelli che uscissino di Ravenna per molestarli. E, avendo con tutto il restante dell'esercito passato il fiume, si distesero super la riva di quello, avendo a man' destra le gente d'arme. La prima banda era l'antiguardia con l'artiglieria davanti di novecento lancie, guidate dal duca di Ferrara e M. *de la Palice.* Appresso a questi era la battaglia di secento lancie, guidate dal gran siniscalco di Normandia, dov'era li dugento gentiluomini del Re. Appresso a queste battaglie, in su la sinistra erano le fanterie, le prime sotto nome di antiguardia erano sei mila Tedeschi, guidati da Jacob. Appresso a questi, non di dietro, ma da lato, pure a sinistra era la battaglia di otto mila fanti guasconi, guidata da *Molard.* A lato a questo era il retroguardo, guidato dal signor Federigo da Bozzoli e due capitani Scotti, con cinque mila fanti tra Italiani e Francesi. Da' fianchi di questi, pure dalla sinistra, messero mille arcieri.

Dall' altra parte, gli Spagnuoli persuadendosi che li Francesi, come fecero, venissino la domenica mattina a trovargli, per avere avantaggio del sito, si accostorono alla riva del Ronco, avendolo a sinistra, e da man destra si fasciorono con un fosso di quella profondità che la

brevità del tempo aveva loro concesso, e nella fronte, tra il fiume e il principio del fosso, avevano lassato circa a venti braccia di spazio, per potere avere esito ad assaltare gli nemici tra il fiume e il fosso.

Per tanto, come prima apparve il giorno, ordinorono le loro battaglie, mettendo in sul fiume, che era loro alla sinistra, le loro gente d'arme, l'antiguardia, che guidava il signor Fabrizzio Colonna con ottocento lancie. Dietro a queste era la battaglia, guidata dal vicere con cinque cento uomini d'arme; dopo era la retroguardia, guidata da Carvagialle, spagnuolo, con cento uomini d'arme. Davanti tutti erano le artiglierie; erano le fanterie a'fianchi, avendole a destra in tre battaglie, non a lato, ma dietro l'una a l'altra : la prima banda era di sei mila; la seconda di quattro mila; la terza di tre mila. Li giannetieri[1], circa a mille cinque cento, erano alla destra di questi, opposti agli arcieri de' Francesi. Nella fronte delle fanterie sul fosso erano circa a cinquanta carrette, nelle quali erano sopra artiglierie minute, e sopra di ciascuna era uno spiede d'estraordinaria grandezza. Piero Navarra, capitano delle fanterie, non si era obbligato in alcuna banda, ma insieme con cinque cento fanti, uomini eletti, stava parato ad andare dove la necessità lo chiamassi.

Ordinato per tanto in questa maniera le battaglie dell' uno e dell' altro esercito, e essendosi accostati i Francesi agli Spagnuoli a dugento passi, cominciò l' un campo e l'altro a salutarsi con l' artiglierie, con quel furore che ciascuno può imaginarsi; dove stettero qualche tre ore con grandissimo danno dell'uno e dell'altro esercito; perchè i Francesi non volevano andare innanzi, giudicando disavvantaggio ire a trovare gli Spagnuoli dietro alle munizioni loro; nè gli Spagnuoli volevano uscirne, giudicandolo pericoloso; donde M. *de Foix*, veggendo d'esser necessario o ritirarsi con vergogna, o ire innanzi con pericolo, pensò di costringere gli Spagnuoli per altra via a diloggiare; e fece levar l' armata dell'artiglierie che erano nella fronte alle gente d'arme, e condurle nella punta dell' esercito suo in su la sinistra, dove erano

[1] Soldats armés de piques.

gli arcieri. Il che fatto, cominciorono a ferire gli Spagnuoli per fianco, perchè la testa dell' esercito Francese non era diritto, ma un poco curvo ad uso di mezza luna, ricevendo da questo gli Spagnuoli danno insopportabile; in modo, che veggendosi ammazzare e turbare l'ordine loro, deliberorono, per fuggire questa tempestà, uscire delle loro fortezze, e venire alle mani co' Francesi. E, così fatto, lo antiguardo a cavallo assaltò lo antiguardo Francese; e le tre bande delle fanterie, fattone un corpo, assaltorono le due bande delle fanterie Francese, guidate *Molard* e signor Federigo; e fu tanto impeto quello delli Spagnuoli, che gli spinsero gagliardamente i nemici loro, in modo che la banda de' Tedeschi, che era rimasta in mezzo in fra Guasconi e lancie Francesi, si ritirorono avanti con tanto ordine, che sostennero la furia degli Spagnuoli.

Combattevano in questo mezzo li d' avantiguardia de' cavalli insieme; e, giudicando M. *de la Palice* che nell' antiguardo Spagnuolo fussi tutto il nervo dell' esercito loro, per vincerlo più facilmente fece passare a M. *d'Alègre* il Ronco con il retroguardo; il quale passato, e insieme con li mille fanti, si tirò super la via del fiume, e a spalle percosse nell' antiguardo Spagnuolo, e fecelo inclinare, e dall' altra parte le fanterie Spagnuole, sendo sostenute prima da' Tedeschi; di poi con l'aiuto de' Guasconi, che si erano rifatti, cominciorono a essere spinte. E, essendosi trovato M. *de Foix* nelle battaglie Guasconi, quando furono spinte, e fattosi avanti per rincorare i suoi e sostenere i nemici, fu dalle fanterie Spagnuole scavalcato e morto. La qual morte non sbigottì punto lo esercito Francese, ma fattolo più animoso al combattere, necessitato gli Spagnuoli a piegare, e cominciò la fuga da' giannettieri. E di poi fuggì il vicere con circa a' dugento uomini d' arme; tale che rimaste le fanterie Spagnuole nudate de' suoi cavalli, e combattute forte dai Tedeschi, dopo alquanta di resistenza, si misseno ancora loro in rotta. Così la zuffa si convertì in fuga e occisione, perchè gli arcieri Francesi, veduta in fuga la fanteria nemica, la seguitorono per spazio di più miglia, occidendo sempre.

Pietro Navarra, poi ch' ebbe fatto più volte prova di rifarsi, ve-

dendo le cose perdute, fuggendo, fu preso con il legato e il signor Fabrizzio.

Fu questa vittoria sanguinosa per i Francesi, dove morirono quattro mila de' loro e' dodici mila degli Spagnuoli o più; nè mai si vidde spettaculo più crudele, che il luogo dove era stata la zuffa; in quello si vedevano i monti degli uomini morti e mezzimorti sotterrati infra le armi e tra cavalli; di poi per tutto il piano per spazio di sei miglia pieno d'uomini suti dagli arcieri nella fuga scannati. Ma quello che a' Francesi fece parere la vittoria minore, fu la morte di M. *de Foix;* il quale, per la virtù dell' animo, aveva dimostro, per la speranza aveva data di dimostrarla maggiore, era caro a suoi e maraviglioso a ciascuno. Ma la fortuna invidiosa dell' umana gloria, pentitasi delle vittorie che in poco tempo gli aveva date, lo spinse, acciò che il mondo, privo d'ogni virtù, mancassi ancora delle speranze di questo[1].

Est-il besoin de rappeler les épreuves que la France eut à subir et les revers qu'elle essuya, pendant les dix-huit mois qui suivirent la victoire et la mort de Gaston de Foix? On sait les éclatantes disgrâces de Louis XII. Les possessions françaises d'Italie perdues, malgré les efforts de la Palice pour les défendre et la tentative de La Trémouille pour les recouvrer; les Suisses, vainqueurs à Novare, plus redoutables encore sous les murs de Dijon; la Navarre usurpée plutôt que conquise par Ferdinand le Catholique, et la Guyenne menacée; la frontière du Nord entamée par l'Empereur et le Roi d'Angleterre, et l'échec de Guinegate et la perte de Thérouanne et de Tournay.

Au milieu de l'embrasement universel qui était son ouvrage, Jules II, le 23 février 1513, était descendu au tombeau. Le 11 mars, par le suffrage unanime des cardinaux, Léon X lui succédait dans la chaire de saint Pierre. Le nouveau pontife

[1] Cette relation, écrite par un témoin qui devait être bien informé, est remarquable à tous les égards. Les paroles que Pandolfini met dans la bouche de Gaston de Foix, au sein du conseil de guerre qui précéda la bataille, doivent avoir été prononcées en effet par ce grand capitaine. Une circonstance du récit de l'ambassadeur nous paraît surtout digne de fixer l'attention. D'après lui, et contrairement à l'opinion généralement admise, Gaston aurait été tué pendant l'action, en faisant d'héroïques efforts pour rallier l'infanterie gasconne, et non pas en poursuivant les Espagnols dans leur retraite.

était fils de Laurent le Magnifique ; il était le chef et le principal représentant de la famille des Médicis, que la révolution de 1512 avait rétablie dans le pouvoir à Florence. Aussitôt après son exaltation, il ouvrit avec les principaux souverains de l'Europe, et particulièrement avec Louis XII, d'actives négociations, choisissant pour ses agents les ambassadeurs florentins, qui ne sont plus seulement les représentants d'un état limité, mais les ministres du chef de l'Église. De là l'extrême intérêt qui s'attache aux relations diplomatiques de Florence avec la France pendant cette période.

LÉGATION DE ROBERTO ACCIAJUOLI

A LA COUR DE FRANCE[1].

I.

ROBERTO ACCIAJUOLI AUX DIX.

(*Arch. Med.* cart. avant. princip. filza 72.)

Amiens, 26 septembre 1513.

SOMMAIRE. — Tournay s'est rendue aux Anglais. On ignore quelle direction prendront les deux armées. Défaite et mort du roi d'Écosse.

Ieri ci fu avviso come la terra *de Tournay*, attorno alla quale era el campo Inghilese, aveva cominciato a parlamentare. Di poi iersera ci fu come era accordata e che venerdì, che furono alli XXIII, furono date le porte alli nemici di questa Maestà, e ieri dovevono entrare dentro l'Imperadore e il Re d'Inghilterra e Madama Margherita; e pare che voglino abattere certa parte della terra e farvi due fortezze; e per tutti e segni si può comprendere, nonostante avessino fatto dimostrazione di buoni Francesi, che li nemici vi avessino grande intelligenza, e che d'accordo vi si conducessino a piantare le artiglierie, per meglio ricoprire lo essersi dato a'nemici. Quello che sieno per fare li nemici e che fazioni non si può giudicare; ma pare che già abbino mosso le artiglierie, e indirizzatole verso il cammino donde possino voltarsi verso *Montreuil*, o verso *Saint-Quentin*. Dovrassi, fra due giorni, intenderlo appunto, e sene darà notizia. Lo esercito Francese si trovava di già sopra *Cambrai*, con disegno di entrare nel paese de *Hainaut* e tentare qualche di-

[1] Roberto Acciajuoli était ambassadeur résident à la cour de France depuis 1510; il avait succédé à Alessandro Nasi. Nous avons publié ci-dessus (p. 520) sa notice biographique et les instructions dont il était porteur. Nous donnons ici ses dernières dépêches.

versione per impedire l'ossidione di *Tournay*. Ora che la terra è presa e che lo esercito inimico è libero da quella obsidione, non credo proceda più avanti, ma che sia per andare secondando e progressi de'nemici, de' quali si darà notizia.

Questa mattina ci è avviso di campo delli Inghilesi come il Re di Scozzia era suto morto in una battaglia in Inghilterra[1], e che in detto campo è venuto lo elmetto; alla qual cosa qui non si presta fede; *tamen* per dare notizia di tutto, cene da notizia, quando si riscontri la verità. Potria essere che si fussi tratta fuori tal voce, perchè si dicea che le gente volevano tornarsi a guardare casa loro, e per quietarli si fussi ordinato tal dire.

Lo esercito Francese viene verso *Péronne*.

II.

RAFFAELLO DE MÉDICIS[2], ENVOYÉ EN FLANDRE ET EN ANGLETERRE, À LAURENT DE MÉDICIS[3].

Malines, 20 novembre 1513.

Sommaire. — Grands préparatifs de guerre du roi d'Angleterre pour la prochaine campagne, à l'instigation de l'Empereur. Promesse de payer au roi d'Espagne la solde de six mille hommes d'infanterie pour qu'il attaque la Guyenne. Les Suisses s'engagent à fournir à l'Empereur quatorze mille hommes. C'est madame Marguerite qui conduit tout. Négociations diverses et multipliées. Projet d'alliance entre la seconde fille du roi de France et l'archiduc Ferdinand.

Al mio arrivare quà, ho presentato la lettera di vostra magnificenza

[1] Le roi d'Écosse Jacques IV, mort à la bataille de Flowden.

[2] Raffaello de Médicis descendait de Giovenco, grand-oncle paternel de Côme le Vieux; il était donc parent très-éloigné des fils de Laurent le Magnifique. Il fut appelé à remplir plusieurs missions, principalement à la cour de Charles-Quint, qui le nomma chevalier de Saint-Jacques. Après la révolution de 1530, qui renversa la République et ramena définitivement les Médicis à Florence, Raffaello fut successivement membre de la Balie, gonfalonier et sénateur. Il mourut en 1555.

[3] Léon X avait confié le gouvernement de Florence à son frère Julien et à son neveu Laurent, fils de Pierre II de Médicis. C'est à l'un ou à l'autre de ces personnages que la plupart des dépêches sont adressées.

alla illustrissima madama Margarita; la quale ha vista volentieri, e s'offerò per essa a fare tutti li piaceri e servizi potrà a vostra magnificenza. E, perchè il Re d'Inghilterra si trova di là dal mare, ho mandato alsi la lettera di vostra magnificenza, a causa che non vi sono andato per la peste che regna in quella isola e massime a Londra; ma, subito che la cominci a cessare, men' andrò sino là e terrò avvertito vostra magnificenza giornalmente di che segue.

Per adesso s'intende poco, salvo che detto Re per a tempo nuovo fa grande provisione di piche, lancie da uomini d'arme e da stradiotti, polvere e altre munizione, e le gente d'arme mantiene pagate; e sono in guarnigione alle frontiere di questo paese, affine che li Francesi non facessino danno; e *Tournay* tiene ben guardata, e una parte della fanteria Alamanna che teneva sene sono tornati sino a tempo nuovo in Alamagna. L'Imperadore si trova a *Inspruck*, e mulina con la fantasia, e tiene disposto Inghilterra alla guerra, e ha fatto tanto che Inghilterra paga a Spagna sei mila fanti, perchè possa fare la guerra *en Guyenne;* e Spagna è tenuto a farla; e tutto ha condotto Madama; e n'ho visto l'istruzioni segnate di sua mano.

E d'altra parte i Svizzeri hanno promesso all'Imperadore quattordici mila di loro per a suo piacere; di modo s'intende che Francia manda gente *en Bourgogne* a fine che non si voltassi là. Ma, se Veneziani facessino accordo con l'Imperadore, come di quà si parla, si potrebbe posare tanto sacco. Così a Iddio piaccia! Che bisogno ce n'è.

I Svizzeri sono malcontenti che l'appuntamento[1] non è loro tenuto, e minacciano forte per a tempo nuovo; ma in questo mezzo si dovrà trovare qualche spediente. E grandi parlamenti vanno a torno di quà tra Inghilterra, Spagna, Imperadore e Svizzeri. E alsi tra Francia e Spagna; perchè dicono loro intendono che Francia aveva promesso di dare la figlia[2] a Ferrandino[3], e in dota le ragioni che ha su Milano; e

[1] La convention de Dijon, conclue par La Trémouille.

[2] Madame Renée, seconde fille de Louis XII.

[3] Ferdinand d'Autriche, second fils de Philippe le Beau, élevé près de son grand-père maternel, Ferdinand le Catholique, qui avait pour lui une grande prédilection.

Spagna dava Napoli; e, per quanto intendo, non è tenuto, se non che Francia non ha voluto dar la figlia adesso per mandare al paese; e questa pratica è seguita.

III.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE GIOVANNI CORSI[1], AMBASSADEUR À LA COUR D'ESPAGNE.

(*Arch. Med.* cart. avant. princip. filza 74.)

À LAURENT DE MÉDICIS.

Valladolid, 27 octobre 1513.

SOMMAIRE. — Arrivée à la cour d'Espagne d'un envoyé de la reine de France; il obtient une audience secrète. Cet homme est chargé de solliciter le roi de faire la paix ou du moins de prolonger la trêve. Les ambassadeurs des puissances alliées consultés par le Roi s'élèvent avec force contre toute paix ou toute prolongation de trêve entre l'Espagne et la France; leur langage est presque menaçant.

Di poi sono qui, è venuto uno uomo di Francia, che dicono essere panattiere della Regina, mandato da lei a questo Re Cattolico; il quale a dì XVIII del presente ebbe audienza lungamente, per quanto io intesi. Quello che di poi questo Re ha communicato con li agenti della Santità del Papa e con lo ambasciadore Inghilese, è che detto uomo viene

[1] Giovanni Corsi a rempli de nombreuses et importantes fonctions diplomatiques. Le pape Clément VII, dont il était l'ami, le désigna comme conseil et comme tuteur des jeunes Alexandre et Hippolyte de Médicis, auxquels il avait remis le gouvernement de Florence. Lors de l'expulsion des Médicis en 1527, Corsi se retira à Lucques, et refusa de rentrer à Florence lorsque cette cité, menacée, fit appel au dévouement de tous ses enfants. Déclaré rebelle pour ce fait, l'ami de Clément VII se retira à Rome, où il ranima et entretint tous les ressentiments du Pontife contre leur commune patrie. La chute de la République permit à Giovanni Corsi de rentrer à Florence. Gonfalonier, puis sénateur, il fut envoyé avec d'autres ambassadeurs à Rome pour prêter au pape Paul III le serment d'obéissance. Comme il s'était signalé par son instruction, ses fortes études philosophiques et son éloquence, ce fut lui qui porta la parole dans cette circonstance solennelle. A la mort du duc Alexandre, Corsi se montra contraire à l'élection de Côme Ier, et se prononça en faveur de la liberté. Mais lorsque Côme fut élu, il le servit avec zèle et fut admis dans son conseil secret, dont il fit partie jusqu'à sa mort, en 1547.

mandato dalla Regina per vedere di condurre una pace o una lega particulare, o almeno la prorogazione della lega, la quale finisce a marzo prossimo, e che ne ha risposto che simile deliberazione non la piglierebbe senza la contentezza de' confederati, a' quali non è per mancare della fede, dando parole generali e di nessuno appicco.

A Sua Maestà ne fu risposto che quella si ricordassi che, quando s' intese la tregua fatta con e Francesi da Sua Maestà, tutti e confederati ne presono grandissimo scandalo, e che la fu causa di far venire questa state passata gli eserciti de'Francesi sì grossamente in Italia, e che al ribatterli fu più presto fortuna che prudenza, miracolo che forza. E, quando s' intendessi solamente le pratiche, non che simili conclusioni, era necessario si generassi grandissimi sospetti nelle menti di tutti e confederati, e quali potrebbono essere causa di tristi effetti, non manco nocivi a Sua Maestà che a ciascuno altro de' confederati. Fu risposto da Sua Maestà che non si dubitassi che a questo era non meno caldo che ciascuno delli altri.

Madrid, 10 novembre 1513.

Sommaire. — Nouvel envoyé de France. Le roi d'Espagne soupçonne ces divers envoyés français, qui le viennent trouver sous différents prétextes, de n'avoir pour but que de surveiller ses propres affaires; il n'est pas dans l'intention de renouveler la trêve. Actions de grâces des ambassadeurs.

Ci communicò che, sei giorni fa, venne a lui uno uomo di Francia, al quale dette audienza. Detto uomo diceva che veniva, perchè il Re di Francia avea presentito che il principe Don Carlo e Madama Margherita avevano mandato qui ambasciadori a querelarsi dei danni ricevuti dagli eserciti Francesi, per e quali, secondo la capitulazione che vigila tra Francia e lui, sarebbe rotta la tregua. Risposegli che quà non sono venuti ambasciadori nè del principe nè di Madama Margherita; e finalmente ci concluse che questi uomini Francesi, che sono venuti a lui da tre mesi in quà, vengono più tosto per esplorare quello si facci o che si pensi di fare quà, che per altro conto. Soggiugnendo che non vuole prorogare la tregua; al che ne fu da noi ringraziato,

prima ringraziando Sua Altezza dell' averci comunicato le nuove; di poi confortammo quella a mantenere tale animo e disposizione, della quale ne seguirebbe tutti quelli effetti che Sua Altezza desidera, e circa le cose di Italia, e così circa le cose di tutti e Cristiani.

Madrid, 29 novembre 1513.

Sommaire. — Mariage décidé entre l'archiduc Charles et la princesse Marie, sœur du roi d'Angleterre; la célébration en est fixée au mois de mai prochain. Le Roi retourne en Angleterre pour veiller aux affaires d'Écosse; il paraît fort éloigné de conclure aucune trêve avec la France.

Sua Maestà aveva avuto uno uomo venuto in grande diligenza, il quale gli riferiva come, in sino dì xix di questo, il Re d' Inghilterra se ne era ritornato nell' isola, con avere ben lasciato guardate le cose acquistate; e che, avanti che detto Re si partissi, si era accozzato col Principe e con Madama Margherita, e concluso che del mariaggio, che più tempo fa ci fece, della sorella del Re d' Inghilterra col Principe, questo maggio prossimo sene debba fare lo sposalizio. Domandai Sua Altezza quali erano le ragioni che spingevano il Re d'Inghilterra a ritornarsene nell'isola, e se nascerebbe tregua tra Francia e Inghilterra. Sua Maestà mi rispose che tregua non credeva che nascessi, perchè il Re d'Inghilterra non avea mai voluto ricevere ambasciadori del Re di Francia. Le ragioni perchè e ci ritornava in Inghilterra sono due principali: una el non stare questa vernata su tale spesa senza profitto; l'altra il terminare le cose di Scozzia, delle quali non sapeva che partito sene piglierebbe quel Re, dopo si grande acquistata vittoria.

AUX DIX.

Madrid, 15 janvier 1514.

Sommaire. — Les envoyés de la reine de France en Espagne avaient pour mission secrète de négocier le mariage de l'archiduc Ferdinand avec madame Renée, seconde fille du roi de France. Les conditions de ce mariage sont discutées. Grande prédilection du roi d'Espagne pour son petit-fils Ferdinand; il n'aura de repos que quand il lui aura trouvé un établissement digne de lui. Le roi d'Angleterre presse le Roi Catholique de reprendre les armes contre la France dès le mois de mars prochain.

Come ho scritto per due altre a Vostre Signorie, quà sono venuti di Francia più uomini in diversi tempi da tre mesi in quà, sotto nome e colore di essere mandati dalla Regina di Francia. Quello che poi questa Maestà ne ha communicato, sono state cose molto generali, come ne ho scritto a Votre Signorie; ma per altre vie s'intende essere pratiche di parentadi, cioè di dare a questo infante l'altra figliuola del Cristianissimo. Ma, perchè altre volte sono venuti alle strette sopra il medesimo parentado, e le condizioni della dote hanno guasto, non si è potuto intendere a che particulari siano descesi ultimamente; questo è certo che, poi si cominciorono a stringere queste pratiche, questa Maestà ha mandato el Quintana allo Imperadore, e quà si tiene per certo che non sia per altro conto che per questo parentado.

El Quintana è uno dello allievo Almazano, il quale fu mandato questa state in Francia ad intendere e vedere le sicurtà della dote che offeriva il Cristianissimo; e, per non avere allora trovatovi da fondarsi, se ne ritornò.

Lo estremo amore che questa Maestà porta a questo infante lo costringe dì e notte a pensare e immaginare come lo possa onorevolmente acconciare. E si può affermare questo con verità, che, in fino a tanto non lo posa in qualche modo con dignità, questa Maestà andrà sempre fluttuando e pigliando senza alcuno rispetto tutte quelle occasioni che lo condurranno a questo fine; imperocchè di quello del principe Don Carlo non gli può dare nulla, e di quello che già era de' Veneziani, non si crede gli dessi, sanza il consenso del Papa e dello Imperadore.

Come sanno Vostre Signorie tra questa Maestà e il Re d'Inghilterra, da qualche tempo in quà che questa Maestà fece tregua col Cristianissimo, non è stato molto buona disposizione. Ritrassi che quel Re di continuo stringe questa Maestà al pigliare da marzo la guerra gagliarda contro al Cristianissimo; a che si intende questa Maestà avere risposto; che non è per potere fare nulla, se non gli manda sussidii e grossamente; allegando li impedimenti che ha in Italia. Quello si abbino a concludere bisogna referirsene alli effetti.

IV.

ROBERTO ACCIAJUOLI AUX DIX.

(*Arch. Med.* cart. avant. princip. filza 74.)

Blois, 27 janvier 1514.

Sommaire. — Les soupçons du roi de France contre la cour de Rome se dissipent; il prend peu à peu confiance dans le Souverain Pontife; tentatives d'arrangement avec les Suisses; conditions proposées. Mort de la reine de France; sa confiance dans le Roi Catholique. La Bretagne reste soumise au Roi. Le mariage du duc d'Angoulême avec madame Claude est sur le point d'être consommé.

Avendo questa Maestà Cristianissima cominciato a vedere e toccare con mano la operazione di nostro Signore (il Papa) a profitto e beneficio suo, è forte assicurata del buono animo e voluntà di Sua Santità, e avrà ripreso fede grandissima che Sua Beatitudine volessi di buono cuore affaticarsi per la sua conservazione, e fare tutto quello che per molti gli era suto fatto intendere, per quietare e disordini e travagli contro a Sua Maestà, e così persevera di credere, e confidare; e, se bene a giorni passati mi parve, e par le parole di qualcuno e per molti segni, trovare qualche differenza, ne era cagione la paura che ebbono di nuovi insulti da più luoghi; e, portati da quello impeto con il quale procedono in tutte le azioni loro, si persuadevano non vedere quelli effetti che per allora avevano di bisogno, e non avere ancora sortito quello frutto di Sua Santità che di poi sentirono, di che restorono e restono benissimo satisfatti e contenti. E, a confirmazione di tale opi-

nione, ho usato il contenuto della lettera dello oratore di Roma de dì viii, in quelle parti che è stato necessario; e la medesima giustificazione hanno fatto li oratori di Roma con la scrivere, con i quali il Papa avea parlato di simile materia al lungo, e loro ne hanno lungamente scritto di quà in sua giustificazione.

Quello che di quà portassi Amideo, credo le Signorie Vostre ritrarranno da Roma più particularmente; che in fatto non fu altro che fare intendere a nostro Signore, come questa Maestà sarà contenta di pagare a' Svizzeri li quattro cento mila ducati ragionati nello appuntamento *de Dijon :* cioè cento mila ducati di presente e il resto in certi tempi; e, quanto alla renunzia della Ducea[1] tenerla per adesso sospesa; e fare di presente una tregua tra il duca di Milano e Svizzeri da una parte, e questa Maestà dall'altra, per due o tre anni. Il che, quando si conducessi, costoro resterebbono contenti, e per di quà potrebbono valersi d'una banda di Svizzeri nelle molestie loro, e resterebbono in tali forze che si difenderebbono da ciascuno; intorno a che è necessario rapportarsene alli effetti. Ma, quando non segua o questo o altro simil partito d'accordo, si può presupporre che quella nazione non sia per posare, sino non arà fatto pruova delle forze contra a costoro, perchè s'intende quella nazione essere più fiera e peggio disposta che mai.

A questi giorni è venuto uno corriere di Spagna, nè ho potuto ancora intendere la cagione; ma queste due Maestà hanno adesso male il modo di tenere pratiche intra loro, perchè, per la morte della Regina[2], la quale con il Cattolico avea gran fede, sono mancati tutti e mezzi; chè per sua mano si maneggiavono tutte le pratiche; nondimanco, quando le voluntà fussino buone, non dovriano mancare li instrumenti da condurre le opere buone.

Le cose *de Bretagne* si veggiono tutte quieti, e qui sono venuti molti de' più gran personaggi di quella provincia per accompagnare el

[1] Le duché de Milan. — [2] La reine Anne de Bretagne était morte le 9 janvier 1514.

corpo di quella Regina a *Paris*, che fra VI, o VII giorni vi sarà mandato con grande onoranza. E questa Maestà, come padre di Madama, a chi ricade per successione quello Stato, ne ha il governo insino a tanto che nostro Signore[1] arà consumato el matrimonio, e non si dubita punto che non abbino a essere brieve Francesi; e questa Maestà, per tenerli contenti, ha fermato tutte le pensioni ed uficii che erano in vita della Regina, e si crede che in brieve tempo Monsignore darà perfezione al mariaggio con Madama, per tenere quella provincia in migliore disposizione. Ritraggo ancora di luogo fedele che della Regina, intra numerato e vassalla d'oro e d'argento, si è trovato più d'uno milione di scudi, che a questo tempo saranno bene a proposito.

V.

RAFFAELLO DE MÉDICIS À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* cart. avant. princip. filza 74.)

Bruges, 1er février 1514.

Sommaire. — Dispositions belliqueuses du roi d'Angleterre. Mariage prochain de l'archiduc Charles et de la princesse Marie. Autorité absolue de Marguerite d'Autriche; son animosité contre la France; déférence du Roi Catholique à son égard. Tout semble conjurer la perte du Roi Très-Chrétien. Diversion du côté de l'Écosse. Subsides demandés par le roi d'Angleterre au parlement.

A questi tempi poco si può fare se non pratiche per a tempo nuovo, e si vede questi principi di quà essere del tutto disposti alla guerra, e massime il Re d'Inghilterra; el quale con ogni studio attende alla provvisione di quella e molto più sforzo mostra di volere fare che non fece l'anno passato; e, sanza rispiarmo nessuno, e sanza dubbio nessuno, se altra causa non viene, lui in propria persona passerà per tutto il mese di maggio, e seco menerà la sorella per fare le nozze con questo nostro principe. Nonostante che lui sia giovane di anni quattordici e lei di sedici, vogliono e l'una e l'altra parte che il matrimonio

[1] Le duc François d'Angoulême, époux de la princesse Claude, héritière de Bretagne, par sa mère Anne.

si consumi, per essere più assicurati l'uno dell' altro. E si terranno dette nozze a *Tournay*, e veramente in questa villa con grandissimo trionfo. Iddio voglia sia in buon punto e per quiete e pace della Cristianità! Del che si vede apparenze in contrario; perchè Madama, che è quella che governa l'arciduca, non domanda che guerra al Re Cristianissimo, e non è possibile in una creatura razionale essere tanto ingegno quanto in detta dama, e non pensa che mantenere e accrescere il fuoco acceso; e ha bel fare, perchè il Re d'Inghilterra e lo Imperadore hanno piena fede in essa, e di loro fa quanto gli piace; e dall'altra banda il Cattolico desidera compiacerla, a causa che l'arciduca non gli venissi volontà di levargli il governo di Castiglia; e ultimamente scrisse lettere di quà, che si tenessino di lui assicurati, e che romperia a loro posta la guerra al Cristianissimo. E Madama per compiacere esso Cattolico ha fatto mettere le mani adosso a uno don Manuello, il quale fu quello fece passare il padre dello arciduca in Castiglia, che mai è stata questa ingiuria dimenticata, e mai ha saputo trovare maniera di averlo se non adesso; che ciascuno n'è maravigliato, ma chi sa il segreto della cosa, nò; che questa è stata la via d'assicurarsi del Cattolico, il quale è quello dà il tratto alla bilancia, se e tiene forte come promette. E di fare appuntamento nessuno non sene può parlare di quà, che dicono vogliono prima che Francesi rendino quello non s'appartiene loro, e di poi saranno contenti parlarne. In effetto sono totalmente volti alla destruzione di detto Re Cristianissimo, e dicono hanno e Svizzeri a loro piacere; così sendo non ci veggo rimedio. Da altra banda, si vede che e Francesi non mostrano di fare molto conto di queste cose, e non si scuoprono; in oltre hanno licenziato tutti li loro avventurieri. E l'Inghilesi tengono le loro guarnigioni bene a ordine e ben pagate, e hanno qualche sospetto di verso Scozzia, perchè quelli popoli non vogliono udire cosa nessuna d'appuntamento tra loro, e hanno mandato in Francia per il duca d'Albania, per averlo per loro governatore; e pare che il Re velo manderà accompagnato da venti mila. Così sendo, metteria grande animo a' detti Scotti, e porria essere tale disturbino la passata del Re d'Inghilterra, ma non delle

gente sua, nonostante dica pubblicamente che questo non gli darà noia nessuna; presto ne saremo chiari; del che sarà Vostra Magnificenza avvisato; e l'Imperadore alsì cerca di rompere il corraggio delli Scotti, e vorrieno guadagnare la Reina, e gli ha di già mandato più personaggi, li quali non hanno mai possuto parlare che pubblicamente davanti il consiglio, perchè la guardano tanto che ella abbia partorito; e di poi hanno concluso, volendo lei restare al paese, di dargli il governo tale se gli appartiene e fargli li onori debiti; e, volendosi uscire del paese, la lascieranno andare; ma pare sia volta a volere rimanere. Questo è quanto di quà s'intenda per adesso; attendesi a ogni ora lettere d'Inghilterra.

Tenuta a dì vi detto, e per falta d'apportatore. Abbiamo di poi lettere d'Inghilterra che il Re a auto il vaiolo, ed è guarito; e ha cominciato a tenere il parlamento, e in prima stanzia ha domandato a' popoli aiuto di lire quattro cento milla di sterlini, che sono due milioni di ducati, per possere menare la guerra a' Francesi e acquistare su loro; li quali si stima li accorderanno, ma non si sa ancora la deliberazione.

Di verso l'Imperadore, che si trova a *Insprucк*, è arrivato uno mandato dal Re d'Aragona, che a Genova venne sur una barca sottile, e di là in poste; e porta la ratificazione dell' appuntamento fatto a *Lille* infra il suo Re, Imperatore, Inghilterra e questo Principe.

VI.

ROBERTO ACCIAJUOLI À JULIEN DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* cart. avant. princip. filza 74.)

Étampes, 20 mars 1514.

SOMMAIRE. — Renouvellement de la trêve entre la France et l'Espagne; probabilité du mariage de Renée de France avec l'archiduc Ferdinand; conséquences fatales de ce mariage pour l'Église, pour l'Italie et pour la France elle-même. Audience secrète; très-remarquable discussion politique de l'ambassadeur, concluant à la rupture du mariage projeté : le rôle de la France est de s'opposer à l'agrandissement de la maison d'Autriche, bien loin d'y contribuer. De la part du Roi ce mariage est un coup de désespoir, mais pourquoi désespérerait-il? Le Pape lui propose sa médiation auprès de l'Angleterre et des Cantons. Mais il faut que le Pape se hâte, s'il veut empêcher que le mariage s'accomplisse. Réflexions de l'ambassadeur; ses sages avis. Si le Milanais ne peut être laissé au duc actuel, il vaut mieux qu'il appartienne à la France qu'à toute autre puissance; pourquoi? Motifs à faire valoir auprès des Suisses. Conférence de l'ambassadeur avec le duc d'Angoulême sur ces graves matières; excellentes dispositions du duc à l'égard du Saint-Siége; c'est un homme à ménager. Raisons qu'a le Roi Catholique pour amener le roi de France à se rapprocher de lui; extrême défiance qu'il a su lui inspirer contre le Pape, dont lui-même abandonne l'alliance et qu'il trahit, comme autrefois il a trahi Frédéric de Naples. Nouvel ambassadeur d'Espagne accrédité auprès du Roi Très-Chrétien; nul doute qu'il ne vienne pour la conclusion du mariage. Roberto Acciajuoli a obtenu un délai extrême; que le Souverain Pontife le mette à profit.

Da *Orléans* scrissi l' ultima mia, e la mandai per un corriere espressamente, per significare la concluzione della tregua fra questa Maestà Cristianissima e il Re Cattolico; e per essa si disse quello ritraeva del mariaggio e a che termine mi pareva fusse condotto. Comparse di poi la mattina medesima la vostra de' v; e, attese alle prudente considerazioni vi occorrono, quando un tal mariaggio andassi avanti, e la osservazione de' futuri pericoli della Chiesa e d'Italia tutta, mene venni seguitando appresso al Re, senza volere entrare in ragionamento di niente a cammino, per non lo fare in pressa e in tempo che non avessi a far frutto. E veramente arei desiderato che qualche tempo avanti mi avessino fatto intendere quello che adesso per le alligate avvisate; il che si saria possuto fare facilmente, sendosi tenuto questa pratica già sedici mesi. Se bene per me medesimo potessi pensare e pensassi quello si potessi tirar dietro, e di quanta importanza fusse alla Chiesa e Italia tutta; *tamen*, non sendo conscio della mente del Papa in questo

caso, nè come lo avessi a grado quando lo effetto ne sortissi, non ho voluto mai, benchè molti getti mi sieno venuti di farlo in tempo che le barbe erano ancora tenere sul terreno, nè confortare nè disconfortare; perchè, pensando qualunque parola esca di bocca d'uno ambasciadore sia di commessione e intentione di suo superiore, quando altrimenti si fusse ripresa di costà che io non avessi mostro di quà, saria suto forza ridirmi et rivoltare martello; e però non ho potuto di buona ora fare quelli officii che sarieno suti a proposito, e che ora sono più duri a maneggiarli. Nondimeno non diffido di fare qualche buona operazione, con lo aiuto di Dio, secondo lo intento e desiderio vostro.

Quam primum questa Maestà fu qui arrivata, mene andai da quella; ed, avendo notizia per molte vie la cosa non essere conclusa nè in termine che vi fusse obbligazione e promessa, ma pratica, disposizione, e animo di concluderla, mi parve di parlare al Re largamente, giudicando più facilmente appiccarsi la dissuasione di questo mariaggio. E dissi:

« *Sire,* el Papa per via d'Alamagna e d'Ispagna ha auto notizia « come la Maestà Vostra pratica strettamente el mariaggio della piccola « figlia, con dargli in dota le ragioni de la ducea di Milano, e fare ac- « cordo con Spagna e con l'Imperadore. Il che non potria più piacere « a Sua Santità. E, quando sia fatto per fare pace universale, come « crede che sia, Sua Beatitudine lo commenda e approva grandemente, « e si trova molto contento che la Maestà Vostra doni le sue ragioni « alla sua figliuola, perchè, se quella gli vuole far bene, Sua Santità « gli vuole fare bene e meglio. Nondimeno, per lo amore che porta a « Votra Maestà, ricorda a quella che apra beni gli occhi e lo esamini « e consideri bene, acciò non resti, credendo trovare riposo, in mag- « giore affanno che mai. »

Risposemi: « Egl' è vero; ma fino ad ora non ci è altro che la tregua. « Potrebbe bene essere che si facessi come io vi ho detto altra volta; « perchè, se io dono la ducea di Milano a la mia figlia, io non ho « maschi, lo dono al sangue mio; e, quando lei si morisse, le ragioni « ritornano a me; che altrimenti non lo farei. »

Io gli dissi : « *Sire*, io vi sono servitore ; e, se bene io non abbia punto « l'intenzione del Papa in questo caso, nondimeno io non posso man- « care per la servitù mia di quello che io conosco tornare a vostro « profitto. La Maestà Vostra, quando arà fatto questo mariaggio e messo « lo stato di Milano in mano del fratello dell' Arciduca, lo mi confesserà « che l'Imperadore e Spagna ne potranno disporre a modo loro; e che, « trovandosi el regno di Spagna, la contea di Fiandra, l'Austria e « il regno dell' Imperio, il regno di Napoli e Genova in loro medesimi, « e morendo la vostra prima figlia, di che Iddio la guardi! ancora la « ducea *de Bretagne*, le forze e stati loro saranno in tanta grandezza « che, dove voi siate el primo Re e più potente, resterete el secondo e « più inferiore assai; e, qualunque volta vi voglino battere e per mare « e per terra, vi potranno ridurre in termini che non potrete tenere nè « godere el regno vostro. La Maestà Vostra debbe bene considerare tutto, « e avvertire dove si mette, e non si lasciar portare a la disperazione de' « presenti pericoli; e avere rispetto ancora dove la mette la libertà « della Chiesa e d'Italia, la quale però non credo vi sia uscita dal cuore, « solendola pure amare grandemente, e che la vogliate lasciare in « preda de' Tedeschi, e la Chiesa a discrezione dello Imperadore ; non « è onorevole nè a la Maestà Vostra nè degna alla Corona di Francia, la « quale è sempre suta conservatrice ed aiutatrice della sua libertà. E, « perchè potria essere che la Maestà Vostra lo faccia per non tenere « più conto delle cose di Italia, e, giudicando non ne potere gioire, las- « ciarla a beneficio di natura (il che non si crede), *ex nunc* io vi dico « che il Papa e tutto il resto d'Italia saranno forzati per ogni verso « pensare alla conservazione della Chiesa e alla libertà d' Italia, e ci « ingegneremo non mancare a noi medesimi. Ma, quando la Maestà « Vostra lo facessi come costretto e necessitato da' pericoli e da' trava- « gli in che si trova, questo è uno partito da entrare in maggiori, per- « chè chi sa meglio che voi, *Sire*, quanto voi potete confidare nel Cat- « tolico e nello Imperadore? E quali sono quelli che vi hanno messo in « questa necessità con li inganni loro; e, se voi accrescete loro forze e « riputazione, vi potranno più facilmente offendere; e però la Maestà

« Vostra debbe bene tutto considerare, e di nuovo sollecitare el Papa a « disporre i Svizzeri ed Inghilterra; perchè Sua Santità è d'animo non « abbandonnare le cose vostre, e fare tutto quello che è possibile per « la salute vostra. »

Risposemi: « Io non ho fatto che la tregua; ma, non potendo gua- « dagnare altro amico, mi bisogna guadagnare loro. Che volete voi « ch' io faccia più col Papa, quando vuole ch' io rinunzii alla mia « ducea; e quando ch' io lascio la *Guienne* e la *Normandie* a Inghilterra; « quando mi impedisce lo accordo con i Svizzeri? Io gli ho mandato « suggellato tutto quello che ha voluto, e voi sapete quello ho più volte « offerto e per Sua Santità e per il Magnifico Giuliano; ma in fine « non ho mai potuto trarne che parole. E a me bisogna prendere par- « tito e accompagnarmi, che io ho le spese grandi, e il tempo di uscire « in campagna. »

Io gli replicai e gli giustificai tutte quelle male impressioni che si era messe nel capo per molti avvisi ne aveva avuti, e di poi: « Quando il « Papa vi concordassi con i Svizzeri e vi levassi el pericolo da quella « banda, ne restereste voi contento? » Dissemi di sì. E ancora gli offersi che Sua Santità lo voleva fare ad ogni modo; e che gli facessi intendere quello voleva e da loro e da Inghilterra, perchè ora con lui farebbe quella diligenza che fussi possibile; e che, oltre a questo, quando Sua Santità possa fargli qualche altro beneficio, perchè Sua Maestà non si metta in questi partiti sì pericolosi, era del buono animo a farlo allora.

Apertamente disse: « Io non posso restare contento insino che non « ho la mia ducea; e, quando vedrò non la potere avere, farò ogni « accordo ch'io potrò. Ma, quando io possa ancora guadagnare il Papa « e i Svizzeri, e riavere la mia ducea con lo aiuto suo, starò dieci « anni ch' io non parlerò di maritarla, e Sua Santità potrà disporre di « me tutto quello saprà domandare. E però, fate di essere domani co' « mia del consiglio, e diviserete quello sia da fare, perchè io voglio « pigliare partito, e non voglio stare più solo. »

Io mi ristrinsi di poi con il consiglio, e fummo a lungo ragiona- mento e discussione; e tutto il parlare si voltava che questa Maestà non

voleva nè poteva stare più a questo modo, e che desiderava posarsi e levarsi dalle spese e da' pericoli; e, benchè dicessino el mariaggio non essere concluso, *tamen* si vedeva che tutti ne accennavono in modo da crederne *de facili* lo effetto, e in ultimo presono tempo a rispondermi. E ieri mandorno per me, e in prima mi lassorno due lettere avevono avute di terra de' Svizzeri, per le quali si avvisava, non solo il nunzio di nostro Signore, ma ancora Sua Santità per sue lettere avere disconfortato lo accordo con questa Maestà. Nonostante questo il Re essere d'animo non ne tenere conto; e si risolve solo volere del nuovo rimettersi in Sua Beatitudine, e scrivere a'loro ambasciadori quello che d'altro intenderete; e vollono che io udissi le lettere, acciò io scrivessi in conformità di quelle. E, quanto appartiene allo accordo de' Svizzeri, di presente li dugento mila scudi, e il restante in tempo ragionevole, perchè non saria possibile che di presente li pagassino tutti; e, quanto a Inghilterra, non vuole si parli d'accordo, quando gli abbi a concedere cosa alcuna; ma suo desiderio saria di riavere *Tournai;* e, quanto al mariaggio, ne scrivono poco, perchè in sino ad ora non è niente fatto, secondo che dicono, e però non essere necessario scriverne.

Ora è bene da considerare dove la cosa si trova; e conoscerete per le parole del Re e delli altri lo animo e disegno loro, il quale è assicuratamente di fare il mariaggio, quando da questo spaccio non venga da nostro Signore qualche conclusione; e li veggo ad ogni modo entrare in questo precipizio, e mettervi noi altri di costà; e però e necessario di calore e matura resoluzione. E, quando il Papa voglia comporre questa pratica, non è per poterlo fare, se non con favorire il Cristianissimo, e indirizzarlo alla recuperazione dello stato di Milano; e, quando si vedessi via che quello stato si potessi conservare nel presente duca, saria da fare ogni cosa per liberare quello e del resto dalli oltramontani. Ma, sendo necessario che caschi ne' Svizzeri o ne' Francesi, si ha da considerare chi sia di loro che porga meno pericolo, e con chi si possa più sicuramente vicinare. E credo che ciascuno approvverrà che li Francesi sono meno appetitosi d'occupare li stati d'altri

che nessuno; e, quando li Veneziani tornassino nello stato loro, sempre e Francesi li terranno sotto, e ancora saranno la sbarra del furore de' Svizzeri; e, quando e Francesi volessino uscire de' termini, con le spalle de' Svizzeri e del resto d'Italia, si metteranno nelle vie ragionevoli.

Ora, quando nostro Signore giudichi essere bene prendere questo partito per fuggire quell'altro, è necessario concedere e Svizzeri, ai quali può mostrare dove loro si trovano, e fare loro intendere che il duca di Milano non è per tenere quello Stato, nè che loro velo possono tenere; e che questa pratica non si tiene e non si conclude, se non per la loro destruzione; sì che io sono certissimo, e che, per la sanità loro e della Chiesa, è manco male lasciare cadere quello Stato in chi vi ha la migliore ragione, e che può preservare e loro e li altri, che in chi non si appartiene e che vuole disordinare tutto il mondo; e che non dovrieno essere sì ostinati, che nel pagamento di dugento mila scudi volessino guardare in uno anno o due di tempo, per ovviare a tanti scandoli e pericoli loro e d'altri.

El nostro Signore debbe in questo fare ogni conato e diligenza per farli stare pazienti, perchè in fatto costoro non possono di presente pagarli tutti; e, quando Sua Santità li potessi ridurre alla sua volontà, come io credo, e farli dare aiuto al Re per la recuperazione della ducea di Milano, o almeno starli da parte, io credo che Sua Santità ogni volta si potria declarare per legare costoro a non mettere ad effetto questo mariaggio. E, quando potessi per via di pace o tregua per due o tre anni fermare Inghilterra, costoro sarebbono più liberi alle cose d' Italia, e a fare tutte quelle imprese che disegnassi nostro Signore. Ma, quando si fermino e Svizzeri, è il tutto e quello che importa, e che fa facile ogni disegno di costoro.

Emmi parso, par aiutare d'interrompere questa pratica, di valermi d'*Angoulême*, col quale sono suto a lungo, e fattogli toccare con mano il pericolo e danno che si tira dietro questo maneggio, mostrandogli che, dovendo pervenire a quello grado che Dio gli a preparato, non essere nessuno che sia per sentirne maggior danno di lui; e, con quelle ragioni e dimostrazioni che sono in proposito, fattogli capace non es-

sere bene che si conduca ad effetto. E trovai che lui è tutto appiccato addosso, e che l'intende come si debba intendere; e ci ha fatto dentro buona opera e buon frutto. E di poi mi ha detto particularmente che io facci intendere ha Sua Santità che non a altro desiderio al mondo che fargli qualche servizio, e che quella faccia conto di lui, non come di M. *d'Angoulême*, ma come di suo servitore; e che, se mai perviene al grado che potria pervenire, che mostrerà la devozione e osservanza che tiene verso Santa Chiesa. Le quali parole meritano da nostro Signore qualche amorevole e benigna risposta, perchè è di tale spirito e intelletto che, dovendo pervenire dove si crede, è d'intretenerlo e a buona ora guadagnarlo. E perchè io credo che di costà dieno commissione per la dispensa intra Sua Eccellenza e Madama, sarà molto a proposito non solo concederla, ma accompagnarla ancora con qualche circunstanza di parole fuori del generale[1].

Con l'oratore Veneto, parendomi che ancora loro debbino pensare a questo medesimo disordine, ho ancora parlato, e conforzato a non mancare per la libertà loro e d'Italia. E molto più con monsignore lo grande scudiere[2] mi sono allargato, il quale, e con questa Maestà, e con Monsignore *d'Angoulême*, e con li altri, se ne è portato da partigiano; e, parendogli ancora ci sia el beneficio del Cristianissimo, non ha mancato in parte alcuna di fare lo ufficio di buono Italiano e di servitore di nostro Signore; e le cose di Sua Santità, mi pare, le porti e onoratamente e con amore.

Circa quella parte che dite per la vostra de' v, che faccendo il Cattolico questa cosa, non mancherà meno della fede che si facessi al Re Federigo[3], dico che, in quanto a lui, ha mancato, perchè non è restato e non resta per lui di conchiuderla. *Immo* dico tanto più, che quà ha fatto intendere che il Papa non disegna e non pensa d'altro

[1] Il s'agit ici de la dispense nécessaire à l'accomplissement du mariage entre madame Claude et le duc d'Angoulême, qui étaient parents assez proches.

[2] Galéas de San Severino.

[3] Allusion à la lâche trahison de Ferdinand le Catholique à l'égard de Frédéric de Naples, son cousin, qu'il dépouilla de son royaume contre tout droit divin et humain.

che a cacciare tutti forestieri di Italia; e che, se Sua Santità tiene pratica con questa Maestà e promette volerlo rimettere in Italia, non lo farà se non per cacciare lui in prima e poi ancora e Francesi; e che, quando vedessi potere cacciare li Spagnuoli senza lo aiuto de' Francesi, che non terria conto nessuno di questa Maestà. E però essere bene assicurarsi, in modo che non possino essere sforzati, e che si renda certo che il Papa non vuole questa Maestà in Italia. E, con queste dimostrazioni, si sono condotti dove sono; e ora nuovamente ci è venuto uno frate da quella Maestà, confessore della Regina, e ha portato lettere di credenza, e questi suoi agenti lo hanno presentato al Re, e fattogli fede che il Cattolico è contento gli sia prestata fede come a suo ambasciadore; e lui, dopo le reverenzie, gli ha detto che a *Paris* gli parlerà di qualche altra cosa; nè può essere altro che per ristringere questo mariaggio. Nientedimanco non è per volere rappiccare ragionamento, se prima non ha risposta di questo spaccio, il quale di quanta importanza sia lo conoscete benissimo; e, sendosi fatto tanto intorno a questa opera che si terrà sospesa qualche giorno, e tanto che si vegga quello che vuole deliberare, mi pare che Sua Santità, non correspondendo, non potrà poi querelarsi di costoro, quando per necessità piglieranno qualche partito. E però, considerato la opera che si è fatta secondo la intenzione vostra, e la cosa dove si trova, e quello si tiri dietro lo interromperla o lasciarla concludere, esaminerete quello sia da fare, e prenderete quello partito che giudicherete più fruttuoso; perchè, stando nelle mani vostre e l'uno e l'altro, il che non è suto poco a condurre, non si potrà incolparne di poi se non la elezione sua propria. Io desiderria si possa esaminare bene tutto, per fare una cosa durabile e ferma. Ed io, se bene disegnava partire subito che Francesco Pandolfini, il quale non debba indugiare dieci giorni a comparire, fussi arrivato, nientedimanco non partirò in sino alla risposta della presente.

A *Robertet* pare che il Papa a questi giorni, in certi ragionamenti avuti con li ambasciadori Francesi, lo abbi molto punto, e che gli imputi a lui tutte le male impressioni che si fanno, e che tutto torni in

carico suo; e però prega lo raccomandiate a Sua Santità, e gli faccia fede che non ci è mai stato nessuno più contro al Concilio[1] di lui, nè che sempre abbi confortato il Cristianissimo per voltarlo alla voluntà del Papa che lui; di che io posso fare sincera fede.

Questa mattina è partito di qui il Cristianissimo per a *Paris*.

COMMISSION DONNÉE A FRANCESCO PANDOLFINI,

AMBASSADEUR AUPRÈS DU ROI LOUIS XII.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 31 janvier 1514.

Sommaire. — Protestation de dévouement envers le roi de France. Après l'échec de ses armes en Italie, la République aurait été perdue si l'un de ses citoyens, élevé sur le Saint-Siége, ne l'avait défendue et sauvée. L'ambassadeur est instruit de toutes les affaires de son pays; il connaît la France; on peut compter sur son dévouement et sur ses lumières. Il visitera à son passage le duc de Milan; à son arrivée il s'attachera surtout à se concilier la confiance et l'amitié de Robertet.

Francesco, mandandoti noi in Francia per fare residenza, in nome nostro, appresso quel Cristianissimo Re, e fare in servizio della Città nostra quello officio che si conviene a uno buono e diligente ambasciadore, crediamo che facilmente potremo solo mandarti. E, perchè al presente non ne occorre cosa alcuna particulare, rimettendoci alla prudenzia tua in quello che universalmente occorressi, crediamo che, con poche parole, potremo resolverci teco e dire semplicemente che tu facessi e dicessi quello che alla prudenza tua in sul fatto occorrerà in beneficio della Città nostra, e per conservala in grazia appresso quel Cristianissimo Re, e, quando sia possibile, accrescerla.

Ma, per dire qualche cosa secondo l'uso nostro, sappi che noi abbiamo ordinato a Roberto Acciajuoli, nostro ambasciadore appresso quello Cristianissimo Re, che non parta di là in sino allo arrivar tuo, e così siamo certi che farà. Però, quando sarai arrivato al luogo, vedrai

[1] Le concile de Pise.

di parlar seco prima e di ragguagliarti seco d'ogni occorrenza; perchè instrutto meglio d'ogni cosa, possi di poi procedere alla visitazione della Maestà del Re, e di quelli principi del governo e consiglio suo, a' quali arai lettere di credenza de' nostri Eccelsi Signori.

Di poi, quando fia il tempo, ti traferirai alla presenza del Re, al quale non hai a fare intendere altro che quello che ti è notissimo delli animi e disposizioni nostre verso di Sua Maestà; le quali sono della natura e sorte quale si ricerca alla naturale inclinazione nostra e alle obbligazioni quali abbiamo con quella Cristianissima Casa, le quali sono infinite. Ma, perchè queste cose ti sono notissime, non insisteremo molto in questo. Solamente vogliamo avergli ricordato questo che, dependendo la Città nostra e volendo dependere precipuamente da Sua Cristianissima Maestà, noi non abbiamo cosa alcuna che più ne prema che conservarci nella grazia di Sua Maestà, e farle intendere che mai per alcuna occasione o tempo siamo per deviarci dalla Maestà Sua; e seguino che cose si voglino [1]. E, in questo luogo, potrai con quello destro modo che ti parrà dolerti seco delle cose successe questo anno e in Italia e in Piccardia male a proposito di Sua Maestà, ancorchè tale officio sia stato fatto abbundantemente dallo antecessor tuo; faccendogli intendere che, quando fussi stato in potestà porvi qualche remedio, lo aremo così fatto volentieri, come per quelle cose che se aspettassino alla salute nostra propria; e, perchè queste simili cose non possono farsi senza qualche dimostrazione delli animi, se non fussi stato qualche rispetto che si è avuto a noi, non per conto nostro

[1] Le roi de France devait-il prendre confiance dans ces protestations solennelles? N'étaient-elles pas un peu banales? Qu'on en juge par le langage que tenait, à la même époque, au roi d'Espagne, l'ambassadeur florentin Giovanni Corsi. Il parle du dévouement de son pays pour le Roi Catholique :

Prima cosa riconoscere gli obblighi, e rendere a Sua Maestà immortali grazie; di poi offerire e fare conoscere a Sua Maestà che da quel dì in quà che la nostra Città cominciò a dependere da Sua Altezza, tutta si riposa in suo gremio, nè pensa altra protezione o altro padre....

Faut-il en vouloir aux Florentins? Ce sont formules de politesse à l'usage des diplomates de tous les temps et de tous les pays, et qui, ne faisant pas de dupes, ne tirent pas à conséquence.

proprio, nè per conto di Sua Maestà, ma per la grazia ne dette Dio della creazione del Papa, saremo stati trattati da asini, dopo la rotta delle sue gente a Novara, non per altra cagione che per essere riputati, come siamo e vogliamo essere, Francesi; e per avere li avversari di Sua Maestà deliberato volere estirpare di Italia, non solo il nome Francese, ma tutti quelli che fussino presunti fautori di quel nome, come siamo ed eravamo noi. Ma queste cose stimiamo che siano notissime a Sua Maestà ; però ne faremo poche parole, e tu le userai in sul fatto, e più e meno secondo che ti detterà la prudenza e la occasione.

E in somma, lo officio tuo ha ad essere, e con questa ragione e con quelle altre che ti occorreranno, fare ogni opera, e nel primo congresso tuo e in tutto il tempo che starai di là fare tale impressione nella mente di quel Re delle cose nostre, che ne resti Sua Maestà con lo animo posato, e noi scarichi d' ogni ruggine che avessi potuto suggerire qualche maligno, e vivere in quiete e in pace; perchè, quando Sua Maestà sia bene satisfatta di noi, ne parrà sempre avere le cose nostre al sicuro, e non potere correre pericolo alcuno.

Faragli intendere appresso, che, secondo il consueto nostro, noi ti mandiamo per stare appresso di Sua Maestà quel tempo che sia bene e che si possa, per avere appresso a quella chi possi *viva voce* conferire e referire e negoziare tutto quello che fussi in contento e satisfazione di Sua Maestà, e secondo il bisogno nostro. Il che ti faremo intendere alla giornata, secondo che accadrà, per nostre lettere.

Con quelli signori del Governo e del Consiglio piglierai informazione dal tuo antecessore come ti abbia a governare, e così seguirai, usando con loro tutti quelli termini che ti parranno in proposito a conservazione della condizione e grazia nostra con loro, e precipue con la Maestà del Re. Farai questo offizio precipuamente con *Robertet*, del qual sempre abbiamo tenuto quel conto che meritano le virtù e buone condizioni sue e lo amor che ne ha sempre dimostro; faccendogli intendere che, quando piacci a Dio, gli faremo uno giorno che in-

tenda e sappi quanta sia la affezione che gli portiamo, e quanto desideriamo di corrispondere a' beneficii ricevuti da sua signoria, e a' quelli che aspettiamo in futuro; e quali sappiamo non sono mai per mancarci in qualunque cosa occorrà, che possa beneficare e aiutare le cose nostre con la Maestà di quel Re.

Passando da Milano, come stimiamo che sia bene tu passi, visiterai la eccellenza di quel signore, al quale arai lettere di credenza de' nostri Eccelsi Signori; e gli farai intendere con ogni efficacia quale sia lo animo e disposizione nostra verso sua eccellenza, accertandola che noi non ci siamo punto dimenticati della antiqua, vera e naturale amicizia e congiunzione, quale la Città nostra ha tenuta con li suoi illustrissimi progenitori, e che ci ricordiamo de' frutti che communemente si sono tratti da quello e questo Stato di tale congiunzione; e che noi speriamo in futuro dovere essere che questa cosa non solamente si continui e conservi, ma, se è possibile, si accresca in comune beneficio e suo e nostro; significandogli come tu vai, nostro ambasciadore, per fare residenza appresso alla Cristianissima Maestà del Re di Francia, secondo il costume nostro. Del quale officio noi non possiamo mancare, massime in tempi e condizioni di cose tanto urgenti, quanto è noto a tutto il mondo; e che tu desiderresti che alla eccellenza sua si porgessi qualche occasione di potere aiutarsi della opera tua dalle bande di là, perchè tu hai commissione da noi di non fare manco in servizio di sua eccellenza ogni cosa che gli occorrà, che per noi medesimi; e, di quello che ritraessi da sua signoria illustrissima, ne darai particular notizia.

Pour jeter plus de lumière sur les négociations qui vont suivre, nous croyons devoir les faire précéder de quelques fragments empruntés à la légation de Baldassare Turini da Pescia, ambassadeur florentin à Rome.

I.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE BALDASSARE TURINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* cart. avant. princip. filza 102.)

Rome, 22 mars 1514.

Sommaire. — Le Roi Catholique sollicite le Pape de conclure au plus tôt la trêve négociée entre les Vénitiens, l'Empereur et l'Espagne; il craint que le roi d'Angleterre ne fasse sa paix avec la France; il proteste de son dévouement au Saint-Siége; lui même toutefois vient de conclure une nouvelle trêve d'un an avec le Roi Très-Chrétien.

Questa è per significare a Vostra Magnificenza come ieri qui furono lettere di Spagna, per le quali s'intende come Sua Altezza del Re desiderava la tregua tra lo Imperatore e li Veneziani per mano di nostro Signore seguissi; e come lì si diceva che, nonostante Inghilterra facesse provvisione grande di gente, era qualche romore di accordo fra lui e Francia, e si ragionava dare ad Inghilterra il governo di Scozzia, e certe altre cose e terre lì vicine; e come il Re di Spagna mostrava grandemente desiderare restringersi insieme con nostro Signore, e che non aveva altro desiderio che essere con Sua Santità per la conservazione di Italia ; e che lì ancora si parlava della tregua fra quella Altezza et Francia (la qual tregua iersera per lettere di Francia s'intese essere seguita per uno anno).

(*Arch. Med.* cart. avant. princip. filza 107.)

Rome, 16 avril 1514.

Sommaire. — Démarches de l'envoyé du roi de France pour se concilier le Saint-Père. Le Roi demande au Pape de le réconcilier avec les Suisses; alors il renoncera au mariage de sa seconde fille avec l'archiduc Ferdinand; s'il avait le Pape et les Suisses pour amis, il se passerait de toute autre alliance. Le Pape est encore indécis.

Monsignore reverendissimo [1] mi dice che qui non c'è altro di nuovo,

[1] Le cardinal Jules de Médicis.

salvo che questo arcidiacono di M. *de Marseille* [1] è venuto di Francia; e che il Re di Francia desidera ristringersi con nostro Signore, e vorrebbe per mezzo di Sua Santità pigliare accordo con li Svizzeri, ed essere con quella; e la pratica che ha della figliuola con l'arciduca, se potessi fare altro, lo farebbe volentieri, per rispetto che male volentieri se despotesta dello stato di Milano; e poi ancora dubita che, se lo arciduca avessi quello stato, non fussi aumentato dallo Imperadore d'una Verona, o d'altre città lì circumvicine, e così ne potessi venire a danni suoi. E dicemi sua signoria reverendissima che lo Re di Francia promette a nostro Signore stato se si ristringono insieme loro tre, cioè Francia, Papa e Svizzeri; e che, avendo questo, non teme nè di Spagna nè d'Inghilterra nè Imperatore nè altro. E, fatto questo, ne vorrebbe venire in Italia a recuperare lo stato di Milano. Delle quali cose nostro Signore non è ancora resoluto.

Rome, 18 avril 1514.

Sommaire. — Le Pape se sent trahi par le roi d'Espagne; il est disposé à se rapprocher de la France; il fait accueil à l'ambassadeur français. Le roi d'Angleterre se plaint amèrement du Roi Catholique à propos de la trêve que ce prince a conclue avec la France. Il proteste de sa soumission aux volontés du Saint-Père, qui songe à le réconcilier avec le Roi Très-Chrétien.

Il cardinale mi dice che nostro Signore non è ancora resoluto, e che Sua Santità sta così pendente per vedere se potessi condurre questa pace universale fra questi principi; e che pur, quando non ne possa avere onore, la se accosterà dove giudicherà sia il meglio della Chiesa.

Io comprendo, per quello posso ritrarre da alcuno, che nostro Signore, vistosi lassato indietro da Spagna da un tempo in quà, comincia a prestare orecchie a queste cose di Francia, e ad ogni ora lo ambasciadore Francese è con Sua Santità, e lo ausculta volentieri, che prima non ne voleva sentir parlare; e Messer Luigi de' Rossi è mez-

[1] L'évêque de Marseille était Claude de Seyssel.

zano a tutte queste cose; e lui vi ha detto che crede che nostro Signore restringerà con quella Maestà; e veramente non c' è dubbio che, quando fussino insieme nostro Signore, Francia e li Svizzeri, ci fussi da dubitare, e le cose andrebbono bene per voi altri...

Ci sono lettere del primo di questo, del Re proprio d'Inghilterra a nostro Signore, per le quali si duole assai con Sua Santità di questa tregua che ha fatto Spagna con Francia; e mostra ne essere malcontento; e gli fa intendere che vuol essere con quella, e non uscire della voluntà sua. Donde nostro Signore pensa e con ogni ingegno trama di operare che Inghilterra e Francia se reconcilino e faccino accordo insieme; e di già ha dato qualche principio, e farà ogni opera di accordarli; e Dio gliene presti grazia!

Rome, 9 mai.

Sommaire. — Les Suisses refusent de recevoir les envoyés du duc de Savoie, qui viennent faire des propositions de paix au nom de la France.

Li Svizzeri hanno esclusi li oratori di Savoia, quali erano andati là in nome del Cristianissimo; e questo me ha commesso monsignore reverendissimo ne scrivi a vostra signoria per parte di Sua Santità; e hanno li licenziati.

Rome, 25 mai 1514.

Sommaire. — Négociation du Saint-Père avec les Suisses, sur les bases de l'ancien traité, pour éviter de blesser le roi de France en désignant le duché de Milan. Négociation entre l'Angleterre et la France sous les auspices du Saint-Siége.

Nostro Signore è in pratica con li Svizzeri di confermare con loro la lega vecchia, benchè essi vanno cercando che sene faccia una nuova, includendoci di più il duca di Milano, Fiorentini, Senesi, Lucchesi e simili. E Sua Santità, per il maneggio che ha con Francia, non vorrebbe

esprimerci Milano, ma, lasciatolo pendente, confermare quella vecchia ; e sono in queste pratiche. Monsignore reverendissimo crede che nostro Signore non farà cosa alcuna nuova, per non alterare le cose di là da monti, dove di già ha cominciato qualche pratica d'accordo. E el Re d' Inghilterra ha accettato di auscultare il generale de *Normandie* per uomo di Francia, e stimasi per tramare accordo; e tutto segue con ordine di Sua Santità.

II.

FRANCESCO PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS [1].

(*Arch. Med.* cart. av. princ. filza 102.)

Novalese, 9 mars 1513.

Sommaire. — Pandolfini va passer les Alpes; il rencontre un ami, qui l'informe de l'espoir qu'on a en France de traiter avec les Suisses. Quatre cents lances sont encore dans le Dauphiné, prêtes à passer en Italie si l'on s'accorde avec les Cantons.

Questo giorno sono arrivato qui alla Novalese, per passare domattina la montagna; e, per al presente, ho poco o niente a dire alla magnificenza vostra, salvo che, nel mio passare oggi da Susa, vi trovai uno amico mio di buona qualità, il quale ha fresco avviso dal signor Gian Jacopo Triulcio a *Embrun, en Dauphiné;* il quale mostra che le cose del Cristianissimo con li Svizzeri vadino a buon cammino, e sperare assai nello accordo, e con queste condizioni : che Svizzeri, nelle cose di Francia, servano il Cristianissimo *contra quoscunque;* il medesimo faccino in Italia per la ricuperazione dello Stato di Asti e di Genova; e, quanto appartiene allo Stato di Milano, qualunque volta il Cristianissimo volessi fare impresa, e Svizzeri, allora e non prima, vogliono essere amici o inimici del Cristianissimo : dal quale abbino avere quattro cento mila ducati, dugento mila al presente, e gli altri dugento mila in certi tempi. Se la pratica andrà avanti, non dovrà molti giorni passare senza il farsene conclusione; ed io me ne rimetto allo effetto.

[1] Presque toute cette correspondance est en chiffres.

En Dauphiné intendo trovarsi ancora alloggiato quattro cento lancie; e, secondo ritraggo, non stanno senza qualche proposito per le cose d'Italia, quando lo accordo seguissi con li Svizzeri, e non altrimente.

La presente si manda di qui all' avventura.

III.

PANDOLFINI AUX DIX[1].

(*Arch. Med.* cart. av. Princ. filza 105.)

Paris, 24 avril 1514.

SOMMAIRE. — Négociations avec les Suisses; espoir de succès. Nouvelles de l'Espagne et de l'Empereur.

Per la ultima mia si dette notizia che qui si era inteso come e Svizzeri avevano mandato tre uomini a *M. de Bourbon*, per restringere lo appuntamento con questa Maestà; di che avendo di poi cerco riscontrarne il vero, abbiamo ritrovato tal voce essere suta tratta fuora, un poco più favorevole per costoro che non è in fatto; quello ritroviamo di vero in questa pratica è che *M. de Bourbon* scrive a questa Maestà, che di terra de' Svizzeri gli è fatto intendere dalli amici loro che Svizzeri saranno contenti a non parlare di presente dello appuntamento de *Dijon*, in quanto alla renunzia della ducea di Milano; ma che vogliono bene li quattro cento mila ducati, da pagarsene al presente dugento mila, ed altri in certi tempi; e che di più saranno contenti di fargli rendere la contea d'Asti, pagandosi loro per il Cristianissimo venti mila ducati, oltre alli quattro cento mila; e che per ora

[1] L'ambassadeur agissait de concert avec le nonce du Pape, Lodovico de Canosse, évêque de Tricarico, dont le nom se trouve ici joint au nom de Pandolfini, qui toutefois parle au singulier. Ludovic de Canosse, évêque de Tricarico, homme fort habile, et qui fut appelé à jouer un grand rôle dans les négociations qui vont suivre, avait toute la confiance du Pape. L'ambassadeur florentin à Rome, Baldassare Turini da Pescia, disait de lui : *Costui ha il secreto del cuore di Sua Santità.* Le roi François Ier lui donna plus tard l'évêché de Bayeux.

non si parli di Genova. A che questa Maestà ha risposto che a tutto è contento condescendere, di quello articulo che parla di Genova in fuora, del quale questa Maestà vuole restare in sua libertà. Quello sia per seguirne si può male congietturare; però bisogna attenderne più chiara apparenza, nè altro si può significarne, se non che costoro mostrono confidarne assai. Questi Spagnuoli hanno usato dire ed usano che dallo Arciduca e Madama Margherita, fra II o III giorni, debba venire uno oratore a questa Maestà, uomo di grande estimazione, il che, quando sia vero, potria essere per conto della tregua o per conto del mariaggio dello Arciduca. Nientedimanco non sene scrive assicuratamente nè' dell' uno nè dell' altro; ma bene cene rimettiamo a più apparente certezza; e, quando altro sene intenda, sene darà notizia.

IV.

PANDOLFINI ET ACCIAJUOLI AUX DIX.

(*Arch. Med.* cart. av. Princip. filza 105.)

Paris, 30 avril-1er mai 1514.

Sommaire. — La négociation avec les Suisses se poursuit. Les Français paraissent rassurés du côté de l'Angleterre, quoique Henri VIII fasse de grands préparatifs. Une double attaque des Anglais et des Suisses mettrait le royaume dans un extrême danger; cette considération pourrait pousser le Roi à se jeter dans les bras du roi d'Espagne et de l'Empereur. On parle toujours du mariage de madame Renée avec l'archiduc Ferdinand; on parle aussi du mariage du Roi. Nouvelles diverses.

Fu l'ultima nostra breve lettera, per non avere avuto molto che significare da conto; nè di poi verso li Svizzeri, nè da altra banda si è rittratto niente, e si attende ogni ora quello aranno deliberato e Svizzeri nella dieta per le pratiche dello accordo con questa Maestà. Delle cose d' Inghilterra sene riposa tanto securamente, che molti di tanta securezza e confidenza restano malcontenti, perchè dubitano che questa opinione che ha questa Maestà che quel Re non passi, non sia causa di tenere indietro qualche provvisione da farsi per le difese, e che di poi, passando, come è opinione di molti, non sia così bene a tempo a ripa-

rare a uno tanto furore, quanto si mostra dovere essere per li apparati che gli veggono fare; e quali, per uno uomo che nuovamente è venuto dell' Isola, s'intendono essere molto maggiori che l'anno passato; e lui ha referito a questa Maestà che quel Re ha posto a' popoli si grosse taglie, che, se non fusse che loro sperano che abbi a servire a fare la guerra a' Francesi, non sopporterebbono di pagarle, e che quella Maestà debbe venire con tutto lo esercito per tutto giugno al più forte; e in questo mezzo debbe mandare *Talbot* con dodici o sedici mila uomini, con ordine si congiunga a quelli che sono a *Tournay*, e con gli uomini *du Hainaut* a ciò dieno principio a qualche fazione. E questa dilazione del passare si tardi pare che proceda che l'Inghilese, prima si conduca di quà, vuole avere avanti condotto a *Calais* più copia di vittuaglie che gli è possibile; dove per altri riscontri s'intende comparire ogni giorno somma grande di viveri, munizioni e instrumenti bellici; e così questo tale magnifica quelli apparati, in modo che, se e fussino veri, come è possibile saria, costoro tarderebbono troppo a risvegliarsi interamente. E quali, se bene sono e di gente d'arme e fanterie bene armati, non hanno le terre di frontiera forti e munite; nondimeno la negligenza potria cagionare molti disordini; e, quando a quel tempo non avessino concordato e' Svizzeri, e che s'intendessino con Inghilterra di assaltare costoro in un tempo medesimo, tutto el caso di costoro si ridurrebbe in mano della fortuna; alla quale piace spesso di vedere cose nuove. E però noi non vogliamo mancare di sollecitare di nuovo che, se il Papa ha autorità o confidenza nel disporre Inghilterra o li Svizzeri, debba sollecitare e fare ogni cosa di fermare l'uno e l'altro, o almeno l'une de' due fuori; perchè, attesa la natura di questa Maestà, infastidita da questi pensieri e pericoli, e delle grandi e continue spese, e dalle querele de' popoli gravati dalle taglie e da' soldati, non saria gran fatto che la desperazione e la paura non lo facessi rigittare a' questi parentadi, e precipitare senza rispetto di alcuna cosa, per ispegnere il fuoco di casa e ridursi in riposo. De' quali parentadi non abbiamo altro che dire, se non che, non molti giorni sono, questa Maestà ci disse non essere per parlare di quel della figliuola di

questi dieci anni, e del suo ci negò assolutamente non esserne alcuno ragionamento.

Nondimeno, quanto al quel primo, riscontriamo che si trova pure indietro; ma, quanto al maritarsi Sua Maestà, troviamo vi ha grande inclinazione; e per quello, per la corte si parla, ancora è stretta pratica, che, quando sia vera, è in mano di molti pochi e va molto segreta; e da tutti si niega non essere el vero, come ancora forse potria essere; e però el pondo di questa cosa, ci pare, consista el levare da dosso a questa Maestà quelli pericoli e travagli, che lo possono far traboccare, per lassitudine o desperazione, a questi partiti.

Noi aviamo più giorni sollecitato la espedizione di Bastiano di San Severino, acciò si faccia risposta al Papa di quanto questo di quà; e, nonostante ogni tardità di costoro nel risolversi, si è dato ordine per rimandarlo indietro; e crediamo partire fra due giorni con buona resoluzione, e sarà forse apportatore del presente, quando in questo tempo non ci nasca comodità di mandarle.

Quintana[1] partì più giorni sono, e qui è restato uno gentiluomo pel Cattolico, nipote di Gian d'Albion, che fu già qui oratore per quella Maestà.

Fino ad oggi non si è fatto alcuna resoluzione delle cose di Scozzia, ma si va continuamente restringendo, e tanto più si restrignerà quando el Cristianissimo si andrà più sgannando della passata d'Inghilterra. Seguendone conclusione, sene darà notizia.

Tenuta a dì primo di maggio. Comparsero avanti ieri una di Vostre Signorie de' xix e un' altra de' xx; e, atteso alle ragioni e discorsi contenuti in esse circa le cose che vanno attorno, ne faremo qualche capitale, e cene serviremo in tutti quelli tempi e modi che ci porgerà l'occasione avanti; di che di già ieri ne facemmo con questa Maestà sommariamente qualche ragionamento, e lo trovammo tanto bene edificato secondo l'appetito del Papa e di Vostre Signorie quanto sia pos-

[1] Envoyé du roi d'Espagne.

sibile; nè veggiamo per le parole sue segno di dubitare della sua buona mente verso el Papa, nè che lo conduca a vacillare, se, come per la di ieri si dice, li pericoli non lo strignessino a ritornare su' primi giorni e partiti. E però è da fare ogni cosa per ridurre e Svizzeri a questa volta e fermarli, che non abbino a dar molestia a Sua Maestà, nè insultare questo reame. E tanto più è necessario tenerli disposti a questo effetto, quanto costoro sono più assicurati che Inghilterra è per scendere a ogni modo; e, quando ancora dalla banda de' Svizzeri fussino travagliati, non sappiamo quanto l'uomo si possa promettere della constanza loro in simili frangenti, nè se questa opinione e volontà che di presente si trovano a gusto nuovo, si fussi per reggere al fuoco ed al martello.

Bastiano sarà apportatore. Per quello dal Cristianissimo ci sia suto detto, e che riscontriamo in altri, è che è espedito di sorte che el Papa sene terrà contento e satisfatto, speriamo ogni dì la fede ed amicizia in fra Sua Santità e questa Maestà sia per crescere e fare buonissimi effetti.

V.

PANDOLFINI ET ACCIAJUOLI AUX DIX.

(*Arch. Med.* cart. av. princ. filza 105.)

Paris, 9 mai 1514.

Sommaire. — Départ du général de Normandie pour l'Angleterre. Irritation de Henri VIII contre le roi d'Espagne; il veut traiter avec la France en dehors de lui.

Il generale *de Normandie* partì ieri verso *Calais;* e la opinione di molti è che costoro abbino con Inghilterra qualche pratica da parte, senza l'intelligenza dello Imperadore e del Cattolico; perchè si giudica che quel principe non comporti nascondessi sotto tregua fatta dal Cattolico, nè degni di essere membro in una tregua, per la guerra della quale lui e con la spesa e col nome sia suto capo; ma che, avendo a convenire con questo Re, voglia farlo da parte e separamente a modo suo. Di che, quando si ritragga cosa certa, sene darà notizia.

VI.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* cart. av. Princ. filza 105.)

Paris, 22 mai 1514.

SOMMAIRE. — L'Empereur a ratifié la trêve conclue entre le roi de France et le Roi Catholique. Le général de Normandie est encore à Boulogne. Il attend un sauf-conduit du roi d'Angleterre. Si le Roi fait la paix avec l'Angleterre, il est disposé à négliger les Suisses.

Questa Maestà è certificata che l'Imperadore ha ratificato la tregua e mandatola al Cattolico, dal quale debbe essere mandata qui, e ogni giorno ci si attende; e questa Maestà, secondo mi ha detto stamattina, ne sta interamente con l'animo posato.

Il generale *de Normandie* si trova ancora a *Boulogne;* aveva avuto il salvocondotto dal governatore *de Calais* per passare in Inghilterra; ma, per più satisfazione e sicurtà sua, avendo seco di contanti la taglia *de Longueville*[1], aspettava ora d'Inghilterra il salvocondotto da quello Re proprio. L'andata sua, oltre alla liberazione *de Longueville,* è per trattare accordo e composizione con quel Re. Secondo m'ha detto questa Maestà, questa mattina, debbesi sperare che lo accordo abbia a seguire ogni modo.

Di verso Svizzeri non ci è altro; e, se questa Maestà fa lo accordo con Inghilterra, non è per dare loro uno scudo, secondo lui medesimo mi ha detto.

[1] Le général de Normandie passait en Angleterre sous le prétexte de payer la rançon du duc de Longueville, descendant du célèbre Dunois, fait prisonnier à la bataille de Guinegate.

VII.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

Paris, 30 mai 1514.

SOMMAIRE. — Entretien avec le Roi; ses rapports actuels avec le Roi Catholique; projets de mariage. Aveu du Roi; il compte bien, s'il promettait, que les événements le délieraient de sa promesse. Intention exprimée d'envoyer M. de Bourbon à la conquête de Milan. Négociation avec l'Angleterre. Protestation de dévouement pour le Saint Père.

Circa questi maneggi fatti per il Cattolico e circa li parentadi del Cristianissimo, vostra signoria sappi che questo è uno secreto reservato nel petto loro e di *Robertet;* e tutti gli altri vanno più presto per immaginazione e congietture che per scienza. Io non ho mai saputo immaginare quale sia la causa che induca Spagna ad impiegarsi sì vivamente per quietare le cose di questa Maestà, se già non fussi il parentado della sua seconda figlia al fratello dello arciduca, quale si trova appresso al Cattolico. E, per ritrarne qualche cosa, in uno lungo ragionamento con il Cristianissimo, lo domandai come al presente il Cattolico sollecitava sua Maestà della figlia, e se era per dargliela. Ed io lo domandava se era per farsi il parentado. Sua Maestà, inteso che io lo domandassi se era per dare la figlia in mano del Cattolico, mi rispose : « A dirvi il vero, il Cattolico non mene parla più al presente, « perchè io gli ho fatto intendere che del dare la figlia non mene parli « per dieci anni, finchè la sia in età, come è ora l'altra, di consumare « il matrimonio ; e così lui è restato contento, e non mene stringe nè « parla più. » E, non biasimando io la cosa, perchè non si ritirasssi dal ragionamento, ma andassi più avanti, mi soggiunse : « Dieci anni sono « un lungo termine ; avanti la fine di questo tempo, io non sono per « dargliela; e mene obbligherei, e non mancherà mai in tanta lun- « ghezza di tempo assai occasioni di rompere quello che è fatto, se- « condo e propositi che vengono. » E incominciò di poi a sputar qualche parola maligna contro al Cattolico.

In ultimo io lo misi in su lo stato di Milano, per vedere se poteva

raccorre alcuno particulare, e per vedere di annullargli una opinione che io so che Sua Maestà ha avuta a questi tempi, che il Papa non lo voglia in Italia. Gli dissi : « Sua Santità confida in Vostra Maestà, come « quella può per esperienza al presente conoscere, e quanto più potente « sarà in Italia, tanto più sarà a beneficio suo ; perchè, standosi in « Francia, lei sene può manco valere. » Sua Maestà allora mi soggiunse alcune parole, presupponendo la conquista dello stato, e mi disse : « Il « disegno mio sarà al tempo mandarvi *M. de Bourbon.* » Distendendosi assai in su le sue buone qualità. Queste parole, mi pare, presupponghino il parentado della figlia concluso appresso, con quella disposizione di osservarlo quale Vostra Signoria può vedere, e qualche convenzione fatta per ricuperazione dello stato di Milano; e particulari dello quale potrei più tosto immaginare che sapere. La Signoria Vostra considererà di che momento sia questo ritratto, e ne farà quello reservo che gli parrà che meriti la cosa.

Nel discorso del parlare, Sua Maestà mi entrò di poi nelle cose d'Inghilterra, e mi disse : « Poichè il Papa mi conforta a volere accor- « dare ad ogni modo, io sono resoluto a non ci mancare in cosa al- « cuna; e, assettata la cosa con Inghilterra, se il Cattolico o l'Impera- « dore pensassino molestare le cose della Chiesa, io sono per passare « in Italia in persona per defensione sua, lasciando di quà *Angoulême,* e « condurre meco tre mila uomini d'arme, una banda d'artiglieria, e « venti cinque o trenta mila pedoni, sanza nessuna spesa di Sua « Santità, ma pagati dalla Chiesa di Francia con licenza di Sua San- « tità ; per defensione della quale io sono per mettere il corpo e li « beni. »

VIII.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

Paris, 1-3 juin 1514.

Sommaire. — Bonne disposition du Roi à l'égard du Pape et des Médicis. Entretien avec Robertet. Mauvais desseins de l'Empereur et du Roi Catholique sur l'Italie. Le Roi est prêt à défendre contre eux les intérêts du Saint-Siége.

Le cose tra il Papa e il Cristianissimo si sono ultimamente ferme e stabilite secondo che per altra già sene accennò alla Signoria Vostra, quale si degni ritenere in sè questo particulare, fino che ne abbi da Roma notizia. Non saria possibile trovare migliore disposizione in questa Maestà verso Sua Santità e in particulare verso quelle persone del Magnifico e di Vostra Magnificenza[1], quali ne possono stare con lo animo sicuro.

Quà venne in diligenza il vescovo di Tricarico, per il sopradetto conto, e per favorire le cose di questa Maestà con Inghilterra, dove andrà al primo avviso che verrà di là.

Siamo a dì III. E oggi, parlando M. di Tricarico ed io con *Robertet* sopra e ragionamenti del Cattolico, sua signoria ci disse che il Cattolico e l'Imperadore non pensavono che ad occupare Italia e mutilare in qualche parte lo stato della Chiesa, e ci soggiunse : «E sarebbe suto «molto a proposito che, quattro mesi fa, si fussi fatto quello che è se«guito al presente tra il Papa e il Cristianissimo, perchè arebbe re«cato gran facilità a quello che ora si ricerca e con destrezza e ma«niera; ma io vi assicuro che, quando il Papa avessi alcuna molestia, «il Cristianissimo andrebbe in Italia con tali forze, ecc.» Come per la de' XXX sene scrisse a lungo.

E questa Maestà, a questi giorni, in discorso di suo parlare, ci ha detto due volte, nel dimostrarci la sua perfetta voluntà, e presto e

[1] Il s'agit ici de Julien de Médicis et de Laurent à qui il écrit.

pronto animo verso il Papa : « Se io avessi voluto udire e attendere « alle cose contro la Chiesa, io arei di già acconcio le cose mie ; ma io « non sono mai per consentirlo, anzi per defenderla sempre, composte « le cose d'Inghilterra. » Soggiugnendo le offerte che per altre si sono scritte. E il frate vescovo, il quale si trova qui per il Cattolico, parlando ultimamente con uno amico mio sopra certo ragionamento della grandezza del Papa, disse : « E gli potrebbe essere in parte tosato le « ale. » Che furono parole molto conformi a quello che di sopra si scrive.

IX.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

Paris, juin[1] 1514.

Sommaire. — Le général de Normandie est en Angleterre; on attend sa première lettre. L'évêque de Tricarico se tient prêt à partir pour le seconder. Départ des ambassadeurs d'Écosse. Naissance du jeune roi d'Écosse, fils posthume de Jacques IV. Nouvelle de la maladie de l'Empereur; la ratification de la trêve est encore attendue. La France s'efforcera de conclure la paix plutôt qu'une trêve avec l'Angleterre. Le Roi n'entreprendra rien en Italie sans l'exprès consentement du Pape. Passage d'un ambassadeur envoyé par le Roi Catholique à l'Empereur; il n'est pas porteur de la ratification.

Il generale *de Normandie* doveva lunedì o martedì il più lungo, che fummo alli xxx del passato, trovarsi alla corte d'Inghilterra, secondo che lui medesimo scrive, sendo di già smontato nell' Isola; e questa Maestà, secondo mi ha detto, attende per di qui a domenica prossima, che saremo alli iv, qualche avviso di là, sopra il quale si potrà fare congiettura di quello abbi a seguire; ma, considerato molti particulari, si debbe sperare la composizione fra questi due Re. Al primo avviso che verrà di Inghilterra, si dovrà trasferire a quella volta il vescovo di Tricarico, quale è venuto in diligenza, e si trova qui per favorire, in nome del Papa, lo accordo tra quelle Maestà.

La ratificazione dello Imperadore della tregua non è ancora com-

[1] Cette dépêche n'est pas datée, mais elle a été écrite évidemment dans l'intervalle du 30 mai au 4 juin.

parsa; e nondimeno questa Maestà ne sta con lo animo securo, per essere certificato che lo Imperadore l'abbi fatta, e di già esser fuori delle sue mani.

Li oratori di Scozzia sono stati espediti da questa Maestà, quale era stata con loro d'accordo che gente e danari voglia dar loro per conto della guerra, quando lo accordo non segua con Inghilterra; e con questa conclusione sene tornono in Scozzia, pensando più presto che detta convenzione non s'abbi a mettere in atto; i particulari della quale non mi sono ben noti. Intendesi per lettere ultimamente venute di Scozzia che quella Regina, quale alla morte del marito era stata gravida, ha partorito ultimamente uno figliuolo maschio.

Questa Maestà mi disse avere lettere del duca *de Gueldre* de' XII del passato, il quale gli faceva intendere lo Imperadore esser forte malato; e Sua Maestà mi mostrò non avere punto per male quando Dio lo tirassi a sè.

La ratificazione della tregua per conto dell'Imperadore non è ancora venuta da Spagna. Di che questi Francesi non stanno punto con lo animo quieto; nonostante che l'uomo qui di Spagna al continuo li accerti che la verrà. È bene vero che il Cattolico per una sua lettera missiva a questa Maestà l'ha ratificata in nome dell'Imperadore, mostrando di farlo per virtù di lettera che l'Imperadore a dì passati gli scrisse averla ratificata, e che gli e la manderebbe insieme col maneggio d'alcune altre cose.

Robertet mi ha detto che questa Maestà farà gran diligenza per avere con Inghilterra pace più presto che una tregua; pensando che, quando al presente avessi la tregua, che nel venire poi a trattare pace, Spagna e Imperadore non lo andassino con varie arti perturbando, e succedessi loro il disegno, possendo essere in quel tempo del tutto annullata in Inghilterra quella mala contentezza che al presente mostra verso di loro, per la tregua seguita l'anno passato e questo. E il Cristianissimo questa mattina ha detto a me, Francesco, sopra il medesimo ragionamento, che è per fare la composizione con Inghilterra : « Io non

« mancherò punto dal canto mio, salvo che da farmi tributario, o dargli punto di stato, per evitare il carico che io acquisterei in tutto questo regno. »

Robertet mi ha certificato che, succedendo l' accordo con Inghilterra, questa Maestà non è per perdonare a' danari o ad alcuna altra cosa per guadagnare di poi e Svizzeri; e che Sua Maestà non farà mai la impresa di Italia senza il consenso e espressa voluntà del Papa.

Oggi comparse qui di Spagna uno Gabriello, protonotario, uomo del *Cattolico;* e, secondo ci è suto detto, debbe andare allo Imperadore, e di poi in Inghilterra. Non ha portato altra ratificazione della tregua, come forse costoro aspettavono.

E ci è suto da uno amico accennato, benchè non lo teniamo per cosa certa, che il Cattolico al mandarla ricerca qualche poco di dilazione di tempo; che, quando così fussi, potrebbe essere fatto con misterio, per volere quella Maestà con questa dilazione ottenere qualche cosa da questa Maestà. E, ricercando io questa mattina Sua Maestà di questo particulare, mene rispose un poco mozzo, nè me lo nego interamente.

X.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Paris, 7 juin 1514.

Sommaire. — Premières demandes du roi d'Angleterre; elles paraissent excessives; départ prochain de l'évêque de Tricarico pour l'Angleterre. Négociations pendantes avec l'Empereur, qui fait toujours attendre la ratification de la trêve. Incursion des ennemis sur la frontière de Picardie et représailles.

Iersera, questa Maestà ebbe lettere di Inghilterra dal generale *de Normandie*, per le quali era avvertito delle prime domande che il Re faceva, che sono giudicate molto esorbitanti; chiedendo, infra le altre cose, che, oltre al restargli *Tournay*, gli sia data *Boulogne*, e un grosso censo, e gran somma di danari per rifacimento delle spese della guerra.

Sono parse a costoro domande estraordinarie, e però ne hanno fatto risposta, stando in su generali; puossi male giudicare per ancora quello che abbi a seguire, sendo questo il primo ragionamento. M. di Tricarico, uomo del Papa, parte di qui domattina in poste per Inghilterra, per facilitare appresso di quello Re questo maneggio. Dirassi successive quello che seguirà.

Gabriello, uomo del Cattolico, quale alli II del presente comparse qui, partì di poi a' IV, e per al cammino dell' Imperadore, quale si trova in su i confini di Ungheria; nè si intende particularmente la cagione, ma bisogna presupporre che sia per conto del sopradetto maneggio.

Quà debbe venire uno tesauriere dello Imperadore, chiamato Buontempo, che costoro, sendone suti ricerchi, hanno concesso, e mandato il salvocondotto per la venuta sua, della quale non mostrano sapere particularmente la cagione.

Dalla ratificazione dello Imperadore, per conto della tregua, per al presente non ho altro che dire, che è necessario che questa dilazione sia fatta con qualche misterio, vedendo forse tenere sospeso questa Maestà, per farlo condescendere a qualche cosa a loro proposito, come potria essere la conclusione o pubblicazione del parentado.

A' questi giorni passati, circa a mille uomini d' uno villaggio di Fiandra, in su confini di Piccardia, corsono in sul paese del Cristianissimo, e predorono e abbruciorono uno certo villaggio; e, per questa cagione, circa tre cento lancie e tre mila fanti di questa Maestà si trovavono in su quelli confini, corsono in su quello di Fiandra nel paese *de Hainaut*, e feciono una grossissima preda di uomini e bestiame; e, essendo nato il principio e la occasione dalla parte avversa, questa Maestà di quello ch' è seguito non gli pare potere ricevere alcuna imputazione, nè pensa sene abbia a tenere conto per Inghilterra.

XI.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

Paris, 8 juin 1514.

Sommaire. — Conférence du Roi avec l'ambassadeur et l'évêque de Tricarico, qui va partir pour l'Angleterre, afin d'y conduire, au nom du Pape, la négociation. Détails. Articles proposés par le Roi d'Angleterre. Modifications proposées par le Roi de France.

Questa Maestà stamattina chiamò M. di Tricarico e me, avendo iersera a notte avuto lettere d'Inghilterra del generale *de Normandie*, con uno uomo a posta; e ne fece da monsignore *de Paris* e *Robertet* comunicare le domande che, in nome di quel Re, dal suo consiglio erano state fatte al generale. Vedremo di avere stasera una copia di certi articoli, e si manderà domattina con il presente spaccio, acciò che il Papa e Vostra Signoria abbino particulare notizia del tutto. Il generale scrive che quelli del consiglio gli hanno fatto intendere, ribadendo lui la esorbitanza delle domande fattegli, come da Roma era suto scritto a quel Re, offerendo mostrarne le lettere, che, per avere la pace, cederebbe terre, specificando *Boulogne;* pagherebbe un censo ordinario, e una somma di danari per rifacimento delle spese della guerra : e quali tre particulari pareva a costoro che fussino suti un poco estraordinari. Fu per Tricarico vivamente negato questa cosa, mostrando potere essere che il Papa in genere avessi dato qualche speranza a quel Re, per più facilmente indurlo ad appiccare il maneggio; giudicando che, dato il principio alle cose, ciascuno si abbi a ridurre a termini convenienti e ragionevoli.

Questa Maestà di poi fece intendere essere resoluta che sua magnificenza partissi domane in poste per Inghilterra, per facilitare con la autorità del Papa le difficultà proposte ; e, questa sera, nel ritornare che si farà a Sua Maestà, darà a sua signoria quella particulare instruzione che gli occorrerà; di che particularmente si darà notizia per il presente spaccio.

Questa Maestà stamattina disse ritrarre, come nel Re d'Inghilterra e

nel suo consiglio si demonstrava una poca contentezza e mala disposizione verso il Cattolico; e si persuade questa Maestà che questa abbia ad essere cosa per aiutare assai il maneggio e la composizione che al presente si tratta.

Siamo a notte, e in questo punto ritorniamo di corte, dove andammo, per voler Tricarico intendere se questa Maestà gli voleva dare alcuna particulare commissione per l'andata sua, quale sarà domattina. Questa Maestà, ricercane da noi, ne ha fatto dare la copia della domanda che gli fa Inghilterra, e la risposta sua appresso; commettendone le mandiamo al Papa, acciò che, visto la grandezza e disonestà di quello che quello Re chiede, si degni, con nuovi Brevi per la via di qui addiritti nelle mani di Tricarico, confortare quella Maestà alla pace e al contentarsi di condizioni oneste; e, se bene questa Maestà nel rispondere alle domande fatte, sta più in sul tirato che non si converrebbe, crediamo nondimanco che da parte dia altra commissione al generale *de Normandie,* quale non ha voluto altrimenti allargare, rimettendosi allo arrivare là di Tricarico, a quello ne farebbe secondo il bisogno intendere il generale. *Paris* e *Robertet* hanno bene ricordato a Tricarico essere a proposito per niente non rompere la pratica; il che ne a dimostro il desiderio che hanno di concludere, o di acquistare almeno dilazione di tempo, quando per qualche difficultà non si potessi concludere.

Costoro mostrono in questo loro maneggio sperare e confidare assai nell'autorità del Papa e nella diligenza e destrezza di Tricarico; nè sarà forse fuori di proposito che il Papa pensi, quando in questo maneggio le cose si riducessino a qualche poco differenza, se Sua Santità si contentassi che per Tricarico fussi fatta opera, o che fussi rimessa in Sua Santità, per intendere se quella per lo beneficio di questa Maestà fussi disposta pigliarne qualche poco di carico.

Vostra Signoria si degnerà rispondere tutto quello che in questa parte gliene occorressi.

CAPITULA TRACTATUS, DEO DUCE, INEUNDI ET CONCLUDENDI, ETC.

1° In primis, aboleantur et committantur omnes injuriæ, molestiæ et gravamina utrinque facta, occasione presentis belli sive guerræ: ita quod neuter Regum predictorum, etc.

2° Item quod fiat pax, liga et amicitia cum intercursu inter ambos reges, eorumque heredes, successores et subditos, regna, patrias, terras, dominia, castra et civitates, oppida, eorumque incolas et subditos, agros et territoria, in manibus dictorum Regum vel eorum alterius; die presentis tractatus existentia vel per eos, aut eorum alterius tenta, possessa, habita vel occupata.

3° Item, quod dictus tractatus duret ad terminum inter partes concordandum.

4° Item, quod pro debito remanente in soluto per tractatus d'*Etaples* et *de Londres*, et pro pecuniis debitis per obligationem Caroli, Ducis Aurelianensis, patris Regis Gallorum moderni, nec non pro damnis et interesse Regis Angliæ, solvatur eidem regi summa decies et quinquies centum millia coronarum auri de sole ad terminos inter partes concordandos.

5° Item, quod summa centum millium coronarum auri de sole concedatur ut supra solvendo singulis annis, durante hujusmodi tractatu, ad terminos inter partes concordandos.

6° Item, quod Bolonia cum agro sive territorio Boloniensi dentur Regi Angliæ per Regem Gallorum, tenenda et habenda eidem Regi Angliæ heredibus et successoribus suis in perpetuum.

7° Item, quod statim comprehendantur omnes et singuli quos utraque pars duxerit nominandos, salvo Rege et Regno Scotiæ. Cetera quidem capitula fiant pro meliore unione et confederatione amborum Regum, ut moris est, et prout melius et utilius videbitur Regum Commissariis.

RESPONSIO.

Ad primum Articulum : Maneat.

Ad secundum : Maneat articulus, cum ista modificatione, videlicet, quod civitas Tornacensis cum omni districtu, territorio, jurisdictione et obedientia Cristianissimo Regi Franciæ restituatur, et libere in manibus suis reponatur, prout erat ante presens bellum inceptum. Insuper quod Serenissimus Rex Angliæ de cetero, per se aut suos, directe aut indirecte, non turbet prefatum Regem Franciæ in possessione civitatis Morinensis seu ejusdem districtus et territorii, quominus gaudeat pacifice dicta civitate et territorio.

Ad tertium : Quod duret tractatus pacis et confederationis ad vitam utriusque regis, et per annum post obitum primi decedentis.

Ad quartum respondetur : Quod Cristianissimus Rex Franciæ nullo modo consentiet solvere prefato Serenissimo Regi Angliæ summam decies e quinquies centum millium coronarum auri de sole, de qua in articulis fit mentio; cum sit excessiva, nec teneatur idem Rex Cristianissimus prefato Regi Angliæ in aliquibus damnis aut interesse, quum eidem fidem sincere servaverit, nec ipsum in aliqua re leserit. Verum pro bono pacis contentus est predictus Rex Franciæ solvi facere dicto Regi Angliæ summas debitas ratione tractatuum *d'Étaples* et *de Londres*. Et similiter paratus est Cristianissimus Rex satisfacere dicto Regi Angliæ de pecuniis debitis per obligationem defuncti quondam illustrissimi Caroli, Ducis Aurelianensis, si aliqua comperiantur debita; et in hoc stare determinationi proborum virorum ab eisdem Regibus equali numero eligendorum.

Ad quintum articulum : Debet esse contentus prefatus Rex Angliæ de supradictis summis; nec intendit Rex Franciæ, preter ipsas, aliam summam solvi facere eidem Serenissimo Regi Angliæ.

Ad sextum articulum : Non intendit Cristianissimus Rex Bononiam neque aliam terram eidem Serenissimo Regi Angliæ dare vel tradi facere, quia ad hoc non tenetur, nec expedit; quia in posterum major occasio belli movendi paretur prefato Regi Angliæ.

Ad septimum : Honestum videtur quod prefati reges habeant spatium trium mensium ad nominandum suos confederatos. Et ex nunc tamen poterunt aliquos nominare; videlicet, pro parte Cristianissimi Re-

gis, nominatur Sanctissimus Dominus Leo X. Pontifex Maximus, tanquam omnium Christianorum caput et moderator, ac etiam Serenissimus Rex et regnum Scotiæ.

XII.

PANDOLFINI À JULIEN DE MÉDICIS.

Paris, 23-25 juin 1514.

Sommaire. — Indisposition du Roi. Suite de la négociation avec l'Angleterre. Projet de mariage entre le roi de France et la sœur du roi Henri VIII. On espère une solution favorable.

... Non intendo cosa alcuna di momento... Aggiugnendosi a questo la indisposizione di questa Maestà, causata al presente da un poco di gotta, nè netta interamente di febbre; il che e causa del fermare in tutto le faccende.

L'uomo del generale fu rimandato indietro in Inghilterra, nè io so particularmente con che limitazione. Ritraggo bene da alcuno luogo buono che costoro sono resoluti non volere lasciare del loro a quel Re un palmo di terra, per volere fuggire un carico universale in tutto questo regno. Li altri capitoli, non dovrebbono avere in sè difficultà che non si potessi assettare.

Quanto al parentado della sorella di quello Re a questa Maestà, non so che mene dire, salvo che si vede alcuni uomini di conto non commendare molto tal maneggio; del quale bisogna rapportarsene al successo.

Tenuta a dì xxv.

D'Inghilterra, per conto di questi maneggi, non ci è ancora nessuna sicurtà, e stamattina *Robertet* mi ha detto: «Le domande che quel Re «ne fa sono molto estraordinarie; ma io vi assicuro che il Cristianis-«simo, dal canto suo, si è arrecato a termini molto ragionevoli.» Dovrassi in brevi dì vedere il fine.

Il Cristianissimo, per conto della gotta, non si è interamente riposato questa notte a modo suo; e però, questo dì, non ho cerco vederlo, e lo farò domani.

XIII.

PANDOLFINI À JULIEN DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* cart. av. Princ. filza 110.)

Paris, 6 juillet 1514.

SOMMAIRE. — Nouvelles d'Angleterre; difficultés; le Roi espère les résoudre. De toutes les manières le roi Henri VIII ne fera pas cette année de descente en France. Les Anglais s'obstinent à écarter l'évêque de Tricarico des conférences; ils l'empêchent de communiquer avec le général de Normandie.

Il Re davanti ieri ebbe una posta di Inghilterra del generale *de Normandie*, e ieri ne fu fatto la risposta, e dispacciato indietro; e, vistolo essere tenuto tanto secreto i particulari di quello che venne e che fu risposto, bisogna credere che fussino cose non molto a proposito di costoro. Il Re, col quale io ho parlato stamattina, mi ha detto che ci restono difficultà, senza specificarmi quali, e che indietro ne ha risposto in buona forma, e che spera nello accordo, ma che nondimeno bisogna rimettersene al fine. Ma che, del non passare questo anno il Re d'Inghilterra, gliene pare bene essere al sicuro, per non potere essere ad ordine con le provvisioni, che la buona stagione del tempo per guerreggiare non sia quasi del tutto passata. Vedesi che Sua Maestà spera che lo accordo abbi a seguire, e dall' altro canto non ne ha per ancora certezza nè sicurtà alcuna. Io, per via di uno amico, ritraggo che in questo ultimo avviso, infra le altre, nascevano due difficultà : la prima che il Re d'Inghilterra vuole ad ogni modo che gli resti *Tournay;* la seconda che, per non se gli concedere *Thérouanne et Boulogne*, come ha domandato, che cresceva la domanda de' danari per rifacimento delle spese, domandando un milione e dugento mila scudi. A me, per la medesima via, è suto detto che, quanto appartiene a l'uno e all' altro capo, che costoro, per il desiderio che hanno

dello accordo, saranno per consentire alla fine ogni cosa, fatto prima però ogni estrema diligenza.

Ricordando io stamattina di nuovo al Re il volere dare quel grado e onore che si conviene alla Sua Santità in qualunque appuntamento da seguire, Sua Maestà mi rispose che io ne stesse sopra di lui, perchè ne aveva dato, e più d'una volta, espressa commessione al generale, e che, in ogni conclusione e in ogni difficultà che restassi, sene farebbe capo, e darebbe il grado al Papa. E in questo ragionamento soggiunse : « Sappiate che il Re d'Inghilterra non ha mai voluto nè « che Tricarico nè che altro uomo che si trova là per il Papa intervenga « a' questi maneggi, mostrando volerli fare da sè; nè ha mai voluto « che Tricarico si abbochi con il generale, e alcuni di quelli che ma- « neggiono per l'Inghilterra. Hanno usato dire, sopra qualche dibattito « che è nato nel maneggiare, sendo suto ricordato che fussi chiamato « l'uomo del Papa e rimesso in Sua Santità: E noi non abbiamo che « fare di Sua Santità; facciamo fra noi. » Io andai ricordando il Re, per vedere che interpretazione dava a questa cosa; nè seppe Sua Maestà attribuirlo ad altro che alla superbia delli Inghilesi, quali volessino maneggiare le cose da loro medesimi, e concludere con più utile e vantaggio che fussi possibile. Io sono costretto in buona parte credere il sopradetto particulare, visto che Tricarico, dopo la partita sua di quà, non abbi pure scritto un solo motto.

De' parentadi per il Re, di quello di Fiandra[1] non mi pare che al presente sene parli punto, e in questo di Inghilterra si speri poco.

[1] Il s'agit d'un mariage projeté entre le Roi et une des trois filles de Philippe le Beau, Éléonore, qui épousa plus tard Emmanuel de Portugal, puis François Ier; Élisabeth, mariée à Christian II de Danemark; et Marie, qui épousa Louis II, roi de Hongrie. Il est vraisemblable qu'il était question de faire épouser au roi Éléonore, qui était l'aînée.

XIV.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

Sans date[1].

Sommaire. — Secret dont on entoure les négociations. Renseignements incomplets pris à cet égard par l'ambassadeur. Le Pape soupçonné de vouloir écarter le Roi du Milanais; l'ambassadeur le justifie de cette imputation. Propos significatif de Robertet contre le Roi Catholique.

Quello che abbi portato il sopradetto uomo è restato nel petto del Re, *de Paris* e *de Robertet;* e la indisposizione del Re, quale si trova con un poco di gotta e non interamente netto di febbre, benchè sia cosa piccolissima, è suto causa ch'io non mi sono possuto interamente satisfare in questa cosa, nè ho possuto raccorre, e in pezzi, che l'infrascritti particulari.

Inghilterra persevera nel voler ritenere *Tournay.*

Mostra il medesimo circa *Thérouanne,* ma con poca instanza.

Fa instanza circa lo avere qualche censo, ma non già di quella quantità che si mostrava per li capitoli che alli giorni passati si mandorono a Roma; perchè, dove addomandava cento mila scudi, ritraggo essersi ridutti a sessanta mila. Per le spese della guerra si è ridutto a secento mila scudi, dove ne addomandava un milione e mezzo.

È contento che Scozzia s' intenda nella lega, dove prima nominativamente lo eccettava.

Non mostra avere lo animo alieno di dare la sorella al Cristianissimo, dando intenzione che, quando si venga a questo maneggio, sarà contento che delle terre e del censo rimettersene a qualche convenzione. Questi sono e particulari che io ho in pezzi raccolto da costoro.

E, parlando stamattina al Re, lui mi disse: «Io spero ad ogni modo «che lo accordo con Inghilterra andrà avanti, benchè fino a quest' ora «non ci sia cosa alcuna di certo.» E mi soggiunse: «Il generale mi «scrive per queste ultime che li uomini di questa Maestà, con chi è ma-

[1] D'après le contenu de la dépêche, nous croyons pouvoir la rapporter aux premiers jours de juillet.

« neggio, gli hanno detto che il Papa ha fatto intendere a quel Re che « non vorrebbe che il Cristianissimo recuperassi Milano. » Accennandomi che tal cosa fussi stata detta a quel Re per il nunzio di nostro Signore, che per l'ordinario si trova lì nell' isola. E mi soggiunse : « Quel Re « mostra di volere che io recuperi Milano e tutto il mio. » Non mancai con Sua Maestà in purgare tale imputazione, con fargli intendere che io non sapeva che frutto si potessi cavare il Papa non ritornando lei in Italia nel pristino essere, e che mi pareva che Sua Maestà avessi visto tal segno del Papa che non avessi di questo a fare alcuno dubbio. E mene rispose Sua Maestà, mostrando satisfarsene assai, e fui constretto credergli; avendoci avuto dentro molta dubitazione, credo non mi arebbe conferito tale particulare. Questo maneggio va qui molto secreto, nè io so che risposta costoro faranno per di qui a domane al generale. Non mancherò di tutta quella diligenza per ritrarne il vero; ma questa poca indisposizione del Re mi dà grande impedimento.

Parlando ieri con *Robertet* sopra il maneggio d'Inghilterra, e mostrandomi lui speranza grande del potere seguire lo accordo, mi rispose: « E ci bisognerebbe ad uno tratto fare la pace con Inghilterra e, dall' « altro canto, nel medesimo tempo, con le forze del Papa e Ferrara « ruinare le gente del Cattolico in Lombardia. » Benchè di tal tratto sene è di già fatto intendere qualche cosa al Papa, queste parole mostrono a Vostre Signorie in che predicamento costoro abbino il Cattolico; e nondimeno ogni giorno sono a stretti parlamenti con li uomini del Re, nè ci è uomo in questa corte che ne ritragga alcuno particulare, causato da essere maneggiato per una mano sola, e sanza controversie o emulazioni.

XV.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Paris, 10 juillet 1514.

Sommaire. — Le Roi se décide à abandonner Tournay aux Anglais. Probabilité de son mariage avec Marie d'Angleterre; le Roi Catholique redoute moins ce mariage du Roi que celui qu'il avait été sur le point de conclure avec Éléonore, sœur des jeunes archiducs. Le roi de France a pris à sa solde dix-huit mille lansquenets; à quelles conditions? Qu'en fera-t-il, une fois la paix conclue avec l'Angleterre? N'est-ce pas une menace contre l'Italie?

Le cose d'Inghilterra, alla prima risposta del generale, la quale si attende fra quattro giorni, dovrebbono risolvere, avendo il Re di Francia fino alli v scritto in dietro, e, secondo che io ritraggo, resolutosi, quando pure bisogni, di concedere *Tournay*. Come per la mia ultima si scrisse, circa il parentado con la sorella di quel Re, io non ho che dire di certo alle Signorie Vostre; so bene che il Re lo desidera assai ed anche ci spera dentro, e, quando non abbi effetto, non sarà mancato che da il Re d'Inghilterra solo; e, perchè questo maneggio va molto secreto, io mene rimetto allo effetto che in brevi dì dovrà seguire. La sorella del Re d'Inghilterra, della quale si parla, è quella che si dice essere promessa all'Arciduca.

Del parentado della sorella dello Arciduca con il Re di Francia, pare che al presente non si parli punto; e molti credono che il Re di Spagna l'abbi interrotto e disuaso per via dell'Imperadore, e al presente conforti questo dell'Inghilterra, come quello che reputi manco pericoloso, per sè e per la conservazione di Castiglia, la amicizia e parentela di questa Maestà di Francia con Inghilterra, che la amicizia e parentela dell'Arciduca o con questa Maestà o con il Re d'Inghilterra.

Per la mia de' xxv del passato si disse come questa Maestà si trovava dieci otto mila e cinque cento *Landschneckti* vivi, con e capi de' quali Sua Maestà appuntò fino del mese passato, e si obbligò pagarli ancora per sei mesi, quali finiranno per tutto novembre prossimo; e loro all'incontro si obbligorono a Sua Maestà andare contro all'Imperadore per defensione solamente dello stato del Re di Francia, ma contro a

qualunque altro per defensione ed offensione; per la ricuperazione dello stato di Milano e di Genova si obbligorono andare contro a qualunque, senza eccettarne l'Imperadore. Il Re è costretto, secondo lo obbligo, mantenere il numero che al presente sono; e, seguendo lo accordo con il Re d'Inghilterra, non vorrà Sua Maestà tenere questa spesa in vano, ma adoprarli in qualche impresa, che non potrà ragionevolmente essere se non quella di Italia.

Il Cristianissimo questa mattina sene andato a *Saint-Germain*, sette leghe lontano di qui, dove io disegno domani andare, allogiando in qualche villaggio più vicino che potrò alla corte.

XVI.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

Poissy, 14 juillet 1514.

SOMMAIRE. — Instances de l'ambassadeur d'Espagne. Le Roi Catholique se montre fort mal disposé à l'égard du Pape.

Questa mattina, parlando con il Cristianissimo di questo maneggio di Inghilterra, Sua Maestà, nel discorso del parlare, mi disse come il Re di Spagna, al presente lo pressava e sollicitava più che l'ordinario di guadagnarlo e stringer seco e con l'Imperadore; che gli faceva offerte assai, soggiugnendomi che lo andava intrattenendo, per vedere il fine di questo maneggio con il Re d'Inghilterra, come quello che mal volentieri aderirebbe con il Re di Spagna e l'Imperadore, e quali altre volte lo hanno ingannato. E mi soggiunse nel suo parlare che l'uomo del Cattolico non faceva mai se non dire male del Papa, del quale mostra avere una gran paura, per conto del reame; e mi disse: «E «mi ha ricerco di fare contro a lui; e io gli ho risposto che mai farei «contro la Chiesa; e lui allora mi ha detto: Il mio Re Cattolico non si «cura che Vostra Maestà gli faccia contro, ma gli basta che sene stia «da parte e lasci fare a lui.»

XVII.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Poissy, 16 juillet 1514.

SOMMAIRE. — Retour de l'évêque de Tricarico, avec mission de lever la dernière difficulté touchant Tournay. Instances de l'évêque auprès du Roi, qui résiste, mais seulement pour la forme. Convocation d'un grand conseil pour conclure cette affaire. Prochain envoi d'hommes habiles et instruits pour tout régler avec le roi d'Angleterre. Les Suisses, à la demande de Henri VIII, seront nommés dans le traité; clause tout à fait illusoire. Quant au mariage, l'évêque ne s'en est pas mêlé, pour ne pas compromettre le Pape auprès des souverains qui croiraient avoir à s'en plaindre. Ce mariage se fera. Animosité du roi d'Angleterre contre le Roi Catholique. D'après l'avis du grand conseil, le Roi consent à abandonner Tournay.

Alli quattordici del presente arrivò qui monsignore di Tricarico, quale di Inghilterra sene venne qui in poste; e la causa fu perchè quelli del consiglio di quel Re gli feciono intendere che erano convenuti e concordati del tutto con il generale *de Normandie,* e che una sola difficultà restava, quale era circa *Tournay,* la quale terra il Re di Francia non voleva lassare, e il Re d'Inghilterra era disposto per onore suo non la volere per cosa nessuna del mondo restituire; e che, essendosi redutto il Re d'Inghilterra a termini onesti, nè essendo per mutare che era bene, non avendo a profittare in altro il suo soprastare quivi, che si trasferissi fino al Re di Francia per confortare Sua Maestà a consentire di lasciare *Tournay,* senza il quale si romperebbe ogni maneggio; e che, ritratta la opinione del Re di Francia, volessi subito dare indietro notizia della resoluzione che Sua Maestà faceva. Tricarico arrivò qui, ed espose tutto al Re, confortandolo con quella modestia e con quelle ragioni che ne occorrevano alla pace in universale e a volere bene esaminare quale gli fussi di più profitto o danno : o la perdita in consentire di lassare *Tournay,* quale non è in potestà suà; o lo acquisto dello avere al presente la pace, dalla quale gliene seguirà e onore e utile assai. Sua Maestà si mostrò aliena dal volere consentire di lasciare *Tournay,* ma lo fece con parole da persuadere che non abbi lo animo sì alieno quanto mostrava, e quanto io credo che sia la resoluzione dello

animo suo, per quanto mi sia suto accennato da qualche uomo di conto a' questi dì passati. Nella quale opinione io mi vo confirmando, avendomi il Re stamattina detto che aveva fatto venire a *Saint-Germain* tutti e presidenti del Parlamento *de Paris*, perchè oggi se trovassino con li altri del Consiglio a fare resoluzione sopra questa materia; nel quale Consiglio Sua Maestà si voleva in persona trovare, che è cosa inusitata. Io crederei che, se Sua Maestà avessi lo animo resoluto a non consentire *Tournay*, che non fussi necessario avere chiamato e presidenti e mettere la cosa in consulta; ma mi parebbe bene necessario, volendo consentire *Tournay*, farlo con participazione e consiglio de' sopradetti, per fuggire il carico di cedere una cosa che sia antica della Corona. Il Consiglio si debbe oggi tenere, e la risoluzione dovrà essere quella che di sopra si dice. Il Re stamattina mi ha promesso che, fatto la resoluzione, me la farà intendere; e allora sene potrà più resolutamente scrivere. Sua Maestà stamattina sopra questo ragionamento nel suo parlare mi disse : « Io vi farò intendere la risoluzione che io farò, e li uomini che « io eleggerò per andare a capitulare in Inghilterra; che bisogna che « siano due uomini ben pratichi e literrati, perchè, come voi sapete « *Normandie* e *Longueville* non sanno lettere; e a distendere simil cose bi- « sogna che siano benissimo litterati. » Questo particulare può anche mostrare a Vostre Signorie se il Re ha lo animo alieno dal concedere *Tournay*, senza il quale si vede che lo accordo non saria per avere effetto.

Quanto al capitulo del danaio, la cosa pare che fussi ferma a un milione di scudi da pagarsi in venti anni, cioè scudi cinquanta mila per anno, o se i Francesi disegnassino che detto pagamento si facessi in qualche anno più; ma consentivano la somma.

Ritraggo che il Re d'Inghilterra vuole includere nello accordo li Svizzeri; il che non piace interamente a costoro, ma credo non ne terranno molto conto, con aggiugnere al capitulo che qualunque volta loro vadino contro a nessuno de' compresi, si intendono esclusi; e così e Svizzeri sarebbono costretti a non andare contro il Re di Francia, quando andassino alla ricuperazione di Milano, o trovarsi esclusi dalla lega. Io credo che questa sarà la limitazione del capitulo.

Del parentado, Tricarico in Inghilterra non intese che il primo ragionamento, e tutti li maneggi di là si sono fatti molto secretamente fra loro; e di poi Tricarico non si è curato di andare ricercando questo particulare, perchè non fussi suto attribuito che il Papa lo avessi sollecitato o procurato, per non ne fare perdita con coloro a chi tal cosa potessi dispiacere. Ma, poichè Tricarico fu ritornato, noi ritraggiamo per via di *Robertet* che il parentado è per seguire; e, infra l'altre parole dalle quali noi caviamo tale conclusione, lui ci disse: «Il Re «d'Inghilterra, faccendo il parentado con noi, non dovrebbe volere che «gli restassi *Tournay,* ma restituircelo per conto di dote; e lui mostra «esserne sì renitente.» E prima, in altre parole celo aveva detto tutto chiaro che il Re di Francia piglierebbe per donna la sorella non maritata di quello Re, in modo che io conosco che costoro tengono per certo che il parentado abbi a seguire ad ogni modo; e, quando non seguissi, costoro ci resterebbono dentro ingannati.

Ritrassi per cosa certa che il Re d'Inghilterra si trova mal disposto verso l'Imperadore, ma molto peggio disposto verso del Re di Spagna, suo suocero, dicendo pubblicamente che lo abbi più volte ingannato e mancatogli della fede in questa guerra contro a Francia, e lo oratore del prefato Re di Spagna pare che non ardisca comparire a canto a quel Re, sappiendo la sua mala disposizione verso al padrone.

Tenuta a dì XVII.

Ieri fu tenuto il Consiglio sopra le cose di Inghilterra, e alla presenza del Re; nel quale intervenne circa trenta quattro persone, crediamo noi per persuadersi il Re con il numero grande di alleggerire il carico di qualunque risoluzione si facessi. Ebbono tutti il giuramento di tacere; e da chi vi intervenne noi intendiamo che, salvo due, tutti il restante unitamente conclusono che lo accordo si pigliassi con le condizioni proposte, e col cedere etiam *Tournay* bisognando. Noi, inteso questo, fummo questa mattina con il Re, con ricercarlo con quella destrezza che si conveniva della risoluzione che aveva fatto nel maneggio con il Re d'Inghilterra, e ci rispose che si era risoluto di satisfare a' conforti

della Santità Sua, e, per amore di Sua Santità, di trapassare ancora il segno di quello che fussi onesto, consentendo di fare quello che fussi qualche poco contro a di sè medesimo; senza però specificarci il particulare, non volendo con queste parole altro inferire che essere risoluto di cedere *Tournay* per avere lo appuntamento, del quale non ci pare che al presente Sua Maestà facci dubbio alcuno. Fececi ancora intendere Sua Maestà come il parentado fra il Re d'Inghilterra e lui seguirebbe ad ogni modo, con pigliare la sorella di quel Re, già promessa all' Arciduca.

XVIII.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Poissy, 19 juillet 1514.

SOMMAIRE. — L'ambassadeur recommande au Roi de réserver dans le traité une place honorable au Pape, qui a pris une si grande part à la conduite des négociations. Envoi du président du parlement de Rouen à Londres. Démarches et instances de l'ambassadeur d'Espagne auprès du Roi. Mécontentement que ce traité et ce mariage doivent causer à l'Empereur, à l'Archiduc et au Roi Catholique. Le Roi est libre de licencier à son gré ses lansquenets. L'envoyé de l'Empereur auprès des Suisses a pris la fuite. Quels que soient les résultats de l'accord de la France et de l'Angleterre, le Pape et les Florentins feront prudemment d'armer, pour imposer le respect aux puissances qui tenteraient une descente en Italie.

Fui questa mattina con il Re, ricordando a Sua Maestà volere avere nel capitulare quelli rispetti che si convenivano allo onore della Santità Sua, come a quello che era suto primo principio di questo maneggio, e con autorità sua di poi aveva favorito la conclusione quanto gli era suto possibile. Risposene Sua Maestà che non mancherebbe dal debito, mostrando essere tenuto di così fare. Dissemi Sua Maestà come domenica prossima o lunedì al più tardi, che saremo alli XXIV, il presidente *de Rouen* si troverebbe a *Londres;* il quale Sua Maestà, come per altra si disse, manda per capitulare, e dovrà questo maneggio avere in breve dì la sua finale conclusione, avendoci questa mattina detto il Re che il Re d'Inghilterra disegnava che la cosa si stringessi e riducessi al fine. E il simile mi mostrò desiderare Sua Maestà, soggiu-

gnendomi che il Re d' Inghilterra gli aveva fatto scrivere che lui volessi ritirare le sue gente d'arme di in sulle frontiere; e ci disse: «Io lo farò «avvegnachè io avessi per me medesimo disegnato farlo, ritirandole «quattro o sei leghe in quà, per trovarsi quelle ultime frontiere tutte «consumate per la lunga stanza delle guernigioni.»

Il Re di Francia stamattina ci ha detto come il frate, oratore Spagnuolo, poco avanti gli aveva parlato, stringendolo e gravandolo assai della conclusione del parentado fra Sua Maestà Cristianissima e madama Dianora, sorella dell' Arciduca; e gli ricordava a volere mandare a Roma per la dispensa che ne bisognerebbe per conto della Regina morta. Disseci Sua Maestà avergli risposto, tenendolo in speranza del parentado; e, quanto alla dispensa, avergli detto che ne aveva scritto al suo oratore a Roma per parlarne con la Sua Santità, il che non ha fatto. E, domandandolo io se il frate aveva sospetto di questo maneggio fra Sua Maestà e il Re d' Inghilterra, quella ne disse di sì; e che il frate ne stava con gran sospetto e mal contento, nonostante ogni dissimulazione di Sua Maestà. E, commendandomi quella assai il sopradetto frate come persona astuta e uno de' gran predicatori di Spagna, gli fu per me risposto (stimando in questo non gli dispiacere) che doverria andare a predicare *la fede* e a padrone e al paese; e Sua Maestà allora sorridendo ne rispose «Egli è il vero, perchè tengono del mar«rano.»

Dovrà ragionevolmente in brevi dì seguire e lo accordo con il Re d' Inghilterra e il parentado. E l'Imperadore e il Re di Spagna resteranno forte maravigliati ed ingannati ne' maneggi e concetti loro; e la mala contentezza che è al presente fra l'Imperadore e loro, dovrà ragionevolmente multiplicare in infinito, per vedersi rompere e disegni loro; e dall' altra parte dovrebbe causarsi fra il Re d' Inghilterra e l'Arciduca quasi una inimicizia, vedendo che lui gli toglie la sorella, quale gli aveva promessa e la dà al Re, e così è causa che il Re non piglia madama Dianora, sorella sua; di che, come di sopra si dice, al presente si fa grande istanza per Spagna; che sono due particulari che ragionevolmente dovrebono cordialmente dolere all' Imperadore, ve-

dendosi in un medesimo tempo offendere nel nipote e nella nipote; e seguendo così, si vede totalmente volta quella unione che fra questi Principi è stata fino al presente, e venire a nuovi disegni e intelligenze.

Il Re di Francia mi ha detto trovarsi circa diciannove mila Landschnechti, e che, seguendo lo accordo, si disfarebbe subito di una parte; e, domandandolo se era obbligato tenerli sei mesi, come per la mia de' x del presente si scrisse, ne rispose che loro erano bene obbligati servire Sua Maestà sei mesi, ma che lui, fatto lo accordo, li poteva a sua posta licenziare con dare loro una paga d'avvantaggio. Il numero che disegnassi ritenere de' sopradetti debbe essere quello che Sua Maestà disegnerebbe bastargli per la impresa di Italia.

Appresso de' Svizzeri si trovava uno uomo per l' Imperadore, e Sua Maestà stamattina mi ha detto avere nuove, e per più di una via, che il sopradetto uomo, con qualche sospetto e paura di sè, sene era fuggitto da' Svizzeri, senza altrimenti specificarmi la causa particulare.

Lo accordo e il parentado seguendo con il Re d' Inghilterra, dovrebbe essere causa di qualche nuovo moto in Italia; e però la Sua Santità e le Signorie Vostre penseranno ad armarsi, se così lì parrà a proposito, perchè l' Imperadore e Re di Spagna e li altri mal satisfatti di questi maneggi non pensassino anticipando nuocere a Sua Santità; e anche faccendo il Re di Francia la impresa di Italia arà causa, vedendo le armate, di tenere qual conto di Sua Santità che si conviene; e sarà costretto aderire a tutte le voglie di Sua Santità, vedendo che quelle gli possono e nuocere e giovare. E lo stare disarmato in questi tempi è causa di non fare tenere quel conto di sè che si conviene; e di più la riputazione qual si può conservare senza la forza?

XIX.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

Poissy, juillet 1514.

Sommaire. — Le bruit se répand que le Pape, Florence et Venise sont à peu près désarmés; fâcheuses conséquences que peut avoir un pareil bruit accrédité auprès des Français, qui ne tiennent compte que de ceux qui peuvent les aider ou leur nuire. L'Empereur et le roi d'Espagne sont les plus grands ennemis de l'Église; les barbares se disputent l'Italie; est-ce le moment de négliger le soin de sa défense? Le Roi est informé que l'archiduc Charles voudrait sortir de la tutelle de madame Marguerite; dans ce cas, il chercherait peut-être à s'appuyer sur le roi de France.

Qui si è sparso fama che Veneziani non abbino quatro cento uomini d'arme e un piccolo numero di cavalli leggieri e tristi; che il Papa abbia ancor lui un piccolo numero di gente d'arme, e che fino al presente non ne abbia fatto di nuovo un solo, e che la Città costì non si trovi più che dugento uomini d' arme; ed essendo questa opinione in bocca di questi, è facil cosa abbia a piegare il Cristianissimo e quelli che governano, che, quando così sia, costoro diminuiranno assai del concetto che hanno del Papa e della Città; delle quali fino al presente mostrono tenere grandissimo conto, mostrando fare gran fondamento in su le forze dell' uno e dell' altro; e, quando si certifichino in contrario, credo che non sene possi fare che perdita grande.

Il Cristianissimo più volte mi ha detto in varii discorsi che, composto con Inghilterra, con la intelligenza del Papa, de' Veneziani e de' Fiorentini, è per rassettare le cose d'Italia, presupponendo, con la intelligenza e forza de' sopradetti, poterle facilmente reprimere; ma veggio bene che si persuade che li prenominati si trovino con altre forze che non si dice, e credo che costoro non tengono conto se non di quelli che possono nuocere e giovar loro; e che si vuole mantener con loro in riputazione lo può mal fare sanza trovarsi armato. E, se nessun tempo mai lo ricerca, è il presente, nel quale si vede a discrezione di barbari tutta Italia. Nella quale, intra gl' altri, trovono l'Imperadore e il Cattolico, in secreto capitali nemici della Chiesa, e per conseguente della

Città; e l'uno e l'altro non pensano che al mutilare lo stato della Chiesa e diminuire le forze del Papa. E però parebbe necessario lo armarsi, quando l'uomo non lo facessi per reputazione, almeno per non invitare l'inimici suoi, per non essere molestato, e poter vivere con qualche sicurtà. Di più, la Magnificenza Vostra ci penserà, per conto della Città, e lo ricorderà a Roma e al magnifico Giuliano, il quale ragionevolmente ne devrebbe sollecitare e il Papa e sè medesimo; e quali dovrebbono credere, nonostante ogni nostra dissimulazione, che questa debolezza delle forze abbia a venire a perfetta notizia di questa Maestà, con diminuzione d'onore e di riputazione loro.

Il Cristianissimo questa mattina in gran secreto mi ha detto che l'Arciduca, persuaso da' alcuni suoi baroni, è in qualche fantasia di levarsi da dosso il governo di madama Margherita, e che, quando questo seguissi, quel signore con l'amicizia si volterebbe totalmente a quella banda. Dissemi Sua Maestà che la cosa si trattava, mostrandomi desiderarla assai, quando seguissi, come cosa molto a proposito; nè io so quanto sia da sperarsi dentro, non dovendo totalmente confidare nelli primi maneggi delle cose. È bene rimettersene alla giornata, nè interamente credere, avanti al tempo, quello che sia al proposito loro, come il più delle volte fanno costoro, trasportati dal loro desiderio.

XX.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Arch. Med.* cart. av. Princ. filza 104.)

Poissy, 22-27 juillet 1514.

Sommaire.— Gravité des troubles qui viennent d'éclater en Hongrie. Agitation dans certaines parties de l'Allemagne. L'accord de la France avec l'Angleterre peut être considéré comme conclu. Le Roi, d'après le conseil du Pape, continue à amuser l'ambassadeur d'Espagne par de vaines paroles. Prégent s'apprête à armer toute la petite flotte française de la Méditerranée. Intrigues des bannis de Milan réfugiés à la cour de France. Le duc de Longueville représentant du Roi pour la célébration du mariage. Entrevue projetée entre Louis XII et Henri VIII. Suspension d'armes publiée en Picardie; une partie des lansquenets licenciée. Désappointement de l'ambassadeur d'Espagne.

Il Cristianissimo giudica di non poco momento il moto nato in Ungheria, e si persuade anche che terrà in qualche parte sospeso il Re de' Romani[1], dicendomi che il Re de' Romani ha una grande applicazione d'animo e due grandi oggetti : il regno di Ungheria, e il ducato *de Gueldre*. E mi significò all' incontro come stamattina aveva notizia per lettere di M. *Robert de la Marche*, come li sudditi del duca di *Wurtemberg* e del duca *Exterbiensis* (?), per avere loro voluto riscuotere certe nuove imposizioni, si erano tutti ammuttinati contro a' sopradetti loro signori, di sorte che li prefati duchi erano suti necessitati fuggirsi dal paese, e si erano ritirati verso l' Imperadore. E il Cristianissimo pensa che sia uno principio di moto da non ne tenere poco conto.

Tenuta a dì xxiv. Nonostante che l' accordo d'Inghilterra si truovi a quel medesimo che per altra s' è detto, non mi parve fuori di proposito fare di nuovo intendere al Re quanto il Papa conforti Sua Maestà a non si spiccare dallo accordo. Quella rispose ne significando che lo

[1] En 1514, à l'occasion d'une croisade prêchée contre les Turcs, les paysans s'étaient révoltés. Cette révolte avait fait courir au roi Ladislas et à son gouvernement les plus grands dangers. Outre que Maximilien conservait des prétentions sur la Hongrie, il avait à craindre que la rébellion ne s'étendît jusque dans les pays dépendants de l'Autriche.

accordo si poteva tenere per fatto, e che fra IV o V giorni cene doverrebbe essere la risposta dal generale della conclusione che Sua Maestà fece, dopo il consiglio fatto. Disegna Sua Maestà che il presidente *de Rouen* si trovi a *Londres* a' XXVII del presente, e che di poi, o II o III del futuro, possa essere qui avviso della conclusione che sarà seguita.

Nel discorrermi Sua Maestà, questa mattina, parlando del Cattolico, mi disse: «M. *de Marseille* e M. *de Soliers* mi scrivono da Roma che il «Papa intrattiene gli Spagnuoli, e giudica che sia bene che io ancora «facci il medesimo; e a me non dispiace punto.» E approvò tale opinione, con resoluzione però di non sene fidare punto, non avendo fede, nè osservandola quando la promette.

D'Inghilterra non ho al presente che dire, e il presidente *de Rouen*, secondo gli avvisi che ne ha il Cristianissimo, si debbe oggi trovare a *Calais* per al cammino suo; e non prima che dopo l'arrivata sua là si può aspettare cosa di più momento, non si attendendo altro di là che la stipulazione dello accordo; el quale questa Maestà tiene per concluso, nè ci fa alcuno dubbio, secondo che stamattina ci ha replicato.

Il Cristianissimo mi ha detto come e Veneziani si tengono male contenti di Bartolommeo d'Alviano, dolendosi assai della perdita di quelli cavalli persi ultimamente a Cittadella, e anche de' suoi modi altieri; soggiugnendomi che, se e non fussino ritenuti dalla necessità, dubiterebbe assai che e non lo lassassino; e mi disse essere a proposito che il Papa, e il simile farebbe Sua Maestà, ricordassi a' Veneziani intrattenerlo e conservarlo, per essere uomo che avessi molte parti di buono soldato.

Prégent [1], quale a' questi giorni era venuto uiq, sen' è partito per il cammino de *Normandie* dove ha la sua armata; che, al primo avviso d'Inghilterra, debbe con essa girare nel mare Mediterraneo per venire en *Provence*, nel quale luogo, secondo mi è suto accennato da uno amico, credo che subito si armeranno tutti quelli legni che vi si tro-

[1] Prégent était un des chefs les plus intelligents et les plus actifs de la marine française.

vono; che, quando fussi il vero, non potrebbono essere per altro conto che per soccorrere la fortezza di Codifa.

Venuta la nuova della conclusione d' Inghilterra, sene scriverà più resoluto.

Tenuta a dì XXVII.

In questa corte si trovano assai fuorusciti della ducea di Milano, e Guelfi e Ghibellini, osservando l'affettazione della parte, non manco qui, che si facessino quando erano in casa. E sono molto curiosi delle cose di altri, per mancare delle faccende proprie.

Il Cristianissimo stamattina ebbe lettere d'Inghilterra, e mi ha detto oggi come il generale gli scrive essere del tutto convenuto con quel Re, circa lo accordo e parentado della sorella; nè fa Sua Maestà punto più di dubbio in questa cosa. Il presidente fino d'avanti ieri ebbe il salvocondotto per passare nell' Isola, per distendere la capitulazione; e, secondo che scrive, doveva oggi passare il mare; e, fino che non si hanno e capituli distesi, non sene può dire cosa nessuna che sia più avanti. Il Cristianissimo mi ha detto come Inghilterra sollecitava che M. *de Longueville* sposassi in nome di Sua Maestà la sorella di quel Re, e gli aveva risposto non avere lì la facultà, quale venne per il presidente *de Rouen*. Credo, secondo mi ha detto il Cristianissimo, che queste due Maestà si accozzeranno insieme tra *Boulogne* e *Calais*, che così mostra desiderare Inghilterra. Io penso che in breve il Cristianissimo partirà di qui, cominciando ad accostarsi in Piccardia; e perchè, stando le cose così in questa forma, con gran difficultà si poteva prevvedere che in su le frontiere ogni giorno non seguissi qualche poco di danno, per ovviare a' tali inconvenienti queste Maestà sono convenute che domani da ciascuna delle bande si pubblichi una suspensione d'arme per mare e per terra per sei mesi, nonostante che non sia necessaria se non per questi pochi dì sino a tanto che sia distesa la capitulazione e accordo; della quale il Papa parlerà, o riterrà in se secondo che giudicherà a proposito delle occorrenze, che tale è stata la licenza che ne è suta data;

non si faccendo della pace, come di sopra si dice, un minimo dubbio per questa Maestà.

De' capituli in particulare al presente non si dice alcuna cosa, avendolo in buona parte fatto in questi giorni passati, nè sendo al presente conveniente a domandarli, non sendo ancora distesi. Al tempo non si mancherà di mandarne il doppio.

Il Cristianissimo ha dato ordine di licenziare una parte delli landschenechti, dicendomi volerne reservare il fiore di tutti, licenziando e più tristi; e disegna che restino per ancora una banda di dieci mila o dodici mila almeno, soggiugnendomi che delle gente d' arme non era per ancora per diminuire nessuno.

Il frate, oratore Spagnuolo, secondo ci ha detto il Cristianissimo, sta forte smarrito, mostrando intendere tutto; nè cessa però sollecitare il maneggio suo con questa Maestà, quale per ancora l'intrattiene in quel modo che può.

XXI.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Poissy, 9-10 août 1514.

Sommaire.—L'Empereur et le roi d'Espagne ne sont pas nommés dans le traité conclu entre la France et l'Angleterre. Projets du Roi sur l'Italie; sa déférence pour le Saint-Siége, son indécision apparente; quels peuvent en être les motifs? Plan d'une expédition française contre Gênes; conversation significative du Roi à ce sujet; une fois à Gênes, il irait plus loin. Belles propositions faites au Roi par l'ambassadeur d'Espagne. Manœuvres du Roi Catholique pour soulever l'Écosse. — La paix a été jurée à Londres le 6 août; le mariage célébré le 10. La nouvelle en est portée au Pape par un courrier exprès. L'ambassadeur d'Espagne; sa déconvenue; plaisanteries à son sujet. Parti français dans le royaume de Naples.

Il Cristianissimo risolutamente mi disse che l'Imperadore e il Re di Spagna non sarieno compresi, per aver voluto il Re d'Inghilterra che fussino esclusi, e così lui ancora averlo consentito... E che il Re d'Inghilterra arebbe obbligazione di servire il Re di Francia in ogni suo affare fino al numero di dieci mila uomini, pagandoli, e che allo incontro

Sua Maestà sarebbe obbligata di servirlo di mille dugento lancie in ogni suo bisogno, pagandole.

Quanto appartiene alla impresa dello stato di Milano, io ne ho a pieno scritto alle Signorie Vostre per più ultime mie; e, mosso da quelli rispetti che si sono detti, mi persuado che questo Re di Francia non sia per farla questo anno. Quella Maestà mostra con le sue parole non ne essere totalmente risoluta, ma in tutto rimettersene alla deliberazione della Sua Santità, dicendo essere al tutto deliberato fare quello che vorrà Sua Santità, mostrando che, per intendere meglio le cose di Italia di lui, lo possa assai meglio consigliare. Io non ho mancato con ogni instanza particularmente ricercare e pensieri e disegni di Sua Maestà, mostrandogli quanto possa confidare ogni suo concetto, e quanto sia necessario il fargliene intendere, acciochè Sua Santità possa bene lei con lo animo e con le opere accomodarsi al medesimo fine. Nè mai è suto possibile ritrarre da Sua Maestà altri particulari che mostrare non essere risoluto, ma essere deliberato fare la impresa questo anno o nò, secondo la risoluzione e parere della Sua Santità. E, allegando io che Sua Santità, non gli sendo noto quello che Sua Maestà volessi o potessi fare, non poteva allo incontro dire nè quello che gli paressi a proposito nè quello che desiderassi, e però essere necessario che Sua Maestà confidentemente ne aprissi ogni suo concetto; quella ne fece di nuovo quasi la medesima risposta, con soggiugnermi però che, venuta la capitulazione di Inghilterra, ne parlerebbe con li suoi del Consiglio, e ne risponderebbe più particularmente. Io all'uopo non mancherò di sollecitarla, e del ritratto si darà subito notizia. Io credo che Sua Maestà volentieri sene rimetta alla risoluzione di Sua Santità, sperando avere ad essere consigliata secondo il desiderio suo; o veramente che abbi disegnato, volendo fare la impresa, quando la Sua Santità ne lo confortasse, per attribuire Sua Maestà tale risoluzione a qualche particulare interesse di Sua Santità, migliorare le condizioni sue con gravare in tal caso Sua Santità a molte condizioni e obblighi, de' quali arebbe rispetto a richiederla, quando per sè medesimo mostrassi volere fare la impresa, senza esserne da altri ricerco e confortato. La Santità

di nostro Signore, con la sua solita prudenza, esaminerà e sopradetti rispetti avanti che facci alcuna particulare risoluzione.

Il Re di Francia in genere da me ricerco mi ha mostro avere grandemente a cuore le cose di Genova, mostrando essere al tutto risoluto volere soccorere quello castello [1], dicendo avere disegnato mandarvi sedici o dieciotto galee fra le quali saranno quattro galeoni, con la persona di fra Bernardino e *Prégent*, la persona del quale di già si trova *en Provence;* e dice Sua Maestà volere mandare a questa impresa li ottomila landschenechti che gli sono rimasti e ancora ottocento lancie, le quali io però non intendo per che via possa mandare. Disegna che le fanterie smontino a due o tre leghe vicino a Genova, e che siano raccolte dalla parte, cioè Adorni e Fieschi, con e quali Sua Maestà mi ha detto avere capitulato, e si sono obbligati dargli certo numero di fanti. È ben vero che Sua Maestà mi ha detto prestare loro al presente di contanti dieci mila scudi con buona sicurtà, però a *Lyon;* e mi ha detto che, succedendo la impresa e ripigliando Genova col favore de' sopradetti, sarà di meglio cento mila scudi; Sua Maestà mi ha detto essere per fare tutto quello che vorrà la Santità di nostro Signore, narrandomi le offerte che alle settimane passate fece al Duca [2], che sono quelle a punto che per la ultima si scrisse, ed accertandomi che, quando il predetto al presente le volessi accettare, era per consentirle fino a tanto però che non avessi soccorso il castello, il quale ad ogni modo voleva soccorrere, per essere certo che subito che venissi in potestà de' Genovesi, lo rovinerebbono. Dissemi Sua Maestà aveva scritto per lo ultimo spaccio a Roma (quale fu per Bastiano) per vedere se, col mezzo della Sua Santità, il signore Ottaviano si poteva accordare con le condizioni predette. Pensa il Re, quando il signore Ottaviano, con le condizioni proposte non si contenti, soccorrere il castello con le sopradette forze, e di poi con quelle e con il favore della parte ricuperare Genova, e, preso Genova, possere facilmente ripigliare Asti e qualche altra cosa vicina come saria Alessandria, ecc. E, ricorda-

[1] La Lanterne, forteresse de Gênes, qui était encore aux mains des Français. — [2] Le doge était alors Octavien Frégose.

togli per me che era bene, quando mandassi gente a Genova, pensare con che salvo modo potessi ritirarle, e che anche, ritirandole per qual cagione si voglia, darebbe gran disfavore alle cose sue e alli amici in Italia, Sua Maestà ne rispose: « Io non penso a nissun mode averle a « ritirare, ma che sia necessario che vi sieno battute o che vadino avanti, « e si potrebbono insignorire di Asti e di Alessandria. » E, come se assegnassi che avessino in detti luoghi ad svernare, ne soggiunse: « E « quando e bisognassi andare di poi più avanti, noi manderemo nuove « forze e le faremo avanti, e bisogneria che la Santità di nostro Signore « e li Fiorentini facessino il medesimo. »

Io conosco che il desiderio del Re di Francia è estremo nel volere soccorrere la fortezza di Genova, pensando che da questo lei potria ricuperare quella città, e di poi facilmente seguirne quello che Sua Maestà discorre di Asti e di Alessandria. Nè dubito che lei non sia, mancandogli la pratica del signore Ottaviano, per tentare ogni altro verso. So anche che Sua Maestà ha la pratica con li Adorni e Fieschi, e credo che gli abbino offerto delle partiti che lui ne ha detto, e che Sua Maestà mostri volergli accettare e li intrattenga, preparandosi in tanto, di sorte che, escluso della pratica del signore Ottaviano, lui possa tentare la impresa per mezzo loro. Penso bene che potessi essere che Sua Maestà non la tenteria con quelle grosse forze che Sua Maestà dice, atteso la difficultà del condurre le gente d'arme e il persuadersi di poterla fare con molto manco numero di fanteria che Sua Maestà non dice.

Il frate, oratore del Re di Spagna, al continuo non cessa fare ogni opera possibile per vedere di deviare il Re di Francia dallo accordo fatto con il Re d'Inghilterra, faccendo grandi offerte a questo Re di Francia; quale ieri ci disse come il prefato instava che lei volessi fare il parentado di *Madame Renée*, sua picciola figlia con il fratello dell'Arciduca, con condizione che la figlia restassi in mano del Re di Francia, fino che fussi alla età di tredici in quattordici anni; prometteva aiutargli a recuperare la ducea e che ciascuno possedessi la parte sua; nè io so se la sopradetta parola (non la avendo il Re di Francia chiaramente

specificata) fu detta per conto di quella divisione che, due anni fa, si parlava, quando si ragionava che quello che era di quà dall' Adda restassi in mano dell' Imperadore, e il restante sotto il governo del Re di Spagna, per la picciola figlia del Re di Francia. Ricordava a Sua Maestà che non pagherebbe al Re d'Inghilterra i danari, come si intende che farà per la convenzione, ecc. e che il Re di Spagna gli farebbe recuperare *Tournay*. E, ricerco da me come il Re di Spagna poteva promettere quello che non era in potestà sua ma del Re d'Inghilterra, Sua Maestà ne rispose: «E mi dice, e dice il vero, che *Tournay* per il sito «suo non si potrebbe mantenere contro alla volontà mia e de' Fiam«minghi uniti.» Offerivagli ancora che, sappiendo che Sua Maestà ha avuto qualche differenza con 47 [1] che, infra brevissimo dì la farebbe mettere fuora di quel governo e della Fiandra, per gratificare a Sua Maestà e che potessi stare con lo animo più securo dello Fiammingo. Anche il Re di Spagna per ogni altro verso cerca intorbidare; avendomi detto il Re di Francia come quelli del governo di Scozzia gli hanno fatto intendere come il Re di Spagna ha mandato là uno arcidiacono, uomo suo, a persuader loro che voglino fare la guerra ad il Re d'Inghilterra e vendicarsi; offerendo che Sua Maestà, il Re di Spagna e l'Imperadore vivamente li aiuteranno; nè so se questo moto del Re di Spagna fussi causato per volere, possendo, tenere occupato in casa il Re d'Inghilterra, potendogli essere noto la mala disposizione di quel Re verso di lui, e dubitando che, unito con il Re di Francia, non siano per rompergli la guerra. La quale suspizione non saria interamente vana, avendomi detto il Re di Francia che il Re d' Inghilterra vorrebbe, in compagnia sua, fare la guerra al Re di Spagna, muovendo lui in Spagna e Sua Maestà in Aragona. Il Re di Francia, avuta la sopradetta notizia di Scozzia, mi ha detto avere scritto indietro in Scozzia, confortandoli a stare quieti, e dichiarando loro che lascerebbe totalmente la amicizia loro, quando bene disegnassino, ecc. e nel medesimo tempo ha significato tutto al Re d'Inghilterra, acciocchè conosca l'arte e la fede del Re di Spagna.

[1] Chiffre non déchiffré.

Tenuta a dì x.

E questa sera, il Re di Francia mi ha dallo alloggiamento chiamato, e fattomi leggere una lettera del generale *de Normandie* de' di vi del presente, data a *Londres*, per la quale gli dà notizia come quel giorno era suto per ciascuna delle parti giurato la pace e stipulato e capitoli; e il giorno seguente li agenti del Re di Francia, come oratori suoi, e con lettere di Sua Maestà, si dovevano presentare al Re d'Inghilterra, quale si trova lì vicino fuori *de Londres*, per fare segnare e sopradetti capitoli; e che oggi di poi Monsignore *de Longueville*, con mandato del Re, e in nome di Sua Maestà il Re di Francia, doveva sposare Madama Maria, sorella di quel Re; e che, subito fatto tale atto, manderebbe qui e capitoli distesi e segnati, e quali ci dovranno essere lunedì prossimo, che saremo alli xiv. Al qual tempo si faranno di averli e si manderanno.

È parso al Re di Francia, sendo al tutto la cosa passata e stabilita, che per uomo a posta se ne dia subito notizia alla Santità di nostro Signore, per participare con seco ogni suo prospero successo e felicità; e si è fatto volentieri, parendomi che molto più importi il sapere presto la conclusione della pace, con lo attendere la venuta de' capitoli segnati. E però, questa notte mandiamo in diligenza fino a *Lyon*, senza spesa però, le presenti, con ordine che di quel luogo con ogni prestezza per uomo a posta si mandino a Roma.

Il Re di Francia, nel conferirmi la conclusione della pace, motteggiando mi disse: «Io non so ora che scusa più mi trovare con il frate del «Re di Spagna. Dirogli che e miei uomini abbino trapassato el man«dato.» E replicandogli io: «E bisognerebbe farsela insegnare al frate medesimo.» Sua Maestà il Re di Francia ne rispose: «Voi dite il vero; «io gli voglio dire che mi insegni qualche scuza *spagnuola.*» E sorridendo, mi soggiunse: «E scrivetelo al Papa.» Il sopradetto frate stamattina fece instanza di parlare a Sua Maestà e lei gli fece dire che non gli dessi briga; che si sentiva un poco il piè per la gotta; e a noi disse di poi: «Lui si avvedrà che la scusa presa non è vera, «perchè oggi voglio andare a caccia.» E così ha fatto. Il sopradetto

frate, l'ultima volta che gli parlò, rifece a Sua Maestà le medesime offerte che a' dì passati, di che si è scritto, e di più gli disse : « La Vostra « Maestà addomandi tutto quello che lei vuole dal mio Re, ed io gli « prometto sopra la testa mia che tutto si farà. »

Il Re di Francia con ogni efficacia mostrò la cosa di Genova essergli a cuore, e di nuovo ci ha commesso volerne scrivere a Sua Santità, instando che lei ne voglia rispondere subito, sendo di poi deliberato tentare tutti quelli versi che gli saranno possibili.

Questa Maestà, parlandomi stamattina del Re di Spagna, mi disse che, quando ancora lui volessi, gli volterebbe il regno di Napoli; soggiugnendomi : « Io non velo dico senza fondamento, perchè assai di « quelli baroni sarieno per fare quello che io volessi. » Faccendomi menzione de' Sansovineschi, e nominandomi il principe di Bisignano ed alcuni altri. Io non so se la cosa si abbi fondamento, o se pure qualcuno, per mostrare di avere credito e parte nel regno di Napoli e per farsi credito con Sua Maestà, gli persuada qualche volta qualche cosa fuori del vero.

XXII.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Poissy, 14 août 1514.

Sommaire. — Le mariage ne doit être célébré à Londres que le dimanche 13 août. L'entrevue projetée entre les deux rois n'aura pas lieu; l'ambassadeur d'Espagne est éconduit. La ratification de la trêve par l'Empereur est notifiée en Flandre; mais elle n'est pas encore entre les mains du Roi. Prégent, avec ses galères, fait route pour la Provence. Le Roi garde à sa solde huit mille lansquenets. L'Angleterre réclame, dit-on, à l'Archiduc une somme de trois cent mille ducats.

Li capitoli distesi della pace con Inghilterra, secondo che questa Maestà mi dice, non sono per ancora comparsi, e si attendono ad ogni ora; e, per lettere ricevute ultimamente di Inghilterra dal generale, s'intese come la cerimonia dello sposare *Longueville,* in nome del Cristianissimo, Madama Maria si differiva a domenica passata, che fummo

alli XIII; nè saria gran fatto che avussino indegiato a mandare la copia della capitulazione insieme con la nuova dello sposalizio fatto. Per la mia de' XXII del passato si scrisse come il Cristianissimo mi aveva detto che s'accozzerebbe con Inghilterra fra *Boulogne* e *Calais;* e al presente per cosa certa ritraggo che tale accozzamento è suto levato via; e potria essere causato da varii rispetti, e non manco forse dal canto di questa Maestà che dall' altro. Potria essere che il Cristianissimo tra IV o V giorni sene vadi sino a *Étampes* per vedere la figlia, con proposito di ritornarsene in brevi dì a *Paris,* per andare *en Picardie à Abbeville,* nel qual luogo disegna aspettare la Regina, sua moglie, e lì consumare il matrimonio, il che dovrà essere alla fine del futuro mese.

Il frate, oratore Spagnuolo, a dì XI fu a questa Maestà, accertandola sopra la vita sua che l' Imperadore avea ratificata la tregua, e che era in mano del Cattolico, il quale in brevi dì l' arebbe mandata qui; con accertare Sua Maestà di tutte quelle offerte e partiti che gli aveva detto a' dì passati, come per la mia ultima si scrisse; e gravandola in ultimo a volere soprasedere qualche giorno nelli maneggi con Inghilterra. Il Cristianissimo, secondo mi disse, gli rispose in generale, accennando tenere la cosa quasi conclusa con Inghilterra, ma non sapere per ancora interamente e particulari, per essere uno uomo che veniva d' Inghilterra fermosi a *Paris,* sendosi fatto male a una gamba, e che ad ogni modo l'attendeva qui la sera medesima; e che, comparso il predetto, manderebbe a fare intendere al sopradetto frate fino a *Paris,* dove sene ritornava al suo alloggiamento, tutto quello che il predetto avessi portato d' Inghilterra. E, la sera medesima di poi, partito il frate, mandò *Robertet* fino a *Paris* per significargli come d'Inghilterra era venuta la pace e la conclusione del parentado, con fargli intendere che, per al presente, non era più tempo a parlare di questi altri maneggi tenuti per il sopradetto in nome del Cattolico. *Robertet* ritornò ieri, e mi ha detto che il frate restò tutto smarrito della proposta che lui gli fece; nè rispose altro, salvo che due volte replicò: « È egli tutto « fatto; e non ci è egli punto di remedio? » E *Robertet* gli rispose: « Egli « è tutto fermo e concluso. » El sopradetto frate, nonostante che du-

bitassi di questo fine assai, per parlarsene largamente in questa corte, è restato assai maravigliato della conclusione, come ancora dovrà restare il suo Re, il quale ora non dovrà mancare con nuovi partiti e girandole vedere di guadagnare questa Maestà, ma con difficultà può succedere tale effetto, sendo il Cattolico escluso dalla pace seguita.

Il Cristianissimo mi ha detto avere lettere da M. *de Piennes de Picardie*, il quale gli notifica come quelli di Fiandra gli avevano fatto intendere avere nuove come l' Imperadore aveva ratificata la tregua; e però disegnavano di gridarla per il paese, e nelo avvertivano acciò che lui volessi fare il medesimo nel paese del Cristianissimo. Rispose M. *de Piennes* che, se loro volevano gridare la tregua, che lo facessino a posta loro, rispondendo che dal canto suo non era per farlo, per non avere commissione alcuna dal suo Re.

Intendo che sono già IX o X giorni che le galee di *Prégent* partirono di questi mari, girando alla volta *de Provence*, dove disegnano trovarsi alli IV o VI giorni del futuro mese. Il Cristianissimo persevera in su l'impresa di Genova; e la pratica che tiene con li Adorni e Fieschi, secondo ritraggo, è maneggiata per i San Severineschi.

Li landschenechti che restano a questa Maestà sono qualche cosa meno che otto mila.

Quà si dice che Inghilterra addomanda cento cinquanta mila ducati all' Arciduca, quali dicono gli aveva pagati per conto della dote della sorella; e di più altanta somma di danari aveva prestati a quel signore, che sarebbono trecento mila; non l'intendo però di luogo che io lo scriva per cosa certa.

XXIII.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Poissy, 16 août 1514.

SOMMAIRE. — Le Roi espère que dans le traité il ne sera pas fait une mention expresse de Tournay. Quant aux affaires d'Italie, il est douteux que les Français passent les Alpes cette année. Déférence du roi d'Angleterre envers le Pape; ses ressentiments contre le roi d'Aragon. Nouvelle démarche de l'ambassadeur d'Espagne; manque de foi de l'Empereur envers le roi d'Angleterre. Offres faites secrètement par le Roi au doge de Gênes. Principales dispositions du traité de Londres. La paix proclamée à Paris. L'ambassadeur d'Espagne propose au Roi de rompre le traité et de se faire ensuite absoudre par le Pape; motif perfide de cette proposition.

M. *de Longueville*, giurati li capitoli, e sposata la moglie in nome del Cristianissimo Re, sene debbe subito ritornare qui in poste; e lui medesimo sarà forse quello che porterà la capitulazione distesa; nella quale, secondo che il Cristianissimo mi ha detto, non si parlerà di *Tournay;* nè questa Maestà ne cederà le ragioni a quel Re, ma si resterà bene in mano di chi è al presente, sanza farne alcuna menzione nelli capitoli. Il Cristianissimo debbe avere con instanza ricerco questo da quel Re, per fuggire il carico in questo regno dell' avere ceduta una città quale sia tanto antica della Corona. Questo particulare non fa stare questa Maestà senza qualche speranza d' avere un giorno a ricuperare *Tournay;* nè io so se tal cosa si è fondata sul desiderio solamente che Sua Maestà ne ha, più che in nissun altro particulare.

Circa il fare il Cristianissimo questo anno l' impresa d' Italia, sene è scritto a pieno per le due ultime; nè altro intorno a questo mi accade, salvo significare a quelle come ultimamente il Cristianissimo disse che, venuta la capitulazione d' Inghilterra, penseria quello fussi da fare per le cose di Italia; soggiugnendo che il tempo era ben tardi, e che saria forse bene indugiare a marzo; e che nondimeno era per fare quello che voleva il Papa. E replicando io che questa dilazione e indugio potria causare bene ancora e del male assai: bene, come per guadagnare li Svizzeri; male, restringendosi in questo mezzo l' Imperadore e il Cattolico, e fortificandosi il Cattolico in Italia con nuove

gente; il Cristianissimo ne rispose che era vero. E, mostrando Sua Maestà circa l' impresa volersene risolvere secondo la voluntà del Papa, io gli soggiunsi non sapere se Sua Santità per la capitulazione ultimamente fatta con il Cattolico e l' Imperadore si avessi obbligo alcuno. Sua Maestà mi rispose : « E noi ancora avìamo la obbligazione, ma fa« remo nondimeno quello che vorrà il Papa. » Le quali parole mostrono che Sua Maestà abbia qualcosa da potersi uscire dalla obbligazione, quando volessi questo anno fare l' impresa d' Italia; la quale io credo ad ogni modo sia per differirsi, nonostante il sopradetto ragionamento, quale io penso che sia suto più presto per cerimonia che per nessun altro conto.

È bene Sua Maestà per mandare presto, secondo mi ha detto, gente e a piè e a cavallo *en Bourgogne* e *Dauphiné*, e per averle e più pronte e più vicine, ed *etiam* per mantenere le cose sue più vive in Lombardia.

Il Cristianissimo mi ha mostro essere risoluto volere adoperare ad ogni modo una banda d' Inghilesi nella impresa d'Italia; e ci sono alcuni che lodano poco questo particulare, mostrando non essere al proposito esercitare in guerra quelli uomini che naturalmente sieno poco amici loro.

Il Cristianissimo mi a mostro desiderare che il Papa, dopo la capitulazione venuta d' Inghilterra, rappicchi la pratica con li Svizzeri, per vedere se li potessi accordare con Sua Maestà.

Per una di questa Maestà intendo che Inghilterra si trova con una mala satisfazione verso del' Cattolico, avendomi detto come quel Re pretende sopra le cose d' Ispagna, ed *etiam* per altro conto che della moglie, figliuola del Cattolico [1].

Il Cristianissimo mi ha detto come Inghilterra mostra una grandissima osservanza del Papa, e come gli ha fatto intendere che, per defensione e a beneficio della Chiesa e di Sua Maestà lei sarà sempre disposta insieme con Sua Maestà ad andare con buone forze in persona; e che, quando per qualche accidente non potessi andare lei me-

[1] Catherine d'Aragon.

desima, sarà per mandare sempre buona somma di gente a spese proprie in defensione sua.

Questa mattina il Cristianissimo mi ha detto come il frate, oratore del Cattolico, fu ieri da lui, e gli fece intendere come il giorno davanti a *Paris* era passato in grandissima diligenza Gabriello protonotario, uomo del Cattolico, quale viene dallo Imperadore, al quale andò, e al presente sene andava a trovare il Cattolico, con uno amplo mandato dello Imperadore nel Cattolico per la ratificazione della tregua, avendo fatto intendere al frate che a mezzo il presente mese, sanza manco alcuno, sarebbe ritornato qui, portando al Cristianissimo la tregua ratificata e molte altre offerte e partiti; de' quali il Cristianissimo mi mostra fare poca stima, avendo detto che, ritornando al presente detto Gabriello presto o tardi saria quel medesimo; e, ricercando io al Cristianissimo essere bene che facessi tale particulare intendere in Inghilterra, acciò che quella Maestà conoscessi che l'Imperadore gli mancava della fede, avendogli promesso non ratificare mai detta tregua sanza lei, risposemi Sua Maestà averne di già dato notizia al generale in Inghilterra, acciò lo facessi intendere al Re.

Per una d'uno amico, al quale sono costretto prestare non poca fede, ritraggo che a costoro è sutto offerto soccorrere per via di terra, la Lanterna di Genova, nè so resolutamente per che via, ma penso che possa essere per la via delli Adorni e delli Fieschi; e, per tenere costoro la cosa molto secreta, non posso intendere il particulare; a punto per la medesima via intendo che questa Maestà, a' dì passati, ha fatto tentare Messer Ottaviano Fregoso, per conto delle cose di Genova, con offerirgli VI mila franchi di pensione, cento lancie di condotta, l'ordine di San Michele, e farlo governatore di Genova a vita, e perdonare a tutta la città.

ALTRO DECIFRATO, ALLIGATO AL PRECEDENTE.

Il parentado della sorella di quel Re al Cristianissimo : la dote particularmente non ho intesa, e molti dicono che li Re di Francia non sogliono addomandare dote.

Tournay resta agl' Inghilesi.

Un milione di ducati si paga ad Inghilterra, con pagarne cento mila franchi per anno; e questo si fa per uno obbligo a parte fuora della capitulazione.

Li Scozzesi compresi in detta pace.

Il Cattolico e l'Imperadore non compresi per aderenti; ma sì bene lo Imperio, come poco amico dello Imperadore.

Madama Margherita e Fiandra compresa, salvo però la sovranità che il Cristianissimo ha sopra alcuni paesi di Fiandra.

Li Svizzeri compresi; ma vi è uno capitulo, che qualunque molestassino l' acquisto di Milano s' intendono esclusi di questa pace.

La nominazione delli aderenti per ciascuno; e in quella del Cristianissimo, infra li altri, sarà il Papa, Veneziani e Fiorentini, e duca de *Gueldre*.

Obbligo del Cristianissimo di servire Inghilterra in ogni suo affare di mille dugento lancie; e all'incontro di Inghilterra servire il Cristianissimo di dieci mila uomini.

Che, se a nessuno delli due Re, per conto della sopradetta pace, fussi mosso guerra da persona, che ciascuno di loro *vicissim* sia tenuto pagare l' uno all' altro a spese proprie, se per terra, dieci mila fanti, se per mare, sei mila.

Il Cristianissimo stamattina mi disse : « Io ho nuove che in Fiandra « si grida la tregua, e noi ieri aviamo gridato la pace ; e ci accozzeremo « a fare la grida; ma sono cose diverse, gridando loro la tregua, e « noi la pace. » Dicendo che l' Imperadore aveva troppo tardato; e mi soggiunse : « Io ordinai ieri, nel far gridare la pace a *Paris,* che il « primo presidente la facessi gridare a punto, avanti all' uscio dell' ora-

«tore Cattolico, il quale alloggia in su una piazza, nella quale per «l'ordinario era conveniente farsi simile grida.» E mi disse che il sopradetto lo aveva ultimamente domandato se era possibile rompere questa pace; e, rispondendo il Cristianissimo che nò, perchè era fatta, e sanza alcuno remedio per avere promesso, il frate sopradetto lo domandò se la cosa si romperebbe, quando il Papa glielo comandassi, e lo assolvessi dalla promessa. Il Cristianissimo gli rispose che nò, perchè il Papa lo poteva bene assolvere e liberarlo dalla conscienza, ma non già dall' onor suo. Credo che questo motto dello oratore fussi detto per volere mostrare che il Cattolico abbia grande autorità con il Papa, e con questo mezzo potere mettere qualche gelosia tra Sua Santità e il Cristianissimo; al quale lo dissi, e Sua Maestà lo consentì.

Il Cristianissimo è in opinione che il Cattolico, udita la pubblicazione della pace, sia per mandare dal Papa e mostrare di volersi unire con Sua Santità e con li altri collegati, e spiccarsi dallo Imperadore.

Ici se termine la négociation entreprise et poursuivie sous les auspices du Saint Père, avec l'habile concours de l'évêque de Tricarico et de l'ambassadeur florentin, pour amener la réconciliation du Roi Très-Chrétien et du roi d'Angleterre.

Nous reprendrons la suite des dépêches de Pandolfini dans les premiers mois du règne de François Ier.

XXIV.

ANTONIO PUCCI [1] À LAURENT DE MÉDICIS.

(Arch. med. av. princ. filza XLIII.)

Août 1514.

Sommaire. — Le Roi Catholique est fort mécontent du Pape, qu'il accuse d'avoir prêté les mains aux négociations qui ont amené le traité conclu entre la France et l'Angleterre; il n'en propose pas moins au Saint-Père de former, pour la défense de l'Italie, entre le Saint-Siége, l'Empire, les Vénitiens et l'Espagne, une ligue dont le Roi lui-même serait le chef.

Questa Maestà, per la esclusione del parentado del magnifico Giuliano de' Medici [2], per la intromissione del Papa tra Inghilterra e Francia, per la levata della moglie allo Arciduca, per la crociata non tenuta, e per la gelosia d' una stretta intelligenza fra Papa e Francia delle cose d' Italia, sta molto mal contento del Papa; e nello spirituale, da tre mesi in quà, ha fatte ingiurie assai e di grande importanza a quella Sede, quantunque le escusi con privilegii antichi. E, se non fussi la necessità de' tempi, in altro modo credo aprirebbe lo animo suo; ma al presente desiderebbe la pace tra l'Imperadore e Veneziani; e che il Papa e tutta Italia si collegassi seco alla defensione di Italia, con farlo capo e pagargli lo esercito [3].

[1] Antonio Pucci, neveu du cardinal Lorenzo Pucci, était entré dans les ordres. Chanoine de l'église métropolitaine de Florence, puis évêque de Pistoia, nonce du Pape en Portugal, légat en France et en Espagne, il fut appelé à jouer un rôle politique important et qui ne fut pas toujours sans danger pour lui; c'est ainsi qu'ayant été livré parmi les otages à l'armée impériale, après le sac de Rome, il ne dut son salut qu'à l'intervention énergique du cardinal Pompeo Colonna. En 1536, en qualité de légat du Souverain Pontife, il consacrait l'union du duc Alexandre de Médicis avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint.

Lorsque Pucci écrivit cette lettre, il passait à la cour d'Espagne, se rendant en Portugal pour y remplir les fonctions de nonce apostolique.

[2] En 1514, Julien de Médicis, frère du pape Léon X, avait épousé Philiberte de Savoie, sœur du duc Charles III.

[3] Il nous a semblé que ce fragment de dépêche devait trouver sa place ici comme complément des négociations qui précèdent.

EXTRAITS
DE
LA CORRESPONDANCE DU CARDINAL JULES DE MÉDICIS
ET DE JULIEN DE MÉDICIS
AVEC L'ÉVÊQUE DE TRICARICO ET FRANCESCO PANDOLFINI[1].

(*Arch. Med.* Strozziana appendice filza 1.)

I.

Rome, 28 octobre 1514.

SOMMAIRE. Le Pape désire être exactement informé des affaires de France; toute sa confiance est placée dans l'évêque et dans l'ambassadeur. Il veut garder une extrême réserve en toutes choses; il ne fait donc pas de choix entre le duc d'Angoulême et le duc de Bourbon proposés pour diriger la prochaine expédition d'Italie. Il importerait que l'envoyé de France à Rome fût d'accord avec le cardinal de San-Severino, tant que celui-ci conservera la confiance du Roi.

Atteso che le nozze[2] e lo essere quella Maestà in cammino sospendono di costà tutte le faccende, non vi abbiamo a dire altro, nè ci accade entrare in nuovi maneggi. Userete la solita diligenza nel ritirare e avvisare; che, se bene il Papa non vuole per ora ingerirsi più, arà sempre carissimo sapere e prevedere li appetiti e disegni di quella Maestà, e massime per le mani vostre, nelle quali conosce sufficienza e fede. E così tutte le cose sue e nostre di momento voi le tratterete con Sua Maestà; e, se altri sene vorrà far grado e intraprendere più che non se gli aspetta, dovrà oramai essere scoperto, e far poco frutto per sè, e meno effetto per quelli che volessi governare.

[1] Nous avons extrait de la correspondance du cardinal Jules de Médicis les dépêches qui nous ont paru jeter quelque lumière sur la politique de la cour de Rome dans ses rapports avec la France, et qui nous permettent d'apprécier le caractère du cardinal qui sera Clément VII.

[2] Les noces de Louis XII et de Marie d'Angleterre.

Ma di chi abbi a servire al Cristianissimo e negoziar qui in suo nome, il Papa vuole del tutto lassarne (com' è ragionevole) la cura e l' arbitrio a Sua Maestà; e qualunque parlerà *nomine regio,* avendone autorità, sarà ben visto e accetto a Sua Santità; e, se il maneggio cade in San Severino, e che essa sene voglia fidare, è necessario a volere che le cose passino unite e secrete e con reputazione, e che quello ambasciatore che ci sarà si intenda e convenga bene con sua signoria reverendissima; ma, quando volessi uscire dalle sue mani, può eleggere senza questo rispetto uno a suo beneplacito.

Quanto allo essersi provvisto dal Papa, per il mezzo di San Severino, che il Cristianissimo mandi per capo della impresa *M. d'Angoulème* o *M. de Bourbon,* giustificherete Sua Santità, con quello destro modo vi occorrerà, che la non saria si prosontuosa che avessi nominato più uno che un altro; ma che, nel discorrere la materia, ha bene amorevolmente ricordato che, atteso l'importanza grande, el capo sia di autorità e di prudenza, senza specificare persona.

II.

Rome, 31 octobre 1514.

Sommaire. Nouvelle de la victoire du sultan Sélim II sur le Sophi; affliction du Saint-Père. Mésintelligence probable du nouvel ambassadeur de France et du cardinal de San-Severino; M. de Soliers, qui est à Rome, proposé comme ambassadeur.

Questa è per significarvi, come per la via di Raguzza qui è venuto nuove ch' el Turco ha rotto lo esercito del Sophi sino a dì xxiii d' agosto; e descrivono la vittoria grandissima con la morte del nepote di suo avversario; la qual cosa ha dato a nostro Signore gravissimo dispiacere, e gli par degna di grandissima considerazione; e però questi avvisi si sono comunicati al collegio dei reverendissimi cardinali e alli oratori di tutti i principi che si truovono qui. E per il primo si manderanno brevi di Sua Santità e le copie appunto delli avvisi. . . . .

Intendiamo per le vostre de' xvi come era disegnato ch' el vescovo

de Langres venissi qui oratore, e come *Robertet* di già vi prediceva che gli interverrebbe il medesimo con San Severino che è avvenuto a Marsilia[1]. Il che ci dispiace e ci pare fuora d'ogni proposito del Papa e di quella Maestà, che li agenti suoi sieno qui in tale combustione; e Sua Santità era di opinione che, quando volessi che le cose sue fussino amministrate per le mani di San Severino, e sene volessi fidare, che saria bene lo oratore di Sua Maestà tirassi ad uno segno con sua reverendissima signoria; e, in tal caso, M. *de Soliers,* poichè è qui, servirebbe bene; e però, senza specificare la cagione, il Papa l'ha ritenuto per in sino che venga la riposta delle preallegate nostre.

III.

Rome, 8 novembre 1514.

Sommaire. Recommandation de veiller sur tous les projets du Roi relativement à l'Italie. Bref du Saint-Père à propos de la victoire du Turc. Confiance qu'il fonde sur le Roi Très-Chrétien.

Aremo caro intendere, dopo la coronazione e entrata à *Paris* della Cristianissima Regina, quello che il Cristianissimo arà deliberato circa la impresa di Italia. E, conoscendo vostre signorie diligentissime, non le solleciteremo altrimenti in osservare bene gli andamenti suoi.

Mandiamo con questa a voi, monsignore, secondo la resoluzione fatta in consistorio, la copia della epistola del Turco *à Raguse*, con due brevi di nostro Signore: cioè uno a vostre signorie, l'altro alla Maestà del Re; il quale per parte di Sua Santità gli presenterete con detta copia; soggiugnendogli che, nella medesima sentenza, si è scritto a tutti li altri principi, secondo le loro qualità; e quello che si dice a Sua Maestà procede dalla grandezza del pericolo, e dal debito del suo pastorale officio, ed *etiam* dalla unita deliberazione che ne hanno

[1] Il semble, d'après ce passage, que Claude de Seyssel, évêque de Marseille, et qui avait été ambassadeur du Roi à Rome, avait vécu en mauvaise intelligence avec le cardinal de San Severino, qui avait à Rome la haute main sur les affaires de la France. On craignait qu'il n'en fût de même de l'évêque de Langres.

fatto questi reverendissimi signori cardinali : è ben vero che con più amore e speranza con cotesta Maestà, per la sapienza e virtù sua e per la naturale e ereditaria osservanza e pietà che porta alla Santa Fede Cattolica. Nè dubiti punto Sua Maestà quello se gli ricorda sia mosso da altro che dall' ardente zelo che ha nostro Signore, non solo della conservazione, ma della esaltazione di Santa Chiesa; perchè Sua Santità, nella medesima buona disposizione verso di lei, e considerato bene in che grado la Repubblica Cristiana si truova, si vede al certo due estremi di bene e di male molto vicini : cioè, se unitamente vorranno fare il debito loro, e remedii saranno facili a reparare o fuggire questa imminente ruina; così in contrario, se (*quod Deus avertat*) quello Signore de' Turchi ampliassi lo stato suo, e massime per la via d'Ungheria, dove quel regno si trova in gran sedizione e travaglio, in vano poi ci vorrebbe provvedervi. E però, sendo più tenuto ad amare colui che più ha ricevuto le prime parti della difesa di questa Santa Sede e della Religione Cristiana, si aspettano a Sua Maestà come Cristianissimo Re, come primogenito di Santa Chiesa, e come più potente degli altri principi cristiani, oltre alle altre proprie e singulari sue virtù. Perchè nostro Signore, con tutte quelle forze e favori che sono posti nelle sue mani, satisfarà al debito suo, sperando, per la grazia dello Altissimo Dio, e in la bontà, onore e interesse delli altri principi, abbino a concorrere, posposto ogni rispetto e comodo privato, a tanto gloriosa e necessaria difesa. Alla quale vostra signoria, come gli parrà conveniente, esorterà, persuaderà e pregherà quella Maestà, quanto efficacemente gli sarà possibile; e ci darà notizia di quanto ne ritrarrà degno di avviso. . . .

IV.

Rome, 19 novembre 1514.

Sommaire. Présents échangés entre le Pape et le Roi. Mauvais propos semés dans le dessein d'exciter les soupçons du Roi contre le Saint-Père. Envoi prochain de quatre légats aux quatre grandes puissances pour les exhorter à défendre la Chrétienté.

Aviamo ricevuto la vostra e inteso il diligente officio che voi, monsignore, avevi fatto in presentare le mule di nostro Signore a quella Maestà e quanto gli furono accette. E, circa la offerta che essa vi ha fatto di putti musici e delle tele per caccia, sono sute molto grate a Sua Santità; e, quando sia senza incomodo di Sua Maestà, uno o due di detti putti della sorte che voi scrivete saranno carissimi. Delle tele per caccia, perchè il reverendissimo di San Severino e qualcun altro di questi signori cardinali ne hanno fatto qui a quella foggia, Sua Santità sene servirà questo verno, nè accade dargli per adesso questa briga. Di tutto risponderete e ringrazierete quella Maestà, in nome del Papa, con quelle parole che le signorie vostre giudicheranno a proposito. Della buona disposizione del Pontefice verso quella Maestà, per altre nostre si è tanto detto, e qualche opera pure sen'è visto, che non ci accade se non confermare il medesimo; e, se loro arebbono a credere o a star sospesi per tutte le cose che si dicono quà e che sono scritte di costà, arà Sua Maestà a stare in continua sospizione. Esortatela non volere credere alle calunnie e a novelle che gli sono rapporte, se non intende e fondamenti.

Questa machina Turchesca che minaccia pericolo alla fede e alla Repubblica Cristiana tiene nostro Signore in pensiero non piccolo; e questi reverendissimi signori cardinali ogni dì gli sono appresso a consultare. Hanno unitamente deliberato di creare quattro legati a questi primi principi; *videlicet* a Cesare, a cotesta Maestà, al Re Cattolico e ad Inghilterra, per trattare e prepararsi alla comune difesa.

V.

Rome, 1er décembre 1514.

SOMMAIRE. Explication relative aux envoyés du Roi à Rome. Le Pape ne prétend pas dicter les choix du roi de France ; dans l'intérêt de la bonne et prompte expédition des affaires, il désire que les agents politiques français agissent de concert. C'est pour atteindre ce but qu'il a paru désirer que M. de Soliers fût adjoint plutôt que M. de Langres au cardinal de San-Severino. Le Roi a communiqué au Saint-Père l'état des forces qu'il se propose d'employer dans sa prochaine expédition d'Italie.

Restiamo bene con grande ammirazione della alterazione che vostre signorie hanno preso circa e particulari di M. *de Soliers*, parendoci che non abbiate, non che bene interpretato, ma pur letto le nostre lettere de' XXVIII e XXXI del passato; le quali ci avete fatto rivedere, e non troviamo che si preghi nè che vi si comandi che voi facciate opera che il detto *Soliers* resti qui; ma sì bene che, se il Cristianissimo si vuol validare di San Severino, e disegnava che sua signoria reverendissima avessi a trattare le cose sue qui con il Papa, che gli era bene ci fussi un ambasciatore che s'intendessi seco; e, in tal caso, ricordammo il prefato *Soliers* essere a proposito, e che il Papa l'aveva ritenuto qui senza specificargli la cagione, fino che venissi risposta delle preallegate nostre de' XXVIII; e a questo tanto più inclinò Sua Santità, quanto vostre signorie ci avvisorono quello che *Robertet* vi aveva predetto che avverria a *M. de Langres* con San Severino; il che non poteva generare se non confusione e pericolo alle faccende, e dare al Papa un fastidio intolerabile, come ha fatto tutto questo anno. E, perchè il Cristianissimo volessi uscir di mano di San Severino, e tenere qui uno oratore che riconoscessi e dependessi in tutto da Sua Maestà, gli scrivemmo che posseva fare elezione a suo modo; ed *etiam* che qualunque, *nomine regio*, parlerebbe al Pontefice, avendone autorità, saria sempre ben visto e gratamente udito : aggiugnendogli che le cose gravi e secrete passerebbono tutte per il canale vostro, come avete visto per esperienza che si è fatto fino a qui. E tutte queste nostre commissioni e discorsi non ci pare vi dovessino tanto alterare, se voi non avete altro fine (che non crediamo) che il servire

il Papa. Perchè, burlando, fate simile la rotta del Turco allo avere ritenuto *Soliers* tanto che si abbi risposta delle prefate nostre de' XXVIII? Se le rileggerete bene, troverete il Papa lasciar del tutto la deliberazione al Cristianissimo del deputare gli agenti suoi: e, quando pure si avessi ad interpretar lo animo suo, non si potrebbe comentare in quello senso che avete inteso voi; nè si pare, procedendo a questo modo, che debbino essere profligati e rotti e disegni di quelli che vogliono pensare o far bene per conto del Papa o del Cristianissimo, se già con questi non fussi mescolato qualche disegno privato. Ma, non credendo questo militi in voi, restiamo, come è detto, in grande ammirazione, nè senza dispiacere, conciosiachè voi non avete eseguito quanto vi è suto ordinato. E, se bene è officio della prudenza e discrezione vostra soprasedere o variare li ordini nostri quando il tempo o le cose lo ricerchino, questa causa non ci poteva meritarsi tale varietà o dilazione; perchè non è successo, nè voi ci avete rescritto cosa alcuna di nuovo. E noi volentieri, ricerchi da voi, vi significammo la conclusione che aveva fatta il Papa con *Rochefort* [1] di questa materia, vedendo ancora che, per la sua indisposizione, potria stare lungo tempo per il cammino. E quando vostre signorie avessino comunicato al Cristianissimo tale resoluzione, ne avesti cavato più presto la intenzione sua. E noi meglio e prima avemo potuto giudicare il modo del praticare le faccende; nonostante che il disegno del Papa sia suto sempre che vostre signorie trattino dal canto suo col Cristianissimo il nervo e la importanza di ogni cosa. E, perchè voi allegate che la divizione delli agenti suoi qui saria a beneficio nostro, vi rispondiamo che la riputazione e il credito del Papa con quella Maestà non ha a procedere da sì debole fondamento; perchè, non volendo nè avendo bisogno Sua Santità di mendicar grazia con il Cristianissimo per mezzo di suoi ministri che sieno inimici l'uno dell'altro, pensa a quello che importa più, cioè che le cose grandi si trattino unite e con riputazione, e non sieno prima rotte da uno che cominciate

[1] Rochefort était l'envoyé de France à Rome, qui venait de quitter ce poste par raison de santé.

d'all' altro; perchè spesso qualcuno in simili accidenti non si cura di ruinare le faccende per ruinare lo emulo e lo avversario suo. Nè ci pare, quando pure San Severino fussi deputato a questa negoziazione, che e non sia sempre in mano del Papa di fare intendere la mente sua a voi soli; e non vale la conseguenza che costi il grande scudiere[1] vi abbi a governare; perchè, se San Severino farà qui e fatti di quella Maestà, il Papa udirà tutto e responderà poi quel tanto che gli parrà; e la ragione vuole che più si abbi a fidare e più debbi confidare a chi costi sarà per Sua Santità, e suoi confidenti come è ciascheduno di voi, che a qualunque si trovi qui uomo e agente del Cristianissimo.

Le signorie vostre attendino a servire con la solita prudenza e fede che di quà troveranno riscontro e animo; e dichino bene di tutti i ministri del Cristianissimo e lassino fare puramente a Sua Maestà elezione delli agenti suoi; e il Papa, di quello toccherà a deliberare a Sua Santità, farà ben matura e buona elezione; e, perchè M. *de Soliers* sta qui con grande suspensione d'animo, avendolo il Papa ritenuto e volendolo ritenere fino che da voi venga risposta, conferite subito al Cristianissimo quanto vi si è commesso de' casi suoi, e respondetene per il primo; perchè il Papa sappia se si ha a ritenere o e sene ha a tornare; e che questa dilazione non gli dessi carico appresso del Cristianissimo di non avere obbedito di partirsi secondo gli fu dato commissione.

Sono comparse questa mattina le vostre de' XVII e XVIII a' XXIII, con la lettera regia al Pontefice, e con la notula delle gente disegnate per la impresa di Milano. . . . .

[1] Galéas de San-Severino, frère du cardinal.

VI.

Rome, 19 décembre 1514.

Sommaire. — Le Pape croit devoir détourner le Roi de l'expédition d'Italie. Lui-même lui a conseillé naguère de la tenter; mais, dans les circonstances actuelles, il la désapprouve : les autres puissances ont eu le temps de se mettre sur leurs gardes; l'événement de la guerre est toujours douteux; un échec serait funeste à la France; le Saint-Père, en bon pasteur, doit épargner le sang chrétien. Le Roi ne démentira pas sa réputation de sagesse et de prudence; il permettra du moins au Pape de s'abstenir. Le passé prouve que le Souverain Pontife s'est occupé avec succès des affaires de la France. Il négocie en ce moment avec les Suisses, ce qui intéresse le Roi autant que le Saint-Siége. L'unique pensée de tous les princes chrétiens doit être de s'unir contre les infidèles.

Siamò soprasseduti a rispondervi, perchè il Papa, atteso la importanza e gravità della materia, non si era e non è ancora interamente risoluto. Ma, per non tenere più sospesa quella Maestà (con la quale sempre è proceduta e procederà ingenuamente), gli è parso per mezzo vostro fargli intendere quanto al presente gli occorra, desiderando che tutto si pigli in buona parte, e come da padre affezionatissimo; perchè potria essere che qualcuno di questi ministri del Cristianissimo (che non manca mai de' maligni) arebbono scritto di costà non si trovare bene disposta Sua Santità, avendogli messo inanzi molte pratiche e partiti alli quali essa non ha voluto prestare orecchi, per osservare il silenzio che le signorie vostre intendono e ricercano.

E ci par superfluo replicare qual sia suto la voluntà e le opere del Papa verso quella Maestà e cose sua, perchè le signorie vostre, che da un tempo in quà hanno di continuo avuto il suo cuore in mano, ne sono benissimo informate. Ha desiderato Sua Santità non meno la sicurtà ed esaltazione della Corona di Francia che delli proprii fratelli e nipoti, per quelle ragioni e rispetti pubblici e privati che tante volte si sono replicati. Ed, essendo venuto alli mesi passati una tanta occasione di recuperare il ducato di Milano sicuramente e senza effusione di sangue, non mancò Sua Santità (come vi è noto) consigliare ed esortare e provocare cotesta Maestà a fare la impresa [1]. E in questo tanto

[1] Le Pape avait en effet, peu de temps auparavant, engagé le Roi à tenter une expédition en Italie, mais c'était dans un moment, où, arrêté par une saison avan-

sene allargò e se ne scoperse, e forse passò e segni, come fa chi ama e desidera troppo una cosa, che gli generò tanti inimici e periculi che l'hanno fatto volgere per il letto più d' una volta; perchè si trovò quà solo nel mezzo di molti mal contenti. E in verità fu poco rispetto allargare fuora di stagione un tal secreto, che in un tratto da Alamagna, da Spagna, da Inghilterra e da' Svizzeri vennono li medisimi avvisi, e da molti di loro querele; e tutti davano in brocco, che pareva proprio avessino udito le parole vostre, secondo ci significasti avere usato al Cristianissimo. Non piacque a Dio nè a cotesta Maestà la impresa si facessi; e il Papa ha saputo sì bene dissimulare e intrattenere questi altri, che non si è rotto il filo. Ma non ha già possuto (per opera che abbi fatta) rimuovere le provvisioni e disegni, e la deliberazione che molti hanno fatto di opporsi a qualunque impresa facessi cotesta Maestà per le cose d'Italia. Conobbe il Papa fino a quel tempo tutti questi periculi; tutti li predisse, e tutti sono venuti, e forse molti più e maggiori che non sono noti costì, quando il Cristianissimo sia deliberato mandare lo esercito che voi scrivete; per la qual cosa Sua Santità è di mala voglia, così per conto dello spirituale, come per il temporale. Lasciamo che in nessuna cosa correspondino meno li effetti a quello che l'uomo si propone nell' animo che nelle guerre; e di questo sene vede ogni dì tante esperienze che non accade più dubitarne.

Sono tutti e successi delle cose nostre in mano di Dio; ma nessuno è più governato di sopra e in potestà della fortuna che della guerra, secondo massime si è fatto da un tempo in quà; perchè in una giornata abbiamo visto giuocare uno stato, una repubblica e uno regno; e per questo importi al Pontefice e a Santa Chiesa. Chi è fuori di passione lo vede tutto chiaro, aggiunto mettere in periculo tanta nobilità;

cée, et peut-être lié par sa parole, il ne pouvait l'entreprendre. Selon Guicciardini, le Souverain Pontife n'avait sollicité le Roi d'agir dans cette circonstance que pour se réserver le droit de lui refuser plus tard son concours, en se fondant sur sa bonne volonté passée, et sur la négligence des Français, qui avaient laissé échapper l'occasion. (Guicciardini, *Histoire d'Italie,* livre XII, chapitre 1er.)

con la quale, se si facessi il debito, si potria in onore dello Onnipotente Dio e in gloria e salute nostra ricuperare le cose de' Cristiani, che tanto vituperosamente sono possedute dalli Infedeli. Ma, quando, con una tanta effusione di sangue, cotesta Maestà venissi a vittoria certa e manifestà, non può credere il Papa che essa lo volessi acconsentire; perchè, avendo tanta grazia e tanto dono ricevuto da Dio di essere il primo principe de' Cristiani, parria grande inumanità e ingratitudine, per uno suo privato desiderio, mettere tante anime in periculo; delle quali cose, come noi altri, arà a rendere ragione avanti il Santo Tribunale di Cristo; e non sendo la complessione del Papa naturalmente inclinata a sangue, come è noto a tutto el mondo. Poi lo officio del pastore, il quale ha a mettere la pace e non il coltello fra le sue pecorelle, non può e non vuole consigliare una impresa che apparisca tanto periculosa e con tanta strage de' Cristiani. Anzi, quando la consigliassi, crederebbe che il primo lo biasimassi e lo avessi in mal concetto, fussi il Cristianissimo; e che, se avvenissi alcuno sinistro accidente, Sua Maestà non gli potessi mai voler bene. La quale fino a qui s'è dimostra sapientissima; e, benchè si sia trovata in supremo grado di potenza, ha voluto sempre congiungere lo ingegno e la prudenza con le armi e con la forza. E però, considerato il Papa il periculo essere grave in questa impresa, se alcuno sinistro accidente (*quod Deus avertat*) avvenissi alle gente regie, non solo di quello esercito, ma di tutto il regno, perchè le macchine grandi, quando cominciono ad inclinare, ne vanno a precipizio, e la vittoria fa alli uomini venere di strani pensieri, come di prossimo si è veduto; ancora, se Sua Maestà vincessi, avere ad essere con troppa strage, e spegnere quasi il fiore della milizia cristiana : non pare a Sua Santità, trovandosi in questa Santa Sede, posserla per ora consigliare. E, non avendo qualche pratica di possere facilitare queste cose, e forse ridurre ad una bona vittoria, nel qual caso si potrà scoprire, e dimostrargli l'amore in fatto con il consiglio e con lo aiuto, gli par bene da godere il beneficio del tempo; e, se pure quella Maestà non vi si accomodassi, la prega almeno lo lasci godere alla Sua Santità e non la astringa così presto

a questa risoluzione; perchè il tempo sole molte volte acconciare le cose meglio assai che non sapremmo da'noi medesimi imaginare; e li uomini savi si sogliono con esso consigliare. E quelle cose che oggi piacciono, domani, con la ragione in mano, spesso sono reprobate. E pur, come il Papa allora del tutto confortò questa impresa, così, non possendo ora consigliarla giustamente, nè volendo per sè o per le cose sue primo farci alcuno disegno, desidera ed esorta, e caldamente prega cotesta Maestà a volere soprassederla e pensarla bene quanto a Dio e quanto al mondo; e provar prima altri remedii che la forza. E, se Sua Santità sino a qui ha tanto esaminato e trattato onorevolmente per la Maestà del Re qualche bono assetto, molto più lo farà per lo avvenire per il debito e per lo amore grande che gli porta. Sua Santità cerca guadagnare li Svizzeri e farsegli suoi, il che non saria poco acquisto, e sene potria sperare qualche buono effetto, che il Cristianissimo sene terria satisfatto; ma in sino a qui non gli è riuscito, per il sospetto hanno avuto di troppa sua inclinazione alla parte di Francia. E così il sangue cristiano si riserberebbe a più gloriosa impresa; e massime rinfrescando pure queste cose del Turco, come vedrete per li avvisi che con questa vi mandiamo, e quali sono venuti da uomo sensato e degno di fede. E in fine nostro Signore ne sta con gran pensiero e dispiacere; e pare un fuoco che, se si lascia punto punto dilatare, è da pigliare tanta forza che, quando si vorrà, non si potrà poi forse estinguerlo. Nè per altro è cresciuta quella potenza in sì formidabile grandezza, se non per le discordie de'principi cristiani, e per non volere soccorrere quelli che erano e primi al periculo e alla ruina; la quale di poi si ha per giudicio divino tirato dietro li altri che gli erano appresso.

Piaccia a Sua Maestà rivolgersi per la mente questi pericoli, considerare questi disordini, avere compassione alli infiniti scandali che di necessità si tira dietro la guerra; avere un poco di patienza, non essendo interamente cacciato dal tempo; e prestar fede a quelli che lo amano teneramente; e vogli conservare quella quiete che Dio, dopo qualche travaglio, gli ha concessa; e certamente usando questa pietà,

gli presterà grazia di condurre le cose sue a porto che essa e noi desideriamo.

Noi vi abbiamo fatto questo discorso per commissione del Papa. Voi, presa buona occasione, lo comunicherete per parte di Sua Santità destramente al Cristianissimo, certificandolo del buono e intenso animo suo, e quando e sia pronto al bene universale, e ancora al particulare di Sua Maestà; e che prima eleggerebbe morire che mancare dello officio e fede sua.

Dubitiamo che *prima facie* questa risposta non gli satisfaccia, e non la vadi interpretando con qualche senso alieno dal vero, per non essere forse ora secondo il gusto ed appetito suo, o pure per qualche maligna suggestione; nondimeno la verità è questa; e chi andrà esaminando la vita, la natura e le altre azioni di Sua Santità, vedrà che nelle cose sue proprie non si è governato altrimenti; e che quello si dice, se bene non piacessi a qualcuno, non è però detto simulatamente, ma tutto con zelo della religione e con fede ed amore verso quella Maestà. La verità e il bene hanno tanto forza che, col tempo, sogliono vincere ogni falsa impressione.

VII.

Rome, 1er-4 janvier 1515.

Sommaire. — Demande de l'archevêché de Narbonne pour le cardinal Jules de Médicis. Présents envoyés par le Roi au Saint-Père.

Alli XXIX del passato vi scrissi per conto dello arcivescovado *de Narbonne*, che nostro Signore, e tutti noi desideremmo per il reverendissimo cardinale de' Medici. Questo dì sono comparse le vostre de' XV, XVII, XVIII e XXIII; e, benchè per esse intendiamo la voluntà del Cristianissimo essere che l'abbi M. *de Paris*, *tamen* Sua Santità spera, per le promesse che Sua Maestà tante volte ha fatto, e per non avere ancora auto effetto alcuno le altre provvisioni del prefato reverendissimo in cotesto regno, che la si abbi a disporre a fare questo beneficio;

e, in sino che non viene risposta della preallegata mia, non si può fare di quà alcuno disegno, nè noi ci possiamo discostar da questo desiderio e speranza. E, se Sua Maestà ama o pensa gratificare la Sua Beatitudine, sia contenta darne questo segno, che siamo certi non mancherà modo di restorare M. *de Paris*.

Circa alla dispensa per il maestro de' putti musici (benchè *ad quintum* sia cosa rara e che vale assai), nostro Signore vedrà di compiacerlo; ma bisogna che ci mandiate la copia delle dispense ch' egli ha in sino a qui, per vederle, e in su quelle ordinare detta dispensa; e, quanto alli putti musici e alle botte del vino, ringrazierete, in nome di nostro Signore, la Maestà del Re cordialissimamente.

QUATRIÈME PÉRIODE.

FRANÇOIS Ier.

LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE.

1515-1530.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Le 1er janvier de l'année 1515, le duc François d'Angoulême succède à Louis XII. Tout le monde fondait sur ce jeune prince les plus grandes espérances. Le cardinal Jules de Médicis se réjouit de son avénement; il se montre plein de foi dans son mérite, mais il lui recommande instamment de demeurer tranquille; s'il veut agir, que ce soit pour donner l'archevêché de Narbonne au cardinal Jules (lettres du 9 et du 16 janvier, et du 3 mars 1515, p. 686 et suivantes).

LETTRES ET DÉPÊCHES RELATIVES A LA CAMPAGNE D'ITALIE DE 1515.

TRENTE-QUATRE LETTRES OU DÉPÊCHES, DU 23 MAI 1515 AU 7 JANVIER 1516 (P. 692-750).

Aux dépêches officielles de l'ambassadeur Pandolfini, aux lettres du cardinal de Médicis, nous avons joint les documents qui nous ont semblé de nature à mieux faire connaître la célèbre campagne dont le succès se décida à Marignan, et dont le dénoûment eut lieu à l'entrevue de Bologne. Pandolfini rend compte des préparatifs secrets de l'expédition, de la marche de l'armée, du passage des Alpes, du péril que lui fait courir l'ignorance où on le laisse du parti que prend la cour de Rome. Après de longues hésitations, le Pape s'était déclaré contre la France; il se trouvait ainsi l'allié des Suisses et des Espagnols : c'était un allié sur lequel il fallait peu compter, ne se risquant jamais, se ménageant toujours. Pour avoir

une idée exacte du degré de prudence de l'armée pontificale, il faut lire la curieuse lettre du cardinal Jules, à la date du 27 août. Cette armée avait fait si peu de mal aux Français, ses mains restèrent si pures de sang, que, après Marignan, Léon X put se présenter avec la conscience de sa parfaite innocence devant le vainqueur, qui, à l'entrevue de Bologne, se montra plein de modération et de déférence.

EXTRAITS DE LA LÉGATION DE FRANCESCO VETTORI.

NOTICES BIOGRAPHIQUES (P. 751); INSTRUCTIONS DU 18 OCTOBRE 1515 (P. 755-781); NEUF DÉPÊCHES, DU 19 JANVIER AU 25 FÉVRIER 1516.

Les Florentins s'étaient décidés, après neuf mois de réflexion, à complimenter le Roi sur son avénement. Au lendemain de Marignan, trois ambassadeurs furent envoyés à sa rencontre. Après l'audience solennelle, un seul resta près de lui et le suivit à son retour en France : ce fut Francesco Vettori. Sa correspondance est remarquable. François Ier, par son alliance étroite avec l'Écosse, tient l'Angleterre en échec; il est maître de la Lombardie, ami des Vénitiens et bientôt des Suisses. La mort de Ferdinand le Catholique, survenue le 15 janvier 1516, jetant son petit-fils, l'Archiduc Charles, dans d'inévitables embarras, semble permettre à la France de rentrer sans difficulté en possession du royaume de Naples. Vettori connaît les projets du Roi et ses espérances; il les examine et les apprécie. Il est l'ami de Machiavel; comme lui c'est un publiciste et un homme d'état. S'agit-il d'un parti à prendre, d'une entreprise à tenter, il discute avec une haute raison et une rare sagacité les chances de bon ou de mauvais succès. Ce n'est pas un témoin qui raconte, c'est un arbitre impartial qui conseille et qui prononce [1].

En comblant les Médicis de faveurs et de bienfaits, François Ier espéra vainement qu'il réussirait à s'en faire des amis. Après l'élection de Charles-Quint, Léon X se déclara pour l'élu. La guerre éclata entre les deux rivaux; elle se fit surtout en Italie. La Lombardie, perdue par Lautrec, ne put être reconquise par Bonnivet. On connaît la défection de Bourbon, la campagne des Impériaux en Provence et leur échec devant Marseille. Dans les derniers mois de l'année 1524, le Roi, à la tête d'une puissante armée, s'avançait dans l'intention de dégager Marseille; cette ville était déjà délivrée; il suivit les Impériaux dans leur retraite, et en même temps qu'eux il se trouva en Italie.

[1] Nous publions deux lettres de François Ier et une lettre de Lautrec, se rapportant toutes trois aux années 1516 et 1517 (p. 778-780).

CAMPAGNE D'ITALIE DE 1524-1525. EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU CARDINAL JEAN SALVIATI, LÉGAT EN LOMBARDIE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE (P. 782); SOIXANTE-TROIS LETTRES, DU 12 NOVEMBRE 1524 AU 13 AVRIL 1525 (P. 783-841).

Léon X était mort le 1er décembre 1521, à l'instant même où il espérait recueillir les fruits de son astucieuse politique. Adrien VI occupa peu de temps le Saint-Siége. Le 19 novembre 1523, le cardinal Jules de Médicis lui succédait, et prenait le nom de Clément VII. Doué d'un esprit fin et délié et d'une rare aptitude au travail, le nouveau pontife ne se décidait à rien, parce qu'il voyait tout, inconvénients et avantages. Toutefois, quelle que fût sa timide circonspection, lorsque, à la fin de 1524, il vit les Impériaux presque en déroute, et François Ier établi au centre de la Lombardie avec des forces imposantes, il jugea à propos d'autoriser son légat, Jean Salviati, tout en négociant une trêve entre les deux armées, à conclure secrètement un traité avec le roi de France. La vaste correspondance du cardinal renferme, sur la désastreuse campagne qui se termina à Pavie, les renseignements les plus curieux. Parmi ces lettres, qui parviennent au légat de tant de côtés divers, il en est deux surtout qui présentent le plus haut intérêt; elles sont datées de Rome, et portent la signature de Sadolet.

EXTRAITS DE LA LÉGATION DE ROBERTO ACCIAJUOLI.

QUARANTE-QUATRE DÉPÊCHES, DU 4 DÉCEMBRE 1526 AU 14 AOÛT 1527 (P. 843-990)[1].

Après Pavie, l'Europe considéra avec effroi le degré de puissance où l'Empereur était monté. Aussitôt que François Ier eut quitté sa prison de Madrid, tout le monde sembla prêt à se grouper autour de lui, pour l'aider à relever sa fortune. L'Angleterre l'assurait de son appui par le traité de Moore; à Cognac, le Pape et Venise lui tendirent la main. Une sorte de Sainte Ligue se trouva ainsi formée contre Charles-Quint, et la lutte recommença. La première campagne fut insignifiante; l'armée des Vénitiens et de l'Église, indignement commandée par le duc d'Urbin, justement suspect de trahison, et la petite armée française, aux ordres de l'incapable marquis de Saluces, ne firent rien de considérable. Pendant que la

[1] Nous publions deux lettres du Roi, l'une aux Florentins, dans laquelle il déplore l'attentat commis par les Colonna et les Impériaux contre la personne du Saint-Père; l'autre, par laquelle il confère de pleins pouvoirs au marquis de Saluces pour conclure un traité avec la République (lettres du 5 octobre 1526, p. 841, et du 4 mai 1527, p. 946).

guerre languissait en Lombardie, il arriva que les Colonna, secondés par les Impériaux, s'emparèrent de Rome par surprise et réduisirent le Pape à capituler. Après ce triste et scandaleux incident, Acciajuoli, ambassadeur de Florence et nonce apostolique en France, reçut l'ordre de réclamer incessamment du Roi d'actifs et puissants secours. Sa correspondance emprunte un grand intérêt à la gravité des événements qui signalèrent l'année funeste de 1527. On y voit les cruelles anxiétés de Clément VII, et ses terreurs, et sa fuite toute préparée, et ses perpétuelles négociations, et l'étrange crédulité qui le poussa à s'endormir sur la foi des traités, pour se réveiller captif au milieu du pillage et du massacre de Rome. On y trouve de remarquables jugements sur le caractère français, sur le Roi, sur Duprat; des détails sur la révolution pacifique qui rendit aux Florentins leur liberté; sur les projets de mariage agités entre la France et l'Angleterre, sur la mission de Wolsey, et sur les conférences d'Amiens. Enfin, on y peut lire l'admirable lettre adressée par l'ambassadeur Lautrec, partant pour délivrer le Pape et pour affranchir l'Italie.

La république de Florence accrédita un ambassadeur auprès de Lautrec (instructions du 2 août 1527, p. 991).

Vers la même époque, Giulano Soderini, évêque des Saintes, remplaça Acciajuoli à la cour de France (instructions du 17 juillet 1517, p. 994).

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU GONFALONIER NICCOLO CAPPONI.

NOTICE BIOGRAPHIQUE (P. 998); SIX LETTRES, DU 18 NOVEMBRE 1528 AU 24 MARS 1529 (P. 1003-1027).

La première lettre est adressée à l'évêque de Saintes, les cinq autres à Baldassare Carducci. Chef du parti modéré, dévoué à sa patrie qu'il aimait d'un ardent amour, Capponi conseillait aux Florentins de traiter avec Charles-Quint et de ménager Clément VII. Les Florentins se maintinrent dans l'alliance française et excitèrent au plus haut degré les ressentiments des Médicis. La correspondance du gonfalonier, qui fait de vains efforts pour éclairer ses concitoyens sur leurs véritables intérêts, et qui, dans ses angoisses, leur prophétise les malheurs qui vont fondre sur eux et auxquels il ne voudra pas survivre, inspire à qui la parcourt un sentiment involontaire de profonde tristesse et de pieux respect.

LÉGATION DE BALDASSARE CARDUCCI.

NOTICE BIOGRAPHIQUE (P. 1028); INSTRUCTIONS DU 11 NOVEMBRE 1528 (P. 1029); VINGT-TROIS DÉPÊCHES, DU 17 DÉCEMBRE 1528 AU 2 SEPTEMBRE 1529 (P. 1033-1112).

Jurisconsulte éminent, républicain sincère et passionné, Carducci était l'ennemi irréconciliable des Médicis et le zélé partisan de la France; c'est le dernier ambassadeur de la République. Il avait pour mission de supplier François I[er] de secourir éner-

giquement et sans délai la Cité en péril, dans le cas où il continuerait la guerre; et, dans le cas où il ferait la paix, de traiter pour les Florentins en même temps que pour son royaume. Les instances de Carducci redoublèrent, lorsqu'il eut appris que l'Empereur, à Barcelone, s'était réconcilié avec le Pontife qu'il avait si gravement offensé. Quel pouvait être le gage secret de cette réconciliation imprévue? Florence n'avait-elle pas lieu de trembler pour son indépendance? Les conférences de Cambrai s'étaient ouvertes et se poursuivaient, pour ainsi dire, sous les yeux de l'ambassadeur. On ne cessa de lui affirmer avec serment que sa patrie serait comprise dans l'alliance, que tous ses droits seraient garantis et sauvegardés. Jusqu'à la fin, le Roi, les ministres, le légat du Saint-Siége (c'était pourtant un Florentin!), tous furent d'accord pour l'abuser par les plus odieux mensonges. Ce ne fut que le jour où la paix fut solennellement proclamée, qu'il apprit avec désespoir que son pays était sacrifié. Sa correspondance, qui, d'un bout à l'autre, offre un si douloureux intérêt, est l'acte d'accusation le plus foudroyant qui ait jamais été porté contre la loyauté et l'honneur de François Ier.

Florence désigna quatre de ses principaux citoyens, et les envoya à la rencontre de Charles-Quint, avec des instructions nobles et touchantes (instructions du 16 août 1529 (p. 1113)).

Charles-Quint fut inexorable.

Abandonnée par ses amis, condamnée par l'Empereur, livrée à la vengeance de celui qui, comme citoyen et comme pontife, devait deux fois la bénir, trahie par ses capitaines, la Cité prit la généreuse résolution de défendre contre le plus puissant souverain du monde sa liberté, source sacrée de sa force, de sa fortune et de sa gloire. Seule, elle soutint pendant dix mois cette lutte désespérée; enfin, sans ressources, sans espoir, épuisée de sang, elle tomba, après s'être immortalisée par la plus héroïque résistance dont l'histoire ait consacré le souvenir!

LETTRES

DU CARDINAL JULES DE MÉDICIS ET DE JULIEN DE MÉDICIS

A L'ÉVÊQUE DE TRICARICO ET A FRANCESCO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana appendice filza I.)

Suite.

VIII.

Rome, 9 janvier 1515.

SOMMAIRE. — Mort de Louis XII. Avénement de François Ier. Espoir que la cour de Rome fonde sur le nouveau roi; il sera le défenseur de l'Église, ne songera pas, quant à présent, à faire l'expédition d'Italie... et donnera au cardinal de Médicis l'archevêché de Narbonne.

A nostro Signore e a tutti noi è stata molesta la acerba morte della buona memoria della Cristianissima Maestà, per la filiale affezione che gli portava, e per un certo amore e servitù naturale che sempre la Casa nostra ha tenuto con quella Corona; e tanto più ci ha commosso, quanto il caso ci è sopraggiunto inopinato. Dio, per sua infinita clemenza, lo abbi ricevuto fra li suoi beati! Di qui possiamo conoscere quanto siano fragili e caduche le cose nostre, e quanto poco possiamo confidare nelle speranze e disegni de' mortali! Così è la natura umana; con questa condizione siamo nati, e insieme è virtù e necessità avere patienza e conformarsi con la voluntà divina, la quale non erra mai! Ancora la morte è meno da dolere di quelli che in vita hanno virtuosamente operato. Restaci un conforto alla passione nostra, che è il nuovo Re Cristianissimo, degno erede e successore di tanta gloria e regno, e di tutti e servitori di quella Corona; il quale, per le virtù sue, e per la benevolenza che sempre ha demostro alla Casa e persone nostre, ci dà speranza che non ci avvedremo della morte dell' altro Re, anzi vedremo surgere in quello stato una sua novella pianta felicis-

sima; di che noi mirabilmente ci rallegriamo e ne rendiamo grazie allo Immortale Dio, da chi ogni bene e ogni podestà procede.

Molto piace a nostro Signore lo officio che vostre signorie hanno fatto con quella Maestà di fargli reverenza e in suo nome congratularsi. E, di nuovo, presa buona occasione, lo farete, presentandogli el breve di Sua Beatitudine, che sarà con questa; soggiugnendo quelle più efficaci e amorevoli parole che vi occorreranno in fargli fede del buono animo e del paterno amore di Sua Santità verso di quella, e ricordandogli con reverenza che vogli riconoscere da Dio tanta felicità, e esserne grato, e massime verificando il nome del Cristianissimo con la salute e pace universale de' Cristiani, e con la esaltazione di Santa Chiesa. E, perchè la fede di nostro Signore non potria essere maggiore in Sua Maestà, per quello ha conceputo quando essa era *in minoribus*, e per la misura della disposizione sua propria, vuole cominciare a prendere sicurtà di ricercargli lo arcivescovado *de Narbonne* per noi cardinale. Di che alli xxix del passato vi spacciammo un cavallaro a posta, e poi più volte si è ricordato il medesimo; e, se confidava essere compiaciuto dal Re defunto, molto più lo aspetta da cotesta Maestà, la quale ascesa a sì alto grado, non negherà, come primogenito figliuolo, la prima grazia che il suo padre gli richiede. E però vostre signorie, per parte di Sua Beatitudine, caldissimamente ne lo ricercheranno, soggiugnendogli quanto può confidare porre quella chiesa in nostra mano; e in questo userete ogni vostra diligenza e opera. Nostro Signore gli ha dimostro, come sapete, affezione per il passato, e molto più dimostrerà ora di amarlo, sperando trovare, com'è ragionevole, corrispondenza; e questo sarà il primo saggio, che sarà ancora tanto più grato, perchè ogni principe intenda in questa nuova assunzione essere congiuntissima con Sua Santità.

Postscripta. — Non crediamo per ora si abbi a ragionare di impresa d'Italia, che la ragione non lo vuole; se pure vi fussi mosso cosa alcuna in questa o in altra nuova e importante materia, pigliate tempo a darne notizia, e aspettate di essere chiamati; e, accadendo, rispon-

dete, ma parole amorevoli e generali, perchè uno accidente sì grave, nuovo e inopinato, merita procedere maturamente, accertandola sempre della buona mente del Pontefice e della servitù nostra.....

Raccomando alle signorie vostre questa cosa *de Narbonne,* perchè, se questa passa senza effetto, non penso possere avere più alcuna speranza in quella parte.

Tenuta a' dì XII. Iersera fu presentato a nostro Signore la lettera del Re in favore di M. *de Paris* per la chiesa *de Narbonne.* Non accade se non confermarvi el medesimo detto di sopra, perchè tanto più confida Sua Santità, quanto innanzi che questo Re avessi tal pensiero, essa ne aveva scritto e ricerco la buona memoria dell' altro Re; e da questo molto più ne spera essere compiaciuto.

IX.

Rome, 16 janvier 1515.

Sommaire. — La mort du roi défunt était depuis longtemps prévue; depuis longtemps les yeux étaient fixés sur son jeune successeur, qui est le fils bien aimé du Pape, et qui, depuis le mariage de Julien avec la sœur de Louise de Savoie, est devenu l'allié des Médicis. Quant à l'expédition d'Italie, le Pape est à la chasse, il ne veut pas parler d'affaires; son unique pensée est d'établir la paix universelle. Julien est nommé capitaine général de l'Église.

Intendemo il prudente discorso che vostre signorie avevano fatto con la Maestà del Re, e la risposta sua. Quelle aranno ricevuto di poi le preallegate nostre con li brevi di nostro Signore, e fatto interamente li officii che si ricercano; e in verità non possono tanto significare la buona disposizione e la speranza che il Papa ha in Sua Maestà, che in effetto non sia ancora più; e massime se vedrà qualche saggio come Sua Santità tiene per certo di amore e di liberalità verso le cose sue. E questa morte del Re, antecessore suo, era piaga antiveduta; e il fondamento si è sempre fatto in cotesta Maestà, sì per le virtù sua, sì per la inclinazione ha dimostro a questa Santa Sede, e alla persona del

Papa; e per suo conto principalmente, benchè tutte le qualità fussino ottime, s' è concluso il parentado di Savoia, sperando per tale congiunzione molti effetti a beneficio comune[1].

Circa alla impresa di Italia, possiamo per ora poco rispondere, per essere questo il primo motto che ne intendiamo da cotesta Maestà, nella assunzione della quale ci pare pure sia variato molti fondamenti e disegni; e non intendiamo ancora nè il tempo, nè il modo, nè molti altri particulari che ci concorrono dentro. Di poi ci troviamo qui alla Magliana, dove il Papa è venuto a caccia per pigliare qualche recreazione, e intermesso un poco le faccende. Saremo fra pochi giorni, piacendo a Dio, a Roma, e lì si conferirà e si esaminerà bene questa cosa, che importa quanto voi intendete; e vi si darà notizia di quello occorrerà a Sua Santità, la quale sopra ogni altra cosa desidera, come ricerca il debito suo, la pace universale e la esaltazione della Fede Cristiana, e in tutte le occorrenze che, salva la conscienza e onor suo, potrà gratificare cotesta Maestà, non altrimenti sarà pronto che se avessi a fare per il signore magnifico, suo fratello, o per uno dilettissimo figliuolo. E il signor magnifico, a dì x, fu fatto capitano generale di Santa Chiesa, con satisfazione e letizia di tutta questa corte; e il dì medesimo si partì per trasferirsi in Savoia alla sua illustrissima consorte. . . . .

[1] Julien de Médicis venait d'épouser Philiberte de Savoie, fille d'un second lit du duc Philippe II. Louise de Savoie, mère de François I[er], était fille du même duc, mais d'un premier lit; elle était donc sœur consanguine de Philiberte.

X.

Rome, 3 mars 1515.

Sommaire. — Le Pape se défend d'avoir engagé secrètement les Vénitiens à s'allier avec l'Empereur contre la France. Projet de donner Parme et Plaisance à Julien de Médicis; le Pape l'a nommé gouverneur de Plaisance, Parme, Modène et Reggio, dans le dessein de faciliter son voyage en Savoie, de lui faire honneur, et d'épargner à sa jeune épouse pendant l'été l'influence de la *malaria;* qu'on ne se trompe pas en France sur les motifs de cette résolution. Toutefois, que les ambassadeurs n'en parlent que s'il le faut.

Al Papa è molto dispiaciuto che da Venezia o altrove sia suto scritto costi contro alla verità che Sua Santità abbi tentato e ricerco e Veneziani che si accordino con l'Imperadore a' danni di cotesta Maestà. Noi vi possiamo fare integra fede, nè mai si troverà altrimenti come, poichè messer Pietro Bembo tornò da Venezia, il che fu in vita dell' altro Re, e per le cause che vi sono note, Sua Santità non ha da poi mai parlato delle cose loro. Non si può tenere la lingua nè la penna di molti, che, per malignità o per farsi grado, danno simili carichi ad altri; ma la propria verità è come noi vi scriviamo.

Circa a Parma e Piacenza, per il Magnifico[1], arei caro intendere particularmente con che fondamento la si muove. Vedete senza dimostrazione, e come da voi, di ritrarne il vero, e avvisatene.

Avendo il signor magnifico Giuliano a ritornarsene in brevissimi giorni con la sua consorte, farà forse il cammino di Lombardia, e potria accadere che, venendo la state, non fussi giudicato a proposito, rispetto all'aere di Roma, condurla quà. Unde è parso a nostro Signore, per onore del prefato Magnifico, dargli il governo di quelle città, cioè Piacenza, Parma, Reggio e Modena; e così si è espedito ordinariamente a beneplacito di Sua Santità, perchè, volendo passare per quelle bande, o fermarsi per qualche tempo, non gli abbi ad essere comandato da altri, e possi pigliare delle comodità che avessi di bisogno.

[1] Julien de Médicis. C'est le cardinal Jules qui écrit seul cette lettre.

Noi abbiamo voluto darne avviso a vostre signorie, perchè quelle a punto sappino il vero; e, se alcuno ne scrivessi o parlassi costì altrimenti, possino, sappiendo la verità, dire costà la cosa. Ma, quando vostre signorie non ne sentissino parlare, non è a proposito farne menzione, nè d'una cosa ordinarissima, senza bisogno di troppe giustificazioni.

LETTRES ET DÉPÊCHES

RELATIVES A LA CAMPAGNE D'ITALIE DE 1515.

I.

PANDOLFINI, AMBASSADEUR À LA COUR DE FRANCE, AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Arch. Med.* cart. av. princ. filza cv.)

Blois, 25 mai 1515.

Sommaire. — Le Roi arrive à Blois; le bruit de son prochain passage en Italie prend tous les jours plus de consistance.

Il Cristianissimo per la fiumana si condusse qui fino d'avanti ieri, con la Regina; e lunedì, che saremo alli xxviii, si disegna andare ad *Amboise*.

Le ultime mie furono de' xv e xx del presente, e per esse si disse quanto se ritraeva fino a quel punto. Alla venuta del Cristianissimo, è moltiplicata la fama del dovere passare Sua Maestà ad ogni modo a fare la impresa d'Italia; e si è sparsa di sorte che quelli che ne hanno più particulare interesse, per trovarsi fuora di casa loro, più la credono e la tengono per certa. Io nondimeno fino a qui, menato dalla ragione, persevero risolutamente nella medesima opinione che per l'ultime mie ho scritto, alle qual per al presente mi referisco.

II.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Blois, 26-27 mai 1515.

Sommaire. — Expédition d'Italie; énergiques dénégations des conseillers du Roi; vains efforts de l'ambassadeur et de l'évêque de Tricarico pour savoir la vérité à cet égard. Parole échappée au Roi. Indiscrétion d'un membre du conseil; l'entreprise est résolue avec le concours des seuls Vénitiens. Mouvements et préparatifs. Affaires de Gênes.

Per le mie passate si è scritto *ad longum* della preparazione ordinata di quà, e della operazione nata dal dovere fare questa Maestà questo anno la impresa d' Italia; la quale vivamente è negata da questi primi personaggi, mostrando il Cristianissimo armarsi solamente per il timore de' Svizzeri, e ne soggiunsi il giudicio che particolarmente ne faceva, mosso da molte potentissime ragioni. Conosco che l' uomo facilmente si può qualche volta ingannare nell' azione di costoro, sendo molto spesso loro guidati più presto dallo appetito e voluntà che dalla ragione. Madama *d'Angoulême* [1], il gran mastro [2], M. *de Lautrec*, il Bastardo de Savoia [3], e qualche altro personnaggio, che intendono il tutto, pubblicamente hanno usato dire e dicono che il Cristianissimo di presente è risoluto armarsi, non per nessuno altro conto che per il timore de' Svizzeri; affermando che Sua Maestà non pensa punto questo anno alla impresa d' Italia, non nascendo altra occasione; e uno de' sopradetti, per mostrare un poco più confidenza, mi ha detto che il Cristianissimo, fino al presente, non ha fatto risoluzione alcuna circa l' impresa de Italia; ma, armato che sarà per il timore de' Svizzeri,

[1] La célèbre Louise de Savoie, mère du Roi.

[2] Après la mort de Chaumont, la dignité de grand maître avait été déférée à la Palice; François Ier, à son avénement, désirant revêtir de cette charge son ancien gouverneur, Gouffier de Boisi, donna en échange à la Palice le bâton de maréchal de France.

[3] René, comte de Villars, fils naturel du duc de Savoie, Philippe II, et aïeul maternel du Roi.

poteriano nascere delle occasioni che Sua Maestà intraprenderia quella impresa.

Lo oratore del Papa, il quale desiderava chiarirsi di questo dubbio, non ha mancato per varii versi e con ogni industria e con occasione da potere essergli mal celato il vero, e nondimeno non ha tratto altro, e si è rimasto nella medesima dubitazione; nè io mene maraviglio punto, vedendo che costoro sino al presente non restano interamente satisfatti di Sua Santità, come quelli che desiderebbono che lei non stessi così sospesa, e si risolvesse totalmente secondo il desiderio loro.

La sera che il Cristianissimo venne qui, facendogli monsignor di Durazzo reverenza, non l'avendo visto prima dopo il suo ritorno da *Calais,* Sua Maestà gli disse : «E fa che noi passiamo ad ogni modo i monti, e andiamo in Italia.» E, incontrando io subito da poi il predetto, lui mene referì le sopradette parole, mostrando non approvare punto tale cosa, per la disposizione delle cose presenti, soggiugnendone qualche ragione, e mostrando che una tale impresa, bisognava che fussi bene esaminata, acciò che non avessi un fine quale fu quello di Novarra.

Io, considerando la importanza delle sopradette parole del Cristianissimo, sono dopo quel tempo con ogni diligenza andato ricercando che fondamento e resoluzione. E finalmente, per via d'uno amico di buona qualità, al quale, per qualche particulare necessità, io posso facilmente credere che gli sia suto conferito il tutto, io sono certificato che costoro hanno fatto totale risoluzione della impresa d'Italia, con fermo proposito che non si avrà a valere di nessuno in Italia salvo che de' Veneziani; e mi accerta che, per il consiglio, fu concluso di dissimulare con tutti la deliberazione fatta. La notizia esce de luogo che io sono costretto a crederlo, e tanto più, quanto chi me l'ha data me l'ha verificata con alcuni particulari che al presente non scade soggiugnere.

Il sopradetto, ricerco da me, mi afferma che la cosa non è per ritardare che l'accordo di Genova non succeda, mostrando che tale pratica non ha indotto questa Maestà a fare la impresa d'Italia, concio-

siachè il signor Ottaviano, nel maneggio dello accordo, chiedeva di non si avere a scoprire, se non quando lo esercito francese fussi in Italia.

Che la risoluzione sia fatta del passare in Italia, io non debbo dubitare; ma, se passeranno o nò, bisogna bene rimettersene al successo, possendo nascere molti accidenti che farebbono il tutto variare.

Fino al presente non s' intende che siano comparsi dentro al paese di questa Maestà e suoi confini più che tre mila Lanzichinechi in circa, e tutto giorno ne appariva delli altri. Li sopradetti, per non cominciare ancora loro la paga, vivevono per il paese a discrezione con assai querela di quelli populi, in modo che il Cristianissimo ha mandato a farli pagare, giudicando essere meglio per conservazione de' sudditi anticipare qualche dì il tempo della paga, quale pare non avesse a cominciare prima che alli di VIII di giugno.

Piero Navarra [1] s' intende essere dietro a raccozzare li fanti designati alla giornata, e di questo, e de' Lanzichinechi tutto quello che seguirà.

Il Cristianissimo ha fatto provvisione de' danari per via d' uno accatto e con uno accrescimento alle taglie ordinarie; e, oltre a questo, ordinò al partire da *Paris* di far battere tutte le vaselle d' oro che restorono della regina morta [2]; le quali intendo da chi ne sa il tutto che sono sute per circa dugento mila ducati, benchè per qualcuno si affermi di molto più. Monsignor lo conestabile [3] sen' è andato a *Moulins*, per fermarsi qualche giorno a casa, e di poi, secondo si dice, ritirarsi verso *Langres;* dove dicono si aveva a fare la ragunata de' Lanzichinechi.

Ieri sera partirono per questa fiumana sei cannoni tratti da *Tours*,

[1] Pierre Navarre, capitaine célèbre, fait prisonnier à la bataille de Ravenne, où il commandait l'artillerie espagnole, avait été remis par Louis XII entre les mains du duc de Longueville, prisonnier lui-même des Anglais, depuis Guinegates, afin de l'aider à payer sa rançon. Ferdinand le Catholique ayant négligé de racheter Pierre Navarre, le nouveau roi de France s'empressa d'acquitter lui-même le prix de sa rançon, et l'attacha à son service.

[2] Anne de Bretagne.

[3] Charles de Bourbon.

e si conducono, avverso flumine, a cammino da *Lyon;* e questa mattina di poi ne sono suti imbarcati qui due altri per el medesimo viaggio, tratti di questo castello.

De' cavalli, delle artiglierie, si disse per altra, come erano suti designati, nè scade farne alcuna spesa, sendo appunto al tempo che loro disegnano adoperarli. Posdomani disegna partire di qui il Cristianissimo per *Amboise,* dove qualcuno dice che la Regina si fermerà, non possendo restare quà senza dispiacere d'animo, sendoci morta la regina sua madre.

Del soprastare del Cristianissimo a *Amboise,* bisogna rimettersene alla giornata. Qualcuno crede che non vi abbi a soprastare molti giorni, per ritirarsi verso al cammino da *Lyon.*

L'uomo *de Bourbon* ritornò da Genova, nè io so quello ne abbi reportato, salvo che uno uomo da bene, ricercandonelo io, mi disse: « Ne ha reportato buone parole come per il passato. »

Per la de' xv de' Vostre Signorie, intesi Genova avere fatto qualche appuntamento, il che si era prima in qualche parte per altra via presentito [1]. Della notizia che Vostre Signorie ne davano non m'è parso conferirne con persona, sendo in costoro venuti avvisi che tale accordo era succeduto per opera del Papa, non volendo io dare loro nuova di quello che io so, che non è molto loro grato; e si persuadono essere nato per opera della Santità di nostro Signore.

Scrivendo m'è suto fatto intendere che li Lanzichinechi, al continuo multiplicano, e che fino a questa ora, secondo ce era avviso, ne era di già comparsi sino al numero di circa otto mila.

Il Cristianissimo ha usato dire oggi ad uno amico di buona qualità, parlando della impresa d'Italia, che al più tardi disegna trovarsi la vigilia di Santo Giovanni a *Lyon;* nel quale loco io intendo che di già il signor Gian Jacomo di Triulzi ha fatto fare un ponte sulle navi per portarlo in su carri con lo esercito, secondo el costume francese.

[1] Ottaviano Fregoso, doge de Gênes, traitait secrètement avec le Roi, qui s'engageait, s'il remettait cette ville sous la domination de la France, à lui en donner le gouvernement, et à lui assurer d'autres avantages.

Tenuta a' dì XXVII.

Questi primi personaggi sono al continuo in negare l'impresa d'Italia, e lo amico mio al continuo più mi conferma la risoluta deliberazione fattane, oltre a che sene vede anche qualche indicio. Vostre Signorie pensino che il negarla costoro non è fatto senza misterio.

Uno de' dugento gentiluomini di questa Maestà mi ha detto che hanno avuto comandato di trovarsi tutti a *Lyon* con l'arme e con cavalli alli VIII di luglio, e al continuo si volta qualche compagnia de' gente d'arme al cammino *du Dauphiné*.

Vostre Signorie, per le ultime loro de' XV, scrissero ch' el duca di Genova aveva fatto qualche appuntamento con li avversarii; e costoro stanno con ferma speranza d'appuntare con il signor Ottaviano; e io intendo da buono luogo che ieri il Cristianissimo ebbe lettere da monsignore *de Bourbon*, quale lo avvisa che Sua Maestà stia di buona voglia; che il signore Ottaviano è contento di accettare lo accordo.

Questa è una gran diversità da quello Vostre Signorie scrivono; del resto sene dovrà intendere il vero.

Il mio partire da qui per *Amboise* si differisce tre o quattro giorni.

III.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza CV.)

Blois, 26 mai 1515.

SOMMAIRE. — Défiance qu'inspire la conduite du Pape.

Vostra magnificenza vedrà il contenuto dell' alligata alli Signori Otto; la risoluzione del fare questa Maestà l'impresa d'Italia questo anno è al certo fatta, nè credo sia da farci dentro dubbio alcuno. Costoro lo occultano al Papa il più si può, perchè si persuadono che Sua Santità non li voglia in Italia; e hanno detto e al continuo dicono al suo oratore che non sono resoluti del farla.

IV.

FRANÇOIS I[er] AU DUC DE FERRARE.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Grenoble, 3 août 1515.

SOMMAIRE.— Le Roi donne avis au duc de Ferrare de son passage en Italie; il compte sur son concours, et l'engage à agir de concert avec les Vénitiens.

Françoys, par la grâce de Dieu, etc.

Mon cousin, combien que je sois certain que vous soiez bien adverty de mon (emprise)[1], ainsy que de la dilligence que j'ay fait et faitz pour mettre à effect (ma résolucion), j'ay bien voulu vous advertyr et vous faire entendre mon arrivée en ceste ville de Grenoble, pour, dedans troys ou quatre jours, tirer oultre et faire mon passage en Lombardye, espérant, moyennant l'ayde de Dieu et de nostre force qui est telle que je croy que vous savez assez, et aussy de ma bonne et juste querelle, venyr à mon honneur de ma dite emprise, et en rapporter certaine victoire, quelque effort que mes ennemys fassent au contraire. Et pour ce, mon cousin, que je vous ay tousjours bien repputé mon bon parent, et que de vous et de vostre Estat j'ay espéré et fait compte me valoir et servir en ceste mon emprise, et que de vostre part elle sera non seulement favorisée, mais aidée et portée de tout vostre pouvoir; je vous prie, mon cousin, tant que je puis, ainsy le fassiez et vous déclairiez mon parent et bon allyé; et davantage favoriser de tout vostre pouvoir l'armée et affaires du Duc et Seigneurie de Venise, nos bons amys, et alliez et confédérez, le bien, honneur et prospérité desquelz je tiens et réputte telz et semblables que les miens propres. Par quoy, en ce faisant et leur aidant, je tiendray et réputteray l'aide et faveur estre faites à moy; vous certiffiant que l'amytié, allience et confédération qui est entre eulx et moy forte et

[1] Les mots entre parenthèses sont restitués.

constante est amytié indissoluble et telle que je suis résolu et délibéré vivre avecques eulx en une mesme fortune. Et à Dieu, mon cousin, qui vous ait en sa garde.

Françoys.

V.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Grenoble, 12 août 1515.

Sommaire. — L'armée française est échelonnée dans les montagnes; il faut qu'elle franchisse aussitôt les Alpes sous peine de manquer de vivres. Absence de nouvelles d'Italie; situation fâcheuse de l'ambassadeur et de l'évêque de Tricarico.

Io non scrissi a vostra illustrissima signoria per non avere che dirgli; il che *etiam* mi avviene al presente, sendo le cose ridotte a termine, che poco altro si può scrivere di momento che la passata de' Francesi; della quale, seguendo, vostra signoria arà molto prima notizia per via di Lombardia che per mie lettere, non si possendo di quà scrivere a dirittura. Lo esercito Francese sta con grandissimo sinistro in queste montagne, ed è per necessità costretto in brevi giorni tentare il passare, per non possere, secondo si crede, soprastare molti giorni dove si trova, rispetto ai viveri.

Lo oratore di nostro Signore si trova qui; e, per non avere, molti giorni sono, lettere da Roma, non sa a che termine si trovavano quelle pratiche, e che resoluzione ne abbi fatta il Papa. Ogni giorno di quà si traggono fuora nuove per uomini che vengono di Italia di natura che la maggior parte delli uomini si persuadono che il Papa sia accordato con la parte avversa; e però noi ci troviamo qui con non poca suspensione d'animo ed incerti; e potremo essere da ciascuno meglio visti che non siamo. Aspettiamo con desiderio lettere di costà, pregando Dio che di buon mandi.

VI.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Grenoble, 15 août 1515.

SOMMAIRE. — Si le Pape se déclare contre la France, la position des ambassadeurs pourrait devenir critique.

Tre giorni fa, scrissi a vostra illustrissima signoria, e al presente ho poco che dirgli, trovandomi ancora qui in compagnia dell'oratore del Papa : e, rispetto alla totale dipendenza che hanno le cose della città e di vostra signoria dalla Santità del Papa, non mi pare possa errare nel seguire le deliberazioni del prefato oratore, il quale si trova qui senza sapere quello che il Papa si abbi deliberato, e che resoluzione presa de' partiti, che, da *Lyon*, in nome del Cristianissimo, gli spacciò fino alli xxx del passato per cavallaro a posta. Pensiamo attendere ancora due giorni, per vedere quello si intenderà del campo Francese, e di poi partire per verso là per qualche cammino che più giudicheremo a proposito. Se il Papa arà preso deliberazione contro al desiderio di questa Maestà, bisognerà che noi, nel travagliare, andiamo con più riguardo che vostra signoria non pensa, non volendo ricevere qualche carico; perchè costoro sono persone sospettose, e spesso di poco rispetto ad altri. Dio di buon mandi.

VII.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Grenoble, 16 août 1515.

SOMMAIRE. — Coup de main du maréchal de la Palice sur Villafranca ; prise de Prospero Colonna. Arrivée des bandes noires sous les ordres de Robert de la Marck. Sécurité du côté de l'Angleterre.

Il generale *de Languedoc* questa mattina mi ha mandato a vedere

una lettera quale ha ricevuta di campo; per la quale si narra come, la vigilia di Nostra Donna, *M. de la Palice* era con quattro cento uomini d'arme andato ad assaltare alla sprovitta il signor Prospero Colonna in una terra chiamata Villafranca, quale è del duca di Savoia, lontana VII miglia da Saluzzo; e velo aveva dentro preso, con avere svaligiato mille cinque cento cavalli che si trovavano con lui; e che Pietro Margano era restato prigione insieme col detto signor Prospero; altri prigioni non nomina, se bene è da presupporre che sieno molti.

Lo oratore del Papa ed io disegnamo partire posdomani di qui per alla volta del campo; nè abbiamo per ancora disegnato il cammino, aspettando prima il ritorno d'uno uomo di conto quale fia qui domani.

Poche ore sono scrivessi a vostra signoria per la via *de Lyon* per le poste del Re, e se non saranno ancora partite, saranno con le presenti. È di poi comparso una di vostra signoria de' VII del presente, alla quale si risponderà.

Delle gente Inghilesi venute a *Tournay* non ho mai inteso cosa alcuna, nè di quà si è mostro tenerne alcun conto; che potria essere stata cosa ordinaria.

Costoro non debbono avere molto sospetto verso *Boulogne*, di poi che li Lanzichinechi di banda nera non restono là, come qualcuno scriveva. Li sopradetti saranno qui domani, condotti da *M. Robert de la Marck*, e sono undici insegne, che, se fussino piene, sarieno cinque mila cinque cento. Intendo da chi li ha visti che sono bella gente e bene armata, e sene vanno con più diligenza che possono al cammino dello esercito.

Di verso Spagna altro non si intende.

VIII.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Grenoble, 19 août 1515.

SOMMAIRE. — Les lansquenets des bandes noires sont arrivés. Les ambassadeurs partent le lendemain pour rejoindre le Roi qui est au delà de Saluces.

Per la presente non ho altro che dire a quelle, salvo come, questi dì, sono arrivati qui dieci bandiere di Lanzichinechi della banda nera, gente bellissima e bene armata, e domattina sene partiranno per la volta del campo.

L'oratore del Papa ed io abbiamo disegnato partire domattina di qui, alla volta del Re, e faremo il cammino che ha fatto Sua Maestà, sebbene pensiamo sarà con molto nostro sinistro, ma molto più de' vostri cavalli. Non so per parecchi dì che comodità io arò di scrivere alle Signorie Vostre, e però, se staranno qualche giorno senza mie lettere, quelle non si maraviglieranno.

Tenuta a dì XIX.

E questo dì l'oratore del Papa ed io partiamo per alla volta del Re, quale, per li avvisi che si hanno ultimamente di là, si trova a Moritte, dieci miglia di quà da Saluzzo. Pensiamo fare il cammino per la Savoia per più comodità; perchè, arrivato sarò in campo, mi sforzerò di scrivere a Vostre Signorie per tutte quelle vie mi saranno possibile; e quelle non si maraviglieranno se in questi dì staranno senza mie lettere.

IX.

FILIPPO STROZZI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Florence, août 1515.

Sommaire. — Résumé des lettres interceptées. Ruse de guerre des Français; ils trompent les Suisses et passent les Alpes. Grand appareil de leur armée.

Riconoscendo le lettere intercette, vi ho trovati certi particulari quali mi è parso a proposito con brevità toccarli, che si possono tenere certi, riscontrandoli in diverse lettere.

Quanto al passare, usorono questo tratto i Francesi : Mandorono un corriere a posta al duca di Savoia con lettere del Re, per le quali gli narrava come in ogni modo era resoluto passare per il passo di Susa, e lo pregava strettamente si volessi scoprire in suo beneficio; detto corriere, secondo l'ordine dato, fu intercetto da' Svizzeri, e parendo loro avere la intenzione del Re, si feciono forti al passo di Susa e ad un altro passo lì vicino. *Interea* Pietro Navarra per passi inusitati fece passare le fanterie sue con una palla di ferro in mano per ciascuno e per ogni otto un falconetto, e tutto dì xi attesono a scendere in fra li due passi inusitati, quali nominano Rocca Parviera e il Spasso di Saluzzo, in forma che tutto lo esercito ragionano passato; per la via di Susa, vi sono venturieri e cavalli assai disutili per fare mostra e segno di venire per quella volta.

Concordono ancora che il duca di Savoia si scopra in loro beneficio, e che di già ispedisce le vittuaglie, e presto farà peggio.

Evvi el Re in persona, e il suo successore; tutto el resto del sangue regio, tutto il consiglio, cancelliere grande, cancelliere [1], tutti li gentiluomini di Francia. In somma Francia resta vota, tutti e monti e piani coperti di gente, e le stimono meglio di cento mila bocche.

[1] Le fameux Antoine Duprat, qui, après la mort de sa femme, entra dans l'église, et devint archevêque de Sens et cardinal légat.

X.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE GALEAZZO VISCONTI[1] AU PROTONOTAIRE CARACCIOLO.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Pignerol, 11 août 1515.

SOMMAIRE. — Conseil de guerre tenu dans la maison du cardinal de Sion, pour déterminer le plan de campagne et la conduite à tenir en présence de l'armée française.

Acciò la Santità di nostro Signore intenda la conclusione della dieta tenuta oggi, vi significo che, subito dopo il desinare, siamo stati tutti in consiglio in casa del reverendissimo Sedunense[2], presente il signor Prospero; ove intrati, fu proposto *quid agendum* contra li Francesi venuti a Dragonero[3], terra del marchese di Saluzzo, assai forte e in forte paese, e sono la maggior parte, dicono, a cavallo, che indica volerne travagliare alla campagna per le vittuaglie più presto che per altra cosa; il che non li può succedere. Altri dicono, vogliono andare in Astezzaria, poi in Alessandria per divertirne, e quello mi pare difficile, veduta la gente di nostro Signore, e del vicere[4], quali pure non possono tardare xv giorni a comparire in le parti nostre, il che si solleciti per l'amore di Dio.

Il parere di tutti li capitani fu curto per tutto uno, cioè che si andasse a trovare questi Francesi con dieci mila persone, e il resto andasse a Susa, non volendo tener quà persona. E vorrei che nostro Signore e l'oratore Cattolico fossero stati a quella ora in quello consiglio per vedere leoni rabbiati, e fare questione fra loro chi aria questo luogo di Dragonero; è impossibile crederlo nè giudicarlo a chi non lo vede.

Fummo richiesti il signor Prospero ed io del parer nostro, il quale

[1] Ce capitaine était dévoué aux intérêts de Maximilien Sforza, duc de Milan. Il fit sa paix avec les Français, et jouit même de la faveur de François Ier, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

[2] Le fameux Mathieu Schinner, cardinal de Sion, l'ennemi acharné de la France.

[3] Le pas de la *Dragonière* dans les Alpes.

[4] Raimond de Cardona.

fu che, dove se potessi trovar l'inimici e combatterli, andassimo di diritto; ma andare a una terra murata, dove bisognasse tirare artiglieria, e salire mura, e forse ritornarsene senza averla, pur troppo cosa dannosa, e di quella mala conseguenza che si sa; e che di abbandonare questo passo, per oro del mondo non era da fare, perchè li inimici potevano venire, se non con l'artiglieria, almanco con uomini d'arme e cavalli leggieri e fanti in lo piano in mezzo di Susa e noi; e che importava la ruina nostra per le vittuaglie. Fu sopra il parere nostro chiamato di nuovo il parere de' capitani, li quali con molta disputa stando ostinati in la sua opinione prima, arguandone, e noi e converso rimostrandoli che, da poi non se può andare a combattere di diritto, il caso nostro è di tener fermo questi passi e in spezie Susa, qual è il passo vero per le gente d'arme e artiglieria, e per là verranno li Lanzichinechi insieme con loro; e di più e il caso nostro sempre migliora andando innanzi, perchè era impossibile che il Re di Spagna, veduta la lega conclusa e il campo quà, perdesse questa occasione di rompere in Francia.

Tandem, omnibus auditis, tutti si ridussero alla nostra opinione, e fu concluso che dieci mila fanti andassino a Susa domani, provveduti di artiglierie, cioè d' archibusi e falconi abbastanza. A Saluzzo vanno otto mila, computati li primi, e il resto che è in mezzo soccorrerà ove bisogna, e così è tutto benissimo provveduto. Spero bene che quelli che vanno a Susa faranno delli fatti avanti siano quattro giorni. Il signor Prospero andrà a Saluzzo per governare quella banda; al quale si ara ogni giorni il vero delle cose si possano sapere, e, secondo la occorrenza, costi se governerà.

E a questi capitani tutti pare quello è vero, cioè che ove è la persona sua il tutto non possi passare se non bene; e per certo lo hanno in una grandissima reputazione. E, acciocchè nostro Signore intenda di questi monti, gli dico che avemo tre passi principali, cioè: Collo d'Agnello, la Pelosa, e Susa: li due primi sono difficili per artiglieria, di sorte che non si può condurre; Susa buono; e non è dubbio che, chi avessi avuto danari, aria menato li fanti a pigliare sotto il collo

d'Agnello uno castello chiamato Castel del Fino; e da sua banda si saria andato sino ad una terra chiamata Susana, al pede del Monte Genevro; e da lì si serrava la via di Susa. Ma il non avere danari ha causato come di sopra; imperocchè non si poteva andare, salvo con munizione di vittuaglie, le quali bisognava pagare; e così bisognavano cavalli per l'artiglieria; e sempre che io imponeva tal cose, subito rispondevano: « Ove sono li danari? » Al che non era risposta.

Ma concludo che Susa e qui teneremo, se nostro Signore Dio non ne fusse contrario. A quello altro collo d'Agnello vedremo chi passerà dal piano, avendo el signor Prospero a Saluzzo con otto mila fanti Svizzeri, e noi quà; e, secondo vedremo, governeremo il caso nostro.

Dite al prefato nostro Signore e allo oratore Cattolico che stiano di buona voglia, che li faremo sentire buone e ottime nuove in caso che li Francesi assaggino il passare. Circa alli cinque mila fanti nuovi, è parso al reverendissimo Sedunense, al signor Prospero e a me che sia necessario farli, e non solo quelli ma otto mila, perchè senza dubbio, stando qui pur otto giorni senza inimici, si manderanno alcuni cantoni, li quali tutto il mondo non li teneria; e così la spesa non sarà maggiore, e non saremo poi in tanti continui affanni di questo ritorno benedetto. E se, fra questo mese d'augusto, si vedrà che Francesi siano fuora di speranza del passare, si adopreranno questi fanti alle imprese necessarie, cioè di Crema e di Genova.

XI.

UN ANONYME À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Turin, 16 août 1515.

Sommaire. — Relation du coup de main tenté et exécuté à Villafranca par le maréchal de la Palice; captivité de Prospero Colonna. Les Suisses et le roi de France.

...Inteso lo inconveniente seguito nella persona del signor Prospero sua compagnia, di che si è inteso di poi il particulare, in somma si è

che, nello arrivare di *M. de la Palice,* mentre ch'el prefato signor Prospero era ancora a Carmignola, per li Francesi e parte Guelfa si disegnò fargli el medesimo in quello luogo, e che, avendo qualche impedimento, differissero; e nondimeno fu ferito il maestro del campo, con due o tre compagni aveva seco, e si ebbero a salvare nella riviera. E, poichè detto signor Prospero si ridusse a Villafranca, che sa vostra eccellenza, la divide el Pò da li Francesi, e otto o dieci miglia di paese, secondo avendo messo buona guardia al ponte, non dubitava di niente. E, intendendo li Francesi di ora in ora per mezzo della parte tutti e suoi andamenti e progressi, partì a' dì xii due ore avanti il giorno el prefato *de la Palice; M. d'Aubigny,* con altri capitani e numero di quatro cento lancie Francesi, partirono da Savignano; per la diritta strada cavalcassero fino appresso a Villafranca, a circa due miglia; da poi usciti di strada andassero a passar Pò alquanto discosto alla detta villa, e, passati a guado tutti, si divideron in due parti per pigliare l'una e l'altra porta, dove ebbero qualche resistenza. Nondimeno, tra l'impeto loro e il favore della parte, non potendo li Duceschi servare le porte, entrorono dentro, e vennero alle mani con circa cinquanta uomini d'arme; e, fatto una bella difesa, furono tra morti e presi, perchè a quella ora erano quasi tutti a desinare. Innanzi che li altri montassino a cavallo, i Francesi dominarono il tutto; e *M. de la Palice* aveva circundata la casa dove alloggiava lo signor Prospero, che è quella dove alloggiò vostra eccellenza; el quale signor Prospero, dicesi, era armato, e vedendo non vi essere remedio, gli mandò el guanto. Nel quale tempo, sentendo detto *de la Palice* e Duceschi rifarsi davanti la porta di detta casa, lassata la guardia per disfare interamente e nemici, venne *d'Aubigny* e fece suo prigione detto signor Prospero. Ma dicono che per questo tra lui e detto *de la Palice* non è nata differenza alcuna. Furonvi morti cinquanta in sessanta uomini non di molta condizione; presi tutti i capi, fra' quali dicono esso signor Prospero, signor Cesare Fieramosca, Piero Margano, Girolamo della Penna, e tutti li altri con circa otto cento cavalli, de' quali ven'è secento belli e buoni. Salvossi forse dugento cinquanta in trecento

cavalli, ne sono scappati per essere alloggiati fuora della terra in quelli borghi; e di questi pare ancora da' paesani ne sia suti morti qualcuno.

Li Francesi, senza fermarsi e senza cercare altro bottino che li uomini e cavalli, sene ritornorono a Savignano dove giunsero a ore xx; e li Svizzeri hanno mandato a Villafranca dieci sette bandiere, e l' hanno messa a sacco; ancora che, per non esservi gentiluomini, e avere sgombrato in gran parte le cose loro li paesani, e non vi avere trovato venti uomini, non poterono fare molto eccesso.

Siamo a dì xiv, e ci sono lettere di *M. de la Palice* d' ieri fatte in Fossano, dove dice si sono ritirati per più sicurtà fino arrivo *de Bourbon*, quale afferma doveva trovarsi in quello luogo dentro a giovedì prossimo, che saremo a xvi; e intanto comparire le fanterie e gente d' arme, quali vanno alloggiando all' intorno, per averli insieme; e che vi si trovava a detto dì mille dugento lancie Francesi, dieci otto mila Lanzichinechi, e due mila altri fanti, senza quelli della parte che sono assai; e vanno multiplicando; e pare, dichino, el Re di Francia sarà in breve a Como con il resto delle gente d' arme, e che Sua Maestà vuole con tutto la battaglia; e dalla banda delli Svizzeri s' intende si sono ritirati tutti insieme verso Pinerolo, e che e sono d' animo voltare alla via di Lombardia, e aspettare in qualche buona terra otto mila Svizzeri fanno scendere di nuovo, rispetto a due cantoni che sene vogliono andare, e non volere combattere, se non se congiungono con le gente d' arme del Papa e de' Spagnuoli, e uniti con quelle combattere animosamente. E, dolendosi oggi questo duca di Savoia con certi loro ambasciatori venuti a sua eccellenza del sacco di Villafranca, gli risposero esser per fare ancora peggio; che potrebbono avere in disegno nel partirsi di Piamonte fare el medesimo nelle altre terre. Gli eventi mostreranno meglio lo animo loro.

Siamo a xv; e iersera arrivò el conte Roberto Boschetto, mandato dal signor Giuliano; e, ancorchè fussi d' animo di spacciare questa mattina la presente, la reserverò al suo ritorno, che dice volersene tornare.

È venuto con pericolo, rispetto allo essere rotte le strade. Pure Iddio gli fece tanta grazia che si è condotto a salvamento.

Questa mattina saremo col duca di Savoia, e non mancherò dal canto mio di farlo grato, perchè mi pare gentiluomo.

Siamo stati col duca, e el conte gli ha esposto la sua commissione molto accomodatamente, e veramente mostra essere uomo di ingegno e bono servitore di vostra eccellenza. Hallo rimesso a dopo desinare. E questa mattina è tornato da Falconero el governatore di Vercelli, e ha referito al duca di Savoia, il quale mi dice, che sua Maestà è dispostissima a convenire con Alamanni sempre. Quando sia verosimile, che accordo si faccia fra loro mostrerrà el fine della pratica; e aggiunge che Sua Maestà non si può persuadere che la Santità di nostro Signore si abbi a discoprire contro di lui; e mostra lo animo deliberato, le forze gagliarde e la speranza grande ha di vincere, come sua eccellenza particularmente intenderà dal prefato conte, da chi intenderà e la risposta e discorso fattogli col duca.

XII.

LE CARDINAL DE SANTA MARIA IN PORTICU[1] AU CARDINAL JULES DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Rome, 17 août 1515.

Sommaire. — La prise de Prospero Colonna ne doit pas décourager l'armée. Le Pape compte sur les Suisses; il est décidé à poursuivre l'entreprise. Il faut envoyer des renforts à Alexandrie, à Plaisance.

Avendo nostro Signore visto lo avviso di Raffaele Ieronimi circa la cosa del signor Prospero, e esaminato il luogo che riscontra con quello che aveva scritto esso signore de' suoi alloggiamenti, vi presta fede, e crede sia vero; ma non per questo si sbigottisce punto Sua Santità; e però disse che vostra signoria reverendissima scriva subito, subito, subito a Goro Gheri che, quando lui intenda Svizzeri stare constanti e forti contra Francesi, non resti di mandar le gente d' arme

[1] Bernardo da Bibbiena.

e cavalli leggieri al presidio d'Alessandria con ogni possibile celerità, purchè, come per l'altre s'è scritto, vi sieno le altre provvisioni, di maniera che le gente non andassino a manifesta perdita. Ragionevolmente, allo arrivare delle lettere vostre, M. Goro arà notizia di tutto quanto che da poi la passata de' Francesi sarà seguito, e per sua discrezione e prudenza saprà sul fatto come abbia a governarsi meglio che, nè da vostra signoria reverendissima, nè da noi di qua gli possa essere ricordato.

Quando li Svizzeri stiano forti, la Santità di nostro Signore non fa molto eccessiva la perdita del signor Prospero, e vuole gagliardamente seguitare la impresa; e però dice che vostra signoria reverendissima e il magnifico Lorenzo insieme con le gente, *hoc est* e voi e le gente cavalchino presto, presto, presto, alla volta di Piacenza, e sopra tutto le gente vadino via con ogni celerità; e così di nuovo si scrive al signor vicere che venga presto ad unirsi a vostre signorie a Piacenza, ove, in ogni evento, dice Sua Santità che è bene che le signorie vostre, e le gente, e il signor vicere sieno prestissimo; e questo mi ha Sua Beatitudine replicato più volte che io scriva alla signoria vostra reverendissima.

Di campo de' Svizzeri non c'è nuova, che non l'ho per buon segno.

XIII.

LE MÊME AU MÊME.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Rome, 18 août 1515.

Sommaire. — Immense importance de la mission actuelle du cardinal; il lui faut activité, prudence, sagacité. La conduite à tenir dépend du tour que prendront les affaires de Lombardie. Il importe de ne marcher en avant qu'après avoir opéré la jonction des troupes de l'Église avec celles du vice-roi, ou après un succès des Suisses.

Per lettere di mano dell' Ardinghello vostra signoria intenderà la mente di Sua Santità. A me non accade dire altro, se non che ricorda

a vostra signoria e al magnifico Lorenzo che in tutto el tempo della vita vostra, se vivessi bene mille anni, non arete alle mani cose di tanta importanza; ed è necessario usiate tutta la prudenza vostra, e andare con gran cautela e circonspezione in tutte le cose.

Monsignore mio, la maggiore diligenza e più salutifera cosa che usar possiate è di avere spessi e veri avvisi delle cose di Lombardia : ove sono Francesi; che fanno Svizzeri; e che tumulti li populi; e, in questo avere nuove, non guardare a spesa, nè sparmiar servitori, per ciò che, patroni miei cari, secondo li andamenti di Lombardia, bisogna che procediate voi e le vostre gente; perchè, se quelle cose sene vanno in ruina, io non so come e laudabile e securo sia il vostro andare a Piacenza, senza le fanterie, perchè si potria perdere *eodem in tempore* le terre, le persone nostre e le gente d'arme. Io l'ho detto oggi, e di nuovo orora mandato a replicare a nostro Signore, che ce avverta, e chiarisca bene sua mente in questa parte alle signorie vostre. Non crediate, se il Re vince l'impresa, vi voglia lasciar Parma e Piacenza; saria pazzia il pensarlo, massime intendendo voi essergli contro. Sì che, in caso che le cose di Lombardia vadino in fascio, come pare quasi credibile e ragionevole, al vostro andare tanto oltre non mi pare prudenza nè ragione nè sicurtà. Dissi *ex mea sententia;* e in tal caso credo anche el vicere non ardirà a passar Pò a Piacenza, come se gli è scritto, ma verria a passarlo sul Mantovano, e di lì venire ad unirsi con le signorie vostre. La quale unione le signorie vostre devono sollicitare quanto le possono, con averlo continuamente alle spalle per questo conto; perchè, come siete insieme, con le gente vostre vi assicurate di tutte le cose che potriano venirvi in contrario, stando uniti con le gente; e, volendo anche poi accordarvi tutti e due insieme con Francia, si farà con più reputazione, e non da ferri rotti. Se Svizzeri stessino constanti e si riducessino in luogo che da essi e voi fussi lo adito e il commercio sicuro, oh! in questo caso voi potresti spingervi valorosamente innanzi, e fare tutto quello che di quà vi si è scritto li dì passati.

E però torno a replicare che abbiate spessissimi e veri li avvisi di Lombardia, che forse a questa ora li arete; e sono all'avventura più

che non vorresti. Così mi penso io, e vorrei in questo essere di falsissimo giudicio.

XIV.

FRANÇOIS Ier À BARTOLOMMEO D'ALVIANO.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Carmagnola, 19 août 1515.

SOMMAIRE. — Le général des Vénitiens doit tenir en échec l'armée espagnole, pour l'empêcher d'opérer sa jonction avec les Suisses.

Francoys, par la grâce de Dieu, etc.

Mon cousin, par la lettre que vous m'avez escripte par le porteur de cestes, j'ay veu comme vous, avec tout l'exercite de la Seigneurie de Venise, vous estes venu loger a l'Abaddye et que les Espaignols ont passé l'Adda pour venir en ça, en intention, comme il est vraysemblable à croyre, d'eulx joindre aux Souisses qui sont sur le chemin de Verseil, mectans peine et faisans la plus grande dilligence qu'ils peuvent de gaigner Novarre, pour delà faire tout ce qu'ilz pourront pour empescher et retarder l'effect de mon emprise. Et, combien que je soye seur, mon cousin, que, par vostre prudence, expérience et dilligence, vous jugerez assez de combien importe empescher et garder que les ditz Espaignols ne se joignent ausditz Souisses; et que, pour les travailler, empescher et rompre, si vous voiez le pouvoir faire, vous ferez toutes choses à vous possibles; ce neantmoins j'ay bien voulu encores vous explicquer et très affectueusement prier de poursuivre et le plus que vous pourrez tenir de près lesditz Espaignols, et par tous les moyens les garder et empescher d'eulx joindre ausditz Souisses. Et, au regart de moy, je ferai tellement que lesditz Souisses n'auront moyen de pouvoir aider ausditz Espaignols, ne les aller joindre; car demain, à l'ayde de Dieu, je seray à Thurin avecques toute mon armée, et le lendemain les aprocheray de si près qu'ils ne marcheront à leur aise, ni ne feront grande ayde ne faveur ausditz Espaignols. Et, pour ce, je

vous prie, maintenant que nous sommes sur ce fait, vous faites de vostre part tout ce qui possible vous sera contre lesditz Espaignols, en sorte qu'ilz ne puissent parvenir à leur intencion, qui est d'eulx joindre ausditz Souisses s'ilz peuvent, comme dit est; et de ce que vous ferez en ce et autres choses me donner advis, et je feray le semblable de ce qui me surviendra envers vous.

Au surplus, quant vous aurez response et plus certaine déclaration du duc de Ferrare et marquis de Mantoue de leur voulenté envers moy et ladite Seigneurie, vous m'en advertirez pareillement en toute dilligence; vous mercyant au demeurant, mon cousin, de la bonne et grande affection que j'ay congneu cy devant et congnoys encores de présent que vous avez de plus en plus envers moy et le bien de mes affaires; et principallement à ce que ceste emprise, qui est commune entre ladite Seigneurie et moy, preigne yssue honnorable et prouffitable, non seullement à nous, mais à noz bons amys et confédérez, et à la ruyne et confusion et exterminacion de noz ennemys. Priant Dieu à tant, mon cousin, qu'il vous ait en sa garde.

FRANÇOYS.

XV.

FILIPPO STROZZI AU CARDINAL JULES DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Florence, 23 août 1515.

SOMMAIRE. — Position des Suisses; une bataille est probable. Nouvelles de Crémoné; tout est bien.

Un corriere Fiorentino ci riferi, di udita, e Svizzeri avere saccheggiato e abbrucciato Chivasso, e ire alla volta di Vercelli, dove si dubitava non fussino per essere accettati, rispetto a'loro tutti portamenti; e si teneva per certo che li Francesi li sopraggiugnerebbono ne'piani di Vercelli, e li forzerebbono al combattere con loro disvantaggio. Sogliono portare il vero in seno e il falso in bocca.

Delle cose di quà, Cremona sta con buona intelligenza nostra; e

tutti li nostri amici perseverano in buona opinione; e ancora li governatori si governano in ogni cosa di sorte che le cose passeranno con buona satisfazione di tutti.

XVI.

LES HUIT DE PRATIQUE À PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Florence, 24 août 1515.

Sommaire. — Ordre à l'ambassadeur de faire une tentative pour renouer les négociations avec le Roi; une ambassade doit être envoyée à sa rencontre.

Avanti ieri ti scrivemo quanto ne occorreva, e particularmente ti commettemmo che, data occasione e tempo comodo, entrassi con la Maestà del Re in qualche ragionamento, per il quale ti si aprissi lo adito a rappiccare qualche pratica di composizione, e il modo che ci pareva che tu dovessi tenere. Il che, quando allo arrivare della presente non avessi fatto, piglierai più destro tempo che ti sarà possibile al farlo. E di più gli potrai significare come subito che abbiamo avuta notizia dello arrivare suo in Italia, abbiamo procurata la espedizione delli nostri ambasciadori, più tempo fa deputati, li quali, per la incomodità del passare, si sono differiti insino ad ora. E, ritrovandosi di presente la Maestà Sua in luogo più riposato e fuori delle montagne, non vogliamo mancare del debito officio nostro, e frà due giorni partiranno ad ogni modo. Vorremmo che questa nostra deliberazione e disegno facessi intendere a Sua Maestà, e lo accompagnassi con tutte quelle parole e modi che ci potessi recare più grado, e trarne maggior frutto che si potessi. E di questo non possiamo dartene altra norma, rimettendocene alla prudenza tua, nella quale confidiamo assai.

XVII.

LES HUIT DE PRATIQUE À FRANCESCO VETTORI, COMMISSAIRE GÉNÉRAL À MODÈNE.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Florence, 24 août 1515.

Sommaire. — Une ambassade sera envoyée au roi de France; Vettori en fera partie. Nécessité de se tenir sur la défensive et de s'imposer la plus grande réserve.

Noi crediamo che tu arai visto, per lettere di Madonna Alfonsina [1] al signor capitano [2], quello che nuovamente ne ha fatto intendere nostro Signore circa il mandare li ambasciadori al Cristianissimo. E noi appresso, esaminato la cosa con questi cittadini, abbiamo preso partito di mandarli, e appresso abbiamo disegnato mandare in loro compagnia Messer Luigi de' Rossi : e per essere lui commissario, e per essere notissimo e molto grato in quella corte, e, perchè conosciamo male poterci valere della persona di Messer Veri de' Medici, se non con tempo lungo; e per questo effetto abbiamo spacciato a Roma, volando, per intenderne la voluntà di nostro Signore. E, quando Sua Santità lo approvi, lo metteremo in compagnia delli altri, intra 'quali sei tu, e telo significhiamo, acciò ti metta all' ordine e stia parato per seguire la tua legazione. E però, alla ricevuta di questa, conferirai questa cosa con lo illustrissimo capitano; e, parendogli di ricordare o di alterare cosa alcuna di questo disegno nostro, celo farai intendere. E similmente, occorrendogli ricordare cosa alcuna circa la commissione da darsi a questi ambasciadori, celo farai noto, acciò che si possa eseguirlo. E, avendo tu a partire di costì, intenderai da sua eccellenza se vuole, in luogo tuo, si sustituisca altri commissarii, e chi gli andassi a gusto; e noi ne seguiremo quello ne avviserai.

[1] Alfonsina Orsini, veuve de Pierre II de Médicis, belle-sœur de Léon X et de Julien, et mère de Laurent.

[2] Laurent de Médicis, chargé du commandement à la place de son oncle Julien, qui était malade.

Questa mattina abbiamo visto una lettera del signor capitano a Madonna Alfonsina, per la quale intendiamo in che termini si truovano le cose francese e de' Svizzeri, e quello che ricercava il duca di Milano; e, veduto la deliberazione fatta costi, e del salvare le gente e del fare masserizia del danaro, approviamo e laudiamo e quello che è fatto e quello che avete in animo di fare; perchè in quelle due cose ci pare che consista il bene e salute nostra.

Mandiamoti le copie della lettera scritta a nostro Signore e a Francesco Pandolfini, come vedi, incluse.

XVIII.

LES HUIT DE PRATIQUE À LÉON X.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Florence, 24 août 1515.

Sommaire. — Les Florentins s'empressent d'obéir à la volonté du Saint-Père, en envoyant une ambassade au Roi Très-Chrétien, avec lequel ils seraient heureux de renouveler leur ancienne alliance.

Beatitudine,

In questo punto che siamo a ore xv, la Magnifica Madonna Alfonsina ne ha mostro una lettera che gli scrive Piero Ardinghelli per ordine di Vostra Santità; la quale non potria essere più secondo il desiderio e gusto nostro, e di molti altri cittadini amorevoli e fedeli della Santità Vostra e tutta casa sua; nè si poteva pigliare partito alcuno più grato, nè più conforme alla universale opinione della città. E, per questo rispetto, si è spacciato uomo a posta a Francesco Pandolfini, per fargliene intendere, e replicatogli quello se gli era scritto prima sotto dì xxii del presente, di vedere di appiccare qualche pratica in quel modo appunto che ne aveva ordinato Vostra Santità; e, oltre a quello che ha ricordato la prefata Santità Vostra a tutti questi cittadini, e a noi piacerebbe molto, e, se fussi conveniente, ne sforzeremmo Vostra Santità che le piacessi, adaccompagnare questa legazione con la persona di Messer Luigi de' Rossi; el quale, per essere Fiorentino e per

trovarsi qui, ci pare molto conveniente mandarlo come ambasciadore nostro nel numero delli altri; essendo solita sempre la Città nostra in simili casi mandare intra detti ambasciadori uno uomo di Chiesa; e la persona sua ci parebbe più a proposito che nessuna altra per molti rispetti, massime per essere nota e grata in quella corte, e tanto confidente di Vostra Santità quanto è; di che noi teniamo più conto che d'alcuna altra cosa. Supplichiamo adunque a Vostra Beatitudine che gli piaccia farcene grazia e darcene presto risposta; che solo si manda il presente corriere a di lungo per questa causa, e perchè venga più presto, e per averne più presto risposta.

E, perchè non manchi a Vostra Santità notizia alcuna di quelle che abbiamo noi, se gli fa intendere come sono tre anni che, con la fedelissima memoria del Re morto questa Città fece una confederazione a difesa delli stati comuni; per la quale questa Città si obbligò, a difesa delli stati del Re in Italia, sovvenirlo e aiutarlo con quattro cento uomini d'arme, qualunque volta quella n'avessi di bisogno; ed e converso quella Maestà si obbligò a difesa dello Stato nostro con secento lancie Francesi; la quale confederazione si fece per cinque anni, che cene restano ancora due in circa; però, quando accaggia a Vostra Santità per questo conto ricordarne cosa alcuna, ne sarà grato che lo facci.

E, se alla Santità Vostra occorressi ricordarne cosa alcuna circa la commissione da darsi alli ambasciadori, la Santità Vostra sia contenta d'avvertirne, e noi non permetteremo cosa alcuna che non sia secondo il contento suo.

XIX.

PANDOLFINI AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Turin, 26-27 août 1515.

Sommaire. — Ressentiment des Français contre le Pape et les Florentins; le bruit commun est que le Saint-Père et la République se sont déclarés contre le Roi; l'ambassadeur a peine à y croire; il attend des instructions. Les Suisses sont à Novarra, le Roi à Vercelli. Nouvelles diverses.

De Grenoble, insieme con l'oratore del Papa, partimmo alli xix del presente, e ieri arrivammo qui in Turino. Siamo ben venuti per el cammino di Savoia, e non per *le Dauphiné*, per la via dello esercito, per fuggire li grandi fastidii e sinistri del campo, massime cominciando a conoscere in tutti li Francesi una mala disposizione verso il Papa e Vostre Signorie, persuadendosi loro di averci a scrivere per inimici in questa loro passata. Siamo arrivati qui, e abbiamo trovato una universal fama e constante che il Papa e Vostre Signorie si sieno dichiarate contro a questa Maestà, e che le gente loro venivono in sullo stato di Milano per defenderlo dalli Francesi. Il che noi non crediamo così facilmente, per non parere fino a questa ora una minima notizia di tal cosa, nè l'oratore del Papa da Roma, nè io da Vostre Signorie; e nondimeno per ogni buono rispetto noi abbiamo fatto pensiero fermarci qui, nè andare più avanti fino che altro non s'intenda ci in contrario; massime sendo confortati di campo da qualche particulare avviso al non ci volere trasferire là, tenendosi quivi per certa la declarazione del Papa e di Vostre Signorie contro a questa Maestà. Lo andare al presente in campo in tanta mala disposizione di costoro, potria facilmente partorire e danno alle persone nostre, e disonore alli patroni; e, per non stare più in questa suspizione d'animo, e essere certificati della resoluzione fatta per la Santità del Papa e per Vostre Signorie, si fa questo presente spaccio per Roma espresso, per quella via che sia sicura fino a Piacenza, e con ordine che subito la presente sia mandata a Vostre Signorie, acciò quelle si degnino subito ordinarmi particular-

mente quello che io abbia a fare, quando tale declarazione sia seguita, come quà si tiene per certo. El mio soprastare quà in tal caso non potrà essere se non con pericolo e danno mio particulare, e forse con qualche disonore di Vostre Signorie, le quali si degnino subito volere rescrivermi per darmi ordine di quello abbia a fare; e le lettere bisogna mandare o per via di Genova fino qui, o per via di Piacenza per le mani di quello governatore, con ordine che subito le mandi qui in Turino, donde non sono per partirmi.

Non mi trovando in campo, non posso dare alcuna certa notizia a Vostre Signorie. Qui si dice che li Svizzeri si debbono oggi tutti salvi trovare a Novarra, e el Cristianissimo a Vercelli.

I Lanzichinechi ieri si condussono qui, e questo dì si sono partiti per la volta del campo; e lo essere loro partiti, e molti, fanno assai indicio ch' el Cristianissimo non abbia molto sospetti della venuta de' Svizzeri *en Dauphiné.*

Il duca *de Lorraine* iersera arrivò qui, e questo dì s' è ne andato a trovare il Re.

Il duca di Savoia [1] si trova in campo con il Re, e con parecchie centinaia di cavalli in arme, e tutto dichiarato per il Re.

Nel mio partire *de Grenoble,* io visitai malato di flusso lo infante d' Aragona, figliuolo che fu del Re Federigo; e, per quanto io ritragga da chi viene di là, sua signoria è di poi passato da questa presente vita. Questo era il secondo figliuolo che rimase del Re Federigo.

Tenuta a dì XXVII.

Poco altro ho da dire a Vostre Signorie, salvo pregarle che con prestezza mi voglino fare intendere quello che io abbi a fare, perchè, sendo vero quello che per ciascuno si afferma, il mio soprastare di quà potria essere con qualche pericolo mio e disonore di Vostre Signorie.

[1] Charles le Bon avait succédé à son frère Philibert en 1505. Il usa de son influence sur les Suisses pour les amener à conclure la paix avec la France. En général, ce prince excellent, si indignement sacrifié plus tard, prenait, entre ses trop puissants voisins, le rôle de pacificateur.

Io mi trovo qui con Raffaello Girolami, il quale è qui per il monsignore Giuliano de' Medici; si trovava qui appresso questo signor duca, e non l' ha seguitato in campo, conforto dal prefato duca per ogni buono rispetto di così fare.

La presente si manderà, se sarà possibile, fino a Piacenza a diritta a messer Goro Gheri da Pistoia, governatore di quello luogo, con ordine che per una cavalcata la mandi subito a Vostre Signorie, e copia sene mandi fino alle poste di Santo Ambrogio, con ordine che sia mandata dal primo corriere che passa pel cammino di Genova.

Vostre Signorie, o per l' uno cammino o per l' altro, si degneranno risponder subito, che quanto più posso di nuovo ne le priego.

Qui oggi s' intende che li Svizzeri salvi sono entrati in Novarra, e che il Re con el campo si truova a Vercelli.

Per via *de Lyon* e uomo a posta è comparso qui una loro de' XVI del presente, alla quale, dopo tanta mutazione delle cose non accade altra risposta. Maravigliami assai della letizia che comparse costì che li Francesi fussino assediati in Savignano, conciosiachè mai quello esercito o parte di esso sia mai stato in simil pericolo.

Io, fino alla risposta della presente, darò quelle poche notizie potrò a Vostre Signorie dello esercito Francese; alle quali ricordo che el soprastare mio qui è fuora d' ogni proposito e con pericolo non piccolo.

XX.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Turin, 27 août 1515.

SOMMAIRE. — La présence de l'ambassadeur dans le camp français ne serait pas sans danger pour sa personne. Sa perplexité. Il reçoit des nouvelles. Difficulté de sa mission : on s'est déclaré contre le Roi, et on lui envoie une ambassade. Il est question d'une négociation entre le Roi et les Suisses.

La signoria vostra vedrà quello che scrivo a Firenze per la presente copia; nè so come questa si arà presto e buon recapito, per non sapere dove vostra signoria si trova; e essere venuto quà, fa che lei si trovassi nello stato di Milano con le gente d'arme. Quà si ha per certo la declarazione della Santità di nostro Signore e di vostra signoria contra alli Francesi, e il romore è tale che se fussi andato in campo potria avere portato qualche pericolo, se bene potessi essere nato contro la voglia del Cristianissimo. Nè da Roma nè da vostra signoria fino a questa ora abbiamo di tale declarazione alcuna notizia, e dall' uno canto non dovremo crederla, pensando che vostra signoria non volessi che noi restassimo quà in pericolo, ma sapessimo come ci avessimo a governare in un tanto accidente; ma dall'altro canto siamo certificati di tale declarazione per via che male ne possiamo dubitare.

Io ho scritto a Firenze per intendere quello che io abbia a fare, non sappiendo dove particularmente si trovi vostra signoria, la quale io quanto posso prego, se la presente ha buon recapito, a volermi subito dare ordine di quello ch'io abbia a fare.

Comparse iersera a notte el Bozza, corriere, con una de' XXIV di vostra illustrissima signoria, alla quale in buona parte si risponde per le alligate mie de' XXVI e XXVII a' Signori Otto e a vostra illustrissima signoria; la quale per esse intenderà la venuta mia in questa città, e la causa dello essersi fermo qui, nè fino al presente trasferitomi in

campo; nè pensi quella che la indisposizione mia, della quale al presente mi trovo bene, nè ch'el fuggire disagi mi abbi ritenuto, ma solamente la mala contentezza del Cristianissimo e di tutti li altri, per la declarazione fatta per la Santità di nostro Signore, per essersi collegato con li inimici suoi.

Per commissione degli Otto, quando furono creati li oratori, ma molto più per commissione di vostra signoria, fu fatta intendere la buona disposizione della Città e di vostra signoria in particulare verso questa Maestà, come in quel tempo sene diè particulare notizia, e fu fatto tale officio tanto abbundantemente che, visto li successi delle cose, fu fatto forse troppo copioso. Quando io mi trovava poi a *Lyon*, per commissione del Cristianissimo, io scrissi a vostra signoria la domanda che mi fece Sua Maestà fare per *Robertet*, e la risposta che io ne feci allora, e lo avere accettato di scriverne a posta, e promesso responderne loro. Vostra signoria, per la sua de' XXIX del passato, mi scrisse che per la prima altra mi darebbe resoluzione di quanto el Cristianissimo ne aveva ricerco; e, non avendo io di poi ricevuto alcuna sua, salva che la preallegata de' XXIV, al presente non so se qualche altra sua lettera si fusse mal capitata, e son certo che, nel primo parlamento che ne accadessi fare col Cristianissimo o con li suoi, doveria essere la ricerca di tal risposta; e credo che, qualunque buona parola io fussi per dare al Cristianissimo, saria per accrescergli la indignazione e mala disposizione sua, atteso ch'el Papa abbi fatto tanti giorni sono la declarazione e significatola di quà, e visto che vostra signoria si è venuta avanti con le gente. Io penso governarmi secondo che li tempi ne comporteranno alla giornata; ed, essendo in compagnia dell' oratore del Papa, vedrò dì per dì se alcuna mutazione farà Sua Santità dalle deliberazioni; delle quali vostra signoria so che non è per discostarsi. Io penso andarmene fino a Vercelli, quando io intenda che el campo del Cristianissimo sia spinto più avanti, e così andarmi accostando al campo, e trasferirmi in quello quando io intenda possa farlo senza indignazione di quella Maestà, di che ogni ora aspetto e spero esserne certificato; e, quando io mi possa trovare dove è Sua Maestà,

io non mancherò di fare quello officio che li Signori Otto commettono, e vostra signoria; e lo farò abbundantissimamente, purchè ne sia data la occasione. Ma vostra signoria pensi che le semplici parole, senza altro fondamento, quando seguiti di poi al continuo lo effetto in contrario, sono per accrescere la mala disposizione di questa Maestà; con la quale sempre, quando ne stringesse la necessità, si potrà appiccare pratica, pure che ne sia dato el filo.

Per altra mia si dette notizia del modo e governo di questa corte. Quelli che infra li primi più possono in questa Maestà e che al presente lo consigliano, è *de Boisi*, li bastardo di Savoia, M. *de Lautrec;* e ogni cosa è consigliata con el gran cancelliere; e *Robertet* è gran ministro e esecutore del tutto.

El Cristianissimo stamani, secondo s'intende si trovava a Vercelli con avere mandato qualche gente a Novara, donde e Svizzeri, non vi avendo trovato niente, si erono in sul lago Maggiore.

Uno partito stamani da Vercelli referisce che certi ambasciatori Svizzeri stamani erano stati a parlamento con el Cristianissimo dentro di Vercelli; ma io non so quanta fede l'uomo si possi prestare alla relazione di simili uomini particulari.

XXI.

LE CARDINAL JULES DE MÉDICIS À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza CV.)

Bologne, 25 août 1515.

SOMMAIRE. — Instructions données aux gouverneurs de Plaisance et de Parme, pour le cas où les Français se présenteraient devant ces places. Désordres à Reggio.

Mandando Ieronimo, nostro cameriere, a vostra signoria con certe commissioni, per questa non dirò altro, se non che si degni prestargli fede. E questo, che qui è scritto, è la parte di quella che Matteo vi mostrò, cioè che ordine da' governatori di Parma e di Piacenza dovesse essere eseguito in caso che li Francesi venissero per quelle terre.

Lo mando, non perchè temo sene abbi ad aver bisogno, ma per non preterire di avvertire detti governatori della voluntà di nostro Signore. La signoria vostra ne manderà loro quanto più secretamente si può una copia, aggiugnendovi che, e venendo il caso, oltra a quello che debbono fare per ordine di Sua Santità, credano ancora di mandare un uomo a posta al Re per tale effetto, e, quando non riuscisse, farne almeno dimostrazione.

E, se avvenisse che, non sendo passato el vicere, e prosperando le cose de' Francesi, el Cristianissimo mandassi o araldo o altro per pigliare le dette città, nostro Signore dice che ciascuno delli detti due governatori risponda in questa sentenza, *videlicet* : che la Santità di nostro Signore aveva loro ordinato, che, mandando il Cristianissimo a pigliare quelle città, per volerle in ogni modo, *etiam* per forza, non facessino una replica, e che subito le lasciassino; ma bene essi governatori, come da loro, con amore ricorderiano al Re Cristianissimo a mandare a Roma e domandarle a nostro Signore, per ciò che faccendo, essi sono certi che troverebbono Sua Beatitudine uno buono e amorevole padre verso quella Maestà; e che, oltra lo avere dette terre, se potriano fare degli altri effetti a molta satisfazione loro.

Vostra signoria vede quanto da' Reggiani è scritto circa li alloggiamenti di soldati; vi dico che teniate ordine, che una notte da un dugento cavalli per il disordine loro siano svaligiati; si che vi priego a provvederci.

XXII.

LE MÊME AU MÊME.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Bologne, 27 août 1515.

Sommaire. — Il importe de rassurer les Suisses en leur promettant le concours de l'armée pontificale. On peut, afin de les satisfaire, faire passer le Pô à deux cents lances, qu'on maintiendra toutefois sur le territoire de Plaisance, afin de ne pas paraître trop ouvertement prendre l'offensive. On attendra, pour les engager plus avant, que les Suisses et les Espagnols aient fait de nouveaux progrès. Recommandations aux Suisses, dans le cas où ils traiteraient avec le Roi, de ne pas omettre dans le traité les affaires de l'Église. En somme, telle est la ligne de conduite : attendre les événements et ne rien compromettre.

Avemo visto li avvisi ne avete mandato, quali in somma sono come li altri. El Gambaro[1] sollicita che si mandino le gente ed e denari, e che così ha promesso, *etiam* con obbligare la vita; e che, non si mandando subito queste due cose, vede le cose della lega andare male.

Noi non abbiamo mancato, nè manchiamo di sollicitare, e così di nuovo la signoria vostra solliciterà Messer Goro in mandare le dugento lancie che hanno da andare a Pavia, che passino subito Pò; acciò li Svizzeri prendano animo e non si possino lamentare delle nostre provvisioni; le quali gente, quando si veda la loro constanza e deliberazione di volere andare e tenere Pavia, e con effetto ci vadano li otto mila Svizzeri, secondo si è scritto, possino subito essere con loro e congiungersi alla defensione di quello luogo; in lo quale, quando si facci bona testa, e li Svizzeri persistano in loro bon proposito, e li venti mila altri venghino, si poteranno mandare delle altre gente nostre, e non curaremo di scoprirne. Però ne pare si debba andare consideratamente, e le gente non le mettere se non in luogo sicuro; e per questo, lo parer nostro saria che, passato che saranno Pò, non avessero da intrare ad alloggiare in quel del duca di Milano, ma si stessero in lo territorio di Piacenza in là di Pò, ad effetto che li Francesi non aves-

[1] C'était sans doute un agent du Saint-Père à l'armée des Suisses.

sero causa di entrare in le cose e danni delle terre della Chiesa, escusandosi che, per aver noi mandato le nostre gente in defensione dello stato del duca ed in offensione loro, per questo loro vennero alli danni nostri. E questo diciamo ancora, perchè el conte Jacopo Anguisciola mi ha detto, per cosa molto certa, che per el campo Francese è andato uno bando fatto da parte del Re, che niuno de'suoi soldati abbi da offendere e dannificare le cose della Chiesa. E per questo ne pareria bene che le gente nostre passassero Pò, per mostrare che noi non manchiamo dal canto nostro; ma che si stessero in quel di Piacenza oltra Pò, finchè intendessero li Svizzeri andare in Pavia e volerla tenere e difendere; e allora poteriano andare le dugento lancie nostre, e mandarsene anco più, e in tutto scoprirsene. E voi ancora potresti passare Pò, e spingervi più innante, però vedendo, come ho detto, la certezza de' Svizzeri e ben fondate le cose di Pavia; altramente si ha da andare cautamente, e bene avvertire di non mettere le gente se non in luogo dove sieno sicure.

In questi avvisi che mi avete mandati ci sono lettere del Gambaro, le quali me fanno stare molto sospeso, finchè avemo altro avviso. Lui scrive la grande instanza e pressa che fanno li Svizzeri per le gente e danari; e dubito che non saranno a tempo; e massime temo per quel che scrive dell' ambasciadore Spagnuolo che sia venuto meno alla promessa delli danari, che essendo li Svizzeri della natura che sono sdegnosi, non venghino a fare qualche tratto di pace col Re. E per questo vi bisogna andare con grande considerazione; e, secondo vedemo la constanza de' Svizzeri, così si ha da procedere da noi. Noi non mancamo di sollicitare e con lettere e messi il vicere, e di fare ogni provvisione; nè de' danari si mancherà, quando vedremo che il nostro spendere sia per far frutto; che quando vedessimo altramente, non li vorriamo buttar via.

Circa lo ordine del campo e del vostro andare, io mene rimetto a voi che siete in fatto, e al parere di questi signori condottieri, che ne vedono e sanno più di me.

Questa mattina ho mandato Simone Tornabuoni con danari, e li

fanti tutti sono partiti. Questa sera sono giunti quelli di Romagna, e passati oltra ad alloggiare fuora di Bologna.

Io scrivo a Messer Goro che scriva al Gambaro in cifra, che, vedendo le cose andare altramente che pensammo, e li Svizzeri inclinare allo accordo con Re, che allora ricordi a' Svizzeri che abbino cura di nostro Signore, e che non faccino appuntamento alcuno in lo quale non si lasci lo luogo suo a nostre Signore, e assicurare le cose di Parma e Piacenza e quelle di Firenze.

In somma, pensate come andate, e avvertite : se Svizzeri non persistono, o non vengono li venti mila che dicono, non mi pare da scoprirsi molto; ma, quando quelli venghino e questi persistano, potete andare con ogni dimostrazione, al mio parere. Mi pare anche di vedere quello fa el vicere; e, se li Svizzeri vanno lenti alle resoluzioni, per noi potete mostrare ch' el ponte non è fatto, e non lo far finire, acciò che, sendo finito e voi non passando, non si mettessi tanto più sospetto loro. Oramai el signor Renzo, dovendo venire, dovrà farlo, ed io el manderia a sollicitare, perchè la persona sua vi valerà assai.

Governatevi con cotesti condottieri in modo che tutti abbino ad essere di voi satisfatti, e carezzateli indifferentemente, perchè el mantenere unione ed amore verso voi delli condottieri è la migliore cosa possiate fare; prima e sempre questa cosa importa, perchè, come vi cominciassi a nascere parti e sospetti, non varresti la metà. So non bisogna ricordarlo; ma per mio debito non l'ho voluto pretermettere. E fate consulta di quello saria da fare, se e Veneziani volessino passare di quà, come stasera ho l'avviso, che mi dicono mettere certo ponte a Ficaruolo, e dicono di venire al Finale, per andare alla Mirandola. Consultate ed avvisate e anche potete servirvi di questa scusa con Svizzeri, quando loro vadino freddi. Non so che mi dire; voi siete in fatto, ed io non mene intendo.

Questo del duca di Ferrara si lamentò che lì aperite le lettere, e contenete due ore la bugietta. La signoria vostra non si curi di aprircele; chè in ogni modo poco ne potrà cavare.

XXIII.

LE MÊME AU MÊME.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Bologne, 29 août 1515.

Sommaire. — Il n'est pas probable que les Vénitiens passent le Pô; il faut se tenir sur la défensive; mesures à prendre à tout événement.

Li varii avvisi vostri mandatimi questa notte con più vostre de' xxvii, tutte ho mandato subito a Roma, con aggiugnervi di quà quel mi pareva a proposito; e, circa a quello che voi scrivete, non parervi ragionevole che lo esercito Veneto possi passare di quà per le ragioni assegnate, io sono di questo conforme con voi; del pensiero fanno i condottieri in tal caso ridursi a Modena e lì far testa, non mi pare per adesso doversi deliberare altro, avendoci noi a governare secondo e progressi de' Svizzeri, de' quali presto sene vedrà lo esito ed *etiam* de' Veneziani.

De' dieci mila Svizzeri quali dite Fabricio aver lasciati a Galera, e li altretanti lasciati ancora ad Arona, non ne faccio quel giudicio che voi, sperando pure che l'oratore Cattolico, del quale, come avete visto, abbiamo nuova andava in campo, li abbi a ritenere almanco buona parte con darli loro la paga.

Del reverendissimo Sedunense, quale, secondo vedo, disegna venire in Pavia con li due mila Svizzeri, vi dico che, venendo pure con effetto, voi gli mandiate un vostro a posta per visitarlo e pigliare parere da sua signoria reverendissima circa queste cose; al quale però non manderete altro sussidio; e, potendo voi fargli persuadere che saria bene che passassi di quà con le gente nostre, fatelo ad ogni modo, ma in caso però che li altri non persistessino.

Circa il mandare il Benedetto Buondelmonte a' Svizzeri, a me non pare necessario, essendosi di quà avvertito il Gambaro quanto abbi a fare, seguendo lo accordo con Svizzeri ed el Cristianissimo; ben si potria con vostre replicargli el medesimo; perchè del trasferirse poi

il Benedetto in campo di Francia non è a proposito, dovendosi trattar questa cosa con altra gravità, e dovendo uscire tali pratiche da nostro Signore, ovvero di voluntà di Sua Beatitudine.

Qui ancora non sono comparsi fanti Fiorentini, eccetto tre connestaboli arrivati qui ieri, quali ne ho ritenuti, parendomi, non essendo queste cose concluse, averne bisogno a Modena. Perchè pareva non satisfacessi quello di Ramazotto, vi ho posto la compagnia di Naldo, ed, eccetto el presidio avevi ordinato voi per Reggio e quelli luoghi, non sarà impedito alcuno che non venghi alla volta vostra; ed, essendo Simone Tornabuoni a Modena, sarà meglio che, in le cose arà a provvedervi, gliene scriviate senza avvisarmene, per avanzare quelle venti miglia.

Del signor Renzo, quando sarà venuto, mene darete avviso.

Parmi poi che, volendo voi mandare o Benedetto o altri a' Svizzeri soli, mandatelo; quale però tutto dipenda dal Gambaro.

XXIV.

LE MÊME AU MÊME.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Bologne, 30 août 1515.

Sommaire. — Malgré les promesses des Suisses, il n'est pas temps encore de se porter en avant. Si le cardinal de Sion exige absolument l'envoi des chevau-légers, qu'on ne les lui refuse pas, mais qu'ils marchent sans porter les bannières de l'Église. Quant à l'offre de mettre garnison dans Crémone, qu'on ne l'accepte qu'en prenant les plus grandes précautions. Détresse du duc de Milan. Qu'on fasse la *montre* des troupes pontificales, mais compagnie par compagnie, pour en dissimuler le nombre. Mesures à prendre et ordres divers.

Mi pare che si abbi a considerare molto bene, sopra lo passare e mandare delle gente che sono in Piacenza; le quali per quel che a me occorre, non mi pare se dobbiano muovere da lì per quel solo avviso che abbiamo dal Gambaro delli Svizzeri che si erano fermati e volevano seguire la impresa, e che si aspettavano li altri; ma aspettare altra certezza, per la quale abbiamo ad essere bene chiari che li Svizzeri

stanno constanti in la impresa e che vogliono in ogni modo perseverare, e così abbino *rejecti* e esclusi li capituli e pratiche con Francesi, e che venghino delli altri tanto numero che siamo sufficienti a vincere; e, avendo questa certezza, allora potremo mandare le gente e fare più alla scoperta; ed io medesimo mi partiria da qui e vi seguiria.

I cavalli leggieri non mi pare si debbano levare donde stanno, ma lassarli stare; e, quando pure el Sedunense ne facesse grande instanza di averli seco in Piacenza in suo aiuto, mi pareria che allora cì dovessero andare; però non vorria che portassero segni di bandiere, ma che ci andassero in effetto sanza altra demostrazione, e fare fatti e non parole.

Dall' uomo mio che tengo appresso el signor Galeazzo Pallavicino ho che Gioan da Casale, quale viene da Milano, ci ha visto la povertà del Duca, e la impotenza sua a defendere Cremona; che, quando nostro Signore volesse pigliare la defensione lui, che opereria ch' el Duca gli daria la terra libera e la Torsetta in compagnia, *hoc est* che noi ci avessimo da mettere un altro castellano con lo suo. In questo me pareria che dovessero bene consultare, e di quel che vi paresse avvisarne l'uomo mio, Messer Ieronimo Vicentino. A me pareria che questa condizione la averiamo da accettare, quando la Rocca avesse da rimanere in nostro potere, e insignorirne di essa in modo che non avessimo ad essere costretti di farne poi a modo di altri; e che, quando fusse altramente, ogni presidio che vi si mandasse da Cremona sarebbe mal sicuro.

Io ho scritto e sollicitato, e per ogni cavalcata sollicito nostro Signore per li danari; e, quando vi pare che questi pochi danari che mi sono rimasti in mano veli mandi costi per averli più appresso, quando occorresse con più celerità mandarsi io veli manderò.

Mi pareria che in questo tempo che non si fa altro, facessimo fare la mostra delle gente del Papa, per vederle come si trovano ed averle più in ordine; la mostra, intendo, che sia di assegnare compagnia per compagnia, acciò non si possi vedere lo numero [1].

[1] Nous avons vu le Pape Jules II dans sa correspondance appeler constamment le cardinal Jean de Médicis : *Votre Circonspection.* Cette qualification ne conviendrait-elle pas

Se le gente delli Pallavicini non fossero venute ad unirsi, secondo se gli è scritto, la signoria vostra potrà sollicitare che debbano venire, e unirsi con le altre nostre.

Mi pareria ancora che, nel venire del vicere, si ha da consultar bene costì, che vedete meglio la importanza sopra i Veneziani; e che, quando il vicere sarà a Cremona, sene potria venire per lo cammino suo diretto alla volta di Piacenza.

Stando a leggere li avvisi mi mandasti voi, sono sopraggiunte le allegate da Roma, quali vi mando; e, lette che le arete, mele rimanderete acciò possa rispondere.

Voi vedrete le partite che toccono le cose del duca di Ferrara e Bentivogli, e con quanta furia le scrivono.

Vedrete ancora quel che si scrive per le provvisioni che nostro Signore vuole abbiate da fare; però arete bene da considerare che, quando furono scritte queste lettere in Roma, fu sulla nuova che ebbero che le cose passavano bene [1].

mieux encore au cardinal Jules qu'au cardinal Jean ? Jamais homme d'état ne s'environna de précautions plus multipliées. Voici le passage d'une lettre de Filippo Strozzi au cardinal. Je n'oserais pas affirmer qu'il ne s'y glisse pas un peu d'ironie; la lettre s'adresse à Laurent, qui n'agissait que d'après les ordres du cardinal.

«Illustrissime domine,

«Io non so più in qual mondo mi sia visto tanta diversità di cosa; e pure i Francesi si fanno avanti. Qualcuno dice : Quelli manco ne torneranno! *Fiat;* ma per ancora non so che mi credere. E parmi Vostra Eccellenza giochi per ancora la ragione del gioco, non si partendo dalla defensione delle cose della Chiesa; che per ora seguono, o per meglio dire, possono seguire accidenti di natura, che el non avere tocco lo Stato di Milano può salvare il nostro. Questa è la prima impresa dove Vostra Eccellenza sia intertenuta; onde bisogna quella si sforzi dare tal conto di sè, che la acquisti nome di prudente, imperocchè un capitano vuole essere considerato, el soldato gagliardo; e, secondo Aristotele, el forte, avanti entri nel pericolo, paventi; come vi è dentro, *nescit timere.* Onde quella bene esamini prima tutto, e così come el poco animo si chiama viltà, così il troppo, non audacia, ma temerità; e la via di mezzo è la ottima, *præsertim* a chi ha a comandare.»

Le cardinal et Laurent ne péchèrent pas par excès d'audace.

[1] Dans une dépêche du 1er septembre, le cardinal donne des ordres exprès pour que la Mirandole soit mise au plus tôt en état de défense.

XXV.

RAFFAELLO GIROLAMI[1] AU CARDINAL JULES DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Vercelli, 9 septembre 1515.

Sommaire. — Négociations des Français avec les Suisses par l'entremise et sous la médiation du duc de Savoie. La convention semble conclue; à quelles conditions. Le Roi et les Milanais.

Io mandai il mio secretario appresso alla eccellenza del duca, perchè a quella parve per qualche giorno mi fermassi in questa parte. Ho di poi nuove dal detto secretario, come sua eccellenza era andata a dì v di questo à Galera, in compagnia del Bastardo, e *de M. de Lautrec*, dove in quel luogo doveván' venire li ambasciadori Svizzeri per fare l'ultima resoluzione; e di già ne era comparsa una parte; e pare non vene sia nessuno di quelli primi che trattarono lo accordo in questa città; e a dì vi, a notte, ho lettere, non erano ancora comparsi li altri. Nientedimanco la eccellenza del duca mi fa intendere ha buona speranza si abbino a condurre ad ogni modo, benchè domandassino nuovi capitoli, perchè la Maestà del Re è per acconsentire loro ogni cosa. Nè io mancherò di tenere avvisata la signoria vostra di quello che intenderò; e sua eccellenza del continuo mi fa intendere che, nonostante che lo accordo si faccia, che io non dubiti che la Maestà del Re per vostra signoria farà quel tanto che piacerà a sua eccellenza.

El Re si trova a Binasco con tutto lo esercito. E Milanesi mandorono ambasciadori al Re ad offerire, ecc. E pare che Sua Maestà mandassi el Signor Gian Jacopo con quattro cento lancie e qualche migliaio

[1] Raffaello Girolami, envoyé alors auprès du duc de Savoie, est connu par d'autres missions diplomatiques : ambassadeur à la cour de Charles-Quint en 1522, il était du nombre des quatre citoyens députés solennellement vers l'Empereur, à l'époque du siége de Florence en 1529. Il fut le seul des quatre qui rentra dans la ville assiégée. Élu gonfalonier pendant le siége, Girolami, après la chute de la République, fut enfermé d'abord dans le donjon de Volterra, puis transféré à Pise, où il mourut empoisonné.

di fanti a quella volta; che, accostandosi al Borgo di San Cristofano, quelli della terra, con qualche Svizzero erano nella fortezza, andorono a quella volta, dove difendendosi animosamente vi mori qualche uomo dall' una parte e dall' altra; *tamen* fu necessario ritirarsi in campo del Re, dove Sua Maestà, secondo intendo, è molto crucciata contro a' detti Milanesi, e ha usato qualche parole contro di loro, e pare voglino stare ostinati, e più tosto a discrezione dell' arme che de' Francesi.

Siamo a' dì IX e circa ore XXII. Ed è venuto una lettera al vescovo di Vercelli del generale, suo padre, fatta a Gallera iersera; e narra come lo accordo tra el Re Cristianissimo e li Svizzeri aveva auto la perfezione sua e s' era concluso; e, perchè io ne mando la copia alla signoria vostra a causa veggiate il tutto, non replicherò altrimenti, benchè lui non narri tutti li particulari. Come, per altre mie ho detto a lungo alla signoria vostra, sono un milione di ducati, cioè quattro cento mila per conto dell' accordo de *Dijon*, tre cento mila per conto della valle e ogni altra cosa che tenevano Svizzeri, e tre cento mila per conto di tre paghe per pagarsi alli Svizzeri si trovono in Italia di presente, per pagarsi in diversi tempi, venti mila scudi l' anno di pensione, e sei mila fanti pagati a tempo di guerra e pace. Ingegnerommi, se sarà possibile di avere li capitoli, per potergli mandare alla signoria vostra, che non posso credere possi passare troppe ore non venga el mio secretario, o almanco abbia lettere da lui; ed avendo altro di momento non mancherò di farlo intendere subito alla signoria vostra; ma ci troviamo in luogo che bisogna farlo con spesa; parmi che e tempi comportino a non avere rispetto a nulla.

Ritraggo assai di buon luogo ch' el partito magnifico che è stato dato al duca di Milano pare sia stato fatto con arte, a causa non lo abbia a pigliare; e pensono sia in luogo non abbia a mancare loro di averlo nelle mani.

Non voglio mancare di fare intendere alla signoria vostra che, trovandosi il Re a Chivasso presso Torino, li Lanzichinechi che si trovavano con Sua Maestà feciono qualche tumulto, e, volendo el Re ritrovar la

cagione, pare gli facessino intendere volevano sapere come avevono a viver seco per l'avvenire; finalmente composono che li soldassi per sei mesi a venire, e così fece. La signoria vostra ha da pensare che, avendo la spesa addosso forzata, vorrà pensare di acquistare qualche cosa; e ritraggo di buon luogo è di animo di fare l'impresa di Napoli. Se altro intenderò, non mancherò significarlo alla signoria vostra.

COPIA

DI LETTERA DI SEBASTIANO FERRIERI A MONSIGNOR DI VERCELLI.

Galliera, 8 settembre 1515.

Io vi do avviso come, per la grazia di Dio e della Santissima Sua Madre, oggi che è la festa della sua Natività, è fatta pace, confederazione e amicizia fra la Maestà Regia e li Signori della Lega per la vita del Re e dieci anni appresso; e si restituisce ogni cosa, tanto per la Lega, quanto per li prigioni, e hanno quietato li quaranta mila ducati che avevono ogni anno sopra el ducato di Milano; e a loro si dà pensione di circa a venti mila ducati in Francia, quale anticamente solevono avere fra tutti loro; e al duca di Milano dodici mila franchi d'entrata l'anno, e Donna del sangue, se la vorrà accettare. Li Svizzeri che erano a. . . . . sono mandati per ritirarsi verso Como; e lì el Re li fa pagare per uno mese e mezzo, tanto li vecchi quanto li nuovi venuti; e di qui a tre mesi, altro mese e mezzo, che tutto insieme monta tal pagamento ducati tre cento mila. Il Re d'Aragona resta in bianco, e tutti li altri d'Italia, eccetto la Santità di nostro Signore, compresa da tutte a due le parti, e così lo Imperio, la eccellenza del duca di Savoia ed il signor marchese di Monferrato. Io starò ancora per domani quà per mettere al netto i capituli; e lunedì partiremo per andare dal Cristianissimo.

XXVI.

LES HUIT DE PRATIQUE AU CARDINAL JULES DE MÉDICIS.

(*Rif.* classe X, dist. V, reg. n° 51.)

Florence, 19 septembre 1515.

Sommaire. — La victoire des Français à Marignan a mis la République dans une position critique; il faut traiter avec le roi de France aux meilleures conditions possibles, avant que les Suisses aient fait leur paix et que les Espagnols aient opéré leur retraite.

Reverende in Christo Pater,

La varietà delli avvisi che sono venuti di verso Lombardia insino all'ora, circa i progressi della battaglia seguita intra li Francesi e Svizzeri [1], ci ha fatto soprasedere lo scrivere a vostra signoria reverendissima, e non ricordare a quella quanto ci occorreva in questi tempi. Ora, avendo cominciato a scoprire in che parte sia inclinata la vittoria, e dove si trovino le cose di Lombardia, non vogliamo omettere scrivere e ricordare tutto quello che giudichiamo che facci per la conservazione comune. Nè si maraviglierà la signoria vostra reverendissima che noi siamo in qualche sollecitudine e suspensione d'animo; perchè, avendo noi buona notizia delle forze nostre e della contentezza e animo di questa Città, siamo forzati pensare ad ogni minimo accidente, e operare ogni diligenza possibile di non avere a fare esperienza nè della fede de' sudditi [2], nè dello animo della Città, nè della borsa de' cittadini. E di già veggiamo la viltà de' nostri esser tale che tutta Pisa, avanti la giornata, si è sgombra di quello ci era; e però, atteso a quello che è seguito in Lombardia a questi giorni, come meglio di noi vostra signoria reverendissima ha notizia, e visto come le cose si ci passino insino ad ora, giudichiamo non sia da perder tempo a stringere le pratiche tenute sino ad ora col Cristianissimo, e pigliare quelle convenzioni che sieno giudicate comportabili. E, quando le pratiche non ci fussino, saremo di opinione che si tenessi modo di appiccarle

[1] La bataille de Marignan, 13 et 14 septembre.

[2] Les habitants du territoire autres que les citoyens.

con quella destrezza che saprà fare la signoria vostra reverendissima, perchè noi consideriamo per quanta piccola differenza restò che li Svizzeri non si accordassino col Cristianissimo; e, se bene vi sia seguito di poi questa strage fra loro, non pensiamo che questo possa o debba difficultare che di nuovo non convenghino insieme. E, giudicando che, per non si essere volute congiungere le vostre gente con loro, non sieno per avere quelli rispetti a nostro Signore che arebbono avuto prima; di poi potendo pensare che gli Spagnuoli per loro sicurtà si voglino ritirare verso il reame[1]: saremo di parere che vostra signoria reverendissima anticipasse e prevenisse nello accordare avanti che potessino seguire questi due effetti, cioè lo accordare de' Svizzeri col Cristianissimo, e la partità degli Spagnuoli; perchè giudicheremo poter trovare miglior condizione e con manco gravezza avanti questi effetti, che espettarne il successo e lo evento di tal cosa.

Ora la signoria vostra reverendissima è prudentissima, e noi abbiamo collocata tutta la nostra speranza e fede in essa; e, se bene noi ricordiamo quanto ci occorre, e gli facciamo noto quello intendiamo essere il bisogno nostro, nondimeno siamo per approvare tutte le sue deliberazioni, e giudicarle essere tutte a buon fine, e con buoni rispetti, conoscendo quella essere sapientissima, e portare a questa Città quello amore che portiamo noi medesimi.

XXVII.

LE CARDINAL JULES DE MÉDICIS AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Rif.* classe X, dist. VI, reg. n° 12.)

Bologne, 21 septembre.

Sommaire. — Les affaires de l'Église et celles des Florentins sont en bonne voie. Le cardinal est assuré que les conditions de la paix avec la France seront honorables et avantageuses.

Magnifici Viri, Fratres Nostri Carissimi,

Avemo avute le vostre di XXI a noi molto grate, sì per li amorevoli

[1] Le royaume de Naples.

ricordi ne date, sì *etiam* per avere noi visto la ottima cura ponete in conservare le cose della patria, quali *licet* sopra ogni altro pensiero ne siano al petto. E niente è che proponiamo a quelle; pur sempre ne sarà grato averci il consiglio e parer vostro.

Le cose nostre, Dio grazia, sono in tal termine che non possono se non pigliare buona via; perchè, volendo noi pace col Cristianissimo, della quale con onestissime condizioni siamo richiesti, o seguitando Svizzeri la impresa, come pensiamo abbino a fare, non possono se non bene ridursi per ogni lato. Per tanto stiate di buono animo, e, come sin qui avete fatto, seguitate in rispondere all' amore e benivolenza e alla buona opinione tiene di voi la Santità di nostro Signore con tutti noi; la cui Santità, come a bocca ci ricordiamo avervi detto, non è per aver minor cura di quello stato e della conservazione vostra, che della di Sua Beatitudine.

XXVIII.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Milan, 14 octobre 1515.

SOMMAIRE. — Accord entre la France et le Saint-Siége, négocié par l'évêque de Tricarico. On attend la ratification du Pape et l'arrivée prochaine de Laurent.

Ieri a mezzo giorno arrivò qui il Busbacha con la de' XII di vostra signoria illustrissima, per la quale intesi il desiderio che lei arebbe avuto che questo accordo avessi qui avuto nello spaccio del Targa la sua totale conclusione. Quella sappi (come da ser Giovanni suo secretario sarà suta particularmente ragguagliata) che non è restato per l' opera di M. di Tricarico, ma per non essere suto possibile con tutte le suasioni del mondo ottenere che questa Maestà e li suoi restassino satisfatti senza limitazione di quelle parole. E Tricarico, vedendo la ostinazione di costoro, e conoscendo il poco momento della limitazione, si risolve, necessitato, di accettare la cosa in quel modo. E, quanto

appartiene alla parte che vostra signoria illustrissima scrive per la ultima sua, del confortare con reverenza il Cristianissimo a non volere aspettare la ratificazione da Roma, ma fermare di presente con Tricarico in quel modo che il Papa era resoluto, ecc. non mi è parso a proposito parlarne a Sua Maestà, conoscendo al certo che tale opera saria al tutto restata vana, avendo visto che, a questi dì passati, M. di Tricarico, nel dibattere la cosa, aveva mosso precise il medesimo partito insieme con molti altri, e quali tutti erano suti da costoro vivamente ributtati; e, oltre a questo, era certo che col rimettere io avanti il sopradetto partito (recusato a' dì passati da loro) arei ragionevolmente messo questa Maestà in una grandissima gelosia che la ratificazione (quale lui aspetta qui da due giorni) non dovesse venire; mettendogli io un partito nuovo recusato, come di sopra, da Sua Maestà, attendendo massime lei in tanto breve tempo la ratificazione nel modo appunto che Sua Maestà è convenuta con Tricarico.

Io sono bene stato stamattina con Sua Maestà, significandogli come vostra signoria illustrissima, avendo visto ogni difficultà essere restata in su limitazione di parole, per non parergli molto necessario, aveva lasciato di trasferirsi in poste fino a Roma; ma che nondimeno, per confortare Sua Santità alla subita resoluzione, ecc. quella in poste vi aveva mandato, in compagnia del corriero che la portò, il suo proprio segretario; quale ultimamente fu qui; e il medesimo di poi fece intendere al gran maestro; e l'uno lo ringraziò, commendando il desiderio e diligenza di quella. Feci ancora intendere al Cristianissimo come vostra signoria illustrissima teneva per certo che fra due giorni la ratificazione sarebbe qui; e che subito di poi lei verrebbe a fare reverenza a Sua Maestà, per fargli conoscere la fede e servitù sua. Lei ne rispose che la vedrebbe sempre volentieri e gli farebbe bona cera; e che, quanto alla ratificazione, la desiderava sopra ogni altra cosa, e la sperava ancora.

Io mi persuado, rispetto ad alcune parole usate il gran maestro, che il Re differirà il risolversi circa le pretenzioni di Toscana, fino che la ratificazione venga e che vostra signoria venga qui; e, quando questi

principii seguitino, io mi persuado che costoro abbino pensare in grandissima parte a satisfare a' desiderii di vostra signoria.

Quando vostra signoria illustrissima si risolva al venire qui, si ricordi il farlo prima intendere, per rispetto delli alloggiamenti; e il medesimo bisognerà fare per conto delli oratori, quando sieno per venire, e particularmente farmi intendere la quantità delle persone e cavalli, perchè altramente giugneria qui in una confusione mirabile.

XXIX.

ROBERTO ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Montefiascone, 17 octobre 1515.

Sommaire. — De l'ambassade à envoyer au Roi; du projet de placer à Florence l'entrevue du Saint-Père et du Roi de France.

Ieri ci trasferimmo qui insieme con la Santità di nostro Signore, dove si starà questo giorno; e domani, cene andremo a Toscanella, dove si dimorerà un giorno o due, per prender poi quel camino che a quel tempo si farà deliberazione.

Questa mattina son comparse di Vostre Signorie due de' xv; e, per ritrarre la intenzione di nostro Signore circa la legazione da mandarsi verso il Cristianissimo, ne ho parlato con Sua Santità, faccendo a quella intendere el disegno e pensiero di Vostre Signorie: che, quando dall' autorità sua fussi approvato, quelle arieno disegnato aggiugnervi la eccellenza del loro capitano[1]; a che mi rispose: «E non saria se non «bene.» Ma non si vorria che si partissi di quà, come ambasciadore; ma, dovendo andar là per l' ordinario, farlo ambasciadore poi che fussi arrivato e che intervenisse insieme con li altri.

Parlai di poi a Sua Santità di quanto ne avvertano le Signorie Vostre

[1] Laurent de Médicis.

circa al desiderio loro che, avendosi a fare el congresso di Sua Beatitudine col Cristianissimo, si facessi costì, e ne mostrai tutte quelle ragioni e comodi suoi che ne ricordano le sue lettere; e mi parve non le perdessi e ne fussi alieno, dicendo due o tre volte: «E non mi dis-«piacerebbe, e, quanto a me lo approverei, e, avanti cene deliberiamo, «si potrià esaminarla bene.» Ora le Signorie Vostre pensino che da Sua Santità non è per restare ch' el Cristianissimo sene contenti; ma quelle hanno ad intendere che tutta questa corte disconforta: chi sotto colore della degnità di nostro Signore: chi per l'interesse proprio, per non lasciare seguire un tale abboccamento: e chi per non si disordinare nelle spese, a che tutti questi cardinali son più tirati che a nessun altra cosa; e mostrano costì non potere starsi di verno, per la penuria delle stalle, delli strami, delle legne, carne e vini e altre cose necessarie; e s'ingegnano persuadergli la differisca a tempo nuovo, per essere migliore stanza costì lo stare che l'inverno; e però non si può per ancora darne certezza resoluta. Credo bene, avanti al mio partire sene faria deliberazione, perchè ha da dependere dalla conclusione di Lombardia, e però mene rapporto al significarne a quel tempo più caldamente alle Signorie Vostre.

XXX.

PANDOLFINI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. med.* av. princ. filza cv.)

Milan, 18-19 octobre 1515.

Sommaire. — L'accord avec le roi de France est conclu. Le Roi attache la plus grande importance à sa prochaine entrevue avec le Saint-Père; il envoie Paolo Vettori auprès du cardinal Jules, de Julien, de Laurent et du Pape lui-même, afin d'obtenir que cette entrevue ait lieu le plus tôt possible. Avantages assurés à Julien de Médicis.

Scrissi davant' ieri a vostra signoria illustrissima quanto mi occorreva fino a quell'ora, significandogli il gran contento quale si mostrava in questa Maestà per la conclusione dello accordo seguito fra lei

e la Santità del Papa; circa a che altro per la presente non mene occorre, che replicargli che ad ogni ora si conosce in Sua Maestà maggior contento e allegrezza della sopradetta cosa; nè ha altro desiderio che presenzialmente basciare li piè a Sua Santità e in persona fargli la filiale obbedienza. E fino al presente tiene per certo che lo abboccamento fra lui et Sua Santità debbe in breve seguire. Vero è che da Roma Sua Maestà ha avuto ultimamente notizia che la Santità di nostro Signore non si trova al presente in quella tanto pronta disposizione di abboccarsi, come è suta alli dì passati; la quale notizia non è molto piaciuta a Sua Maestà, come quello che un tal atto abbi ad essere un perpetuo stabilimento della amicizia contratta; e che da tal cosa ne abbino a nascere infiniti beni a beneficio comune. E, desiderando Sua Maestà che questa cosa sortisca lo effetto desiderato, ha voluto che Paolo Vettori (quale si trovava qui) questa sera in poste, con lettere credenziali di Sua Maestà, sene venga a trovare vostra signoria illustrissima prima, e di poi el reverendissimo legato di Bologna, acciò che con l'autorità e lettere loro persuadino al Papa lo abboccamento da farsi, come più particularmente vostra signoria illustrissima dal prefato a bocca intenderà. Desidera assai il Cristianissimo che vostra signoria illustrissima facci ogni opera con lo scrivere suo alla Santità di nostro Signore, acciò che lo abboccamento segua; e così a me in particulare ha commesso che facci intendere a quella. Ha commissione ancora il sopradetto Paolo fare la medesima opera con il signor Giuliano in Firenze, e di poi spingersi più avanti fino alla Santità di nostro Signore, per confortarla e pregarla al sopradetto effetto, faccendogli instanza del cominciarsi a spingere avanti, o almeno non partire del luogo dove si trova, ma aspettarvi la venuta di M. de *Bonivet*[1] fratello del gran maestro, il quale Sua Maestà domani invierà a quella volta, con una mezza diligenza, per ringraziare prima Sua Santità della pace fatta, e significargli il suo buono animo; e, quanto alla parte dello

[1] Guillaume Gouffier, seigneur de Bonivet, amiral de France, en 1517; frère d'Artus Gouffier, seigneur de Boisi, grand-maître de France.

abboccarsi, fargli intendere che Sua Maestà sarà per andare con quello tanto traino e in quello modo appunto che Sua Santità disegnerà.

M. di Tricarico non ha questo dì avuto la cedola segnata e le scritture quali ci richieggiono in forma debita; e le doveva avere domani per portarle subito in mano della Santità del Papa.

Li privilegi delle cose per il signor Giuliano dovranno fra domani e l'altro essere espediti: che sono venti mila franchi di pensione per lui, otto mila per la moglie, e otto mila di stato per sua signoria e suoi discendenti; per il quale gli danno il ducato *de Nemours*, con condizione, quando non vaglia otto mila franchi, di aggiugnergli di entrata del Re vicino a detto stato tanto che faccia la sopradetta somma. Della condotta non si è fatto alcuna conclusione, ma è da sperare che Sua Maestà gliela darà, quando ne sia fatta instanza da sua signoria [1]. Costoro a questi giorni parlarono un motto della condotta e pensione della signoria vostra illustrissima; ed, essendo suto abbundantemente, M. di Tricarico rispose che era bene riservare la cosa alla venuta qui di vostra signoria illustrissima; e io di poi, per non avere particulare commessione da lei, nonne ho voluto fare parola, aspettando notizia da vostra signoria illustrissima di quel tanto che gliele occorre.

Tenuta a dì XIX.

M. di Tricarico manda alla Santità di nostro Signore la ratificazione di questa Maestà dello accordo concluso. Dovrà la Santità di nostro Signore dallo arrivare del sopradetto far gridare la pace con qualche segno e demonstrazione di letizia, e vostra signoria illustrissima ordinare a Firenze quello che abbino a fare.

Sendo conclusa e ratificata la pace, vostra illustrissima signoria dovrà al presente avere fatto resoluzione circa la venuta sua e delli oratori, e darne subito notizia.

[1] Julien ne jouit pas longtemps des avantages que lui avait faits le Roi; il mourut de la maladie qui le retenait alors à Florence.

Partirà di qui *M. de Bonivet* come per la iersera si dette notizia [1].

XXXI.

ROBERTO ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Corneto, 22 octobre 1515.

SOMMAIRE. — Le Pape consent à l'entrevue que le Roi lui demande. Il se dispose à venir à Florence. Préparatifs pour sa réception.

Di poi partì nostro Signore da Montefiascone, non ho scritto a Vostre Signorie, per non avere avuto cosa di che non ne sia suta notizia in su questa suspensione dello accordo tra la Santità di nostro Signore e la Maestà Cristianissima, la quale cominciava a dare qualche pensiero a Sua Beatitudine, dubitando che la presenza del duca di Ferrara in corte del Cristianissimo non avesse per sua gelosia operato qualche nuova difficoltà. Comparse poi iersera una de' XVIII e una de' XIX di Vostre Signorie qui in Corneto, dove venne iersera el Papa, e subito comunicai con Sua Santità li avvisi di Giovanni Corsi di Spagna; e, se bene dalli suoi nunzii era suto avvisato del medesimo, nondimeno, come è di sua consuetudine, lesse tutte le lettere, ed ebbe caro la conformità dello scritto da' suoi nunzii. Di poi gli parlai del fare noi costì

[1] Le Roi écrivit lui-même à Laurent de Médicis :

«Mon cousin, le porteur s'en va devers notre Saint-Père, et par lui Sa Sainctheté sera amplement advertye de ce qui est fait et traicté entre elle et moy; et aussy que dedans demain partira le seigneur de Bonyvet, mon conseiller et chambellan ordinaire, pour aller pardevers Sa Saincteté. Et, pour ce que ledit seigneur de Bonyvet luy déclairera et à vous pareillement la bonne voulenté et affection que j'ay envers icelle Sa Sainctété, et le désir que j'ay de, non-seullement entretenir ce qui est entre nous fait et traicté, mais l'augmenter et accroistre; je ne vous feray pour ceste heure plus longue lettre, remectant le tout à ce que ledit seigneur de Bonyvet vous dira. Priant Dieu, à tant, mon cousin, qu'il vous ait en sa garde.

«Escript de Millan, le 18e jour d'octobre.

«FRANÇOYS.»

(*Arch. Med.* av. princ. filza cx.)

festa per la nuova amicizia e congiunzione intra Sua Santità ed il Re Cristianissimo, ed approvò essere bene farne dimostrazione, non faccendo molto caso del quando; pure quando si aspettassi la nuova di quà, lo arebbe giudicato migliore, e per questa causa si spaccia lo presente staffetta.

Questa mattina è venuto a ore xvi el Targa da Milano, e ha portato la totale conclusione dell' accordo, come nel suo passare le Signorie Vostre aranno saputo; e tutto è a piena satisfazione di nostro Signore; e ne è stato benissimo contento; e questa matina lo ha conferito al consistorio, e comincerà ad ordinarsi per venire in costà, non che sia ancora deliberato del quando, ma è ben resoluto di venire. E, per quello mi ha detto Sua Santità, vorrà fare Tutti Santi a Viterbo, dove si ritirerà dentro a' quattro o sei giorni; e quivi chiamerà tutti li cardinali, e constituirà il giorno della partita, la quale io non credo possa essere prima che li x o xv di novembre, perchè la più parte di questi cardinali e prelati sono necessitati andare primo a Roma per ordinarsi e provvedere a molte loro faccende per questa venuta, pensando non avere a tornare questo verno in queste parti; ed arebbono desiderato ch' el Papa fussi tornato per comodità di tutti e curiali a far li Tutti Santi a Roma; ma Sua Santità non vuole tornarvi, perchè giudicherebbe trarli di poi da Roma con maggiore difficultà. Sì che le Signorie Vostre possono cominciare a fare tutte le provvisioni che giudicano essere necessarie, acciò la città non abbi disonore, ed inganni l' opinione della più parte di questi curiali, che è che la corte non sia per avervi commodità di niente.

Circa il venire el Re Cristianissimo costì, non sene può di quà per ora dare notizia, perchè non depende dalla voluntà del Papa, il quale ne satisfaria alla città volentieri; e mi ha detto farlo intendere alla Maestà del Re; e, quando quella sene consenti, lo arà molto a grato; ma l' opinione sua è che il Re non voglia passare Bologna.

Ho domandato Sua Beatitudine dove disegni di allogiare, e mi ha detto volere scavalcare in Santa Maria Novella, per avere la Chiesa per far cappella, e per potere fare consistorio e congregazione a sua posta.

Vero è ch' el più del tempo vorrà tenersi in casa loro per sua quiete e contento.

Io sono ito ricercando che quantità di cardinali e prelati e cortigiani possono essere che seguiteranno la corte di nostro Signore, e ritrovo che sarà alloggiare per forriere intorno a tre mila cavalli o meno; *tamen* per farla più abbundante, non si può provvedere per meno di detta somma; e fia necessario cominciare a disegnare le stalle, che è delle importanti cose che ci sieno; e così gli strami e biade, come sapranno fare le Signorie Vostre. Li cardinali che verranno non credo che passino venti, per quello ho potuto scandagliare, o venti due el più forte.

Paolo Vettori arrivò questa notte, mandato dal Cristianissimo Re, per essergli suto significato da San Severino come il Papa s' era mutato di opinione di venire verso Bologna, e che ne aveva avuto tanto dispiacere che non si potria dire maggiore; e lo mandava a pregare che volessi tenergli la promessa, e essere contento gli potessi basciare il piede. El che è suto senza fondamento, perchè Sua Santità è sempre suta d' animo, seguendo lo accordo, di contentarne Sua Maestà, e non ha mai mutato opinione, nè credo sia per mutarsi.

Io penso questa sera prender licenzia da nostro Signore, e partirmene domani ad ogni modo per venirmene a mia giornata ordinaria; sì che, sendo espedito da Sua Santità, partirò domattina, se non l' altra ad ogni modo.

XXXII.

LE CARDINAL JULES DE MÉDICIS À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza CVI.)

Bologne, 12 novembre 1515.

SOMMAIRE. — Préparatifs de l'entrevue du Pape et du Roi. Grand accueil que le Roi a fait à Laurent; conférences politiques relatives à l'entreprise de Naples, à la paix universelle.

Le lettere mando qui incluse di messer Baldassarre mi furono date

ieri sera; per le quali vostra signoria intenderà gli ordini e preparamenti per questa venuta, quale Sua Santità cerca farla più onorevolmente potrà. Non vi sarà la lista degli offiziali, quali sono molti, perchè è smarrita.

El presente spaccio sarà più per mandarvi le vostre da Firenze che per altra cosa; quali ho sopratenuto ben tre giorni, prima per non volerle mandare sole senza mia, poi giudicava non essere bisogno più di mandarle, mandandome voi a dire per il Fora vene volevate tornare. Ora, intendendo per Fabrizio vostro el contrario, e che a compiacenza di quella Maestà voi siete indotto a fargli compagnia a Milano, le mando. Circa la persona vostra, poichè el Cristianissimo mostra tanto desiderio averla appresso, giudico *non solum* che la non si debba partire e chiedere licenza, ma avere di grazia come in le altre cose, così in questa, satisfargli; il che non impedirà già vostra signoria che la non parli con nostro Signore prima ch' el Cristianissimo, per ragguagliare Sua Santità del suo buon animo e tanta affezione; perchè vostra signoria lo potrà accompagnare al venire in quà sin tanto che nostro Signore mandi altri a riceverla, e poi intrarsene innanzi a trovare Sua Beatitudine.

Io partirò di qui fra sei ovvero otto giorni, per andare dove sarà nostro Signore, e dì per dì tenerò avvisata vostra signoria del cammino di nostro Signore, come ancora di ogni altra cosa che farà bisogno, e chi Sua Santità eleggerà a mandare incontro al Cristianissimo. Perchè già qui si cominciano a distribuire gli alloggiamenti, intenderei volentieri qual casa aggradassi a vostra signoria, benchè li Peppoli m' hanno offerto la sua; non piacendogli, mi scriverrà quale vuole; e vegga vostra signoria eleggerla dal palazzo in là verso la Romagna, perchè quest' altra parte, dalla parte di Galiera, o quella di San Mamolo si lascia per li signori Francesi; quella di Peppoli a me satisfaria molto.

Non potria più commendare vostra signoria, come la se sia portata saviamente e ritenuto nel ragionamento ha avuto col Cristianissimo, del quale mi dà notizia per la sua di IX data in Pavia; che di quelle

tre cose che sono cadute in ragionamento, quali facilmente si può giudicare s'abbino a discutere, le due mi paion difficili, *cum sit* che la terza e l'ultima che voi scrivete tutta sia posta nella sua buona disposizione e libera voluntà di quella Maestà; nella quale essendo quello animo che mostra, non credo dovrà esserci se non facilità.

Quanto al regno, rispondesti bene, e il Papa non saria per concedere l'impresa, avendo animo alla pace; e questa non saria la via, benchè Francia molto accortamente parli lui e da savio.

Circa la pace universale, mostrandosi quella Maestà molto inclinata, la maggior difficultà che vi possi nascere credo sarà tra la Cesarea Maestà e Veneziani; quali forse ancora si potriano ridurre, quando così all'una parte come all'altra mancassi li fundamenti per i quali adesso si rendono difficili; cioè che in la dieta di *Zurich*, sopra la quale *omnis spes Imperatoris est posita*, niente si risolvessi a suo proposito; anzi, come scrive vostra signoria essere costì nuove del duca di Savoia, si convertissero a favore del Cristianissimo; e che Veneziani in questo tempo non prendessino Brescia; perchè, lasciendola lo Imperadore, Veneziani sene potriano contentare; ma quando la pigliassino, e entrassino più avanti a volere Verona, non veggo ordine che la Maestà lo lascia, salvo non trovassino più danari che non vi capino. Nostro Signore Dio si degni porci la mano, e così come la mente di nostro Signore è buona e non tende ad altro, così la lascia resultare questa venuta a pace e bene comune!

Fabrizio vostro, come dico, fu qui iersera, e stanotte s'è partito; e, benchè diffusamente fussi avvisato per la vostra di quanto era bisogno, pure mi piacque assai ragionando con lui intendere le grate accoglienze vi sono fatte, così da Sua Maestà, come da altri, e descendere insino ad ogni cosa minuta. Conforto e prego vostra signoria in continuare in quella osservanza, e sopra tutto in ogni cosa mostrare così in sermone come in opere che tra Giuliano e Lorenzo non sia minor benivolenza che parentela; e questo dico più presto per buon ricordo che ch'io giudichi bisognare.

XXXIII.

N***[1] À L'ÉVÊQUE DE TRICARICO.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Scaricolasino (frontière de Romagne), 5 décembre 1515.

Sommaire. — Tout est réglé pour l'entrevue de Bologne. Informations transmises à l'évêque de Tricarico.

L'ultima mia scrittavi per ordine di nostro Signore fu credo de' xxiv del passato; per la quale significai a vostra signoria il desiderio di Sua Santità di eleggere e mandare ad incontrare el Cristianissimo Re per legati li reverendissimi signori cardinali di Fieschi e de' Medici; così nel secondo giorno in congregazione furono creati, e il dì seguente, che fu domenica passata, partirono da Firenze per la volta di Bologna, per trasferirsi di poi a Reggio e andare in contro qualche miglio più in là alla Sua Cristianissima Maestà. Dalle loro signorie reverendissime sarete del continuo avvizato delli progressi loro, e vostra signoria avviserà quelle di quelli del Re. Similmente nostro Signore ha mandato quattro prelati, che sono li reverendi arcivescovi di Napoli, e di Reggio, Colonna e M. Gorradini, li quali hanno a venire ad incontrare il Cristianissimo Re in sino di là da Parma. Dice nostro Signore che la signoria vostra li introduca a Sua Maestà, e sia mediatrice a farli fare le cerimonie e le parole imposteli da Sua Santità, faccendoli ogni opportuno favore. M. *de Bonivet* fa intendere a nostro Signore ch' el Cristianissimo non farà altrimenti le feste di Natale a Bologna, perchè desidera presto tornarsene indietro. Onde a Sua Santità pare che, quanto prima verrà Sua Santità, tanto fia meglio e più a proposito di Sua Beatitudine, volendo tornare a Firenze e fare vi el Natale. Può adunque el Cristianissimo fare l'entrata sua in Bologna da lunedì in là, che saremo alli x del presente, che tutto sarà in ordine dal canto nostro. La Sua Maestà, la sera innanzi che arà a fare el dì seguente poi la entrata in

[1] Cette lettre a été écrite par une personne de la cour pontificale.

Bologna, alloggierà fuori della città un miglio o due alla Certosa, o in qualche altro luogo buono, come vostra signoria sarà avvisata da monsignore mio reverendissimo de' Medici.

Nostro Signore alloggia questa sera qui a Scaricolasino; domandassera saremo a Pianoro; venerdì sera alloggeremo vicino a Bologna; e sabbato faremo la nostra entrata nella città. Domenica e lunedì si attenderà a dare ordine a tutte le cerimonie e alle cose che bisognano per questa venuta vostra. Di poi venga il Re a posta sua; come dico, tutto sarà in ordine. Così mi ha imposto nostro Signore che io scriva alla signoria vostra, affinchè communichi tutto con la Maestà Sua. Con M. *de Bonivet* stamani ha Sua Beatitudine parlato e risoluto quanto di sopra scrivo alla signoria vostra.

Avanti ieri arrivò la vostra del primo a me con lo avviso della venuta di M. *de la Tremouille et de Lautrec* verso Bologna, per pigliare forma e modo delli alloggiamenti e delle vittuarie. Nostro Signore, benchè stimassi che vostra signoria avessi scritto quasi el medesimo al reverendissimo de' Medici, tutta volta Sua Santità mi fece mandar subito a sua signoria reverendissima la detta lettera vostra, confortandola a fare ogni onore e ogni amorevole officio verso li due prefati signori, e così potete essere certo che farà sua signoria reverendissima.

El magnifico signor Lorenzo questa mattina si è partito da nostro Signore per tornarsene alla Maestà del Re, la quale lo ha fatto tanto suo, che mi pare non possa vivere sanza lei, e credo che a questa ora non sia manco di Sua Maestà che di nostro Signore.

Nuova non c'è da banda alcuna; però non vi dirò altro, se non che nostro Signore dice che voi scriviate spesso a monsignore mio reverendissimo de' Medici, perchè sua signoria reverendissima, e *per consequens* Sua Santità, sia avvisata di mano in mano ove si trova el Re.

Del vostro venire innanzi dice nostro Signore che veniate quando parerà alli due reverendissimi legati, affinchè, volendosi servire in qualche cosa della opera vostra appresso el Cristianissimo, possino farlo

avanti che partiate da Sua Maestà; e però ogni volta che vi sia dalle loro signorie permesso, vene verrete a Sua Beatitudine.

XXXIV.

FRANÇOIS Ier AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° CCXLVI.)

Milan, 7 janvier 1517.

Sommaire. — Le connétable de Bourbon nommé gouverneur du Milanais.

Francoys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, pour ce que nous sommes présentement sur nostre partement et retour en nostre Royaume, nous avons bien voulu, avant que partir, vous en advertir et vous faire entendre que, pour la deffence, tuicion et conservacion de nostre Estat et Duché de Millan, nous avons ordonné et députté nostre lieutenant général nostre très cher et très amé cousin, le duc de Bourbon et d'Auvergne, connestable de France, auquel en nostre absence vous aurez tel recours, en ce qui pourroit vous survenir, que vous auriez en nostre propre personne; car nous luy avons expressément commandé faire pour vous et voz affaires tout ainsi qu'il feroit ès nostres propres. Vous priant aussi l'advertir de ce que vous congnoistrez nous toucher, et qui pourra servir au bien et conduicte de noz affaires, comme nous en avons en vous fiance.

Très chers, etc.

Francoys.

AMBASSADE DE FRANCESCO VETTORI, DE FILIPPO STROZZI ET DE FRANCESCO PANDOLFINI AUPRÈS DU ROI FRANÇOIS IER.

NOTICES BIOGRAPHIQUES[1].

I.

FRANCESCO VETTORI.

Francesco, fils de Piero Vettori, est né le 7 novembre 1474. Il appartient à cette forte génération d'hommes distingués, qui furent en même temps des hommes de lettres et des hommes d'état. Par sa mère, Caterina, il se rattachait à la famille des Ruccellaï, justement célèbres par leur goût pour les sciences et les beaux-arts et par leurs talents littéraires.

Palla Ruccellaï et Giovanni, le chantre des Abeilles, étaient ses cousins; l'historien de la guerre de Pise, Bernard Ruccellaï, était son oncle. On ne peut guère douter qu'étant placé dans de telles conditions il n'ait reçu une éducation solide et brillante. Il se vit appelé à prendre part aux affaires de son pays, et à jouer un rôle dans les diverses révolutions qui devaient l'agiter.

Prieur en 1509, il remplissait deux ans après une mission délicate auprès des cardinaux du conciliabule de Pise, les dissuadant d'introduire des troupes françaises dans cette ville, et leur déclarant que les Florentins s'opposeraient par la force à la violation de leur territoire.

Vettori fut un des plus ardents adversaires du gonfalonier à vie, Piero Soderini, et l'un des principaux auteurs de la révolution qui ramena les Médicis. Cette conduite le mit en évidence, et lui valut la faveur de ceux qu'il avait contribué à rétablir.

En 1513, il fait partie de l'ambassade solennelle qui assiste au couronnement de Léon X; en 1515, il est désigné pour aller complimenter le vainqueur de Marignan et pour régler les préliminaires de l'entrevue de Bologne. Il suivit le roi à son retour en France en qualité d'ambassadeur. Ce ne fut pas le seul voyage qu'il fit dans ce royaume; il y revint, en 1518, pour assister au mariage de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, avec Madeleine de la Tour d'Auvergne.

[1] La notice biographique de Francesco Pandolfini est en tête de sa première légation en France, en 1505.

En 1520, Francesco Vettori prenait possession, au nom de la République, de la ville de Montefeltro, cédée par le Saint-Père aux Florentins.

Prieur la même année, gonfalonier de justice l'année suivante, il allait à Rome, en 1523, comme membre de l'ambassade chargée de féliciter le pape Clément VII de son exaltation.

Le contre-coup du sac de Rome et de la captivité de Clément VII, en 1527, se fit sentir à Florence, dont le gouvernement était confié aux mains inhabiles de Silvio Passerini, cardinal de Cortone. On sait comment le cardinal se vit forcé d'abandonner Florence avec ses deux pupilles Hippolyte et Alexandre de Médicis. Vettori prit une grande part à ce mouvement, qui eut pour conséquence le rétablissement du gouvernement populaire. Lorsqu'en vertu du traité de Barcelone, en 1529, Charles Quint eut décidé que la République de Florence serait sacrifiée aux ressentiments de Clément VII, Vettori fut envoyé, avec trois autres ambassadeurs, au-devant de l'empereur qui venait de débarquer à Gênes, pour tenter d'intercéder en faveur de sa patrie. Le mauvais succès de cette démarche l'engagea à ne pas rentrer à Florence ; il se rendit à Rome auprès du Souverain Pontife.

On découvrit alors que depuis deux ans il recevait une pension des Médicis, dont il était, presque aussitôt après leur expulsion, redevenu le secret partisan. Ses compatriotes qu'il avait trahis le déclarèrent rebelle.

Ce ne fut qu'après la chute de la République qu'il rentra à Florence, en 1530; il fut un des douze réformateurs du Gouvernement, et usa de son crédit auprès du duc Alexandre de Médicis, qui le fit sénateur et l'un de ses plus intimes conseillers, pour poursuivre avec une extrême rigueur les derniers représentants du parti de la liberté.

Après le meurtre d'Alexandre, en 1537, Francesco Vettori appuya chaleureusement l'élection de Cosme Ier, dans l'espoir de gouverner en son nom. Mais, après sa victoire de Montemurlo sur les rebelles, le nouveau duc, se sentant affermi, fit entendre à Vettori qu'il prétendait sortir de sa tutelle, et qu'il se passerait désormais de ses conseils.

La mort tragique de Filippo Strozzi, un de ses meilleurs amis, fit une impression profonde sur Francesco Vettori, qui avait fait de vains efforts pour le sauver. Il tomba dans une sombre mélancolie, se renferma dans sa chambre comme dans une prison volontaire dont il ne sortit plus, et mourut subitement d'un anévrisme, le 5 mars 1539.

Vettori était intimement lié avec Machiavel, vers lequel il se sentait attiré par une conformité de goûts et d'études. On n'a publié de lui que la relation d'un oyage en Allemagne, et le récit du sac de Rome. On ne saurait trop regretter que sa Vie de Laurent, duc d'Urbin, et surtout son Histoire d'Italie, de 1512 à 1527, soient encore inédites.

II.

FILIPPO STROZZI.

Fils de l'opulent Filippo Strozzi, qui fit construire le célèbre palais de ce nom, et de Selvaggia Gianfigliazzi, Giambattista Filippo naquit le 13 janvier 1488.

A l'âge de vingt ans, en 1508, il épousa Clarice, fille de Pierre II de Médicis, nièce de Léon X et de Julien, sœur de Laurent, duc d'Urbin, et tante du duc Alexandre et de Catherine. Cette alliance l'ayant rendu suspect à la République, il se retira à Naples, où il vécut pendant trois ans. Il fut rappelé de son exil, pour avoir dénoncé la conspiration ourdie par Prinzivalle della Stufa et d'autres bannis contre le gonfalonier Piero Soderini.

Après la révolution de 1512 et l'élévation du cardinal Jean de Médicis sur le Saint-Siége, il fut nommé (1513) trésorier pontifical, chargé en 1515 d'apaiser les troubles de Pistoia, et désigné la même année pour féliciter François I[er] de son avénement et de sa victoire sur les Suisses.

En 1518, il accompagnait en France son beau-frère Laurent de Médicis, et assistait à son mariage avec Madeleine de la Tour d'Auvergne; en 1522, il allait à Livourne, pour complimenter, à son passage, au nom de la République, le nouveau pontife Adrien V.

A l'instigation de son épouse Clarice de Médicis, qui s'indignait de voir deux bâtards de sa maison (Hippolyte et Alexandre) à la tête de l'état, Filippo Strozzi contribua plus que personne à la révolution de 1527. Chargé d'accompagner les deux bannis et le cardinal de Cortone, et d'exiger d'eux la remise des places fortes, Strozzi, par une connivence secrète ou par une négligence fâcheuse, laissa échapper ses prisonniers, avant qu'ils eussent rempli la condition qui leur était imposée; il fallut acheter la soumission des commandants des places.

Filippo, devenu suspect, se rendit à Lyon, et ne revint à Florence qu'en 1530, après la chute de la République. Le pape Clément VII ne lui permit pas d'y séjourner, et, sous le prétexte de le prendre pour conseiller, il le fit venir à Rome. Les conseils qu'il donna au pape ne font honneur ni à sa modération ni à son patriotisme; il poursuivit à outrance les derniers partisans de la liberté; et, non content d'avoir proposé la construction de la forteresse de Saint-Jean-Baptiste, dite *da Basso*, il contribua de sa fortune à faire élever ce honteux monument de la tyrannie.

De retour à Florence, en 1532, il fut successivement un des douze réformateurs de l'état et un des membres du nouveau sénat; il accompagna à Marseille sa

nièce, Catherine de Médicis, mariée à Henri, duc d'Orléans, second fils de François Ier.

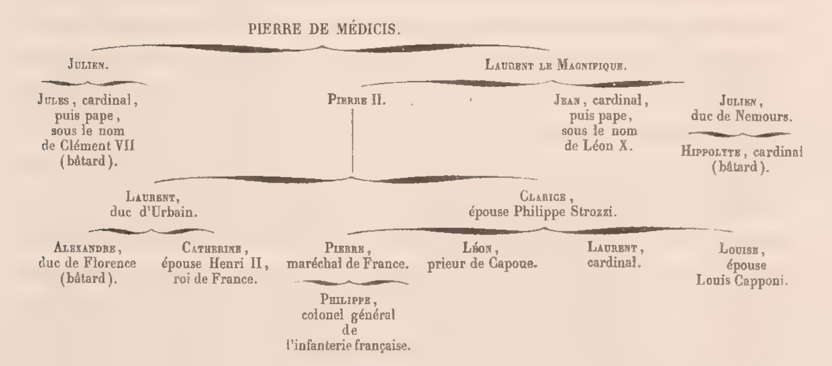
Après la mort d'Alexandre[1], Strozzi s'éleva avec vigueur contre l'élection de Cosme Ier, et se déclara ouvertement en faveur du parti républicain, qui risqua et perdit sa dernière chance à la fatale journée de Montemurlo, le 2 août 1507.

Tombé entre les mains du vainqueur, Filippo Strozzi, ramené en triomphe et exposé aux risées insultantes de la foule, fut jeté dans un des cachots de cette forteresse *da Basso*, que lui-même avait fait construire. Que se passa-t-il dans le mystère de la prison ? Le captif fut-il mis à mort par l'ordre du vainqueur ? s'affranchit-il en se frappant lui-même? On l'ignore. Ce que l'on sait avec certitude, c'est que, le 18 décembre 1538, en entrant dans son cachot, on ne trouva plus que son cadavre, et auprès de lui, sur la terre, ce vers latin dont les caractères étaient tracés avec son sang :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Filippo Strozzi était un des plus beaux hommes de son temps, et un des plus riches; helléniste distingué, il avait traduit Plutarque et Polybe.

GÉNÉALOGIE DES MÉDICIS ET DES STROZZI.



[1] Le duc Alexandre de Médicis avait déjà soulevé contre lui le légitime ressentiment de Strozzi, en insultant sa fille Louise, épouse de Luigi Capponi.

COMMISSION

DONNÉE A FRANCESCO PANDOLFINI, FRANCESCO VETTORI ET FILIPPO STROZZI,

AMBASSADEURS AUPRÈS DE FRANÇOIS Ier.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° c.)

Florence, 18 octobre 1515.

Sommaire. — Les ambassadeurs chercheront à justifier le retard apporté à l'accomplissement de leur mission. Ils féliciteront le Roi et de son avénement et de sa victoire; ils parleront peu de la conduite que la République a tenue à son égard dans les circonstances récentes; ils s'étendront de préférence sur les souvenirs du passé, sur les maux que les Florentins ont soufferts, sur les dangers qu'ils ont eus à surmonter, pour s'être montrés fidèles à l'alliance de la France. Ils payeront un tribut d'hommages à la mémoire du roi défunt. Ils recommanderont à la bienveillance du Roi la famille des Médicis.

Magnifici ambasciadori, li effetti del parlare vostro al Cristianissimo Re nel primo congresso con la Sua Maestà, e di poi qualunque volta accadrà parlargli, e non solamente seco, ma con tutti li altri principi ancora, i quali saranno appresso con maggior favore, hanno ad essere pensati e di poi eseguiti, secondo quello che è conveniente alle cose passate, e a quello che si agita di presente, e ciò che altro potesse verisimilmente venire in considerazione rispetto alle cose future.

E, per discendere più al particulare, in quel primo capo, ci occorre ricordarvi, non si essendo satisfatto in prima allo officio del congratularci seco della assunzione sua alla Corona, per le cause che altra volta si sono scritte a te, Francesco Pandolfini, delle quali voi potrete addurne le più accomodate, farlo di presente. E, perchè questa parte è tutta onorevole per Sua Maestà, e dal canto nostro porta seco grado di officiosa amicizia, noi vi ricordiamo trattarla magnificamente, e con parole e termini convenienti alla Maestà Sua e alla antiquissima devozione nostra verso il nome di Francia; mostrando quanto si cancellasse presto nelli animi di tutta questa Città il dispiacere che si era preso per la morte della felicissima memoria del suo antecessore, attese le grandi virtù di Sua Maestà; per le quali ciascuno giudicava bene essersi perso assai nella morte del suo antecessore predetto, ma guadagnato molto

più per la renovazione di uno principe qualificato dalla natura e dalla fortuna nel modo che si trova Sua Maestà ; nella quale Dio ha voluto che ci possiamo riposare e godere lungamente ; inserendo a questa parte una efficace congratulazione della venuta sua in Italia, e della felice recuperazione del suo Stato ; di che noi non vi diciamo altro, per esserne voi meglio informati che noi. Dopo questo, si vuole aggiugnere, quanto tutta questa Città abbi desiderato, tre anni continui, la reintegrazione del nome ed onore francese nelle cose d'Italia ; sperando, come particulari e antiqui amici di quel nome, avere a participare della felicità e grandezza loro quanto alcun altro.

E come questa speranza non è solo fondata in una affezione nostra, ma ancora in parerci assai conveniente, avendo questa Città, venti anni continui o più, speso, patito e travagliato quanto ella ha fatto per seguitare le parti e nome Francesi. Nè si vuol mancare, lasciato indietro quelle prime cose del 1494, con brevità e per via di summario, riandare tutto quello che seguì di male a questa Città, dopo la tornata del Re Carlo (*Charles VIII*) in Francia, e quanti assalti e quante perdite si sopportorno e dalli Sforzeschi e da' Veneziani e da tutti li altri vicini nostri. Ne' quali tempi fu necessario sopportare, per la guerra di Pisa e d'altronde, infiniti pericoli e spese. E come, dopo la assunzione alla corona del prossimo Repassato, noi perseverando di continuo nella medesima volontà e studio, ci congiungemmo con quel Re in ogni fortuna, aiutandolo con gente e con tutti quelli altri sussidii che la Città poteva allora ; per le quali cose noi venimo non solo in invidia, ma in tanta inimicizia con chi governava allora la Chiesa e con li altri nostri vicini, che, rebellatosi Arezzo e tutta Valdichiana, noi avemo con grande satisfazione nostra ad intendere e provare quanto la devozione nostra fussi stata grata al nome Francese e a quel Re ; di che questa Città arà in eterno e memoria e obbligazione con tutti i Reali di Francia.

Vuolsi di poi, col medesimo ordine de' tempi e con una generalità, mostrargli con quanta fede noi continuamo in quella amicizia fino al convento di *Cambrai*, non perdonando alla spesa e disagio alcuno ; e, come venendo quella occasione, noi ci offerimo, per quanto portavan le

forze nostre, ad aiutare quella impresa comune. Nè ci fu grave pigliare carico sopra le forze nostre, e provvedere la Maestà del Re di sussidii intollerabili alle facultà nostre; ma tutto si faceva volentieri per le ragioni predette, e per la speranza che si aveva di posare una volta bene le cose di Pisa. Di che ne seguì appresso lo effetto, avendo quella felicissima giornata di Vaila sbattuto tanto le cose delli avversarii allora del Re, che tutti li amici suoi facilmente ne sentirno frutto, e noi ne venimo in tanta quiete per la recuperazione di Pisa, che, se non fussi seguita immediate una tanta mutazione di animi in tutta Italia, e voltosi ognuno contro al nome francese, noi non potevamo meglio aver posate le cose nostre. Nel qual tempo, nonostante infinite instigazioni che cene fussino fatte, e infiniti pericoli che ci si mostrassino, noi nè con la volontà nè con le opere abbandonamo quel primo proposito di seguire le parti francesi, ed accompagnare quel nome in ogni fortuna; non temendo nè eserciti vicini, nè avendo rispetto ad alcuno principe spirituale o temporale. Di che potrà sempre far fede alla Sua Maestà la perdita di tante gente nostre fatta in Lombardia nella partita de' Francesi di quella provincia, e, oltre a questo, d'un'altra parte non piccola rimasta alla guardia di Brescia.

Tutto questo discorso è necessario a giudicio nostro che lo facciate, o nella prima audienza o poi, come meglio vi parrà; e non ad altro fine che mostrare due effetti : l'uno è l'antiqua e stabile affezione e devozione di questa Città verso il nome francese; l'altro è che li meriti nostri sono stati sempre di sorte da dovere essere amati e riconosciuti da Sua Maestà; descendendo in questo parlare a mostrargli quanto la natura è potente, e quanto difficilmente si possa operare in contrario; e, per opposito, quanto si ritorni presto in quello che lei ci conduce, per cominciare a dargli arra di poter confidare e sperare di noi non punto meno che abbino fatto nelli altri tempi li altri antecessori di Sua Maestà; allargandovi in questa parte con parole amorevoli, termini efficaci e gloriosi per Sua Maestà; e, in questa medesima parte, con quella destrezza che voi saprete fare, introdurre e fare ogni sforzo di persuadergli quanto la Maestà Sua debba amare questa antiqua fede

e devozione nostra, e sperare di presente più che non arebbe potuto fare in altro tempo, rispetto alla congiunzione che si ha con la Chiesa e con la Santità del Papa; e, con questo ragionamento, descendere a poco a poco alle cose di questi signori Medici, repetendo tutto quello che e seguito di bene da molti Reali di Francia verso loro, e converso della osservanza, reverenza e devozione e tutti hanno sempre portato al nome di Francia; tacendo in tutto quanto e seguito per ogni tempo contrario o alieno da quel comune proposito.

Della qual parte, noi non vi daremo altra regola, nè descenderemo ad altri particulari, pensando che ne abbiate di costà buona notizia. Vuolsi di poi in ultimo venire con la Maestà Sua ad uno amorevole ristringimento di parole, nel quale efficacemente voi gli raccomandiate le cose della Città, proponendogliene quali le sono, affezionate, e devotissime al nome francese, parate e desiderose compiacergli, e non considerare cosa alcuna più che la conservazione e gloria sua, per vivere sotto l'ombra sua con riposo ed onore, e per restaurarsi, dopo tanti affanni e spese, con lo aiuto e beneficio suo: pregandolo in ultimo a ricevere con affezione paterna e desiderii e volontà di tutta questa Città; la quale non penserà mai ad alcuna cosa, nè poi nè prima, che laudare ed esaltare il nome suo, e riputarlo per la ritornata sua in Italia una salutare stella alle cose sue, con lo splendore e caldo della quale lei non abbia a temere più di alcuno accidente [1].

[1] Vettori est le seul des trois ambassadeurs qui accompagne le Roi à son retour en France.

EXTRAITS

DE

LA LÉGATION DE FRANCESCO VETTORI,

À LA COUR DE FRANCE.

1516.

I.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cx.)

Chambéry, 19 janvier 1516.

SOMMAIRE.—Entretien avec le duc de Savoie; le Roi est en Provence; le traité avec les Suisses se négocie. L'Angleterre agit auprès des Suisses pour les détourner de cette alliance; bruits répandus par le cardinal de Sion. Assurance du général de Languedoc.

Questa sera sono arrivato a *Chambéry,* e visitato il duca, che dice che il Re è ito *en Provence, à la Baume,* dov' è il corpo di santa Maria Magdalena, e che di poi sene verrà a *Lyon,* e crede lui che sia per tornare presto in Italia; e si vede al parlare suo che gli dispiacciono i prosperi successi de' Francesi. Che dice che i danari che avevono avere Svizzeri dal Re, secondo l' accordo, sono qui, e non vero che otto Cantoni abbino ratificato, ma dicono bene di farlo; e che Inghilterra promette loro di presente uno milione di ducati, e dare soldo a dieci mila per tre mesi, e di più vuole dare allo Imperadore uno altro milione d' oro, che sono cose da non le credere. Pure potrebbe essere che Sedunensis (il Cardinale) traessi fuori queste voci per impedire lo accordo del Cristianissimo, che fino al presente gli è riuscito.

Il generale *de Languedoc,* che è qui per conto de' danari de' Svizzeri e per dar recapito alle lettere che vengono di là, ha fatto intendere questa sera a M. di Tricarico che aspetta domani ad ogni modo la ratificazione di tutti i Svizzeri.

II.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cx.)

Lyon, 27 janvier 1516.

SOMMAIRE. — Le Roi voyage à petites journées en Provence. Suite des négociations entamées avec les Suisses. Embarras financiers du Roi, par suite de ses prodigalités et des dépenses qu'a entraînées l'expédition d'Italie. Avances faites par le roi d'Angleterre à l'Empereur. Maladie du roi d'Aragon. Renseignements sur le roi de Navarre, que Laurent de Médicis songeait sans doute à choisir pour beau-père.

Il Cristianissimo si partì da Susa in poste, e venne a *Tallart,* e poi a *Sisteron,* dove trovò la Regina e la madre, e di quivi di compagnia sen' andorono a *la Baume* e a *Marseille,* e al presente, secondo dicono questi che passono qui, si trova a *Aix,* e non vuole fare faccende, in modo che quasi tutti quelli che erono in sua compagnia si sono partiti, e passati di qui e iti a loro castelli. M. di Tricarico ha scritto al gran mastro se gli pare dobbiamo andare, e secondo la risposta ci governeremo.

Per l'altre mie ho detto che li Svizzeri erono nel medesimo termine che quando vostra signoria partì da Milano, e quà mostrono averne buona speranza; e, quando passammo a *Chambéry,* il generale *de Languedoc* disse che aveva la conclusione di otto Cantoni, e che, intra due dì, aspettava la ratificazione del resto o almanco di due, e aveva quivi i danari per mandarli subito; è sparsa di poi voce qui che dieci Cantoni hanno ratificato, e che hanno avuto ducati cento cinquanta sette mila per la rata tocca loro, ma non esce di luogo che io vi presti fede.

Una cosa si può affermare per certa che il Re di Francia ha necessità posare con loro, perchè donò assai e spese nella sua coronazione, e la guerra che ha fatta in Italia gli costa uno tesoro, e molto più che non si crede, e ha consumato tutte le taglie ha poste, e presso a uno milione di ducati in sù quelle ha a porre per lo avvenire. E nostri mercanti

di danari prestati hanno avere da questi generali, secondo dicono, scudi dugento mila, e dalli argentieri, che sono quelli che levono le rate per la corte, più di cento; e i generali hanno fatto prorogare la fiera quindici giorni, come si dice, per vedere di pagare questi mercanti; che insino el Re di Francia non e stato nel regno, non si sono potuti ordinare; e qualcuno dice che prolungheranno il pagamento a una altra fiera, e vogliono sopportare lo interesse, manco di questi quindici giorni; e si vede molto bene che, volendo il Re di Francia seguitare nel donare e mantenere le pensioni ha promesse, se avessi a stare in guerra, bisognerebbe entrassi in grandissimo disordine.

Il Re d'Inghilterra, come è per altra scritta, ha provvisto uno suo oratore, che è appresso l'Imperatore, di ducati cento venti mila, che si crede abbino a servire li Svizzeri, se non si vorranno accordare con il Re di Francia, e, desiderando ridurre il Re di Francia a ciò, non lo possa impedire.

Come siamo dove sia la corte, mi sforzerò scrivere a vostra magnificenza qual cosa più particulare, e[1]. . . . . di Sua Maestà, il Re di Spagna che mi dicono sta con la medesima indisposizione del corpo; ma pare abbi inclinazione alla guerra[2]. . . . . verso questi confini dove si veggono segni di potere credere abbi a succedere fatti. Alle parole di questi mercanti non si può prestare tanta fede che in su quelle si possa fare giudicio.

Il Re di Navarra ha tre figlie, e la maggiore ha anni venti, l'altra diciassette in circa; e sono belle secondo dice[3]. . . . . che afferma averle viste; la minore è di poca età; lui è povero, che non gli resta se non una piccola parte del regno di quà da' monti, che il Re di Spagna non gli potette torre. È vero che M. *d'Albret,* suo padre, che è molto vecchio, si trova di gran denari, ma in vita sua sarà impossibile che il figliuolo sene vaglia.

[1] Lacune. — [2] Lacune. — [3] Lacune.

III.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Lyon, 29 janvier 1515.

Sommaire. — L'Évêque de Tricarico et Vettori attendent encore le Roi à Lyon. Négociations avec les Suisses; position géographique des huit cantons disposés à traiter, et des cinq cantons opposants; conséquences. Mauvais vouloir de l'Angleterre. Le roi de France abandonnera-t-il l'Écosse ou les Vénitiens? Alternative; conséquences politiques. La dernière expédition d'Italie n'a enrichi personne, à cause de la pauvreté de ceux qu'on a vaincus. Avec *le prétexte* des Infidèles, le Pape peut rendre la paix au monde chrétien; la France en a besoin aussi bien que les autres états.

Ancora nè M. de Tricarico nè io siamo partiti di quà; la causa è perchè intendiamo che il Re debbe venire in quà presto, e che si va a spasso per certi castelli e luoghi piacevoli, senza volere gli sia dato fastidio, e che ha seco pochissimi.

E s'intende ch'el Cristianissimo si è resoluto dare e danari alli otto Cantoni *pro rata*, e che di già il generale *de Languedoc*, che aveva tutta la somma a *Chambéry*, ha mandato questa parte a M. *de la Guiche*, che era a *Genève* per il Re, perchè la possa distribuire; il che dimostra che costoro amano assai de' Svizzeri, e non solo rispetto allo stato di Milano, ma ancora rispetto alla Francia; perchè non si hanno Svizzeri che tengono, le quali sono in mano di quelli Cantoni che non vogliono l'accordo; e in oltre, se l'Imperadore vorrà muovere, ha l'Imperadore nello stato di Milano, avendo danari, sempre seco li cinque Cantoni, e li otto non vorranno essere contro l'Imperadore e a loro medesimi; in modo che, quanto alla Lombardia, questi otto Cantoni poco li gioveranno, ma li potranno ben giovare a non convenire con li altri, quando volessino assaltare questo regno, come feciono quando vennono a *Dijon*.

Come per altra ho detto, Inghilterra ha fatto provvisione a uno suo imbasciadore che è appresso l'Imperadore di ducati cento venti mila, e quelli mercanti a' quali avea dato carico di ordinarli a *Ausbourg*, dove alli xvii del presente era l'Imperadore, gli hanno rimessi là per lettere,

e hanno risposta da quelli a chi commettevono, che l'oratore Inghilese ha bisogno di danari presti, e che quivi sarebbe impossibile fare presto questa somma, e che bisogna sieno mandati là contanti; che è segno, che, avendo a servire questi danari a' Svizzeri o allo Imperadore, debbono fare qualche effetto presto. Si vedrà apertamente se Inghilterra vuole tenere il Cristianissimo occupato e travagliato, acciò che abbia a lasciare Scozzia, della quale vorrebbe poter disporre; e il Cristianissimo sarà alla fine necessitato o lasciare Scozzia o li Veneziani; e, lasciando Scozzia, Inghilterra non darà più danari alli Svizzeri, e loro, che non sono usi a stare senza essi, li piglieranno dal Cristianissimo. Se lascia i Veneziani, l'Imperadore si fermerà; ed, avendo otto Cantoni de' Svizzeri, dalli cinque non potrà essere molestato. Ma lui dubita che, abbandonando Scozzia, Inghilterra non diventi più gagliardo, di averlo poi a temere in questo regno, e non avere da poter fare diversione quando lui volessi assaltare. E gli pare, che importi assai, se abbandona i Veneziani, gli pare mancare di fede, e stima assicurarsi dello stato di Milano quando loro ripigliono Brescia e Verona; perchè, mancando allo Imperadore lo adito di Italia, pensa non sia ogni giorno per tentare imprese nuove, e, quando le tenti, non gli possino riuscire. E ha ancora un altro dubbio, che come lui mostra a' Veneziani di volere che concordino con l'Imperadore, che loro, desperati non convenghino con detto Imperadore, e gli mettino sotto sopra tutta la Lombardia, dove in fatto si crede che lui giudichi avere poca parte.

E non pensi vostra signoria che il Cristianissimo tenga più conto della fede, che non gli dia più molestia quello dico di sopra, sicchè, signor mio, qui è da fare assai. E vero che il regno è ricco; pure il Cristianissimo passato ha fatto sempre guerra; questo spese assai nel principio, e questa impresa d'Italia gli costa il mondo; e l'altre volte che i Francesi hanno condotto esercito in Italia, quando hanno vinto, se bene il Re ha speso, e particulari sono arricchiti; ma questa non è intervenuto così, perchè hanno combattuto con uomini poveri, e tutti tornono in quà senza un soldo. In effetto qui bisognerebbe pace; e, poichè il Papa e vostra signoria ha preso questa volta donde in fatto

si può sperare, è necessario fare ogni opera che questo effetto segua. E, con il pretesto degli infideli, il Papa può persuadere e all' Imperadore e all' Inghilterra e a tutti li altri principi che sia bene posare le armi, la qual cosa sono certo che Sua Santità fa; ed io non ho scritto questo per ricordarlo a vostra signoria, ma più presto per ricordare me medesimo; e a quella mi raccomando.

IV.

FRANÇOIS I[er] À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Tarascon, 4 février 1516.

Sommaire. — Le Roi Catholique est mort. Le Roi somme le Saint-Père d'exécuter les promesses qu'il lui a faites à Bologne relativement au royaume de Naples.

Mon cousin, présentement ay sceu pour vérité la mort du Roy d'Arragon, que Dieu absoille. J'escriptz à Nostre Sainct-Père le Pape, affin que Sa Sainctеté ait en mémoire et souvenance ce qu'elle me promist dernièrement a Boulongne, comme savez. Je vous prie tenir la main que, le plus tost que faire se pourra, Sa dite Sainctеté se déclaire, car la matière requiert scélerité. Mon cas sera prest bientost; j'ay envoyé quérir mon cousin, Prospère Coullonne, qui aydera bien a l'affaire. De ma part, je tiendray le Royaume de Sa Sainctеté, et je acompliray entièrement ce que luy ay promis. Et, quant a vous, me trouverez tousjours prest a vous faire plaisir, ainsy que vous dys a mon partement. Je vous prie de rechef prendre mon affaire a cueur, et congnoistrez par effect, que aurez faict plaisir a ung Roy qui le recongnoistra. Et a Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa garde.

Françoys.

V.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cx.)

Avignon, 5 février 1516.

SOMMAIRE. — Mort du roi d'Aragon; le Roi a écrit au Pape. Il voudrait de suite s'emparer du royaume de Naples; il prétend avoir six cent mille écus tout prêts pour cette expédition, ce qui est difficile à croire; il compte sur les embarras de l'archiduc Charles, qui trouvera en Espagne une vive opposition; le roi d'Angleterre est occupé des affaires d'Écosse; l'accord avec les Suisses est assuré; l'Empereur est tenu en échec par les Vénitiens. Que doit faire le Pape? Si le Roi de France est à Naples et à Milan, l'Italie est à sa discrétion; mais l'Archiduc n'est-il pas tout aussi redoutable?

Vedendo che il Re di Francia soprastava a venire a *Lyon*, per non potere essere ripreso, ne sono venuto in corte, e ho trovato che ci sono nuove della morte di Sua Maestà il Re di Spagna, e dicono avere mandate le lettere del nunzio che è qua al Papa. E il Re di Francia dice che gli ha scritto una lettera di mano propria; e si vede che vorrebbe fare la impresa del regno di Napoli subito, come più largamente vostra magnificenza potrà intendere per le lettere di Tricarico, col quale Sua Maestà ha parlato a lungo; perchè io, non avendo che trattare, ho solamente fatto riverenza a quella.

Ho bene parlato al gran mastro, e dettogli che tutta la fede di vostra signoria è in lui, e che a quella basterà essere accennato quello abbi a fare, e lo eseguirà. Hammi risposto che non hanno che resoluto cosa alcuna; e, che quando sarà tempo mi parlerà, perchè io possi scrivere a vostra signoria. Io andrò del continuo seguitando la corte, e aspetterò che mi dichino quello voglino.

Il Re di Francia ha detto oggi: « Questa è una gran nuova, se noi « la sapremo usare. » E afferma avere bene sei cento mila scudi da spendere per la impresa di Napoli; ma questo non so come si possa credere, perchè, quando io mi partì *de Lyon,* quelli mercanti, che, come ho scritto altra volta, hanno avere da' generali di denari prestati scudi dugento mila, dicevano che non sarebbono pagati in su questa fiera, come era suto loro promesso; che mi pare segno che non si trovino

denari. È vero che qualcuno dice che Madama ha circa trecento mila scudi che radunò di certo ufficio vendè; quali donò al Re di Francia nel principio prese il regno. Ma, benchè lui abbi grande volontà di fare la impresa di Napoli, insino che il Papa non gli risponde, non si risolvera al modo della[1]. . . o a denari per farla; ma, se Sua Santità gli acconsente, non gli porrà avere difficultà alcuna e. . . faccendo presto: perchè giudica che lo Arciduca arà che pensare a condursi in Castiglia, e fermare bene quello regno. Stima ancora che possa avere qualche controversia in Aragona, Sicilia, Sardegna, Majorica e Minorica, perchè il Re di Spagna aveva uno fratello, chiamato l'Infante Ferrando[2], al quale ricadono questi regni; e, se bene lui ne arà per testamento disposto benissimo, a' popoli porrà difficile comportare uno Castigliano per Re. Il Re d'Inghilterra ha che fare con Scozzia, e non è in tempo per fare la provvisione per impedirgli la impresa.

Li Svizzeri sono d'accordo con lui, se non tutti, la maggior parte. Contro allo Imperadore sono li Veneziani, e lui è per fare ogni sforzo riabbino Brescia, non tanto per osservare loro fede, quanto per il bene suo, che si vorebbe discostare dall'Imperadore; e, quando avessino Brescia o Verona, anderebbono più adagio, e là lascierebbe disputare tra loro. Se il Papa gli presta favore, a loro non pare avere alcuno dubbio nella impresa[3]. . . . .
avessi provvisto a trenta cinque mila scudi per la taglia. Vedeva che il vescovo Colonna, che è qua per liberarlo, starà ancora dubbio; ma, poichè s'intese questa morte, ha parlato con il Re di Francia e col gran mastro, e domattina si parte in poste per condurre el signore Prospero a *Lyon*, perchè possa parlare al Re di Francia.

Il Papa è prudentissimo, e esaminerà molto bene questa materia che

[1] Lacune.

[2] Nous n'avons rien trouvé qui établît l'existence de ce prétendu frère de Ferdinand. Ne s'agirait-il pas ici de Ferdinand, duc de Calabre, fils aîné de l'infortuné Frédéric III de Naples? On sait que le duc de Calabre, alors prisonnier en Espagne, refusa en effet la couronne d'Aragon qui lui fut offerte. Charles-Quint se souvint de cet acte de modération; il fit mettre en liberté le royal captif, et lui fit épouser Germaine de Foix, veuve du roi catholique.

[3] Lacune. Il s'agit dans ce paragraphe de la rançon de Prospero Colonna.

importa assai; perchè, se a Sua Maestà il Re di Francia riescie pigliare il regno, che resta tra Milano e quello pare sia a discrezione; se si mette alle mani con uno Arciduca, che sarà uno gran principe, arà Sua Maestà bisogno di aiuto per potere mantenere quello stato e li altri, e nascerà tra loro tale inimicizia, che non si dovrà posare d'uno tempo. Oltre a questo, l'Arciduca ha uno bello stato in Fiandra; arà quelli altri regni che erono del Cattolico; sarà Imperadore; se avessi ancorà Napoli, credo sarebbe da temere grandemente e fare più che il Re di Francia. Giudicherei bene che, se fussi possibile, non sarebbe da volervi nè l'uno nè l'altro; ma non so esaminare il modo che riuscissi. Nè per queste mi occorre altro che dire, se non raccomandarmi a vostra illustrissima signoria.

VI.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princ. filza cv.)

Vienne, 9 février 1516.

Sommaire. — Protestation de dévouement au Roi, au nom de Laurent de Médicis. Le Roi accepte à l'avance les services de Laurent; il compte pour l'entreprise de Naples sur le concours du Saint-Père, dont il prétend toujours protéger et agrandir la famille. Efforts de Vettori pour détourner le Roi de prendre à son service Prospero Colonna. Son but est d'amener ce prince à donner en Italie un grand commandement à Laurent de Médicis.

Ieri a ore xxi, a Vienna, mi furono presentate le lettere di vostra signoria de' x e xii.

Come ebbi le lettere, deliberai di eseguire la commissione di vostra signoria con celerità; e, per il Rodano, mi condussi questa mattina qui, innanzi che il Re fussi levato, e gli presentai la lettera di vostra signoria; poi gli lessi una parte di quella scriveva a me, e gli dissi mi pareva non potere esprimere l'animo di vostra signoria con migliore parole nè più affettuose che con quelle era scritta la lettera; e che insino a qui, e a bocca, e per uomini suoi, e per lettere, vostra signoria aveva con le parole fatto intendere l'animo suo a Sua Maestà; e che

al presente cominciava essere tempo di mostrarlo co' fatti; e che quella poteva essere certa che risponderebbono le parole; e che io ardiva di dire che pochi uomini sapeano la mente di vostra signoria meglio di me; e però poteva essere certa Sua Maestà della inclinazione aveva avuta sempre a quella, e della fede, la quale troverebbe in vostra signoria quanto in altro uomo; e che, quando quella gli prometteva cosa alcuna, eleggeria prima el morire che el mancargli; e me distesi in sù questi generali assai.

Sua Maestà udì tutti con grande attenzione, e mostrò grande allegrezza di vostra signoria e delle parole gli dissi per parte di quella, che non se porria dire più; e mi disse ch' io ringraziassi la signoria vostra per sua parte; e che sapeva che, se fede era nel mondo, era quella, e che accettava le offerte di vostra signoria, e quando fusse tempo le userebbe; e che, avendo a fare questa impresa del regno, come l' aveva consultata nel principio con nostro Signore, così seguirebbe di fare, e piglierebbe quella gente e quelli favori che Sua Santità gli disse; e che sapeva certo che nostro Signore non gli mancherebbe di tutto quello potesse, perchè questa impresa era a beneficio di Sua Santità e delli suoi; e quali lui pensava per ogni tempo mantenere grandi, perchè gli potessino aiutare a conservare, e lo stato di Milano, e quello di Napoli quando l' arà acquistato. Era l' ora d' andare alla messa, in modo non ebbe tempo di rispondere alla cosa del signor Prospero, che mi pareva importasse : ed io allora l' aveva sollecitato a parlargli, perchè sapeva che detto signore veniva, e pensava che fusse bene Sua Maestà intendessi, avanti il suo arrivare, la opinione di vostra signoria; e però parlai con el gran mastro, e gli dissi quel che vostra signoria gli scriveva circa questo, e che era cosa che importava che avvertissero bene, avanti firmassino niente. Lui mi disse che tutta questa cosa e impresa si consultava con nostro Signore; e che Sua Santità aveva ricerco il Cristianissimo che lo liberasse; e che sapeano che quella ne sarebbe contenta, che l' usasse in questa impresa, e che gli Orsini non l' arebbono avere per male; e che, accadendo, userebbe anco l' opera loro. Io replicai che il signor Prospero aveva una grande

opinione di sè; che, se gli davano grande condotta e grande reputazione, che se mettevano in mano di chi era stato l'inimico, e lungo tempo; se ne gli davano pochi, non sene contenterebbe; e che avvertisse che lui aveva avuti gran beneficii da Spagna, de' quali se si voleva ricordare, era tenuto fare quello che poteva per li eredi suoi; se li dimenticava, pensasse che fede era quella di uno uomo ingrato a chi lo ha beneficato; oltra questo, che Gonsalvo Fernandez era grande uomo nella pace e nella guerra, e questo confessa tutto el mondo, e nondimeno el signor Prospero non gli voleva cedere; e che il Cristianissimo ha a pensare non solo acquistare quello regno, ma mantenerlo; e Sua Maestà non vi può stare in persona; e, se vi mette un vicere e temuto e obbedito, il signor Prospero è sempre per opponersi, e non cedere a chi arà a governare, onde nascerà ogni giorno qualche inconveniente.

Lui mi rispose: «Abbiamo uomini assai delli nostri a chi dare «l'impresa, com'è a M. *de Lautrec*, M. *de la Trémouille*, e ad uno di questi «toccherà con il signor Prospero. Non siamo ancora venuti al parti«culare; ma, per facilitare la impresa, quando se gli dessi insino in «cento lancie, giudicava se non al proposito.» Io risposigli che era assai a dargli reputazione, la quale loro gli dovevano torre per ogni causa, e per i portamenti suoi passati.

VII.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princip. filza cx.)

Valence, 15 février 1516.

Sommaire. — Le Roi n'entreprendra rien sans l'assentiment du Saint-Père; difficultés que présente l'entreprise de Naples. L'accord avec les Suisses n'est pas encore conclu; la mort du roi d'Espagne les rend plus exigeants; ils se sentent nécessaires. Le royaume est grevé de tailles et d'impôts. Le Roi, une fois à Lyon, prendra un parti décisif.

El Re soprastette a *Avignon* insino a sabbato, che fummo alli nove,

rispetto al vento grande che impedì el partire; e, ancora che fussi di quaresima, attese insieme col cardinale *d'Auch*, legato, a far maschere; di buona cera poi sene è venuto a piccole giornate, e questa sera debbe essere a *Valence*, dove al più lungo soprastarà un dì, e poi si ridurrà a *Lyon*, nel qual luogo dovrà dare ordine a quello disegna fare. Sua Maestà, il Re di Francia, mostra non si volere risolvere insino non ha risposta da Sua Santità; e, benchè si conosca certo che ha grande voglia di fare la impresa di Napoli, si conosce ancora che ci vede dentro molte difficultà; e, faccendola presto, dubita non la potere fare gagliarda; e, se la differisce, pensa che quel regno si stabilisca più all' Arciduca. Al quale, subito che ebbe la nuova della morte del Re di Spagna, gliene significò per uno corriere a posta; e da M..... che è alli confini *de Guienne* inverso Spagna, intende che sono passati cinque corrieri volando che vanno all' Arciduca, nè altro ha al presente delle cose di Spagna.

Ma quello che mi pare che gli dia più molestia, è che questi benedetti Svizzeri ancora, li otto Cantoni, non hanno accordato in tutto, e questi loro uomini che sono qui domandono certe cose più che non sono in sulla prima capitulazione ; e denari sono nel paese loro nelle mani di M. *de la Guiche*, oratore là per questa Maestà, e insino al presente li Svizzeri non li hanno voluti; e sarà possibile che in su questa morte di Sua Maestà, il Re di Spagna, sappiendo loro che il Re di Francia vuole assaltare Napoli, e che a questo ha bisogno di essi, stieno in sul tirato e voglino più denari. Questa Maestà non è per omettere cosa alcuna per contentarli; e, ancora che li abbi vinti, mostra tenere più conto che prima, e, se con promettere loro denari si potranno fermare, questa Maestà li prometterà largamente.

È ben vero che, secondo mi ha detto qualche mercante pratico a *Lyon*, questo regno è molto consumato; e *en Normandie* è qualche luogo che, per essere gravato di taglie insopportabili, è tutto disabitato; e però, quando questa Maestà avessi a fare grande spesa in Italia, non so come si potessi reggere. Loro dicono di sì, ma dicono di grande bugie; e, come sa vostra magnificenza, hanno affermato più volte lo accordo de' Svizzeri, e poi non è suto niente.

Questa Maestà si dovrà fermare a *Lyon* qualche giorno, e attendere alle faccende; e quivi si dovrà intendere qual cosa da potere risolversi meglio non si può insino al presente.

VIII.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princip. filza cx.)

Sans date, 20-21 février 1516?

Sommaire. — Crédit d'Antoine-Marie Pallavicini. M. de Tricarico et Prospero Colonna. Pas de nouvelles de l'Archiduc; ceux qui le gouvernent sont favorables à la France; ils lui inspirent une entière confiance en François Ier, et de la défiance pour le Roi anglais; peut être laisserait-il faire l'expédition de Naples. Accord avec les Suisses. Projet de mariage entre Laurent de Médicis et une fille du roi de Navarre. Confidences relatives aux prétentions du roi de France sur ce petit état. Laurent veut avoir un commandement en Italie; inconvénients de cette résolution; Laurent ne peut accepter qu'un très-beau parti; habile discussion et sages conseils. Conférence du Roi avec Prospero Colonna. Peu de sûreté des correspondances.

Bonivet crede al signore Antonio Maria[1], al quale è data tanta riputazione in corte di Sua Santità, che quà si crede lo governi pacificamente; e vostra magnificenza può pensare che lui è per favorire la fazione sua quanto può, e indebolire l'altra.

E Francesi seguitano el favore e la fortuna più che tutti li uomini; e, se a loro pare che Sua Santità dica le cose prima al signore Antonio Maria che ad altri, e che si fidi e consigli con lui, non sono per adoperare altro instrumento da credergli del tutto. Lui li conosce e scrive ogni giorno lettere, in modo che a lui è prestato fede e non ad altri. Non so ancora come M. di Tricarico s'intende queste cose di Prospero, che per l'ordinario credo gli sia amico; e, se Sua Santità non lo avvertisce, penserà di favorirlo come amico; ma, quando intendessi la intenzione di Sua Santità essere altrimenti, farebbe l'officio suo, del quale, secondo il mio giudicio, non manca.

[1] Antonio Maria Pallavicini.

Dopo la morte di Sua Maestà, il Re di Spagna, quà non è venuto avviso alcuno dello Arciduca. Il gran cancelliere mi disse ieri, col quale io parlai a lungo in sù casi del signor Prospero, che intra pochi giorni attendevono resoluzione dalli amici loro di là, e che se persuadeva che allo Arciduca fussi necessario il favore di Sua Maestà, il Re di Francia, ad insignorirsi delli stati teneva il Re di Spagna morto in Ispagna, e delle Isole; e che, per avere questo, non si curerà cedere la possessione e le ragioni del regno di Napoli; e potrebbe essere che tale cosa seguissi, perchè si vede che quelli che governono quel principe insino al presente, o per premii o per altra causa, hanno favorita la parte di Francia; e in oltre il Re d'Inghilterra ha usato dire pe' tempi passati che ha qualche ragione in su la Castiglia; e queste parole potrieno operare che l'Arciduca, temendo di lui, si gittassi a Sua Maestà, il Re di Francia; e che quelli che lo consigliono, sendo pensionati di quà, aranno questa occasione di poterlo persuadere; e perchè, avendo a ire in Castiglia, bisogna si fidi a Sua Maestà, il Re di Francia, o a Sua Maestà, il Re d'Inghilterra, e loro gli mostreranno sia più sicuro il fidarsi di Sua Maestà, il Re di Francia, donde si potrà condurre in Castiglia per terra, ed avere quelli aiuti vorrà a insignorirsi del tutto di quelli stati.

Questi ambasciadori Svizzeri, che sono stati alla corte, si sono partiti con resoluzione di tenere a ordine insino in dieci mila fanti, pe' quali manderanno denari quando ne aranno di bisogno; e li oratori che sono là scrivono che hanno distribuito e denari alli otto Cantoni per rata, e quali hanno confermo lo accordo in tutto. Il duca[1] fa intendere che vi sono tre Cantoni, che vorrebbono fare uno accordo per loro proprii da parte, ma non vorrieno essere obbligati andare contro a nessuno, ma solo difendere lo stato di Milano da qualunche, ecetto che da l'Imperadore, e sarà facil cosa che, stando fermi in su questo, che il Re di Francia acconsenta loro questi capituli, tanta è la volontà che ha di stare in pace con essi.

[1] Le connétable de Bourbon.

Del mariaggio di vostra magnificenza non m' era suto parlato. Questa mattina, in sù la lettera de' XIII, mi parve da parlarne al Re di Francia, mostrando che vostra magnificenza vorrebbe risolversi presto, secondo la intenzione di Sua Maestà; la quale mi disse che pensava che il Re di Navarra presto ci manderebbe la figlia, e allora lo voleva concludere a Vienna; ne parlerò col gran mastro e scriverò più appunto il particulare. Voglio bene dire una cosa, che a questi giorni sendo domandato il Re di Francia da uno amico, se il Navarra cercherebbe di presente riavere lo stato suo, lui rispose che l' Arciduca, quando il Re di Spagna era vivo, lo pregava ogni giorno lo restituissi, e che al presente, sendo in mano sua, potrà eseguire quello che ricercava; ma che questo Re ha in quello regno molti inimici e di gran qualità ; e che volentieri piglierebbono lui per Re; ma che non è per pigliarlo, se non con buona volontà del Navarra, e dargli uno ricompenso; che in fatto quello stato non vale più che venti mila scudi. Ed io voglio dire che queste parole mostrano qualche inclinazione di volere quel regno per sè; e, se ne ricerca il Re, bisognerà che lui ceda, e forse lo farà malvolentieri, e resterà male contento di questa Maestà; e vostra magnificenza verrà a fare parentado con uno che sarà poco amico del Re di Francia.

E mi pare conoscere per la lettera di vostra magnificenza che quella desiderebbe intervenire in questa impresa del regno, nè penso come uomo del Re, perchè vostra signoria sa molto bene che il carico sarà di uno di questi gran personaggi che io dico di sopra; ma forse quella desiderebbe andare là capo delle gente del Papa, e vorrebbe che questa Maestà ne richiedessi il Papa.

Io credo che il Re di Francia abbi molto bene, per quella parte gli lessi della lettere di vostra magnificenza, compreso la volontà di quella; e però rispose che non voleva muovere niente senza consulta del Papa, el quale gli arebbe fatti quelli favori giudicassi a proposito, e lui approverebbe tutto ; nè a me è parso di allargarmi, nè comentare questo desiderio di vostra magnificenza, perchè a questa impresa hanno necessità di Sua Santità e di vostra signoria. Quando vostra magnificenza voglia mene governi, melo scriva; e questa è la causa che io

spaccio questo corriere, perchè non vorrei errare in questa cosa, nè voglio mancare di ricordare a vostra signoria che ora è tempo di guadagnare; e, mettendosi Sua Santità in pericolo e inimicizia delli altri principi, facci con questo le cose chiare per sè. Bene lui è di buona natura, e per osservare quello promette.

Non sono poi di buona voglia li altri Francesi; e *Bourbon* e *Lautrec*, che a uno di loro ha a tocare, quando si vinca, restare vicere, e sono inimici delli Italiani; e possono fare molto male relazioni, che sono causa di mutare qualche volta la buona mente del principe. E ha a pensare vostra magnificenza che in questa impresa costoro hanno avere delle difficultà, e che li aiuti vostri la hanno a fare facile. E prima, vostra magnificenza sa che per l' ordinario quà non sono fanterie, e bisogna, andando nel regno, menino i lanzichinechi o gli Svizzeri; e i lanzichinechi hanno provato a Brescia che non vogliono fare contro allo Imperadore, e andare contro il regno non è altro; li Svizzeri, questi otto Cantoni, hanno convenuto, secondo dicono, ma d' un modo di non avere a combattere con li altri Svizzeri. Se chi governa il regno (di Napoli) conduce due mila Svizzeri, questi che vi menassino lì sarebbono liberi.... e si troverebbono avere speso e denari, e non arebbono fanti : sicchè, signore mio, questo è tempo da volere condizione onorevole, e fare e patti chiari, e non volere donna senza dote. Io sono forse prosuntuoso, e entro più là che non mi s' aspetta; ma vostra magnificenza stia certa che tutto quello dico procede da affezione.

Come di sopra dico, il gran mastro, parlando del signore Prospero, mi disse, e melo aveva ancora detto prima, che il carico della impresa volevano dare ad uno de' personaggi sopradetti; però io lessi al Re di Francia quella parte della lettera dove vostra magnificenza offeriva pigliare ogni carico ; ma non vi stetti sù molto con le parole, per dubbio che, avendolo a negare, non paressi loro offendere vostra signoria; la quale non pensa in nessuno modo che, ancorchè il Re di Francia mostri avere gran fede in quella, sene sia però per fidare tanto, che volessi che fussi capo a pigliare il regno , e che vi conducessi più gente che le sua ; perchè conosce benissimo l'azione che ha in quello stato Sua

Santità, e quando è conveniente lo desideri per sè ; e, se consente che lui lo pigli, lo fa piuttosto per timore che ha non resti in mano dello Arciduca, che per bene voglia a lui. Non resterò però parlarne destramente di nuovo con il Re di Francia e con il gran mastro ; ma lo farò in modo che non creda sene abbi a fare perdita, se già a vostra signoria non paressi altrimenti sopra che mi risponderà.

Siamo a dì xxi; e il signor Prospero parlò iersera a lungo con il Re a *Saint-Vallier,* e dice che Sua Maestà s'aperse con lui molto largamente, ma non si ristrinse a' particulari ; ma gli ha detto che lo espedirebbe. Qui intendo pure pagherà per la taglia ducati dieci sette mila, o più; e Pietro Margano [1] non è ancora fuori di prigione, ma el Re ha promesso al signore Prospero liberarlo ; detto signore mostra riconoscere in gran parte questa liberazione sua da nostro Signore, e ha usato dire a un amico mio, che è per fare ogni cosa per Francia, perchè intende che è d' accordo con nostro Signore, al quale intende essere per ogni tempo servitore.

Qui aspettono oratori dall' Arciduca, che dicono sono partiti poi che là s' intese la morte di Spagna.

Io ho scritto a lungo e in cifra, perchè gli Francesi, quando hanno sospetto, o disegnano imprese, sono molto sospettosi, e si ingegnano vedere tutto quello si scrive ; e hanno fatto a questi dì ricercare corrieri che andavano in Fiandra e in altri luoghi, e aperte le lettere. Vostra signoria m' arà per escusato, se gli parrà manchi in qualche cosa, perchè, come scrivo a Filippo, el non mi sentire bene del corpo fa che dell' animo non satisfo a me medesimo, e tanto manco credo satisfare ad altri.

[1] Capitaine romain, fait prisonnier en même temps que Prospero Colonna.

IX.

FRANCESCO VETTORI À LAURENT DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* av. princip. filza cv.)

Lyon, 25 février 1516.

SOMMAIRE. — L'entreprise de Naples n'est pas encore résolue. Les Français s'abusent sur les dispositions et sur la conduite de l'Archiduc, qui, dans aucun cas, ne peut sans honte renoncer au royaume de Naples. Les Suisses, l'Empereur et le roi d'Angleterre, le Milanais. Négociations secrètes avec Prospero Colonna.

Il gran mastro mi ha replicato che il Re non potrebbe essere più satisfatto di vostra signoria, e che quella può pensare di avere a ottenere da lui tutto quello disegna, e che l'offerta che vostra signoria gli ha fatto gli è suta gratissima; nondimeno non si è ristretto ad altro particulare; ed io intendo di buon luogo, che, quando la impresa del regno si abbia a fare, il capo sarà M. *de Lautrec*, e che il Re arà molto caro che il Papa mandi vostra signoria con le gente sue; nondimeno, se non è necessario, non ne lo richiederà. Se l' impresa è per farsi o nò, non sene può fare ancora giudicio; la voglia ci si vede grande; e vostra signoria sa come il Cristianissimo parla, che mette ogni cosa facile, e pensa che non gli abbia a mancare danari; de' quali, secondo dicono quelli che ne hanno notizia, ci è grande scarsità, e sarà gran difficultà il trarlo per spendere fuori di Francia. Pensa che l' Arciduca abbi a cedere il regno, che lui lo aiuti insignorirsi della Spagna. E in questo non si vede ragione che lo patisca; perchè, se lui si governa da sè, arà tanto nervo e tanto ingegno che non vorrà con sua vergogna cedere uno de' più belli e buoni stati, che in fatto per onore e utile è il principale, e non vorrà, volendo dar fama di sè di avere ad essere gran principe, cominciare a perdere quello che gli è stato lasciato; se lo governerà lo Imperadore, non assentirà mai, perchè col mezzo del regno penserà porre freno a questa Italia, che è quello ha sempre desiderato; se è governato da' signori Fiaminghi e Spagnuoli, non è da pensare che nissuno di loro voglia potere essere biasimato di avere

consigliato di cedere uno sì bello regno. E Francesi si confidano assai che questo principe sia debole e di corpo e di animo, il che non so se si riuscirà loro.

De' Svizzeri, come scrissi per altra, otto cantoni hanno preso danari, e, secondo intendo, domandano al continuo cose nuove, nè si sono voluti obbligare andare contro alli altri cinque cantoni, e hanno detto che tale obbligo sarebbe superfluo, perchè sanno certo che loro non muoveranno mai contro al Re; ed è possibile che sieno tutti d'accordo per trarre danari da ogni parte. Sta il Re in qualche sospetto dell'Imperadore, per intendere che con questi danari d'Inghilterra lui si prepara gagliardamente, e voleva far descendere nello stato di Milano e Svizzeri de' cinque Cantoni; ma ha opinione che la morte di Spagna gli abbia a far mutar pensiero.

Per questa causa ha fatto tornare indietro tre mila venturieri che aveva licenziati, e già erano in Savoia, e dice voler soldare quattro mila fanti Italiani, perchè dai lanschenechi dubita che, accadendo, non volessino combattere contro all'Imperadore; e, come lui disse già a vostra signoria, quando l'Imperadore e li Svizzeri scendessino, non vuole dare la battaglia, ma attenderà a guardare le terre, perchè pensa che le forze loro sieno per risolversi presti, non avendo chi dia loro danari, e Inghilterra, credendo fare effetto con quelli ha dati, non vorrà ogni giorno dare de' nuovi, conoscendo massime che l'Imperadore non si può empiere.

El signor Prospero a avute dal Re cento lancie, e, secondo ch'io intendo, grossa provvisione di ben venti mila franchi. Della taglia paga al presente mille sette cento cinquanta ducati, e il resto, insino in trenta cinque mila, permette scontare sul servizio.

Pietro Margano insino a qui è stato in prigione, ma ora ha dato sicurtà di non partire di Francia senza licenza del Re, e può andar libero per tutto. Il signor Prospero non vuole acconsentire avere preso soldo nè pensione dal Cristianissimo, che oggi l'ho fatto ricercare, come quello che debbe essere convenuto con questa Maestà che la cosa stia secreta; e forse ancora dice la verità, perchè io non l'ho in modo che

io l'ardisci affermare per certa; pure lo avermi detto il gran mastro che gli darebbono cento lancie mi fa credere sia vero.

1516 — 1524.

Les efforts de François I[er] pour s'attacher les Italiens demeurèrent stériles, et ses démarches multipliées tournèrent contre lui-même.

L'expédition de Naples n'eut pas lieu, parce que Léon X n'eut garde d'y prêter la main. Prospero Colonna tourna contre la France l'épée que le Roi lui avait rendue. En vain ce prince, sans se décourager, continua-t-il à combler les Médicis de ses bienfaits; en vain, en mariant Laurent à Madeleine de la Tour d'Auvergne, lui fit-il une donation de deux cent mille écus. Le Pape se crut dégagé, par la mort prématurée de son neveu (1519), de toute reconnaissance, et il ne tarda pas à entrer dans la ligue que le nouvel Empereur, Charles-Quint, avait formée contre la France. On sait comment le Milanais, perdu par Lautrec, ne put être recouvré par Bonnivet. On connaît la défection du connétable de Bourbon, la campagne des Impériaux en Provence, leur échec devant Marseille et le passage de François I[er] en Italie dans les derniers mois de l'an 1524.

Pendant la période qui s'écoule de 1516 à 1524 nous ne citerons que quelques documents.

A la nouvelle que le cardinal de Volterra, Francesco Soderini, est impliqué dans une conspiration contre Léon X, le Roi écrit à Florence pour prendre hautement sous sa protection les Soderini, ces fidèles amis de la France.

FRANÇOIS I[er] AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Rif. Atti publici,* Cartapecore, t. VII, Francia, nº CCXLV.)

4 juillet 1516.

Francoys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, pour ce que avons esté advertiz de l'indeue et calumnieuse poursuite qui se fait injustement contre nos chers et bien amez, les Soderini, voz cytoyens, et autres nommez en noz lectres patentes à eulx octroyées, en hayne de ce que ont esté toujours bons et loyaulx serviteurs de la Couronne de France; il nous a semblé et semble que ne devions tollérer ne souffrir telle injure, à cause de

nous, leur estre faicte. A ceste cause, les avons mis en notre protection et sauvegarde espécialle; prions nos amys et autres quelconques ne leur donner ne souffrir donner aucun empeschement en leurs personnes, familles et biens, et, se aucune chose avoit été faicte au contraire, l'ayent à réparer et révocquer, ainsi que le pouvez veoir par le contenu d'icelles noz lectres; et, au deffault de ce faire, entendons procéder contre ceulx qui ne obtempéreront à nostre sauvegarde, par représailles et lectres de marque, privations de privillèges et autres voyes raisonnables. Ce que vous avons bien voulu signifier, affin que de vostre part vous ne tollerez ne souffrez que soient molestez ne travaillez en leurs proprietez et biens. Et, affin que vous ne autre pense que iceulx Soderini et autres dessusdits se soient retirez à nous pour éviter la punition du cas dont prétendent inicquement estre accusez, ils ne refuseront soy trouver devant juges non suspects et en lieu non suspect, pour eux purger. C'est une voye commancée où un chascun de vous doit avoir l'ueil; car, après les Soderini, en chercheront d'autres, et ne cesseront jusques auront le sang et les biens des bons cytoyens qui taschent préserver la liberté par eulx et leurs ancestres acquise. Très chers, etc.

Francoys.

Le Roi persista longtemps avant d'être désabusé sur la conduite et les intentions des Florentins. Lors de la naissance du dauphin François, son fils aîné, il leur écrivait lui-même avec bonhomie.

FRANÇOIS Ier AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VI, Francia, n° CCXLIX.)

Amboise, 28 février 1517.

Francoys, par la grâce de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, pour ce que nous savons que vous serez très joyeulx d'entendre le bien et prospérité de nous et de nos affaires, nous avons bien voulu, comme à nos bons et vrays entiers et parfaicts amys, alliez et conféderez, présentement vous escripre et signiffier qu'il a pleu à Dieu, Nostre Créateur, nous donner ung fils, duquel nostre très chère et amée compaigne, la Reyne, est cejourd'hui accouchée; et sont, grâces à Nostre Créateur, mère et fils en très bon estat. Très chers, etc.

Francoys.

98.

Lautrec, lieutenant général du Roi en Italie, et mieux placé pour bien juger, se montrait moins confiant, et répondait aux protestations de dévouement des Florentins avec une sorte de hauteur.

ODET DE FOIX AUX HUIT DE PRATIQUE.

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 75.)

Crémone, 6 janvier 1517.

Très chers et grans amys, nous avons receu vos lectres du XIIIe du moys passé, avecques intervalles de quelque temps, responsifves à celles que nous vous avions escriptes. Lesquelles considérées, croyons que vostre vollenté soit bonne envers le Roy, combien que, en cette guerre de Millan, les démonstrations ayent esté d'autre sorte : ce que nous pensons estre procédé plus pour obéyr le Pape Léon que par vostre naturelle disposition. Et, quant au record que vous faictes comme vostre République a receu tant de bienfaictz et comoditez de la Couronne de France, et pareillement que vostre Cité a faict le semblable envers icelle Couronne, nous le confessons et acceptons; ayant néantmoins considération de la différence qui est de ladite Couronne à icelle République. Par quoy, estant disposé de faire tous bons offices envers le Roi pour le tenir bien édiffié de vostre République, ainsi que vous nous requérez, nous vous disons que nous ne sommes pour faillir à faire tel office, pourveu que pour l'advenir les effects laissent tesmoignage de vostre bonne volunté envers le Roy. Par les effects contraires, vous ne pourriez plus trouver lieu d'excuse, et nous osteriez toutes occasions de faire pour vous les ditz bons offices. Très chers et grans amys, Nostre Seigneur vous ayt en sa garde.

Le comte de Foix et de Comminge, seigneur de Lautrec, gouverneur de Guienne et lieutenant général du Roy en Italye [1],

ODET DE FOYX.

En 1518, la République, qui était sous l'entière dépendance des Médicis,

[1] Nous trouvons dans l'*Archivio Mediceo* (*Av. Principato,* filza CV) une autre lettre de Lautrec au cardinal Jules de Médicis : il le charge d'intercéder auprès du Saint-Père en faveur d'un chevalier de Rhodes, qu'il est urgent de relever de ses vœux, «car il a «mise son amour à une damoyselle, laquelle «il a espousée et a eu d'elle deux filles, ce «que ne peut faire sans avoir dispense de «Nostre Sainct Père le Pape.»

envoya en France, pour la représenter auprès du Roi, Jacopo Gianfigliazzi; nous ne croyons pas devoir publier les instructions qui lui furent données.

Lorsque, après la mort de Maximilien, l'empire fut disputé par Charles d'Autriche et François Ier, le pape Léon, vivement sollicité par les deux adversaires, finit par se déclarer ouvertement, après l'élection, en faveur de celui qui était élu.

Le marquis Torrégiani possède, dans ses archives, les lettres originales que le roi de France écrivit, pendant le débat, au Souverain Pontife. Nous espérons que ces documents précieux, dont nous ne pouvons que signaler l'existence, seront bientôt livrés à la publicité.

Les Français sont expulsés de l'Italie. Léon X meurt à l'instant où son artificieuse politique semble triompher. Après le court passage d'Adrien VI sur le Saint-Siége, le cardinal Jules de Médicis est élu pape, et prend le nom de Clément VII. A la nouvelle que le roi de France, à la tête d'une brillante armée, a passé les Alpes, vers la fin de 1524, il négocie secrètement avec ce prince, sans rompre ouvertement avec l'Empereur.

Le cardinal Salviati, légat du Saint-Siége en Lombardie, a pour mission générale de s'employer à ramener la paix entre les deux puissances ennemies, et pour mission particulière et secrète de prêter son assistance aux Français.

LETTRES ET DÉPÊCHES

RELATIVES A LA CAMPAGNE D'ITALIE DE 1524 — 1525.

CORRESPONDANCE DU CARDINAL SALVIATI, LÉGAT EN LOMBARDIE[1].

1524-1525.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Giovanni était fils de Jacopo Salviati, et, par sa mère Lucrezia, il était petit-fils de Laurent le Magnifique. Né le 24 mars 1490, il était promu par son oncle maternel Léon X à la dignité de cardinal, à l'âge de vingt-sept ans, en 1517.

Clément VII lui confia, en 1524, les importantes fonctions de légat en Lombardie, à l'époque où les destinées de l'Italie allaient se décider à Pavie.

Le cardinal Salviati se vit appelé successivement à négocier avec Charles-Quint, en 1526, et, en 1528, avec François Ier, qu'il tenta de réconcilier avec Andréa Doria.

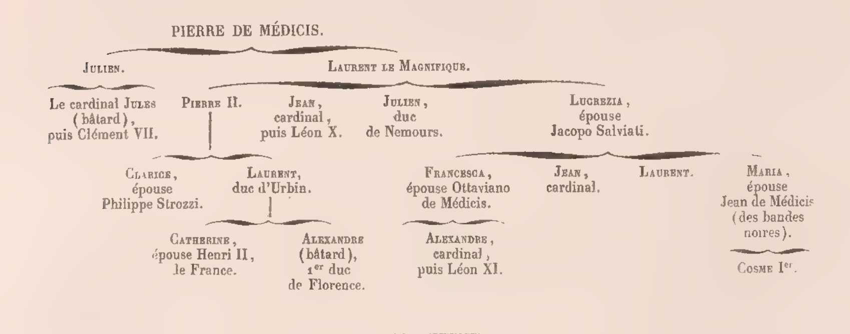
Après la mort de Clément VII, qu'il avait toujours loyalement servi, Giovanni Salviati se déclara ouvertement en faveur de la liberté de sa patrie; tous les bannis de Florence, pleins de confiance dans la droiture de son caractère, vinrent se grouper autour de lui. A la nouvelle du meurtre d'Alexandre de Médicis, il rentra dans la cité et s'efforça d'y relever la république. Mais il lutta sans succès contre l'habileté de l'ambitieux Cosme Ier, fils de sa sœur Maria.

La bataille de Montemurlo, qui consolida la puissance de Cosme, ruina les espérances des bons et généreux citoyens; Salviati partit pour Rome, où il mérita la confiance du pape Paul III. A la mort de ce pontife, il lui aurait succédé sur le Saint-Siége, si l'or et les intrigues de Cosme Ier n'avaient exercé dans le conclave

[1] La correspondance du cardinal-légat est renfermée dans sept liasses qu'elle remplit tout entières. (*Arch. Med. Strozziana,* filze CLVII, CLVIII, CLIX, CLX, CLXI, CLXII, CLXIII.) Nous en avons extrait les lettres qui nous ont paru jeter le plus de lumière sur les principaux incidents de la désastreuse campagne qui se termina par la défaite et la captivité de François Ier sous les murs de Pavie.

une déplorable influence. Ce vertueux prélat mourut le 18 octobre 1550, et fut regretté par tous les gens de bien.

Tels sont les liens qui l'unissaient aux Médicis :



NOVEMBRE 1524.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza CLVII.)

I.

BARTOLOMMEO FERRATINO[1] AU LÉGAT.

Plaisance, 12 novembre 1524.

SOMMAIRE. — Coup de main de Pescaire sur Melzo. Mouvements de l'artillerie française. Le château de Milan. Nouvelles d'Alexandrie, de Gênes. Demande du duc de Milan, éludée par Ferratino.

Li avvisi dell' assalto dato a Pavia, e della presa di Melzo con li due signori Triulzi[2] e loro compagnia si verifica da più bande. Poi non si

[1] Bartolommeo Ferratino était un des secrétaires intimes du pape Clément VII, auprès duquel il était en grande faveur; il devint évêque de Sora, vice-légat de Pérouse, et enfin gouverneur de Bologne.

[2] Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, capitaine célèbre de cette époque, était sorti de Lodi à la tête de quelques troupes, s'était emparé de la ville de Melzo, et y avait fait prisonniers Jérôme et Jean Fermo Trivulce.

è tirato più nè di dentro nè di fuori di Pavia. Uno mio, tornato questo dì, dice avere visto muovere l'artiglieria francese, e si porta dalla banda di Ticino, che dicono essere la più debile che sia; domandando io come si valeriano poi delle batterie, essendo il Ticino in mezzo, dice che si vantano avere modo voltarlo in brevissimo spazzio di ora, cosa che mi pare incredibile e impossibile.

Da Milano si ha che il signor Teodoro Triulzio, governatore, e li capitani, conti Lodovico Belgiojoso, Cesare Scotto, e Jeronimo da Castiglione, che sono lì alla guardia con mille cinque cento fanti, e altri Milanesi comandati, fanno ripari per posser andare al cerco il castello, senza essere offesi dalla artiglieria di dentro che continuo lì tira e fa danno assai; e spesso quelli del Castello escono fuora a combatterli.

Da Alessandria ho che ci sono dentro cento uomini d'arme, dugento cavalleggieri e tre mila fanti; e sta bene fornita d'artiglieria e vettovaglie, e Francesi, che erano al Castellaccio con cento lancie e mille fanti, sono ritirati verso Asti. Per Genova si fanno fanti per luoghi circonstanti alla somma di quattro mila, e dicono per mandare alla volta di Nova.

Il duca di Milano in questo dì mi ha domandato, come per la inclusa vostra signoria reverendissima potrà vedere, navi per far ponti incontro a Cremona. Io gli ho risposto che, più dì sono, fui monito dal commissario delle gente d'armi che le dovesse tenere ad ordine ad ogni requisizione del capitano delle gente d'armi di nostro Signore ad ogni buon proposito, e però non presumeria muoverle. Mi ricordo avere scritto quando detto capitano me l'impose, e farò così se altro non mi si ordina. Uno messer Alfonso, che è qui a procurare vettovaglie, pur oggi mi ha richiesto, per ordine che diceva avere dal vicere, del modo che aveva da tenere per fare prendere la Stradella, luogo di là da Castel San Giovanni, dove Francesi, più dì fa, corsero, e, per quanto posso comprendere, si tiene per loro. Gli ho risposto che non saprei dare ordine alcuno, nè ho commissione; ma solo dare passo e vettovaglie, per suoi denari, a chi paga; abbenchè quanti passano, tutti sforzano le spese e nulla pagano.

II.

FRANCESCO SFORZA, DUC DE MILAN, À FERRATINO.

(Incluse dans la précédente.)

Soncino, 9 novembre 1524.

Sommaire. — Demande de bateaux pour établir un pont près de Crémone.

È stato ordinato per lo illustrissimo signor vicere[1], capitano generale della santissima lega, di fare uno ponte sopra Pò presso a Cremona, per beneficio della impresa; e, perchè delle navi del Cremonese ridutte ivi non sono tante che possano satisfare per detto bisogno, preghiamo vostra signoria sia contenta mandarne alcune del Piacentino per tale effetto; perchè, oltre vi sarà tenuto buon conto e fatto il debito suo alli navaioli e condottieri, cederà ancora in beneficio di nostro Signore e in grandissimo profitto della detta impresa; e a noi sarà cosa sommamente grata.

III.

JEAN DE MÉDICIS[2] AU LÉGAT.

San Secondo, 15 novembre 1525.

Sommaire. — Le roi de France lui offre du service; doit-il l'accepter?

Sono venuti due messi del Re di Francia, mandati da Sua Maestà acciocchè io vada con essa. Prego vostra signoria reverendissima mi voglia avvisare e consigliare quello che ho da fare. Li mandati si chiamano messer Piero da Birago e *Lamothe-Gagnon*. Da quella aspetto

[1] Charles de Lannoy.

[2] Jean, petit-fils de Pierfrancesco de Médicis, beau-frère du légat et père du duc Cosme Ier, était un des plus célèbres capitaines du temps : il était connu sous le surnom de Capitaine des bandes noires. Il avait déjà servi la France deux ans auparavant. Salviati, qui savait le secret engagement du Pape, conseilla à Jean de Médicis d'accepter l'offre du Roi.

risposto; alla quale mi raccomando. Supplico vostra signoria non dica niente con nessuno.

IV.

GUIDO RANGONE[1] AU LÉGAT.

Modène, 19 novembre 1524.

SOMMAIRE. — La plus grande circonspection et la plus grande vigilance ne sauraient être trop recommandées.

Questa passata dei Francesi di quà da Pò va rinfrescando; e, benchè la Maestà del Re dica essere buon figliuolo di Sua Santità, e ch' io lo creda, nientedimeno non ristarò dal ricordare a vostra signoria reverendissima la esecuzione di quanto per sue cetere scrisse al signor governatore[2], per stare in ogni tempo oculato e ben provvisto.

V.

FERRATINO AU LÉGAT.

Plaisance, 19 novembre 1524.

SOMMAIRE. — Jean de Médicis au service du Roi. Ordre de mettre, autant que possible, la ville de Plaisance en état de défense.

Ho quelle di vostra signoria reverendissima significandomi la condotta del signor Giovanni de' Medici con la Cristianissima Maestà; e mi dice sia parato a ogni momento, e pensi che ogni cosa possa occorrere. Questa città è della sorte che vostra signoria reverendissima sa e può avere inteso a quel che si può. Io non mancherò nè perdonerò a spese nè a fatica nè a pericolo; ma più chiaro, se possibile fosse, vorrei essere avvertito da vostra signoria reverendissima, se vostra

[1] Guido Rangone, officier distingué au service du Saint-Père; fort mêlé à toutes les affaires du temps.

[2] Le gouverneur de Modène était le célèbre historien Francesco Guicciardini.

signoria pensa che questa città si tenga qualche ora o più giorni; e che non possa ogni modo fare disegno prenderla con ogni debile correria.

VI.

GIAMMATTEO GHIBERTI [1] AU LÉGAT.

Au camp, devant Pavie, 12 novembre 1524.

SOMMAIRE. — Ghiberti est venu en pacificateur; il a trouvé les Impériaux et les Français fort peu disposés à traiter. Grand appareil de l'armée française. Confiance du Roi; il n'espérait pas rencontrer si peu d'obstacles; il a tout prévu pour une longue entreprise; une fois rentré en possession de ce qui lui appartient, il se montrera docile aux exhortations pacifiques du Saint-Père. Le vice-roi, de son côté, n'attend que les lansquenets pour tenir la campagne et prendre l'offensive.

Fui dal signor vicere, la cui eccellenza trovai tanto sull' atto che non portai quà alcuna speranza di accordo. Ho trovato similmente il Cristianissimo a non volere condizione alcuna, senon recuperato lo stato di Milano, e forse ancor con più ragioni; per trovarsi Sua Maestà tanto superiore con un esercito di circa trenta mila fanti, due mila dugento lancie, mille quattro cento cavalli leggieri, e sufficiente artiglieria. Il campo di Sua Maestà è tutto alloggiato quà all' intorno di Pavia, la quale fu a questi dì battuta da tre bande, e fatto una poca dimostrazione di dare l' assalto, nel quale morirono circa trenta uomini, e circa cinquanta feriti. Credo che vostra signoria arà, come ancor io, udito che ne sono morti non so che migliaia. Personaggio di conto

[1] Giammatteo Ghiberti, dataire apostolique, évêque de Vérone, un des confidents du pape Clément VII. Ce pontife avait pour principaux conseillers : Jacopo Salviati, père du légat, Sadolet, Schomberg, connu sous le nom de frère Nicolas d'Allemagne, archevêque de Capoue, et Ghiberti. Frère Nicolas était aussi déterminé en faveur de l'Empereur que Ghiberti l'était en faveur du Roi. Ils étaient, dans le conseil, les deux représentants ou plutôt les deux avocats de l'Allemagne et de la France. Lorsque le Pape traita avec Charles-Quint, Ghiberti quitta les affaires. Il courut de graves dangers lors du sac de Rome; il fut, en effet, au nombre des otages remis entre les mains des soldats de Bourbon. Échappé de ce péril, il se retira dans son diocèse, où il publia les *Constitutions* pour le clergé, connues sous le nom de *Ghibertines*.

non si è perso alcuno, solo che M. *de Longueville,* quale era un giovine di venti anni, che andando troppo sicuramente sotto le mura, fu passato da uno archebuso; ma questo fu due dì avanti. Il Cristianissimo e tutti questi signori tengono al sicuro la vittoria, e dice Sua Maestà non volere partire che non abbia l'intento suo o per una via o per un altra. Quelli di dentro s'intende hanno carestia, e, pensasi ancora, non molta munizione, perchè rare volte salutano li nemici.

Scrissi a vostra signoria reverendissima da Soncino aver trovato il signor vicere e quelli altri signori d'animo gagliardo, non pure a difendere quello che tengono, ma d'uscire, venuti che fossero li lanschenechi, che dicono aspettare, alla campagna, e costringere il Cristianissimo ad abbandonare del tutto l'Italia. Per questo, più per seguire il viaggio ordinatomi da nostro Signore, venni quà, che per speranza di fare alcun frutto, stimando che nel Cristianissimo, trovandosi Sua Maestà superiore, troverei non manco difficoltà di volere accordo, come mi riesce con effetto; perchè Sua Maestà, avendo questo esercito, non fa dubbio alcuno di recuperare il tutto; e, in caso che la guerra andasse in lungo, dice essere venuto ben provvisto per posserla mantenere. Non niegò già, quando partì di Francia, non avesse in speranza di prevenire tanto li suoi nemici che non trovasse alcuna resistenza; ma che non è però così inesperta delle cose del mondo e della guerra che tutto si fondasse in una cosa incerta, e che per mille casi gli poteva essere interrotta; donde è che venne bene provvisto, ed ha lasciato ordine di avere quelle più gente e danari che bisogneranno, voltando tutti a questa impresa sette cento mila scudi, che delle entrate ordinarie del regno per un quartirone riscuote a San Martino. Donde superfluo è parlare di accordo, dal quale l'una e l' altra parte tanto si discosta.

Promette bene Sua Maestà, recuperato che abbia quello che gli pertiene, sarà a nostro Signore obbediente figliuolo in volere tutto ciò che Sua Santità consiglierà per bene della Cristianità, rimettendo in lei tutte le altre differenze; ma che ora non può con onor suo deporre le armi, sino a tanto che riabbia il suo, come ha per certo, volendo nostro Signore fare quello che è debito dell' officio che tiene di essere padre comune.

Dal Cristianissimo sono stato gratamente accolto e accarezzato assai. Qui è monsignor *de Lorraine*[1] come un capitano, e tutta la nobiltà.

VII.

GIAMMATTEO GHIBERTI AU LÉGAT.

Au camp, devant Pavie, 21 novembre 1524.

Sommaire. — Les pluies empêchent le transport des munitions et ralentissent les travaux du siége. On attend les Grisons et les Suisses.

Le pioggie continue hanno così guaste li cammini, che, non potendo venire le munizione che il Cristianissimo, come ho scritto altra volta, dice aspettare da diversi luoghi, nè si fà batteria nè cosa alcuna di momento intorno a Pavia, salvo che tenerla diligentemente guardata, per accrescere la necessità nella quale tuttavia confermano che siano quelli di dentro, benchè per ancora non lo mostrino; e forse, con la speranza di propinquo soccorso, la tollerino più pazientemente. Il Cristianissimo conferma avere mandato a sollecitare li Svizzeri e Grigioni[2], perchè, quando li suoi nemici uscissero alla campagna prima che Sua Maestà abbia avuto Pavia, possa insieme guardare Milano, lasciare questa terra bene assessa, e andare a trovarli per dargli la battaglia.

[1] Antoine dit le Bon, fils et successeur de René II. — [2] Les Grisons.

VIII.

BARTOLOMMEO CASTELLANO[1] AU LÉGAT.

Soncino, 22 novembre 1524.

SOMMAIRE. — Nouvelles de l'armée du vice-roi. Arrivée des lansquenets. Belles promesses des Vénitiens; s'ils tiennent parole, la bataille semble imminente. Si le Roi entreprend l'expédition de Naples, il agira selon l'intérêt de ses ennemis.

Li lanschenechi oggi devono arrivare su Bressano; dicono essere le più belle bande da guerreggiare che mai si sià visto. I signori Veneziani fanno intendere a questi signori che loro faranno venire le gente sue, e fare tutte quelle fazioni, e combattere sì gagliardemente come il resto dello esercito; ed hanno fatto cavare l' artiglieria loro da Brescia per usare in campagna. E sia certa vostra signoria reverendissima che, se loro fanno quello mostrano fin qui voler fare molto gagliardamente, che non passano venti giorni che la giornata si farà, se i Francesi vorranno combattere.

Ieri questi signori vollero vedere quanti Spagnuoli si trovavano in effetto, e trovano sono sei mila secento lancie, non computando li trecento della guardia del signor vicere. Questi signori disegnano andare accostarsi tanto all' inimico, che sia sforzato allargarsi da Pavia e venire alla giornata.

Non si può credere che il Cristianissimo si smembri di quelle bande voleva inviare al Regno[2]; e, se le inviarà, farà piacere a questi signori, per la risoluzione fanno di appuntare la battaglia e fare la giornata.

[1] Nous ne saurions dire avec certitude quel est ce Bartolommeo Castellano. C'est peut-être l'évêque de Casale, qui fut plus tard gouverneur de Pérouse pour le pape Paul III, et qui est connu sous le nom de *monsignor della Barla* ou de monseigneur de Casale.

[2] Le royaume de Naples.

IX.

JEAN DE MÉDICIS AU LÉGAT.

Castel San Giovanni, 24 novembre 1524.

Sommaire. — Bon accueil que Jean de Médicis a reçu du Roi. Les troupes, qui ont passé le fleuve pour se diriger vers Naples, ont suspendu leur mouvement, et paraissent même devoir rejoindre le Roi.

Di nuovo le dò la buona cera quale il Cristianissimo Re mi ha fatta, e accoglienza grata; e la gente qual passavano, non ne passeranno più per al presente; anzi mi penso le passate abbino a tornare di là da Pò. Nè altro, ecc.

X.

LE DUC D'ALBANIE[1] AU LÉGAT.

Castel San Giovanni, 22 novembre 1524.

Sommaire. — Le duc réclame le concours du légat, et le remercie de ses bons offices.

Monsieur le Révérendissime,

J'ay aujourd'huy esté adverty de vostre arrivée à Palma, qui m'a faict dépescher le porteur exprès pour vous advertir et faire entendre aucunes choses pour l'affaire du Roy; dont je vous prye le croire. J'ay sceu la bonne dilligence, que fait vostre seigneurie révérendissime à Plaisance de nous faire bailler vivres et autres choses nécessaires, dont je vous mercye bien fort; et vous prye que, ayant passé Plaisance, vueillez faire donner ordre, tant à nostre passaige que auxditz vivres, et nous advertir du chemin que aurons à tenir; et je mectray peine

[1] Jean Stuart, duc d'Albanie, prince du sang royal d'Écosse. Le Roi l'avait mis à la tête d'une partie de ses troupes, avec mission de tenter une diversion en attaquant le royaume de Naples. Après avoir passé le Pô et pénétré dans le pays de Plaisance, le duc d'Albanie, pour cette fois, n'alla pas plus avant, et repassa le fleuve cinq jours après.

de y faire passer nos gens, et venir par les terres de nostre Sainct Père en la meilleure pollice que faire se pourra, tant pour l'envye que j'ay de faire service à Sa Sainctеté, que pour accomplir la volunté du Roy.

Au demourant, Monsieur, sçay assez l'amytié que de longtemps vous et toute vostre maison m'avez portée ; par quoy vous povez asseurer que là où je vous pourray faire plaisir, que je le feray de bon cueur; duquel je prye à Dieu vous donner longue vye. Je suis vostre meilleur serviteur.

Suit l'état des forces que devait commander le duc d'Albanie :

Premièrement. Hommes d'armes :	
La compaignie du dit seigneur duc............	100 lances.
La compaignie de feu M. de Longueville, dont a la charge M. de Loges, lequel y est en personne.......	100
La compaignie de M. le duc de Gueldres, dont a la charge M. d'Esqvilly, lequel y est en personne.......	120
Diverses compaignies de cent, de cinquante, de trente lances, formant un ensemble de.................	230
En somme..........	550

Secondement. Chevaulx légiers..................	400

Et ce, sans les archers de toutes les bandes dessus dites, les quelz sont ordinaires selon l'ordonnance de France, et ne sont icy compris;

Ny la compaignie du seigneur Renzo, qui doit ayder au voiaige de Naples.

Troisièmement. Gens de pied :	
Lansquenetz.............................	2,700
Aventuriers.............................	1,200
Itallyens................................	11,000

Quatrièmement. Artillerie:

Sept-vingt et dix chevaux.

Douze canonnières ordinaires, sans autres extraordinaires, dont le nombre ne se scet; deux charrons, onze charpentiers, onze forgerons.

XI.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Parme, 25 novembre 1524.

SOMMAIRE. — Le Roi, malgré les représentations de Ghiberti, persiste dans le dessein de faire une diversion contre le royaume de Naples; cette entreprise n'est qu'ajournée.

Circa il ritardare il Cristianissimo da questa diversione si pensa fare, sua Maestà non ne ha voluto intendere niente, se non per quei pochi dì che sia qui più fortificato; e allega infinite ragioni, e che sino di Francia fece questa deliberazione; la quale non avendo a essere in danno di Sua Santità, la ricerca che non voglia essere, in dargli solo passo, più scarsa di buon animo di quello sia stata con altri.

Ond' io non credo, se per altre fantasie che gli possino portare le occorrenze non venghi, che Sua Maestà sene voglia rimuovere, anzi pensa farlo con più apparecchio.

XII.

JACOPO SALVIATI[1] AU LÉGAT.

Rome, 25 novembre 1524.

SOMMAIRE. — Il faut être vigilant et prudent; on n'a, quant à présent, rien à craindre des Français et des Impériaux, qui se tiennent réciproquement en échec. Il importe surtout d'avoir l'œil sur Modène, qui pourrait être enlevée par surprise. Le légat doit entretenir des rapports avec les deux camps; son frère Lorenzo demande du service au roi de France.

Le detti avviso appieno della mente di nostro Signore, in modo che per la presente mi resta poco da dirle, salvo che confortarla a continuare di avere più certi e più veri avvisi che la può, ed avvertire nostro Signore come è il debito suo. Io non veggo per me che bisogni avere nè sospetti nè paura di nessuna sorte, nè di Francesi nè di Imperiali; perchè non è nessuno di loro che non conosca che ogni movimento che facesse sarebbe con sua rovina manifesta. Bisogna solo avvertire che li accidenti che nascono dì per dì non fossero quelli che facessino mutare proposito in quanto alle cose di Modena, perchè

[1] Jacopo Salviati, père du légat, était un homme de mérite et un homme de bien. Prieur, puis gonfalonier, il avait été appelé à remplir les plus importantes missions. Lorsqu'il vint, avec les autres ambassadeurs de Florence, féliciter Clément VII de son exaltation, ce pontife ayant laissé percer l'intention de placer sa patrie sous la domination absolue des Médicis, il combattit ce dessein avec une courageuse indépendance, et fut le seul qui, avec Lorenzo Strozzi, prit la défense des institutions républicaines. Clément VII, qui honorait son caractère, le garda près de lui et l'admit dans son conseil. A l'époque du sac de Rome, Jacopo Salviati fut au nombre des otages livrés à l'armée de Bourbon. Rendu à la liberté, il ne cessa d'intercéder auprès du Pontife pour l'amener à déposer tout ressentiment contre les Florentins. Clément VII fut loin de renoncer, comme on sait, à ses projets de vengeance. La généreuse intervention de Salviati devait être mal appréciée par ses compatriotes, qui, dans leur aveuglement, confisquèrent ses biens et brûlèrent ses palais. Il ne rentra à Florence qu'après la chute de la république, et fut un des réformateurs de l'état. Rappelé à Rome, il apprit de la bouche même du Pape que Florence devait obéir au duc Alexandre et qu'une forteresse répondrait de sa soumission. Il laissa éclater son indignation et ne prit plus part aux délibérations du conseil; il survécut peu à l'asservissement de sa patrie, et mourut à Rome en 1533.

queste sono di più sospetto assai e di più pericolo; farvi avere una buona cura, e da un furto massime; e, se ingrossassino, a provvedervi di tante forze, che sene possi star sicuro.

Piacemi assai che vostra signoria reverendissima abbia mandato e al Cristianissimo e al vicere, perchè così era il debito suo di fare. Però vostra signoria reverendissima non perdoni a cosa nessuna; che non può fare migliore spesa.

Lorenzo[1] nostro si vuole confortare e andare dal Re a ogni modo, perchè così è il debito suo; chè, avendolo servito tanto tempo, e non andando, farebbe danno e a sè e a noi; e vuolsi ricordargli che tenga bene a mente quel che ha promesso a vostra signoria, lei a me per lui; e che questa è una occasione da potere correggere tutti li errori passati.

XIII.

LEANDRO DI DOMO À CRISTOFORO CARNESECCHI, SECRÉTAIRE DU LÉGAT.

Rome, 26 novembre 1524.

Sommaire. — Le Pape prétend garder la neutralité; il ne s'opposera pas au passage des troupes françaises dirigées contre le royaume de Naples. Vettori fera connaître plus à fond au légat les intentions de Sa Sainteté. Le vice-roi se loue beaucoup de ses relations avec le cardinal; il se plaint au contraire avec vivacité de la conduite de Ghiberti.

Ho una di vostra signoria con la cifra. Quanto alla cifra, la Santità del nostro Signore intende fermamente perseverare nella neutralità, e che per nessuna delle parti vuol rimoversi nè spendere un grosso, per non si recare la guerra a sè; e che, se il Cristianissimo vorrà passare nel reame di Napoli, che il lascierà passare senza opporsegli in cosa alcuna; e che, quando pure le cose di Francia prosperassero, si governerà con loro secondo potrete avere inteso da messer Paolo Vettori[2].

[1] Frère du cardinal, et fils de Jacopo Salviati. Il est question de lui dans une lettre du maréchal de la Palice, que nous publions plus loin.

[2] Paolo Vettori, commandant des galères du Pape, avait été chargé d'une mission secrète auprès du vice-roi; il devait lui apprendre, avec tous les ménagements pos-

Ben dice che il signor vicere si lauda molto della buona mente e della affezione che monsignor reverendissimo ha mostrato sempre e mostra alla Maestà Cesarea, e che di sua signoria reverendissima sene sente tanto bene satisfatta e tanto obbligato quanto sia possibile a dire; come per contrario si duole e rammarica del reverendo signore datario [1] e delli suoi governi.

XIV.

ALESSANDRO DELLA CACCIA AU LÉGAT.

Au camp, devant Pavie, 26 novembre 1524.

Sommaire. — Les bons procédés du roi de France ont gagné le cœur des Milanais. Détresse du peuple de Milan. Les lansquenets de Bourbon, les Grisons et les Suisses.

Universalmente tutta la città di Milano, per la buona e amorevole dimostrazione fattagli dalla Maestà Cristianissima e suoi agenti, pare che sia in parte distolta da quella affezione Imperiale, e inclinare alla Maestà del Re; ma, sendole al presente posto un taglione di trenta mila scudi, sene lamentano assai, veggendo oltre a quelli tutte le loro possessioni andare in preda di saccommanni; e sta con grandissimo timore, avendo inteso che li lanschenechi si aggiungono allo esercito del duca [2].

Ma tale timore penso che cesserà presto, perchè, oltre alli quattro mila fanti che si trovano in Milano e tre compagnie di genti d'arme, il Re vi mandò buon soccorso. Mandò, nove o dieci giorni sono, a levare quattro mila Grigioni e altrettanti Svizzeri.

sibles, que le Saint-Père s'était rapproché du roi de France.

[1] Giammatteo Ghiberti.

[2] Le duc de Bourbon.

XV.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Plaisance, 28 novembre 1524.

Sommaire. — Le Roi n'a sursis à l'entreprise de M. le duc d'Albanie contre Naples que pour être en mesure de fortifier son corps d'armée. Paolo Vettori doit remplir sa mission auprès du vice-roi; Ghiberti se tient prêt à retourner auprès du roi de France.

Il Cristianissimo, con tutto che le gente che avea inviate non sieno seguite più avanti, non ha però deposto il pensiero di mandarle; ma come senta avvicinarsi il soccorso di dieci mila fanti che ho altre volte scritto a vostra signoria reverendissima, dice volere ingrossare questa banda, e che in ogni modo vada dove era disegnata. Per questo, giudico che più a proposito che mai sia ora l'andata di messer Paolo Vettori all'illustrissimo signore vicere; donde se pur riportasse, quel che a me par difficile, qualche attacco di accordo, a nostro Signore è parso ch'io mi fermi dove mi trovavo, per potere, bisognando, tornare al Cristianissimo. Così mi starò, finche messer Paolo torna qui.

XVI.

AU LÉGAT[1].

25 novembre 1524.

Sommaire. — Jean de Médicis est à Castel San-Giovanni où il attend la paye de ses troupes. Étonnement profond causé par la nouvelle de l'entreprise tentée contre Naples.

Il signor Giovanni è à Castel San Giovanni con tutte le sue gente; aspetta danari, e potrebbe soprastare qualche giorno, per avere qualche difficoltà chi li ha a sborsare. Mi maraviglio assai di questo romore di andare nel Reame, e di quello che è stato scritto sopra ciò; che non ci era ordine di potersi pensare una simile cosa; chè è assai stare in Lombardia.

[1] Cette lettre et les deux suivantes ne portent ni suscription ni signature.

XVII.

AU LÉGAT.

Rome[1]?

Sommaire. — Vive contrariété que cause au Saint-Père l'expédition de Naples. Alternative : restera-t-il neutre? Se déclarera-t-il pour la France, ou pour les Impériaux? Tous les partis sont dangereux.

Questa passata dei Francesi dà fastidio grande al Papa; e massime perchè, ragionando dei provvedimenti da farsi per rimediare alle cose sue e dei Fiorentini e del Reame, giudica che gli sia necessario, non volendo rovinare e sè e noi, di risolversi: o di starsi a vedere come ha fatto fino qui; o di accordarsi con Francesi, solo di non dare loro molestia nelle cose di Milano, e loro sicurino tutto lo stato della Chiesa e dei Fiorentini e di altri amici; o gagliardemente pigliare la guerra contro di loro.

Lo stare, come ha fatto fin a qui, è molto pericoloso, quando i Francesi ottenessino, e non si fosse capitolato con loro cosa nessuna.

Il pigliare l'assunto è pericolosissimo, essendo in tanto favore le cose francesi; e ancora sarebbe pericoloso, che, come il Papa si fosse scoperto, non li lasciassino tutta questa impresa sulle spalle, e Dio sà quanto poco la potrebbe sostenere.

E poi credo che per manco male Sua Santità penserà accordare le cose sue il meglio che potrà; perchè in fatto si acconcierà come vorrà, e senza una minima offensione delli Imperiali; ma, innanzi che abbi voluto pigliare un simile partito, l'ha voluto conferire con li Veneziani e col duca di Sessa[2]; il quale dicendo di non avere autorità, come di sopra, si è risoluta Sua Santità mandare Paolo Vettori dal vicere per fuggire ogni carico; e farà sua scusa, pensando ancora che sia possibile che il successo delle cose poco a loro proposito possa essere causa,

[1] Cette lettre doit émaner d'un des membres du conseil du Souverain Pontife.

[2] Le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne à Rome, était Louis de Cordoue, fils de Gonzalve, le *Grand Capitaine*.

per non perdere il tutto, di fargli meglio considerare i partiti che sono stati proposti, che non ha fatto fino a qui; e, trovando riscontro nessuno nell' accordo, il datario[1] arà commissione di ritornare in dietro al Cristianissimo per praticarlo. Paolo partì questa notte, e sarà costì in quattro giorni, ed ha commissione di conferire con vostra signoria, e sarà quasi con questa. Pure non ho voluto mancare di anticipare un poco del tempo.

XVIII.

AU LÉGAT.

Au camp, devant Pavie?

Sommaire. — Mine pratiquée par les Français. Peu de succès probable d'un assaut. Les désertions commencent dans le camp. La mauvaise saison est venue; on a à craindre le manque de vivres et de munitions.

Dall' amico ho inteso che tutta la speranza di pigliare Pavia è in una mina che si fa in luogo dove hanno passata la muraglia, e trovano oltre mura quale stimano essere d' una chiesa; e seguirà, come aranno polvere, della quale, oltre agli altri luoghi di che scrissi, ne aspettano dai Grigioni. Assalto non si pensa dargli a terra, non si mostrando li soldati pronti a tale effetto, ma piuttosto freddi, fastiditi e di malo animo, come si conobbe in quel principio di assalto che fu dato a' dì passati, nel quale non si procede avanti per conoscere i soldati andare con timore e mala voglia; delli quali sene parte assai, e di quà delli uomini d' arme sene trova mancare più di cento e per istanchezza e per non avere denari. Se i Veneziani passeranno coi Cesarei, il Re de' Francesi si condurrà in campagna a combatterli, lasciando gente assai alla guardia di Pavia, se prima che tal cosa segua saranno venuti i Francesi e Grigioni che s' aspettano. Non poco dà a temere la carestia che si arà di vettovaglie, e difficoltà di condurle, se la cosa procederà tanto in lunga che si guastino i tempi, come è verisimile.

[1] Giammatteo Ghiberti.

DÉCEMBRE 1524.

(*Arch. Med.* Strozziana filza CLVIII.)

XIX.

LEANDRO DE DOMO À CRISTOFORO CARNESECCHI.

Rome, 6 décembre 1524.

SOMMAIRE. — Les Espagnols voudraient que Paolo Vettori allât trouver l'Empereur ; le Pape persiste dans sa neutralité.

Questi Spagnuoli vorriano che il Papa mandasse messer Paolo Vettori all' Imperadore ; ma non andrà, perchè in questo tempo si vedrà che esito aranno le cose. La Santità del nostro Signore persevera nella sua neutralità, e non vuole spendere un quattrino ; e non si vuole dichiarare, nè manco vuole armare.

XX.

L'ARCHEVÊQUE DE BRINDES[1] AU LÉGAT.

Au camp, devant Pavie, 10 décembre 1524.

SOMMAIRE. — Départ du duc d'Albanie pour l'entreprise de Naples. Le Roi recommande instamment au légat de pourvoir cette armée de vivres et de faciliter sa marche.

Avendo determinato il Re Cristianissimo in ogni modo mandare l' illustrissimo signor duca d' Albania verso il regno di Napoli con cinque mila e più fanti e cinque cento lancie e cavalleggieri, che hanno

[1] Jérôme Aleandre, né à la Motta, dans le Frioul, célèbre par sa science et sa connaissance approfondie des lettres grecques et latines; recteur de l'Université de Paris, secrétaire du cardinal Jules de Médicis, qui, élevé sur le Saint-Siége, le nomma archevêque de Brindes, et l'envoya en qualité de nonce auprès de François I[er]. Après le départ de Ghiberti, qui retourna à Rome, l'évêque de Brindes demeura dans le camp français comme représentant du Souverain Pontife. Fait prisonnier à la fatale journée de Pavie, il fut aussitôt mis en liberté par ordre du vice-roi.

a partire di qui, e per congiungersi in qualche luogo dove il signor Renzo arà a discendere dal mare con altrettanti fanti[1]; mi ha richiesto con grande istanza ch' io per mie lettere, in nome di Sua Maestà, pregassi vostra signoria reverendissima si degnasse far dar ordine, per quelli luoghi e terre della Chiesa per dove hanno a passare queste sue gente, si abbi vettovaglia pel loro giusto pagamento; il che facciolo volentieri, per sapere che nostro Signore, come buono e universale padre di tutti li cristiani, non vuole fare di questi grandi principi l' uno figliuolo l' altro figliastro. Sono certo che vostra signoria reverendissima governerà la cosa con quella prudenza e desterità che sempre è solita, e secondo il volere di nostro Signore; e così ne ho detto a Sua Maestà.

XXI.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 10 décembre 1524.

Sommaire. — Paolo Vettori a accompli sa mission; les Impériaux demandent à discuter les termes de la convention du Pape avec la France; ils se montrent toujours peu traitables. Leurs exigences justifient la conduite du Saint-Père. Les Vénitiens se mettent à couvert derrière l'autorité du Souverain Pontife.

Messer Paolo Vettori, come sà vostra signoria reverendissima, portò che a quei signori[2] non dispiaceva loro il partito, ma che volevano mandare qui a discutere i particolari; e qui non fanno menzione di cosa che sia a questo proposito; anzi continuano sul gagliardo, e l'abbate[3] ha continuato fare istanza con nostro Signore del scoprirsi e dannare la neutralità. Sua Beatitudine è stata sul medesimo, e in molte circostanze chiaritolo che Sua Santità non può nè deve fare altrimenti, e

[1] Renzo de Ceri (Lorenzo degli Orsini), capitaine italien, que sa belle défense de Marseille avait rendu célèbre, devait aborder avec la flotte française à Livourne et se joindre au duc d'Albanie; il fit, en effet, sa jonction avec le duc dans le voisinage de Lucques.

[2] Les Impériaux.

[3] Marino, abbé de Najara, commissaire de l'armée impériale.

che, se loro non l'aranno voluto udire, arà questa giustificazione in sè, e con chi non sarà passionato, di non avere mancato del debito suo in ogni evento. E con questo si partirà di mattina con tre cavalli in poste.

I Signori Veneziani vanno forte per quel cammino dissi a vostra signoria reverendissima. Il signor duca[1] ha pur dato e li denari e la polizza[2], così ha comunicato il suo oratore a nostro Signore.

XXII.

BERNARDO CASTELLANO AU LÉGAT.

Soncino, 11 décembre 1524.

Sommaire. — Le vice-roi va faire la *montre* des Lansquenets. Il attend la réponse du Saint-Père et celle des Vénitiens, qui s'excusent de leur inaction en invoquant l'exemple du Souverain Pontife.

Il signor vicere oggi partirà da Lodi, se già non si muta, per venire a Caravaggio a fare la mostra di quelli lanschenechi e dargli denari. Vostra signoria reverendissima ha da stare sicura che quà non gli è un'azione lunga un dito. Stasi aspettando il ritorno dell'abbate di Najara con la resoluzione di nostro Signore; della quale si aspetta succedere la dei Veneziani circa il fare venire le gente loro. Da Genova si hanno avvisi di quattro, che li dodici mila fanti di amici de' Fregosi, quali venivano alla volta di Savona, ed erano già verso il Finale, sono stati ributtati da alcuni fanti che erano sopra le galere di Genova, ajutati dagli partigiani degli Adorni.

I Veneziani che vogliono stare al solito ritrosi all' unirsi e fare fazione, e si vorriano salvare con questi signori, gettano tutta la broda alle spalle di nostro Signore; e dicono costoro che nostro Signore li fa

[1] Le Doge.

[2] Les Vénitiens, à l'exemple et peut être à l'instigation du Pape, résolurent de temporiser; ils proposaient au Saint-Père d'engager à leur service commun dix mille Suisses. Il doit être ici question de l'argent et des conditions nécessaires pour la conclusion de cet engagement.

stare irresoluti, e che, se Sua Santità non fosse, già molti giorni avrieno fatto il debito.

XXIII.

FRANÇOIS Ier AU LÉGAT.

A l'abbaye de Saint-Lanfranc, 11 décembre 1524.

Sommaire. — Le Roi prie le légat de veiller à la sûreté des communications que des bandes Espagnoles tentent d'interrompre.

Mon cousin, j'ay entendu qu'il y a quelques bandes de chevaulx espaignolz sur le Plaisantin, lesquelz courent journellement sur le grant chemin romain, pour essayer de prandre et destrousser quelques lectres et paquetz des miens; parquoy je vous prie, mon cousin, vouloir pourveoir et donner ordre en cest affaire, en façon que les chemins soient tenuz seurs à ce que les expéditions et courriers puissent aller et venir seurement jusques à Romme, et dudit Romme icy; et au demourant vouloir commander que la lectre que j'escripts présentement au viconte de la Mothe [1], luy soit seurement baillée à Modène, où je pense qu'il soit à ceste heure. Et vous me ferez plaisir. Priant Dieu, mon cousin, etc.

Francoys.

XXIV.

FRANÇOIS Ier AU LÉGAT.

A l'abbaye de Saint-Lanfranc, 12 décembre 1524.

Sommaire. — Le Roi informe lui-même le légat d'une heureuse rencontre qui a eu lieu à Marignan entre les Français et le marquis de Pescaire.

Mon cousin, je vous envoye un petit pacquet de lectres que j'escripts

[1] Envoyé par le Roi au duc Alfonse de Ferrare, pour obtenir de lui des munitions.

présentement à mon cousin, le comte de Carpi[1]; lequel je vous prie luy vouloir incontinent envoyer par vostre ordinaire; et vous me ferez tres singulier plaisir.

Je ne m'estandray autrement à vous faire long discours de mes nouvelles, estant asseuré que souvent vous en avez par l'ambassadeur de nostre Sainct Père[2], qui est icy.

Tant y a que le marquis de Pescaire avoit une emprinse sur quelques chevaulx-légiers des nostres, qui estoient logez à Marignan seullement pour servir de guet à ceulx de Millan. Et, ainsi que ledit marquis est venu avec six ou sept cents chevaulx et les Espaignolz qui estoient à Loddes pour cuyder exécuter ladite emprinse, j'avoys donné ordre de faire advertir de si bonne heure les ditz chevaulx-légiers qu'ilz s'étoient gectez à cousté pour le laisser passer; et après, avec la faveur de la compaignie de mon cousin l'admiral[3], qui estoit sortie de Millan pour soutenir lesditz chevaulx-légiers, ilz ont chargé ledit marquis de sorte qu'ilz ont deffaitz et prins prisonniers tout plain de ses gens; et s'est retiré dedans Loddes au plus grant désordre du monde. Dont je vous ay bien voulu advertir; vous priant au demourant, mon cousin, que vous vueillez, pour l'amour de moy, promtement pourveoir et faire donner ordre à ce qu'il soit délivré et fourny des vivres par les terres de vostre légation à l'armée que j'envoye présentement au royaume de Naples, laquelle passe aujourd'huy le Pau pour cest effect. Et vous me ferez merveilleusement grant plaisir. Et atant, prie à Dieu, mon cousin, etc.

Francoys.

[1] Alberto Pio, comte de Carpi, ambassadeur du Roi près du Saint-Siége.

[2] Jérôme Aléandre, archevêque de Brindes.

[3] Bonnivet.

XXV.

L'ARCHEVÊQUE DE BRINDES AU LÉGAT.

Au camp, devant Pavie, 12 décembre 1524.

SOMMAIRE. — Même affaire de Marignan. Légère indisposition du Roi. Départ du duc d'Albanie et de Jean de Médicis.

Li Spagnuoli, quali usciti da Lodi erano iti a Marignano, essendo intenti a quella poca preda che poteano per le case, sopragiunsero li Cappelletti da Milano, e il luogotenente e il nipote di M. l'Amiraglio con la sua compagnia, con alcuni altri che ci erano; il che sentendo li Spagnuoli, e dubitando forse di maggior gente, si misero in fuga, e li Francesi alla coda ne ammazzarono assai e molti presero; li quali sono in mano di M. *de la Trémouille* a Milano. Il predetto luogotenente, troppo ardente nel perseguitare, si fece assai male, ma non mortale, per il cascare dal cavallo per il ghiaccio : scrive *la Trémouille* essere stata bruttissima fuga de' suoi nemici.

Il Re ieri ebbe qualche indisposizione di vomito, per alcuni tartuffi tristi che mangiò sabbato a sera e per vigilia di quella notte troppo più del solito. Ora gagliardo è ito a spasso.

Domattina senza fallo dicono partirà il duca d'Albania per la spedizione del regno di Napoli. È stato ordinato che il signor Giovanni de' Medici vadi seco, non già per passar oltre, ma per condurre le munizioni che il Re aspetta dal duca di Ferrara.

XXVI.

LE DUC D'ALBANIE AU LÉGAT.

..... 14 décembre 1524.

SOMMAIRE. — Le duc compte sur le concours et l'assistance du légat pour diriger et approvisionner son armée.

Monsieur le Révérendissime,

J'ay reçeu la lectre qu'il vous a pleu m'escripre par vostre serviteur,

auquel ay fait entendre mon partement, et respondu à ce que m'aviez mandé ; dont je vous mercye bien fort, tant pour le service du Roy que pour l'amour que je sçay que vous me portez ; vous priant, tant que je puis faire, donner ordre tant au fait des victuailles que passaiges ; et aussi, pour le service dudit Seigneur, m'advertir de ce que pourrez sentir des ennemys. Et, s'il est chose que pour vous je puisse, je le feray de tout mon cœur....... Et atant, Monsieur, je prie à Dieu, etc.

XXVII.

LE DUC D'ALBANIE AU LÉGAT.

Borgo San Donnino, 22 décembre 1524.

SOMMAIRE. — Demande de vivres.

Monsieur le Révérendissime,

Les députez qui sont en ceste ville m'ont dit et remonstré qu'il ne leur est possible satisfaire ni fournir aux vivres qui sont nécessaires pour ceste compaignie, sans avoir ayde et secours de celle de Parme. Par quoy vous prie y voulloir donner ordre, et faire de sorte que en puissions estre secourus de vous ; et on les fera bien paier. Priant à Dieu, etc.

XXVIII.

LE VICOMTE DE LA MOTHE AU LÉGAT.

Ferrare, décembre 1524.

SOMMAIRE. — La Mothe s'apprête à transporter au camp des Français les munitions fournies par le duc de Ferrare.

Ho ricevuto quella di vostra signoria reverendissima, donde sommamente la ringrazio dello buono officio fa verso la Maestà Cristianissima ; avvisando quella che domani, che sarà sabbato, partiremo con

le polveri, e anderemo alla volta di Modena, dove speriamo essere lunedì mattina; e di là, con buona scorta di servitori e amici della Maestà Cristianissima, anderemo à Rubbiera, Deo dante, con certi carri del paese; le quali piacera a vostra signoria reverendissima che, pagandoli, li possiamo avere.

XXIX.

ÉTAT DES GENS DE GUERRE ORDONNEZ POUR ALLER QUÉRIR LES MUNICIONS VENANS DE FERRARE.

Le seigneur Johannin de Médicis fust despesché, quant et monseigneur d'Albanye, avec cinquante lances, deux cents chevaulx-légiers et quinze cents hommes de pied.

Depuis, sur la nouvelle de quelqu'emprinse de l'ennemy, renfort de deux cents hommes d'armes, trois mille Souisses, cinq cents harquebutiers sous M. de Tournon.

Sur nouvelles de plus grant effort, le Roy a envoyé le roy de Navarre [1], M. de Sainct Pol [2], M. de Vaudemont [3], le maréchal de Foix [4], M. de Rieux avec quatre cents lances; cent de M. de Sainct Pol; cent de l'Admiral [5], cent du Grand-Maître [6] et cent du maréchal de Chabannes [7];

Plus, les deux cents gentilshommes; deux cents chevaulx-légiers; six mille Souisses; six cents harquebutiers Itallyens; enfin quatre coulevrynes [8].

[1] Henri d'Albret.

[2] François de Bourbon-Vendôme.

[3] Louis, fils puîné de René II de Lorraine.

[4] Thomas de Foix, seigneur de Lescun.

[5] Bonnivet.

[6] René de Villars, bâtard de Savoie.

[7] La Palice.

[8] Les munitions furent conduites, sous cette formidable escorte, jusque dans le camp devant Pavie.

XXX.

FRANÇOIS Ier AU LÉGAT.

De l'abbaye de Sainct-Lanfranc, 25 décembre 1524.

Sommaire. — Affaire des munitions. Remercîments et recommandations du Roi au légat.

Mon cousin, j'ay entendu le bon office que avez fait, et l'aide et faveur que avez donné dernièrement à mes gens, tant pour la conduite de mes municions que pour le passage de l'armée que j'envoye présentement au royaume de Naples; dont de tres bon cueur vous remercye, vous priant croyre que, s'il y a endroit où je vous puisse rendre ce plaisir, que je le feray de tres bon cueur.

Au demourant, mon cousin, j'envoye Pierre Spina, présent porteur par de là, pour adviser de faire arriver le demourant desdites municions, qui sont demourées derrière, en la meilleure diligence que faire se pourra; vous priant que, pour cet effect, vous vueillez, en continuant ce que avez encommancé, donner toute l'aide dont il aura besoing, et au surplus vouloir donner ordre de faire accompagner lesdites municions jusques en lieu de seureté, affin qu'il n'y puisse venir aucun inconvénient, ainsi que vous dira ledit Spina, et que je n'aye occasion d'y envoyer aucuns gens de guerre, pour éviter que les terres de nostre Sainct Père ne soient aucunement chargées ne foullées. Et je mectray ceste obligation avecques les autres que j'ay envers vous, pour la recongnoistre quelque fois. Et pour autant, mon cousin, que par ledit porteur entendrez le surplus de mes nouvelles, cela me gardera de vous faire plus longue lectre. Priant Dieu, etc.

Francoys.

XXXI.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 17 décembre 1524.

Sommaire. — Toutes les remontrances du Pape au vice-roi ont été inutiles. Le Saint-Père est donc décidé à traiter pour lui-même et pour les Florentins. Il croit, en agissant ainsi, se conduire en bon Italien.

Dopo li prudenti discorsi che fa vostra signoria reverendissima delle cause perchè l'illustrissimo signore vicere sia così difficile ad inchinarsi a qualche onesta condizione, nostro Signore non ha oramai lasciato officio alcuno che si convenisse in persuadergli il bene; ma, poichè alla fine ogni opera va indarno, anzi è accettata con poco grado di Sua Santità, a lei pare, poichè sua eccellenza non vuol levarsi dal pericolo, levarne almanco le cose della Sede Apostolica e de' Signori Fiorentini, massime vedendo ora il fuoco della guerra estendersi in quà più gagliardo che prima non pareva; così Sua Santità di nuovo si protestarà quà con questi signori Cesarei, e, senza aspettare indarno altra resoluzione del signor vicere, si metterà in sicuro; tanto più vedendo anche agli altri signori, che senza particolare interesse amano il ben d'Italia, piacere il consiglio di starsi di mezzo, e vedere che le membra della misera Italia, smosse della guerra passata, tornino al luogo suo; non sendo alcuna via più breve alla tranquillità del mondo.

Nostro Signore si persuade che, e per quello che il Re Cristianissimo ne promette, e per li buoni ordini dati da vostra signoria reverendissima, le gente di Sua Maestà passeranno costumatamente per tutto.

XXXII.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 22 décembre 1524.

Sommaire. — Motifs religieux et politiques qui doivent empêcher le Saint-Père de craindre pour les possessions de l'Église.

Pare a nostro Signore che nessuna delle parti debba pensare ad offenderla, se non per l'amore che si converria, sendo Sua Santità buon padre d'ambedue, almeno per la paura che potriano averne, dandogli causa di sdegnarsi; il che sarà per assai buona guardia di Piacenza. Ma, oltre di ciò, anche la ragione della guerra lo assicura dal dubbio che vostra signoria reverendissima mostra che Spagnuoli abbiano ad entrare; perchè, quando il facessero, metteria conto al Re Cristianissimo levarsi da Pavia per venirli ad assediare in Piacenza, e, vincendo loro, che sono il capo di tutto l'esercito, vincere il resto all'impresa.

XXXIII.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 26 décembre 1524.

Sommaire. — Nouvelles d'Angleterre. Mauvais succès de M. de Beaurain, envoyé en ce pays par le vice-roi et M. de Bourbon. Le roi anglais et le cardinal Wolsey restent inébranlables dans leur refus d'agir contre la France. Vanité des promesses faites par M. de Bourbon.

Di quà poco occorrendo che scriverle, pare le lettere che ebbi ieri d'Inghilterra, del II del presente, mi daran causa di scrivere a vostra signoria reverendissima, partecipandogli quello che vi è. Il che è in summa che M. *de Beaurain* era stato là, per parte di M. *de Bourbon* e dell'illustrissimo signor vicere, ad esortare quella Maestà che passasse di presente di quà dal mare a fare la guerra in Francia, o contribuisse, secondo la convenzione, per sostenere la guerra in Lombardia, facendo

ancora la vittoria molto facile, col dire che il Cristianissimo era ributtato da Pavia con perdita di due mila fanti e di cento gentiluomini; la venuta dei lanschenechi e dell'illustrissimo e serenissimo signor Infante [1] in favor loro, e delle fanterie che Cesare mandava di Spagna; e tutto ciò che allora si disse di quà. E, con tutte le ragioni che seppero fare, non poterono dal reverendissimo Eboracense[2] trarre alcuna risposta, se non che quella Maestà avea speso pur troppo senza alcun frutto, e che di Milano non si curava, anzi sapeva che, per la potenza del Cristianissimo, mai si avria riposo, se il Cristianissimo non lo otteneva; e che però consigliava ad accettare, col mezzo di nostro Signore, la tregua, della quale quella Maestà si contentava. E, con questa resoluzione, M. *de Beaurain* s'era licenziato per andare in Ispagna.

Vede adunque vostra signoria reverendissima se, per questo tanto della paura che il Cristianissimo può avere di là dai monti, può continuare di quà la guerra a piacer suo. Prometteva M. *de Bourbon* fare maraviglie, e dare a quella Maestà fra tre mesi ciò che pretende avere in Francia, e gli dava dugento mila ducati per rinnovarsi la guerra; ma tutto è stato senza frutto. Si diceva là della venuta del serenissimo Infante in Italia, e quà sene parla alle volte; ma, per quanto si ha per lettere de' XII, non sene vede alcun apparato.

[1] L'infant don Ferdinand d'Autriche, frère de l'empereur. — [2] Le cardinal Wolsey, archevêque d'York.

JANVIER 1525.

(*Arch. Med.* Strozziana filza CLIX.)

XXXIV.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 4 janvier 1525.

SOMMAIRE. — Ghiberti, au nom du Pape, fait connaître au légat les bases de la convention qui doit être conclue entre le Saint-Siége et la France.

Scrivo a M. di Brindisi la dichiarazione fatta da nostro Signore, dello animo suo verso il Cristianissimo.

Lungo e non necessario saria ch' io ripetessi a vostra signoria reverendissima quello che il reverendissimo di Capua [1] mi scrive da *Lyon* della negociazione sua in Spagna, donde ha risposte, secondo li avvisi che aveano di Italia, secondo la varietà de' quali ancor variano li pensieri loro. Però di cose incertissime non arei che di certo scrivere a vostra signoria reverendissima.

Nostro Signore è stato contento mandi un sommario di quello è fatto a vostra signoria reverendissima; con questo che sia in lei.

SOMMARIO.

Cum studium Sanctissimi Domini nostri curaque constituende pacis, quam instantissime semper procuravit, non modo nihil profecerit, sed pro pace magis bellum videat in Italia ; ac Rege Christianissimo cum valido exercitu Papiam obsidente, mittenteque alterum exercitum ad oppugnandum Regnum Neapolitanum, Sanctitas Sua ex duobus alterum facere coacta est : ut aut arma caperet, quibus nullo modo vellet aut posset uti, tanta existente Sedis Apostolice necessitate; aut Regi Christianissimo aliquam securitatem daret animi sui, quod possit facere sine cujusquam injuria, non recedendo a persona patris communis, quam

[1] Le frère Nicolas d'Allemagne, archevêque de Capoue, un des conseillers de Clément VII.

constantissime gerit et conservat; et, ad evitanda pericula que multa timere potuisset, transeunte nunc exercitu Regis Christianissimi per Statum Sanctitatis Sue, in amicitiam ut invicem darent, et acciperent fidem nullo pacto se ledere aut perturbare :

In primis, quod Sanctitas Sua, propter hanc amicitiam, non intelligit recedere ab amore pristino et paterna dilectione erga Serenissimos Principes Cesarem et Anglie Regem, quorum benevolentiam semper integram conservare intendit.

Ut, peracta pace, studeant conservationi alter alterius.

Ut Christianissimus personam et dignitatem Sanctissimi Domini nostri ut seipsum tueatur, et vice versa.

Quod nec armis nec verborum importunitate, nec ulla alia via repetat Parmam aut Placentiam; sed permittat ut a Sanctissimo Domino nostro pacifice et quiete possideantur, prout de presente possidentur.

Quod si Statum Mediolani recuperabit, accipiet pro usu illius, sal a Camera Apostolica, ut ante bellum, tenpore Leonis sancte memorie, accipiebatur.

Ne perturbet Statum presentem Reipublice Florentine, et ut remittat omnes injurias, quas intuitu aliorum factas fuisse contigit Majestati Sue.

Ne recipiantur in protectionem vaxalli alterius partis, et quod Rex prestabit Sue Sanctitati auxilia adversus eos, si qui fuerint, rebelles Sanctitati Sue.

Ut tollentur abusus in regno Francie contra libertatem ecclesiasticam, nec prohibeantur cardinales et ceteri, in predicto regno beneficia obtinentes, eorum fructibus libere frui; et hoc etiam in ducatu Mediolani, si illum recuperabit.

Assecuratio illustrissimi domini marchionis Mantue, ne ledatur a Christianissimo; et, quantum in ipso erit, favebit in possessione omnium que possidet de presenti.

Promittat Christianissimus exercitum et personam suam ad bellum contra Turcas et contribuere defensioni Hungarie, pro arbitrio Sanctissimi Domini nostri, idem ceteris principibus facientibus.

Invitantur ad participationem hujus amicitie, que ad nullius injuriam sed commune commodum facta est, Serenissimi Principes, Cesar et Anglie Rex, cum quibus Sanctitas Sua intendit semper in amicitia et pristina benevolentia permanere; pariterque serenissimi Archiduca Austrie et Dux cum Illustrissimo Domino Venetorum, et reliqui Principes, apud quos omnes Sanctitas Sua institit et instat pro pace, sine qua Christianitas salva esse non potest; eisque locus honorificus relinquitur, pariterque Rebus Publicis Italie.

Ut Sanctitas Sua et Serenissimi Cesar et Christianissimus et Anglie Reges, si omnes in hanc amicitian venerint, alter alteri vades sint promissuri.

XXXV.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 6 janvier 1525.

Sommaire. — L'archevêque de Capoue, nonce en Espagne, qui se rendait en Angleterre, est rappelé. La convention avec la France est communiquée aux souverains de ces deux pays. Les Impériaux attendent du secours de l'Allemagne.

Rimando il presente corriero al reverendissimo Capuano, con ordine che sene venga in quà senza andare altrimenti in Inghilterra, dove Sua Santità manderà domani il signor protonotario Casale [1] a significare la dichiarazione e amicizia fatta col Cristianissimo, e mostrargli quanto giustificatamente Sua Beatitudine ci è venuta; ancorchè, non sendo altro che uno assicurare le cose sue e delli amici, senza ingiuria di persona, non sò di che giustificazione fosse bisogno, se non per il dire che chi vorria che Sua Santità, scordatasi dell' officio che tiene, se gli fosse data in preda. Per il medesimo rispetto si scrive anche in Spagna, e questo medesimo corriere andrà.

D' Allamagna si conferma pure che sia per venire ai Spagnuoli qualche

[1] Nous pensons que c'est Bernardo Castellano, dont nous avons publié une ou deux dépêches.

ajuto ; e, alli VI, M. *de Bourbon* era partito d'*Inspruck*, per venire verso Trento ; benchè tutto meglio deve sapere vostra signoria reverendissima.

XXXVI.

AGOSTINO FOGLIETTA[1] AU LÉGAT.

Rome, 6 janvier 1525.

SOMMAIRE. — L'accord entre les Impériaux et les Français paraît impossible. L'Angleterre ne consent pas à ce que le Milanais soit enlevé au duc actuel. Grands préparatifs de guerre en Espagne. Envoi prochain d'une flotte espagnole en Italie. Arrivée des lansquenets à Crémone. Inaction des Vénitiens.

Di accordo tra l'Imperadore e Francesi sotto certe condizioni, le quali quando altri le pensa, si giudica quasi impossibile tale effetto di pace abbia a seguire. Verrà il Capuano a Roma senza andare in Inghilterra, perchè i Francesi non confidano tale maneggio sia in mano sua. In Inghilterra nostro Signore manda il protonotario Casale, non per fermarsi là, ma per ritornare credo a giustificare con quel Re della declarazione fatta, e per intendere la mente di quella Maestà quale sia circa la pace, massime con restare il ducato di Milano a Francia. Intendo per lettere de' X d'Inghilterra che l'Eboracensis[2] molto brava contro i Francesi, e contro al Papa delli favori fà a detti Francesi ; e che mai il suo Re consentirà a pace nè a tregua, che il ducato di Milano non resti al signor duca presente. Per lettere di Firenze de' IV, scrivono essere giunto là Braccamonte Spagnuolo, partito di Spagna alli XXVII del passato. Riferisce l'Imperadore avere preparata per Italia una bellissima armata, in quale metteva dodici mila fanti Spagnuoli, e faceva grosse provvisioni di denari per conservazione dell' esercito.

[1] Agostino Foglietta appartenait à une noble famille de Gênes : c'était un des conseillers les plus estimés du Souverain Pontife; sa parole avait à Rome la plus grande autorité. Son neveu, l'historien Uberto Foglietta, a consacré à sa mémoire quelques pages de son livre *Dei Liguri illustri*. Agostino Foglietta périt au siége de Rome, frappé d'un coup d'arquebuse.

[2] Le cardinal d'York, Wolsey.

Da Venezia si hanno lettere delli III di questo. Li lanschenechi, in numero di sette mila e cavalli mille, dicono essere giunti in Cremona; e che i Veneziani danno parole, ma poco si spera per l'Imperiali del congiunger loro; *tamen* senza essi, dicono di fare miracoli.

XXXVII.

FRANÇOIS Ier AU LÉGAT.

De l'abbaye de Sainct-Lanfranc, 15 janvier 1525.

SOMMAIRE. — Nouveaux remercîments au légat pour ses bons-offices. Tentative d'accommodement avec les Impériaux.

Mon cousin, j'ai sceu vostre arrivée à Plaisance, dont je suis très aise; car jespère qu'après avoi veu les Espaignolz, que je croy que devez faire, nous nous verrons vous et moy et deviserons ensemble. Et cependant je ne veux oblyer de vous mercyer de très bon cueur l'aide et faveur que j'ay sceu par mon cousin, le seigneur Johannin (de Médicis), que vous avez donné au passaige de mes poudres; vous advisant, mon cousin, que vous avez fait plaisir à un Prince qui ne sera ingrat de le recongnoistre, et que n'en feistes oncques à gentilhomme qui de meilleur cueur s'emploiast pour vous et les vostres que je le feray. Vous priant, mon cousin, voulloir tousjours persévérer en la bonne volunté que vous avez envers moy, et je feray de ma part le semblable envers vous. Priant Dieu, etc.

FRANCOYS.

XXXVIII.

BALDASSARE CASTIGLIONE[1] AU LÉGAT.

Lyon, 11 janvier 1525.

SOMMAIRE. — Réjouissances en France à la nouvelle de la conclusion de la convention entre le Pape et le Roi.

Io son giunto a *Lyon;* ho trovato l'arcivescovo di Capua qui. Sua signoria sta aspettando un suo cavallaro, il quale ha rimandato a Roma, e pensa domani averlo, e dal risposto di quello intendere se ha da ritornare a Roma, o veramente andare in Inghilterra. Io ancora non mi partirò di qui fino che il non giunga, perchè penso pure avere per lui qualche lume delle cose che vanno tanto confuse.

Qui Madama[2] e tutta questa città sta con molta allegrezza, per essere venuta nuova che nostro Signore si è dichiarato, insieme con li Signori Veneziani, in lega col Cristianissimo, amico dell' amico e nemico del nemico.

Li capitoli ancora non sono venuti, ma qui si fa processione e allegrezza grandissima, benchè alli medesimi Francesi la cosa par tanto grande quanto dire si possa.

XXXIX.

AGOSTINO FOGLIETTA AU LÉGAT.

Rome, 16 janvier 1525.

SOMMAIRE. — La convention est conçue en termes généraux. Le nonce apostolique paraît avoir dépassé ses instructions. Les Vénitiens restent dans l'inaction.

Sull' accordo non si è per venire a niuna particolarità, ma sopra parole generali circa l' amicizia; che più oltre non si vuole stendere con loro il Papa.

[1] Écrivain et négociateur célèbre. — [2] Madame Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère du Roi.

Il nunzio [1], nostro Signore lo tiene per un pazzo ; e, se fa pazzie, non è colpa di Sua Santità, la quale non fidarià in lui cosa niuna d'importanza.

Per lettere di Venezia degli XI, quella Signoria si è risoluta di non unire lo loro esercito per adesso con li Cesarei, escusandosi farlo per un breve di nostro Signore, lo quale gli dava speranza di pace universale; e, per non disturbare così buona opera, non congiungevano detto loro esercito. Gli fu risposto il bisogno, ma non già protestato, per buon rispetto. Dello esito della guerra conosceranno se è stato bene mancare di fede allo Imperadore. Per lettere de' x, *de Lyon*, i Francesi hanno publicato lega tra il Papa, Veneziani e Fiorentini col predetto Re, con segni di grandissima allegria.

XL.

LE DUC DE SAVOIE AU LÉGAT.

Turin, 27 janvier 1525.

SOMMAIRE. — Le duc Charles de Savoie espère que la convention conclue entre le Saint-Père et la France pourra être le préliminaire d'une paix solide et durable.

Litteras patentes vostri domini reverendissimi excepimus, audivimusque quantum harum exhibitor nobis sue partis circa tractatum pacis retulerit. Et non parum oblectati sumus deprehendisse Sanctissimum Dominum Nostrum in optimo suo ipsius pacis tractande proposito persistere, eidemque paternitati vestre nonnulla opportuna remedia circa ea commisisse. Cum nihil magis quam dicte pacis inter has Potestates instaurationem ex animo peroptemus, Deus Omnipotens eam pro sua ineffabili clementia brevi prestare dignetur.

[1] Il nous semble qu'il ne peut être question ici que de l'archevêque de Brindes, nonce apostolique auprès du Roi.

XLI.

SADOLET[1] AU LÉGAT.

Rome, 19 janvier 1525.

Sommaire. — Difficultés proposées par le légat (qui essaye toujours de négocier la paix) et résolues à Rome. Le duché de Milan peut être donné à un fils puîné du Roi, comme un état séparé. Le duc actuel de Milan recevra de hautes dignités ecclésiastiques et de riches bénéfices. Bourbon recevra les revenus de ses domaines et vivra à Rome, etc. Ce sont de simples projets. Le légat devra faire auprès du Roi les plus vives instances pour le décider à conclure la paix, même au prix de quelques sacrifices.

Perchè vostra signoria reverendissima propose in una nota da parte li dubbi che si fanno a chi sollecita accordi di pace, mi ha comandato nostro Signore ch'io le risponda in nome di Sua Santità :

Prima, che quelli dubbi hanno bisogno di risoluzione dal Re Cristianissimo, al quale tocca deliberarsi quanto vuol fare; pure che Sua Santità penserebbe, circa al primo, lassando Spagnuoli Lombardia, quel che farà Sua Maestà per l'Imperadore, che assai sarebbe dando il ducato di Milano a un suo secondo genito, come stato disunito e separato dalla Corona, e pigliandone l'investitura da Cesare con pagare buona e convenuta somma di danari.

Circa il secondo, che al duca di Milano si provvederà di ecclesiastica dignità, con buone e grosse entrate pure ecclesiastiche, nel che l'uno e l'altro Re potrebbe concorrere.

Del terzo, di M. *de Bourbon,* bene converrebbe alla grandezza del Re Cristianissimo restituire lo stato, almeno agli figliuoli suoi, se mai ne averà, e in questo mezzo le entrate; e la persona del duca potesse stare in Roma, o altrove dove gli piacesse, fuori di Francia, con buon volere di Sua Serenità.

Quanto al debito di quattro cento mila ducati con Inghilterra, al

[1] C'est le célèbre évêque de Carpentras, membre du conseil intime de Clément VII, un des écrivains les plus vantés de cette époque, et un des hommes les plus recommandables par leur caractère.

Re Cristianissimo medesimo tocca deliberare, nè dovrà Sua Serenità patire che questo capitolo abbia ad impedire la concordia.

Circa il quinto, di trovare sicurtà che il Re servi quanto prometterà, che Sua Santità con li Fiorentini, Sede Apostolica, e altri Principi Italiani, quanti ne potrà tirare al medesimo effetto, entrerà in fidejussione, e farà lega con Cesare e li suoi a difensione delle cose loro, massime del Reame.

Questo poco lume ha voluto nostro Signore che sia dato a vostra signoria reverendissima, la quale lo indirizzarà e lo amplierà con la sua prudenza, instando massime appresso il Cristianissimo, dove le sarà data occasione, e persuadendo a Sua Maestà quanto onore e gloria le sia appresso Dio e li uomini offrirsi facile e pronto alla pace.

XLII.

SADOLET AU LÉGAT.

Rome, 20 janvier 1525.

Sommaire. — Négociations reprises entre le roi de France et le vice-roi par l'entremise de Lorenzo Salviati. Certains points paraissent accordés. On peut concevoir quelques espérances de succès. Le Pape désire la paix de toute son âme et s'emploiera de toutes ses forces à la rétablir entre les princes chrétiens. Le légat a de pleins pouvoirs. Instructions intéressantes qu'il reçoit du Souverain Pontife. Dépêche importante.

Ho ricevuto le lettere di vostra signoria reverendissima del XVIII, circa le proposte e risposte della pace e concordia fatta tra il Cristianissimo e il signor vicere, per mezzo del signore Lorenzo, fratello di quella. Avendo però questa mattina visto il medesimo tenore nelle lettere scritte al magnifico messer Jacopo suo padre, in camera di nostro Signore, e benchè a esso messer Jacopo Sua Santità abbia dato larga commissione di riscrivere a vostra signoria reverendissima l'intenzione sua, pure ancora ha voluto ch'io ne rifaccia motto con mie lettere, il che farò succintamente, tanto più quanto per quel ch'io scrissi iersera vostra signoria sarà già informata d'una buona parte. E, perchè pare che in alcuni capitoli possono facilmente essere d'accordo:

come dare lo stato di Milano a un secondo genito; di cedere le cose del Reame e il credito che vi ha sopra il Cristianissimo con l'Imperadore; pigliare l'investitura, pagando per quella somma di danari; fare lega difensiva contro Turchi; pigliare a dare qualche cosa al duca di Bari [1], contentandosi che nostro Signore si faccia nemico a chi prima romperà li capitoli della concordia : tutti questi capi satisfa molto a nostro Signore che siano per la maggior parte bene resoluti; e, quanto in quelli si contiene di rimettersi al giudicio di nostro Signore e stare a quel che Sua Santità giudicherà e declarerà, non pare ancor tempo a Sua Beatitudine fare declarazione alcuna, prima che il resto non sia fermato, e l'una e l'altra parte sene rimetta al suo giudicio. E nondimeno potrà circa ciò ottimamente negoziare vostra signoria, promettendo all'una e all'altra parte, che di quelle declarazioni di somme di denari e ricompense Sua Santità farà in modo che ambedue ne resterà contento.

Il capitolo di M. *de Bourbon* parebbe a nostro Signore che nell'ultimo si riservasse, acconci che fossero e concordati li altri, perchè nel principio potrà turbare assai e impedire la conclusione. Nel fine Sua Santità si confiderebbe trovarci qualche verso.

Circa Inghilterra, che il Re pigliasse l'assunto sopra di sè, non è credibile che li Spagnuoli così l'abbino a accettare; perchè ogni accordo simile che faccino con Francia, disgiungendosi dalle consulte e volere del Re d'Inghilterra, penserebbero fargli grandissima ingiuria, lasciandolo a discrezione e semplice parola del nemico suo. Ma a questa difficoltà si troverebbe forse remedio, se si depositasse in mano di nostro Signore le terre che tengono Spagnuoli, per consegnarle poi a Francia, come prima egli avesse contentato Inghilterra; il che il Cristianissimo non dovrià negare, essendosi di già offerto di contentarlo.

Altri dubbi nel maneggio dell'accordo certo è che nasceranno, per le differenze di Navarra, *Tournay* e *Artois*. Ma, e di queste e di tutte

[1] Francesco Sforza, alors duc de Milan.

le altre che non saranno dalle parti nominate caldamente, vostra signoria ne ha a fuggire ogni menzione; le quali, quando pure fossero proposte, nè si potessero sì tosto risolvere, vostra signoria vedrà tirare una tregua col fare depositi al miglior modo che si potrà, e ogni cosa proporre e trattare come suoi pensamenti particolari, in vigore di una generale commissione datale da nostro Signore, di procurare per ogni via la pace e proseguire la santa e bene cominciata opera.

Se per avventura l'arcivescovo di Capua si troverà costì a tali trattamenti con speranza di concludere presto, vostra signoria potrà ancora valersi dell'opera e prudenza sua.

XLIII.

LEANDRO DE DOMO AU LÉGAT.

Rome, 24 janvier 1525.

SOMMAIRE. — L'Empereur prend le plus haut intérêt aux affaires d'Italie. Il veut assurer la liberté de l'Italie, la grandeur du Saint-Siége et la haute fortune des Médicis.

Furono lettere di Spagna dell'Imperatore del XVIII del passato. Quella Maestà mostra di avere grandissimamente a cuore le cose d'Italia, ed ecci per mettere la vita, i regni e quanto l'ha al mondo, per difendere la libertà d'Italia, la grandezza della Sede Apostolica, e l'aumento della casa de'Medici; e instà che nostro Signore, ovvero Fiorentini voglino ajutare e compire una così santa opera; demonstrando grande amore e reverenza a nostro Signore.

XLIV.

FRANÇOIS IER AU LÉGAT.

De l'abbaye de Sainct-Lanfranc, 25 janvier 1525.

SOMMAIRE. — Demande de vivres et de pionniers.

Mon cousin, pourceque j'ay nécessairement affaire de pionniers, dont ne se peut recouvrer par de cà, pour m'en aider et servir en mon camp, je vous prie que de la meilleure dilligence que faire se pourra, vous en faictes louer ung bon nombre au Parmezan ou Plaisantin, et que m'envoyez présentement icy semblablement le plus de vuivres que vous pourrez. Et vous me ferez en ce faisant très grant plaisir. Et a Dieu, etc.

FRANCOYS.

XLV.

LE MARÉCHAL DE LA PALICE AU LÉGAT.

Du camp, devant Pavie, 31 janvier 1525.

SOMMAIRE. — Nouvelle demande de vivres. Garanties offertes aux personnes qui en fourniront.

Monseigneur Révérendissime,

Le présent porteur s'en va devers vous, pour vous prier de ma part, et pour le bien de l'affaire du Roi, que vostre plaisir soit de faire commander au Plaisantin, que, par eau ou par terre, mesmement de là le Pau, nous soit envoyé vuivres pour nostre armée; et ilz seront très bien payés, comme ilz ont esté cy devant; et, entre cy et demain au soir, il y aura ordre qu'ilz porront venir en sauveté d'ung costé et d'autre dudit Pau ; vous suppliant au surplus faire prester toute ayde et faveur auxditz vivandiers. Et mon porteur demourera par de là pour vous en solliciter.

Monseigneur, après mes très humbles recommandations à vostre

bonne grace, je prierai Dieu vous donner une très bonne santé et très bonne vye.

Vostre très humble serviteur,

CHABANNES.

FÉVRIER 1525.

(*Arch. Med.* Strozziana filza CLX.)

XLVI.

LE MARÉCHAL DE LA PALICE AU LÉGAT.

Du camp, devant Pavie, 4 février 1525.

SOMMAIRE. — Remercîments au légat et nouvelles demandes.

Monseigneur Révérendissime,

J'ay receu par le présent porteur la gracieuse lectre qu'il vous a pleu m'escripre, vous mercyant très humblement de la bonne oppinion qu'avez de moy, et de la bonne voullenté qu'avez à faire plaisir aux affaires du Roy; vous offrant, Monseigneur, tout tel service qu'il vous semblera que je pourray faire pour vous et les vostres. Ledit porteur s'en retournera par delà, pour vous prier voulloir continuer de favoriser les vivandiers, et à ce qu'ilz nous ameynent le plus de vuivres qu'il sera possible; et, en ce qu'il pourroit avoir affaire pour le faict desditz vuivres, vous prier le favoriser, etc.

XLVII.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 9 février 1525.

Sommaire. — Une attaque des Écossais a motivé le brusque changement du roi d'Angleterre, qui a repris toute son animosité contre la France; son envoyé a l'ordre de presser les Vénitiens d'agir de concert avec les Impériaux.

Alcune incursioni fatte dai Scozzesi contro Inghilterra col favor de' Francesi, e li danni che spesso sono fatti in quei mari di Francia, togliendogli or due or quattro navi, intendo, per lettere de' xvii del passato, sono state le cause che si sia racceso l' animo di quel Serenissimo Re alla guerra, della quale già si mostrava stracco; e però ha mandato il cavaliere Casale a far animo, e intendo che anche messer Riccardo *Pace* ha ordini di bravare coi Veneziani, se non fanno il debito per Cesare; ed Eboracense vorria che anche nostro Signore contribuisse; ma, gustando le vive ragioni che intenderanno dal signore protonotario Casale, conosceranno nostro Signore, e per la necessità e per l' officio che tiene, aver fatto prudentemente.

XLVIII.

LEANDRO DE DOMO AU LÉGAT.

Rome, 9 février 1525.

Sommaire. — Le roi d'Angleterre est décidé à prêter un concours actif à l'Empereur; ses agents à Venise et à Rome ont l'ordre d'employer un langage menaçant. Une lettre interceptée du vice-roi découvre le mauvais vouloir des Impériaux à l'égard du Saint-Père.

Per lettere d' Inghilterra dei xviii scrivono, oltre la provvisione delli cinquanta mila ducati, quel Re essere disposto di mettere la vita, i regni e i danari per provvedere e mantenere lo esercito Imperiale d' Italia contra Francia, contro la quale promette di fare mirabilia. A Venezia ha ordinato vada M. Riccardo *Pace*, lo quale partì da Trento alli iii di

questo in diligenza a protestare alla Signoria della inosservanza della capitolazione con Cesare, con parole e minaccie bravissime contro quella Signoria, *casu quo non observet.*

E al Papa intendo domane l' oratore Anglico farà intendere la volontà del suo Re. E mi duole che *etiam* userà parole brave e minatorie, per avere così commissione dal Re suo.

Io non ho mancato di temperare e moderare tale commissione quanto ho potuto; *tamen* mi dubito in tutto non avrò fatto quanto desidereria. Il Papa intendo sta alquanto mal contento, massime per una lettera intercetta del vicere al signore Infante, la quale gli ha mostrato il signore Alberto [1]; e pare che contenga che a questi tempi è da dissimulare con il Papa, e poi con il tempo ricordarsi, con qualche altre parole non buone da dare sospetto.

XLIX.

GIOVANNI DE' MEDICI AU LÉGAT.

Du camp, devant Pavie, 10 février 1525.

SOMMAIRE. — Nouvelles du camp français. Les ennemis sont campés à une portée de canon. Escarmouches quotidiennes. La compagnie de Jean de Médicis n'a pas souffert. On s'attend à une action générale.

Le scrivo, come Dio grazia son sano e di buona voglia. Il campo de' nemici è vicino al nostro a tiro di cannone, e ogni giorno le più belle scaramuccie del mondo faciamo alla presenza del Re e di tutta la corte, e insino dentro alle tende de' nemici; che non si fa altro guadagno che di qualche scoppettata. Pur, ringraziato Iddio, in la mia compagnia di cavalli io non ho avuto danno, se non di tre uomini da bene morti; vero che di cavalli ne sono guastati assai; però il Re l' altro giorno donò secento scudi alla compagnia per li cavalli furono guasti a sua presenza. Costoro vanno per travagliarci con noi; stanno saldi

[1] Alberto Pio, comte de Carpi, ambassadeur de France à Rome.

a Pavia. Se ne vengono a trovare, faranno conto con noi. Di quanto succede vostra signoria sarà avvisata.

L.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 13 février 1525.

Sommaire. — Démonstrations hostiles du roi d'Angleterre. Arrivée à Rome du duc d'Albanie.

Ieri sera arrivò qui il signor cavaliere Casale, quale, per parte del suo Re e reverendissimo Eboracense, ha detto molte cose, mostrando quella Maestà non avere piacere che nostro Signore non abbia presa la lancia contra Francesi. E, aggiugnendo nuove ragioni mescolate con qualche braveria, quando Sua Santità facesse contro Cesare.

Lei gli ha risposto quel che può veramente, e mostro le giustificazioni sue, tali che chiunque ha qualche discorso non può non approvarle. Credo che l'andata del signor protonotario Casale sarà stata molto a proposito, e arà mitigato assai bene le cose.

Il signor duca [1] è pur venuto; nostro Signore lo ha alloggiato con la signora duchessina [2].

[1] Le duc d'Albanie.

[2] Catherine de Médicis, fille de Laurent, duc d'Urbin, et de Madeleine de la Tour-d'Auvergne.

LI.

L'AMIRAL BONNIVET AU LÉGAT [1].

Du camp, devant Pavie, 13 février 1525.

Sommaire. — Le légat a fait de nouveaux efforts pour prévenir l'effusion du sang chrétien. L'amiral a rendu compte au conseil de sa dernière démarche; il proclame que, si la paix peut avoir lieu, le légat en sera le véritable auteur.

Reverendissimo Monsignore,

Havendo veduto quanto vostra signoria ha scripto al Nuntio del nostro Signore, circa il desiderio de Sua Santità in voler remediar alla effusione de sangue potria seguire per la vicinità de questi exerciti, et la bona voluntà di vostra signoria per questo effecto, al che parimente desidera ch' io mi interpona (et la ringratio, cognoscendo mi ama); ho parlato al Re nostro Cristianissimo et ai questi signori; qual ha optimo voler, maxime per satisfar' al nostro Signore. Et, non possendo così per lettere explicare il tutto, essendo M. *Sigismond* [2], presente latore, in camino per andar a Roma, ho voluto parli a lungo con vostra signoria di questa materia, circa quanto mi ocorre; la quale prego ad crederli come a mi medesimo. Et, possendo seguire qualche bene, si firmarà come vostra signoria li ordinarà, o andarà avanti, reportandomi alla prudentia di vostra signoria et suo bon voler. Nel qual sendo qualche resolutione, ne reportarà, presso Dio, la Santità del Papa et tutta Cristianità merito grande e l' effecto di tanti suoi travagli a vostra signoria. Aspettiamo risposta, etc.

[1] Pour cette lettre, ainsi que pour les lettres suivantes, écrites en italien par Bonnivet ou par La Palice, nous conservons l'orthographe telle qu'elle est dans le manuscrit.

[2] Secrétaire du comte de Carpi.

LII.

FRANÇOIS Ier AU LÉGAT.

De mon avant-garde, devant Pavie, 15 février 1525.

Sommaire. — Le Roi n'a prêté aucune créance aux faux rapports qui lui ont été faits contre la conduite et les intentions du légat.

Mon cousin, j'ay entendu la peine où vous avez esté, au moyen de ce qu'il vous a esté rapporté que je n'estoys bien content ne satisfait de vous, pour le peu de dilligence que l'on m'avoyt dit avoir esté faict de vostre cousté à nous secourir de vuivres, de pyonniers et d'autres choses. Je vous déclaire, mon cousin, qu'il m'a très fort despleu et desplaist des faux rapports que l'on vous a faict en cest endroist, pour l'ennuy que je pense que ce vous a esté; vous advisant que je n'ay jamais pensé à ce que dessus, et suis, à bonne et juste occasion, tant content et satisfait de vous, du bon service que vous m'avez faict et faictes encores en toutes choses, qu'il ne seroit possible de plus. Et vous prie le croire ainsi, et oster le contraire de vostre entendement, et vouloir tant faire pour moy que de continuer à nous secourir desditz vuivres, ainsi que avez tousjours faict jusques icy. Et vous me ferez plaisir. Priant Dieu, etc.

Francoys.

LIII.

LE MARÉCHAL DE LA PALICE AU LÉGAT.

Du camp, devant Pavie, 15 février 1525.

Sommaire. — Lorenzo Salviati est sollicité de quitter le service du Roi pour celui des Impériaux. Chabannes s'adresse au légat pour le prier de détourner son frère de prendre ce parti.

Reverendissimo Monsignore,

Alli dì passati, desiderando el Re nostro Christianissimo havere al suo servitio il signore Laurenzio, fratello de vostra signoria reveren-

dissima per l'affectione che Sua Maestà haveva a casa sua, per mezo mio li fece promessa de honorevole condutta et partita. Et nondimeno al presente sono advisato che li inimici regii li proponono nova partita, per ritirarlo al loro servitio; che molto m'è dispiaciuto, cognoscendo il bono animo et volere de vostra signoria et del magnifico suo patre et casa sua a prefato Signore nostro. Perhò ne o scripto al prefato magnifico patre; ne o anchora voluto scrivere a vostra signoria, pregandola sia contenta operare che esso suo fratello non lassa il servitio del prefato Signore nostro, affectionatissimo a vostra signoria reverendissima et a casa sua, per il servitio de inimici de Sua Maestà. Et così faciendo, come spero, ultra che esso suo fratello sene troverà ben contento, io insieme con molti amici di vostra signoria gli haveremo obligo; alla quale mi ricomando, etc.

LIV.

L'AMIRAL BONNIVET AU LÉGAT.

Du camp, devant Pavie, 19 février 1525.

SOMMAIRE. — Il est douteux que les louables démarches du légat réussissent à empêcher un conflit. Le Roi et l'amiral sont reconnaissants de tous les services qu'il a rendus à l'armée française.

Reverendissimo Monsignore,

Non è molto bisogno che vostra signoria piglia pena in rimonstrare con sue lettere l'affectione et bon volere suo verso la Maestà Christianissima, perchè, ultra il riporto si ha alla giornata da quelli conferischono de li affare de prefato Signore con vostra signoria reverendissima, si cognosce appertamente per li effecti, dil che Sua Maestà et io ne siamo assai informati. Anchora non sia reussito quello se desiderava, sì per evitare la effusione de sangue che facilmente poria seguire (e forse a gran pena e'si porà evitare), sì anche per quiete et tranquilità de tutta Christianità; non lassarò perhò de ringratiare vostra signoria in nome de Sua Maestà et mio. Ben ricordo a vostra signoria ch'io sono tutto

suo et del magnifico suo patre, et, occorrendo la opportunità, vostra signoria reverendissima lo cognoscerà con effetto; alla qual mi ricomando.

Non lassarò de pregare vostra signoria sia contenta continuare circa li viveri come ha fatto per il passato, et così nelli altri servitii del prefato Signore nostro et de l'impresa; et Vostra Signoria sapia che al presente è la opportunità de farlo, etc.

LV.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 22 février 1525.

SOMMAIRE. — Grave blessure de Jean de Médicis. Chagrin que le Pape en a ressenti. Il faut transporter le blessé à Plaisance, et tout faire pour le guérir et le sauver.

Ha ben sempre il nostro Signore, udendo il troppo ardire dello illustrissimo signore Giovanni[1], dubitato d' un caso simile a quel che gli è occorso; ma con tutto che l' abbi quasi antiveduto, è tanto però il dolore che ne ha preso, che non so se potesse essere maggiore quando ancor mai non ne avesse temuto. Pure, sendo questo de' fatti che si aspettano della guerra, bisogna portarlo in pazienza; si aggiugnerà bene altrettanto dispiacere all' animo di Sua Santità, se sua signoria persisterà pure in non volersi lasciar governare. Io gli scrivo di commissione di quella molto gagliardemente, pregandolo a venire a Piacenza; e gran cosa sarà che neghi questa grazia a Sua Santità e al Cristianissimo, che Sua Santità fa opera glielo comandi espressamente.

Monsignore mio reverendissimo, so che da vostra signoria è il prefato Giovanni amato, quanto merita e la parentela e il valor suo; ma credo veramente che in questo io non cedo a persona del mondo; e però

[1] L'intrépide Jean de Médicis avait repoussé avec sa vaillance accoutumée une vive attaque des ennemis, le 17 février. Après le combat, comme il était sur le terrain avec l'amiral, auquel il rendait compte de l'action, il fut atteint par un coup de feu qui lui fracassa la jambe un peu au-dessus du talon.

mi abbi per scuso se, trovandomi confuso e attonito da questa tristissima nuova, io non gli scrivo altro che solo la ricevuta delle sue de' XVI, XVII, XVIII, XIX; benchè ancora, quando non avessi l'animo pieno di questo dolore, non arei che dirgli in risposta ad esse.

Quando bene dalli campi non abbi nuova, non resti di grazia scrivere ogni dì come esso signore si porterà, che fino a tanto non sia tornato nella sanità sua, o almeno fuori di pericolo, nostro Signore può pensare in quanto dispiacere si trovi.

Post scriptum. Credo vostra signoria reverendissima sarà informata della virtù dell' olio che fa quel fra Gregorio di San Spirito; è mirabile in molte cose, e massime in preservare del spasimo; però sene manda an ampolla, che vostra signoria arà del magnifico signor suo padre; e nostro Signore commette anche che da Bologna venga subito in diligenza maestro Jacopo da Carpi, eccellente chirurgo, quale arà ad usar l' olio, secondo la nota che qui li mando.

LVI.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 26 février 1525.

Sommaire. — Nouvelles de la bataille de Pavie. Envoyé du Pape aux cantons suisses. Compliments à faire au vice-roi sur sa victoire, qui peut, selon le vœu du Saint-Père, assurer la paix du monde chrétien.

Dopo il corriere che vostra signoria reverendissima mi espedì alli XXIV, qual venne iersera, e Raffaello da Colle ch' è giunto oggi con la nuova della rovina di Francia [1], ho la di vostra signoria dei XXIII; però non gli farò altra risposta. E solo dirò circa al reverendo Verulano [2], quale, se nostro Signore mandava in diligenza sendo le cose incerte,

[1] La bataille de Pavie, livrée le 24 février.

[2] Ennio, évêque de Veroli, envoyé pour traiter avec les Suisses.

tanto più desidera ora che vada avanti; e, perchè io ne scrivo a vostra signoria, non replico a sua signoria il medesimo.

La summa del suo negoziare ha da essere in guadagnare più amore che può di quella nazione, e fargli conoscere il credito e il nome suo in nessuna cosa può stare meglio appoggiato che nella autorità di nostro Signore; e per questo cercare di disporla a volere essere bene unita con Sua Santità e coi Signori Veneziani, e pronta ad ajutare nelli bisogni il mantenimento delle cose d'Italia. Ma bisogna bene che in questa pratica sua signoria usi tale destrezza e cerchi ancora tale secretezza, che non isospettisca più che non sogliono essere quelli che di Sua Santità non restano del tutto ben satisfatti [1]; e essai è avere sicurtà che quella nazione sia per essere nella unione di tutta Italia per mantenere la libertà che si desidera. Come dico, io non scrivo al reverendo Verulano, perchè questo basterà anche per sua signoria, alla quale supplico vostra signoria reverendissima si degni raccomandarmi.

Poichè, sopra l'espettazione di ognuno e quasi miracolosamente, è seguita la rovina del Cristianissimo, piaccia a Dio convertirla in suo servizio e bene universale! Doveano le cose andare come sono ite, mi pare di ringraziare Dio che l'illustrissimo signor Giovanni si sia tirato fuor di pericolo, massime sperando che il male non sia di momento.

Più per obbedire a nostro Signore che per altro, pensando che vostra signoria reverendissima da sè ci arà pensato di mandare ai signori Cesarei un uomo a nome suo privato a congratularsi della vittoria, e dirgli che pensa nostro Signore sia per avere piacere, vedendo che di essa ne seguirà quello che Sua Beatitudine ha sempre desiderato, cioè la pace, la quale ora sta in loro mano; e, facendo di modo che segua, faranno la vittoria sua universalmente grata a tutti [2].

[1] Les Impériaux.

[2] Le légat avait en effet envoyé un messager, porteur d'une lettre de félicitations adressée au vice-roi, qui avait répondu en espagnol avec une sorte d'ironie :

«Reverendissimo señor,

«Porque sape que Vostra Signoria era «avisado per otra via de la victoria que Dios «ha dado al bien comun de Italia por me«dio y valor desto felicissimo exercito, non

Non dico dove debba entrare e dove abbia ad essere la stanza del reverendo Verulano, sapendolo sua signoria molto meglio di me.

MARS 1525.

(*Arch. Med.* Strozziana filza CXLI.)

LVII.

GHIBERTI AU LÉGAT.

Rome, 1er-7 mars 1525.

SOMMAIRE. — L'échec de Pavie a fait sur Ghiberti une impression profonde. Démarches à faire pour savoir quels sont les papiers du Roi qui ont été pris ou perdus.

Il concorso grande delle cose che mi hanno quasi tolto di me pensando alla potenza della fortuna che abbia in un subito depresso un tanto Re in estrema miseria, mi ha anche vietato lo scrivere a vostra signoria reverendissima.

Vostra signoria reverendissima sia contenta investigare diligentemente dal tesoriere *Babou*, da M. *Breton*[1] o da quelle altre persone che possano saperlo, che scritture del Cristianissimo sono perse e da qual tempo in quà; e veda che, o ne diano a lei, o ne mandino quà

«he embiado persona propria a fazerla in«tender el successo. Despues ha venido el «señor Conde, tenedor desta la lettera de «V. S. Rev. Yo soy (*sic*) cierto que V. S. «ha sentido el gozo, que de causa propria «pudiera sentir. Y como he conosado de la «affection que V. S. tiene al estado de «l'Empereor, y por los singulares meritos de «vostra persona reverendissima, le torno a «certificar que puede servirse de my con «entera confianza, porque hallara las obras «conformes a lo que digo. Guarde Dios, «Nostro Señor, la reverendissima persona «de V. S.

«Côme, 27 février 1525.»

[1] Breton de Villandri, un des secrétaires du roi.

al signor Alberto[1], una nota di tutte che possono ricordarsi. Nostro Signore desidera saper questo; però sia certo che ella userà diligenza, e di sapere se aveano seco scritture del tempo avanti che venissero in Italia.

LVIII.

FRA NICCOLO[2] AU LÉGAT.

Rome, 17 mars 1525.

SOMMAIRE. — Nouvelles d'Angleterre. Le cardinal d'York se déclare contre l'Empereur. Il est bien disposé à l'égard du Saint-Siége.

Sono più lettere d'Anglia avanti la saputa della giornata, e non era concluso cosa coi Francesi; e il signor protonotario Casale non era comparso, detenuto più d'un mese a *Boulogne*, come io quindici dì a *Narbonne*; ed era non poca dissenzione tra il reverendissimo Eboracense, quale mostra essere tutto nostro, e l'oratore Cesareo; avendo lui scritto male a Cesare di sua signoria reverendissima; e li non ci riprendevano della alleanza fatta coi Francesi, benchè dicevano che Veneziani si erano portati meglio di noi, e che avevano ajutato l'Imperiali.

[1] Alberto Pio, comte de Carpi, ambassadeur de France à Rome.

[2] Frère Nicolas d'Allemagne ou Schomberg, archevêque de Capoue, soutenait dans le conseil du Pape le parti des Impériaux.

LIX.

ANTONIO PUCCI[1] AU LÉGAT.

Milan, 24 mars 1525.

Sommaire. — Il faut hâter la conclusion des négociations qui se poursuivent à Rome entre le Pape et Bartolomeo Gattinara au nom de l'Empereur. Les Impériaux sont toujours en défiance; la mission de l'envoyé du Saint-Siége auprès des cantons suisses leur est suspecte.

Ho piacere intendere per l'ultima sua che le pratiche a Roma vadino a buon cammino, perchè certo non si vede cosa più opportuna a nostro Signore che il pigliarla per tal via con questi Cesarei; ai quali non manca chi suggerisca del continuo nuove cause di turbazioni verso nostro Signore. *Et novissime*, hanno fatto gran conto della andata di Veruli in Elvezia; dove già è stato detto al vicere che lui è arrivato, ed ha seco un oratore de' Veneziani, e fa grande pratica in quella nazione per commoverla di nuovo. Non si è mancato di fare bene capace sua eccellenza della verità della cosa, e fin qui è rimasto bene satisfatto.

Ho avviso che ormai di giorno in giorno si aspetta dalla Maestà Cesarea la risoluzione di Roma di nostro Signore; quale e questi Cesarei con grandissimo desiderio aspettano.

LX.

FRA NICCOLO AU LÉGAT.

Rome, 26-31 mars, 1er avril 1525.

Sommaire. — Les négociations touchent à leur terme. Recommandation relative à l'accueil qu'il convient de faire au vice-roi.

Le traité est conclu, sauf les ratifications du vice-roi. Le légat sollicite son rappel.

Questa è solo per avvisare vostra signoria reverendissima come

[1] Antonio Pucci, évêque de Pistoia, chargé de missions importantes, neveu du cardinal de Santi Quattro.

per ultimare li principiati appuntamenti, nostro Signore, quasi tutto il giorno, è stato occupatissimo con li oratori Cesarei ; e veggo le cose in buon termine, e spero che presto saranno concluse.

Stimo che vostra signoria arà avuto quel breve a Giorgio *Frondsberg*, colonello dei lanschenechi e sarà contenta di stare avvertito se pure il signor vicere venisse, per onorarlo e accarezzarlo quanto potrà, nè altro.

Qui ancora non si publica affatto la lega conclusa, avanti la risposta del signor vicere.

Conclusa la lega, quanto appartiene a nostro Signore, *statim* mi ricordai del ritorno di vostra signoria reverendissima. Sua Santità il differisce ; ma spero sarà per pochi giorni, e forse quella anderà prima a visitare il signor vicere ; anche potrà ultimare affatto qualche cosa, quando in tutto non fosse terminata ; però niente è risoluto di questo.

AVRIL 1525.

(*Arch. Med.* Strozziana filza CLXII.)

LXI.

BARTOLOMMEO FERRATINO AU LÉGAT.

Plaisance, 1er avril 1525.

SOMMAIRE. — Démarches pour adoucir et se concilier le farouche colonel des lansquenets.

Venne ieri mattina a desinare qui il colonello Giorgio, al quale mandai il mio auditore a donargli il breve, e fare effetto, in nome di vostra signoria reverendissima. Rispose che, per amore di quella, farebbe tutto il suo possibile per sgravare la sua legazione, ed era

sempre a suo servizio, come meglio il suo interprete seppe dire; e partì subito desinato verso le sue gente.

LXII.

ANTONIO PUCCI AU LÉGAT.

Milan, 1er avril 1525.

Sommaire. — Il importe de hâter la conclusion du traité. Les Impériaux attendent avec impatience; les peuples souffrent; les soldats murmurent. Le vice-roi a admis la justification de la conduite de Jean de Médicis; mais il faut attendre que la paix soit faite pour obtenir de lui qu'il le laisse transporter ailleurs, ainsi que pour exiger que les troupes impériales sortent du Parmesan et du Placentin.

Se vostra signoria reverendissima non avesse ricevuto da Roma la conclusione della lega, sarà contenta espedire o lettere o corriere a posta, perchè certo questi signori mal volentieri sopportano più tale dilazione; sì perchè lo stato di Milano non è altrimenti trattato che il Piacentino e Parmigiano, con grandissime querele di popoli; sì perchè la fanteria e capi loro non si contentano *etiam* di questo vivere senza discrezione, finchè non sieno del tutto satisfatti; sì *etiam* per molte gelosie che ogni dì nascono appresso a questi Cesarei delle cose d'Italia; e pare loro che tanta dilazione non sia se non a detrimento di Cesare.

Supplico vostra signoria reverendissima, come benissimo capace del tutto, per essere quella presente e vedere e udire quello costoro fanno e possono fare, si degni ajutare questa espedizione a Roma quanto la può.

E, circa la partita del signor Giovanni, mi pare che il vicere sia stato assai bene giustificato della innocenza del detto signor Giovanni; pure stà loro in sul cuore; e, finchè le cose non sieno terminate è molto da avvertire che a costoro non si generi più ombra di quella che abbino. Del rimuovere delle gente imperiali dal Piacentino e Parmigiano, vostra signoria reverendissima intenderà per la di M. di

Casale, come deliberazione più non sene può prendere, se a Roma nostro Signore non si delibera, perchè non torna bene a Sua Santità che vadino in Reggiano.

LXIII.

BARTOLOMMEO DA GATTINARA [1] AU LÉGAT.

Milan, 12-13 avril 1525.

SOMMAIRE. — Le traité est soumis au vice-roi, qui fait des objections relativement aux sommes à exiger qui lui semblent insuffisantes. Tous les points sont examinés et consentis. On est dans un grand dénûment d'argent. Il importe que le payement des sommes stipulées s'effectue au plus vite.

Io arrivai qui ieri mattina; il signor vicere era andato a Biagrasso, la sua venuta fu alla sera. Cominciai con sua signoria la una e l'altra capitolazione [2], e il resto come la Santità di nostro Signore mi aveva commesso. Il prefato signor vicere non restò molto satisfatto circa la quantità delli danari, e che non sene fosse pigliato forma di contribuzione per sostenere questo esercito, massime dovendo dare Sua Maestà per il passato una somma grandissima di danari; ma sua signoria, avendo inteso da me la buona intenzione di Sua Santità, pigliò, sperando che Sua Santità non è per mancare alle cose di Cesare. Questa mattina li reverendi nunzi di nostro Signore ed io avemo largamente parlato col detto signor vicere della negoziazione, e si è pigliato resoluzione di quello si ha da dire e fare per le cose di Modena e Reggio, e della pubblicazione della lega, e del levare li soldati dalle terre della Ecclesia, e di mandare a ricevere li danari, li quali intende il signor vicere che siano cento mila ducati, oltre li venti cinque già

[1] Bartolommeo, neveu de Mercurino da Gattinara, grand chancelier de l'Empereur, chargé de négocier et de conclure le traité à Rome, et de le rapporter ensuite à Milan pour le soumettre à l'approbation du vice-roi.

[2] Outre le traité proprement dit, il y avait encore une convention en trois articles touchant les investitures ecclésiastiques du royaume de Naples, l'obligation pour les Milanais de s'approvisionner aux salines de Cervia, et l'engagement pris par le vice-roi de contraindre le duc de Ferrare à restituer à l'Église Reggio et Rubiera.

pagati, e che vengano quanto più presto sarà possibile, per la necessitade grande.

Li prefati nunzi avviseranno più copiosamente della risoluzione pigliata; però mi rimetto a quello che essi scriveranno, e parmi che nostro Signore arà causa di contentarsi di tali resoluzioni.

Post scriptum. Ieri non si spacciò il corriero, perchè il signor vicere, occupato grandemente in molte cose, e massimamente in materia di pagamenti di soldati, i quali gridano tutti e fanno infiniti eccessi in ogni parte, non ebbe tempo di scrivere; e oltre che questo ancora ostava da farsi alcuna dichiarazione di quello ho scritto di sopra. La necessitade del denaro quà è grandissima, e senza danari ogni cosa andrà in confusione e perdizione; però vostra signoria manderà fare ogni diligenza, affinchè incontinenti vengano li cento mila ducati. Al signor vicere pare che io parta presto per Spagna, e per terra; tuttavia ho opinione che non sia avanti Pasqua, per causa che si aspetta M. *de Beaurain*, il quale porta risoluzione di molte cose.

Le cardinal Salviati ne fut pas rappelé à Rome, comme il l'avait demandé; il fut nommé légat à la cour d'Espagne, auprès de l'Empereur. Son père Jacopo, qui entrevoyait toutes les difficultés de cette nouvelle mission, voulait le faire accompagner par l'homme le plus capable de le seconder, et il avait jeté les yeux sur Machiavel; mais il ne put faire agréer par le Pape le choix qu'il avait fait pour son fils du célèbre publiciste.

Voici les deux curieux passages de la correspondance de Jacopo Salviati, qui se rapportent à cet incident.

«Rome, 3 mai 1525.

«Per un segretario, e con chi vostra signoria reverendissima potesse conferire, «Niccolo Macchiavelli mi piacerebbe sopra ogni altro. Honne parlato con nostro «Signore, e sta sospeso; vedrò se potrò fare risolvere, e, come prima potrò, gliene «darò avviso.»

«Rome, 17 mai.

«Di Niccolo Macchiavelli bisogna fare fuora, perchè veggo che il Papa ci va «adagio.»

(*Arch. Med.* Strozziana, filza CLVIII.)

A défaut de Machiavel, le cardinal Salviati devait retrouver en Espagne Jean Corsi et Balthasar Castiglione.

FRANÇOIS Ier AUX FLORENTINS [1].

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° CCLII.)

Beaugency, 5 octobre 1526.

Sommaire. — Envoi de M. de Langey à Rome. Ressentiment que garde le Roi de l'outrage dont le Saint-Père vient d'être victime de la part des Colonna et de Hugues de Moncade, un des capitaines de l'Empereur.

Francoys, par la grace de Dieu, etc.

Très chers et grans amys, nous avons entendu derrenièrement par le seigneur de Langey, gentilhomme de nostre chambre, porteur de

[1] François Ier, rentré dans son royaume après le traité de Madrid, avait formé, le 22 mars, à Cognac, une ligue contre l'Empereur avec le Pape et les Vénitiens. Dès le 30 août 1525, la régente, pendant la captivité du Roi, avait conclu avec l'Angleterre le traité de Moore. En Italie, Francesco Sforza, dépouillé de son duché par les Impériaux, ne possédait plus que Lodi et Crémone, et il était sous le coup d'une grave accusation, par suite de la conspiration dans laquelle l'avait engagé Jérôme Morone, son chancelier. L'armée des Vénitiens et du Pape, par la faute de son chef, le duc d'Urbin, avait fait en Lombardie une triste campagne. La petite armée que le Roi avait envoyée au delà des Alpes obéissait au marquis de Saluces, général inexpérimenté. Rome, au mois de septembre, avait été le théâtre d'un grand scandale : la puissante famille des Colonna, ennemie de Clément VII, avait fait pénétrer dans la ville les troupes dont elle disposait; et, avec le concours de Hugues de Moncade, représentant de l'Empereur, elle avait menacé la liberté du Pape, et l'avait réduit en quelque sorte à capituler.

cestes, à son retour de Romme devers vous, les honnestes offres et propoz que luy avez tenuz en passant par vostre cité de Fleurance, pour le nous faire entendre de vostre part; dont tant et si affectueusement que faire povons, de très bon cueur vous remercions, vous priant que, pour l'amour de nous, vous veuillez estre contans de tousjours continuer et persévérer en ceste bonne et ferme voulenté, et avoir ceste fiance et seureté en nous, que, en tous les endroitz où nous pourrons faire et nous employer pour vous, que nous le ferons ordinairement de très bon cueur.

Et pour autant, très chers et grans amys, que par ledit seigneur de Langey avons esté amplement advertiz de l'injure, oultraige, force et viollance qui a esté puis naguerres faicte par don Hugues de Moncade et les gens de l'Empereur à Nostre Tressainct Père le Pappe, et par conséquent à tout le Saint Siége Apostolique; chose qui nous a tant et si treffort despleu et desplait, qu'il ne seroit possible de plus; et dont il nous semble que non seullement Nostredit Sainct Père se doibt ressentir, mais généralement toute la Chrestienté, pour le lien qui tient Sa Saincteté : à ceste cause, nous renvoyons ledit seigneur de Langey devers Nostre Sainct Père, afin de dire à icelle Sa Saincteté, de nostre part, tout ce qu'il nous semble qu'elle doibt faire maintenant pour s'y venger de la honte qui luy a esté faicte. Auquel de Langey avons pareillement donné charge expresse de vous dire aucunes choses de nostre part, dont vous prions le croire entièrement comme nostre propre personne. Très chers, etc.

Francoys.

EXTRAITS

DE

LA LÉGATION DE ROBERTO ACCIAJUOLI,

A LA COUR DE FRANCE.

1526 — 1527.

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 86.)

I.

ROBERTO ACCIAJUOLI[1] À FRANCESCO GUICCIARDINI, LIEUTENANT DU PAPE.

Poissy, 4 décembre 1526.

SOMMAIRE. — Soupçons du nonce relativement à une négociation particulière avec la cour d'Espagne; il reconnaît que ces soupçons ne sont pas fondés. L'envoyé du Pape, Paolo d'Arezzo, passe en Espagne avec l'agrément du Roi, qui commence à prendre ombrage des prétentions exagérées du roi d'Angleterre. Le Roi a donné ses instructions à Paolo d'Arezzo: il consent à racheter ses fils au prix d'une forte rançon; à rendre à Bourbon ses possessions et leurs revenus, sans lui permettre de rentrer en France; quant au passage de l'Empereur en Italie, il se consultera avec les puissances italiennes confédérées. Arrivée à la cour de France de l'envoyé extraordinaire d'Angleterre en Espagne. Avantage remporté par André Doria, au service de la ligue, sur la flotte impériale. On fait courir le bruit que les bandes allemandes se disposent à quitter l'Italie, ce qui engage les Français à ralentir leurs préparatifs.

Qualche dubitazione mi era nata di certa pratica del Catelano che ha qualche fondamento di verità; ma nondimeno non ha in sè nè fraude nè inganno; perchè questo Catelano, è due mesi, partì di Spagna, ed il gran conestabile, che ha in custodia i figliuoli del Re[2], e Madama Leonora[3] gli detton commissione proponesse al Re la pace per loro parte,

[1] Roberto Acciajuoli était, quoique laïque, nonce apostolique en France. Ses dépêches sont adressées à la cour de Rome, et, en double, au gouvernement de Florence.

[2] Le dauphin François et Henri, duc d'Orléans, âgés de neuf et de huit ans, livrés comme otages à l'Empereur, aux termes du traité de Madrid.

[3] La princesse Éléonore d'Autriche, sœur de l'Empereur et veuve du roi de Portugal,

e intendesse la sua volontà; che, quando ne aranno notizia, sene intrometteranno con l'Imperatore. Però costoro, che la desiderano non meno di noi, l'hanno udito più volte, e sene sono mostri appetitosi; ed hannolo rimandato con parole generali, giudicando quel messo non essere da condurre un tale accordo. Sicchè ne siamo stati purgatissimi dello animo loro, il quale veggiamo procedere con fede e integrità, che quando bene trattassino un tal maneggio, non lo fariano se non col profitto nostro e con lo includervi la sicurtà comune. Il che non è alieno da quello desideriamo e da quello gli abbiamo dato licenza più volte, che si tratti e maneggi più presto per mano di sua Maestà Cristianissima che per altri.

Messer Paolo[1] tornò indietro, sendo già mosso, e di nuovo siamo ritornati in sul far diligenza che messer Paolo vadi in Ispagna, mostrando possa fare molti buoni effetti circa la pace e accordo universale; in che abbiamo trovato migliore disposizione che alli giorni passati. E la causa è che, vedendo il Cristianissimo i disegni del Re d'Inghilterra in questi trattamenti della pace; e che, oltre al volere essere arbitro del tutto, e voler lo stato di Milano in deposito, ed esser giudice se il duca[2] ha errato o nò, vedessi manifestamente che l'intenzione sua è di farlo cadere in *Bourbon*, acciò l'Imperatore gli dia Madama Leonora, e il Cristianissimo sia astretto al prendere la figlia: Sua Maestà Cristianissima ha caro di trar questa pratica di mano dell' Inghilese, e più presto mandare i mandati che demanda l'Imperatore in Ispagna, e lasciarla negoziare lì per li ministri suoi e del Papa, che rimettersi nel Serenissimo[3]; il quale di già, senza intendere la voluntà del Cristianissimo e del Papa e Signoria[4], ha proposto a Cesare li sopradetti partiti; e il nunzio[5] non li ha nè recusati nè

qui, aux termes du traité de Madrid, devait épouser le roi de France.

[1] Messer Paolo d'Arezzo, confident du Pape, envoyé en Espagne, avec l'agrément du Roi, pour traiter de la paix.

[2] Le duc de Milan, Fr. Sforza, mis en accusation, et menacé de déchéance pour avoir trempé dans la conspiration de Jér. Morone.

[3] Le roi d'Angleterre.

[4] La seigneurie de Florence.

[5] Le protonotaire Gambara, nonce en Angleterre.

negati, ma ha dato intenzione che il Papa sarà contento, senza saperne altro; che mi pare abbi preso un granchio con due bocche; perchè non sono da acconsentirli in nessun modo; chè, avendo speso con tanti pericoli un milione di scudi per conservare quello stato al duca, e che ora si abbi a stare a discrezione di chi vuol fare i fatti suoi con tale arbitrato, e che non ha notizia delle cose d'Italia, non pare nè ragionevole nè sicuro. E per tal causa è parso al Re che messer Paolo vadi in Espagna, e gli ha non solo consentito il toccar fondo della mente di Cesare, ma aperto lo animo suo dove concerne il suo particolare; ed è contento, quanto agli figliuoli, comporsi in taglia pecuniaria; quanto a *Bourbon*, è contento rendergli lo stato, e ne tragga le entrate, ma non di ribandirlo[1]; circa lo stato di Lombardia, e della passata di Cesare per la Corona e le altre cose d'Italia è contenta se-ne deliberi, quanto vorranno la Santità del Papa e la Signoria di Firenze ed altri confederati d' Italia. E con questa commissione e con li mandati partirà domani o l' altro messer Paolo alla volta di Spagna.

È venuto qui l' auditor della camera d'Inghilterra, mandato da quel Re a Cesare per le dette cagioni. Nè saprei fare giudizio se il Cristianissimo lo lasserà passare, perchè non confida molto in lui; nè vorrià, come si dice, che questa pratica si tirasse in Anglia, per li disegni che di sopra ho detti. Credo poter dire che *ad minus* sarà intrattenuto qualche giorno.

Intesi l' armata imperiale essere venuta in Corsica, e le nostre galere[2] essere andate per investirla, ed averla combattuta vicino a Genova quaranta miglia, ed averli dato una gran percossa. Ma non ci possiamo assicurare se è vero o nò, benchè nè teniamo qualche buon riscontro, senza averne li particulari. Quando ne sia vero una parte, non può esser suta si piccola mutilazione che non ci rilevi assai, perchè, sendo smozzicata, potrà nuocer meno.

[1] Lever son ban; l'autoriser à rentrer en France.

[2] Sous le commandement du célèbre André Doria.

Dei lanschenechi[1] ci è per molti luoghi venuti rumori incerti che si erono tornati indietro; nè per ancora ci è nessuno avviso fondato. Ma tali nuove ci fanno più presto male che bene quando non rieschin vere, perchè costoro se le beono tutte e se le incarnano di sorta, che non pensono a nessun periculo che nascere potessi quando non fosse vero.

II.

ROBERTO ACCIAJUOLI À GIAMMATTEO GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI[2].

Poissy, 11 décembre 1526.

SOMMAIRE. — A la nouvelle positive du passage des bandes allemandes en Italie, le nonce a porté ses plaintes au Roi, qui a donné des ordres pour que cinq mille Suisses et Grisons fussent enrôlés pour s'opposer à la marche des Allemands, ou pour renforcer l'armée du marquis de Saluces. Entretien du nonce avec l'envoyé extraordinaire du roi d'Angleterre auprès de l'Empereur; propositions dont il est porteur: le Milanais serait mis en dépôt entre les mains du roi d'Angleterre, jusqu'à ce que les droits de chacun fussent établis; le roi de France épouserait la fille du roi d'Angleterre; difficultés et objections. Toutefois, le Roi laissera l'envoyé accomplir sa mission en Espagne. On espère que l'Empereur, à l'égard de son vassal, le duc de Milan, ne voudra pas se montrer moins clément que n'offrent de l'être le Pape à l'égard des Colonna, et le Roi à l'égard de Bourbon. Pourquoi ne pas établir d'avance que, si le duc de Milan est trouvé coupable, ce sera son frère aîné, Maximilien, qui sera rétabli dans son duché? Question posée au Roi par l'envoyé d'Angleterre: consentirait-il, en gardant les domaines de Bourbon en France, à lui laisser donner en compensation le duché de Milan? Réponse habile et prudente. Départ de Paolo d'Arezzo pour l'Espagne.

Noi siamo più giorni stati suspesi della passata dei lanschenechi in Italia, per esserci venuti di più luoghi avvisi, con poco fondamento, che si erono ritornati indietro; e, per essere noi molto inclinati alle speranze vane, e a credere facilmente quelle nuove che ci levono i pensieri e le paure, non si era voluto pensare potesse essere altrimenti. Sendo di poi avantieri venute lettere nel Veneziano[3], come detta gente descendevano nel Bresciano, e si trovavono in luogo da non poter

[1] Ce sont les bandes allemandes, conduites en Italie par le fameux Georges Fronsberg ou Friendsberg, et qui étaient animées d'une haine si profonde contre la Papauté.

[2] Tous deux conseillers intimes du pape Clément VII. Nous les avons fait connaître.

[3] L'ambassadeur vénitien en France, André Rosso, secrétaire de la République.

loro impedire il passo, cene andammo a corte; e, riferito li avvisi ci erono alla Maestà del Re, la ricercamo quello paresse da fare a Sua Maestà in un tanto pericolo; perchè, avendoci sempre promesso, quando fussi necessario, di supplire ed accrescere le forze in Italia per sostenere e difendere l'impresa, quella saria per concorrere alla parte sua; e che, trovandosi la Santità del Papa aggravato con maggior spesa che non comandano li obblighi, e la Signoria[1] ancora avendo fatto in su questa passata molto più che il debito loro, era ancora ragionevole Sua Maestà soprabbondasse ancora essa in qualche parte più del solito; mostrando le cose potersi ridurre in termine tanto disfavorevole, che non si potessino più restorare se non si provvedeva di presente. Sua Maestà disse di non volere mancare; e che, avendo alli giorni passati mandato *le Bailli de Rouen* in Grigioni, con provvisione si mettesse a'passi con tre o quattro mila fanti, ed intendendo che li Alamanni non faranno quel cammino, non poteva sapere se tal presidio era insieme o nò per fare tale impedimento; che quando fussino insieme si potria fare calare quelli verso il campo[2]. Ma, perchè male di qui si poteva dare regola o far provvisione secondo le necessità del campo, era necessario provvedere in generale o condizionato; e però gli pareva, quando noi l'approvassimo, di scrivere in Svizzeri e Grigioni che tenessino ad ordine quattro mila fanti dell' una e mille dell' altra nazione, e accanto scrivere al marchese di Saluzzo e al provveditore Veneto[3], che, quando li lanschenechi si trovino in luogo, o da poterli tenere non si giuntino con li Spagnuoli, o veramente li nostri si vedessino sopraffare, o in qualunque altro evento di necessità, li faccino subito scendere e soccorrere li nostri; e, a causa che non si abbi ad espettare li danari, che daria ordine fossino mandati alli agenti suoi in Svizzeri e Grigioni.

Il qual disegno avendo noi approvato e comendato, fummo di poi in consiglio, dove si dette espedizione alle lettere per detti luoghi, e così sollecitamo il mandare denari, che è quella cosa che sempre tiene indietro tutte le buone deliberazioni, mercè e grazia di chi ne ha la

[1] Le gouvernement de Florence. — [2] La petite armée française, commandée par le marquis de Saluces. — [3] Pietro Pesaro.

cura. Non mancheremo di sollecitare lo spaccio ancora de' denari, senza de' quali ogni disegno è vano. Dettesi fine a mandare la quinta paga a *Lyon*, donde di poi di mano in mano si manda a Bergamo; e la sesta avean disegnato di mandar da loro per pagare a quel numero di Svizzeri che vi si trovassino; e, perchè non hanno li espedienti partiti abbiamo noi nel mandarli, sono stati intricati più giorni in questo disegno.

Venne l'auditore della Camera[1], come per l'ultima si scrisse; e, ricercando sua signoria quello avesse da negoziare per parte del Serenissimo[2] con la Maestà Cesarea, ci ha detto il fondo della sua commissione essere che, sendo suto ricerco da Cesare quel Re Serenissimo che si voglia intromettere nel trattamento della pace universale, che quella Maestà lo mandava a Cesare per tale effetto. Li partiti da proporre erano : che lo stato di Milano si depositasse in mano d' un terzo, insino a tanto si vedesse se il duca aveva errato o nò; acciocchè, sotto questo colore, più facilmente si deponessino le armi in Lombardia, il che non si potrebbe fare se non dopo il giudizio dato, dove si ha da consumare molto tempo, o veramente, perchè si satisfacessi all' onore dell' Imperatore contro ad un suo vassallo delinquente, in qualche parte per mitigarlo con tale deposizione. E, rispondendo io che questo partito era molto difficile a tirarlo, per la tema che arà il Cristianissimo che detto stato non caggia in *Bourbon*, mi risponde che il Re d'Inghilterra non è d'animo di darlo più a *Bourbon* che ad altri, ma tenerlo sino a tanto che li contraenti fossino d'accordo a chi lo dovesse dare; e che, in questo caso, non ci pretendeva alcuna particolarità, ma proponeva questo partito per posser posare le armi con più prestezza. Del che non so, quando si venisse allo stretto, come questa Maestà vogli fidarsene o consentirlo. E dubito non sia causa di lunghezza e perdimento di tempo. Perchè, da altro canto, l'auditor della Camera, nella prima audienza con Madama, ha parlato del mariaggio della figlia d'Inghilterra[3] con questa Maestà, e lei gli ha fatto

[1] L'envoyé extraordinaire d'Angleterre à la cour de l'Empereur.

[2] Le roi d'Angleterre.

[3] Marie Tudor, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon.

risposta generale, non lo privando di speranza. Nondimeno so che l' intento loro non è fare tale parentado per ora, per conoscere che, quando lasciassino Madama Leonora, non potrian più sperare di avere pace con l' Imperatore, nè riavere li figliuoli. E, oltre a questo, sendo detti figliuoli in mano e presso detta Madama, dubiterebbono, restando lei mal contenta, della vita di detti figliuoli. E, perchè il signor auditore non ha ancora auto disposta risoluta del suo partire, però non posso significare altro. Ma credo bene per qualche parole ci disse la Maestà del Re, auto che arà Sua Maestà una risposta d' Anglia, che sia per risolversene e consentire l' andare suo in Ispagna. Dove, se Cesare non è in tutto ostinato, potria fare qualche buon frutto, o legare le poste lì, o digrossarle in modo che, di consenso di tutti, si riducessino e si concludessino in Inghilterra. Perchè, quando l'Imperatore considererà che la Santità del Papa è stata molto più apertamente offesa e tradita da' Colonnesi suoi vassalli, e questa Maestà Cristianissima da monsignor de *Bourbon;* e che, per fare questo bene alla Cristianità, l' uno vuol perdonare alli delinquenti e l'altro rendere lo stato : non dovrà Sua Maestà Cesarea volere essere in miglior grado di questi, e poter punire li suoi vassalli quando li altri voglino perdonare alli loro.

Ultra hoc, mi è parso ricordare a messer Paolo, che è partito, e al signor auditore dovendo partire, che, trovandosi difficoltà nel depositare, per causa del non fidarsi e assicurarsi in chi possa cadere quello stato in caso fussi giudicato contro al duca, si potria chiarirlo avanti e depositarlo condizionato : cioè che, quando il duca, per li errori commessi contro a Cesare, ne restasse privato, lo stato si dovesse dare, o a Massimiliano [1], come si dice nella lega, o a chi altri si fosse convenuto; benchè io non saprei pensare dove potesse cadere con meno suspetto o scandalo che in lui, e a chi più si appartenesse.

Messer Paolo partì alli VIII, per Ispagna; e, nel tempo è suto quì, ha fatto officio di buon servitore e durato fatica volentieri, e ne va bene

[1] Maximilien, frère aîné du duc actuel François-Marie, déposé après la bataille de Marignan, s'était retiré en France, où il vécut jusqu'en 1530.

istrutto della mente di questa Maestà Cristianissima, e con lettere di credenza *au Dauphin* e all'ambasciatore Francese, ed ha portato tutti li mandati; che Dio salvo lo conduca e li dia grazia di fare qualche buon frutto! Il Re, nonostante abbi dato il suo mandato a messer Paolo, ha mandato con seco il bailli *Bayard*[1] con il doppio, a causa vegga li figliuoli e ritorni in quà con quelle notizie potrà trarre delle cose di Cesare.

Ieri venne messer Giovanfrancesco Taberna, ambasciatore del duca di Milano, per assistere qui in corte per sua eccellenza, e mostra avere commissione, in li negozi comuni, di conformarsi in tutto con il Veneziano e noi.

L'ambasciatore d'Inghilterra[2] e l'auditore della Camera furono ieri dal Re, e, parlando a Sua Maestà per ricercare l'animo suo, gli domandorono, quando il duca *de Bourbon* gli renunziasse il suo stato di Francia, se quella si contentasse che il ducato di Milano se gli concedesse. Sua Maestà ha loro risposto, che non saria ragionevole contrapeso, e che lo stato *de Bourbon* è della Corona, e non è in sua autorità di darlo a nessuno; ma che pur, quando Sua Maestà sene contentasse, che li altri della lega non sene contentano loro, alli quali non vuol mancare, nè dalla volontà loro separarsi. Ma che si maravigliava bene dell'Imperatore che pigli la protezione *de Bourbon*, perchè non ha obbligo alcuno con lui, nè mai gli promise niente. E, quando *Bourbon* lo ingannò, giurò fedeltà al Re d'Inghilterra e non all'Imperatore, e con lui capitulò; e che il Re di poi, nel capitulare con Sua Maestà, gli promise renunziare, come ha fatto, a tutti obblighi avesse da *Bourbon;* però potere, senza mancar di fede, l'Imperatore lasciare la protezione sua, e pensare alla pace senza questa escusazione.

[1] Bayard, seigneur de la Font, secrétaire du Roi.

[2] L'ambassadeur d'Angleterre était le chevalier de Casal; l'envoyé en Espagne était auditeur de la chambre apostolique : «Le cardinal (Wolsey), envoyant deux Italiens, dit Louis de Praet, ambassadeur de l'Empereur, pourroit sembler qu'il vouldroit de rechief tascher à embrouiller les affaires de ladite Italie.»

Avendo di poi parlato del mariaggio, e facendo istanza si dovesse risolvere, Sua Maestà rispose non poter farlo di presente, perchè tal cosa sarebbe causa d'interrompere la pace con Cesare. E soggiunse all'auditore : « Voi andrete in Ispagna, e, quando voi troviate l'Imperatore di voluntà di fare pace, io sarò del medesimo animo; ma, quando « voi veggiate vogli allungare e dare parole, tornate presto, ch'io « potrò e con lui e con tutto il mondo escusarmi di lasciare la sorella « e torre altri. » Del fare il deposito non pare sieno contenti, e manco la Signoria Illustrissima[1], che ne ha parlato messer Andrea Rosso largamente qui all'auditore e all'ambasciatore.

III.

ROBERTO ACCIAJUOLI AU PROTONOTAIRE GAMBARO, NONCE APOSTOLIQUE À LA COUR D'ANGLETERRE.

Poissy, 11 décembre 1526.

Sommaire. — Les propositions de l'Angleterre sont soumises par le Roi aux ambassadeurs du Pape et des Vénitiens, qui les examinent et donnent leur avis. Il s'agit : 1° de mettre le Milanais en dépôt entre les mains du roi anglais; 2° de donner le duché de Milan à Bourbon. Sur le premier point, les ambassadeurs pressentent de graves difficultés; ils ne peuvent répondre sans nouvelles instructions de leurs gouvernements. Sur le second point, ils sont dès à présent en mesure d'affirmer que les puissances italiennes qu'ils représentent verraient avec un profond mécontentement Bourbon en possession du Milanais. L'envoyé d'Angleterre peut cependant se rendre en Espagne; il est convenable que l'Empereur prononce le premier sur ces propositions. Quant à celle qui concerne le dépôt, les Italiens ne risquent rien de se prononcer, car les obstacles qui s'opposent à sa réalisation sont nombreux et insurmontables; il est à propos de les soumettre à l'appréciation du cardinal Wolsey. Il est bon de constater en outre que le duc de Milan n'est encore qu'accusé et non pas convaincu, et que le parti le plus désirable serait que l'Empereur se montrât clément et rendît au duc ses bonnes grâces.

L'auditore della Camera ha avuto da questa Maestà tre volte audienza; e, per parte di quel Re Serenissimo, ha esposto la causa del suo andare, e ricercatala di sua voluntà circa la pace, e domandatogli

[1] La Seigneurie de Venise.

se Sua Maestà si contenterà che lo stato di Lombardia si dia a *Bourbon,* rinunziando lui la sua ducea in Francia; e, ancora si contentasse, intratanto si dà il giudizio se il duca ha errato o nò, che il detto stato si depositasse. Sua Maestà gli ha risposto che nessuno è che più desideri la pace che quella, nè che ci abbi più stretto interesse per quello che ha da riavere per detta pace, e che resterà ben forte obbligato al Serenissimo se la conduceva. E che, in quanto al dare lo stato di Milano al duca *de Bourbon,* e al porlo in deposito, non poteva rispondere niente, per avere tale compagnia e confederati, che non si conveniva deliberare di tal cosa senza loro participazione; perchè, dove si trattasse delle cose d'Italia, non voleva disporre altro che si volesse la Santità del Papa e la Illustrissima Signoria di Venezia; e però ne voleva comunicare con li ambasciatori loro questi particulari, e quello loro consigliassino tanto Sua Maestà ne approverebbe. E così ci fece intendere quella, acciò si rispondesse di comunicato consiglio alle domande fatte dall' auditore in nome del Serenissimo.

Però noi, ristretti insieme, abbiamo fatto intendere a Sua Maestà Cristianissima e al signor ambasciatore e al signor auditore, che, dovendo l'auditore detto andare in Ispagna, per ordine del Serenissimo Re, per interporsi in li maneggi della pace, che noi facciamo fede a sua signoria che li nostri Patroni e Signori non amano e non desiderano alcuna cosa tanto quanto la pace, e che loro sono molto obbligati a quel Re Serenissimo che voglia prendere la pena e la carica d'intromettersi in un tal negozio, e interporci l'autorità sua, e che per questo molto approvano l'andata sua di verso la Maestà Cesarea per tale effetto. Ma, perchè la Maestà Cristianissima ci aveva conferito quello sua signoria gli aveva esposto per parte del suo Re, e domandatone nostra opinione circa il dare lo stato di Milano a M. *de Bourbon,* e circa al depositare quello stato in mano d'un terzo per poter posare l'arme, intratanto che nascesse il giudizio se il duca avesse errato o nò contro Cesare, ci pareva poter rispondere : alla prima parte resolutamente, e fargli intendere che mal volentieri li nostri Signori e Patroni consentiranno lo stato di Lombardia venga in M. *de Bourbon.*

E, quanto alla deposizione in man d' un terzo, che noi potevamo fargli fede e assicurarlo che li nostri signori confidono tanto nel Serenissimo Re, Loro Signore, che molto magior cosa che questa rimetterebbero alla credenzia e fede di Sua Maestà; e, sendo necessario deporre lo stato proprio in man di quella, siamo certi lo farieno senza risparmio alcuno. Ma, perchè noi ci consideravamo in tal deposizione molti pericoli e molte difficoltà, che Sua Maestà Serenissima non poteva considerare essa per non sapere in che termine si trovano le cose di Italia, però ci pareva poter male rispondere, in un partito di tanta importanza propostoci inopinamente, cosa che riscontrasi con la voluntà de' nostri Padroni, dalli quali non avendo alcun lume di loro intenzione, non potevamo rispondere resolutamente. E però il signor auditore poteva andare al suo viaggio, e cominciare a proporre, per parte del Serenissimo, molti altri partiti più comodi e più facili a condurre l' accordo; e, quando pare fosse forza venire in questo ragionamento del depositare, ritraesse se Cesare sene contenta o nò, e celo scriva qui; e noi gli rimanderemo indietro subito la voluntà de' nostri Padroni, chè ne aremo e scritto e auto la risposta avanti che sua signoria cene abbi scritto. Il signor auditore non negò li rispetti nostri essere ragionevoli, ma ci disse bene che la sua commissione era del parlare del deposito, quando questa Maestà e li altri confederati sene satisfacessino; e però, non avendo resoluta risposta intorno a questo capo, non poteva proporla all'Imperatore, ma gli proporrebbe qualche altro partito. Noi replicamo che non doveva per questo ritenersi di ritrarne l' animo di Cesare se ne era contento o nò, ed espetterà la nostra risposta. E tandem sua signoria conchiuse non poter muoverlo o proporlo se noi non gli responderemo resoluto. Il che non ci è parso fare: prima, per non avere commissione di farlo, ma ben per le lettere di Roma veggo che il Papa non sene contenta; l'altra, perchè mi pare onesto che l' Imperatore sendo solo scopra prima lo animo suo che noi il nostro. Ed, avendo noi opinione che Sua Maestà Cesarea sia per negarlo, vorremo che fussi il primo a fare tale negativa. E conosciamo benissimo che, dal canto nostro, potevamo

largheggiare per ora, perchè sono tante le difficoltà che si veggino in venire poi alli effetti del depositare, che in sul fatto si poteva fare tornare vano il partito del depositare; ma non ci pare si debba perdere questo tempo, e andare dietro a un partito non riuscibile, e trovarsi al butto di tre mesi a quel medesimo. Le difficoltà e pericoli di fare il deposito ci paiono molti; intra li quali è : il non vedere qual guardia e di che nazione se li possa porre per sicurtà comune, nè donde abbi a farsi la spesa, nè chi abbi a ministrare giustizia, che non si venga a qualche sollevazione per le parti e fazioni del paese. Di poi bisogna sapere dove si ha da ridurre l'esercito Ispano e delli Alamanni, i quali non vorranno partirsi nè posare l'arme insino la lega non sia fuori di Lombardia; nè la lega è bene si dissolva insino loro non sono fuori d'Italia; perchè, dependendo da tanti principi, e lontani l'uno dall'altro, non si rimetterebbero insieme così de facili, perchè, nello andare innanzi e dietro lettere e nel concorrere con li pagamenti, si metteria tanto tempo che prima saremo ruinati, quando ci fosse fatto qualche torno dalli Spagnuoli, che cene fussimo accorti o che ci fussimo rimessi insieme. Ma quello che importa più è che, se il duca di Milano ci ha da dare il voto suo, come vuol la ragione, non è da credere lo consenta mai; e, volendo farlo senza suo consenso, abbiamo da dubitare che, avendo Cremona e Lodi in mano come ha, non si accordi con li Spagnuoli, e prenda una ricompensa da loro, o facci qualche basarro da farci dare delli reni in terra. Queste difficoltà saremo d'opinione che destramente facessi capace al reverendissimo Eboracense, acciò non pensasse che nostro Signore e questa Maestà diffidassino del suo Re; ma che, per sua natura, il depositare quello stato si tira dietro tante difficoltà, che gli faranno più difficile questo maneggio che non si pensano quando la piglino per quel verso. Nondimeno non è da torgli speranza in tutto del deposito, ma mostrargli tali difficultà e li pericoli ne potriano succedere. E, quanto al volere l'Imperatore riconoscere li errori del duca, che sono in dubbio, e possono essere e non essere, ci pare che l'auditor gli possi ribattere, e così vostra signoria mostrare al reverendissimo che li errori commessi

dai Colonnesi contro la persona del Papa e della Chiesa sono manifestissimi e tristi quanti mai altri peccati, e quelli *de Bourbon* contro al Cristianissimo, suo signore, non hanno alcuna ricoperta. Nondimeno il Papa e questa Maestà sono più clementi contro alli loro delinquenti certi e sicuri, che non è Sua Maestà Cesarea contro a uno suo feudatario, incerto e non riprovato peccatore. Perchè il Papa non sarà alieno dal pardonare, e il Re sarà contento di rendere lo stato e le entrate a *Bourbon* per far la pace.

Vostra signoria mi reputerà presuntuoso a ricordargli questa considerazione; ma, venendo ogni dì in campo questi ragionamenti, mi pare officio mio comunicargli, non per insegnare a quella, ma per dargli notizia di tutti i pensieri nostri.

Come vedrà per il di sopra, il signor auditore è espedito per andare in Ispagna; e questa Maestà, per non mostrare diffidenza di cotesto Re Serenissimo, è suta contenta vadi per eseguire la sua commissione.

IV.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 12 décembre 1526.

SOMMAIRE. — Arrivée de l'ambassadeur du duc de Milan. Sa présentation au Roi. Le Roi rend compte aux ambassadeurs des propositions de l'Angleterre. Examen et discussion de ces propositions. La réponse des ambassadeurs sur ce grave sujet est approuvée par le Roi. Mauvaises nouvelles d'Italie. Progrès des ennemis de la ligue. Incroyable insouciance des Français.

Andamo a corte, per far compagnia all'oratore ducale, messer Giovanfrancesco Taberna; e, dopo la reverenza e cerimonie fatte, in nome del suo signore, a questa Maestà Cristianissima, ricordamo a quella la provvisione avea ordinato in Svizzeri, per farli calare quando quelli del campo li mandassino a chiedere. E ci rispose, avere dato a tutto buonissimo ordine. Sua Maestà di poi ci tirò da parte, e ci disse: «Li «ambasciatori d'Inghilterra e l'auditore mi sollecitano per la sua espe«dizione, e sono venuti per la risposta; e mi domandano se io mi

« contentassi che *Bourbon* avesse lo stato di Milano, e se io voleva con-« sentire, per potere più facilmente posar l'arme, che detto stato si « depositasse in man d'un terzo. Io ho loro risposto che, avendomi per-« suaso e indotto il Re, mio fratello, a fare la lega, e a entrare in com-« pagnia del Papa e della Signoria, che io non potevo mancare alli « compagni miei, nè fare o deliberare alcuna cosa senza conferirla con « li miei collegati; e massime delle cose d'Italia, della quale voglio ne « disponghino a loro modo. Ora, sendo voi qui, e loro venuti per la « risposta, arò caro d'intenderne l'opinione vostra, acciò si possa man-« darlo resoluto dell'animo nostro, e di quello facci per comun bene-« ficio. »

Al che per noi fu risposto, prima ringraziando Sua Maestà della communicazione; di poi che ci era necessario essere insieme con più tempo, per trovare la cosa di tanta importanza, che non era da deliberarne senza consultarla bene; e che noi torneremo il dì seguente, e gli diremo nostra opinione. E così Sua Maestà rispose all'auditore, rimettendosi all'altro giorno. Soggiunse di poi Sua Maestà che, quanto al mariaggio che domanda il Re d'Inghilterra, gli avea risposto non potere venire a tal restringimento, se prima non era desperato di concordarsi con Cesare e di potere riavere Madama Leonora, e per questo voleva protestare a Sua Maestà Cesarea che, non gliene mandando, ecc. e, quando vegga potersene scaricare e riavere li figli, che udirà volentieri, ecc.

Riducemoci insieme di poi la sera, ed, esaminato e consultato quello dovessimo rispondere alli quesiti del Re, tornamo il Veneziano e io in corte la mattina seguente. E, in presenza del Re, io esposi all'ambasciatore Anglico e all'auditore, che così parve a Sua Maestà, per mostrare di conformarsi con noi e potersi servire delle risposte nostre con quel Re Serenissimo. E dissi che, dovendo il signor auditore andare in Ispagna, per ordine del Re Serenissimo, per interporsi in li maneggi della pace, che noi facciamo fede a sua signoria, e così quella può far fede a Cesare che li nostri Padroni e Signori non amano e non desiderano alcuna cosa tanto quanto la pace, e che si tengono molto

obbligati a quel Re Serenissimo, che vogli prendere la pena e la carica d'intromettersi in fare tanta buona opera e interporci la sua autorità. E che per questo molto ci era grata l'andata sua di verso la Maestà Cesarea per tale effetto. Ma, perchè la Maestà del Re ci avea conferito quello sua signoria gli avea esposto per parte del suo Re, e domandatone nostra opinione circa al dare lo stato di Milano a M. *de Bourbon,* e circa al depositarlo in man d'un terzo per poter posare le arme, ci pareva di fare intendere a sua signoria che mal volentieri li nostri Signori e Patroni consentiranno che lo stato di Lombardia caggia a *Bourbon*, perchè, quando lo avessino voluto, lo potevano fare senza la guerra; e, quanto alla deposizione in man d'un terzo, che noi potevamo fargli fede ed assicurarlo che li nostri Signori confidano tanto nel Serenissimo Re, loro Signore, che molto maggiore cosa che questa rimetterebbono alla credenza di Sua Maestà; e che, sendo necessario deporre lo stato proprio in mano di quella, erano certi lo fariano senza risparmio alcuno. Ma perchè, nel fare tale deposizione, ci conoscevano molti periculi e difficoltà, che quella Maestà Serenissima non poteva conoscere essa per non sapere in che termine si trovan le cose d'Italia, però ci pareva poter male rispondere, in un partito di tanta inportanza propostoci inopinamente, cosa che riscontrasi con la voluntà de' nostri Patroni, dalli quali non avendo alcun lume di loro intenzione, non potevamo rispondere resolutamente. E però, il signor auditore poteva andare al suo viaggio, e cominciare a proporre a Cesare, per parte del Serenissimo, molti altri partiti più comodi e più riuscibili che questo a condurre li accordi. E, quando pure fosse opportuno venire in su questo ragionamento del depositare, e trovasse e ritraesse l'animo di Cesare qual fosse in questo caso, lo potrà scrivere subito, e noi intratanto ne aremo auto risposta dalli Signori nostri, e gli rimanderemo indietro la voluntà loro.

Il signor auditore non riprovò li nostri rispetti, ma disse bene che, non portando di qui la voluntà del Re e la nostra resoluta, non poteva parlare di questo partito, ma parleria delli altri, perchè tale era la sua commissione. Al che noi replicammo che poteva e doveva

farlo per perdere meno tempo; che, inteso l'animo di Cesare, intenderebbe ancora il nostro.

E così ci fu forza di accomodare la risposta di sorte che si conformasse alla tacita voluntà del Re Cristianissimo, e non si mostrasse diffidenza del Re d'Inghilterra, e non si scoprisse prima la intenzione nostra da Cesare che noi la sua. Perchè noi crediamo che sia meglio, avendosi a negare, si neghi per sua Maestà Cesarea più presto che per noi; e, quando quella sene mostrasse contenta, saremo a tempo a scoprire tante difficoltà, senza negarlo, che lo effetto non possa seguirne. Nè ci è parso inconveniente mostrare le difficoltà ci sono dentro in sul venire allo stretto di tal deposito, acciò non si perda tempo in su un disegno non riuscibile, e che ne possino scrivere in Anglia al reverendissimo Eboracense, come ho fatto ci al signor nunzio. Le quali difficoltà e pericoli sono: il non vedere chi abbi a tener la cura di quelli populi, e che sia di tanto timore e reputazione che non si sollevino ogni dì le fazioni e vi nasca infiniti scandali. E di poi il non sapere con che gente nè di che nazione si abbi a guardare quello, nè chi abbi a spendere in le guardie e gente d'arme. Di poi non possiamo assicurarci che, partiti gli Spagnuoli e Tedeschi, e risolute le nostre gente, l'Arciduca non vi facci dentro un salto; perchè, noi sendo di tanti pesi e di sì lontane forze, non possiamo rimetterci insieme così presto, nè riuscire queste voluntà senza consumare sei mesi di tempo nello scrivere. Ma quello importa più è che, se il duca di Milano ci ha da dare il voto suo, come vuole la ragione, non volendolo ingannare, non è da credere lo consenta mai; e, volendolo fare senza suo consenso, abbiamo da dubitare che, avendo Cremona e Lodi in mano come ha, non si accordi con li Spagnuoli e prenda una ricompensa da loro, o facci qualche altro basarro da farci dare delli reni in terra; chè, per non restare a discrezione del giudizio altri, vorrà più presto restare al sicuro d'una parte che mettersi a pericolo del tutto.

Queste difficoltà si discorsono tutte con loro in presenza del Re; le quali Sua Maestà approvò grandemente, e non gli dispiacque la risposta nostra, per trovarla conforme alla voluntà sua, la quale ebbe

caro fosse più presto ricoperta della opinione nostra che averlo a dire essa. Però vostre signorie saranno contente responderne la intenzione di nostro Signore, acciochè, avendo a tornare in su questi ragionamenti, o ricercandocene il signor auditore per sue lettere, ne possiamo rispondere secondo la mente di Sua Beatitudine. E, perchè la Maestà del Re partì subito da *Saint-Germain* per andare a *Fontainebleau* per sei giorni, facemmo diligenza ordinasse lo spaccio del signor auditore; e così l'ordinò, e intra due giorni partirà.

Partiti e ritornati da corte alla notte, comparsono le lettere di vostre signorie de' XXII, le quali ci hanno dato non piccola afflizione d'animo per il contenuto loro. E sebbene, presupponendo che l'armata potesse ogni dì approdare, e il soccorso di Alamagna passare in Lombardia, non abbiamo mancato di tutte quelle diligenze e ricordi che ne commettono vostre signorie. Non si è operato nè tratto dell' ordinario passo da questi signori in cosa alcuna, perchè non ci è verso nè ordine di volere credere i pericoli in tempo che possino repararli con poca spesa e con facilità. E, insino non si sono certificati che li Tedeschi erono in Mantovano, non si sono mai persuasi possino passare, per certi deboli avvisi avevano di Alamagna. Ma, venutone la certezza, il Re ordinò, quanto per la mia de' XI si dice, che, quando li capitani di Lombardia abbino bisogno di cinque o sei mila Svizzeri, che mandino per essi, dove ha ordinato li danari e la commissione, sieno serviti. Quanto all' armata di mare, infino non ci fu nuove si trovava in Corsica; sempre furono d'opinione che non potesse muovere per falta di vettovaglie. E sene vivevono con si pochi pensieri, che non si potevano farli voltare l' animo a tali pericoli, in li quali non ci è altro male che non li credere; che sono quelli concetti medesimi che tante volte li hanno ruinati; e non so se a noi faranno meglio che per loro proprii.

Intendesi di Spagna che l' Imperatore manda Cesare Fieramosca a nostro Signore ad escusarsi.

V.

ACCIAJUOLI AU PROTONOTAIRE GAMBARO, NONCE APOSTOLIQUE EN ANGLETERRE.

Paris, 15 décembre 1526.

SOMMAIRE. — Mort de Jean de Médicis. Le duc de Ferrare s'est déclaré pour l'Empereur, et il marche avec les bandes allemandes. Le vice-roi a opéré sa descente en Italie; Florence menace de se révolter; on craint que le Pape ne soit forcé d'abandonner Rome pour se retirer à Venise. L'Empereur, maître de l'Italie, aura bientôt l'empire du monde. Un effort suprême de la France et de l'Angleterre peut seul encore empêcher ce malheur.

Li lanschenechi che venivono dell' Alamagna sendo rifuggiti nel serraglio di Mantua, luogo assai forte per essere paludoso, non si potette seguitarli; e di lì, lungo Pò, sene andarono a Ostia, dove sono passati. E il signor Giovanni (de' Medici), seguitandoli con le gente Veneziane, ebbe d'uno archibuso in un piè, il quale fu necessario tagliare; e *tandem* per spasimo si è morto, e ne ha portato la vita sua la gloria delle arme italiane, nè resta più terrore alcuno nelli inimici; che mostra che Dio cene vuol dare una bastonata, levandoci simili capi.

E così li Alamanni sono passati Pò, e il duca di Ferrara si è scoperto Imperiale, e ha dato loro una paga e artiglierie, e con loro ne va alla volta di Toscana, dopo la espugnazione di Modena; e forse, per non perdere tanto tempo, lasserà per ora stare; e ha capitolato sua eccellenza con Cesare, e gli ha confermo tutti li privilegi, e gli dà la sua figliuola naturale[1] per un suo figliuolo[2]. Il che dinota non dovere perdonare a niente per servire Sua Maestà Cesarea. Messer Francesco Guicciardini aveva fatto passare il marchese di Saluzzo alla via di Modena, per opporsi ai lanschenechi con le gente Francesi e con otto mila fanti, con ordine passassino in Toscana bisognando; ma, sendo il vicere smontato[3], se ne andrà alla volta di Siena. E in Firenze seguirà

[1] Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint et d'une Flamande, Marguerite Van Gest. Marguerite d'Autriche épousa Alex. de Médicis, premier duc de Florence.

[2] Hercule d'Est. Le mariage n'eut pas lieu

[3] Lannoy avait débarqué au port de San Stefano, en Toscane.

novità a ogni modo; e, levato quello stato di sotto al Papa, è forzato abbandonare Roma, e li Spagnuoli trarranno di Firenze quelli danari vorranno. E, se il Papa abbandona Roma, vostra signoria può pensare che resistenza possa avere l'Imperatore a non si fare patrone d'Italia, e consequenter di Francia e di tutto il resto. Io non discorrerò altrimenti con vostra signoria, li accidenti che possono nascere alla giornata per la ruina del Papa, e in che grandezza si conduce l'Imperatore, perchè quella per se medesima lo potrà considerare ed esaminare. Però, presupposto che vostra signoria conosca e consideri questi periculi, non più di nostro Signore, perchè lo teniamo per ruinato, ma di tutto il mondo, non ricorderò che specie di officio possa fare con quel Re Serenissimo e con il reverendissimo Eboracense; i quali ancora potrebbono con le forze e con danari soccorrere, suvvenire ed erigere Sua Santità. Se lo faranno presto, potrieno essere in tempo che la conservazione di Santa Chiesa si attribuisse a Sua Maestà; *sin autem*, tutto è perduto, *et, spectantibus eis*, l'Imperatore sarà Signore del Mondo. Vostra signoria aiuti, solleciti e importuni, chè siamo all'ultima unzione; *Veh! misere Italie et nobis viventibus!*

Postscripta. Il Re ci ha mostro non volere abbandonare la impresa; intra due giorni risolverà quello sia da fare in tanti periculi; e noi faremo ogni cosa di condurlo a *Lyon*. Io dubito che il Papa a quest'ora non si sia levato di Roma e preso la via d'Ancona per andarsene a Venezia; chè, sendo circondato da tanti travagli e da tante gente che vogliono la morte sua, non credo abbi espettato.

VI.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Paris, 16 décembre 1526.

SOMMAIRE. — Conseil convoqué pour traiter des affaires d'Italie; assurances données par le Roi; vives instances du nonce et de l'ambassadeur vénitien pour décider le prince à passer les Alpes en personne.

Questi signori del consiglio che si trovano qui, a *Paris*, dove erano venuti per essere il gran cancelliere un poco indisposto, mandorono per il Veneziano e per me, per conferirci quello avevono di nuovo. Le quali cose *quam primum* il Re ha inteso, ha mandato il *Robertet* a confortarci e rincorarci, con dire che, se bene le nuove sono tutte triste e di gran periculo alle cose d'Italia, dovessimo tenere per certo che non voleva abbandonare il Papa nè la impresa, e che tra due giorni risolverebbe l'animo suo di quello volesse fare. E questo medesimo fece intendere alli signori del consiglio, che andassino pensando quello fusse espediente per la salute del Papa e d'Italia, che non la voleva abbandonare. E, sendo noi di poi entrati in consiglio, e visto le lettere loro e del Veneziano, e intendendo tanta ruina in uno spaccio solo, sebbene si è sempre dubitato di tutti quelli accidenti, e che, per averli previsti, l'animo non doveria restare molto perduto, nondimeno, considerato quanti sinistri casi ne possono succedere, e in che angustia si possa trovare nostro Signore e Firenze e tutta Italia, io sono rimaso attonito e senza intelletto. E, trovandoci noi in consiglio, dopo aver visto tutte le lettere e intesa la buona voluntà del Re, io parlai sopra questi miseri accidenti quello mi parve ricercasse l'importanza del caso, mostrando che la ruina del Papa e di Firenze si tirava dietro, non solo la vergogna e disonore del Re, ma una eterna cattività de' suoi figliuoli, e alla fine la ruina di Francia per la grandezza dello Imperatore. E che io non conoscevo altro rimedio nè altra salute alle cose del Papa e d'Italia che una presta deliberazione di passare in Italia la persona sua, e muovere presto alla via *de Lyon*, e in Italia

ordinare una grossa provvisione di danari. Il Veneziano soggiunse questa medesima conclusione con quelle ragioni e termini che potessino aiutare questo disegno. E ci fu risposto che ci ritornassimo a *Poissy*, dove loro sarebbono domane con Madama, e ci risolverebbono tutto quello ci avessino da rispondere, e isto *interim* non perderebbono tempo alle provvisioni de' danari. E così questa mattina ci ritorniamo lì, dove sarem con Madama e li signori del consiglio, e, subito fatta la resoluzione, spaccerò un corriero.

Quanto alla suspensione[1] che pratica il Papa, quando la necessità stringa, non è da lasciarla. Perchè, quando apparisca sia fatta per necessità, non credo che costoro l' abbino per male, perchè aranno tempo alle preparazioni e alla pratica dell' accordo; perchè, qualunque volta non sieno lasciati soli, non si reputeranno defraudati. Io non posso per questa dire altro, se non che per noi non si manca d' ogni sorte fatica e diligenza di persuadere e importunare questi signori per la conservazione comune, la quale intendono e conoscono, e restono di tanta avversità malissimo contenti, e ci pregono non ci vogliamo abbandonare. Rispondiamo che l' abbandonarci e confortarci consiste nelle mani del Re, e che l' Italia si può mettere per ruinata e destrutta, e che le forze d'Italia non sono sufficienti a difendere e sostenere tanta ruina. Ma, quando si vedrà il Re volere far quello che può con le forze di Francia, che in Italia ancora si aiuteranno; ma essere necessario versare a un tratto la possanza di Francia, e con prestezza; altrimenti faranno la festa della vigilia nostra.

[1] Il s'agissait d'une trêve de huit ou dix mois entre le Pape et l'Empereur, négociée par frère Gracian Lotasa, Espagnol, général des Cordeliers.

VII.

ACCIAJUOLI AU ROI TRÈS-CHRÉTIEN.

Poissy, 16 décembre 1526.

SOMMAIRE. — Exposition énergique de la situation critique de l'Italie. Le Roi seul peut sauver ce malheureux pays; moyens qu'il doit employer pour y parvenir.

Io porrò da parte le cerimonie, perchè le danno impedimento alle faccende. E'mi pare che lo stato della impresa sia ridotto in termine per la malvagia nostra fortuna, che, se la Maestà Vostra non versa a questo tratto la possanza tutta di Francia e lo intelletto e l'animo alla salute comune, l'Italia sarà sotto il servizio dell'Imperatore in brevissimo tempo, e li figliuoli di Vostra Maestà viveranno prigioni tutta la vita loro, o si aranno a ricomperare tanta somma di denari che il regno di Francia impoverirà d'argento per lungo tempo. Di questo male e ruina è causa l'aver voluto sempre fare poco conto delle forze dello Imperatore, e confidato troppo nelle nostre; ed ora il caso è ridotto in luogo che Italia tutta non è più sufficiente a resistere a sì grande assalto. Perchè, se con le spalle di Vostra Maestà non è suta bastante a superare quelli pochi Spagnuoli che sono in Lombardia, sendoli sopraggiunto adosso quattro accidenti in un tratto, che ciascun di essi possono soffocare la vita d'Italia, non trovo che da per se possa sostenere più li spiriti suoi. E quali sono : la venuta dei lanschenechi di là da Pò; la scoperta del duca di Ferrara; la morte del signor Giovanni; e l'arrivare del vicere con li Spagnuoli in quel di Siena. Tutte queste ferite al Papa sono mortali, e ai Fiorentini mortalissime; perchè, o li lanschenechi andranno col duca verso Bologna o verso Toscana; se vanno verso Bologna, tutta la Romagna porta pericolo; se vanno verso Toscana, il vicere se gli farà incontro e volteranno lo stato di Firenze, e trarranno danari assai; e, levato al Papa quello stato, Sua Santità, avendo nel Reame uno altro esercito contra li Colonnesi, non è più sicura in Roma, e di necessità sene andrà a

Venezia; e, sebbene il marchese di Saluzzo sia passato Pò, non potrà discostarsi da Modena o da Piacenza, per stare contro il duca di Ferrara; e così ridotto lo stato di Firenze in man loro e trovato abbandonata Roma dal Papa, con tutte le forze del Reame e del vicere sene verranno in Romagna e di poi in Lombardia, dove le gente della Maestà Vostra saranno in gran pericolo, e perdendole, di gran danno a quella. Che, quando il signor Giovanni non fosse morto, si poteva rimediare a questo impeto o almanco sostenerlo; perchè lui con la banda sua poteva mettersi tra Siena e Firenze, al Poggio Imperiale, e lì tenere in dietro il vicere, e lo stato saria suto sicuro; e la banda che ha il Papa arebbe tenuto i Colonnesi e don Ugo[1]; il marchese di Saluzzo si saria opposto al duca di Ferrara e ai lanschenechi, e li Veneziani a quelli di Milano e a questo: modo ogni cosa era contropesata. Ma, essendo morto il signor Giovanni, non trovo difesa alla Toscana; e, guadagnando li inimici quella, il Papa resta solo in mezzo di don Ugo e del vicere, e, non avendo danari da pagare le gente, non può stare sicuro a Roma; e li Veneziani, quando vedranno piegare la fortuna, si terranno a guardia delle terre loro. Tutti questi pericoli si veggono manifesti, quando la Maestà Vostra non abbracci con gran prestezza questa impresa con le forze sue; e, facendo quelle provvisioni celere che si ricercono, si potrebbe riparare e defendere questi pericoli.

Le provvisioni che mi paiono necessarie sono: il mandar subito un gentiluomo al Papa, a significargli lo animo di Vostra Maestà, e che aiuto li vogli dare, e come si abbi da governare nel trattare la pace; di poi facci un elemosina al Papa di cento mila scudi in questo suo bisogno, da pagargliene quaranta mila di presente e subito, e di poi ciascun mese venti mila, e noi daremo le decime alla Maestà nostra, che sono in nostra mano; e per conto del signor Renzo[2] mandi altri quaranta mila in mano di vostri agenti, acciò s' intenda che al Papa non manchi denari; e di poi subito mandi a levare otto o dieci mila Svizzeri,

[1] Don Hugues de Moncade, général de l'Empereur; il avait favorisé l'audacieuse entreprise des Colonna contre la ville de Rome et la personne du Saint-Père.

[2] Renzo da Ceri degli Orsini.

e li facci calare in Italia, e mandi un personaggio grande, o *Guise*[1] o *Saint-Pol*[2] con trecento o quattrocento lancie in Italia, che si conjunga con detti Svizzeri per andare alla via di Novara; e la persona di Vostra Maestà ne vadi a *Lyon* subito, con dar voce vogli passare in Italia, e per questo verso andare sostenendo l' animo e la ruina del mondo insino a marzo; e a quèl tempo, non sendo conclusa la pace, passare in Italia con quelle forze che ha detto più volte la Maestà Vostra.

Pertanto la salute d'Italia e di tutto il mondo consiste nelle mani di Vostra Maestà, e l'onore, la gloria, il grado ne ha da rapportare quella, quando noi restiamo liberi da tante ruine e desolazione; e gli sarà facile al farlo, se la Maestrà Vostra farà celeramente le sopradette provvisioni. Altrimenti sottometterranno il collo al giogo dell'Imperatore, con gran disonore e grave danno della Maestà Vostra. E, se io gli ho dato fastidio con questo mio discorso, quella mi perdoni, chè la servitù mia mi sforza a dirne mia opinione; perchè li tempi ricercono più presto fatti che cerimonie. E a Vostra Maestà mi raccomando; la quale prego Dio conservi in sua grazia.

VIII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 17 décembre 1526.

Sommaire. — Conférence avec Madame; bonnes espérances qu'elle donne aux ambassadeurs; chagrin qu'elle ressent de la perte de Jean de Médicis; de la défection du duc de Ferrare, que le Saint-Père n'a pas assez ménagé. Il paraît très-probable que le Roi se rendra à Lyon.

Venni per commissione di questi signori del consiglio a *Poissy;* ed oggi siamo andati, il Veneziano ed io, da Madama, e mostrogli in che pericolo e in che ruina si erono condotte le cose d'Italia; le quali, senza un presto soccorso del Re e delle forze sue, non erono per po-

[1] Claude de Guise, fils puîné de la maison de Lorraine. — [2] François de Bourbon-Vendôme.

tere sostenersi nè difendersi; perchè, non avendo potuto d'Italia tutta con l'ajuto di Sua Maestà liberarsi dalla occupazione degli Spagnuoli, manco lo poteva fare di presente, sendogli da vantaggio soppragiunti adosso quattro accidenti mortali; e che ciascun di quelli era sufficiente a soffocare e atterrare quel tanto di vita che gli restava. Però, trovandosi il Papa e li altri collegati in tanta afflizione e angustia, non era da perder tempo di fare quelle provvisioni che dovevano, acciochè potesse operare qualche frutto; il che non potrieno, quando per la tardità loro quelle forze che restano in Italia si lasciassino perdere. Sua Maestà ci rispose noi ci rendessimo sicuri che il Re non era per abbandonare l'impresa e la conservazione del Papa e li altri collegati; e che sua Maestà gli avea mandato a dire che, se mai fu pronto e caldo ad alcuna impresa, che era a questa volta, e che era deliberato al metterci lo stato e la persona, e che intra due giorni saria qui e celeremente faria tutto quello che fosse necessario per la conservazione comune; e che la morte del signor Giovanni gli è tanto doluta per amor del Papa, e per amor suo che lo amava assai, quanto si possa dire al mondo; e che voleva mandare al duca di Ferrara, per vedere se il caso suo avea alcun remedio, o almeno si rattenesse di non fare contro la lega. E si vede che hanno preso della scoperta del duca grandissimo dispiacere, parendo loro che noi medesimi ne siamo causa per non avere fatto in tempo conveniente l'opera che si doveva[1]. Avendo parlato assai con Sua Maestà di quello fosse da fare, il Veneziano ed io, e mostro i pericoli, e ricordato quanto ci pareva necessario per le presenti occorrenze, facemo questa conclusione : che loro cominciassino a mettere danari insieme per mandare a levare otto o dieci mila Svizzeri; che Sua Maestà mandasse al Re uno che lo sollecitasse al tornare[2], e che subito si prendesse il cammino verso *Lyon*, dove potria deliberare del suo passare in Italia, secondo che di lì potesse giudicare facesse per l'impresa. E, con questo proposito,

[1] En effet, dans son extrême désir de dépouiller le duc de Ferrare, le Pape n'avait pas voulu consentir qu'il fût mentionné dans le traité conclu à Cognac. — [2] Le roi était à la chasse et à ses plaisirs, à Fontainebleau.

ordinò di scrivere al Re; e dello andare Sua Maestà a *Lyon*, cene dette certa speranza.

E, perchè io so che vostre signorie stanno con espettazione di sapere quello di quà si può sperare, e vedendo il Re non ci essere, nè il cancelliere per sentirsi indisposto poter venire intra due giorni, non mi è parso espettare l'ultima loro resoluzione, che veggo non può farsi dentro a quattro giorni; ma, quando accompagnino le parole con li effetti, non mi è parso vedere risentirli tanto nè gustare i pericoli quanto a questo tratto; e, del venire il Re a *Lyon*, credo poterne scrivere per certo; e, sebbene tardano a dirci quello ci possiamo di loro promettere, procede dall'assenza del Re; ma ci dicono bene che per questo non si perde tempo, perchè danno ordine a'danari.

Per ancora non abbiamo fermo che somma ci voglin dare per le decime; ma, avendo bisogno di loro come abbiamo, faremo il meglio che potremo. E *Robertet* mi ha oggi detto che, nel porre e nel riscuotere, si tiron dietro tante spese, che non restò loro al netto trecento cinquanta mila franchi. Ingegneremci ed in questo e nelle altre cose non mancare di sollecitudine e diligenza.

IX.

ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Poissy, 20 décembre 1526.

Sommaire. — Pas de nouvelles d'Italie. Le Roi est toujours absent. Envoyés du roi d'Angleterre et leurs propositions dans le cas où le Roi épouserait la fille d'Henri VIII; grands avantages qui en résulteraient pour la ligue. Mais le danger est tellement pressant que les négociations entamées en ce moment ne réussiront pas à le conjurer.

Trovandoci senza lettere di Roma o di costì da un mese in quà, mi fa conjetturare, o che non possino passare, o che li accidenti non permettino lo scrivere. Di quà non ho molto che dire per questa, perchè, non sendo tornato il Re, che ci sarà domani o l'altro, non si è fatto alcuna resoluzione certa; ma solo si va ordinando a mettere danari

insieme e pigliare il cammino verso *Lyon*, dove, secondo li accidenti che saran seguiti, la persona del Re passerà o non passerà in Italia. Nondimeno, venuto che sarà il Re, potrò più particolarmente significare che sovvenzione o forze vogli mandare di presente in Italia.

Questo dì è venuto d'Inghiltera monsignor Moretta, uomo di questa Maestà, e uno primo tesauriere del Re d'Inghilterra, chiamato maestro Figuglielmo, i quali quella Maestà Serenissima manda per stringere e sollecitare il parentado della figliuola con questo Re Cristianissimo. E, dove per altra volta si è ragionato che in tal convenzione e capitoli questo Re abbi a dare *Boulogne* en *Picardie* al Re d'Inghilterra, in contracambio della rinunzia del titulo di Re di Francia; di presente si accorderebbe quel principe a renunziare detto titulo senza avere *Boulogne*, e promette ancora di dare al primo figliuolo nascesse di detto matrimonio la successione del regno d'Inghilterra; e, oltre a questo, entrare nella lega insieme con li altri collegati, e muovere guerra gagliardemente allo Imperatore, e fare spese infinite per forzare Cesare a rendere li figli del Cristianissimo. Queste pratiche, se le infermità nostre aspettassero tempo, sono tutte a benefizio nostro, quando sene venisse alla conclusione. Ma, trovandosi questa Maestà i figli in pegno nelle mani di Cesare, non si vede che lo vogli desperare in tutto della pace e dell'accordo universale. Credo bene che, quando queste pratiche che si maneggiono non venghino concluse intra due mesi, si tirerebbe avanti questa del Re d'Inghilterra con gran profitto della lega, quando noi fussimo vivi in quel tempo.

X.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 22-23 décembre 1526.

SOMMAIRE. — Le Roi ne revient pas de la chasse; tout est en suspens; désespérante insouciance des Français. Les membres du conseil se montrent plus froids pour les affaires d'Italie; ils ont horreur de la guerre; ils approuveront les trêves que le Pape pourrait conclure, en ménageant leurs droits. Démarche tentée auprès du duc de Ferrare. Retour du Roi. Audience du nonce; il combat avec succès l'opinion du Roi, qui croit que le Pontife est en mesure de se soutenir quelque temps encore avec ses propres ressources. On obtiendra à grand' peine un secours d'argent de cinquante à soixante mille écus. Le Roi et le conseil inclinent vers l'alliance étroite avec l'Angleterre, qui fait les offres les plus avantageuses. Mariage arrêté entre le roi de Navarre et Marguerite, veuve du duc d'Alençon.

Noi ci presupponiamo li pericoli essere grandi e urgenti, e non espettare lunghezza di tempo per la salute di nostro Signore. E, perchè per ancora la Maestà del Re non è venuto qui, dove ci ha fatto dire che lo espettiamo, non abbiamo possuto restringere altro che buone parole e gran promesse. Ma, tardando il Re tanto a venire, e non si potendo levare d'in su le caccie, mi sforza dubitare di poca sovvenzione o di lunghezza o negligenza, che è quella cosa che ci ruina, perchè non è in nostra potestà voglin prestar fede o conoscere un pericolo; e tutti li accidenti e disgrazie vanno medicando e ristorando con speranze vane; nè, con argumentare nè col convincere li error loro, si possono ridurre alle vere considerazioni. Adeo ch'io resto molto avvilito, e in credenza di non poter far bene in compagnia di sì confidenti cervelli; che, sebbene hanno desiderio di vincere e si conosce in loro buono animo e bontà, nondimeno non misurano nè il tempo nè le occasioni, nè credono il male se non poi ch'è venuto; nè con parole o punture si svegliono all'espedizione delle faccende.

Noi fummo ieri a corte, per essere venuto il gran cancelliere; e, sendo suti chiamati in consiglio, proponemo ci dovessino chiarire quello che disegnavano fare, e che specie di sussidio e sovvenzione volean porgere alla Santità del Papa e all'impresa d'Italia in questi

accidenti e casi repentini; perchè, sendo corsi tanti giorni di poi erono sopraggiunti questi pericoli al Papa, ci era necessario scrivere a Sua Santità quello potesse sperare da questa Maestà Cristianissima. Risposono che il Re ci sarebbe questa sera, e Sua Maestà ci farebbe intendere lo animo suo; il quale noi troveremo prontissimo a fare ogni possibile conato per la conservazione del Papa. Nè potemo trarne altro particulare disegno, ma ci parre bene non fossino di quello animo caldo si mostrorono il primo dì; perchè, nel domandargli che sussidio volevon porgere di più per li soprabbondanti pericoli, sempre retorquendo le nostre presunzioni in non trovarsi però le cose in tanti tristi termini quanto monstravamo, volevono tacitamente inferire che noi volessimo fare questa guerra e fuggire questi pericoli alle spese loro, e che noi eramo troppo paurosi. E, quanto al venire a *Lyon*, dissono che il Re voleva farlo, ma gli bisognava prima fare a *Paris* molte ordinazioni necessarie, per non avere, di poi fu fatto prigione, potuto farle, e provvedere le marce e li confini di gente d'arme, e altre guardie del regno. Le quali cose sono tutte porte innanzi da chi vuole allungare e forse impedire la sua venuta e tener la resoluzione in lunghezza. E infine a me pare che abbino in orrore lo intricarsi in nuova guerra, e mal volentieri venghino in luogo dove abbino a maneggiare armi, e che le percosse gli abbino tolto l'animo e lo stimulo dello onore.

Perchè per altre vostre signorie hanno scritto si tenti la Maestà del Re, se si contenta, in caso di necessità, d'una suspensione d'arme, e si vegga di persuadergli essere bene farla, e sene tragga una fede di sua mano; dico ch'io non so pensare a che fine sia necessaria una tal fede; perchè non è da dubitarsi che, qualunque volta il Papa farà una suspenzione universale e dia tempo alli altri confederati di accettarla, che loro saranno contentissimi, e massime di presente, perchè, vedendo le cose in mal termine condotte, e conoscendo manifesto che bisogna, o lasciarle in tutto ruinare con gran loro danno vergogna, o che sforzino la natura loro e mettin mano a maggior spesa e maggiore provvisione, la ragion vuole che non rifusino di guadagnar tempo alle

preparazioni necessarie. Però vostre signorie possono andar dietro a simile partito, perchè di quà non sarà dannato quando si facci con le condizioni sopradette; e *Robertet* e qualcun altro del consiglio non sene mostrono alieni.

Iersera Madama e questi altri signori mandorono uno al duca di Ferrara, per confortare e pregare sua eccellenza non vogli contro a nostro Signore e li altri collegati fare altra demostrazione d'inimico; e mostrargli lo essere accordato con l'Imperatore per riavere Modena e le altre sue appartenenze essere comportabile, perchè le può più facilmente riavere dal Papa che dall'Imperatore, e a questo Sua Maestà gli offre l'opera sua. Ma, quando disegnasse offendere nessun dei collegati, pensasse che la fortuna non è sempre inclinata ad un solo, ma si volta e si piega dove li vien bene. E questa mandata procede dal segretario suo che è qui, il quale ha dato loro ad intendere che il duca non ha fatto questo accordo per altro che per riavere Modena, ma non è per fare altra intrapresa contro alle terre della Chiesa nè delli altri collegati.

Tenuta alli xxiii.

Iersera tornò la Maestà del Re; e questo dì siamo stati a corte, e parlata a lungo a Sua Maestà; la quale in prima ci discorse copiosamente che difese pensava potessin avere le cose di Italia, luogo per luogo, mostrando che il Papa, quando si vogli ajutare come sperava, potria sostenere qualche poco; e, arrivando il signor Renzo con li venti mila che gli ha mandato dietro, potrà sostenere la gente del Reame, e il signor Vitello [1] venire in Toscana; di che Sua Maestà dubita più che di nessun altra cosa, rispetto ai periculi dei Signori Fiorentini. Lo gli risposi che gli discorsi di Sua Maestà erono prudentemente considerati, quando il Papa avesse modo a sostenere lo esercito suo e l'altre spese è forzato di fare di presente a Modena, Bologna e Piacenza ed altri luoghi della Chiesa; e che, oltre li altri suoi

[1] Capitaine au service du Saint-Père.

incomodi, vi si aggiungeva che, sendo i Fiorentini oppressi di verso Siena o di verso Lombardia, non poteva Sua Santità trar denari da loro, perchè li era loro necessario difendere lo stato proprio; e che Sua Maestà non confidasse tanto nelle forze della lega, che si persuadesse potessino difendersi senza l'ajuto di quella. E per questo essere necessario ristringere le offerte ci aveva mandato a fare più particolarmente, acciò che noi potessimo confortare e rincorare Sua Santità e la Signoria di Fiorenzia, e chiarir li animi loro di quanto possono promettersi e sperare da Sua Maestà. E che lo anticipare e avanzar tempo a ordinare danari e far quelle provvisioni che si ricercono in un tanto frangente e pericolo non poteva se non fare gran frutto; perchè, se il Papa arà sostenuto questo impeto senza perdersi o abbandonarsi, Sua Maestà arà guadagnato il tempo a poterlo sovvenire; quando non abbi retto nè sostenuto per non avere denari, come io dubitavo, Sua Maestà non arà perduto niente nè speso da vantaggio; ma, se il Papa si fosse messo ad espettare li soccorsi suoi, quanto più presto li ordinava tanto più presto si assicurava di Sua Santità.

Rispose ch'io dicevo il vero, e che lo voleva fare ad ogni modo; e che, fatte le feste, saria a *Paris*, e in brevissimi dì prenderia il cammino verso *Lyon*, dove di già avea inviato li gentiluomini della casa, e ordinato tutte le provvisioni necessarie per la sua andata. E inoltre avea scritto in Svizzeri che tenghino in ordine dieci mila Svizzeri, per mandarli in Italia subito che da quelli capitani fussino richiesti. E in le altre non era per mancare in alcuna sorte di sussidio per sostenere la impresa; e che ci assicurava che, se non che vuole prima risolvere questa pratica d'Inghilterra, saria subito partito per *Lyon;* ma, importando questa quanto importa, non può partire se prima non la risolve.

Noi fummo di poi in consiglio, per fermare che sovvenzione di danari ci voglino dare per cento della decima; e il gran cancelliere ci disse che trovavon molto strano che la Bolla eccettui e ne liberi l'Ordine Jerosolimitano, che mai più ne fu eccettuato, e che portava presso a cento mila franchi quello arien tratto di loro, e inoltre lo averne

francato due prelati Italiani dispiace molto alli altri prelati di Francia, perchè pare si voglia gravare lor soli e salvare l'Italiani; e però, sendo diminuito loro la summa, non potevano ancora loro allargarsi molto; e infine, avendola disputata assai, non credo passiamo cinquanta o sessanta mila scudi, de' quali faremo di averne più che si potrà di presente; che per potere migliorare qualcosa mi bisogna riparlarne al Re; e si andrà sollecitando, e mandandoli con più prestezza fia possibile. Arebbon desiderato che la Bolla avesse ancora consentito loro il riscuotere un residuo di un altra decima, che tutto il clero d'accordo donò al Re, non è molto tempo; la quale possono a ogni modo esigere, perche è voluntaria; ma ne desiderano dalla Santità del Papa aver licenza, per più discarico loro, e per qualche cervello più contumace e resistente ora al pagare.

Ultra hoc, il gran cancelliere molto ha ringraziato nostro Signore di avere fatto a sua signoria onore di commettergli la collettoria; ma dice bene che, parlando la Bolla di concedere detta decima per resistere alle forze del Turco e acciocchè il Re possa fare esercito, sua signoria non può pagarli se non come dispone la Bolla, nè servirne la Maestà del Re nè altri; e, se non ha un breve che gli conceda che, qualunque volta li sia fatto quittanza dal Re, gli possa pagare detti danari, non li può nè vuole impiegare in altro. Però prega sua Santità che li mandi detto breve, acciò possa questi ritratti mettere in servizio del Re e della impresa.

Questa Maestà si trova molto inclinata a questo mariaggio d'Inghilterra, e, se si potesse assicurare, sendo la figlia *immatura viro* per non avere più che dodici anni, che al tempo gli fosse data, sene potria sperare la conclusione; nondimeno dice Sua Maestà che, se la voglia dare di presente in luogo non gli sia negata al tempo, o che gli dieno buona sicurtà di non mancargliene, sarà contento di prenderla. Però a volerne dare più sicura certezza è necessario scoprire più avanti la pratica, perchè io non posso credere che questa Maestà vogli offendere l'Imperatore in questo caso, tanto che non possa sperare più di avere pace con lui, come faria riffutandogli Madama Leonora.

Da altro canto il Re d'Inghilterra fa tanto gagliarde offerte che si vede costoro inclinarvi assai; e la prima è lo ingresso nella lega, e di presente romper la guerra contro l'Imperatore, e con tante forze e spesa per seguitarlo, che sia costretto reddere li figliuoli del Re e liberare Italia.

Parlando con Sua Maestà della suspensione dell'arme, ci rispose: « Io non posso credere che il Papa facci verso di me quello non farei « ancora io verso di Sua Beatitudine, nè che facci alcuna specie di « accordo senza me; però, quando farà una suspensione generale, reser- « vando tempo a' collegati, e io la trovo buona e ne sarò contentis- « simo. E volesse Dio che li inimici di presente la volessin fare. » — Noi lo assicuramo assai della fede di nostro Signore, della quale Sua Maestà par molto sene tenga sicuro.

Postscripta. Li venti mila che hanno mandato dietro al signor Renzo, costoro saranno contenti servino ne' bisogni del Papa; ed io solleciterò ne mandino altri venti mila.

Tiensi per certo che il Re di Navarra abbi fermo il mariaggio con Madama *d'Alençon*, sorella di questa Maestà.

XI.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 29 décembre 1526.

Sommaire. — Profond découragement du Pape; il songe à fuir devant une armée qui n'est pas plus forte que la sienne et sans tenter les chances d'un combat; le nonce désapprouve ce parti désespéré. Préparatifs à Lyon; ordre donné de faire marcher dix mille Suisses. Les bandes allemandes se disperseront sans doute faute de pâye. Le Roi enverra successivement au Saint-Père des secours d'argent; il ne comprend pas que le Pape n'essaye pas de se défendre. L'Empereur a tenté son dernier effort, qui ne peut être durable. Le Roi consent à désigner un représentant qui, en son nom, prenne part aux négociations entamées par le Souverain Pontife avec le général des Cordeliers; il est disposé à intervenir pour réconcilier le duc de Ferrare avec le Saint-Siége; il donne l'ordre à la flotte qui est à Savone de se rendre à Civita-Vecchia. Les ambassadeurs d'Angleterre font les plus vives démarches et les offres les plus belles pour décider le Roi à conclure le mariage qu'ils ont mission de lui proposer. Secours sollicité en faveur du fils de Jean de Médicis.

Le lettere di vostre signorie de' XXIX e de' V di questo ci hanno in modo abbassato i pensieri e sbattuto l'animo, che non ci resta nè senso nè intelletto; e come stupidi e attoniti procediamo in ogni nostra azione; e siamo tanto perplessi nel negoziare, che andiamo come perduti, parendoci non poter far frutto nè alcuna operazione che possi essere a tempo a' remedi vostri, tanto vi mostrate vicini alla fossa e alla ruina del mondo. E, se noi nascondiamo a questi signori la verità de' periculi in che vi trovate, ci porge maggior difficultà nello svegliarli a fare le provvisioni necessarie; se la discopriamo e se mostriamo i pensieri tenete per evitare i periculi e l'abbandonarsi vostro *ad nomen tantum* del vicere e d'una armata battuta, conosciamo saria una manifesta perdità, perchè parrebbe loro battar via ogni loro disegno e provvisione; e ci potrebbon merito rispondere : « A che fare volete voi si facci in vano i remedi per la salute di nostro Signore, quando « per se medesino si vuole abbandonare ? » Ora, poi la mala nostra fortuna ci ha ridotto a questo punto estremo, per quanto starà per noi non mancheremo di andarla comportando con quella sollecitudine potremo, *et dum res erunt integre* soccorrere *pro viribus nostris*. Non voglio lasciar di dire, come servitore e intrinsecato colle cose quanto si

può, che, se io avessi a perire, io vorrei pure perire con qualche pericolo d'altri e mio; e, se io avessi a fuggire, vorrei ne apparisse una onesta e ragionevol cagione. Ma il fuggire solo per spavento d'uno esercito non molto disciplinato, avendo altanto esercito che l'inimico e non meno esperto[1], mi pare caso strano a pensarlo, non che a farlo. E però, avanti ad ogni altro partito disonorevole, io vorrei pure tentare la fortuna d'una giornata, e poi morire o fuggire onestamente; *sed de hoc satis.*

Scrissesi lo animo del Re essere di venire a *Lyon* ordinare una banda di Svizzeri, e mandare al Papa qualche somma di danari. Il che tuttavolta si va ordinando; e di già a *Lyon* sono comandati i gentiluomini della casa, e indirizzato l'ordine de' viveri. E a' Svizzeri si è scritto tenghino in ordine dieci mila fanti, per quando li capitani che sono in campo li domandassino; e, a causa che non possino recalcitrare per conto delle paghe vecchie, la Maestà del Re ci disse ieri avea per appuntato con li ambasciatori di quella nazione, e che dava loro cento mila scudi per li conti passati. E, perchè ci è di poi venuto avviso di campo e da Venezia che li lanschenechi prendevano il cammino verso Milano, e che il duca di Ferrara non avea dato nè dava loro danari, e appariva, per certe lettere intercette di detti lanschenechi, che loro non hanno alcun fondamento fermo per le paghe, ma domandano danari a M. *de Bourbon*, al Re pare che la Toscana si possa assicurare, e che le cose possino sostenersi senza disordine; argumentando che, se li confederati si vogliono ajutare due mesi, li lanschenechi sono forzati a ritornarsi o fare qualche mutinazione, non avendo i pagamenti loro, e sieno per dare così gravezza alli loro propri come alla lega. Però, presupponendo quello si dice di sopra, non gli pare ci resti altro periculo che la suspicione e paura di nostro Signore per non avere danari, e a questo dice voler rimediare in quel modo che può, e mandargli di presente venticinque o trenta mila scudi per la sovvenzione delle decime, e insino a sessanta mila di mano in mano,

[1] Ces deux armées étaient, d'une part, l'armée du vice-roi et des Colonna; de l'autre, l'armée pontificale, commandée par Vitello Vitelli.

e venti mila ne ha mandati dietro al signor Renzo, i quali dovevano arrivare avanti a questi, e altri venti mila ne manderà per quel conto in brevi dì, che, per avere a provvedere i danari che di sopra si dicono per Svizzeri, e li quaranta mila per la settima paga, dice non poter a un tratto far tanta somma, ma non volere mancare a' tempi per dette provvisioni.

Avendo questa mattina ricevute le lettere di vostre signorie dei VII in confirmazione delle altre dei V, e molto più paurose e resolute di fuga, ci hanno aggravato tanto più la mente quanto le veggiamo continuare in detto proposito, parendoci sia un partito molto turbolento, e che si tirerà dietro la ruina di tutto il mondo e un perpetuo disonore; ma, dacchè la necessità lo porta, bisogna che ciascun l'approvi per ben fatto; ma credo bene a questa Maestà dolerà sino al cuore, che aria pur desiderato la cosa si fosse sostenuta due mesi per far la pace con miglior condizione; perchè l'Imperatore ha fatto con questi due soccorsi l'ultimo suo conato, e, se questi non fanno in su il primo impeto, e vegghi di avere a mantenere tanti eserciti co' pagamenti, è forza o che venga a pace o che si lasci cadere.

Siamo stati a corte questo giorno, ed abbiamo trovato il Re mezzo smarrito per li avvisi avem da Roma della paura e disegni del Papa; perchè, avendo inteso li progressi di Lombardia non essere in tutto favorevoli alli inimici, e parendogli, per la venuta degli Alamanni verso Milano, la Toscana restare secura e senza periculo, e il Papa dover meno temere novità o alcuno accidente di Firenze, non può imaginarsi che, avendo un esercito all'incontro de' nimici non men valido che loro, donde proceda tanta paura. Nondimeno, nel discorrere il caso e nel misurare il tempo, gli mostramo non aver potuto Sua Santità, alla data delle lettere di Roma, avere la notizia che li Alamanni prendino il cammino di Milano, e ci persuadevamo che Sua Santità si assicurerà molto quando gli sarà noto. E ci andamo adattando con ragionamenti il meglio potemo, acciò non restasse in tutto in disperazione nè al tutto in sicurtà delle azioni di Sua Beatitudine. E, nel persuadere a Sua Maestà che dovesse mandare facultà in qualcuno de

suoi agenti in Roma di potere praticare e trattare pace per conto di Sua Maestà con li agenti di Cesare, quando il caso desse che nostro Signore tirasse avanti i maneggi di detta pace, lei ci rispose volerlo fare ad ogni modo, e che commetterebbe si facesse detto mandato. E, dicendogli io che il generale de' Cordellieri[1] avea, intra le altre condizioni proposte al Papa per parte dell' Imperatore, che Sua Maestà Cristianissima dovesse pagare per la liberazione dei figliuoli due milioni di scudi, come altre volte gli avea offerto; Sua Maestà ci rispose non essere vero, ma che ne avea bene offerto un milione, e cinque cento mila da vantaggio per ritenerseli in mano per conto di dote di Madama Leonora.

È piaciuto a Sua Maestà che il Papa si contenti di ritentare il duca di Ferrara, come ancora noi qui avamo ordinato; e però si è ricordato a Sua Maestà vi mandi con prestezza o commetta tale negozio a M. *de Bayeux*[2] che vi si trasferisca in persona, per perdere men tempo col mandare di quà personaggio a tale effetto; e gli abbiamo offerto nostro Signore non essere per ricusare, nè recalcitrare alcuno partito che proponga Sua Maestà alla eccellenza del duca, ma tutto approverà e accetterà per mostrare a tutto il mondo che non resta per Sua Santità di volerlo per figliuolo.

La pratica del mariaggio intra questa Maestà Cristianissima e la figlia del Re d' Inghilterra si va restringendo, e ieri e oggi sono suti rinchiusi due per la parte del Re e maestro Figuglielmo, per venire ai particulari dei capitoli; e il Cristianissimo inclina assai, e questi Inglesi lo riscaldano con gran promesse, e gli offrono la figlia di presente in mano sua, e subito subito entrare nella lega e rompere la guerra in Fiandra. Nè passerà giorni che sene doverà vedere il fine. E, quando la conclusione si facci, si può tenere l'impresa vinta, pur

[1] L'Espagnol frère Gracian Lotasa.

[2] Lodovico Canossa, de Vérone, évêque de Tricarico, ensuite de Bayeux. (Voir ses lettres dans les *Lettere di Principi*, Venise, 1571-1573. D'autres lettres de lui ont été publiées dernièrement par le comte Orti Manara, à Vérone.)

che Dio ci dia tanto di grazia che possiamo espettare un mese o due. Però durate, *et vosmet rebus servate secundis.*

Promiseci Sua Maestà di mandare un gentiluomo a Savona a far muovere l'armata grande per la volta di Cività Vecchia, per passare nel Reame o in Sicilia, dove vorrà nostro Signore; chè tutti hanno commissione di fare quanto commette Sua Beatitudine.

Essi parlato al Re per il figlio del signor Giovanni (de' Medici[1]), il quale è doluto *supra modum* a Sua Maestà, e ha mostro volere reconoscere la memoria sua ad ogni modo; e noi la ricorderemo e solliciteremo, e particolarmente facciam diligenza trarne di presente due mila scudi, i quali promesse a Giovanni della Stuffa pagar di questo mese, e gli assegna qui a Neri del Benino. Andrassi seguitando l'una cosa e l'altra per l'interesse nostro, e perchè così ne ricerca la sua buona memoria.

XII.

ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Poissy, 29 décembre 1526.

SOMMAIRE. — La défection du duc de Ferrare, la marche présumée des bandes allemandes et la descente du vice-roi en Toscane, ont inspiré de vives alarmes pour Florence; aujourd'hui le vice-roi est au delà de Rome; les Allemands sont en Lombardie; le danger semble éloigné: il faut se tenir sur la défensive, laisser l'ennemi user ses ressources. Le Roi sera à Lyon à la fin de janvier; si son mariage avec la fille de Henri VIII devait se conclure, la ligue ressentirait les plus heureux effets de l'alliance des deux rois.

Noi siamo stati molti giorni in grande angustia d'animo di quello fosse seguito in Toscana e nel dominio di Vostre Signorie dopo l'arrivata del vicere al porto Santo Stefano, e della passata dei lanschenechi in Lombardia, dubitando che il duca di Ferrara insieme con li Alamanni non tentasse di travagliare lo stato di quelle, e il vicere da altro canto non si spingesse verso Siena in un tempo medesimo; e a

[1] Ce fils est sans doute Cosme de Médicis, qui devint duc, puis grand-duc de Toscane.

questo effetto aveva con li altri oratori operato che la Maestà del Re venisse verso *Lyon*, a che avea gia dato ordine, e mandato gentiluomini della Casa a quel cammino per averli presti e più comodi, quando per alcuno nuovo accidente fusse suto necessario passare in persona le montagne. Sono di poi venute lettere di Roma che hanno significato il vicere essere passato sopra Roma e dismontato a Gaeta con quel tanto di fanteria gli restava della percossa auta dall' armata della lega. E di Lombardia si è inteso li lanschenechi avere preso il cammino di Milano, e per lettere intercette de' loro capitani si è ritratto non hanno auto danari dal duca di Ferrara, ma espettarne da Milano. E dal conte Pietro[1] ancora ci sono avvisi la persona sua essere venuta in Firenze e avere lasciato la città quieta e senza sospetto. Le quali cose sono sute al Re gratissime e di grande sollevamento di animo, per parergli la quiete e sicurtà di questa città dovere dare spazio e vita alla impresa comune, dover essere causa che il Papa non si abbandoni, come si mostra per le lettere di Roma. E mi ha detto più volte sua Maestà : « È però possibile che in Firenze mostrino tanta « paura del sacco e non provegghino di ajutarsene o difendersene! per- « chè il mostrare la paura invita il nemico e gli dà animo a venirli a « saccheggiare; quando mostreranno volersi difendere, o non vi ver- « ranno o capituleranno con vantaggio. » Ho risposto a Sua Maestà che lo avere impegnato le gente in quel di Roma e avere in questa guerra speso tutto quello avevi di mobile vi faceva dubitare e temere; ma che io mi persuadevo bene che, se non forte assaltati da grossa gente, Vostre Signorie erono per non si abbandonare.

Sua Maestà persevera in voluntà di venire a *Lyon;* ma, per avere prima a tenere gli Stati a *Paris* e forse fare le nozze della sorella vidua, maritata nuovamente al Re di Navarra, si potria allungarla qualche giorno; ma credo alla fine del futuro mese non mancherà di partire. Nè per ora Sua Maestà disegna di mandare nuova banda di Svizzeri, parendogli da lasciare consumare li nimici per le paghe di

[1] Pietro Navarra, capitaine général de la flotte de la ligue.

tanto numero di gente, di che si sono aggravati per la venuta de' nuovi Alamanni, e che li nostri si stieno in su le difese a buona guardia senza uscire in campagna; e, non si avendo ad uscire in campagna, a che solo sono buoni li Svizzeri, non gli pare sia necessario far quella spesa senza frutto; con intenzione nondimeno, non seguendo pace in questi due mesi, di fare o di costà o di quà tale sforzo che la guerra si abbi a determinare. E intanto più presto e più facilmente terminerebbe, se si concludesse il mariaggio che si tratta qui di dare a questa Maestà la figlia del Re d'Inghilterra di età d'anni dodici. E, intra le prime promesse che fa il Re Serenissimo a questa Maestà, è di entrare nella lega, e subito rompere la guerra contro l'Imperatore; il che, se arà effetto, e di costà intratanto non segua disordine, si potrà tenere l'impresa vinta, perchè intra l'uno principe e l'altro metterieno l'Imperatore in tanta necessità, che saria costretto a venire ad accordo ragionevole. Mandai a Vostre Signorie la copia delle lettere di Roma, acciò quelle intendessino quanto intendeva nostro Signore. Ma la scomodità del venire le lettere, sebbene si scriva per corriere espresso, opera che nel tardar tanto quello che si scrive non par serva più a niente, quando arrivano; *tamen* per obbligo dell'officio mio non mancherò di significare quello sia necessario.

XIII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 5 janvier 1527.

SOMMAIRE. — Le Pape se rassure un peu; le Roi a donné ordre qu'on lui fît des envois d'argent; il enverra à son secours de nouvelles troupes; il lui conseille, s'il fait une trêve, de ne jamais se dessaisir d'Ostie et de Civita-Vecchia, ce qui équivaudrait à se déclarer prisonnier du vice-roi. Le mariage du Roi avec la fille du roi d'Angleterre est considéré comme certain; celui de la sœur du Roi avec le roi de Navarre n'est pas sans importance. Succès de la mission de l'envoyé d'Angleterre en Espagne : l'Empereur a éludé sa demande, en déclarant qu'il enverrait ses pouvoirs à son ambassadeur pour traiter directement avec Henri VIII; dès lors chaque état semble engagé à transmettre aussi ses pouvoirs à son représentant en Angleterre, acceptant ainsi l'arbitrage du Roi Anglais.

Questo giorno siamo stati con la Maestà del Re per sollecitare mandino li venti cinque mila, o celi diano a noi, e così li venti mila che hanno a *Lyon;* acciò nostro Signore, che è in su grave spesa, possa servirsene nel tempo da fare qualche frutto; perchè, avendo queste pratiche di tregua o pace, possa mostrarsi più gagliardo e più animoso, e migliorare le condizioni sue e della lega.

Sua Maestà ci disse: « Io ho avuto a questi dì notizia da tante bande « della paura del Papa, ch'io mi sono tenuto certo dovesse accordare o « fuggirci; e però io non ho sollecitato il mandare i denari. Ora veggo « per lettere che ho di campo de' xxi che Sua Santità non si perde e non « si abbandona; e però ora mi cresce più la voglia di ajutarlo, e ho « ordinato che li danari si mandino a ogni modo; e non dubitate che sarà « espedito con prestezza; però sarete con il cancelliere che ha ordine di « tutto. » E, soggiungendo, disse: « Se il Papa non si abbandona, noi « abbiamo le cose nostre in buon termine, perchè li Alamanni in Lom« bardia hanno delle difficultà, e ci hanno dato tempo a riordinare le « terre e le guardie per tutte; e io commetterò venghino di nuovo tre « o quattro mila Svizzeri, acciò che il Papa sene vaglia di altanti di « quelli sono in Lombardia, e li facci andare a Roma, e quelli ver« ranno di nuovo riempiranno i luoghi di quelli che il Papa potrà tirare

« a Roma; però fategli intendere per uomo espresso che non si abban-« doni, che io non mancherò di quello potrò per ajutarlo. »

Noi gli riferimó la pratica della suspension dell'arme, di che Sua Maestà avea notizia, e ci disse : « Guardi il Papa non essere ingannato; « e il dargli Ostia e Cività Vecchia non è altro che restare prigione del « vicere. Sua Santità è prudente e di esperienza; pensi bene come si « fida di loro; e per conto mio non mene curo, quando la tregua sia « universale e che Sua Santità non si separi dalla lega. » Noi gli facemo fede che quello trattava Sua Beatitudine non era se non per comodo e bene universale, per avere tempo a fare la pace, e che la penuria de' danari stringeva Sua Santità a quest' effetto, dove nondimeno conoscevamo non era per precipitare, nè per far cosa che fosse prejudizio di Sua Maestà nè delli altri confederati. Quella ne replicò : « Se Sua Santità si intratiene qualche giorno, gli verranno in manò « settanta mila scudi, con quelli gli vengon di nuovo d'Inghilterra, e « di mano in mano si manderanno gli altri. »

Partiti da Sua Maestà, io ho espettato insino a sera che il consiglio si metta insieme, per sapere dal cancelliere in che modo si risolveva a mandare questi danari; ma, sendo stati rinchiusi con Madama per impalmare e scoprire il mariaggio del Re di Navarra con Madama per l'addietro *d'Alençon*, non si sono adunati.

Il mariaggio della figlia d'Inghilterra con questa Maestà Cristianissima si tiene per concluso, e il Re ci ha confermo tenerlo per fatto; ma, per non avere questo uomo che è venuto il potere e mandato di concludere, non gli ha dato espedizione; perchè, sebbene detto personaggio ha la vera intenzione del Re d'Inghilterra, nondimeno non ha portato facoltà di concludere; e però Sua Maestà, per stringere il partito con più riputazione e per assicurarsi della qualità della figlia, ha ordinato mandare a quel Serenissimo due oratori onoratamente, il vescovo *de Tarbes*[1] e il presidente *de Toulouse; et demum* il Re ci ha detto che lo tiene per fermo. Il che credo che molto offenderà l'animo

[1] Gabriel de Grammont; il devint cardinal.

dell' Imperatore, per restare privo della speranza teneva del Re l' Inghilterra, il quale non solo non gli sarà amico, ma selo può promettere inimicissimo. Nè questo del Re di Navarra importa ancor poco, perchè il Re sarà necessitato, non seguendo pace, favorirlo a tornare in stato e dar travaglio all' Imperatore per obbligo suo proprio e della sorella.

Il Re e il Veneziano hanno lettere di Spagna, che contengono il gentiluomo del Re d' Inghilterra, che passò di quà alla fine di ottobre, era arrivato; e subito l' oratore di quella Maestà Serenissima era andato da Cesare, e confortatolo, per parte del suo Re, molto caldamente dovesse inclinare lo animo alla pace universale, mostrandone non solo desiderio, *sed etiam* significando lo animo di quel principe voler pigliare partito, quando Sua Maestà Cesarea non vogli adonestarsi e accomodarsi con li altri Principi Cristiani. Alla quale proposta Cesare rispose molto benignamente e con buonissima prontezza in generali, senza discendere ad alcuno particulare. L' oratore replicò che queste generalità non satisfacevano al suo Re, ma essere necessario venire a più esatta risposta di sua voluntà; ma, perchè erano trattamenti di grande importanza, era contento dargli tempo quattro giorni a rispondergli resolutamente l' animo suo, e dirgli quello che desiderava e voleva in detta pace, e che tornerebbe. Sua Maestà Cesarea gli replicò non essere negozio da sopratenerlo tanto tempo, ma che tornasse dopo due giorni che gli daria resoluta risposta. E così partito e ritornato il terzo giorno, quella Cesarea Maestà gli rispose volere la pace ad ogni modo; ma che, per esser essa interessata, quanto era e così il Cristianissimo e la Santità di nostro Signore, non pareva conveniente nè ragionevole si dovesse trattare in casa di nessun di loro, e per tal cagione si era risoluto che il Suo Re Serenissimo la trattasse e praticasse, e che subito manderia facultà e potere a suo ambasciadore appresso al suo Re, con la commissione della intenzione e voluntà sua, acciò non si abbi ad andare più attorno per tale trattamento; e però pregava quella Maestà Serenissima che facesse di avere tutti li mandati delli altri confederati, acciò sene possa venire alla conclusione.

E con questa resoluzione è partito il personaggio Anglico, e si è fermo a *Bayonne* malato. Ma ha mandato in Inghilterra lo spaccio e la resoluzione di questo negozio; e con detto spaccio è il mandato e la intenzione di Cesare nel suo oratore appresso quella Maestà Serenissima. Ora, sendosi rimesso Cesare a trattare la pace in Anglia, non mi pare che nessuno possa recusare di non mandarvi il mandato, ciascuno nel suo ambasciadore, per non farlo sdegnare col mostrare diffidenza; e massime nostro Signore avendo da quel principe avuto si grata dimostrazione; nè credo si possa sperarne che ragionevole accordo per la nuova congiunzione con questa Maestà Cristianissima. Però Sua Santità ne potrà rispondere con prestezza al nunzio, e significargli la intenzione sua e mandargli il mandato, e intratanto tirare avanti la pratica della suspensione dell' arme come ancora desidera il reverendissimo Eboracense. Per quello si è ritratto d' Inghilterra, sua signoria reverendissima ha accettato le ragioni nostre del non volere depositare lo stato di Milano, ma si contenterà di una suspensione d' arme, la quale quella Maestà manda ad intimare al vicere e a *Bourbon* e al duca di Ferrara, come vedranno le vostre signorie.

XIV.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 10 janvier 1527.

Sommaire. — Le roi d'Angleterre fait don au Pape de trente mille écus, qui lui seront portés par son chambellan Russel. Les dépenses du Saint-Père sont au-dessus de ses ressources; instances pour qu'on vienne au plus tôt à son aide; prochains envois. Nécessité d'entretenir la flotte de la ligue. Dépenses que supporte la France. Légèreté des Français; leur imprévoyance pour eux-mêmes et pour les autres. Mort de Lascaris.

Io avuto lettere del primo dal nunzio d' Inghilterra, il quale mi scrive che quella Maestà Serenissima si era deliberata donare, e non più prestare, a nostro Signore trenta mila scudi, e che voleva mandare *mestre Russel,* suo intimo cameriere, con detti danari, i quali leverà *de*

Paris, di quelli che questa Maestà gli manda di presente per la paga ordinaria, per recarli a Sua Santità e confortare quella a tener fermo lo animo; e con commissione ancora di passare a Milano e a Ferrara, e e di poi al vicere, per intimare una suspensione d'arme con protestazione, ecc. Il qual *Russel* dovea partire di prossimo, ma per ancora non è comparso qui. Quando sarà venuto, farem diligenza d'inviarlo presto alla volta d'Italia per fare li sopradetti effetti.

Avemo le lettere de'xx con la nota delle spese, la quale non si può negare non sia insopportabile e sopra le forze di nostro Signore. E questo giorno siamo andato a corte, e conferito a Madama il contenuto delle lettere, e li periculi e le spese in che si trova il Papa, e che Sua Santità è ridotta in termine da non potere più reggere questa spesa, e che quello che si ha a mandare di quà non è da sopratenerlo più, e pregatala instantemente non si perda tempo. La risposta non potette essere migliore, nè più efficace in attestare lo animo del Re essere più pronto che mai in ajutare il Papa, e che quello questi due giorni risolvemo si è dato l'ordine per eseguirlo.

A quelli signori detti notizia del contenuto delle lettere de'xx; di che ancor loro per li avvisi di costà avevono scienza. E mi querelai di tanta loro tardità, dicendo che il Papa non si nutriva più di parole nè di buona voluntà, perchè era ridotto in termine che aveva bisogno delli effetti; chè, trovandosi in tanta necessità, era forza che il suo campo si risolvesse, e che restasse prigione del vicere o si fuggisse di Roma. E così, con quella più caldezza e efficacia seppi, li ristrinsi alla deliberazione di quello dovessino fare nel mandare denari; la quale fu di dare questa sera scudi dieci mila a Piero Spina per mandarli a *Lyon*, e ordinare ancora li venti mila che si trovono a *Lyon* venghino in mano dei Salviati, acciò li rimettino intra loro e Panciatichi[1] per lettere di cambio; ma dubito la pena non sia lo averli di costà contanti, che la opinione mia saria suto mandarli in numerato; ma veggo costoro lo vanno fuggendo per non seccare la Francia. Questa somma

[1] Maisons de banque des Salviati et des Panciatichi, à Lyon.

ordineranno si paghi a un gentiluomo manda il Re di quà a nostro Signore, che credo sarà *Rabodanges;* e la causa è che non vogliono il Papa sene serva, quando fusse accordato o fatto qualche partito col vicere. Di qui a vi giorni ne manderanno quindici mila, e di poi continuando sino alli sessanta mila.

Hannoci domandato questi signori quando noi vogliamo rimborsare loro la rata nostra delle spese si feciono nell' armata grande, e se noi ci contentiamo di continuare in detta spesa, perchè alla Maestà del Re pare non sia da lasciarla indietro; ma, sendo necessario rifarne la provvisione per avere consumato quella si fece per tre mesi, vuol sapere Sua Maestà se vogliamo concorrere alla parte nostra; e si vede arien voluto ritenere al Veneziano, in su questa paga settima, la rata toccata alla Signoria. Io, per la parte di nostro Signore, risposi che Sua Santità era di buonissimo animo di rimborsarli e volentieri lo faria di presente quando potesse, ma loro conoscevano se lo poteva fare o nò; e che ne lo tenessino debitore che qualche volta sene potranno valere. E, quanto al continuare la spesa di detta annata, io mi persuadevo al certo che Sua Santità più che mai la giudicava necessaria, perchè, avendola comportata di verno, adesso che il temporale si andrà migliorando, non seguendo accordo, potrà fare migliore fazione e maggior profitto non ha fatto insino a mo. Nondimeno ch' io ne scriverei a Sua Santità per intenderne la voluntà sua, e risponderne loro più resolutamente. Però, circa questa parte, vostre signorie ne significheranno l' intenzione di nostro Signore, perchè io veggo costoro non sono per disarmarla, giudicando, non seguendo accordo, doversene servire ad ogni modo.

Avanti ci partissimo di consiglio, il cancelliere e di poi M. *de Lautrec* ci disse: «Se il Papa si ajuterà e terrà forte, noi vinceremo ad «ogni modo; e, se non resta da altro che danari, noi veggiamo che si «potrà ajutare; e il Re è deliberato di non lo abbandonare, e più che «mai è pronto al farlo; e di presente arà questa sovvenzione di qua-«ranta cinque mila scudi, dagli Inghilesi ne arà trenta mila, e di poi

« dopo questi non li mancheremo di continuare; ma noi non possiamo « supplire in tanti luoghi in breve tempo; perchè noi mandiamo a' Svizzeri per tenerli contenti, per comodo della lega, cinquanta mila « scudi, all' armata di mare venti cinque mila, al Re d'Inghilterra quaranta mila, a voi trenta mila, per la settima paga quaranta mila; « che tutti li sborsiamo per di qui a mezzo il mese. Pertanto scrivete « al Papa che facci buon cuore e non si perda; che il Re è deliberato « di vincere questa impresa, e presto ne vedrete di quà li effetti; e « dategli notizia del mariaggio col Re di Navarra, e di quanto si tratta « con Inghilterra, che arà effetto ad ogni modo. Perchè, se Sua Santità sostiene qualche poco, di quà subito si leverà la Fiandra all'Imperatore e si muoverà la guerra in Navarra; e non è da dubitare « che non si facci calare alle oneste domande. »

Io risposi quanto ne parve ricercassino sì larghe offerte, accettando il buono animo di Sua Maestà, ma rimostrando che questi remedi sarebbon buoni se potessino essere in tempo, e che loro sollecitassino più le loro provvisioni che non fanno; le quali sono causa di far perdere lo animo al Papa, e consumare quanto si trova al mondo. Vostre signorie vedranno quanto di quà si ritrae e provvede; nè io so se le presenti arriveranno in tempo non sia fatta mutazione; però non ne occorre dire altro che pregare Dio v'inspiri a prendere buon partito. E, sebbene io conosco che li soccorsi di costoro sono tardi, nondimeno si ha da considerare la natura loro, quale è che non fanno meglio nelli casi loro che nelli nostri, nè è possibile rimutarli; che, quando vedessi i governi loro oculatamente, non li imputeresti ad alcuna malizia, ma semplice ignoranza e mera negligenza, come quelli che non conoscono nè vogliono conoscere mai alcun loro pericolo nè di altri, se non dopo il fatto. Ma, venendo in paragone delli altri, non so qual sia da fuggire, o la malignità e sete del nostro sangue delli inimici, o la ignoranza e negligenza di questi.

Messer Lascaris[1] *laborat in extremis à Paris,* e mi ha mandato a salutare. *Ultimum vale,* che Dio gli facci grazia di salute.

[1] Lascaris, après avoir séjourné longtemps à Florence, avait été appelé en France par Louis XII.

XV.

ACCIAJUOLI À GUICCIARDINI, LIEUTENANT DU PAPE.

Poissy, 12 janvier 1527.

SOMMAIRE. — Les belles promesses des Français ne sont pas suivies d'effets. Toutefois le nonce ne perd pas courage; il attend les résultats de l'alliance étroite qui va se conclure entre la France et l'Angleterre; tout en prévoyant que ces résultats se produiront peut-être trop tard. Réflexions douloureuses et instructives sur la situation et sur le sort de l'Italie.

Dopo la notizia della venuta dei lanschenechi e vicere e de' pericoli di tutta Italia, questa Maestà, secondo il suo solito, molto si è mostro in parole pronto e disposto al sovvenire e al soccorrere l'impresa; ma, quando ristringiamo li effetti, non si corrisponde, o si conduce con tanta lunghezza che non sene può sperare sussidio tale che ci rilevi. E, come di costà viene uno avviso che mostri le cose sostenersi e non andare in ultima ruina, pare loro aver vinto, e abbandonano tutte le provvisioni, e ritornano a'loro piaceri e desidie; nè per alcun verso si può loro persuadere li pericoli in che ci troviamo; e quando magnificano le forze nostre, e quando contemnono quelle delli inimici, quando dicono fare mirabilia, e quando dicono di aver dato ordine a quello non hanno; in modo che io sono ridotto a non credere loro più niente, chè non ci trovo altro che ignoranza e bugie. *Tamen* noi siamo qui, e ci bisogna andare avanti, e, se è possibile sostenere tanto, che si vegga li effetti di questo parentado della figlia d'Inghilterra con questo Re Cristianissimo, il quale teniamo per concluso, potremo scampar di questo pericolo; perchè possiamo tener per certo che, se non si perisse intra due o tre mesi, le cose di quà riscalderanno di sorte che l'Imperatore condiscenderà a' partiti onesti e giusti; perchè quel Re Serenissimo promette, subito concluso il mariaggio, entrare nella lega e rompere guerra in Fiandra. Ma, perchè io veggo che il Papa si trova in mal termine e avvilito, e sbattuto di modo ch'io mi dubito non solo possi espettare questo tempo, ma che avanti l'arrivare di questo possa aver fatto mutazione di luogo o di animo, però fò tristo giudicio de' casi nostri. E tardi conosciamo il non

aver voluto trar di Ferrara dugento mila scudi, e altri dugento mila per far Cardinali, e mandare le decime a tempo che potessimo servirci in questa necessità di qualche somma di danari. E l'esperienza ci ha mostro i disegni di Jacopo (Salviati) quanto sono riusciti sicuri, che abbondava l'anno passato i milioni, senza mai aver voluto credere che li mettesse in atto, in tempo che li temperali non lo interrompessino, e avanti si destasse la guerra, perchè è consueto ciascun restringere i denari ne' tempi pericolosi. Ora si vede perdere e avvilire e affogare senza rimedio alcuno. Di quà si mandorno e venti cinque mila d'Inghilterra, e trenta mila altri ne aspettiamo di giorno da quel Principe che manda a donare al Papa; e di qui se lì manda trenta mila di presente, e venti cinque mila intra otto giorni, e trenta cinque mila sene manderà intra due mesi. Ma non so se questi soccorsi saranno a tempo, perchè, sebbene il Papa abbi uno esercito gagliardo, nondimeno non è capitanato di sorte da sperarne la difesa sua; perchè si vede che questi soldati e capitani non vogliono andare per le busse, ma di ritirata in ritirata consumono il tempo e la borsa. E, trovandosi le cose costì di Lombardia per noi pericolosissime, e l'inimici per passare in Toscana dove faranno i progressi vorranno, e trovandosi il Papa in tanta penuria che non può sostenere la spesa, si vede andare tutto il mondo in ruina e a manifesta morte. Però, per la mia parte, vorrei piuttosto morire una volta che mille, e, dovendo morire, vorrei la morte mia costasse alli inimici pure qualche cosa, e perire onoratamente. Però concludo ch'io non trovo a questa infermità altro rimedio se non il taglio e il fuoco; e però l'animo mio sarebbe di arrisicare una giornata e correr questa fortuna, più presto che lasciarsi legare le mani vituperosamente. Perchè, quando pure si perderà, andremo d'accordo a prendere quel giogo che ad ogni modo a nostro malgrado ci sarà posto, e potremo dolerci della fortuna e non della viltà nostra. Dio prevegga lui a' casi nostri, che per noi non siamo bastanti!

XVI.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 22 janvier 1527.

SOMMAIRE. — Curieux portrait du Roi; il sacrifie les intérêts les plus graves aux plaisirs; les circonstances sont critiques, le péril est imminent, et depuis douze jours il est en chasse. Les affaires ne s'expédient pas; on ne peut compter sur rien. Le duc de Ferrare a déclaré qu'il n'était nullement engagé à attaquer la ligue; s'il en est ainsi, Florence, en cas d'attaque, peut être défendue. Il n'est plus question du dépôt du duché de Milan; les raisons apportées contre ce dessein par les ambassadeurs ont paru convaincantes. Les ambassadeurs français désignés pour aller en Angleterre ne sont pas encore partis. Mission de Fieramosca auprès du Pape. Les Vénitiens protestent que, quand même le Saint-Père se détacherait de la ligue, ils resteraient alliés à la France, et avec elle défendraient l'Italie. La France, avec l'Angleterre d'une part et Venise de l'autre, peut se passer du concours du Saint-Siége; que le Pape y réfléchisse.

Si è per le sopradette lettere significato quello che giorno per giorno si è potuto ritrarre per le parole e per li effetti da questa Maestà Cristianissima, e come si vede procedere con la intenzione e con li disegni suoi in questi accidenti periculosi; che in fatto si può dire che sia quando Neri e quando Gino[1]; perchè si vede conoscere quanto importi a Sua Maestà il restare al di sopra di questa impresa, e quanto suo danno e disonore gli reca a restarne al di sotto. Nè saprebbono vostre signorie addurre alcuna ragione o luogo si efficace per indurre quella a risvegliarsi e a fare le provvisioni necessarie per sostenere o vincere l'impresa, che Sua Maestà non le discorra, non le divisi e alleghi per se medesima, con dire : «Io so che fa più per me «che per altri il vincere questa guerra, perchè io ci ho più stretto «interesse e più caro pegno che nessun altro, e conosco che, se l'Ita«lia succumbe e resta superata, l'Imperatore non si potrà più compor«tare, e ch'io con difficoltà riarò i miei figliuoli; e, se la Chiesa e la Sede «Apostolica si riducesse a sua discrezione, sarebbe tanto peggio; e so «che l'obbligo mio ricerca di soccorrerla e favorirla, e fare ogni estrema «diligenza per conservare quella e per vincere questa impresa; però

[1] Neri e Gino Capponi, célèbres tous les deux, mais de caractère opposé. On voit qu'ils ont passé en proverbe. (Voyez Machiavelli : *Ritratti di uomini illustri*...)

«io non voglio mancare, e son disposto a fare le tali e tali provvi-«sioni...» Delle quali quando pure una parte sene facessi, crederei avessimo vinto. Ma *quam primum* si è ridotto a parlare di caccie o altro, si commuta in quelli ragionamenti e doventa un altro, e si trasforma e versa tutto in quelli piaceri più vicini e più facili a goderli, e più grati a coloro che gli sono intorno; i quali velo portano volentieri per levargli questi pensieri più gravi della mente, e per non lo lasciare inviluppare nella guerra; *adeo* che il più delle volte le parole restono a noi e li effetti alli altri piaceri. Nè voglio per questo incolparlo di mala voluntà, ma solo di naturale inclinazione che lo porta dove non bisognerebbe in questi tempi. E, perchè naturalmente *Principum familiares et ministri* si conformono volentieri con le azioni e con le parole al Patrono, tutti quelli con chi si ha da negoziare si trovano della medesima condizione, in modo che l'uomo non si può mai promettere una cosa certa insino non ha auto l'ultima espedizione. Però, se qualche volta si dicesse nello scrivere qualche menzogna o si variasse, vostre signorie lo imputino al variar di altri, e ne attendino la finale espedizione. Sua Maestà Cristianissima è stata già dodici giorni lontan di qui venti cinque leghe verso *la Champagne* per cacciare, e con seco tutti li principi che sono del consiglio; e qui è restato Madama col cancelliere e li altri del consiglio di roba lunga; e non si è negoziato nè pensato a niente; però, se non ci è scritto dopo la de' XII, è suto per la sopradetta causa, e per non avere auto di costà lettere. Io non credo che vostre signorie si possino promettere di quà altri denari che quelli si è scritto per le altre, perchè io so che si sono tratti di mano questi giorni gran somma di denari per più luoghi e spese, e veggo che con gran fatica mettono insieme la settima paga, che sono forzati espettare di riscuoterli secondo i tempi delli assegnamenti; e, quando io potessi fare vivi, oltre alli denari della decima, li venti mila che hanno promesso, non mi parrà far poco. Alla ritornata del Re si vedrà di sapere più esattamente la sua volontà come ne scrivete, e sene darà avviso, che conosco essere impossibile possiate comportare quella spesa ne avete mandato.

Il duca di Ferrara ha fatto intendere a questa Maestà, pel suo uomo che tien qui, che non ha obbligo nessuno con l'Imperatore di fare contro la lega, e che non è per offendere nè muoversi per conto alcuno, che è tutto contrario a quello ne scrivono vostre signorie; nè le lettere di Venezia dei v mostrono averne alcuna dubitazione; *tamen* è forza attenderne lo evento, perchè, se sua eccellenza non ci turba i disegni, e in Firenze voglino difendere la libertà e vita loro, quando bene li nimici passino in Toscana, non mi dispero della salute; perchè, avendo lo esercito nostro in difesa sua, quando si tenghino quindici giorni senza lasciarli pigliar nido, non veggo come possino sforzarci o farci altro male che lo spendere e rubare il Contado; il che, sebbene è male, non vi è però dentro la servitù nè l'ultima ruina. Ma, quando il duca di Ferrara farà il peggio potrà, non trovo scampo alle cose nostre, perchè lo esercito non si potrà trarre di Lombardia, nè ridurlo in Toscana per la nostra difesa.

Del ragionamento che si fece del depositare lo stato di Milano, non si fece perdita nessuna appresso al Re d'Inghilterra, perchè noi abbiamo saputo che le ragioni si allegorno furon tanto capaci a quella Maestà e al reverendissimo Eboracense, che ne restorno benissimo satisfatti; e, avendo voi dato accenno che tal deposito non piaceva a nostro Signore, e vedendo il Re e i Veneziani non sene contentare, e il duca potersi per sdegno alienare, si parve meglio mostrare la lega esser unita e di una voluntà, e con le ragioni remuovere quel disegno, come si è fatto, che discontentare li confederati.

Se non fosse la naturale tardità di questa corte, sarieno a quest'ora partiti gli oratori destinati per la conclusione[1], dei quali di poi si è fatto mutazione, e ne hanno disegnato tre, che sono il vescovo *de Tarbes*, il presidente *de Paris*[2] e M. *le vicomte de Turenne;* e in su la ritornata del Re, che sarà questa sera, si dovrà ultimare la loro partita. Ed io, conoscendo questa congiunzione essere a gran profitto delle cose

[1] La conclusion du mariage du Roi avec la fille du roi d'Angleterre. — [2] Jean de Selve.

nostre, domane ne parlerò alla Maestà del Re, sollecitando quella alla espedizione di questo negozio.

Cesare Fieramosca sarà forse di poi arrivato. La commissione sua era di fare escusazione al Papa non essere suto di consenso di Sua Maestà lo insulto fatto a Sua Beatitudine; e di fargli securtà e fede che possa trasferirsi per conto della pace da Sua Maestà Cesarea.

La Signoria Illustrissima di Venezia, in su la dubitazione ha auto che il Papa non si accordi, ha fatto più volte intendere a questa Maestà Cristianissima che, accordandosi Sua Santità, non è per separarsi da quella, ma volere continuare in amicizia e in lega con Sua Maestà, e correre la fortuna comune insino che aranno forze e spirito vivo. La quale ambasciata non dà molto favore nè giovamento alle cose di nostro Signore; perchè, trovandosi i Veneziani in questa disposizione, e avendo lo stato e le terre forti, sebbene il Papa si disunisse e sbrancasse dalla lega, costoro giudicano l'Imperatore non potere insignorirsi d'Italia; perchè, aggiunte le forze di questa Maestà a quella de'Veneziani, si persuadono potere fare senza il Papa, e tenere l'Imperatore inviluppato molto tempo in Italia, e con la lunghezza della guerra ridurlo in povertà e staccarlo. E tanto più si pensono potersene passare, quanto questo mariaggio d'Inghilterra saria di profitto e comodo a tali disegni; giudicando che li Veneziani in Italia, e l'Inghilesi di quà potessino non solo resistere ma offendere, e nuocere all'Imperatore, e impedire tutti li suoi disegni. Nondimeno, quando nostro Signore stia fermo in la lega, ne resterebbono molto più contenti, e per la riputazione, e per lasciar solo l'Imperatore e senza alcun compagno. E credo ne arià il Re gran dispiacere, quando Sua Santità facesse accordo senza i collegati; ma facendolo, sene passerebbon come di sopra si dice.

XVII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 26 janvier 1527.

Sommaire. — Le roi d'Angleterre, que l'Empereur semble avoir fait l'arbitre de la paix, a obtenu le consentement du roi de France pour l'arrangement qui consisterait à donner au duc de Bourbon le Milanais avec la main de la princesse Éléonore. Le nonce, consulté sur ce point, n'a pas jugé à propos de faire d'opposition. Pour que le Roi se prête à cette combinaison, il faut qu'il ait sacrifié à ses plaisirs l'intérêt de son honneur et de sa gloire, et qu'il ait renoncé à toute intervention en Italie. Bourbon dans le Milanais ne sera pas de longtemps redoutable, ce pays étant ruiné pour dix ans. Mécontentement des Vénitiens, dont l'ambition était de gouverner le duc de Milan. Le Pape ne peut-il pas tirer parti de la haine du vice-roi contre Bourbon?

Io ho ritratto dall' oratore Anglico che, nei capituli si sono trattati del mariaggio con questo Re Cristianissimo per posser più facilmente assicurarsi il Re d'Inghilterra di condurre la pace universale, hanno proposto essere necessario che M. *de Bourbon* abbi lo stato di Milano, e se gli dia Madama Leonora, acciò per questo verso l'Imperatore contenti e satisfacci il detto *Bourbon* e alla sorella in un tempo medesimo. La qual cosa il Re ha promesso loro di approvare, e esserne contento, e rendergli da vantaggio lo stato suo in Francia. E mi ha domandato detto oratore come io credo che il Papa sene contentasse. Io gli ho risposto che Sua Santità non è per deviarsi da quello vorrà il suo Re Serenissimo, presupponendo che quella Maestà abbi a fare le cose con tante cautele che ciascuno possa vivere sicuro. E mi è parso più presto dargli intenzione di buona satisfazione di nostro Signore che mostrarsene discontento; perchè le cose di Sua Santità e nostre mi paion ridotte a sì triste condizioni, che non si abbi più a disputare in chi debba cadere lo stato di Milano, pure che le armi si posino e si esca di questi periculi presenti; e a Dio piacesse che la nostra vita durasse tanto che potessimo espettare lo evento di questo trattamento. Perchè, da poi siamo condotti qui, ci è forza prendere tutti quelli partiti e bere ogni medicina che ci conservi o allunghi la vita. Nè è da credere che, quando *Bourbon* sarà in quello stato senza esercito, potrà nuocere a

nessuno, perchè lo troverà in tanta desolazione e ruina che per dieci anni arà da fare a valersi dei frutti.

Questo consentimento che mostra il Re in concedere detto stato a *Bourbon* testifica quello si è più volte scritto, che Sua Maestà e tutti li altri signori del governo non curano di avere a fare in Italia, e che più presto l'hanno in orrore che vi abbino inclinazione; e *ultra hoc*, mostra Sua Maestà lo animo tutto remoto dalle imprese onorevoli e grandi, e inclinato *ad otium et desidiam*, come mi è parso ogni dì più conoscere; e, dacchè sì facilmente digerisce e comporta questa grandezza di *Bourbon*, atteso l'odio che gli porta, non sene può fare altro giudizio che quanto di sopra si dice.

Voglio bene pregare vostre signorie che avvertino con chi conferiscono il contenuto delle mie lettere, acciò io possa scrivere liberamente, e che di quà non ne sia fatto relazione.

Quando i Veneziani avessino notizia di questo disegno e pensiero, credo farieno ogni prova di dissuaderlo, come quelli che si sono ristretti in modo con questo duca[1], pensando di governarlo a modo loro, o, in su la morte d'un Pontefice, spiccarne un gherone, ch'io non credo fussino per perdonare a niente per tenerlo in stato. Però, quando per posare le armi non dispiacci a nostre Signore, si può tacere e lasciar fare a quei due principi, chè sempre si potrà escusare non ne avere avuto notizia. E, quando ancora col communicarlo al vicere si potesse, per l'odio che ha contro *Bourbon*, placarlo e indurlo più facilmente a qualche accordo, vostre signorie sene potranno servire a'comodi di nostro Signore.

[1] Francesco Sforza.

XVIII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 8 février 1527.

Sommaire. — Les ambassadeurs ont envoyé leurs pouvoirs en Angleterre. Nouvelles instances du nonce auprès du Roi, qui attend pour agir la conclusion de l'alliance anglaise. Embarras financiers de la France.

Noi mandammo le facultà e poteri in Inghilterra, e li oratori di questa Maestà partirno; e, due giorni sono, io parlai alla Maestà del Re, ricercando quella dovesse mettere ad effetto quanto era obbligata e quanto ci avea promesso più volte, di rompere guerra di quà o di accrescere in modo le forze in Italia che la guerra dovesse terminare presto; e che, trovandosi il Papa inviluppato in tante spese e tanti periculi e circondato da tanti eserciti, era impossibile potesse sostenere tanto tempo adosso questa infermità; e che, nella lunghezza del male, possono ogni dì nascere mille sinistri accidenti da farlo perire insieme con tutti li amici e confederati suoi; e che ora, sendo fuori del verno, Sua Maestà dovesse riconoscere le forze sue, e ordinarsi in modo che noi possiamo tenerci in qualche speranza, e conservare questo residuo di vita che ci resta. Sua Maestà ne rispose che l'intenzione sua era di muovere ad ogni modo l'arme di quà, e che a tale effetto avea mandato due quartieri alle gente d'arme verso *Picardie* e *Guienne;* ma che non pensava già di muovere infino in tanto non avea concluso con Inghilterra, perchè con quel favore e con quello accrescimento pensava più facilmente sforzare l'Imperatore. E, perchè io replicai che quando si abbino ad espettare li apparati e provvisioni d'Inghilterra, le quali insino a giugno non possono essere preste, che le cose d'Italia sarebbono intrattanto ruinate, e non era possibile poterle sostenere sino a quel tempo; però Sua Maestà rispose questo non essere vero, perchè in brevi giorni l'Inghilese poteva essere a ordine con otto o dieci mila fanti e mandarli di quà; e che, sendo di accordo con seco, non avea bisogno di provvedere le vittuaglie, come avea bisogno

di mandarle dell'Isola quando passasse suo inimico, ma che, venendo amico, si può valere di tutte le provvisioni in su lo stato suo.

Per ancora non ho auto li venti cinque mila scudi nè altri danari per costà, e la causa è che non hanno da mettere insieme mille scudi per tutto questo mese, perchè hanno consumato tutto il quartiere passato in molti pagamenti che hanno auto a fare; e, insino non vengono i tempi delli assegnamenti, non si possono valere di niente, e credito non trovano per le cagioni che sanno vostre signorie. E, due giorni sono, avendone io parlato al Re, e a Madama, e a tutti li altri signori, mi feciono conforme risposta, escusandosi non potere intra quindici giorni provvederli; ma che non erono per mancarmi nè di questi nè delli altri *quam primum* li potessino mettere insieme. E mi dissono efficacissimamente che, se si trovassino cento mila scudi contanti, che li arien mandati al Papa, perchè l'intenzione del Re è più che mai pronta e disposta in non abbandonare Sua Santità.

XIX.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 17 février 1527.

Sommaire. — Trêve conclue par le Pape avec les Impériaux, au grand mécontentement des Français. Vaines remontrances de l'ambassadeur vénitien au Saint-Père sur la honte et le dommage qu'une semblable trêve peut lui causer. Refus formel de la Seigneurie de Venise de se laisser comprendre dans cette trêve. Conseil tenu par le Roi; audience donnée au nonce; plaintes du Roi contre le Pape. Le nonce, qui n'était pas instruit, excuse comme il peut le Souverain Pontife, engageant le Roi à attendre les explications qui viendront de Rome. Dans les articles de la trêve tout est blessant pour les Français. Sur ces entrefaites, le nonce reçoit de Florence la nouvelle d'un avantage remporté par l'armée pontificale sur l'armée du vice-roi, ce qui fait penser qu'aucune trêve n'est effectivement conclue. Tout est en suspens.

Ho sollecitato lo spaccio di *Langey*[1] con li venti mila nuovamente promessi, e si trovava presto da partire ieri; nè si potria dire quanto

[1] Guillaume Dubellay-Langey, homme de mérite et de cœur, chargé de missions importantes en Italie, auteur de mémoires estimés.

la Maestà del Re si trova deliberata e pronta a fare tutte le preparazioni necessarie per la guerra di quà, e per la difesa del Papa e d'Italia; e ogni dì cene prometteva più che non si ricercava da noi. Ma, sendo avantieri venuto un fante da Venezia, che portava lettere significative dello accordo ovvero tregua fatta per nostro Signore con l'Imperiali[1] molto contraria alla opinione e credenza di questà Maestà, ha fatto in tutta la corte grande ammirazione e alterazione, con grandissimo dispiacere del Re e di ciascun altro, parendo a tutti che il Papa si trovasse in modo rassicurato, e li inimici con tanta confusione di partiti periculosi, che non dovesse mai condescendere a sì disonorata e dannosa capitolazione. Perchè li capituli venuti da Venezia mostrano che il trattamento di tale accordo contiene una tregua per tre anni; e che Sua Santità debba dare alli Imperiali dugento mila scudi per rimandare li lanschenechi e tutti li debba pagare essa e li Signori Fiorentini; e per osservanza gli abbi a dare in pegno Parma, Piacenza e Città Vecchia; e, quando gli altri confederati non voglino approvare questa tregua, il Papa è contento di servire l'Imperatore di trecento uomini d'arme e non so che migliaia di fanti. E però scrive la Signoria Illustrissima[2] che, avendo conferito nostro Signore all'oratore Veneto questa capitolazione, e dettogli che la mandasse a Venezia per averne la opinione e mente di quella Signoria; e avendo detto oratore dissuaso Sua Santità da questo proposito, e dannato detti capitoli come molto disonorevoli, e volutogli mostrare Sua Santità non trovarsi in termine da darsi in preda tanto vilmente nè a discrezione della fede di Cesare, ma, potendosi difendere e ajutare, non dovesse mancare a se medesima nè alli altri confederati, sendo al di sopra con le forze, e munita la Toscana di sorte da potere facilmente ruinare l'inimici; e che tanto più si poteva promettere la vittoria, quanto Sua Santità cominciava a vedere li buoni soccorsi e sovvenzione mandata dal Cris-

[1] Le 31 janvier, le Pape, à la suite de négociations conduites par César Fieramosca et l'archevêque de Capoue, frère Nicolas d'Allemagne, avait conclu avec le vice-roi une trêve de huit jours, que devait suivre une suspension d'armes de deux ou trois ans.

[2] La Seigneurie de Venise.

tianissimo e dal Re d'Inghilterra; e che s'intendeva la conclusione del mariaggio di que'due principi, donde poteva sperare e promettersi tanto favore e di danari e di forze che in breve tempo ne succedesse il prospero desiderato fine di questa lega : pare che Sua Santità rispondesse che si trovava circondato da tanti inimici, e tutto il dominio Ecclesiastico calpesto da soldati, e quello dei Fiorentini in grave pericolo, e esausto e munto di denari in modo non poteva più sostenere la guerra; e che, se bene avea questo rinfrescamento di Francia e di Anglia, non era sì potente li levasse la guerra di dosso, ma era una sovvenzione da tenerlo lungamente in questa infermità; e però giudicava e sperava, facendo tale accordo, ne dovesse nascere la pace universale, chè con altra intenzione non lo faceva; e però era deliberato di prendere tale capitolazione; che, quando quella Signoria Illustrissima la vogli approvare, lo arà caro, ma non la volendo, Sua Santità disegnava concluderla ad ogni modo, e per questa cagione davà tempo otto giorni alla Signoria di fargli la risposta; e acciò che il vicere intra quel tempo non venisse avanti con la gente, gli disse che avea fatto con Cesare Fieramosca una tregua di otto giorni intra l'uno esercito e l'altro, e Cesare ci era partito con li capitoli e tregua per andare dal vicere.

Udito che ebbe la Maestà del Re e questi signori quello avviso, subito iermattina si restrinsono in consiglio con tutti li ambasciadori, fuori di me, tenendo lo accordo sopradetto per concluso, fondando tutto in su la risposta di nostro Signore all'oratore Veneto, di volerlo fare ad ogni modo quando bene la Signoria non lo approvasse; la quale fece intendere alla Maestà del Re la risposta aveano mandata al Papa, e lo animo loro essere non volere tale accordo, ma volersi ristringere con Sua Maestà e correre con seco tutte le fortune e periculi insino restasse loro spirito vivo; e, perchè credo possi giudicare, quando l'accordo segua, che sia necessario fare in Italia augumento di forze, però, secondo ho ritratto, parlarno assai di fare nuove provvisioni; ma non ho auto mezzo di trarne alcun particulare, tenendomi in sospetto per le cause dette.

E, sendo stati tutto il giorno in consiglio, e insieme con loro la Maestà del Re, mandorno per me verso la sera, non avendo io notizia della cagione; e, arrivato alla notte a *Saint-Germain* e messo dentro, il Re mi domandò se avevo lettere di Roma, e rispondendo io di nò, Sua Maestà mi disse : « Monsignor l'ambasciadore, il Papa ha fatto accordo « con li Imperiali con grave nostro pregiudizio e delli altri collegati; « che ci ha fatto molto maravigliare, perchè ogni altra cosa pensavamo « a questi tempi che essere lasciati da Sua Santità, sendo provvista di « denari, e ordinatosi di provvederla di nuovo, ed essendo in sulla « conclusione col Re d'Inghilterra di fare il mariaggio, con animo di « dare tanto travaglio all'Imperatore che noi potessimo tirarlo a condi- « zioni oneste; però molto ci parve strano sua Beatitudine si vogli « rimettere alla discrezione della fede di Cesare che lo farà tornare un « semplice prete, più presto che continuare nella amicizia di tanti Prin- « cipi e si potenti, e tutti disposti per la difesa sua e per la libera- « zione d'Italia. » E, continuando il parlare suo più che una mezza ora, replicò tutte quello aveva fatto, di poi la sua tornata d'Ispagna : e come, a persuasione di nostro Signore, era condisceso al fare la lega, e lasciare le pratiche avea col vicere per li suoi figliuoli, e fare le preparazioni avea fatto e dell'armate di mare e de' danari mandati al Papa; e quanto era disposto a fare di nuovo, non per altra cagione che per compiacere a Sua Santità, e per liberare tutto il mondo dalla tirannide dell'Imperatore; la quale, se il Papa la arà voluta, sarà il primo a pentirsene, e conoscerà col tempo quanto possa fidarsi di Cesare; che Sua Beatitudine sa bene Sua Maestà Cesarea non volere altro che mettere in servitù tutte le terre d'Italia. Dicendo ancora : « Io « resto bene ammirato che la Signoria di Firenze, la quale conosce di « aver ad essere la prima messa in servitù dall'Imperatore e più ran- « sonata che nessuna altra, abbi persuaso e confortato il Papa a fare « accordo, e non tenga conto della libertà sua, ma sene vogli rimettere « alla fede dell'Imperatore. Ma quello che mi duole più che nessun'altra « cosa è che Sua Santità facci un tale accordo senza fare alcuna menzione « di me, e senza comunicarlo o espettare mia risposta. Per tanto io vi

« ho fatto chiamare per querelarmi di questi modi tenuti da Sua Santità, e giustificarmi di poi con tutto il mondo, e pensare di fare in modo che all'Imperatore non riesca il disegno che ha di tiranneggiare, e lasciare in servitù quelli se l'hanno guadagnata per viltà e paura. Però, dacchè il Papa ci ha lasciato, noi ci restringeremo, il Re d'Inghilterra e la Signoria[1] e io, e speriamo che Dio ci ajuterà, e che aremo tante forze che l'Imperatore starà ne'termini suoi. »

Io, sendomi sopraggiunto inopinata tale notizia e non avendo lettere, risposi quanto ne parve necessario, pregando Sua Maestà e li altri signori non dovessino imputare che nostro Signore avesse fatto un tale accordo se non per necessità, nè per altro che per venire alla pace universale; e ch'io non pensavo lo avessino indotto a questo accordo altro che buone cagioni e buoni fini; e che sene dovesse espettare l'ultima conclusione avanti che dolersi, perchè Sua Santità dovrà giustificare con le ragioni tutto quello avesse fatto. E, per lasciare pigliar luogo a questa prima impressione, m'andai intrattenendo con poche parole.

Quello mi parve che desse loro molestia più che altro, era il non avere fatto menzione del Re; lo avere promesso gran somma di danari, che è quello li offende più che niente; lo avere promesso trecento uomini d'arme e fanti, che non è altro che di amico diventare inimico, il che non arguisce desiderio di pace; lo avere fatto una tregua per tre anni, in qual tempo si[2] viene a confermare nello stato di Milano; *et tandem* il volere andare a trovare l'Imperatore : che sono tutte cose che li offendono insino al cuore, e non sene possono tenere ingiuriati più che si tenghino.

Dopo molti ragionamenti e repliche fatte, e querele, e dimostrazione ammirative, *Robertet* mi dette un gran plico di lettere venute da *Lyon;* e, avendomi commesso il Re ch' io guardassi se vi erono lettere da Roma, non vi trovai lettere pubbliche, se non una dei Signori Otto di Pratica, per la quale mi commettono ch'io solleciti questa Maestà e li

[1] La Seigneurie de Venise. — [2] L'Empereur.

altri alle provvisioni disegnate per il soccorso delle cose d'Italia e massime di Toscana; la quale subito fu letta avanti del Re e tutti li altri; e, sendovi dentro il doppio della lettera di Galeazzo de' Medici significativa della percossa data dallo esercito pontificio al vicere[1], molto tempestiva e opportuna in su tanta mala contentezza, fece in un tratto moderar l'animo di tutti, e a me dette occasione di dar loro speranza che questo trattamento di accordo dovesse tornare vano; perchè, sendo sbattuto il vicere, e il Papa restando sicuro, non pareva verisimile Sua Santità volesse tener ferma la capitolazione avea prima ragionato; e però volessino soprasedere ogni deliberazione, insino non ci fosse la verità et la notizia certa dell' una cosa e dell' altra. E in questa suspensione restano e loro e noi; e, avendo disegnato certe provvisioni per Italia di nuova gente d'arme, non hanno insino a ora dato espedizione a niente; e M. *de Langey,* che dovea partire con li venti mila, non è ancora partito, ma sarà forse apportatore della presente. E, quando porti li venti mila donati dal Cristianissimo novamente al Papa, gli darà a Sua Santità quando non sia accordato; ma, quando sia, arà commissione di mandarli a Venezia, per servire all' augumento dell' esercito vorranno fare quando l'accordo del Papa vadi avanti.

Hanno questa Maestà e l'oratore Anglico, che molto danna questo accordo, scritto in Inghilterra, ed io ancora ho scritto al nunzio, nè altro ci si può fare insino non abbiamo la vera notizia della concluzione, perchè della pratica si teneva cene sono in altri, per lettere de' xxx, molti avvisi, e ci maravigliamo per quel corriere nè dell' una cosa nè dell' altra non averne alcun lume da vostre signorie; nè credo però fosse male il darne notizia, per cominciare in simili casi ad insaponare la via perchè paresse meno aspra; chè ad ogni modo costì non si fa cosa, non cene sieno particulari avvisi e molto ordinati e distinti.

Queste pratiche di accordi e questi vacillamenti sono causa di aver tenuto costoro tanto in sospetto, che non si sono mai resoluti nel fare le provvisioni se non con tardità; e pare che la sorte vogli che, qualunque

[1] L'armée pontificale, commandée par Renzo de Ceri et Vitello Vitelli, s'était emparée de Frasilone, après avoir battu une partie des troupes du vice-roi.

volta si sono deliberati a fare qualche bene e che li abbiam condotti a quel punto, è sopraggiunto qualche impedimento, quando per suspetto delle pratiche di accordarsi, quando per li pensieri della fuga; alli quali si è dato di costà tanto poco tempo che non si è creduto poter fare profitto alcuno; e però si sono sopraseduti assai, chè se un tratto si fosse assicurato per qualche spazio, certo si aria potuto meglio negoziare. E pare a questi signori molto strano che il Papa abbia mandato M. *de Langey* a questa Maestà per sollecitare, e gli abbi promesso espettare il suo ritorno con la risposta tutto questo mese; e, dopo la sua partita due giorni, abbi concordato con li inimici. Il che fa loro credere che Sua Santità solo lo mandasse per poter più facilmente negoziare tal trattamento.

XX.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 18-19 février 1527.

Sommaire. — Le nonce a reçu l'avis officiel de la trêve. On espère encore que l'avantage récent remporté par l'armée pontificale en empêchera la conclusion. Irritation et mécontentement du Roi et des membres du conseil. Habile défense du nonce. Réponse du Roi : les frayeurs, les irrésolutions, les secrètes menées du Pape ont contribué à ralentir le zèle de ses alliés, en leur inspirant de justes défiances; il sera victime de la perfidie de l'Empereur, il a tout à perdre en s'unissant à lui contre les deux rois de France et d'Angleterre et les Vénitiens; s'il reste fidèle à la ligue, qu'il compte sur de prompts et puissants secours; entreprise préparée contre le royaume de Naples; projet d'alliance du Roi avec la famille du Saint-Père. Le nonce croit à la sincérité du Roi; il détourne autant qu'il peut le Pape de se fier à l'Empereur, et de conclure la trêve avec le vice-roi. Les membres du conseil accusent les Florentins, par leurs terreurs et leurs instances, d'avoir poussé le Souverain Pontife à ces extrémités. Le nonce excuse ses compatriotes. L'amiral affirme que les seigneurs Espagnols ou Flamands se sont partagé par avance les gouvernements d'Italie, comme devant tous appartenir à leur maître, et que Florence est assignée au seigneur de Beaurain. Le Roi désapprouve le projet qu'a le Saint-Père d'aller en personne trouver l'Empereur.

Iersera venne il corriere con le lettere dei vi di vostre signorie, con li avvisi della pratica tenuta con l'Imperiali circa la suspensione dell' arme, e in che termine si fosse condotta; la quale a questa Maestà Cristianissima e a tutta questa corte non potria essere più dispiaciuta,

come per la mia precedente si è dato notizia; e si è resoluto insieme con l'oratore Veneto non l'approvare, nè volere accettare a nessun modo. E, se li prosperi successi dell' esercito di Sua Santità non avesse revocato li spiriti in giubilo e letizia, e renduto loro la speranza che il Papa, trovandosi in su tale prosperità, non debba tener fermo nè venire alla conclusione di detto accordo, massime dovendo li Veneziani reprovarlo e impugnarlo; veramente non mi parve mai vedere il Re, che è pazientissimo, di peggior voglia, e questi altri signori ancora più di Sua Maestà.

Avendo ricevuto le preallegate dei VI, sono andato questo giorno a *Saint-Germain*, ed ho comunicato al Re il contenuto delle lettere, e in molte parti cerco di giustificare nostro Signore di questo trattamento, allegandone essere causa la necessità sola, per trovarsi destituta di favori e di danari, che ancora non avea notizia di quelli trenta mila di Sua Maestà nè di quelli d'Inghilterra; e, sebbene di poi era arrivato *Rabodanges* con detti danari, Sua Beatitudine avea trovato che non li potevon pagare se non con certe condizioni, che molto aveano alterato quella, parendogli Sua Maestà non si fidasse di lei[1]. E, trovandosi in su tante spese e circondato da tanti eserciti e tanti tumulti, era suto forzato prestare orecchi per uscire di affanno e di periculo; e vi si conduceva con le lacrime agli occhi, e solo per forza, e per sperare che tale suspensione poteva condurre la pace universale, che è quella cosa più desiderata da Sua Santità che nessun' altra; e di tanto più volentieri v' inclinava l'animo, quanto noi gli avamo scritto a Sua Maestà non dispiacere una tale suspensione, pur che fosse universale. Ma, sendo di poi accorso questo stratagema prosperamente, pensavamo che Sua Santità non dovesse concludere nè tener fermo quel trattamento; ma, perchè era necessario quella misurasse e ordinasse lo stato suo, io soggiunsi che, sebbene il Papa si trovasse al di sopra, ed avesse sbattuto e rimesso il vicere onorevolmente, non poteva per questo

[1] Rabodanges avait l'ordre de remettre cet argent entre les mains d'Alberto Pio, de Renzo da Ceri et de Langey, qui ne devaient le remettre au Pape que dans le cas où ce Pontife ne conclurait aucun accord particulier avec l'Empereur.

diminuire la spesa, perchè diminuendola, li inimici di nuovo lo assalterebbono; e però, sendo necessitata Sua Santità continuare la spesa e stare armato più che mai, e non avendo il modo a sostenerla, era necessario, o che approvasse e concludesse questo accordo, o che di nuovo si ritornasse nel pericolo di prima, e ne succedesse la ruina sua. Ma, quando se gli dieno quelle preste sovvenzioni e sussidii, che Sua Beatitudine possa stare in su l'arme, mostrare il viso alli suoi persecutori, pagare lo esercito a' tempi, e conservare la dignità e reputazione, non dubitavamo che volentieri Sua Santità persisterebbe nella amicizia di Sua Maestà e delli altri collegati; e che, quando quella ne prenda il patrocinio effettuale, e con presti remedii sovvenga la sua afflizione, gli promettevamo una gagliarda costanza e fermezza.

Sua Maestà, che di questa fazione ha preso letizia mirabile, rispose: «Io mi persuado che il Papa non sarà più di animo di accordare con «l'inimici suoi e nostri, e non vorrà questo disonore di lasciare li suoi «compagni; e, quando lo facci, sene troverà in peggiori termini, perchè «arà prima offeso noi, e di poi sarà a discrezione degli Spagnuoli, che «ogni giorno lo ranzoneranno come hanno fatto per li tempi passati. «E, perchè voi dite che Sua Santità fa questo accordo per mancamento «di danari, io so fare questo conto che, sendo in necessità, gli torna «meglio stare in compagnia di noi altri che gli diamo danari e gente «per la difesa sua, che giuntarsi con quelli a chi Sua Santità è forzata «darne de' suoi, e che di povero lo faccino tornare poverissimo. E, se «dicesse che lo facci per fare la pace universale, fategli intendere che «non sarà vero, perchè noi siamo di animo, e così abbiamo risoluto la «Signoria[1] ed io, di non accettare l'accordo, ma di continuare la «guerra, e il medesimo farà il Re d'Inghilterra che sarà con esso noi; «e dovete pensare che, dando danari alli nostri inimici come ha disegnato, quanto cene terremo offesi, e se potrà Sua Santità essere «amica nostra. Perchè, sebbene, due mesi sono, io consentivo ad una «sospensione di armi, mi muovevon molte ragioni che oggi non sono

[1] La Seigneurie de Venise.

« più in essere : perchè io conoscevo le cose d'Italia, per la venuta dei « lanschenechi, e del vicere, e del duca di Ferrara, e della morte del « signor Giovanni, trovarsi in tanto spavento e paura, che il dare tempo « a riprendere lo animo e respirare mi pareva necessario e utile; di poi « nel suspendere la guerra due o tre mesi mi pareva sene dovesse « trarre due comodità : l'una, che non avendo danari, l'Imperiali « venivano a consumarsi per le paghe de' nuovi lanschenechi senza « frutto alcuno; l'altra che io mi andavo accostando al tempo delle « fazioni, e logorando il verno, per fare a tempo nuovo quello sforzo « di quà che io vi ho più volte detto, e per ridurre a conclusione il ma-« riaggio con Inghilterra. Ma, trovandosi ora li successi d'Italia in buona « prosperità, il Papa di ragione essere assicurato, la Toscana munita « e defensibile, le cose di Lombardia in buona conservazione, li inimici « senza alcun partito o disegno, senza provvisione di denari e senza « speranza di nuovi soccorsi, e noi di quà dovere intra non molti giorni « concludere il parentado e ordinarci alla guerra; perchè dovemo noi « pensare o accettare suspensione o tregua? Noi siamo deliberati, il Re « mio fratello ed io, di fare tanta guerra all' Imperatore, che li parerà « forse sentirne troppa, e lo vedrete tanto presto che vi maraviglierete. « Però scrivete a nostro Signore che, per l'amor di Dio, posi lo animo, « e non lasci questa compagnia, e non pensi nè a tregua nè altre pra-« tiche, e ci assicuri in modo, ora che si trova al di sopra, e che lo « esercito di Lombardia è tanto perplesso nel prendere partito e non « sà quello si fare, che noi possiamo fermare il piè e voltare lo animo « ad ajutarlo. Perchè queste continue pratiche di accordo, e queste « paure e disegni di fuggirsi, a dirvi il vero, ci ha tenuti irresoluti, « e sempre con suspetto tale che non ci siamo potuti assicurare di non « perdere il tempo e li danari. Ora, perchè Sua Santità dice non po-« tere sostenere le spese, io lo voglio ajutare ad ogni modo, e pensi che « mi troverà di tanto buon volere, e tanto buon suo figliuolo quanto « saprà domandare. E a causa cominci a vedere li effetti, io ho fatto « lo spaccio di *Langey* con li venti mila scudi, i quali non voglio siano « computati intra li altri promessi e ordinarii; e venti mila ne ho ordi-

« nato mandare al conte Pietro [1], acciò metta in su l'armata cinque o « sei mila fanti da porre in terre, e sene vadi a Civita-Vecchia, e di lì « faccia tutte quelle imprese che dirà nostre Signore. E, perchè Sua « Santità possa servirsi delli cinquanta mila scudi li debbo per le de- « cime, io vi darò l'assegnazione di presente; e, avendone bisogno, vi « potrete accattare su quello vi pareră. E, quanto alla guerra, di questo « rendetevi certi, che subito fatto il mariaggio, darem ordine alla rot- « tura, e vedrete di che sorte guerra noi faremo : perchè il Re d'In- « ghilterra e il duca *de Gueldres* romperanno verso la Fiandra; ed io, « per via di Navarra, ad ogni modo passerò in Ispagna con venti cinque « mila fanti, e mile cinque cento lancie o due mila; e, se il Papa non « ci avviluppa la fantasia, noi farem domandare pace all' Imperatore, « e lo faremo a modo nostro, e faremlo il più glorioso Papa che fusse « mai. A M. *de Langey* ho dato commissione che dica a Sua Santità « ch' io sono contento di fare l'impresa del Reame [2] per un de' miei « figliuoli, e pigliare la nepote [3]; e che divisi la spesa e quanta gente ha « di bisogno, e ritorni da me con l'intenzione e informazione del tutto; « chè, ajutandomi Sua Santità, ne farò l'impresa con animo e condizione « l'Imperatore non l'abbi mai a riavere. »

E, per quanto si vegga per tutti i segni esteriori, e per quanto è detta la ragione, a me pare che Sua Maestà abbi a mettere ad effetto tutti li sopradetti disegni, pure che nostro Signore si vadi intratenendo qualche tempo non molto lungo; perchè oramai siamo fuori fuori del verno, e questa congiunzione con Inghilterra è forza li [4] tragga dalla natura loro tarda e irresoluta, e se non per altro, per stimolo dell' onore, sendo in compagnia di quel Principe; il quale volendo fare guerra, non solo li assicura, ma li sumministra e concorre alle spese, e fa loro buonissimo gioco. Nè è da dubitare che, *quam primum* l'Imperatore sentirà la calcina nel fondo suo, e avendo avuto per mare e

[1] Pietro Navarro, commandant de la flotte.

[2] Le royaume de Naples.

[3] Catherine de Médicis, fille de Laurent, duc d'Urbin. Elle n'était pas la nièce, mais la petite cousine du Saint-Père.

[4] Les Français.

per terra due sbarbazzate, non cominci a piegare lo animo alla pace. Nè io so vedere ragione che nostro Signore debba astenersi di perseguitare l'Imperatore, insino che lo riduca in termine da non gli poter nuocere e liberare Italia dalla sua servitù; perchè, quando altro non muovesse Sua Santità, lo dovria muovere il conoscere non si poter giammai fidare di sue promesse o accordo; chè, avendola ingannata e straziata avanti li facesse la lega contro, e in tempo avea fatto a Sua Maestà Cesarea tanti beneficii, dovemo pensare quello farà adesso, dopo le offese e le battiture, e dopo l'essersi ristretto con l'inimici suoi. E, se il Foglietta[1] l'intende altrimenti, merita un cavallo secondo la persona sua; chè manco male è essere in poco tenuta in lunga da questa compagnia, che non gli domandano denari, ma pure alla fine ne danno qualcuno, che restringersi con chi cerca la morte sua, e mugne il sangue di tutti, e scortica, e circoncide i popoli come sono circoncisi loro. Però mi pare che in questo partito si giuochi l'ultimo resto o di restare glorioso o di restare infame; e, avendo questa nave corso tante fortune, e percosso in tanti scogli, e fluttuato *usque ad naufragium* più volte, saria grande errore e disonore, adesso che si può dire condotta al porto di salute, andarsi a perdere, e non si sostenere tanto che vi surga e si salvi.

Io andai di poi dentro in consiglio, e comunicai il contenuto delle lettere; e avemo molti ragionamenti simili al di sopra, tutti tirando ad un senso, che il Papa si pregasse e confortasse a non lasciare questa compagnia, e si facesse fede che il Re non si vide mai tanto deliberato in ajutarlo, in soccorrerlo e osservarlo, quanto è di presente; e tanto più sarà pronto e animato a continuare, quando vedrà Sua Santità levare le pratiche dello accordo e tregua. E in su tali ragionamenti tutti mi si volsono, imputando la colpa di queste pratiche e della paura di Sua Santità alla Signoria di Firenze, e a quelli cittadini che lo infestavano e stimolavano all' accordo, non tenendo conto nè dell' onore nè della libertà, dicendo : « Voi pensate di avervi a salvare quando l'Imperatore

[1] Agostino Foglietta était un des conseillers les plus influents du Pape; il était sans doute partisan de la trêve.

« vinca l'impresa; e voi sarete i primi ruinati e soggiogati; e potete con « qualche spesa e con pochi giorni di difesa liberarvi e salvare lo stato « vostro, e non lo volete fare. E se voi fossi abbandonati e non fossi « soccorsi dallo esercito della lega, sareste escusati; ma non sappiamo « di quello dobbiate dubitare d'altro, avendo tanto sussidio, che de' vostri « palazzi, come se fosse da tenere più conto di quelli che della libertà! » E, rispondendo in quanto mi parve necessario per escusazione e giustificazione della città, mostrando quella trovarsi senza denari, senza artiglieria, la città non forte, il dominio aperto, e la terra debole e senza capi di guerra; replicarono tutti : « Se voi vorrete, quando bene li inimici venghino in Toscana, non sarete sforzati, e salverete voi e nostro « Signore. » E allora l'amiraglio[1] mi disse : « Ambasciatore, rendetevi « certo che, vincendo l'Imperatore, la città vostra resterà in servitù; « perchè, in quelli giorni che il Re fece l'accordo con l'Imperatore in « Ispagna, pensando di avere a venire in Italia, si[2] distribuirono tutti « i governi delle terre d'Italia; e M. *de Beaurain*[3] ottenne dall'Impe« ratore il governamento di Firenze; e si passò in consiglio il suo « mandamento; e tutto, perchè si divisono ogni cosa come attenante a « Cesare. »

Del parentado d'Inghilterra non si dice altro, si non che sene attende lo evento; e li ambasciatori domane, per relazione d'un corriere, saranno nella Isola.

Dello andare nostro Signore a trovare Cesare per condurre la pace universale, questa Maestà Cristianissima non sene mostra contenta; parendogli si dia troppa reputazione all' Imperatore, e si metta in pericolo Sua Santità; e non si possa pervenire allo effetto che muoveria quella a prendere una tale e si lontana peregrinazione; perchè Sua Maestà giudica non potersi venire alla pace, se non per via di guerra e con la forza dell' armi.

[1] Philippe Chabot, seigneur de Brion, avait remplacé dans cette dignité Bonnivet, tué à Pavie. Brion avait partagé la captivité de son maître.

[2] Les Espagnols. — [3] Adrien de Croy, seigneur de Beaurain.

XXI.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 3 mars 1527.

Sommaire. — Nouvelles négociations du Pape avec les Impériaux; l'envoyé d'Angleterre y prend part; les Vénitiens consultés déclarent qu'ils ne prendront aucune résolution que de concert avec le Roi. La trêve repoussée absolument par la France; l'expédition de Naples résolue; le projet de nommer le duc de Ferrare capitaine général approuvé. Le duc de Savoie demande pour son fils aîné la seconde fille du Roi. Les Français sont offensés de voir le Pape consulter exclusivement les Vénitiens sur la trêve; ceux-ci savent s'en prévaloir. Manéges de l'Empereur pour jeter la division entre les ambassadeurs des puissances alliées en résidence à sa cour.

Iermattina ci furono lettere di Venezia de' XIV, per le quali quella Signoria Illustrissima fa intendere al suo magnifico oratore, come maestro *Russell*, agente del Re d'Inghilterra, era andato dal vicere, di consenso di nostro Signore, per introdurre nuovo ragionamento di suspensione d'arme; e che, in sua compagnia, per il medesimo effetto, era voluto andare il generale de' Frà Minori[1], con intenzione nondimeno di far la tregua sanza pagar denari quando si avesse a fare. E che nostro Signore ricercava la Signoria[2] della opinione e intenzione sua circa tal negozio, e domandava mandasse facultà in l'oratore suo di poterla approvare; e che quella Signoria gli avea fatto rispondere non volere nè approvare nè accettare tregua senza participazione e buona volontà di questa Maestà Cristianissima.

Per la sopradetta significazione, ieri l'oratore Veneto fu a *Saint-Germain* per comunicarla al Re e a questi signori, e per intenderne e risponderne la loro resoluzione. Propone e mostra ancora quella Signoria alla Maestà del Re l'impresa del Regno non molto facile, e dove, avendosi a fare, sia necessario gagliarde e subite provvisioni, per non la tentare in vano; e ne ricerca Sua Maestà come intende procedere in questa impresa, e con che forze e con quali pensieri. Terzo, introduce la pratica del duca di Ferrara, e ne domanda la sua volontà circa la

[1] Frère Gracian Lotasa. — [2] La Seigneurie de Venise.

condotta in capitano generale. Significando come ha dato intenzione al Papa che Sua Maestà Cristianissima, non solo approverà detto accordo e condotta, ma ne resterà contentissima, e accetterà al concorrere alla spesa di suo stipendio pro medietate con quella Signoria Illustrissima; ed, avendomi iersera conferito signor oratore Veneto li sopradetti avvisi: questo giorno è tornato per la risposta, la quale è suta:

Quanto alla prima parte, della tregua, che questa Maestà non la vuole nè la consente, nè gli pare, trovandosi l'impresa in miglior condizione che alli dì passati, dare agio e tempo alli inimici di riordinarsi.

Alla proposta della impresa del Reame, hanno detto averne commesso a Roma e di nuovo volerne commettere, parendo ed approvando loro si debba fare ad ogni modo, e ne espettono quello si sarà resoluto a Roma, dove si debba deliberare con che forze e con che spesa, e chi, e quanto si debba contribuire per ciascuno, e per chi si debba guadagnare detto stato, presupponendo il Papa vogli si acquisti per Monsignor *d'Orléans* [1], facendo la parentela.

Del duca di Ferrara, hanno risposto avere gratissimo che la Signoria abbi promesso per il Cristianissimo, perchè concorre volentieri in tal composizione e spesa di soldo, per fare acquisto di quel principe e assicurarsi di averlo in compagnia.

Emmi parso in su tali avvisi andare oggi a corte, e ricercare questi signori del consiglio regio quello avessino pensato o risoluto rispondere alli quesiti della Signoria Illustrissima, acciò possa ancor io scriverne l'intenzione e deliberazione del Re in conformità dell' oratore Veneto; ed, entrato da loro, mi risposono quanto alla tregua, quello che di sopra si dice. E, perchè io replicai che l'andata de *Russell* al vicere poteva essere, così per adempire la commissione del suo Re, come per induzione del Papa; il quale, quando pure avesse animo di far tregua, non la faria se non per due cause molte oneste e ragionevoli, l'una per venire alla pace universale, che è il più saldo intento che tiene Sua

[1] Second fils du Roi, qu'il était déjà question de marier avec Catherine de Médicis.

Santità, l' altra per non potere sostenere la guerra per mancamento di denari: però risposono: « Nostro Signore da nessuna parte debba essere « mosso di condiscendere a tregua o suspensione, perchè saria un modo « di ruinare tutta questa impresa, la quale ha preso tanto vigore, e « ciascun giorno è per prenderlo migliore, che non debba pensarvi. E, « se Sua Santità credesse che, per venire alla pace, la quale noi desi« deriamo non men di quella, il fare la tregua fosse buon mezzo e gli « facilitasse la via al farla, veramente s'inganneria, perchè l'Imperatore « non farà mai onesta pace, se non per forza e per mezzo di una con« tinua guerra che lo metta in necessità; e per la via di tregua potria « riordinare il Reame, provvedere nuove gente, e mandare nuovi danari « che ci terrebbono in più lunghezza di travagli. Però non è da perdere « tempo; e, adesso che l'inimici sono in declinazione è da caricare loro « adosso da ogni parte, e ridurli per questi versi alle condizioni ragio« nevoli. » Io risposi che Sua Santità non ha altro intendimento nè altra voluntà che loro Signorie, perchè è disposta fare la guerra e perseguitare l'inimici della Sede Apostolica, infino che li riduca in termine da non gli poter nuocere; ma che ci mostrino la via che Sua Beatitudine possa comportare la spesa, ed io prometteva loro che non faria sorte alcuna di accordo, infino a tanto potrà reggere l'esercito; perchè Sua Santità molto bene conosce quanto si può fidare delli Imperiali, e non v'inclina l'animo se non per mera necessità. Risposono : « E noi lo prov« vederemo e lo ajuteremo, chè sappiamo ne ha bisogno; ma, quando « lui facesse una tregua, credete voi per questo che non sia forzato a « stare in su la spesa? Rendetevi certo che non può disarmarsi nè alleg« gerirsi; perchè, non volendo, nè la Signoria[1] nè noi, accettarla, il « vicere non può disarmare, e, non disarmando il vicere, Sua Santità « non vorrà restare nè alla fede nè alla discrezione sua, e sarà for« zato dare a lui più che non spende nella guerra. Però scrivete ardita« mente a Sua Santità che risolvi l'impresa del Reame, e vadi conti« nuando il perseguitare l'inimici; che noi lo ajuteremo; e, fermo e

[1] La Seigneurie de Venise.

« concluso sarà il mariaggio con Inghilterra, faremo dal canto nostro « quello si potrà per ridurre l'Imperatore a qualche conclusione di pace « e accordo universale. »

Per lettere che ebbe questa Maestà dal suo oratore di Spagna, secondo quella ci riferì, l'Imperatore ha usato e usa ogni possibile diligenza, e molte versuzie e tratti sagaci per insospettire quelli oratori confederati l'un dell'altro; e quando tenta uno, e quando un altro da parte e separatamente, mostrando avere pratiche e potere accordare a sua posta con qualunque di loro. Nondimeno pare che poco vi abbi fatto acquisto infino ad ora.

Alli giorni passati il Re ci disse che il duca di Savoia gli avea fatto domandare la sua figliuola seconda [1] per il suo primogenito [2], e che gliene voleva dare ad ogni modo, per ritirare quel signore e monsignor *de Genève* [3] in sua amicizia; nè di poi sen'è inteso altro ch'io di certo possa scrivere.

Questo conferire e ricercare li Veneziani della voluntà e intenzione loro in questi trattamenti di tregua, e non questa Maestà, causa mala contentezza in costoro; e fà loro far giudizio che il Papa, quando potesse tirare alla sua voluntà quella Signoria, non terrebbe conto di loro. Di che li Veneziani si sanno servire e fare onore; e sene vagliono in parere più osservanti della fede e della amicizia con questa Maestà; nè noi possiamo escusare o prevenire a simili suspicioni, non avendo notizia se non dopo il fatto e dopo il concetto già preso e incarnato.

[1] Marguerite de France; elle était la quatrième fille du Roi; mais ses aînées, les princesses Louise et Charlotte, étant mortes en bas âge, elle était devenue la seconde.

[2] Le célèbre Emmanuel Philibert; ce mariage devait se conclure plus de trente ans après, en conséquence du traité de Cateau-Cambrésis.

[3] Pierre de La Baume, évêque-prince de Genève, placé en quelque sorte sous la dépendance des ducs de Savoie.

XXII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 4 mars 1527.

Sommaire. — Nouvelles d'Angleterre; le cardinal Wolsey ne paraît pas opposé à la trêve. Conférence intime avec le Roi : il prie le Pape de ne pas conclure la trêve; de déterminer lui-même la part que chacun doit prendre à l'expédition de Naples; si son fils est placé à la tête de ce royaume, il veut que ce soit du consentement des Italiens; ce sera un Italien de plus, que le Saint-Père considérera comme son fils adoptif. L'envoyé anglais en Italie semble avoir eu mission de son gouvernement d'aller trouver le vice-roi et peut-être même Bourbon. Le Roi et les Vénitiens repoussent la trêve : le Roi pour conquérir Naples et obtenir la délivrance de ses fils; les Vénitiens pour éloigner la guerre de leur pays et gagner quelques places dans la Pouille.

Avendo iersera auto le lettere d'Inghilterra, questo giorno sono andato a *Saint-Germain*, e communicato in prima con la Maestà del Re li avvisi avevo dal signor nunzio [1] della pronta voluntà del Re Serenissimo in volere ajutare e soccorrere il Papa, e della grande speranza che tiene il reverendissimo Eboracense di fare qualche sospensione d'arme o veramente la pace universale. Sua Maestà mi disse, che non era punto a proposito fare tregua di presente, per la cagione che si dice nell' altra mia, e che avea scritto alli suoi oratori che non si parlasse nè di tregua nè di pace, infino non si era concluso il mariaggio, perchè gli pareva che il cardinale Eboracense ne avesse troppo gran voglia, e che fosse per avere più rispetto alle cose sue dopo tale conclusione che non aria davanti; dicendo: « Io veggo che mi vorria caricare per la recuperazione de' miei figliuoli « di due milioni di scudi, ed io non sono per comportarlo, perchè sono « troppi. E però prima voglio si parli del matrimonio, e di poi si pensi « alla pace. » Avemo di poi vari parlamenti di più cose, e precipue della assegnazione dei cinquanta mila per conto della decima, in la quale, per ritrovare essere cosa lunga, vorrei pigliarci dentro altro ordine.

Volendomi partire dal Re, Sua Maestà mi ritenne, e mi disse : « Io vi

[1] Le nonce en Angleterre était le protonotaire Gambaro.

« prego, ambasciatore, scrivete al Papa che sia contento non fare alcuno « appuntamento col vicere, e vogli avere pazienza infino che di quà si « possa fare qualche buon frutto; e ch' io non lo abbandonerò, nè gli « mancherò ne' suoi bisogni, se io dovessi perdere lo stato e la vita; ma « vadi continuando la guerra e mettendo in necessità l'Imperatore, ora « che le cose sono in buona prosperità; e tiri avanti l'impresa di Na- « poli, e capituli con che forze e quanto ne debbino partecipare li Vene- « ziani e quanto io; e di tutto quello toccherà fare a me, gli manderò « la provvisione per tre mesi, e quanto porterà la tassazione mia; e li « Veneziani faranno il medesimo; e, in questo modo Sua Santità verrà « a discaricarsi e diminuire la spesa, perchè la più parte correrà sopra « di noi; ed, avendo la Signoria[1] ad averne qualche membro, concorerà « ancora essa per la parte sua. E quella porzione del Regno che restera « a me pel mio figliuolo, Sua Beatitudine ne potrà disporre a modo suo; « perchè voglio lo pigli in protezione e lo facci suo figlio adottivo; chè « altrimenti non farei tale intrapresa. Nè pensate che, quando io po- « tessi avere oggi il Reame senza la buona grazia degli Italiani, io lo « volessi prendere; ma, contentandosene il Papa e li altri d'Italia, volen- « tieri dò loro il mio figliuolo, e voglio doventi Italiano, e da loro sia « governato e difeso. Però fate quello officio caldamente, e lo pregate « a non fare accordo, chè presto si terrà modo di alleggerirlo; e sarà il « più reputato Pontefice fusse mai e più glorioso. E, se io son suto con- « tento non solo di fare la lega per comodo di Sua Santità e fare tante « spese in questa guerra, se ora nuovamente son condisceso a maritarmi « con la figliuola d'Inghilterra, solo per facilitare l' impresa nostra, e « per riavere li miei figliuoli, e mettere Italia in libertà; debbe Sua « Beatitudine sostenere qualche poco di tempo, per venire a quel fine « che ciascun di noi ha desiderato; chè vi fò fede che mi sono volto a « questa parentela se non per conoscere le cose nostre, tanto mia quanto « d'Italia, non avere altro remedio. » E in simile sentenza mi parlò gran pezzo con efficacia e molto affettuosamente, mostrando sentire dentro quello sonavon le parole.

[1] La Seigneurie de Florence.

E' mi è parso che li Signori Veneziani, nel proporre questi trattamenti di tregua fatti per nostro Signore, non solo sene sian voluto onorare, e valere in parer loro soli più osservanti di questa Maestà e avergli rispetto più che gli altri, ma li abbino porti in certi modi da insegnare e dare animo a costoro di recusare la tregua. Nè io ho mancato di dire al Re che, se *Russell* era andato dal vicere, che poteva essere andato di sua voluntà, perchè ne avea commissione dal suo Re, e non solo di andare dal vicere, ma ancora da M. *de Bourbon;* e che non si doveva imputare a nostro Signore questo nuovo trattamento, per averlo *Russell* in commissione; perchè Sua Santità non era per far conclusione senza parteciparlo con Sua Maestà Cristianissima.

Credo che, in questa deliberazione del Re e de' Veneziani di non voler tregua nè suspensione d'arme, abbino diversi fini l'un dall' altro. E quelli del Re, che sono due, si scoprono meglio, perchè si vede che lo appetito di conquistare il Reame in su la ritirata e fuga del vicere lo tira alla guerra, e a stringerlo di presente avanti soccorso dall' Imperatore; e, oltre a questo, credo che, cominciandosi a disunire li confederati, gli paia si difficulti la recuperazione de' suoi figliuoli. Li fini de' Veneziani non saprei conjetturare; ma potrieno essere, che, vedendo appiccare il fuoco verso il regno di Napoli, abbin caro si reduca tutto in quella parte, e per lontanarselo dallo stato loro, e levarne un gherone verso la Puglia. Il che non potria loro riuscire quando si posassino l'armi in terra di Roma, non potendo assicurarsi che si posino in Lombardia. La impresa degli Abruzzi è giudicata da qualcuno difficile e vana; ma più saria commendato andare a dirittura a Napoli.

XXIII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 20 mars 1527.

Sommaire. — Le Pape est sur le point de conclure avec le vice-roi une suspension d'armes pour huit mois. Plaintes et reproches du Roi : le Saint-Père a justifié tous les soupçons des alliés ; il a lui-même paralysé leurs efforts, en ne s'expliquant jamais nettement sur la quantité de troupes et d'argent qu'il réclamait pour sa défense ; jamais ses demandes à cet égard n'ont été précises, jamais ses réclamations n'ont été explicites. Aujourd'hui il aura toujours à se défier du vice-roi, et il aura pour ennemis les Vénitiens et la France. Le nonce fait remarquer au Roi que la trêve n'est pas encore conclue ; il le presse, à tout événement, d'envoyer sur-le-champ en Italie le plus de forces et le plus d'argent possible. Le Roi se range à cet avis.

Comparsono le di Vostre Signorie de' xxvi, e con esse la capitulazione[1] praticata col signore vicere della suspensione della guerra. Del quale avviso ci erono sute più giorni avanti lettere da Venezia, perchè quella Signoria Illustrissima voleva ritrarre la mente e intenzione di questa Maestà Cristianissima come deliberava procedere in quel maneggio, per unire la loro voluntà e resoluzione con quella di Sua Maesta, e accompagnare quella, e nella pace e nella guerra, con ogni suo sforzo e con ogni sua operazione. E, perchè, con le lettere de' xxvi di Roma, ci furono ancora lettere del signor Alberto[2] e altri agenti regii, per le quali fu scritto il medesimo trattamento copiosamente, ma in modo che lo presupongono dovere seguire al certo per vedere nostro Signore in ferma volontà di volere appuntare, questà Maestà e li altri signori sene sono mostri molto mal contenti, e sene dolgono e querelano al cielo, parendo loro avere osservato i capituli e le promesse; e, ora che si trovano fuor del verno e con buona disposizione di fare di quà gagliarda intrapresa, e li successi di Roma si trovano in buona prosperità, non possono comportare con l'animo questa separazione e

[1] Le Pape était sur le point de conclure une suspension d'armes pour huit mois avec le vice-roi, par l'entremise de César Fieramosca, envoyé de l'Empereur, et de Sérénon, secrétaire du vice-roi.

[2] Alberto Pio, comte de Cardi, ambassadeur du Roi à Rome.

disunione della lega. Per tal causa io, due giorni sono, sapendo che molto sene risentivono, ne andai a *Saint-Germain*, e trovai il Re di malissima voglia; e, oltre alle repliche di quello avea fatto di sopra più che non era suto ricerco al cominciamento della lega, Sua Maestà ci disse : « È però possibile che il Papa non vogli comportare qualche « poco ancora questa compagnia; e, ora che noi siamo per trar frutto « di tutte le nostre fatiche, si abbandoni e resti in paura; e si trovi « avere li inimici sotto i piedi, e li vogli lasciare ringagliardire colle « tregue, e rimettersi a discrezione loro? Io mi persuadevo che Sua « Santità avesse più animo a resistere alli casi del mondo che non si « mostra avere. E, se mi fosse suto detto, quando noi facemo lega e « quando si cominciò la guerra, Sua Santità avesse paura e timore « dei casi che occorrono nel guerre, e se li inimici andavano verso « Firenze che si accorderebbe e ci lascierebbe, io non ci sarei mai « concorso; perchè la ragion vuole che con la pazienza si perseveri infino « al fine, e se l'uno è più molestato che li altri, che ciascuno lo soccorra « e ajuti, come io ho fatto e sono di animo di fare quando non si ac- « cordi. »

Noi replicamo che, quando si fece la lega, si pensò che quelle forze si ordinorno per allora fussino abbastanza contro quelli inimici si trovavono a quel tempo in Italia; ma, se di poi l'Imperatore avea mandato nuovi soccorsi e messo l'impresa in maggior spesa e periculo, era suto necessario che ancora Sua Maestà e la Signoria [1] facessino accrescimento di forze, per fare contrapeso a quelle avea mandato l'Imperatore; ma, perchè tutto questo peso e molestia di guerra si era ridotto nel dominio della Chiesa e de' Signori Fiorentini, dove si trovavono di presente, tanto di amici che di nemici, più che ottanta mila uomini di guerra, era impossibile, quando bene Sua Beatitudine avesse l'animo di marmo, che possi comportare e la spesa dello esercito e la desolazione de' suoi popoli. E però, trovandosi Sua Beatitudine in tanta afflizione, e circumvento da tanti travagli, e senza alcuna provvisione di denari, non era da maravigliarsi se titubava e se voltava l'animo allo accordo;

[1] La Seigneurie de Venise.

perchè, sebbene li altri spendevano, toccava a Sua Santità sola a sopportare tutti i danni della guerra.

Sua Maestà replicò : « Io più volte vi ho detto non volerlo abbandonare, e ch'io sono disposto mettere per Sua Santità insino alla vita propria; ma questa rimessione di febbre, che tanto spesso ci rinnova, non mi lascia fermare lo animo, nè mi lascia assicurare di quello io abbi a fare. Nè mai, per ambasciata o lettere io abbi mandato, ho potuto sapere particularmente quello vorrià Sua Santità, nè quello gli bastasse : perchè il querelarsi di non potere sostenere più la guerra, il domandare in universale denari e sovvenzione, il minacciare se non sarà soccorso e ajutato, e sempre tenere le pratiche appiccate, ci ha messo tanta confusione nella fantasia, che non sappiamo più come procedere nè che fare. Però sarià suto pur bene avere una volta fatto intendere la spesa che ha e quello può fare da per sè (che non credo però Sua Santità voglia io facci tutta questa guerra), e avere mostro quanto è quello gli manca; perchè lo animo mio è di soccorrerlo e non lo abbandonare. Ma questo non si restringere ad alcuna somma mi tiene in paura e suspeso, che, dandogli io quanto io mi voglia, Sua Beatitudine possa sempre dire : Io mi sono accordato, perchè io non son suto ajutato abbastanza. E, quando quella ci farà intendere : Se io sono soccorso di un tanto al mese, io starò fermo e constante; noi sapremo come ci arem da governare, e come aremo da procedere. » E, continuando il parlare, Sua Maestà disse : « Nostro Signore sarà pure accordato o si accorderà; la Signoria ed io, come vi ho detto non l'accetteremo; e vogliamo continuare la guerra ad ogni modo, e farla nel Reame, dove il vicere sarà forzato stare in su l'arme, e Sua Santità vedrà se diminuerà la spesa o nò; perchè, oltre al conoscere che non si può fidare del vicere, arà pure a spendere per difendere il Regno e guardarsi da noi, perchè, dando le gente al vicere per difesa del Reame come disegna, noi lo riputeremo inimico, e lo terremo in su la spesa se vorrà difendersi da noi. »

Io risposi che mi rendeva certo non si verrà a questi debattiti nè a tali esperimenti, perchè noi vedevamo per le lettere che Sua Santità non

era accordata, e sapevamo il Fieramosca essersi partito senza conclusione. Ma, perchè le necessità della impresa, in ogni evento che fosse seguito, non pativono dilazione di tempo, ma ricercavono celere e effettuale esecuzione, confortavo Sua Maestà Cristianissima a mettere ad effetto tutto quello che aveva disegnato fare, in evento che il Papa fosse accordato. Perchè le provvisioni manderà in Italia profitteranno a tutti li disegni di Sua Maestà; e, se troveranno Sua Beatitudine non abbi concluso, potranno servire in sovvenire e soccorrere e tener quella in buona fermezza e costanza. Quando pure trovassino Sua Santità aver convenuto con li inimici, saranno pronte per far la guerra in compagnia de' Signori Veneziani; e però non era bene per queste suspicioni e rispetti ritardare o dismettere tali provvedimenti, perchè potrieno essere causa di far fare al Papa per necessità quello non arià voluntà di fare.

Rispose Sua Maestà volerlo fare ad ogni modo, e che solliciterà mandare li venti mila scudi, e ordinare di far scendere sei mila Svizzeri, e mandare all' armata di mare che parta con li navigli grandi e sene vadi a Livorno; e, quando trovi lo esercito imperiale essere venuto verso Toscana, il conte Pietro sene vadi a Firenze con li quattro mila fanti; ma, trovandoli aver fatto altro cammino, sene venga verso il Regno a trovare l'altra armata delle galee della lega.

Questi ordinazioni conosco che per la difensione de' Fiorentini non possono essere a tempo, ma potrien bene all' impresa comune fare gran giovamento, quando fussino esecutate con prestezza, come ha detto Sua Maestà di voler fare, e ne ha dato commissione al cancelliere e agli altri signori del consiglio. Ed io, a causa non si metta in oblivione, ieri ne andai da loro signorie, e proposi e ricordai l'espedizione di questi disegni ordinati dal Re; e li trovai tutti molto pronti ad ultimare le sudette deliberazioni. Ma molto si trovono suspesi di animo per le pratiche tenute da nostro Signore, e desiderano assodarsi e assecurarsi di Sua Santità. Però vostre signorie saranno contente venire a qualche particulare, più distinto si può, di quello volesse Sua Santità; perchè il domandare in universali fà stare suspeso e confuso ciascuno,

come si è detto; non possendo discernere quanto si basti, nè se il poco contenta nostro Signore, o se lo assai lo assicura della fermezza di sua Beatitudine. E a me pare che la voluntà ci sia buona, e che la durezza nasca da impotenza, benchè loro non la confessino, ma dicono bene in brevi di poter essere a ordine con questi pagamenti.

XXIV.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 27 mars 1527.

Sommaire. — Nouvelles d'Angleterre; lenteurs apportées aux négociations. On croit que le roi de France est plus engagé qu'il ne le dit envers la princesse Éléonore; on doute que, sans la conclusion de ce mariage, l'Empereur consente jamais à rendre au Roi ses enfants et à conclure la paix. Modification proposée : la princesse d'Angleterre, à cause de son extrême jeunesse, ne serait pas immédiatement envoyée en France; elle épouserait ou le Roi ou le duc d'Orléans, second fils du Roi; les conquêtes seraient également partagées, etc. Le roi de France ne désapprouve pas cette combinaison.

Vostre signorie aranno potuto comprendere a che termine si trovava la pratica d'Inghilterra e quello ne avamo possuto ritrarre dell' animo di Sua Maestà Cristianissima, e la grande inclinazione mostrava avere di mettere ad effetto la parentela con quel Re Serenissimo, dandone certa speranza di conclusione. Nondimeno la lunghezza della pratica, e le commissioni addentellate e dubie che mostrono avere quelli oratori Francesi, fanno dubitare non si proceda per costoro con quella sincerità e nettezza si converrià in un tale negozio. Nè si veggono li fini loro dove l'indirizzino, perchè mi pare tutte le azioni loro sien confuse e contrariate l'una con l'altra; perchè il non volere tregua in Italia, e non far la guerra con quelle forze che dovrieno, non par bene esaminato; il lasciar perire Italia e nostro Signore, col voler risuscitare fuor di tempo Sua Santità, è ancor peggio considerato; il voler la figlia d'Inghilterra, e non dare le commissioni libere e lo usare termini salvatichi e strani, non sò che profitto possi recare a questa Maestà; *et tandem* voler la pace e non mandarne le commissioni in Anglia, mostra

uno avviluppamento di faccende che si reducano alle prediche del Piovano Arlotto[1]. Noi di quà non possiamo altro dirne o prometterne che quello ne è promesso e detto a noi, che tutto tende a darne certissima speranza. Sono di poi venute nuove lettere d'Inghilterra in questa Maestà Cristianissima dalli suoi oratori, e in l'oratore Inghilese; dal quale ho ritratto, ma con promissione di tenerlo secreto, che, avendo veduto il Suo Re Serenissimo e monsignore Eboracense con che ordine procedono li oratori Francesi in quel maneggio, pare che sieno entrati in qualche suspicione che il Re Cristianissimo non abbi pratica con l'Imperatore, o non sia obbligato a Madama Leonora, dopo la sua tornata in Francia, in modo che non possa lassarla, come per le lettere del nunzio si è significato. E, in su questa confusione e incertitudine, avendo fatto li oratori Francesi istanza che la figlia sia condotta in Francia, pare che per la parte degli Inghilesi non si approvi; e ci si vegghino tre difficoltà :

Che la figlia, sendo in età di dodici anni o meno, sia condotta in Francia, nè stia fuor della custodia sua, sino che non è matura per il matrimonio.

La seconda è che l'Inghilese dubita che il Cristianissimo non abbi, o per lettere o per qualche atto, consentito, dopo la sua tornata in Francia, in Madama Leonora. E, sebbene il Cristianissimo dice non essere obbligato a tôrla, per esser suto, come prigione, forzato a promettere tal matrimonio, e fà fede e assicura con grande attestazione di non avere fatto alcuno atto di consenso dopo la sua venuta, e per questo dice di restare ed esser libero a tôr chi gli vien bene; nondimeno hanno per via dell' Imperatore ritratto che Sua Maestà Cristianissima ha scritto a Madama Leonora, come a sua donna, dopo la sua tornata, più volte; e, oltre a questo, mostrano una copia di una fede di mano del Cristianissimo, fatta in Inghilterra, quando il vicere partì per tornarsene in Ispagna, per la quale Sua Maestà promette per la liberazione de'figli due milioni di scudi e tenere ferma la capitolazione di

[1] Allusion à la nouvelle populaire du curé Arlotto.

Madrid, eccetto la restituzione *de Bourgogne.* E però, dubitando di questo consenso, l'Inghilesi vanno rattenuti in questo negozio, per non essere sicuri che il Cristianissimo non sia libero di poter tôr altra donna que Madama Leonora.

La terza dubitazione è fondata in sul vedere et intendere l'ostinazione di Cesare in non consentire mai, nè per via d'arme nè per altro modo, di liberare i figli del Re, se Sua Maestà Cristianissima non prende detta sua sorella. E, conoscendo questa difficultà, pare che presupponghino non potere mai concludersi pace universale intra Cristiani, quando il Cristianissimo lassi Madama Leonora; e che questo mariaggio, introdotto per la figlia d'Inghilterra, abbi ad essere causa di grandissimi scandali e grandissime guerre.

E, per queste cagioni il consiglio del Re d'Inghilterra e monsignor Eboracense hanno meglio discusso e esaminato il caso loro, e hanno fatto intendere al Re non doversi, nè mandare la figlia in Francia, nè desperare l'Imperatore, di sorte que la Cristianità non possi mai reposarsi nè riunirsi. Ed hanno introdotto nuovo partito e nuovo ragionamento più congruo e più accomodato all' universale concordia; e sono venuti ad una capitulazione, e mandatola qui al Cristianissimo per intenderne la voluntà e mente di Sua Maestà. E in prima dicono che la figlia si debba dare, o alla persona del Cristianissimo o al duca *d'Orléans,* suo figliuolo, e che, fatto il concordato, il Re d'Inghilterra debba entrare nella lega e rompere la guerra; e intra otto mesi il Cristianissimo debba chiarire per chi Sua Maestà vogli la figlia, o per la persona sua o per il figlio; e, quando non la vogli, nè per se nè per l'altro, Sua Maestà Cristianissima sia obbligata rifare tutte le spese che avesse fatto il Re d'Inghilterra per l'offensiva contro l'Imperatore. Ma, quando si tenga dal Serenissimo il non voler darla nè all' uno nè all' altro, Sua Maestà Serenissima si perderà tutte le spese. *Ultra hoc,* ci è un capitolo che dice, che tutto quello si acquistasse per la guerra contro Cesare si abbi a partire intra loro *equis portionibus.* Ora, sendo venuto questo partito in campo, non è dispiaciuto al Cristianissimo, e dicesi avere mandato la commissione che sene facci la conclusione in questo modo. Da altro

costato l'oratore Inghilese dice, nonostante si venga a questo concordato intra questi due principi, che il Re d'Inghilterra, con tutto il suo consiglio, sono resoluti non dare detta figlia per la persona del Re, ma si bene per M. *d'Orléans*. Però presto si doverà vedere lo evento di questo nuovo disegno, e sene darà notizia a vostre signorie.

XXV.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 29-31 mars 1527.

Sommaire. — La trêve est décidément conclue. Audience du Roi; ses récriminations; excuses présentées par le nonce. Animosité des membres du conseil; les nouvelles qu'ils reçoivent d'Italie ne leur permettent pas de croire à la détresse du Pape; l'expédition de Naples eût sans doute réussi, sans la déplorable détermination du Saint-Père, détermination dont il sera le premier à se repentir. Les Français jettent feu et flamme; mais ils se calmeront et n'agiront pas, surtout si les Vénitiens ne les y excitent pas; car ils prennent désormais peu d'intérêt aux affaires d'Italie.

Di poi ebbi scritto avantieri le alligate, comparse a notte il corriere con lettere de' XXVIII, significative della conclusione della tregua per otto mesi intra nostro Signore e il signor vicere; e per tal causa ne andamo a *Saint-Germain* per farlo intendere alla Maestà del Re, e per giustificare Sua Beatitudine con quelle ragioni che ne scrivono vostre signorie, ed escusare quella di avere preso un tal partito più per necessità che per sua voluntà. E, perchè prima avamo mandato le lor lettere, trovamo Sua Maestà Cristianissima averne notizia ed esserne molto più afflitta e mal contenta non ci eramo presupposto. E subito si cominciò a querelare, pure con buona reverenza, verso nostro Signore del partito preso, e replicò tutto, insino della venuta di messer Capino[1], tutto quello gli era suto fatto intendere per parte di Sua Beatitudine; e quello gli era suto promesso; e come aveva, in su la speranza dell' amicizia sua, lasciato li propri figli in captività e prigionia, e

[1] Capino de Mantoue, envoyé par le Pape en France, en remplacement de Paolo Vettori, mort en chemin. Capino était venu trouver le Roi aussitôt après son retour de Madrid.

licenziato il vicere e tutte le pratiche avea con seco per la recuperazione loro, per venire a quel restringimento e lega, confidando di non essere mai lasciato da Sua Santità, insino non avea riscattato la carne sua, e pacificato e liberato Italia dalla tirannide di Cesare. E che, avendo fatto insino a mo quanto era obbligato e quanto gli era suto possibile per condursi a questo punto, si maravigliava molto che nostro Signore avesse tenuto si poco conto di Sua Maestà, e si fosse accordato in quel tempo che più dovea sperare la vittoria della impresa che mai; e che non avesse voluto espettare lo evento della guerra di quà e del parentado d'Inghilterra. E, così continuando in lungo parlare, replicò tutte le medesime cose che per altre mia si è scritto, quando si è dubitato di quello è venuto fatto di presente.

A che nondimeno si rispose per noi con quelle più apparenti giustificazioni che ne occorsono, fondando sempre la cagione in su la necessità e povertà di nostro Signore, e in su li accidenti delle vettovaglie, e in su le tarde e scarse sovvenzioni di quà. Nè lasciammo indietro li portamenti de' Signori Veneziani, la mala prova dello esercito loro[1]. A che Sua Maestà replicò di averne parlato più volte all'oratore di quella Signoria; e che, quanto a sè, restava mal contento che il Papa non avea mai voluto lasciarsi intendere particularmente di quanto avesse di bisogno di essere provvisto, nè specificato la somma de' denari che volesse essere servito; perchè lo avere sempre domandato in universali, e da altro canto detto, quando di volersi fuggire, e quando volersi accordare se non fosse soccorso, era suto principal causa di tenerlo suspeso e confuso in mandare quelle sovvenzioni aria mandato, quando si fosse potuto assicurare, o che fussino state in tempo, o che, mandandole, il Papa non avesse poi detto non essere sute abbastanza. Ma, perchè non pare necessario empiere la lettera delle repliche fatte per Sua Maestà e per noi, dico in somma che quella molto male vi si può accomodare, parendogli suto un partito da fare l'Imperatore patron d'Italia, senza profitto o alleggerimento di spesa di nostro Signore; tenendo ferma

[1] Voyez, dans Guicciardini, livres XVII et XVIII, la conduite suspecte et la campagne honteuse du duc d'Urbin, général de l'armée vénitienne.

opinione che l'Imperiali non abbino a servare cosa che promettino a Sua Beatitudine, ed abbino a ranzonare quella e Fiorentini in tutte le loro necessità.

Parlamo di poi a buona parte del consiglio, i quali si trovorno in la medesima discontentezza, e ne mostrorno molte lettere di costì dalli loro agenti, tutte contrarie alle nostre. Perchè danno notizia le cose di nostro Signore trovarsi in buonissimi termini, e esercito di Sua Santità verso il Reame andare continuamente prosperando e acquistando; e mostrono certa speranza di averlo a conquistare, quando il Papa non avesse fatto questo appuntamento. E M. *de Vaudemont*[1] scrive avere saccheggiato Castello-a-mare dove era a guardia secento fanti, preso e non so che altre piazze; e che, *ultra hoc*, molti baroni del Regno avevon mandato loro agenti verso di lui e offertisi. *Adeo* che, nel referire noi li disordini in che si trovava nostro Signore, e che la necessità e il periculo di non tornare il declinazione lo avea forzato a questa tregua, ci ripercuotono le ragioni nostre con dire che tali disordini ci sono scritti di costà per colorare o adombrare questa figura più onestamente si può; ma che loro sanno la verità benissimo. *Et tandem* tutti si restringono, che il Papa tardi si riconoscerà dell' errore arà fatto di lasciare una tale compagnia dalla quale pure traeva qualche sovvenzione di danari, per accostarsi ad un' altra che gliene farà pagare ogni dì qualche somma. E, oltre a questo, Sua Beatitudine non diminuirà le spese come si pensa, perchè, sendo deliberata questa Maestà insieme con la Signoria far la guerra nel Reame, Sua Santità sarà forzata defendere il vicere, e stare in su la spesa.

E, perchè io risposi non credevo potessino fare tale impresa, nè ancora ne li consigliavo ne prestassino fede al signor Renzo, per molte difficoltà vi troverieno, mi dissono : «Noi manderem tanta gente in «Italia che si potrà vincere in Lombardia e nel Regno.» Però io replicai : «Molto meglio era aver fatto per l'adietro quello dite voler fare di «presente; perchè, se lo avesse fatto, aresti vinto a questa ora l'impresa, «e il Papa non aria avuto causa di accordarsi.» E così, dopo molte

[1] Fils puîné du duc de Lorraine, René II, frère du duc actuel.

repliche, ci partimo; e all'ultimo lo ammiraglio ridendo disse : « Lo « arcivescovo[1] ci ha pure superati tutti, e condotta la cosa dove ha « voluto. »

Quando al rispondere la intenzione del Re in questo caso, non possiamo dirne altro se non che Sua Maestà dice non volere accettare la tregua a nessun modo, nè crede la Signoria ancora sia per accettarla; e a questo effetto vuole mandare a nostro Signore un uomo espresso per significargli la mente e intenzione sua; e intratanto si ordinerà di mandare tante forze in Italia che possino, non solo resistere, ma ancora sforzare e superare l'Imperiali; e per mare manderà l'armata nel regno di Napoli, e la Signoria la sua verso la Puglia, come avevon capitulato alli giorni passati, quando ci furon l'altra volta li avvisi di detta tregua. E di nuovo sono ritornati in su li medesimi disegni di volere avere venticinque mila fanti intra l'uno e l'altro, e mandare qualche arroto di gente d'arme; le quali provvisioni vostre signorie riscontreranno meglio di costà, che noi di quà non possiamo vederne se non le parole; ma non credo già che possino volare, nè che, posato questo primo risentimento, sieno per andare con più prestezza che si sien soliti fare a questi tempi, nonostante dichino volere fulgurare con gente e con denari. E per questo negozio si sono oggi ristretti con l'oratore Veneto e ducale[2], dove io non posso più intervenire, nè così presto sapere le deliberazioni loro.

Ma, perchè querelarsi il Re, e nel detestare questa tregua per essere dannosa e disonorevole pel Papa e per li altri confederati, e nel riprovarla come partito tristo, è da fare mali effetti, io gli dissi :

« *Sire*, e non è mai cosa nessuna tanto trista che non sene possa « trarre qualche parte di bene e qualche frutto. La Maestà Vostra pensi « ed esamini se di questo male lei ne potesse cavare qualche bene o « qualche profitto. Perchè io mi rendo certo che, se Vostra Maestà l'an- « drà bene considerando e ponderando, ci troverà dentro qualche

[1] Schomberg, appelé le plus souvent frère Nicolas d'Allemagne, archevêque de Capoue, celui des conseillers du Pape qui était le partisan le plus déclaré de l'alliance entre le Saint-Père et l'Empereur.

[2] L'ambassadeur du duc de Ferrare.

« speranza di bene. » Sua Maestà mi rispose : « E che bene ci posso io « trovare dentro ? Io non ci veggo che male. » Però gli soggiunsi : « Il « bene che si è dentro potria essere la pace universale e la libera- « zione de' vostri figliuoli. » Replicò Sua Maestà : « Quando si abbi a far « la pace universale, non si può fare per altre mani che del Re d'Inghil- « terra, dove noi abbiamo mandato tutti i poteri per trattarla ; nè cre- « diate che l'Imperatore si vogli rimettere in altri, nè io posso ancora « assicurarmi d'altri. »

Restami dire che, atteso i modi nostri di quà, nostro Signore non si può reprovare che abbi fatto male a fare l'accordo ; ma considerato la fede in chi si è rimesso, e la maligna intenzione loro, non posso reposarne l'animo, nè assicurarmi abbi avere buono fine. *Tamen*, se è fatto per necessità e per non perire, non si può se non approvare e commendare, e pregare Dio che Sua Santità trovi riscontro alla sua buona mente.

Tenuta a' XXXI.

Dissesi di sopra che il Re disse di volere mandare un uomo a nostro Signore per fargli intendere l'intenzione sua, e tanto dice voler fare ; ma per ancora non ha mandato nè deputato la persona ch'io sappi. Però credo, avanti si resolva a mandarlo, vogli espettare la notizia del partito aranno preso i Veneziani ; perchè, nonostante la mala contentezza Sua Maestà ha mostro di questa tregua, e che dica di volere raddoppiare le forze in Italia per fare la guerra in compagnia de' Veneziani, nondimeno io mi persuado che, se loro non riscaldano la materia, e se-ne mostrino punto rattenuti e riservati, che saria facil cosa si andassino accomodando ; perchè ci conosco tanta desidia fuor di quel primo moto impetuoso e caldo, che facilmente sarà ritirato da quelli che non vorrieno più ravviluppare le cose di Sua Maestà. E, avendo occasione di risparmiare una grossa spesa che si tirerebbe dietro questa guerra, e non avendo più alcuno amore alla Italia, e potendo sperare che il tempo conducesse una pace universale ; dico che, se la Signoria di

Venezia non celi riscalda, che in breve si andrebbono accomodando all' ozio e al riposo.

XXVI.

NOTE DIPLOMATIQUE SOUMISE AU ROI PAR ACCIAJUOLI.

Sommaire. — Le Roi a-t-il plus d'intérêt à consentir à la trêve, ou à continuer la guerre? Discussion habile et serrée.

Avendo a prendere il Re partito e far deliberazione: o di accettare la tregua o di continuar la guerra, mi pare da esaminare e scandagliare il periculo e profitto dell' uno partito e dell' altro.

E prima, volendo persistere nella guerra, dovete considerare in compagnia di chi e contro a chi avete a guerreggiare; qual sieno le forze vostre, e quali quelle delli inimici; di che stoffa sieno i vostri soldati e vostri capitani, e di che sorte quelli delli inimici; e ultimo che acquisto e guadagno voi potete fare vincendo, e che acquisto fanno li avversari restando superiori. E, quando arete ben considerate queste condizioni, mi rendo certo che più presto risolverete ad accettare la tregua che a continuare la guerra.

Perchè, per avere i Veneziani in compagnia, non vi potete assicurare che, dopo qualche giorno aranno tenuto li inimici in sul dominio loro, non si accordino e non vi lascino per salvare i sudditi dalli estremi danni de' soldati; e, accordandosi come vi dovete render certi, arete perso tutte le spese fatte sino a quel dì e l'onore insieme con esse; e la riputazione dello Imperatore farà tanto accrescimento che sarià suto meglio lo essersi stato in reposo.

Di poi, sebbene le forze vostre sono grandi, mi penso non vogliate, avendo a far guerra di quà, arrischiarle in Italia, ma più presto con denari far forti i Veneziani che con altri soccorsi; il che non può fare altro frutto in questa impresa che si abbi fatto sino ad ora; perchè li Veneziani faranno uno esercito, secondo il costume loro, di fanti Italiani, pagati come sono soliti; i quali non si accostano mai alli inimici,

ma sempre staranno in su le difese, e con le commissioni limitate di non fare giornata, o di non passare un fiume, o di non perdere un cavallo; in modo vi terranno occupati tutta la state in questa guerra, e con li denari vostri suppliranno alla più parte delle spese loro. E, quando bene voi facciate calare buona banda di Svizzeri, non vi farà profitto alcuno; perchè oggi li Svizzeri si tirano tanta spesa con loro che non si possono comportare lungo tempo, e si mangiono le paghe e consumono la borsa senza mai fare alcuna fazione, e, alle guerre di questi tempi che non si viene a campo aperto, sono al tutto inutili. E però, quando abbiate a mettere le gente Veneziane con una banda di Svizzeri contro lo esercito Imperiale, unito, disciplinato, vittorioso, feroce alla campagna, pratico allo offendere e difendere terre, paziente alli disagi, e arrischiato ne' periculi, consueto a far guerra senza le paghe, *et demum* contro uno esercito che combatte per la vita propria; troverete il Veneziano con li suoi Svizzeri e di numero e di virtù inferiore assai, e atto più presto a perdere in ogni fazione che a guadagnare; e vi avvilupperete in una guerra e in una spesa che voi medesimi non saprete, nè potrete ritrarvene a vostra posta.

E, se pure per una tale impresa voi sperassi far qualche guadagno o acquisto di stati o terre, o liberazione de' vostri figliuoli, io non dannerei il mescolarsene e tentare la fortuna; ma, non volendo lo stato di Milano per voi, nè potendo la guerra d'Italia rendervi i vostri figliuoli, quando bene disfacessi questo esercito dello Imperatore, mi pare che il fare sì grossa spesa, lo arrischiare le gente vostre, e il giuocare l' onore e reputazione di Francia, per non trarne altro frutto che salvare il dominio de' Veneziani dalle prede de' soldati, sià di molto più valuta e più importi che lo acquisto ne possiate trarre.

E, perchè voi potesti dire : Che frutto adunque potevamo noi fare della guerra fatta insino a mo? dico che la compagnia del Papa, la quale avete perduta, poteva spogliare l'Imperatore del regno di Napoli, donde ne succedeva, o che Cesare arià renduto i figli per riavere quel regno, o che quel reame si sarià guadagnato per la Maestà Cristianissima.

Però, io concludo che li Veneziani, con li vostri danari, faranno eser-

cito che non potrà combattere ne tener la campagna contra li inimici; e quando loro aranno qualche giorno sopportato li danni del dominio loro, se voi non voltate tutta la vostra possanza in Italia, piglieranno con l'Imperiali accordo e appuntamento. E, quando pure la fortuna fusse tanto benigna verso di voi che lo esercito imperiale fusse disfatto, non potete per questo sperare di conquistare il regno di Napoli, perchè il Re d'Inghilterra nè li Veneziani propri, quando si saranno assicurati della grandezza di Cesare, non consentiranno quello consentiva il Papa per avere il Cristianissimo amico e favorevole.

Ma, quando voi vi indirizzassi a prendere ed approvare la tregua, mi parerià facessi molto più acquisto e profitto che l'inimici vostri; perchè loro, se non stanno in su la guerra, sono ruinati, perdono la riputazione dell' arme, non possono con onesta cagione gravare i popoli, hanno a pagare le vittuaglie, vanno si dissolvendo, chi a casa sua, chi in altro paese, per portarsene quello hanno rubato; se vogliono ritenere li lanschenechi con loro, si caricano di tale spesa, non stando in su la guerra, che si distruggono in poco tempo; se permettono ritornino in Alamagna, mancono di quel sussidio, e restono in poca condizione e meno formidabili, e sono forzati a vivere dentro allo stato di Milano, consumato per tutto e frusto d' ogni bene, e dove è impossibile si possino intrattenere e vivere lungo tempo.

Intratanto voi vi riposate dalle spese e risparmiate una gran somma di danari, conservate la lega unita, e mostrate allo Imperatore volere tutti correre una fortuna medesima e di pace e di guerra; e lo tenete in continua paura che, dopo la tregua, non ritorniate tutti con li eserciti contro Sua Maestà con quella unione e voluntà si è mostro questo anno passato. Oltre a questo, accettando la tregua, darete cagione al Papa di continuare nell' amicizia vostra, il che non potrà fare, quando da parte facciate nuova lega con li Veneziani e lo escludiate di fuora, come si dice. E ultimo, avendo in mano del Serenissimo Re d'Inghilterra la pratica e il maneggio della pace universale, gli darete più agio e più tempo a farne la conclusione; e consequenter,

con la quiete e riposo della Cristianità, venete alla recuperazione de' vostri figli con molto minor spesa che con la guerra.

XXVII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Poissy, 4 avril 1527.

SOMMAIRE. — Le Roi persiste à repousser la trêve. Grands préparatifs; les Français sont dupes des Vénitiens; ils entretiennent une armée qui ne servira qu'à la défense de la Seigneurie; offres brillantes faites au duc de Ferrare. Il est avantageux pour le Saint-Père que les Impériaux soient tenus en échec. Intrigues et duplicité des Vénitiens; ils sont prêts à trahir le duc de Milan, qui place en eux tout son espoir. Arrestation d'un courrier florentin. Indignation en France à la nouvelle que le Pape a fait payer à Bourbon une somme de trente mille écus.

Benchè, dopo la tregua conclusa, noi possiamo poco frequentare la corte, per non essere visti con quelli occhi che eramo prima, e per non avere da trattare alcun negozio con questi signori; nondimeno non si manca d'indagare e investigare le azioni e disegni di questa Maestà Cristianissima; la quale va continuando in la deliberazione del non accettare la tregua, e in ordinarsi a far la guerra in Italia con maggiori forze che prima, e con quelle si doveva fare tre mesi sono. Vennono di poi da Venezia lettere de' XXI, per le quali la Illustrissima Signoria sollicita le provvisioni e li sussidi necessarii per sostenere la guerra, e per defendere il dominio suo dalla invasione degli Imperiali; la quale pare si sien presupposta, subito che *Bourbon* sarà fuora del territorio ecclesiastico, e che quello esercito sia per ridursi sopra lo stato loro. E, per questa causa, tre giorni continui hanno tenuto consiglio con questi ambasciatori; ed hanno fatto nuovo concordato intra loro, in che modo, e con che forze, e per qual porzione si debba fare la guerra; e molto vanno magnificando le provvisioni de' denari che per tutto maggio si troverà questa Maestà, e l' augumento gagliardo voglion fare di gente per la guerra d'Italia. E dicono volere mandare a Venezia trecento mila scudi di presente; ma in fatto non saranno cento mila. E disegnono lo esercito loro sia di trenta mila fanti a comuni spese, e che la Signoria abbi la cura e la carica di tutta questa impresa. E a

me pare che, per li disegni e concetti si veggono in loro, procedino secondo la disciplina del signor Renzo, e si persuadino le gente Veneziane sieno per fare tutti quelli effetti che sono fuori del costume e consueto loro. Nè si accorgono che i Veneziani sosteranno questo impeto e urto dello esercito imperiale alle spese di questa Maestà con poco suo frutto. Nondimeno, dacchè *status rerum* si trova in questi termini, per nostro Signore mi pare che facci che l'Imperiali trovino opposizione, acciò per necessità, se non per voluntà, abbino causa di osservargli le promesse e tener conto di Sua Santità.

Intra di altri pensieri e disegni di quà, si è ordinato di guadagnare il duca di Ferrara; e a questo effetto hanno mandato in poste il segretario di sua eccellenza, e offrono grandissìmi partiti quando vogli accettare di essere con loro. E prima gli promettono il titulo del capitan generale, e la restituzione di Modena; e il Re da canto gli promette per il figlio *Madame Renée*[1], e rendergli ottanta mila scudi che gli è debitore, e forse qualche altro partito che a me non è noto, chè più particulari non o possuto ritrarre.

Per via molto fidele ho ritratto che il Doge di Venezia per mano del signor Teodoro[2], come da se, fa intendere al Re, che Sua Maestà doverià lasciare intendere meglio, e più largamente scoprire l'intenzione e appetito suo circa lo stato di Milano; mostrando che, quando essa si risolvesse a volerlo per se, che la Signoria ne sarebbe contenta. E questo medesimo officio hanno fatto più volte questo anno secretamente e per vie coperte, benchè dalli oratori si sia parlato in contrario. E queste offerte hanno variato, secondo li accidenti e progressi della guerra; perchè, quando li successi si sono mostri con qualche apparente prosperità, sono andati rattenuti e stretti in su tali ragionamenti; quando sono venuti in declinazione e mal favorevoli, hanno usato più volte simili termini, come fanno di presente, che si conoscono in qualche periculoso frangente. E, se quando per nostro Signore s'introdusse il medesimo partito, loro non vi vollono concorrere, credo

[1] Madame Renée, seconde fille de Louis XII; belle-sœur du Roi. Cette princesse épousa en effet Hercule d'Est, le 28 juin 1528. — [2] Théodore Trivulce.

che fosse per non volere Sua Santità ne avesse il grado; e ancora perchè più speranza posson avere di governare e sgheronare quello stato, sendo in man del duca che in mano del Cristianissimo. Il quale in su queste offerte non si risolve, ma mostra volere stare in su la osservanza della fede col duca di Milano. E, perchè io credo che li Veneziani si son voluti onorare e fare grado col prefato duca di avergli salvato lo stato, e che nostro Signore, se loro vi fussino concorsi, voleva privarnelo e darlo al Re; si potria con sua eccellenza[1] fare li medesimi offici, rendere loro lo scambio, e farla capace della lealtà de' Veneziani, in su la quale ha posto tutta sua speranza, nè in altri mostra confidare; perchè, come per altra si è scritto, l'oratore di sua eccellenza non ha usato molto migliori termini con noi che se fusse capitalissimo inimico di nostro Signore.

La mattina che arrivò il corriere con le lettere de' XVIII, spacciai un corriere al signor nunzio d'Inghilterra[2], con le lettere del reverendissimo di Verona[3] a detto nunzio, secondo ne commettevon vostre signorie, e come meritava il caso della tregua. E detto corriere a *Paris* levò lettere di mercanti, e circa due mila scudi dei Beni[4]; e, arrivato a *Boulogne*, fu cerco, o per conto delle lettere o per conto delli danari, e fu rattenuto, e li danari tolti, e le lettere mandate qui in corte. E però questo giorno sono andato a corte, a querelarmi assai col gran maestro e *Robertet* di questo atto, da fare molti inconvenienti e da generare scandalo e diffidenza; ed ho mostro risentirmene grandemente. Sonsi escusati non essere suto di ordine del Re che fussi rattenuto, ma che li denari portava fuori del regno ne son suti causa; e, avendo preso lui, è venuto voglia a quel governatore di mandare quà le lettere, le quali, per essere in mano di *Vendôme*[5] che si trova assente, non avevono visto nè avevono autone notizia. Però andrò dietro al riaverle, e saranno in tempo da fare poco frutto, perchè hanno perso otto giorni avanti io abbi notizia del caso. Ma ne ho voluto dar notizia, perchè

[1] Le duc de Milan.
[2] Le protonotaire Gambaro.
[3] Giammatteo Ghiberti.
[4] Maison de banque des Beni, Florentins.
[5] Charles de Bourbon-Vendôme, modèle de patriotisme et d'honneur.

vostre signorie conoschino che in futuro le nostre lettere verranno con difficoltà e con periculo, e che arem molto trista comodità di scrivere.

Ieri venne da Bologna Cesare Scotto, mandato del marchese di Saluzzo, e credo abbi referito al Cristianissimo come nostro Signore ha dato trenta mila scudi a *Bourbon;* di che il Re e tutti questi signori non possono restare peggio contenti. E, se prima erono perturbati per lo avviso della tregua, lo aver dato questo sussidio da vantaggio agli Imperiali fà si trovon ancor più travagliati e dispiacenti. E oggi il gran maestro e *Robertet* sene son forte querelati e doluti. Ho sempre risposto non esser vero nè crederlo; e, se pure lo avesse fatto, non era causa altro che li danni facevano e li inimici e amici nel dominio della Chiesa, e, per discaricarsene più presto, potria aver preso Sua Santità questo partito, bench'io non lo creda. E infine per ora non si può scriver altro se non quanto di sopra si dice; ma per essere della natura che sono, non è da desperarsene, non si procedendo ad offese più manifeste.

XXVIII.

ACCIAJUOLI À GHIBERTI ET À JACOPO SALVIATI.

Paris, 24-25 avril 1527.

Sommaire. — Le traité est conclu avec l'Angleterre; à quelles conditions. Nouvelles de Romagne; l'armée de Bourbon refuse de souscrire à la trêve, si elle n'est pas payée intégralement, ce qui donne au Roi l'espoir que le Pape va rentrer dans la ligue; grandes promesses de secours, sans doute peu suivies d'effets. Le passé n'autorise pas à compter sur l'avenir. Toutefois l'alliance anglaise donne une nouvelle force à la France, et peut imprimer un plus grand élan aux affaires. Subsides votés à la demande de l'Empereur par les Cortès, mais avec de nombreuses entraves. L'Empereur envoie au secours de Bougie et d'Oran une flotte, qui probablement fera route vers le royaume de Naples.

Scrissi per l'ultima mia in che termine si trovavono i maneggi e pratiche d'Inghilterra; le quali, come accade in tutti i partiti grandi che si trattano intra li Principi, si mostrono in sul concludere difficultosi e vicini alla rottura; ma, quando per le cause superiori è disposto

abbino effetto, nessuna controversia ha forza d'impedirle, come di presente appare per le lettere e avvisi nuovamente venuti di là, li quali danno nottizia della finale conclusione di detto negozio. E, perchè l'oratore Inghilese, che osserva tutti i buoni e amorevoli termini che si ricercono in benefizio di nostro Signore, mi fece iersera intendere esserci nuove della detta conclusione, questo dì ne siamo andati dalla Maestà del Re per congratularci; e lo abbiamo trovato di buonissima voglia per tale congiunzione. E, per poterne dare notizia a nostro Signore, lo abbiamo ricerco de' particulari di detto accordo; e Sua Maestà succintamente ci ha detto che li capituli contengono:

Che il Re d'Inghilterra promette alternative dare la figlia sua al Cristianissimo, o al suo secondo genito; e da mo renunzia ad ogni titulo che fosse solito avere o potesse nominarsi, sopra il regno di Francia; e al primo nascituro di detto matrimonio ricaggi il regno d'Inghilterra, non avendo quel Re altri figli masculi; e, per la renunzia di detti tituli, questa Maestà al rincontro dà ogni anno una certa quantità di sali, e dopo la morte di quel Principe, certa pensione. *Item* sono convenuti che il Re d'Inghilterra entri di presente nella santa lega, non con obbligo di concorrere alle spese della guerra d'Italia, ma solamente alle offese di quà da' monti; per le quali il Serenissimo Re si obbliga a tenere nove mila fanti, e il Cristianissimo dieci otto mila con le lancie e gente d'arme necessarie, da cominciarci la offensiva guerra per tutto luglio prossimo. E, intratanto che l'uno et l'altro Re faranno le preparazioni, sono convenuti di mandare uno ambasciatore per ciascuno alla Cesarea Maestà, e intimargli detto accordo, e ricercarla della liberazione de' figliuoli del Re, e della Italia, e del posar le arme; con proporgli onesti partiti e ragionevoli convenzioni, e dargli tempo un mese ad entrare nella lega, e accettare i proposti partiti; e con intenzione, quando intra detto tempo non si sia ridutto a termini convenienti, protestare e rompere la guerra per tutto luglio, come è detto. Ma, perchè non hanno, in detta conjunzione e declarazione, a chi di detti due Re si aspetti la elezione del nominare per chi abbi ad essere la figlia, o per il Re o per il figlio, sono convenuti che per di qui alla Pentecoste,

li due Re si abbocchino insieme con poca comitiva intra *Calais et Boulogne*, e ne concordino a chi si aspetti detta elezione, e risolvino del modo e del luogo del muovere la guerra. Li oratori che debbono andare a Cesare per l'intimazione di detto accordo, andranno di presente e in brevissimo tempo, secondo ci ha detto il Re; andranno in poste per consumare manco tempo.

Furonci avantieri lettere del marchese di Saluzzo di Romagna, per le quali s'intese la deliberazione fatta dallo esercito Imperiale di non accettare la tregua se non eran pagati di tutte le paghe loro. E, presupponendo il Re che nè il Papa nè i Fiorentini possino nè voglino fare una tanta spesa, si persuade la tregua non dovere avere luogo, e più presto avere fatto confusione e messo discordia intra le gente inimiche, che operato alcun altro comodo per loro. E, pensando che il Papa sia necessitato a ritornare in su la guerra, desidera si ritorni nella lega in quel grado et termine era prima; e promette non lo abbandonare, quando sia certificato non presti più orecchi allo accordo senza participazione e consenso degli altri. E, a questo effetto intra due giorni, ci ha detto mandare a Sua Santità *Bayard*, suo secretario, per assicurarsi della voluntà e intenzione di quella. E intratanto dice di mandare a Venezia grossa somma di denari per sostenere lo esercito; e che, quando paresse a que' capitani di accrescerlo e fare un conato repentino, ora che li inimici sono in queste perplessità, è contento si facci. Li quali discorsi e provvisioni, quando fussino esecutate e messe in atto, come si disegnano e si mostrano in parole, non è dubbio che sarieno utili e salutifere; ma il più delle volte si risolvano in rugiada, o tardano tanto, che li accidenti hanno fatto tale mutazione in questo infermo, che bisogna fare nuovi rimedi e porgere nuove medicine. E così tutto questo anno, mentre di quà si è pensato e dato qualche ordine alle provvisioni necessarie, è venuto di costà, quando uno avviso di fuga, e quando un di pratiche di accordo, che ha fatto non solo ritardare, ma dismettere ogni buono indirizzo. E in futuro dubito non si proceda secondo il medesimo stilo; perchè di quà noi sarem sempre lunghi e tardi, nè possibile possiamo essere

altrimenti per molte cagioni altra volte dette, e che con fatica si farieno capaci a chi non le vedesse; e, aggiungendosi a questa loro natura il sospetto della timidità e titubazioni vostre, causeranno i medesimi effetti e successi che han fatto insino a giù, se non sono bene assicurati della costanza e fermezza vostra; e così intra lo scrivere e respondere, e intra il suspetto e l'assicuramento si consuma il tempo, e la virtù e riputazione manca, e li errori nostri danno grandezza alli inimici e la vittoria certa.

Nondimeno, quando nostro Signore non si possa fidare delli Imperiali, come credo non possa, e che la necessità, per non far peggio, lo porti al ritornare nella lega e di nuovo restringersi in questa amicizia, sarà almanco sicuro e certo non essere ingannato, nè arà da temere di occupazione di terre o stato, nè di abbassamento della Sede Apostolica; ma solo si arà d'affaticarsi di più o meno sovvenzione, o di più tarde o di più preste provvisioni; le quali alla fine in più parti si conducono allo effetto desiderato. E, sendoci di poi aggiunto il Re d'Inghilterra, tanto più si può assicurare Sua Santità, perchè sarà un grande stimolo a costoro a farli osservare le promesse e mandare ad effetto le provvisioni; e che, quando non segua la pace, che Cesare abbi ad essere di quà molestato e tenuto in travaglio.

Sua Maestà Cristianissima ci disse avere avviso di Spagna che, per *les Cortès* tenute di presente, si era fatto deliberazione di dare alla Cesarea Maestà secento mila scudi per la guerra d'Ungheria, da doversi pagare in tre termini; il primo de' quali si è fermo per agosto prossimo, e li altri in capo all'anno futuro; e gli hanno posto condizione che detti denari non si paghino nè dieno all'Imperatore; ma che quel tanto si riscuoterà dallo Ecclesiastico stia in mano di un loro depositario; quel si trarrà da'Nobili si guardi in uno del loro stato; e quel de'Populari in un altro deputato da essi, per convertirli in quello uso e spese che hanno dato causa a fare tale provvisione, e come è suto loro promesso di convertirli. Di che il Cristianissimo disse l'Imperatore non restare molto satisfatto, perchè aria voluto detti assegnamenti più liberi, per potersene accomodare in ogni sua occurrenza. E, oltre a questo,

che quella Maestà Cesarea doveva andare verso Aragona, per vedere di trarre ancora da quella provincia qualche somma di denari, e che cercava di mettere insieme cento cinquanta mila scudi per mandare in Italia; ma si ritraeva lo potria far male, e con difficoltà provvederli.

Disseci ancora Sua Maestà che di Spagna avea nuove che *Oran* e *Bougie* erano assaltati e molestati da' Mori, e si trovavono in periculo; e che l'Imperatore avea disegnato e ordinato di mandarvi quattro mila Spagnuoli per difesa di quelli stati. Il che, quando fusse vero che mandasse detti fanti, saria più presto da credere li volesse mandare in Italia, e per suspetto delle armate simulasse quelle cagioni sopradette, e gli facesse prendere il cammino largo verso la costa di Barberia per porli in soccorso del Reame, il quale arà inteso trovarsi in periculo in quel tempo disegnò la sopradetta espedizione.

Io non scrivo la somma de'denari ci ha detto il Cristianissimo di mandare a Venezia per le spese della guerra d'Italia, la quale è molto grande; ma mi reserverò a darne notizia di tempo in tempo li manderà, per rapportarmene più presto alla verità degli effetti che alle gagliarde promesse di parole.

XXIX.

ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Paris, 4 mai 1527.

Sommaire. — Nouvelles alarmantes d'Italie. La Toscane envahie; émeute à Florence. Le Roi est disposé à envoyer de prompts secours, mais il voudrait avoir quelque garantie de la bonne foi du Pape et des Florentins. Le nonce n'a pas de pouvoirs qui lui permettent de s'engager; il prie seulement le Roi d'envoyer au plus tôt en Italie les troupes qu'il s'est obligé à y faire passer aux termes de son traité avec les Vénitiens, et de donner l'ordre au marquis de Saluces d'entrer en rapport avec les Florentins.

Ho da Venezia e per molti avvisi venuti di Romagna inteso la fluttuazione e li aggiramenti tenuti in questa suspensione d'arme per li agenti di Cesare; e però sono prevenuto in fare tutti quelli offici con questa Maestà Cristianissima che ho pensato potessin servire in tutti

i bisogni e necessità di Vostre Signorie; perchè ho sempre dubitato delli inganni e simulazione delli inimici, non solamente nostri, ma della Religione Cristiana; conoscendo, e per molti riscontri avendo notizia, che l'intento loro è sempre stato di ridurre quella città in servitù, per potere del Papa disporre a modo loro e ridurlo in termine da non poter nocere a persona. E volesse Dio che Sua Santità ne avesse creduto il medesimo! Ieri di poi ebbi lettere da M. Francesco[1] de' xviii, e mi si significava la sua partità da Forli; e da Vostre Signorie ebbi la de' xv, per le quali ancora mi confermai nell' opinione avevo prima; ed, avendo di già dato principio a sollecitare quello di quà si potesse sperare, è comparso questa mattina il corriere con la de' xxiii tenuta a xxv, la quale mi ha dato tanta perturbazione di animo che maggiore non credo si possa sentire. Perchè, conoscendo in che estremo articulo si è condotta la città, e rappresentandomisi un gruppo di tanti gravi periculi e angustie e di tanti casi quanti possono occorrere ogni giorno da ruinarla i ridurla in ultimo esterminio, non posso contenere le lacrime scrivendo[2]. Confortomi da altro canto per la pronta deliberazione e buono e gagliardo animo preso da Vostre Signorie, e delli ajuti e soccorsi venuti per difesa vostra[3]; li quali, se bene conosco che sien per fare gravissimi danni nel contado e nel dominio, nondimeno, salvandosi la libertà, dacchè la sorte ci ha condotto qui, ogni incomodo e danno si debba comportare.

Allo arrivare della preallegata ultima, cavalcai subito a corte e vi condussi l'orator Veneziano, il quale dal magnifico oratore costì avea auto lettere contenenti il medesino, e molto accomodate per l'intento nostro. Trovamo Sua Maestà avere avuto un corriere del giorno medesimo dal signor marchese di Saluzzo, il quale molto copiosamente dà notizia di tutti i progressi de' nemici, e suoi e di Vostre Signorie.

[1] Francesco Guicciardini, lieutenant du Pape.

[2] Voyez, dans Guicciardini, liv. XVIII, chap. II, le détail de ces événements.

[3] L'armée vénitienne, commandée par le duc d'Urbin, et la petite armée française, sous les ordres du marquis de Saluces, étaient aux portes de Florence pour protéger cette ville.

Ed io, dopo aver letto la lettera a Sua Maestà, e aggiuntovi quelle parole mi parve ricercassino li urgenti casi e periculi repentini, m'ingegnai persuadergli l'espedizione di molti disegni si trovano in ragionamento con li signori Veneziani per la nuova lega fatta con quella Signoria; li quali tutti redundano in profitto e commodo di Vostre Signorie, quando fussino eseguiti in tempo che quelle potessino espettarli. Il detto nuovo concordato contiene che questa Maestà Cristianissima e la Signoria Illustrissima promettono e si obbligono non accettare la tregua fatta da nostro Signore, ma di continuare la guerra con trenta mila fanti: cioè cinque mila per mare, e per terra venti cinque mila, a comuni spese; e di non fare alcun appuntamento senza il consenso l'un dell'altro; e la Maestà del Re debba per li suoi venti cinque mila e per le spese estraordinarie contribuire sessanta cinque mila scudi il mese, e li debba mandare al marchese di Saluzzo, o a Venezia nel suo ambasciatore; e questa somma debba incominciare dopo la decima paga de' quaranta mila, che corse a mezzo aprile, la qual tutta hanno pagata in mano de' Veneziani; e però loro possono bene supplire a' pagamenti de' Svizzeri, perchè, se bene sono qualche poco tardati, li hanno auti alla fine tutti.

Ora, per ritornare alla risposta di Sua Maestà, certifico Vostre Signorie che in parole e in gesti mostrò avere compassione del caso e del periculo in che si trovava quella città, quando si fussi fidata del vicere e di *Bourbon;* e molto detestò la iniquità e impia voluntà loro di avere in animo con tanto tradimento ruinare una tale città. E ne confortò a stare di buona voglia, perchè lo animo suo era di non abbandonarla, e di mandare avanti le provvisioni ordinate e de' pagamenti a' soldati suoi e di quelli de' Signori Veneziani, acciò avessino causa di trattare e Svizzeri in modo si potessino tenere contenti. E all'oratore Veneto parlò molto caldamente che confortasse e pregasse quella Signoria a far sollecitamente e con buona prontezza tutte quelle provvisioni che possino recare la salute e la conservazione di quella città. Nè mancò sua magnificenza di confortare il Re a fare il medesimo, promettendo dal canto loro. Ma, perchè Sua Maestà soggiunse : « Ambasciatore,

« da poi ch' io spendo e tengo in vostra difesa la gente mia come vedete « io fò, come mi posso io assicurare che, quando la Signoria ed io « aremo fatto quello noi potremo per beneficio vostro, che il Papa e « voi di nuovo non ci lasciate, e facciate con l'inimici qualche accordo « senza nostro consenso, come ha fatto Sua Santità a questi giorni? » Io gli risposi che mi rendevo certo Vostre Signorie non si fiderebbono mai più di loro, e che per quanto potessino sostenere la vita non si abbandoneranno. Sua Maestà, in presenza sempre del Veneziano, rispose : « E saria pur necessario intendersi meglio e più particularmente; « e non sene avere a rapportare a una semplice lettera, ma venire a « una più certa e più chiara sicurtà e declarazione dello animo vostro; « perchè io veggo voi, per ora che avete bisogno, essere in una pronta e « buona disposizione; e del Papa non s'intende e non mi dite alcuna « cosa; e, trovandosi la città sotto la devozione di Sua Santità, non « veggiamo per che cammino ci abbiamo a cominciare. E però saria « bene sapere se abbiamo a pigliare la difesa vostra o nò; se abbiamo « a pigliare, è necessario ci assicuriate di non fare accordo senza noi, « e che corriam una medesima fortuna; e che sappiamo a che volessi « concorrere in questo nuovo concordato abbiamo fatto; e se il Papa ci « vuole entrare o nò; e, non vi volendo entrare Sua Beatitudine, se voi, « senza lei, volete essere con noi contro l'Imperiali. » Io gli risposi che della mente di nostro Signore non potevo certificare Sua Maestà di niente, per non avere lettere da Sua Santità dopo questi inganni e tradimenti; nè per Vostre Signorie potevo promettere altro che in generali una gagliarda deliberazione e di difendersi e di non si fidare degli Imperiali; ma non potevo restringermi a' particulari, per non avere commissione, e non sendo nè a Roma nè a Firenze queste notizie, nè queste acquisizioni. *Solum* potevo far fede a Sua Maestà che le forze del Papa e di Vostre Signorie eron sì deboli e tanto fruste di denari che mal potevon concorrere a gran partecipazione di spesa; ma quello potessino fare, sono certo lo fariano prontamente per trovarsi in compagnia di Sua Maestà. E, perchè il negare in tutto lo entrare con loro in questo nuovo concordato dubitavo non fusse causa che ciascuno di loro

avesse revocato la gente, e il concedere non mi era lecito, per non avere commissione nè sapere lo animo del Papa nè di Vostre Signorie; però mi restrinsi a questo partito: che Sua Maestà mettesse in esecuzione tutto quello avea disegnato prima con la Signoria di Venezia, e mandassi e danari, e facesse muovere il conte Pietro, e sollecitasse il calare di dieci mila Svizzeri come hanno concluso di fare; intrattanto commettesse al signor marchese di Saluzzo fusse con Vostre Signorie; ed io ancora ne scrivessi a quelle che si risolvessino, come volevon procedere in futuro, e quello volevon contribuire o in compagnia di nostro Signore o separati da Sua Santità. Presupponendo Sua Maestà che Vostre Signorie non eron per disgiungersi da Sua Beatitudine, come io gli avevo detto, ne accennò che congiunti insieme dovessi concorrere a quanto fanno ciascun di loro, cioè Sua Maestà e Veneziani; ma, quando fussi separati, e nostro Signore non volesse continuar la guerra, Vostre Signorie non fussin gravate se non di quanto si conviene allo stato loro. Ora quelle possono comprendere lo animo di Sua Maestà e di questi Signori essere di sapere per chi hanno e a spendere e impiegare e soccorsi e favori loro, e sotto che speranza e sicurtà si possono riposare; per essersi per li tempi passati trovati in tanta perplessità per li casi seguiti, che per loro fatica imbarcarsi senza certezza di quello possino confidare.

Però Vostre Signorie esamineranno l'importanza di questo partito, e intenderanno la voluntà di nostro Signore, e ne commetteranno, e Sua Santità e Vostre Signorie, quanto ne debbo rispondere; e, perchè non ho tempo a mandare il doppio di questa a Roma nè di scrivere a Sua Beatitudine, prego Vostre Signorie subito ne mandino la copia, chè avendo comodità di mandarla per via di Venezia, senza spesa, la mando per mano del magnifico Alessandro de' Pazzi.

LETTRES PATENTES DE FRANÇOIS Ier.

(*Rif. Atti publici*, Cartapecore, t. VII, Francia, n° CCLIII.)

Vincennes, 4 mai 1527.

SOMMAIRE. — Pouvoirs donnés au marquis de Saluces pour conclure, au nom du Roi, un traité d'alliance avec les Florentins.

Francoys par la grâce de Dieu,

A tous ceux qui ces présentes verront, salut et dilection.

Comme Nous avons présentement esté priez et très instamment recquiz, de la part des commissaires ordonnez et depputez au régime et gouvernement des affaires de la Seigneurie de Fleurance, de donner à icelle Seigneurie aide, faveur et assistance contre l'armée qui marche contre leur estat et pays, en voulloir et intention de, non seullement piller et mectre à sac la ville et cité dudit Fleurance, mais entièrement la ruyner, bruller, et dutout destruire leur dit pays; ayant esté advisé que, en pourvoyant à ung tel affaire, il est nécessairement requiz premièrement adviser, conclurre et capituler de la forme et manière qu'on aura à tenir avecques ladite Seigneurie de Fleurance, et, pour ce faire, commectre et ordonner et depputer de par Nous quelque bon, grant et notable personnaige, auquel ayons seureté et toute fiance : savoir faisons que, Nous confians entièrement de la personne de nostre Très cher et Très amé Cousin, le marquis de Saluces, nostre lieutenant général en Itallye, icelluy, pour ces causes, avons faict, constitué, ordonné et depputé, faisons constituer, ordonner et depputer nostre lieutenant général et particulier pour ce faire; et luy avons donné et donnons par ces présentes povoir et faculté de traicter, capituler et conclurre avecques ladite Seigneurie de Fleurance ou ses depputez telz articles et capitulation qui seront entre luy et eulx, ou leurs commis et depputez, advisés, concluz et délibérez; et mesmement d'entrer en la ligue faicte entre Nous et la Seigneurie de Venise ou autrement, ainsi que faire se devra pour le myeulx; et iceulx articles

passer, signer et former en bonne forme, et en bailler les signées de sa main, et sceller de son scel : promectant, en bonne foy et parole de Roi, avoir pour agréable et estable tout ce qui sera fait, traicté et capitulé par nostre dit Cousin en ceste matière, et le tout rattifier et approuver, sans venir au contraire de quelque manière que ce soit.

En foy de ce, Nous avons signé ces présentes de nostre main, et à icelles faict mectre nostre scel.

Francoys.

XXX.

ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Paris, 21 mai 1527.

Sommaire. — Accord conclu entre les Florentins et le Roi, par l'entremise du marquis de Saluces. Nouvelle de l'accord fait par le Pape avec l'ambassadeur de France. Les Impériaux dirigent leur marche sur Rome. Ambassadeurs de France et d'Angleterre envoyés en Espagne pour faire une dernière sommation à l'Empereur. Froideur du roi anglais pour la guerre; lenteur des Français.

Significai a Vostre Signorie in che modo era suta ripresa la declarazione fatta per quelle di entrar nella lega e correre la comune fortuna con li altri collegati; e come, non avendo alcuna notizia della mente e disegni di nostro Signore, questa Maestà Cristianissima arià desiderato sapere in che modo si potesse assicurare che detta deliberazione avesse ad essere osservata, in caso che Sua Santità non avesse preso il medesimo partito, e che per questo avevon commesso al marchese di Saluzzo ne facesse fare obbligazione alla città. Di poi sendoci suto avviso per la via di Venezia, come detto effetto si era concluso, e che Vostre Signorie, separate dal Papa, avean capitulato col detto marchese e duca d'Urbino di essere a guerra finita con questa Maestà e la Signoria di Venezia contro l'Imperiali, ed avean promesso dugento cinquanta uomini d'arme, cinque cento cavalli leggieri, e cinque mila fanti; pertanto è restata Sua Maestà per conto della città molto satis-

fatto, e in su questo fondamento si riposa. Di che io non avendo alcuna notizia se non da loro, non ho potuto farne grado, nè metterlo in conto come si saria messo, quando di costì ne avessi auto le prime notizie. Però Vostre Signorie si degneranno qualche volta scrivere per via di Venezia, o mandare per quella via il duplicato delle loro.

Furono di poi, quindici giorni sono, da Venezia lettere medesimamente, per le quali s'intese nostro Signore, sendosi riconosciuto delli inganni e aggiramenti delli Imperiali, si era di nuovo ristretto con li oratori confederati, e promesso di ritornare in loro compagnia nella lega, e renunziare alla tregua fatta col vicere; e che a questo effetto avea fatto un concordato con loro, come dovessino procedere nel continuare la guerra; e di quà venne copia delli articuli di detta capitulazione; la quale non fu molto commendata da costoro, parendogli che il Papa li avesse gravati nella somma de' denari più che non arien voluto. Nè a noi è suto lecito giustificarli, per non avere auto comodità di saperli nè copia di detti articuli, e conoscendo costoro misurare le cose con poca discrezione e troppo avantaggio loro, massime quando non hanno bisogno d'altri. Saria pur bene avessimo le notizie in tempo che potessimo ajutare le faccende, e non ci avessimo a pascere di rilievi d'altri. E però quello che sien per fare costoro circa lo approvare o non approvare quello si è concluso a Roma, non so se per questa ne potrò dare notizia, ma credo bene in qualunque evento i pagamenti andranno con quella scarsità e lentezza sono andati per il tempo passato; perchè tutti questi signori sono tanto ingelositi della costanza di nostro Signore, che li fa andare più rattenuti non sarebbe il dovere in la somministrazione de' danari hanno promesso; e si ajutono ancora e si servono industriosamente di questo per iscusa per ricoprire meglio quello non vogliono mettere in atto.

Comparsono *tandem,* duo giorni sono, lettere di Roma del XXVI passato, per le quali ci è significato la deliberazione fatta da nostro Signore, quindici giorni dopo che in altri ci sono dette nuove; e, perchè intendiamo messer Lorenzo Toscano essere in cammino per detto conto, non possiamo ritrarre l'animo del Re insino alla sua venuta. Ma, sendoci

ancora nuova che li inimici avevon mutato animo e pensiero, e si eron volti a gran giornate alla via di Roma, dove in pochi giorni si dovevon trovare, ogni cosa resta sospesa, e si espetta lo evento di tale espedizione; perchè si giudica essere impossibile, tenendosi nostro Signore in fermo concetto di non si abbandonare, e volendosi difendere brevissimi giorni, l'inimici dover ruinare assicuratamente. E così le cose fanno di costà tanta varietà e mutazione di casi e accidenti, che notizia o avviso che ci venga o che si mandi non può far frutto alcuno, nè può avere altro sapore che il bere la state il vino che si avea a ber di verno.

Scrissesi per altre mia la conclusione della parentela d'Inghilterra; di poi sono tornati li oratori di questa Maestà, ed è venuto un gentiluomo di quel principe, e debbe in compagnia del vescovo *de Tarbes* andare in Ispagna; e lì faranno l'intimazione di detta conjunzione, e proporanno condizioni oneste e ragionevoli a quella Maestà Cesarea per la pace universale e per la liberazione de' figliuoli del Re; e, recusando Cesare le condizioni, protesteranno la guerra. La quale nondimeno andrà in lunghezza, perchè ci veggo dentro consumar tanto tempo, che mia opinione è che non la faranno, o che la faranno con semplice incursione alli confini. E di già cominciono costoro a dire che il Re d'Inghilterra non concorre volentieri a rompere per quest' anno la guerra di quà, e che per questo hanno animo di rinforzare la guerra in Italia; e quello arieno a spendere da queste bande, spenderlo di costà, e mandarvi tanta gente che ne caccino l'Imperiali. Il che se facessino effettualmente, sarià men male; ma dubito non voglino con la spesa di sessanta o ottanta mila scudi il mese, tenere infermo e travagliato l'Imperatore e Italia, il fuoco lontano da casa loro, e conservare lo stato senza mettere in periculo le persone loro; delle quali non ce-n' è alcuna che vogli in fatto mettersi più corazza, e che non si ricordi delle busse passate.

Hanno questi signori ragionato assai a' dì passati del mandare in Italia otto o dieci mila Svizzeri, ed hanno molto disputato coi Veneziani il pagamento loro; intorno a che quella Signoria non si lascia intendere,

e manda le commissioni tanto generali che l'orator suo non vuol pigliare deliberazione di promettere di concorrere. Ed a causa che li Veneziani più volentieri vi si accordino, il Re promette levarli il primo mese a sue spese, quando loro da quel tempo in là voglino partecipare per la metà. E così per ancora non si è fatto certa deliberazione. Nondimeno il Re dice avere mandato denari a Berna per levarne cinque o sei mila; di che di costà si scopriranno meglio li effetti che di quà. Nè io posso dire altro con certezza che le parole loro, le quali spesso tornano in vento, e di rara conclusione.

XXXI.

ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Paris, 22 mai 1527.

SOMMAIRE. — Nouvelles du sac de Rome; consternation du Roi; ordre d'envoyer de nouvelles forces en Italie, et de couvrir Florence.

Questa mattina avevo scritto l'alligata, quando per via di Venezia arrivò la funesta e miserabile nuova di Roma[1]; la quale, sebbene non dà notizia di molti particulari che saria necessario sapere, nondimeno sene ritrae tanto, che molto meno basteria a desiderare di non viver più per non avere a sentire questi orrendi e feroci casi, e da molti secoli in quà inauditi e nuovi. E voglia Dio non abbiamo da sentire di quelli che ci accreschino maggiore afflizione! E, perchè io penso che, in un tanto terrore e spavento, Vostre Signorie stieno in paura che l'inimici, dopo una tal vittoria, non ritornino alla volta della città per adempire al loro tanto bramato sacco, e che per questo quelle desiderino sapere quanto di quà si possono promettere e che provvisioni possono sperare per la loro conservazione, fò noto a Vostre Signorie che questa Maestà Cristianissima si è mostra in su li primi avvisi e stupita e attonita di tale accidente; ed, avendo prima designato di far scendere in compagnia de' Veneziani quattro mila Svizzeri, ha comin-

[1] Le 6 mai 1527.

ciato a pensare di accrescere numero, e mandare dieci mila e cinque cento lancie di nuovo; e, se tenessino fermi questi disegni che hanno fatto in su questi avvisi, crederei si potesse sperare in breve tempo qualche gagliarda diversione. Ma la istabilità loro, e la poca cura tengono, non solo d'Italia, ma di loro propri, mi fa dubitare di ogni buona esecuzione. Nondimeno, io giudicando le cose di Roma ruinate e in tutto perse, non cesso e non cesserò, mentre arò vita e spirito, di sollicitare e importunare tutto quello potremo imaginare che possi porger ausilio e difesa alla città, come ne ricerca l'obbligo della patria, quando bene da Vostre Signorie non avessimo lettere o commissione alcuna.

XXXII.

ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

23 mai 1527.

Sommaire. — Audience du Roi; énumération des mesures déjà prises pour secourir l'Italie et des forces qu'on se propose d'y envoyer. Le nonce insiste pour qu'on donne un chef capable à cette nouvelle armée. Il croit cette fois à l'exécution des promesses qui lui sont faites. Entrevue projetée entre le roi de France et le roi d'Angleterre.

Questo giorno sono andato a corte per continuare in quelli offici che ricercono li presenti tempi e la gran dubitazione tengo del ritorno delli inimici; e, sendo suto domandato dalla Maestà del Re se avevo lettere o altra nuova de' successi di Roma, e avendogli risposto di nò, quella mostrò molto maravigliarsene, non tanto per non cene essere di costì, quanto per non avere ancora del marchese di Saluzzo, parendogli per un simile caso dovercene essere qualche più fresca notizia; e, procedendo nel parlare di quel che potesse essere seguito, io gli dissi che Sua Maestà non espettasse se non triste novelle di nostro Signore e di Roma, e che non solo la Sede Apostolica ma tutta Italia mettesse per ruinata. E, perchè io giudicavo che l'Imperiali, dopo il riposo di due o tre giorni e dopo lo sforzamento del Castello[1] che saria facilissimo,

[1] Le château Saint-Ange.

fussino per ritornare verso Firenze con animo d'insignorirsi di quella città in sul favore di questa vittoria, però volevo sapere da Sua Maestà qual fusse il suo pensiero e disegno in ajutarla e soccorrerla; perchè le cose erono ridotte in termine che non espettavono nè tempo nè parole.

Lei mi domandò : « Quando e ritornassino, che farà quella città? » Io gli dissi : « Se la Maestà Vostra la vorrà ajutare, si defenderà gagliardamente, e persevererà nella lega, e farà buonissima prova; ma è « necessario ajutarla in due modi : l'uno col fare fermare il marchese « di Saluzzo e le altre gente della lega per la difesa sua; l'altro mettere in esecuzione tutti gli ordini ha dato Vostra Maestà, e mandare in « Italia nuovo esercito che possa, insieme con li altri, combatterli, o « fare tal diversione che si abbi a liberare e Firenze e tutto il resto « d'Italia; perchè non era possibile in Toscana si potesse lungamente « sostenere due eserciti. » Sua Maestà rispose : « Io conosco quanto « importa se, oltre a Roma, l'Imperiali acquistassino lo stato di Firenze, « e però io non voglio abbandonarla; ma è necessario fermi lo animo « ancor lei, nè si fidi in pratiche di accordo; perchè interverrà quello « è intervenuto al Papa; e poi che arete pagato loro gran somma di « denari, non vi terranno il fermo, e ne vorranno degli altri, e dopo « quello vi torranno la libertà. Però fate buono animo, poichè le cose « son qui, e noi vi ajuteremo; e per esperienza vedrete quanto io stimo « la salute vostra e di tutta Italia. Intrattanto scrivete a Vostri Signori « che il marchese di Saluzzo farà per loro quanto per me proprio; il « medesimo farà la Signoria di Venezia: e quando l'inimici ritornino « indietro, che lo possono fare così presto, l'uno e l'altro campo si fermerà in Toscana per la difesa vostra; ed io intrattanto manderò in « Italia li venti mila Svizzeri che abbiamo concordato co' Veneziani, « i quali sono suto contento pagare il primo mese, il secondo pagheranno loro, e così successive. E, oltre a questo, ho deputato il conte « Pietro Navarra, capitano generale della mia fanteria di altri dieci mila « fanti in terra, che farò di presente; e altri dieci mila ne aranno li « Veneziani e duca di Milano; ed ho di già dato lo spacciamento a « cinque cento lancie delle più vicine che sieno a *Lyon*, e manderò

« dieciotto pezzi d'artiglieria; adeo che faremo un campo da parte di « trenta mila fanti, oltre a quelli che di presente sono in terra di « Roma e le gente d'arme della Signoria e mia; e speriamo al certo di « restare superiori di questa impresa. »

E, perchè era sopravvenuto l'orator Veneto e ducale, loro ancora mi accertorno di queste provvisioni; le quali, sebbene mi eron note, nondimeno sono tanto impaurito delle esecuzioni loro, che non mene assicuro alle parole. Io gli risposi che, se Sua Maestà metteva in atto e in campagna una tale armata, che faria riprendere coraggio a tutta Italia; e che faria quello si conviene fare a un Re di Francia; che ad altri non si conviene una tal gloria che a Sua Maestà Cristianissima; e che lei sola ne reporterebbe la fama e l'onore della recuperazione della Chiesa e della conservazione d'Italia; e si rendesse certa che, se non ruinava questo esercito che ha Cesare in Italia, nel quale consiste tutta la riputazione e grandezza sua, di non avere mai a fare riscatto dei figli. Di poi confortai Sua Maestà, avendo a fare un campo sì grosso e mandando forze, voler gli dare un buon capitano; perchè, multiplicando in numero di gente, e non avendo chi le guidi bene, potria esser causa di qualche disordine e di maggiore ruina. Al che mi rispose che lo voleva fare ad ogni modo, e che gli voleva dare tal capo qual si conveniva a un tale esercito. Disseci Sua Maestà che aveva ferma speranza che il Re d'Inghilterra voleva concorrere per conto suo a dieci mila fanti in luogo della spesa arià da fare nella guerra di quà; la quale d'accordo hanno convenuto di convertirla in Italia per ruinare e disfare quello esercito.

E, perchè io credo che Vostre Signorie desiderino assicurarsi se queste provvisioni si abbino a mettere effetto o nò, dico ch'io fò certo giudizio che debbino farsi ad ogni modo, perchè quello è dettato e discorso dalla ragione si può in qualche parte credere; e massime quando si conosce vi sia il potere. Di poi io so che li Veneziani non si vorrieno abusare, nè stare a discrezione di promesse e parole, ed hanno molti giorni disputato il modo de' pagamenti de' Svizzeri; *et tandem* sono restati d'accordo nel sopradetto modo. Aggiugnesi a questo la compa-

gnia del Re d'Inghilterra, e lo avere concordato con quel principe di non fare guerra di quà, ma voltare quella spesa dovevan fare per queste bande nella impresa d'Italia. *Ultra* tutti questi riscontri, io so certo che il Re ha spacciato e dato denari a Marcantonio da Cusano e Marcantonio Trotto, che partiranno intra due giorni per Italia, con ordine di fare due mila cinquecento o tre mila archibusieri, per metterli sotto al conte Pietro; e così riscontro qualche altro provvedimento da prestare fede. Ma potria variarsi nel più o nel meno gente, o più tardi o più presta esecuzione. Sua Maestà mandò il vescovo *de Tarbes* in Inghilterra per far conclusione del pagamento di dieci mila fanti e dell' abboccamento di questi due Re; e, subito fatta tal conclusione, il cardinale Eboracense passerà a *Calais*, e questa Maestà si avvierà a quel cammino, e il Re d'Inghilterra ancora sene verrà al rincontro; e nello abboccarsi comporanno insieme a chi si debba dare la figlia, o alla persona del Re Cristianissimo, o al figliuol suo, duca *d'Orléans*. E resteranno ancora in composizione di quello abbino a fare per conto della guerra o della pace universale; nella quale pare che l'uno e l'altro abbi poca fede per la ostinata natura dell' Imperatore. E, dopo tale abboccamento, il Re ci ha promesso di venire a *Lyon* per essere più vicino alli eserciti e fazioni d'Italia; dove dice dover essere per tutto giugno, e intrattanto non perder tempo di fare in Italia il campo e l'armata di sopradetta.

XXXIII.

ACCIAJUOLI AUX HUIT DE PRATIQUE.

Paris, 4 juin 1527.

Sommaire. — Les Français se réveillent; ils prennent fort à cœur la captivité du Pape et les malheurs de l'Italie; ordre donné aux flottes d'empêcher que le Pontife soit transporté en Espagne. Lautrec désigné comme chef de l'expédition d'Italie avec de pleins pouvoirs. Vifs remercîments du nonce, au nom des Italiens.

Per quanto io ci conosco, posso certificare Vostre Signorie che il Re

e tutti li altri si sono svegliati, e prendono a cuore questa ruina di nostro Signore più che non hanno preso insino a mo; e paiono deliberati non lasciare perire la Chiesa nè Italia; e sopra modo dispiace loro non poter essere a tempo che lei si può sostenere. Ma perchè dubitano, quando Sua Beatitùdine sia restata prigione, non lo mandino in Ispagna, hanno commesso alle armate, non solo loro ma di tutta la lega, ne tenghino buona cura e ponghino ogni possibile diligenza per impedire tal loro disegno. E, quando si fossino deliberati mandarlo a Napoli, si confidono, mandando questo nuovo apparato di gente che hanno ordinato, poterlo ancora salvare e rimetterlo nella sua pristina dignità; per la quale il Re si mostra tanto disposto e curioso, quanto ancora io lo abbi visto dopo la mia venuta.

Iersera Sua Maestà mi mandò *Robertet* sino a casa, per farmi intendere che ieri aveva fermo e resoluto la missione di *Lautrec* in Italia, con quella possanza che avea ordinato prima e con animo fusse capitano generale della lega, e che vedrebbe di sollecitarlo. Per il che il questo giorno sono stato da Sua Maestà, e congratulatomi con essa di tal deliberazione, e laudatala, e commandatola quanto merita un tal personaggio, e fattogli fede che nostro Signore e Vostre Signorie ne prenderanno conforto e consolazione grandissima, e non solo piglieranno speranza e coraggio di potere ancora salvare la Chiesa e la libertà d'Italia, ma che farà loro testimonio, mandando un tal uomo, di tener conto e buona estimazione della salute d'Italia, ed aver in animo di versare tutte le forze sue per la conservazione universale della Religione Cristiana. Sua Maestà ne rispose che, sebbene desiderava e sperava con questi mezzi la recuperazione de' suoi figliuoli, nondimeno il suo principale fine per ora non era altro, nè per altro raddopiavia le forze, che per salvare l'Italia e nostro Signore, e per riporre Sua Santità nel grado suo come eron consueti fare li suoi passati. E per questo solo fine faceva queste spese di presente; dove, non avendo alcuno particulare interesse, nè volendo trar d'Italia alcun frutto che conservare ciascuno nella sua libertà e stato, si era accollato una tanta spesa e tanto pondo solo per il bene degli Italiani e non suo particulare. E, conoscendo

che li disordini passati sono proceduti per falta di capitani, e per non avere auto resoluzione unita nel pigliare il partiti, avea deputato *de Lautrec* per capo di questa impresa, come membro più vivo e di più autorità che nessuno altro di Francia; acciò che ciascuno conoscesse quanto la conservazione d'Italia gli fusse a cuore, e si facesse giudizio, per la persona di questo capitano, qual fosse l'animo suo verso la Sede Apostolicà e la Santità del Papa e di Vostre Signorie. E, per tal causa, avea commesso a detto *Lautrec* che facesse una nota di quanto desiderava avere per questa espedizione, perchè hanno deliberato compiacerlo, e adempire tutte le sue domande; acciò andasse con lo animo sicuro e riposato, che di quà non avesse in sul tempo delle fazioni ad espettare alcun provvedimento. E, oltre a questo gli mandava con tanta potestà in comandare, cassar gente d'arme, e accrescere e diminuire lo esercito, quanta si abbi la persona di Sua Maestà; con facultà di far pace, tregua, e qualsivogli accordo, o qualsivogli guerra con l'inimici. E, perchè la mente di Sua Maestà è che sia fatto capitano generale della lega, mi disse che messer Lorenzo Toscano (come è vero) gli avea detto, per parte del Papa, che Sua Santità desiderava mandasse un tal capo che fusse capace del titulo di capitan generale; però Sua Maestà avea caro intendere se Vostre Signorie saranno contente per la parte loro concorrere a questo titulo. Io gli risposi che quelle non si devieranno niente dal volere di Sua Maestà e delli altri collegati; e, conoscendo M. *de Lautrec* di tanta virtù e estimazione che poteva rappresentare una tal degnità quanto nessun altro, Vostre Signorie sene terrieno onorati e contenti; e massime andando per la salute loro e per la conservazione d'Italia.

In su questi ragionamenti era comparso l'orator Veneto; e Sua Maestà, continuando il parlare, lo ricercò se la Illustrissima Signoria saria contenta del medesimo titulo, allegando molte ragioni per le quali dovevon condescendere a volere l'obbedienza in un solo capitano. A che l'oratore rispose che sempre, per li tempi passati, dovunque fosse stato un segno di Sua Maestà Cristianissima, li loro capitani lo avevono riverito e obbedito, e che pensava ancora dovessino fare il medesimo

questa volta; nondimeno ne scriveria a Venezia, e ne conforteria. Ma non si restrinse a darne certa resoluzione, rispetto al duca d'Urbino[1], per non sapere se il duca vorrà star paziente ed essere inferiore, per portar seco degnità ducale, al detto *Lautrec*, benchè sia di maggiore sangue e di Casa Reale di Navarra.

Io non credo che questa resoluzione retardi in parte alcuna la partita di sua eccellenza nè le provvisioni da farsi; nè a me parve di andare rattenuto in darne intenzione per la parte di Vostre Signorie, prima per non avere quelle capitano di tanta estimazione che non possa obbedire a ogni segno di questa Maestà; di poi perchè mi pare importi tanto la celerità e prestezza di spingere avanti questi preparamenti, che non sia da dare alcuna cagione o incomodo che possa ritardare o dare impedimento a tale espedizione; la quale io tengo per principale obietto di sollecitare e importunare, dubitando che il tempo non venga meno intra mano.

Questi dì sono venuti due oratori del Re d'Inghilterra per congratularsi della nuova parentela, e fermare l'abboccamento di questi due principi; e saranno festeggiati qualche giorno; di poi passerà a *Calais* il cardinale Eboracense, e si abboccherà prima col Cristianissimo *en Picardie;* e poi forse il Serenissimo ancora verrà di quà; ma per ancora non si è stabilito il tutto. Nè per questo si intermetterà la guerra in Italia; per la quale il Re d'Inghilterra si è tassato in trentadue mila scudi il mese, da cominciare al principio di questo mese, per dieci mila fanti, oltre a quelli del Cristianissimo e Veneziani detti di sopra.

[1] Le duc d'Urbin était alors capitaine de l'armée vénitienne.

XXXIV.

ACCIAJUOLI AUX DIX DE LIBERTÉ ET DE PAIX.

Paris, 6 juin 1527.

SOMMAIRE. — La liberté est rétablie à Florence[1], l'ordre n'a pas été troublé. Le Roi approuve la révolution; il promet à la république sa bienveillance et son concours. Les Français se tiennent assurés que Florence s'est engagée à fournir un contingent déterminé à l'armée d'Italie; Lautrec, le plus scrupuleux et le plus exact des capitaines, veut que le nouveau gouvernement s'oblige à tenir les promesses faites par le gouvernement qu'il remplace. Il importe de régler cette affaire, et de bien considérer que, si la République ne contribue pas, l'entreprise n'aura pas lieu, et l'Italie sera perdue. On pourra agir à la façon des Vénitiens, qui ne payent que la moitié des sommes qu'ils promettent. Conseil d'accréditer un ambassadeur auprès de Lautrec.

Avendo scritto l'alligata avantieri, e espettando qualche comodità di mandarla, è sopraggiunto il corriere, spacciato da' Signori Otto di Pratica alli XXI passato, con le lettere di detto giorno significative della riordinazione del governo della Città, con pace e quiete di tutto l'universale e di buona concordia di chi rapresentava la casa di Medici[2]. La quale unione, se mai fu tempo che dovesse essere conservata e ajutata da' buoni cittadini, questo che di presente ne sovrastà ne stringe e sforza più che mai ne fusse alcun altro, perchè l'avidità e la rabbia di questi eserciti esterni non si distendono nè indirizzono con l'animo più ad uno che ad un altro stato; ma, sitibundi del sangue e della preda indifferentemente di ciascuno, tendono alla eversione e ruina delle città e de' populi. Però Vostre Signorie prudentissime si degneranno non vacare tanto, nè essere tanto intente alle cose di dentro, che abbandonino le fortificazioni e provvisioni necessarie per guardarsi dalli inganni delli inimici e dalla invasione loro; perchè, quando ritornassino indietro e trovassino la Città occupata in se medesima, con facilità la ridurebbono alla loro discrezione e voluntà.

[1] Le 16 mai, les Florentins avaient expulsé les Médicis, et s'étaient remis en liberté.

En effet, le cardinal de Cortone et les deux jeunes Médicis n'avaient tenté aucune résistance, et avaient été reconduits jusqu'aux limites du territoire de la République. La révolution avait été toute pacifique.

Io comunicai subito alla Maestà del Re e a questi altri signori il partito preso da Vostre Signorie; e gli mostrai questa deliberazione non portar con seco alterazione di animi nè di voluntà verso Sua Maestà Cristianissima e delli altri collegati, ma più presto dover augmentare la devozione e osservanza verso di quella, sotto la protezione della quale volevon riposarsi sempre, e ricoprirsi di tutti li assalti e offese gli potessino essere fatti. E, con quelle ragioni, ne ricordon Vostre Signorie per la loro, m'ingegnai fargli capace questa mutazione non poter causare danno o incomodo alcuno alla impresa comune; e che, se prima avevon Vostre Signorie animo pronto e disposto di non fare accordo con li Imperiali, lo aranno in futuro di gran lunga più fermo e più costante che mai, pure conoschino Sua Maestà e li altri amici voler prendere la loro difesa e soccorrerle ne' bisogni loro. Sua Maestà mostrò maravigliarsi che un tale mutamento fosse passato sì quietamente, e disse: « Io ho avuto sempre opinione che quella città mi fusse « amica, e che *ab antiquo* sia stata inclinata e devota alla Casa di « Francia; nè io mi voglio intromettere in vostro governamento, ben- « chè caro mi saria si governasse pacificamente. Ma desidero bene che « quella Signoria si conservi amica mia, e che non facci alcun nuovo « pensiero nè mutazione di animi per questi accidenti. E, quando vadi « perseverando in l'amicizia nostra, scrivete arditamente ch' io sono per « operare per la salute loro quanto io mi operassi per *Paris;* e si pro- « mettino di me, e dello esercito del marchese di Saluzzo, e di questo « che si manda di nuovo con M. *de Lautrec,* quanto delle proprie gente « loro. » Io gli soggiunsi : « *Sire,* io vi assicuro che l'animo de' Miei « Signori non si muterà mai se non per forza; ma non so già come « possino di presente fare spesa o pagar gente, perchè la guerra di « questo anno e il sacco di Roma li ha ridotti in tanta povertà e « miseria, che quella Città non ha più nè spirito nè vigore alcuno. « Credo bene che di quello potranno non sieno per mancare nè per « abbandonarsi, acciò si possino conservare in compagnia di Vostre « Maestà. » Nè mi parve di andare più avanti in questo ragionamento del non potere contribuire, per le ragioni che si diranno di sotto,

conoscendo di poter fare qualche disordine per le nuove preparazioni che si fanno per M. *de Lautrec*.

Vostre Signorie rispondendo alla mia de' IV del passato, a quella parte ch' io scrissi dell' intenzione e voglia di questa Maestà che loro si obbligassino alla lega di contribuire, mi pare che inferiscono non avere fatto alcuna promessa obligatoria insino a mo; il che è tutto contrario alla opinione del Re e di questi altri signori. I quali si persuadono al certo che, alli giorni passati, quando il duca di Urbino e marchese di Saluzzo furono in Firenze, Vostre Signorie si obbligassino a dugento uomini d'arme, cinquecento cavalli leggieri e cinque mila fanti; e questi avvisi credo venissino da Venezia, e forse dal marchese di Saluzzo; in su li quali costoro si sono riposati e riposono. Ed io ancora, avendone avuto notizia dal legato del Papa a Venezia, mi sono persuaso tali convenzioni fussino fatte in su quella necessità e paura delli Imperiali. Ora, intendendo per le lettere di Vostre Signorie, che quelle non hanno alcuna obbligazione, nè vorrieno essere astrette a farne per la scarsità e penuria de' denari, resto molto maravigliato che una tal cosa si sia scritta e tenuta per ferma. E quello che più mi pesa è che il Re, e questi signori, e massime M. *de Lautrec*, destinato per l' impresa d'Italia, mi hanno detto che saria bene, sendosi fatto mutazione di governo in Firenze, che si riconfermasse quello era suto promesso al marchese di Saluzzo, acciò non si potesse escusare il presente governo di non asservare quanto avesse fatto quell' altro stato. A che io ho resolutamente risposto che la Città nostra è sempre quella medesima, e che quello si prometteva in nome della Città, in ogni tempo e in ogni fatto si teneva fermo; e che si tenessino sicuri che, se la Città aveva promesso al marchese di Saluzzo di contribuire o fare più uno effetto che un altro, tutto sarebbe osservato; e non esser di bisogno ratificare o confirmare quello che fusse fatto. E, perchè *Lautrec* è molto ordinato e cauto in queste cose, ed ha la carica di questa passata in Italia, mi rispose: « Noi non vogliamo attenercene a questo; nè io mi voglio tro-« vare poi in Italia a disputare questi articuli. Però è necessario che voi « scriviate a Vostre Signorie, che mandino il mandato di riconfirmare,

«o qui o a Venezia, nelle mani di M. *de Bayeux*[1].» Il che io dissi di fare, per avere tempo a scrivere, e godere questo beneficio dello indugio di un mese e mezzo, intra il qual tempo si sarà scoperto più paese e allargato meglio la via ad ogni rezoluzione si potesse fare. Quello mi ha mosso a non negare che la città non abbi fatto obbligazione, è suto il conoscere prima la natura di M. *de Lautrec*, la quale è tale che, se vedesse mancargli uno spilletto di quello si è disegnato per questa impresa, dubiterei non ritornasse adietro, e non la ritardasse per espettare la risposta; perchè, nel disegnar le forze sono per la lega in Italia, so che hanno sempre messo in nota la rata di Vostre Signorie. E, parendomi che, senza questa nuova espedizione e senza un capitano di questa sorte, la guerra d'Italia non si possa ridurla a fine nè ultimarla, ho giudicato essere bene non porre avanti scrupulo alcuno da tôrgli tempo o interromperla, ma ajutare e facilitare questa caldezza, la quale in fatto torna tutta in beneficio più d'Italia che del Cristianissimo; perchè, restando noi liberi da tanti periculi, saremo i primi al trarne frutto. E, quando largamente si recusasse, e si dicesse non volere o non potere contribuire, e si allegasse di presente non avere denari e non potere provvederne, sono certo saria un termine da farli desistere da ogni impresa; e responderieno quello più volte ne hanno detto: «Voi volete che noi per la libertà vostra spendiamo quanto «abbiamo disegnato fare, e da per voi non volete ajutarvi! Questo «non è ragionevole; se noi per salvarvi e ajutarvi facciamo tante «provvisioni senza volere niente in Italia, ci pare ancor giusto vi ajutate «da voi.» Il che, quando apertamente si negasse, si daria lor causa di abbandonare l'Italia, e lasciarla a discrezione. E, perchè Vostre Signorie potrien respondere, «Come abbiamo noi a fare, se non abbiamo denari?» dico che è da fare ogni cosa di spendere un ducato, per farne spendere dieci a loro; e che il tempo di scoprire tanta povertà non è, mi pare, ora, per non intorbidare nè ritardare questa espedizione di M. *de Lautrec*, nella quale potria consistere la salute del mondo. E, quanto al

[1] Louis Canossa, évêque de Tricarico, puis de Bayeux.

contribuire, non mi pare ancora da privarli di speranza, nè recusarlo di presente; perchè, avendo a fare con nature sospettose, ripiglierebbono il non volersi obbligare, per avere intenzione di fare qualche accordo con l'Imperiali; e darebbesi loro cagione, ritornando l'inimici a danni nostri, non prendere la difesa della Città, ma lasciarla a discrezione delle forze loro. E però il non avere scoperto a costoro non si essere fatta alcuna obbligazione, e lo avere preso tempo a scrivere per la confermazione, mi par suto necessario per le sopradette cagioni. E, intrattanto che M. *de Lautrec* sarà in Italia, Vostre Signorie aranno veduto i progressi delli inimici, ed aranno esaminato se la necessità li arà stretti ad obbligarsi per essere soccorsi, o se si troveranno in grado avere bisogno della lega. Chè avendo necessità de' soccorsi loro, non so vedere come possino essere ajutate senza qualche corrispondenza dal canto loro; la quale, quando si avesse ad usare per stare in compagnia, non per difendere la città, si potrebbe nelle spese estraordinarie e fuor delle gente d'arme, fare alla Veneziana; e, col dare gran condotte, pagarle ad uso loro; chè li dieci in nome tornan cinque alle spese.

Risposi per la mia de' xxxi quello mi avea risposto il Re circa la sovvenzione de' denari per Vostre Signorie; parendogli per conto d'Italia essere montato in su tanta spesa, e fare sì gagliarde provvisioni per la sua liberazione, che non se gli appartenga farne tante; e confida che le gente si troveranno presto in Italia, *ultra* quelle vi sono, possino facilmente guadagnare questa impresa, massime facendo li altri, secondo le forze loro, ciascuno suo debito.

Quanto al redurre la guerra e le forze tutti di costà, io non ho mai auto altro obbietto nè altro fine che persuadere al Cristianissimo e al Re d'Inghilterra, per via del nunzio[1], che insino a tanto che l'Imperatore arà questo esercito in Italia, non sarà in loro possanza di ridurlo alla pace; e che era necessario, volendo abbassare l'animo e la grandezza di Sua Maestà Cesarea, disfare quello esercito, nel quale consis-

[1] Le protonotaire Gambaro.

teva la riputazione e la potenza sua; e che, ruinato quello, Sua Maestà si potria facilmente maneggiare e piegare. Il che quando avessino creduto più presto, saremo forse fuori di tante miserie ed affanni. Nondimeno la speranza e la necessità gli ha fatto conoscere il bisogno loro, e, come veggono Vostre Signorie, tutta la guerra e le forze si sono indirizzate di presente a questo effetto; e si sono volti al mandarle in Italia, secondo pare desiderino Vostre Signorie. E volesse Dio venissino in tempo che si potesse espettare il frutto! Perchè, sebbene di quà si sollecita, non credo che a mezzo luglio possino essere tutte in Italia. Pure mene rimetto alli effetti di costà; perchè, dati che sono li ordini di quà, non posso vedere come vadino con prestezza o tardità a' luoghi disegnati.

Quanto alle resoluzioni sopradette, crederei fusse bene Vostre Signorie rispondessino di avere in animo mandare uno loro, o ambasciatore o ministro, appresso M. *de Lautrec*[1], allo arrivar suo; il quale arà commissione di trattare o rispondere a sua eccellenza di tutte le occorrenze necessarie, e accomodarsi secondo i successi saranno seguiti.

P. S. Questa Maestà Cristianissima ha auto notizia certa che l'Imperatore ha auto un figlio maschio. Che Dio lo facci umile con tante felicità!

[1] Antonio Francesco degli Albizzi fut en effet envoyé auprès de Lautrec, en qualité d'ambassadeur.

XXXV.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Paris, 13 juin 1527.

SOMMAIRE. — Puissantes raisons qui doivent faire hâter l'envoi de la nouvelle armée. Empressement du Roi; ses motifs. Lautrec aura en Italie une autorité absolue; c'est avec lui qu'il faudra négocier. Acciajuoli sollicite son rappel.

Comparsero quattro giorni sono le lettere de' XXIV e XXVIII con la copia de' XXI di Vostre Signorie, e subito comunicai li avvisi di quelle alla Maestà del Re, che molto desiderava intendere li successi dello esercito confederato, e dove si trovasse, e che speranze sene potesse tenere. E in su tale occasione di nuovo feci istanza, insieme con li altri ambasciatori, che Sua Maestà Cristianissima, sendosi messo in animo e fermo questo santo e religioso proposito di soccorrere la Sede Apostolica e la Fede Cristiana, e di riguadagnare la libertà per tutta Italia, volesse non perder tempo nè buttar la spesa con la tardità e lunghezza. Perchè il voler far bene e darvi buon principio non faceva se non contrario effetto, quando si lasciassino perdere quelli amici che gli potessino ajutare l'impresa; perchè prima ne perdeva la spesa e l'onore, e di poi dava opinione che l'Imperatore non si potesse vincere; il che potria essere causa che in Italia ogni uomo cercheria di prevenire con lo accordarsi e dare a quella Maestà l'imperio del tutto. E però, mentre le forze d'Italia erono ancora intere, non era da perder tempo; perchè, congiunte le nuove provvisioni con quelle, sene poteva sperare la vittoria al sicuro. Sua Maestà ne rispose: «Voi avete notizia «di quello si è ordinato e di già messo ad effetto. Scrivete pure arditamente che, non solo questo vi è noto sarà presto, ma ancora ho «animo di crescere apparato; e fate intendere che quella Signoria vogli «sostenere insino M. *de Lautrec* sia in Italia, perchè verrà armato di «sorte li amici si potranno conservare.» Le medesime istanze e sollecitudine fa ogni giorno l'orator Veneto e ducale[1]; ed io per importu-

[1] L'ambassadeur de Milan.

narle maggiormente mi servo assai dell' orator Inghilese: e tutti insieme e separati non prendiamo altra cura che in ogni luogo e tempo andare accelerando questi soccorsi; i quali in vero sono tanto avanti che sene può sperare, non solo li effetti certi, ma lo essere ancora con grande festinazione condotti. Ed ogni giorno si trova il Re più caldo e più ardente a questa impresa, la quale ha preso per sua e estremamente desidera, per l'onor suo, e per il nome che tiene di guadagnare questa gloria, e poter dire di avere salvato la Sede Apostolica e la Chiesa, e avere renduto al Papa la sua pristina dignità. E a questo è mosso, tanto per la persona di nostro Signore, quanto per la conservazione di quel grado e nome del Vicario di Cristo; parendo a Sua Maestà e al Re Serenissimo, che, venendo il Papa con tanti cardinali in mano di Cesare, porti con seco tanta ruina universale, che non si possa mai più restaurare tanta jattura.

Quanto al particolare di Vostre Signorie, non ho che dir loro altro se non che, quando costì si proceda liberamente e senza tener pratiche, mi pare vedere che, quanto al governo, questa Maestà non sia per volerne altro che si vogli la Città; ma, non persistendo nella lega, e volendo tenere intelligenza con li inimici quando la forza e la necessità non lo stringa, dubito, non solo sieno per cercare di avere la città a sua devozione, ma voranno perseguitarla come inimica e aliena dall' amicizia loro.

Perchè M. *de Lautrec* viene con somma potestà di guerra e pace, e di potere capitulare e fare quanto la persona del Re Cristianissimo, però crederei fusse bene Vostre Signore li tenessino appresso qualche persona da bene, perchè tale lo ricerca il grado suo e la grandezza dell' animo che è, di sorte da volerlo intrattenere ad ogni modo. E si promettino le Signorie Vostre che tutto quello faranno con sua eccellenza sarà fermo e rato da questa Maestà Cristianissima. Nè, dopo lo arrivar suo in Italia, si tratterà di quà alcuna cosa che appartenga alli negozii di costà. E per questa cagione, e per molte altre attinenti al mio particolare, pregherei Vostre Signorie si degnassino provvedermi dello scambio, acciò io potessi in questo autunno ripatriarmi; perchè

mi trovo oramai di età di non più seguitare la corte. E, oltre a questo, non mi sendo valuto da Roma del mio salario[1], mi trovo gran debito e spese, di sorte che non ho da viverci, e diminuire non posso le spese nel grado mio; però prego quelle si degnino compiacermi il ritorno con buona grazia loro.

XXXVI.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Paris, 23 juin 1527.

SOMMAIRE. — M. de Lautrec est prêt à partir. Ambassadeur français désigné pour aller à Florence, afin d'obtenir la ratification de la convention faite entre la cité et le marquis de Saluces. Le cardinal Wolsey est attendu pour régler définitivement la question du mariage. Les capitaines des lansquenets ordonnent leurs compagnies et se préparent à passer en Italie. Puissent toutes ces troupes arriver à temps !

M. *de Lautrec* si può dire espedito del tutto, e debbe partire entro quattro giorni; e, secondo ho ritratto da sua eccellenza, tutte le sue provvisioni sono inviate, adeo che pensa non dovere soprastare a cammino per espettarle. Ma, perchè mi trovo in luogo dove non si vede se non le ordinazioni e commissioni, non posso certificare Vostre Signorie nè di prestezza nè di tardità. Credo bene che da *Lyon* quelle più facilmente potranno ritrarne il vero per lettere di mercanti, per essere luogo dove passano la più parte delle gente d'arme.

L'ambasciatore che debbe venire a Vostre Signorie, per ordine del Cristianissimo, non è ancora partito, e la somma della sua commissione è di ricercare la Città della ratificazione e approvazione del concordato fecciono Vostre Signorie col marchese di Saluzzo e provveditor Veneto. Nè si può loro persuadere non essere necessario il comprovarlo; e, veduto che da Venezia è suto mosso questo partito, e che di lì viene questa sollecitazione, dubito che l'orator Veneto costì non abbi messo loro questo suspetto, per qualche risposta dubia che gli sia suta fatta.

[1] Pendant que Florence était gouvernée au nom du Pape, jusqu'en mai 1527, l'ambassadeur était auprès du Roi en qualité de nonce apostolique.

Vostre Signorie sono sapientissime, e si potranno regolare secondo i progressi delli Imperiali, e secondo la fede possono avere in loro.

Il reverendissimo cardinale Eboracense doveva venire *en Picardie* per abbocarsi con questo Re Cristianissimo in quella provincia; ma per ancora non si è fatto deliberazione del quando. La causa di tal riscontramento è per fare declarazione a chi si debba dare la figlia d' Inghilterra, o alla persona del Re Cristianissimo o al suo secondo genito. Il che non è per risolversi, infino al ritorno del vescovo *de Tarbes* e d'un gentiluomo del Re d'Inghilterra, i quali andarno, quindici giorni sono, in poste alla corte di Cesare, per proporgli oneste condizioni di pace, e, recusando pronunciargli la guerra per parte di questi due principi; la quale nondimeno per questo anno non ha indirizzo alcuno, per essersi volti l'uno e l'altro alla guerra d'Italia. Furono spacciati, quattro giorni sono, molti capitani di lanschenechi, che sono mandati a levare le compagnie per condurle in Italia. E voglia Dio questi apparati sieno in tempo che possino fare qualche frutto per la salute universale! Che trovandosi il male e periculi nostri tanto vicini, e li remedi tanto lontani, dubito non si abbino a restare a mezza via.

XXXVII.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Paris, 29 juin 1527.

Sommaire. — Difficulté qu'éprouve la correspondance; mauvaise grâce de l'ambassadeur vénitien. Le salut de l'Italie dépend de l'expédition de Lautrec. Le duc d'Urbin est l'auteur de la ruine de son pays. Les Florentins doivent se tenir prêts à ratifier la convention faite avec le marquis de Saluces. Les Impériaux, maîtres du château Saint-Ange, marcheront sans doute sur Florence; que la cité fasse les derniers efforts pour se défendre jusqu'à l'arrivée de Lautrec. On déplore en Angleterre le malheureux sort du Pape; les Italiens doivent déplorer leur destinée, qui les contraint à attendre leur salut de princes étrangers et aussi négligents. Indignation du Roi.

Conoscendo non poter venire sicuramente le mie lettere insino costì se non per via di Venezia, tutte le volte ho avuto comodità di scrivere a Vostre Signorie, tante ne ho scritto per far loro noto quello che

di quà si può sperare per il sussidio e soccorso di Vostre Signorie da questa Maestà Cristianissima, e per la salute loro e del resto d'Italia; e, se qualche volta si è intermesso lo scrivere, è nato per non aver trovato in questo orator Veneto tanta cortesia in espettarmi quanta si converria in una persona discreta; e se di quelle scrivo fa il medesimo servizio che di quelle vengono di costà, son certo non le manda con quella fedeltà che vorria il dovere in questi tempi sinistri e turbolenti, e come si ricercherebbe in tanti periculi comuni con quella Signoria Illustrissima; perchè da lui non ho mai possuto avere mia lettere se non tre giorni da poi lo arrivare del corriere loro.

Ho continuamente importunato e sollecitato l'espedizione di *Lautrec*, e ogni altra cosa attenente a questo nuovo esercito, senza il quale si conoscono le cose d'Italia tutte in rovina per la mala condotta de' capitani che ne hanno auto la carica insino al presente. Alli quali, e massime al duca d'Urbino, si attribuiscono tutte le colpe e errori e della jattura d'Italia e delle miserie di Roma. Quanto al fare nuove obbligazioni per la contribuzione delle spese e gente d'arme in compagnia delli altri collegati, Vostre Signorie aranno potuto ancor vedere per le mie precedenti quanto di quà mi è suto parlato, e quello per me si è risposto e allegato, che in sostanza non è disforme dalle risposte fatte per Vostre Signorie all'orator Veneziano. E, pensando io di guadagnar tempo, mi sono rimesso a scrivere, e detto che, allo arrivare di M. *de Lautrec*, quelle faranno intendere a sua eccellenza lo animo e intenzione loro, e in questo mezzo non mancheranno di mettere in operazione tutto quello hanno promesso al marchese di Saluzzo. Nondimeno, sollecitata questa Maestà Cristianissima dalla Signoria di Venezia per restringere Vostre Signorie a questo stretto, hanno deputato, come per altra si dice, un uomo del Parlamento *de Paris* per oratore a quelle; il quale non è partito, nè si è fermo il quando per ancora del partire, e la sua dilazione non procede da altro che dalla naturale lunghezza e tardità di chi ha la cura di espedire queste facende. E, parendomi si facci acquisto e guadagno in prolungare questa nuova comprobazione d'entrare in la lega, secondo che lui ha in commissione di ricercarne,

Vostre Signorie per la mutazione fatta del governo, non ho sollecitato nè ricordato la sua partita, come le altre provvisioni che si sono ordinate per di costà. Le quali non so se saranno in tempo che faccino alcun frutto per Vostre Signorie, o se saranno tante che bastino; perchè, sendosi accordato nostro Signore, e venuto il Castello in potestà delli inimici, non credo voglino perder tempo in terra di Roma, avendo notizia massime di questi nuovi apparati; ma che disegnino di guadagnar codestà città avanti passino in Lombardia, per non si lasciare dietro nessuno ostaculo che li possi tenere in suspetto o dare alcuno impedimento. E, quando abbi preso questo partito, non credo che le presenti arrivino in tempo che portino loro alcuna sicurtà, ma solo la speranza delle provvisioni e soccorsi di quà; in su li quali non si può fare fondamento se non a mezzo agosto, perchè, trovandosi *Lautrec* ancor qui, benchè parta domani o l'altro, non veggo come Vostre Signorie possino sostenere tanta ruina o espettare il campo nemico, non avendo buoni capitani e buoni soldati per la difesa loro; chè, quando loro si rincorassino poter reggere per qualche giorno per espettare *Lautrec*, saria forse manco male che rimettersi alla discrezione e fede delli avversari.

D'Inghilterra non s'intende altro che facci momento alle cose di costà; ma che solo gli dispiace questa depressione della Chiesa e la esaltazione dell'Imperatore; ma tali displicenze profitton poco alle cose nostre, e molto meno alla conservazione e salute universale; però ci possiamo condolere tanto più di questi accidenti e casi infelici, da che la salute nostra non può trovarsi se non in questi due principi molto pigri e molli a tutte le imprese gloriose.

Sendo sopraggiunto al Re Cristianissimo un poco di terzana, si espetterà la sua convalescenza avanti parta il cardinale Eboracense; il che dovrà essere presto, perchè Sua Maestà è stata di già quattro giorni senza febbre; e, insino non si è fatto questo abboccamento con Inghilterra, non possiamo prometterci che Sua Maestà si conduca a *Lyon*. Però Vostre Signorie non faccino altro fondamento in su le cose di quà, se non in su questo nuovo esercito e in su M. *de Lautrec;* il

quale, come si è detto, porta con seco facultà e potere quanto la persona del Re Cristianissimo.

XXXVIII.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Paris, 1[er] juillet 1527.

Sommaire. — Départ de l'ambassadeur de France pour Florence; objet de sa mission. Les Florentins sont placés dans l'alternative nécessaire ou de contribuer ou d'être abandonnés. Jugement rigoureux porté sur le chancelier Duprat. Huit mille lansquenets, commandés pour le service de l'Empereur, arrêtés à Bâle faute de solde, sont engagés par le Roi; M. de Vaudémont est à la tête d'un corps de douze mille lansquenets.

Dovendo partire l'ambasciatore di questa Maestà Cristianissima per costì, non ho voluto venga senza lettere. La commissione sua, come vedranno Vostre Signorie, è di stringere la Città per la confermazione e ratificazione del concordato si fecie alli giorni passati con li agenti della lega; di che ancora a me hanno parlato più volte. E, se bene si è fatto prova con tutte le ragioni possibili di farli capaci non essere necessario, per troversi la Città obbligata, per qualunque mutazione sia seguita, e per avere ferma intenzione di mostrare con le opere e li effetti voler essere obbligati; nondimeno, o per suspetto che sia stato suto messo loro, o che pur la voglino intendere per questo verso, giudico espressamente che debba seguire uno de' due effetti: o che Vostre Signorie saranno necessitate a ratificarlo, o veramente saranno destitute da ogni sussidio e soccorso de' collegati; e quanto più si mostreranno di recusarlo, tanto più entreranno in gelosia; perchè allegono e rispondono : «Se voi avete questo buono animo e voluntà, non vi debbe «dar noia lo assicurarci e darci cagione di prendere la difesa vostra.» E iersera, sendo io andato a visitare M. *de Lautrec*, che partì per venire alla sua spedizione per Italia, mi domandò se io avevo scritto di questo affare, e quello io pensavo dovessin fare Vostre Signorie. Io gli risposi averne scritto, e che io mi persuadevo loro non mancherebbono in alcuna parte di quanto avessin promesso, quando abbino il modo

a spendere, o che vegghino di avere ad essere ajutati; e che, allo arrivar suo in Italia, credevo si terrebbe contento di Vostre Signorie. Sua Eccellenza mi replicò esser necessario farlo, se quelle voglino amici o compagni che li difendino; ma, quando possino potersi prevalere da per loro, saranno lasciate a discrezione. Ora trovendosi le cose in termine e sì allo stretto, io credo che, allo arrivare di questo ambasciadore, Vostre Signorie saranno arrivate a quel punto che possino arrivare o di bene o di male, e che si saranno deliberate o alla difesa con le spalle de' collegati, o veramente preso quelli partiti che la necessità arà portato loro; e però in questa parte non accade dirne altro.

Io mal volentieri do notizia per lettera del tristo e mal governo di questa corte, e quanto indiscretamente e imprudentemente resolvono le cose loro; ma, per informazione di Vostre Signorie, non posso mancare di avvertirle che l'ignoranza, malignità, ingratitudine e perfidia di questo cancelliere è tale che, non solo è causa della lunghezza e tardità di tutte le provvisioni, ma della ruina di questo regno e di tutti quelli saranno in loro compagnia; e, per essere mal capace della ragione, e per natura inclinato a dispetti e a ogni mala azione, si trova poco a fare fargli alcuna buona azione [1].

M. *de Lautrec* partì iersera, e le sue provvisioni sono tutte inviate; ma, perchè non sono in luogo da poter vedere con che prestezza si venghino, non posso fare giudizio dello arrivar loro in Italia. Ma, conoscendo sua eccellenza che in la celerità consiste tutta la gloria sua e la vittoria di questa impresa, non credo sia per perdere tempo. Ed, avendo io per altre detto l'ordine e numero dello esercito, non lo replicherò altrimenti; ma solo dirò che, sendosi messi insieme vicini a *Bâle* otto mila lanschenechi per ordine dell' Imperatore per venire in Italia, e non avendo auto denari come loro era suto promesso, e intendendo che questa Maestà avea mandato in Alamagna per averne qualche somma, hanno mandato qui per acconciarsi e avere denari. E però subito il Re ha mandato loro denari a

[1] Ce paragraphe entier est barré, dans l'original, par quatre lignes transversales. Nous avons cru devoir le conserver. Il se peut que les Florentins aient fait peu de cas du chancelier Duprat; l'histoire en tiendra plus de compte.

fermarli; i quali, con un'altra banda ne avevon ferma sotto il governo di M. *de Vaudemont*, che partirà intra quattro giorni, credo che faranno una testa di più di dodici mila. Questi particolari che si deliberano quà è necessario che Vostre Signorie riscontrino di costà, e del numero e del tempo che si troveranno insieme; perchè io non posso vederne altre esecuzioni che quello si conclude e resolve di fare; ma li effetti bisogna apparischino in Italia, dove non posso aggiungere con la notizia mia.

XXXIX.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Paris, 13 juillet 1527.

Sommaire. — Arrivée de M. de Langey; son rapport favorable à la république, qui a ratifié la convention et est entrée franchement dans la ligue. Affectueux accueil du Roi et ses chaleureuses promesses. Parole grave de l'ambassadeur : l'Italie considère l'expédition de Lautrec comme le dernier effort tenté par la France en sa faveur. Envoyé du cardinal Salviati à la cour d'Espagne, au nom du Souverain Pontife. Andrea Doria engagé au service du Roi. Le duc d'Urbin demande à quitter le service des Vénitiens, qui s'empressent de lui donner son congé. Le Pape accuse le duc d'Urbin d'avoir agi d'accord avec Bourbon, et d'avoir livré Rome et l'Italie. Le cardinal Wolsey est à Calais; il se rend à Amiens où le Roi doit l'attendre.

Comparse, quattro dì sono, M. *de Langey*, per il quale ricevetti una de' XXII passato di Vostre Signorie; e da lui a bocca intesi la confermazione di quelle del concordato fatto alli giorni passati per l'ingresso nella lega; e parimenti il prefato *Langey* ne ha fatto al suo arrivare relazione alla Maestà del Re molto accomodata e favorevole per Vostre Signorie. Di che Sua Maestà ne ha auto grandissima satisfazione; e gli par essersi assicurato assai che l'Imperiali abbino a trovare, se non opposizione, almanco resistenza insino a tanto M. *de Lautrec* abbi fatto testa con le sue provvisioni; le quali, quanto si attiene alle deliberazioni e ordini di quà, sono tutte espedite e inviate; e, avanti allo arrivare della presente, Vostre Signorie doveranno di costà sentire li effetti, e riscontrarne il modo del proceder loro.

Sendosi cominciato il Re ad allargarsi alle audienze, questo giorno

sono andato da Sua Maestà che si trova a *Ecouen* lontano miglia dieci di qui; e, con quelle parole mi è parso convenirsi a tal deliberazione, entrato in ragionamento della ratificazione fatta da Vostre Signorie, come per *Langey* avea auto notizia, mi sono ingegnato fargli gustare e conoscere questo partito essersi preso più per l'affezione e reverenza che portino Vostre Signorie a Sua Maestà Cristianissima, che per nessuno altro rispetto o periculo delle presenti occorrenze; e che la fede loro hanno in Sua Maestà è tale che non possono persuadersi di dover essere abbandonati in questi loro periculi, nè poter perire, trovandosi in compagnia di quella. Risposemi molto efficacemente : «Io abbandonerò «prima il mio reame che loro. Pertanto scrivete a quella signoria che «troveranno tanta corrispendenza di fede quanta aranno di bisogno; «e che io ho commesso al marchese di Saluzzo che posponga ogni altra «cosa per la conservazione loro, e non risparmi nè la gente nè la per«sona sua per la difesa di quella città, per quanto abbi caro la grazia «mia; e questo medesimo ho commesso a M. *de Lautrec*, il quale verrà «bisognando in persona con tutto lo esercito arà con seco. Però scrivete «faccino buono animo; chè non saranno abbandonati.» Io gli replicai, che Vostre Signorie non dubitavano del buono animo di Sua Maestà verso di loro, e che, se la celerità delli inimici non le sforzava, mi rendevo certo farieno buona difesa; ma la pregavo bene facesse sollecitare *Lautrec*, acciò potesse essere ad ora che lo spirito non fusse mancato, e vi trovasse in termine da potere gustare i frutti de' soccorsi suoi. Il che promise di fare; e, così parlando, mi parve ritrarre Sua Maestà restare della città benissimo contenta.

Vostre Signorie, per la loro de' XXII, mi ricordono il sollecitare queste provvisioni, e lo scrivere spesso; perchè dell' una cosa e dell' altra quelle prendono e conforto e piacer grande. Però dico che qui non fa più mestiere di alcuna sollecitudine, perchè si è posto fine a tutto quello debba o possa provvedersi per la guerra d'Italia; e con questo nuovo apparato si è dato, come vulgarmente si dice, il nostro maggiore e l' ultimo conato delle forze di quà, in sul quale Vostre Signorie e gli altri Italiani, secondo il mio debole discorso, possono fare il loro ultimo

fondamento; e, perchè sono molto gagliarde e bene capitanate, sene debba sperare prospero evento. Ma, quando la fortuna di Cesare continuasse contro di loro con quella felicità ha fatto insino a mo, Vostre Signorie non si promettino di quà nessuno altro soccorso; perchè questo si debba giudicare essere per resto e termine perentorio. E, perchè a M. *de Lautrec* si è dato somma facùltà e potestà delle cose d'Italia; però di quà si potrà dare pochi avvisi che importino a Vostre Signorie, per essere cessato il negoziare per le cose di costà, ma tutto essersi rimesso in *Lautrec*, appresso il quale sarà necessario quelle tenghino uno uomo da bene, per conferire e ritrarre i progressi della guerra.

Il reverendissimo legato[1] mandò, due giorni sono, messer Jacopo Girolami in poste all' Imperatore di commissione del Papa, portata dal *Langey;* e la causa è che, volendo l'Imperiali mandare Don Ugo di Moncada a Cesare per terminare e resolvere quello volesse Sua Maestà far di Sua Beatitudine, avevon ricercola che mandasse in sua compagnia l' arcivescovo[2]; del quale non si fidando, il Papa aria voluto che il reverendissimo legato fusse tornato in Spagna per sollecitare detta resoluzione e favorire la conservazione della Chiesa. Il che sua signoria reverendissima non ha voluto intraprendere, parendogli che l' Imperatore si trovi padrone di tanti cardinali, che non sia bene aggiungervi la persona sua. E, per supplire in qualche parte al desiderio di nostro Signore, ha mandato messer Jacopo con l'istruzione all' auditor della Camera[3], per sostenere le cose di Sua Santità, per quanto si conviene a chi resta a discrezione del vincitore. Il quale si può giudicare ne vogli vedere l'ultima depressione, e usare la vittoria secondo lo appetito ha sempre auto per l' Imperio d' Italia.

Questa Maestà Cristianissima, trovandosi messer Andrea Doria senza partito, lo ha condotto alli stipendi suoi con otto galere e con trentasei mila scudi l' anno, pagandogli sempre un quartiere avanti, che sono scudi nove mila; e lo' aria fatto capitan generale, se non lo avesse rite-

[1] Le cardinal Salviati. — [2] L'archevêque de Capoue, tout favorable à l'Empereur. — [3] Paolo d'Arezzo.

nuto il rispetto di Pietro Navarra; ma credo in breve tempo lo condurrà a detto grado, come meriton le virtù sue.

La Maestà del Re mi disse ieri che il duca d'Urbino aveva domandato licenza alli Signori Veneziani; e che credeva fussino per dargliene, per tenersi malissimo servito di sua signoria, e per conoscere esser suto causa della ruina del mondo, o per viltà o per malizia. Ma questa Maestà lo imputa tutto a mala voluntà e infedeltà; perchè, secondo mi disse, il Papa avea referito a *Langey* aver riscontro per certo che detto duca era suto d'accordo con *Bourbon*, e gli avea promesso non se gli opporre in Lombardia, nè impedirgli il passare verso Toscana. E però, aggiugnendosi a molti errori fatti per ogni uomo, tanti inganni e tanti tradimenti, non è da maravigliarsi se questa impresa è ruinata e successa con mala fortuna.

Il reverendissimo Eboracense si trova a quest'ora a *Calais* con grandissima comitiva, e lì si fermerà otto giorni; e di poi sene verrà a *Amiens*, dove andrà il Cristianissimo intra sei dì per abboccarsi con seco. E questo giorno parte il cardinale *de Lorraine*[1], con molti signori, per andare ad incontrare il detto Eboracense; e condotti saranno a *Amiens*, e fatto che aranno le resoluzioni necessarie, e per conto del particolare loro, e dell'universale della guerra d'Italia e di ogni altro negozio, ne darò notizia a Vostre Signorie.

[1] Le cardinal Jean de Lorraine, frère puîné d'Antoine, duc de Lorraine. Le cardinal Jean possédait tant de bénéfices, qu'on disait de lui qu'à lui seul il composait tout un concile. Il était aussi libéral qu'il était riche; on sait l'exclamation de ce pauvre mendiant de Rome, qui avait reçu de lui une poignée de pièces d'or : *O tu sei il Cristo, o il cardinale di Lorrena!*

XL.

ACCIAJUOLI À M. DE LAUTREC.

Paris, 26 juillet.

Sommaire. — Importance et noblesse de la mission que Lautrec va accomplir en Italie; que Dieu l'accompagne et le guide!... L'armée qui doit couvrir Florence est réduite à rien; c'est le triste fruit de l'avarice des Vénitiens; que Lautrec se défie de ces alliés, qui ont amené la ruine de l'Italie; qu'il rende la force et la vie à l'armée de la ligue. Tableau de l'armée des Impériaux. Plan de campagne : Ne pas s'arrêter au siége des villes; remplir les cadres de l'armée de Toscane, marcher avec toutes ses forces droit à Rome par la Romagne; entrer dans le royaume de Naples, après avoir battu les Impériaux; agir de concert avec la flotte. Que Dieu protége l'entreprise!

Da poi che Dio ci ha fatto grazia che le faccende e maneggi d'Italia sien posti in mano di vostra eccellenza, ne ringrazio la divina bontà, e la prego gli presti quel favorevole ausilio che meriton le sue virtù e esperienza, e di poi la giusta querela e gloriosa impresa commessa dal Cristianissimo Re e altri confederati a vostra eccellenza. La quale portando nello animo suo pensieri e disegni tanto nobili e gloriosi, quanto sono la recuperazione della perduta dignità della Sede Apostolica, la liberazione d'un Papa iniquamente fatto prigione, la restituzione de' figliuoli del Re, e la redenzione della libertà d'Italia; ho ferma speranza che Dio gli porgerà la mano in ogni suo progresso ed azione.

Monsignore illustrissimo, sendo io già fa gran tempo molto servitore di vostra eccellenza come a quella è noto, confidentemente gli darò notizia di quello giudicherò esser necessario per il bene universale dell' impresa e per l' onor suo particolare. Come arà inteso vostra signoria, i miei Signori Fiorentini, per ricordo del Cristianissimo e di tutti voi altri signori, riconfermorno la capitolazione fatta insin d'aprile col marchese di Saluzzo e provveditor Veneto, e introrno in la lega con le promesse e obbligazioni note a Vostra Signoria; e al rincontro il marchese e provveditore promissono per la difesa dello stato e dominio loro tenere, senza lo esercito di Vostra Signoria, fanti venti mila in Toscana, acciò, venendo li Imperiali a quel cammino, fussino bastanti ad opporsi loro. Ora i miei Signori hanno osservato e osservano, e, se

bene le facultà della città, e per le spese passate e per la ruina di Roma, sono in tutte desolate e destrutte, nondimeno non hanno mancato a loro Signori; ma, avendo io avuto lettere due volte a questi giorni, veggo che sono malissimo contenti, e che molto vanno vacillando con lo animo, parendo loro essere suti messi in periculo della libertà e stato loro, e fatti declarare in su gagliarde promesse, le quali non correspondono alle obbligazioni con li effetti in parte alcuna. Perchè nel campo della lega, che è oggi in Toscana, non si trovano otto mila fanti intra il marchese di Saluzzo e Veneziani; e la banda de' Veneziani non passon due mila fanti con poco idonei capitani, e con tanto poca disciplina e polizia quanto si possa imaginare; adeo che, se l'inimici si risolvessino al marciare avanti, quella città porteria grandissimo periculo. E si vede che li Veneziani vanno tenendo lo stile hanno tenuto tutto questo anno, che, per risparmiare la borsa e avanzare le paghe, hanno ruinato il mondo. Io ne ho parlato alla Maestà del Re, e mi ha detto che avea notizia che il marchese di Saluzzo riordinava le sue compagnie; di che ancor io ho qualche riscontro; ed ho speranza nella bontà di Sua Maestà, che non vorrà dal suo costato mancar delle promesse; perchè lei conosce e sa che, se non fusse suto per amor di Sua Maestà, e la fede la città nostra porta a quella, non si sarebbe fidata de' Signori Veneziani; la compagnia de' quali abbiamo più volte provato con grave nostro danno. E, perchè tutte queste faccende sono rimesse in mano di vostra eccellenza, la quale è peritissima di tutti l'Italiani e de' modi e costumi loro, ho voluto ancora significarlo a vostra eccellenza, acciò che nel suo arrivare in Italia abbi notizia del stato di ciascuno e delle forze della lega, e possa provedere a molti disordini di quel campo, e tenere i Miei Signori in buona speranza della salute loro, e confortarli per lettere e con li effetti a tener fermo il proposito loro; perchè, quando vedessino fusse loro mancato dai collegati, sarieno necessitati per la conservazione loro a prendere qualche partito fuor di loro intenzione e natural voluntà. Ma, quando vostra eccellenza mostrerà loro lo animo del Re e suo ben disposto, hanno tanta fede in Sua Maestà e in vostra signoria che si metteranno ad ogni estremo periculo, e si

lasceranno prima mangiare a' cani che accostarsi alli inimici; confidando che vostra eccellenza, di quanto prometterà sarà osservatore costantissimo, come è consueto essere ne' tempi passati; perchè quella si è acquistata tanta fede della parola e promessa sua, che tutto il mondo ne confida come di uno oraculo.

Monsignore Illustrissimo, le condizioni delli Imperiali si trovono oggi in sì pessimo grado, che se la eccellenza vostra accellererà lo andar avanti, in brevissimo tempo ne riporta felicissima vittoria, e li caccia d'Italia: perchè in privato sono ricchissimi, in publico poveri; non hanno capitani che li governi, nè che abbi autorità con loro; sono pieni di confusione e male obbedienti, e ogni giorno si vanno mutinando; e ciascuno vive al modo suo per trovarsi ricco; sono sparsi in diversi luoghi, e non conoscono più superiore; sono diminuiti per la peste più che la metà; ed è verisimile che, se potessino tornarsi a casa, lo farieno, e trovandosi ricchi non vorranno più esporsi agli archibusi. Pertanto la prestezza dà l'impresa vinta, e rende la libertà e la salute all'Italia, e l'onore a vostra signoria. Se lo esercito della lega che è in Toscana si riordina e ringrossa insino alla somma de' fanti che è tenuta, potranno tenere l'inimici impegnati in quel di Roma, e vostra eccellenza con la sua banda per la via di Romagna e della Marca andar alla volta del Reame; del quale tanto ne prenderà quanto ne cavalcherà; e dall'altra banda con l'armata di mare gli potrà dare tanto travaglio che saranno forzati abbandonare Italia, o lasciargli la vita e la preda. Se quelli che sono a Roma vorranno difendere il Reame, il marchese e li altri riguadagneranno Roma, e li seguiteranno e restrigneranno intra l'uno esercito e l'altro. Però con quella fede che merita la servitù mia verso vostra eccellenza ricordo o prego non perda tempo in ossidione di terre; perchè, disfatto quello esercito, è vinto il regno, la Lombardia e tutta l'impresa; e a lei ne resulterà la gloria e fama immortale; della quale io sono curioso e desideroso molto più che della mia propria, per convenirsi più alla grandezza sua che alla mia bassa condizione. E prego Dio la conservi in felice stato e gli dia prosperità per li suoi onesti pensieri; e quanto più posso me gli raccomando.

XLI.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Paris, 27 juillet 1527.

SOMMAIRE. — Plaintes amères des Florentins; l'armée de la Ligue se désorganise et se dissout, et les laisse sans défense; le Roi promet d'y mettre ordre, mais le plus sûr est de s'adresser directement à Lautrec. Nouvelles d'Espagne; l'Empereur ne retranche rien de ses prétentions. La France est si mal gouvernée, qu'on ne peut compter sur elle; si elle pouvait assurer son propre repos et se délivrer du souci de négocier, elle abandonnerait l'Italie. Toutefois l'expédition de Lautrec est tellement avancée qu'on ne saurait y renoncer sans honte.

Comparson da Vostre Signorie una de' VII, e di poi una de' II per via di Venezia; e subito feci intendere alla Maestà del Re li disordini del campo della lega che si trova in Toscana, e la diminuzione delle fanterie di Sua Maestà e della Signoria di Venezia; e gli dissi che, sendo sute contente Vostre Signorie a richiesta di lei, e in su la fede e promesse de' suoi agenti a riconfermare l'ingresso loro nella lega, si trovavon di presente in gravissimo periculo; perchè qualunque volta l'Imperiali ritornassino al cammino di Toscana, non trovando quel riscontro e quella opposizione che era suto promesso a Vostre Signorie, tutto lo stato e dominio di quelle restava a discrezione delli inimici; e che per questa cagione potrebbono seguire de' casi che non piacerebbono a Sua Maestà. Però pregavo quella che facesse scrivere al marchese di Saluzzo e a' Signori Veneziani, che non mancassino della fede e promessa fatta a Vostre Signorie, acciò potessino continuare nella amicizia e confederazione loro senza rispetto o paura; e che, oltre alla osservanza della fede, quando rimettessino insieme quelle fanterie sono obbligati tenere, potrieno, sendo l'inimici diminuiti assai per la peste di Roma, farsi loro incontro e sforzarli dovunque si trovassino. Sua Maestà mi rispose aver più giorni commesso al marchese che ringrossasse in più numero quelle fanterie, e non mancasse il alcuna parte per la difesa di Vostre Signorie; e che avea avviso da lui che ne avea mandati a levare due o tre mila che gli mancavono; e questo medesimo faria intendere alla Signoria di Venezia; la quale conosceva che

andava con troppa scarsità, e che ne avea parlato con l'oratore più volte, e di nuovo ne parleria. Ma, perchè allo arrivar di questo potranno essere successe molte cose diverse da questi ragionamenti e risposte, farò senza dirne altro; e sempre che io abbi notizia di questi particolari disordini, farò di quà tutti li officî necessarî come ne ricerca l'obbligo mio.

Non voglio già mancare di ricordare a Vostre Signorie che in tutte le occorrenze di questa guerra, oltre al significarlo quà, quelle non manchino di far capo a M. *de Lautrec;* perchè li governi di questa corte sono tali che in su cosa sia detta o promessa non si può fare fondamento; di che ne direi più a lungo i particolari, se fusse lecito per lettere rimostrare la verità e la natura di chi ha in mano le redini di questo reame. Però quelle sapientissime si accomoderanno alle necessità urgenti di questi tempi, e per le presenti occorrenze fonderanno in su quello che per altre ho detto.

Tre giorni sono, ci furono lettere di Spagna, e con questa ne saranno due di Domenico Canigiani[1]; per le quali Vostre Signorie potranno ritrarre la mente di Cesare circa la pace e la ritenzione del Papa, e della negoziazione fatta per li oratori di questa Maestà Cristianissima e del Re d'Inghilterra. Io non ho da dire fuor di quello che scrive Domenico per le sue; se non che la risposta della Maestà Cesarea sopra la liberazione de' figliuoli del Re e dello stato di Milano, è quella medesima che è suta sempre : cioè di volere per l'una due milioni di scudi, o per l'altro vedere di ragione se il duca di Milano ha fatto contro Sua Cesarea Maestà, per il che quello stato fusse devoluto all' Imperio. Nè si crede, trovandosi quella su le vittorie e in tanta prosperità, vogli nelle altre condizioni d'Italia diminuire o abbassare lo animo e intenzione, chè si è sempre proposto di volerne la suprema signoria. E, quanto alla liberazione de' figli del Re, io conosco il desiderio di costoro essere tanto ardente, che mi persuado debbino prestare li orecchi ad ogni ragionamento, senza tener conto in chi si pervenga lo stato di Milano, o della servitù d'Italia, pur che

[1] Ambassadeur florentin en Espagne.

faccino e fatti loro; e, quando non se ne venga a qualche concordato, resterà più presto dalla durezza e ostinazione dell'Imperatore che dalla loro constanza e stimulo di onore; perchè, da altro canto, par loro essere, e sono tanto intricati e inviluppati in questa guerra, dove non veggono alcun loro profitto di presente, che ogni volta potessino levarsi la spesa e la pena de' pensieri dallo animo, sono certo volentieri si acconcierebbono ad ogni atto vergognoso per posser starsi in ozio e senza brighe. Nondimeno le provvisioni *de Lautrec* sono tanto avanti che, per pratica che si tenga, non credo si possino ritirare indietro; ma, perchè tutti questi negozî si hanno da trattare in questo abbocamento col cardinale Eboracense, mi reserverò a darne notizia dopo lo arrivare a *Amiens;* e però farò per questa fine.

XLII.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Amiens, 6 août 1527.

Sommaire. — Arrivée du cardinal Wolsey; son portrait. Le Roi va à sa rencontre. Conférence particulière de l'ambassadeur florentin avec le cardinal; sa bienveillance pour la République : son roi entend qu'elle soit maintenue et protégée; il craint seulement que la haine des Florentins contre les Médicis ne les pousse à rechercher l'alliance de l'Empereur. L'ambassadeur le rassure à cet égard; sa patrie, par ses traditions, se rattache à la France. Seconde conférence du cardinal Wolsey avec le cardinal Salviati, Gambaro et Acciajuoli, sur les affaires d'Italie. Entretien du Roi et du cardinal Wolsey; convocation des cardinaux à Avignon pour régler et surveiller les affaires de l'Église; sollicitation pour la prompte et ferme exécution de l'entreprise d'Italie; somme de trois cent mille écus mise par l'Angleterre à la disposition du Roi Très-Chrétien.

Alli III di questo il Re Cristianissimo comparse in questa villa, e il giorno appresso fece l'entrata il cardinale reverendissimo Eboracense, molto onorata e per la parte del Re e per la parte sua. Perchè sua signoria è venuta con una comitiva di mille dugento cavalli e più, e con tanto numero di signori e gran gentiluomini di quella isola, che veramente ha mostro e la grandezza e l'autorità sua appresso al suo Re Serenissimo. E, sebbene in ogni suo atto esteriore si rappresenta pompa eccessiva e ostentazione grande, nondimeno, e nel parlare e nella

maniera e nel negoziare, si trova l'intelletto capacissimo di ogni grandezza, e atto a qualsivoglia impresa e facenda, perchè è uomo destro e benigno, e ripieno di fini gloriosi e nobili. Nè a me pare aver mai visto alcuno, dopo Papa Alessandro, che tenga il grado ecclesiastico con più maestà nè con più gravità; benchè le azioni e costumi di questo si possino laudare più sicuramente, perchè è religiosissimo e sine macula della persona sua.

La Maestà Cristianissima lo andò ad incontrare con tutta la corte, mezza lega di quà; e non ha lasciato indietro specie alcuna di onoranza per ricoglierlo gratamente e per correspondere alla sua ostentazione. E di presente si andranno restringendo le facende per le quali si è venuto in questo abboccamento; e, secondo che si risolveranno, si sarà noto a Vostre Signorie.

Avanti che sua signoria entrasse in questa città, io ero andato la mattina per fargli reverenza a *Picquigny* dove si era fermo; e, in nome di Vostre Signorie, feci quelli offici e cerimonie che si ricercono in una tale visitazione; e, quanto ne concesse il tempo e il luogo, raccomandai lo stato della Città e della libertà sua e del resto d'Italia. Sebbene io sapevo sua signoria avere buona notizia in che termine si trovavon le cose d'Italia; nondimeno brevemente gli replicai, e le forze delli inimici, e la debolezza del campo della lega, e la viltà de' capitani, e il periculo universale d' Italia e particulare di Vostre Signorie, se non si sollecitava il passare del nuovo esercito. E, oltre a questo, gli feci rimostranza del buono e pronto animo di quelle in volere continuare in compagnia de' collegati a difendere la libertà e stato loro insino a tanto aranno spirito vivo. Ma che era necessario sua signoria operasse con la Maestà del Re e con li Signori Veneziani, che non mancassino delle promesse e obbligazioni hanno fatto con Vostre Signorie; acciò loro potessino più sicuramente e con più animo pigliare l'impresa e defendere la loro libertà. E che, quando quello esercito che si trova in su i confini di Roma fusse accresciuto di quella fanteria che sono obbligati tenere, trovandosi li inimici senza capo, disuniti, ricchi e diminuiti assai per la peste, potrebbon facilmente cacciarli di Roma e

disfarli. Sua signoria reverendissima mi fece gratissima accoglienza, e molto largamente rispose a tutte le parti mie; e ne concluse che il principale intento della sua venuta non era ad altro fine : che per mettere il Papa in libertà, restituire il grado e dignità sua alla Sede Apostolica, conservare la libertà e stato a tutti i potentati d'Italia, abbassare la grandezza di Cesare, e ultimo introdurre pace generale, quando si possa trovar modo; e che, per questo effetto, il suo Re non voleva perdonare ad alcuna spesa, e lo avea mandato per sollecitare il Cristianissimo e fare accelerare quelle provvisioni che fussino restate indietro. E mi rendessi certo che conosceva quanto importava la città di Firenze a questa impresa, e che non saria abbandonata nè lasciata perire; ma che bene mi voleva ricordare che la paura di non ritornare sotto il governo de' Medici non la facesse pigliare qualche nuovo partito con lo Imperatore, col prevenire a quello che il Papa potesse avere concordato con Cesare a Roma. Io gli risposi che Vostre Signorie conoscevon benissimo qual sia lo animo e appetito di Cesare contro di loro, e quanto poco si potevon confidare nelle sue promesse; e che questo presente governo per sua naturale inclinazione era tutto volto alla parte Francese, e che con fatica si potria farlo piegare all' Imperatore; e, sapendo che il Cristianissimo e li altri collegati hanno buono animo di conservarla, come Sua Maestà Cristianissima mi ha promesso, non cadrà mai nello animo loro, se non sono abbandonati, di accostarsi allo Imperatore. Però sua signoria stesse sicura che Vostre Signorie saranno costantissime *usque ad mortem*; e che quella seguitasse pure li suoi negocî, e sollecitasse *Lautrec* ad andare a trovare lo esercito imperiale dovunque sia; perchè avea la vittoria in mano, se andava presto; e, disfatto quello esercito, nel quale consiste la grandezza di Cesare, il Papa era liberato e Italia salvata; e per necessità ne seguiria la pace universale con gloria e onore di sua signoria reverendissima.

Iermattina di poi il reverendissimo legato, il nunzio d'Inghilterra ed io fummo con sua signoria di nuovo; la quale si replicò il medesimo, ma più distesamente si allargò dell' intenzione sua, e de' disegni e

de' modi gli occorrevono per venire al primo suo intento della liberazione del Papa, e dell' impedire e ovviare che il temporale e lo spirituale non resti a discrezione della Cesarea Maestà.

E, per il primo congresso che ha fatto con la Maestà del Re, hanno risoluto ieri di fare di nuovo scrivere à tutti i cardinali, che si voglino congregare insieme a *Avignon;* dove venendo potranno ordinare molte cose attenenti alla Sede Apostolica, e alle vacanze de' beneficî e ordinazioni di episcopi, e ogni altra espedizione che fosse necessaria per la conservazione della Chiesa. E, acciò più confidentemente si disponghino al venire, si manderà salvicondotti di questa Maestà Cristianissima a ciascuno; e, con la promessa e fede del Re d' Inghilterra e del cardinale Eboracense, si pensa far loro tutte le cautele e sicurtà convenienti da poter venire e partire ad ogni loro bene placito. E a quelli che per povertà e anguste facoltà non avessino modo di levarsi o mettersi in viaggio, si darà loro tal provvisione che lo potranno fare comodamente. Le cause e ragioni che li astringono a fare quella unione de' cardinali, le potissime sono due: l' una per fare conoscere all' Imperatore che, se vuole condurre il Papa in Ispagna o nel Reame, o tenerlo lungamente come prigione e captivato, non manca loro modo col medesimo braccio ecclesiastico provedere alla indennità della Chiesa e de' loro reami; e, oltre questo, non lasceranno andare alcuna vacanza dove si trovasse Sua Santità, se non permettono lo stare in Roma in libertà. L' altra, che, se per caso o per malizia, Dio disponesse del Papa alcuno accidente sinistro, hanno caro che Cesare conosca e presuma che, volendo fare Sua Maestà Cesarea un Papa a modo suo con quei soli cardinali che sono in sua mano, questi altri, col favore di questi Principi, sieno per farne un altro; e per questo verso pensono che la vita di nostro Signore abbi ad essere più riguardata e meglio custodita; o, quando pure mancasse, Cesare non vogli incorrere in colpa di scisma e rottura della Chiesa di Dio. Le quali ordinazioni per conto dello ecclesiastico Vostre Signorie potranno di costà riscontrare in breve tempo, per la deliberazione dei cardinali, se aranno effetto o nò; perchè di quà non si può altro per ora significarne. Quanto alle provvisioni temporali si

pensa e disegna di non fare minor fondamento che in su lo spirituale, e che l'arma e la forza in fatto sia quella che reduca Cesare a pensieri e appetito più moderato non si trova di presente. E, a questo effetto, questo cardinale d'Inghilterra fa grandissimi officî e effetti per l'autorità e fede che ha con questi due Principi, e fa un gran sollecitare che *Lautrec* si spinga avanti per assicurare Firenze e resto di Toscana; e, perchè *Vaudemont* non è ancora partito, ha fatto gran romore e istanza di farlo spacciare, e sollecitare li lanzichenecchi sotto la sua carica, i quali nondimeno si trovano inviati per la volta d'Italia, e *Vaudemont* ne andrà in poste intra due giorni. Quello che di costà faccino di poi questi eserciti, le Vostre Signorie lo intenderanno più frescamente di me, per essere più vicine alle fazioni loro. E, perchè costoro sogliono spesso allungare l'esecuzion loro per non avere e danari pronti, e abbandonare le imprese per incuria e desidia a mezzo il corso, il cardinale d'Inghilterra, conoscendo la natura loro ha portato seco trecento mila scudi per supplire a tutti i bisogni della impresa, e servirne costoro quando avessino mancamento. Però Vostre Signorie possono rendersi certe che quei due Principi procedono unitamente per la conservazione universale, e che non hanno altro intento che con l'arme e con tutte le vie potranno opprimere la grandezza di Cesare, e rimettere la Chiesa nel suo grado e dignità consueta. Il quale intento mi pare che tutto si conformi e si unisca con la sicurtà e utile dello stato di Vostre Signorie.

Quattro giorni sono, comparse la lettera degli XI di Vostre Signorie con lo avviso della elezione de monsignore *de Saintes*[1] per mio sucessore, e della licenza ch'io possa ripatriarmi; e dell'una e dell'altra cosa ne ho preso contento.

[1] Giuliano Soderini.

XLIII.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Amiens, 13 août 1527.

SOMMAIRE. — Conférences d'Amiens entre le Roi et le cardinal. Elles roulent sur quatre points : 1° le mariage de la princesse d'Angleterre ; 2° la délivrance des Enfants de France ; 3° la délivrance du Pape ; 4° la guerre d'Italie. Les Français sont enclins à faire la paix avec l'Empereur. Wolsey a fait promettre au Roi qu'il ne ferait aucun traité pour la délivrance de ses fils, avant d'avoir obtenu la mise en liberté du Souverain Pontife.

Significai a Vostre Signorie quanto di quà si poteva ritrarre delle pratiche che si trattono intra questa Maestà Cristianissima e il cardinale d'Inghilterra. Sono suti poi ogni dì in continua negoziazione, e per ancora non si è venuto a conclusione certa di quello che hanno in maneggio ; il che consiste in quattro capi principali :

Il primo è la declarazione del matrimonio intra il Cristianissimo e la figlia del Re d'Inghilterra, la quale si è promessa alternative, o alla persona del Re o al suo secondo genito ; e credo di presente ne vorranno fare la specificazione.

Il secondo è la risposta che si debba fare all' Imperatore agli articuli ha mandati per conto della pace, e accordo con questa Maestà nel rendergli i figliuoli.

Il terzo, la relassazione del Papa, e la liberazione di Roma e dello stato ecclesiastico.

Il quarto, la continuazione della guerra in Italia, insino non si venga a qualche conclusione di pace e d' accordo. Del quale costoro sono in modo appetitosi, che, se questo cardinale non li rattenesse il morso, dubiterei non percotessino alla cieca in ogni riscontro, pure che riavessino i figli e si levassino dalle spese ; perchè, quanto al pagare la taglia, volentieri si accollano la somma di due milioni di scudi, nè in questa parte ci resta altro disparere che il modo e il tempo de' pagamenti. Ma, perchè il reverendissimo Eboracense vorria in un getto medesimo concludere l' accordo e pace universale, si è fatto promettere e dar fede al Cristianissimo che Sua Maestà non accet-

terà composizione alcuna con l'Imperatore per la recuperazione de' figliuoli, senza intercludervi la relassazione del Papa e di Roma; parendogli indegna cosa e forte biasimevole lasciare il Papa prigione, e la Sede Apostolica prostrata e abbietta, e sotto la discrezione di Cesare. E, perchè queste pratiche si vanno continuamente discutendo, non posso darne secura o perfetta notizia a Vostre Signorie insino alla loro ultimazione; la quale in quanti giorni si possa sperare non dirò per questa, per riuscire sempre queste simili pratiche più lunghe e più difficili non si pensa.

XLIV.

ACCIAJUOLI AUX DIX.

Amiens, 14 août 1527.

Sommaire. — L'armée de la Ligue ne se recrute pas; Florence est toujours en péril. Réclamation adressée au Roi et au conseil. Intervention du cardinal Wolsey; il promet de veiller aux affaires d'Italie, d'exciter la lenteur des Français et de les forcer à agir. Conditions offertes à l'Empereur : délivrance des Enfants de France pour une rançon de deux millions d'écus d'or; délivrance du Pape; restitution des états de l'Église; maintien de tous les états et de tous les gouvernements d'Italie; paix universelle. Quant au mariage, la princesse d'Angleterre épousera le Roi, si l'Empereur refuse de traiter; au cas contraire, elle épousera le second fils du Roi; le Roi lui-même épousera madame Éléonore. Nouvelles d'Espagne; irritation de l'Empereur contre les Florentins.

È comparsa questa mattina una di Vostre Signorie de' xxx con molti avvisi da tenerne conto; e per tal causa subito ne son andato dalla Maestà del Re, e communicatogli quanto in la preallegata si contiene; e vi ho aggiunto quelle parole mi sono parse necessarie per fargli capace prima la fede e costanza di Vostre Signorie in continuare nell' amicizia di Sua Maestà, sotto le promesse della quale loro si erono poste in manifesto periculo, pensando che li suoi capitani dovessero supplire e correspondere alle obbligazioni fatte in nome di Sua Maestà; e che adesso, che le forze delli inimici si andavano appressando, non si vedeva lo esercito della lega fare nè accrescimento di fanteria, nè riordinare il campo loro, di sorte che potessino opporsi o mettersi alla difesa delli amici loro. E per questo pregavo Sua Maestà, in nome di

Vostre Signorie che facesse conoscere a' suoi capitani quanto quella città e stato importa alla impresa comune, e quanto sia a cuore di Sua Maestà la conservazione di quella republica. Perchè, sendo le cose ristrette in termine da fare esperienza degli amici, non era da differire più l'osservazione delle promesse; delle quali se si mancasse a noi, non farà vergogna di prendere altro partito per la salute nostra; ma a Sua Maestà saria imputata la causa, e alla fine gliene risulteria disonore e danno. Rispose Sua Maestà non poter vedere che il marchese di Saluzzio sia in tanto disordine che non possa mettersi alla difesa di Vostre Signorie, come gli ha commesso, e che avea ordinatogli danari per via di Venezia, e che pensava pure dovesse avere rimesso insieme buona banda; nondimeno di nuovo gli rescriverebbe; ed in quello mancasse lui, supplirà M. *de Lautrec*, il quale debba avere notizia di mano in mano de' progressi delli inimici, e non era per lasciare alcun periculo indietro per la conservazione di Vostre Signorie.

Andai di poi al consiglio di Sua Maestà, e feci la medesima opera e officio, ricordando e sollecitando.

Questa mattina fui col reverendissimo d'Inghilterra, col quale ho sempre conferito tutte le occorrenze opportune; e nuovamente gli ho posto in considerazione quanta reputazione tolga a questa impresa la debolezza e mal governo dello esercito della lega, e quanta ne accresca alli Imperiali il saccheggiare in su gli occhi suoi tante città grosse, e taglieggiare tanti popoli e paesi; e dettogli che, se sua signoria reverendissima con la sua autorità non fa qualche buon frutto nel sollecitare e fare accelerare le forze *de Lautrec*, che ogni giorno le cose si mostrerebbono più difficili e più periculose. E così continuamente, e con sua signoria reverendissima si sono fatti e fanno quelle istanze, e si usano quelle importunità che ricerca la tardità di costoro; la quale è di sorte, che, se la salute nostra potesse dependere da altri, saria da sperarne miglior esito. Nondimeno le forze oramai sono tanto avanti, e guidate da sì buon capo, che, non si avendo a fare di quà altra esecuzione, quella tardità può poco nuocere, perche tutto ha da dependere da' successi dello esercito di costà. E, perchè questo cardinale ha scoperto per

molte informazioni dove costoro peccano, e dubita non tenghino la gente che loro dicono di avere, e concorrendo il suo Re a trentacinque mila scudi il mese, ha disegnato mandare in campo il cavalier Casale il quale arà cura che li detti trentacinque mila si spendino nettamente, e che vi sieno il numero de' dieci mila lanzichenecchi sotto *Vaudemont,* perchè non vuole che li suoi denari venghino in mano de' Francesi, nè che il Cristianissimo tenga minor numero di quello ha promesso loro; e, per la parte di Sua Maestà Cristianissima, credo che sarà mandato in campo messer Giovan Giovacchino, per fare il medesimo officio. Tutto procede per le opere del cardinale detto, il quale consiglia e dispone di questa Maestà quanto disegna; e per suo mezzo che ci ode volentieri ci ajutiamo assai per le facende d' Italia.

Quanto alle pratiche della pace, sua signoria reverendissima non diffida di venirne presto a qualche conclusione, e mi ha detto non volere partire di Francia insino non ne segue lo effetto; e mostra tenerne grande speranza. Nondimeno, se di costà la fortuna di Cesare non fa mutazione, e se il suo esercito non ha qualche percossa, non credo l' Imperatore sia mai per abbassare lo animo alla pace, se non con le condizioni che si è proposto. La risposta che si è ordinata di mandare per li articuli che domandò Sua Cesarea Maestà, ritraggo che contiene : La restituzione de' figliuoli del Re con due milioni di scudi in certi tempi; la liberazione del Papa e dello stato ecclesiastico; la conservazione di tutti gli stati e governi d' Italia, in quel grado si trovon di presente; *et tandem* la pace universale.

La parentela intra queste due Principi si è stabilita e ferma in questo modo : che, se l' Imperatore accetta le soprascritte condizioni e si concluda pace, che il Re Cristianissimo prenda madama Leonora, come si dispone per li articoli di *Madrid,* e la figlia del Re d'Inghilterra si dia al secondo genito del Cristianissimo con le condizioni altravolta dette. Ma, quando la Maestà Cesarea ricusi l' accordo e non permetta la liberazione del Papa, se gli debba pronunciare la guerra da questi due Principi, e la figlia del Re d' Inghilterra si debba dare alla persona del Re Cristianissimo.

Messer Jacopo Girolami che andò in Ispagna, tornò iersera; e ne riporta per la liberazione del Papa molte graziose parole, e onorevoli promesse, ma incerta e varia resoluzione. E, per quel che lui mi abbi riferito, l'Imperatore si tien malissimo contento di Vostre Signorie, per la declarazione fatta per loro in compagnia de' collegati; e ne tiene ostinatissimo odio contro la Città, come se non fusse lecito defendere la vita e la libertà sua.

INSTRUCTIONS DONNÉES A ANTONIO FRANCESCO DEGLI ALBIZZI,

AMBASSADEUR DE LA RÉPUBLIQUE AUPRÈS DE LAUTREC,

LIEUTENANT DU ROI EN ITALIE.

(*Rif.* classe X, dist. II, reg. n° 100.)

Florence, 2 août 1527.

Sommaire. — Grandeur de la mission de Lautrec; affection que lui porte la Cité; confiance qu'elle prend en lui. Toutes les fois que Florence a été libre, elle s'est montrée française.

Antonio Francesco, la venuta dell' Illustrissimo Monsignore *de Lautrec* in Italia, con tutto il maneggio delle faccende che di quà si hanno a trattare in beneficio della Maestà Cristianissima e delli altri collegati, ne ha mosso ad eleggerti oratore a Sua Signoria Illustrissima per stare appresso di quella quel tempo che fia giudicato necessario, e per seguirla dovunque gli occorressi trasferirsi. E però, con più celerità ti fia possibile, andrai a trovare Sua Illustrissima Signoria in quel luogo dove tu intenderai trovarsi la persona sua; che avanti la partita tua ti daremo quella notizia ne fia pervenuta a noi. Avvertirai però di andare per quel cammino che tu intenderai essere più sicuro, acciò non segua disordine che a te porti danno e a noi disonore; e, arrivato che tu sarai dove fia Sua Signoria Illustrissima, arai a te Ser Giovanni Naldini[1], el quale, più dì sono, mandammo in poste per le cagioni ti sono note; e da lui arai informazione d'ogni suo ritratto. Di poi ti presenterai a Sua Illustrissima Signoria; e, dategli le nostre lettere credenziali che fieno appresso di te, gli farai intendere le cause di questa tua legazione essere principalmente per visitare e onorare, secondo el costume nostro, Sua Signoria Illustrissima, massime per causa del Cristianissimo Re, la cui autorità circa le cose d' Italia intendiamo ridursi in lui solo; di poi per l'affezione grande che noi abbiamo sempre portato e portiamo particularmente a Sua Signoria Illustrissima; dalla quale.

[1] Ser Giovanni Naldini était chancelier et secrétaire de légation en France du temps de l'ambassadeur Francesco Pandolfini, en 1514 et 1515.

subito che noi fumo avvisati essergli suta deferita la cura e amministrazione della guerra, noi ci promettemo e promettiamo indubitata vittoria per la prudenza, esperienza e grandezza dello animo suo. E veramente ad una impresa di tanto momento, di tanta importanza, o la Sua Signoria Illustrissima sola, o nessuno altro si trova pari e abbastanza. Per la qual cosa noi non dubitiamo niente che la opinione e speranza nostra non abbia, per la opera e diligenza sua, a sortire felice effetto. Ma che, trovandoci noi più vicini al periculo che li altri confederati, e quasi con li inimici in sulle porte, dove ti allargherai secondo che dalli avvisi delli spettabili Dieci sarai avvertito, noi ti abbiamo mandato in diligenza da quella, per essere continuo appresso Sua Signoria Illustrissima, e conferire seco, non solo in che termini si trovano di presente le cose della Città, ma tutte quelle che accadranno alla giornata, e per pigliare da quella tutti quelli amorevoli ricordi e sani consigli, che gli occorreranno ricordare a beneficio comune di tutta Italia, e particutare della nostra Republica e del presente populare stato. Dove potrai prendere occasione di mostrargli brievemente quanta sia sempre suta la devozione e fede di questa Città verso el Re Cristianissimo, e massime ogni volta che ella non è suta costretta, da chi in quella ha qualche volta avuto autorità più che civile, a deviare dalla sua naturale inclinazione. Alla quale, ogni volta che ella è suta in sua libertà, spontaneamente è ritornata, come la esperienza de' passati tempi ne dà manifestissimo documento. Onde, desirando noi di continuare in quella antiqua amicizia e osservanza che a noi è propria e naturale, e della quale Sua Signoria Illustrissima si poteva promettere ogni bene, era necessario che quella con ogni diligenza prevenissi li assalti delli inimici, e quali in tutti li modi possibili cercano d'alienarci dalla confederazione di Francia; e che pigliassi in particolare protezione el presente reggimento, perchè quello era la basa e fondamento della amicizia e fede nostra verso el Cristianissimo.

Ma, perchè noi non sappiamo come el tempo o el loco ti darà commodita di estenderti in questi o simili effetti, o se per la varietà delli accidenti fussi necessario variare la tua esposizione, ti ricordiamo *in*

genere che tu tratti quello che tu arai da narrare onorevolmente, e con gravità, e con ogni termine di devozione verso il Re Cristianissimo e di affezione verso Sua Signoria Illustrissima; la quale tu di poi visiterai giornalmente, onorerai ed intratterai quanto più fia possibile; sforzandoti di acquistare seco familiarità e fede, per trarre di questa tua legazione quelle commodità che sono necessarie e che si aspettano dalla prudenza tua e dalla affezione verso la patria. Di poi, nella stanza tua appresso Sua Illustrissima Signoria, userai ogni diligenza d'intendere ogni accidente che occorrerà e ogni deliberazione che per quella si facessi; e d'ogni cosa che ti parrà degna della notizia nostra ne darai subito particularmente e con sollicitudine avviso alli spettabili Dieci, da' quali sarai tenuto similmente avvisato di quanto farà a proposito, indirizzandoti dì per dì a quanto vorranno che tu operi in beneficio della Città; nè tu mancherai di dare buono e celere recapito ad ogni loro commessione.

Diamoti alcune lettere credenziali contrasegnate da piè in questo modo: Illustrissimi, Magnifici e Reverendi. Occorrendoti usarne alcuna li farai fare la soprascritta secondo che a tale personaggio intenderai convenirsi; e, poi l'arai presentata in luogo e tempo conveniente alla dignità tua, li parlerai della affezione nostra e fede verso di loro, in quel modo e forma e più o meno che tu giudicherai farne seco guadagno, per potertene poi commodamente servire nelle tue occorrenze e nelle faccende che tu arai a maneggiare.

INSTRUCTIONS DONNÉES A GIULIANO SODERINI,

AMBASSADEUR A LA COUR DE FRANCE.

(*Rif.* classe X, dist. I, reg. n° 100.)

Florence, 17 juillet 1527.

Sommaire. — Giuliano ne se montrera pas moins dévoué que ses ancêtres à la liberté; il servira son pays auprès du Roi Très-Chrétien. Il lui fera entendre que Florence, rendue à elle-même, sera plus fidèle que jamais à son antique alliance avec la France; et qu'elle attend du Roi son salut, celui de l'Italie et du monde chrétien tout entier.

La reverenda signoria vostra[1] arà avuto notizia, per lettere delli spettabili Dieci, della sua elezione in oratore nostro appresso a cotesta Maestà Cristianissima. Dove quella può facilmente fare conjettura quanto noi confidiamo nella prudenza sua, e quanto noi ci promettiamo della sua sufficienza; alla quale siamo certi quella avere talmente a corrispondere, che questa Città, sua dolcissima patria, riconoscerà in quella le medesime opere, e ne trarrà li medesimi frutti che è solita riconoscere nelli suoi antenati, e trarre da qualunque altro amorevole e affezionato cittadino. Per la qualcosa, benchè noi si potessimo totalmente rimettere nella prudenza e diligenza di vostra signoria reverenda, non occorendo di presente cosa alcuna che meriti particulare instruzione; tuttavolta, per seguire l'ordine e consuetudine nostra, la vogliamo avvertire come noi la abbiamo eletta per dimorare, in nome nostro, appresso quella Maestà Cristianissima, secondo el costume della Città, e per servirsi dell'opera sua in tutte quelle cause che alla giornata occorreranno negociare per noi.

E però è necessario che Sua Maestà Cristianissima riconosca *ante omnia* la reverenda signoria vostra per oratore nostro; per il quale effetto gli mandiamo le consuete lettere credenziali, con le quali quella si presenterà nel conspetto del Cristianissimo, insieme con Roberto Acciajuoli o da per sè, come a voi parrà, avendo prima avuta certa informazione dal prefato Roberto di quello che lui giudicassi neces-

[1] Giuliano Soderini était évêque de Saintes.

sario dargli notizia, così delle cose sino al presente occorse, come de' rispetti e osservazione che in questa prima audienza gli paressino convenienti.

Dove, satisfatto alle consuete cerimonie, delle quali per essere lei stata molti anni in cotesta corte, sappiamo essere informata a sufficienza, e presentata di poi e letta la nostra lettera credenziale; el parlare di vostra signoria reverenda verserà principalmente circa questi effetti, allargandosi in ciascuno di essi secondo che il tempo, el luogo e le faccende gli concederanno più o meno facultà di estendersi : dimostrando principalmente quanto sia sempre suta la devozione di questa Città verso tutti li Reali di Francia, e come quella sempre gli abbia riconosciuti per padri, benefattori e protettori singularissimi; e, non solo per difensori, ma per autori della sua libertà. La quale, per non repetere cose troppo antiche, avendo nella venuta *de Charles VIII* in Italia riacquistata; di poi per li sinistri del suo successore in buona parte smarrita; ultimamente, per divina grazia più presto che per umana opera, ritrovata, e reassunto quel modo di governo (del quale, per non ci volere alienare dalla amicizia e confederazione di Francia, doppo molti affanni e periculi, eramo suti privati), speravamo, sotto le ale di Sua Cristianissima Maestà, avere a mantenere, defendere e perpetuare; sappiendo massime quella avere avuto continuo desiderio, siccome, per continuare nella antica osservanza e nella data fede alli suoi gloriosissimi precessori, ne eravamo suti spogliati, che qualche volta per opera e beneficio suo ne fussimo rivestiti. E che veramente non è amicizia alcuna o inclinazione più naturale a questo populo che alla Casa di Francia, nè mai si è possuto indurre a partire o discostare da questa impressione innata ne' cuori e mente nostra, se non necessitata dalla forza e contra sua voglia, in modo che subito che egli è tornato in sua potestà e si è possuto governare a suo arbitrio, come la pietra verso il centro, così questo populo è ritornato alla sua naturale inclinazione. Onde, se Sua Cristianissima Maestà si persuase mai potere confidare nella buona disposizione di questa Città verso di lei, allora lo tenga per certo, quando non da alcuno che in quella possa più che

le legge, ma tutta dependerà da sè stessa e dalli ordini e statuti suoi antichi come adesso. E però, per fare cosa conforme alli suoi felicissimi antenati e degna di tanto Principe, e della fede e osservanza nostra verso Sua Cristianissima Maestà, noi pensiamo col suo favore averci a conservare in quello stato, senza il quale Sua Maestà difficilmente se la può conservare amica, parziale e devota.

Ma, essendo tutta Italia ne' travagli che gli sono noti, e soprastandoci continuamente sopra capo una manifestissima ruina, era necessario lo ajuto e soccorso suo; e che Sua Maestà Cristianissima con ogni possibile celerità mettessi in contanti quelli provvedimenti aveva di già ordinato, e più, se più ne fussino di bisogno; perchè la malattia nostra era acutissima e grave, li accidenti periculosi, la virtù estenuata, e le forze indebolite, di sorte che ogni piccolo travaglio poteva generare grandissimo disordine, el quale era sufficiente tirarsi dietro, non solo la ruina nostra e di tutta Italia, ma di tutta la Cristianità. E che per questo Sua Maestà non indugiassi più, anzi accelerassi ogni provvisione, perchè in fatto ci pare essere più obbligati alla negligenza dello inimico che alle forze e arme nostre o delli amici. Tuttavolta che in questa parte ci volevamo poco distendere, avendo avuto notizia quanto le cose d' Italia e particularmente le nostre gli fussino a cuore, e quanti remedii e provvedimenti quella aveva ordinato per ovviare, non tanto che il male non procedessi più oltre, ma che si riacquistassi la pristina salute; di che ne restavamo seco con grandissima obbligazione, la quale sarebbe tanto maggiore quanto quelli sarieno più potenti e più presti. E per tanto ultimamente con ogni efficacia vostra signoria reverenda raccomanderà a Sua Maestà la Città nostra, e supplicheralla si degni riconoscere questo suo devotissimo populo con quelle dimostrazioni d'amore che ella ne ha dato saggio, e continuare di ritenerci in sua buona grazia, e dare tal favore al presente reggimento, che per tutto s'intenda noi essere ascritti nel numero de' suoi più intimi amici e confederati; perchè noi abbiamo collocato ogni speranza della salute e dignità nostra nella Sua Cristianissima Maestà, e che cagione alcuna non ci leverà mai da così antiquata e naturale impressione. E circa

questo o simili effetti, che paressino alla signoria vostra reverenda tornassino a proposito, quella si estenderà con quelle più efficaci parole e modi gli sieno possibili e gli parranno convenienti.

La signoria vostra reverenda, dopo questa visitazione, si appresenterà ancora a Madama la Regente, madre del Cristianissimo, alla quale arà seco nostre lettere credenziali; e userà quelle parole con Sua Signoria Illustrissima, con le quali crederà imprimergli nella mente quanto questa Città sia devota del Re Cristianissimo, suo figliuolo, e a Sua Illustrissima Signoria affezionata; pregandola in somma che si degni tenere particulare protezione della Città e raccomandarla come cosa sua al Cristianissimo.

LETTRES DU GONFALONIER NICCOLO CAPPONI[1]

AUX AMBASSADEURS DE LA RÉPUBLIQUE PRÈS LA COUR DE FRANCE[2].

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

NICCOLO CAPPONI.

Parmi les hommes politiques qui ont été appelés au périlleux honneur de gouverner un peuple en révolution, il n'en est pas un qui se soit montré plus digne que Niccolo Capponi de l'estime et de la pieuse sympathie de tous les gens de bien.

Niccolo naquit en 1470; il était fils de Piero Capponi. Dès sa plus tendre enfance, sa famille l'envoya à Lyon, dans la maison de banque de son oncle Neri, pour y apprendre le commerce et se rompre à la pratique des affaires. Lorsque, en 1494, son père fut désigné comme ambassadeur en France, il le prit en passant et l'emmena avec lui à la cour; mais à son retour il le laissa à Lyon; Niccolo ne devait revenir à Florence qu'après la mort de son père, dont il lui fallut rétablir et réparer la fortune. Il était d'usage, à cette époque, d'attacher aux divers ambassadeurs des jeunes gens de bonne famille, qui devaient, à leur école, faire leur éducation diplomatique. Ce fut ainsi que, dans les premières années du XVI[e] siècle, Niccolo accompagna à Venise l'ambassadeur Giovan-Battista Ridolfi. Il avait rempli les fonctions de prieur et s'était acquitté de plusieurs missions, lorsqu'en 1509 une heureuse circonstance attira sur lui les regards et le rendit populaire. Épuisée par une longue résistance, Pise, abandonnée à elle-même, livrée à prix d'argent par ceux dont elle attendait faveur et protection, en était venue à ce point de misère et de détresse où il lui fallait périr ou se rendre. En sa qualité de commissaire général au camp des Florentins, Niccolo Capponi, qui n'avait rien omis pour réduire les assiégés aux dernières extrémités, se vit chargé de régler la capitulation, et de

[1] Nous témoignons publiquement notre respectueuse reconnaissance au vénérable marquis Gino Capponi, qui nous a autorisé à puiser dans les archives de son illustre famille. Ses offres généreuses ont prévenu nos désirs et facilité nos démarches; c'est à lui que nous devons la communication de la correspondance de Niccolo Capponi et de la légation de Baldassare Carducci, documents dont l'historien ne saurait assez apprécier l'intérêt et l'importance.

[2] Ces deux ambassadeurs qui se sont succédé en France sont Giuliano Soderini, évêque de Saintes, et le célèbre jurisconsulte Baldassare Carducci.

prendre possession, au nom de sa patrie, de la malheureuse cité, où il fit son entrée solennelle comme un triomphateur. On ne manqua pas, à cette occasion, de comparer aux Scipions les Capponi, dont le nom avait été aussi fatal à Pise, la Carthage moderne, que celui de l'illustre famille romaine à l'antique Carthage.

En 1512, désigné comme ambassadeur auprès de Gaston de Foix, Capponi se rendit au camp de l'armée française, et fut témoin, à Ravenne, de la victoire et de la mort du jeune héros. On connaît les tristes détails de la révolution qui, cette même année, fit retomber Florence sous le joug des Médicis. Dès qu'ils furent les maîtres, ils virent leur palais assiégé par les premiers citoyens de la ville, empressés de faire leur cour. Niccolo ne suivit pas la foule; il se tint à l'écart, sans affectation, sans éclat, par un sentiment de convenance et de dignité. Les Médicis firent les premières avances; ils ménagèrent le mariage de sa fille avec un membre de l'opulente famille des Pitti; ils le firent nommer au consulat de la *zecca* ou monnaie; ils le chargèrent de réformer l'Université de Pise. Ces fonctions, qui n'avaient aucun caractère politique, et qu'il remplit avec honneur, eurent pour effet sans doute de le rapprocher des Médicis, sans l'amener jamais à se montrer assidu auprès d'eux.

Envoyé, en 1522, à Rome, pour y féliciter le pape Adrien VI de son exaltation, il est, deux ans après, un des *Huit de Pratique;* puis on peut le suivre à Pise, qu'il gouverne en qualité de podestat; à Pistoie, qu'il trouve déchirée par les troubles civils, et où il parvient à rétablir l'ordre et la paix; à Florence, enfin, où, en 1526, il est revêtu de la dignité de gonfalonier de justice.

Cependant, le 6 mai 1527, les hordes indisciplinées de Bourbon, maîtresses de Rome, noyaient cette ville dans le sang et attentaient à la liberté du Souverain Pontife. Clément VII était l'unique appui de sa maison, qui n'était représentée à Florence que par deux enfants illégitimes, Hippolyte, fils de Julien, et Alexandre, fils de Laurent. A la nouvelle du sac de Rome et de la captivité du Pape, les Florentins, qui regrettaient amèrement leur antique liberté, saisirent l'occasion qui s'offrait de secouer le joug; ils s'emparèrent des jeunes Médicis, ainsi que du cardinal de Cortone, qui gouvernait en leur nom, les déclarèrent rebelles et les condamnèrent au bannissement.

Niccolo Capponi prit une part active à cette révolution; il harangua le peuple pour l'exciter à recouvrer son indépendance; et, lorsque la sentence fut prononcée, il fut chargé d'escorter les bannis et de les garantir contre les outrages.

Le nouveau gouvernement fut bientôt organisé; pour éviter des changements trop fréquents, qui eussent été fort dangereux dans les circonstances critiques où on se trouvait, on décida que la dignité de gonfalonier serait conférée pour un an, et que le même citoyen pourrait être réélu à sa sortie de charge. Quatre candidats furent mis sur les rangs pour être revêtus de cette haute magistrature : Alfonso Strozzi, Tommaso Soderini, Baldassare Carducci, enfin Niccolo Capponi, qui fut nommé.

Aussitôt après son élection, deux partis se formèrent dans la république : celui *Degli Ottimati*, composé des hommes modérés, dévoués au gonfalonier; et celui *Dei Libertini*, composé des citoyens les plus exaltés, ennemis déclarés de la classe élevée, qui formait à Florence une sorte d'aristocratie populaire. Dès le début de son administration, Capponi était environné de difficultés et de périls : à l'intérieur, les ressources étaient épuisées et l'ordre menacé sans cesse; à l'extérieur, la république avait tout à craindre pour son salut et pour son existence. Entre les deux alliances également dangereuses de l'Empereur et du roi de France, il fallait choisir. Charles Quint, alors ennemi de Clément VII, offrait son amitié à la cité qui venait de repousser les Médicis; il s'obligeait à faire respecter et à respecter lui-même le gouvernement républicain. De son côté, François Ier invoquait le souvenir des liens étroits qui, pendant des siècles, avaient uni à la France la cité républicaine, et il se montrait prodigue de promesses. Le gonfalonier inclinait pour l'Empereur; la faction opposée se déclara pour la France, et l'emporta devant le peuple et dans les conseils, en répétant le mot de Savonarole : «Le lis doit fleurir avec les lis[1].» L'Empereur irrité se rapprocha du Pape, et, pour gage de réconciliation, il s'obligea à lui livrer Florence.

Capponi, qui avait échoué dans son premier dessein de s'appuyer sur les Impériaux, se tourna du côté du Saint-Siége; sa politique consista à ménager Clément VII, afin d'obtenir qu'il ne se portât pas contre sa patrie aux dernières extrémités. Loin de persécuter les partisans des Médicis, il les admit dans les conseils, fit respecter leurs personnes et leurs biens, et empêcha que le nom et la mémoire de la famille proscrite fussent en butte à de lâches outrages. Cette conduite habile et loyale devait le rendre suspect, et donner contre lui des armes à ses ennemis. Mais les malheurs publics engagèrent les factions à conclure, pour un temps, une sorte d'armistice. La famine et la peste désolaient la ville; Niccolo était un homme d'une haute piété; il vit dans ces fléaux un châtiment du ciel; il entreprit de réformer les mœurs, qui étaient alors fort corrompues, promulgua à cet effet des règlements sévères, et proposa de reconnaître Jésus-Christ comme roi de Florence. C'était la proposition de Savonarole : elle fut accueillie avec enthousiasme et adoptée d'une voix unanime[2].

Grâce à ce rapprochement momentané des partis, le gonfalonier, dont les pouvoirs étaient expirés, fut réélu sans obstacle. Pendant la seconde année de sa magistrature, il eut à réparer, par de sages emprunts, l'épuisement du trésor, et à contenir, sans pourtant l'opprimer, une jeunesse audacieuse et turbulente, qui

[1] La République avait d'abord pour armes un lis blanc sur champ de gueules, puis un lis de gueules sur champ d'argent.

[2] Quelques républicains des plus farouches repoussèrent la proposition, par horreur pour le nom de roi. En l'acceptant, ils auraient cru offenser Dieu.

poursuivait à outrance les partisans des Médicis. Baldassare et son parent Francesco Carducci se placèrent ouvertement à la tête des mécontents, recherchant, avec la persévérance qu'inspirent l'ambition et la haine, tous les moyens de perdre le gonfalonier. A leur instigation, cette jeunesse factieuse, prenant pour prétexte la nécessité de veiller à la sûreté de la ville, demanda à former une compagnie armée, bien déterminée, une fois qu'elle aurait des armes, à traiter Capponi comme on avait traité Piero Soderini. Mais le gonfalonier, en accédant à leur demande, déjoua leur dessein. Il arma tous les citoyens de dix-huit à trente-six ans, et les répartit dans seize compagnies de trois cents hommes chacune; ce n'était plus une troupe de séditieux, c'était la cité entière armée pour sa défense. Les adversaires de Niccolo étaient furieux de leur échec. Ils désespéraient presque de le renverser, quand ils crurent enfin en avoir trouvé l'occasion.

Le gonfalonier persistait dans la conduite politique qu'il avait adoptée à l'égard du Pape; il voulait éviter de le réduire à quelque parti désespéré. Il négociait donc avec lui par l'entremise de Jacopo Salviati, lui proposant de rendre à sa famille certains priviléges, qui ne compromettaient pas cependant la liberté de la République. Une lettre de Giacchinotto Serragli, un des médiateurs de ces arrangements, fut égarée par mégarde, et tomba entre les mains de Jacopo Gherardi, un des prieurs, adversaire passionné de Capponi.

Le conseil est assemblé; Gherardi, la lettre à la main, se porte accusateur et propose la peine de mort; ses conclusions ne sont pas admises; toutefois le conseil déclare que le gonfalonier sera déposé et mis ensuite en jugement. Niccolo, cité devant le conseil des Quatre-Vingts (*Degli Ottanta*[1]), s'assit sur le banc des accusés; deux fois il prit la parole, et se disculpa avec tant d'autorité et tant de calme, qu'il fut absous tout d'une voix et reconduit jusqu'à sa demeure, en signe de respect, par une immense affluence de citoyens, auxquels s'étaient joints quelques-uns de ses juges. Cette démonstration intimida la Seigneurie, qui s'empressa d'admettre de nouveau Niccolo Capponi dans ses conseils.

Le nouveau gonfalonier, Francesco Carducci, homme imprudent et sans mesure, exaspéra les ressentiments de Clément VII en lui enlevant tout espoir, et le poussa à réclamer de l'Empereur l'emploi de la force pour faire rentrer les Florentins sous son obéissance. La République, épouvantée, envoya quatre ambassadeurs à Gênes au-devant de Charles-Quint, qui les reçut avec hauteur, et leur déclara durement que leur patrie devait, ou se soumettre aux Médicis, ou défendre sa liberté les armes à la main. Niccolo Capponi faisait partie de l'ambassade; deux

[1] Le conseil *Degli Ottanta* était composé de quatre-vingts membres âgés de quarante ans au moins, élus par le grand conseil et pris dans son sein; il était consulté par la Seigneurie dans toutes les circonstances graves.

de ses collègues, Matteo Strozzi et Tommaso Soderini, désespérèrent du salut de la cité et n'y rentrèrent pas; Capponi reprit avec Raffaello Girolami le chemin de Florence, mais Girolami seul devait achever le voyage; accablé par la douleur, Capponi tomba malade à Castel-Nuovo; il conservait encore une lueur d'espoir : il avait écrit de Gênes à la Seigneurie des lettres pressantes, où il la suppliait de faire un dernier appel à la bienveillance de l'Empereur, en lui remettant le soin de régler les différends de la République avec le Saint-Siége. Il attendait l'effet qu'auraient produit ses conseils, lorsqu'un Florentin, qui passait par Castel-Nuovo en partant pour la terre d'exil, lui rendit visite : c'était Michel Ange, qui lui apprit l'obstination de Carducci à repousser tout accommodement avec le Pape. A cette fatale nouvelle, le sang du malade s'enflamma, une fièvre ardente le consuma, et, après huit jours de souffrances, il expira, le 18 octobre 1529, entre les bras de Ludovico Ariosto.

Sa perte fut vivement sentie à Florence, où lui seul pouvait encore combattre avec quelque succès les funestes propositions des exaltés, grâce à la prépondérance que lui donnaient dans les conseils la sûreté de son jugement, ses mœurs irréprochables et son amour éprouvé pour sa patrie.

Sans doute Florence succomba avec héroïsme; mais Capponi lui eût peut-être épargné le malheur de succomber.

L'alliance des Florentins avec l'Empereur, telle que la voulait Niccolo Capponi, eût préservé leur ville à la fois et des horreurs d'un siége et du retour des Médicis. Dès que cette alliance était repoussée, c'était avec le Pape qu'il fallait négocier : à quelles conditions Capponi le faisait-il? Il offrait à Clément VII de rouvrir à sa famille les portes de Florence, et de lui rendre l'autorité dont elle jouissait au temps de Laurent le Magnifique, en la limitant toutefois au moyen de l'adjonction d'un conseil, composé des principaux citoyens élus par le peuple, et chargé de contrôler et de ratifier tous ses actes. Il savait que le Souverain Pontife était disposé à accepter ces conditions. Il considérait que la santé du Pape était chancelante, et qu'après sa mort la branche aînée, la seule qui élevât jusqu'alors quelques prétentions au gouvernement de l'état, n'était plus représentée que par deux enfants illégitimes, qui n'avaient pas par eux-mêmes assez de crédit pour empêcher la cité de reconquérir son indépendance. La transaction qu'il proposait permettait donc d'espérer qu'au bout de quelques années la République rentrerait, sans coup férir, dans l'exercice de tous ses droits. Quant à la pureté de ses intentions, elle est attestée, et par l'acquittement éclatant que prononça en sa faveur le tribunal chargé de le juger, et par sa correspondance, conservée jusqu'à nos jours dans un manuscrit de la Magliabechiana.

Niccolo Capponi échoua, comme échouent d'ordinaire les hommes modérés appelés au pouvoir dans les temps de révolution. Mais il conserva, après son échec,

une réputation dont ses adversaires eux-mêmes étaient jaloux, et un nom glorieux et sans tache que ses descendants doivent porter avec un légitime orgueil.

I.

LETTRE DU GONFALONIER NICCOLO CAPPONI À GIULIANO SODERINI, AMBASSADEUR À LA COUR DE FRANCE[1].

(Libreria Capponiana, codice 321[2].)

Florence, 18 novembre 1528.

Sommaire. — Coup d'œil pénétrant jeté sur la situation de l'Italie. Il faut que le Roi de France envoie au plus tôt des forces considérables au comte de Saint-Pol, pour éviter que Pavie et Alexandrie ne soient perdues, comme ont été perdues Gênes et Savone; pour rendre courage à ceux qui se soutiennent encore dans le royaume de Naples; pour empêcher le Pape de se jeter dans les bras de l'Empereur. — Le passage de l'Empereur en Italie paraît indubitable; excellentes raisons d'y croire. Mesures promptes et énergiques que le Roi doit prendre; mauvaise conduite tenue par les troupes françaises en Italie. Mauvaise administration du royaume. La République n'a pu même obtenir les grains qui l'auraient garantie de la disette! Que peut-on attendre de tels alliés? On ne doit pas se fier beaucoup plus aux Vénitiens qu'aux Français. Que le Roi soit informé que, s'il n'agit pas, la République avisera à son propre salut.

Non ho scritto alla signoria vostra più giorni fa, sapendola già informata delle cose d'Italia; le quali in vero per conto della lega sono in mal termine, e da dovere ogni giorno peggiorare, se questi Imperiali pensassero al bene del Principe, o dal canto della lega, e massime dal canto del Cristianissimo, non si faccia presto nuova provvisione.

Egli è vero che le cose degl' Imperiali nel Regno sono in gran confusione per le persecuzioni che fanno a' signori che sono stati lor contro, e a quelli che sono stati alli stati loro e non li hanno soccorsi, e per i mali portamenti che fanno universalmente a' popoli, e per essere la peste in Napoli e il più de' loro capi malati, il perchè non si

[1] Cette lettre a été imprimée par M. Alberi dans le livre, fort rare en France, qui a pour titre : *Assedio di Firenze,* Florence, 1840.

[2] Les lettres suivantes de Niccolo Capponi étant tirées du même manuscrit, nous n'en indiquerons plus la provenance.

giudica che di presente possano far nuove imprese; ma non resta però che non siano signori del Regno, e che, sebbene e non si muovano di presente, e non abbino ad ordinarsi talmente che eglino abbino a salvare le cose loro, ed eziandio andare ad offendere altri : il che potranno tanto più fare, quanto le forze d'altri saranno manco gagliarde.

In Lombardia, il signor *de Saint-Pol* è restato con tanto poche genti, che, non gliene soppravvenendo, sarà forzato a ritirarsi in Asti, se a quest'ora non l'ha fatto, essendo fuora i Genovesi all'acquisto d'alcune castella vicine ad Alessandria, e le genti di Milano essendosi stese verso quella medesima parte, o per congiungersi con i Genovesi, e far qualche impresa, o per pascersi delle vettovaglie. E, ritirandosi *Saint-Pol* in Asti, e non avendo genti, e le genti Veneziane avendo ripassata l'Adda, e lasciato Pavia alla guardia del duca [1], e così toccando a lui la guardia d'Alessandria, non avendo il modo di spendere, la potrà difficilmente guardare; e sarà facil cosa, se per i Veneziani o per il Re presto non vi si fa qualche provvisione, che queste terre ritornino in mano delli inimici; e li Genovesi faranno ogni cosa che Alessandria si rivolti per levarsi quell'ostacolo, e perchè gli Imperiali se ne possino servire ad ogni loro bisogno. La esperienza del passato mi fa dubitare del futuro, avendo visto quanto tristamente si sono perdute le cose di Genova, e molto più poi quelle di Savona [2], terra piccola e forte da potersi facilmente guardare, e con popolo dispostissimo: e, se non hanno soccorso a cose tanto importanti, ci danno poca speranza che l'abbino a fare per le altre.

Cotesta Maestà con le parole mostra di non volere abbandonar le cose d'Italia, e di far grandi preparazioni. D'altra parte i fatti non corrispondono alle parole, e verificasi anche in questo il detto : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* E però concludo che, se cotesta Maestà non procede altrimenti, le cose si restringeranno ogni dì in

[1] Le duc de Milan.

[2] Après la défection d'André Doria et la perte de Gênes, Savone était restée fidèle à a France; mais, malgré l'héroïque défense des habitants, Théodore Trivulce, ne recevant aucun secours, avait été obligé de rendre cette place.

peggiori pericoli. E, sebbene non pare a cotesta Maestà questo inverno da far nuove imprese, almeno bisogneria tenere in Alessandria tante genti che facessero questi tre effetti: primo, che si mantenessero almeno le cose d'Alessandria e Pavia, e non si perdessero per averle poi in ogni nuova impresa ad acquistare con pericolo, spesa, e perdimento di tempo; secondo, per dar con questa riputazione e favore alle cose delle Regno, perchè ben altrimenti si disporranno i popoli ed i signori che sono Francesi, sentendo che il Re abbia una testa in Alessandria, che al sentire l'opposto ; terzo, per tener fermo il Papa, che non avesse causa, per necessità, di aderire alle cose Imperiali; alle quali se egli aderisse, darebbe loro tanto animo e favore ch'io ci vedrei poco riparo. Perchè, avendo gl'Imperiali a devozione loro Siena e Genova, aggiungendosi il favore del Papa, o saranno di subito vittoriosi, o noi ci avremo a difendere con tanta spesa che presto ci straccheranno, facendo loro la guerra con manco danari che non facciamo noi. Ed è tanto più da temersi che il Pontefice aderisca loro, non vedendo forze del Re da star sicuro, quanto meno ha in Italia persona nella qual confidare; avendo i Veneziani per nemici, ritenendogli essi le cose sue[1], e noi similmente per non ci voler fidare nè voler trattare con Sua Santità. E però mi pare che, mancando il freno degli aiuti di Francia, per necessità sia sforzato a farlo, massime se si aggiunge a questo la restituzione degli statichi e fortezze sue[2] con qualche altra condizione, le quali sarà facil cosa che ottenga alla venuta di questo cardinale di Santa-Croce[3], desiderando grandemente, per quel che s'intende, l'Imperatore di venire in Italia a coronarsi, onde è da presumere che abbia a contentare e sicurare il Pontefice, perchè non s'abbia a spaventare della venuta sua; la quale poichè sarà stata, potrà fare l'Imperatore quel che vorrà.

[1] Ravenne et Cervia, dont les Vénitiens s'étaient emparés pendant la captivité du Pape.

[2] Civita-Vecchia, Ostie, Forli et Civita-Castellana, places que le Pape avait remises entre les mains des Impériaux, pour obtenir d'eux sa délivrance.

[3] Le cardinal de Santa-Croce était l'espagnol Gracian-Lotasa, généraldes Franciscains.

Che la Maestà Cesarea voglia venire in Italia si riscontra per molte cose e ragioni; prima, perchè s' intende che ha fatto e fa grossa somma di denari in Spagna; secondo, perchè ritiene tutte le navi; e la ragione lo ricerca, sì per la coronazione, e sì per terminare le cose d'Italia, perchè più facilmente lo potrà fare essendovi in persona che per mezzo di questi suoi agenti. La facilità poi è grande, avendo i Genovesi ed Andrea Doria dalla sua, signori del mare, oltre all' armata che da sè può fare in Spagna di navi e di galee, e passando per luoghi suoi o d' amici; al che non pare che questa Maestà possa riparare nè ostare. E però io concludo che le cose d' Italia sono in grandissimo pericolo, e massime le nostre, se cotesta Maestà non vi pensa e provvede altrimenti che non ha fatto infino ad ora.

E però sarebbono necessarie due cose : l' una, di provvedere che di presente le cose non rovinassero, e che la medesima provvisione desse intenzione ed animo al Pontefice che il Cristianissimo non lo volesse abbandonare e lo potesse difendere : poi di restringersi insieme tutti i collegati e pensare all' offesa, la qual bisogna che sia molto gagliarda, volendo cavar di casa gl' Imperiali, atteso la virtù e nervo loro. E, per mantenere le cose di Lombardia, e per gli altri effetti di fare star fermo il Papa e dare riputazione alle cose del Regno, bisognerebbe che Sua Maestà tenesse in Lombardia sei mila buoni fanti Tedeschi, e che fossero in fatti. E, perchè le genti d' arme sue non sono oggi molto a proposito e servono malvolentieri, bisognerebbe che Sua Maestà soldasse almeno mille cavalli leggieri Italiani de' migliori capi che vi sono, i quali farebbono la guerra più partigianamente, e le darebbono riputazione assai; e non si risolverebbono, come fanno le genti sue, le quali, come trovano la via aperta, se ne ritornano in Francia. La spesa di mille cavalli leggieri non sarebbe grande, che sarebbe poi in un' anno cinquanta o sessanta mila ducati al più; nè sarebbe da differirla, sì perchè a farli bisognerà tempo rispetto alla carestia de' cavalli per le guerre e penurie che sono state e sono, sì perchè a tempo nuovo volendo far l' impresa non si può fare altro nè meglio, avendo visto quest' anno a Napoli che la cavalleria Francese ha servito male, e

che il mancamento de' cavalli ha rovinato quella impresa. In sostanza, bisogna, non volendo cotesta Maestà rovinar sè e noi, che ella attenda a questa cosa con tutto l'ingegno e forze sue, e che non si fidi di sua gente, perchè chi non ha affezione a queste cose, chi lo ruba, e chi lo aggira, ed egli al fine si troverà con danno e vergogna, e rovinerà sè e gli amici: e noi non vorremmo talmente condurci con simili modi che avessimo a rovinare. Però la signoria vostra non manchi, infino alla venuta del nuovo oratore[1], di rimostrare ed operare tutto quello che potrà a beneficio della Città.

È gran cosa che l'anno passato non potessimo mai avere la tratta de' grani, che' indugiò alla raccolta presente, e quest'anno si vede che ne seguirà il medesimo effetto! E tutto nasce perchè il Cristianissimo è aggirato da codesti suoi ministri; i quali, o per mangiare o per altro, si vede che non ne tengono conto e fanno a lor modo. Or che s'ha egli a sperare, se non si può ottenere una simil cosa? la signoria vostra la rimostri con quelle ragioni ed importunità che la creda ottenere.

I Veneziani, per quanto s'intende, hanno ritirato da Pavia le genti loro nelle lor terre. Sarebbero voluti restare in Lodi, ma il duca non ha voluto, non si fidando; che il proceder loro dà sospizione che essi pensino più a' casi loro che d'altri. Noi dunque abbiamo a fare con cotestoro che non intendono, e con li Veneziani che intendono troppo. E così queste cose in tanti pericoli, e in tante difficoltà e diffidenze, generano molta confusione. Dio ci aiuti per sua misericordia, come ha fatto molte volte, perchè naturalmente non ci veggo molto ordine!

Questa cosa di Ravenna e Cervia tiene disperato il Papa; che, se queste terre se gli rendessono, ne risulterebbe che il Papa, non avendo per nemici i Veneziani, si parrebbe stare più sicuro, e sarebbe da porvi maggiore speranza; ma in questo stato delle cose egli alla fine si dichiarerà, perchè la necessità lo stringerà. Però se e'si può ripararvi è bene; ma e'bisogna far presto; e, facendo il Cristianissimo la provvisione de' sei mila lanzichenecchi per Lombardia e de' mille cavalli

[1] Baldassare Carducci.

leggieri a tempo nuovo, con mandare trecento lancie e soldare sei mila fanti Italiani, con le genti che faremo noi ed i Veneziani, si troverebbe in ordine ad ogni impresa. Però, non volendo abbandonare le cose, ordini questa testa de' lanzi, che sono fortemente necessari per condire questa fanteria Italiana, e dia commissione di soldare subito questi mille cavalli, e noi ci sforzeremo che si soldino di quelli che saranno più a proposito; ma non s'indugi volendo averne frutto.

La signoria vostra ha sempre mostrato e mostra cotesta Maestà esser ben volta verso di questa Città, e far più capitale di quella che di nessun' altra d'Italia, e per la conservazione di quella essere per fare ogni cosa. Questa buona disposizione ci piace assai; ma ci dispiacerebbe bene, quando le forze ed i governi fossero di qualità che non potessero seguire questi effetti, come ci pare toccar con mano, avendo visto il proceder loro in molti casi, e massime in questo di Genova e di Savona; e, dopo tante rovine, a non si risentire nell' ordinare in tal modo le cose de *Saint-Pol* che possa mantenersi con sufficienti forze in Italia. E questo crediamo che provenga da quello que ci è detto, che in cotesta corte non sia governo, e il Cristianissimo non esser ben disposto, nè attendere alle faccende; e che molte non gli sono conferite, per non gli dar dispiacere; e Madama, e il cancelliere, e l' ammiraglio[1], oltre a non esser di quella capacità che si converrebbe a un tanto governo, non esser uniti; ed in somma le cose essere mal governate e peggio risolute; e che oggi nel regno l' ordinanza delle genti d'arme, che soleva esser da due mila cinquecento in tre mila lancie, appena è di mille e di mala qualità; ed il Cristianissimo non esser obbedito, o per sciagurataggine non esser messo in esecuzione quello che egli disegna. E ce lo verifica il dire che il Re vuole mandar genti a *Saint-Pol* e non lo fare, il dire di voler dare la tratta e non la dare, e simili cose; in modo che, essendo fondate tutte le nostre speranze in su loro, è necessario che noi siamo primamente avvertiti di quel che si possa sperar di costà, per non fondarci in sull' arena, si che alla prima piena noi

[1] La Régente, Antoine Duprat et Brion.

non rovinassimo, ma per poter pensare a' casi nostri. E, benchè questo si avesse avuto a fare e ad averlo inteso un pezzo fa, pure e' ci sarà caro d' intenderlo quanto prima si può. E, se la signoria vostra gettasse al Cristianissimo qualche parola, che, non vedendo noi altre preparazioni, saremo forzati pensare a' casi nostri, non sarebbe fuor di proposito, per stimolarlo tanto più alle provvisioni, e replicargli che non vorremmo che c' intervenisse come nel dodici[1], che per volerci mantenere alla devozione di Francia fummo forzati, e toltaci la libertà. Io conforto la signoria vostra, non ostante che abbia a venire il suo successore, il quale dovrà partire fra otto giorni, sicchè ella può giudicare quanto potrà tardare a comparire in corte, non essendo da perder tempo, a restringersi da solo a solo col Cristianissimo, e mostrargli l' importanza della cosa, le provvisioni che bisognano, e ritrarre tutto quello che possa credersi che sia veramente per fare. La signoria vostra rimostri a Madama che questi sono modi da rovinare, e che, se non difendono le cose d' Italia, avranno un dì a difendere quelle di Francia con maggior difficoltà; e tengo per certo che, se non nascono nuovi accidenti, l' Imperatore passerà in Italia quest' anno a ogni modo e farassi signore del tutto, e di nessuno sarà per fare peggio di noi, tenendoci per Francesi.

Io sono stato lungo, perchè l' importanza della cosa mi ha forzato. La signoria vostra mi abbia per iscusato, e si serva di quelle che c' è di buono a beneficio della Città, come affezionato che so ch' ella ne è; perchè in verità si riduce in termine che ha bisogno della grazia di Dio e aiuto degli uomini eccessivamente.

Se le forze di *Saint-Pol* non si crescono, non potrà stare in Alessandria; e, partendosene, Alessandria porta pericolo, e così Pavia, essendo restata alla guardia del duca, per le ragioni che di sopra si son dette; ed in fine io le fo spacciate come Genova e Parma. E può la signoria vostra considerare quel che importi al fatto la perdita di tali cose. Duolci assai che cotesta Maestà per sciaguratággine perda, non

[1] En l'an XII, pour 1512, époque de la révolution qui fit rentrer Florence sous la domination des Médicis.

solamente le terre come Genova e Parma, ma ancora gli amici come intendiamo che ha fatto del duca *de Gueldre;* il quale, per essere stato abbandonato dal Re, è stato forzato accordarsi coll' Imperatore. Però bisogna ricordare al Re che questi sono modi da rovinare.

II.

LETTRE DU GONFALONIER NICCOLO CAPPONI À BALDASSARE CARDUCCI, AMBASSADEUR À LA COUR DE FRANCE.

Florence, 15 février 1529.

SOMMAIRE. — Il faut mettre le Roi en demeure d'agir énergiquement. Achat de grains en France pour le compte de la République. Guérison du Pape; ses négociations avec l'Empereur. Les Impériaux se disposent à quitter le royaume de Naples; Florence est exposée à leurs attaques; ses alliés la laissent sans secours. Le Roi ne doit pas diviser ses forces; tout son effort doit avoir lieu en Italie. Le bruit court que la paix se traite secrètement entre l'Empereur et le Roi; que l'ambassadeur découvre à cet égard la vérité; qu'il sache exactement quelles sommes d'argent peuvent être mises sur-le-champ à la disposition de Saint-Pol et des alliés.

Bisognerebbe che il Cristianissimo mandassi un uomo suo espresso, che, in nome suo, mostrasse voler far questa diligenza, e perchè con la Città n'acquistasse grado e con li popoli non avesse difficoltà; e li danari che bisognasse sborzare, s' ordinerà alli Panciatichi che supplischino alla Maestà Sua; non mancherà anco navili, essendone copia a *Marseille;* e fate presto. Il più facile e vero modo che ci sia, e che Sua Maestà n' acquisti un' obbligo in perpetuo in questa Città, è che ella ne comperi, o faccia comperare due mila moggia di grano in nome suo, e mandarlo di nuovo ricordo con prestezza.

Il Papa è guarito; e, per quello che s' intende, ha le pratiche che aveva con gli Imperiali avanti la sua malattia, la quale l' ha ragionevolmente ritardate. E si dovranno tirare avanti; e sono necessitati per sgravare il Regno, e non disperare i popoli. Per tanto non stiamo senza sospetto d' essere un giorno assaltati; il che, quando fosse, non sarebbe senza nostro pericolo, non vedendo forze da poterci difendere se non le forze vostre. E qui non è un grosso del Cristianissimo da

potersene servire, e de' Veneziani non sappiamo ancora quanto possiamo sperare; che, se queste cose d'Italia si potessono riordinare e reformare, sarebbe bene. E di costà[1], a giudizio nostro, non sarebbe da entrare in guerra, perchè si faria male l'una e l'altra; e, se le forze nostre fossono punto gagliarde, si leverebbe su Milano, e farebbesi qualche grande effetto, tanto sono in ogni luogo odiati dai popoli.

Non voglio mancar di dirci che un nostro Fiorentino, che vien di Spagna, dice che là si dice trattarsi la pace, e che v'è un segreto, che segretamente la tratta con l'Imperatore. Sforzatevi d'intendere se è vero, acciò non rimanessimo un dì a discrezione, non avendo noi forze, nè li Veneziani adoperando le loro; e così, secondo il gusto del Cristianissimo potrebbe essere, infastidito di queste cose, se trovasse conveniente accordo, ci lascierebbe.

Arò caro, circa alli denari, intender come n'hanno e come sono per averne a mantenere la guerra; e di tutto particularmente ci avvisate.

III.

NICCOLO CAPPONI À BALDASSARE CARDUCCI.

Florence, 20 février 1529.

SOMMAIRE. — Le Roi abandonne successivement ses alliés; cette conduite est peu rassurante. Il est hors de doute que Florence sera attaquée; que deviendra-t-elle? Le Roi fait-il ce qu'il devrait faire? Il laisse Saint-Pol sans secours, l'armée de la Pouille sans ressources. La ligue désunie, n'existe plus que de nom. Les ennemis sont de plus en plus redoutables. Si le Roi ne veut pas ou ne peut pas secourir les Florentins, qu'il se prononce; ils aviseront.

Il Cristianissimo lasciò perdere il duca *de Gueldre,* e accordarsi con l'Imperatore. Amicizia antica di Sua Maestà Cristianissima ha lasciato perdere Genova e Savona; e così veggo che in quanto a lui farà il simil di noi, perchè le cose nostre restano a discrezione de' nimici, non ci avendo il Cristianissimo forza da poterci soccorrere; perchè quelli di

[1] Du côté de la Navarre.

Puglia non sono, nè in luogo propinquo, nè bastanti. *Saint-Pol* non ha tante possa guardar là e venir quà; e così noi non possiamo essere ajutati dal Cristianissimo. La rivolta dell' Aquila[1], fu con dispiacere di noi, perchè il Cristianissimo non ci aveva forze da soccorrerla, nè noi eravamo bastanti, dubitando di quella che è intervenuto, che ella s'avesse da risperdere e trarci l' arme addosso, come interviene e come per la lettera del Magistrato intenderete.

Pensate e state certi che costoro ci assalteranno in ogni modo e presto. Noi ci difenderemo, e faremo tutto quello che sarà possibile; ma, non essendo ajutati, crediamo, anzi siamo certi, che non basteremo; e, se costoro ci sforzano o accordano la cosa d' Italia, è vinta l' impresa per loro assolutamente. E pensate che, oltre alle forze loro, potrebbonci ascrivere quelle del Papa, o almeno denari; e noi ci troviamo in medio di Siena e Genova. Se il Cristianissimo ci vuol salvare, bisogna facci presto; e il principal rimedio sarebbe provvederci almeno di cinquanta mila scudi, con li quali e qualcuno che noi faremo, faremo tanta gente, che gli faremo stare a segno. Pertanto sollicitate questa provvisione; perchè, facendo questo, sarebbe facil cosa che non si mettessino a passare in Lombardia, la quale sta tanto male che potrebbe lasciarli in nelle mani; e, passandovi, sarà a far tanta spesa che sarebbe meglio avere spesi qui questi cinquanta mila scudi.

Così sarebbe bene il Cristianissimo confortasse i Veneziani, come da sè, a porgere ajuto, mostrando loro che sarebbe bene.

In sostanza, fate vivamente l' officio e con prestezza, perchè il caso importa e non patisce dilazione.

Questa lega è mezza sciotta, perchè alli Veneziani non pare che noi facciamo, e a noi non pare che faccia a loro, e il Cristianissimo pare ancora che non faccia il debito suo con *Saint-Pol*, che a gran pena ha tante forze che possa guardare i luoghi che ha. Le forze di Puglia Dio voglia che non rovinino, sendo tanto tempo che non si ha provvisto di

[1] Vers la fin de l'année 1528, la ville d'Aquila, dans l'Abruzze, s'était révoltée contre les Impériaux, et avait ouvert ses portes aux confédérés, qui ne purent pas s'y maintenir.

danari! Con Ferrara la cosa non si risolve, e così le cose restano confuse e debili, e quelle dei nimici sono unite e superano tutte le difficoltà loro.

Il Papa, o egli s'intratterrà con loro, o gli ajuterà; e, avendo Siena e Genova, hanno buono in mano. Se sforzano noi, son signori del tutto. Cotesta Maestà vuol far provvisioni di costà; egli è prima oggi, che domani. Parmi che si faccino gran disegni; e non si colorischino, o son contrarii. Però dimostrate queste cose a Sua Maestà, che, per l'amor di Dio, o egli ajuti queste cose, o, non lo potendo o non lo volendo fare, non ci conduca in qualche esterminio. Sforzatevi di ritirare il vero di quello che abbia ad esser di noi.

IV.

NICCOLO CAPPONI À BALDASSARE CARDUCCI.

Florence, 4 mars 1529.

SOMMAIRE. — Les Impériaux ne peuvent manquer d'attaquer Florence : pour soulager le royaume de Naples, que le séjour de leur armée épuise, pour devenir les maîtres de toute l'Italie. La position de la cité est critique. La République fera jusqu'au bout son devoir, et s'en remettra à Dieu. Le Roi s'éveillera quand tout sera perdu. Pendant ce temps l'Empereur se prépare à passer en Italie. Doria s'apprête à l'aller prendre à Barcelone. Que les Français envoient du moins, sans aucun délai, cinquante ou soixante mille écus pour lever quelques troupes.

L'ultima nostra fu de' XXII tenuta alli XXIII, e di poi non ho vostra; e, scrivendovi il Magistrato a lungo di tutte le occorrenze, a me altro non occorre, salvo replicarvi che io vi dico che credo al certo che, avendo questi Imperiali spedite le cose d'Abruzzi, verranno alla volta nostra; perchè la ragione gli strigne a uscir del Regno, per non lo distrugger del tutto, e molto più li strigne a tentar le cose nostre, perchè sforzate o accordate, quelli sono signori d'Italia. E non lo possono fare in tempo che ci trovino più sprovisti di presidii e d'ajuti d'altri che al presente; vedendo il Cristianissimo non aver forze in Italia da poterci soccorrere, e le cose della lega essere irresolute; che pare che ciascun pensi più al particolare che all'universale. Le cose di Pu-

glia non son di tal forza che, lasciandovi tre mila fanti, non restino sicure; massime che di continuo dovranno mancare, non ci avendo il Cristianissimo mandato danari, da poi li quaranto mila scudi che vi andorno al tempo di *Lautrec*.

Però le cose nostre si inducono in gran pericolo, venendoci questo esercito addosso, non sendo sicuri se il Papa ci concorrerà a bandiera spiegata, e avendo a star con timore che i Senesi e Genovesi non ci abbino a dare a dosso. Noi ci prepariamo e abbiamo fatto provvisioni di danari, e fatto tutto lo sforzo nostro, e saranno poi cinquanta o sessanta mila scudi, che se ne spenderà i venticinque mila il mese; e Dio sa, se basteranno a resistere a questa piena. Faremo quello che potremo; bisognerà rimettersi in Dio, e risolversi nel pigliar dei partiti secondo le necessità e occasioni che veranno.

E, se il Cristianissimo non ci ha provvisto, o non provvede di presente almeno di cinquanta o sessanta mila scudi, perchè possiamo fare una gagliarda resistenza e ributarli, lo vorrà fare poi a tempo che non gioveranno, come è intervenuto a Napoli, Genova e Savona. Però di nuovo vi ricordo che, se non son fatte le provvisioni, si faccino e presto; e che non vi fidiate sulle forze nostre, nè in sul dire abbia [1] commessione di soccorrerci; perchè, non avendo più quei quattro mila fanti in essere, gran pena son bastanti a difendere quelle cose. Perchè non hanno danari, le cose restano in aria; se non mutan viso, sarà lor cavato il sonno e a noi; perchè in Ispagna s' intende farsi grossa provvisione per la passata dell' Imperatore, e messer Andrea Doria doverà passare fornito, questo mese che saranno fornite dodici galere che si fanno a Genova di nuovo, in Ispagna a questo effetto. Però dubito che, vista la tardità di cotesto Re, non sia pasciato di qualche vana speranza d' accordo, o da difficultà di danari o da diffetto di governo.

Voi sete prudente, e intendete il bisogno e l' importanza della cosa; ajutate la Città in quel che potete; e la principal cosa è una provvisione di cinquanta o sessanta mila scudi di subito, perchè si possa fare otto

[1] Saint-Pol.

o dieci mila fanti, il che non posson fare le forze nostre; e di poi ordinarsi i collegati in modo nel provvedere all' offesa o difesa de' nimici, che ciascun sappi quello che ha da fare, e sempre ciascuno abbia a fare soccorere dove fosse di bisogno. Aspettasi da voi qualche buona resoluzione.

V.

NICCOLO CAPPONI À BALDASSARE CARDUCCI.

Florence, 13 avril 1529[1].

Sommaire. — Insistance du gonfalonier; défiance légitime que lui inspire la conduite passée du Roi relativement aux affaires d'Italie. Niccolo a réclamé un secours de cinquante mille ducats, puis il s'est borné à en demander vingt mille, puis il a consenti à ce que cette somme fût employée à entretenir les quelques troupes qui se défendent encore dans la Pouille; cette somme si faible n'a pas encore été fournie. Combien il importe d'entretenir ce foyer d'agitation dans la Pouille; c'est le seul moyen de retenir l'armée des Impériaux dans le royaume de Naples. Le Roi et les Vénitiens n'agissent jamais d'accord et à propos. Inconvénients que présenterait l'expédition que le Roi se propose de tenter du côté de la Navarre. C'est en Italie qu'on peut avec succès tenir tête à l'Empereur, mais il ne faut le faire qu'avec des forces imposantes. L'Empereur est à Barcelone, prêt à partir pour l'Italie. Si le Roi ne se hâte, Florence et tous les autres états seront à la discrétion de Charles-Quint.

L' amore fa gli uomini importuni, ed il timore solleciti. Però, avendovi scritto per due fanti molto a lungo, e replicandovi ora quasi il medesimo, non mi reputate importuno; bensì pesate che la necessità ed il timore mi stringano, e con la medesima regola stringete voi le cose in tal modo che si facciano preste e gagliarde provvisioni per di quà; o, se toccate fondo che cotestoro non possano o non sappiano, avvertitene, acciocchè noi, privi di speranza, pensiamo ai casi nostri. La esperienza delle cose passate, e quel che ancora quotidianamente sperimentiamo, mi ha condotto in tanta diffidenza del Cristianissimo e sua nazione, che, avendo a seguire l' opposito, dirò: *Hec est mutatio dextere Excelsi!* Le cose del Regno (per non entrare in fatti più antichi) al tempo di *Lautrec* rovinarono, parte per il mal governo di lui, e parte

[1] Cette lettre a été imprimée par M. Alberi, *Assedio di Firenze.*

per il mal governo del Cristianissimo. Di Genova e di Parma tacerò, che lo sapete; e di Milano, che è stato ed è ancora in tanta debolezza, e si perderà tale occasione. L'Abruzzo, ed in ultimo le cose di Puglia, sono nel medesimo pericolo per diffalta di danari e per altri infiniti inconvenienti. Noi dubitiamo di non essere assaltati da questi del Regno; e, veggendo che le forze nostre non basterebbono, e che nè il Cristianissimo ne aveva in Italia da poterci soccorrere, lo abbiamo ricerco che tenga quà una provvisione di denari di cinquanta in sessanta mila scudi, per poterci aiutare, quando venissero gl'inimici; e da cinquanta mila siamo venuti a venti mila; e di poi s'è mutato proposito che servano per Puglia. S'aggiunge che anche i venti mila e per Puglia alli XXIX del passato non erano arrivati appena in Alessandria, e siamo alli IX del presente, e ancora non son venuti questi, nè forse verranno, avendo accennato *Saint-Pol* che il mandarli porta qualche pericolo che si perdano, come avete potuto vedere per le lettere che vi si mandarono venute di là. Noi mandammo del nostro in Puglia quattro o cinque mila scudi, ed ora ve ne abbiamo mandati sei mila; ma che sono in tanta necessità? E che possiamo noi in tanta difficoltà nostra? Che non solo ci occorre questa spesa, ma i sospetti della passata di queste genti ci hanno fatto moltiplicare in qualche altra spesa ne' confini nostri; e ci bisogna mantenere qualche somma di denaro, e per fortificare la terra, e per potere in un subito far qualche provvisione di fanti; e poi a noi è impossibile. Li Veneziani dicono che pagano le gente loro, e non vogliono far più là, e non fanno la metà di quel che sono obbligati; ma potrebbe esser che ora avessero accresciute le loro forze; sentendosi che questi Imperiali sono raffreddi nel passare avanti, e piuttosto vòlti a sforzare del tutto le cose di Puglia, e che erano a campo a Monopoli[1]; e li può aver disposti a fare piuttosto quella impresa che passare avanti, il pensiero di non lasciare il Regno in pericolo, essendo questa testa in Puglia molto forte per il gran numero di fuorusciti che vi sono, e per la difficoltà che gl'Imperiali trovano per

[1] Monopoli opposa aux Impériaux une vive résistance. Le marquis du Guast éprouva même un échec devant cette place.

tutto delle vettovaglie, e perchè non potendo venir grossi dubitano di avere da quelle genti difficoltà nel passare. Ora, se si perdessero quelle cose, gl' inimici potriano liberamente lasciare il Regno ed andare depredando Italia dove volessero, e diventerebbe difficilissima ogni impresa che avesse a fare la lega; dove che, mantenendosi quella testa, ogni impresa può essere facilissima. Però sollecitate il Cristianissimo a non ci abbandonare e fare le provvisioni necessarie, e noi non mancheremo dal canto nostro per quanto avrete concluso con cotesta Maestà per la commissione datavi; la quale pare forse scarsa a cotestoro, ma non dovrebbe, e non possiamo più, perchè tanto sarebbe a noi a rovinare per la spesa quanto per altro. Però persuadeteli a contentarsi, e sollecitateli che si ordinino a qualche impresa da offendere il nimico di quà per levarci la guerra d' addosso; che il difendersi solo non basta, nè così potremmo noi star sicuri, nè il Cristianissimo riavrebbe i figli, ed è un consumarsi senza fine alcuno e senza poter altro aspettare se non rovina. E però di nuovo vi ricordo che sollicitiate e tocchiate fondo, sì che, ove non possano o non vogliano, a noi rimanga tempo di pensare ai casi nostri.

Voi scrivete che si è fatta risoluzione, sollecitata dai Veneziani, di fare l' impresa di Milano; la qual se si facesse, non credo che fosse se non a proposito, ed essendo fatta con ordine e con buone forze, potrebbe avere buono effetto. Ma io non veggo già ordine dal canto di cotestoro, che questo abbia da essere; da quello dei Veneziani non so; e spesso, quand' è a ordine l' uno non è l' altro, e così si gettano via li denari senza proposito.

Per lettere che abbiamo da Lorenzo Martelli[1] del primo, si avvisa *Saint-Pol* aver questo ordine, ma che non ha molta fanteria, *et, quod pejus est,* non ha denari; e, per supplire a certa paga, voleva pigliare scudi sei mila di quelli che portava Castiglione; e sarà facil cosa che l' abbia fatto, il che non sarebbe piccol disordine, rispetto alle cose di Puglia. O avess' egli a fare un' impresa di Milano senza avere in

[1] Commissaire florentin au camp des Français en Lombardie.

mano un settanta o ottanta mila scudi, o averli ad aspettare a beccatelle ! Questi non solamente non sono modi da poter far bene, ma da rovinare. Di nuovo vi dico che, se il Cristianissimo entra in guerra e spese di costà [1], sarà necessario abbandonare le imprese di quà, ove gl' Imperiali son più gagliardi che la lega, e non si mantengono con i denari di Spagna; ed, ogni poco che le cose di Milano e di Puglia siano trascurate, si faranno signori del tutto, e, facendosi signori d' Italia, tanto manco si potrà offendere Spagna ; e, sebbene il Cristianissimo s' acquistasse la Navarra, non però potrà avere i figliuoli; e quella s' avrà da dare alla sorella ed al cognato, se vorrà provvedere più avanti. Poi, sebbene i grandi non amino l' Imperatore, non vorranno però perdere il regno; e, per necessità, e perchè l' Imperatore li carezza, si rissentiranno, e daranno forse al Re tante brighe, essendo male ordinato, che gli rincresceranno. Però provvegga di quà se vuol vincere, e se vuole che l' Imperatore non passi; perchè non sarà cosa nessuna che gli dia tanto animo al passare in Italia, quanto vedervi le forze deboli; dove, se le vedesse gagliarde, temerebbe di venire a mettersi in pericolo. Però sarebbe necessario non tardare a ingrossare di quà, perchè s' intende che egli debbe essere di già in Barcellona e che sollecita ; e, se non gli nasce qualche notabile accidente, passerà ad ogni modo ; e, se noi abbiamo ad aspettare di stringere le forze poichè sarà venuto, non solo non si otterrà ch' egli si ritiri, ma non sarà il Cristianissimo a tempo a fare che ciascuno non ci accordi con lui. Però vi replico che lo Imperatore ha buona provvisione ed è del tutto deliberato a passare; e che, se il Cristianissimo non sollecita con grossa provvisione, non solo quegli non si asterrà dal passare, ma non sarà il Re a tempo a soccorrere Italia, perchè è possibile che lo Imperatore sia quà per tutto maggio o a mezzo giugno ; che tanto più solleciterà, quanto più vedrà le forze della lega indietro. E bisogna che il Cristianissimo stia talmente provvisto che, se pur l' Imperatore passasse, possa la persona sua con gagliarde forze passare ancor essa; altrimenti ogni cosa

[1] Du côté de la Navarre.

e per le forze e per la riputazione di Cesare crollerà, e noi dovremmo pensare ad avere difficilissime condizioni per le ragioni che voi sapete.

Siamo alli XIII, e per tutto risuona, per navili venuti a Genova che hanno tocco a Barcellona, come Cesare era arrivato lì, e che le preparazioni si acceleravano per la passata sua; e, benchè le cose grandi abbiano delle difficoltà assai, e per questo siano credute variamente, pure, per molte cagioni che vi sono, e perchè egli è uomo risoluto nelle opinioni sue, seguitando io la parte più sicura, credo che egli abbia a passare in ogni modo. E però sollecitate cotesta Maestà alle provvisioni, la quale, se non fa presto, non sarà a tempo. Egli vi parve far bene con fare che la provvisione dei venti mila scudi per quà la si facesse per contanti e non per promessa, e che fosse con più risparmio del Re, e potesse esser più presta, ed è intervenuto l'opposito; perchè le lettere del cambio ci sarebbono state in quindici dì prima che non è stato il Castiglione, e le spese che egli avrà fatto saranno molto più che il costo del cambio; e Lorenzo Martelli accenna che non abbia più che undici mila scudi, e che bisogna che, o non ne portasse seco venti mila, o che *Saint-Pol* n' abbia ritenuto una parte, o che Castiglione abbia fatta una spesa disonesta o ruberia. Per vero è arrivato a Venezia con quattordici mila scudi; ma, perchè uno del signor Renzo, venuto a sollecitare le provvisioni, dice che non bastano, ci ha richiesti che provvediamo a quattro o sei mila scudi. Ma, perchè noi siamo sopraffatti, ed abbiamo a sborsare denaro per la condotta del signor Malatesta Baglioni[1], e non sappiamo come il Papa se la piglierà, e ci bisogna star provvisti, perchè, se ci fosso mosso contro, possiamo difenderci; però non ci è potuto provvedere alla domanda. Ripeto, se queste cose non sono provviste altrimenti, seguirà qualche rovina irrimediabile. E se l'Imperatore passa o a Genova o in quel di Siena, che non sia grossa gente del Cristianissimo in Italia, dubito che non siamo

[1] Malatesta Baglioni, que les Florentins avaient choisi pour leur capitaine, de concert avec le Roi de France.

forzati a mandargli incontro, e dire : *Benedictus qui venit in nomine Domini!* per minor male.

Sollecitate le provvisioni e spronate cotesta Maestà a venire con gente e presto; perchè non abbiamo a correre qualche manifesto pericolo, o pigliare di quei partiti che non abbiamo voluti pensare.

De Lyon ci capita spesso lettere, e di corte vi si deve scrivere spesso; sforzatevi che sempre vi sia una mano o due di lettere vostre, perchè spesso siamo avvisati delle provvisioni che si fanno.

Avrete per questa la conclusione della condotta di Malatesta. L' orator regio ne darà avviso e solleciterà i denari; ma dice che bisogna che voi sollecitiate che vengano, perchè confessa lui medesimo che, sebbene scriverà, ove non siano sollecitati da altri, cotestoro pongono le lettere da canto e non vi pensano: conoscono lor medesimi la trascurataggine loro. Però non mancate; e di nuovo siate contento che vi preghi, quanto posso, di sollecitare le provvisioni e importunare.

VI.

NICCOLO CAPPONI À BALDASSARE CARDUCCI.

Florence, 24 mars 1529.

Sommaire. — Mission délicate et importante de l'ambassadeur : qu'il examine, et qu'il décide si l'on peut compter sur la France, ou s'il faut sans elle pourvoir au salut de l'état. Les Impériaux ont repris Aquila. Renzo da Ceri et ceux qui, avec lui, se défendent encore dans la Pouille, n'étant pas secourus, succomberont infailliblement. Libre de ce côté, l'armée impériale, pour les plus graves motifs, quittera le royaume de Naples et se portera en avant. La ligue est désormais sans force. Les Français, à vrai dire, n'ont plus de troupes en Italie; la position de Saint-Pol en Lombardie est déplorable. Toutes les occasions de reprendre l'avantage ont été négligées et perdues. Les Impériaux ont des troupes aguerries et de bons capitaines qui agissent toujours de concert; c'est le secret de leurs succès. Le Pape se verra forcé de se déclarer ouvertement pour eux; les Français s'abusent étrangement en se figurant le contraire; le seul parti qu'ils auraient à prendre serait de faire une simple démonstration en Navarre pour retenir l'Empereur en Espagne, et de frapper un grand coup, ou en Lombardie, ou dans le royaume de Naples. La république les secondera loyalement, s'ils lui prouvent qu'ils sont en mesure de prendre l'offensive, et qu'ils ont de l'argent comptant pour commencer la guerre. L'alliance de l'Angleterre ne sera pas d'un grand profit pour les affaires d'Italie. Les Florentins ont rempli leurs engagements comme membres de la ligue. Le gonfalonier augure mal de l'issue de la lutte; il s'alarme pour sa patrie; il n'est ni Espagnol, ni Français; il est Florentin, et il voudrait sauver son pays. Si le Roi cherche à repaître l'ambassadeur de vaines paroles, il faudra bien que la Cité prenne le parti qui lui paraîtra le moins périlleux.

Veramente, se cotestoro non hanno riparato al pericolo della Città con le forze nè con danari, si è almeno visto che non avete mancato nè di diligenza nè di sollecitudine, il che è grandemente da considerare, veggendo le parole non corrispondere ai fatti; il quale difetto se nasce da trascurataggine è male, se nasce da impossibilità è peggio. E però, se non si riparesse, potrebbe essere causa, prima della rovina nostra, e conseguentemente della loro. Onde è molto necessario che con la prudenza vostra operiate che si mutino, o che, desperati delle cose di costà, noi possiamo in tempo provvedere ai casi nostri, e che non abbiamo a farlo quando avessimo uno esercito in sulle mura; perchè con altre sicurtà e vantaggio si farebbe. Il giudicare ben quello che possino fare e sappino cotestoro, è il fondamento che ci ha a far pigliare quel partito che abbia a essere la salute o la rovina nostra e della Città. Però quella li osservi bene e ne dia particolare notizia.

E, per discorrere quello che io conosco, vi dico che mi pare che le cose della lega siano in grandissimo pericolo e disordine, e conseguentemente le nostre, conoscendo che noi abbiamo a essere i primi che abbiamo a essere assaltati. Onde è necessario, o che siamo sforzati, o ci consumiamo in su una spesa o in su un accordo.

Gli Imperiali, dopo la presa dell'Aquila, si sono fermi; e, benchè si sia detto che il signor Renzo abbia dato loro una rotta in Puglia, non ci essendo di poi stato altro, o non è vero o non è cosa di importanza, sendosi ferme le genti che erano intorno all' Aquila in quelle circonstanze, e non andate a quella volta.

Però bisogna dire che del non essere venuti avanti ne sia stato causa le difficoltà dei danari o delle vettovaglie; e, *quemadmodum sit*, tre potenti cagioni le stimolano a uscire del Regno: l' una è lo sgravare i popoli, per non li disperare; l' altra, per soccorrer quelle di Lombardia; la terza, per sforzare noi, o almanco accordarci secondo quelle cose che, da loro vinto il tutto, si ha che possan fare. I rimedî sono due: o mantenere gagliarde più che non sono le cose di Puglia al presente; o fare ora uno esercito di sei mila fanti almanco in fatti e ottocento in mille cavalli leggeri, e andare dalle bande di quà ad assaltargli nel Regno. Alli quali due cose non ci veggo fare risoluzione alcuna. Così veggo le cose ridursi in gran pericolo: perchè il Cristianissimo non può e non sa; che li Veneziani non vogliono, e noi non possiamo. E così queste cose stanno molto irresolute, perchè i contraenti sono molto lontani, e ciascuno strano, e si confida che quello che ne ha più bisogno faccia; e però dico di nuovo che le cose potrebbono avere mal fine.

Il Cristianissimo in Italia non solo non ha, si può dir, gente ni danari; e le cose di Puglia, se non hanno dato qualche notabil rottura a questi Imperiali, bisogna che, se non vi si fà nuova provvisione di genti e di danari, o che per qualche disordine caschino in qualche pericolo, o in tal debolezza che non possino fare altro effetto che tenere impegnato due o tre mila fanti all' incontro; e, se per sorte si perdessero, arebbono (li Imperiali) il Regno e le entrate piccole e grandi li-

bere, e potrebbon fare ogni impresa. E da ottobre in quà che vi si mandarono le genti e circa cinquanta due mila scudi, con quelli trenta mila che vi restarono de' quaranta mila che il Cristianissimo mandava a *Lautrec*, non vi è mai stato provvisto di un soldo, se non di quattro mila scudi che vi mandammo noi circa a un mese fa per via di Venezia. E i Veneziani dicono avere nelle terre loro tre mila fanti, e in fatto non sono più di mille cinquecento. E però, se quella impresa non è rinforzata, o starà con pericolo, o non farà effetto alcuno.

In Lombardia il Cristianissimo ha in fatto con *Saint-Pol* quattro mila fanti o manco, e avevano preso Serravalle e la fortezza; ma si intende le genti di Genova esservi ritornate e aver ripreso il borgo. Però si vede che le forze di *Saint-Pol* non son gagliarde. E così si vede che nel regno nè in Lombardia, non solo le forze del Cristianissimo e della lega non sono per potere offendere, ma si stà piuttosto in pericolo che non abbino ad essere offese.

E sarebbono più giovati cento cinquanta mila scudi che si fossero spesi ordinatamente, che non farebbono in futuro trecento o quattro cento mila; perchè le cose di Milano erano talmente deboli, che, se si fossero assaltate, e con quello aiuto soccorso l'Aquila e la Matrice[1], arebbono fatto grandi effetti. Potrebbe qualcun dire noi dovervi farlo; ed io dico che non è ragionevole che fossimo principali andare ad assaltare il Regno, e che nostre forze non bastavano, e che li Veneziani vi avevano a concorrere e non volevano, e che se noi eravamo rotti era la rovina nostra.

Il Cristianissimo spende assai, e non si fa effetto alcuno; talmente che vi concludo questo: che, se il Cristianissimo ed i Veneziani non si riordinano altrimenti e di genti e del modo come sarebbe a procedere nella impresa, che non solo non si farà cosa buona, ma si rovinerà; perchè questi Imperiali son diligenti, e tutti i capi che l'Imperatore ha in Italia si aiutano, si consigliano, conferiscono l'un coll'altro, sono assai e uomini valenti, le genti son fidate; e, sebbene non si possano

[1] Villes de l'Abruzze.

contentare o scriversene a lor posta, *tamen* aiutano lor mantenere le cose loro, e alla fine, quando vengono in necessità, sempre pare che ripiglino le forze.

Essi visto chiaramente che il Papa, quando ha potuto, è stato di mezzo; ma, non avendo la lega forza, nè avendo amicizia con persona, e rivolendo le fortezze, sarà forzato, e per sicurtà, e per questo, alla fine a bandiere spiegate accordare con loro; e in tal caso gli Spagnuoli aranno buono.

Io non mi maraviglio che cotestoro credino al Papa; perchè la natura loro è credula, e non discorrono. Dall' altro canto, dove mancano le forze, bisogna che supplisca la fede; che se fossono gagliardi, potrebbono governarsi come volessono; ma, sendo deboli, bisogna che diano del buon per la pace.

Intendesi che il passar di Cesare è concluso a maggio, se nuovi accidenti non nascano; e, avendo tante forze in mare, lo dovrà fare. E, se cotesta Maestà gli darà pure impedimento, avendo fatto grosse provvisioni, se pure non passerà la persona sua, non dovrà mancare di mandar delle genti, e non potranno essere sì poche, che, aggiunte con queste che ci sono, non siano per fare effetti grandi; massime se il Cristianissimo entrerà in guerra con lo Imperatore, conoscendosi chiaramente che sarà forzato abbandonare questa impresa di quà, e la esperienza ce lo dimostra, visto con quante difficoltà provvede alle cose del danaro; e, benchè nel parlare magnifichino e faccino gran disegni, si vede che *spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* Però sono di opinione che, se entrano in guerra di costà, saranno forzati abbandonar di quà, e che noi abbiamo a correr molti pericoli; e, se fossono tali che ci sforzassono o accordassono, al fine rovinerebbono l' imprese loro di costà. La diritta sarebbe non fare di costà guerra, ma solo dimostrazione per fermare la passata di Cesare, e ordinarsi di quà in tal modo e con tali forze, che si potesse sperare una di coteste imprese o di Lombardia o del Regno, e non consumarsi in ghiribbizzi senza fine e conclusione alcuna.

E, perchè possiate con più animo sollecitare l' impresa e concludere

le cose, vi si dà commissione di quel che vogliamo e possiamo contribuire. E, benchè paia loro poco, bisogna che il Cristianissimo e li Veziani se ne contentano e della fede nostra, e faccino capitale di avere questo stato dalla loro; massime, pretendendo il Cristianissimo di riavere li figliuoli; e i Veneziani guadagnare. Ma noi lo facciamo solo per parzialità, non per guadagno; nè ancora ci mancherebbono accordi ragionevoli, che sarebbono manco pericolosi.

Voi avete campo largo ed intendete il bisogno della Città; sollecitate quanto potete che si faccia qualche buona resoluzione. Se cotesta Maestà in questo verno non ha fatto qualche buona provvisione di contanti, io sto di mala voglia se egli arà a cavare i bisogni della guerra giornalmente delle taglie o altre cose ordinarie, perchè starà sempre affogato, e non potrà fare spesa alcuna gagliarda nè da sperarne buon effetto. Però mettete diligenza d'intendere questo particolare, ed avvisatene.

L'amicizia d'Inghilterra con cotesta Maestà è buona per non l'aver contra; ma a me pare che non se ne possino molto servire; e, se entreranno in guerra di costà solo le spalle sue, alla fine lascierà loro addosso; perchè quei popoli pigliano mal volentieri la guerra contro l'Imperatore, tanto più quanto questo suo divorzio[1] arà diminuito la grazia de'popoli.

Io credo che farete tutte le diligenze per levarlo (il Cristianissimo) da cotesta impresa, e voltarlo alle cose di quà. Sarà bene; ma è necessario che la Maestà Sua faccia provvisione d'otto o dieci mila fanti Tedeschi, e voltarli verso *le Languedoc,* per impedirgli (a Cesare) il passare, ma non per rompere; e, come gli paresse averlo fermo, mandarli in Italia. Questo potrebbe giovar qualche cosa; ma se egli entra in guerra, cotesti Spagnoli s'uniranno alle difesa del Regno, che non ne posson mancare, e daranno di più brighe che non vorrà.

Noi rimanemo d'accordo, quanto il signor Renzo andò in Puglia, di concorrere al terzo delle genti che vi si mandassono. Quanto alla contribuzione di Puglia, siamo pari.

[1] Henri VIII était alors en instance pour obtenir du Pape l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon, tante maternelle de Charles-Quint.

Messer Baldassare, vi ho fatto un lungo discorso; e, per concludere, io dico che io sto di mala voglia e ammirato; dubito che le cose della lega, e in particolare le nostre, non abbino mala fine, se già Dio non ci aiuta con i miraculi, come altra volta ha fatto. Perchè veggo che i nimici nostri gagliardamente si son mantenuti, e mantengono il regno e Milano, e, sebbenè le cose loro non son gagliarde ad offender per ora, si preparanno di farlo meglio che non facciamo noi ad offender loro. Perchè in Italia hanno forze da potersi difendere; hanno per amici Siena e Genova, dei quali stati, quando saranno in ordine di fazione, sene varanno; e ancora del Papa, o di gente o di danari, non vedendo forze della lega bastanti a poterlo difendere; e tanto più se ne varranno, se arà ambizione di volere da noi o da altri cosa alcuna.

Di Spagna, o l'Imperatore verrà, o manderà gente; però vediamo le cose sue preparate ad offendere. E il fine della lega sarebbe d'offendere lei (l'Imperatore) talmente costoro (i Francesi), che si superassino; perchè altrimenti nè Veneziani nè noi possiamo star sicuri. E lo star con questo modo è con pericolo. Il fine del Cristianissimo è di riavere i figliuoli, quali non arà mai, se non supera costoro. Veneziani procedono lentamente; e così, al procedere a questo modo, non straccheranno mai Cesare; e non si verrà mai, all'intento nostro, se non a un accordo con vergogna loro e danno nostro.

Però bisogna far presto resoluzione, e ordinare le forze tanto gagliarde che si possa fare questo effetto; il quale, quando non si possa, o per impossibilità o per trascurataggine, o per qualche accordo, concludo esser necessario pensare a'casi nostri. Però è necessario che facciate sforzo di toccarne fondo quel che si possa fare, e consigliare la Città, perchè partiti son difficili; e, quanto più s'indugiasse, più difficili si troverebbono. Conosco che per noi medesimi non siamo bastanti a difenderci, e non so quel che possiamo sperare in cotestoro per la salute nostra; atteso che, se gli nimici venivano innanzi a'giorni passati, nè da' Veneziani nè dal Cristianissimo c'è stato offerto cosa alcuna; nè, per diligenza che abbiate potuta usare, mai s'è cavato un sussidio.

Cogli Imperiali non ci par potere accordare, per non li fare signori d'Italia, e per non ci poter fidare di loro. Noi ci riduciamo in una grande stretta, e son gran partiti questi che abbiamo a pigliare. Però bisogna pregar Dio che ci conceda la sua grazia. Che si toccasse con mano che non potessimo sperare dal Cristianissimo, sarebbe meglio pigliar partito, perchè siamo i primi che abbiamo ad essere assaltati, ed essere bastione ad altri. Se ci accordassimo, la piena anderebbe addosso a' Veneziani, i quali si difenderebbono, o con le forze del Re, o dello stato loro, o del Turco; e in questo modo saremmo rispettati. E, seppure i Veneziani fossero sforzati, correremmo tutti una medesima fortuna, e saremmo gli ultimi; ragionevolmente sarebbe con manco pericolo e danno della Città nostra.

Io non sono Spagnuolo nè Francese; ma vorrei solo la salute della Città. Avvertite che il Cristianissimo ha grand' animo, discorre bene, ma colorisce male; che non vi restiate ingannato. E siamo venuti in tempo che le parole non bastano.

In fine a me pare ognora di vedere rovinar questa impresa, e noi prima. Il timore mi spaventa, e l'amore della patria mi sprona ad essere tanto lungo. S' intende che la Maestà Cesarea al principio di quaresima sarà partita, o per venire à Toledo, o verso Barcelona; e che la passata sua è risoluta; e si faceva grossa provvisione d'ogni cosa, e che egli arà di contanti più d'un milione d'oro; e il Doria debbe partire poco appresso Pasqua per là. Essendo così, non bisogna che cotesta Maestà dorma.

LÉGATION DE BALDASSARE CARDUCCI,

AMBASSADEUR A LA COUR DE FRANCE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

BALDASSARE CARDUCCI.

Baldassare Carducci était né en 1470; il fit de fortes et brillantes études, et devint un des jurisconsultes les plus distingués de son temps. En 1502, il fut nommé prieur. En 1511, lorsque le gonfalonier à vie, Piero Soderini, pour soutenir la lutte que la République avait engagée contre le pape Jules II, décida que le clergé toscan contribuerait aux frais de la guerre, Carducci fut chargé de répartir l'impôt que devaient payer les ecclésiastiques, et il s'acquitta avec une merveilleuse habileté de cette tâche délicate. Le 28 août 1512, il fut désigné pour négocier la paix avec le vice-roi, Raymond de Cardone, qui s'était avancé jusqu'à Prato, à la tête de son armée; la convention qu'il était parvenu à conclure avec les Impériaux ne fut pas respectée, et Prato fut livrée au pillage.

Ennemi déclaré des Médicis, Baldassare, après le rétablissement de cette famille, quitta Florence, et alla vivre à Padoue, où il professa avec éclat, pendant quinze ans, le droit canonique et le droit civil. La révolution de 1527 lui permit de rentrer dans sa patrie; il fut un des vingt citoyens élus pour réformer le gouvernement. Partisan de l'alliance française et l'un des chefs de la faction populaire, il fut nommé ambassadeur à la cour de François Ier, à la fin de l'année 1529, avec la mission d'engager ce prince à soutenir, contre leurs nombreux ennemis, les Florentins, qui s'étaient mis en péril pour ne pas trahir la cause de la France. On sait comment la malheureuse république fut sacrifiée par l'ingrat monarque dans les conférences de Cambrai. Carducci, accablé de honte et de douleur, ne revint pas dans sa patrie : il mourut à Angoulême, le 6 août 1530.

INSTRUCTIONS DONNÉES A BALDASSARE CARDUCCI,

AMBASSADEUR A LA COUR DE FRANCE.

Florence, 11 novembre 1528.

Sommaire. — L'ambassadeur instruira le Roi de la situation critique où se trouve la Cité, et de l'état d'épuisement où elle est réduite. Il l'éclairera sur ce qu'il faut faire pour assurer la défense et le salut de l'Italie. Il le confirmera dans la pensée que le gouvernement républicain est le seul qui puisse garantir au Roi l'inviolable fidélité de Florence. Il tâchera d'obtenir que la Cité soit toujours ménagée et défendue. Recommandation auprès de la Régente, de la Reine de Navarre, du grand chancelier, et enfin du grand maître, auquel il ne laissera pas oublier l'affaire de l'achat des grains.

Andando voi nostro oratore alla Maestà Cristianissima, parebbe fussi conveniente discorrervi particularmente in che termine si trovi la nostra Città; quanto sia esausta per le spese e contribuzioni de' tempi passati; quanti sieno li pericoli che, per diversi rispetti, gli soprastanno; appresso, dove sieno ridotte le forze della lega nel reame di Napoli; e quanto li Imperiali, in caso si disponessino a voltare el viso verso Toscana, sieno formidabili; che giudicio si possa fare delle cose di Lombardia; quanto sia da sperare o da confidare in quelli che oggi in Italia sono potenti; e finalmente quello ci occorrerebbe doversi fare. Ma, avendo voi continuamente avuto notizia di tutti li avvisi che di diversi luoghi si sono ricevuti, e essendo intervenuto in tutte le consulte che, da qualche tempo in quà, si sono fatte, e potendo avanti el vostro arrivare per molti accidenti variarsi la disposizione delle cose presenti, lasseremo tutte queste considerazioni indietro, rimettendole nella prudenza vostra, della quale noi ci promettiamo assai; non ci promettendo manco della fede, integrità ed affezione vostra verso questo stato e questa Libertà; la quale, non altrimenti che al marinaio la tramontana, così a voi ha da essere quello segno al quale voi avete ad indirizzare ogni vostra operazione.

Intorno a che, vi vogliamo generalmente commettere che voi facciate bene capace la Maestà Cristianissima che, siccome alli avversarii della causa di Francia non parve mai avere estinte le forze de' Francesi in Italia, insino a tanto che il nostro populare governo ridus-

sono ad uno stato tirannico; così non speri o si persuada che alcuno che sia contrario al presente nostro populare vivere possa essere amico di Sua Maestà; nè pensi potere mai disporre della Città nostra, come di città amica e benivola, se non quando la sua naturale inclinazione non fia prevertita dalla ambizione di pochi, come per la esperienza de' passati tempi si è possuto indubitatamente conoscere.

Ma, per non mancare di ricordarvi alcune cose più essenziali alla vostra legazione, voi vene andrete, con quella celerità che patisce la età vostra e la stagione del tempo, alla volta di Francia, per quello cammino che voi intenderete essere più espedito, commodo e sicuro; usando ogni diligenza di fuggire ogni pericolo e tutti i luoghi di sospetto, e quali potessino recare e a voi molestia e a noi dispiacere e disonore. E, quando sarete vicino alla corte, farete intendere al reverendo nostro oratore[1] la venuta vostra; a causa che allo arrivare vostro possa onorarvi, secondo la consuetudine delli altri. Giunto che voi sarete dove si troverrà la Maestà Cristianissima, parlerete primo con il prefato nostro oratore, e da lui piglierete distintamente buona informazione, non tanto delle cose cerimoniali di quella corte, quanto del governo suo : del modo del negociare; di quelli che sono in fede con Sua Maestà; quello abbia ritratto dalla mente sua; come lui intenda queste cose di Italia; in che modo voglia procedere nel maneggio della guerra; e universalmente di tutte quelle cose che fussino necessarie essere avvertito, comunicando con lo prefato reverendo vescovo di *Saintes* quanto avete in commissione; ricercandolo ancora se in cosa alcuna gli paressi da modificarla o variarla, rispetto a molte che potrieno in questo mezzo essere occorse. Di poi vi trasferirete insieme al conspetto di Sua Maestà Cristianissima; e, satisfatto copiosamente alle debite e consuete cerimonie, e presentata e letta la nostra lettera credenziale, esporrete con quella destrezza che voi meglio saprete usare che noi al presente narrarvi, come noi vi abbiamo mandato per essere continuo apresso Sua Maestà in luogo del reverendo vostro anteces-

[1] Giuliano Soderini, évêque de Saintes.

sore : el quale avendo già vicino a mesi..... laudabilmente affaticatosi per la Città, desiderando riposarsi, secondo li nostri ordini ha ottenuto da noi licenza. E per tanto che voi succederete in suo luogo, per satisfare allo officio nostro, e per continuare nella nostra antiqua consuetudine di avere con Sua Maestà uno oratore per il mezzo del quale noi possiamo quotidianamente farsi intendere quanto ne occorrerà a beneficio comune, e per ricevere da quella tutti i ricordi suoi, e consigliarci seco in qualunque nostra occorrenza, come ricerca la antiqua amicizia e convintissima confederazione quale e tra noi, e la affezione e devozione e reverenza che gli ha sempre portato e porta la Città nostra e tutto questo populo : amplificando e dilatando questa parte quanto comporterà el loco e il tempo e la disposizione di Sua Maestà, deducendola dalla memoria de' beneficî passati e dalla speranza che sene attende in futuro. Dove potrete parlare della condizione de' presenti tempi ;della disposizione delli inimici; del termine in che si trovino le cose d' Italia; de' pericoli che non tanto a noi, quanto alli altri confederati soprastanno; e universalmente d' ogni altra cosa che a voi paressi conveniente o necessaria. Circa a che non vi daremo altra più particulare instruzione, rimettendo tutto alla prudenza e alla cognizione che voi avete delle cose successe. Restaci ricordarvi due cose, nelle quali bisogna usiate massime diligenza ogni volta che di simile materia si arà a trattare : l' una delle quali è rispiarmare la Città nelle contribuzioni e nelle spese si avesse a fare el più che sia possibile, mostrando la impotenza nostra, causata da tutte quelle cose che vi sono notissime : l' altra è attendere e avere l' occhio alla sicurtà dello stato e libertà nostra; procurando che le forze della lega sieno tali e in tali luoghi disposte che non solo abbino ad intrattenere li inimici discosto a e paesi nostri; ma, volendole pure assaltare, sieno in tempo a difenderci e soccorrerci.

Andrete di poi a visitare la illustrissima Madama la Reggente; la quale essendosi, per quanto s'è ne inteso, dimonstra benivola e favorevole alla nostra Città, saluterete in nostro nome, e la ringrazierete delle amorevole sue dimostrazioni verso di noi, e delle buone opere

fatte per la Città. La quale gli raccomanderete strettamente, pregandola voglia continuare nella sua buona disposizione, e offerendoci paratissimi a qualunque beneplacito di sua illustrissima signoria; alla quale, sotto la fede delle nostre lettere credenziali in quella, satisferete a tutti quelli officii che voi giudicherete a proposito, comunicando seco la nostra commissione, e ricercandola, nelle faccende avete a trattare con la Maestà del suo figliuolo, di aiuto e di consiglio.

El medesimo farete con la Regina di Navarra, sorella del Cristianissimo, alla quale vi diamo similmente lettere di credenza; non mancando di ringraziarla d'ogni opera sua verso Sua Maestà; di pregarla che, come di sua devotissimi, ne disponga e favorisca.

Visiterete ancora el gran cancelliere e il gran maestro, nelli quali intendiamo la Maestà del Re confidare assai; alli quali vi diamo similmente lettere di credenza; usando e con l'uno e con l'altro tutti quelli termini per li quali voi possiate recarveli benivoli, e disporli a beneficio delle cose nostre, mostrando e affezione et confidenza. E particularmente al gran maestro ricorderete la faccenda de' grani, e solleciteretene la espedizione, la quale materia importa alla conservazione dello stato nostro tanto quanto sappiamo esservi manifesto.

LÉGATION DE BALDASSARE CARDUCCI.

1528 — 1529.

(Libreria Capponiana, codice 321.)

I.

CARDUCCI AUX DIX DE LIBERTÉ ET DE PAIX.

Gênes, 17 décembre 1528.

Sommaire. — Rencontre du cardinal de Santa-Croce et de l'envoyé de l'Empereur au Souverain Pontife. Tous deux ont pour mission de rendre au Pape ses forteresses, et aux otages la liberté; à les entendre, l'Empereur n'a rien à refuser à Clément VII. Gênes est libre et indépendante; elle veut demeurer neutre; aspect de la ville. Visite à André Doria; son bon accueil; ses confidences : le Roi de France, pour ravoir ses enfants, est disposé à abandonner l'Italie entière à l'Empereur; gravité de cet avis secret.

Insino alla giunta nostra qui, che fu a' dì xv del presente, non è occorso cosa alcuna degna di notizia delle Signorie Vostre. Al presente ne occorre a quelle significare come troviamo qui il reverendissimo Santa Croce, giunto due giorni innanzi che arrivassimo, con una galera ed alcuni brigantini assai male in ordine; e insieme uno ambasciatore di Cesare al Papa, nominato M. *de Vauri*, uomo giovane e di buono aspetto. Era detto reverendissimo d'intenzione di partire, quanto prima il tempo fosse stato commodo, per alla volta di Napoli, per la liberazione de' cardinali ostaggi e per la restituzione delle fortezze della Chiesa; si dice aver seco buona somma di danari. La qual cosa non pare molto credibile, per vedere con quanto mal ordine sia venuto e vada. Affermano costoro Cesare aver concesso tutto quello che s'era domandato per il Papa, e molto più. Anzi dicono Sua Maestà aver dato commessione e libertà all'illustrissimo signore, messer Andrea Doria, che di tutto quello che paresse al Papa non esser pieno sodisfatto, possa, secondo il suo arbitrio, concedergli tutto quello che a lui parrà. Il che dimostra gran confidenza e gran favore verso

detto messer Andrea. L'ambasciadore predetto dicono fermarsi qui per qualche giorno, per causa d'alcune cose da fermarsi con questi Signori; di poi si trasferirà ancor lui a Roma.

Visitammo questa sera i predetti Signori[1], che così ci fu dato l'ora da quelli, e ci ingegnammo di satisfare pro posse alla commession dataci per Vostre Signorie di salutarle, e congratularsi, in nome di quelle, di tutto quello che pensano esser seguito a beneficio della republica e stato loro; così come loro Signorie poterano aver preso piacere e contento de' commodi della Republica; ringraziandole de' salvicondotti ottenuti da quelle e da messer Andrea Doria; offerendoci, ecc. Domattina visiteremo la signoria di messer Andrea Doria; il quale, per esser l'ora tarda, poi che avemo visitati questi Signori, e per essere sua signoria implicata in varii negozii, avendo detto reverendissimo in casa, non potemo.

Con sua signoria ci ingegneremo fare il medesimo; *quo facto*, c'indirizzeremo alla volta di Savona, propinando senza intermissione il cammino nostro. Mostrano molto efficacemente questi Signori studiare nel loro mantenimento e libertà, con desiderio d'essere fra questi Principi neutrali, se già le comminazioni e forze della Maestà Cristianissima non li faranno mutar proposito; il che sarebbe contra ogni lor desiderio; pure la forza li farebbe precipitare, e immutare la lor buona volontà in necessità; affermando aver fatto tutto, per non aver modo altro da ripararsi dalla loro totale destruzione, nella quale e in detrimento incorrevano, stando in collegazione o in aderenza con alcuno de' detti Principi. E però non debbe ascriversi a ingiuria la Maestà Cristianissima dell' aversi loro provocati in libertà; il che è comune a tutti gli animali; e che non manco s'ingegnerebbono in tutte le loro azioni far cosa grata a quella Maestà che ad alcun altro principe; pure che quell' opere loro siano accettate in quel modo e a quel fine che l'aran fatte.

Non si vede in questa città quasi persona che gli uomini della terra,

[1] Les magistrats de la république de Gênes, récemment affranchie par André Doria.

che son pochissimi, e quelli fanno poche faccende. Fanterie non ce n'è, fuor ch'alla piazza qualche archibusiere, e tanti pochi che non vi si veggano. E, se bene questi del governo parlano nel modo predetto, nondimeno alla spezzata si veggono varii gusti.

Siamo a dì xvii; e troviamo per diversi probabili riscontri questo cardinale, come mi pensava, non aver portato provvisione molto grande di danari, salvo che di centoventi mila scudi; de' quali cinquantaquattro mila se ne deon pagare in Milano, e sei qui; i quali cinquantaquattro deon servire per i bisogni di Milano, e sei per le galere di messer Andrea. Degli altri, insino a centoventi, dicono tenere lettere in Napoli. Appresso ritraggo tenersi per questi Signori[1] qualche pratica in Francia di quietar la mente della Maestà del Re, che sia contenta cessare da ogni inquietazione e molestazione della Città; offerendosi loro pronti di tenere il medesimo commercio con Sua Maestà, e accettare suoi legni, non manco che con la Cesarea Maestà, pur che il loro viver libero non li sia alterato; confidandosi, che, quando aranno fatto le lor provvisioni necessarie d'armare quelle galere che hanno ordinato, potere stare sicuramente contra qualunque altra armata; e che a tal fine il signor capitano[2] starà qui *quousque* siano provvisti; e poi seguirà l'ordine di Cesare in quelle parti dove piacerà a Sua Cesarea Maestà.

Siamo iti a visitare detto signor capitano; il quale gratamente ci ha visto; e, espostogli quanto in credenza per Vostre Signorie mi fu commesso circa il magnificare e esaltare l'opere sue, e rallegrarsi della sua gloria, e ringraziarlo del libero e amplo salvocondotto concessone, con offerirgli, parte di quelle, tutto quel che si potesse operare in beneficio suo e in sua satisfazione; significandogli essere stato fatto noto a tutti i luoghi maritimi del dominio nostro che alla nazione Genovese si prestasse e facesse tutti quelli grati officii che si potessero: rispose sua signoria molto gratamente, accettando d'essere stato operatore della restaurazione e satisfazione della libertà della patria sua; e che era stato

[1] Les Génois. — [2] André Doria.

sempre suo desiderio ; e che in mentre la vita gli durasse, non mancherià mai del medesimo officio verso di quella, senza speranza d'alcuna ricompensa, perchè saria giudicato tal cosa esser più tosto stata di mercanzia che d'amor della patria; e che molto commendava Vostre Signorie del tener conto del medesimo verso la lor patria e republica; e che non dubita che l'una e l'altra non possa essere di profitto e d'utile, operando con la medesima mente sua le Signorie Vostre verso la patria loro.

Di poi, tirandomi a sè, e discostandosi alquanto da' circumstanti, mi disse che non mediocre pericolo soprastava, non solamente sopra l'una e l'altra republica, ma sopra tutta Italia. E questo è perchè, come sua signoria può certissimamente affermare, cercandosi per la Maestà del Re con ogni instanza pace con Cesare per la recuperazione de' figliuoli, dandosi, *ut utar verbis suis*, il foglio bianco, e facultà di potersi insignorire di tutta Italia, senza fare alcuno riservo e distinzione alcuna d'amico suo, si può imaginare qual sia per essere il fine della povera Italia in universale e particolare ; al che si vedeva poco remedio, considerate l'operazione sinistre e poco a proposito di questi Francesi. Nondimanco messer Andrea Doria ne confortava Vostre Signorie a pensar bene ai casi loro; che sotto la speranza loro, non vi depauperassi e estenuassi tanto di forze, che ne' casi di necessità non vi potessi prevalere. Al che non mancai di replicare a sua signoria che, quando la cosa si riducesse al termine detto di sopra, che la Maestà Cristianissima, *pro obtinenda pace et filiis*, abbandonasse le cose d'Italia, tal che quella rimanesse a benefizio di natura, ancorchè il caso fosse pericoloso, sarebbe ancor possibile che, unite insieme tutte le forze Italiche, si potesse sperare qualche refugio. E, quando questo non seguisse, a noi è necessario di persistere nella solita fede del Cristianissimo, con l'aiuto del quale e con le forze de' collegati, non è così da dubitare di tanta strage; purchè l'altre potenze d'Italia non mancassono d'aver quei rispetti che si conviene in non voler dare la monarchia d'Italia ad estranei; col qual modo probabilmente si potrebbe evitare tanta jattura. Parve a sua signoria di non proceder più

oltre con tal ragionamento allora, dicendomi che, se io avessi a tornare a Vostre Signorie, si lascerebbe al quanto più intendere, ma che al presente bastava questo; o pure, quando quelle volessono intendere più oltre, mandassono un uomo loro, egli gli aprirebbe interamente il suo concetto. Questo discorso suo non m'è parso tacerlo con Vostre Signorie, ancorchè in spirito io vada arbitrando appresso dove voglia camminare. Ma non s'appartenendo a me fare tali giudizî, *simpliciter* me ne rimetterò al giudizio sapientissimo di quelle. Quanto al ringraziarlo della liberalità usata verso la nazione[1] e loro mercanzie, ecc. Con molto magnifiche parole mostrò non servire la Maestà Cesarea per dispiacere agl'altri potentati, e massime alla Republica vostra, dalla quale ha sempre ricevuto piacere e onore; nè crede che a Cesare abbia a dispiacere che sua signoria tenga simili maneggi, dove non si offenda *directe vel indirecte* Sua Maestà Cesarea; e per questo largamente la vostra republica si poterà promettere d'avere a conseguire da quella ogni commodo e benefizio possibile.

Il reverendissimo per ancora non è partito; e, secondo che mi dice sua signoria, aspetta il tempo, e con essa se n'andrà diritto a Roma; e un altro gentiluomo, a ciò deputato, si trasferirà a Napoli, per la liberazione delli reverendissimi cardinali ostaggi e per la restituzione di poi delle fortezze; portando al principe d'*Orange*[2] la medesima potestà e autorità, e general governo delle cose di Cesare, in quel modo che aveva il *quondam* monsignor *de Bourbon*.

[1] La nation florentine, c'est-à-dire les marchands florentins qui fréquentaient le port de Gênes.

[2] Le célèbre Philibert de Châlon. La principauté d'Orange avait passé dans la maison de Châlon par le mariage de Marie de Baux, fille et héritière de Raymond IV (1388). A la mort de Philibert, tué au siége de Florence, le 3 août 1530, les droits des deux maisons de Châlon et d'Orange furent transmis à la maison de Nassau, par le mariage de la sœur de Philibert, Claude de Châlon, avec Henri de Nassau.

II.

CARDUCCI AUX DIX.

Lyon, 4 janvier 1529.

Sommaire. — Difficultés et fatigues du voyage. Visite à Chambéry au duc de Savoie, qui se propose comme médiateur entre l'Empereur et le Roi de France; les intérêts des Florentins lui sont confiés par l'ambassadeur. Réponse affectueuse du duc. Coup de main tenté par les Français contre le palais Doria.

Se l'Onnipotente Dio non porgesse la sua mano adjutrice a quelli uomini che con buona volontà, per obbedire a' suoi superiori, si espongano a negozii sopra le forze lore, facilmente mancheriano *in medio itineris*. E però col medesimo aiuto, questo dì primo di gennaio, con non mediocri disagi di ghiacci e nevi e altri incommodi della stagione, ci conducemmo a salvamento in questo luogo, ove fummo dal governatore di qui et dalla nazione[1] onoratamente incontrati e ricevuti. E, se bene il tempo è alquanto rotto, talchè sarà sinistro cavalcare, nondimeno, piacendo a Dio, partiremo infra due giorni per alla corte, o per acqua o per terra, come più ci si mostrerà la commodità.

Non voglio mancare di significare a Vostre Signorie come, passando a *Chambéry*, visitammo quell' illustrissimo signor duca di Savoia, salutandolo per parte di quelle, attesa l' antiqua benevolenza tenutasi per la Città con quella Illustrissima Casa; e inoltre mostrando aver Vostre Signorie presentito quella, come affine di casa e consanguineo del Cristianissimo[2], aver fatto e fare diligenza per porre in pace le loro Maestà; che veramente non poteva trovarsi più commodo instrumento a simile opera, che Sua Illustrissima Signoria. Non era parso fuori di proposito ricordarle, quando, *Deo concedente*, Sua Signoria potesse sortire il suo desiderato fine, non le rincrescesse ridurre a memoria alla Maestà Cristianissima che volesse tener buon conto di quelli che

[1] La corporation des marchands florentins établie à Lyon.

[2] Le duc Charles III était le frère consanguin de Louise de Savoie, mère de François Ier.

avevano fedelmente operato a benefizio di sua Maestà come aveva fatto la Città nostra; affine che Sua Maestà non potesse essere notata appresso gli altri principi cristiani d'ingratitudine, e di non esser conoscente di tanta devozione e fedeltà. Ringraziò Sua Signoria Illustrissima Vostre Signorie delle loro umanità, affermando la Casa sua esser sempre stata affezionata alla Città vostra; e che, ancora che a Sua Signoria non fosse fatta per i predetti principi alcuna espressa commessione, nondimanco non si mancava per lei, con tacita permessione, di tutti quelli offizii, mediante i quali potesse seguir l'effetto desiderato; e che molto volentieri interporrebbe ogni sua opera per ricordare alla Maestà Cristianissima il rispetto quale doveva avere alla Città vostra, per la vera e sincera fede quale aveva mantenuta a Sua Maestà. Il che non dubitava che dovesse mancare, perchè, facendo altrimenti, non sarebbe cosa degna di quella, nè corrisponderebbe alli meriti della Città vostra. E così, con molte larghe parole, Sua Signoria Illustrissima s'offerse in questo e in ogn' altra cosa parata sempre ad ogni benefizio della Città; e così ci licenziammo da quella. Per il che conobbi non esser vera qualche relazione fattami per il cammino per alcuni, i quali dissono aver parlato con Sua Signoria, e che quella gli aveva tacitamente avvertiti che la Città devesse pensare ai casi suoi di non rimanere, seguendo l'accordo, a discrezione; perchè facilmente, muovendole io le sopraddette parole, n'arebbe mostro qualche segno, il che non fece; anzi soggiunse non poter pensare che la Maestà del Re mancasse del debito verso la Città nostra.

Intendemmo alla giunta nostra qui esser passato in gran diligenza Joan Joachino per alla corte; non s' intende altrimenti la causa, benchè s' immagini esser cosa mossa dal Papa. Dovranno per avventura Vostre Signorie in questo mezzo averne particolare avviso dal reverendissimo de *Saintes*, di quello che succedesse nello insulto qual si dice fatto alla casa di messer Andrea Doria in Genova dal *Montéjean*[1]. Non

[1] Montéjean, qui devint depuis maréchal de France, avait en effet tenté sur Gênes un coup de main, qui n'avait eu d'autre résultat que le pillage du palais Doria, situé hors de la ville.

dirò altro, perchè Vostre Signorie ne aranno avuto e prima e con più prestezza e certezza di me; perchè il caso nascesse alli XIX, e noi partissimo di lì alli XVIII. Io non credo che abbia fatta altro effetto tale insulto, che avere aggiunto qualche legno in sul fuoco.

III.

CARDUCCI AU GONFALONIER NICCOLO CAPPONI.

De la cour, 5 février 1529.

Sommaire. — Le Roi se décide à envoyer vingt mille écus, somme insignifiante, mais qu'il ne faut pas refuser. Envoi de trente mille écus à Saint-Pol, de dix mille au duc de Milan. Projet d'attaquer l'Empereur par la Navarre. Le Pape défend à tous les sujets de l'Église de prendre les armes en faveur de la ligue, se déclarant ainsi pour les Impériaux. Les Français ne peuvent dissimuler que le Pape les a trompés en protestant qu'il n'avait aucune prétention sur Florence, et pourtant ils sont toujours disposés à ajouter foi à ce qu'il lui plaira de leur faire croire. Crédit du grand maître, des secrétaires Robertet, Babou et Villandri.

Io non ho infino a qui preso molta cura di scrivere a Vostra Signoria, perchè non dubito che tutte le lettere publiche ordinariamente si communichino a quella; ne ci ho veduto cosa degna di sua particolar notizia. Ora similmente vedrà quanto si sia operato circa la provvisione da farsi per questa Maestà; per la qual provvisione, avanti che si avesse notizia di questi nuovi accidenti del passare de' Cesarei, avea tanto operato che assolutamente, insieme con questi signori del consiglio, l'aveva deliberato. Ora, visto questi nuovi accidenti, l'ha accelerato, e pensa mandarla in contanti, per non stare più a discrezione di mercanti, e per non gli consumare in interessi. Sarà la provvisione di venti mila scudi; i quali, se bene non sono quella somma che arei desiderato, non m'è parso doverli ricusare, nè mostrare di non gli avere accetti; e veramente ha questa Maestà a provvedere in tanti luoghi, che Dio voglia che possa supplire; imperò che per il medesimo uomo manda scudi trenta mila a *Saint-Pol*, dieci mila al duca di Milano, che glieli manda ora la metà, l'altra metà in un'altra volta. Afferma volere assalire Cesare in Ispagna, dove bisogneranno grosse forze, e, pur-

chè le bastino, la possibilità al mantenere; benchè Sua Maestà dica non gli mancare a tali imprese nè volere nè potere.

Credo che Vostra Signoria dovesse intendere alcuni modi che s'erano trovati quà per far danari: quello delle decime, e quello che domandava alle sue terre grosse, che questi si riscoteranno e sono per gettare grossa somma. Non mi sbigottisce cosa alcuna di costoro, salvo che l'imprese nelle cose importanti, e il non lasciare un minimo lor commodo e piacere per alcuna cosa quantunque grave : tutto l'opposito di quel che sarebbe necessario; ma non bisogna pensare che oggi si mutino di costumi. Hanno preso tutti questi signori ammirazione grande di queste proibizioni fatte per il Pontefice contra gli esuli del regno, e molto più delle proibizioni che nessun suddito della Chiesa pigli soldo dalla lega; perchè par loro una manifesta declarazione in favore de' Cesarei. E inoltre conoscono le tanto efficaci asseverazioni di Gioan Gioacchino, che il Papa non pensava nulla alle cose di Firenze, essere state false; perchè pensano che questa mossa de' Cesarei di Napoli non sia senza instigazione e sovvenzione sua. Nondimanco domane che il Papa desse loro due buone parole e promettesse d'esser loro amico, lo crederebbono e gli presterebbono fede!

Io scrivo alli Signori Dieci, con quella reverenza che si ricerca, che voglino mantenersi questo gran maestro[1], e li tre segretarii *Breton de Villandri*, *Robertet* e *Babou*, soliti essere riconosciuti ; perchè in verità sono il nervo di questa corte, e quelli in chi l' uomo può sperare tutti i favori possibili. Così con la medesima reverenza lo ricordo a vostra signoria, perchè *munera placant homines*. E il gran maestro prima si trova in tutte le private deliberazioni del Re, e di poi si trova a fermarle nel gran consiglio. Si che vostra signoria è prudentissima, e ne delibererà quello le parrà a proposito. Veggo molto volentieri tutti i prudenti discorsi e ricordi di quella; forzerommi, *pro tenui facultate mea*, metterli in esecuzione, o almanco farne il possibile.

[1] Anne de Montmorency, compagnon d'enfance du Roi, fait prisonnier à ses côtés à Pavie, maréchal de France, plus tard connétable, mêlé à toutes les affaires de son siècle.

IV.

CARDUCCI AUX DIX.

Paris, 16 février 1529.

Sommaire. — Instances auprès du Roi. Les Impériaux, maîtres d'Aquila, menacent la Toscane. Réponse du Roi; il atteste qu'il envoie des secours à la fois : à Florence, à Saint-Pol en Lombardie, à Renzo da Ceri dans la Pouille. Protestation d'attachement pour les Florentins. Projet de convoquer les cardinaux à Civita Castellana ou à Pérouse. Assurance de faire entrer le duc de Ferrare dans la ligue, comme capitaine général. Autorité du grand maître; sa bienveillance pour les Florentins; il faudrait se l'attacher. Décimes levés sur le clergé. Impôt sur les maisons. Le Pape offre de passer en Espagne, ou de se rendre à Nice, pour travailler au rétablissement de la paix. Arrivée de Montéjean; il vient, dit-on, proposer au Roi de renoncer à employer des Italiens dans ses armées d'Italie; il est peu probable que cette proposition soit adoptée. Départ de Galeazzo Visconti pour l'armée de Saint-Pol. Visite au duc d'Albanie; il recommande à la République d'avoir tous les égards possibles pour la jeune Catherine de Médicis, élevée dans un couvent de Florence; la Reine mère et le Roi voudraient avoir cette jeune fille entre leurs mains, pour que le Pape ne pût disposer d'elle contre leur gré. Les Vénitiens sollicitent le Roi de tenter l'entreprise de Milan; il ne veut pas s'y décider avant d'avoir pris l'avis du duc de Ferrare. En résulterait-il quelque bien pour les confédérés?

Questa mattina fummo con la prefata Maestà del Re, e replicamo tutto quel ch'è detto; confortandola a volere uscire de' generali, e voler venir con effetto a tutti quelli remedî e ordini, i quali si vedeano esser necessarii e opportuni alla conservazione dell' onore di Sua Maestà e salvazione di suoi collegati; perchè si dubitava probabilmente che detti Imperiali, ottenuta un' impresa dell' Aquila senza contradizione alcuna, non si distendessono alla volta di Toscana, dove l'adito è facile, mediante la vicinità e favore delli Senesi. Stette Sua Maestà attentissima e pazientissima a udire detti nostri discorsi; e, ripigliando tutte le parti : Quanto all' Aquila, disse non avere di tale acquisto preso alcun piacere, parendogli l' impresa essere stata governata con poco consiglio, e vedendo i sussidii Cesarei esser tanto propinqui che era impossibile poterli prestare aiuto a tempo. E, se detti signor Camillo Pardo e il conte di Montorio si potranno tenere in la Matrice, non dubitava di non dar loro tali forze, che darebbono che fare assai a detti Cesarei. Dicendo che il conte *de Saint-Pol* aveva del tutto espedito l' abbate di Farfa[1] per aquella volta, et aver Sua Maestà dato es-

[1] Napoleone degli Orsini.

pressa commissione al suo oratore di costi, di dovere appuntare col signor Malatesta Baglioni.

Quanto al caso del signor Renzo, disse d'aver provvisto di dieci mila scudi; solo dava difficultà il modo di mandarli, e che volentieri gli indirizzebbono costi, se si trovasse modo commodo per via dei vostri mercanti. *Tandem* si risolse Sua Maestà, per la via di costi o di Venezia fare tale espedizione, senza dubio niuno; e per tale effetto pensava di spacciare un uomo oggi o domani; e che il modo del tenere una quantità di danari in Firenze, ancorchè fosse fuori del conputo, nondimanco, giudicando esser cosa utilissima assolutamente d'un quaranta o cinquanta mila scudi, ordinerebbe per tenerli costi, dove penserebbe che fosson sicuri, tenendo pure un uomo con la commessione di spendere in quel che fosse necessario.

Al conte *de Saint-Pol*, disse aver provvisto e mandato sessanta mila franchi; di modo che non dubitava che tutte le cose non stessono in tale ordine che simili disordini non verrebbono più per causa o colpa loro, se già da Dio non procedessero come delle cose di Napoli. Affermando aver data espressa commessione, e comandato al conte *de Saint-Pol*, che, quando intendesse o fosse ricerco da Vostre Signorie per causa de' Cesarei che non descendessono a' danni di Toscana, subito si trasferisse a quella volta, facendo se bisognasse tregua co' Genovesi, il che non gli saria mai denegato; estendendosi ad amare tanto cotesta Republica e tanto stimarla, che molto più penserià alla salute di quella che alle cose sue proprie, perchè l'opere sue fanno ch'ella merita d'essere amata e aiutata.

Parveci maraviglia che, fuori della consuetudine, Sua Maestà non c'interponesse quella reservazione dell' avere a contribuire in Puglia o nell'Abruzzi per alcuna rata; che quando ci avesse fatto tale reservazione, della reservazione e protestazione saria stato necessario dedurre tutte quelle escusazioni e ragioni, le quali infinite volte ci sono state replicate per Vostre Signorie. Ma, non entrando in ciò, non fu necessario d'alcuna replica.

Al caso della santità del Papa, disse che bene aveva considerato

a tali ricordi, e perciò avevano fatto opera di ridurre insieme questi loro cardinali; e già son comparsi qui il cardinale *de Bourbon* e il cardinale *de Lorraine* per tale effetto; ancorchè loro signorie si rendino difficili al voler passare in Italia. E, discorrendo in questa materia, domandò parere di quel che si potesse fare, oltre al far provvedimento di tôr via le forze alli Cesarei e render sicuro il collegio, nel quale pretendevano d'avere buon numero di voci. Per le quali sicurtà disse avere ordinato che si facessero due mila fanti; alla quale spesa pensa che concorrerà il Serenissimo d'Inghilterra, per spingerlo, bisognando. E inoltre, pensando d'un luogo sicuro dove detti cardinali si potessino ridurre, pareva a Sua Maestà che Civita Castellana fosse luogo molto a proposito; benchè a noi paresse più a proposito Perugia, per esser luogo più capace e più propinquo a' sussidii necessarii.

Quanto al duca di Ferrara, affermò che si stesse di buonissima voglia, e di ferma credenza che tal condotta seguirebbe senza manco niuno, e che non la intermetteva di niente.

In modo che, come veggano Vostre Signorie, non lasciò capo nessuno al quale convenientemente non rispondesse.

E, pigliando M. *de Saintes* licenza da Sua Maestà e concessogliene gratissimamente, si voltò a me e mi disse : Tutte le volte che occorresse, che con ogni confidenza io mi presentassi, che sarei udito graziosamente per l'affezione e amore che porta a cotesta vostra republica; della fede della quale non è mai per dubitare. Il simile colloquio, e la confermazione delle cose predette riscontrammo con il gran maestro, il quale oggi è il perno di tutti questi maneggi delle guerre, e senza il quale non determina alcuna cosa; e veramente si mostra, e con gli effetti si rende tanto pronto a benefici della vostra Città, che non si potria esprimere. Di maniera che, quando paresse a Vostre Signorie, parlando con reverenza, tenerne qualche conto come si solea di *Robertet*, saria seconde me a proposito, perchè non è tenuto di manco autorità oggi; anzi ardirò di dire che sia dopo la Maestà del Re e di Madama; imperò il gran cancelliere s'intromette in simili azioni di guerre. Pre-

sentos si aMadama l'oro [1], secondo che mi comissono Votre Signorie; la quale molto ringrazia quelle, affermando volerlo pagare; benchè le replicassimo ella averlo infinitissime volte pagato in tanti beneficî ricevuti da Sua Maestà.

I preparamenti che si veggono circa la provvisione de' danari son due, oltre l' altre cose ordinarie : Il primo, che fanno diligenza grandissima di riscuotere due decime del clero universale di questo reame, le quali getteranno cosa grandissima e grossissima somma; e vulgarmente si dice più che un milione d' oro. Il secondo è che hanno tassato tutte le buone ville del predetto reame in diverse quantità, e spezialmente *Paris* in centocinquanta mila franchi; le quali somme si distribueranno per i governatori de' luoghi sopra le case, facendo pagare a ciascuno il terzo di quello che cavano [2] o potriano cavare per pigione di tal casa. I quali due modi sono molto pronti e esigibili. Quanto al provvedimento d' uomini di guerra, non si può dare altro giudizio che quel che da questi signori proprii s' intende, come altra volta dice avere scritto il reverendo *de Saintes* a Vostre Signorie. E quello che dicono i predetti è che hanno mandato a levare dodici mila lanzichenecchi, affermando volersi di quelli valere per l'impresa di quà. Tutto bisogna giudicare alla giornata.

Essendo licenziati dalla Maestà Cristianissima e da ragionamenti soprascritti, incontrammo la signoria del legato; il quale abboccato con la Maestà del Re, gli dette notizia della valetudine del Papa per lettere de' xxx di Roma. Intanto che per la prefata Santità del Papa offerse a quella Maestà che, potendosi operare e essere autore di questa tanto desiderata pace infra questi due principi, era pronto, personalmente bisognando, trasferirsi in Ispagna o a Nizza per non mancare dell' officio del buon pastore. Cosa veramente in lui grande, vedendo in Sua Santità tanta buona volontà; e molto saria maggiore, quando si vedesse corrispondere con gli effetti.

L' arrivo qui di *Montéjean* in poste, che fu ieri, Vostre Signorie deb-

[1] Sans doute quelque objet de prix en or. — [2] Le tiers du revenu.

bono per via dell' oratore Lorenzo Martelli avere inteso. Ritrassi la causa di sua venuta esser per persuadere a questa Maestà che il servirsi di fanterie Italiane non è molto a proposito in Italia, perchè facilmente per ogni piccola occasione si mutinano e poco obbediscono a' capitani oltramontani. Il che se fosse accettato e creduto, sarebbe facil cosa che desse impedimento alle condotte sopradette, fatte o da farsi. Ma non giudico che abbia massime questa Maestà a mutar fantasia; anzi, oltre le condotte già dette, avea lasciato che Sua Maestà da per sè s'era ricordata della condotta fatta del signore Stefano Colonna da Palestrina, e molto se ne satisfacea, e mostravasi presta ad effettuare tutto. Anderò investigando se per questo o per altro fosse venuto, che non si può così *pro arbitrio* intendere il tutto in una volta.

Parlando oggi col signore Galeazzo Visconte, fattogli prima reverenza per parte di Vostre Signorie, fumo in molti ragionamenti de' disordini delle cose d'Italia, i quali egli affermava esser molto maggiori che non dicevamo. E che a tale effetto questa Maestà l' avea destinato a M. *de Saint-Pol,* e doveva domattina partire per a quella volta. Riscaldamolo quanto potemmo al fare opera di provvedere a quelli, e alla sicurtà di tutti i collegati, e massime della Città vostra, inverso della quale si mostrò molto affezionato. Di quanto prezio fu la qualità dell' uomo appresso le Signorie Vostre non sappiamo.

Andando a visitare con lettere di credenza il signor duca d' *Albanie*, dopo le cerimonie solite fatte *hinc inde*, subito sua signoria saltò in su ragionamenti della duchessa[1], mostrando esser di volontà di questa Maestà e di Madama di doverla avere in lor potere con beneplacito del Papa; dubitando che Sua Santità non ne pigliasse qualche partito contro la volontà loro; mostrando avere avuto piacere della creazione del cardinale Ippolito, al quale pareva che fosse volta al copularla; e che a questo effetto la Maestà predetta ne parlerebbe con esso noi; così la Maestà di Madama. Rispondemmogli non avere in ciò commessione alcuna; e, quando la Maestà Cristianissima ce ne parlasse,

[1] La duchessa ou duchessina; c'est Catherine de Médicis.

piglieremo tempo al significarlo alle Signorie Vostre. Al che non ebbe replica, solo pregatoci che significassimo a Vostre Signorie, e le pregassimo, per parte sua, che la detta duchessa fosse debitamente tenuta e trattala; al che ci offerimmo larghi, mostrandogli che non si potea trattarla più onorevolmente che si facessi, tenendola nel più venerando monasterio di cristianità, quali sono le Murate di Firenze. E, perchè gli fu necessario partire di corte per sue occorrenze, mi ha poi fatto visitare più volte da un suo uomo, per intendere se la Maestà del Re o Madama m'avea sopra ciò mosso cosa alcuna, come quello che ne dovea aver parlato à Sua Maestà e avutone promessa. Ma per ancora non m'è stato detto cosa alcuna. Vostre Signorie in questo mezzo mi daranno qualche notizia, come me n'abbia a governare essendomene parlato.

Tenuta alli XVI.

Non occorse altro degno di notizia, salvo che, essendosi (come sanno quelle) lungamente agitata in questa corte la impresa di Milano, ad instigazione e sollicitudine di questi Signori Veneziani, la quale è stata variamente intesa, ultimamente questa Maestà s'è resoluta volerne parere da molti, e in spezie dall'eccellenza del duca di Ferrara. E a questo effetto ha destinato M. *de Charny* (?), gentiluomo della camera di sua Maestà, il quale poichè sarà stato con M. *de Saint-Pol,* si trasferirà a Ferrara, e da Ferrara a Venezia per risolvere questa disputazione di farla o non farla. Vostre Signorie son sapientissime; penseranno se intorno a ciò col detto duca fosse da fare opera alcuna; imperocchè ogni uomo dubita che, quando tale impresa fosse fatta e ottenuta, queste nostre forze d'Italia non si dividessono; che molto importa l'unione d'esse per la conservazione e mantenimento della libertà nostra.

V.

CARDUCCI AUX DIX.

Paris, 28 février 1529.

Sommaire. — Entretien avec le grand chancelier; nouvelles plaintes relatives aux affaires d'Italie. Réponse du grand chancelier : il déclare que le Roi ne peut être seul à contribuer; il se plaint ensuite des divisions qui existent entre les peuples de l'Italie; leur discorde est la principale cause du mauvais succès de la ligue. L'ambassadeur du Saint-Père avait déjà cherché, dans une autre circonstance, à justifier son maître de ce reproche; Carducci prend à son tour la défense de sa patrie :

Quoiqu'elle soit épuisée par tous les maux qu'elle a soufferts, Florence contribue autant qu'il est en elle, et au delà de ses forces. Elle ne peut pas se dégarnir, sans mettre en danger toute l'Italie, dont elle est le centre et le rempart. Quel danger ne lui ont pas fait courir les bandes allemandes, pendant que ses troupes suivaient Lautrec à l'expédition de Naples! Il ne faut plus commettre la même faute, et ne pas exiger des Florentins de nouvelles contributions d'hommes et d'argent.

Quant à la discorde qui règne en Italie, Florence en est innocente; elle a recouvré sa liberté; qui peut, sans injustice, lui en faire un crime?

Le grand chancelier paraît croire encore que le Pape se propose d'adhérer à la ligue.

On fait courir le bruit de la mort du Pape, ce qui met la cour en émoi.

Essendo la corte sparsa in diversi luoghi, la Maestà del Re a caccia, Madama a *Saint-Germain*, il gran cancelliere a un suo luogo presso a *Paris*, pensai potere avere sua signoria reverendissima libera da infinite cure, quali ha sempre quando è in corte, e però mi trasferii insin là, e mi riusci il proposito: perchè fui con quella per buono spazio, e gli discorsi quello, che per l'ultima delli xi di Vostre Signorie fui avvisato, e alla Maestà del Re e a sua signoria altra volta aveva espresso, circa i disordini infiniti quali si veggono succedere in tutte le cose loro d'Italia : «E, benchè per qualunque largamente si promettessi doversi «fare ogni cosa perchè più non seguissono, col tenere M. *de Saint-Pol* «benissimo provvisto, e a tale effetto essergli mandato sessanta in settanta «mila franchi, dato ordine alle cose di Puglia e d'Abruzzi, nondi«manco nulla si vedeva effettualmente seguire; di modo che nessuno «delli altri collegati si trovava esposto a quel pericolo che si trova la «Città nostra; imperocchè, in su questo favore de' Cesarei dell'aver re«vocato l'Aquila a sè facilissimamente, potrebbono pigliare animo «d'assaltare le cose nostre, se non dirette al capo, alle membra; e che

« Dio sa, quanto i soccorsi di M. *de Saint-Pol* fossono pronti e a tempo, « secondo che ogn' un dice. Sì che bisogna, monsignore mio reverendissimo, uscire di questi generali e di questi disegni, e cominciare a « colorire qualche cosa, e non aspettare d'avere a restaurare sempre le « cose quando sono rovinate. E, se io sono importuno in replicare ogni « questo medesimo, la giustizia della causa mi dà audacia di dovere e « potere così parlare, perchè ci converte l'interesse pubblico della Città « e de' miei Signori. » Certamente mi ascoltò pazientissimamente, come è sua usanza. Di poi replicò a tutte le cose predette, col mostrare essersi dato ordine a tutto, massime alle cose di *Saint-Pol,* con avergli mandato buon provvedimento di danari, e con espressa comessione d'omettere ogni impresa, ogni volta che fosse necessario a benefizio della Città vostra; perchè quella è sommamente a cuore alla Maestà Cristianissima non manco che le cose sue proprie; e che al signor Camillo Pardo s'era provvisto di scudi trenta mila[1], i quali, benchè con qualche difficoltà si siano per i Salviati[2] pagati, finalmente s'erano numerati al detto signore; e pensava anche in quel luogo s'avessono a tenere le cose in modo che non arete a temere da quella banda.

E, poichè gli parve aver pienamente satisfatto alle proposte mie, entrò in un altro suo discorso: Prima mostrando che, quando e collegati pensassero che la Maestà del Re potesse o volesse sopportare una spesa di questa natura, senza che avessino a contribuire, questo sarebbe cosa inumana; imperocchè Sua Maestà non spera commodo alcun proprio, masolo il benefizio e liberazione d'Italia, e la conservazione della libertà di ciascuno, e massime della Città vostra. La seconda, che le disunioni di noi altri Italiani erano causa che le cose d'Italia non sortivano quelli felici successi, quali senza dubio sortirebbono se stessimo uniti; e che, a tale effetto, poco tempo era che s'erano per comandamento del Re adunati tutti gli oratori, e proposto loro questa medesima causa di questa disunione, e che per quella stava intenebrato tutto il mondo. Al che prima rispose l'oratore del

[1] Pour continuer la guerre dans l'Abruzze. — [2] Banquiers florentins.

Pontefice, il vescovo di Pistoia, dicendo che alla Santità del Papa non si poteva questo imputare; imperò che Sua Santità poteva ben dire che da altri procedesse la causa di tal disordine, cominciandosi dalle cose di Ravenna e Cervia, di Modena e Reggio, e delle cose di Firenze, le quali gli erano *etiam* perturbate; offerendo di Ravenna e Cervia, che si dispositassono in mano di questa Maestà e del Serenissimo d'Inghilterra; il simile delle cose di Ferrara e della città di Firenze; anche non si mancherebbe per Sua Santità d'essere facile al comporle con tutti quei modi- che fosse giudicato conveniente. E così molto s'estese in questo, essendo sua signoria reverenda buono ecclesiastico.

Forza'mi a tutte le parti convenientemente e con reverenza rispondere: E prima, al capo della contribuzione, e dal non sperare la Maestà del Re commodo alcuno delle cose d'Italia, salvo che il bene di quella; dissi che certamente io mi persuadevo che sua signoria reverendissima, oltre alla Maestà del Re e gl'altri agenti, fosse benissimo informato dello stato di cotesta povera città, per esser quella, per la sua sincera e natural fede portata a questa Corona contra tutti i potentati e principati cristiani, stato ridotta in servitù del tiranno, e duratovi XVI anni, e sopportate tante e si gravi angherie, imposizioni, in sino alla alienazione di tutti i beni dedicati a usi pii, e alla confiscazione di tutte le cose preziose delle chiese. E di poi, per grazia dell'Onnipotente Dio riposti nella pristina libertà, per mantenere la medesima devozione della Casa di Francia e insieme la recuperata libertà, essi speso un milione d'oro, oltre alla penuria e fame *quodammodo* intolerabile, con diminuzione de' sussidii e proventi debiti per la Città à poveri cittadini e a infinite e miserabili persone. Talchè è impossibile che la Città possa stare in su le solite contribuzioni, e che certamente doveva giudicarsi bastante che quella, essendo la fortezza d'Italia, stesse debitamente provvista e ordinata, talchè in ogni evento potesse resistere alli impeti e incursioni de'nemici, a benefizio di questa Maestà e degli altri collegati. Che già, se si considera bene le spese e le contribuzioni de'Veneziani, servano a poco altro che a tenere ben guardate

le cose loro; e che, essendosi da questa Maestà con tanta instanza favorita la condotta di don Ercole[1], pensava la Città che questa e simili altre spese dovessono a Sua Maestà satisfare in luogo di contribuzione, tenendo tutti quei capitani e valent' uomini delle Bande Nere dentro alla Città[2] con grosse provvisioni, per potersi similmente in brevissimo tempo fornirsi di buon numero di fanterie : tutto a beneficio di Sua Maestà, perchè non si dubita che, stando ferma e sicura cotesta republica e suo dominio, si rendeva sicuro lo stato d' Italia ; e così per avverso, rovinando quella (che Dio ne guardi!) rovinerebbe facilmente tutto lo stato, e il resto d' Italia. Nè altro si solea per la buona memoria del Re *Louis* ricordare alla vostra Città, che lo stare ordinati, e pronti alla propria defensione vostra ; acciocchè più facilmente, quando fosse assaltata, potesse aspettare i suoi sussidii; e oggi non si sollecita altro che il contribuire con forze o danari ; cosa certamente aliena dalla mansuetudine e facultà della Città esausta e consumata. E però doveva sua signoria reverendissima essa rendersi capace che tal contribuzione era impossibile, e fuori del proposito e benefizio della lega; perchè, convertendo le forze della Città in tale contribuzione, in conseguenza restava quella a benefizio di natura, ogni volta che, vacando circa un' impresa, ella fosse dall' altro canto assalita, come poteva accadere, se Dio non aveva provvisto, nel tempo della espedizione di Napoli, dove erano ridotte tutte le copie Fiorentine. E, se i Germani, che erano a Milano, fossero discesi a danno della Città, non aveva quella remedio alcuno, nè speranza d'alcun sussidio; onde a ogn' ora si poteva aspettare l' ultimo suo esterminio. Al che solo la bontà di Dio provvide, che ammutinati se ne intornorno di dove erano venuti.

E però dovrebbe ciascuno pensare parimente al commodo e bisogno di quello stato, che tale debole contribuzione non sia manco proficua alla lega che alla sicurtà e fortezza di detto stato. E, se la Maestà Cris-

[1] Le fils du duc de Ferrare, qui avait gardé l'argent des Florentins et leur avait refusé son service.

[2] Les restes des bandes noires, après la mort de Jean de Médicis, servirent dans l'expédition de Naples; puis ces braves revinrent à Florence, pour la défendre.

tianissima non spera commodo alcuno dell' acquisto d' Italia, molto manco ne poteva sperare la Città nostra, e molto più debba pensare alla sua conservazione e augumento delle proprie forze, lasciando tal cura di contribuire a chi ne spera commodo e utilità, come è il duca di Milano, Veneziani e altri; e non mancò alla Sua Maestà per tali mezzi alla recuperazione de' figliuoli.

Quanto alla disunione d' Italia, pretermessa Ravenna, Cervia, Modena e Reggio, in che non verte alcuno nostro interesse, risposi solo al caso della Città: Che non si potea imputarci alcuna cosa per la quale si nutrisse la discordia d' Italia; perchè il mantenere la libertà nostra è cosa molto giusta e ragionevole, nè da alcuni ne possiamo essere imputati. E, se in altro conto la Santità del Papa si sentisse offesa, non fuggirebbe mai la Città, quando Sua Santità si fosse prima dichiarata.

Al che sua signoria, omesse quasi tutte l'altre parti, rispose. « E lo « farà, e lo farà a ogni modo; e si dichiarerà in benefizio della lega; » ma che differiva sino a tanto che aveva recuperato le fortezze di mano de' Cesarei. Ingegna' mi di mostrargli, che una sì piccola cosa, come è Ostia e Civita-Vecchia, non doveva impedire un tanto frutto del dichiarsi; il che fatto, poteva sperare facilissimamente la recuperazione di quella, e che tutta la lega avesse a pigliare ogni giusta protezione per le cose di Sua Santità.

E così facemmo fine a questi nostri discorsi, rimettendomi sua signoria reverendissima alla Maestà del Re, dove che, per essersi quella questo giorno ridotta a *Saint-Germain*, tutta la corte si volge là; e la signoria del gran maestro ha fatto intendere all' uomo mio, mandatovi a fermare l'alloggiamento, che domani mi debba trasferire là; e così farò.

Essi levato quà un pubblico mormorio della morte del Papa, nè si sa per qual via si venga; e non avendo altro da Vostre Signorie, ho sempre detto non prestar fede a tal vociferazione. Quelle doveranno saperne il certo, perchè tutta questa corte e questi oratori son sollevati. E l' oratore d' Inghilterrà questa sera mi venne a trovare perso-

nalmente per intendere se io ne sapevo nulla, dicendo averlo dal vescovo *de Bayeux*. Aspetterò l' avviso di Vostre Signorie in questo, e in ogn' altra cosa.

VI.

CARDUCCI À BARTOLOMMEO GUALTEROTTI, AMBASSADEUR DE FLORENCE À VENISE.

Saint-Germain, 26 mars 1529.

SOMMAIRE. — A l'instigation des Vénitiens, le Roi paraît décidé à tenter l'expédition de Milan avant celle de Gênes; dans un mois Saint-Pol sera en état de tenir la campagne. Si l'Empereur passe en Italie, le Roi veut y passer aussi; il compte, pour vaincre, sur la justice de sa cause, sur le concours des confédérés, enfin sur le Pape lui-même; il fait partager cette dernière illusion au Roi d'Angleterre; ces deux princes s'obstinent à se déclarer les champions du Saint-Père. M. de Guise est chargé de lever douze mille lansquenets. Si l'Empereur ne passe pas en Italie, le Roi laissera Saint-Pol agir en Lombardie, et Renzo da Ceri dans la Pouille, et lui-même attaquera l'Espagne. En tout cas il n'est pas probable que le passage de l'Empereur soit aussi prochain qu'on le dit. Le Roi, accusé devant la diète de Spire par l'Empereur et l'archiduc d'avoir appelé le Turc contre l'Allemagne, se justifie dans une lettre éloquente écrite en latin.

In tutto questo tempo che starò in queste bande, Vostra Magnificenza si potrà rendere certa che io non mancherò di tenerla ragguagliata di tutte quelle nuove che io giudicherò esser degne di notizia.

Ho avuto gran piacere delli avvisi che mi dà per l' ultima sua de' XVI; benchè a me paia che, dell' essere l' animo di cotesta Signoria[1] alieno dal fare l'impresa di Milano, scriva quello che è tutto contrario e alla pubblica voce, e a quello che io medesimo ho sentito qui sollicitare e praticare da questo oratore Veneto ; il quale so che non negozia altro con questa Maestà, che il modo come s' abbia a fare tale impresa. E pure ieri fui presente, quando il Re disse che, dal canto suo, farà in modo che *Saint-Pol*, per mezzo quest' altro mese, arà alla campagna dieci mila fanti ; e che per ciò era necessario che cotesta Signoria e il

[1] Venise.

duca di Milano sollecitassono d'avere a ordine i loro, per poter fare la detta impresa di Milano ; nella quale pare che abbia grande speranza, perchè s'intende che Antonio da Leva [1], oltre all'essere indisposto, era restato con poco numero di fanti, e che ad ogni ora se ne partivano da lui e passavano nel campo nostro. E per questa cagione questa Maestà, la quale pochi dì fa era d'animo di fare prima l'impresa di Genova, pare che si sia rimutata e resoluta, ad instanza massime e sollecitata da cotesta Signoria, d'espedire prima le cose di Milano, come più facili che quelle di Genova ; la impresa del quale, quando seguiti, come vi promettono al certo, si tirà dietro quella di Genova. Ma Dio non voglia, che chi si sarà cavato la sete non si curi poi d'altro, e non muti mantello chi al presente s'offerisce, guadagnato che sarà Milano, far miracoli nell'altre imprese ! Basta ch'io tocco con mano che cotesta Illustrissima Signoria non è intenta e non pensa ad altro che all'acquisto di Milano, e che questa Maestà ancor lei vi acconsente al farlo prima che ogni altra cosa.

Io credo che vostra magnificenza abbia inteso come Cesare disegna passare in persona in Italia, e come questa Maestà vuole, quando tal passata segua, venirvi ancora lei in persona, e quivi decidere con lui le sue questioni, con ottima speranza d'avere a vincere. Prima, perchè gli pare avere dal suo la causa giusta; di poi, perchè si confida negli aiuti e sussidii di tutta la lega; e, per non avere il Papa contro, s'ingegna di trattenerlo il più che può, non solo lei, ma ancora il Re Serenissimo d'Inghilterra ; promettendo a Sua Santità l'uno e l'altro Re : cioè questa Maestà, di venire in persona, come è detto, per difendere l'Italia, e Sua Santità bisognando; e l'altro di concorrere con danari per sicurtà di Sua Santità. E per tal effetto so che è stato spedito qui M. *de Guise* con danari, e più giorni sono ancora che fu spedito un uomo di credito nell'Alamagna, per levare ciascun di loro, ad ins-

[1] Antoine de Lève commandait à Milan pour l'Empereur; voici l'esquisse de son portrait, tracée par un contemporain : «Il estoit «goutteux, podagre, maladif, tousjours en «douleurs et langueurs. Il combattoit porté «en chaise, comme s'il eust esté à cheval. «Et ainsi, il prenoit villes et forteresses, et «il rendoit combats.»

tanza di questa Maestà, lanzichenecchi la numero di dodici mila; de' quali se ne servirà, o in Italia, o da queste bande verso Spagna, secondo che sarà necessario : perchè, se non passasse altrimenti in Italia lo Imperatore, questa Maestà giudica che le forze che arà *Saint-Pol*, aggiunte con quelle di cotesti Signori e del duca di Milano, basteranno per l'impresa di Lombardia, intrattenendo ancora il signor Renzo con quelle forze di Puglia, e con questi dodici mila lanzichenecchi; e con qualche migliaio di Guasconi disegna d'assaltare da quelle bande la Spagna. Ma, quando pur passasse Sua Maestà Cesarea in Italia, come pare che si tenga certo per avvisi che ci sono di costì e da Roma, in tal caso il Re volterà tutte le sopraddette forze in Italia.

E per questo Sua Maestà, stimolata da noi oratori d'accostarsi in verso *Lyon* per far favore alle cose d'Italia, ci ha riposto : Che insino a tanto che non si vede certo quel che fa l'Imperatore, è più a proposito la stanza sua tra qui e *Paris*, dove si può voltare o in Italia o a' confini di Spagna, e a tempo commodo; che la stanza sua qui viene a tenere sospeso l'Imperatore; il quale, avendo inteso le provvisioni che si fanno di quà, nè sapendo per dove abbino a servire, è costretto a pensar molto bene questa sua passata.

Della quale, s'io n'ho a dire l'opinione mia, non credo che possa esser così presta, come fanno gli avvisi che vengano di costà; perchè, sollecitando l'Imperatore di passare, non veggo come possa venir grosso, essendo impossibile in si breve tempo avere insieme gran numero di genti. Al che s'aggiugne ancora la difficoltà delle vettovaglie che è per trovare, quando venisse in Italia avanti le ricolte. Staremo a vedere quel che Dio lasci seguire; quello che sia la salute, e quiete di Cristianità e d'Italia, e precipue della Città nostra!

Questa mattina, avendo inteso che nell' Alamagna si faceva una dieta a Spira, e che l'Imperatore e l'Arciduca l'hanno dato carico appresso a quei principi che Sua Maestà e i Veneziani avevano procurato alla venuta del Turco contra l'Alamagna, la Maestà del Re è resoluta scrivere una lettere latina a quei principi, purgandosi per essa delle calunnie che a torto gli dà l'Imperatore, e l'Arciduca; mostrando che

l'uno e l'altro son causa della guerra; e che dal canto suo è contento rimettere in loro la causa e querele che ha con l'Imperatore; e che, quanto al far la pace, da Sua Maestà non resterà mai il farla; e in ultimo s'offerisce, quando la pace segua, e si facci l'impresa contra al Turco, d'andare a tale espedizione con trenta mila fanti, e due mila lancie. La qual lettera è molto bene ordinata e dettata[1]; la copia della quale ho mandato a Firenze, e credo che ancora sarà mandata costà da questo oratore Veneto, al quale so che n'hanno dato medesimamente una copia come a me. In modo che penso la potrà facilmente vedere vostra magnificenza, perchè non è cosa che si debba tener segreta.

VII.

BALDASSARE CARDUCCI AU GONFALONIER FRANCESCO CARDUCCI[2].

Sans date.

SOMMAIRE. — Félicitations au gonfalonier sur son élévation; à la République, sur la modération qu'elle a montrée à l'égard du dernier gonfalonier.

Se bene io avessi avuto non mediocre dispiacere del romore che per via di Venezia era pervenuto in questa Corte, massime nelle persone che non molto amano la quiete di cotesta povera republica, per conto del gonfaloniere Niccolo Capponi, talchè offendeva la mente di

[1] Voyez les Papiers d'État de Granvelle, t. I, p. 453. François Ier avait déjà eu à se défendre du soupçon d'appeler les Turcs dans l'Empire. Le 6 octobre 1526, après le désastre de Mohacz, il s'excusait auprès des États de son inaction dans ces graves circonstances, et Charles-Quint le réfutait ainsi : «Id totum omnino simulatum est et eo factum ut illis silentium imponat qui constanter affirmant, interceptis litteris, hortatu ipsius Turcam hoc bellum suscepisse.» (Reusner, *Epist. Turcic.* lib. VIII, p. 134 et suiv. Charrière, *Négociations du Levant*, t. I, p. 154.)

[2] Le 17 avril 1529, Francesco Carducci, parent de l'ambassadeur, et comme lui un des chefs de la faction opposée à Niccolo Capponi, fut élu à la place de ce vertueux citoyen, qu'il était parvenu à renverser. Il est aisé de trouver approximativement la date de cette lettre; elle doit être de la fin d'avril ou des premiers jours de mai.

questa Maestà, di Madama e degli altri di contrario gusto[1]; non è stato minore il piacere che ho preso delli avvisi di poi avuti dalli spettabili signori Dieci, per li quali ho conosciuto tal cosa non essere stata di quella colpa, quale si era imaginata contra d'esso Niccolo Capponi. E però meritamente, oltre alla sua deposizione, non s'è usata contra esso alcuna severità, salvo che averlo relegato nel Dominio[2] per anni cinque con sicurtà di danari[3]. Del che ne riporta la republica non poca commendazione, per non essere prona al sangue nè ad altra severità contra i suoi cittadini, come desideranno i nimici di quella; li quali usano di dire: di confidare che le pazzie nostre gli abbino a ridurre in casa. Piaccia a Dio che non ci nuochino le fraudi e prodizioni loro che le nostre pazzie!

E, se tal successo pieno di mansuetudine mi ha dato singular piacere, pensi vostra signoria quanto me n'abbi dato la felice e grata promozione di quella a tanto grado. Che veramente la casa nostra ha immortale obbligazione: prima con vostra signoria, che abbia sì virtuosamente operato, che abbia meritato poterla illustrare ed onorare di sì eccellente grado, che mai alcun altro di quella fosse; secondo con cotesta eccellentissima republica, che ha molto prudentemente giudicato, e prima eletto quella a tanta nobiltà d'uomini concorrenti al medesimo vessillo. Dio presti grazia a quella d'operare in tal modo che sia onor di Dio, e pace e quiete della Città, e memoria perpetua di vostra signoria.

[1] L'ambassadeur veut parler ici des intelligences secrètes et réputées coupables que Niccolo Capponi était accusé d'avoir entretenues avec Clément VII.

[2] Par opposition au Contado, qui formait le territoire même de la ville.

[3] Cette peine, légère elle-même, ne fut pas appliquée.

VIII.

CARDUCCI AUX DIX[1].

Paris, 17 juin 1529.

Sommaire. — Conférences de Cambrai. La Régente part pour rejoindre Marguerite d'Autriche; les négociations sont déjà fort avancées. La paix peut être considérée comme à peu près faite; assurances formelles et réitérées données à l'ambassadeur que les Florentins seront compris dans le traité, et tous leurs intérêts sauvegardés. Paroles du grand maître à ce sujet. Démonstrations d'amitié : le légat du Pape en est frappé; il se rapproche de l'ambassadeur et lui fait des avances; l'ambassadeur vénitien en prend quelque ombrage. La Cité paraît être en grande faveur auprès du Roi. A tout événement ce prince déclare la guerre. Difficultés avec les Vénitiens; nouvel accord proposé par eux au Roi, pour le cas où il passerait en personne en Italie. Réclamations de Carducci contre toute espèce de nouvelles contributions qu'on se proposerait d'exiger de la République. Malatesta engagé au service de la France.

Ora mi occorre significare Vostre Signorie come Bayard[2], il quale si trova presso madama Margherita, scrive per parte di quella che la Maestà di madama la Reggente sia contenta sollecitar la gita, imperocchè le cose sono in termine che senza dubbio se ne può sperare la conclusione; affermando detta madama Margherita che tutte le inimicizie, rancori e sdegni, che insino a questo dì fossero nati fra questi principi, sono per quella Maestà Cesarea annullati ed obbliati, e ch'ella si vergognerebbe, come cauta dell' onor suo, di dar questo disagio a una tanta Maestà, quale è quella di madama la Reggente, di farla andare a luogo deputato con tanta speranza ed opinione di pace, se non pensasse questa dovere avere effetto. Di modo che qui si accelera e sollecita questa gita, e di già s'è fatto intendere agli oratori che infra due o tre dì si possono inviare, *recto tramite*, alla volta *de Compiègne*, dove sarà la stanza di questa Maestà. Io penso che, se le Signorie Vostre desiderano una volta posare da tante perturbazioni, spese ed affanni, questo abbia ad essere il tempo, se già gl'inimici della fede di Cristo non sian quelli che ci mettano in maggiori pensieri; ancorchè, seguendo una tanta riconciliazione di questi principi, quando ella sia

[1] Dépêche publiée par M. Alberi, *Assedio di Firenze.*

[2] Bayard, seigneur de La Font, secrétaire du Roi.

sincera e senza simulazione o decezione, si potrebbe sperare di poterci difendere delle invasioni di quelli.

E perchè veggo per lettere delle Signorie Vostre quelle stare ambigue sopra il frutto di questa pace, s'ella debba esser proficua o nò alla loro città, posso accertar quelle che, se si debbe prestar fede alle parole di questa Maestà e di tutti questi signori, si possa stare con l'animo quieto, che quella non s'abbia a terminare senza la ferma e certa sicurtà del presente stato delle Signorie Vostre. Perchè, stringendo molte volte questa Maestà a ricordarsi della devozione e fede loro verso di lei in questa composizione, ha con tanta efficacia dimostro l'obbligo che gli pare avere con quelle, che non si potria dir più, affermando non esser mai per fare alcuna composizione senza total benefizio e conservazione di cotesta Città, la quale reputa non manco che sua. Ed ultimamente m'ha ripetuto queste medesime ragioni ed asseverazioni questo signor gran maestro, ricordandogli io il medesimo, dicendomi : « Ambasciatore, se voi trovate mai che questa Maestà faccia « conclusione alcuna con Cesare, che vol non siate in precipuo luogo « nominati e compresi, dite ch'io non sia uomo d'onore, anzi ch'io « sia un traditore. » E questa opinione si è sì sparsa e divulgata in tutta questa corte, per la soddisfazione e parole magnifiche che usano questa Maestà e gli altri signori, che assolutamente si pensa noi essere i principali amici, e quanta fede sia in Italia verso questa Corona. Talchè questi Veneziani n'hanno un poco di gelosia di non avere ad essere in simil grado delle Signorie Vostre. E da ciò penso sia nato che questo reverendissimo signor legato[1] m'abbia con istanza fatto ricercare, ch'io sia contento lasciarmi rivedere, per essere io stato alquanto sopra di me e non avere osservato forse quei termini che sariano stati a sua signoria convenienti. Imperocchè desiderebbe che in questa capitolazione di pace, la Santità del Papa e la Città andassero e intervenissero come amici e non come nemici, affermando la condizione dell'una e dell'altra avere ad esser migliore. Ma io, per fuggire tale abbocca-

[1] Antonio Pucci, évêque de Pistoia.

mento e tal colloquio, ho preso scusa di questa mia poca indisposizione, della quale per Dio grazia penso presto esser libero, e potere insieme con gli altri trasferirmi al luogo destinato, ancorchè sua signoria abbia detto non importare tre o quattro giorni, talchè io mi senta in modo di potermi trovare con quella. Honne voluto dar notizia alle Signorie Vostre avanti ch' io faccia nè muova cosa alcuna, sì dell' accozzarmi con quella, sì d' entrare in simili ragionamenti e pratiche. Le Signorie Vostre sono sapientissime, e credo conosceranno tutto procedere dal vedere Sua Signoria la Città nostra essere in ottimo concetto di questa Maestà e di tutti questi signori, e pensare con la compagnia di quella redintegrarsi in parte della riputazione, della quale gli pare essere spogliata, e rendersegli le condizioni sue più deboli che il solito. Non voglio presumere in alcun modo di consigliare nè sconsigliare quelle in questo caso, ma n' aspetterò, prima che per me si muova passo, la sapientissima loro responsione; concludendo ch' egli pare queste cose della pace, se i peccati nostri non la impediscono, si possano mettere per concluse; talmente che, essendo domandato il *Robertet* s' egli andava a concludere questa pace, rispose: « Noi l' andiamo a ratificare. »

Il Re di Navarra similmente l'afferma e mette per fatta. Però con ogni riverenza ricorderò alle Signorie Vostre di far preci all' Onnipotente Dio per impetrar grazia da quello, che tal pace sia per essere in benefizio di tutta la repubblica cristiana e specialmente della Città e dominio loro.

E perchè, come più volte s' è detto, questa Maestà con tutti questi trattati e questa quasi certezza di pace non pensa però esser giunta al segno che dimostra, e con effetto si prepara a quelle provvisioni di guerra che pajono alla medesima necessarie; avendo battuto molto sopra a questi signori Veneziani, sì per la rinegazione delle condizioni domandate da Sua Maestà nel caso di avere a passare in Italia passando Cesare, sì per averli ultimamente convinti e fattili assai vituperosamente confessare, che ancora che loro non si vergognassero di protestare come per loro non mancava di farsi la espedizione di Milano non solamente con li otto mila fanti ai quali s' erano obbligati, ma con dieci

mila (i quali affermava questa Maestà non avere essi in fatto), infamando essi il Re che non avesse appresso di *Saint-Pol* quel numero di fanti che si conveniva per le convenzioni, di che intanto sono trovati mendaci ; però quei Signori di Venezia avendo alquanto meglio considerata questa loro resistenza e denegazione, desiderosi (come dicono) che le forze in Italia siano gagliarde quando pure Cesare passasse, di che mostrano molto temere, hanno ora in gran diligenza spacciato quà all' oratore, e in primo luogo mandatogli il mandato e potere circa la pace, poi datogli autorità che muova a questa Maestà nuovo appuntamento in questo modo :

Che ogni volta che questa Maestà, per la passata di Cesare, si disponesse a voler passare, detti Veneziani fossero obbligati dare a Sua Maestà venti mila scudi il mese per pagamento di fanti cinque mila, e che il resto insino alla somma di dodici in tredici mila fanti volevano poter pagare loro, ed avere sotto loro provveditori e capitani secondo l' usanza loro. Il resto della quantità fino in quaranta mila fanti dovesse provvedere Sua Maestà insieme con gli altri collegati, distribuendoli nei modi che a quelli pareva. E non volendo passare, in caso che Cesare passasse, mandasse sotto quei governi che fossero a proposito le medesime forze sue e loro similmente le loro, pagando ciascheduno le proprie.

Alla prima proposta la Maestà del Re non volse acconsentire, ma disse volere che loro gli pagassero quaranta mila scudi il mese in pagamento di dieci mila fanti, e li tre mila pagassero loro nel modo che fossero consueti, e che dovesse dichiarare a' suoi signori la detta conclusione. Replicò detto oratore questa risoluzione di Sua Maestà non essere in proposito, imperocchè era certo che i suoi signori non l' accetteriano, ed inoltre essere pericolo che in questo mezzo, passando Cesare, le cose si avessero a trovare sprovviste ed incomposte. E però pregava quella che volesse meglio consigliarsi ed accettare la offerta fattagli. Prese sopra di ciò Sua Maestà termine a oggi a risolversi ed a rispondere. Per ancora non è seguita altra risoluzione, la quale facendosi sarà in questa, perchè penso spedire sotto quelle di detto ora-

tore per infino a *Lyon*. Quanto all' altra parte, non passando Sua Maestà in Italia, parve che gli paresse in tal caso grave avere ad accollarsi una tanta spesa e le altre conseguenze che facilmente accettava, passando, per sicurtà della persona sua. Pure penso che questa seconda parte si metterà avanti, imperocchè Sua Maestà non passerà; ma, passando Cesare, s'ingegneranno di fare tali preparamenti che siano abbastanza. Non so già se queste loro deliberazioni messe in disegno saranno colorite; che temo di nò, secondo che è usanza dell' uno e dell' altro.

Ringrazio Dio che nè della fede delle Signorie Vostre nè della osservanza di quello a che saranno obbligate non si dubita, nè se ne fa difficoltà alcuna, in tanto concetto sono venute le cose di quelle con questà Maestà.

Quanto poi al non passar Cesare, e conseguentemente nè questa Maestà, vista la inosservanza di questi Veneziani e le loro bugie, a fine che si faccia il numero per l'una e l'altra parte degli otto mila fanti, questa Maestà ha offerto e messo avanti di concedere i quattro mila lanzichenecchi, i quali si diceva essere mandati per le montagne di Genova sotto il governo del signor di Saluzzo, con condizione che il pagamento di quelli si tripartisca, un terzo per Sua Maestà, un terzo pei Veneziani, e un terzo per le Signorie Vostre; sopra di che a me non è stata alcuna cosa intimata, ma penso che sarà necessario, quando Sua Maestà così deliberi, bere a questo calice, con protestazione nondimeno che le cose di Puglia si mantengano da chi s' appartiene. Perchè, come più volte ho detto a questi signori, una contribuzione sola si ha a fare per i Miei Signori e non cento, perchè le forze non bastano, massime essendo le Signorie Vostre gravate della spesa di tener guardati i confini loro da questi Cesarei, alla difesa de' quali dovriano giustamente concorrer tutti i collegati, come vogliono che le Signorie Vostre concorrino per gl' interessi loro; e nondimeno ogni uomo alza il capo, e non presta orecchio ad alcun danno loro.

Andrommi in questo tempo reggendo, come ho fatto fino a questo dì, in modo di non mi obbligare a cosa alcuna, godendo il beneficio

del tempo, salvo che nel caso della passata di questa Maestà in Italia, nel quale (come significai alle Signorie Vostre) m' era obbligato, benchè a parole, per l' utilità evidentissima di tale impresa, alla somma già detta. Quelle si degneranno in questo risolutamente rispondermi, acciocchè non si verifichi ciò che qualche volta m' è imputato, ch' io vada pronosticando lo spendere e lasci spendere a questa Maestà; essendo pur necessario che, se non in tutto quello a che costringe l' obbligazione, al manco in parte si mostri da noi in effetto volere contribuire.

Scrissi alle Signorie Vostre come il cavaliero da Sperello, uomo di Malatesta, s' era abboccato con la Maestà del Re; la quale gratamente vedutolo e soddisfattolo dell' una e dell' altra petizione[1], ha data commissione al signor gran maestro circa al dargli l' Ordine ed a *Robertet* per il pagamento del quartiere, e manca solo che il detto *Robertet*, infermato di dolori colici e di febre, eseguisca e metta in pubblico tal notificazione e le altre cose ferme.

Dicesi che questa Maestà fa lavorare per tre mila marchi d' argento. Alcuni pensano che abbia a essere qualche donativo a madama Margherita; tutto arguirebbe e fortificherebbe questa speranza di pace.

[1] Ces deux demandes avaient pour objet: 1° l'argent destiné à payer Malatesta, engagé au service de France; 2° le cordon de l'ordre de Saint-Michel, promis à ce capitaine. Malatesta ne reçut jamais le collier.

IX.

CARDUCCI AUX DIX.

Compiègne, 23 juin 1529.

Sommaire. — La paix qui se prépare n'empêche pas l'Empereur de tout disposer pour son voyage en Italie, ce qui inspire à la République les plus sérieuses alarmes. Le Roi a convoqué les ambassadeurs; il les a rassurés, en protestant qu'il sacrifierait sa vie et celle de ses enfants plutôt que d'abandonner les confédérés; il les a invités à se rendre au Conseil, pour y arrêter, de concert, les mesures à prendre pour s'opposer aux progrès de l'Empereur en Italie; le Roi lui-même doit se rendre en Bourgogne à proximité de l'Allemagne et de Lyon pour veiller à l'enrôlement et au passage des lansquenets; il va envoyer M. de Tarbes au delà des Alpes, pour régler définitivement le contingent que chacun des états confédérés doit fournir. Le duc de Suffolk, au nom du roi d'Angleterre, approuve hautement ces préparatifs de guerre. La Régente, qui part pour Cambrai, promet de protéger les Florentins et de faire respecter tous leurs droits. Les ambassadeurs seront tenus au courant des progrès de la négociation Le Roi désirerait avoir entre ses mains Catherine de Médicis, afin que le Pape ne la mariât pas contre le gré de ce prince. L'homme de Malatesta retourne en Italie; le collier de Saint-Michel sera porté à son patron par un chevalier de l'Ordre.

Vedo che Vostre Signorie prudentissimamente giudicano le cose di questa pratica della pace, con i pronti ed assidui preparamenti di Cesare al passare; pensando e conjetturando che queste cose opposte non possino ragionevolmente stare insieme senza qualche decezione di fraude; temendo probabilmente che, adempiendosi queste operazioni di Cesare, non si destando altrimenti questa Maestà, ne seguirà la rovina e la desolazione d'Italia, e in spezie della Città vostra. Ma la bontà di Dio, la quale molte volte per se medesima supplisse dove gl' ingegni umani non aggiungono, ha operato che, mediante questi nostri affettuosi e amorevoli ricordi intimatogli per me, e congiuntili con molti altri simili e conformi, questa Maestà ci ha voluto tutti noi oratori oggi insieme, e come eccitata dal sonno, e da una certa confidenza la quale aveva in queste pratiche; e ci ha dimostrato, con tanta efficacia quanto mai abbia veduto in quella, non intendere di volere star più in questa ambiguità, ma di volere con tutto il potere suo provvedersi di quelle forze che gli saranno possibili, per non mancare nè a sè nè a suoi confederati in cosa alcuna; anzi voler metter la persona e le facoltà a benefizio comune. E però, ritornando alla pratica già tenuta

con noi del dover passare in Italia, volse partitamente intendere le nostre resoluzioni, proponendoci più casi, quali potrebbono accadere del passar di Cesare o non passare. Questa volta m'è parso che n'abbia fatto segni evidentissimi, voltandosi a ciascun di noi con le più grate e amorevoli parole che si potesse imaginare, con dire di voler mettere la vita, e abbandonare l'impresa de' figliuoli per la conservazione e mantenizione delli stati di ciaschedun de' collegati. E, se bene le condizioni altra volta proposte per tale effetto erano parse a quelli collegati signori Veneziani alquanto gravi, ora è per ritirarsi e per accettar tutto quello che alle loro signorie paresse onesto : affermando che, volendo il duca de *Suffolk*[1] partire per Inghilterra, desiderava poter significare a quel Re Serenissimo la sua resoluzione circa le cose d'Italia. E però c'impose, che fatto incontinente congregare il Consiglio, noi ci ristrignessimo con quelli signori, e facessimo certa e determinata resoluzione di quello che intendevamo promettere, e così promesso, osservare. E così immediate ritiratosi, con detto duca noi entrammo in Consiglio, e di tutti i casi come di sopra propostisi per detta Maestà tre soli vennero in considerazione :

Il primo fu che, mentre che pendeva questa pratica di pace, veduti i provvedimenti di Cesare per passare, ancorchè sia d'opinione di Sua Maestà e loro che prima che all'uscita del mese a venire egli non sia per poterlo fare, senza alcuna dilazione si spingessono qui quelli quattro mila lanzichenecchi quali erano determinati per costà, pagandoli, come per altra, nondimeno nel modo già detto per un terzo, Re, Veneziani, e Vostre Signorie. . . . .[2] mi dovesse far salvo, che io me ne rimetessi a Vostre Signorie.

Quanto al secondo caso, della passata di Cesare, ritornò l'oratore Veneto sulla obbligazione ultimamente fatta per i suoi signori di tredici mila fanti per parte, dei quali si obbligavan dare venti mila scudi il mese alla Maestà del Re, acciò che quella fosse certa del pagamento de' cinque

[1] Charles Brandon, duc de Suffolk, ambassadeur du roi d'Angleterre.

[2] Quelques lignes manquent ici, mais Carducci paraît déclarer, quant au premier chef, qu'il s'en remettra à son gouvernement.

mila fanti; il resto pagherebbon loro e capitanerebbono a lor proposito; darebbono mille cavalli leggieri, otto cento uomini d'arme, come di sopra; da pagarsi nondimeno tutti per le mani loro, senza dare al Re alcuna quantità di pecunia successive. Volsero l' oblazione dell' oratore di Milano e mia; le quali furono le medesime già dette, generali e larghe: cioè, quanto al primo caso del passare di Cesare, lui offerse che il duca suo metterebbe tutte le forze sue, ancorchè siano debolissime, ristringendosi nondimanco a due mila fanti e qualche cavallo. Io similmente largheggiai, che la Città venderebbe sè e i figliuoli per la difensione di questa Maestà; e non era necessario ristrignersi a cosa alcuna; nondimeno, instando l'oratore Veneto di volere intendere determinatamente con che forze, perchè voleva poter significare a suoi signori, acciò sapessero la qualità di tale esercito; fu necessario, contentandosi così ciascuno di quei signori, che io ritornassi alla medesima offerta di tre mila fanti e cinquecento cavalli leggieri; la qual somma da detto oratore fu difettata, dicendo che, nell' impresa di Napoli, *ex conventione,* Vostre Signorie dovevano concorrere con cinque mila fanti e cavalli, e così si doveva fare ora; e tanto più quanto si tratta della difensione delli stati proprii. Di modo che, non volendo io passare più oltre a nessun modo, mostrando le forze della Città esser per detta guerra e per l'altre continue molestie patite tanto estenuate, che era impossibile che si potesse da quella trar più; si venne a questo termine, che detti signori del Consiglio presero resoluzione di spacciare M. *de Tarbes,* destinato oratore a Roma, e per partir subito alla volta di Venezia, e di poi di costì, per vedere e disporre quei Signori Veneziani al pagamento di trenta mila scudi il mese, con l'altre circumstanze dette, e Vostre Signorie al pagamento di detti cinque mila fanti e secento cavalli; benchè io dicessi che, quanto alla Città, era superflua la mandata di detto Monsignore, perchè molto bene potevano aver notizia delle forze vostre. Nondimanco veddi esser lor grato che io alla presenza di detti oratori non facessi più difficoltà di questo, per non dar causa a loro di fare il simile.

E similmente, nel caso che Cesare non passasse ma mandasse sus-

sidî, stanti ferme l'obbligazioni del Veneziano e altri, offersi la medesima quantità detta.

E, confortandoli a disporre detta Maestà che fosse contenta, per dar colore a questa sua passata e reputazione all'impresa, di trasferirsi a *Lyon*, mi affermorno che assolutamente, concludendosi queste composizioni, immediate quella si trasferirrebbe alla volta *de Bourgogne*, per potere in un medesimo tempo spigner già quantità di lanzichenecchi, e essere propinquo a *Lyon*.

E così con questa resoluzione si partirono da loro tutti sodisfatti, per aver visto quella Maestà prontissima a questo effetto. Talchè, se Dio permette che questa impresa anticipi la passata predetta di Cesare, Vostre Signorie si potranno promettere di non avere a esser preda di Spagnuoli E perchè, nel discorso del parlare colla Maestà del Re circa alla pace e le condizioni di quella, ben si ricordò che nella dieta *de Cognac*, che s'era composto e fermato che sua Maestà non potesse, nè dovesse far pace nè convenzione alcuna con Cesare senza l'espresso consenso de' collegati, e conseguentemente che, quando questa seguisse, dovesse Sua Maestà operare che c'intervenisse la presenza e volontà di noi, oratori, avendo massime i mandati a ciò; Sua Maestà molto si esaggerò di parole, dicendo che, se bene Madama, sua madre era donna, nondimanco non era per fare falta alcuna nè cosa che non fosse degna di lei; e che si stesse di buona voglia, che ora per ora ci sarebbe intimato il tutto. E nondimanco, avanti che quella parta di qui per *Cambrai*, m'ingegnerò di parlarle, e ricordarle la devozione e fede delle Signorie Vostre verso questa Maestà; e par mi esser certo che interporrà ogni sua opera a benefizio di quelle, perchè s'è mostra sempre affezionatissima della Città vostra. Benchè sia d'opinione e di Sua Maestà e di questi signori che, ancorchè si faccia la pace, non sia poi ratificata per Cesare, per essere oggi certi che questa sia stato uno stratagemma spagnuolo, e tutti si mostrorno di fuoco in provvedere in tutti i modi; e par mi anche esser certo che questa resoluzione sia grandemente secondo il gusto di questo duca de *Suffolk*, perchè, come per altra dissi, aveva portata somma di danari con offerte molto ga-

gliarde, acciochè questa Maestà non si sbigottisse circa la spesa. Riscontro, come per l'altra vi dissi, che l'arcivescovo di Capua era venuto quà per ire a *Cambrai*, per aspettare la resoluzione di questa Maestà se debbe venire avanti. E mi dice questo signore gran maestro avere avuto licenza che a suo piacere venga per trasferirsi a *Cambrai*, pensando di avere a fare gran faccende.

Questa Maestà m'ha fatto oggi intendere, come suo desiderio sarebbe che la Duchessina[1] venisse in poter suo, perchè intende che il Papa fa forza d'averla, per volerne fare quel parentado che a lui parrà ; il che non sodisfa in modo alcuno a Sua Maestà; anzi è più conveniente che l'abbia un Francese, quale parrà a sua Maestà e il quale sarà capace di quello stato[2] e con sodisfazione di quella. Par mi esser certo che sarà necessario che s'adempia il desiderio d'uno de' due, e la considerazione dello stato pare che molto faccia in favore di questa Maestà. Vostre Signorie sapientissime ne piglieranno quella resoluzione che lor parrà a proposito.

Il cavaliere di Malatesta infra due dì si dovrà partire per alla volta di costà, soddisfatto del tutto; ma perchè la consuetudine di questo Re è, quando debbe l'Ordine concedere, che lo commette ad alcuno, o a qualche gentiluomo che sia d'esso Ordine, che egli in nome di Sua Maestà glielo conceda e dia la regola, non la porterà con suo detto cavaliere, ma per un gentiluomo che debbe venire di costà se gli manderà senza alcun dubbio.

[1] Catherine de Médicis.

[2] Catherine de Médicis, du chef de sa mère, Madeleine de la Tour d'Auvergne, avait des possessions en France.

X.

CARDUCCI AUX DIX.

Compiègne, 24-26 juin 1529.

Sommaire. — Mauvaises nouvelles de Lombardie. Des renforts arrivent d'Allemagne aux Impériaux; l'Empereur est attendu à Gênes; les petites armées des Vénitiens et de Saint-Pol ont pris l'alarme et se débandent. Conseil tenu en l'absence du Roi, qui est à la chasse. Résolution prise (et confirmée par le Roi à son retour) d'envoyer sur-le-champ les lansquenets en Italie; de hâter les derniers préparatifs de l'expédition projetée. Malveillance de l'ambassadeur vénitien pour Florence; faveur des membres du Conseil pour la République. Parole de l'amiral. Audience de la Régente, son excellent accueil; son esprit ferme et élevé. Ses promesses aux confédérés; jamais elle ne les abandonnera; elle leur fera connaître à mesure le succès des négociations. Ses plaintes contre l'Empereur; cruelle captivité de ses petits-fils. Départ de M. de Tarbes pour l'Italie. Carducci reprend confiance.

Avendo già serrate e legate e consegnate le lettere al corriere Veneto, il quale doveva questa sera essere a cammino in gran diligenza, mi fece l'oratore Veneziano intendere come in lui e nell' oratore di Milano erano lettere di Milano di campo, per le quali pareva che fosse necessario, avanti che partisse il corriero, riparlare con quelli signori del Consiglio, essendo il Re a caccia; perchè mostravano tali lettere cose di grandissima importanza e momento. E questo era, che i due eserciti del Re e Veneziani erano in gran fuga e timore, per avere inteso di diversi luoghi per cosa certa che Cesare dovrà essere in Genova avanti la fine di questo mese; il Belgiojoso aver di già buona banda di fanteria dell' Alamagna; prepararsi dieci mila Alamanni con certo numero di cavalli, essendo di già tutte le provvisioni, a tale espedizione necessarie, prontissime : di maniera che l' uno e l'altro esercito s'era ritirato al canto di Milano, e le fanterie de' Veneziani (secondo che scrive il duca di Milano) si sbandavano, e andavansi con Dio, non per falta di danari, ma per poco ordine e provvedimento de' capi loro; talchè si vedeva una evidente resoluzione dell' uno e l'altro esercito.

Però trasferitici a Corte, operammo che detti signori si ritrovassono insieme, e con non piccol dispiacere intesono tal cosa. E, discorrendo quel che fosse da fare, fu per noi fatta conclusione : che il primo e po-

tentissimo remedio fosse che questa Maestà, veduta oramai la cosa chiara che non era da sperare nella pace ma di confidarsi nella guerra, si trasferisse (come più volte è detto) a *Lyon* con quella quantità di gente che può; e senza alcuno indugio o intervallo di tempo si faccino marciare in Italia, e se ne conduca e metta insieme tanta di nuovo, che faccia, con quella che ha M. *de Saint-Pol*, la somma di venti mila fanti promessi, disponendosi personalmente seguirli, volendo che quella impresa abbia quel fine e quel termine che Sua Maestà desidera. E, per la parte di questi signori Veneziani, similmente si metta con ogni celerità in atto il numero dei fanti e quantità di danari, come per le allegate si mostra. Vostre Signorie parimente mettino ad effetto i tre mila fanti e cinquecento cavalli. Sopra di che molto si alterò il Veneziano, non gli parendo conveniente concorso a rispetto loro; e, ancorchè quelli signori dicessero, « Ambasciadore, non vi dia affanno questo, « imperocchè con i signori Fiorentini non avemo disparere alcuno; » accennandomi che io non mi rendessi difficile per non impedire tale opera con detti Veneziani. Donde io replicai, che, come più volte aveva detto, passando questa Maestà, oltre all'obbligo fatto, dal quale non intendeva partirmi, la Città non guarderebbe in cosa alcuna, ma e tre e cinque e dieci mila, e tante forze metterebbero quante avessono, in benefizio di quella. Di modo che con questa larghezza alquanto si quietò detto oratore, aggiunti massime i conforti di questi signori, i quali in verità non giudicano altrimenti le cose nostre che le lor proprie, per la fede e sincerità della Città vostra, la quale mai ha mancato in alcun tempo del debito e della fede in benefizio di questa Maestà. Ma si rivoltorno bene verso detto oratore, mostrandogli che in detto caso bisognava mutar proposito, ed osservar quel tanto che promettevano, affine che, quando questa Maestà si riduca a tale impresa, possa sperare e essere certa d'avere appresso di sè e alla sua obbedienza il numero promessogli. E più tosto sarebbe meglio espressamente denegare tali forze, che prometterle e non osservare in fatto quello che promettano. Ma, perchè la Maestà del Re era (com'è detto) a caccia, restammo che, come prima fosse tornata, le fosse conferito tutto, e che loro signo-

rie ci facessono intendere quello che avessino a fare, sperando dovere esser domattina per questa resoluzione con Sua Maestà.

Dannorno assai il modo usato per quelli eserciti, parendo loro quello essere stato un atto molto vituperoso, che al solo nome della passata di Cesare in Italia e degli Alamanni di Germania, si fossero così stranamente messi in tanta fuga e in tanto timore; e che più volentieri ariano voluto perdere cento mila scudi che si fosse fatto questa impresa tale quale s'è fatto per Milano. Lassammoli pieni di confusione, pronti nondimanco a' remedii detti, e al confortar la Maestà del Re al trasferirsi a *Lyon;* del che non fanno difficoltà che non l'abbia a fare.

Conferimmoci immediate a madama la Reggente; e, in nome di tutti i collegati e di noi oratori, parlò l'oratore Veneziano con quella circa la gita sua di *Cambrai*, mostrando la speranza grande quale tutti noi avevamo nella Maestà Sua; che in tal composizione quella non avesse a mancare di tutti quelli debiti e convenienti offizii, che a Sua Maestà occorreriano a benefizio di tutti i confederati della Maestà Cristianissima; affine che in ogni tempo si veda la testimonianza dell' osservanza e fede di Sua Maestà verso gli amici suoi, e sicuramente si possino ritirare tali collegazioni, sperandone i medesimi successi. Appresso le si fece intendere la publica fama e opinione del dover Cesare in brevi giorni essere in Italia, e il pericolo evidentissimo in che si trovava tutta Italia, e tutti i confederati di quella Maestà; di già quelli eserciti tremevano, dubitando di non essere suffocati da tante forze; pregando quella che volesse operare con la Maestà del Re, che non volesse abbandonare quella povera Italia nè i suoi fedeli amici; discorrendole quanto s'era determinato con quei signori, aspettandone la final conclusione da Sua Maestà.

Quanto alla pace, mostrò certamente Sua Maestà esser d'un perfetto giudizio, molto più che l'è di donna, e d'un discorso mirabile; facendoci intendere : Che mai farebbe cosa alcuna, la quale non fosse con piena soddisfazione di tutti i collegati, perchè sapeva esser così la volontà di questa Maestà. Si confidava *etiam* nella bontà di madama

Margherita, sua consanguinea[1]; la quale, quando credesse che la gita sua dovesse esser vana, non l'arebbe mai tollerato nè tollererebbe; il che potremo facilmente conoscere, persuadendo che noi dovessimo trovarci con quella sul fatto, e intendere di punto in punto quel che si trattasse e conchiudesse. Ma, quanto si possa sperar di Cesare o della sua intenzione, non poteva dare alcuna certezza. Mostrandoci che, sebbene la fede fosse poca in lui, nondimanco il desiderio di recuperare gl'infanti suoi, costringeva quella Maestà e lei a non mancare in cosa alcuna, per la quai potessono pervenire a tanto desiderato fine. Dolendosi gravemente della crudeltà quale è usata per Cesare verso questi poverini; avendoli privati di tutti i servitori, lasciatoli soli e tenendoli senza alcuno, come se fossono villani. E oltre non permetteva nè permette, che sono a ciò in buona parte qualificati, non possino ritornare al paese, ma gli ritiene come prigioni. E quando ne muore uno, e quando un altro di loro; che mai fu visto simil crudeltà. Sopra che molto si distese, che sarebbe lungo a referire.

Quanto alle cose d'Italia, e i provvedimenti necessarii per quella per poter resistere alle forze di Cesare, con grande attenzione volle intendere minutamente tutti questi avvisi della passata sua e della passata de' Germani; e parveli cosa in verità di momento, come si vede essere. Nè fu difficile persuaderle la nostra intenzione, e il bisogno de' provvedimenti presti e gagliardi, e anche non si mostrò difficile quanto alla passata della Maestà del Re, bisognando, in Italia; offerendosi con tutto il poter suo spronare questi agenti insieme con quella Maestà far tutte quelle provvisioni possibili. E tanto gratamente ci ascoltò, che fu lecito a ciascuno di dire e replicare il concetto suo circa tal materia. Dove che domattina intenderemo l'ultima resoluzione di questa Maestà, e subito ne daremo piena notizia a Vostre Signorie con quella diligenza che vedremo esser necessaria a simil materia. Dio infonda grazia nella mente di costoro ad eseguire le cose propostesi, e *quodam modo* fer-

[1] Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert le Beau, duc de Savoie, était belle-sœur de la régente.

matesi, come di sopra; perchè altrimenti si potrebbe probabilmente dubitare della rovina d'Italia.

Tenuta a dì detto. Mandorno li signori predetti questo dì per noi, oratori, avendo pienamente discorso questa materia con la Maestà del Re, col duca di *Suffolk,* e tesauriere del Serenissimo d'Inghilterra, e alla presenza di quelli ci feciono intendere: come l'uno e l'altro Re avevano ad ogni modo deliberato resistere alla potenza e venuta di Cesare; e però, mediante gli avvisi avuti per noi, avevano insieme concluso e fermo di eseguire l'ordine sopradetto, dello spignere qui tutte le forze regie, de' Veneziani e di Vostre Signorie, secondo il numero prefato; salvo che dove s'era proposto che si dovesse per quelle concorrere con cinque mila fanti, si riducevano a quattro mila. E a tale effetto avevano deputato un lor gentiluomo per alla volta di *Lyon,* con facoltà di rassegnare, pagare e far marciare detti lanzichenecchi, e dall'altro canto si sollecitassero tutti quelli condotti per M. *de Guise,* quali in tutto dicano essere in numero di dieci a dodici mila; e che tutti s'aggiugnessero all'altre bande di M. *de Saint-Pol.* E in questo mezzo avevano ordinato di fare intendere a tutti i lor capitani e condottieri di cavalli e d'uomini d'arme, che stessero pronti per cavalcare ad ogni requisizione della Maestà del Re.

Dall'altro canto, che i Veneziani spignessero tutte quelle forze che potevano e ordinassero il pagamento dei fanti detti sino alla somma di trenta mila scudi, quando così si potesse ottenere da quella Signoria; quanto che non, i venti mila non mancassono. Vostre Signorie parimente mettessono a ordine quattro mila fanti e cinquecento cavalli. Al che facendo io resistenza, facendolo intendere all'oratore Veneto, che pareva che pigliasse più piacere del mal d'altri che del commodo suo, avendo fatto tanta istanza e tanta querela sopra mille fanti più o meno da doversi dare Vostre Signorie; fece scusa d'averlo fatto per non mostrare a suoi signori d'aver tollerato tanta disparità di tredici mila a tre mila, massime avendosi ad adempiere per la lega il numero di venti mila fanti; pure, poichè quelli signori erano discorsi in quattro mila, non era per contraddire altrimenti; di modo che, affermando io di non

voler consentire a più che tre mila, si rimase nella già detta deliberazione che M. *de Tarbes* operasse con detti signori Veneziani il detto augumento di venti mila a trenta mila scudi, e con Vostre Signorie da tre mila a quattro mila fanti; e in questo io rimasi tacito, massime per non impedire questa santa opera, continente evidentissimamente la salute d'Italia. Donde che Vostre Signorie potranno determinarsi con detto M. *de Tarbes* in quella quantità di tre mila o quattro mila, come parrà a quelle; pensando che questa minima cosa, quando non si facesse interamente per Vostre Signorie, non abbia però ad impedire questa buona determinazione, parendomi aver visto questi signori assai soddisfatti dell' offerta mia. Intanto che il signor ammiraglio proruppe in queste parole verso il Veneziano : « E' mi dispiacerebbe più « che questi poveri Signori Fiorentini patissono, veduta quanta è stata « la fede loro inverso questa Maestà, che se patissimo noi proprii, es« sendo loro in luogo che verisimilmente sarebbono i primi percossi; e « però è necessario, non tanto il trarre da loro, quanto il mantenerli « con le forze nostre; essendo certi che, in una impresa di questa natura, « senza alcuno stimolo, anderanno e faranno tutto quello che sarà lor « possibile. »

Per il che giudico che, quando Vostre Signorie metteranno in atto i detti tre mila fanti e cinquecento cavalli, saranno assai, e sodisfarassi pienamente all' intenzione di costoro, pensando non avere ad esser rassegnati nè sindacati da' Veneziani. Fu ben protestato loro che si risolvessono a fare il debito altramente che non avevon fatto insino ad ora, volendo che le cose ci potessero condurre a quel fine che si desidera. E largamente lo espose il signor tesauriere d'Inghilterra, in nome dell' illustrissimo signor duca di *Suffolk;* li prefati affermando, non esser per mancarsi dall' una e l' altra Maestà di quelle forze che saranno convenienti; succedendo massime tutto principalmente in benefizio e commodo di detti Veneziani.

Donde mi pare, che da una disperata causa, la qual pareva che si rappresentasse a ciascuno per la certa passata di costui[1], non vedendo

[1] De Charles-Quint.

altri ordini che quelli che al presente si ritrovano in Italia, si venga a una certa speranza non solamente del fuggire i pericoli, ma di conseguire la vittoria e la liberazione delle cose d'Italia. E, per più colore e esecuzione, partirà domattina (se altro non accade) il detto M. *de Tarbes* in diligenza, se non come corriero, almanco con quella celerità che gli sarà possibile, per Venezia, di poi costì[1] e finalmente a Roma. E, ancorchè l'orator Veneto s'ingegnasse che Vostre Signorie concorressono in danari e non con fanterie vostre, nondimanco io gli feci intendere che era certo che a questa Maestà soddisfarebbono, e non manco sarebbono accetti le genti di Vostre Signorie che i danari loro, pretendendo le vostre esser migliori fanterie d'Italia, meglio capitanatate[2].

XI.

CARDUCCI AUX DIX.

Cambrai, 8 juillet 1529.

Sommaire. — Les conférences se poursuivent avec lenteur; froideur de madame Marguerite; l'Empereur réclame des Florentins certaines sommes d'argent; la discussion est ajournée. Le passage de Charles-Quint en Italie est annoncé comme très-prochain. Les Français semblent disposés à souscrire à toutes les conditions, pour ravoir les enfants du Roi. Difficultés relatives au duché de Milan. Il paraît que le Pape n'élève aucune réclamation sur Florence. Carducci demande des instructions touchant les obligations contractées autrefois envers l'Empereur. Bonne volonté du Roi envers la Cité; mais les effets s'en font bien attendre; qu'on envoie de l'argent aux Florentins pour lever immédiatement des soldats. Mauvaise et injuste opinion qu'on a en France des troupes italiennes.

Non ho mancato di fare ogni diligenza d'intender quel che fosse venuto in considerazione e pratica infra le due Illustrissime Madame, tanto de' loro casi proprii come de' nostri. Perchè, come Vostre Signorie aranno potuto comprendere, ci era stato significato per questi signori qual tanto che, per la parte di Cesare, potesse venire in discussione rispetto a' collegati, e avendo relazione alla pratica tenuta a Madrid; per la quale, omessi gli interessi de' Veneziani e d'altri, si domandava

[1] A Florence. — [2] En effet, les bandes noires étaient très-estimées de François Ier.

alla Città vostra certa somma di danari per la inosservanza delle composizioni e collegazioni fatte per Leone, e Clemente, tanto in loro nomi proprii quanto per la Città, e non osservato; reservando nondimanco detta discussione da farsi in cospetto di madama Margherita, quando quella pretendesse i medesimi interessi, quali allora si pretendevano per Cesare. E trovo che la pratica, così in generale come in particolare, va molto freddamente, adducendosi però causa qualche poca di disposizione di detta madama Margherita.

Nondimanco la passata di Cesare di costà si presuppone per certa, e per dovere esser di prossimo. Talchè si conosce costoro essere in più confusione che mai, per non veder facoltà di potergli resistere, che non sia per poter nuocere a tutta Italia. E ogni loro intenzione è circa la recuperazione delli infanti del Re, e, perchè quella non avesse a mancare, di consentire a tutte o maggior parti delle domande di Cesare, *quantumque* gravi; le quali domande, si pensa, che Cesare vorrà vedere propinquarsi avanti, per non si trovar deluso, come per il passato, innanzi che venga a tal restituzione. Tutta la difficoltà pare che consista sugl' interessi de' collegati, massime della restituzione dello stato di Milano, alla quale i Veneziani molto gagliardamente contradicono, come per l' altra dissi. Ma quanto a' casi di Vostre Signorie, non pare che insurga altra difficoltà che quella di che scrissi. Anzi, volendo ricercare se per le parti del Papa, per mezzo di questo legato, si proponesse cosa alcuna in prejudizio della Città, mi è stato accertato che, domandato sopra di ciò se aveva e' commessione di domandare cosa alcuna circa quella, affermò non avere altra commessione; il che fu molto caro intendere.

Anderò osservando questi lor progressi, dandone quella informatione a Vostre Signorie che sarà possibile. Dolgomi bene dell' esser tenuto si scarso d' avvisi di Vostre Signorie, e senza alcuna istruzione particolare come richiederebbe la natura di si ardue faccende, e come per doppia mia ho sopplicato a quelle, per non avere a incorrere in alcuno errore contro alla volontà di Vostre Signorie, non mi servendo nè volendomi servire del mandato generale. Imperocchè questi casi

particolari delli obblighi della Città con Cesare mi sono al tutto incogniti; e pure mi sarebbe necessario che, avendo a trattar di quelli, ne avessi notizia, non tanto per la sodisfazione mia quanto per lo interesse della Città.

È vero che non si predica altro in questa corte, che la buona mente e intenzione di questa Maestà di non ometter cosa alcuna a benefizio della Città vostra, per la fede e devozione osservata sempre verso di quella, ancorchè abbia lor fatto intendere esser più necessarî i fatti che l'intenzioni, essendo voi esposti a tutte le incorsioni d'Italia: o, sendo Cesare a Napoli, o a Genova, o ne' porti di Siena, come pare che sia in discorsione delli Imperiali, per una lettera intercetta mostrami questa mattina. Per il che sarebbe necessario questo, che infinite volte s'è detto, che con ogni celerità si spingesse qualche somma di danari costà per fare una buona testa di fanteria del dominio vostro, le quali si troveriano in sul fatto senza avere a passare i monti, come si vede esser necessario doversi fare di quelle genti delle quali pensano valersi, come sono lanzichenecchi e Svizzeri; li quali e malvolentieri si trovano a combattere contra di Cesare. Benchè mi fosse ributtato in faccia da monsignore *de Bourges* e dal presidente *de Paris:* che sempre gli Italiani erano stati i primi a mancare di fede, ed in spezie addussono i disordini seguiti *de Saint-Pol*, cosa tutta opposta alla verità, come più chiaramente potranno avere inteso Vostre Signorie.

XII.

CARDUCCI AUX DIX.

Cambrai, 9 juillet 1529.

Sommaire. — Le Roi proteste qu'il a surtout à cœur les intérêts de Florence et de Ferrare; il a signifié à la régente que, si les négociations n'aboutissent pas à une prompte conclusion, il prendra l'offensive. Carducci insiste pour qu'on enrôle sur-le-champ des Italiens, les Suisses et les lansquenets pouvant, malgré leurs serments, refuser de combattre contre l'Empereur, et ne devant pas être prêts à temps; mais on se défie des Italiens. L'avantage sera évidemment pour celui des deux souverains qui passera le premier en Italie. L'archevêque de Capoue s'est rendu en poste à Cambrai. Le légat persiste à déclarer que le Pape ne l'a chargé d'élever aucune prétention sur Florence.

Vulgarmente si predica per tutta questa corte che la principale specialità di questa Maestà è la conservazione della città di Firenze e di Ferrara. Quello che seguirà con effetto Dio solo lo sa. E, perchè, come per altra dissi, s'erano per l' orator Veneto fatto leggere a' detti oratori del Consiglio due lettere de' suoi signori a questa Maestà, per le quali la eccitavano alla defensione d'Italia, offerendo una prontezza mirabile al far tutti i provvedimenti necessarii e a loro possibilità a tale effetto; per esser questa Maestà distante da questo luogo circa leghe cinque o sei, a *Coucy,* prese l'oratore partito di mandare il segretario suo a quella volta, per significarle il contenuto di quello; e oggi è tornato, e referitoci aver trovato detta Maestà in proposito fermissimo di seguitare il disegno già fatto di spinger giù tutte le forze a lei possibili. Dicendo avere scritto alla Maestà di Madama, sua madre, che, se fra tre o quattro giorni non si fa altra conclusione che si sia fatta insino a qui, non vuole star più a lor parole; ma che si risolva di modo che possa determinarsi per la pace o per la guerra; repetendo i medesimi provvedimenti di lanzichenecchi, Svizzeri e altri, secondo l' ordine dato al *vicomte de Turenne* e a M. *de Clermont.* Non ho mancato di ricordare, d' importunare questi signori, per farli capaci che il più piccolo provvedimento, e più salutifero che possino imaginare, sarebbe il mandar somma di danari nelle mani dell' oratore di costì, per soldare un otto o dieci mila fanti, buoni e esercitati

in su le guerre, i quali arebbono in sul fatto, e non sarebbono a venire di paesi lontani, nè passar l' Alpi, ma subito sariano in sulle fazioni. Nondimanco pare che non odino tali ricordi, non avendo quella piena fede negli Italiani quale potriano avere. Massime mostrando io loro che, quando Cesare passi, pocchi saranno quelli lanzichenecchi, o Svizzeri, che voglin voltar l'armi in verso di lui, non ostante mille giuramenti presi di combattere contra ciascuno, come s' è veduto e vedesi ogni dì per esperienza. Aggiugnesi il pensare che la propria affezione mi muova a proporre tale provedimento, per credere che io pensi alla difesa dello stato e dominio di Vostre Signorie.

Ma pure, quando questa Maestà disponga al passare, come si dimostra di voler fare, non dubito che, facendosi per lei e per i collegati il debito, e in tempo che possa profittare, e che l' uomo potrebbe sperare qualche salute. Ma tutto il dubbio consiste in chi sarà prima in Italia con le forze, per aver ciascuno che sarà posteriore ad usare doppie forze per cacciare il nimico.

Bisogna stare a quello che per questa Maestà se ne promette, e che in fatto se ne seguirà; e le persuasioni nostre possono poco più che quello che sia nel concetto di quella. Intendo, e per bocca di detta Maestà, che l' arcivescovo di Capua era condotto presso a due giornate a questo luogo, e gli s' è fatto intendere che non passi più oltre. Nondimanco in questo punto intendo egli esser giunto, e per il legato essergli state mandate due mule, per esser lui venuto in posta.

Appresso intendo che, domandato questo legato in commessione dalla Santità del Papa di tentare a proporre alcuna cosa contra la Città, aver lui affermato non avere commessione di ciò.

XIII.

CARDUCCI AUX DIX.

Cambrai, 9 juillet 1529.

Sommaire. — Entretien avec le grand maître; l'archevêque de Capoue prétend être venu pour le plus grand bien de Florence et de Ferrare. Carducci déclare que le passage de l'Empereur est imminent, que les secours du Roi arriveront trop tard, et que la Cité sera obligée de traiter seule pour assurer son salut. Le grand maître lui certifie que les secours arriveront à temps. Nouvelle d'une prochaine invasion des Turcs : projets d'agir contre eux de concert, dès que la paix sera faite; protestation de l'ambassadeur vénitien.

Questa mattina m' abboccai col gran maestro, il quale mi fece intendere la giunta dell' arcivescovo di Capua, dicendo quello esser venuto per qualche beneficio di Vostre Signorie e di Ferrara. E quello che non arà avuto in commessione, questo legato lo porterà con lui. Appresso, entrando in su ragionamenti della passata di Cesare, la quale tengono per certa, affermò per la Maestà del Re non si mancare di tutti i provvedimenti necessarii, come molte volte si è detto. Parvemi a proposito dirgli che questi suoi provvedimenti sarebbono necessarii di presente, ad effetto che i poveri stati d' Italia vedessero qualche riparo alla salute loro, e precipue la Città vostra. Altrimenti non si maravigliassino se, vedutosi un esercito tanto potente alle mura, la necessità li costringesse a pensare allo scampo loro, cose naturali ad ogni uomo qualunque astretto e collegato con altri. Non potè negare che io non dicessi il vero; ma s' ingegnò confortarmi al significare a Vostre Signorie che stessero di buona voglia, che non si mancherebbe d' alcun remedio, e che di già s' era dato ordine a rimettere insieme quelle reliquie di *Saint-Pol*, sotto il governo del signore Teodoro, e i lanzichenecchi marciavano innanzi per passare in Italia. Il Proposto dell' Ostello era già più dì trasferitosi alla volta degli altri lanzichenecchi, per farli similmente marciare avanti.

Quanto a quello che seguirà, Vostre Signorie ne saranno avvisate. Per al presente non si può dare più vera notizia di questo che ho detto. Son venuti d' Inghilterra due gran personaggi, per intervenire

in questa composizione; fra i quali è il vescovo *de Londres,* e il nome dell' altro non ho in memoria. Talchè si vede da ogni banda che si fa diligenza; e, secondo che mi fu referito questa mattina da un uomo degno di fede, questi Fiamminghi hanno avuto avviso, per via d' un ambasciadore Unghero mandato da Ferdinando, le cose del Turco appropinquarsi. Sopra di che parlando il reverendissimo Laodicense, disse, «Col nome di Dio, noi faremo questa pace; poi si potrà provvedere al «tutto;» ancorchè, nelli colloquii passati avuti con questi signori del Consiglio, questo oratore Veneto protestò, che, dove si avesse a trattare d' impresa alcuna contro il Turco, egli non intendeva intravvenire, e meno consentirvi.

XIV.

CARDUCCI AUX DIX.

Cambrai, 10 juillet 1529.

SOMMAIRE. — Le grand maître a convoqué tous les ambassadeurs dans la cathédrale, pour démentir en leur présence le bruit qui court que les Vénitiens seront abandonnés, et pour déclarer solennellement que les droits de tous les confédérés seront sauvegardés. Les ambassadeurs demandent quelques explications sur le progrès des négociations, la position de l'Italie étant de plus en plus critique: on leur répond que l'indisposition de madame Marguerite a apporté quelque retard dans les conférences, mais qu'on espère arriver à un arrangement. Les ambassadeurs demandent à quelles conditions; sur la réponse évasive qui leur est faite, les ambassadeurs de Venise et du duc de Milan s'alarment et se récrient; ils demandent instamment que la possession du Milanais soit assurée à Francesco Sforza; discussion vive et prolongée. Carducci pense que, après la délivrance de ses fils, le Roi reprendra ses projets sur l'Italie. Les Dix laissent l'ambassadeur sans nouvelles et sans instructions. Mouvements du Pape du côté de Pérouse. On ignore l'objet de la mission de l'archevêque de Capoue, et on s'en défie; tout le monde est satisfait de la conduite du légat.

È accaduto questa mattina assai di nuovo. E questo si è che questo signor gran maestro ci fece intendere, che ci dovessimo trovare tutti alla messa nella chiesa catedrale; il che fatto, ci espose alla presenza di monsignore *de Bourges* e del presidente *de Paris,* come, intendendo che fuori era uscita certa fama del doversi concludere questa pace lasciando i Veneziani a discrezione, come altra volta nel medesimo luogo eran rimasti, il che non poteva procedere se non da uomini

maligni, a' quali dispiaceva questa santa composizione; significava al detto oratore e a tutti noi altri, che tal cosa mai non era lor venuta in considerazione, anzi tutto l' opposito, di non voler comporre in alcun modo, se tutti i collegati e confederati di questa Maestà non siano inclusi, e compresi, e conservati ne' loro stati e giurisdizione. E che si stesse in fermo proposito, che così in effetto seguirebbe e non altrimenti. Ringraziarongli lor signorie, mostrando non si potere sperare altro per ogni rispetto, e massime per non procedere tal cosa manco in utilità della Maestà del Re che di noi altri collegati. Ma non stemmo contenti a tali sue grate parole, dimostrando desiderare di sapere al quanto più particolarmente i progressi di queste Illustrissime Madame circa questo trattato di pace, per essere stati i ragionamenti passati molto generali; talchè non si potevamo far certi i nostri Signori di cosa di molto momento. Attesa massime l' anzietà e aspettazione loro, trovandosi in questo termine del potersi arrivare ogni dì Cesare in Italia potentissimo, senza vedersi appresso alcuno rifugio alla salute sua, salvo che il gettarsi a piè di quello e ingegnarsi di placar l' ira sua, e ricevere quelle condizioni che fossero di sua volontà; cosa non però molto onorevole e utile a questa Corona. Mostrorono le cose loro non s' esser possute molto ristrignere, per qualche indisposizione di questa Illustrissima Madama Margherita. Nondimanco avevano ferma speranza di venire al termine e fine desiderato, non vedendo in fra loro cose di tanta difficoltà che avessono a impedir tale effetto, sperando, e che dal canto dei nostri Signori si avesse ad usar quei termini onesti per i quali la materia s' avesse a facilitare e non difficoltare. Ma, replicando noi desiderare d'intendere quale dovesse essere questa nostra onestà per la quale s' avesse tal' opera a facilitare, non la potendo per noi medesimi immaginare, e forse non consistendo quella nella potestà nostra, ma dover sopra di ciò aspettare nuova commessione e resoluzione da prefati nostri Signori, mostrorono tale onestà consistere in rendersi facili al consentire alle condizioni di già trattate e ferme in Ispagna per gli oratori. Infra le quali era una condizione, che ciascuno persistesse in quello stato e termine, nel quale allora si trovava, reser-

vando la cognizione d'ogni altra differenza ad altro tempo, purchè per allora si potessero posar l'armi, e l'altre perturbazioni, e di venire alla restituzione de' figli. Questa cosa dette nel cuore al Veneziano ed all' ambasciadore di Milano, giudicando non essere al proposito nè dell' uno ne dell' altro, che Cesare divenisse signore di Milano con evidentissimo pericolo loro; e che non per altro avevano i signori Veneziani presa la guerra, se non per ovviare a tal cosa. Di modo che, visto detto signor gran maestro questa opposizione, presupponendo che per il conto della Città vostra e di Ferrara non avesse a nascere alcuna difficoltà, ma doversi in tutto e per tutto referirsi a quanto s'era consentito per gli oratori in Ispagna, per non esser nè luogo nè tempo a tal dicussione molto a proposito, volse che tutti ne andassimo a desinare con sua signoria per poter poi più quietamente discutere e fermare tal materia. E così desinato, subito ci ristringemmo insieme, e discorremmo le medesime difficoltà dello stato di Milano; e pareva a detto signor gran maestro molto ragionevole, che, se l'oratore del duca e de' Veneziani in quel tempo avevano consentito alla condizione detta, che ciascuno stesse in quello stato e termine che si trovava, nel qual tempo detto duca non aveva Alessandria nè Pavia, debba oggi più facilmente condescendere a tale accordo. Aggiugnecisi oggi la grandezza di madama la Reggente, l' autorità della quale debbe grandemente prevalere e preferirsi a quella di tali oratori. Non fu lor capace cosa alcuna se non si veniva alla totale restituzione del detto stato di Milano nelle mani del duca Francesco. Il che quanto sia verisimile che debba essere consentito per la Maestà Cesarea giudichino Vostre Signorie, venendo ella potentissima in Italia; e tenendosi quasi in possessione di quello stato o di buona parte d'esso; e pretendendo detto duca esser cascato d'ogni sua investitura e ragione.

Ingegnammoci, l'oratore di Ferrara ed io, mostrar loro che non volessono esser causa o di rompere questo trattato di pace, o veramente che, facendosi, si faccia con molto poca loro soddisfazione; pensando che non abbino questi signori Francesi a voler perdere tanta occasione della recuperazione de' figli, per sostenere una domanda loro non molto

giustificata nè onesta, ancorchè loro ci riflettessino in opposito, che noi avevamo buon confortare altri, essendo i nostri Signori in tota la possessione dello stato loro. E in su questo disparere ci dividemmo da detto signor gran maestro; e trovammo continuamente detti due oratori più fermi nella detta loro opinione, e molto più il Veneto che l'altro, improperando e esclamando d'avere per tale effetto i suoi signori speso milioni d'oro, e ora trovarsi delusi del tutto, conoscendo evidentissimamente che quel poco che tiene il detto duca sarebbe per essere ad ogni beneplacito di Cesare toltogli, e trovarsi senza alcuno stato; non facendo punto per loro aver vicino l'Imperatore.

E così con tale sua esclamazione lo lassammo. Egli disse volere andare a parlare a madama Margherita, a che fine non so; dubito che, se starano in questa ostinazione, non faranno il fatto loro, perchè queste madame non lasceranno di venire alla conclusione, per tal rispetto potrà essere; che li signori Veneziani la penseranno meglio, e eleggeranno per lor più utile l'essere inclusi e compresi con salvamento dello stato loro, che volere essere esclusi e non compresi con pericol di quello. Ancorchè io pensi che questa Maestà, sempre che vorranno, gli arà per accetti in sua collegazione; non mi possendo io persuadere che, ricoperati i figliuoli, non abbia a durargli la voglia dell' avere a fare in Italia. Al che non sarebbe a proposito tôrsi interamente detti Veneziani. E però credo che farà ogni diligenza di quietarli, e mostrarli (come suonano in verità le parole sue e di tutti questi signori) che, quando in parte non paresse ad alcuno de' collegati esser pienamente soddisfatto, non mancherà mai con tutte le forze sue di cercare ed adempiere la loro soddisfazione.

Veggono questo Vostre Signorie la causa di quelle trovarsi in questo termine, che quella composizione che fu altre volte trattata per l'oratore di quelle in Ispagna. Quanto alla soddisfazione di danari, abbia ad esser quella che oggi s'abbia a fermare; della quale, per non essere per questi signori aperta e manifestata, nè per Vostre Signorie intimatami, non ne posso dare altra certezza, se non per relazione alla detta

pratica tenuta in Ispagna. E però per ogni mio ho supplicato, pregato e ricordato, che mi se ne dia per Vostre Signorie lume, acciocchè sappia come io me n'abbia a governare, col darmi intorno a ciò particolare instruzione, per non cadere in qualche errore nel quale potrei cadere, procedendo secondo il giudizio mio proprio. E veramente, sia detto con ogni reverenza, io non so qual tempo si fosse quello, nel quale si potesse usare più diligenza e sollecitudine del tener ragguagliato e bene informato un oratore di quello che sia al presente, trattandosi della conservazione dello stato e libertà vostra, e dell'aversi ad obbligare ai pagamenti di qualità non mediocre, sapendo io in che termine si trovi oggi lo erario della Città e borse de' particolari. Vedendo massime che questi Veneziani ogni dì spacciano in diligenza e ricevono da lor signori avvisi, istruzioni e mandati, secondo l'occorrenza de' casi. E però non li avendo io, di poi che so' quà, altro che due volte spacciato in diligenza, e tutte due per commessione di quelle, per non giovare la Città più che si sia; m'è parsa questa volta la cosa di tanta importanza, che non ho voluto perdonare alla spesa, per dar questa notizia a quelle di quanto è detto di sopra, per sollecitare quelle a rescrivere.

Daretemi notizia delle cose dette di sopra, e mandarmi la instruzione e mandato speciale a potere di nuovo ricollegare ne' medesimi modi e forma, in caso che Cesare o non ratificasse la pace, o ratificandola non l'osservasse, come per altre s'è detto. E, perchè, pendente questo trattato di pace, Cesare potrebbe passare, e, come è detto di sopra, riempere tutta Italia di timore e spavento, conforto di nuovo detti signori al sollecitare i preparamenti già più volte detti, e disporre la Maestà del Re al passare per ora a *Lyon*, e di poi in Italia, bisognando. E, per quanto si può prestar fede alle parole, gli trovammo caldissimi, repetendo tutti gli ordini detti e messi in atto. Talchè, se con effetto procedessino avanti, si potrebbe stare assai di buona voglia, con la pace o con la guerra. Ma non se ne può dare per noi altra certezza, che quella che per le loro asseverazioni intendiamo. E non mancai di ricordare al detto signor gran maestro che, se la Città

nostra, nel dodici, essendo le forze Francesi espulse d' Italia, e tutto il mondo collegato contra di loro, e la Città sola persistesse in fede, talchè, oltre la mortalità di tanti uomini, ne seguisse la privazione della libertà e rovina della Città vostra ; io dubiterei fortemente che, quando oggi vedessi uno esercito potentissimo di Cesare in Italia, senza speranza di sussidio alcuno, non cercasse di fuggire un simile pericolo, e di conservarsi potendo la città sua in libertà. Talchè fu costretto confessare che noi avemmo in tal caso mille ragioni, e che mai ci sarebbe imputato a vizio, ma che sperava che non s'arebbe a venire a questi termini, perchè questa pace includeva tutti. Talchè, volendo Cesare servar la fede, non otterebbe alcuna cosa, e che fosse in Italia; massime seguendo la restituzione dei figliuoli di questa Maestà, la quale Dio per sua grazia lasci seguire, acciocchè questo Principe, libero da tanta ansietà, possa liberamente operare per sè e per li amici suoi.

Dubito che non abbia ad avanzare molto tempo a noi oratori, aspettando le resoluzioni di voi, nostri Signori, avanti la composizione della pace, stimando omnino che ell' abbia a seguire in breve con le condizioni, e patti, e modi detti di sopra trattati in Ispagna. E però di nuovo prego Vostre Signorie e supplico che si degnino significarmi quanto per me s'abbia a seguire, certificandole che, dalle loro de' xvii in quà, non s'è mai avuto avviso alcuno da quelle; talchè sono stato e sono di malissima voglia, dubitando che le perturbazioni del Papa verso Perugia non tenessono Vostre Signorie impedite ed alterate dalle cose di quà. Certificandole di nuovo essermi stato affermato da questo legato, per parte del Papa non si domandare nulla circa alla Città. Benchè dicono non sapere quel che si porti l' arcivescovo di Capua, il quale è solito non portare nè operare mai altro che male. E non so con che faccia si sia condotto quà, essendoci in tanta mala grazia, benchè sia grato a questi Fiamminghi; nè anche penso sia stato grato al legato, parendo ch' egli sia una finestra senza tetto; ancorchè lui affermi e pubblichi aver procurata la venuta sua, per non essere sospetto agli detti Fiamminghi per esser reputato buon Francese. So bene che il reverendissimo Laodicense, il dì seguente che giunse, l'andò a visitare, e gli fece

tanta reverenza quanta si potesse fare a qualunque altro legato della Sede Apostolica; talchè io penso che, se egli è accetto a'Francesi, sia accettissimo agli Imperiali; perchè in verità tien modi da signore da bene e da farsi amare. E, dove io abbia possuto intendere il vero, in verso della Cità si mostra affezionatissimo, non mancando però di quelli officii che si contengono in verso la Santità del Papa, dal quale ha l'essere e il bene.

XV.

CARDUCCI AUX DIX[1].

Cambrai, 22 juillet 1529.

Sommaire. — Rien ne se fait en Italie en faveur de la ligue. On attend incessamment l'arrivée de l'Empereur; Florence est dans l'anxiété; mission spéciale de Cavalcanti. Audience du Roi : que peut attendre la Cité de la guerre ou de la paix? Livrée à elle-même, lui sera-t-il permis d'envoyer une ambassade à l'Empereur? Réponse du Roi : tout sera bientôt prêt pour la guerre; Florence sera comprise dans le traité qui est sur le point de se conclure; enfin le Roi n'ignore pas la mission secrète que le Florentin Alamanni a déjà remplie près de la cour d'Espagne; si les Florentins le quittent pour l'Empereur, ils quitteront un ami pour un maître. Les Impériaux ne veulent pas comprendre les confédérés dans le traité, mais leur consacrer un traité à part; vives réclamations des ambassadeurs; piége tendu par les Impériaux : les confédérés sont compris dans le traité, si dans les quatre mois suivants ils s'acquittent de leurs obligations envers l'Empereur, ces obligations n'étant pas spécifiées. Démarches des ambassadeurs auprès de Madame et auprès du Roi. Nouvelle de l'alliance conclue entre le Pape et l'Empereur à Barcelone. Une fois les enfants de France délivrés, la guerre recommencera sans doute. Inquiétude que cause aux Florentins l'expédition de Pérouse.

Alli undici giunse quà Bartolommeo Cavalcanti, quale io vidi molto volentieri; e mi parve di assai importanza il presentarlo al più presto alla Maestà del Re, ad effetto che esponesse quanto per le Signorie Vostre gli era stato imposto; mentre io rappresentassi quanto per l'ultime delle Signorie Vostre mi si commetteva, con fare intendere a detta Maestà in quanta ansietà e perturbazione d'animo quelle si trovavano per la passata di Cesare con le forze più volte replicate e dimostre, senza vedersi in Italia alcun sussidio nel quale si potesse sperare qual-

[1] Cette lettre a été imprimée par M. Alberi, *Assedio di Firenze.*

che difensione; per il che desideravano le Signorie Vostre intendere quali dovessero essere i modi per i quali si potesse cercare qualche mezzo di salute; e se il farsi innanzi a Cesare, cercando di placare l'ira sua contro di noi dovesse recar molestia a questa Maestà. Presi dunque partito, non senza dispiacer d'animo, per esser le cose di quà in continuo conflitto, di trasferirmi alla corte, distante da questo luogo, secondo il costume nostro, cinquanta miglia: e, presentatici a quella, fu per Bartolommeo esposto tutto ciò che nella sua istruzione si contenea, e successivamente per me la commissione predetta, riducendo a memoria a questa Maestà che, se nel *dodici*, essendo la Maestà del Re Luigi di buona memoria espulsa d'Italia, senza speranza alcuna di potere per allora soccorrere la Città, la Maestà sua permesse che potesse e dovesse farsi collegazione con alcuno dei collegati contro di lei, per non aspettare tutto l'eccidio della Città (e tuttavia non fu tal permissione in tempo che si potesse comodamente provvedere, anzi ne seguitò la rovina della Città, nella quale stette sommersa quindici anni, senza esserne mai rilevata da alcuno); vedendosi ora questa in un consimile termine d'esser mancate tutte le forze Francesi in Italia, ed aversi a difendere da un Papa e da uno Imperatore potentissimo, avriano desiderato i cittadini della medesima di non incorrere nei medesimi termini ne' quali allora incorsero; ad effetto ancora che, salvandosi, potessero qualche volta esser proficui ed utili a Sua Maestà, accadendo il suo ritorno in Italia : il che nondimeno desidererebbero le Signorie Vostre fare con tutta la buona grazia di quella. E quivi corroborai il mio parlare con quelle migliori ragioni che seppi, le quali per brevità ometterò.

Rispose Sua Maestà, secondo il suo costume, molto caldamente all' una e all' altra proposizione, e prima a quanto s'era esposto per Bartolommeo del desiderare le Signorie Vostre d'intender quello che si potessero promettere della guerra o della pace. Quanto alla guerra, replicò tutti i provvedimenti più volte per me narrati : d'avere già a *Lyon* dieci mila lanzichenecchi, e che fin da ora noi potevamo mandare un uomo ad investigare se così è, e non trovando esser così, dicessimo

lui essere il più tristo uomo del mondo; avere inoltre ad essere ordinati dieci mila venturieri Francesi, otto mila Svizzeri, gli uomini d'arme e le altre preparazioni necessarie per doversi tutti trovare alli otto del mese futuro in detto luogo : di modo che potevano le Signorie Vostre promettersi della guerra una pienissima sicurtà. Della pace, disse sperare le Signorie Vostre dovere essere incluse insieme con tutti gli altri confederati ed amici di Sua Maestà. E, sebbene non aveva certificato me nè gli altri oratori nelle condizioni quali pretendesse Cesare contro di noi, non ce ne dovevamo maravigliare, atteso che era cosa che dipendeva da' Germani e non da lui; facendo giuramento molto efficace, per quel sacramento che aveva quella mattina visto celebrare, che, se fosse domandato delle condizioni, non l'avrebbe saputo dire, per esser questi Germani uomini tanto varî e poco pratici in maneggiare cose grandi quali erano queste, come ci aveva espresso madama la Reggente nella visita fattale insieme con Bartolommeo. Nondimeno affermò Sua Maestà avere scritto a Madama, sua madre, che non pensasse in modo alcuno far composizione senza includere tutti i confederati, i quali se avesse voluto abbandonare, già buon tempo fa avrebbe ricuperati i figliuoli; sopra che in verità s'era ristretta la difficoltà, secondo che ci riferì il signor *de Langey*, il quale era ito in poste più volte di su e di giu per tal effetto. Di modo che in su questa risoluzione istantissimamente si fermò Sua Maestà.

Ma, quanto alla proposta fattale per me del cercare e procurare qualche rimedio con Cesare per la salute della Città, disse quasi sorridendo : « Io penso che a quest'ora voi abbiate messo in atto quello di « che oggi domandate parere a me. Imperocchè è gran pezzo che io « intesi di uno Alamanni[1] vostro Fiorentino, il quale con Andrea Doria « s'era trasferito in Ispagna; del che non ho mai voluto far querele « con voi, anzi me ne sono passato senza dirne altro. Non so se i Vostri « Signori pensino questa esser la salute loro; io non sono per resistere

[1] Luigi Alamanni était en effet passé en Espagne avec André Doria. L'ambassadeur vénitien à Florence l'avait su et en avait informé l'ambassadeur de France. (Voyez la correspondance de Carlo Capello, lett. VII, p. 19. *Assedio di Firenze*, Alberi.)

«alla voglia di quelli; ma bene vi ricordo che, stando con me, possono «conoscere di stare con un loro compagno, e, se starete con Cesare «l'avrete per signore forse non molto grato. E, sebbene il Re *Louis* «usò il termine detto con la Città vostra, fece il debito vedendo non «vi poter soccorrere, ma ora non siete per incorrere in danno alcuno, «stante i provvedimenti già detti, e sendo io disposto al passare *omnino* «in Italia, passando Cesare; pensando d'avere io in ogni modo a «restare superiore con quello, atteso che non può venire troppo «forte, e venendo debole verrebbe prigione. E però ogni uomo che «avesse giudizio dovrebbe desiderare la passata sua, ed io sono un di «quelli che la desidero.» Per il che potemmo comprendere tal ufficio non gli essere molto a grado, nè altro potei ritrarne, ancorchè io usassi un termine con quella Maestà forse meno conveniente a un tal uomo; imperocchè io gli dissi: «*Sire,* la Maestà Vostra tante volte m'ha «affermato e ripetuto le medesime cose, che se io non veggo l'osser«vanza di quelle, non che io creda mai più a parola di Re, dubiterei «se avessi a credere a Dio.» Al che egli disse: «Voi avrete mille ra«gioni, perchè io ve l'ho promesso e con effetto lo adempirò.» Noi ci ingegnammo giustificare l'andata di Luigi Alamanni, mostrandogli lui, come giovine e amico cordialissimo di Andrea Doria, aver voluto un poco soddisfare al detto messer Andrea. Talchè il Re ne restò assai soddisfatto; e così ci licenziammo da lui, e ci riducemmo subito in questo luogo.

Dove, instando per la resoluzione e dichiarazione delle condizioni da doversi per li confederati promettere e servare per tale inclusione, trovammo avere li negoziatori Fiamminghi quasi che composte tutte le cose e differenze e discordie che insorgevano fra Cesare e questa Maestà, e solo restare la difficoltà sopra li confederati; ricusando detti Fiamminghi di includerli nel contratto da farsi tra dette Maestà, ma doversi separatamente trattare di quelli. Il perchè, dolendomi insieme con tutti gli altri oratori con questi signori della Corte insieme ed in disparte, mostrando che questa non era la ricognizione della fede, massime della Città nostra verso questa Corona, nè l'osservanza delle

promesse per il Re, per Madama, e per loro signorie fatteci, la qual cosa darebbe poca reputazione e fede a questa Maestà e le sarebbe causa di non trovar mai più uomo in Italia che si confidasse in quella; i medesimi nello stesso giorno mandarono per noi e ci lessero una cedola di un capitolo dato per li Cesarei, il tenore del quale sarà incluso in questa, e del quale la sostanza è : Che la Maestà del Re debba fare e curare con ogni suo potere ed effetto che i Veneziani e i Fiorentini, infra quattro mesi dal dì della data della presente composizione e pace, facciano ragione a Cesare e Ferdinando, Re d'Ungheria e di Boemia, di quel che rispettive debbano loro; le quali cose fatte, s'intendano essere inclusi e compresi in detta composizione e pace, e non altrimenti. Il qual capitolo parve a ciascuno di noi molto difforme dalla inclusione e comprensione promessaci, specialmente non dichiarandosi quello a che si pretende noi essere tenuti, talchè non si sa che rispondere; aggiunto massime il non avere io mai potuto avere dalle Signorie Vostre informazione nè istruzione alcuna della medesima materia trattata in Palencia per Domenico Canigiani, ancorchè moltissime volte per mie lettere domandata; dove che m'è bisognato andar mendicando da messer Zanobi Brizio qualche lume di ciò, per essersi egli trovato secretario in quel tempo; il qual mi mostrò la somma allora domandata ascendere a trecento mila scudi, de' quali, e di molti più, pretendeva Cesare che gli fosse la Città debitrice; parte per non aver perseverato in contribuire come erano obbligati nella guerra dello ammiraglio[1], e parte quando il Cristianissimo passò in Italia e restò prigione a Pavia, e per altre spese che Sua Maestà disse aver patite per mancamento e difetto delle Signorie Vostre. Al che si rispondeva, le obbligazioni per detti conti fatte essere state osservate. Nondimanco oggi costoro non domandano determinata somma, ma quello che siamo tenuti. E pensiamo che lo facciano affine che, stando in questa ambiguità, corra il tempo de' quattro mesi, e ci troviamo esclusi, e senza alcuna protezione. Onde, dopo che avemmo sopra di ciò molto esclamato, e che i detti

[1] La campagne de l'amiral Bonnivet, 1523-1524.

signori ci ebbero detto che non mancherebbero di diligenza in soddisfarci quanto a loro fosse possibile, conoscendo noi che il desiderio del ricuperare i figliuoli del Re li faceva alquanto precipitare, risolutosi il consiglio, ci restringemmo di nuovo insieme, e discorremmo ed esaminammo questa materia; e tuttavia ci pareva la cosa sinistra e contro il bisogno nostro, per non vedere chi avesse ad intendere queste nostre ragioni con Cesare e dare sentenza sopra esse; alla terminazione sua propria non ci parendo da dover stare. L'oratore Veneto in disparte parlò con il gran cancelliere, perchè in lui e nel presidente, come uomini scientifici, risiede tutta questa discussione, ma trovò le medesime difficoltà : pure quegli si offerse di fare ogni opera di modificare e correggere detto capitolo, talchè ne risultasse certo senso ed intelletto. Ed inoltre abbiamo pensato ricorrere domattina a' piedi di Madama, e sopra di ciò esclamare e fare istanza, mostrandole queste non essere le promesse per lei e per la Maestà del Re più volte fatteci. E, quando avremo fatto tal cosa e opera, siamo in proposito di trasferirci, o tutti o parte di noi oratori, alla Corte, per fare il medesimo con questa Maestà. E non possiamo credere che qualche termine non si pigli a questa difficoltà.

Le condizioni di Milano stanno esse pure dubbie ed ambigue, massime perchè nuovamente è venuto notizia a questa Maestà come, sotto il dì ventinove del passato, fu pubblicato in Barcellona, fra Cesare e Ferdinando da una parte, e Clemente Papa dall' altra, lega e confederazione; per un capitolo della quale la detta Maestà Cesarea dice esser contenta che la causa del duca Francesco Sforza sia veduta e conosciuta da giudice non sospetto; ed, essendo colpevole, si provveda un' altro dello stato di Milano con soddisfazione di Sua Santità e della prefata Maestà Cesarea. La qual lega, quando sia vera, non può stare con la pace che si tratta qui, perchè vi si contengono capitoli al tutto oppositi a quelli di detta pace; massime dove dice che Sua Maestà Cesarea piglia speciale protezione della casa de' Medici e dello stato e dominio di Firenze, e ne farà la volontà del Papa, promettendo l' una e l'altra parte prestare aiuto contro alli suoi ribelli.

Ritraemmo appresso dal detto cancelliere e gran maestro, essersi per loro procurato che il capitolo predetto della inclusione fosse piuttosto generale e dubbio su quello che si dovesse a detto Cesare che esprimere la quantità certa, ad effetto che sempre per noi si potesse dire esser parati ad adempire e soddisfare Sua Maestà Cesarea di tutto quello che si mostrerà dovere avere, e frattanto, pendente questa discussione, loro possano ricuperare i figliuoli : i quali ricuperati, saranno per riassumere la protezione e difesa di tutti noi altri, pigliando questa causa per legitima di potersi partire dalla pace. Il che, se così si potesse veramente operare, sarebbe ottimo rimedio alla salute nostra. E però ci hanno detto, non senza mistero, averci richiesti dei mandati a fine di poterci ristringere nella medesima collegazione, sperando ad ogni modo aversi a suscitare potentissima guerra fra loro per le cose d'Italia. Non so quel che io mi debba giudicare di questi progressi, nè di quello che io possa accertare alle Signorie Vostre, trovandomi io ora più certo che dubbio di quel che abbia a seguire dopo la conclusione di tal pace, la qual si vede certa, ed i soccorsi promessi dubii ed incerti all' usanza ; e massime intendendo non solo per l' ultima delle Signorie Vostre delli undici, quanto per una publica voce e fama, e per gli avvisi di Roma, la riunione delle forze Cesaree del regno per l'impresa di Perugia, e forse per altra impresa alla Città nostra più dannosa. La qual cosa discorrendo questa mattina col gran maestro, mostrava non poter credere tale impresa dovere esser molto potente, per non potere i Cesarei lasciare a discrezione il regno di Napoli; e, quando fossero tre o quattro mila quelli che fossero spinti a tale impresa, si dovrebbe potere per il signor Malatesta resistere con l' aiuto della Città; ancorchè egli mostrasse temere che con detti Imperiali concorressero le forze del Papa, al quale avrebbonsi a restituire le terre usurpate ed occupate indebitamente. Ed intesi poi che similmente verrebbe compresa la città di Perugia in tal restituzione, e sarebbe il Re obbligato per condizione della pace a fare e curare che la Chiesa fosse restituita, onde mi par vedere Malatesta in mal grado, andando questa impresa avanti.

Questo è quello che si può di presente significare alle Signorie Vostre della pace e della guerra. Andremo dietro aiutando la materia quanto sarà possibile, e le Signorie Vostre faranno quanto giudicheranno essere a proposito.

XVI.

CARDUCCI AUX DIX.

Cambrai, 24 juillet 1529.

Sommaire. — Nouvelles exigences des Impériaux; rupture des conférences; préparatifs de départ; dispositions belliqueuses. Tout se découvre; l'Empereur n'a traité que pour prendre le temps de préparer son expédition d'Italie; le Pape se déclare; son alliance avec l'Empereur est désormais publique; il menace Pérouse, négocie avec Sienne et veut être maître de Florence.

Questi signori mandorono per noi con gran celerità e istanza, e convenuti insieme Milano, Ferrara ed io, ci esposono come, cercando questa illustrissima madama la Reggente, con la illustrissima madama Margherita, la modificazione detta del prefato capitolo, gli fu per gli agenti di Cesare e per lei porti nuovi capitoli, per li quali si domandavono alcune terre fortissime e vicine alla Francia, Contea, e *Lyon* per una giornata, cosa opposita a tutto il precedente trattato già stabilito e fermo. Talchè detta madama la Reggente, per l'uno e l'altro rispetto, ruppe e disciolse ogni conclusione già fatta. E si parlò con resoluzione di partire questa mattina per alla corte della Maestà del Re; ma, gravata da detta madama Margherita, ha differita la sua partita a domattina senza alcuna dubitazione; rimproverandoci che, avendo noi spacciato, revocassimo le lettere indietro, e dessimo avviso a Vostre Signorie di questo nuovo successo, e come tutta questa negoziazione si risolveva in su la guerra ; pensando loro quello ch' era parso a tutto il mondo, che questa fosse una lunga, ad effetto di tenere la Maestà del Re sospeso al fare le provvisioni necessarie per Italia in tanto passare. E però si aveva a fare intendere per qualunque di noi a suoi signori che quello, che tante volte s' era per questa Maestà promesso, del passare in Italia con le

forze più volte repetite, si doveva mettere ad esecuzione, e non se ne mancare di niente con tutta la celerità possibile. E a tale effetto ho preso partito di spacciare subito la presente, a fine che Vostre Signorie possino pigliare qualche alleggerimento de' loro affanni. E nondimanco volsi questa sera riparlare col signor gran maestro, per intendere se tal deliberazione era in modo ferma che se ne potesse deliberatamente dar notizia a Vostre Signorie; e mi affermò strettamente che s'è per avere. Io oggi ho ricevuto le de' XII e due de' XIII di Vostre Signorie; mostrandogli in che pericoli stava la Città, per le convocazioni, quali si vedono suscitarsi ad instanza del Papa contro a l'abbate di Farfa e Malatesta, e delle pratiche quali si tengono co' Senesi per riconciliarsi col Papa, e mezze per poter travagliare la nostra Città. Mostrandogli[1] che, se non si porgeva subito l' occasione, e soccorso a tale impresa, si portava pericolo della libertà nostra; la quale già era per Cesare, nella confederazione fatta col Papa, per trasferirsi in poter di quello. E gli detti la copia della lettera intercetta dal Vescovo *de Vaison,* acciocchè vedessono quello, di che stavano in dubbio, esser certissimo, che il Papa gli aveva tenuti in parole insino a questo termine che Cesare dovesse passare in Italia, e allora scoprirsi amico suo e inimico loro, come ha fatto. Non mi potè sua signoria dare altra risposta se non la già detta, dell' essere questa Maestà di fuoco a questa impresa, e che tutti domattina s' invierebbono per alla corte, per concludere e eseguire tutti i provvedimenti necessarii. E sarà facil cosa, che quello che si sarà ritratto per l'oratore Veneto e Bartolommeo[1] Cavalcanti[2] dalla Maestà del Re, a' quali questa mattina per cammino subito significai questa rottura, sia per detto Bartolommeo significata a Vostre Signorie, come gli detti in commessione; che non posso pensare che possa essere altra, che quello che io come di sopra ritrassi da Sua Maestà, dello sperare più nella guerra che nella pace, ed essere dispostissima a tale impresa, anzi desiderar questa sua passata, pro-

[1] Au grand maître.

[2] Carducci était resté à Cambrai et avait envoyé Cavalcanti auprès du Roi, en compagnie de l'ambassadeur vénitien chargé, au nom de tous les confédérés, d'obtenir des conditions meilleures.

mettendosi assolutamente la vittoria per le ragioni già dette. E, sperando trovarci subito con quella, non mancherò di scaldarla e animarla all' osservanza delle promesse infinite volte fatte, offerendogli tutti quei presidii che per la Città si potranno impartirle. E di tutto quello che si ritrarrà e che si vedrà seguire, con la diligenza possibile se ne darà notizia a Vostre Signorie.

XVII.

CARDUCCI AUX DIX.

Cambrai, 24 juillet 1529.

Sommaire. — L'archevêque de Capoue et le légat ont renoué les conférences; tout est remis en question. Que va décider le Roi? S'apercevra-t-il que l'Empereur et le Pape se jouent de lui? Soutiendra-t-il, comme il le doit, ses alliés d'Italie?

Io non posso mancare di scrivere quel che si vede, secondo la varietà di questi cervelli nelle loro operazioni, accecati massime dalla troppo cupidità della ricuperazione di questi figliuoli. Di modo che io non so dove mi sono, per il dispiacere quale penso che piglieranno Vostre Signorie, trovandosi in evidentissimi pericoli, come per le loro de' XII e XIII veggo. Questa mattina, in sull' aprire della porta, secondo iersera a notte s'era deliberato la partita, e che mi aveva accertato il gran maestro, vennero dentro tutti e muli, carrette ed altri preparamenti per caricare ed eseguire tal deliberazione.

Ma la callidità e astuzia di questo arcivescovo di Capua maladetto, insieme con il legato, ha tanto potuto con l' una e l' altra madama, che ha impacciata questa pratica; e non ad altro effetto, secondo il giudizio comune di quelli che sentan bene, che questa Maestà stia sospesa su preparamenti per lei deliberati, tanto che Cesare si trovi in Italia, giudicando che altrimenti il Papa, già scoperto per la lega fatta, si potesse trovare in evidente pericolo.

Non posso interamente sapere qual sarà la deliberazione della Maestà del Re, alla volta della quale s' inviò, come è detto, l' oratore Ve-

neto, e con lui Bartolommeo Cavalcanti; al quale nondimanco imposi che di quanto si ritraeva da detta Maestà per sua lettera ne desse notizia a Vostre Signorie. Però non ho voluto mancare di significare a quelle il seguito insieme a quest'ora, acciochè vegghino che la cosa resta nel medesimo termine, contenuto nelle mie prime con questa allegate. Attendiamo con la diligenza possibile, che per l'oratore Veneziano e Bartolommeo si avvertisca la Maestà detta di questa decezione; e che non voglia lasciare i Veneziani e noi così abbieti e non compresi, non lo meritando la fede, e devozione nostra, secondo che ultimamente mi promesse e ne accertò. Non so quello che si potranno le loro intercessioni; ma so bene che costoro efficacemente affermano che, recuperati i figliuoli, durante ancora il termine dei quattro mesi, non sopporteranno che siamo indebitamente gravati e molestati. Benchè mi paia tal remedio dubbio, ed averci poca fede e speranza, non cesserò io di quà con queste madame e signori di tener buona diligenza, investigare, e ricordare tutto quello che faccia a proposito.

XVIII.

CARDUCCI AUX DIX.

Cambrai, 3 août 1529.

Sommaire. — Difficultés que présente l'article relatif aux confédérés. Une partie des ambassadeurs est auprès du Roi, qui promet de ne rien conclure sans ménager les intérêts de ses alliés. Carducci n'a pu obtenir communication des articles; le légat lui a seulement affirmé que Florence n'avait rien à craindre. La principale difficulté provient des Vénitiens, qui refusent péremptoirement de s'engager à combattre le Turc, malgré les instances du grand maître pour les amener à se désister de leur opposition sur ce point. Entretien secret avec le grand maître, qui affirme de nouveau que les Florentins sont compris dans le traité, avec la condition de payer à l'Empereur la dette qu'il réclame d'eux, et dont il se réserve de déterminer la valeur; condition vraiment exorbitante, et que les Français s'efforceront de modifier. Le Roi est instamment prié d'envoyer du moins quelque secours d'argent à la Cité, ce qui lui sera malaisé à cause de la rançon de ses fils, qui est de douze cent mille écus d'or. Que les Florentins tiennent tête au Pape jusqu'à la conclusion du traité, qui leur servira de garantie. Montant de la somme que l'Empereur pourrait exiger des Florentins; nécessité de régler ce compte. Tout est disposé pour la publication de la paix.

Son certo che Vostre Signorie siano state e stiano con qualche ammirazione della difficoltà del comporsi questa causa de' confederati, del sapere la inclusione o la esclusione loro, la quale non è stata, e ancora non si può dire esser piccola, perchè questi nostri Francesi sono tanto al di sotto cogli Imperiali, che è loro quasi necessario ricevere ed accettare queste condizioni che son porte loro.

Nondimanco, avendo io avuto sempre da questa Maestà e da questi signori una quasi certa speranza del dovere essere inclusi con condizioni oneste e comportabili, non ho voluto desperare Vostre Signorie, acorchè non abbino loro voluto accettare tal cosa per la varietà di questi Fiamminghi, i quali di momento a momento variano, e suscitano nuove querele, o per protraere la materia sino alla passata di Cesare, o per altro oggetto; il quale fa stare tutti questi signori alterati, e poco soddisfatti di tal modo di negoziare. E per certificarci più di tal materia, convenimmo tutti gl' oratori di dovere, parte di noi trasferirsi a' piedi della Maestà del Re, e parte rimanerne, per non lasciar passare la cosa indifesa. E andovi l' oratore Veneziano e di Milano, e vi mandai Bartolommeo con essi; e si ritrae la mente espressa di detta

Maestà del non voler consentire in modo alcuno ad alcuna convenzione di pace, senza la inclusione di tutti i suoi collegati, come penso significasse detto Bartolommeo a Vostre Signorie. E con tale resoluzione rimandò il signor gran maestro, e tanto ne fu da sua signoria referito, e di continuo ci ha mantenuti in questa credenza. E, se bene per noi si sia fatto instanza grandissima del voler vedere i capitoli nostri, nondimeno non vi è mai stato concesso, affermandoci quelli non esser terminati; talchè, secondo il vulgo, ogni cosa resta composta tra Cesare e questa Maestà, salvo che i casi di noi altri confederati; benchè tal difficoltà apparisca piuttosto restare rispetto a' Veneziani che per conto di Vostri Signori, secondo che ne fa intendere la signoria del legato. Il quale dice e afferma aver visto il capitolo che concerne la Città, per il quale apparisce compresa ed inclusa pure *et simpliciter*, col riservo già detto del dovere, infra quattro mesi, convenir con Cesare di quello che gli fosse debitamente dovuto; egli offerse far diligenza d'averne copia, il che per ancora non ha fatto. E per aver visto l'arcivescovo di Capua questa pace conclusa, in diligenza s'è partito di quà, stimasi per trovarsi a Genova in su la passata di Cesare.

La difficoltà che nasce rispetto a Veneziani è perchè nel proemio di detta pace si presuppone quella farsi infra detti principi per riparare a' pericoli della Repubblica Cristiana, i quali si vedano grandissimi per la potenza e movimento del Turco; al che non vogliono detti Veneziani per conto alcuno che apparisca che loro abbino tanti ed espressi consentito e ratificato; d'onde che i Fiamminghi pigliano occasione di lasciarli. Fu poi che loro medesimi dicano non volervi intervenire; e, trovandosi questa mattina dato opera col signor gran maestro, quello molto s'interpose al voler persuadere al detto Veneziano che non volesse esser causa d'impedire questa pace con questa sua resistenza, mostrando che alcun loro consenso non v'era necessario, e che era in facoltà di detti principi far qualunque contratto a lor piacere, e che includesse i confederati, purchè loro non ratificassero o non intervenissero in esso, come non hanno a far loro, nè alcun altro di noi; solo s'ha, infra il tempo determinato, dar quella quantità debita a detto

Imperatore; ma, quanto al concorre alla spesa contro al Turco, nè loro Veneziani nè altri s' intendono obbligati, di modo che potevano sicuramente lasciarsi comprendere e includere in detta pace. E, nonostante ogni suo sforzo e persuasione, non fu possibile quietarlo; affermando aver così in comandamento da' suoi signori, il quale non intendeva preterire.

Dove, resoluto tal colloquio, mi tirai da parte col signor gran maestro, e con quella fiducia quale ho avuta sempre con sua signoria, lo strinsi a dovermi dire in che termine si trovasse la Città in questa capitolazione, a fine che io potessi con la Maestà Cristianissima negoziare circa e bisogni occorrenti della Città. Narrandogli li imminenti pericoli, quali Vostre Signorie significavano per le de' XVIII e XXII, ricevute ieri, mandatemi dalla corte per l' uomo dell' abbate di Farfa, i quali si mostravano di natura, che facilmente si potevano desperare della salute, veduto lo sforzo e l' impeto quale fa il Papa con le forze di Cesare e sue, per virtù della confederazione ultimamente fra loro fatta in Ispagna; risposemi, con promissione di non doverlo significare al Veneziano nè ad altri, la Città essere assolutamente compresa, e di questo non essere controversia nessuna; ma solo restare la difficoltà in quello, che avevano proposto loro, del modo di liquidare Cesare questo suo debito, a fine che non se costituisse giudice e parte, domandando qualche quantità eccessiva, e non esserci chi dovesse esser giudice di ciò. La qual considerazione è parsa loro sempre ragionevole e però ne fanno instanza, per vedere se si potesse tal difficoltà rimettere nel giudizio di questa Maestà; il che, credo, sarà difficile; e dubito che Cesare non pigli di questo occasione di dire, *Turbasti mihi potum,* e di offendervi. Riscaldai sua signoria, quanto mi fu possibile, di tener conto di cotesta povera Città, la quale è stata sempre amica, e sola nella devozione e fede di questa Corona; e che volesse far capace la Maestà del Re che il debito richiedeva al presente soccorrerla con qualche buona somma di danari, così come non ha mancato quella con tutti i modi nell' occorenze sue. Mostrossi prontissimo a fare ogni diligenza possibile che così seguisse, benchè io pensi la cosa

esser difficile, per la somma d'un milione e dugento mila scudi, che al presente debbano sforzare per dare a Cesare; le quali quantità di danari non so come saranno pronte a numerarsi, che secondo che io intendo da questi mercanti, aranno delle difficoltà; e però credo che con questa causa si scuseranno del non poter soccorrere Vostre Signorie. Nondimanco, piacendo a Dio, mi trasferirò alla corte per questo conto, e di quel che seguirà io m'ingegnerò darne notizia a Vostre Signorie. Alle quali arei desiderato dare più certa notizia di questa benedetta conclusione, la quale s'è già differita più dì (poichè già s'eran fatti palchi e preparamenti nella chiesa cathedrale per la pubblicazione di quella) per la variazione di già detta di questi Fiamminghi. Ma, spacciando questo oratore Veneziano per questa causa di Venezia, ho preso questa occasione di dare questa poca notizia a Vostre Signorie.

Conforto bene con ogni reverenza quelle al prepararsi e resistere a questi insulti e impeti del Papa, tanto che, seguendo questa pubblicazione con la inclusione già detta, e venendo Cesare, Vostre Signorie si trovino in termine di potere insistere appresso di quella Maestà per la salute loro, per virtù di detta inclusione. E non posso credere che la bontà di Dio, mediante la giustizia della causa vostra, non abbia misericordia di quelle, facendo quelli umani rimedii che saranno possibili.

Ho ricevuto quelle copie de' pagamenti, e protesti fatti agl' agenti di Cesare, e la domanda fatta in Palencia di trecento mila scudi; con condizioni che, non servando le cose contenute in detta pace, s'intendesse la Città *in futurum* obbligata a pagare trenta mila scudi il mese, insino a tanto che fossono le cose dette osservate. Talchè si sarebbe incorso, per la inosservanza, in una somma di settecento mila scudi e tanti; per il che, seguendo pace, penso che sarà necessario che Vostre Signorie pensino a mandare uomini a incontrare detta Maestà Cesarea per tal composizione; chè quà non si può pensare a quella, come mostrano pensare Vostre Signorie; confortandole al voler cercare che la somma sia piccola e il tempo lungo. Quanto al non aver mandato

di poter far nuova confederazione e collegazione, in caso che Cesare non osservasse, per le cause per Vostre Signorie addutte, aprono ogni vera considerazione, e mi governerò nel modo significatomi in quello, e in ogni altra cosa. Trasferendomi alla corte, come spero, domattina, vedrò di parlare con *Robertet* de' casi dell' ambasciadore costì residente, e far l' affare che Vostre Signorie m' impongono.

Si vede da ogni banda la composizione esser fatta, quanto alle cose pertinenti a' principi; solo resta questa difficoltà de' collegati, come ho detto, la quale pensano questi Francesi farsi a causa che si perdino gli amici loro; il che non intendevano di fare in modo alcuno, secondo che questo dì ho inteso da M. *Bayard,* il quale ha di sua mano disteso questo trattato di pace. E vedesi la chiesa cattedrale tutta pararsi ad effetto di detta pubblicazione. E, se occorrerà cosa di momento, non mancherò darne a Vostre Signorie particolare avviso.

XIX.

CARDUCCI AUX DIX[1].

Saint-Quentin, 5 août 1529.

Sommaire. — La paix est publiée; exclusion des Florentins et des autres confédérés. Consternation des ambassadeurs. Le Roi a violé ses promesses et ses serments réitérés; il était impossible de supposer une si odieuse trahison; il sacrifie l'Italie à la délivrance de ses fils. L'ambassadeur a été confirmé dans son erreur par les mensonges du légat. Venise, Ferrare et Florence sont livrées aux ressentiments du Pape.

Io non posso senza infinito dispiacer d'animo significare l'impia ed inumana determinazione di questa Maestà e suoi agenti in questo trattato di pace, stretto contro mille promesse e giuramenti del non concludere cosa alcuna senza la partecipazione degli oratori degli aderenti e collegati, come più volte s'è per me scritto e significato alle Signorie Vostre, e per gli altri oratori ai loro signori. E nondimeno, senza

[1] Cette lettre a été publiée par M. Alberi, *Assedio di Firenze.*

farne alcuno di noi partecipe, questa mattina hanno pubblicato la composizione e pace con gran solennità ed altre dimostrazioni d'allegrezza, senza includere alcuno. Di modo che non s'è alcuno di noi potuto contenere di non mostrare a questi signori la loro ingiustizia ed indegna rimunerazione della tanta osservanza, spese ed incomodi da noi patiti per questa Corona. Talchè sarà una perpetua memoria alla Città nostra e a tutta Italia quanto sia da prestar fede alle loro collegazioni, promesse, e giuramenti: e che doveva ben parere lor troppo averci fatto star quindici anni servi, nè mai aver fatto segno alcuno di pensare alla nostra liberazione. Non seppero dedurre scusa alcuna, salvo che il desiderio di ricuperare i figliuoli; benchè io repplicai loro la nostra libertà non dovere esser prezzo della loro ricuperazione, come avevano fatto, avendo venduto, anzi dato in preda, tutti noi per loro.

Nè mancò l'oratore Veneziano disse loro animosamente, che s'eglino avevano fatto pensiero che a tale effetto dovesse la Serenissima Republica rilasciare le cose di Puglia, che avevano mal pensato. Imperocchè, essendo lasciati per nemici di Cesare, volevano esser lasciati giustificatamente, e che non mancava loro animo di difendersi; affermando che, avendo prevista tale decezione, avevano condotto nel golfo d'Otranto galere cinquanta: « Adunque, disse il signor grand maestro, voi in questo « modo ci volete impedire la ricuperazione dei nostri figliuoli; ma « guardate che, avendo voi un nemico, non ne abbiate due. »

Ferrara similmente esclamava, avendo sempre presupposto, per la contratta affinità con questa Maestà[1], dovere essere in potissimo stato di salute, e nondimeno si trova sotto la medesima censura che noi altri. Solo l'oratore di Milano si va temporeggiando, per essere compreso nella collegazione del Papa in Spagna.

Confesso veramente in questo potermisi imputare aver prestato fede a tante affermazioni di non concludere mai senza i collegati; ma parimenti e più hanno peccato tutti gli altri oratori, i quali hanno dato ai loro signori molto più certa speranza che non ho dato io alle Signorie

[1] Le fils du duc de Ferrare venait d'épouser madame Renée de France.

Vostre. E parmi d'avere ad essere scusato, ricordando alle Signorie Vostre l'ultima asserzione del Re, dove si trovò Bartolommeo Cavalcanti, e come anco per una sua avranno inteso le Signorie Vostre; cose che certamente avrebbero ingannato ogni uomo, visto che espressamente e con giuramento disse non essere mai per comporsi con Cesare altrimenti, e piuttosto voler perdere i figliuoli che mancare ai confederati. E credo che, se non fossero state tante importunità, o il tanto desiderio di madama, sua madre, del recuperare questi figliuoli, lui non saria disceso a tal partito. Ma gli è bisognato contentare e soddisfare alle lacrime di lei. E, ancorchè dicasi che questa Maestà sarà per fare con Cesare ogni diligenza ed ogni opera per la salute nostra, e a tal effetto voler mandare un suo gentiluomo, confidando che, nel trattare questi conti tra Cesare e le Signorie Vostre, si verrà a condizioni oneste; nondimeno non è per dar fede in tali promesse, visto che la resistenza tanto grande di questi Imperiali di non ci volere includere, non è per altro che per poter pienamente soddisfare il Papa delle promesse che ci contengono nelle collegazioni di Spagna. A maggior mia decezione debbo soggiungere che, avanti che partisse l'arcivescovo di Capua, il quale non prima partì che avesse visto l'ultima composizione delle cose, la signoria del legato e lui, per Benedetto d'Antonio Gualterotti, mi mandarono a far intendere, mostrando di rallegrarsi, come la Città era assolutamente compresa nei capitoli della pace, con le condizioni nondimeno di dover contare con Cesare, e più offerendomi detto legato che, volendo scrivere, metterebbe le mie sotto le sue. Per il che, desiderando meglio accertarmi del vero, andai a visitare le signorie loro, e trovando di già partito Capua, ricercai dal legato quel che aveva di tal nostra inclusione; e mi disse avere visto il capitolo, e che anche si sforzerebbe di farmene aver copia. Non so quel che mi possa dire di una tal relazione, massime della signoria del legato; il quale sempre ha parlato, dove io abbia potuto intendere, come buon cittadino della Città, se non che dalle opere alle parole si vede gran differenza.

Il simil credo che sia accaduto ai Veneziani e Ferraresi, che gl'interessi del Papa abbiano loro pregiudicato così come a noi; e non più

considerazione si è avuta a' fuorusciti di Napoli ed agli altri. Veggo le cose trovarsi in cattivi termini per ciascheduno, se la bontà di Dio con la sua gran misericordia, qual molte volte ha mostro verso cotesta Città, non le soccorre.

E però, essendomi paruta questa cosa di tanta importanza, pensando che le Signorie Vostre si potessero nutrire con qualche speranza delle cose già scritte, non ho voluto perdonare a spesa, così come hanno fatto tutti gli altri, per darne pronto avviso a quelle; acciocchè, se rimedio alcuno ci restasse, la speranza non togliesse l'occasione di farsi incontro a Cesare, o altro che potesse loro giovare. Nè voglio omettere che, improperando questa mattina al gran maestro lo essersi la Maestà del Re tanto sinistramente portata con quelle, col non si contentare che potessero mandare uomini per vedere di placare l'ira di Cesare e di appuntare con lui del dare e dell' avere, come per l' ultime mie dissi; lui mi affermò, ribattendo le mie parole, che molto bene sapevano essersi mandato, già buon pezzo, Luigi Alamanni a tale effetto; nè gli furono mai capaci le giustificazioni già altra volta, come dissi, affermate alla Maestà del Re. Nondimeno disse che le Signorie Vostre mandassero pure, che a loro non dispiacerebbe ogni comodo e bene di quelle, ancorchè io gli dicessi questo essere il soccorso di Troja. E così questo medesimo dì ci siamo partiti tutti noi oratori di *Cambrai* per alla corte, la quale di presente si trova a *Saint-Quentin*, dove non mancheremo far con quella Maestà gli ufficî che giudicheremo poter essere in qualche parte proficui, che Dio il voglia! E di quanto seguirà se ne darà notizia alle Signorie Vostre.

XX.

CARDUCCI AUX DIX.

Saint-Quentin, 16 août 1529.

Sommaire. — Le Roi, qui a été longtemps invisible, a enfin donné audience aux ambassadeurs. Audience particulière accordée à l'ambassadeur florentin; dignité de Carducci : il s'abstient de toute vaine récrimination ; il demande un secours d'argent pour la Cité, et l'envoi d'Étienne Colonna comme capitaine. Réponse du Roi : il a eu la main forcée, et s'est vu dans l'obligation, pour revoir ses enfants, de souscrire à l'exclusion des confédérés ; il promet l'argent; il promet l'envoi de Colonna : mais que valent désormais ses promesses? Sa conduite à l'égard des autres ambassadeurs ; ses réponses préparées d'avance; misérables prétextes auxquels il a recours pour excuser sa trahison.

La République doit chercher au plus tôt à s'accorder avec l'Empereur.

L'affaire d'Étienne Colonna est expédiée; il va partir. Quant aux secours d'argent, malentendu entre le grand maître qui promet trente ou quarante mille écus, et le grand chancelier qui prétend que cette somme doit être envoyée à Florence pour le compte de Renzo da Ceri. De légères sommes sont envoyées secrètement au duc de Milan. Mauvais procédés et ingratitude des Français. Départ de la cour; l'ambassadeur suivra le Roi, qui l'évite comme un témoin de son manque de foi.

Per l'ultima mia del v del presente arete visto quanto insino a quel dì era seguito, della pubblicazione della pace infra Cesare e questo Re con esclusione di tutti i collegati; e di poi, sino a quel dì, abbiamo noi oratori tutti fatigato per avere audienza da questa Maestà. Ne mai s'è potuta avere, ancorchè l'abbiamo sempre seguitata in ogni luogo, dove è ita; salvo che questo dì, essendo quella tornata da *Cambrai*, dove è stata due dì in grandi demostrazioni e feste con Madama Margherita, col nome di Dio, ci fece intendere essere parata a udirci. E così, immediate che ebbe desinato, udì tutti particolarmente. E si vedde aver premeditato per ciascuno la sua risposta, stimando la nostra essere una medesima proposta del dolersi dell'esser così senza alcun rispetto lasciati a discrezione di Cesare, inimico vostro, per Sua Maestà. Benchè a me mi paresse spargere in vano tali parole e tali diligenze, non ci si vedendo remedio, desiderando massime non lo irritare nè provocare ad ira, anzi cercare, se si fosse possuto, conseguire da quella qualche commodo di danari, secondo il desiderio di Vostre Signorie. E però presupposi a Sua Maestà che, essendo di comune sentenza che le cose fatte per una necessità massime si debbono piuttosto

commendare che dannare, pensando quelle esser fatte per un' urgentissimo desiderio di recuperare i figliuoli, il che non era manco desiderato da Vostre Signorie che per quella; nondimanco pregai Sua Maestà che volesse, atteso il pericolo in che si trovava la Città vostra, e la spesa incomparabile che ella sopportava, consigliarla e aiutarla in tutti quei modi che a Sua Maestà paressono convenienti, senza alterazione della pace già fatta; reducendole a memoria, che con alcuni altri de' confederati Sua Maestà aveva obbligazione alcuna, o volontà di potere aiutarli e soddisfarli; e che la Città vostra doveva essere in precipuo luogo, per la naturale devozione e fede portata a questa Corona, visto quella essere circumsessa dalle forze Ecclesiastiche e Cesaree, e inoltre, passando Cesare, dovere essere la prima visitata e manomessa; cumulando intorno a ciò quelle ragioni che mi parvono a proposito, le quali per brevità lascio. Appresso, con istanza grandissima le ricordai la concessione e espedizione del signor Stefano Colonna, a fine che, per difetto d' uomini di governo, le bande di Vostre Signorie non patissono o non oprassono secondo il bisogno della Città.

Rispose mi primieramente alla prima parte, che, se bene s'era mancato di includere la Città nelli articoli della pace, non era stato per causa che non l'avesse avuta a cuore, come buon Fiorentino e amico di questa; ma che la necessità e resistenza grande di questi Fiamminghi, col mostrare di non aver mandate da Cesare quanto a' confederati, aveva forzato Sua Maestà a consentire quello che mai era stato di sua intenzione, intanto che più volte erano venuti a rottura per detta causa; e senza dubbio i detti Fiamminghi stettero tanto ostinati in ciò, che manifestamente conobbe che saria ruinato ogni cosa, e sarebbesi impedita la ricuperazione de' figliuoli; mostrando che, se potevamo tenerci alquanto vivi, era facilissima cosa che passassimo questo pericolo. Imperocchè si confidava che Cesare non potesse sostenere questa impresa e questa spesa, la quale era intolerabile e grande; e non essendo obbligato avanti la ratificazione, la quale si doveva fare in termine di due mesi, a dargli alcuna quantità di da-

nari, e infra sei settimane poi dovere avere cavato le sue genti d'Italia; di modo che scorreva tanto tempo che si verrebbe nel verno, al qual tempo non si potrebbono gl' eserciti adoperare, e che la Città in questo mezzo arebbe tempo a poter commodamente convenire e comporre con Cesare in quelli miglior modi che fosse possibile; e, per aiutare questa materia rispetto a tutti e collegati, aver ordinato, mandar lo ammiraglio per disporre la Maestà Cesarea a' commodi di ciascuno; talchè sperava che dovesse operare gran frutto. E così andò molto largheggiando di parole, secondo il costume; alle quali io, visto la speranza delle cose passate, non posso più aggiustare fede alcuna, e tanto più quanto, avendo avanti a me parlato l'oratore Veneziano, e di poi Milano, mi referì detto oratore Veneziano cosa che mi dispiace più che cosa che mi sia dispiaciuto fino ad oggi. E questo è che per noi oratori fossimo venuti a rottura, o con parole alterate con Sua Maestà, ecc. Aveva a ciascuno pensato la risposta : al Veneziano diceva che per colpa sua non erano stati inclusi, per non voler consentire alle cose del Turco; al Milanese diceva lui essere composto con Cesare per mezzo del Papa, come appare per la collegazione di Spagna; e che a' Fiorentini si poteva giustificare, con dire loro non essere confederati nè collegati con lui : imperocchè, se fecero composizione alcuna con *Lautrec* nell' impresa di Napoli, quella non fu per Sua Maestà ratificata e approvata; cosa certamente manco che degna d' un tanto Principe, avendo sempre, nel trarre danari da Vostre Signorie, usato tal confederazione ed obligazione. Le quali parole in conformità mi referirono e l'oratore e il segretario immediate che ci spacciammo da Sua Maestà. Ma, servando io il modo detto nel parlare, per non la irritare, uscì (come ho detto) con magnifiche parole, domandandomi di che aiuto vorrebbe la Città nostra esser provvista, perchè era paratissima a fare ogni cosa. Dissile il bisogno esser grande; nondimanco, quando al presente fosse soccorsa di quaranta o cinquanta mila scudi, s' anderebbe temporeggiando e aiutando, fino che Dio le porgesse le mani sue, come ha fatto sempre. Mostrossi liberalissimo e prontissimo al farlo, dicendo : «Io non sono «amico anco da servire di manco che di questa somma, di quaranta

«mila o cinquanta mila scudi, facendo con tutta quella destrezza e «cautela che Cesare non potesse pretendere alterazione alcuna della «pace.» E, instando io per la prestezza di tale sussidio, disse che alla venuta dell'ammiraglio provederebbe al bisogno. E così trovai le medesime offerte esser per lui state fatte al medesimo oratore Veneziano, il quale oratore, o per esser di buona natura, o per quale altro rispetto si voglia, restò di tali parole tanto soddisfatto quanto dirsi potesse; ancorchè a me non mi s'imprimesser molto nell'animo, per aver già persa, se non tutta, buona parte di fede, per le cause dette. Nondimanco non cesserò di sollecitare, d'importunare e di fare ogni instanza, per trarre di tali promesse qualche frutto, se ci potrà. E, se seguirà, ne arò piacer grandissimo; non seguendo, non me ne maraviglierò molto. Al caso del signor Stefano rispose gratissimamente esser pronto a concederlo a Vostre Signorie, e che a tale effetto lo farebbe spedire del donativo, il quale intende fargli. E, mostrandole io quanto saria necessario che lui fosse già in cammino, disse che io sollecitassi il gran maestro chi aveva già commessa la espedizione; e così farò. E veggo detto signore essere desiderosissimo di servire Vostre Signorie. Iddio ci dia grazia che sia a tempo che possa fare qualche frutto!

E però, salva ogni miglior deliberazione di Vostre Signorie, crederei fosse a proposito con ogni istanza procurare qualche buona composizione con Cesare, se a quest'ora non s'è fatto, come credo. Mi confido nella buona prudenza di quelle; atteso massime, che questa Maestà non danna il farlo, potendosi, che crede assolutamente che Cesare sia per farlo volentieri, per le cause dette. E, benchè qui si sia pienamente detto quella esser di già, in sino alli III, arrivata a Genova, costoro non l'affermano, maravigliandosi non avere avuto qualche novella certa in tanti dì; ma universalmente si crede.

Essendo soprastata questa Maestà del Re insino a questo dì, che siamo alli XVI, abbiamo avuto commodità d'instare con quella. Circa l'espedizione del signor Stefano Colonna, con la grazia di Dio, s'è ottenuto tale espedizione. Hagli sua Maestà fatto un donativo di due mila

scudi, e con molte efficaci parole sollecitatolo e confortatolo al mettersi in cammino per costà, per essere a beneficio in ogni cosa delle Signorie Vostre. Al che lui prontissimamente s'è offerto; e partirà oggi per a cotesta volta. Dio gli dia buona ventura! Quanto alla sovvenzione de' danari per la Città, non ostante la larghezza delle parole del Re, veggo quello andarsi intepidendo. Imperocchè, stando noi tutti ambasciadori ieri alla porta della guardaroba del Re, ogn'uomo per gl'interessi suoi, per avere audienza da quello, poichè vi fummo stati quattro ore, uscì fuori il gran maestro, e mi disse esservi fatto deliberazione di mandar costì un trenta mila o quaranta mila scudi, e di ciò s'era dato cura al cancelliere, e che io parlassi con quello; e mi domandò del modo di condurli, e se per via di mercanti nostri ci confidavamo di poterli mandare. Dissigli non dubitare del poterli mandare, e che sollicitassono pure l'espedizione di quelli. Appresso mi disse la resoluzione dell'espedizione del signor Stefano. Questa mattina a tale effetto mi trasferii a casa del cancelliere per sollecitar tal cosa; il qual forte si maravigliò, dicendo, o che il gran maestro aveva equivocato, o che lui non aveva bene inteso quel che s'era deliberato. Imperocchè la detta quantità s'era deliberato mandar costì, come in deposito, per pagarli al signor Renzo; penso, a fine che voglia e possa lassare le terre di Puglia nelle mani degl'Imperiali. E, mostrando a detto cancelliere quanto pareva inumano, che della Città tanto devota di questa Maestà, e la quale tanto ha patito per quella di servitù, di facoltà e d'altri incommodi, non si facesse menzione alcuna, il che certamente faceva giudizio di non avere a pensar mai più alle cose d'Italia; mostrò maravigliarsi, che noi credessimo esser sovvenuti in questi tempi, avendo questa Maestà a sborsare per a marzo si grossa quantità d'un milione e dugento mila scudi. E che i piccoli negozii troverebbon via o che si mitigherebbono col mezzo del signor ammiraglio, il quale è deputato come di sopra. E che lui opererà tutte le forze sue in nome del Re con la Cesarea Maestà in beneficio della Città vostra. E inoltre adornò molte parole non molto convenienti, nè a proposito, alle quali nondimanco si rispose convenientemente; e finalmente concluse che parlerebbe con

la Maestà del Re e col gran maestro per certificarsi di questa ambiguità de' danari da mandarsi costì, e a che conto si debbon mandare. E tanto più mi duole questa loro inumanità e ingratitudine, quanto io tengo per cosa certa che non mancherà di dare qualche sussidio al duca di Milano, acciocchè stia forte in Cremona, Pavia e Lodi, ed altri luoghi che tiene, a fine che Cesare abbia materia di perdere qualche tempo in ciò; benchè cotesta non sarà molta, e mese per mese.

Puossi dalle cose precedenti, della conclusione della pace con la esclusione nostra, inferirsi a tutte l'altre che non abbiano ad esser disformi da quella, veduto massime le parole di questi signori, non manco della Maestà del Re, come ho detto di sopra, non essere molto riservate, ma piuttosto ingiuriose, per mostrar minore l'ingiuria loro. Se la misericordia di Dio aiutasse la Città di potersi costituire in qualche sicuro termine, crederrei che ancora col tempo si pentissono di questa lor tanta ingratitudine! Ma temo forte di queste forze inimiche, se la bontà di Dio, e la prudenza di quelle non è tanta ch'ella prevaglia da quelle.

Partesi in questo punto tutta la corte di qui per alla volta *de la Fère*, e successive di luogo in luogo, tanto che forse si condurrà a *Paris;* e noi, poveri oratori, anderemo dietro a chi fugge la presenza e il commercio nostro; di che possono Vostre Signorie inferire quanto possino i mercanti vostri valersi del credito loro.

XXI.

BARTOLOMMEO CAVALCANTI À CARDUCCI.

Coucy, 19 août 1529.

Sommaire. — La République invoque le secours de la France, dans son extrême péril; le Roi est à la chasse; il le faut attendre. Accueil froid et décourageant. On recommandera les Florentins à l'indulgence de l'Empereur. Départ de l'ambassadeur du duc de Milan.

Io arrivai qui iersera; questa mattina ho parlato con il gran maestro, mostrandogli in generale che i gravissimi pericoli che sosprastanno alla nostra Città, la quale, così come è ostinata alla difesa, così è cos-

tante nella speranza sua di questa Maestà, ci costringono a ricorrere di nuovo a quella. E per questo pregai sua eccellenza che mi volesse dar facoltà di parlare con la Maestà Sua. Il quale molto freddamente mi rispose che il Re, infra tre o quattro giorni, provederebbe in tutti i modi che potesse migliori alle cose de' confederati, e massimamente della vostra Città. Dove, dicendo io che lo stato delle cose nostre non ci permetteva che noi differissimo tanto il parlare con Sua Maestà, e perciò che gli piacesse farmi avere audienza, mi disse che, per andare oggi il Re alla caccia, non arei commodità di parlargli a soddisfazione mia, ma che dimattina mi farebbe avere audienza, e che io non mi partissi. Ho parlato con *Robertet* pur in generale, ma efficacemente quanto ho potuto ; e trovo una freddeza grandissima in quelle cose che dovrebbon esser di fuoco; di che però non mi maraviglio molto. Il *Bayard*, col quale ho ragionato a lungo, senza conferirgli i particolari delle cose nostre, mi disse che il Re non sia per fare altra provvisione alle cose d'Italia, salvo raccommandarle strettissimamente e favorirle con ogni suo potere appresso l'Imperatore, per via dell'ammiraglio, il quale infra pochi giorni partirà di qui, e alli di xx di settembre si troverrà a *Lyon*.

L'oratore Milanese stamattina s'è partito, con quelle provvisioni per più che dal Francese ci furon dette, per quanto da lui ho inteso; ed hammi commesso ch'io faccia per lui a vostra signoria raccommandazioni ed offerte assai, pensando non la vedere per il cammino.

Non ho voluto differire il significare a vostra signoria queste cose, sapendo con quanta sospensione d'animo s'aspettino simil novelle.

XXII.

CARDUCCI AUX DIX.

Compiègne, 27 août 1529.

Sommaire. — On ne peut fonder aucun espoir sur le concours du Roi, toujours prodigue de belles paroles. Entretien avec l'amiral : sa prochaine mission auprès de l'Empereur ; ses pouvoirs ; dans deux mois il sera en mesure de secourir efficacement les Florentins. Audience du Roi ; motifs politiques qui doivent engager ce prince à venir en aide à la Cité. Le Roi renvoie l'ambassadeur à l'amiral ; il attend de sa mission les plus heureux résultats. L'amiral proteste de son dévouement pour les Florentins. Toutes ces promesses à venir, quand le danger est présent, ne sont-elles pas illusoires ? Il faut compter sur soi-même et essayer de fléchir l'Empereur.

Fu l'ultima mia de' xvi del presente, per la quale significo a Vostre Signorie quanto sarà da questa Maestà ricerco in sussidio della Città, intimato il pericolo grandissimo nel quale ella si trovava, e quello che s'era potuto ritrarre da quella. E in effetto era di non potere sperare alcuna sovvenzione pecuniaria, non ostante che Sua Maestà largheggiasse di parole, dicendo non essere amico da servire di manco di quaranta o cinquanta mila scudi, il che ci fu in una parola al tutto dinegato per il gran maestro e per il gran cancelliere, per le ragioni che nel duplicato, che sarà con questa, si contengono; talchè eravamo del tutto rimasti destituti d'ogni speranza, nè pensavamo più infastidire Sua Maestà circa tal cosa. Ora eccitati dal di Vostre Signorie, avanti però che quelle ebbero potuto ricever le nostre, ci trasferissimo di questo luogo alla corte, che si trovava a *Coucy*. Dove ricercato del gran maestro audienza dalla Maestà del Re, per il giorno appresso ci fu deputato; però che il giorno dell'avviso nostro, Sua Maestà era occupata nella caccia. Ma, essendo rimasto il signor ammiraglio nella terra, non volemmo mancare di parlare con sua signoria, che era assai vacua, particolarmente d'ogni occorrenza nostra. Per il che, ristretti con quella, le mostrammo chiaramente i pericoli grandissimi e presenti che soprastavono dagli Imperiali e dal Papa a cotesta Città; e di poi gli apparati di quella per la difesa della sua libertà, e la spesa nella quale perciò incorreva al tutto sopra le forze di quella : le quali dimostrate

con molte ragioni, per le quali si può chiaramente comprendere essere utilissima ed onestissima cosa alla Maestà del Re il soccorrere cotesta Città.

Cercammo indurlo in quella opinione e disposto a favorire le nostre giustissime domande. Alle quali cose rispondendo sua signoria, prima escusò il meglio che poteva l'accordo fatto dalla Maestà del Re; e si sforzò di dimostrare quanto fosse stato sempre ben disposto l'aiuto di quello inverso cotesta Città, per la inclusione della quale non aveva lasciato indietro cosa alcuna da fare. La qual cosa non essendo come desiderava succeduta, non mancare in tutti i modi, che gli fosser possibili e non perniciosi, d'aiutarla, siccome meritava la costante fede verso Sua Maestà. Ma che noi dovessimo considerare che, mentre che Sua Maestà volesse porgerle qualche sussidio, ella non rovinasse se stessa, dando cagione di sospetto e di sdegno allo Imperatore; e per conseguente interrompendosi la ricuperazione de' figliuoli. Nondimanco che Sua Maestà, proposto ogni rispetto, avendolo destinato allo Imperatore, non solo gli dava particolare commessione di favorire le cose nostre appresso a Sua Cesarea Maestà non punto manco delle sue proprie, ma gli dava ancor facoltà di poter, quando accadesse, di soccorrere Vostre Signorie con altro che con parole, e favorirle per ogni verso, talmente che elle potesser conoscere che la salute loro gli era molto a cuore. Per la qual cosa, che in questo breve spazio di tempo, che sarebbero due mesi al più, Vostre Signorie attendesser a salvarsi, colla speranza di non avere ad essere in modo alcuno a quel tempo abbandonati. Le quali cose, non se ne potendo trarre altro, si accettorno. Raccomandammogli in ogni modo quanto fu possibile la salute della Repubblica vostra.

La mattina seguente ci presentammo avanti la Maestà del Re; la quale acciocchè vedesse la forma delle parole di Vostre Signorie, e lo stato di quelle vedesse cogli occhi, gli leggemmo un sommario delle dette lettere, soggiugnendo di poi, con quelle più forti ragioni che sapemmo, che Sua Maestà non doveva in modo alcuno abbandonare cotesta Repubblica in così gravi pericoli constituta, solo per avere segui-

tato costantissimamente l'amicizia sua. Dimostrandole che, se ella desiderava, come ella medesima nel suo discorso a' dì passati aveva dimostro, che i confederati suoi si conservassero almeno sino al tempo della ricuperazione de' figliuoli, doveva difendere la salute di cotesta Città; con ciò fosse che, salvandosi dall'impeto di questa guerra, tutti gli altri confederati si conserverebbero, ma soccumbendo, nessun Potentato era che di poi non avesse a cedere più tosto che volere combattere con un principe già tanto potente in Italia. E però che Sua Maestà non doveva perdere questa occasione, ecc.

Il che però poteva fare servandole di danari, in maniera che allo Imperatore essendo occulto aiuto, non potesse alterare la mente sua e l'accordo fatto. Ed in somma ci sforzammo a questo persuadere Sua Maestà; la quale ne rispose che, poichè non le era stato possibile dare a cotestà Città quel luogo che ella desiderava in questo accordo, e che la vedeva in tanta spesa ed in si gravi pericoli, non era per mancargli in modo alcuno di quelli aiuti che, senza sua rovina, le potesse porgere. E che mandava il signor ammiraglio, il quale insieme col gran maestro era presente, fra quattro giorni in Italia a Cesare; al quale aveva dato espressa commessione di procurar la salute e comodi di cotesta Città appresso a Sua Cesarea Maestà, con quanta diligenza ed efficacia fosse mai possibile.

Ed inoltre gli dava una grossa somma di danari, solo acciocchè egli potesse occultamente servirne a' bisogni degli amici di Sua Maestà e spezialmente di Vostre Signorie; per tanto che quelle volessono fare gagliarda resistenza fino all'arrivo di detto signor ammiraglio, il quale sarebbe infra due mesi al più lungo; persuadendosi a quel tempo avere ad essere e con i favori appresso a Cesare e con danari, e finalmente per ogni via aiutarci. Che in questo mezzo, non era possibile, senza la rovina delle cose di Sua Maestà, che altrimento sovvenisse Vostre Signorie. E questo per l'ultima conclusione, di tal maniera c' impose che scrivessimo a quelle.

Parveci di nuovo parlare all' ammiraglio, che alli xxiv si doveva partire. Però, replicando con sua signoria le soprascritte cose con la Maestà del Re discorse, gli raccomandammo strettissimamente le cose di Vostre Signorie, dicendogli che la Città riconoscerebbe sua signoria in tutte quelle cose dove ella vedesse che quella le potesse giovare. E che non solo ella si confiderebbe nelle commessioni dategli dalla Maestà del Re e nella prudenza sua, ma ancora nella affezione che ha inverso cotesta Città. Alle quali cose benignamente rispondendo, s' offerse, come amico di cotesta Repubblica, oltre a quello che dal Re gli fosse imposto, di favorire le cose sue gagliardamente, in maniera ch' ella si potrebbe soddisfare dell' opera sua. E bisognava sua signoria essere a *Lyon* a' xx del prossimo mese, e agli viii dell' altro al cospetto di Cesare verrà con gran pompa, e, secondo che s' intende, arà seco quattrocento cavalli ; e la causa che la sua venuta sarà sì tardi è perchè, avanti la partita sua, si vuol trasferire sua signoria *en Bourgogne* per ordinare e visitare quelli stati, al governo dei quali è proposto; e di lì si trasferirà a *Lyon*, e da *Lyon* costà. E sarebbe possibile che, trasferendosi la Cesarea Maestà a Roma, sua signoria passasse per costì.

Per le quali cose, possono Vostre Signorie conoscere quanto si possa sperare d'aiuto da costoro, ristrignendosi quelle ad essere di parole ed intercessione appresso di Cesare; la quale intercessione avendo ad essere per lo spazio di due mesi, ed i pericoli essendo presenti, si può conjetturare dovere esser di poco profitto, ed esser necessario seguitare con grande animo e franco in conseguire i remedî e le difese già ordinate, oltre aversi a fare avanti quella Maestà Cesarea per impetrare, se fia possibile, grazia con quella, con le giustificazioni a Vostre Signorie notissime. E pensiamo che, se altro non ci sia per Vostre Signorie commesso, le faccende nostre di quà dovere essere di poco conto e momento; così come dimostrano gli altri oratori, dei quali il Milanese si è di già inviato alla volta d' Italia ; ma prima s' era inviato a *Paris*. Ma, trovato un corriere del Duca, ritornò indietro. Il Veneziano e noi siamo a *Compiègne*, dove si aspetta la Corte per doverci stare

qualche settimana, per avere questa Maestà mandato per li figliuoli, cioè *Angoulême* e le due figlie.

XXIII.

CARDUCCI AUX DIX.

Paris, 2 septembre 1529.

Sommaire. — Duplicité du Roi; il s'est engagé à agir contre les confédérés; à soutenir l'Empereur contre les Vénitiens. Malgré son alliance de famille, le duc de Ferrare n'a pas été plus ménagé que les autres. Il n'a reçu qu'une belle promesse de madame Marguerite, aussi illusoire que toutes celles qui ont été prodiguées à Cambrai. Offre de l'Empereur de hâter la délivrance des Enfants de France; on ne peut l'accepter, la rançon n'étant pas prête. Triste sort des réfugiés italiens à la suite de la cour. La mission de Carducci est terminée.

La speranza di tutte le cose appresso di costoro non solo debbe essere diminuita, ma al tutto estinta. Anzi più forte s'intende, per relazione del signor Galeazzo Visconti, che intra le condizioni dell' accordo in questo capitolo, che ogni volta che i signori Veneziani differivano il restituire le terre di Puglia, questa Maestà sia tenuta di porgere aiuto di venti mila scudi a Cesare per la ricuperazione di quella; talchè si può conoscere quello che possino fare sperare detti signori Veneziani di beneficio e d'aiuto da questa Maestà; ancorchè questa Signoria non manchi ogni dì d' accettare nuove promesse da quella Maestà di dovere essere da lei soccorsa e di sperare in quella. Penso bene che a quest' ora Vostre Signorie, oltre alle mie de' v, ed altre successivamente scritte, aranno veduto e riconosciuto quanto sia da sperare nei loro aiuti. Onde per ogni verso io mi confermo in quello che più volte ho già detto, dal dì della esclusione in quà, di avere al tutto perso ogni speranza di bene, se già qualche accidente nuovo non perturbasse tal composizione, che non si crede. Forse che allora, per mantenerseli amici d'Italia, farebbe dimostrazione effettuale. E, volendo dall' oratore di Ferrara con ogni diligenza investigare se il duca in verità sperava protezione alcuna più che noi altri, per l' interesse dell' affinità; mi affermò non aver potuto trarne da questa Maestà cosa alcuna di prero-

gativa oltre agli altri, salvo che avere avuto promessione da Madama Margherita di fare tal opera con Cesare in beneficio di detto duca, che, se accidente alcun venisse contra di lui, Sua Signoria si vuole constituire prigioniera in Francia di questa Maestà; che tutte parimente son parole, come l' altre date a ciascuno di noi altri. Talchè è necessario fondarsi in sull' aiuto divino e in su provvedimenti gagliardi, di modo che più facilmente e con più reputazione si possa con codestoro[1] comporre, perchè tutti gli altri remedii appariscano manifestamente vani.

Intendesi che Cesare aveva ricerco costoro di dovere abbreviare il tempo della restituzione dei figliuoli e del pagamento dei danari, il che non è stato accettato, per non essere in ordine a tal pagamento; il quale, come si disse, debbe essere a marzo. Al qual tempo con difficoltà, secondo che si pensa per questi loro tesaurieri, saranno in ordine le quantità debite. E Cesare non debbe molto abbondare di danari, ricercando tal cosa.

Qui si trova quasi tutta la Corte, salvo che il Re e le dame; e ogni dì s'aspetta la persona sua, nè si può per alcuno negoziare nè ottenere determinazione alcuna. E questi signori del regno di Napoli e poveri gentiluomini rifuggiti qui, li quali aspettavano qualche sovvenzione, sono stati differiti e procrastinati da luogo a luogo infin qui; e qui ancora non si può dire che sia per seguire cosa alcuna in lor beneficio; perchè saria facil cosa che il Re si trasferisse a *Saint-Germain* o a *Fontainebleau*, come è di suo costume. E ogni ogni dì di questi mandatarii e uomini di diversi signori e capitani si ritornano al paese, disperati d'ogni loro desiderio. E all'ultimo credo che potremmo fare il simile ancora noi, se altro ordine non si vede, e si altro non occorre per il che l'uomo abbia necessità d'intrattenersi con questa Maestà.

[1] Les Impériaux.

INSTRUCTIONS

DONNÉES A TOMMASO SODERINI, RAFFAELLO GIROLAMI, NICCOLO CAPPONI ET MATTEO STROZZI,

AMBASSADEURS AUPRÈS DE L'EMPEREUR.

(*Arch. Med.* av. princ. filza CXXXVII.)

Florence, 16 août 1529.

SOMMAIRE. — Jamais mission ne fut plus importante que celle qui leur est confiée par la patrie : le sort de la République, le salut de la Cité est en leurs mains. Ils iront trouver l'Empereur et solliciteront de lui une audience. Ils attesteront que Florence ne veut que deux choses : la paix de l'Italie et la liberté. L'Empereur peut seul rendre à l'Italie la paix ; qu'il soit donc le bienvenu : il peut respecter et protéger la liberté récemment reconquise par les Florentins ; qu'il accepte cette noble tâche ; qu'il ne prête pas l'oreille aux ambitieux qui veulent les asservir ; qu'il donne l'ordre à ses armées de ne pas violer le territoire de la cité ; en retour, il peut compter sur l'éternelle reconnaissance et l'actif dévouement d'une ville qui lui devra le maintien de sa liberté.

Les ambassadeurs, sous les peines les plus graves, ne peuvent correspondre avec aucune personne privée, mais seulement avec le gouvernement de l'état.

Carissimi ambasciatori, tre sono e principali rispetti che sogliono rendere più o meno importante qualunque legazione : de' quali l' uno è la persona a chi ella si manda ; l' altro è il tempo nel quale ella è mandata ; la terza è la cagione che ne induce al mandarla. Le quali tutte se bene sieno considerate, facilmente dimostreranno a qualsivoglia *etiam* mediocre ingegno, non che alle prudenze vostre, questa legazione essere fra tutte le altre importantissima, e forse molto più d' alcuna della quale si abbi per molti tempi addietro memoria.

Perchè la persona a chi noi vi mandiamo è uno Imperatore, per dignità Principe di tutta la Cristianità, potentissimo, vittorioso ed armato.

El tempo è, come vede ognuno, pericolosissimo, essendo già in Italia personalmente, e preparandosi li agenti suoi a venirci ad assaltare ; e possendosi ogni giorno intendere che sieno entrati ostilmente nel paese nostro ; e trovandosi finalmente la Città con li amici incerti e lontani, e con li inimici certissimi e vicini.

La cagione della andata vostra è la salute della Città, la conservazione della libertà, la incolumità del paese nostro, della roba, de' figliuoli, dell' onore, della vita, e in genere di tutte quelle cose che sono reputate più care.

Per la qual cosa noi non ci affaticheremo in dimostrarvi di quanta importanza sia questa vostra legazione, non possendo esser di maggiore; quanta sia la fede che la Città ha dimostro avere in voi, rimettendo nelle prudenze nostre la salute propria ; quanta espettazione universalmente di ognuno sia questa vostra andata, parendo che questa elezione abbia alquanto alleggerito di affanni di ciascuno ; quanto voi dobbiate affaticarvi per assicurare la Città vostra e liberarla da sì evidenti ed imminenti pericoli, essendo più debitori alla patria che a cosa alcuna altra; quando sia el merito appresso l'immortale Dio, e la lode appresso tutto questo populo che voi siate per conseguire, d' avere con le opere, con la diligenza, con lo ingegno vostro conseguito, se non in tutto almeno in parte alcuna, lo effetto della vostra legazione ; non si trovando cosa più meritoria o più laudabile che conservare la propria patria.

Nè anche vi ricorderemo qual sia l'officio vostro, o vi raccomanderemo la Città vostra, essendo certissimi che in voi è prudenza, esperienza e cognizione, e finalmente amore ed affezione verso la patria quanta possa essere in qualunque altro cittadino.

Solamente, per non mancare a quanto a noi si aspetta, vi commettiamo che voi andiate a trovare la Cesarea Maestà a Genova, o dove quella si trovassi, per quel viaggio che voi sarete dalli Spettabili Dieci consigliati, e con quella celerità e prestezza che meritano le occorrenze presenti, e che patisce l' età e valetudine vostra. E, arrivati che voi sarete dove fia la persona sua, farete ogni diligenza di avere più presta e comoda audienza che fia possibile, perchè assai gioverà nel conspetto di ciascuno, quando s'intenda che voi siate suti sanza dilazione uditi da Sua Maestà. E, avendo impetrato l'audienza, vi presenterete nel conspetto suo, usando le solite cerimonie consuete, delle quali, essendo tra voi chi ne è instruttissimo, non vi daremo altra particolare cognizione.

E, poichè voi arete presentata, e che sia letta la nostra lettera credenziale, esporrete come noi vi abbiamo mandati a di fare reverenza a Sua Cesarea Maestà come devotissimi e buoni figliuoli di quella; secondo che sempre è suto consuetudine della Città nostra, osservantissima della Maestà e dignità Imperiale, e per rallegrarvi seco della venuta sua in Italia, sperando che, conosciuta la bontà, clemenza e giustizia sua, si abbi a conseguire la tanto da noi desiderata quiete, la quale in verità non da altro che dalla presenza sua si poteva aspettare. E che noi non dubitiamo punto che Sua Maestà Serenissima non abbia, come buon padre, ad ascoltare benignamente la causa della Città nostra, ed usare verso di noi quella misericordia che merita chi ha cerco per tutti que' ch' egli ha possuto, di conservare la libertà sua e procurare la salute della Città; che certo nessuna altra causa ne ha indotti a cercare queste due cose da chi, non solo si credeva essere di conseguirle, ma che e dell' una e dell' altra cosa ci poteva facilmente privare. E che noi confidiamo tanto nella giustizia della causa e nella clemenza di Sua Maestà, che noi delle nostre azioni non vogliamo altro giudice che Lei stessa.

E pertanto la preghiamo umilmente che non voglia porgere le orecchie a quelli che desiderano occupare la libertà nostra per servirsene a beneficio di chi, secondo e successi delle cose e la propria ambizione, gli torna a proposito. Ma che la Città nostra per il contrario, ogni volta ch' ella sia in sua libertà, fia osservantissima della fede, nè devierà mai dalla sua natura di non mancare a nessuno del moto suo. E, sì come in noi è uno solo ed unico desiderio di vivere liberi, così siamo per esporci ad ogni altro pericolo per la conservazione della libertà. El quale desiderio se da Sua Maestà Gloriosissima sia, secondo che noi speriamo, ammesso, come giusto, e conveniente, e naturale alla Città nostra, ed alle occorrenze di quella (come ne dimostrerà la esperienza) opportuno e commodo, noi reputeremo avere ricevuto da quella immortale beneficio, nè ricuseremo sopportare tutti quei pesi che alla discrezione di Sua Maestà parranno ragionevoli e sopportabili.

E che, sappiendo che quella non per altro è venuta che per la Corona

Sua Imperiale, nè per altro si affatica che per constituire in pace tutta la Cristianità, e per potere più espeditamente ovviare alli infedeli ed assicurare e Cristiani dalle invasioni di quelli, opera veramente degna di tanto Principe; noi, come devotissimi e fedelissimi, non mancheremo, secondo che ricercano le nostre piccole e estenuate forze, di concorrere a sì pia e santa impresa, la quale non solo ci pare onorevole, ma sommamente necessaria.

Ed in somma ci raccomanderete a Sua Maestà con più efficaci ed affettuose parole che a voi fia possibile, dilatando, variando, alterando o abbreviando el parlare vostro, secondo che il tempo vi consiglierrà o secondo che dalli Spettabili Dieci ne avessi in questo mezzo commissione; perchè, non avendo avviso certo delle cose di *Cambrai* come sono procedute, non possiamo determinarvi, intorno a questo, cosa alcuna. E, potendo ancora variare molte cose avanti che voi arriviate, e poi non mancheranno gli Spettabili Dieci di darvi con prestezza avviso del tutto; a' quali nelle vostre azioni e nel modo del procedere totalmente vi remettiamo.

Una sola cosa non vogliamo preterire, che è la principale per la quale noi vi mandiamo con tanta celerità : Questo è che con ogni sollecitudine, con ogni diligenza, con ogni opportuno remedio veggiate di operare che questi moti degli Imperiali del Regno si posino e che non procedino a' danni nostri; e in questo metterete ogni studio e tutto l' ingegno ed industria vostra.

Arete forse a giustificare molte imputazioni e calunnie date alla Città da diversi e per diverse cause; nè a voi mancherà ragione a difendere la verità, massime essendo intervenuti a tutte le pratiche, ed avendo cognizione di tutte le cose segrete, non tanto dopo la mutazione dello stato, ma ancora avanti; il che fa che nè anche vi diciamo cosa alcuna circa e denari che Sua Maestà pretende che noi le dobbiamo; perchè vi è noto come, quando, e da chi, e per quanto gli furono promessi.

Similmente non ci affaticheremo in dirvi quali abbino ad essere gli officii vostri, perchè sarebbe superfluo insegnare a quelli che tante volte tanto onoratamente e laudabilmente hanno esercitato simile legazione.

D'avvisi, lettere alla Signoria di Genova, allo Illustre M. Andrea Doria, al gran cancelliere, e molte altre in bianco sono contrassegnate dappiè, per rifarle con quei personaggi, che voi giudicherete essere a proposito. E quali tutti visiterete, saluterete per nostra parte, offerirete la Città, racomanderete gl' interessi nostri, con que' rispetti e con quella dignità che voi saprete meglio usare che noi non sapremo referirvi.

Arete finalmente a memoria tutti li avvisi generali; ed appresso di non scrivere cosa alcuna pertinente o dependente dallo stato in particulare ad alcuno di qualunque qualità e grado, perchè così vi è proibito nuovamente per legge sotto gravi pene [1].

[1] Les dépêches des quatre ambassadeurs sont imprimées. (Rastretti, *Vita di Alessandro de' Medici*, t. I.)

L'empereur fut inflexible; Florence était condamnée d'avance. La généreuse cité s'inspira de son désespoir; elle lutta seule, avec héroïsme, contre toutes les forces du Pape et de l'Empereur, et ne succomba peut-être que par la trahison de l'indigne capitaine dont le strict devoir était de mourir en la défendant. (Voyez dans l'ouvrage de M. Alberi, *Assedio di Firenze*, la correspondance instructive et curieuse de l'ambassadeur vénitien, Carlo Capello.)

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

TROISIÈME PÉRIODE. — Louis XII 1

Précis historique 3

Lettres de Louis XII à la République 12

Ambassade de Pazzi, Soderini et Pierfrancesco de Médicis 14

Instructions de la République aux trois ambassadeurs 15

Lettre de Louis XII à la République 21

Ambassade de Gualterotti et de Lenzi 23

Instructions de la République aux deux ambassadeurs 24

Instructions à Pierre Soderini, ambassadeur à Milan 31

Affaire de Pise. — Documents analysés 34

Lettre de Louis XII à la République 38

Réponse de la République à Louis XII 40

Légation de Francesco della Casa et de Machiavel 42

Ambassade de Tosinghi. — Instructions 43

Ambassade de Ridolfi, Nerli et Pierfrancesco de Médicis 50

Instructions de la République aux trois ambassadeurs 51

Instructions à Nerli et Malagonella, ambassadeurs à Milan 56

Ambassade de Francesco Soderini et Albizzi 62

Instructions de la République aux deux ambassadeurs 63

Affaire de Pise 69

Lettre de Louis XII à la République 70

Ambassade de Francesco Soderini et Nasi. — Instructions 72

Lettres de Louis XII à la République 75

Ambassade de Niccolo Valori 78

Instructions de la République à Valori 79

Seconde mission de Machiavel 81

Affaire de Pise 82

Lettres de Louis XII à la République 82

Ambassade de Morelli à Milan. — Instructions 85

Légation de Francesco Pandolfini. — Notice biographique 89

Instructions données par la République à Pandolfini 90

Pages.
Ire dépêche, aux Dix ... 93
IIe dépêche, aux Dix ... 94
IIIe dépêche, aux Dix ... 98
IVe dépêche, aux Dix ... 99
V^e dépêche, aux Dix ... 103
VIe dépêche, aux Dix ... 106
VIIe dépêche, aux Dix ... 109
VIIIe dépêche, aux Dix ... 112
IXe dépêche, aux Dix ... 114
X^e dépêche, aux Dix ... 117
XIe dépêche, aux Dix ... 118
XIIe dépêche, aux Dix ... 124
XIIIe dépêche, aux Dix ... 127
XIVe dépêche, aux Dix ... 133
XVe dépêche, aux Dix ... 136
XVIe dépêche, aux Dix ... 139
XVIIe dépêche, aux Dix ... 141
XVIIIe dépêche, aux Dix ... 144
XIXe dépêche, aux Dix ... 144
XXe dépêche, aux Dix ... 148
XXIe dépêche, aux Dix ... 149
XXIIe dépêche, aux Dix ... 151
XXIIIe dépêche, aux Dix ... 153
XXIVe dépêche, aux Dix ... 154
XXVe dépêche, aux Dix ... 156
XXVIe dépêche, aux Dix ... 157
XXVIIe dépêche, aux Dix ... 158
XXVIIIe dépêche, aux Dix ... 160
XXIXe dépêche, aux Dix ... 161
XXXe dépêche, aux Dix ... 163
XXXIe dépêche, aux Dix ... 165
XXXIIe dépêche, aux Dix ... 166
XXXIIIe dépêche, aux Dix ... 168
XXXIVe dépêche, aux Dix ... 170
XXXVe dépêche, aux Dix ... 172
XXXVIe dépêche, aux Dix ... 174
XXXVIIe dépêche, aux Dix ... 176
XXXVIIIe dépêche, aux Dix ... 177
XXXIXe dépêche, aux Dix ... 178
XLe dépêche, aux Dix ... 179
XLIe dépêche, aux Dix ... 181
XLIIe dépêche, aux Dix ... 182

Pages.
XLIIIe dépêche, aux Dix ... 184
XLIVe dépêche, aux Dix ... 185
XLVe dépêche, aux Dix ... 188
XLVIe dépêche, aux Dix ... 189
XLVIIe dépêche, aux Dix ... 191
XLVIIIe dépêche, aux Dix ... 192
XLIXe dépêche, aux Dix ... 196
L^e dépêche, aux Dix ... 198
LIe dépêche, aux Dix ... 201
LIIe dépêche, aux Dix ... 203
LIIIe dépêche, aux Dix ... 212
LIVe dépêche, aux prieurs ... 215
LVe dépêche, aux Dix ... 216
LVIe dépêche, aux Dix ... 220
LVIIe dépêche, aux Dix ... 222
LVIIIe dépêche, aux Dix ... 224
LIXe dépêche, aux Dix ... 231
LXe dépêche, aux Dix ... 233
LXIe dépêche, aux Dix ... 238
LXIIe dépêche, aux Dix ... 241
Instructions de la République à Tosinghi et Ridolfi ... 248
Lettres de Louis XII à la République ... 251
Légation de Nasi et Ridolfi. — Notice biographique ... 254
Instructions données à Nasi, envoyé à Milan ... 255
Nasi et Ridolfi aux Dix. — Ire dépêche ... 256
IIe dépêche, aux Dix ... 260
IIIe dépêche, aux Dix ... 261
IVe dépêche, aux Dix ... 264
V^e dépêche, aux Dix ... 270
VIe dépêche, aux Dix ... 275
VIIe dépêche, aux Dix ... 280
VIIIe dépêche, aux Dix ... 283
IXe dépêche, aux Dix ... 285
X^e dépêche, aux Dix ... 287
XIe dépêche, aux Dix ... 293
XIIe dépêche, aux Dix ... 296
Instructions données à Pandolfini, envoyé à Milan ... 297
Pandolfini aux Dix. — Ire dépêche ... 298
IIe dépêche, aux Dix ... 299
IIIe dépêche, aux Dix ... 303
IVe dépêche, aux Dix ... 306
V^e dépêche, Nasi et Pandolfini, aux Dix ... 310

Pages.
VI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 312
VII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 313
VIII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 316
IX[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 318
X[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 319
XI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 320
XII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 321
XIII[e] dépêche, Nasi aux Dix ... 323
XIV[e] dépêche, Nasi aux Dix ... 325
XV[e] dépêche, Nasi aux Dix ... 326
XVI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 326
XVII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 327
XVIII[e] dépêche, Pandolfini aux Dix ... 334
XIX[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 335
XX[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 336
XXI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 339
XXII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 341
XXIII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 343
XXIV[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 345
XXV[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 347
XXVI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 350
XXVII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 353
XXVIII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 357
XXIX[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 360
XXX[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 362
XXXI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 365
XXXII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 367
XXXIII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 368
XXXIV[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 372
XXXV[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 375
XXXVI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 380
XXXVII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 382
XXXVIII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 387
XXXIX[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 390
XL[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 392
XLI[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 393
XLII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 397
XLIII[e] dépêche, Nasi et Pandolfini aux Dix ... 398
XLIV[e] dépêche, Pandolfini aux Dix ... 402
XLV[e] dépêche, Pandolfini aux Dix ... 405
XLVI[e] dépêche, Pandolfini aux Dix ... 409
Légation de Nasi. — I[re] dépêche, aux Dix ... 401

Pages.
IIe dépêche, aux Dix 413
IIIe dépêche, aux Dix 414
IVe dépêche, aux Dix 416
Ve dépêche, aux Dix 419
VIe dépêche, aux Dix 423
VIIe dépêche, aux Dix 424
VIIIe dépêche, aux Dix 427
IXe dépêche, aux Dix 431
Xe dépêche, aux Dix 433
XIe dépêche, aux Dix 435
XIIe dépêche, aux Dix 441
XIIIe dépêche, aux Dix 442
XIVe dépêche, aux Dix 444
XVe dépêche, au gonfalonier Soderini 447
XVIe dépêche, aux Dix 448
XVIIe dépêche, aux Dix 451
XVIIIe dépêche, aux Dix 452
XIXe dépêche, aux Dix 454
XXe dépêche, aux Dix 456
XXIe dépêche, aux Dix 458
XXIIe dépêche, au gonfalonier 460
XXIIIe dépêche, aux Dix 462
XXIVe dépêche, aux Dix 464
XXVe dépêche, aux Dix 466
XXVIe dépêche, aux Dix 468
XXVIIe dépêche, aux Dix 470
XXVIIIe dépêche, aux Dix 471
XXIXe dépêche, aux Dix 473
XXXe dépêche, aux Dix 476
XXXIe dépêche, aux Dix 477
XXXIIe dépêche, aux Dix 479
XXXIIIe dépêche, aux Dix 481
XXXIVe dépêche, aux Dix 484
XXXVe dépêche, aux Dix 487
XXXVIe dépêche, aux Dix 489
XXXVIIe dépêche, aux Dix 491
XXXVIIIe dépêche, aux Dix 493
XXXIXe dépêche, aux Dix 496
XLe dépêche, aux Dix 498
XLIe dépêche, aux Dix 503
XLIIe dépêche, aux Dix 505
XLIIIe dépêche, aux Dix 509

Pages.
XLIVe dépêche, aux Dix 510
XLVe dépêche, aux Dix 512
XLVIe dépêche, aux Dix 514
XLVIIe dépêche, aux Dix 515
Troisième mission de Machiavel 518
Roberto Acciajuoli. — Notice biographique 520
Commission donnée à Acciajuoli 522
Lettre de Louis XII aux Dix 525
Quatrième mission de Machiavel 526
PANDOLFINI, AMBASSADEUR À MILAN. — Ire dépêche 528
IIe dépêche, aux Dix 533
IIIe dépêche, aux Dix 537
IVe dépêche, aux Dix 540
Ve dépêche, aux Dix 541
VIe dépêche, aux Dix 542
VIIe dépêche, aux Dix 543
VIIIe dépêche, aux Dix 546
CORRESPONDANCE DU CARDINAL JEAN DE MÉDICIS, LÉGAT À BOLOGNE 548
I. Bibbiena au cardinal légat 548
II. Bibbiena au même 549
III. Le pape Jules II au même 550
IV. Bibbiena au même 551
V. Bibbiena au même 552
VI. Le pape Jules II au même 554
VII. Le pape Jules II au même 555
VIII. Le pape Jules II au même 556
IX. Le pape Jules II au même 557
X. Le pape Jules II au même 557
XI. Bibbiena au même 558
XII. Le pape Jules II au même 560
XIII. Le pape Jules II au même 561
XIV. Le pape Jules II au même 562
XV. Antonio de Statis à Bibbiena 563
XVI. Le pape Jules II au légat 564
XVII. Le pape Jules II au même 565
XVIII. Goro Gheri au même 567
XIX. Bibbiena au même 568
XX. Le pape Jules II au même 569
XXI. Le pape Jules II au même 570
XXII. Bibbiena au même 572
XXIII. Le pape Jules II au même 574
XXIV. Le pape Jules II au même 575

Pages.
XXV. Bibbiena au cardinal légat 576
Commission donnée à Niccolo Capponi, ambassadeur auprès de Gaston de Foix 578
Relation de la bataille de Ravenne par Francesco Pandolfini 581
LÉGATION DE ROBERTO ACCIAJUOLI. — Ire dépêche, aux Dix 588
IIe dépêche. Raffaello de Médicis à Laurent de Médicis 589
IIIe dépêche. Giovanni Corsi à Laurent de Médicis 591
IVe dépêche. Acciajuoli aux Dix 595
Ve dépêche. Raffaello à Laurent de Médicis 597
VIe dépêche. Acciajuoli à Julien de Médicis 600
COMMISSION DONNÉE À FRANCESCO PANDOLFINI, AMBASSADEUR EN FRANCE 608
Ire dépêche. Turini à Laurent de Médicis 612
IIe dépêche. Pandolfini à Laurent de Médicis 615
IIIe dépêche. Pandolfini aux Dix 616
IVe dépêche. Pandolfini et Acciajuoli aux Dix 617
Ve dépêche. Pandolfini et Acciajuoli aux Dix 620
VIe dépêche. Pandolfini à Laurent de Médicis 621
VIIe dépêche. Le même au même 622
VIIIe dépêche. Le même au même 624
IXe dépêche. Le même au même 625
Xe dépêche. Pandolfini aux Huit de Pratique 627
XIe dépêche. Pandolfini à Laurent de Médicis 629
XIIe dépêche. Pandolfini à Julien de Médicis 633
XIIIe dépêche. Le même au même 634
XIVe dépêche. Pandolfini à Laurent de Médicis 636
XVe dépêche. Pandolfini aux Huit 638
XVIe dépêche. Pandolfini à Laurent de Médicis 639
XVIIe dépêche. Pandolfini aux Huit 640
XVIIIe dépêche. Le même aux mêmes 643
XIXe dépêche. Pandolfini à Laurent de Médicis 646
XXe dépêche. Pandolfini aux Huit 648
XXIe dépêche. Le même aux mêmes 651
XXIIe dépêche. Le même aux mêmes 657
XXIIIe dépêche. Le même aux mêmes 660
XXIVe dépêche. Antonio Pucci à Laurent de Médicis 665
CORRESPONDANCE DU CARDINAL JULES DE MÉDICIS ET DE JULIEN DE MÉDICIS. — Sept dépêches 666

QUATRIÈME PÉRIODE. — FRANÇOIS Ier. — Les quinze premières années du règne. 681
PRÉCIS HISTORIQUE 681
CORRESPONDANCE DU CARDINAL JULES DE MÉDICIS ET DE JULIEN DE MÉDICIS (Suite). Trois dépêches 686

Pages.

LETTRES ET DÉPÊCHES RELATIVES À LA CAMPAGNE D'ITALIE DE 1515 692

I. Pandolfini aux Huit de Pratique 692

II. Le même aux mêmes 693

III. Pandolfini à Laurent de Médicis 697

IV. François Ier au duc de Ferrare 698

V. Pandolfini à Laurent de Médicis 699

VI. Le même au même 700

VII. Le même au même 700

VIII. Pandolfini aux Huit 702

IX. Filippo Strozzi à Laurent de Médicis 703

X. Galeazzo Visconti au protonotaire Caracciolo 704

XI. Anonyme à Laurent de Médicis 706

XII. Bibbiena au cardinal Jules de Médicis 709

XIII. Le même au même 710

XIV. François Ier à Bartolommeo d'Alviano 712

XV. Filippo Strozzi au cardinal Jules de Médicis 713

XVI. Les Huit à Pandolfini 714

XVII. Les Huit à Francesco Vettori 715

XVIII. Les Huit au Pape Léon X 716

XIX. Pandolfini aux Huit 718

XX. Pandolfini à Laurent de Médicis 721

XXI. Le cardinal Jules de Médicis à Laurent de Médicis 723

XXII. Le même au même 725

XXIII. Le même au même 728

XXIV. Le même au même 729

XXV. Girolami au cardinal Jules de Médicis 732

XXVI. Les Huit au cardinal Jules de Médicis 735

XXVII. Le cardinal Jules de Médicis aux Huit 736

XXVIII. Pandolfini à Laurent de Médicis 737

XXIX. Acciajuoli aux Huit 739

XXX. Pandolfini à Laurent de Médicis 740

XXXI. Acciajuoli aux Huit 743

XXXII. Le cardinal Jules de Médicis à Laurent de Médicis 745

XXXIII. N*** à l'évêque de Tricarico 748

XXXIV. François Ier aux Huit 750

AMBASSADE DE VETTORI, STROZZI ET PANDOLFINI AUPRÈS DU ROI FRANÇOIS Ier. — Notices biographiques 751

Commission donnée aux trois ambassadeurs 755

LÉGATION DE FRANCESCO VETTORI. — Ire dépêche, à Laurent de Médicis 759

IIe dépêche, au même 760

IIIe dépêche, au même 762

IVe dépêche. François Ier à Laurent de Médicis 764

Pages.
Ve dépêche. Vettori à Laurent de Médicis 765
VIe dépêche, au même 767
VIIe dépêche, au même 769
VIIIe dépêche, au même 771
IXe dépêche, au même 776
Lettres et dépêches relatives à la campagne d'Italie, de 1525. — Correspondance du cardinal Salviati, légat en Lombardie 782
I. Ferratino au légat 783
II. Francesco Sforza à Ferratino 785
III. Jean de Médicis au légat 785
IV. Guido Rangone au légat 786
V. Ferratino au légat 786
VI. Ghiberti au légat 787
VII. Le même au même 789
VIII. Castellano au légat 790
IX. Jean de Médicis au légat 791
X. Le duc d'Albanie au légat 791
XI. Ghiberti au légat 793
XII. Jacopo Salviati au légat 794
XIII. Leandro de Domo à Carnesecchi 795
XIV. Alessandro della Caccia au légat 796
XV. Ghiberti au légat 797
XVI. N*** au légat 797
XVII. N*** au légat 798
XVIII. N*** au légat 799
XIX. Leandro de Domo à Carnesecchi 800
XX. L'archevêque de Brindes au légat 800
XXI. Ghiberti au légat 801
XXII. Castellano au légat 802
XXIII. François Ier au légat 803
XXIV. Le même au même 803
XXV. L'archevêque de Brindes au légat 805
XXVI. Le duc d'Albanie au légat 805
XXVII. Le même au même 806
XXVIII. Le vicomte de La Mothe au légat 806
XXIX. État des gens de guerre désignés pour l'expédition de Ferrare 807
XXX. François Ier au légat 808
XXXI. Ghiberti au légat 809
XXXII. Le même au même 810
XXXIII. Le même au même 810
XXXIV. Le même au même 812
XXXV. Le même au même 814

Pages.
XXXVI. Agostino Foglietta au légat 815
XXXVII. François Ier au légat 816
XXXVIII. Castiglione au légat 817
XXXIX. Agostino Foglietta 817
XL. Le duc de Savoie au légat 818
XLI. Sadolet au légat 819
XLII. Le même au même 820
XLIII. Léandro de Domo au légat 822
XLIV. François Ier au légat 823
XLV. La Palice au légat 823
XLVI. Le même au même 824
XLVII. Ghiberti au légat 825
XLVIII. Léandro de Domo au légat 825
XLIX. Jean de Médicis au légat 826
L. Ghiberti au légat 827
LI. Bonnivet au légat 828
LII. François Ier au légat 829
LIII. La Palice au légat 829
LIV. Bonnivet au légat 830
LV. Ghiberti au légat 831
LVI. Le même au même 832
LVII. Le même au même 834
LVIII. L'archevêque de Capoue au légat 835
LIX. Antonio Pucci au légat 836
LX. L'archevêque de Capoue au légat 836
LXI. Ferratino au légat 837
LXII. Antonio Pucci au légat 838
LXIII. Bartolommeo Gattinara au légat 839
Lettre de François Ier aux Florentins 841
Légation de Roberto Acciajuoli 843
Ire dépêche, à Guicciardini 843
IIe dépêche, à Ghiberti et à Jacopo Salviati 846
IIIe dépêche, au protonotaire Gambaro 851
IVe dépêche, à Ghiberti et à Jacopo Salviati 855
Ve dépêche, au protonotaire Gambaro 860
VIe dépêche, à Ghiberti et à Salviati 862
VIIe dépêche, au Roi Très-Chrétien 864
VIIIe dépêche, à Ghiberti et à Salviati 866
IXe dépêche, aux Huit 868
Xe dépêche, à Ghiberti et à Salviati 870
XIe dépêche, aux mêmes 876
XIIe dépêche, aux Huit 880

Pages.
XIIIe dépêche, à Ghiberti et à Salviati 883
XIVe dépêche, aux mêmes 886
XVe dépêche, à Guicciardini 890
XVIe dépêche, à Ghiberti et à Salviati 892
XVIIe dépêche, aux mêmes 896
XVIIIe dépêche, aux mêmes 898
XIXe dépêche, aux mêmes 899
XXe dépêche, aux mêmes 905
XXIe dépêche, aux mêmes 912
XXIIe dépêche, aux mêmes 916
XXXIIIe dépêche, aux mêmes 919
XXIVe dépêche, aux mêmes 923
XXVe dépêche, aux mêmes 926
XXVIe dépêche, au Roi 931
XXVIIe dépêche, à Ghiberti et à Jacopo Salviati 934
XXVIIIe dépêche, aux mêmes 937
XXXIXe dépêche, aux Huit 941
Lettres patentes de François Ier 946
XXXe dépêche, aux Huit 947
XXXIe dépêche, aux Huit 950
XXXIIe dépêche, aux Huit 951
XXXIIIe dépêche, aux Huit 954
XXXIVe dépêche, aux Dix de Liberté et de Paix 958
XXXVe dépêche, aux Dix 964
XXXVIe dépêche, aux Dix 966
XXXVIIe dépêche, aux Dix 967
XXXVIIIe dépêche, aux Dix 970
XXXIXe dépêche, aux Dix 972
XLe dépêche, à M. de Lautrec 976
XLIe dépêche, aux Dix 979
XLIIe dépêche, aux Dix 981
XLIIIe dépêche, aux Dix 986
XLIVe dépêche, aux Dix 987
Instructions données à Francesco degli Albizzi, ambassadeur auprès de Lautrec 991
Instructions données à Giuliano Soderini, ambassadeur en France 994
CORRESPONDANCE DU GONFALONIER NICCOLO CAPPONI 998
Notice biographique 998
Ire lettre, à Giuliano Soderini 1003
IIe lettre, à Baldassare Carducci 1010
IIIe lettre, au même 1011
IVe lettre, au même 1013

Pages.
V[e] lettre, au même 1015
VI[e] lettre, au même 1021
LÉGATION DE BALDASSARE CARDUCCI. — Notice biographique 1028
Instructions données à Carducci 1029
I[re] dépêche, aux Dix 1033
II[e] dépêche, aux Dix 1038
III[e] dépêche, au gonfalonier Niccolo Capponi 1040
IV[e] dépêche, aux Dix 1042
V[e] dépêche, aux Dix 1048
VI[e] dépêche, à Gualterotti, ambassadeur à Venise 1053
VII[e] dépêche, au gonfalonier Francesco Carducci 1056
VIII[e] dépêche, aux Dix 1058
IX[e] dépêche, aux Dix 1064
X[e] dépêche, aux Dix 1069
XI[e] dépêche, aux Dix 1075
XII[e] dépêche, aux Dix 1078
XIII[e] dépêche, aux Dix 1080
XIV[e] dépêche, aux Dix 1081
XV[e] dépêche, aux Dix 1087
XVI[e] dépêche, aux Dix 1094
XVII[e] dépêche, aux Dix 1096
XVIII[e] dépêche, aux Dix 1098
XIX[e] dépêche, aux Dix 1102
XX[e] dépêche, aux Dix 1106
XXI[e] dépêche, Bartolommeo Cavalcanti à Carducci 1111
XXII[e] dépêche, Carducci aux Dix 1113
XXIII[e] dépêche, aux Dix 1117
Instructions données aux quatre ambassadeurs envoyés à la rencontre de Charles-Quint 1119

FIN DE LA TABLE.

